



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Harvard College
Library



BOUGHT FROM THE FUND
BEQUEATHED BY

Evert Jansen Wendell

CLASS OF 1882

of New York

THÉÂTRE FRANÇAIS

AU MOYEN ÂGE.

PAR

D'APRÈS LES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

ET

PAR M. L. J. N. MONMERQUE

ET

FRANÇOISQUE MICHEL

SEUL ÉDITEUR

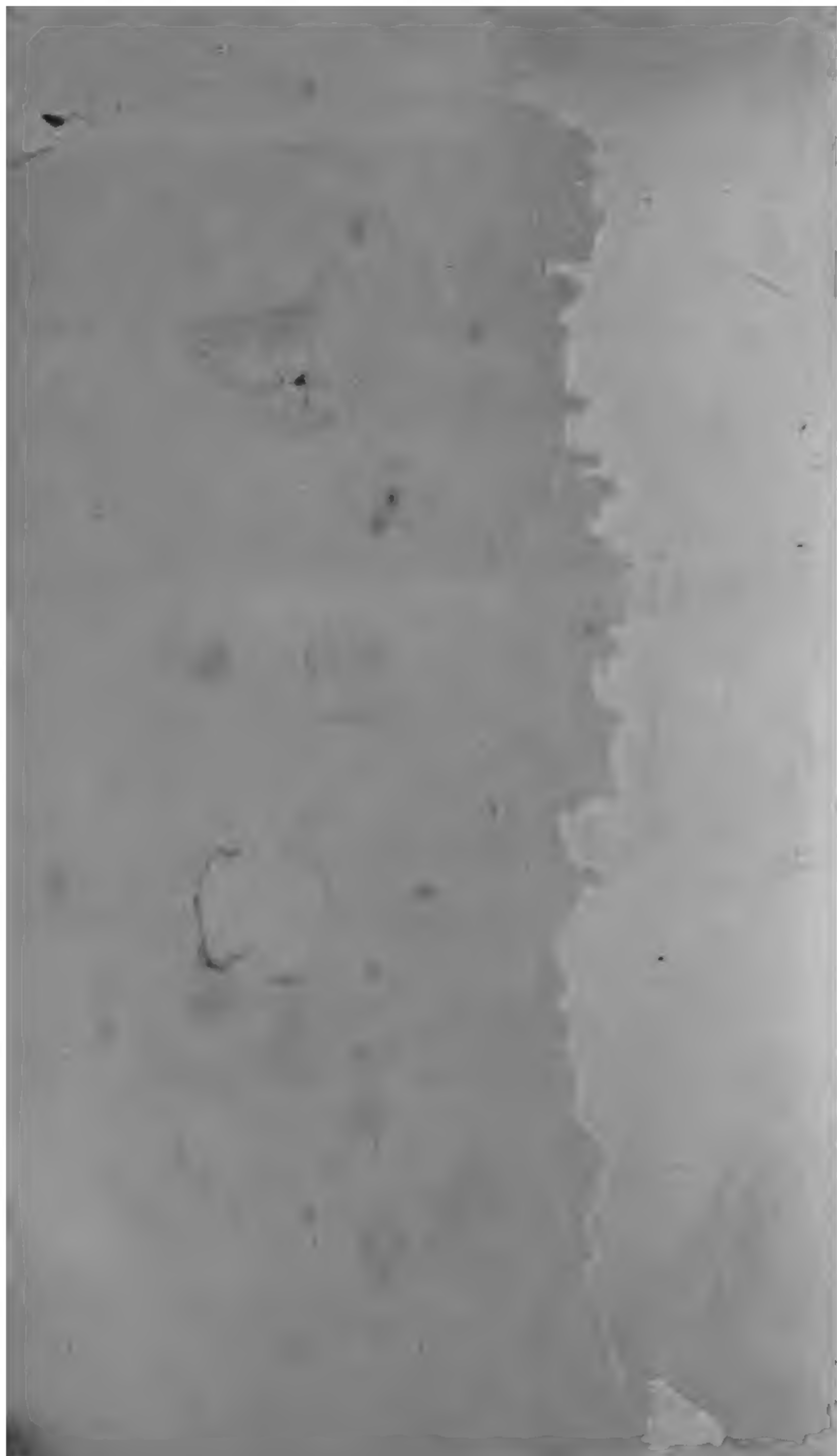


PARIS

TOUS LES JOURS À PARTIR DE 10 HEURES DU MATIN

ET DE 10 HEURES DU SOIR

DE 10 HEURES



Vente Paul Lacroix - n° 319 -
3 mars 1885

THÉÂTRE FRANÇAIS

AU MOYEN-AGE

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{IE}, RUE JACOB, 56

THÉÂTRE FRANÇAIS

AU MOYEN-ÂGE

PUBLIE

PRÈS LES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

PAR MM. L. J. N. MONMERQUÉ

ET

FRANCISQUE MICHEL

(XI^e—XIV^e SIÈCLES)



PARIS

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{ie}, LIBRAIRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

—
M DCCC LXX

37581.3.10



Wendell Ford

PRÉFACE.

Depuis quelques années les origines du théâtre modernes ont excité en Europe une attention universelle, et parmi nos voisins, il n'est pas de peuple dont les premiers tâtonnements dramatiques n'aient été présentés au public avec plus ou moins de secours pour les faire apprécier. Dans ce mouvement, la France, comme presque toujours, a ouvert la marche : aussi, en peu de temps les travaux de ses littérateurs et de ses bibliophiles l'ont mise en état de présenter à ses enfants et aux étrangers une couronne dramatique non moins riche et non moins brillante que celle de ses rivales (1).

Dans cet état de choses, les travaux de Beauchamps et des frères Parfaict (2) ne suffisaient plus, et cependant se consultaient toujours, faute de mieux ; les idées qu'ils exprimaient, incomplètes ou fausses, continuaient à se propager, sans que les travaux des éditeurs modernes pussent prévaloir contre elles, lorsqu'un homme qui avait mûri pendant un grand nombre d'années des études profondes sur le sujet qui nous occupe, fut appelé par le choix de M. Fauriel à les communiquer au public de la Sorbonne. Grâce soient rendues au savant professeur de littérature étrangère, à son suppléant surtout ! car, pour ne parler que de moi, M. Charles Magnin m'a appris beaucoup de choses nouvelles, et dans d'autres circonstances il a exprimé d'une manière aussi juste qu'heureuse des idées dont mes observations m'avaient apporté le germe, mais qu'une nature moins libérale m'empêchait de coordonner et de produire.

Veut-on savoir quelles étaient les notions les plus répandues, relativement à l'origine de notre ancien théâtre, avant que M. Magnin fit apparaître la vérité, dont elles usurpaient la place? Prêtons pour quelques instants une oreille patiente à ces paroles prononcées en 1832, devant un nombreux auditoire : « Si l'on voulait chercher l'origine de notre théâtre dans une époque antérieure au règne de Charles VI, c'est-à-dire à la fin du XIV^e siècle, on verrait des jongleurs se promenant dans les villes, montés sur des chars, chantant des chansons grossièrement naïves, et apostrophant les passants de toutes les classes par d'injurieux quolibets...

« L'opinion la plus générale établit le berceau de la scène française dans le village de Saint-Maur-lez-Fossés, situé au delà du bois de Vincennes. Nos arts scéniques prennent naissance auprès des cérémonies religieuses, au milieu de cette foule immense de pèlerins, de pénitents et de gens de toute espèce, que la dévotion appelait dans ce village pour visiter les reliques de saint Babolein et de saint Maur, ou pour boire l'eau de la fontaine des *Miracles*, qui, disait-on, guérissait d'un grand nombre de maladies et principalement de la goutte (3). »

Comme on le voit, les travaux des le Grand d'Aussy, des Roquefort et autres savants qui se sont occupés des origines de notre littérature, étaient inconnus au discoureur que je cite; il est du nombre de ceux qui n'invoquent une autorité que lorsqu'elle a cessé d'en être une.

Maintenant, écoutons M. Charles Magnin; il est dans la chaire d'une faculté justement célèbre, et son auditoire, moins nombreux peut-être que celui qui *témoignait vivement sa satisfaction* à l'auteur des pauvretés dont je viens de citer des extraits, est aussi moins frivole et plus littéraire. Après quelques mots d'exorde, le professeur s'exprime ainsi :

« Avant, bien avant les confréries de la Passion, avant ces pieuses associations laïques, ou mi-partie de laïques, d'autres associations avaient accompli une œuvre de même nature. Un autre système avait fourni sa course et satisfait les imaginations populaires, toujours avides de plaisirs scéniques et des émotions du drame. Les Mystères, les Moralités, les Sotties, représentées par les soins des corporations de métiers ou aux frais des compagnies de judicature, sur nos places publiques et dans les salles de nos maisons de ville, sont une des formes les plus récentes de l'art théâtral, et, par conséquent, ne sauraient être considérés comme l'origine directe et véritable du théâtre tel que nous le voyons.

« On croit trop généralement que le génie dramatique, après sept ou huit cents ans de sommeil, s'est réveillé au **xii^e** ou **xiv^e** siècle, un certain jour, ici plus tôt, là plus tard. Chaque historien s'épuise en efforts pour fixer l'heure où cette révolution dans les facultés humaines s'est opérée. Ce n'est pas une semblable entreprise que je vais renouveler. N'attendez pas de moi un plaidoyer en faveur de telle ou de telle date plus ou moins douteuse. Je ne crois ni au réveil ni au sommeil des facultés humaines; je crois à leur continuité, surtout à leur perfectibilité et à leurs progrès... (4) »

Oui, le génie dramatique a toujours existé en France; seulement son langage, son allure, ses interprètes, étaient bien différents de ce qu'ils sont aujourd'hui. Les prêtres chrétiens, désespérant d'extirper du cœur des grands et du peuple la passion des fêtes et des représentations scéniques, songèrent de bonne heure à s'emparer de l'instinct dramatique, à le diriger vers les choses saintes et à le faire servir à augmenter l'attrait des cérémonies de l'église. En cela ils imitaient, sans s'en douter, les prêtres du paganisme, qui, dans les mêmes vues, avaient donné à l'art dramatique de l'antiquité ses premiers développements.

M. Magnin compte trois phases diverses de progrès ou de décadence que le drame hiératique a successivement parcourues : 1^o l'époque de la coexistence du polythéisme et du christianisme; 2^o l'époque de l'unité catholique et du plus grand pouvoir sacerdotal; 3^o l'époque de la participation des laïques aux arts exercés jusque-là par le clergé seul.

La première de ces périodes s'étend du **i^{er}** au **vi^e** siècle, et M. Magnin la nomme époque romaine; comme il ne nous reste aucun monument dramatique de cette époque où la langue romane (s'il y en avait une) ait été employée en tout ou en partie, nous n'en parlerons pas.

La seconde période s'entend du **vi^e** au **xii^e** siècle, et coïncide avec le plus complet développement du génie sacerdotal. M. Magnin la nomme hiératique. C'est à cette époque qu'il faut rapporter le Mystère des Vierges sages et des Vierges folles, par lequel s'ouvre notre recueil.

« La troisième période, dit le même savant, ou l'époque des confréries, nous montre l'art dramatique échappant en partie, comme les autres arts, des mains affaiblies du sacerdoce pour passer, au **xii^e** siècle, dans celles des communautés laïques, pleines de cette ferveur pieuse et de cet enthousiasme de liberté, qui amenèrent trois siècles après l'entier affranchissement de la pensée et la complète sécularisation des arts... (5) » Il nous est resté de cette

époque des monumens dramatiques en langue française assez considérables et d'une assez grande perfection relative pour que l'on puisse supposer sans témérité qu'elle en a produit davantage; quoi qu'il en soit, nous avons donné ce qu'il en reste : nous voulons parler des pièces qui suivent le Miracle des Vierges sages et des Vierges folles et qui précèdent celui d'Amis et d'Amille. C'est réellement à cette époque que commence pour nous le théâtre français dans le sens que nous donnons à ce dernier mot. M. Magnin le fait remarquer en ces termes :

« Dès l'ouverture de la troisième période, nous verrons le drame ecclésiastique obligé de renoncer à la langue latine et de la remplacer par des idiomes vulgaires. Devenu peu à peu trop étendu pour conserver sa place dans les offices, le drame liturgique fut représenté les jours de fête, après le sermon. La Bibliothèque Royale possède un précieux manuscrit des premières années du *xv^e* siècle qui ne contient pas moins de quarante drames ou *miracles*, tous en l'honneur de la *Vierge*, la plupart précédés ou suivis du sermon en prose qui leur servait de prologue ou d'épilogue. Déjà, dans ce recueil, dont la composition remonte au *xiv^e* siècle, plusieurs légendes laïques et chevaleresques, telles que celles de *Robert-le-Diable*, dénotent l'affaiblissement graduel et la prochaine décadence du drame hiératique (6). »

Il m'a paru nécessaire de donner ces notions préliminaires avant d'aborder l'histoire de notre travail. Sans doute j'eusse pu composer une introduction avec les matériaux que j'avais rassemblés pendant plusieurs années sur l'histoire de notre ancien théâtre, et me dispenser par là de puiser si largement dans l'œuvre d'autrui; mais arrivé en présence du public avec des opinions que je devais à mes propres études, j'ai attendu qu'il me fût permis de les exprimer et de les soutenir devant lui. M. Magnin s'était chargé en partie du même soin; je l'ai entendu, j'ai mêlé mes applaudissements à ceux de la foule éclairée qui se pressait autour de lui; et quand mon tour est venu de prendre la parole, j'ai dû y renoncer et m'en tenir aux développements et aux conclusions de l'habile maître, qu'il eût été glorieux pour moi de trouver sommeillant. Le tribunal de la critique, on le sait, a déclaré la cause entendue.

Que me reste-t-il donc à faire? L'analyse des diverses pièces dont se compose ce recueil? Je considère ce travail comme inutile; car, à peu d'exceptions près, ou il a été fait avant moi, ou il reproduirait des biographies de saints ou de personnages dont l'histoire se trouve ailleurs. Donnerai-je des détails sur la représentation et la mise en scène des drames hiératiques ou bourgeois dans les XI-XIV^e siècles? Non; car je n'ai aucun moyen de répondre aux diverses questions que s'est posées le Grand d'Aussy (7), qui (cela soit dit en passant) n'a pas connu tous les détails relatifs à ce sujet, et le livre d'Émile Morice (8) est en réalité uniquement consacré à la mise en scène des mystères des XV^e et XVI^e siècles. Je terminerai donc cette préface par quelques mots qui contiendront l'histoire de mon travail.

Ayant conçu le projet de publier le Théâtre français au moyen-âge, je proposai à mon savant et respectable ami, M. Monmerqué, de vouloir bien coopérer à l'exécution de cette entreprise; et c'était justice, car faire ce travail sans l'y associer eût été lui ravir l'honneur qui doit lui revenir d'avoir donné le premier dans leur intégrité les pièces d'Adam de la Halle et de Jean Bodel, c'est-à-dire d'avoir ouvert la voie aux littérateurs qui sont entrés dans la carrière après lui. M. Monmerqué comptait bien participer pour la moitié à cette édition, et dans ce but il fut convenu que chacun de nous signerait son travail de ses initiales, afin que l'un ne fût pas responsable des opinions de l'autre; mais une circonstance pénible vint changer nos dispositions: M. Monmerqué tomba gravement malade et fut pendant longtemps hors d'état de se livrer à des travaux littéraires. Je fus donc obligé de prendre sa place et de continuer seul l'ouvrage: c'est ce qui explique la présence de deux noms sur le titre de ce livre et la fréquence de mes initiales dans le cours du volume.

Tous les textes de ce recueil ont été collationnés avec l'attention la plus scrupuleuse, sur les manuscrits qui les renferment; nous n'y avons rien retranché, rien ajouté, pas même des divisions, qui eussent peut-être mieux fait comprendre la marche du drame; à vrai dire, quelquefois cette opération n'est guère facile, surtout lorsque le changement de scène commence au milieu d'un vers.

Que dirai-je de la traduction que j'ai placée en regard des textes? sans doute, elle est souvent plate et dénuée d'élégance; mais ce que je puis assurer, c'est que j'ai fait tous mes efforts pour qu'elle fût littérale et fidèle. Que le lecteur veuille bien ne la considérer que comme un glossaire con-

tim, et il aura parfaitement saisi l'esprit dans lequel je l'ai écrite. Je ne crois pas que l'on puisse me demander davantage.

Je ne dois point terminer cette préface sans offrir mes remerciements les plus sincères à mon ami M. Chabaille, qui, depuis longtemps, apporte à la plupart de mes travaux le concours d'un œil exercé et d'une sagacité philologique des plus remarquables. M. Ferdinand Wolf ne saurait non plus être oublié ici : c'est à lui que je dois plusieurs des indications bibliographiques qui se trouvent dans diverses notices placées en tête des pièces de ce recueil.

FRANCISQUE MICHEL.

NOTES DE LA PRÉFACE.

(1) Voici le catalogue, aussi complet qu'il nous a été possible de le dresser, des publications relatives à l'ancien théâtre de l'Europe faites dans ce siècle-ci. Nous n'y réperturons pas les titres des pièces que nous avons citées dans le cours de notre travail.

FRANCE.

RECUEIL DE PLUSIEURS FARCES, tant anciennes que modernes. Lesquelles ont esté mises en meilleur ordre et langage qu'au parauant. *A Paris, chez Nicolas Roussel, etc. M. DC. XII, petit in-8°.*

Farce nouvelle et recreative, du medecin qui guarist de toutes sortes de maladies et de plusieurs autres : Aussi fait le nés à l'enfant d'une femme grosse, et apprend à deuiner, à quatre personnages : c'est à sçauoir Le Medecin. Le Boiteux. Le Mary. La Femme.

Farce de Colin fils de Thenot le Maire, qui revient de la guerre de Naples, et amene vn Pelerin prisonnier pensant que ce feust vn Turc. A quatre personnages, assauoir, Thenot. La Femme. Colin. Le Pelerin.

Farce nouvelle de deux Savetiers, l'un pauvre, l'autre riche ; Le Riche est marry de ce qu'il void le Pauvre rire et se restour, et perd cent escus et sa robe, que le pauvre gagne. A trois personnages, c'est à sçauoir Le Pauvre. Le Riche. Et Le Boy.

Farce nouvelle des femmes qui ayment mieux suir et croire Folconduit, et viure à leur plaisir, que d'apprendre aucune bonne science. A quatre personnages, c'est à sçauoir Le Maistre. Folconduit. Promptitude. Tardive à bien faire.

Farce nouvelle de L'Antechrist, et de trois femmes, vne Bourgeoise, et deux Poissonnières. A quatre personnages, c'est à sçauoir Hamelot, Pre-

miere Poissonniere. Colechon, Deuxieme Poissonniere. La Bourgeoise. L'Antechrist.

Farce ioyeuse et recreative, d'une femme qui de mande les arerages à son Mary. A cinq personnages, c'est à sçauoir. Le Mary. La Femme. La Chambriere. Le Sergent. Le Voisin.

Farce nouvelle contenant le débat d'un ieune moine et d'un vieil gen-d'arme, pardeuant le Dieu Cupidon, pour vne fille, fort plaisante et recreatiue.

A 4. personnages, c'est à sçauoir Cupidon. La Fille. Le Moine. Le Gend'arme.

SOTTIE A DIX PERSONNAGES. Jouée à Geneue en la Place du Molard, le Dimanche des Bordes, l'an 1523. *A Lyon, par Pierre Rigaud. De 48 pages.*

LA FARCE DE LA QUERELLE DE GAULTIER-GARGUILLE, et de Perrine sa femme. Avec la sentence de separation entre eux rendue. *A Vaugirard, par a e i o u, A l'enseigne des trois raues. En prose, de 16 pages.*

LE IEU DV PRINCE DES SOTZ ET MERE SOTTE, joué aux Halles de Paris, le Mardy Gras. L'an mille cinq cens et vnze (par Pierre Gringore). De 58 pages.

LE MYSTERE DU CHEUALIER QUI DONNA SA FEMME AU DYABLE, a dix personnages. C'est assauoir : Dieu le Pere, Nostre Dame, Gabriel, Raphael, Le Cheualier, Sa Femme, Amaury Esculier, Anthenor Esculier, Le Pipeur et Le Dyable. De 40 pages.

NOUUELLE MORALITÉ D'UNE PAUVRE FILLE VILLAGROISE, laquelle ayma mieux auoir la teste coupée par son pere, que d'estre violée par son Seigneur. Faicte à la

louange et honneur des chastes et honnestes filles. A quatre personnages. A Paris, chez Simon Caluarin. De 38 pages.

FARCE JOYEUSE ET RECREATIVE du Galant qui a faict le coup, A quatre Personnages. A Paris. 1610. De 25 pages, plus deux pages contenant une *chanson nouvelle*.

Toutes ces pièces ont été publiées par Pierre Siméon Caron, dont la collection de réimpressions a été faite à Paris, de 1798 à 1808, en onze volumes.

LE MISTERE DE LA SAINCTE HOSTIE nouvellement imprimé à Paris.

Tel est le titre d'une réimpression d'un mystère fort rare, faite à Aix, en 1817, par Auguste Pontier, libraire, et tirée à soixante-deux exemplaires seulement. Cette édition est petit in-8^e et non paginée.

MORALITE NOUVELLE DU MAUVAIS RICHE ET DU LADRE. A douze personnages.

Cette réimpression d'une pièce fort rare a été faite à Aix, en 1823, par le libraire Pontier. Elle n'a été tirée qu'à soixante-sept exemplaires, dont six sur papier rose.

FARCE JOYEUSE ET RECREATIVE à trois personnages, à sçavoir : Tout, Chacun et Rien. Imprimé pour la Société des Bibliophiles français. Paris, imprimerie de Firmin Didot, 1828. Grand in-8 de 20 pages, plus VIII et 4 pages de remarques.

LE DIALOGUE DU FOL ET DU SAGE, moralité du XVI^e siècle. Imprimé pour la Société des Bibliophiles français. Paris, imprimerie de A. Firmin Didot, 1829. Grand in-8^e de 44 pages, plus trois pages contenant une addition.

Cette publication et la précédente ont été faites par M. Monmerqué.

RECUEIL DE LIVRETS SINGULIERS ET RARES dont la réimpression peut se joindre aux réimpressions déjà publiées (sic) par Caron. M. CCC. XXIX— M. D. CCC. XXX. Petit in-8^e.

On lit sur le revers du faux-titre : « Tiré à 20 exemplaires, 1 peau vélin et 1 papier vélin. »

Cette collection, assez mal publiée par M. de Montaran, fils du procureur-général de la Cour royale d'Orléans*, et sortie des presses de Guiraudet, à Pa-

ris, contient les pièces dramatiques dont les titres se trouvent.

Le Cry et Proclamation publique : pour iouer le Mystere des Actes des Apostres en la ville de Paris : faict le jeudi seiziesme iour de decembre le mil cinq cens quarante : par le commandement du Roy nostre Sire François premier de ce nom et Monsieur le Preuost de Paris affin de vendre les roolles pour iouer le dit mystere. Qui les vend a Paris en la rue neufue Nostre Dame a l'enseigne Sainct Iehan Baptiste, pres Saincte Geneuefue des ardens : en la boutique de Denis Le nol. M. D. XLI. De 8 pages.

Discours facétieux des hommes qui font sauter les femmes, a cause quelles sont trop douces, etc. A Rouen Chez Abraham Cousturier libraire - tenant sa boutique, pres la grand porte du Palais, au sacrifice d'Abraham 1568. De 22 pages, plus un feuillet contenant seulement le nom de l'imprimeur.

Comedie facécieuse et tres plaisante du voyage de Frere Fecisti en Prouence, vers Nostradamus Pour scauoir certaines nouuelles des clefs de Paradis et d'Enfer que le Pape auoit perdues. Imprimé a Nîmes. 1599. De 34 pages.

Moralite nouvelle tres fructueuse de l'enfant de perdition qui pendit son pere et tua sa mere : et comment il se desespera. A sept personnages... A Lyon Par Pierre Rigaud En la rue Merciere au coing de la rue Ferrandiere a l'Orloge. 1608. De 58 pages.

Farce nouvelle qui est tres bonne et tres ioyeuse a quatre personnages, c'est a scauoir, La Merlouart, Le Compere, Et l'Escolier. A Troyes chez Nicolas Oudot, 1624. De 29 pages.

Farce nouvelle du mesnier et du gentil-homme a quatre personnages. C'est a scauoir l'abbé le mesnier le gentil-homme et son pagre. A Troyes chez Nicolas Oudot, 1628. De 23 pages.

Farce plaisante et recreative Ser vn trait qui toué vn porteur d'eau le iour de ses nopces dans Paris. M. DC. XXXII. De 20 pages.

Tragi-comedie plaisante et facécieuse Intitulée la Subtilité de Fanfreluche et Gaudichon, et comment il fut emporté par le Diable. A Rouen. chez Abraham Cousturier, etc. De 68 pages.

Farce nouvelle, tres bonne et tres ioyeuse de la Cornette a cinq personnages par Jehan d'Abondance bazochien et notaire royal de la ville de Pont Sainct Esprit. M. D. XLV. De 29 pages.

Ioyeuse farce a trois personnages D'un Curia qui trompa par finesse la femme d'un Laboureur. Lyon, 1595. De 22 pages.

Tragi-comedie des enfans de Tyrlépin malheureux de nature, etc. A Rouen, chez Abraham Cousturier, etc. De 31 pages.

Farce ioyeuse et récréative de Poncelle et de l'A

* On peut en juger par le titre général, cependant il paraît qu'il faut l'attribuer à la plume de M. Crozet, actuellement libraire de la Bibliothèque Royale.

meoureux transy. A Lyon, par Jean Margverite. M. D. XCV. De 10 pages.

Parcs loyouse et profitable a vn chacun, contenant la russ, meachanceté et obstination d'aucunes femmes, par personnages. M. D. XCVI. De 14 pages.

Sensuyt vng beau mystere de Nostre Dame a la loueage de sa tres digne Natiuite d'vne Jeune Fille la quelle se voulut habandonner a peche pour nourrir son Pere et sa Mere en leur extreme pouurete et est a xvij personnaiges dont les noms sensuyent cy apres. On les vend a Lyon auprès Nostre Dame de Confort chez Oliuier Arnoullet. 1543. De 112 pages.

Cette pièce et les deux précédentes ont été publiées par le même, à quinze exemplaires.

LE CRY ET PROCLAMATION PUBLICQUE : pour louer le mistere des Actes des Apostres, en la Ville de Paris : . . On les vend à Paris, en la rue neufue nostre dame : à l'enseigne saint iehan Baptiste, pres sainte Geneuefue des Ardens : en la boutique de Denys Ianot. 1541. *Paris, Silvestre (imprimerie de Pinard)*, 1830. In-8°, tiré à 42 ex., sur papier de Hollande, papier de Chine et sur vélin.

DISCOVRS FACETIEUX des hommes qvi font saller leurs femmes, à cause qu'elles sont trop douces. Lequel se loué à cinq personnaiges... *A Rovent. Chez Abraham Cous-turier* (sans date). *Paris, Silvestre (imprimerie de Pinard)*, 1830. Petit in-8°, tiré à 42 ex., sur papier de Hollande, papier de Chine et sur vélin.

LA FARCE DES THEOLOGASTRES a six personnaiges. Nouuellement imprime joute la copie. M. D. CCC. XXX. in-8o, de 34 pages.

Suivant un avis placé au verso du titre, cette édition a été tirée à soixante-quatre exemplaire, savoir : cinquante sur grand papier vélin, dix sur papier de Hollande et quatre sur papier de couleur. L'avis préliminaire est signé des initiales G. D., qui désignent M. Duplessis.

MORALITÉ NOUVELLE à deux personnaiges de la prinse de Calais; c'est à sçavoir d'un François et d'un Angloys. (*L'Indicateur de Calais, journal politique, littéraire et commercial.*) 2^e année, n° 68, 9 janvier 1831. Feuilleton.

Tout ce manuscrit du duc de la Vallière, publié en entier chez Techer.

TRAGÉDIE FRANÇOISE, à huit personnaiges : traictant de l'amour d'un Serulteur envers sa Maistresse, et de tout ce qui en aduint. Composee par M. Jean Bretog, de S. Sauveur de Dyue. *A Lyon, par Noel Grandon.* 1571 (*Imprimerie de Garnier fils, à Chartres, 1^{er} avril 1831*). Petit in-8° de 42 feuillets, plus un feuillet contenant une note signée par l'éditeur G. D. (G. Duplessis), et trois pages renfermant une petite pièce de vers.

Cet ouvrage a été tiré à soixante exemplaires sur dix-sept papiers.

LYON MARCHANT SATYRE FRANÇOISE. Sur la comparaison de Paris, Rohan, Lyon, Orleans, et sur les choses memorables depuis Lan mil cinq cens vingtquatre. Soubz Allegories, et Enigmes Par personnaiges mysticques louée au College de la Trinité a Lyon. 1541. M. D. XLII. On les vend a Lyon en rue Merciere par Pierre de Tours. *Paris, Silvestre (imprimerie de Pinard)*, 1831. Petit in-8°, tiré à 42 ex., sur papier de Hollande, papier de Chine et sur vélin.

MORALITÉ TRESSINGULIERE ET TRESBONNE DES BLASPHEMATEURS DU NOM DE DIEU : Ou sont contenus plusieurs exemples et enseignemens Alencontre des maux qui procedent a cause des grans iuremens et blasphemes qui se commettent de jour en jour Et aussi que la coustume nen vault riens Et quilz finent et fineront tresmal silz ne sen abstinent. Et est ladicte moralite a dixsept personnaiges : etc.— Cy finist la Moralite tressinguliere des Blasphemateurs du nom de Dieu... Imprimee nouuellement a Paris pour Pierre Sergent libraire demourant a Paris en la rue neufue nostre dame a l'enseigne saint Nicolas. *Paris, Silvestre (imprimerie de Crapet)*, 1831. In-4°, format d'agenda, papier de Hollande.

La réimpression, copie figurée, de ce volume, pour lequel il a été gravé et fondu des caractères semblables à ceux du seul exemplaire connu de cette Moralité, qui appartient à la Bibliothèque royale, a été tirée à quatre-vingt-dix exemplaires numérotés à la presse. Les frais de cette réimpression ont été faits par M. le prince d'Essling.

POESIES DES XV^e. ET XVI^e. SIECLES, publiées d'après des Editions Gothiques et des Manuscrits. Paris, Silvestre (imprimerie de Crapelet), n. decc. xxx. n. decc. xxxij. Grand in-8°.

Ce volume, imprimé sur deux papiers différens, n'a été tiré qu'à cent exemplaires numérotés à la presse. Entre autres pièces, il contient les suivantes :

La Farce du Munger de qui le Deable emporte l'ame en enfer, par André de la Vigne ;

Moralité de l'aveugle et du boteux, par André de la Vigne ;

La Farce de la Pypoe.

Ces pièces sont ici publiées, pour la première fois, par les soins de M. Francisque Michel, d'après les manuscrits de la Bibliothèque Royale. M. Raynouard a rendu compte de ce volume dans le *Journal des Savans*, juillet 1833, p. 385.

COMEDIE DE SEIGNEPEYRE ET SPIGNE IOAN (en patois du Dauphiné. A Lyon, Par Benoist Rigault. 1580. Paris, Silvestre (imprimerie de Pinard), 1832. Petit in-8°, tiré à 42 ex., sur papier de Hollande, papier de Chine et sur vélin.

LE MYSTERE DE GRISLIDIS marquis de saluses par personnaiges Nouuellement imprime a Paris. — Cy finist la vie de Grislidis, Nouuellement Imprimee a Paris pour Jehan Bonfons demourant en la rue neufue nostre Dame a l'enseigne saint Nicolas. (Sans date. Paris, Silvestre (imprimerie de Pinard), 1832. Petit in-4°, figure en bois.

Cet ouvrage a été tiré à 42 ex., sur papier de Hollande, papier de Chine et sur vélin.

LE DIALOGUE DU FOL ET DU SAGE. (A Paris, chez Simon Caluarin, sans date). A Paris, chez Silvestre (imprimerie de Pinard), 1833. Petit in-8°, imprimé sur papier de Hollande à dix exemplaires, et sur papier de Chine à quatre exemplaires.

Réimpression, copie figurée, faite aux frais de M. le prince d'Essling, et tirée à quarante exemplaires numérotés à la presse.

LE LAZ D'AMOUR DIVIN a viii personnaiges cest a scauoir Charite Jesucrist Lame Justice Verite Bonne inspiration. Les filles de syon Les pecheurs. — Cy finist le laz

d'AMOUR divin nouuellement imprime a rouen pour Thomas laisne demourant au dit lieu (sans date). Paris, Silvestre (imprimerie de Pinard), 1833. Petit in-8°, tiré à 42 ex., sur papier de Hollande, papier de Chine et sur vélin.

MORALITE DU MAUUAIS RICHE ET DU LADRE, à douze personnaiges. A Paris, chez Silvestre (imprimerie de Pinard), 1833. Petit in-8°, imprimé sur vélin, sur papier de Hollande, sur papier de Chine et sur papier de Rives.

Réimpression, copie figurée, faite aux frais de M. le prince d'Essling, et tirée à quarante exemplaires numérotés à la presse.

MORALITE NOUELLE TRES FRUCTUEUSE, DE L'ENFANT DE PERDITION, qui pendit son pere, et tua sa mere : et comment il se desespera, à sept personnaiges. A Lyon, par Pierre Rigard 1608. Paris, Silvestre (imprimerie de Pinard), 1833. Petit in-8°, tiré à 42 ex., sur papier de Hollande, papier de Chine et sur vélin.

LE MYSTERE DE ST-CRISTOPHE, publié par la Société des Bibliophiles français. A Paris, de l'imprimerie de Firmin Didot frères, 1834. Grand in-8°, non paginé.

Cette réimpression a été publiée par MM. H. de Châteaugiron et Arland.

MORALITE DE LA VENDITION DE JOSEPH FILZ DU PATRIARCHE JACOB, comment ses freres esmeuz par enuye, s'assemblerent pour le faire mourir, etc. — Cy finist la Moralité de la vendition de Joseph filz du patriarche Jacob Nouuellement imprimee a Paris pour Pierre sergent Demourant en la Rue neufue nostre Dame a l'enseigne saint Nicolas. A Paris, chez Silvestre (imprimerie de Pinard), 1835. In-4°, format d'agenda, papier de Hollande.

Cette réimpression, copie figurée, faite aux frais de M. le prince d'Essling, d'après le seul exemplaire connu, qui appartient à la Bibliothèque Royale, n'a été tiré qu'à quatre-vingt-dix exemplaires, numérotés à la presse, dont quatre sur vélin.

LE MIROUER ET EXEMPLE MORALLE DES ENFANS INGRATZ lesqz les peres et meres se

destruisent pour les augmeter qui en la fin les desconnoissent. *Aix, de l'imprimerie de Pontier, éditeur, rue des Jardins, 14.— Mars 1836. Petit in-8°.*

Cette moralité à dix-huit personnages, composée par Tyron, se compose de 179 pages, et n'a été tirée qu'à soixante-dix exemplaires sur divres papiers et sur vélin.

MYSTÈRE DE SAINT CRESPIN ET SAINT CRESPIEN, publié pour la première fois, d'après un manuscrit conservé aux Archives du royaume, par L. Dessalles et P. Chaille. *A Paris, chez Silvestre (imprimerie de Terzuolo), 1836. Grand in-8° orné d'un fac simile.*

Édition tirée à deux cents exemplaires numérotés à la presse, dont quinze sur papier de Hollande, neuf sur papier de Chine et un sur vélin.

Il me paraît que cet ouvrage n'a rien de commun avec celui que possède M. de Soleinne. Ce dernier n'est pas divisé en livres ni même en journées, et il finit par les vers suivants :

Pour ce, honnes gens, nous vous prions
Que ayez en vos devocios
Les benoiz corps sains devant diz,
Qui maintenant en fierte mys
Sont et posez reveramment;
Et leur prion devotement
Que après ceste mortelle vie
Nous meslent en leur compagnie. *Amen.*

POÉSIES FRANÇOISES DE J. G. ALIONE (d'Asti), composées de 1494 à 1520; publiées pour la première fois en France, avec une notice biographique et bibliographique, par J. C. Brunet. *Paris, chez Silvestre (imprimerie de Terzuolo), 1836. Petit in-8°, orné d'un fac simile.*

Cette édition a été tirée à cent huit exemplaires numérotés à la presse, dont dix sur papier de Hollande et trois sur papier de Chine. Elle renferme, à partir de la signature F. I., deux pièces dont voici le titre :

Paras de la dona chi se credia hawere una roba de casto del franzoso alogiato in casa soa.

Paras del franzoso alogiato a lostaria del lombardo. a tre personagj.

MORALITÉ DE MUNDUS, CARO, DEMONIA. Farce des deux Savetiers. *Paris, de l'imprimerie de Firmin Didot. M. DCCC. XXVII. in-folio oblong, format d'agenda, de 15 feuillets.*

Cette publication, dédiée à M. Van Praet, est signée en deux endroits D. de L. (Durand de Lançon).

MYSTÈRES INÉDITS DU QUINZIÈME SIÈCLE, publiés, pour la première fois,... par Achille Jubinal, d'après le mss. (*sic*) unique de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. *Paris, Techener, etc. M DCCC XXXVII, deux volumes in-8°.*

RECUEIL DE FARCES, MORALITÉS ET SERMONS JOYEUX, publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque Royale, par Leroux de Lincy et Francisque Michel. *Paris, Techener, 1837. Quatre vol. in-12, tirés à soixante-seize exemplaires. Voici la table de cette collection, telle qu'elle se trouve en tête du tome 1^{er}. Nous avons seulement rangé les pièces suivant l'ordre qu'elles occupent dans les volumes.*

Tome premier.

- N° 1. Monologue nouveau et fort recreatif de la Fille basteliere.
2. Sermon joyeux des iij vens.
3. Sermon d'un cartier de mouton.
4. Monologue de Memoyre tenant en sa main vng monde, *etc.*
5. Farce nouvelle a deux personnages, c'est a sçavoir : l'Homme et la Femme; et est la Farce de l'Arbalestre.
6. Moralité nouvelle a deux personnages, de la prise de Calais, *etc.*
7. Farce a deux personnages, du viel Amoureux et du jeune Amoureux.
8. Farce joyeuse a deux personnages, c'est a sçavoir : vng Gentil-homme et son Page lequel deuyent laquès.
9. Inuitatoyre bachique : *Venite potemus.*
10. Moralité a troys personnages, c'est a sçavoir : Enuye, Estat et Simplese.
11. Farce a deux personnages, c'est a sçavoir : deux Gallans et vne Femme qui se nomme Sancté.
12. Farce joyeuse a iij personnages, c'est a sçavoir : vn Auengle et son Varlet et vne Tripiere.
13. Dialogue de Placebo pour un homme seul.
14. Moralité a deux personnages, c'est a sçavoir : l'Eglise et le Commun.
15. Farce nouvelle a sept personnages, c'est a sçavoir : la Reformeresse, le Sergeant, le Prebtre, le Praticien, la Fille desbauchée, l'Amant verolé, et le Moyne. La Reformeresse commence; et se nomme la *Farce des pourceaux deables.*
16. Moral a quatre personnages, c'est a sçavoir .

l'Age d'or, l'Age d'argent, l'Age d'arain et l'Age de fer.

17. Farce a vj personnages, c'est a sçauoir : la Reformeresse, le Badin et ij Gallans et vn Clerq.
18. Sermon ioyeux pour rire.
19. Farce a cinq personnrges, c'est a sçauoir : *Le Pelerinage de Mariage*. Le Pelerin, les troys Pelerines et le ieune Pelerin.
20. Farce a .v. personnages, c'est a sçauoir : le Cousturier et son Varlet, deulx ieunes Filles et vne Vielle.
21. Farce nouuelle a troys personnages, c'est a sçauoir : la Sourde, son Varlet et l'Yurongne.
22. Farce nouuelle a cinq personnages, c'est a sçauoir : le Mere, la Fille, le Tesmoing, l'Amoureux et l'Oficial.
23. Moralité nouuelle a troys personnages, c'est a sçauoir : l'Eglise, Noblesse et Poureté qui font la lesiue.

Tome deuxième.

- N° 24. Moralité a quatre personnages c'est a sçauoir : le Ministre de l'Eglise, Noblesse, le Laboureur et Commun.
25. Moralité du Porteur de Pacience a cinq personnages, c'est a sçauoir : le Maistre, la Femme, le Badin, le premier Hermite, le ij^e Hermite.
26. Farce ioyeuse a cinq personnages, c'est a sçauoir : troys Galans, le Monde qu'on faict paistre, et Ordre.
27. Farce nouuelle a six personnages, c'est a sçauoir : deux Gentilz-hommes, le Mounyer, la Munyere, et les deulx femmes des deux Gentilz-hommes, abillez en damoysselles... et est la *Farce du Poulier*.
28. Farce nouuelle a cinq personnages, c'est a sçauoir : la Mere de ville, le Varlet, le Gardopot le Garde-nape, le Garde-cul.
29. Farce nouuelle a quatre personnages, c'est a sçauoir : mesire Jean, la Mere de Jaquet qui est badin.
30. Farce du Raporteur, a quatre personnages, c'est a sçauoir : le Badin, la femme, le Mary et la Voyesine.
31. Farce ioyeuse a six personnages, c'est a sçauoir : Iehan de Lagny badin, messire Iehan, Tretaulde, Oliue, Perette Venez-tost et le Juge.
32. Moral ioyeux a quatre personnages, c'est a sçauoir : le Ventre, les Iambes, le Cœur, et le Chef.
33. La Farce des Veaux, iouce deuant le Roy en son entrée a Rouen.
34. Farce de deulx Amoureux, recreatis et ioyeux.

35. Moral a cinq personnages, c'est a sçauoir : le Fidelle, le Ministre, le Suspens, Prouidence diuine, la Vierge.
36. Farce nouuelle a cinq personnages, c'est a sçauoir : troys Brus et deulx Hermites.
37. Farce nouuelle a cinq personnages, c'est a sçauoir : l'Abbeesse, seur de Bon-Cœur, seur Esplourée, seur Saffrete et seur Feaue.
38. Farce ioyeuse a quatre personnages, c'est a sçauoir : le Medecin, le Badin, la Femme (la Chambriere).
39. Farce nouuelle a quatre personnages, c'est a sçauoir : troys Gallans et vn Badin.
40. Farce nouuelle a quatre personnages, c'est a sçauoir : troys Commeres et vn Vendeur de liures.

Tome troisième.

- N° 41. Moral a six personnages, c'est a sçauoir : le Lazare, Marte seur du Lazare, Iacob seruiteur du Lazare, Marye Madalaine et ses deulx Seurs.
42. Moralité a quatre personnages, c'est a sçauoir : Chascun, Plusieurs, le Temps qui court, le Monde.
43. Sermon ioyeux de la Fille esgarée.
44. La Farce du Poulier, a quatre personnages, c'est a sçauoir : Maistre, la Femme, l'Amoureux et la Voyesine.
45. Moralité a six personnages, c'est a sçauoir : Nature, Loi de rigueur, diuin Pouuoir, Amour, Loi de Grace, la Vierge.
46. Farce nouuelle de la Boutaille, a ij ou iij ou a .v. personnages, c'est a sçauoir : la Mere du Badin, le Vouesin et son Filz, et la Bergere.
47. Farce nouuelle et fort ioyeuse a cinq personnages, c'est a sçauoir : les Batards de Caulx, la Mere, l'Ainé qui est Henry, le petit Colin, l'Escollier et la Fille.
48. Moral de tout le Monde, a quatre personnages, c'est a sçauoir : le premyer Compaignon, le deuxiesme et troisesme Compaignon.
49. Farce nouuelle a quatre personnages, c'est a sçauoir : Science, son Clerq, Asnerye et son Clerq qui est Badin.
50. Farce nouuelle a quatre personnages, c'est a sçauoir : la Femme, le Badin son mary, le premyer Vouesin et le Deuxiesme.
51. Moral a cinq personnages, c'est a sçauoir : l'Homme fragile, Concupiscence, la Loy, (Foi,) Grace.
52. Farce nouuelle a iij personnages, c'est a sçauoir : Lucas, sergent boiteux et borgne, le bon Payeur, et Fyne-Myne femme du sergent, et le Vert-Galant.

53. Farce nouvelle et fort joyeuse a quatre personnages, c'est a sçavoir : *Le Retraict, Le Mary, la Femme, Guillot et l'Amoureux.*
54. Farce joyeuse a quatre personnages, c'est a sçavoir : *Robinet badin, la Femme vefue, la Commere, et l'Oncle Michault, oncle de Robinet.*
55. Farce nouvelle a quatre personnages, c'est a sçavoir : *l'Auantureux et Guermouset, Gnillet et Rignot.*
56. Moralité a six personnages, c'est a sçavoir : *Heresye, Frere Symonye, Force, Scandalle, Procts, l'Eglise.*
57. Farce nouvelle a troys personnages, c'est a sçavoir : *la Mere, le Filz, lequel veult estre prebtre, et l'Examynateur.*
58. Monologue seul du Pelerin passant, composé par maistre Pierre Taserye:
59. Farce nouvelle a quatre personnages, c'est a sçavoir : *le Trocheur de Maris, la premyere Femme, la ij^e Femme et la iij^e Femme.*

Tome quatrième.

- N^o 60. Farce joyeuse a quatre personnages, c'est a sçavoir : *la ieune Fille, la Maryée, la Femme vefue et la Religieuse; et sont les Malcontentes.*
61. Moral a troys personnages, c'est a sçavoir : *l'Affligé, Ignorance et Cognoissance.*
62. Farce nouvelle de Frere Phillebert, a iij personnages, c'est a sçavoir : *frere Fillebert, la Voyesine, la Maistresse, Perrette Venez Tost.*
63. Farce morale et joyeuse des Sobre-sois, entremeslez avec les Syeurs d'als, a vj personnages, c'est a sçavoir : *.v. Galans et le Badin.*
64. Farce joyeuse des Langues esmoulues pour avoir parlé du drap d'or de Saint Vinlen, a vj personnages, c'est a sçavoir : *l'Esmouleur, son Varlet, la premiere Femme, la deuxiesme Femme, la troysiesme Femme et la quatriesme femme.*
65. Farce nouvelle a .v. personnages, c'est a sçavoir : *les deux Soupriers de Monille, la Femme soupierre, l'Huissier et l'Abé.*
66. Farce morale des trois Pellerins et Malice.
67. Farce morale a quatre personnages, c'est a sçavoir : *Marche-beau, Galop, Amour et Conwoylisee.*
68. Farce joyeuse a .v. personnages, c'est a sçavoir : *le Maistre d'Escole, la Mere et les troys Escolliers.*
69. Farce joyeuse a .v. personnages, c'est a sçavoir : *le Bateleur, son Varlet, Binete et deux Femmes.*
70. Farce nouvelle a .v. personnages, c'est a sça-

voir : *le Marchant de pommes et d'eulx- l'Apoinsteur et Sergent et deux Femmes.*

71. Farce joyeuse a quatre personnages, c'est a sçavoir : *ijj Gallans et Philipot.*
72. Farce morale a .v. personnages, c'est a sçavoir : *Mestier, Marchandise, le Berger, le Temps et les Gens.*
73. Farce joyeuse a cinq personnages, c'est a sçavoir : *le Saunier, Marguet, Jaquet, Proserpine et l'Oste.*
74. Remonstrance a vne compaignie de venir voir jouer Farces ou Moralitez.

BUHEZ SANTEZ NONN, ou Vie de sainte Nonne, et de son fils saint Devy (David), archevêque de Menevie, en 519; mystère composé en langue bretonne antérieurement au XII^e siècle, publié d'après un manuscrit unique, avec une introduction par l'abbé Sionnet, et accompagné d'une traduction littérale de M. Legonidec, et d'un fac simile du manuscrit. *Paris, Merlin, 1837. In-8^e.*

HILARIUS VERSUS ET LUDI. *Lutetia Parisiorum, apud Techener bibliopolam, MDCCCXXXVIII. In-16, de xv-61 pages, plus un feuillet de table, à la fin.*

LA DIABLERIE DE CHAUMONT, ou Recherches Historiques sur le grand pardon général de cette ville, et sur les bizarres cérémonies et représentations à personnages auxquelles cette solennité a donné lieu depuis le XV^e siècle; contenant les Mystères de la nativité, de la vie et de la mort de M. saint Jean Baptiste : par Émile Jolibois. *A Chaumont, chez Miot, etc., 1838. In-8^e, de 155 pages, plus deux feuillets de titres.*

MORALITÉ DE MUNDUS, CARO, DEMONIA, a cinq personnages. Farce des deux Savetiers, à trois personnages. *A Paris, chez Silvestre, 1838. In-4^o, format d'agenda.*

Cette réimpression, donnée par l'éditeur de la première, est dédiée à la mémoire de M. Van Praet.

LA FARCE JOYEUSE DE MARTIN BATON qui rabbat le caquet des Femmes : et est à cinq personnages, sçavoir : la 1. Commere. La 2. Commere. Martin Baton. Caquet. Silence. *A Rouen, chez Jean Oursel l'aîné, rue Ecuyère, à l'imprimerie du Levant, de quatre feuillets in-8^e.*

ALLEMAGNE.

« ORDNUNG DES PASSIONSSPIELS der ST. BARTHOLOMÄISTISTISCHSCHULE ZU FRANKFURT AM MAIN. »

Cette pièce, qui est du quinzième siècle, se trouve insérée dans le recueil intitulé : « *Frankfurtisches Archiv für ältere deutsche Literatur und Geschichte*. Herausgegeben von J. C. v. Fichard, genannt Baur v. Kyseneck. » Frankfurt am Main, 1815, in-8°; t. III, p. 131-158.

« RITUS RESURRECTIONIS DOMINI in Canonica Claustroneoburgensi sæculis 13, 14 et 15 observatus. » Inséré dans « *Oesterreich unter Herzog Albrecht IV. Nebst einer Übersicht des Zustandes Oesterreichs während des 14^{ten} Jahrhunderts*. Von Franz Kurz, regul. Chorherrn und Pfarrer zu St. Florian. » Linz, 1830, in-8°; tome II, p. 425-427, Beylage n° 1.

« CHRISTI LEIDEN, » — « MARIEN KLAGE, » — « ST. DOROTHEA, » — « OESTERSPIEL; » tels sont les titres de quatre mystères allemands des XIII^e-XV^e siècles, publiés dans le recueil intitulé : « *Fundgruben für Geschichte deutscher Sprache und Literatur*. Herausgegeben von Dr. Heinrich Hoffmann. » Breslau, 1837, in-8°; t. II, p. 230-236.

Voyez ce que, dans son introduction à ces pièces, ce savant dit sur les mystères en général, morceau extrait en partie et rapporté par M. Thomas Wright, dans ses *Early Latin Mysteries*.

« PASSIONSSPIEL. » Cette pièce, qui porte la date de 1427, et qui fut représentée à Vienne dans l'église de Saint-Etienne, a été publiée par J. E. Schlager, dans ses « *Wiener-Skizzen aus dem Mittelalter*. » Wien, 1840-49, in-8°; t. II, p. 16-24. Le même recueil renferme aussi, tome III, p. 201-218, un morceau intitulé : « *Ueber die alte Wiener Komödie*, » où se trouvent des pièces et des extraits de pièces des XVI^e-XVIII^e siècles.

Voyez, pour l'histoire de l'art dramatique en Allemagne, au moyen-âge, l'ouvrage de Gervinus, intitulé : « *Geschichte der deutschen Nationalliteratur der spätmittelalterlichen Zeit*. » Frankfurt am Main, 1836, in-8°; t. II, p. 334-370.

BOHÈME.

HROB Bošij (le Sépulture de Notre-Seigneur) dans *Starobylá Skládanie* (Collection de poésies anciennes bohémiennes), publié par M. W. Hanka; Prague, 1818-23, in-12; vol. III, p. 82-92. — ANZELMUS (Anselme), ibid., p. 128-167. — MASTIČKAŇ, ANEB SEWERÍN A RUBÍN (l'Épicier, ou Severin et Rubin, du XIII^e siècle), ibid., volume supplémentaire ou 5^e, p. 198-219.

ANGLETERRE.

THE PAGEANT of the Company of Shermen and Taylors in Coventry, etc. By Thomas Sharp. Coventry, 1817, in-4°, tiré à douze exemplaires.

ANCIENT MYSTERIES DESCRIBED, especially the English Miracle Plays. London, 1823, in-8°, avec figures; cité par M. E. Morice, p. 4 en note.

A DISSERTATION ON THE PAGEANTS or dramatic Mysteries anciently performed at Coventry, by the trading Companies of that City, etc. By Thomas Sharp. Coventry: published by Merridew and Son, etc. MDCCCXXV, grand in-4°.

THE TOWNELEY MYSTERIES. London: J. B. Nichols and Son, Parliament Street: William Pickering, Chancery Lane. Ce titre est précédé de ce faux-titre : « *The Publications of the Surtees Society, established in the year MDCCCXXXIV*. (Gravure sur bois représentant les armes de Surtees). MDCCCXXXVI. Un volume in-8°.

EARLY MYSTERIES, and other Latin Poems of the twelfth and thirteenth Centuries: edited from the original Manuscripts in the British Museum, and the libraries of Oxford, Cambridge, Paris, and Vienna. By Thomas Wright, Esq. M. A. F. S. A. of Trinity College, Cambridge. London: Nichols and Son, 1838, in-8°.

A COLLECTION OF ENGLISH MIRACLE-PLAYS OR MYSTERIES; containing ten Dramas from

the Chester, Coventry, and Towneley Series, with two of latter Date. To which is prefixed, an historical View of this Description of Plays. By William Marriott, Ph. Dr. *Basel: Schweighauser and Co, and Brockhaus and Avenarius, Paris, 1838*, un volume in-8°.

KYNGE JOHAN. A Play in two Parts. By John Bale. Edited by J. Payne Collier, Esq. F. S. A. from the Ms. of the Author in the Library of his Grace the Duke of Devonshire. *London: printed for the Camden Society by John Bowyer Nichols and Son, Parliament Street. M. DCCC. XXX. VIII. In-4°.*

PAYS-BAS.

LE JEU D'ESMORÉE, fils du roi de Sicile, drame du XIII^e siècle, traduit du flamand par E. P. Serrure. *Gand, imprimerie de D. Duvier fils, 1835. In-8° de 35 pages, plus un feuillet de titre.*

ALTNIEDERLÄNDISCHE SCHAUBUHN. Abele Spelen ende Sotternien. Herausgegeben von Hoffmann von Fallersleben. *Breslau, 1838. In-8°.*

Cette collection, qui forme aussi la *Pars sexta* des *Œuvres Beligae*, du même auteur, contient neuf pièces dramatiques. M. Hoffmann avait publié, auparavant, dans la *Pars quinta*: « *Een Spel van Lantsloot van Broeckerken ende die scone Sandrijn.* »

Voyez la liste des pièces dramatiques hollandaises avant le XVII^e siècle dans l'ouvrage de Moné, intitulé: *Übersicht der Niederländischen Volks-Literatur älterer Zeit.* Tübingen, 1838, in-8°, p. 354-368.

ESPAGNE.

ORIGENES DEL TEATRO ESPAÑOL, formando el tomo I^o, parte 1^a y 2^a, de las Obras de Leandro Fernandez de Moratin, publicadas por la real Academia de la Historia. *Madrid, 1830*; republicadas en el premier vol. del Tesoro del Teatro Español.

TEATRO ESPAÑOL anterior à Lope de Vega. Por el Editor de la Floresta de Rimas antiguas castellanas. (J. N. Bôlh de Faber). *Hamburgo: en la libreria de Frederico Perles, 1832. In-8°.*

tie, sont Juan del Encina, Gil Vicente, Bartolomé Torres Naharro et Lope de Rueda.

TESORO DEL TEATRO ESPAÑOL, desde su origen (año de 1356) hasta nuestros dias, arreglado y dividido en cuatro partes, por Don Ingenio de Ochoa. *Paris, 1838*; 5 volumenes en 8°, en dos col., con retratos.

Tomo 1^o. Compuesto de la obra de Moratin. *Origenes del Teatro Español*, con una coleccion de piezas dramáticas anteriores à Lope de Vega, obra recientemente publicada por la Academia de la Historia. Llevará al fin un Apéndice, formado por Don Eugenio de Ochoa.

Tomo 2^o. Teatro escogido de Lope de Vega, con un resumen de su vida y un examen de sus obras.

Tomo 3^o. Teatro escogido de Calderon de la Barca, con un resumen de su vida y una introduccion sobre los diferentes géneros de sus composiciones.

Tomo 4^o. Teatro escogido de Tirso de Molina, Mira de Mescau, Montalvan, Guevara, Moreto, Rojas, Alarcon, Malos Fragosos.

Tomo 5^o. Teatro escogido de Diamante, La Hoz, Belmonte, Felipe IV, Leiva, Cubillo, Figueroa, Zarate, Candamo, Solis, Zamora, Cañizares, Juvellanos, Huerta, Ramon de la Cruz, Cienfuegos, Moratin, Quintana, Martinez de la Rosa, Gorostiza, Breton de los Herreros.

Voyez l'histoire de l'art dramatique en Espagne, par D. Martinez de la Rosa, dans ses *Obras Literarias*. Paris, 1827, vol. II. Voyez aussi sur l'ancien théâtre espagnol un curieux article de M. Henri Ternaux, publié dans la *Revue française et étrangère, ou nouvelle Revue Encyclopédique*, n^o de janvier, t. V. — n. 1, Paris, 1838, p. 64-78. Enfin, M. Philartès Charles a donné dans le *Journal des Débats* du vendredi 23 août 1839 un feuilleton sur Bartolomé Torres Naharro. Nous ne parlons pas ici du cours de M. Faurel, vu qu'il n'est pas encore publié.

PORTUGAL.

OBRAS DE GIL VICENTE, correctas e emendadas pelo cuidado e diligencia de J. V. Barreto Feio e J. G. Monteiro. *Hamburgo, na officina typographica de Langhoff, 1834.* Trois volumes in-8°.

Comme on le sait, Gil Vicente, sur lequel, par une singulière distraction, on a inséré deux articles dans la *Biographie Universelle*, est le premier poète dramatique du Portugal. Voyez sur cet auteur et sur la poésie dramatique portugaise au XVI^e siècle, le *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal*..., par Ferdinand Denis. Paris, Leconte et Durey, 1826, in-18; p. 150-190.

Maintenant il ne nous reste plus à citer que le recueil suivant, qui n'est pas terminé.

Les auteurs dont les œuvres se trouvent ici en par-

THÉÂTRE EUROPÉEN, nouvelle collection des chefs-d'œuvre des théâtres allemand, anglais, espagnol, danois, français, hollandais, italien, polonais, russe, suédois, etc. Paris, Ed. Guérin et comp., 1835, deux volumes in-8°. Une des parties de ce recueil, portant pour sous-titre : *Théâtre antérieur à la renaissance*, contient trois comédies de Hroswitha, savoir : Abraham, Callimaque et Dulcitius, traduites par M. Ch. Magnin.

(2) *Recherches sur les theatres de France depuis l'année onze cens soixante et un, jusques à present*, par M. De Beauchamps. A Paris, chez Prault, Pere, m. dcc. xxxv, trois volumes in-8° ou un volume in-4°.

Histoire du Theatre François, depuis son origine jusqu'à present. Amsterdam et Paris, m. dcc. xxxv. — m. d. cc. xlix, quinze volumes in-8°. Dans la préface du tome XV, p. lii et iv, on promet trois autres volumes pour terminer l'histoire du Théâtre Français jusqu'à la clôture de Pâques 1752; ils n'ont jamais paru.

Après ces ouvrages, il n'est peut-être pas inutile de mentionner celui-ci : *Essais historiques sur l'origine et les progrès de l'art dramatique en France*. A Paris, m. dcc. lxxxiv-vi, trois volumes in-18.

(3) *Séance publique de la Société libre des Beaux-Arts, tenue à l'Hôtel-de-Ville, le 25 décembre 1831, présidence de M. Cornac*. Paris, imprimerie de Poussin, 1832, in-8°; p. 32 et suiv. Cet article, qui est de M. Brès, est suivi, p. 39, de cette note non moins remarquable que le reste : « Le public a vivement témoigné sa satisfaction pour les recherches curieuses renfermées dans ce mémoire, qui a excité à plusieurs reprises l'hilarité de l'assemblée. »

Nous sommes étonné et fâché en même

temps, de trouver des erreurs analogues à celles que nous venons de signaler dans un article de M. A.-H. Taillandier, ordinairement si exact et si judicieux. Voyez *les Confrères de la Passion, d'après les registres manuscrits du parlement de Paris (Revue rétrospective*, n. xxii, première série, t. IV, Paris, 1834, in-8°; p. 336-361.

(4) *Les Origines du théâtre moderne, ou Histoire du génie dramatique depuis le 1^{er} jusqu'au xvi^e siècle, précédées d'une introduction contenant des études sur les origines du théâtre antique*; par M. Charles Magnin. Tome 1^{er}. Paris, chez L. Hachette, 1838, in-8°; p. ii.

Le cours entier de M. Magnin se trouve analysé leçon par leçon dans le *Journal général de l'instruction publique et des cours scientifiques et littéraires*, à partir du numéro du jeudi 4 décembre 1834, jusqu'à celui du dimanche 6 mars 1836, inclusivement.

(5) *Ibidem*, p. xx — xxiii.

(6) *Ibidem*, p. xxiii.

(7) *Fabliaux ou Contes du xii^e et du xiii^e siècle*, etc. A Paris, chez Eugène Onfroy, m. dcc. lxxxi, cinq volumes in-18, t. II, p. 152-154. — Édition de Paris, Jules Renouard, m dccc xxix, cinq volumes in-8°; t. II, pag. 220, 221.

(8) *Essai sur la mise en scène, depuis les mystères jusqu'au Cid*; par Émile Morice. Paris, Heideloff et Campé, 1836, in-12.

L'on peut en dire autant des *Remarques sur les jeux des mystères; faites à l'occasion de deux délibérations inédites prises par le conseil de la ville de Grenoble en 1535, relativement à un de ces jeux*; par M. Berriat-Saint-Prix. (*Mémoires et Dissertations sur les antiquités nationales et étrangères, publiés par la Société royale des Antiquaires de France*. Tome cinquième. A Paris, chez J. Smith, m. dccc. xxiii, in-8°; p. 163-211.)

THÉÂTRE FRANÇAIS

AU MOYEN-ÂGE.

LES VIERGES SAGES ET LES VIÈRGES FOLLES.

NOTICE.

Le premier qui ait fait mention de ce mythe, qui nous semble être du XI^e siècle, et le plus ancien, comme le seul dans lequel on retrouve des parties en langue vulgaire, est l'abbé Lebouf, qui en parle ainsi : « Les dévots du XI. Siècle et des deux suivants, profitant de l'ingéniosité des Sequences et Proses de l'Eglise, firent plusieurs pièces profondes rimées. Les manuscrits de toutes les grandes bibliothèques sont pleins de ces anciennes pièces, la plupart sur des sujets pieux. On y voit souvent des Tragédies en vers latins. Duboulay fait mention de celle de *Sainte Catherine* à l'an 1146. On peut voir ailleurs celles de l'Abbaye de Saint-Benoît. Dans celle de Saint Martial de Limoges à la fin du XI^e siècle, on trouve avec le Roy Henry I. Virgile se trouve associé aux Prophètes qui viennent à l'annonce du Messie nouveau né, et il mêle

sa voix pour chanter un long *Benedicamus* rimé par lequel finit la pièce*.

Plus tard, M. Raynouard en publia des extraits dans son *Choix des poésies originales des troubadours*, t. II, p. 139-143. Nous n'avons cru pouvoir mieux faire que de reproduire la traduction qu'il a donnée des passages en langue d'oc qui se sont remarquer dans cette pièce, et qui nous ont déterminés à la placer en entier à la tête de notre recueil.

* Elle est tirée d'un manuscrit provenant de l'abbaye de Saint-Martial en Auvergne, où

* *Dissertations sur l'Histoire ecclésiastique et civile de Paris*, etc., t. II, à Paris, rue Saint-Jacques, chez Lambert et Durand, M.DCC.XLI, in-12, p. 65. Il y a en note deux renvois au *Mercur de France*, le second desquels est faux.

de la même époque que le manuscrit
du folio 52.

Le manuscrit du folio 52 est
un manuscrit de la même époque
que le manuscrit du folio 52.
Il est écrit en latin et en français.
Il est écrit en latin et en français.
Il est écrit en latin et en français.
Il est écrit en latin et en français.

Le manuscrit du folio 52 est
un manuscrit de la même époque
que le manuscrit du folio 52.
Il est écrit en latin et en français.
Il est écrit en latin et en français.
Il est écrit en latin et en français.
Il est écrit en latin et en français.

Le manuscrit du folio 52 est
un manuscrit de la même époque
que le manuscrit du folio 52.
Il est écrit en latin et en français.
Il est écrit en latin et en français.
Il est écrit en latin et en français.
Il est écrit en latin et en français.

Le manuscrit du folio 52 est
un manuscrit de la même époque
que le manuscrit du folio 52.
Il est écrit en latin et en français.
Il est écrit en latin et en français.
Il est écrit en latin et en français.
Il est écrit en latin et en français.

Le manuscrit du folio 52 est
un manuscrit de la même époque
que le manuscrit du folio 52.
Il est écrit en latin et en français.
Il est écrit en latin et en français.
Il est écrit en latin et en français.
Il est écrit en latin et en français.

des blancs, qui ont été remplis par une ma-
beaucoup moins ancienne.

La pièce suivante commence au folio
recto, et va jusqu'au folio 58, dont elle
prend que les quatre premières lignes.]
notice, qui est à la tête du manuscrit, désig-
ainsi la portion du volume où se trouve
pièce en question, et cette pièce elle-même

« Fol. 52. Varii cantus scripti xi sæculi
inter quos quidam sunt comici et episto-
farsitæ. »

Les cinq ou six pièces qui précèdent cel-
dont il s'agit, semblent n'avoir avec elle au-
cune liaison.

Ces pièces sont :

1° *Versus S^e. Marie*, en langue vulgaire.

2° *Aliut versus*.

Jerusalem mirabilis,
Urbs beatior aliis,
Quam permanens obtabilis,
Gaudentibus te angelis, etc.

3° *Versus* (1^{re} strophe).

Resonemus hoc natali
Quantu quodam speciali :
Deus, ortu temporali,
De secreto virginali
Processit hodie.
Cessant argumenta perfidie ;
Magnum quidem sacramentum !
Mundi factor fit fimentum ,
Sumens carnis indumentum
Ut conferat adjumentum
Humano generi ;
Cetus inde mirantur superi.

4° *Versus* (strophe unique).

Congaudeat Ecclesia
Pro hec sacra sollempnia,
Et gaudet cum leticia,
Leta ducat tripudia ;
Ergo gaude gaudio,
Juvenilis contio ,
Ac de patris solio,
Virginis in gremio
Christo Dei filio nato,
Nova puerperio facto
Gaudeat homo (ter).

5^e Versus (1^{re} strophe).

Promat chorus hodie,
O contio!
Canticum leticie,
O concio!
Psallite, concio;
Psallat cum tripudio.

6^e Versus.

Senescente mundano filio
Quem fovebat mentis oblivio,
Venit sponsus, divina ratio;
Comes ejus est restauratio;
Digna dignis parat hospitia,
Apta comes replet palatia,
Aulam sponsus intrat per hostia.

Suit un second couplet sur le même thème, après quoi vient la rubrique *Oc est de mulieribus*.

Ajoutons à ces détails que, dans notre ée, chaque ligne de texte est accompagnée une ligne de musique dont nous n'avons pas

cru devoir donner la traduction en notation moderne, parce que, comme nous l'avons assuré le bibliothécaire du Conservatoire de musique, M. Bottée de Toulmon, il serait indispensable de la faire précéder d'une introduction qui à elle seule ferait plus d'un volume in-8°. Nous nous bornerons donc à indiquer cette particularité, et nous ajouterons que nous avons supprimé presque tous les *Benedicamus* de la fin, parce qu'il ne nous est pas évident qu'ils fassent partie du mystère lui-même.

Nous terminerons en renvoyant, pour ce qui concerne les pièces antérieures au XIII^e siècle, aux *Remarques envoyées d'Auxerre, sur les Spectacles que les Ecclesiastiques ou les Religieux donnoient anciennement au Public hors le temps de l'Office*. (Mercure de France, décembre 1729, p. 2984-2995); à l'*Histoire littéraire de la France*, t. VII, p. 427; et à l'ouvrage de M. de Roquefort, intitulé : *de l'État de la poésie françoise dans les XII^e et XIII^e siècles*, p. 257 et 258.

F. M.

LES VIERGES SAGES ET LES VIERGES FOLLES.

OC EST DE MULIERIBUS.

Ubi est Christus, meus dominus et filius
celius? Eamus videre sepulcrum.

[ANGELUS SEPULCRI CUSTOS*.]

Quem queritis in sepulcro, o christicole,
non est hic. Surrexit sicut predixerat. Ite,
nuntiate discipulis ejus quia precedet vos in
galileam. Vere surrexit Dominus de sepul-
cro cum gloria. Alleluia.

SPONSUS.

Quem sponsus qui est Christus :
figurate, virgines ;
vo adventu ejus gaudent
et gaudebunt homines ;
venit enim liberare
vostros origines,
non per primam sibi matrem
parant demones.

ici n'est pas dans le manuscrit.

CECI EST DES FEMMES.

Où est le Christ, mon seigneur et fils
très-haut? Allons voir le sépulcre.

[L'ANGE GARDIEN DU SÉPULCRE.]

Celui que vous cherchez dans le sépul-
cre, ô chrétiens, n'est pas ici. Il est res-
suscité comme il l'avait prédit. Allez, an-
noncez à ses disciples qu'il vous précédera
en Galilée. En vérité, le Seigneur a resus-
cité du tombeau avec gloire. Alleluia.

L'ÉPOUX.

Voici l'époux qui est le Christ : veillez,
vierges ; pour son arrivée, les hommes se
réjouissent et se réjouiront ; car il est venu
délivrer le berceau des nations, que les dé-
mons avaient réduit sous leur puissance par
la faute de la première mère. C'est lui que

Hic est Adam qui secundus
Perpropheta dicitur,
Per quem scelus primi Ade
A nobis diluitur.

Hic pependit ut celesti
Patrie nos redderet
Ac de parte inimici
Liberos nos traheret.
Venit sponsus qui nostrorum
Scelerum piacula
Morte lavit, atque crucis
Sustulit patibula.

PRUDENTES.

Oiet, virgines, aïso que vos dirum,
Aïseet presen, que vos comandarum :
Atendet un espos, Jhesu Salvaire a nom.

Gaire no i dormet
Aïsel espos que vos hor'atendet.

Venit en terra per los vostres pechet :
De la Virgine en Betleem fo net,
E flum Jorda lavet et luteet.

Gaire no i dormet
Aïsel espos que vos hor'atendet.

En fo batut, gablet e lai deniet,
Sus e la croi batut, e clau figet :
Deu monumen deso entrepauset.

Gaire no i dormet
Aïsel espos que vos hor'atendet.

E recors es, l'Ascriptura o dii.
Gabriels soi, en trames aici.
Atendet lo, que ja venra praici.

Gaire no i dormet
Aïsel espos que vos hor'atendet.

FATUE.

Hos (sic), virgines, que ad vos venimus,
Negligenter oleum fundimus;
Ad vos orare, sorores, cupimus
Ut et illas quibus nos credimus.
Dolentas ! chaitivas ! trop i avem dormit.

Nos, comites hujus itineris
Et sorores ejusdem generis,
Qu mvis male contigit miseris,
Potestis nos reddere superis.
Dolentas ! chaitivas ! trop i avem dorant.

Partimmi lumen lampadibus,

le prophète appelle le second Adam, et par lequel le crime du premier Adam est détruit pour nous. Il a été mis en croix pour nous rendre à notre patrie céleste et nous soustraire au pouvoir du diable. Il vient, l'époux qui, par sa mort, a expié et lavé nos péchés, et a souffert le supplice de la croix.

LES SAGES.

Écoutez, vierges, ce que vous dirons
Ceux présents, que vous commanderons.
Attendez un époux, Jésus sauveur a nom.

Guère n'y dormit
Cet époux que vous ores attendez.

Vint en terre pour les vôtres péchés :
De la Vierge en Bethléem fut né,
En fleuve du Jourdain lavé et baptisé.

Guère n'y dormit
Cet époux que vous ores attendez.

Il fut battu, moqué, et là renié,
En haut sur la croix battu, en clous fiché
Du monument dessous reposa.

Guère n'y dormit
Cet époux que vous ores attendez.

Et ressuscité est, l'Écriture le dit.
Gabriel suis, moi placé ici.
Attendez-le, vu que bientôt viendra par ici.

Guère n'y dormit
Cet époux que vous ores attendez.

LES FOLLES.

Nous, vierges, qui venons vous trouver
nous répandons l'huile avec négligence
nous désirons vous prier comme des sœurs
en qui nous avons confiance entière.
Dolentes ! chétives ! trop y avons dormi.

Nous, compagnes du même voyage et sortant
de la même famille, quoiqu'il nous soit arrivé
malheur, vous pouvez nous rendre au ciel.
Dolentes ! chétives ! trop y avons dormi.

Donnez de la lumière à nos lampes, afin

: sitis insipientibus,
 lœ ne nos simus a foribus
 an vos sponsus vocet in sedibus.
 Mas ! chaitivas ! trop i avem dormit.

PRUDENTES.

ne (*sic*) precari, precamur, amplius
 minime, sorores, otius ;
 vobis enim nil erit melius
 ire preces pro hoc ulterius.
 Mas ! etc.

: ite nunc, ite celeriter
 : vendentes rogare dulciter
 : oleum vestris lampadibus
 ent equidem vobis inertibus.
 Mas ! etc.

[FATUE *.]

, misere ! no : hic quid facimus ?
 igilare numquid potuimus ?
 nunc laborem que (*sic*) nunc perferimus
 vobis nosmet contulimus.
 Mas ! etc.

Et de (*sic*) nobis mercator otius
 Quas habeat merces, quas sotiis.
 Oleum nunc querere venimus,
 Negligenter quod nosmet fundimus.

Mas ! etc.

[PRUDENTES *.]

De vost'oli queret nos a doner ;
 Ne n'auret pont, alet en achapter
 Des merchaans que lai veet ester.
 Mas ! etc.

MERCATORES.

Dames gentils, no vos covent ester
 Ni hysmen aici ademorer.
 Quel queret, nou vos poem doner ;
 Quel lo deu chi vos pot coesler.
 Mas ! chaitivas ! etc. *.]

Et avoir a vostras saje seros,
 Quant las per Deu lo glorios,
 Sans socors a vos :
 Test, que ja venra l'espos.
 Mas ! etc. *]

[manque dans le manuscrit.

pitié de notre inexpérience, afin que nous
 ne soyons pas mises à la porte quand l'é-
 poux vous appellera dans ses demeures.
 Dolentes ! chétives ! trop y avons dormi.

LES SAGES.

Cessez, nous vous en conjurons, nos
 sœurs, de nous prier davantage ; car il ne
 vous servira à rien de prier plus longtemps
 à ce sujet.

Dolentes ! etc.

Et allez maintenant, allez vite, et priez dou-
 cement les marchands qu'ils vous donnent,
 paresseuses, de l'huile pour vos lampes.

Dolentes ! etc.

[LES FOLLES.]

Ah ! malheureuses que nous sommes ! que
 faisons-nous ici ? Ne pouvions-nous veiller ?
 Nous nous sommes attiré à nous-mêmes la
 peine que nous souffrons maintenant
 Dolentes ! etc.

Et que le marchand nous donne au plus vite
 l'huile qu'il aura, lui ou son compagnon.
 Nous venons maintenant chercher de l'huile,
 parce que nous avons négligemment versé
 la nôtre.

Dolentes ! etc.

[LES SAGES.]

De notre huile demandez à nous à donner,
 N'en aurez point, allez en acheter
 Des marchands que là voyez être.

Dolentes ! etc.

LES MARCHANDS.

Dames gentilles, ne vous convient être
 Ni longuement ici demeurer.
 Conseil cherchez, n'en à vous pouvons donner ;
 Cherchez-le de qui vous peut conseiller.

[Dolentes ! chétives ! etc.

Allez arrière à vos sages sœurs,
 Et priez-les par Dieu le glorieux,
 Que d'huile fassent secours à vous :
 Faites cela tôt, vu que bientôt viendra l'époux.

[Dolentes ! chétives ! etc.]

[FATUE. *]

A, misere ! nos ad quid venimus ?
 Nil est enim illuc quod querimus.
 Fatatum est, et nos videbimus...
 Ad nuptias numquam intrabimus.

Dolentas ! etc.

Audi, sponse, voces plangentium ;
 Aperire fac nobis ostium ;
 Cum sotiis prebe remedium.

Modo veniat sponsus.

CHRISTUS.

Amen dico ,
 Vos ignosco ,
 Nam caretis lumine ;
 Quod qui pergunt ,
 Procul pergunt
 Hujus aule lumine.

Alet, châtives ! alet, malaureas !
 A tot jors mais vos so penas livreas,
 En efern ora seret meneias.

Modo accipiant eas demones, et precipitentur in infernum.

Omnes gentes
 Congaudentes
 Dent cantum leticie.
 Deus homo fit,
 De domo David
 Natus hodie.

O Judei ,
 Verbum Dei
 Qui negatis ,
 Humilitem vestre legis
 Veste regis
 Audite per ordinem ;
 Et vos, gentes
 Non credentes
 Repetitis Virginem ,
 Veste gentis
 Paramentis
 Vestris caliginem.

* Cet mot n'est pas dans le manuscrit.

[LES FOLLES.]

Ah ! malheureuses que nous sommes !
 qui venons-nous ? En effet, il n'y a rien
 que nous cherchons. Il a été prophétisé
 bientôt nous verrons... Nous n'entrerons
 mais aux noces.
 Dolentas ! etc.

Écoute, époux, les voix des plaignants ;
 nous ouvrir la porte ; avec nos compa
 donne-nous du secours.

Maintenant que l'époux vienne.

LE CHRIST.

En vérité je vous le dis, je ne vous
 nais pas, car vous manquez de lumière ;
 que ceux qui marchent, marchent loin p
 lumière de cette cour.

Allez, chétives ! allez, malheureuses !
 A toujours désormais vous sont peine
 vrées,
 En enfer ores serez menées.

Tantôt que les démons les prennent, et qu
 soient précipitées dans l'enfer.

Que toutes les nations se réjouissant
 nent un chant d'allégresse. Dieu devient
 me, né aujourd'hui de la maison de Da

O Juifs, qui niez la parole de Dieu, é
 tez l'un après l'autre un homme de votre
 témoin du roi ; et vous, gentils, qui ne cr
 pas que la Vierge ait enfanté, dissipez v
 erreur par ce que vous enseignent les
 de votre classe.

ISRAËL.

rael, vir lenis, inque,
Christo nosti firme?

Responsum.

ux de Juda non tollitur
onoc adsit qui notetur.
clutare Dei Verbum
spectabunt gentes mecum.

MOÏSE.

gislator, huc propinqua,
de Christo prome digna.

Responsum.

abit Deus vobis vatem :
sic, ut mihi, aurem date.
si non audit hunc audientem
pellitur sua gente.

ISAÏAS.

ryas, verum qui scis,
ritatem cur non dicis?

Responsum.

et necesse
irga Jesse
le radice
provi ;
Plus deinde
Sarget inde,
Qui est spiritus Dei.

JEREMIAS.

Huc accede, Jeremias ;
Dic de Christo prophetias.

Responsum.

Sic est
Hic est
Dus noster,
Suo quo non erit alter.

DANIEL.

Daniel, indica
Vos prophetica
Voti dominica.

Responsum.

ustus sanctorum veniet,
unctio deficiet.

[ABACUC. *]

abacuc, Regis celestis
me ostende quid sis testis.

Responsum.

expectavi,
me exavi

ISRAËL.

Israël, homme doux, dis, connais-tu fer-
mement quelque chose du Christ?

Réponse.

Le chef n'est pas enlevé à Juda jusqu'à ce
qu'il y en ait un qui soit remarqué. Les na-
tions attendront avec moi le Verbe salulaire
de Dieu.

MOÏSE.

Législateur, approche ici, et parle digne-
ment du Christ.

Réponse.

Dieu vous donnera un prophète : prêtez-
lui l'oreille comme à moi. Celui qui n'écoute
pas cet auditeur est chassé de sa nation.

ISAÏE.

Isaïe, qui sais la vérité, pourquoi ne la
dis-tu pas?

Réponse.

Il est nécessaire que la verge de Jessé s'é-
lève de la racine ; il en sortira une fleur, qui
est l'esprit de Dieu.

JÉRÉMIE.

Viens ici, Jérémie ; dis des prophéties au
sujet du Christ.

Réponse.

Il en est ainsi. Celui-ci est notre Dieu. Il
n'y en aura point d'autre.

DANIEL.

Daniel, indique d'une voix prophétique
les faits du Seigneur.

Réponse.

Le Saint des saints viendra, et l'onction
cessera.

[ABACUC.]

Abacuc, montre à présent quel témoin tu
es du Roi céleste.

Réponse.

Et j'ai attendu ; bientôt j'ai été saisi de la
frayeur des merveilles, à la vue de ton œuvre,
entre les corps de deux animaux.

Mais mirabilissimum
 Chorus tuum
 Inter Amm
 C'arpea nobilissimum.

DAVID.

Mis, in David, de magna,
 C'arpea que sunt tibi munda.

Responsum.

Univertum
 Chorus universum
 Adversus universum,
 Cui internum
 Mervitum
 Cuiusque humanum.

Itaque Dominus Dominus noster : Sedo ad des-
 tina munda.

THEOD.

Nunc hymnum advenit,
 Qui universum accipiat,
 Qui nunc universum terminum
 Dominum videtur Dominum.

Responsum.

Nunc unum Dominum, Dominum,
 Finem vitam in pace,
 Quin nunc mundum exornat vultu
 Quin munda
 Nunc mundum pro salute populi.

ELISABETH.

Ilud, Italianet, in medium,
 Un Dominum videtur eloquium.

Responsum.

Quid est mi
 Quid est mi
 Mater est vultu?
 Nam est mi,
 Vultu mi
 Vultu mi palpitat.

[JEAN-BAPTISTE*.]

Un (de) habitata,
 Vultu vultu clausus,
 Quin clausus causus
 Clausus plausus?
 Cui clausus plausus
 Cuius et testimonium.

Responsum.

Vultu vultu
 Vultu vultu
 Vultu vultu vultu

DAVID.

Dis, ô toi, David, au sujet de ton petit-
 fils, les causes qui te sont connues.

Réponse.

Tout le troupeau converti adorait le Sei-
 gneur, que tout le genre humain futur devait
 servir. Le Seigneur a dit à mon Seigneur :
 Asseyez-vous à ma droite.

SIMON.

Que maintenant Simon vienne, auquel il
 avait été répondu, qu'il ne mourrait pas avant
 d'avoir vu le Seigneur.

Réponse.

Maintenant vous me permettez, Seigneur,
 de finir ma vie en paix, parce que mes yeux
 voient à présent celui que vous avez envoyé
 dans ce monde, pour le salut du peuple.

ELISABETH.

Élisabeth parle ainsi du Seigneur, au mi-
 lieu.

Réponse.

Qu'est-ce, que la mère de mon maître me
 visite? car, à cause de lui, dans mon ventre
 un enfant joyeux palpite.

[JEAN-BAPTISTE.]

Dis, Baptiste, pour quelle cause, renfermé
 dans le ventre (de ta mère), as-tu donné des
 applaudissements au Christ? Apporte ton té-
 moignage en faveur de celui pour qui tu as
 manifesté de la joie

Réponse.

Il vient un soulier tel, que je ne suis pas
 assez bon pour oser en délier le cordon.

'an benignus
'i sim ausus
olvere corrigiam.

VIRGILIUS. ✓

'ates Moro (*sic*) gentilium,
Dea (*sic*) Christo testimonium.

Responsum.

Eccis polo,
Demissis solo
Nova progenies est.

NABUCODONOSOR. ✓

Age! fare os laguene
Que de Christo nosti vere.

Responsum (sic).

Nabucodonosor, prophetia,
Auctorem omnium auctoriza.

Responsum.

Cam revisi
Fres quo (*sic*) misi
Vires in incendium,
Vidi justis
Inconabentis
Mistum Dei filium.
Vires tres in ignem misi,
Quantum cerna (*sic*) prolem Dei.

SIBILLA. ✓

Vere pande jam, Sibilla,
Que de Christo precis signa.

Responsum.

Edicti signum,
Fellus sudore madescet.
Feculo rex adveniet,
Virescens futurus scilicet,
Virescens presens, ut judicet orbem.
Virescens incredula,
Virescens (*sic*) adhuc inverecunda?

Incohant benedicamus.

tabendi jubilemus;
curato, celebremus
festi natalitia
mense letitia.
pa gratia produxit gratanter;
antibus fidelibus inluxit*, etc.

VIRGILE.

Virgile, prophète des gentils, donne témoignage au Christ.

Réponse.

Voici qu'au pôle une nouvelle race est descendue sur la terre.

NABUCODONOSOR.

Courage! dis, la bouche à la bouteille, ce que tu sais vraiment du Christ.

Réponse.

Nabuchodonosor, par une prophétie, autorise l'auteur de toutes choses.

Réponse.

Lorsque je revis les trois hommes que j'envoyai au feu, je vis le fils de Dieu mêlé aux justes épargnés par les flammes. J'envoyai trois hommes au feu, je regarde le quatrième comme la progéniture de Dieu.

SIBYLLE.

Dis en vérité, Sibylle, ce que tu présages du Christ.

Réponse.

Signe du jugement, la terre se mouillera de sueur. Du ciel un roi viendra, c'est à savoir dans les siècles futurs. Présent en chair, il jugera le monde. Judée incrédule, pourquoi restes-tu encore sans crainte?

Ici commencent les benedicamus.

Pleins d'allégresse, réjouissons-nous; accourez, célébrons la naissance du Christ avec la plus grande joie. Il est venu avec la grâce et a brillé aux âmes fidèles, etc.

Jusqu'au folio 62 inclusivement se trouvent des hymnes, sous la rubrique de *Benedicamus*.

LA

RÉSURRECTION DU SAUVEUR.

FRAGMENT DE MYSTÈRE.

NOTICE.

Le fragment de mystère que nous allons donner a été publié, pour la première fois, par M. Achille Jubinal*, qui l'a fait précéder d'un avis, dont nous extrairons les passages suivants :..... « Nous n'essayerons même pas de résoudre plusieurs questions qu'on se posera naturellement à la lecture de notre fragment; à savoir, par exemple, si l'espèce de prologue ou plutôt la description de mise en scène, dont il offre le seul modèle [aussi ancien] connu jusqu'à présent, était chose destinée à être *récitée* avant la représentation, ou si elle n'a été ajoutée à l'œuvre dramatique que lors de sa transcription, etc., etc.

* *La Résurrection du Sauveur, fragment d'un mystère inédit, publié pour la première fois, avec une traduction en regard, par Achille Jubinal, d'après le Manuscrit unique de la Bibliothèque du Roi. Paris, chez Techener, place du Louvre, n° 12; Silvestre, rue des Bons-Enfants, n° 80; 1834, in-8° de 35 pages, plus le titre, derrière lequel on lit la mention suivante :*

Cette pièce n'a été tirée qu'à un très-petit nombre d'exemplaires, dont dix sur papier de Hollande, dix sur papier de Chine, et dix sur papier de couleur.

« ...Toutefois, pour faciliter la compréhension de quelques vers dont il s'agit, nous prenons la liberté de rappeler l'arrangement scénique du théâtre chez nos aïeux. — D'ordinaire, lorsqu'il s'agissait de représenter un mystère, on élevait un échafaud divisé en trois parties : le ciel, l'enfer, et le monde au milieu. Les acteurs remplissaient alternativement, dans chacune d'elles, les fonctions qui leur étaient réservées; cette disposition est même la seule manière d'expliquer la marche de nos premières pièces.

« Je dirai aussi que le fragment qu'on va lire est tiré du MS. 7268. 5. 5. A, de la Bibliothèque du Roi, qui a pour titre au dos et au catalogue : — *Bible*. M. Paulin Paris a le premier signalé l'existence de ce monument précieux dû à l'enfance de notre théâtre.

« Je ne finirai point sans dire un mot de l'âge du manuscrit, et par conséquent de celui de la pièce elle-même. Au premier coup d'œil, plusieurs caractères assez positifs avaient induit M. Paris à penser que notre mystère remontait au commencement du XII^e siècle; mais une inspection plus approfondie, ainsi que la découverte dans le

volume en question de la *Passion de Hugo de Lincoln*, amenèrent cet érudit à fixer l'époque de l'écriture au siècle suivant. Il n'en

* Nous avons publié cette ballade dans le dixième volume des *Mémoires et dissertations sur les Antiquités nationales et étrangères*, publiés par la Société royale des antiquaires de France, p. 158-162, et avec des préliminaires plus étendus et des appendices, en un volume in-8°, intitulé : *Hugues de Lincoln. Recueil de Ballades anglo-normandes et écossaises relatives au meurtre de cet enfant, commis par des Juifs en MCLV*. Paris, Silvestre. Londres, chez Tuckering, MDCCCXXXIV, in-8°. Nous avons tout lieu de croire que M. Achille Jubinal s'est trompé, et qu'il a attribué à M. Paulin Paris une découverte faite avant lui. Si nous faisons cette remarque, c'est uniquement dans le but de rétablir la vérité, et nullement pour nous prévaloir d'un aussi faible avantage.

sera pas moins loisible au lecteur de supposer que la composition poétique qui a dû précéder la transcription, appartient à la seconde moitié du XII^e siècle. Quant à la traduction que nous avons mise en regard, nous l'avons faite aussi littérale que possible, dans l'espérance qu'elle suppléerait aux notes que nous avions l'habitude de placer à la fin de nos livraisons. »

Nous terminerons nous-mêmes en remerciant M. Jubinal de l'empressement qu'il a mis à nous autoriser à réimprimer le texte du fragment en question, et la traduction dont il l'a accompagné. Nous y avons fait les changements qu'elle nous a paru exiger ; quant au texte, nous avons cru devoir le collationner de nouveau sur le manuscrit, et le ponctuer selon le système que nous avons suivi jusqu'ici dans nos publications. F. M.

LA RÉSURRECTION DU SAUVEUR.

En ceste manière recitom
 La seinte resureccion.
 Primèrement apareillons
 Tes les lius e les mansions :
 Le crucifix primèrement,
 E puis après le monument.
 Une jaiole i deit aver
 Par les prisons enprisonner.
 Enfer seit mis de cele part,
 Es mansions de l'autre part,
 E puis le ciel ; e as estals,
 Primes Pilate od ces vassals ;
 Sis u set chevaliers aura.
 Ceyphas en l'autre serra ;
 Od lui seit la juerie,
 Puis Joseph d'Arimachie.
 El quart liu seit danz Nichodemus.
 Chascuns i ad od sei les soens.
 El quint les deciples Crist.
 Les treis Maries saient el sist.
 Si seit purvéu que l'om face
 Galilee en mi la place ;
 Jemas uncore i seit fait,
 U Jhesu-Crist fut al hostel trait ;
 E cum la gent est tute asise

Récitons de cette manière la sainte Résurrection. D'abord, disposons les lieux et les demeures, à savoir : premièrement, le crucifix, et puis après le tombeau. Il devra aussi y avoir une geôle pour enfermer les prisonniers. L'enfer sera mis d'un côté et les maisons de l'autre, puis le ciel ; et sur les gradins, avant tout, Pilate avec ses vassaux ; il aura six ou sept chevaliers. Caïphe sera de l'autre côté, et avec lui la juiverie (la nation juive), puis Joseph d'Arimathie. Au quatrième lieu, on verra don Nicodème ; chacun aura les siens avec soi. Cinquièmement, les disciples seront là ; sixièmement, les trois Maries. On aura également soin de représenter la ville de Galilée, au milieu de la place. On fera aussi celle d'Emmaüs, où Jésus-Christ reçut l'hospitalité ; et une fois tout le monde assis, quand le silence régnera de tous côtés, don Joseph d'Arimathie viendra à Pilate, et lui dira :

E la pès de tutez parz mise,
 Dan Joseph cil de Arimachie
 Venge a Pilate, si lui die :

JOSEPH.

Deus, qui des mains le rei Phraon
 Salva Moysen e Aaron,
 I sault Pilate le mien seigneur,
 E dignetez lui doinst e honur !

PILATUS.

Hercules, qui occist le dragon
 E destruisit le viel Gerion,
 Doinst à celui ben e honur
 Qui saluz me dit par amur !

JOSEPH.

Sire Pilate, bénéit seies-tu !
 S'aît te Deus par sa grant vertu !
 Deus par la sue poissance
 Te doinst vers mei bone voillance !
 Ceo me doinst Deus omnipotent,
 Que oïr me voilles bonement !

PILATUS.

Dan Joseph, ben seiez-tu venuz !
 Ben deiz estre de mei receuz.
 Ben es de mei sanz dotance :
 Si cel en quides, ceo est enfance.
 Sachez ben e verraidement
 Que jeo te orrai mult dulcément.

JOSEPH.

Beal sire, ne vous en peïst mie
 Si jo vus di del fiz Marie,
 De celui qui là est pendu ;
 Sachez très-ben que prodorm fu,
 Mult par fu bien de Dampne Deu :
 Ore l'avez mort vous e li Jueu ;
 Si vus devez grantment duter
 Que vus ne venge grant encombrer.

PILATUS.

Dan Joseph de Arimachie,
 Ne leirrai que ne l' te die,
 Li Jeu, par lur grant envie,
 Enpristrent grant félonie.
 Jo l' consenti par yeisdie
 Que ne perdisse ma baillie.
 Encusé m'eussent en Romanie :
 Tost en purraie perdre la vie.

JOSEPH.

Si tu veis que tu as mesfait,
 Cri-lui merci ; si fras bon pluit.
 Nul ne lui crie qui ne l'ait,
 Nis icels qui à mort l'ont trait ;

JOSEPH.

Que Dieu, qui sauva Moïse et Aaron des
 mains du roi Pharaon, sauve Pilate, mon
 seigneur, et lui accorde des honneurs et des
 dignités !

PILATE.

Qu'Hercule, qui tua le dragon et détruisit
 le vieux Gérion, donne biens et honneur à
 celui qui me salue ainsi par attachement !

JOSEPH.

Sire Pilate, béni sois-tu ! Que Dieu t'aide
 par sa grande vertu ; que par sa puissance
 t'inspire de bonnes dispositions envers moi !
 Que Dieu tout-puissant m'accorde la grâce
 d'être écouté de toi favorablement !

PILATE.

Don Joseph, sois le bien-venu. Tu dois être
 bien reçu de moi ; tu n'as pas lieu de douter
 de mon accueil ; si tu penses autrement, c'est
 un enfantillage ; sache bien et dōment que
 je t'écouterai avec beaucoup de douceur.

JOSEPH.

Beau sire, ne vous sâchez point si je vous
 parle du fils de Marie, de celui qui est
 pendu. Sachez très-bien qu'il fut prud'homme,
 il fut très-bien auprès de dame Dieu
 (*Domini Dei*) ; vous et les Juifs, vous l'avez
 tantôt mis à mort ; vous devez donc grande-
 ment craindre qu'il ne vous en vienne grand
 malheur.

PILATE.

Don Joseph d'Arimachie, je ne laisserai
 pas que de te le dire, les Juifs, par leur
 grande haine, ont été coupables d'un grand
 crime ; j'y ai consenti, de peur de perdre mon
 gouvernement ; car ils m'eussent accusé
 à Rome, et j'en perdrais bientôt la vie.

JOSEPH.

Si tu reconnais ton méfait, crie merci
 Jésus ; tu feras un bon plaidoyer. Nul
 ne lui crie miséricorde sans l'obtenir, même
 ceux qui l'ont traîné à la mort ; mais je suis

Mès pur cel venus i sui :
 Donez-mei sul le cors de lui ;
 Tant vus requer, grantez-le-mei :
 Si en frai ceo que faire dei.

PILATUS.

Beals amiz, qu'en volez faire ?
 Quidez-vous le à vie traire ?
 Il ad éu mult grand angoisse ;
 Quidez-vus qu'il vivre poisse ?

JOSEPH.

Certes, bel sire Pilate, nenil
 (Nepurquant tut relevra-il) ;
 Mès por nostre custume tenir,
 Pur amur Dieu le veil enseveler.

PILATUS.

Est-il dunc transi de vie ?

JOSEPH.

Oil, bel sire, n'en dotez mie.

PILATUS.

Ceo saverum jà par nos serganz.

JOSEPH.

Apolez-les ; véez en là taniz.

PILATUS.

Levez, serganz, hastivement ;
 Alex tost là ù celui pent :
 Alex à cel crucifié,
 Sever u non s'il est devié.

— Dunt s'en alèrent dous des serganz,
 Lances od sei en main portanz ;
 Si unt dit à Longin le ciu
 Que unt trové séant en un liu : —

UNUS MILITUM.

Longin frère, veus-tu guainner ?

LONGINUS.

Oil, bel sire, n'en dotez mie.

MILES.

Vien ; si auras duzein deners
 Pur le costé celui perecer.

LONGINUS.

Mult volenters od vus vendrai
 Car del gainer grant mester ai :
 Povres sui, despense me faut ;
 Asez demand, mès poi ne (*sic*) vaut.

— Quant il vendrent devant la croiz,
 Une lance li mistrent ès poins. —

UNUS MILITUM.

— En ceste lance en ta main :
 La ben amont e nent en vain,
 Lances euler desqu'al pulmon ;

venu ici pour autre chose : donnez-moi seulement son corps ; je vous en supplie, accordez-le-moi : j'en ferai ce que j'en dois faire.

PILATE.

Bel ami, qu'en voulez-vous faire ? Pensez-vous le rendre à la vie ? Il a éprouvé de bien fortes angoisses ; croyez-vous qu'il puisse revivre ?

JOSEPH.

Certes, beau sire Pilate, je n'en crois rien (cependant il ressuscitera tout entier) ; mais, afin de me conformer à notre usage, je veux l'ensevelir par amour de Dieu.

PILATE.

Est-il donc tout à fait sans vie ?

JOSEPH.

Oui, beau sire, n'en doutez pas.

PILATE.

Nous saurons cela par nos sergents.

JOSEPH.

Appelez-les ; voyez-en là tant.

PILATE.

Sergents, levez-vous promptement. Allez tôt où pend le condamné ; allez savoir si ce crucifié vit encore ou non.

— Alors deux des sergents s'en allèrent, portant avec eux des lances à la main. Ayant rencontré Longin l'aveugle, ils lui dirent : —

UN DES SOLDATS.

Longin, frère, veus-tu gagner (de l'argent) ?

LONGIN.

Certainement, beau sire, n'en doutez pas.

LE SOLDAT.

Viens, en ce cas ; tu auras douze deniers pour percer le côté de ce crucifié.

LONGIN.

J'irai très-volentiers avec vous ; car j'ai grand besoin de gagner (de l'argent) : je suis pauvre, je n'ai pas de quoi dépenser ; je demande assez cependant, mais cela ne me réussit pas.

— Quand ils vinrent devant la croix, ils lui mirent une lance au poing. —

UN DES SOLDATS.

Prends cette lance en ta main : frappe bien dans le corps, et ne l'y fais pas entrer en vain. Laisse-la couler jusqu'au poumon.

Si saverum s'il est mort u non.
 — Il prist la lance; ei l' feri
 Al quer, dunt sanc e ewe en issi.
 Si li est as mainz avalé,
 Dunt il ad face moullée;
 Et quant à ces oïls le mist,
 Dunt vit an eire e puis si dit : —

LONGINUS.

Ohi ! Jesus ! oh ! bel sire !
 Ore ne [sai] suz ciel que dire ;
 Mès mult par es tu bon mire,
 Quant en merci turnes ta ire.
 Vers tei ai la mort deservi,
 E tu m'as fait si grant merci,
 Que ore vei del oïls que ainz ne vi.
 A vus me rend, merci vus cri.

— Dunt se culeha en affliccions,
 E dit tut suef uns oreïsons.
 Les chivalers s'en vunt arère ;
 Si unt dit en ceste manière : —

UNUS MILITUM.

Bel sire prince, sachez de fi,
 Jhésu-Crist est de vie transi.
 Un grant miracle y avum véu.
 Bel compainnon, dun ne l' veis-tu ?

ALTER EX MILITIBUS.

Amdui deu le véïmes-nus.

PILATUS.

Taise-us, bricons ; ne ditez plus.

— Vers dan Joseph donc se turna ;
 Ne lui fu bel qu'isi parla : —

PILATUS.

Dan Joseph, mult m'avez servi ;
 Prenez le cors, jo l' vus otri.

JOSEPH.

Sire, la vostre grant merci !
 Mult m'est bel, si une vus servi.

— Quant Joseph out pris le congé,
 E vers Nichodem fut alé,
 Pilate ad as sergens parlé.
 Dist al un qu'il ad apelé : —

PILATUS.

Diva, vaissol ! Trai toi en sa.
 Quel miracle veis-tu de là ?
 Di tost comment te fut avis
 De ceo dunt ainz teïser te fiz.

MILES

Longins li ciu, quant out nafre
 Cel pendu de lance el costé,
 Prist del sanc, à sez oïls le mist :

Ainsi nous saurons s'il est mort ou non.

— Longin prit la lance, et frappa Jésus
 au cœur. Il en sortit du sang et de l'eau qui
 lui coulèrent sur les mains, et lui mouillè-
 rent la face ; et quand il porta les doigts à ses
 yeux, il vit sur-le-champ, et puis il dit : —

LONGIN.

Ah ! Jésus ! ah ! beau sire ! En vérité, je
 ne sais comment m'exprimer ; mais tu es
 un très-bon médecin, quand tu changes ta
 colère en miséricorde. J'ai mérité la mort
 envers toi, et tu m'accordes un aussi grand
 bienfait que celui de me rendre les yeux dont
 j'étais privé avant ! Ah ! je me convertis à
 vous, je vous crie merci.

— Là-dessus il s'agenouilla en pleurant,
 et dit tout doucement une oraison. Les che-
 valiers retournèrent vers Pilate, et lui parlè-
 rent de la sorte : —

UN DES SOLDATS.

Beau sire prince, soyez certain que Jésus
 est mort ; nous l'avons vu faire un grand mi-
 racle. Beau compaignon, ne le vis-tu ?

UN AUTRE SOLDAT.

Nous le vîmes tous deux.

PILATE.

Silence, sots ; taisez-vous.

— Pilate se tourna alors vers don Joseph
 et le combla de joie en lui parlant ainsi : —

PILATE.

Don Joseph, vous m'avez bien servi ; pre-
 nez le corps de Jésus, je vous l'accorde.

JOSEPH.

Sire, grand merci ! C'est une douce récom-
 pense de mes services.

— Quand Joseph se fut retiré, et qu'il fut
 allé vers Nicodème, Pilate parla aux sergens.
 Il dit à l'un d'eux, qu'il appela : —

PILATE.

Holà, vassal ; avance ici. Quel miracle vis-
 tu là-bas ? Dis-moi promptement comment
 tu avisas ce sur quoi je t'ai ordonné le si-
 lence tout à l'heure.

LE SOLDAT.

Quand Longin l'aveugle eut frappé de sa
 lance le côté de ce pendu, il prit du sang
 et le mit à ses yeux : ce fut tant mieux pour lui.

A bon' hure à son os le fist,
Car ainz fut cius e ore veit'.
N'est pas merveille c'il en lui creit.

PILATUS.

Tais, vassal ! Jà nul ne l' die.
Fantome est ; ne l' créz mie.
Ore comand que Longin seit pris ,
E ignelepas en chartre mis.
Alez tost, metez-le en prison,
Que ne voist prêchant tel sermon.

— Du[n]t alèrent tost à Longin,
Là à il jut le chef enclin. —

MILES.

Çà, frère, çà ! en chartre irras ;
Malveil hostel huimès auras.
N'est pas veir que tu veis rien ;
Mençunge est, nous le savum ben :
Par ceu que creiz en un pendu
S'i dix que tels oïls t'ad rendu.

LONGINUS.

Mes oïls m'as rendu vereiment,
Et en li crei parfitement :
En lui crei-jo ; n'i ad nent el,
Car il est sire e reis del ciel.

ALTER MILES.

Ainz mesparlastes e ore piz ;
Pur ceo sereiz en prison mis.
Venez avant ; tuti irrez.

* Voyez sur cette tradition, qui était populaire dans le moyen-âge, le *Roman de la Violette*, édition de M. Francisque Michel, Paris, Sylvestre, 1834, in-8°, p. 247, en note ; et le *Roman de Guillaume d'Orange*, Ms. 6985, folio 168, verso, col. 2, v. 25. L'on peut y ajouter ce qui suit :

Le manuscrit n° 175 du Gonville and Caius College, à Cambridge, contient des *matinmasses* sur la passion de Jésus-Christ, dans l'une desquelles on lit la légende de Longin de cette manière :

Hoc nunc divus JHS exspiravit.

At noon thyrlode hys eyde,
Longyn, a blynde knyght
He vpyrd hys eyen with the blood,
Therewith he hadde hys syst.
The erthe quook, the stones schoke,
The sunne lyste here lyste ;
Dale men rosen out off here grene,
That was Goddys myst,
With an O, and an I, that on the roode vs boust,
For men that were in helle for synne, IHC out hem
[broust.

Such a *Fision of Piers Plowman* (passus 18), édition de Crowley, p. 88, a, l'on trouve le récit suivant du même fait :

And ther came forth a knyght

car avant il était aveugle, et dès ce moment il voit. Il n'y a rien d'étonnant qu'il croie en lui.

PILATE.

Paix, vassal ! Que nul ne dise cela à personne ; c'est une erreur, n'en croyez rien. J'ordonne que l'on s'empare de Longin, et qu'on le détienne de ce pas. Allez vite, mettez-le en prison, qu'il n'aille pas prêcher un tel sermon.

— Ils s'en allèrent donc à Longin, là où il fut, tête baissée. —

UN SOLDAT.

Hé, camarade, hé ! tu vas venir en prison ; nous allons te donner un mauvais logement aujourd'hui. Il n'est pas vrai que tu vis quelque chose. C'est un mensonge, nous le savons bien : parce que tu crois en un pendu, tu dis qu'il t'a rendu tes yeux.

LONGIN.

Il m'a rendu les yeux, je vous le jure, et j'ai pleine foi en lui. Oui, je crois en lui ; il n'y a rien autre chose en cela ; car il est seigneur et roi du ciel.

UN AUTRE SOLDAT.

Vous avez tenu tout à l'heure de mauvais discours ; maintenant c'est pis encore ; pour cela vous serez mis en prison. Venez avant ; tôt vous y irez.

With a kene spere ground,
Nicht Longis as the letter telth,
And long had lost his sight :
Before Pilate and other people
In the place he boued.
Maugre his many teeth
He was made that time
To take his spere in his hande,
And iusten with Jesus ;
For al they wer vnsardi
That boued on horse or stode,
To touch or to taste him,
Or taken downe of rode :
But thys blynde bachyler
Bare hym through the hert,
The blud sprang down by the spere
And vnsparryd hys eise.

Voyez, sur l'origine et la véritable signification du nom de ce Longin, l'*Apologie pour Hérodote* de Henri Estienne, chap. xxix et xxxv.

Voyez aussi *Recherches historiques sur la personne de Jésus-Christ*, etc., par un ancien bibliothécaire (M. G. Peignot, Dijon, Victor Lagier, m. nccc. xxix, p. 72, 73, note 3.

F. M.

LONGINUS.

De ceo sui jo joius e lez.
— Quant il vindrent al gaiole,
Si lui distrent ceste parole : —

MILES.

Entre laenz ; jà ne istras
Que ne perdes quanque tu as,
Les membres e la vie,
Si ne reneies le fiz Marie.

LONGINUS.

Li fiz Marie est reis e sire,
Ben le crei e ben le voil dire :
A lui comand la meie vie ;
Ne me chaut que nul de vus die.
— Entre ces feiz Joseph li pruz
A Nichodem estoit venuz. —

JOSEPH.

Dan Nichodem, venez od mei ;
Alum despendere nostre rei.
Ne l' refusum ; tut seit-il mort,
Uncore nus fra-il grant confort.
Tanailles e martel portez
Dunt li clou serunt derivez.
Quiquenques l'aurat fait honur,
Il lui rendra, séez aseur.
Pur ceo, bels amis, car alom ;
Tant d'onor, si vals, le façom
Que son cors honorablement
Façom poser en monument.

NICHODEMUS.

Sire Joseph, jo l'ai ben veu,
Que li sire que là est pendu
Voir prophete e sainz hom fu,
Plain de Deu e de grant vertu.
Il le me fist ben entendre,
Quant vins à lui pur aprendre ;
Nepurquant ne l'os enprendre
Od vus aler lui despendre,
E si'n ai jo coveitise
De lui faire grant servise ;
Mès jo crem tant la justise,
Ne l'os faire en nul guise ;
Mès jo od vus à Pilate irrai,
De sa buche meimes l'orrai,
Plus seurement idunt le frai.

JOSEPH.

Ore venez ; jo vus i merrai.
— A Pilate en vunt ambedouz,
E dui vassals ensemble od eus,
Dunt li un portat l'ustillement,

LONGIN.

Soit ! cela me réjouit et me comble d'aise.
— Quand ils furent arrivés à la geôle, ils
lui parlèrent ainsi : —

UN SOLDAT.

Entre là-dedans ; tu n'en sortiras que pour
perdre tout ce que tu as, c'est-à-dire les
membres et la vie, à moins que tu ne renies
le fils de Marie.

LONGIN.

Le fils de Marie est roi et seigneur, je le
crois et je le veux dire : je lui recommande
ma vie, et je prends peu de souci de ce que
vous me dites.

— Durant cels, Joseph le prud'homme
s'était rendu près de Nicodème. —

JOSEPH.

Don Nicodème, venez avec moi. Allons
dépendre Notre-Seigneur ; ne lui refusons
pas ce service. Quand il serait mort tout
entier, il ne nous en secourra pas moins.
Prenez des tenailles et un marteau pour ar-
racher les clous. Quiconque aura honoré Jé-
sus, Jésus le lui rendra, soyez-en sûr ; c'est
pourquoi, bel ami, dépêchons. Faisons-lui,
si tu veux, tant d'honneur, que nous fassions
poser son corps honorablement dans un tom-
beau.

NICODÈME.

Sire Joseph, j'ai bien vu que le Seigneur
qui est là pendu était vraiment un prophète
et un saint homme, rempli de Dieu et très-
vertueux. Il me le fit bien connaître quand
je vins à lui pour m'instruire ; et cependant,
je n'ose me risquer à aller le dépendre avec
vous, malgré le désir que j'ai de lui rendre
service. Mais je crains tant la justice, que je
n'ose le faire en aucune façon ; je préfère
aller avec vous trouver Pilate, j'entendrai la
permission de sa bouche, et alors j'agirai
plus sûrement.

JOSEPH.

Hé bien, venez ; je vous mènerai à lui.

— Tous deux s'en vont donc à Pilate, ac-
compagnés de deux valets portant, l'un des
outils, l'autre la botte qui renferme les par-
fums pour l'embaumement. —

— Autre la buiste od l'oingnement. —

JOSEPH.

— Me covent un compaignon ;
— L' puis aver si par vus non.
— Vex cestui qu'il ait fiance,
—aler od mei sanz dotance.

PILATUS.

— *(sic)* i poez, bels amis ;
— vous serrad de ren le pis.
— Gardiemen alez avant ;
— vous serai partut garant.
— Quant il vindrent devant la cruiz,
— Joseph criat od halte voiz : —

JOSEPH.

— Ah, Jhésu le fiz Marie,
— Sainte virgine dulce e pie,
— tant fist Judas grant félonie,
— Li son os grant folie,
— tant le vendit par envie
— Cels qui ne t'aim[ei]ent mie !

NICODÈME.

— L'ame de lui en est périé,
— tant sei meame toli la vie.
— Vult par posient estre dolenz
— Ausif Juen, li men parenz ;
— Las sont malurez qu'altres genz :
— C'est si veir que tu n'i menz.
— Nichodem[us] ses ustilz prist,
— Et Joseph issi lui dist : —

JOSEPH.

— Allez as piez primèrément.

NICODÈME.

— Volenters, sire, e dulcément.

JOSEPH.

— Otez as mains ; otez les clous.

NICODÈME.

— Je, mult volenters, ambezdoz.
— Quant Nichodem l'out fait issi,
— A Joseph, qui le cors saisi. —

NICODÈME.

— Le prenez entre vos braz.

JOSEPH.

— Bel *(sic)* treus ben que jo si faz.
— Dunt mistrent bel le cors aval,
— Joseph dit à son vaissal : —

JOSEPH.

— Donnez-mei ça tel uinnement :
— En oindrum cest cors présent.
— Tant cum l'oinnem[en]t lui baut,
— Nichodem[us] dit tut en haut : —

JOSEPH.

Sire, j'ai besoin d'un compaignon, et je ne puis en avoir un sinon par vous. Dites à celui-ci qu'il se rassure, et vienne avec moi sans crainte.

PILATE.

Vous pouvez y aller, bel ami. Il ne vous arrivera rien de fâcheux. Allez avec hardiesse en avant ; je serai partout votre garant.

— Quand ils vinrent devant la croix, Joseph cria à haute voix : —

JOSEPH.

Ah ! Jésus, fils de Marie, vierge sainte et miséricordieuse, Judas a fait une grande trahison et une grande folie lorsqu'il te vendit par avarice à ceux qui ne t'aimaient point !

NICODÈME.

Son ame en est périé, puisqu'il s'est ôté lui-même l'existence. Les Juifs aussi, ces malheureux qui sont mes parents, peuvent déplorer leur conduite. Ils sont plus à plaindre que d'autres ; cela est aussi vrai que ce que tu dis n'est pas un mensonge.

— Nicodème prit ses outils, et Joseph lui parla ainsi : —

JOSEPH.

Allez aux pieds d'abord.

NICODÈME.

Volentiers, sire, et doucement.

JOSEPH.

Montez aux mains ; ôtez les clous.

NICODÈME.

Sire, je les ôterai volentiers tous les deux.

— Quand Nicodème l'eut exécuté, il dit à Joseph, qui a saisi le corps : —

NICODÈME.

Prenez-le doucement entre vos bras.

JOSEPH.

Apprenez que c'est ce que je fais.

— Ils descendirent alors le corps avec précaution, et Joseph dit à son vassal : —

JOSEPH.

Donnez-moi maintenant l'onguent : nous en oindrons tout ce corps.

— Pendant qu'on lui donne l'onguent, Nicodème dit tout haut : —

MAGISTRE.

Li ! J'aveu remuquidant !
 C'est e terre, e cret e vent.
 Trouveu cuncomblablement,
 Sans al tou cuncomblablement,
 E, l'aveu cuncomblablement.
 Fureu en terre s'aveu p'ent,
 Qui vut cuncomblant e l'aveu.
 Livrez e s'aveu v'aveu jugement.
 L'aveu e s'aveu v'aveu jugement,
 M'es tu en v'aveu s'aveu p'ent.
 D'aveu-aveu faire d'aveu jugement
 A c'est v'aveu c'est v'aveu e p'ent.
 — Quant le c'est c'est v'aveu s'aveu,
 Sur la biere il le mettaient. —

SICOMBE.

Sire Joseph, vus estes c'estez :
 Allez al chef, jo vois al p'ier :
 Si alom v'aveu ensevelir :
 Avez v'aveu u il p'ent p'ier ?

JOSEPH.

Jo ai un monument mult bel ;
 Le p'ere est fait trestot novel.
 Cre i alom e d'aveu hure ;
 Là enz aura sépulture.
 — Quant il fut enterrez e la p'ere mise,
 Calphas, qui est levez, dit en ceste guise : —

CALPHAS.

Sire Pilate, oez mon conseil ;
 Jo ai grant tort si jo l'vus ceil :
 Li sel Jhésu-Crist, icel trichère
 Qui là fut pendu come lère,
 Icoo disoit en son vivant,
 (Si sunt li plusur mescreant)
 Qu'il al terz jur releverat (sic) ;
 M'es mult par est fol qui ceo creit.
 Le sépulture faimes garder
 Que ne l' vengent li soen embler ;
 Car il le irreient partut prêchant,
 E par le p'ais dénonçant,
 Qu'il ert de mort resurs e vifs.
 Si serat mescreire les chaisifs.
 S'il issi est, se sera piz.

PILATUS.

Vus ditez veir, ceo m'est avis.
 — Un des serganz dunc s'esdreça,
 E à Pilatus issi parla : —

QUIDAM MILES.

Si l'om me volt donner la cure,
 J'eo gardernai le sépulture,

MAGISTRE.

Al ! Dites tout-puissant ! Le ciel et
 l'eau et le vent. Vous vous obligez
 est ainsi de toutes les autres choses,
 seulement en ce monde les hommes
 qui ont traité Jésus au supplice, et l'
 e s'aveu sans jugement. Un jour le ve
 viendra : mais tu es un seigneur très-
 Accorde-nous la grâce d'embrasser d'ic
 ce saint corps.

— Quand ils eurent eint le corp
 mirent sur la bière. —

SICOMBE.

Sire Joseph, vous êtes l'aine : al
 tête, je vais aux pieds ; allons prom
 ensevelir Jésus. Avez-vous vu où no
 vous l'inhumerez ?

JOSEPH.

J'ai un très-beau sépulcre de pie
 neuf : allons-y sur-le-champ. Nous l'
 lirons là.

— Quand il fut enterré et la pierre
 Calphe, qui est levé, parle de la sorte

CALPHE.

Sire Pilate, écoutez mon avis,
 grand tort si je vous le celais. Le tris
 sus, ce trompeur qui fut pendu là
 un larron, avait l'audace de dire en
 vant (ce que plusieurs ont cru à to
 ressusciterait le troisième jour ; mais
 est bien fou qui ajoute foi à cela. Fai
 der aujourd'hui la sépulture, afin
 siens ne viennent pas enlever son co
 ils iraient prêcher en tous lieux et c
 tout le pays qu'il est vivant et res
 ce qui induirait les faibles en erre
 en est ainsi, ce sera pis encore.

PILATE.

Vous avez raison, ce me semble.

— Là-dessus, un des sergens se
 parla ainsi à Pilate : —

UN CERTAIN SOLDAT.

Si l'on veut m'en donner le soin,
 derai la sépulture, et s'il arrive par

E si ceo est par aventure
Que nul ne venge à icel hure
De ces amis que embler le voille,
Jà ne turnerat qu'il ne se doille :
N'averat membre que ne li toille,
Jà ne quer que prestre me soille.
— Treis des altres dunc levèrent,
E al primer si parlèrent : —

ALTER QUIDAM MILES.

Bel compain, od vus en irrum,
E le sépulcre garderum.
Nul n'i viendra qui ne prengum,
N'il ne levera que ne l' sachom

TERCIUS.

Aloms-i tost hardiement,
Si gardum ben le monument.
Si nul venge por lui embler,
Nos le serum grant pour aver.

QUARTUS.

Par la sei qui dei Pilate,
Si nul venge feire barate,
Tels quinze cols li paiera
Que del primer l'esturnera.

PILATUS.

Ceo que jurez, tendrez en sei?
Que si nuls hom seit si hardi
Que puis le vespre venge ici
Espigucer e aguaiter
Si le cors vus poissez embler,
Tut die-il que por ceo le fac,
Ceo jurrez en ceste place,
Que qu'il seit, petit u grant,
(E il n'en ait des princes guarant)
Tot parmi le guié le prendrez.
Quant ert pris, à nus le merrez.
Ceo jurez léalment à tenir?
Vost le rolle? faites-le venir.
— Est-vus un prestre qui out à non Levi,
E out escrite la loi Moysi. —

LEVI.

Venici la lei que Moises fist,
E cum Deus meimes à li la dist.
Les dis comandemens i at;
Qui parjaret ert jà le tairat.

CALPHAS.

Ore jurez tuz sur cest escrit
De tenir quanque vus ai dist.

CRUX MILITUM.

La lei que ci est présent,

pendant que j'y serai, qu'un de ses amis
vienne pour l'enlever, il ne retournera pas
sans se plaindre; car il n'y aura pas de mem-
bre que je ne lui retranche; je ne m'inquiète
d'avoir l'absolution d'un prêtre.

— Trois des autres soldats se levèrent, et
parlèrent ainsi au premier :

UN AUTRE SOLDAT.

Beau compagnon, nous nous en irons avec
vous, et nous garderons le sépulcre. Nul n'y
viendra que nous ne le prenions, nul ne
l'enlèvera que nous le sachions.

UN TROISIÈME.

Allons-y tout de suite hardiment, et gar-
dons bien le tombeau. Si quelqu'un vient
pour l'enlever, nous lui ferons avoir grand'-
peur.

UN QUATRIÈME.

Par la foi que je dois à Pilate, si quelqu'un
vient pour faire une supercherie, je lui don-
nerai une telle quinzaine de coups, que du
premier je l'assommerai.

PILATE.

Ce que vous jurez, l'exécuterez-vous fidèle-
ment? Si un homme est assez hardi pour venir
ici après le soleil couché, épier et guetter
s'il peut vous enlever le corps, et qu'il avoue
être venu pour cela, jurez-moi ici que, quel
qu'il soit, petit ou grand (et qu'il n'en soit
pas garanti par les princes), vous le prendrez
au milieu de vous. Quand il sera pris, vous
nous l'amènerez. Jurez-vous de tenir loyale-
ment cette promesse? Où est le livre? qu'on
l'apporte.

— Voici un prêtre appelé Lévi; il avait
écrit la loi de Moïse. —

LÉVI.

Voici la loi qu'écrivit Moïse, telle que Dieu
même la lui dicta. Elle comprend les dix
commandements. Que celui qui veut se par-
jurer garde le silence.

CALPHE.

Maintenant jurez tous sur cet écrit de
tenir tout ce que je vous ai dit.

UN DES SOLDATS.

Par la loi que vous voyez là, si quelqu'un

Si nuls i venge cellement,
 Les m'entremettirai de lui prendre,
 A men païr, e a vus rendre.

ALTER.

Par la grant vertu de ceste lei,
 Ceo que cist dit tendrai en lei.

TERCIUS.

Jen tendrai, si Deus pleïst,
 Par la seinte lei que ici est,
 Si m'at iceste l'aït.

CALPHAS.

Jen l' tendrai ben endroit de mei,
 E jo ensemble od vus irrai :
 De cest mester vus saïserai ;
 Granté-vus, sire, qu'il seït mi ?

PILATUS.]

Sire Chasphas, ben le vus otri.
 — Dunt si cum il alèrent là,
 Un par vei [e] lur demanda : —

ALIQUIS IN VIA RESPICIENS.

U en alé-us si grant alure ?

UNUS MILITUM.

Garder alum la sépulture
 De Jhésu qui est enseveli,
 Qui dit qu'il levrat al terz di.

ITEM QUI SUPRA.

Ad ceo Pilate comandé ?

ALTER EX MILITIBUS.

Oïl, ceo sachez en vérité :
 Véez ci l'evesque Calphas,
 Qui tut se vent od nus le pas,
 Qui la garde nus commandra.
 Ore venge qui venir voldra.
 — Quant Calphas les i out mené,
 Si lur ad dit e comandé : —

CALPHAS.

Ore estes ci al monument ;
 Gardez-le ben parfitement.
 Si vus dormez e il seït pris,
 Jamés ne serum bonz amiz.

vient en cachette au tombeau, je m'efforcerai
 de le prendre, selon mon pouvoir, et de vous
 l'emmener.

UN AUTRE.

Par la grande vertu de cette loi, j'obser-
 verai ce que mon camarade vient de dire.

UN TROISIÈME.

Je ferai de même, s'il plaît à Dieu, par la
 sainte loi que voici, si elle vient à mon aide.

CALPHE.

Pour ma part, je saurai bien me confor-
 mer à cela aussi, et je vous accompagnerai.
 Je vous montrerai ce que vous avez à faire,
 Consentez-vous à cela, sire ?

PILATE.

Volontiers, sire Calphe.

— Comme ils s'en allaient au tombeau,
 quelqu'un les interrogea pendant la route. —

QUELQU'UN REGARDANT SUR LE CHEMIN.

Où allez-vous en si grande hâte ?

UN DES SOLDATS.

Nous allons garder la sépulture de Jésus
 qui est enseveli, et qui a dit qu'il ressuscite-
 rait le troisième jour.

LE MÊME QUE CI-DESSUS.

Pilate a-t-il commandé cela ?

UN AUTRE SOLDAT.

Cela est la vérité ; sachez-le. Voici le
 grand-prêtre Calphe qui vient avec nous de
 ce pas, et qui nous commandera. A présent,
 vienne qui voudra.

— Quand Calphe les eut menés au tom-
 beau, il éleva la voix, et leur fit ces recom-
 mandations : —

CALPHE.

A présent, vous voici au tombeau ; gar-
 dez-le avec la plus grande exactitude. Si
 vous dormez et qu'on enlève Jésus, nous
 ne serons jamais bons amis.

La suite de ce miracle ne nous est pas parvenue.

NOTICE

SUR ADAM DE LA HALLE,

AUTEUR DES JEUX SUIVANS.

Adam de la Halle, ou de la Hale, peut être mis au nombre des fondateurs de l'art dramatique en France. Il partage cette gloire avec Rutebeuf et Jean Bodel. Ce poète est aussi connu sous le nom d'*Adam le Bossu*, ou même simplement du *Bossu d'Arras*. Il n'était cependant pas affligé de cette difformité, et peut-être doit-il ce surnom bizarre à quelqu'un de ses parents, ou plutôt encore à la finesse de son esprit^{*}; il dit lui-même dans la Chanson du roi de Sicile :

Et pour chou c'on ne soit de moi en daserie,
On m'apelle bochu, mais je ne le sui mie^{**}.

Adam naquit à Arras vers 1240; maître Henri son père, était bourgeois de cette ville alors renommée en poètes. Adam passa ses premières années à l'abbaye de Vauxcelles, située sur

l'Escaut, à peu de distance de Cambrai. Il y prit l'habit des clercs et y étudia les sept arts : c'était le grand cours des études. A peine fut-il revenu chez son père, qu'il s'éprit d'un vif amour pour Marie, jolie personne, plus riche d'agréments que des avantages de la fortune. Le père d'Adam fit de vains efforts pour le détourner de ce mariage. Le cœur du jeune homme battait d'amour pour la première fois : sourd à la voix de la raison, il demanda et il obtint la main de la jeune fille; mais à peine l'eut-il épousée, que, rassasié de courtes délices et effrayé des dépenses et des embarras du ménage, ses illusions se dissipèrent, et, ne voyant plus dans Marie qu'une femme ordinaire, foulant aux pieds ses devoirs d'époux, Adam abandonna celle dont il avait tant désiré la possession. On connaissait peu dans ces vieux temps les lois des convenances, dont nous sommes redevables à la politesse de nos mœurs et aux progrès de la civilisation; non content de délaisser sa femme, Adam ne craignit pas de l'immoler à la risée de ses amis, et, dans sa pièce du *Mariage*, il poussa l'oubli des bienséances jusqu'à révéler des

^{*} Les jongleurs et ménestrels étaient souvent des bossus. Voyez le fabliau des trois Boçus, dans le Recueil de Barbazan, éd. de Meon, t. III, p. 245.

^{**} C'est du roi de Sicille, vers 69, dans la Collection des Chroniques nationales de M. Buchon, t. VII, p. 25.

mystères qui ne doivent jamais être trahis ; il y décrit, avec une grossière naïveté, les charmes qui l'avaient subjugué, et il en termine la peinture trop crue par ce trait qu'on ne saurait excuser :

Bonnes gens, ensi fui-jou pris,
Par Amours, qui si m'eut souspris,
Car faitures n'ot pas si beles
Comme Amours le me fist sanler
Et Desirs le me fist gouter
A le grant saveur de Vaucheles.
S'est drois que je me reconnoisse
Tout avant que me feme engroisse
Et que li cose plus me coust,
Car mes fains en est apaiés*.

Ainsi, Adam sortait de l'abbaye de Vauxcelles, lorsqu'il se maria, et il projetait de quitter sa femme pour venir continuer ses études à Paris :

Sachiés (*dit-il*), je n'ai mie si chier
Le séjour d'Arras, ne le joie
Que l'apprendre laisser en doie :
Puis que Diex m'a donné engien,
Tans est que je l'atour à bien ;
J'ai chi assés me bourse escousse**.

Adam vint-il à Paris, comme il en annonçait le projet ? Changea-t-il d'avis, comme semblerait l'indiquer le don de la fée Maglore ?

De l'autre qui se va vantant
D'aler à l'école à Paris,
Voel qu'i soit si atruandis
En le compaignie d'Arras,
Et qu'il s'ouvrit entre les bras
Se feme qui est mole et tenre,
Et qu'il perge et hache l'aprenre
Et meche sa voie en respit***.

Nous ne déciderons pas cette question, sur laquelle les ouvrages du vieux poète ne nous ont rien appris. Nous ferons seulement observer que Maglore, dans le poème, est un mauvais génie qui ne donne que malédictions, tandis que les deux autres fées viennent de

comblér de biens le jeune Adam. Ainsi Morgue dit :

Et de l'autre, voel qu'il soit teus
Que che soit li plus amoureux
Qui soit trouvés en nul pais*.

Et Arsile ajoute :

Aussi voel-je qu'il soit jolis
Et bons faiseurs de canchons**.

On pourrait penser que les prédictions favorables étaient les seules qui, dans la pensée du poète, devaient se réaliser.

Arras, capitale de l'Artois, était alors le centre du luxe et des plaisirs : les tournois, les joutes, les cours plénières, toutes les fêtes d'armes et d'amour s'y succédaient. C'était pour les trouvères un vrai lieu de délices. Adam devait avoir bien des motifs pour ne s'en pas éloigner. On en peut juger par ces vers :

Gilles, li peres Jehans Joie,
Au jouter n'estes mie eskieu ;
De bos avés fait maint alieu,
Et maint biau drap d'or et de soie
Mis en feste : las ! or est coie.
La bone vile où je véoie
Chascun d'onneur faire taskieu.
Encor me sanle-il que je voie
Que li airs arde et refflamboie
De vos festes et de vo gieu***.

Dans une chanson dont l'auteur est inconnu, le poète fait descendre Dieu le père dans la ville d'Arras, pour y apprendre l'art de faire des chansons. Nous citerons en entier cette pièce singulière. Elle montre mieux que toute autre en quelle réputation était la ville d'Arras parmi les trouvères. Les derniers couplets semblent avoir été composés pour une réjouissance de carême-prenant : aussi serait-il difficile de les traduire convenablement.

Arras est escole de tous biens entendre ;
Quand on veut d'Arras le plus caïtit prendre,

* *Li Jus Adan*, vers 164.

** *Ibid.*, vers 28.

*** *Ibid.*, vers 683.

* *Li Jus Adan*, vers 660.

** *Ibid.*, vers 663.

*** *C'est li congiés Adan d'Aras*, vers 123. Recueil de Barbasan, éd. de Méon, t. I, pag. 110.

En autre pais se puet por boin vendre,
On voit les honors d'Arras si estendre,
Je vi l'autre jor le ciel là sus fendre :
Dex voloît d'Arras les motès aprendre.
Et per lidoureles vadou va du vadourenne.

Quant Diex fu malades, por lui rehaitier
A l'ostel le prince se vint acointier ;
Compaignons manda por estudier :
Pouchins, li ainsnés, ki bien set raisnier
De compleusion, d'astrenomiier ;
Je vi k'il fist Diu le couleur cangier,
Car encontre lui ne se sêut aidier.
Et per lidoureles, etc.

Diex a fait mander Robert de le Piere,
Car doa viel Fromont seut-il la manière ;
Si vint Ghilebers, Phelipos, Verdière,
Et si est venus Rousseiaus li taillière :
Ghilebers canta de-se dame cière ;
Diex dist k'il sivra toustans leur banière.
Et per lidoureles, etc.

Bretians s'est vanté k'à Diu s'en ira,
Plus que tout li autre l'esbaniera :
Il fist le paon, se braie avala,
Celi de Beugin trestout porkia.
Diex en eut tel joie, de ris s'escreva,
De se maladie trestous respassa.
Et per lidoureles, etc.

Or est Diex waris de se maladie.
Gares vint laiens, ce fu vilenie,
Et Budes Becons, ki met s'estudie
En trufe et en vent et en merderie.
De leur mauvaisté Diex se regramie,
Que se grans quartaine li est renforcie.
Et per lidoureles, etc.

Puis fist Diex mander .i. grant maistre Wike :
De tous boins morsiaus seut-il le fusike ;
Il n'a ten parél dusk'en Salenike,
Ne meilleur de lui avec home rike,
Quant voit le rousseole durement s'estrike.
Et per lidoureles, etc. *.

Adam composa le *Jeu du Mariage* pour divertir ses amis d'Arras, vers 1262 ou 1263. Cette date semble résulter du discours de maître Henri, père d'Adam, relatif aux censures ecclésiastiques que le pape venait de

renouveler contre les clercs bigames. On sait que l'irrégularité de bigamie consiste, en droit canon, à épouser des femmes veuves, ou des filles qui ont notoirement perdu leur virginité.

Et chascuns le pape encosa
Quant tant de bons clercs desposa.
Nepourquant n'ira mie ensi,
Car aucun se sont aati
Des plus vaillans et des plus rikes,
Qui ont trouvées raisons friques
Qu'il prouveront tout en apert
Que nus clers par droit ne desert
Pour mariage estre asservis ;
Ou mariages vaut trop pis
Que demourer en soignantage (*concubinage*)^{*}.

La colère du poète était causée par une bulle du pape Alexandre IV, adressée le 13 février 1259 (1260 N. S.), à l'archevêque de Salzbourg. Le pape y renouvelait les anciens canons, qui interdisaient les choses saintes aux clercs concubinaires, et leur faisaient perdre tout privilège de *clergie*. Aussi maître Henri ajoute-t-il :

Romme a bien le tierche partie
Des clers fais sers et amatis **.

Pour entendre ce passage, il faut se reporter aux principes du droit romain et du droit canon sur l'esclavage. Les clercs, nés dans la servitude, n'en sortaient pas en prenant les ordres mineurs. Ils ne les recevaient de leur évêque qu'en justifiant du consentement de leur maître : ce qui était conforme à une décision du pape saint Léon, donnée en 443, et conçue en ces termes : *Nullus episcoporum servum alterius ad clericatus officium promovere præsumat, nisi forte eorum petitio aut voluntas accesserit, qui aliquid sibi in eo vendicant potestatis****. Ainsi, tant que le clerc était dans les ordres mineurs, le droit du maître était suspendu, et l'affranchissement n'intervenait qu'au moment où le clerc allait entrer dans les ordres majeurs, en recevant le sous-diaconat.

* *Li Jus Adam*, vers 434.

** *Ibid.*, vers 455. *Amatis*, amortis, rendus de main-morte.

*** *Decreti pars prima, distinct, 54, cap. 1*

* Manuscrit du roi, supplément français, n° 184, folio 797 recto.

Ce point de discipline ou, pour nous exprimer avec plus de justesse, cette question de propriété a été fixée par un décret du concile de Tribur, tenu en 895 : *Nulli de servili conditione ad sacros ordines promoveantur, nisi prius à propriis dominis legitimam libertatem consequantur, cujus libertatis charta ante ordinationem in ambone publicè legatur; et si nullus contradixerit, rite consecrabuntur. Porro servus non canonicè consecratus, postquam de gradu ceciderit, ejus conditionis sit cujus fuerat antè gradum* *.

Ainsi, aux termes des canons, les clercs, nés serfs, qui, pour cause de bigamie, perdaient les privilèges de *clergie*, reentraient dans le domaine de leurs maîtres.

Le souverain pontife était mort depuis fort peu de temps; c'est encore maître Henri qui nous l'apprend :

Li papes, qui en chou eut coupes;
Est eueus quant il est mors;
Jà ne fust si poissans ne fors
C'ore ne l'eust despose **.

Le pape Alexandre IV mourut le 25 juin 1261; ainsi il est presumable que le *Jeu du Mariage* a été composé vers l'an 1262 ou 1263.

Cependant cette ville d'Arras, dont les poètes du temps ont fait une si agréable description, ne tarda pas à gémir sous le poids de graves calamités. Une taille extraordinaire de vingt mille livres tournois, ayant été imposée, fut répartie avec partialité. On accusa même le maire, les échevins et un abbé d'avoir levé plus de deniers qu'il n'en était demandé. Toute la ville se divisa; ce ne fut plus qu'injures, pamphlets et invectives; les poètes ne gardèrent pas le silence; ils immolèrent, dans leurs chansons satiriques, ceux que l'opinion accusait : l'un d'eux exprimait ainsi son indignation :

De canter ne me puis tenir;
S'est drois le cançon face;
Or m'en doinst Diex à chief venir,
K'as courtois mal ne face!
Mais por rougir le face

* *Decreti pars prima, distinct. 54, cap. 2.*

** *Li Jus Adan, vers 461.*

Doit-on des mauvais recorder
Por faire leur vie amender. ...

Je n'ose nomer Audefroï,
Trop est de grant lignage;
Il fu preudom, si com je croi,
En sen eskevinage,
Il eut bien tesmoignage
Par foi k'il fist le taille à point,
Mais li abès après l'en point.

Willaume as Paus ala soufflant
Com cil ki le set faire,
Audefrois en ala enfant,
Je sai trestout l'afaire;
Taille convint refaire,
De coi li abès fu déçus;
Car ses contes fu tous boçus *.

On pourrait encore citer un grand nombre de pièces curieuses pour l'histoire d'Arras. La discorde y régnait : abbés, maires, échevins, habitants, tous s'entre-déchiraient. Fêtes et *soulas* avaient disparu; on croyait voir dans chaque trouvère l'auteur des pamphlets qui venaient chaque jour attiser le feu. Beaucoup de citoyens furent obligés de s'expatrier, peut-être même furent-ils bannis de la cité. Adam et maître Henri, son père, se retirèrent à Douai. Notre poète a consigné ses regrets dans des adieux ou *congiés* adressés à sa ville et aux amis qu'il était forcé de quitter. On lit dans cette pièce, publiée par Barbasan, les vers suivans :

Arras, Arras, vile de plait
Et de haïne et de detrait,
Qui solies estre si nobile,
On va disant c'on vous refait;
Mais se Diex le bien n'i r'atrait,
Je ne vois qui vous reconcile.
On i aime trop crois et pile...
Adieu de fois plus de cent mile,
Ailleurs vois oïr l'Évangile,
Car chi fors mentir on ne fait **.

Voici une chanson anonyme qui peint bien la situation d'Arras à cette époque :

E ! Arras vile !
De vos naist li ghile ,

* *Manuscrit du Roi, supplément, n° 184, fol. 192.*

** *C'est li congiés Adan d'Aras, vers 13, p. 100.*

Dont vos estes en tel douleur.
 Tresk'en Sebile (*Sicile*)
 N'a gent si nobile
 Com d'Arras, ne de tel valeur;
 Mais la ruihote
 A no cité morte,
 Ce dient li plaigneur :
 Tailleor ont fait taille vilaine à peu d'ouneur.

Ains sains Roumaces
 Ne fist toux miracles
 Come Diex fait le molienne gent.
 Troi home u.iiij.
 Voloient abatre
 Arras
 Et tout sucier l'argent;
 Mais Diex de gloire
 I a fait tel estoire,
 Si vos dirai comment*.....etc..

Nous insérerons encore ici une jolie chanson de notre poète, dans laquelle il peint sa douleur, tandis qu'il marche vers une terre étrangère : on pourrait conjecturer de cette ce que les édits donnés par saint Louis, pour faire préférer la monnaie royale aux monnaies des barons, avaient aussi contribué à troubler d'Arras, en y joignant les maux qui accompagnent toujours les changements monétaires**.

A Dieu comment amouretes,
 Car je m'en vois,
 Dolans pour les douchetes,
 Fors douz pais d'Artois,
 Qui est si mûs et destrois
 Pour che que li bourgeois
 Ont esté si fourmené
 Qu'il n'i queurt drois ne lois.
 Gros tournois ont anulés
 Contes et rois,
 Justiches et prîats tant de fois
 Que mainte bele compaignie,
 Dont Arras mehaingne,
 Laisent amis et maisons et harnois
 Et faient, chà deus, chà trois,

Manuscrit du Roi, supplément, n° 184, folio 1, verso.

* Voyez le *Traité historique des Monnoies de France*, par Le Blanc. Amsterdam, 1672. In-4°, p. 676.

Souspirant, en terre estrange*.

Il est difficile de déterminer l'époque précise de cette émigration d'une partie des habitants d'Arras, les pièces du temps ne portant aucune date. Nous présumons qu'elle a eu lieu après la composition du *Jeu du Mariage*, vers l'année 1265 ou 1266 ; on ignorait même que Douai a été l'asile choisi par notre poète, si un autre trouvère ne l'avait pas fait connaître. Voici ce que dit Baude Fastoul :

Cuers, en cui grans anuis s'aire,
 Droit à Douai te convient traire
 A ceus qui d'Arras sont eskieu;
 Seigneur Henri di mon affaire,
 Et Adan, son fil; puis repaire**.

L'exil d'Adam ne fut pas éternel ; il revint dans sa patrie ; l'époque de ce retour est incertaine. Sa trente-deuxième chanson nous le fait voir sur le chemin de sa ville natale :

De tant com plus aproime mon pais,
 Me renovele amours plus et esprent;
 Et plus me sanle en aprochant jolis,
 Et plus li airs et plus truis douce gent...***.

Notre poète finit par s'attacher à la maison de Robert, II^e du nom, comte d'Artois, neveu de saint Louis. Ce prince, en 1282, suivit en Italie le comte d'Alençon, que Philippe-le-Hardi envoyait au secours du duc d'Anjou, roi de Naples, son oncle, et il y fut déclaré régent du royaume en 1284. Adam de la Halle accompagna ce prince, et il compose, pour le divertissement de sa cour, la jolie pastorale de Robin et Marion. C'est encore un poète du temps qui nous fait connaître ces détails. L'auteur du *Jeu du Pèlerin* les met dans la bouche de son principal acteur :

Par Puille m'en reving, où on tint maint concille
 D'un clerc net et soustieu, grascieus et nobile
 Et le nomper du mont. Nés fu de ceste vile;
 Maistre Adans li Bochus estoit chi apelés,

* Observations préliminaires sur le *Jeu Adam*, dans les *Mélanges des Bibliophiles français*. Paris, 1826, page vii; MS. la Vallière, 81, fol. xxv verso, col. 2.

** *Che sont li congie Baude Fastoul d'Aras*, Rec. de Barbasan, éd. de Méon, t. I, p. 127.

*** Notice sur Adam de la Halle, par M. Paulin, Paris, dans l'*Encyclopédie catholique*, t. II, p. 426.

Et là Adans d'Arras...

Chis clers dont je vous conte
 Ert amés et prisiés et honnerés dou conte
 D'Artois; si vous dirai mout bien de quel aconté :
 Chiens maistre Adam savoit dis et chaus controuver,
 Et li quens desirroit un tel home à trouver.
 Quant acointies en fu, si li ala rouver
 Que il feist uns dis pour son sens esprouver.
 Maistre Adans, qui en seut très bien à chief venir,
 En fist un dont il doit mout très-bien sousvenir,
 Car biaux est à oïr et bons à retenir.
 Li quoms n'en vaurroit mie .v. chens livres tenir.
 Or est mors maistre Adans; Diex li sache merchi!
 A se tomble ai este : don Jhesu-Crist merchi!
 Li quoms le me moustra, le soie grant merchi,
 Quant jou i fui l'autre an*.

Le *Jeu du Pèlerin*, dont l'auteur est inconnu, peut être regardé comme le prologue du *Jeu de Robin et Marion*; il contient en quelque sorte l'oraison funèbre d'Adam de la Halle. On y lit encore ces détails sur ce trouvère :

..maistre Adan, le clerc d'onneur,
 Le joli, le largue donneur,
 Qui ert de toutes vertus plains,
 De tout le mont doit estre plains,
 Car mainte bele grace avoit
 Et seur tous biau dïter savoit
 Et s'estoit parfaie en chanter.....
 Savoit canchons faire,
 Partures et motés entés;
 De che fist-il à grant plentés,
 Et balades je ne sai quantes**.

Le comte d'Artois, suivant le père Anselme***, revint de Naples en 1289. Maître Adam y était mort pendant son séjour, et sa sépulture avait été entourée des honneurs dus à un grand poète. On place ainsi la mort d'Adam de la Halle vers 1286. M. Paulin Paris a fait connaître un document qui vient corroborer cette opinion. Ce sont des vers écrits en 1288, à la fin d'un exemplaire du *Roman de Troies*, par un neveu d'Adam de la Halle, nommé Jehan Mados, qui, ainsi que son oncle, était trouvère et jongleur.

Mais eis qui c'escrit, bien saciés,

N'estoit mie trop aaissies,
 Car sans cotele et sans surcote
 Estoit, par un vilain escot
 Qu'il avoit perdu et païé
 Par le dé qui l'ot engigüé.
 Cis Jehanès Mados ot non,
 Qu'on tenoit à bon compaignon
 D'Arras estoit; bien fu com
 Ses oncles, Adans li boçus,
 Qui pour Revel et pour com
 Lassa Arras : ce fu folie,
 Car il iert cremus et ames.
 Quant il morut ce fu pités,
 Car onques plus engigneux li
 Ne morut, pour voir le set-
 Ensi com vos oï l'avés,
 Cis livres fu fais et finés
 En l'an de l'Incarnation
 Que Jhésus souffri passion
 Quatre-vingt et mil et deus
 Et wit; biaux fu li tans et ge
 Fors tant ke ciex avoit trop
 Qui surcot ne cote n'avot*.

Adam de la Halle tient un des premiers rangs parmi nos anciens trouvères. Il était à la fois poète et musicien. De Toulmon, très-versé dans l'art de la musique, a bien voulu se charger de faire connaître Adam sous ce dernier nom.

Le *Jeu Adam* est notre plus ancienne œuvre de poésie médiévale; tandis que le *Jeu de Robin et Marion* est la première de nos pièces de théâtre, même le premier opéra-comique joué en France.

Cette dernière pièce obtint dans son temps un grand succès. On pourrait croire qu'elle a donné naissance au proverbe : *Adam de la Halle, comme Robin et Marion*; nous ne sommes cependant pas. Robin et Marion, œuvres de littérature romane, sont comme les amoureux tendres et naïfs du village, les pastourelles du XIII^e siècle, où deux personnages rustiques. Il est surtout qui a tant de rapport avec le *Jeu*, qu'Adam de la Halle semble en être en action. Cette jolie chanson en est d'Angecort, le dix-neuvième

* *Le Jeu du Pèlerin*, vers 32.

** *Ibid.*, vers 81.

*** *Histoire genealogique de la maison royale de France*, t. I, p. 383.

* Notice sur Adam de la Halle, déj.

** Voyez sa notice à la suite de la

tionnés par le président Fauchet*. Per-
 était attaché à Charles d'Anjou, frère de
 Louis, qui monta sur le trône de Na-
 ples. C'est aussi à Naples qu'Adam de la
 Halle a composé sa pièce pour les divertis-
 sements de cette cour. N'est-il pas naturel
 penser qu'il a pris un sujet connu de tout
 monde, dans une chanson dont les cou-
 vers étaient sur toutes les lèvres?
 La pastourelle de Perrin d'Angecort a été
 copiée par M. de la Borde** avec beaucoup
 d'altérations; la voici textuellement, d'après
 le manuscrit de Paulmy*** :

Au temps nouvel
 Que cil oïsel
 Sont hété et gai,
 En un boschel,
 Sanz pastorel
 Pastore trouvai,
 Où fesoit chapiau de flors
 Et chantoit un son d'amors,
 Qui mult ert jolis :
*Li pensers trop mi guerroit
 De vous, douz amis ****.*

Par grant revel
 Enz el praël
 Dire li alai :
 « S'il vous ert bel,
 Por vo chapel
 Vostre devendrai
 Fins et loiax à tous jorz,
 Sans jamès pensers aillors :
 Et pour ce vous proï,
 Bergeronnete,
 Fetes vostre ami de moi. »

Ouvrages de Claude Fauchet. Paris, 1610, in-4°,
 160.

Essai sur la Musique ancienne et moderne. Pa-
 ris, 1780, in-4°, t. II, p. 151.

* Manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal, in-
 folio, n° 63, page 160. Ce manu-
 scrit est du xiv^e siècle. Il a été décrit par
 M. Michel, dans les pièces préliminaires
 des *Manuscrits du château de Coucy*. Paris, Crapelet,
 1800, in-8° page 9.

** Refrain d'une ancienne chanson. Il nous
 paraît que ce refrain du premier couplet et celui
 du second sont les seuls empruntés d'autres chan-
 sons; les refrains qui terminent les autres cou-
 plets sont trop dans le sujet pour ne pas faire
 partie intégrante du poème.

— Sire, aiez-ent,
 C'est pour noient
 Qu'estes ci assis :
 J'aim loiaument
 Robin le gent,
 Et ferai touz dis ;
 S'amie sui et serai,
 Ne jà tant com je vivrai,
 Autre n'en jorra.
 Robin m'aime, Robin m'a,
 Robin m'a demandée, si m'ara. »

Mult longuement
 L'alai proiant,
 Que riens n'i conquis ;
 Estroïtement,
 Tout en riant,
 Par les flans la pris,
 Sus l'erbe la souvignai ;
 Mult en fui en grant esmai ;
 Si haut a crié :
 « Bele douce mère Dé,
 Gardez-moi ma chasteté. »

Tant i luitai
 Que j'achevai
 Trestout mon désir ;
 Je la trouvai
 De bon essai
 Et douce à sentir.
 Adonc si me sui tornez,
 Et quant je fui remembrez
 Si pris à chanter :
*Par les saintz Dieux, douce Margot,
 Il a grant paume en bien amer*.*

Cette jolie chanson est comme le germe
 du *Jeu de Robin et Marion*; elle paraît
 avoir été faite vers le milieu du xm^e siècle,
 tandis que la pièce d'Adam de la Halle n'a
 été composée à Naples, que vers 1282. Le
 trouvère emprunte son début à la chanson
 de Perrin :

Robin m'aime, Robin m'a,
 Robin m'a demandée, si m'ara.

Il nous a semblé qu'on aimerait à rappro-
 cher de la pièce d'autres motets ou pastou-
 relles du cycle de Robin et Marion, que nous
 avons retrouvés dans les Mss. du Roi et dans
 ceux de la Bibliothèque de l'Arsenal. Ces

* Refrain d'une ancienne chanson. Il termine
 aussi le premier couplet d'une chanson de Raoul
 de Beauvais, Ms. de l'Arsenal p. 221. F. M.

poésies suivent immédiatement cette notice.

Le succès du *Jeu de Robin et Marion* ne s'arrêta pas au ^{xiii}^e siècle, il s'est perpétué dans les deux siècles suivans. On voit dans des lettres de rémission de l'an 1592, qu'on jouait chaque année cette jolie pastorale à Angers, pendant les fêtes de la Pentecôte. Voici le passage conservé par D. Carpentier :

« Jehan le Begue et cinq ou six autres escoliers, ses compaignons, s'en alerent jouer par la ville d'Angiers, desguisiez, à un jeu que l'en dit Robin et Marion, ainsi qu'il est acoustumé de faire chacun an les foiries de Penthecouste en laditte ville d'Angiers par les gens du pays, tant par les escoliers et filz de bourgeois comme autres ; en la compaignie duquel Jehan le Begue et de ses compaignons avoit une fillette desguisée* . »

L'usage constaté par les lettres de grâce n'a sans doute pas été particulier à la ville d'Angers, et la pièce a dû contribuer à répandre davantage le proverbe, qui était déjà passé dans les mœurs au ^{xiv}^e siècle, comme on le voit par ce passage de Jehan de Meun, dans sa continuation du *Roman de la Rose* :

D'autre part, el sunt franchises nées ;
Loi les a condicionnées,
Qui les oste de lor franchises
Où Nature les avoit mises :
Car Nature n'est pas si sote
Qu'ele fëist nestre Marote
Tant solement por Robichon,
Se l'entendement i fichon,
Ne Robichon por Mariete,
Ne por Agnès, ne por Perrete ;
Ains nous a fait, biau filz, n'en doutes,
Toutes pour tous et tous pour toutes,
Chascune por chascun commune,
Et chascun commun por chascune**.

Nous trouvons au ^{xv}^e siècle une autre trace du *Jeu de Robin et Marion* dans le mystère de la *Patience de Job*. Une scène de bergers, entre *Robin* et *Marote* (page 45 de l'édition

in-16. Lyon, Jean Didier,) est une imitation évidente de notre jeu. Le mystère de *Job* est indiqué sous l'année 1478, dans la *Bibliothèque du Théâtre François*, publiée sous la direction du duc de la Vallière. Dresde, 1768, t. 4, p. 53.

On dit proverbialement : *être ensemble comme Robin et Marion** ; on lit dans un livret de l'auteur des *Contes d'Eutrapel* cette allusion évidente à notre jeu : « Parce que, possible, Marion riait plus volontiers à Robin, qu'à Gautier, dont commença la manière de se battre pour la vaisselle, costume a tousjours duré ». Gautier est l'un des personnages du *Jeu de Robin*. Nos vieilles français, trésors de naïveté, offriraient d'autres exemples de la popularité obtenue par les principaux personnages du *Jeu de Robin* : ainsi la Motte Messemé, l'auteur des *honnêtes Loirs*, a dit : « ... Les actions publiques des femmes et des hommes avec (car bien souvent *Robiny vaut bien Marion*), en font bien juger à chacun, mais il y a de petites riottes***, etc. » On pourrait multiplier ces citations ; mais nous en avons assez indiqué pour constater le proverbe.

* On lit les articles suivans dans le dictionnaire de Cotgrave :

« Marion : f. *Marian* (a proper name for a woman.)
« Robin a trouvé Marion. *Iacke hath met with Gill; a filthie knave with a fulsome queane*. V. Marion.
« Robin a trouvé Marion. Prov. *A notorious knave hath found a notable queane*.

« Chanson de Robin. *A merrie and extemporall song, or fashion of singing, whereto one is ever adding somewhat, or may at pleasure adde what he list, etc.* - *A Dictionarie of the French and English Tongues. Compiled by Randle Cotgrave. London, Printed by Adam Islip. Anno 1632, in-folio.*

Ce qui précède a été rapporté par l'auteur d'un article inséré dans le *Gentleman's Magazine*, May, 1837, p. 493, et a donné lieu, p. 494, à une note très-judicieuse de l'éditeur de cette revue, à laquelle nous renvoyons. F. M.

** *Discours d'aucuns propoz rustiques facécieux et de singulière recreation de maistre Leon Ladulfi* (Noel du Fail) *Champenois*. A Paris. Par Estienne Groulleau, 1554, in-16, troisième page de l'épistre.

*** *Le Passe-temps de messire François le Poulchre, seigneur de la Motte Messemé*, seconde édition. Paris, Jean Leblanc, MD.XCVII. in-8°, liv. I, pag. 54.

* *Glossarium novum*, t. III, col. 632, verbo *Robinetus*.

** *Roman de la Rose*, éd. de Méon, Paris, 1814, t. III, pag. 2, vers 14083.

Si on ne représente plus depuis long-temps
Jeu de Robin et Marion, il en existe au-
oins des souvenirs dans les villages du Hai-
ut. M. Arthur Dinaux nous apprend que la
anson

Robin m'aime, Robin m'a,

t encore fréquemment dans la bouche des
unes paysannes du Hainaut, surtout aux
virois de Bavai. On y a seulement changé
nom de *Robin* en celui de *Robert**.

Adam de la Halle n'a pas obtenu moins de
cets dans la chanson qu'au théâtre; nous
avons les deux suivantes, dont la première
doit pas être séparée du *Jeu Adam*: c'est
encore la même inspiration :

Chies bien séans, ondés et frémians;

Plain frons, reluisans et parans;

Resgars atraians, vairs, humelians,

Catillans et frians;

Nés par mesure au viaire afferans;

Bouchete rians,

Vermeillette à dens blans;

Gorge bien naissans;

Col reploians;

Pis durs et poignans;

Boutine soulevans;

Maniere avenans,

Et plus li remanans;

Ont fait tant d'encans,

Que pris est Adams**.

Voici une autre chanson où sont exprimés
les regrets d'une amante qui éprouve les tour-
mens de l'absence; elle envoie à son ami la
ceinture qu'il lui avait donnée :

Diex!

Comment porrois

Trouver voie

D'aler à chelui

Cui amiete je sui?

Chainturele, va-i

En lieu de mi;

Car tu fus sieue aussi,

Si m'en conquerra miex.

Mais comment serai sans ti?

Dieus!

Chainturele, mar vous vi;]

Au deschaindre m'ochies;

De mes griétés à vous me confortoie,

Quant je vous sentoie,

Aï mi!

A le saveur de mon ami.

Nepourquant d'autres en ai,

A cleus d'argent et de soie,

Pour men user.

Mais lasse! comment porrois

Sans cheli durer

Qui me tient en joie?

Canchonnete, chelui proie

Qui le m'envoya,

Puis que jou ne puis aler là,

Qu'il en viengne à moi,

Chi droit,

A jour failli,

Pour faire tous ses boins,

Et il m'orra,

Quant il ert joins,

Canter à haute vois :

Par chi va la mignotie,

Par chi où je vois*.

Le *rondel* suivant est gracieux et naïf :

Fines amouretes ai,

Dieus! si ne sai quant les verrai!

Or manderai m'amiete,

Qui est cointe et joliete,

Et s'est si savorousete

C'asterin ne m'en porrai.

Fines amouretes ai,

Dieus! si ne sai quant les verrai!

Et s'ele est de moi enchainte,

Tost devenra pale et tainte;

S'il en est esclandele et plainte

Deshonneurée l'arai.

Fines amouretes ai,

Dieus! si ne sai quant les verrai!

Mieux vaut que je m'en astiengne,

Et pour li joli me tiengne,

Et que de li me souviengne,

* Les *Trouvères Cambrésiens*, par M. Arthur Di-
, seconde édition. Valenciennes, 1834, in-8°,
14.

Observations préliminaires sur le *Jeu Adam*,
ibid., pag. xvi.

* Observations préliminaires sur le *Jeu Adam*, page
xvii. Les deux derniers vers sont le refrain d'une chan-
son qui a été citée aussi dans le *Jeu Adam*, vers 872.

Car s'onnoir li garderai.

Fines amourettes ai,
Dieus ! si ne sai quant les verrai* !

Les ouvrages d'Adam de la Halle sont :

1° *Li Jus Adam*, dit aussi de la *Fuellie*, ou du *Mariage*.

Cette pièce se trouve dans le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, fonds de la Vallière, n° 81, *olim* 2736, fol. xxx recto-xxxviii verso. Le manuscrit n° 7248, ancien fonds, en contient les 174 premiers vers. Le langage y est plus moderne. On en trouve aussi le commencement dans le manuscrit du Vatican, n° 4490, fonds de Christine, dont la Bibliothèque de l'Arsenal possède la copie dans le recueil de Sainte-Palaye, intitulé : *Anciennes Chansons françaises*, avant 1500, t. I^{er}, fol. 290.

Le *Jeu Adam* a été imprimé par nous, pour la première fois, en 1828, à trente exemplaires seulement, pour la Société des Bibliophiles français.

2° *Li Gieus de Robin et de Marion*.

Ce jeu existe dans deux manuscrits de la Bibliothèque du Roi, savoir, dans celui de la Vallière, que nous venons d'indiquer, et dans le n° 7604, ancien fonds**. Nous avons suivi le manuscrit de la Vallière, en indiquant des variantes tirées du second manuscrit. La musique du temps a été soigneusement reproduite.

* Observations préliminaires sur le *Jeu Adam*, pag. xv.

** On lit dans la *Notice sur la Bibliothèque d'Aix*, par E. Rouard, Paris, chez Firmin Didot freres, 1831, in-8°, l'indication suivante, à la page 165 : « Une espèce de bergerie, intitulée *le Mariage de Robin et de Marote*, enrichie d'une foule de miniatures avec la musique notée. » Cette indication se trouve répétée dans le *Catalogus Codicum manuscriptorum* d'Haenel, page 186, colonne 4. Nous nous adressâmes, pour avoir communication de ce manuscrit, à M. Guizot, ministre de l'instruction publique, qui a fait écrire au préfet des Bouches-du Rhône; mais il n'a été fait aucune réponse à sa lettre. F. M.

Le *Jeu de Robin et Marion* a été publié par nous, pour la première fois, en 1822, pour la Société des Bibliophiles français, au nombre de trente exemplaires seulement, avec le *Jeu du Pèlerin* qui lui sert de prologue*. Une publication faite à un si petit nombre a peu servi à faire connaître cette jolie production; car un des savants auteurs de la continuation de l'*Histoire littéraire de la France* en parlait, en 1824, comme d'un ouvrage resté manuscrit, dont il avait seulement été donné des extraits dans le recueil de Le Grand d'Aussy**. La seconde édition de cette pastorale a été publiée en 1829 par M. Ant. Aug. Renouard, à la suite du second volume de la troisième édition des *Fables ou contes* de Le Grand.

3° *Li Congiès Adam d'Aras*.

Ce sont les adieux d'Adam à sa ville natale, quant il fut obligé de la quitter pour se retirer à Douai. Ils ont été publiés par Barbasan, et réimprimés dans l'édition de Méon. Paris, Warée, 1808, tom. I, pag. 106.

4° *C'est du roi de Sezile*.

Ce poème, que nous appellerons la Chanson de Charles d'Anjou, roi de Naples, a été publié par M. Buchon dans sa *Collection des Chroniques nationales françaises*. Paris, Verdier, tom. VII, 1828, pag. 23.

5° Des chansons, des jeux partis, ou tençons, des motets, des rondeaux et d'autres petites pièces, dont on pourrait faire un recueil curieux; mais il faudrait apporter à ce choix beaucoup de recherches et de goût.

On confond quelquefois Adam de la Halle avec le Roi Adenès***, trouvère du Brabant,

* Ce jeu ne se trouve que dans le manuscrit du fonds de la Vallière, n° 81, folio xviii verso — xxx recto.

** *Discours sur l'état des beaux-arts en France, au XIII^e siècle*, par M. Amaury Duval, dans l'*Histoire littéraire de la France*, tom. XVI, pag. 278, Paris, 1824.

*** L'erreur que nous signalons ici a été partagée par notre savant confrère M. l'abbé de la Rue dans ses *Essais historiques sur les Bardes*, Caen, 1824,

qui nous a laissé plusieurs romans en vers, tels que les *Enfances Ogier le Danois*, *Buevon de Comarchis*, *Berte aux grans pieds*, etc., etc. Ce dernier ouvrage a été publié par

in-8°, tom. I, pag. 225. Son ouvrage promettait plus qu'il n'a donné; l'auteur s'y est trop souvent laissé aller à un esprit de système aussi contraire à la vérité qu'aux vieilles gloires littéraires de notre France.

M. Paulin Paris*. Nous renverrons nos lecteurs à la *Lettre sur les Romans des douze pairs*, que ce savant littérateur nous a fait l'honneur de nous adresser, et qui précède le Roman de Berte. Il y est entré dans des détails sur Adenès, qui sont pleins des recherches les plus curieuses.

L.-J.-N. M.

* *Li Romans de Berte aux grans piés*. Paris, Techener, 1832. In-12.

APPENDICE.

CHOIX DE MOTETS ET DE PASTOURELLES DU XIII^e SIÈCLE,

DONT LE SUJET ROULE SUR LES AMOURS DE ROBIN ET DE MARION.

Premier Motet *.

A la rousée au serain
Va Maros à la fontaine;
Cil ki pour s'amour se paine
Sel et kerson et bis pain aporté ot,
Et ele comence à plain, ki iert de joie pleine
Pour çou ke par le main maine
Son ami mignot :
• Mignotement l'en maine
Robins Marot. •
Ab insurgentibus.

Deuxième Motet **.

De la ville isoît pensant par .i. matin
Maros, si voit par devant passer Robin;
A sa vois, k'ele ot doucelte,
I i dist en chantant :
• Alés-moi contr'atendant,
Je suis vostre amiete. •

Troisième Motet ***.

Par main s'est levée la belle Maros,
Ki sans amour n'est mie;

Si s'en est alée toute seule au bos,
Nus piés et deslaichie;
Lors s'est écriée : • Mes amis mignos,
Ki m'a en sa baillie,
Déust ore flors coillir
Et .i. chapelet bastir
A mes beaus chevex tenir :
S'en fuisse plus jolies. •
Lors la coisi, s'est saillie :
• Bien viegne, fait-il, m'amie
Ke je tant desir
A tenir
Sous le raim (*sous la condrette*);
Mignotement là voi venir
Celi ke j'aim. •

Quatrième Motet *.

Robins à la ville va,
S'a Marion rencontrée,
Ki iert retournée
Pour çou ke compaignon n'a.
• Cil ki tant vous a amée,
Dist Robins, vous i menra. •
Dist cele : • On le set piechà,
S'en douc estre blasmée;
Ne pourquant mal ait ki jà

Manuscrit du Roi, supplément, n° 184, fol. 186.

* *Ibid.*, fol. 186 verso. Anonyme.

** *Ibid.*, fol. 187 recto. Auteur inconnu.

* Manuscrit du Roi, supplément, n° 184, fol. 186 recto. Anonyme.

Pour l'our dit le laissera, •
 Alés, bien amours nous conduira.
Stirps Jesse.

Cinquième Motet.*

Avoques tel Marion
 Jà pastoriaus estre vauroie,
 Qu'il n'est nule si grans joie
 Pour qui je changeaise jà
 Sa compaignie pour rien,
 S'à ma volonté l'avoie.
 K'avoc autrui n'ameroie
 Le trésor où covient tant de tarlos,
 Com .i. petitet de bien avoc Marot.
Manete.

*Sixième Motet**.*

L'autr'ier en mai,
 Par la douçour d'esté,
 Main me levai,
 Et alai entre .i. bois et .i. pré :
 Là ai trové Robin en grant esmai,
 Et je li ai son estre demandé.
 « Sire, fait-il, jà ne vous iert celé,
 Marot amai,
 Et proiai,
 Mais ele m'a refusé;
 S'ele ne m'aime mar vic sa beauté. »
Tanquam.

*Septième Motet***.*

Pour coillir la flour en mai
 Juer m'en alai,
 Quant belle Emmelot
 En .i. pré seule trovai
 Ki son ami gau
 Contr'atendot;
 Gentement le saluai;
 Mais ele ne m'en dist mot,
 Car Robin entr'oi ot
 Ki chantoit d'amours .i. lai :
 « Fines amouretes ai,
 Ki ke me tiegne pour sot.
 (Moussantot j'am Mahalot;
 Mais sa mère n'en set mot. »
Ducobit.

*Huitième Motet****.*

Quant le rieu de la fontaine
 L'aveal Robin esplouré.
 Ki trop grant dual demenoit.

Je l'ai salué;
 Mais il ne respondi mot;
 Et quant il ot
 Doucement alongé
 Alaine sospiré,
 S'a dit à loi d'ome iré :
 « J'ai mis mon cuer en Marot,
 Diex ! et si perc ma paine (bis). »
Regnat.

Neuvième Motet.*

Chantés seri, Marot,
 Vos amis revient,
 S'apporte .i. novel mot
 De vous, car il covient
 Ke jè de çou chant et not
 Dont plus souvent me sovient;
 Et je l'ai fait si mignot
 He quant ou Pot
 Il demande c'on le lot.
 Dont chantés, belle, mignotement,
 Ke vos amis revient.
Procedam.

*Première Pastourelle**.*

L'autr'ier chevauchioie delez Paris;
 Trouvai pastorele gardant herbiz,
 Descendi à terre, lez li massis,
 Et ses amouretes je li requis.
 Il me dist : « Biau sire, par saint Denis!
 J'aim plus biau de vous et mult melz apria,
 Jà tant comme il soit ne sainz de vis
 Autre n'ameraï, je le vous plévis;
 Car il est et biax et cortois et senez.
 Dex ! Je sui jonete et sadete, et s'aim tez
 Qui jones est et sades et sages assez. »

Robin m'atendoit en un valet,
 Par ennui s'assist lez un buissonet,
 Q'il s'estoit levez trop matinot
 Pour coillir la rose et le musquet.
 S'ot jà à s'amie fet chapelet
 Et à soi un autre tout nouvelet,
 Et dist : « Je me muir, bele », en son sonet.
 « Se plus demorez un seul petitet,
 Jamés vif ne m'i trouverez;
 Très douce damoisele, vous m'ocirrez,
 Se vous voulez. »

Quant el Poi si desconforter,
 Tantost vint à li sanz demorer.
 Qui lors les véist joie demener,

* Manuscrit du Roi, supplément, n° 184, fol. 1 recto. Anonyme.

** Manuscrit de la Bibliothèque de l'Arcevesque de Paris, belles-lettres françaises, n° 63, in-fol., p. 169. Cette chanson est de maître Richard de Semilli, vingt-cinquième des poètes cités par Fauchet.

* Manuscrit du Roi, supplément, n° 184, fol. 188

verso. Anonyme.

* Ibid., fol. 188 verso. Auteur inconnu.

** Ibid., fol. 193 recto. Anonyme.

*** Ibid., fol. 193 recto. Anonyme.

Robin debruissier et Marot baler !
 Les un buissonnet s'alerent joer,
 Ne sai q'il i firent, n'en qier parler ;
 Mès n'i voudrent pas granment demorer,
 Ainz se releverent pour melz noter

Ceste pastorele :

Validorix , lidorix lai rele.

Je m'arestai donc iluec endroit,
 Si vi la grant joie que cil fesoit,
 Et le grant solaz que il démenoit
 Qui onques Amors servies n'avoit,
 Et dis : « Je maudi Amors orendroit
 Qui tant m'ont tenu lonc-tens à destroit ;
 Ge's ai plus servies q'oume qui soit,
 N'onques n'en oi bien, si n'est-ce pas droit ;

Pour ce les maudi :

Male honte ait-il qui Amors parti

Quant g'i ai failli ! »

De si loig con li bergers me vit,
 S'escria mult haut et si me dist :
 « Alez vostre voie, por Jhésu-Crist !
 Ne nos tolez pas nostre déduit.
 J'ai mult plus de joie et de délit
 Que li rois de France n'en a, ce cuit ;
 S'il a sa richece, je la li cuit,
 Et j'ai m'amiete et jor et nuit,
 Ne ja ne departiron.
 Dancez, bele Marion,
 J'a n'aim-je riens, se vous non ? »

Deuxième Pastourelle **.

Je chevauchai l'autr'ier la matinée ;
 Dèz un bois, assez près de l'entrée,
 Gentil pastore truis ;
 Mès ne vi onques puis
 Si plaine de déduis
 Ne qui si bien m'agrée :
 « Ma très doucete suer,
 Ves avez tout mon cuer,
 Ne vous leroie à nul fuer,
 M'amor vous ai donée. »

Ven li me très, si descendi à terre
 Por li voer et por s'amor requerre ;

* Cette chanson se retrouve dans le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, fonds de Cangé n° 66, folio 25 verso, col. 2 ; dans le manuscrit du même fonds n° 67, p. 161, col. 1 ; et dans celui de la Vallière n° 68, p. 80, col. 2.

** Manuscrit de l'Arsenal n° 63, p. 174. Cette chanson est de maître Richard de Semilli. Elle se trouve dans le manuscrit du fonds de Cangé n° 67 recto, col. 2 ; dans celui du même fonds n° 67, p. 166, col. 1 ; et dans celui de la Vallière n° 68, p. 82, col. 2.

Tout maintenant li dis :
 « Mon cuer ai en vos mis,
 Si m'a vostre amor surpris,
 Plus vous aim que riens née,
 Ma très, etc.

Ele me dist : « Sire, alez vostre voie ;
 Vez-ci venir Robin qui j'atendoie,

Qui est et bel et genz.
 S'il venoit, sanz contens
 N'en iriez pas, ce pens ;
 • Toat auriez mellée. »
 Ma très, etc.

— « Il ne vendra, bele suer, oncor mie ;
 Il est de là le bois, où il chevrie. »

Dejoste li m'assis,
 Mes braz au col li mis,
 Ele m'a geté un ris
 Et dis qu'ele ert tuée.
 Ma très, etc.

Quand j'oi tout fet de li quan q'il magrée,
 Je la besai, à Dieu l'ai comandée ;
 Puis dist, qu'en l'ot mult haut,
 Robin, qui l'en assaut :
 « Dehez ait hui qui en chaut !
 Ç'a fet ta demorée. »
 Ma très doucete suer,
 Vos, etc.

Troisième Pastourelle *.

A une ajornée
 Chevauchai l'autr'ier,
 En une valée
 Près de mon sentier
 Pastore ai trouvée
 Qui fet à proisier ;
 Matin s'iert levée
 Por esbanoier ;
 Bele ert et senée,
 Je l'ai saluée.
 Plus ert colorée
 Que flor de rosier.

Toute desfublée
 S'assist seur l'erhier,
 Crigne avoit dorée,
 Cors pour embracier,
 Bien estoit mollée ;
 N'i ot qu'enseigner.

* Manuscrit de l'Arsenal, p. 191. Cette chanson est de Jean Moniot de Paris, le trentième poète cité par Fauchet. On la retrouve aussi dans le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, fonds de Cangé n° 66, folio 58 verso, col. 1 ; et dans celui du même fonds n° 67, p. 182, col. 1.

Sus l'erbe en la prée
Leasai mon destrier.

Quant la pastorele
Me vit là venant,
Robinet apele :
« Amis, vien avant. »
Je lui dis : « Suer bele,
Tésiez-vous atant;
M'amor, damoisele,
Vous doing maintenant. »
Bele ot la maissele,
La color nouvele;
Je li dis : « Dancele,
M'amor vous présent.

« Robin qui frestele
Est povre d'argent;
Povre est vo cotele
Et vo garnement.
Cheval ai et sele
Tout en vo conmant,
Se vous, damoisele,
Fetes mon conmant. »

La pastore ert sage,
Si me respondi :
« Sire, en mon eage,
Tel folor n'oi;
Ce seroit folage
Se perdoie ensi
Le mien pucelage
Pour autrui ami;
Par cest mien visage,
Ce seroit nion damage,
Qu'à bon mariage
Auroie failli *. »

*Quatrième Pastourelle**.*

L'autrier par un matinot,
Un jor de l'autre semaine,
Chevauchai joste un boschet
Comme aventure gent maine;
Par dejoste un jardinet,
Soz le ru d'une fontaine,
Choisi en un praëlet
Pastore qui mult ert saine
Et d'autre part Robinet
Qui grant ponée demaine;
Pipe avait et flajolet,
Si flajolet à douce alaine;

* Cette jolie pastourelle a bien pu donner aussi à Adam de la Halle l'idée de composer sa pièce, mais cependant moins directement que celle de Perrin d'Angecort, dont il cite des passages.

** Manuscrit de l'Arsenal, pag. 193. Cette chanson est de Jean Moniot de Paris. Elle se trouve aussi dans le manuscrit du fonds de Cangé n° 67, p. 184, col. 1.

Car por Marguerot se paine,
Qui plus ert blanche que laine.
Robinet chante et frestele
Et trepe et crie et sautele,
Margot en chantant apele.

Robins estoit assez biax,
Et la pastorete bele,
Robins ert biax davadiax,
Et bele ert la pastorele,
Car blons avoit les cheviaus
Et durete la mamele;
Robins ert biaux garçonciax,
Si s'en cointoie et revele.
Petit avoient d'aigniax,
Et grande iere la praële.
Lors fu sonez li frestiaus
Par desouz la fontenele,
Lors leur joie renouvele;
Robins oste sa gounele.
Robinet, etc.

Onc ne vi en mon vivant
Si très bele pastorete :
Vair œil ot, bouche riant,
Biau menton, bele gorgete,
Çainturette bien séant,
Biax braz et bele mainete;
Bele ert deriere et devant,
Biax piez et bele janbete.
Robins aloit par devant
Qui disoit en sa musete
Un sonet mult avenant
Pour l'amor la pastorete :
« Dex doint bon jor m'amiete !
Li cuers pour li me halette. »
Robinet, etc.

Tant menerent leur degraz
Li bergiers et la bergiere
Q'il chairent braz à braz
Entre els deus et la feuchiere.
Quant les vi cheer en bas,
Un petit me très arriere.
Mult orent de leur solaz,
Cele l'ot chier, cil l'ot chiere;
Je ne sai li quels fu laz,
Mès chascuns fist bele chiere.
Cil est bien enamoras
Qui d'amors e joie entière,
Cil a amors droiturière.
Bobinet chante, etc.

Cinquième Pastourelle.*

Au main par un ajornant
Chevauchai lez un buisson.

* Manuscrit de l'Arsenal n° 63, p. 122.
Cette chanson est de messire Thiebaut de B.

Lez l'orière d'un pendant
Bestes gardoit Robeçon ;
Quant le vi mis l'à reson :
« Bergier, se Dex bien te dont,
Éus onc en ton vivant
Por amor ton cuer joiant ?
Car je n'en ai se mal non. »

— « Chevalier, en mon vivant
N'amai onc fors Marion,
La cortoise, la vaillant,
Qui m'a doné riche don,
Panetière de cordon,
Et prist mon fremail de plon.
Or s'en vet apercevant
Sa mère, qui l'amoit tant,
Si l'en a mise en prison. »

A poi ne se va pasmant
Li bergiers pour Marion.
Quant le vi, pitié m'en prent,
Si li dis en ma resou :
« Ne t'esmaier, bergeron ;
Jà si ne la celeront,
Qu'ele lest por nul torment
Qu'ele ne tint loiaument,
Se fine amour l'en semont. »

— « Sire, je sui trop dolent
Quant je voi mi compaignon
Qui vont joie demenant :
Chascuns chante sa chançon,
Et je sui seus environ,
Affable mon chaperon ;
Si remir la joie grant
Q'ail vont entour moi fesant :
Com fort n'i vaut un bouton. »

— « Bergiers, qui la joie atens
D'amors fez grans mesprison ;
Tous les max en gré en pren,
Tous sanz ire et senz tençon.
En mult petit de seson
Bers Amors le guerredon ;
S'en sont li mal plus plesant
Qu'on en a souffert devant
Dont l'en atent guérison. »

Sixième Pastourelle.*

El mois de mai, par un matin
S'est Marion levée ;

En un boschet, lez un jardin,
S'en est la bele entrée.
Dui vallet, Guiot et Robin,
Qui lonc-tens l'ont amée,
Pour li voer, delez le bois alèrent à celée ;
Et Marion, qui s'esjoï, a Robin percéu,
Si dist ceste chançonete :
« Nus ne doit lez le bois aler
Sanz sa conpaingnete. »

Robin et Guiot ont oï
Se son de la brunete.
Cil qui plus a le cuer joli
Fet melz la paelete.
Guiot mult très grant joie ot
Quant ot la chançonete ;
Pour Marion sailli en piez, s'atempre sa musete.
Robin mult très bien oï l'ot,
Au plus tóst que il onques pot
A dit en sa frestele :
« Dex ! quel amer !
Harou ! quel jouer
Fet à la pastorele ! »

Guiot a mult bien entendu
Ce que Robins frestele,
Si très grant duel en a éu
A pou q'il ne chancele ;
Mès li cuers li est revenu
Pour l'amor de la bele ;
Il a reposté sa musele,
Si secorce sa cotele ;
Un petitet ala avant
Delez Marion maintenant,
Si li a dit tout en esmai :
« Hé ! Marionnete, tant amée t'ai ! »

Marion (*sic*) vit Guiot venir,
S'est autre part tournée,
Et quant Guyot la vit guenchir,
Si li dist sa pensée :
Marion, mains fez à prisier
Que fame qui soit née
Quant pour Robinet, ce bergier
Es si assurée. »
Quant Marion s'oï blasmer,
Li cuers li commence à trembler ;
Si li a dit sanz nul déport :
« Sire vallet, vos avaz tort,
Qui esveilliez le chien qui dort. »

Quant Guiot vit que Marion
Fesoit si male chièr,

vingt et unième poète cité par Fauché. Elle se retrouve dans le manuscrit du Roi, supplément français n° 184, folio 108 recto ; dans le manuscrit du fonds de Cangé n° 65, folio 61 verso, col. 2 ; dans le manuscrit du même fonds n° 67, p. 144, col. 1 ; dans le manuscrit 7222, folio 18 verso, col. 1 ; dans celui du fonds de la Vallière n° 59, p. 99, col. 1.

* Manuscrit de l'Arsenal n° 63, p. 207. Cette pas-

tourelle est de Raoul de Beauvais, le trente-troisième des poètes mentionnés par Fauchet. Suivant le manuscrit du fonds de Cangé n° 65, qui la contient, fol. 95 verso, col. 2, elle appartient à Jehan Erars. Le manuscrit du même fonds n° 67, qui la renferme, p. 198, col. 2, l'attribue aussi à ce dernier trouvère.

Avant sachâ son chaperon,
Si est tornez arrière.
Robin, qui s'estoit enbuschiez
Souz une chasteignère,
Pour Marion sailli en piez,
Si a fet chapiau d'ierre.
Marion contre lui ala,
Et Robin .ij. foiz la besa,
Puis li a dit : « Suer
Marion,
Vous avez mon cuer
Et j'ai vostre amor en ma prison. »

Septième Pastourelle*.

L'autr'ier par une matinet,
En nostre aler à Chinon,
Trouvai lez un praelet
Touse de bele façon :
Ele avoit le chief blondet,
Et fesoit un chapelet,
Et disoit ceste chançon
Hautement, seri et cler :
« Robeçonnet, la matinée
Vien à moi joer. »

Robin cueilloit le musquet
Quant oï son compaignon
Un sien petit aignelet
Ferir de son croceron,
Puis sesist son bastonnet.
Cele part queurt le vallet,

* Manuscrit de l'Arsenal n° 63, p. 243. L'auteur est *Collart li Botteilliers*, le quarante-neuvième des poètes mentionnées par Claude Fauchet. Le manuscrit du supplément français n° 184 l'attribue à *Jehans de Noevile*. Voyez le fol. 46 verso. Elle se trouve aussi dans le manuscrit du fonds de Cangé n° 65, folio 93 recto, col. 1 ; dans le manuscrit du Roi n° 7222, folio 100 recto, col. 2. Elle y est attribuée à *Jehans de Nue[vile]* ; mais, à la table, on la donne à *Jehans Erars*. Ce dernier manuscrit donne de plus, à la fin, les deux couplets suivants :

Lors aïtant la laissai
Un petitet reposer,
Et à joer commençai
Por li le mieuz deporter ;
Et quant en point la trovai,
Une autre fois fait li ai ;
Mais aïne ne li vi plorer,
Aïnz me dit : « Biauz amis douz,
Tote la joie que j'al me vient de vos. »

Ma pastorele, va-t'ent
A Colart le Boutteillier,
Quar s'il aime loiaument
Si com il faisoit l'autr'ier.
Il te chantera sovent.
Si m'en passe mout briement ;
Maiz por lui contraloier
Ne l' di pas, maiz por la bele.
Bareu ! quel amer il fait la pastorele.

Et la touse à mult haut son
Chanta, que bien fu oïe :
« Mal et amort de vilain,
Trop est endormie. »

Quant je vis le pastorel
Qui s'esloignoit de celi,
Cele part ving mult isnel,
De mon cheval descendi,
Puis li dis : « Touse mult bel,
Savez faire vo chapel ? »
N'onques ne m'i respondi,
Aïnz chanta, ne fu pas mue :
« Je ne serai plus amiète Robin,
Il me lesse aler trop nue. »

— « Touse, mult bien de nouvel
Vous vestirai, s'à ami
Mi retenez ; grant revel
Merrons entre vous et mi.
El doi vous mettrai l'anel,
Ni garderez plus aïnel ;
Aïnz serez avecques mi. »
— « Sire, ensi bien le vueil ;
Or n'ameraï-je mès là où je sueil. »

En sospirant li besa
La bouchete et le vis cler.
Quant l'autre geu commençai,
Si commençai (*sic*) à plorer
Et dist : « Lasse ! que ferai ?
Or sai bien que g'en morrai. »
Mès pour li reconforter
Li dis : « Douce criature,
Endurez les douz max d'amer :
Plus jonette de vos les endure. »

Huitième Pastourelle*.

L'autr'ier d'Ais à la Chapele
Reperioie en mon pais.
Dejoste une fontenele
Trouvai pastors jusqu'à sis ;
Chascuns ot sa pastorele :
Mult orent de lor délis,
Car avec aus estoit Guis
Qui lor muse et chalemele
De la muse au gros bordon.
Endure endure enduron
Endure, suer Marion.

Fouchier, Dreus et Perronnele,

* Manuscrit de l'Arsenal n° 63, p. 352. Cette son, sans nom d'auteur, est attribuée à *Gilleb Berneville*, le vingt-quatrième des poètes cités par Fauchet. Il était de Courtray, vivait en 1212, était attaché à Henri, duc de Brabant. Cette pi retrouve dans le manuscrit de la Bibliothèque Roi, fonds de Cangé n° 67, p. 341, col. 1.

Chascuns d'els s'est antis
 Q'il feront dance nouvele
 En un pré vert et floriz.
 Chascuns aura sa cotele
 D'un des envers de Senliz,
 Et si en avera Guis
 Qui leur muse et chalemele
 De la muse au grant bourdon.
 Endure, etc.

Dist Dreus : « Li cuers mi sautele
 Por l'amor de Biatriz. »
 Et Fouchier forment frestele
 Pour s'amiete Aeliz,
 Et Rogier s'amie apele,
 Si l'a par le chainse prise (*sic*).
 Par devant touz aloit Guis
 Qui leur muse et chalemele
 De la muse au gros bourdon.
 Endure, etc.

Robins d'une flûtele
 I fesoit deus sons tretiz,
 Pour l'amor de Perronele
 S'en estoit mult entremis :
 « M'amiete est la plus bele,
 Ce dist Rogier, ce m'est vis. »
 Par devant touz aloit Guis
 Qui leur muse et chalemele
 De la muse au gros bordon.

Neuvième Pastourelle.*

Am main me chevauchois
 Lès une sapinoie,
 Et truis pastor coie,
 El vert gardoit sa proie (*bis*)
 Seule sans compaignon ;
 N'ot od li fors .i. gaignon
 Loiet de sa corioie.
 Li lens sant d'un buisson,
 Se li tant .i. moton
 Ançois ke nus le voie.

Cele pleure et larminoie,
 Tire sa crine bloie ;
 Cele part tort ma voie ;
 Grant pitié en avoie.
 Quant mirai sa saïçon,
 Son vis et son menton,
 Sa gorge ki blancheie,
 Lors dis à Marion
 S'el haisoit Robeçon,

Son moton li rendroie ;
 Ele, ki molt s'effroie,
 Ne set ke faire doie ;
 Dist ke se rendoie
 Son pucellaige aroie.
 Lors moef à entençon
 Brochant à esperon,
 Au trespas d'une voie
 Le leu ens el caon
 K'à terre mort l'envoie.

Dixième Pastourelle.*

Lès .i. pin verdoiant
 Trovai l'autr'ier chantant
 Pastore et som pastor :
 Cele va lui baisant
 Et cil li acolant
 Par joie et par amor
 Tornait m'en .i. destor ;
 De veoir lor doçor
 Oi faim et grant talant,
 Molt grant pièche de jor
 Fui illoc assejor
 Por veoir lor samblant.
 Cele disoit : « O. a eo. »
 Et Robins disoit : « Dorenlot. »

Grant pièche fui ensi,
 Car forment m'abelli
 Lor giens à esgarder ;
 Tant ke jo départi,
 Vi de li son ami
 Et ens el bos entrer.
 Lors euc talent d'aler
 Vers li pour saluer ;
 Si masis dalés li,
 Pris le à parler,
 S'amor à demander ;
 Mais mot ne respondi,
 Ançois disoit : « O. a eo.
 Et Robins el bois : « Dorenlot. »

— « Tose, je vos requier,
 Donés-moi .i. baisier,
 Se ce non je morrai ;
 Bien m'i poés laisser
 Morir sans recovrir,
 Se jou le baisier n'ai.
 Sor sains vos juerrai
 Jà mai ne vos querrai
 Ne forceur destorbier. »
 — « Vasaal, et je P ferai,
 .iij. fois vos baiserai

Manuscrit du Roi, supplément français n° 184, verso. Cette pièce est attribuée à *Ghilebers de Bernville*. Elle se trouve aussi dans le manuscrit de Saint-Germain-des-Près n° 1989, verso.

* Manuscrit de la Bibliothèque Royale, supplément français n° 184, folio 85 verso. Elle est attribuée à *Ghilebers de Bernville* ; on la trouve aussi, mais mutilée, dans le manuscrit du Roi n° 7222, folio 99 recto, col. 1.

Por vos rasobaigier. »
 Ele dist : « .O. a eo. »
 Et Robins el bois : « Dorenlot. »

A cest mot plus ne dis.
 Entre mes bras le pris,
 Baisai-le estroitement ;
 Mais au conter mespris,
 Por les .iij. em pris .vi.
 En riant ele dist :
 « Vassal, à vo creant
 Ai-ge fait largement
 Plus ke ne vos promis ?
 Or vos proi boinemant
 Ke me tenés covant,
 Si ne me querés pis. »
 Cele redist : « .O. a eo. »
 Et Robins el bos : « Dorenlot. »

Li baisier par amors
 Me doblèrent l'ardor,
 Et plus fui destrois ;
 Par desos moi la tor,
 Et la tose ot pavor,
 Si s'escria .iij. fois.
 Robins oï la vois,
 Gautelos et Guifrois
 Et cist autre pastor ;
 Corant issent del bois ;
 Et je jabés m'en vois,
 Car la force en fu lor.
 Puis n'i ot .o. a ne o,
 Robins ne dist puis dorenlot.

Onzième Pastourelle.*

Bergier de ville champestre
 Pestre
 Ses aignioax menot,
 Et n'ot
 Fors un sien chienet en destre ;
 Estre
 Vousist par senblant
 En enblant
 Là où Robins flajolot,
 Et ot
 La voiz qui respont
 Et espont
 La note du dorenlot.
 Quant Robins vit la pucele,
 Cele
 Vint à lui riant ;
 Atant
 Acole la damoisele.

*Manuscrit de l'Arsenal n° 63, p. 401. Elle est ici sans nom d'auteur ; on l'attribue à Robert de Reims, le vingt-neuvième des poètes cités par Claude Fauchet.

Ele
 Le tret du sentier,
 Car entier
 Son douz cuer et son talant,
 En alant
 Ont fet maint trestor,
 Et entor
 Entr'acoler et besant.

Dist Robins : « Se je savois
 Voie
 Qu'autres ne eüst,
 S'eüst
 M'amie à mengier à joie
 Oie
 Et gastiaus pevez,
 Abuvrez
 A un grant hanap de fust ;
 Et fust
 Li vins formentieux
 Et itex
 Que ma dame ne l' refus. »

Douzième Pastourelle.*

Hier main quant je chevauchoi
 Pensis amoreusement,
 D'autre part delez ma voie,
 Près de bois et loig de gent,
 Trouvai pastore au cors gent.
 Seule demaine grant joie
 Et queut la flor en l'arbroie
 Où ceste chançon commença :
 « Dex ! trop demeure ; quant v
 Loing est, entr'oublée m'a. »

Robin n'a pas entendue
 La voiz que celie chantoit,
 D'autre part sus la maçe,
 Entre ses aignioaus dormoit :
 Trop matin levez estoit ;
 Longuement l'a atendue.
 La touse, quant l'a véu,
 A dit por lui esperir :
 « Dormez, qui n'amez mie ;
 J'aim, si ne puis dormir. »

Quant si avant fu venue
 Qu'el ne pout plus demorer,
 Je descent, si la salue ;
 Elle s'en vout retourner ;
 Mès je la fis demorer,
 A force l'ai retenue,
 Puis li dis : « Soiés ma drue :
 Je vos aim sanz faintise,

*Manuscrit de la Bibliothèque du Roi, Cangé n° 65, folio 128 recto, col. 2. E
Huitaces de Fontaines.

Je vos ai tot mon cuer doné,
Bele très douce amie. *

Quant la tose entalentée
Vi de fere mon voloir,
Maintenant l'en ai levée
Sus le col du palefroi,
Si l'emportai en l'aunoi
Estroitement acolée,
Et ele s'est escriée
Au plus haut qu'el onques pout :
« Hé ! resveille-toi, Robin,
Car on en maine Marot ! »

Quant oi fet de la pastore
Ce que j'aloie querant,
Ma corioie et m'aumosnière
Li ai tendu maintenant,
Puis si m'en tornai. Atant
Robin vint aval la pré,
Et à Dieu l'ai commandée.
Dolent m'en part ;
A Dieu conmant-je ines amors
Q'il les me gart.

*Treizième Pastourelle **

Par desous l'ombre d'un bois
Trovai pastoure à mon cois ;
Contre iver ert bien garnie,
La tousete ot les crins blois.
Quant la vi sans compaignie,
Mon chemin lais, vers li vois.
Ae !

La tousse n'ot compaignon
Fors son chien et son baston,
Pour le froit en sa chapete
Se tapist lès .i. huisson,
En sa flehute regrete
Garinet et Robegon.
Ae !

Quant la vi soutainement
Vers li tor et si descent,
Se li dis : « Pastoure amie,
De bon cuer à vos me rent ;
Faisons de foille courtine,
S'amerons mignotement. »
Ae !

— « Sire, traîés-vos en là ;
Car tel plait oï-je jà.
Ne sui pas abandonnée.
A chascun ki dist : Vien chà.

Jà pour vo sele dorée
Garinés riens n'i perdra. »
Ae !

— « Pastourelle, si t'est bel,
Dame seras d'un chastel ;
Desfuble chape grisete,
S'afuble cest vair mantel,
Si samblers la rosete
Ki s'espantist de novel. »
Ae

— « Sire, ci a grant promesse ;
Mais molt est fole ki prent
D'ome estrange en tel maniere
Mantel vair ne garniment,
Se ne li fait sa proière
Et ses boens ne li consent. »
Ae !

— « Pastorele, en moie foi,
Pour çou que bele te voi,
Cointe dame, noble et fière,
Se tu vels, ferai de toi ;
Laisse l'amour garçonière,
Si te tien del tout à moi. »
Ae !

— « Sire, or pais, je vos em pri,
N'ai pas le cuer si failli ;
Que j'aim miex povre deserte
Sous la foille od mon ami
Que dame en chambre coverte :
Si n'ait-on cure de mi. »
Ae

*Quatorzième Pastourelle **

Er main pencis chevalgai
Lès une sauçoie,
Pastourel chantant trovai
Demenant grant joie.
Cors avoit gent
Et avenant,
Crins rehuisans
Et oel riant,
Si disoit : « O. dorenlot,
Diva ! Marot,
Au cors mignot,
Si mar t'amai !
Je Parai

* Par *Ernous Caupains*. Manuserit du Roi, n° 184 du supplément français, folio 44 verso. Cette pièce se retrouve dans le manuserit du Roi n° 7222, folio 99 verso, col. 1. Elle y est attribuée à *Baudes de la Kakerie*, tandis que, à la table, on la donne à *Jehans Erars*.

* Manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n° 184 du supplément français, folio 43 recto. Cette chanson est attribuée à *Hues de Saint-Quentin*.

U je morrai.
L'amour de li mar l'acointai. *

Si com cil chantoit ensi
De Marot la bele,
Par aventure l'oi
Une damoisele.
Ses chans li plot,
Vers li torna,
Si l'esgarda
Et enama,
Se li dist : « Si mar t'acointai !
.O. dorlotin,
Diva ! Robin,
Mignot Robin,
Tes oex mar t'esgardai.
Se cis maus ne m'asouage je morrai. *

Que qu'ele vint à Robin,
Mol est esmarie;
Andeus ses mains li tendi
Et merci li crie.
Que qu'ele pleure et c'il s'en rit,
De tout son dit li est petit;
Cele a dit : « .O. que ferai ?
D'amer morrai,
Jà n'en vivrai
Se toi n'en ai
Que j'aim tant bien.
Trop m'ara s'amours grevé,
Se tout li mal en sont mien. *

Cele ki rien ne li vaut
Chose qu'ele face,
Ses bras estent, vers lui saut,
Par le col l'embrace;
Vers soi l'estraint mout doucement;
Cil se deslent trop durement,
Si a dit : « .O. quel folour
Quand vostre amour
Et votre honour
M'avés abandonnée !
L'amour ki est vée
C'est la plus desirée. *

Que qu'ele ensi Robin
Embraceet a cole,
Ès-vos Marot au cuer fin
Ki se tient por fole,
Huchant s'en vait : « Trai ! trai ! »
Robins l'oi,
Vers li sailli,
Se li a dit : « .O. douce suer,
Tu as mon cuer,
Ne l'jeter puer :
Je t'aim sans decevoir.
Je voi ce que je desir,
Si n'em puis joie avoir. *

Cele l'ot ki bien l'entent,
Mais il n'en a cure;

Et Robins vers l'autre atant
Cort grant aléure;
Mais cele ne l'atendi pas :
Eneslepas
Li gete .i. gas,
Si li dist : « .O. fols Robin,
Lai ton chemin;
Par cest, par cest matin
Si va tes bestes garder.
Ostes, saroit dont vilains amer ?
Nenil voir, s'il aime jà Diex n'i soi

Quant Robins s'ot ramprosnier,
Si respont par ire :
« Bele, laissiés-moi ester,
Vostre vente empire.
Jà m'en proiastes-vos avant,
Bien fis samblant;
N'en oi talent,
N'encor n'en ai.
.O. Robin retornés;
Et se volés,
M'amour arés :
Cuite vos claim atant.
Trop s'avilonist pucele
Ki d'amer va proiant. *

Cele respont sans targier :
« Faus, ton gaber laisse;
Folie te fist quidier
Que de cuer t'amaïsse.
D'amer garçon noient ne sai,
Bien te gabai
Quant t'en priai.
Or i pert .o. nepourtant
Pour ton bel chant
En oi talent;
Mais or changie m'ai.
Vous n'i verrés mais à tel ab
Couart vous trouvai. *

Quinzième Pastourelle.*

Entre le bos et le plaine
Trovai de ville lontaïne
Tose de grant beauté plaine,
Ses bestes gardant;
Cler chantoit come seraine,
Et Robins à vois autaine
Li respont ens flahutant;
Et je por oïr lor samblant
Descendi, si entendî
Ke cele li dist tant :
« Robin, bien fust avenant
K'eussiens chapel d'un grant
De la flor premeraine. *

* Manuscrit de la Bibliothèque du Roi,
du supplément français, folio 78 recto. Ell
Jehans Bodeaux.

A cest mot Robins l'achaine,
 Ki por s'amor ert en paine :
 « Marion, fait-il, amaine
 Tes bestes avant,
 Ke ne passent ens l'avaine;
 Met-les ens l'erbe foraine;
 Ton chapel ferai avant;
 Mais molt me feroies dolant
 Se le cri de ton ami
 Avoie por noiant,
 Car Perrins se va vantant
 Ke de çou dont me vois penant
 K'il en keudra la graine. »

Seizième Pastourelle*.

Pensais comme fins amoureux
 L'autr'ier chevauchois,
 Robin oi, qui tous sous
 Demenoit grant joie.
 Cele part ving, se l'saluai
 Et del revel li demandai
 Dont il vient :
 « Sire, fait-il, il me tient
 Et boine raison i a.
 Belle m'a s'amor donée
 Qui mon cuer et mon cors a. »

— « Robins molt ies eurous,
 Mais savoir vauroie
 S'onques par nul enviaus
 Fu t'amie en voie
 K'ele se targast à toi. »

Il respont : « Sire, par ma foi!
 Voir dirai :

Longc tans mal esté en ai;
 Or ai

Pais, s'en ai cuer joiant.

« J'aim par amors, joie en ai si grant,
 Saugré en aient li mesdisant. »

— « Robin, miex t'est avenu
 Que moi ne puet faire,
 Que maint samblant ai eu
 Douc et deboinaire;
 Et sans forfait perdu los (*sic*) ai,
 Ne nul confort trover n'i sai;
 Si deproi toi qui joie as,
 Apreng-moi coment tu as
 Confort trové.
 J'ai adès loiaument amé;
 Mais me[s] cheance m'a grevé. »

— « Sire, or ai bien entendu
 Trestit vostre affaire.

S'il vous est mésavenu
 Par aucun contraire,
 Sitots ne vous désespérés,
 Mais bien et loiaument servés
 Fine amor,
 Car bientost à grant dochor
 Tel dolor ramaine.
 Nus n'em puet avoir grant joie
 S'il n'en sueffre paine. »

— « Robin, la paine à soffrir
 Ce n'est pas grevance,
 Tant com hom se puet tenir
 Em boine espérance;
 Mais ce k'il est tant mesdisans
 Et pau de loial cuer amans
 Me fait mal,
 Que j'en quidoie une loial
 Qui traï m'a.
 Teus quide avoir amie,
 Qui point n'en a. »

— « Sire, on voit bien avenir
 Par acostumance
 Qu'eles font pour abaubir
 Cruel contenance;
 Si s'en effroie li mauvais
 Ki n'ose les dolerous fais
 Sostener;
 Mais se bien poés soffrir
 Ce ne po[et] longues durer.
 Ne vous repentés mie
 De loiaument amer. »

A Dieu comanc Robeçon;
 Mostré m'a boine raison,
 S'atendrai;
 Mais çou ke si haut pensai
 Me fait doloir et plaindre;
 En si haut lieu ai mon cuer assis
 Ke je n'i puis ataindre.

Sire, chi a povre ochoison.
 De haut signeur guerredon
 S'atendés,
 Jà certes n'i perdrez
 En si boin signeur servir.
 Ki bien et loiaument aime,
 Sa joie ne doit faillir.

Dix-septième Pastourelle*.

Dehors Longc-Pré el bosquet
 Erroie avant-bier;

*Manuscrit de l'Arsenal n° 63, p. 204. Cette chanson est de *Jehan Erars*, le trente-deuxième des poètes mentionnés par le président Fauchet. Elle se trouve aussi dans le manuscrit du fonds de Cangé n° 65, fol. 83 recto, col. 1; et dans le manuscrit du même fonds n° 67, p. 196, col. 1.

Manuscrit du Roi, supplément français n° 184, 23 recto. Cette chanson est de *mesire Pieres* li: elle se trouve aussi dans le manuscrit de la Bibliothèque Royale n° 7222, fol 20 recto, col. 2.

Là vi mener grant revel
 En mi un sentier,
 D'une jolie tousete,
 Sage, plesant et jonete.
 Dex ! tant m'enbeli
 Quant seule la vi !
 Et la touse tout ensi
 Commence à chanter :
 • Robin, qui je doi amer,
 Tu pûes bien trop demorer. »

Je la saluai plus bel
 Que je poi raisnier,
 Si li donnai mon chapel
 Pour moi acointier.
 Quant je vi sa mamelete
 Qui lieve sa cotelete,
 Mes braz li tendi,
 Si la très vers mi ;
 Et la touse tout ensi, etc.

Je l'assis soz l'arbroisel,
 Si la vi besier ;
 Ele dist : « Sire dancel,
 Ce n'eüst mestier.
 Je suis une jouvenete,
 Povre de dras et nuete,
 Et sachiez de fi
 Que j'ai bel ami. »
 Et la touse tout ensi, etc.

• Sire, j'ai ami nouvel
 Tout à souhedier,
 Je cuit q'il est el vaucel
 Delez cel vivier. »
 Robins sone sa musete,
 Dont dist à moi la tousete :
 • Sire, je vos pri,
 Tornez-vous de ci. »
 Et la touse, etc.

• En lieu de vo pastorel,
 Bele, m'aiez chier :
 Ma çainture et mon anel,
 A ce commencer,
 Aurez, ma douce amiete. »
 Adonc la mis sus l'erbete :
 Mon bon acompli,
 Mie n'i failli ;
 Et la touse, etc.

Dix-huitième Pastourelle.*

Pastorel
 Lès un boschel
 Trovai séant,
 Qui por s'amiete,

Bele Mariete,
 S'aloit dementant,
 Car laissé l'avoit,
 Si amoit
 Autrui que lui com folete.

« Las ! fait-il,
 Com me tient vill
 Et por noiant
 Cele que j'amoie
 Pluz que ne faisoie
 Moi entièrement !
 Or me fausse mout malement
 Que si estable cuidois.

• Saches bien
 Que je n'aim rienz
 Tant com faz toi
 D'amor nete et pure ;
 Mais par couverture
 Sovent m'esbanoi
 A ceus que je croi
 Et je voi
 Biau joer sanz mespresure.

• Bien as dit ;
 Autre escondit
 Ne te quier ;
 Maiz mout me doutois
 Quant je te veoie
 Autrui embracier,
 Car sans losengier
 Entier
 Ton cuer com le mien cuide

Puis s'en vait, que pluz n'i
 Si s'est partis
 De la pastorete,
 Qui n'ert pas folete ;
 Ainc de mesdit
 N'i ot pluz dit,
 Que bien l'a oï ses amis
 Qui l'atent en sa logete.

Dix-neuvième Pastourelle.*

Lès le brueill
 D'un vert fueill
 Truis pastore sanz orgueil,
 Chantant
 Et notant un son ;
 Moult ot clere la façon,
 C'ainc tant bele ne connuï.
 Sanz autrui
 Vois avant por mon anui,
 Saluai-la, si li dis :
 • Touse, li vostres clers vis

* Par Jehans Erars. Manuscrit du Roi n° 7222, folio 100 verso, col. 1.

* Par Jehans Erars. Manuscrit du Roi n° folio 101 recto, col. 2.

M'a soupris
 Et li chans de cuer haitié :
 La bele à cui je sui,
 Donez-moi vostre amistié. •
 Ele s'escrie à haut cris :
 « Se je chant, j'ai bel ami.
 Doete est main levée,
 J'ai m'amor assenée. »

— • Touse, laissez Robin,
 De cuer fin
 Sans engin
 Vos doins m'amor et defin.
 Queus est amors d'un bregier
 Qui ne set fors que mengier
 Et garder porciaus
 Et aigniaus?
 Bele, laissez ses aviaus;
 Si vos tenez as damoisiaus. •

— • Sire, n'est pas avenant
 Ne séant
 D'ensi s'amor otroier :
 Robin le donnai l'autrier,
 J'à ne l'en ferai contraire.
 Ce ne doit-on mie faire,
 S'amor doner et retraire. •

— • Amie ne vos doutez,
 Que j'à part n'i aerez :
 Dex vos en gart!
 Si faite amors pas n'avient,
 Car à vos point ne se tient?
 Mais moi, qui sanz trahison
 Sui vostre hom,
 Devez amer par raison;
 Car je n'aim rienz se vos non. •

— • Sire, ci a lonc séjor,
 Catendu ai toute jor
 Mon pastor,
 Mais sachiez certainement,
 S'il demore longement,
 Del tout a moi failli.
 Amis, vostre demorée
 Me fera faire autre ami. •

Vingtième Pastourelle.*

L'autre ier chevauchait mon chemin,
 Dejoute un ruisel
 Trois pastore soz un pin
 Novel.
 D'un ramissel
 Ot fait chapel,
 Et cote et chaperon ot
 D'un burel;
 Frestel,

Chalemelot,
 Si notoit
 Et chantoit
 Bien et bel,
 Souvent regrete un pastorel,
 Car sole gardoit son aignel.
 Je m'arestai soz l'ombre d'un fraisel,
 Lez un boschel laisai mon poutrel.
 Sa vois, qui retentist el boschel,
 De s'amor m'esprent,
 Car le cors a gent,
 Le vis clair et bel.

• Lasse! fait-ele en souspirant,
 De duel morrai :
 Robins ne m'aime de néant;
 Or maudirai
 Le tans de mai
 Et maudirai
 Et foille et filor et glai.
 Mal trai,
 Si m'esmai
 Porcoi ne m'aime Robins je ne sai;
 Je l'aim de cuer vrai;
 J'à por biauté ne l' laisserai,
 Jamais autrui m'amor n'otroierai,
 Trop ai le cuer vrai;
 Mès je chanterai :
 • Amé l'ai,
 • Et s'il ne m'aime je l' lairai,
 • Certes, je l' harrai. •
 Lasse! qu'ai-je dit? voir, non ferai. •

Quant je l'ot si dementer
 Adonc li dis : • Lessiez ester
 Cel pastorel :
 Chaitis est et sera toz dis,
 Jamais n'aurais de lui soulaz tant com soit vis. •
 Tant dis et pramis
 Qu'entre mes bras doucement le saisis,
 Sor l'erbe verdoyant la mis,
 Les ex li baisai et puis le vis;
 Lors me sambla que fusse en paradis.
 De li fui espris,
 S'en pris et repris,
 Puis li dis :
 • N'aurez pis. •
 Ele jete un ris,
 Si dit : • Mes amis
 Serez mais toz dis. •

Vingt et unième Pastourelle.*

Por conforter mon corage
 Qui d'amors s'esfroie

* *Per Johans Erars.* Manuscrit du Roi n° 7222,
 folio 101 verso, col. 2.

* Cette chanson est d'[Er] nous li [P]ielle, et se
 trouve dans le manuscrit de la Bibliothèque du Roi
 n° 7222, folio 102 verso, col. 1.

« Je a François »
« Je a mon talent.

Aeo !

Touse, or est-il autremant.

Aeo !

Cele cris en haut :

« Se Robins m'a mal guardée,
Mal dehait qui chaut ! »

*Vingt-deuxième Pastourelle**.*

Hui main par un ajornant
Chevauchai ma mule anblant ;
Trouvai gentil pastorele et avenant,
Entre ses cignaiz aloit joie menant.

La pastore mult m'agréa,
Si ne sai dont ele est née
Ne de quels parenz ele est enparentée.
Onques de mes euz ne vi si bele née.

« Pastorele, pastorele,
Vois le tens qui renouele,
Que raverdissent vergiers et toutes herbes :
Biau déduit a en vailet et en pucele. »

— « Chevalier, mult m'en est bel
Que raverdissent prael,
Si auront assez à pestre mi aiguel,
Je m'irai soef dormir souz l'arbroisel. »

— « Pastorele, car sousfrez
Que nos dormons lez à lez,
Si lessiez vos aigniax pestre aval les prez ;
Vos n'i aurais ja damage où vous perdez. »

— « Chevalier, par saint Simon,
N'ai cure de compaignon.
Par ci passent Guerrinet et Robeçon,
Qui onques ne me requistrent se bien non. »

— « Pastorele, trop es dure
Qui de chevalier n'as cura ;
A .l. boutons d'or auroiz çainture,
Si me lessiez prendre proie en vo pasture. »

— « Chevalier, se Dex vos voie,

* Cette expression, qu'il n'est pas besoin de traduire, est remarquable. Comparez-la avec l'expression *lor François* qu'on retrouve dans la romance de *Bele Yolans* et dans la chanson de geste et de *Garin de Montglave*. Voyez le *Romancero François*, par M. Paulin Paris, p. 40 et 41.

** Manuscrit de l'Arsenal, n° 63 p. 307. Anonyme. Elle a déjà été publiée par M. de Roquefort, dans son livre de *l'État de la poésie française dans les XII^e et XIII^e siècles*, p. 387-389. On la retrouve dans le manuscrit du fonds de Cangé n° 65, fol. 160 recto, col. 2 ; et dans le manuscrit du même fonds n° 67, p. 291, col. 2.

Puisque prendre voulez proie,
En plus haut lieu la pernez que ne seroie :
Petit gaigneriez , et g'i perdroie. *

— « Pastorele, trop es sage
De garder son pucelage.
Se toutes tes compaignetes fussent si,
Plus en alast de puceles à mari. »

Vingt-troisième Pastourelle.*

L'autr'ier quant je chevauchioie
Tout droit d'Arraz vers Doai,
Une pastore trouvaie (*sic*),
Ainz plus bele n'acointai;
Gentement la saluai :
« Bele, Dex vous dont hui joie ! »
— « Sire, Dex le vous otroie
Tout honor sanz nul délai !
Cortois estes, tant dirai. »

Je descendi en l'erboie,
Lez li soer m'en alai,
Si li dis : « Ne vos ennoie,
Bele, vostre ami serai
Ne james ne vos faudrai :
Robe auroiz de drap de soie,
Fermans d'or, huves, corroies;
Cuvrechies, treceoirs ai,
Sollers pains, ganz vos donrai**. »

— « Sire, ce respont la bloie,
De ce vous mercierai;
Mès ne sai comment leroie

* Manuscrit de l'Arsenal n° 63, p. 347. Anonyme. Cette pièce a été publiée dans l'ouvrage de M. de Roquefort déjà cité, p. 391, 392. On la retrouve dans le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, fonds de Cangé n° 67, p. 335, col. 1.

Demoisele, car crès
Mes conseil : je vous creant,
JAMES PORRE NE SEREZ;
Ains aurois à vo talent
Cote traissant
Et corroie
Ouvrée de soie,
Clée d'argent,
Etc.

(Manuscrit de l'Arsenal n° 63, p. 242, col. 2; manuscrit du fonds de Cangé n° 65, fol. 91 recto, col. 1; manuscrit du même fonds n° 67, p. 236, col. 1; manuscrit du fonds de la Vallière n° 59, p. 236, col. 1.)

Il nous a paru curieux de rapprocher ce passage suivant, qui appartient à une chanson du noble Brabant, père de Marie, femme de Philippe le noble, et le quarante-huitième des poètes cités par le même Fauchet.

Robin, mon ami que j'ai;
Car il m'aime, bien le sai.
Pucele sui, qu'en diroie?
Ne sosfrir ne le porroie;
Mès tant vos otriérai,
Jamès jor ne vos harrai.

« Biau sire, je n'oseroie,
Car por Robin le leraï.
S'il venoit ci, que diroie?
Si m'alt Dex, je ne sai.
Vostre volenté feraï. »
Je la pris, si la souplioie,
Le gieu li fis toute voie,
Onques guères n'i tarjai;
Mès pucele la trouvaï.

Ele me semont et proie.
Se ses couvens li tendrai;
Je li dis que ne l'leroie
Pour tout l'avoir que je ai.
Seur mon cheval l'encharjai.
Andriu sui qui maine joie,
Ma pucelete dognoie,
Droit en Arraz l'enportai;
Granz biens li fis et feraï.

Vingt-quatrième Pastourelle.*

Entre Godefroi et Robin
Gardaient bestes .i. chemin
Dejoste une rivière.
De là l'aige, près d'un sapin,
Desos l'ombre d'un aube espin,
Gardoit une bregière
Aigneaus ens la bruière.
De joins et de fenchière
Estoit coverte sa chahute.
A la clokete et à la muse
Aloit chantant une cançon.
Robins a entendu le son,
Si l'a dit à son compaignon;

Et le bote
Del conte.
« Escote,
Fols, escote.
J'oe m'amie là outre.
Or la voi,
La voi,
Por Dieu salués-le-moi.
N'i puis merchi trover
Ens la belle cui j'aim. »

— « Beaus dos compains, dist Godefrois,
Por Ermenion suis si destroie
Ke ne sai ke je faice.
La grans jélée ne li frois

* Manuscrit de la Bibliothèque royale, supplément français n° 184, folio 78 verso.

'Ke j'ai enluré maintes fois
 Ne la nois ne la glaice
 N'ont pas tainte me faice;
 Mais cele ki me laice
 Mes oltraiges me doit bien nuire,
 Avant-ier li brisa sa buire :
 Or m'en a pris en grant desdaig.
 En non Dieu, Robin, beaux compaig,
 Vos chantés et je me complaig;
 Vos amés joie, et je le has;
 Vos ne sentés mie les maus ausi com je fas;
 Vos chantés et je muir d'amer,
 Ne vos est gaires de ma mort*.
 Ahi! mors! mors! mors! pourquoi m'ochies à tort?

Quant Robins entent Emmelot,
 Et cele sot
 Ke Robins l'ot,
 Lors resbaudist la joie.
 Cele enforce son dorenlot
 A la clokete et au siflot
 Pour çou ke Robins l'oe.
 Tot li cors m'en effroie;
 Vers li tornai ma voie,
 Devant li descent ens la prée,
 Puis si l'ai araisonée,
 Déboinairement li dis :
 « Tose, je sui li vostre amis;
 Mon cuer vous otroi à tos dis,
 Tenés, je vos en fas le don.
 A cui donrai-jou mes amors, amie,
 S'à vos non!
 En non Dieu! vos estes belle,
 On vos doit bien amer.
 Chi a belle pastorelle,
 S'ele avoit ami.
 Doce amie, car m'amés (bis),
 Jà ne proi se vos non. »

— « Sire, bien soiés-vos venus!
 De par moi estes retenus :
 Por vostre plaisir faire
 Ne doit lons plais estre tenus.
 Trop est Robins povres et nus
 Et de trop povre affaire.
 Provos samblés ou maire
 Ki portés penne vaire.
 Tose ki haut home refuse,
 Vilain pastorel amuse,
 A entient prent le piour.
 Amors n'est onques sans doçor;
 Mais cele n'a point de saveur
 Dont li déduit son tost.
 Otes, saroit dont vilains amer?
 Nenil jà,
 Nenil jà,
 Deables li apprendra.

Ostés cel vilain, ostés,
 Se vilains atouche à moi,
 Nis del doi,
 Jà mourrai.
 A cest mot fui en tel effroi
 Ke jou laissai mon palefroi
 Aler aval l'erbaige.
 Robins apelle Godefroi,
 Or furent ensamble tout troi,
 Puis dist tot son coraige :
 « Sire, n'est mie saige
 Povre pucelle ki s'acointe
 A haut home orgellex et cointe.
 Oi l'avés dire sovent :
 • Ki haut monte de haut descent
 • Froit a le pié ki plus l'estent,
 • Ke ses covretoirs n'a de lonc. »
 Amerai-je dont
 Se mon ami non?
 Naie, se Dieu plaist,
 Autrui n'amerai.
 Errés, errés,
 Vos n'i dormirés
 Mie entre mes bras, jalous.
 Ge n'oi onques c'un ami,
 Ne jà celui
 Ne changerai;
 Jà n'obliera
 Robin.
 Cui j'ai m'amor donée.
 Ostés vos mains d'autrui avoir,
 Vos quidiés tot le mont valoir :
 Cil est molt faus ki ce proeve
 Ke tot soit siens kan k'il troeve.
 Remontés, car à moi failli avès. »

Vingt-cinquième Pastourelle.*

En une praele
 Lez .i. vergier
 Trouvai pastorele
 Lez son bergier.
 Li bergier l'apele,
 Vouloit besier;
 Mès ele en fesoit molt très grant dangi
 Car de cuer ne l'amoie mie;
 Oncor fust-ele sa plévie,
 Si avoit-ele ami
 Autre que son mari;
 Car son mari, je ne sé porquoi,
 Het-ele tant qu'ele s'escrioit :

* Ce vers et le précédent ont été reproduits par Gilbert de Montreuil, qui les fait chanter par Florentine. Voyez le *Roman de la Fiolette*, p. 156.

*Manuscrit du fonds de Cangé n° 65, fol. verso, col. 1. Cette pastourelle se retrouve dans le manuscrit du même fonds n° 67, p. col. 1; et dans le manuscrit du fonds de Saint-main n° 1989, folio 153 recto. Elle se trouve aussi dans le même volume, folio 155 verso, contient à la fin un couplet de plus.

• Ostez-moi l'anelet du doit,
Je ne sui pas marié à drost.

• A droit ! non, fet-ele
A son bergier.
En pur sa gonele
Auroie plus obier
Robin qui frestele
Lez l'olivier
Que avoir la seignorie
D'Anjou ne de Normandie * :
Mès je (*sic*) j'ai failli,
Certe, ce poise mi. •
Dist la douce criature
A haute vois :
• Honis soit
Maris qui dure
Plus d'un mois. •

— • Un mois ! suer doucete,
Dis li pastors ;
Ceste chançonete
Mi fet iros
Trop estes durete
De vos amors :
Je vos pris à fame.
Souviégne-vos ;
Et se tele est vos pensée
Qu'à moi soiez accordée,
Dont si haiez Garnier
Qui est en cel vergier. •
Et ele dit que jà
Por li ne lera
A amer.
• Vaderali doude, s'amor
Ne m'i leuse durer. •

— • Durer ! suer doucete,
Cedist li jalous,
Fole ennuiosete,
Qui amez-vos ? •
Se dist Joanete :
• Biau sire, vos. •
— Tu mens voir, garsete ;
Mès aillors mis ton cuer et ta pensée,
Moi n'aime-tu de riens née ;
Ainz aimes melz Garnier,
Qui est en cel vergier,
Que ne fas moi. Aimi !
Aimi !
Amorettes m'ont traï. •

— • Traï ! voir, fet-ele,
Vilain chaitis ;
Traï este-vos, je le
Vos plevis,
Car li miens amis

Est moit melz apris,
De vos est plus biaux et plus jolis ;
Si li ai m'amor donée. •
— • Ha ! fole desmesurée,
Por l'amor de Garnier
Le compérés jà chier. •
Et la touse li escrie :
• Ne me batés pas, dolereus mari,
Vos ne m'avés norrie ;
• vos me batés, je ferai ami ;
Si doublera la folie. •

Vingt-sixième Pastourelle.*

Je me chevalchoie
Par mi un prael,
Dejoste une arbroie
Lez .i. ormiessel,
Là trovai grant jole,
Pastore en l'arbroie,
En sa main frestel,
Chante .i. son novel,
Vuet que Robins l'ote
La color roisine
Par mi la gaudine
Reluisoit tant chair.
Deus me last trover
Que l'aie sovine !

Par mi la rainée
Vers li chevalchai,
Quant je la vi seule
Si la saluai ;
Dis li : • Bele neie,
Soiez ma priveie ;
Js vos amerai,
Biche vos ferai
En vostre contrée. •

— • Avoi ! chevaliers,
De foloi parlez ;
S'en moi a mesure ;
Je sui bele assez,
Ce li dist la pure.
Je n'ai de vos cure ;
Li us est fermez,
Robins a les clés
De la serréure. •

— • Bele Mariette (*sic*),
Près de moi te tien,
Par desoz ta cotte
Te bottrai del mien.
Bele Mariote,
Près de moi t'acoste
Seule senz engien. •

Dans Jehans de Normandie.
Bibl. de Saint-Germain.)

*Manuscrit de la Bibliothèque royale, fonds de
Saint-Germain-des-Prés n° 1969, fol. 47 recto.
Anonyme.

Et dist que bien siet
Dedanz sa biotte.

La berre est briseie,
L'us est desfermez;
Jamais de tel notte
N'orrez à parler.
Ele dist : « Par saint Blaise !
Melz valt la sosclaise
Ne facent les cleis.
Sovent i venez,
Amis, en l'erbage. »

Vingt-septième Pastourelle.*

L'autr'ier me levai au jor, (*bis*)
Trovai en un destor
Pastore et son pastor,
En sa main un tabor,
En l'autre mireor;
Se mire sa color,
Et chante par amor :
« Dorenleu diva !

Eya !
Oï çà,
Oï là. »

Mais en pou d'ore li chanja
Li dorenleus,
Eyeus !

Qant uns granz leus,
Gole baée, familleus,
Se fiert entre les floz andeus.

Tot ont perdu lor déduit. (*bis*)
Ez-vos lo leu q'en fuit
Au bois, cui qu'il ennuit;
Et j'en oi lo bruit,
Cele part m'en vois,
Eyois !

Tot demenois
Me mis entre lui et lo bois
Por detenir,
Eyr;

En son venir
Féri lo leu de tel air
Que la proie li fis guerpier.

Ele commence à huchier : (*bis*)

« Férez, frans chevaliers;
Pensez de l'exploitier,
Car por vostre luier
Aurez un douz baisier.
Revenez par nos,

Eyouis !
Robins iert cous. »
Qant je li oi l'aigniau rescous,
N'ai rien perdu
Eyu !
Joianz en fu.

Robins, qui l'avoit entendu,
Par félonie a respondu.

Adonc respondi Robin, (*bis*)
Qui tint lo chief enclin,
Et jure saint Martin
K'ague n'est mie vin,
Ne sage paresin,
Ne poivres n'est comins,
Ne cuers de femme fins.
« Fous est qui la croit,
Eyoit !

S'il ne la voit.
Femme fait bien que faire doit,
S'ele fait mal,
Eyal !

Por un vassal
Qui par ci passa à cheval,
M'a guerpi cele desloial. »

Adon la levai errant (*bis*)
Sor mon cheval ferrant.
Ele dist en riant :

« Robins, Deus te saut !
Eyaout !
Plorers que vaut ?
Je vois eshanoier el gaut
Por mon délit,
Eyt !

N'est pas petiz.
Se tu m'aimes, ai com tu diz,
Pren te garde de mes berbiz. »

— « Dame, tost m'avez guerpi (*bis*)
Quant por vostre délit
Aves un homme eslit.
C'onques mais ne vos vit.
Pou se prise petit
Femmes qui son cuer,
Eyuier !

Vuet vandre à fuer
Bien at geté lo sien afuer
Qui par covent,
Eyent !
Son baisier vant.
Qui va derriers ne va devant.
Qui change menu et sovent. »

L'on retrouve dans le manuscrit de la Bibliothèque royale n° 7222, qui a été mutilé un ou plusieurs fragmens de chansons appartenant au cycle de Robin et Marion. Voyez le folio 103 recto et verso.

Enfin, on lit encore une autre pastourelle dans le traité de M. de Roquefort : *De l'éducation de la Poésie française dans les XII^e et XIII^e siècles*, p. 393, 394. Nous ne la reproduisons pas ici, parce qu'elle a été publiée d'après une copie à laquelle nous ne nous fions point.

F. M.

* Manuscrit du Roi, fonds de Saint-Germain
n° 1989, folio 79 verso.

NOTICE

SUR ADAM DE LA HALLE, MUSICIEN *.

Au ^{xiii}^e siècle, la musique, tendant à sortir de l'obscurité dont son existence était environnée, ne pouvait faire un pas sans s'attacher à la poésie, qui lui servait en quelque sorte de conductrice. Les musiciens étaient donc poètes : c'était par eux que le chant s'introduisait dans les châteaux, et c'était en se rappelant les rimes de la chanson du troubadour que le vassal charmait la dure condition qu'il subissait dans ses temps de troubles et de pêle-mêle politique. Les trouvères et les troubadours avaient donc un égal droit à la reconnaissance de toutes les classes de la société, ils devaient donc se mettre en rapport avec elles. Aussi, lorsqu'on examine la musique de cette époque, les différences que l'on y remarque sont telles, qu'on ne peut les expliquer qu'en réfléchissant à la nature des intelligences diverses qui devaient l'apprécier. Naïve et souvent mélodique, dans le sens que nous attribuons à ce dernier mot, lorsqu'elle animait la chanson, c'est-à-dire lorsqu'elle présentait un air sans ac-

compagnement, elle devenait incompréhensible lorsque le musicien voulait réunir des notes d'une exécution simultanée. En un mot, la musique à plusieurs parties que cette époque nous a léguée ne paraît être bien évidemment que le résultat d'une convention, et non celui de l'imagination et du génie. — Nous donnerons plus bas quelques-unes des raisons d'après lesquelles avait été constituée et mise en usage cette musique insupportable pour l'oreille la moins délicate ; car le sens auditif, seul juge dans une circonstance semblable, devait se trouver continuellement froissé par l'effet de semblables productions. — En examinant les compositions d'Adam de la Halle, on trouve la preuve de ce que nous avons annoncé, dans la division bien marquée de ses ouvrages en musique faite pour le peuple et en musique composée pour une classe plus élevée. Il a laissé des *jeux* parmi lesquels celui de *Robin et Marion* et celui de *la Feuillée* contiennent seuls du chant, des *chansons*, des *partures*, des *rondels* et enfin des *motets*. — Les deux *jeux* dont nous venons de parler étant faits, à n'en pas douter, pour être plus répandus que ses autres ouvrages, l'auteur a dû les présenter sous une forme qui leur permit d'être appréciés facilement par ceux qui devaient les entendre. Or, comme la musique de l'Église exerçait alors une grande influence sur la composition, il choisit ceux des modes

* Cette biographie musicale d'Adam de la Halle, que nous devons à une obligeante communication de MM. les Directeurs de l'*Encyclopédie catholique*, est extraite de la cinquième livraison de cette publication. Nous recommandons cet ouvrage à nos lecteurs avec d'autant plus de confiance, que nous leur donnons, par cette citation, une preuve de l'exactitude apportée par les rédacteurs pour ne rien omettre de ce qui peut compléter leur immense travail. Les bureaux de l'administration sont rue de Menars, n° 5.

ces compositions de cette époque
mes d'après ce système, elles avaient
tonalité moderne, à moins que
cette envie de faire de la science ne pous-
sât à sortir de cette tonalité. — On
convaincre de ce que nous avan-
çons par la seule phrase de chant qui se
trouve dans le *Jeu de la Feuillée* : elle est vé-
ritablement en fa majeur. (Ms. 2736, la Vall.
nat. roy., 84.)



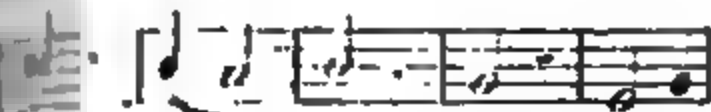
se, Par chi où je vois.

d'opéra-comique. — Marion, en attendant
Robin, chante ce couplet :



Robin m'a de-man-dé-e, si m'a-ra.

coups, le laisse sur la place et emmène Ma-
rion. — Entre alors Gautier, le ménétrier,
qui, voyant l'enlèvement, crie après Robin
pour le faire revenir à lui. Celui-ci ne sait
que se plaindre, et l'on ne voit pas trop com-
ment cela finirait, si le chevalier, lassé de
la résistance de Marion, ne la laissait aller.
— La société arrive et Gautier la régale, en
réjouissance du retour de Marion, du com-
mencement de la chanson la plus malpropre
du moyen-âge, et ce n'est pas peu dire; mais,
arrêté par l'indignation générale, il se con-
tente de chanter ce qui suit, et termine ainsi
le jeu :



moi. Ve - - nes le sen-



te, le sen - te le lès le hos.

* *Manuscrit*
n° 1949, f.

laquelle, il est vrai, se rencontre assez rare-
ment à cette époque. Lorsque les trouvères
et les troubadours sortent de ces deux ton-

laquelle, il est vrai, se rencontre assez rare-
ment à cette époque. Lorsque les trouvères
et les troubadours sortent de ces deux ton-

s, c'est alors qu'ils sont tout-à-fait inintelligibles à nos organes. En effet, nos sensations en tonalité sont établies sur la seule harmonie, c'est-à-dire sur les seuls rapports que la nature admet, et nous avons repoussé toutes les fausses conventions dont la musique des anciens avait entaché les commentateurs de la nôtre. Or le peuple, de tout temps étranger à cet empiètement de l'esprit sur le sentiment de l'oreille, dut toujours préférer des mélodies construites dans un système analogue au nôtre; celles donc qui lui furent destinées à cette époque par les hommes que leur heureuse organisation élevait

au-dessus de leurs confrères, doivent encore nous plaire, et conserver, en raison de leur origine, un caractère qui leur est propre et une couleur tout à fait locale. — Le servantois *Glorieuse vierge Marie* est encore dans le sixième ton. Nous en garantissons la traduction d'après l'original du Ms. 2736. Nous aurions voulu le collationner sur d'autres Mss.; mais une réunion de circonstances défavorables nous en ont empêché: il est enlevé dans le Ms. 7222; le Ms. 184 présente les portées vides, et on trouve deux autres mélodies différentes de la première dans les Mss. 65 fonds Cangé et 7363.

Glorieu-se vi-er-ge Ma - - - ri - e, Puisque vos
 ser - - viches m'est biaux, Et je vous ai en-co - ra - - gi-
 - e, Fais en se - - ra uns chans nouviaus De moi qui
 chant conchieus qui pri - - e Deses faus er-ré - - mens a -
 i - - e; Car chier comper-rai mes a-viaus Quant pour ju gier se-ra fais
 li a - pians, Se d'argumens n'estes pour moi gar - - - ni - e.

En passant aux autres productions d'Adam de la Halle, nous voyons qu'il a composé des *partures*. Il n'y a rien de curieux ni de neuf à dire sur ce point. Ce sont de véritables chansons, quant à leurs formes musicales. Le sujet de ces jeux partis est ordinairement un paradoxe amoureux débattu entre deux personnes. Par exemple, Adam dit que l'attente du bonheur est préférable au souvenir: Jehan soutient le contraire, et Jean chantant chacun un ou plusieurs couplets. Un troisième, ordinairement Dragon, un autre, décide la question en leur donnant raison à tous les deux. — Il ne nous

reste plus à analyser que les *rondels* et les *motets*, c'est-à-dire la musique à intervalles simultanés. Ces compositions étaient faites pour ceux qui se piquaient d'érudition. Il est curieux de suivre, à son début dans les morceaux de ce genre, les pas chancelants de l'harmonie moderne. On imagina, à tort ou à raison, qu'ils ne considéraient comme consonnances que la quarte, la quinte et l'octave. Aussi le moyen-âge, croyant ressusciter la musique d'Amphion et de Timothée, se précipita malheureusement dans cette fausse route, et s'obstina de par l'antiquité à conserver ces principes. L'art musical fut

donc indéfiniment retardé, et l'harmonie, entachée d'une sorte de péché originel, dut supporter l'épreuve de plusieurs siècles, avant de se débarrasser des entraves apportées à son vrai développement. — Aussi voit-on dominer et se heurter dans l'harmonie d'Adam de La Halle les intervalles de quarte,

de quinte et d'octave. Mais les sixtes, et surtout les tierces, se rencontrent beaucoup plus souvent dans les compositions d'Hucbald et de Guido; c'est donc déjà une amélioration. Le chant du *rondel* que nous présentons ici, est évidemment à la seconde partie.

Je muir, je muir d'a-mou - re - te, Las' ai -

mi! par dé - sau - te d'a - mi - e - te, de mer-chi.

L'harmonie du *motet* est encore plus faible. Ici, à n'en pas douter, c'est une espèce de contrepoint sur le plain-chant *seculum*. Le motet se composait de *paroles différentes*, ou, si l'on veut, exigeait pour chaque partie musicale, des paroles qui lui étaient particulières. Dans le rondel, au contraire, les *mêmes paroles* se chantaient aux différentes parties. Cette explication est du moins conforme à ce que l'on trouve dans le traité de Francon (Gerbert, *Scriptores ecclesiastici*, t. III, p. 42). Les définitions qu'il en donne se rapportent parfaitement à nos observa-

tions antérieures. J'ai indiqué dans un autre endroit* par quelle raison les mots *lyra*, *lyrae*, *lyris*, partout où ils se trouvent, ont été maladroitement substitués aux mots *littera*, *litterae*, *litteris*, et présentant alors un sens inintelligible, au lieu d'une phrase très facile à comprendre. Dans le motet qui suit** comme dans tous les autres, le plain-chant est à la partie grave. Il arrivait souvent qu'on le répétait une ou plusieurs fois.

* *Gazette musicale*, n° 9, 28 février 1836.

** Il se trouve dans le manuscrit du fonds de Vallière n° 81, olim 2736, folio xxviii recto.

J'os bien m'a-mie a - par - ler Les son ma - ri,
 Je n'os à m'a-mie a - - ler Pour son ma - ri,
 Se - cu - - - lum.

Et bai - sier et a - co - ler D'en-cos - te lui, Et lui
 Que il ne se puist de mi Gar-de don-ner, Car je

ort ja - lous cla-mer, Wi-hot aus - si, Et hors de se
 ne me puis gar-der D'en-cos - te li De son bel vi -

mai-son en-fre-mer; Et tous mes bons de m'a-mie - te
 ai-re re-gar-der, Car en - tre a-mi et a - -

a - chie - ver, Et le vi - lain fai - re mu - ser.
 mi A - niens Sont à che-ler Li mal d'a - mer.

Est-il croyable que les deux espèces de musique que nous venons de présenter aient été le résultat des inspirations d'un même homme? Les mélodies simples ne sont nullement dépourvues de chant; elles présentent, il est vrai, un peu de monotonie, mais on y rencontre de la naïveté; leur caractère même s'est conservé jusqu'à nos jours dans les villages et dans les montagnes, sous la

forme de complaintes ou de chansons. Pour l'autre musique, au contraire, destinée aux gens qui se prétendaient savants, le pédantisme seul, qui l'avait sollicitée et accueillie, put, seul aussi, la soutenir avec quelque succès jusqu'au moment où elle fut renversée par l'établissement fixe de la tonalité, pour ne se relever jamais.

BOTTÉE DE TOULMON.

LI JUS ADAN,

OU

DE LA FEUILLIE.

NOMS DES PERSONNAGES.

ADANS.
RIKECK AURRIS.
HANE LI MERCIERS.
RIKIERS.
GUILLAS LI PETIS, ou GILLOT.
MAISTRE HENRIS, ou HENRIS DE
LE HALE, père d'Adans.

LI FISISCENS.
DAME DOUCE, ou LA GROSSE
FEME.
RAINNELÉS.
LI MOINÉS.
WALÉS.
LI KEMUNS.

LI PERES AU DERVÉS.
LI DERVÉS.
CROKESOS.
MORGUE,
MAGLORE, } fées.
ARSILE,
LI OSTES.

ADANS.

Segueur, savés pour quoi j'ai mon abit can-
giet?
J'ai esté avec feme, or revois au clergiet;
Si avertirai chou que j'ai piecha songiet;
Mais je vœil à vous tous avant prendre con-
giet.
Or ne porront pas dire aucun que j'ai antés
Que d'aler à Paris soie pour nient vantés;
Chacuns puet revenir ja tant n'iert encantés:
Après grant maladie ensieut bien grans san-
tés.
D'autre part je n'ai mie chi men tans si perdu
Que je n'aie à amer loiaument entendu.
Encore part-il bien as tès quels li pos fu';
Et m'en vois à Paris.

Bien pert as grans meras
Les peines, les travaux
Qu'erent à enier.
A peine sont desces.

ADAM.

Seigneurs, savez-vous pourquoi j'ai changé
mon habit? J'ai été avec femme, maintenant
je reviens au clergé. Ainsi, je détournerai ce
que j'ai rêvé, il y a longtemps; mais je veux
auparavant prendre congé de vous tous. A
présent, aucun de ceux que j'ai hantés ne
pourra dire que je me sois vanté pour rien
d'aller à Paris. Chacun peut revenir, quelque
fasciné qu'il ait été: grande santé vient bien
après grande maladie. D'autre part je n'ai
pas tellement perdu mon temps ici que je ne
me sois appliqué à aimer loyalement. Il pa-
rait bien aux tesson ce que fut le pot. Ainsi je
m'en vais à Paris.

Jà ne seront refais
Par home crestien.
Bien part au teest quil li pot surent.
Ce dit li Filiaus.

(De Proverbes et du Filiaus, manuscrit de la Biblio-

RIKECE AURIS.

Caitis ! qu'i feras-tu ?

Onques d'Arras bons clers n'issi,
Et tu le veus faire de ti !
Che seroit grans abusions.

ADANS.

N'est mie Rikiers Amions
Bons clers et soutiex en gen livre ?

HANE LI MERCIERS.

Oïl, pour deus deniers le livre :
Je ne voi qu'il sache autre cose ;
Mais nos reprendre ne vous ose,
Tant avés-vous muale chief.

RIKIERS.

Cuidiès-vous qu'il venist à chief,
Biaus dous amis, de che qu'il dist ?

ADANS.

Chascuns mes paroles despist,
Che me sanle, et giete molt lonc ;
Mais puis que che vient au besoing,
Et que par moi m'estuet aidier,
Sachés je n'ai mie si chier
Le séjour d'Arras, ne le joie,
Que l'aprendre laissier en doie ;
Puisque Diex m'a donné engien,
Tans est que je l'atour à bien ;
J'ai chi assés me bourse escouse.

GUILLOS LI PETIS.

Que devenra dont li pagousse*,
Me commere dame Maroie ?

ADANS.

Biaus sire, avœc men père ert chi.

GUILLOS.

Maistres, il n'ira mie ensi
S'ele se puet mettre à le voie ;
Car bien sai, s'onques le connui,
Que s'ele vous i savoit hui,
Que demain iroit sans respit.

thèque du Roi, fonds de Saint-Germain-des-Prés
1239, olim n° 1830, fol. 71 recto, col. 2 et 3.)

Dans un autre manuscrit, le même proverbe est
primé de la manière suivante :

Bien pert as les moraus,
As fors mureils
Les peines, les travaux
K'i eurent les auncien.
A peine aout defeit,
Ja ne acroent resait

RIKECE AURIS.

Malheureux ! qu'y feras-tu ? Jamais bon
clerc ne sortit d'Arras, et tu veus en faire un
bon de toi ! se serait une grande erreur.

ADAM.

Rikiers Amions, n'est-il pas un bon clerc
et subtil en son livre ?

HANE LE MERCIER.

Oui, je le livre pour deux deniers : je ne
vois pas qu'il sache autre chose ; mais nul
n'ose vous reprendre, tant vous avez la tête
changeante.

RIKIERS.

Pensez-vous qu'il viendrait à bout, beau
doux ami, de ce qu'il dit ?

ADAM.

Chacun méprise mes paroles, ce me sem-
ble, et les rejette fort loin ; mais puisque cela
devient nécessaire, et qu'il me faut aider par
moi-même, sachez que je n'ai pas si chers le
séjour d'Arras et la joie que je doive laisser
pour eux l'étude. Puisque Dieu m'a donné de
l'esprit, il est temps que je le mène à bien ;
j'ai assez secoué ma bourse ici.

GUILLOT LE PETIT.

Que deviendra donc la payse, ma commere
dame Marie ?

ADAM.

Beau sire, elle sera ici avec mon père.

GUILLOT.

Maître, cela n'ira pas ainsi si elle peut
mettre en chemin ; car je sais bien, si jamais
je la connus, que si elle vous savait en route,
elle s'y mettrait demain sans répit.

Par homme crestien.

Bien pert el chief quels les oïz furent,
Ceo dist le Vilain.

(Les proverbes del Vilain, manuscrit Digby n° 86
Bibliothèque Bodléienne, folio 145 recto,
col. 1.)

*Ce mot, comme *page*, vient de *pagus*. On l'em-
ploie encore en Picardie pour désigner un *garçon*
tutier.

ADANS.

Et savez-vous que je ferai ?
Pour li espanir, meterai
De la moustarde seur mon v...

GUILLOS.

Maistres, tout che ne vous vaut nient,
Ne li cose à che point ne tient.
En n'en poés-vous aler ;
Car puis que sainte Église apaire
Deus gens, che n'est mie à refaire.
Garde estuet prendre à l'engrener.

ADANS.

Par loï ! tu dis à devinaille,
Ausi com par chi le me taille :
Qui s'en fust vardés à l'emprendre ?
Amours me prist en itel point
Ou li amans .ij. fois se point,
S'il se veut contre li deffendre :
Car pris fu au premier bouillon,
Tout droit en le varde saison,
Et en l'aspreche de jouvent,
Ou li cose a plus grant saveur ;
Car nus n'i cache sen meilleur
Pors chou qui li vient à talent.
Este faisait bel et seri,
Doux et vert et cler et joli,
Delitaule en chans d'oiseillons,
En haut bos, près de fontenele
Courans seur maille gravele ;
Adont me vint avisions
De cheli que j'ai à feme ore,
Qui or me senle pale et sore*,
Rum, amoureuse et deugie ;
Or le voi crasse, mautaille,
Tris et tenchans.

RIQUIER.

C'est grans merveille.

Virement estes-vous muables
Quant fortunes si delitaules
Aves si brièvement ouvlées :
Biea sai pour quoi estes saous.

ADANS.

Pour coi ?

ADAM.

Et savez-vous ce que je ferai ? Pour la punir, je mettrai de la moutarde sur mon...

GUILLOT.

Maître, tout cela ne vaut rien, et la chose ne tient pas à cela. Vous ne pouvez pas vous en aller ainsi ; car après que sainte Église a accouplé deux individus, ce n'est plus à refaire. Il faut prendre garde avant de s'engager.

ADAM.

Par ma foi ! tu parles comme un devin, à la manière dont tu me le tailles ici. Qui s'en fût gardé au commencement ? Amour me prit en ce point où l'amant se pique deux fois, s'il se veut défendre contre lui : car je fus pris au premier bouillon, justement dans la verte saison et dans la fougue de la jeunesse, où la chose a plus grande saveur ; car nul n'y cherche son mieux, mais ce qui lui vient à plaisir. Il faisait un été bel et serein, doux, vert et gai, délicieux par le chant des petits oiseaux. (J'étais) dans un bois de haute futaie, près d'une fontaine qui courait sur un gravier émaillé, lorsqu'il m'arriva une vision de celle que j'ai actuellement pour femme et qui me semble maintenant pâle et jaune. (Elle m'apparat alors) riante amoureuse et délicate. A présent, je la vois grosse, mal taillée, triste et chicanière.

RIQUIER.

C'est grand'merveille. En vérité, vous êtes bien changeant quand vous avez oublié si tôt des traits si délicieux : je sais bien pourquoi vous êtes saoul.

ADAM.

Pourquoi ?

L'un sor, et l'autre est blanc.

(*La Fie de saint Harenc, glorieux martyr, à la suite du Debat des deux damoysselles. Paris, Firmin Didot, 1825, pag. 64.*)

* C'est de là que vient l'expression de *hareng-sor*, pour le hareng fumé.

Il y en a de deux manières

MARQUIS.

Elle a fait courir vous
trop grand marché de ses denrées.

ADAM.

Ah ! Riquier, à che ne tient point ;
Mais Amour si le veut couint,
Et chacune graine culmine
En l'anne, et fait sauler si grande,
Se n'en cunde d'une truande
Mien que che soit une reine.
Si en valloient reluisant
D'un, tout et crespé et frémissant :
Et sont hén, noir et pendie*.

Dans le moyen âge ni homme ni femme n'était réputé beau s'il n'avait les cheveux blonds, ainsi qu'on le prouve par les passages suivants. Dans le premier, il s'agit de Sainte-More, parlant de Thélégone, et l'Épouse dit qu'il avait

les cheveux vairs et le chief blond.

(*Chansons de Protes*, manuscrit 7595, fol. clxx r^o col. 2, v. 12.)

« Quant li plot a véir,
Qu'il avoit les crins beas et blons ;
A merveille les avoit lons.

(*Contes*, v. 446. *Fabliaux et Contes*, édition de 1808, t. I, p. 208.)

« Quant li plot les crins blons et menus recercelés.

(*Contes*, t. I, p. 208.)

« Quant li plot les crins blons et menus recercelés.

(*Contes*, t. I, p. 208.)

« Quant li plot les crins blons et menus recercelés.

(*Contes*, t. I, p. 208.)

(*Contes*, t. I, p. 208.)

« Quant li plot les crins blons et menus recercelés.

(*Contes*, t. I, p. 208.)

« Quant li plot les crins blons et menus recercelés.

(*Contes*, t. I, p. 208.)

(*Contes*, t. I, p. 208.)

RIQUIER.

Elle vous a fait trop grand marché de denrées.

ADAM.

Ah ! Riquier, il ne tient point à cela ; m
Amour fascine tellement les gens ; il doi
un tel éclat à chacune des grâces dans
femme, et fait sembler cette grâce si gran
qu'on arrive à croire qu'une truande est
reine. Ses cheveux semblaient reluisans d'
raides et bouclés et frémissans : mainten
ils sont plats, noirs et pendans. Aujourd'
tout me semble changé en elle ; elle avait

Un poète dit, en parlant d'Énée :

Le cors et gent et bien mollé,
Le chief a blont recercelé.

(*Roman d'Éneas*, manuscrit du fonds de Ca
n° 27, fol. 85 verso, col. 1, vers 15.)

Moines devint, ch'en est la soume ;
Par li conseil du bon pseudoume,
Pour le siècle plus calongier,
Bertaider fist et rooignier
Sen chief d'avoit blont et poli, etc.

(*D'un chevalier qui aimoit une dame*, v. 248.
Fabliaux et Contes, édition de 1808, t. I, p. 35)

Et le contesse a Aubri regardé,
Molt le vit grant et corsu et quarré
Et avenant et des membres formé,
Gros par espauls, large par l'esbaudré,
Les piés volus et le pis bien quarré.
Blont ot le poil, menu recercelé,
Ample viare et le fron fenétré ;
Les ex ot vairs et le vis coloré.
« Dex ! dist la dame coïement à cété,
Com cis hom est de grant nobilité !
Lie la dame qui l'auroit à son gré.
Qui une fois en auroit l'amisté,
Miex li vauroit que .c. mars d'or pesé. »

(*Roman d'Aubri le Bourguignon*, recueil de B
ker, p. 174, col. 1.)

Les femmes qui avaient les cheveux noirs les
gnaient. Un archevêque de Canterbury, saint
selme, mort en 1109, dans son poème *De Contem
mundi*, entre autres reproches qu'il fait à la fen
de son temps, dit :

Quod natura sibi sapiens dedit, illa reformat ;
Quicquid et accepit dedecuisse putat.
Pungit acu, et fuco liventes reddit ocellos,
Sic oculorum, inquit, gratia major erit.
Est etiam teneras aures qui perforet, ut sie

Tout me sanle ore en li mué;
 Ele avoit front bien compassé,
 Blanc, omni, large fenestric :
 Or le voi cresté et estroit;
 Les sourchiex par sanlant avoit
 En arcant, soutiex et ligniés,
 D'un brun poil pourtrait de pinchel,
 Pour le resgart faire plus bel;
 Or les voi espars et drechiés
 Con s'il voellent voler en l'air;
 Si noir œil me sanloient vais (*sic*)*,
 Sec et fendu, prest d'acaintier
 Gros desous; delié fauchiaus
 A deus petis ploçons jumiaus,
 Ouvrans et cloans à dangier,
 Et regars simples, amoureux;
 Puis si descendoit entre deus

Aut serum aut carus pendeat inde lapis.
 Altera jejunat misere, minuitque cruorem,
 Et procerus quare palleat, ipsa facit.
 Nam quæ non pallet sibi rustica quæque videtur;
 Hic decet, hic color est verus amantis, ait.
 Hæc quoque diversis sua sordibus inficit ora.
 Sed quare; melior quantur arte color.
 Arte supercilium rarescit, rursus et arte
 In minimum mamma colligit ipsa suas.
 Arte quidem videas nigros favescente crines,
 Nititur ipsa suo membra movere loco.

(*Sancti Anselmi ex Beccense abbati Cantuariensis archiepiscopi Opera*, labore et studio D. Gabrielis Gerberoni Lutetiae Parisiorum, sumptibus Ludovici Billaine, etc. M. DC. LXXV, in-folio, p. 197, col. 2. B**.)

Les cheveux et la barbe noirs étaient si rares en France encore à la fin du treizième siècle, que Jehans, sire de Joinville, parlant des Sarrasins, disait : « Les uns gent et hydeuses sont à regarder, car les cheveux des testes et des barbes sont touz noirs. » *Histoire de saint Louis*, édition de M. Francisque Michel, Paris, Bèthune, 1830, in-18, p. 180. Aussi dans le *Roman de Guillaume d'Orange*, manuscrit de la Bibliothèque Royale n° 6985, folio 170 verso, *contes* 2, il est remarqué, à propos d'un Sarrasin, qu'il avait la barbe noire. Cependant un trouvère, faisant le portrait de saint Pierre, peut-être d'après

front bien régulier, blanc, uni, large, *fenêtré* : il me paraît maintenant ridé et étroit; elle avait, à ce qu'il me semblait, les sourcils arqués, deliés et alignés, bruns et peints avec un pinceau, pour rendre le regard plus beau; maintenant je les vois épars et dressés comme s'ils voulaient voler en l'air. Ses yeux noirs me semblaient *vairs*, secs et fendus, prêts à caresser, gros dessous; ses paupières déliées avec deux petits plis jumeaux, ouvrant et fermant à volonté; et son regard simple, amoureux. Puis descendait entre les deux (yeux) le tuyau du nez bel et droit, qui lui donnait forme et figure régulières; il soupirait de gaité. Il y avait alentour blanche joue, faisant, lorsqu'elle riait, deux fossettes un peu nuancées de rouge, et on l'apercevait des-

une peinture byzantine, dit qu'il avait la barbe noire et les moustaches tressées :

Barbe ot noire, grenons trechiez.

(*De saint Pierre et Jougleor*, v. 132. *Fabliaux et Contes*, édition de 1808, t. III, p. 286.)

* Les passages cités dans la note 1 de la page 8 du *Roman de la Violette*, édition de M. Francisque Michel, Paris, Silvestre, 1834, in-8°, et les suivans, déterminent suffisamment la signification de *vair* :

Les yeulx a aussi vers que faulcon n'espervier.

Le Livre des quatre fils Aymon, manuscrit de la Bibliothèque royale, n° 7182. Rec. de Bekker, p. VII, col. 1. v. 554.)

Les oels ot vairs comme facons mué.

(*Roman de Girard de Vienne*, recueil de Bekker, p. XIX, col. 1, v. 641.)

[Le destrier] Si ot la teste maigre, l'ueil plus vair d'un faucon.

(*Roman de Guitechin de Saissoigne*, manuscrit de l'Arsenal, in-fol B. L. F. N° 175, fol. 243 verso, col. 1, v. 2.)

Li rois est remés sengles ou bliaut giroune,
 Gros fu par les espauls, grailles par le laudré,
 Et ample ot le viaire gentement figuré,
 Les ex vairs en la teste comme facons mué :
 Tant com du[re] li siueles n'ot homme miz forme.

(*Roman de Fierabras*, manuscrit du Roi, suppl. franc. n° 180, fol. 213 recto, col. 2, v. 15.)

Les ex vairs et rians plus d'un faucon mué.

(*Id. ibid.*, fol. 214 recto, col. 9, v. 31.)

* Ces vers sont attribués par M. Thomas Wright à Alexandre Borcham, mort abbé de Cirencester en 1217.

Verap the *Foreign quarterly Review*, vol. XVI, London : 1838, p. 37.

Que manche d'ivoire entaillés
 A ches coutiaus à demoisele ;
 Plate banque, ronde gambete,
 Gros braon, basse quevillète ;
 Pié vutic, haingre, à peu de char.

En li avoit itel devise :

Si quit que desous se chemise
 Naloit pas li seurplus en dar ;
 Et ele perchut bien de li
 Que je l'amoie miez que mi,
 Si se tint vers moi fierement ;
 Et ce plus fiere se tenoit,
 Plus et plus croistre en mi faisoit
 Amour et desir et talent ;
 Avec se merla (sic) jalousie,
 Desesperanche et derverie,
 Et plus et plus foi en ardeur
 Pour s'amour, et mains me connui,
 Tant d'aine pois aise je ne fui,
 Seur fait d'un maistre .i. seigneur.

Bonnes gens, ensi fui-jou pris
 Par Amours, qui si m'eut souspris ;
 Car faitures n'ot pas si beles
 Comme Amours le me fist sanler,
 Et Desirs le me fist goustier
 A le grant saveur de Vaucheles.
 S'en drois que je me reconnoisse
 Tout avant que me feme angroisse,
 Et que li cose plus me coust ;
 Car mes fains en est apaiés.

RIQUIER.

Maîtres, se vous le me laissiés,
 Ele me venroit bien à goust.

MAISTRE ADAM.

Se vous en mesquerroie à pieche.
 Bien prai que il ne m'en mesquieche ;
 N'ai mestier de plus de mehaing,
 Ains vaurrai me perte rescourre,
 Et pour aprendre à Paris courre.

MAISTRE HENRI.

A l'beu dous fiex, que je te plaing,
 Quant tu es chi tant attendu,
 Et pour l'ame ten tans perdu ;
 Or lai que sages, reva-t'en t.

GUILLOT LE PETIT.

Or li donnez dont de l'argent ;
 Pour nient n'est-on mie à Paris.

MAISTRE HENRI.

Las ! dolans ! où seroit-il pris ?
 Je n'ai mais que .xxix. livres.

du pied basse, et son pied arqué et maigre,
 avec peu de chair.

Telle était la description de sa beauté : je pense que sous sa chemise, le reste ne valait pas moins. Elle aperçut bien vite que je l'aimais plus que moi-même, en conséquence elle me traita avec fierté ; et plus elle était fière, plus elle faisait croître en moi l'amour, le désir et la passion ; à ces sentiments se mêlèrent la jalousie, le désespoir et le délire, et l'amour que je ressentais pour elle s'embrasa de plus en plus, et je perdis tout empire sur moi ; en sorte que depuis je ne fus aise que lorsque de clerc je devins mari.

Bonnes gens, ainsi fus-je pris par Amour, qui m'avait fasciné ; car elle n'avait pas les traits aussi beaux qu'il me les avait fait apparaître, et Desir me fit venir l'eau à la bouche à ma sortie de Vauxelles. Il est donc convenable que j'ouvre les yeux, avant que ma femme devienne enceinte, et que la chose me coûte davantage ; car ma faim est apaisée.

RIQUIER.

Maître, si vous me la laissiez (votre femme), elle serait bien à mon goût.

MAISTRE ADAM.

Je n'ai pas de peine à vous croire. Je prie Dieu qu'il ne m'en mésavienne pas ; je n'ai pas besoin de plus de chagrin, mais je veux recouvrer ce que j'ai perdu et courir à Paris pour apprendre.

MAISTRE HENRI.

A l'beau dous fiex que je te plains d'avoir tant attendu ici et d'avoir perdu ton temps pour une femme. Maintenant, agis en sage, va-t'en.

GUILLOT LE PETIT.

Or donne-lui donc de l'argent : on ne vit pas pour rien à Paris.

MAISTRE HENRI.

Hélas ! malheureux que je suis, où le prendrai-je ? je n'ai plus que vingt-neuf livres.

HANE LI MERCIERS.

Pour le c. ! Dieu ! estes-vous ivres ?

MAISTRE HENRI.

Naie, je ne bui hui de vin !
J'ai tout mis en canebustin ;
Honnis soit qui le me loa !

MAISTRE ADAM.

Quia, kia, kia, kia ?
Or puis seur chou estre escoliers.

MAISTRE HENRI.

Biaus fiex, fors estes et légiers,
Si vous aiderés à par vous ;
Je sui .j. vieus hom plains de tous,
Enfers et plains de rume, et fades.

LI FISISCIENS.

Bien sai de coi estes malades.
Foi que doit vous, maistre Henri ;
Bien voi vo maladie chi :
C'est un maus c'on clame avarice.
S'il vous plaist que je vous garisce,
Coïement à mi parlerés.
Je sui maistre bien acanlés,
S'ai des gens amont et aval
Cui je garirai de cest mal ;
Nomméement en ceste vile
En ai-je bien plus de .ij. mile
Où il n'a respas ne confort.
Halois en gist jà à le mort
Entre lui et Robert Cosiel,
Et ce Bietu le Faveriel.
Aussi fait trestous leur lignages.

GUILLOS LI PETIS.

Par foi ! che n'iert mie damages
Se chascuns estoit mors tous frois.

LI FISISCIENS.

Aussi ai-jou deus Ermenfrois,
L'un de Paris, l'autre crespin,
Qui ne font fors traire à leur fin
De ceste cruel maladie,
Et leur enfant et leur lignie ;
Mais de Haloï est-che grans hïdes,
Car il est de lui omicides.
S'il en muert c'ert par s'ocoïson,
Car il acate mort pissou ;
S'est grans merveille qu'il ne criève.

MAISTRES HENRI.

Maistres, qu'est-che chi qui me lieve ?
Vous connessiés-vous en cest mal ?

LI FISISCIENS

Preudons, as-tu point d'orinal ?

HANE LE MERCIER.

Ventrebleu ! êtes-vous ivre ?

MAITRE HENRI.

Nenni ! je n'ai pas bu de vin d'aujourd'hui.
J'ai tout mis en gage ; honni soit qui me le
conseilla !

MAITRE ADAM.

Quia (parce que), kia, kia, kia ? Sur ce,
je puis maintenant être écolier.

MAITRE HENRI.

Beau fils, vous êtes fort et léger, vous vous
aiderez par vous-même. Je suis un vieil
homme plein de toux, infirme et plein de
rhume, et languissant.

LE MÉDECIN.

Je sais bien de quoi vous êtes malade, (par
la) foi que je vous dois, maitre Henri ; je vois
bien votre maladie : c'est un mal que l'on
appelle avarice. S'il vous plaît que je vous
guérisse vous me parlerez tranquillement.
Je suis un maitre bien achalandé, j'ai des
gens là-haut et là-bas que je guérirai de ce
mal ; nommément j'en ai dans cette ville plus
de deux mille qui n'ont ni (espoir de) guéri-
son ni reconfort. Halois en est déjà à l'ar-
ticle de la mort, lui et Robert Cosiel et ce
Bietu le Faveriel. Il en est ainsi de toute leur
lignée.

GUILLOT LE PETIT.

Par (ma) foi ! ce ne serait pas dommage si
chacun d'eux était mort tout raide.

LE MÉDECIN.

J'ai aussi deux Ermenfrois, l'un de Paris,
l'autre de Crespy (en Valois), qui ne font que
tirer à leur fin de cette cruelle maladie, (ou)
leurs enfans et leur lignée. Mais quant à
Haloï, c'est une horreur, car il est homicide
de lui-même. S'il en meurt ce sera de sa
faute, car il achète du poisson mort. C'est
grande merveille s'il n'en crève pas.

MAITRE HENRI.

Maitre, qui est-ce qui me lève ? Vous con-
naissiez-vous à ce mal ?

LE MÉDECIN.

Brave homme, n'as-tu point d'urinal ?

MAISTRE HENRI.

, maîtres, vés-ent chi un.

LI FISISCIENS.

s-tu orine à engun?

MAISTRE HENRI.

Oil.

LI FISISCIENS.

Idont, Diex i ait part!
as le mal Saint-Liéart*,
us preudons, je n'en vœil plus uir.

MAISTRES HENRI.

istres, m'en estuet-il gésir?

LI FISISCIENS.

nil, jà pour chou n'en gerrés.
ai .iiij. ensi atirés
malades en ceste vile.

MAISTRES HENRI.

i sont-ils?

LI FISISCIENS.

Jehans d'Auteville,
illaume Wagon, et li tiers
non Adans li Anstiers**.
ascuns est malades de chiaus,
trop plain emplir lor bouchiaus;
pour che as le ventre enflé si.

DOUCE DAME.

aus maîtres, consillie-me aussi,
si prendés de men argent,
li ventres aussi me tent
si fort que je ne puis aler.
J'ai apportée pour moustrer
vous de .iiij. lieues m'orine.

LI FISISCIENS.

his mauz vient de gesir souvine;
lame, ce dist chis orinaus.

LE SAINT-LIÉART ou LÉONARD : mal d'enfant.
suppait saint Léonard pour le soulagement des
enceintes, et pour les prisonniers. Suivant
piede dorée, ce saint, qui vivait du temps de
saurait obtenu la délivrance d'une reine,
en un milieu des forêts par les douleurs de
l'enfant; il aurait aussi brisé les chaînes de
des prisonniers, avec des circonstances
si singulières que la crédulité du moyen-âge pouvait
croire. La Rte de saint Léonard tombe le
samedi.

Mariages est mauz liens.

Ainsi ne s'ait saint Julien

Qui pelerait errans herberge,

Et saint Léonard qui delferge

MAITRE HENRI.

Oui, maître, en voici un.

LE MÉDECIN.

Fis-tu urine à jeun?

MAITRE HENRI.

Oui.

LE MÉDECIN.

Eh! bien, Dieu y ait part! Tu as le mal
de Saint-Léonard. Beau *prudhomme*, je n'en
veux plus rien entendre (parler).

MAITRE HENRI.

Maître, faut-il me mettre au lit?

LE MÉDECIN.

Nenni, vous ne vous aliteriez pas pour
cela. J'ai déjà trois malades en pareil état
dans cette ville.

MAITRE HENRI.

Qui sont-ils?

LE MÉDECIN.

Jean d'Auteville, Gnillaume Wagon, et
le troisième a pour nom Adam le *Anstier*.
Chacun d'eux est malade parce qu'ils rem-
plissent trop leurs tonneaux (ventres); c'est
pour cela que tu as le ventre si enflé.

DOUCE DAME.

Beau maître, conseillez-moi aussi, et pre-
nez de mon argent, car le ventre aussi me
tend si fort que je ne puis aller. J'ai apporté
pour vous la montrer, de trois lieues mon
urine.

LE MÉDECIN.

Ce mal vient de coucher sur le dos; dame,
c'est ce que dit l'urinal.

Les prisonniers bien repentans,
Quand les voit à soi démentans.

(*Le Roman de la Rose*, édition de Miron, Paris,
P. Didot, 1814, t. II, p. 216, v. 8871.)

**Fabricant de *hanstes* ou *bois de lances*.

Hé! sire Pierre li Anstiers,
Ki tant avés esté entiers
De mi aider à mon besoing.
Conforté m'avez volentiers.

(*Congé Baude Fastoul*, v. 49. *Fabliaux et Contes*,
édition de 1808, t. J, p. 113.)

Voyez aussi vers 505 du même ouvrage: il y est
question d'*Adam l'Anstiers*. Au vers 564 se
trouve une femme nommée *Sarain l'Anstière*.

DOUCE DAME.

Vous en mentés, sire ribaus;
Je ne sui mie tel barnesse.
Onques pour don ne pour premesse
Tel mestier faire je ne vauc.

LI FISISCIENS.

Et j'en ferai warder ou pauc,
Pour acomplir vostre menchongne.
Rainelet, il convient c'on oigne
Ten pauc, liève sus .j. petit;
Mais avant esteut c'on le nit.
Fait est. Rewarde en ceste crois,
Et si di chou que tu i vois.

DOUCE DAME.

Bien vœil, certes, c'on die tout.

RAINNELETS.

Dame, je voi chi c'on vous f....
Pour nului n'en chelerai rien.

LI FISISCIENS.

Enhenc, Dieus! je savois bien
Comment li besoigne en aloit.
Li orine point n'en mentoit.

DOUCE DAME.

Tien, honnis soit te rouse teste!

RAINNELETS.

Anwa! che n'est mie chi feste.

LI FISISCIENS.

Ne t'en caut, Rainelet, biaux liex.
Dame, par amours, qui est chiex
De cui vous chel enfant avez?

DOUCE DAME.

Sire, puisque tant en savés,
Le seurplus n'en chelerai jà:
Chiex viex leres le vaegna.
Si puisse-jou estre delivre!

RIKIER.

Que dist cele feme? est-ele yvre?
Me met-ele sus son enfant?

DOUCE DAME.

Oil.

RIKIER.

N'en sai ne tant ne quant;
Quand futs avenus chis affaires?

DOUCE DAME.

Par soy! il n'a encore waires;
Che fu .j. peu devant quaresme.

GUILLOS.

Ch'est trop bon à dire vo feme?
Rikier, li volés plus mander?

DOUCE DAME.

Vous en mentez, sire ribaud; je
pas une femme de ce genre. Jamais
don ni pour promesse je ne voulds
pareil métier.

LE MÉDECIN.

Et je ferai regarder au pouce, po
voiler votre mensonge. Rainelet, il
oindre ton pouce, lève-toi un peu; mais
il faut qu'on le nettoie. C'est fait. R
en cette croix, et dis ce que tu y vois.

DOUCE DAME.

Je veux bien, certes, qu'on dise to

RAINNELET.

Dame, je vois ici qu'on vous caresse
personne je n'en cé erai rien.

LE MÉDECIN.

Hein! hein! Dieu! je savais bien
ment la besogne allait. L'urine n'en
point.

DOUCE DAME.

Tien, honnie soit ta tête rousée!

RAINNELET.

Anwa! ce n'est pas ici fête.

LE MÉDECIN.

Ne t'en chaille, Rainelet, beau fils.
par amitié, (dites-moi) quel est celui
vous avez cet enfant.

~~RAINNELET.~~

Sire, puisque vous en savez tant, je
cherai pas le surplus: ce vieux larre
gendra. Puissé-je en être débarrassé.

RIQUIER.

Que dit cette femme? est-elle ivre?
elle son enfant sur mon compte?

DOUCE DAME.

Oui.

RIQUIER.

Je n'en saisi ni peu ni prou; quand
cette affaire?

DOUCE DAME.

Par (ma) foi! il n'y a pas encore long-
ce fut un peu avant carême.

GUILLOT.

C'est trop bon à dire à votre femme
quier, voulez-vous lui mander (quelque
de) plus?

RIKIER.

Ha ! gentex hom , laissiés ester ,
 Pour Dieu n'esmovés mie noise ,
 Ele est de si male despoise
 Qu'ele croit che que point n'avient.

GUILLOS.

A di foy bien ait cui on crient ;
 Je tieng à sens et à vaillanche
 Que les femes de le waranche
 Se font cremir et resoigner.

HANE.

Li feme aussi Mathieu l'Ans tier ,
 Qui fu feme Ernoul de le Porte ,
 Fait que on le crient et deporté ;
 Des ongles s'aie et des dois
 Vers le baillieu de Vermendois ;
 Mais je tieng sen baron à sage
 Qui se taist.

RIKECE.

Et en che visnage
 A chi aussi .ij. baisselètes ,
 L'une en est Margos as Pumetes
 Li autre Aélis au Dragon ;
 Et l'une tenche sen baron ,
 Li autre .iiij. tans parole.

GUILLOS.

A ! vrais Diex ! apporte une estoile !
 Chis a nommé deus anemis.

HANE.

Maistre , ne soiés abaubis
 S'il me convient nommer le voe.

ADANS.

Ne m'en caut , mais qu'ele ne l'oe ;
 Sen sai-je bien d'aussi tenchans :
 Li feme Henri des Argans ,
 Qui grate et resproe c'uns cas ,
 Et li feme maistre Thoumas
 De Darnestal qui maint labors.

HANE.

Cetes ont .c. diables ou cors ,
 Se je fui onques flex men pere.

ADANS.

Ami a dame Eve vo mere.

HANE.

Vo feme , Adan , ne l'en doit vaires.

LE MOINES.

Seigneur , me sires sains Acaires

Grand parut être l'altération de celui de saint

RIQUIER.

Ah ! gentil homme , laissez cela ; pour Dieu
 ne faites pas de bruit ; elle est de si mau-
 vaise aloi qu'elle croit ce qui n'arrive point.

GUILLOT.

Ah ! je dis qu'il faut tenir sa foi envers qui
 l'on craint. Je tiens à sens et à vaillance que
 les femmes par leur défense se fassent crain-
 dre et respecter.

HANE.

La femme aussi de Mathieu l'Ans tier , qui
 fut femme d'Arnoul de la Porte , fait qu'on
 la craint et qu'on la supporte ; elle s'aide des
 ongles et des doigts vis-à-vis du bailli de
 Vermandois ; mais je tiens son mari à sage
 qui se taît.

RIQUIER.

Et dans ce voisinage il y a aussi deux
 femmes : l'une d'elles est Margot aux Pom-
 mettes , et l'autre Aélis au Dragon ; et l'une
 tence son mari , l'autre parle quatre fois au-
 tant.

GUILLOT.

A ! vrai Dieu ! apporte une étoile ! celui-ci
 a nommé deux diables.

HANE.

Maltre , ne soyez pas étonné s'il me faut
 nommer la vôtre.

ADAM.

Il ne m'importe , pourvu qu'elle ne l'en-
 tende. J'en sais bien d'aussi querelleuses :
 la femme d'Henri des Argans , qui gratte et
 se hérise comme un chat , et la femme de
 maltre Thomas de Darnestal qui mène les
 travaux.

HANE.

Celles-là ont cent diables au corps , si je
 fus oncques le fils de mon père.

ADAM.

Dame Eve votre mère en a autant.

HANE.

Votre femme , Adam , n'est guère en reste
 avec elle.

LE MOINE.

Seigneurs , monseigneur saint Acaire vous

Macaire , disciple de saint Antoine , dont la vie est
 une des plus singulières de la *Légende dorée*.

Vous est chi venus visiter;
 Si l'aprouchiés tout pour ouurer,
 Et si mesche chascuns s'offrande,
 Qu'il n'a saint de si en Irlande
 Qui si beles miracles fache;
 Car l'anemi de l'ome encache
 Par le saint miracle devin,
 Et si warist de l'esvertin
 Communement et sos et sotes;
 Souvent voi des plus ediotés
 A Haspre, no moustier, venir,
 Qui sont haitié au departir:
 Car li sains est de grant mérite,
 Et d'une abenguete petite
 Vous poés bien faire du saint.

MAISTRE HENRI.

Par foy! dont lo-jou c'on i maint
 Walet ains qu'il voist empirant.

RIQUIERS.

Or chà, sns, Walet! passe avant:
 Je cuit plus sot de ti n'i a.

WALÉS.

Sains Acaires que Diex kia,
 Donne-me assés de poi pilés*,
 Car je sui, voi, un sot clamés;
 Si sui moult lié que je vous voi,
 Et si t'aport, si con je croi,
 Biau nié, .j. bon fromage cras:
 Tou maintenant le mengeras;
 Autre feste ne te sai faire.

MAISTRE HENRI.

Walet! foy que dois saint Acaire!
 Que vauroies-tu avoir mis,
 Et tu fusses mais à toudis
 Si bons menestrens con tes pere?

* POI PILÉS : pois écrasés, purée. Cette expression, qui semble devoir être prise dans le sens naturel dans le vers 342 du *Jeu Adam*, a diverses significations chez nos vieux écrivains. On appelait ainsi les farces et les soties à cause du mélange de folies et de choses sérieuses qui s'y rencontrait. On donnait aussi ce nom au lieu où ces pièces burlesques étaient représentées, comme dans ce passage des *Avantures du Baron de Farneste*, liv. III, chap. 10 : « Nous estions à la comédie aux poids pilés, un Parisien bestu de biolet se leboit à tous coups et m'empeschoit la buë des youurs, » etc. (T. II, p. 31 de l'édition de M. BCC. XXII.) On lit aussi dans le *Moyen de parvenir*, sous le n° XXI, t. I, p. 130, de l'édition

est venu visiter ici. Approchez-vous tous pour le prier, et que chacun mette son offrande; car il n'y a saint d'ici jusqu'en Irlande qui fasse d'aussi beaux miracles : en effet il chasse le diable (hors) de l'homme par le saint miracle divin, et il guérit de la démence communément les fous et les folles. Souvent je vois venir à Haspre, notre monastère, des plus idiots qui sont guéries à leur départ; car le saint est de grand mérite et avec une petite aumône vous pouvez faire (du) bien du saint.

MAISTRE HENRI.

Par (ma) foi! je suis d'avis alors qu'on y mène Walet avant qu'il aille en empirant.

RIQUIER.

Or chà! sus, Walet! passe avant: je crois qu'il n'y a pas plus fou que toi.

WALÉS.

Saint Acaire que Dieu ch..., donne-moi assez de pois pilés; car je suis, vois(-tu), appelé fou. Je suis très joyeux de vous voir, et je t'apporte, comme je crois, beau neveu, un bon fromage gras : tout maintenant tu le mangeras; je ne sais te faire autre fête.

MAISTRE HENRI.

Walet! (par la) foi que tu dois à saint Acaire, que voudrais-tu avoir donné pour être toujours aussi bon ménétrier que ton père?

de 1757. « Vous m'avez empêché de faire le comédien de madame des Manigances, que vous avez nommé reine des pois pilés, parce qu'à la cour elle étoit bien plus chichement habillée que les autres. » Nicolas Joubert, sieur d'Angoulevant, Prince de Sots, prenait le titre d'archipoète des pois pilés. Un passage d'une lettre de Malherbe à Peiresc du 21 mars 1607, donne le véritable sens de ce mot qui s'était pour ainsi dire perdu comme celui de beaucoup d'expressions populaires : « C'est assez monsieur; il faut finir mes fâcheux discours, qui sont plutôt pois pilés, c'est-à-dire une purée, » saluigondis, qu'une lettre. » (Lettre de Malherbe à Peiresc; Paris, Blaise, 1822, in-8°, p. 24.)

WALÉS.

Biau nié, aussi bon vielere
Vaurvie ore estre comme il fu,
Et ou m'eüst ore pendu,
Ou on m'eüst caupé le teste.

LI MOINES.

Par foi! voirement est chis beste,
Droit a s'il vient à saint Acaire.
Walet, baise le saintuaire
Errant pour le presse qui sourt.

WALÉS.

Baise aussi, biaux niés Walaincourt.

LI MOINES.

Ho! Walet, biaux niés, va te air.

DAME DOUCE.

Pour Dieu, sire, voeilliés me oïr :
Chi envoient deus estrelins
Colars de Bailloel et Heuvins,
Car il ont ou saint grant fianche.

LI MOINES.

Bien les connois très k'es enfanche,
Caloient tendre as pavillons.
Metés chi devenus ches billons,
Et puis les amenés demain.

WALÉS.

Wes-chi pour Wautier Alemain,
Faites aussi prier pour lui :
Aussi est-il malades hui
Du mal qui li tient ou chervel.

HANE.

Or en faisons tout le vieel,
Pourchou c'on dit qu'il se coureche.

LI REMUNS.

Noie?

LI MOINES.

N'est-il mais nus qui meche?
Avez-vous le saint ouvlié?

HENRI DE LE HALE.

Li ves-chi .j. mencaut de blé
Pour Jehan le Keu, no serjant;
A saint Acaire le command.
Facha que il li a voué.

LI MOINES.

Frère, tu l'as bien commandé :
Et ch'est-il, qu'i ne vient chi?

HENRI.

Li mans l'a rengrami,
L'a en .j. petit coukiet;
Mais revendra chi à piet,
Miez platet, et il ara miex.

WALÉS.

Beau neveu, je voudrais être à présent
aussi bon joueur de vielle comme il fut,
m'eût-on maintenant pendu, ou m'eût-on
coupé la tête.

LE MOINE.

Par (ma) foi! celui-ci est vraiment une
bête, il doit venir à saint Acaire. Walet, baise
le reliquaie tout de suite à cause de la foule
qui s'avance.

WALÉS.

Baise (-le) aussi, beau neveu Walaincourt.

LE MOINE.

Ho! Walet, beau neveu, va t'asseoir.

DAME DOUCE.

Pour Dieu, sire, veuillez m'entendre : Co-
lars de Bailleul et Heuvin envoient ici deux
esterlings, car ils ont grande confiance dans
le saint.

LE MOINE.

Je les connais bien depuis l'enfance, qu'ils
allaient tendre aux pavillons. Mettez-ici ces
pièces de monnaie, et puis amenez-les de-
main.

WALÉS.

Voici pour Wautier Alemain, faites aussi
prier pour lui : il est aussi malade aujour-
d'hui du mal qui lui tient au cerveau.

HANE.

Maintenant faisons toute sa volonté, pour
cela qu'on dit qu'il se courrouce.

LE COMMUN.

(La) mienne?

LE MOINE.

N'y a-t-il plus personne qui mette? Avez-
vous oublié le saint?

HENRI DE LA HALE.

Et voici une mesure de blé pour Jean le
Keu, notre serviteur; je le recommande à
saint Acaire. Voici long-temps qu'il lui a
fait un vœu.

LE MOINE.

Frère, tu l'as bien recommandé : et où
est-il, qu'il ne vient ici?

HENRI.

Sire, le mal l'a rendu plus malade, et on
l'a un peu couché; demain il reviendra ici à
pied, s'il plait à Dieu, et il aura mieux.

LI PERES.

Or chà ! levés-vous sus, biaux fiex ;
Si venés le saint aourer.

LI DERVÉS.

Que c'est ? me volés-vous tuer ?
Fiex à putain^{*}, leres, érites,
Créés-vous, lâches ypocrites.
Laissie-me aler, car je sui rois.

LI PERES.

A ! biaux doux fiex, séés-vous cois,
Ou vous arés des enviaus.

LI DERVÉS.

Non ferai ; je sui uns crapaus,
Et si ne mengue fors raines.
Escoutés : je fais les araines.
Est-che bien fait ? ferai-je plus ?

LI PERES.

Ha ! biaux dous fiex, séés-vous jns ;
Si vous metés à genoillons,
Se che non, Robers Soumillons,
Qui est noviaus prinches du pui^{**},
Vous ferra.

LI DERVÉS.

Bien kie de lui :

Je sui miex prinches qu'il ne soit.
A sen pui canchon faire doit
Par droit maistre Wautiers as Paus,
Et uns autres leur paringaus,
Qui a non Thoumas de Clari :
L'autr'ier vanter les en oï.
Maistre Wautiers jà s'entremet
De chanter par mi le cornet,
Et dist qu'il sera courounés.

MAISTRE HENRIS.

Dont sera chou au ju des dés^{***},
Qu'il ne quierent autre déduit.

* Ce mot avait autrefois une autre acception :

Feme n'est pute s'ele n'a home tué,
Ou son enfant mordri et afoié.

(*Roman d'Ogier* par Raymbert de Paris, manuscrit
de la bibliothèque de l'évêque Cosin, à Durham,
marqué V. II. 17, fol. 72 verso, col. 1, v. 21.)

** Espèce d'académie ou de cour d'amour. Il y avait
à Rouen le puy de l'Immaculée Conception qui exis-
tait dès le XI^e siècle ; il y avait aussi le puy de Va-
lenciennes. Le passage suivant semblerait indiquer

LE PÈRE.

Or chà ! levez-vous, beau fils, et venez
le saint.

LE FOU.

Qu'est-ce ? me voulez-vous tuer ? Fi-
p..., larrons, hérétiques, croyez-vous, les
hypocrites. Laissez-moi aller, car je sui

LE PÈRE.

Ah ! beau doux fils, asseyez-vous
quillement, ou vous aurez des enviaus.

LE FOU.

Non ferai(-je) ; je suis un crapaud, et
mange que des grenouilles. Ecoutez :
les araignées. Est-ce bien fait ? ferai-
je plus ?

LE PÈRE.

Ah ! beau doux fils, asseyez-vous ;
vous à genoux, sinon Robert Soumillons
qui est nouveau prince du puy, vous
perera.

LE FOU.

Je ch... bien de lui : je suis plus
qu'il n'est. Maître Wautiers aux Pous
faire chanson par droit à son puy, et
tre leur égal, qui a nom Thomas de
l'autre jour je les entendis s'en vanter.
Maître Wautiers se mêle déjà de chanter
le cornet, et dit qu'il sera couronné.

MAÎTRE HENRI.

Ce sera donc au jeu des dés, car
cherchent d'autre amusement.

que la ville d'Arras possédait une réunion
genre :

Beau m'est del pui que je voi restoré ;
Pour sostenir amour, joie et jovent
Fu establis et de joliete,
En ce le voi essauchier bonement

(*Chanson de Vilains d'Arras*, manuscrit
supplément français, n° 184, folio 59 v°)

*** Le passage suivant, qui est inédit, nous
quels étaient les jeux en usage en France
XIII^e siècle :

Au cuer trop de duel et d'ire ai
D'une cose le je dirai,

LI DERVÉS.

Escoutés que no vache muit;
Maintenant le vois faire prains.

LI PERES.

A ! sos puans, ostés vos mains
De mes dras, que je ne vous frape.

LI DERVÉS.

Qui est chieus clers à cele cape ?

LI PERES.

Biaus flex, c'est uns Parisiens.

LI DERVÉS.

Che saale miex uns pois baiens,
Bau !

LI PERES.

Que c'est ? Taisiés pour les dames.

LI DERVÉS.

Si li sousvenoit des bigames,
Il en seroit mains orgueilleus.

RIQUIERS.

Enhenc ! maistre Adan, or sont .ij. ;
Bien sai que ceste-chi est voe.

ADANS.

Que set-il qu'il blâme ne loe ?
Point n'a conte à cose qu'il die ;
Ne bigames ne sui-je mie,
Et s'en sont-il de plus vaillans.

MAISTRE HENRI.

Certes, li meffais fu trop grans,
Et chascuns le pape encosa
Quant tant de bons clers desposa.
Nepourquant n'ira mie ensi,
Car aucun se sont aati
Des plus vaillans et des plus rikes,
Qui ont trouvées raisons friques,
Qu'il prouveront tout en apert
Que nus clers, par droit, ne desert
Pour mariage estre asservis;
Ou mariages vaut trop pis

Et si n'a fors que cautes,
Les oens sont trop deghistés.
Si m'est Diens, li rois de France,
Par son grant sens et par souffrance,
A tous les jus abandonés.
Li rois n'est si à jouz donnés
K'il veut c'on jut à la griesche,
De jouz ne li est point acsés;
A ju d'enbès, à ju des tables;
Ces oens sont asés raisnables.
Or oïde ces faites babones!
Li rois veut bien c'on jete as sucs,
Si veut bien c'on jut au galet,

LE FOU.

Ecoutez que notre vache mugit; maintenant je vais la rendre pleine.

LE PÈRE.

Ah ! sot puant, ôtez vos mains de mes habits, que je ne vous frappe.

LE FOU.

Quel est ce clerc avec cette cape ?

LE PÈRE.

Beau fils, c'est un Parisien.

LE FOU.

Celui-ci ressemble micux à un pois noir.
Bau !

LE PÈRE.

Qu'est-ce ? Taisez-vous pour les dames.

LE FOU.

S'il lui souvenait des bigames, il en serait moins orgueilleux.

RIQUIER.

Enhenc ! maître Adam, (elles) sont deux à présent ; je sais bien que celle-ci est la vôtre.

ADAM.

Que sait-il de ce qu'il blâme ou loue ? l'on ne tient point compte de chose qu'il dise ; ni je ne suis bigame, et ils en valent davantage.

MAÎTRE HENRI.

Certes, le méfait fut trop grand, et chacun accusa le pape quand il déposa tant de bons clercs. Cependant cela n'ira pas ainsi, car quelques-uns des meilleurs et des plus riches se sont roidis ; ils ont trouvé de bonnes raisons par lesquelles ils prouveront clairement que nul clerc, suivant le droit, ne mérite pour se marier d'être réduit en servitude ; ou le mariage est pire que l'état de concubinage. Comment, les prélats ont l'avantage d'avoir des femmes à rechanger sans changer leur

Et li viellart et li vallet
Escremir et poire faucon ;
Li doivent juer li bricon.
Tout con ne prise-il .ij. cokilles.
Li rois veut bien c'on jut as billas,
Il a juré son doit manel
K'il veut c'on jut au briconel
Et à le croce par raison,
Quant li gelée est en saison.

(Manuscrit du Roi, supplément français, n° 184,
fol. 214 verso, col. 2.)

Que demourer en soignantage.
 Comment, ont prélas l'avantage
 D'avoir femes à remuier,
 Sans leur privilege cangier,
 Et uns clers si pert se franchise
 Par espouser en sainte Église
 Fame qui ait autre baron !
 Et li fil à putain laron,
 Où nous devons prendre peiture,
 Mainent en pechié de luxure
 Et si goent de leur clergie !
 Romme a bien le tierche partie
 Des clers fais sers et amatis.

GUILLOS.

Plumus s'en est bien aatis,
 Se se clergie ne li faut,
 Qu'il r'avera che c'on li taut ;
 Poura metre .j. peson d'estoupes.
 Li papes, qui en chou eut coupes,
 Est eueureux quant il est mors ;
 Jà ne fust si poissans ne fors
 C'ore ne l'eüst desposé.
 Mal li eüst onques osé
 Tolir privilege de clerc,
 Car il li eüst dit espreç
 Et si eüst fait l'escarbote.

HANE.

Mout est sages, s'il ne radote ;
 Mais Mados et Gilles de Sains
 Ne s'en atissent mie mains.
 Maistres Gilles ert avocas ;
 Si metera avant les cas
 Pour leur privilege r'avoir,
 Et dist qu'il livrera s'avoir
 Se Jehans Crespins livre argent ;
 Et Jehans leur a en couvent
 Qu'il livrera de l'aubenaille * ;
 Car mout ert dolans s'on le taille.
 Chis fera du frait par tout fin.

MAISTRE HENRI.

Mais près de mi sont doi voisins
 En cité qui sont bon notaire ;
 Car il s'atissent bien de faire
 Pour nient tous les escriis du plant ;
 Car le fait tiennent à trop lait,
 Pour chou qu'il sont andoi bigame.

* Droit d'aubaine, succession du seigneur
 aux aubains, ou étrangers, qui mouraient sur sa

privilege, et un clerc perd ainsi sa
 en épousant en sainte église femme
 autre mari ! et les fils de p..., les
 lesquels nous devons prendre mo
 meurent dans le péché de luxure et
 à ce point de leur caractère de cle
 a bien réduit la troisième partie de
 l'état de servitude et de main-mor

GUILLOT.

Plumus s'est bien décidé, si sa
 clerc ne lui manque pas, a ravoir
 lui enlève. Il pourra mettre une co
 toupes. Le pape, qui en cela est
 est heureux d'être mort. Il n'eût p
 lement puissant ni fort que celui-ci
 déposé. Il lui serait advenu malhe
 lui enlèver son privilege de clerc, car
 mus) lui aurait dit espreç et aurai
 carbote.

HANE.

Il est sage, s'il ne radote pas ; et
 et Gilles de Sens ne s'en roidissent p
 Maître Gilles était avocat ; il mettra
 les cas pour r'avoir leur privilege
 dit qu'il livrera son avoir si Jean
 donne de l'argent ; et Jean est con
 livrera de l'aubenaille ; car il sera
 si on l'impose à la taille. Celui-ci
 bruit de toute manière.

MAÎTRE HENRI.

Mais près de moi sont deux voisins
 qui sont bons notaires, car ils se
 bien de faire pour rien tous les escri
 cès : ils tiennent le fait pour trop
 cela qu'ils sont tous les deux biga

terre. Voyez le *Glossaire du droit français*
 de Laurière.

GUILLOS.

Qui sont-il ?

MAISTRE HENRI.

Colars Fou-se-dame,
Et s'est Gilles de Bouvignies.
Chist noteront par aaties,
Ensanle plaideront pour tous.

GUILLOS.

Enhenc ! maistre Henri, et vous,
Plus d'une feme avés éue ;
Et s'avoir volés leur aieue
Metre vous i couvient du voe.

MAISTRE HENRI.

Gillot, me faites-vous le moe ?
Par Dieu ! je n'ai goutte d'argent ;
Si n'ai mie à vivre granment,
Et si n'ai mestier de plaidier,
Point ne me couvient resoignier
Les tailles pour chose que j'aie.
Il prengnent Marien le Jaie :
Aussi set-ele plais assés.

GUILLOS.

Voire, voir, assés amassés.

MAISTRE HENRI.

Non fai, tout emporte li vins.
J'ai servi lonc tans eskievins,
Si ne vœil point estre contre aus ;
Je perderoie anchois .c. saus
Que g'ississe de leur acort.

GUILLOS.

Toudis vous tenés au plus fort,
Che wardés-vous, maistre Henri.
Par foi ! encore est-che bien chi
Uns des trais de la vielle danse.

LI DERVÉS.

Ahai ! chis a dit comme Manse
Le Geule : je le vois tuer.

LI PERES AU DERVÉ.

A ! bians dous flex, laissiés ester :
C'est des bigames qu'il parole.

LI DERVÉS.

Et vés me chi pour l'apostoile !
Faites-le donc avant venir.

LI MOINES.

Aimi, Dieus ! qu'il fait bon oir
Cae sot-là, car il dist merveilles !
Prendons, dist-il tant de brubeilles
Quant il est en sus de le gent ?

LI PERES.

Sire, il n'est onques autrement :

GUILLLOT.

Qui sont-ils ?

MAITRE HENRI.

Colars F...-sa-dame, et c'est Gilles de Bouvignies. Ceux-ci rempliront leur office de notaires avec ardeur ; ensemble ils plaideront pour tous.

GUILLLOT.

Enhenc ! maltre Henri, et vous, (vous) avez eu plus d'une femme ; et si vous voulez avoir leur aide il vous faut y mettre du vôtre.

MAÎTRE HENRI.

Guillot, me faites-vous la moue ? Par Dieu ! je n'ai goutte d'argent. Je n'ai pas grandement à vivre, et je n'ai pas besoin de plaider, je n'ai point à craindre les tailles pour chose que j'aie. Qu'ils prennent Marie la Jaie : aussi sait-elle assez de chicane.

GUILLLOT.

Vraiment, vraiment, vous amassez assez.

MAÎTRE HENRI.

Non pas, le vin emporte tout. J'ai servi long-temps échevins, je ne veux point être contre eux ; je perdrais cent sous plutôt que de me brouiller avec eux.

GUILLLOT.

Toujours vous tenez au plus fort, de ceci vous prenez garde, maltre Henri. Par (ma) foi ! encore est-ce bien ici un des traits de la vicille danse.

LE FOU.

Ahai ! celui-ci a dit comme Manse la Gueule : je le vais tuer.

LE PÈRE DU FOU.

Ah ! beau doux fils, laissez tomber cela : c'est des bigames qu'il parle.

LE FOU.

Et me voici pour le pape ! Faites-le donc avant venir.

LE MOINE.

Ah, Dieu ! qu'il fait bon entendre ce fou-là, car il dit merveilles ! Prud'homme, dit-il autant de sottises quand il est hors de la présence du public ?

LE PÈRE.

Sire, il n'en est jamais autrement : tou-

Toudis rede-il, ou cante, ou brait;
Et si ne set onques qu'il fait,
Encore set-il mains qu'il dist.

LI MOINES.

Combien a que li maus li prist?

LI PERES.

Par foi! sire, il a bien .ij. ans.

LI MOINES.

Et dont estes-vous?

LI PERES.

De Duisans.

Si l'ai wardé à grant meschief.
Esgardés qu'il hoche le chief!
Ses cors n'est onques à repos.
Il m'a bien brisiet .ij.c. pos,
Car je sui potiers à no vile.

LI DERVÉS.

J'ai d'Anséis et de Marsile*
Bien oi canter Hesselin.
Di-je voir, tesmoins ce tatin?
Ai-je employé bien .xxx. saus?
Il me bat tant, chis grans ribaus,
Que deveaus sui uns cholés.

LI PERES.

Il ne sait qu'il [fait] li varlés,
Bien i pert quant il bat sen pere.

LI MOINES.

Biaus prendons, par l'ame le mere,
Fai bien : maine l'ent en maison;
Mais fai chi avant l'orison,
Et offre du tien, se tu l'as;
Car il est de veillier trop las,
Et demain le ramenras chi
Quant un peu il ara dormi :
Aussi ne fait-il fors rabaches.

LI DERVÉS.

Dist chieux moines que tu me baches?

LI PERES.

Nenil, biaux fiex. Anons-nous-ent.
Tenés, je n'ai or plus d'argent.
Biaux fiex, alons dormir .j. pau;
Si prendons congié a tous.

LI DERVÉS.

Bau!

RIQUECE AURIS.

Qu'est-che? Seront hui mais riotes?

* Allusion à deux chansons de geste. La première est conservée à la Bibliothèque Royale, sous les nos 7191, et supplément français, 540², et a été analysée par M. Le Roux de Lincy, dans la *Revue*

jours il rêve, ou chante, ou brait; et s'il
sait pas ce qu'il fait, encore moins sait-il
qu'il dit.

LE MOINE.

Combien y a-t-il que le mal le prist?

LE PÈRE.

Par (ma) foi! sire, il y a bien deux ans.

LE MOINE.

Et d'où êtes-vous?

LE PÈRE.

De Duisans. Je l'ai gardé à (mon) grand
meschef. Regardez comme il hoche le chief!
Son corps n'est jamais en repos. Il m'a bien
brisé deux cents pots, car je suis potier
dans notre village.

LE FOU.

J'ai d'Anséis et de Marsile bien ouï chanter
Hesselin. Dis-je vrai, témoin ce tatin? Ai-je
bien employé trente sous? Il me bat tant,
ce grand ribaud, que je suis devenu un mar-
tyr.

LE PÈRE.

Il ne sait ce qu'il fait le jeune homme, il y
paraît bien quand il bat son père.

LE MOINE.

Beau prud'homme, par l'ame de ta mère,
fais bien : emmène-le en (ta) maison; mais
fais ici avant ton oraison, et offre du tien, si
tu en as; car il est de veiller trop las, et de-
main tu le ramèneras ici, quand un peu il
aura dormi : aussi ne fait-il que rabâchages.

LE FOU.

Ce moine dit-il que tu me battes?

LE PÈRE.

Nenni, beau fils. Allons-nous-en. Tenes, je
n'ai maintenant plus d'argent. Beau fils, al-
lons dormir un peu; ainsi, prenons conge de
tous.

LE FOU.

Bau!

RIQUECE AURIS.

Qu'est-ce? Y aura-t-il aujourd'hui davan-

française et étrangère, t. II, p. 23-41; l'autre est
la *Chanson de Roland*, que nous avons publiée chez
Silvestre, en 1837, en un volume in-8°, tiré à deux
cents exemplaires.

N'arons hui mais fors sos et sotes ?
 Sire moines, volés bien faire ?
 Metés en sauf vo saintuaire.
 Je sai bien, se pour vous ne fust,
 Que piecha chi endroit eüst
 Grant merveille de faërie :
 Dame Morgue et se compaignie
 Fust ore assise à ceste taule ;
 Car c'est droite coustume estaule
 Qu'eles viennent en ceste nuit.

LI MOINES.

Biaus dous sires, ne vous anuit ;
 Puis qu'ensi est, je m'en irai ;
 Offrande hui mais n'i prendrai ;
 Mais souffrés viaus que chaiens soie,
 Et que ches grans merveilles voie.
 Ne's querrai, si verrai pour coi.

RIKECE.

Or vous taisiés dont trestout coi,
 Je ne cuit pas qu'ele demeure ;
 Car il est aussi que seur l'eure
 Eles sont ore ens ou chemin.

GUILLOS.

J'oi le maisnie Hielekin ,

* Voyez, sur Hielekin, les curieuses recherches que M. Le Roux de Lincy a consignées dans *Le Livre des Légendes, introduction*. Paris, chez Silvestre, 1836, in-8°, p. 148-150 et surtout p. 240-245. Nous croyons devoir rapporter ici une curieuse tradition que nous a conservée la *Chronique de Normandie* :

Comme Charles le Quint, jadis roy de France, et ses gens avec luy s'aparurent après leur mort au duc Richard sans-paour.

Une autre moult (sic) merveilleuse aventure advint au duc Richard sans-paour. Vray est qu'il estoit en un chateau de Moulineaux-sur-Saine, et une fois ainsi comme il se alloit esbatre après souper au bois, luy et ses gens oyrent une merveilleuse noise et horrible de grant multitude de gens qui estoient ensemble, ce leur sembloit, laquelle noise approchoit toujours de eulx ; et si comme le duc et ses gens oyrent la noise s'aprocher ilz se resconsèrent delez un arbre, et là le duc Richard envoya de ses gens espier que c'estoit. Et lors ung des escuiers au duc dit que ceulx qui faisoient celle noise s'estoient assembles dedens un arbre, et commença à regarder par manière de faire et leur gouvernement, et vit que c'estoit ung roy qui avoit avec lui grant compai-

gnie de toutes gens ; et les appelloit-on la Mesnie Hennequin en commun langage ; mais c'estoit la Mesnie Charles Quint, qui fut jadis roy de France. Quant celui roy et sa mesnie qui celle noise faisoient furent partis, l'escuier vint au duc Richard et luy conta tout l'affaire et le gouvernement que il avoit veu de la mesnie Charles Quint qui telle noise faisoient. Et continuellement venoit celle aventure en la forest de Moulineaux près du chateau, trois fois la sepmaine. Adonc pensa le duc Richard que, s'il pouoit, il sauroit quelz gens c'estoient qui sur la terre venoient faire telles assemblees sans son congé. Lors assembla de ses plus privez chevaliers jusques au nombre de cent à six vingtz des plus preux et hardiz qu'il peut finer en toute Normandie, et leur conta comme en sa terre, joute son chateau de Moulineaux, en la forest, advenoit par plusieurs fois à l'asserant ung roy qui estoit acompagné de plusieurs manières de gens qui merveilleusement grant noise et horrible faisoient, et se reposoient dessus un arbre qui là estoit. Si leur commanda qu'ilz s'armassent et allassent avec luy guetter et ouyr quelz gens c'estoient. Et les chevaliers respondirent que très volentiers ilz iroient avec luy, et que pour vivre ne pour mourir ilz ne le laisseroient. Si advint que le dit Richard sans-paour et ses chevaliers s'en vindrent à Moulineaux, et là firent dedens la forest

LE MOINE.

Beau dous sire, ne vous fâchez pas ; puisque ainsi est, je m'en irai ; je n'y prendrai plus aujourd'hui d'offrande ; mais souffrez donc que je sois céans, et que je voie ces grandes merveilles. Je n'y croirai qu'en les voyant.

RIKECE.

Or taisez-vous (et tenez-vous) tout coi. Je ne crois pas qu'elle tarde ; car certainement sur l'heure elles sont maintenant en chemin.

GUILLOT.

J'entends la suite d'Hielekin, à mon es-

gnie de toutes gens ; et les appelloit-on la Mesnie Hennequin en commun langage ; mais c'estoit la Mesnie Charles Quint, qui fut jadis roy de France. Quant celui roy et sa mesnie qui celle noise faisoient furent partis, l'escuier vint au duc Richard et luy conta tout l'affaire et le gouvernement que il avoit veu de la mesnie Charles Quint qui telle noise faisoient. Et continuellement venoit celle aventure en la forest de Moulineaux près du chateau, trois fois la sepmaine. Adonc pensa le duc Richard que, s'il pouoit, il sauroit quelz gens c'estoient qui sur la terre venoient faire telles assemblees sans son congé. Lors assembla de ses plus privez chevaliers jusques au nombre de cent à six vingtz des plus preux et hardiz qu'il peut finer en toute Normandie, et leur conta comme en sa terre, joute son chateau de Moulineaux, en la forest, advenoit par plusieurs fois à l'asserant ung roy qui estoit acompagné de plusieurs manières de gens qui merveilleusement grant noise et horrible faisoient, et se reposoient dessus un arbre qui là estoit. Si leur commanda qu'ilz s'armassent et allassent avec luy guetter et ouyr quelz gens c'estoient. Et les chevaliers respondirent que très volentiers ilz iroient avec luy, et que pour vivre ne pour mourir ilz ne le laisseroient. Si advint que le dit Richard sans-paour et ses chevaliers s'en vindrent à Moulineaux, et là firent dedens la forest

Mien ensiant, qui vient devant
Et main'te cloquete sonnante;
Si croi bien que soient cbi près.

leur embusche joute et joignant de l'arbre soubz lequel le roy et sa mesgnie s'arrestoient. Et incontinant comme à heure d'entre chien et loup, à l'avesprant, ilz vont ouyr une si très grant noise et si horrible que merveilles, et veirent comme deux hommes prindrent ung drap de plusieurs couleurs, se leur sembloit, que ilz estendirent sur la terre et ordonnèrent par sieges comme s'ilz vouloient ordonner siège royal. Et puis après virent venir ung roy accompagné de plusieurs manieres de gens, qui merveilleusement grant noise et espouvantable faisoient. Celuy roy se seoit en siège royal, et là le saluoient et servoient ses gens comme roy; mais tous les chevaliers, gens du duc Richard, eurent si très grant frreur et horreur de paour qu'ilz s'enfuyrent çà et là et laissèrent le duc Richard tout seul. Adonc le duc Richard vit que tous ses chevaliers s'en estoient fuyz sans arroy comme gens esperdus, si dist en son cuer que jà reproche ne luy seroit qu'il s'en fust enfuy; mais voit que le roy estoit assis sur le drap en siege royal avec sa mesgnie dessoubz le grant arbre. Adonc le duc Richard sans-paour sault à deux piez sur le drap, et dist au roy qu'il le conjure de par Dieu qu'il luy die qui il est, et qu'il vient querir sur sa terre, et quelz gens sont avec luy. Et lors le roy Charles Quint et toute sa mesgnie, quant ilz se voient ainsi contrains de par Dieu et conjurez de dire qui il est et quelz gens ce sont avec luy, lors dit au duc Richard: « Je suis le roy Charles Quint de France, qui de ce siècle suis trespasné, et fais ma pénitance des pechez que j'ay fais en ce monde; et icy sont les ames des chevaliers et autres gens qui me servoient, lesquels par les démerites de leurs pechez font leur pénitance. » — « Où allez-vous? » dist le duc Richard. Dit le roy: « Nous allons nous combattre sur les mescréans Sarrasins et aines danneez pour nostre penitance faire. » Or dit le duc Richard: « Quant revendrez-vous? » Dit le roy: « Nous revendrons environ l'aube du jour, et toute nuyt nous combatrons à eulx. Laissez-nous aller. » — « Non feray, dit le duc Richard; car pour vous aider à combattre veuil-je aller avec vous. » Or dit le roy: « Pour quelque chose que tu voies ne laisse aller ce drap sur quoy tu es, et le tien bien. » — « Si feray-je, dit le duc Richard. Or partons. » Adonc partirent le dit Richard sans-paour, Charles Quint et sa mesgnie faisant grant noise et tempeste; et comme vint à heure de mynuyt, ledit Richard ouyt sonner une cloche comme à une abbaye; et lors demanda où c'estoit que la cloche sonnoit et en quel

païs ilz estoient. Et le roy luy dit que c'estoit l'eglise de sainte Catherine du mont Sinay. Et le duc Richard, qui de l'eglise avoit acoustumé d'aller à l'eglise, dit au roy qu'il y vouloit aler ouyr matines. Lors le roy dit au duc Richard: « Tenez ce paon de ce duc Richard: laissez point que tous jours vous ne soyez à l'eglise prier pour nous, et retourner nous vous revendrons quand vous voudrez. » Et ainsi vint le duc Richard à tout son paon de ce duc Richard que le roy luy avoit baillé, et entra en l'eglise de sainte Catherine du Mont Sinay; et quand l'office de priere finée, il tourna parmi l'eglise, et vit de mont belles richesses et de mont belles et merveilleuses choses, comme de carreaux d'or et de tres ferremens de prisonniers. Et ainsi comme il estoit à entrer en la chapelle fondée de la glorieuse Marie mère de Dieu, il vit un sien chevalier, lequel estoit léans et servoit pour sa vie, car il y avoit sept ans qu'il estoit en les mains des Sarrasins; mais un religieux de l'eglise l'avoit pleigé de tenir prison léans. Et adonc le duc Richard vint à luy et luy demanda ce qu'il faisoit et de quoy il servoit léans. Et le chevalier respondit au duc Richard qu'il y avoit sept ans passez que il avoit esté pris en la main des Sarrasins; mais un des religieux de l'eglise l'avoit pleigé de tenir prison pour le servir et pour sa vie, car il n'avoit par qui il peust mander à son seigneur pour le délivrer par rançon ou un homme pour le racheter. Adonc le duc Richard luy demanda s'il avoit aucune chose à mander à sa femme et à ses enfans. Et le duc Richard luy dit qu'il se recommandoit à elle. Et adonc le duc Richard luy dit que sa femme estoit léans et qu'elle devoit esposer dedens trois jours, s'il plaisoit à Dieu, car il luy avoit promis et promis. Et adonc le chevalier dit au duc Richard comme il dist à sa femme qu'il viendroit à elle. Elle ne me croira pas, dit le duc Richard. Si fera, dit le chevalier; et luy direz par ces icelles enseignes que quant je partiz d'avec vous par deçà en bataille où je fus pris, que vous sonoyez son doy dont l'espousay, je le party avec vous. Et les pièces dont une partie luy demoura, et l'autre partie que vous recevez, que vous luy porterez pour elle. — Or bien, dit le duc Richard, ainsi que vous m'avez dit, luy diray au surplus, se Dieu plaist, que je tray peine à vostre délivrance. Et adonc le chevalier demandoit au duc Richard si l'avoit amené, et comme il y estoit venu.

LA GROSSE FEMME.

Venront dont les fées après?

GUILLOS.

Si m'ant Diex, je croi-c'oïl.

il parti du pais, et comme il retourneroit, si brief comme il disoit et aussi parloient de plusieurs choses ensemble comme à la fin de matines. Après ces choses parlez le duc Richard ouyt et entend venir le roy et sa mesgnie, si prend congïé au chevalier et ist hors de l'église sainte Katherine du mont Sinay, et treuve le roy et sa mesgnie qui s'en venoient si travaillez, si batus et si navrez que à merveilles. Et lors le duc Richard prent son paon de drap et sault avec le roy Charles Quint et sa mesgnie, et s'en vindrent singlant comme vent et tempeste. Et quant vint aussi comme à l'aube du jour le duc se aplomma pour dormir, qui las et travaillé estoit; et puis s'esveilla et se trouva au bois de Moulineaux dessoubz l'arbre où il avoit premier trouvé le roy Charles Quint et sa mesgnie, sans plus rien veoir ne trouver; et se trouva tout seul, et lors mercia Dieu qui grâces luy avoit donnée d'estre retourné sauvément. Adonc le duc Richard sans-paour s'en vint au chateau de Moulineaux, et là trouva partie de ses chevaliers qui fuyss'en estoient, et partie en estoient encors dedens les bois mucez pour paour de ce que ils avoient veu et ouy et aussi pour doubte que leur seigneur, le duc Richard, ne fust mort. Adonc partit le duc Richard de Moulineaux et s'en vint à Rouen; et là estoit la dame qui espouser devoit le second jour ensuivant, laquelle estoit femme du chevalier qui estoit prisonnier et lequel le duc avoit trouvé en l'église de sainte Katherine du mont Sinay. Lors dit le duc à la dame que son seigneur de mari vivoit encors et qu'il se recommandoit à elle. Et elle respondit au duc Richard: « Sire, mon seigneur de mari est mort et enfouy passé a vii. ans, car ceulx qui le veirent mort le me ont dit et tesmoigné pour vray; et ainsi le croy: Dieu luy face pardon à l'ame! » Adonc print le duc Richard sans-paour à couleur muer et dit: « Dame, par ma foy! hier au soir à myenuyt je le viz et parlay à luy en l'église de sainte Katherine du mont Sinay, et vous mande par moy que vous l'attendez et gardez vostre foy, comme vous luy promeistes au département de luy, en icelles enseignes de l'anel de vostre doy et de quoy il vous avoit espousée il fist deux parties, dont l'une il vous laissa et l'autre il emporta. Et pour ce veuil que la partie que vous avez, présentement me bailliez. » Et la dame va à son escrin et prent la partie de l'anel qu'elle avoit, et la bailla au duc. Et le duc Richard la print et tire l'autre partie de l'anel que le che-

LA GROSSE FEMME.

Les fées viendront donc après?

GUILLOT.

Si Dieu m'aide, je crois que oui.

valier lui avait baillée. Et lors dit devant la dame et tous les chevaliers et escuiers qui là estoient: « Doulx Dieu, si comme c'est vray que le chevalier vit qu'il cest anel partyt en deux, en souvenance de vraie foy de mariage puisse rejoindre présentement! » Et ainsi fut fait par le plaisir de Dieu. Adonc dit la dame qu'elle attendroit son mari et seigneur, puis que Dieu luy en avoit donné par son plaisir grâce d'en avoir vraie congnoissance. Et lors le duc Richard demanda aux chevaliers qui fuyss'en estoient que estoient devenus leurs compagnons; et eulx, qui honteux furent, respondirent qu'ilz ne savoient. Adonc les fist chercher et quérir parmy le bois, et puis leur conta son aventure comme il avoit trouvé le roy Charles Quint de France et sa mesgnie, et comme ilz s'en alloient combatre aux ames dannez pour leur pénitance faire, et comme il s'en alla avec eux, et quant vint à mynuit il ouyt sonner une cloche et lors demanda en quel pais il estoit; et le roy Charles Quint et sa mesgnie lui dirent qu'ilz estoient sur le mont Sinay et que c'estoit en l'église de sainte Katherine; et lors le duc y alla et là trouva le chevalier prisonnier, et quant vint comme à la fin de matines, il ouyt le roy et sa mesgnie venir, et print congïé du chevalier, et issit hors de l'église et puis s'en vint à eulx. Et quant vint comme à l'aube du jour le sommeil le print, et se aplomma et puis s'esveilla et se trouva tout seul à l'arbre de Moulineaux, et ne sceust que le roy Charles le Quint, jadis roy de France, et sa mesgnie estoient devenus. Adonc le duc Richard sans-paour, en l'honneur de Dieu le créateur et de la glorieuse vierge Marie et de la glorieuse sainte Katherine servie au mont de Sinay, et pour alléger la pénitance de l'ame du roy Charles le Quint et de sa mesgnie, fist monlt de biens en sainte église, et fist faire le service monlt solennellement pour le roy et sa mesgnie que l'en disoit la mesgnie Charles Quint, qui jadis fut roy de France, comme devant est dit. Et aussi le duc Richard avoit en sa maison ung admiral sarrasin, qu'il délivra pour son chevalier lequel estoit prisonnier es mains des Sarrasins et lequel servoit en l'église de sainte Katherine du mont de Sinay pour sa vie avoir seulement, lequel chevalier fut délivré pour l'admiral sarrasin, et s'en vint en Normandie, et fut avec la dame sa femme qui sept ans l'avoit attendu, laquelle se vouloit remarier de nouveau quant le duc Richard luy dit que son seigneur vivoit, et par tant délaissa du tout son

RAINNELÉS A ADAM.

Ami ! sire, il i a péril ;
Je vauroie ore estre en maison.

ADANS.

Tais-te, il n'i a fors que raison :
Che sont beles dames parées.

RAINNELÉS.

En non Dieu, sire, ains sont les fées.
Je m'en vois.

ADANS.

Sié-toi, ribaudiaus.

CROQUESOS.

Me siet-il bien li hurepiaus ?
Qu'est-che ? n'i a-il chi autrui ?
Mien ensient, dechéus sui
En che que j'ai trop demouré,
Ou eles n'on (sic) point chi esté.
Dites-me, vielles réparée,
A chi esté Morgue li fée,
Ne ele ne se compaignie ?

DAME DOUCE.

Nenil voir, je ne les vi mie :
Doivent-eles par chi venir ?

CROQUESOS.

Oïl, et mengier à loisir,
Ensi c'on m'a fait à entendre.
Chi les me convenra atendre.

RIKECE.

A ! cui ies-tu, di, barbustin ?

CROQUESOS.

Qui ? jou ?

nouveau espoux ou fiancé, et attendit son loyal seigneur, et vesquirent plus longuement ensemble. »
Les Croniques de Normendie imprimees et accomplies à Rouen le quatorzieme jour de may mil. cccc. quatre-vingt et sept, etc. in-folio, chapitre lviii, feuille signee ciii.

Le passage suivant, écrit en patois qui approche du flamand, nous semble aussi contenir une allusion à Hellequin :

Syggur, or escoutés, que Dex vos sot amis
Van rui de sinte glorie qui en de croc fou mis !
Aasés l'avés oïl van Gerbert, van Gerin,
Van Willeme d'Oreuge qui vatt de cieuf haiekin
Van conte de Bouloigne, van conte Houllequin
Et van Fromont de Lens, van son fil Fromondin,
Van Karlemaïne d'As, van son père l'aspin ;
Mais jo dira biaux mots qui bien dot estre emprin,
Le ver istront bien fat, il ne sont pas frurins,

RAINNELET A ADAM.

Hélas ! sire, il y a péril ; je voudrais maintenant être en (ma) maison.

ADAM.

Tais-toi, il n'y a que raison : ce sont belles dames parées.

RAINNELET.

Au nom de Dieu, sire, mais ce sont les fées. Je m'en vais.

ADAM.

Assieds-toi, petit ribaud.

CROQUESOS.

Me va-t-il bien le chapeau ? qu'est-ce ? n'a-t-il ici personne autre ? à mon avis, j'ai été déçu en ce que j'ai trop tardé, ou elle n'ont point été ici. Dites-moi, vieille réparée, Morgue la fée a-t-elle été ici elle et sa compaignie ?

DAME DOUCE.

Nenni vraiment, je ne les vis pas : doivent-elles venir par ici ?

CROQUESOS.

Oui, et manger à loisir, ainsi qu'on me l'a fait entendre. Ici me les faudra-t-il attendre.

RIKECE.

A qui es-tu, dis, homme d'armes.

CROQUESOS.

Qui ? moi ?

Ains sont de bons eschiers, si com dist li escriens.
Ce fu van Rovison que de tans fu eschiers,
Que d'alusele cante van soir et van matin,
Le los ele est kine, ce fu à put estins,
Por aler pour Noevile le castel assir ;
Le vile sont stoumie li jus en ce gardins,
Flamenc se sont saillé plus de tros fies .28.
Maquesas Kaquinoghe et se niés Boidekir
Et Ilues Audenare et Simon Mousekis,
Requeiore du Pré et Wistasse Stalia
Et Vinçant de Barbier .1. autre Roelin,
Et si vint Esconart courant sor se patis,
.J. autre Sparoore Gilbert Dierekin,
Et tout le bocardent cascun dist esquictin.
Si fu escaveçant Willeme Seonelin,
E si fu Hondremare .1. autre Claequin ;
Que parent de Quemuze et que l'Armant coumen
Il fereut bien tros mile, ce tesmoigne l'escriu

(Manuscrit du Roi, supplément français, n° 10, folio 213 recto, colonne 2, v. 31.)

RIKECE.

Voire.

CROQUESOS.

Au roy Hellekin,

Qui chi m'a tramis en mesage
A me dame Morgue le sage,
Que me sire aime par amour :
Si l'atenderai chi entour,
Car eles me misent chi lieu.

RIKECE.

Séés-vous dont, sire courlieu.

CROQUESOS.

Volentiers, tant qu'eles venront.
O! vés-les chj!

RIKIERS.

Voirement sont :

Pour Dieu, or ne parlons nul mot.

MORGUE.

A! bien vieignes-tu, Croquesot!
Que fait tes sires Hellequins?

CROQUESOS.

Dame, que vostres amis fins;
Si vous salue. Ier de lui mui.

MORGUE.

Diex bénée vous et lui!

CROQUESOS.

Dame, besoigne m'a carquie
Qu'il veut que de par lui vous die;
Si l'orrés quant il vous plaira.

MORGUE.

Croquesot, sié-te .j. petit là,
Je t'apelerai maintenant.
Or chà, Maglore, alés avant;
Et vous, Arsile, d'après li,
Et je méismes serai chi
Encoste vous en che debout.

MAGLORE.

Vois, je sui assie de bout
Où on n'a point mis de coutel.

MORGUE.

Je sai bien que j'en ai .j. bel.

ARSILE.

Et jou aussi.

MAGLORE.

Et qu'es-che à dire?

Que nul n'en i a? Sui-je li pire?
Si m'ait Diex, peu me pris
Qui estavli ni avisa
Que toute seule à coutel faille.

RIKECE.

(Oui) vraiment.

CROQUESOS.

Au roi Hellequin, qui m'a envoyé en mes-
sage ici à ma dame Morgue la sage, que mon
seigneur aime par amour. Je l'attendrai ici
à l'entour, car elles me mirent ici lieu (de
rendez-vous).

RIKECE.

Asseyez-vous donc, sire courrier.

CROQUESOS.

Volontiers, tant qu'elles viendront. Oh!
les voici!

RIQUIER.

Vraiment, ce sont-elles. Pour Dieu, ne
disons mot.

MORGUE.

Ah! sois le bien-venu, Croquesos! Que
fait ton seigneur Hellequin?

CROQUESOS.

Dame, il est votre ami sincère. Il vous sa-
lue. Hier de lui je partis.

MORGUE.

Que Dieu bénisse vous et lui!

CROQUESOS.

Dame, il m'a chargé d'une commission
qu'il veut que je vous dise de sa part; vous
l'entendrez quand il vous plaira.

MORGUE.

Croquesos, assieds-toi un peu là, je t'ap-
pellerai tout à l'heure. Or cà, Maglore, allez
avant; et vous, Arsile, après elle, et moi-
même je serai ici à côté de vous dans ce
coin.

MAGLORE.

Vois, je suis assise en ce coin où l'on n'a
point mis de tapis (petite couverture).

MORGUE.

Je sais bien que j'en ai un beau.

ARSILE.

Et moi aussi.

MAGLORE.

Et qu'est-ce à dire? qu'il n'y en a pas?
Suis-je la pire? Si Dieu m'aide, il me pris
peu celui qui établit et fut d'avis que toute
seule je serais sans tapis.

MORGUE.

Dame Maglore, ne vous caille;
Car nous dechâ en avons deus.

MAGLORE.

Tant est à mi plus grans li deus
Quant vous les avés, et je nient.

ARSILE.

Ne vous caut, dame; ensi avient;
Je cuit c'on ne s'en donna garde.

MORGUE.

Bele douche compaigne, esgarde
Que chi fait bel et cler et net.

ARSILE.

S'est drois que chiex qui s'entremet
De nous appareillier tel lieu
Ait biau don de nous.

MORGUE.

Soit, par Dieu!
Mais nous ne savons qui chiex est.

CROQUESOS.

Dame, anchois que tout che fust prest,
Ving-je chi si que on metoit
Le taule et c'on appareilloit,
Et doi clerc s'en entremetoient;
S'oi que ches gens apeloient
L'un de ches deus Riquece Aurri,
L'autre Adan filz maistre Henri;
S'estoit en une cape chiex

ARSILE.

S'est bien drois qu'i leur en soit miex,
Et que chascune .i. don i meche:
Dame, que donrés-vous Riquece?
Commenchiés.

MORGUE.

Je li doins don gent:
Je voeil qu'il ait plenté d'argent;
Et de l'autre voeil qu'il soit teus
Que che soit li plus amoureux
Qui soit trouvés en nul pais.

ARSILE.

Aussi voeil-je qu'il soit folis
Et bons faiseres de ranchons.

MORGUE.

Encore faut à l'autre .j. dons.
Commenchiés.

ARSILE.

Dame, je devise
Que toute se marchéandise
Li viegne bien et monteplit.

MORGUE.

Dame Maglore, ne vous inquiétez pas;
car nous deça nous en avons deux.

MAGLORE.

Mon deuil en est d'autant plus grand que
vous les avez et que je n'en ai pas.

ARSILE.

Ne vous tourmentez pas, dame; il advient
ainsi; je pense qu'on ne s'en donna garde.

MORGUE.

Belle douce compaigne, regarde comme
il fait ici bel et clair et net.

ARSILE.

Il est justice que celui qui se mêle de nous
préparer (un) tel lieu ait beau don de nous.

MORGUE.

Soit, par Dieu! mais nous nous ne savons
qui celui-ci est.

CROQUESOS.

Dame, avant que tout ceci fût prêt, je
vins ici pendant que l'on mettait la table et
qu'on se préparait, et deux clercs s'en mé-
laient. J'entendis ainsi que ces gens appe-
laient l'un de ces deux Riquece Aurri, l'autre
Adam fils de maître Henri. Celui-ci était en
cape.

ARSILE.

Il est bien justice qu'il leur en soit mieux,
et que chacune y mette un don: dame, que
donnerez-vous à Riquece? Commencez.

MORGUE.

Je lui donne gentil don: je veux qu'il ait
abondance d'argent; quant à l'autre, je veux
qu'il soit tel que ce soit le plus amoureux
qui soit trouvé en aucun pays.

ARSILE.

Aussi veux-je qu'il soit gai et bon faiseur
de chansons.

MORGUE.

Il faut encore un don à l'autre. Commen-
cez.

ARSILE.

Dame, je décide que sa marchandise lui
viennne à bien et multiplie.

MORGUE.

Dame, or ne faites tel despit
Qu'il n'aient de vous aucun bien.

MAGLORE.

De mi certes n'aront-il nient :
Bien doivent falir à don bel
Puis que j'ai fali à coutel.
Honnis soit qui riens leur donra !

MORGUE.

A ! dame, che n'avenra jà
Qu'il n'aient de vous coi que soit.

MAGLORE.

Bele dame, s'il vous plaisoit,
Orendroit m'en deporterïés.

MORGUE.

Il couvient que vous le fachiés,
Dame, se de rien nous amés.

MAGLORE.

Je di que Riquiers soit pelés
Et qu'il n'ait nul cavel devant.
De l'autre qui se va vantant
D'aler à l'escole à Paris,
Vœil qu'il soit si atruandis
En le compagnie d'Arras,
Et qu'il s'ouvrit entre les bras
Se feme, qui est mole et tenre,
Et qu'il perge et hache l'aprenre
Et meche se voie en respit.

ARSILE.

Aimi ! dame, qu'avés-vous dit ?
Pour Dieu ! rapelés ceste cose.

MAGLORE.

Par l'ame où li cors me repose !
Il sera ensi que je di.

MORGUE.

Certes, dame, che poise mi :
Mout me repenc, mais je ne puis,
Conques hui de riens vous requis.
Je cuidoie par ches deus mains
Qu'il déussent avoir au mains
Chascuns de vous .i. bel jouel.

MAGLORE.

Ains comperront chier le coutel
Qu'il ouvlierent chi à metre.

MORGUE.

Croquesot !

CROQUESOS.

Dame ?

MORGUE.

Se t'as lettre

MORGUE.

Dame, maintenant ne faites tel dépit qu'ils
n'aient de vous aucun bien.

MAGLORE.

De moi certainement n'auront-ils rien : ils
doivent bien ne pas avoir de beaux dons
puisque je n'ai pas eu de tapis. Honni soit
qui leur donnera quelque chose !

MORGUE.

Ah ! dame, il n'adviendra pas qu'ils n'aient
de vous quoi que ce soit.

MAGLORE.

Belle dame, s'il vous plaisait, maintenant
vous m'en dispenseriez.

MORGUE.

Il faut que vous le fassiez, dame, si vous
nous aimez le moins du monde.

MAGLORE.

Je dis que Riquier soit pelé et qu'il n'ait
nul cheveu devant. Quant à l'autre qui se va
vantant d'aller à l'école à Paris, je veux qu'il
soit acoquiné avec la compagnie d'Arras, et
qu'il s'oublie entre les bras de sa femme, qui
est molle et tendre, et qu'il perde et laisse
l'étude, et qu'il mette son voyage en répit.

ARSILE.

Hélas ! dame, qu'avez-vous dit ? Pour Dieu !
rétractez cette chose.

MAGLORE.

Par l'ame qui repose en mon corps ! il sera
ainsi que je dis.

MORGUE.

Certes, dame, cela m'attriste : je me repens
fort, mais je n'y puis rien, de vous avoir
requis de quelque chose aujourd'hui. Je
pensais par ces deux mains qu'ils dussent
avoir au moins chacun un beau joyau de
vous.

MAGLORE.

Au contraire ils payeront cher le tapis
qu'ils oublièrent de mettre ici.

MORGUE.

Croquesos !

CROQUESOS.

Dame ?

MORGUE.

Si tu as lettre ou quelque chose à dire de

Ne rien de ton seigneur à dire,
Si vien avant.

CROQUESOS.

Diex le vous mire!
Aussi avoie-je grant haste:
Tenés.

MORGUE.

Par foi! c'est paine waste:
Il me requiert chaiens d'amours;
Mais j'ai mon cuer tourné aillours:
Di-lui que mal se paine emploie.

CROQUESOS.

Aimi! dame, je n'oseroie:
Il me geteroit en le mer;
Nepourquant ne poés amer,
Dame, nul plus vaillant de lui.

Si puis bien faire.

Dame, cui?

MORGUE.

Un demoisel de ceste vile
Qui est plus preus que tex .c. mile
Où pour noient nous traveillons.

CROQUESOS.

Qui est-il?

MORGUE.

Robers Soumeillons,
Qui set d'armes et du cheval;
Pour mi jousté amont et aval
Par le país à taule-ronde*.
Il n'a si pren en tout le monde,
Ne qui s'en sache miex aidier;
Bien i parut à Mondidier,
S'il josta le miex ou le pis.
Encore s'en dieut-il ou pis,
Ens espauls et ens ès bras.

CROQUESOS.

Est-che nient uns à uns vers dras
Roiés d'une vermeille roie?

de la part de ton seigneur, viens avan

CROQUESOS.

Dieu vous en récompense! aussi avais-
grande hâte: tenez.

MORGUE.

Par (ma) foi! c'est peine perdue: il m
requiert céans d'amour; mais j'ai tourné mo
cœur ailleurs: dis-lui qu'il emploie mal
peine.

CROQUESOS.

Hélas! dame, je n'oserais: il me jettera
dans la mer; néanmoins vous ne pouvez
aimer, dame, personne qui vaille plus qu
lui.

MORGUE.

Je le puis.

CROQUESOS.

Dame, qui?

MORGUE.

Un damoiseau de cette ville qui est plu
preux que cent mille où nous travaillons
pour rien.

CROQUESOS.

Qui est-il?

MORGUE.

Robert Soumeillons, qui sait d'armes et de
cheval; il joute amont et aval par le pays
aux tables-rondes. Il n'y a si preux dans le
monde entier, ni qui sache mieux se tirer
d'affaire. Il y parut bien à Montdidier, s'il jou
ta le mieux ou le pire. Il s'en ressent encore
à la poitrine, aux épaules et aux bras.

CROQUESOS.

N'est-ce pas un (damoiseau) aux habits
de couleur verte rayés d'une raie rouge?

* Espèce de tournoi sur lequel on peut consul-
ter mon *Tristan*, t. II, p. 185, 186; et la *Storia ed
Analisi degli antichi romanzi di Cavalleria e dei
poemi romanzeschi d'Italia* del dottore Giulio Fer-
rario. Milano dalla tipografia dell'autore M. DCCC.
XXVIII-XXIX, quatre volumes in-8°, t. II, p. 82-
84. Voyez aussi *Vues générales sur les tournois et
la Table-Ronde*. — *Histoire de l'Académie royale des
Inscriptions et Belles-lettres*, t. XVIII, p. 311-315.

Il y avait à Bourges un ordre de chevalerie inti-
tulé de la *Table-Ronde*. Il fut institué entre des prin-
cipaux bourgeois de la ville, au mois de mai 1486
au nombre de quatorze et un chef. Le premier che-
fut Jean de Cucharnois. Voyez *Recueil des anti-
quitez et privileges de la ville de Bourges et de plu-
sieurs autres Villes capitales du Royaume*. Par les
Chenu. A Paris, chez Nicolas Buon, M.DC.XXI, in-4
fol. 179.

MORGUE.

Ni plus ne mains.

CROQUESOS.

Bien le savoie.

Meire en est en jalousie,
Tres qu'il joustà à l'autre fie
En ceste vile, ou marchié droit.
De vous et de lui se vantoit,
Et tantost qu'il s'en prist à courre,
Mesires se muchà en pourre
Et fist sen cheval le gambet,
Si que cair fist le varlet
Sans assener sen compaignon.

MORGUE.

Par foi! assés le delaignon;
Nongnec * me sanle-il trop vaillans,
Peu parliers et cois et chelans, (C'est un
Ne aus ne porte meilleur bouque.
La personne de lui me touque
Tant que je l'amerai, que-vau-che?

ARSILE.

Le cuer n'avés mie en le cauche,
Dame, qui pensés à tel home:
Entre le Lix voir et le Somme
N'a pus faus ne plus bubotas,
Et se veut monter seur le las
Tantost qu'il repaire en un lieu.

MORGUE.

S'est tens?

ARSILE.

C'est mon.

MORGUE.

De le main Dieu

S'est-jou sainnie et benite!
Mou me tieng ore pour despite
Quant pensoie à tel racoigneur,
Et je lassoie le gringneur
Pache qui soit en saërie.

ARSILE.

Or estes-vous bien conseillie,
Dame, quant vous vous repentés.

MORGUE.

Croquesot!

CROQUESOS.

Madame?

MORGUE.

Ni plus ni moins.

CROQUESOS.

Bien le savois. Monseigneur en est jaloux,
depuis qu'il vint l'autre fois en cette ville,
droit au marché. (Le damoiseau) se vantait
sur votre compte et sur le sien, et tantôt qu'il
se prit à courir, monseigneur se cacha dans
la poussière et fit buter son cheval, tellement
qu'il fit cheoir le jeune homme sans attein-
dre son compaignon.

MORGUE.

Par (ma) foi! nous le dédaignons assez;
cependant il me parait beaucoup valoir, être
peu parleur, et tranquille et discret, per-
sonne ne porte meilleure bouche. Sa per-
sonne me touche tant que je l'aimerais. A
quoi bon cela?

ARSILE.

Vous n'avez pas le cœur dans la chausse,
dame, vous qui pensez à (un) tel homme:
vraiment entre la Lys et la Somme il n'y a
plus faux ni plus trompeur, et il veut jouir
d'une femme aussitôt qu'il vient dans un
lieu.

MORGUE.

Est-il tel?

ARSILE.

C'est la vérité.

MORGUE.

De la main de Dieu sois-je signée et bénite!
je me tiens maintenant pour très méprisable
quand (je) pensais à un pareil trompeur, et
je laissais le plus grand prince qui soit en
féerie.

ARSILE.

Vous êtes bien conseillée, dame, mainte-
nant que vous vous repentez.

MORGUE.

Croquesos!

CROQUESOS.

Madame?

S'iert ma feme et jou sen maris.

(Roman du conte de Poitiers, Paris, Silvestre,
1831, in-8°, p. 53, v. 1274.)

Et c'est qui n'est à corage,
pover qu'ele soit de tout parage,

MORGUE.

Amistés
Porte ten seigneur de par mi.

CROQUESOS.

Madame, je vous en merci
De par men grant seigneur le roy.
Dame, qu'est-che là que je voi
En chele roée ? Sont-che gens ?

MORGUE.

Neuil, ains est esamples gens ;
Et chele qui le roe tient
Chascune de nous appartient ;
Et s'est très dont qu'ele fu née,
Muiele, sourde et avulée.

CROQUESOS.

Comment a-ele à non ?

MORGUE.

Fortune.

Ele est à toute riens commune
Et tout le mont tient en se main ;
L'un fait povre hui, riche demain ;
Ne point ne set cui ele avanche.
Pour chou n'i doit avoir fianche
Nus, tant soit haut montés en roche ;
Car se chele roe bescoche,
Il le couvient descendre jus.

CROQUESOS.

Dame, qui sont chil doi lassus
Dont chascuns sanle si grans sire ?

MORGUE.

Il ne fait mie bon tout dire
Orendroit m'en deporterai.

MAGLORE.

Croquesot, je le te dirai.
Pour chou que courechie sui,
Huimais n'espargnerai nului ;
Je n'i dirai huimais fors honte :
Chil doi lassus sont bien du conte,
Et sont de le vile seigneur ;
Mis les a Fortune en honnour :
Chascuns d'aus est en sen lieu rois.

CROQUESOS.

Qui sont-ils ?

MAGLORE.

C'est sire Ermenfrois,
Crespins et Jaquemes Louchars.

CROQUESOS.

Bien les connois, il sont escars.

MAGLORE.

Au mains regnent-il maintenant,

MORGUE.

Fais des amitiés à ton seigneur de m

CROQUESOS.

Madame, je vous en remercie de pa
grand seigneur le roi. Dame, qu'est-
je vois dans cette roue ? Sont-ce (des) ?

MORGUE.

Nenni, mais c'est une belle allégo
celle qui tient la roue appartient à ch
de nous ; elle est depuis qu'elle fu
muette, sourde et aveugle.

CROQUESOS.

Comment a-t-elle nom ?

MORGUE.

Fortune. Elle est commune à toute
et tient tout le monde en sa main ; (el
l'un pauvre aujourd'hui, (et) riche de
et l'on ne sait point qui elle avance.
cela personne n'y doit avoir confiance
haut soit-il monté ; car si cette roue b
il lui faut descendre en bas.

CROQUESOS.

Dame, qui sont ces deux là-haut dor
cun semble si grand seigneur ?

MORGUE.

Il ne fait pas bon (de) tout dire : ici je
dispenserai.

MAGLORE.

Croquesos, je te le dirai. Par cela
suis courroucée, aujourd'hui je n'épa
rai personne ; je ne dirai aujourd'hui q
mal : ces deux là-dessus sont bien du co
et sont seigneurs de la ville ; Fortune
mis en honneur : chacun d'eux est ch
roi.

CROQUESOS.

Qui sont-ils ?

MAGLORE.

Ce sont sire Ermenfroi, Crespin et J
Louchard.

CROQUESOS.

Bien les connois, ils sont avarés.

MAGLORE.

Au moins règnent-ils maintenant, e

Et leur enfant sont bien venant
Qui raiguer vauront après euls.

CROQUESOS.

Li quel?

MAGLORE.

Vés-ent chi au mains deus :
Chascuns sieut sen pere drois poins.
Ne sai qui chieus est qui s'embrusque.

CROQUESOS.

Et chieus autres qui là trebusque,
A-il ja fait pille-ravane?

MAGLORE.

Non, c'est Thoulmas de Bouriane
Qui soloit bien estre du conte;
Mais Fortune ore le desmonte
Et tourne chu dessous deseure :
Pour tant on li a courut seure
Et fait damage sans raison,
Meesmement de se maison
Li voloit-on faire grant tort.

ARSILE.

Peechié fist qui ensi l'a mort;
Il n'en eust mie mestier;
Car il la laissie son mestier
De draper pour brasser goudale.

MORGUE.

Che fait Fortune qui l'avale :
Il ne l'avot point deservi.

CROQUESOS.

Dame, qui est chis autres chi
Que si par est nus et descaus?

MORGUE.

Chis? c'est Leurins li Canelaus,
Qui ne poet jamais relever.

ARSILE.

Dame, si poet bien parlever
Aucune bele cose amont.

CROQUESOS.

Dame, volentés me semont
C'a men seigneur tost m'en revoise.

MORGUE.

Croquesot, di-lui qu'il s'envoie
Et qu'il fache adès bele chiere,
Car je li iere amie chiere
Tous les jours mais que je vivrai.

CROQUESOS.

Madame, sour che m'en irai.

MORGUE.

Voire, di-li hardiement,

enfans viennent bien, qui voudront régner
après eux.

CROQUESOS.

Lesquels?

MAGLORE.

En voici au moins deux : chacun suit son
père en tous points. Je ne sais qui est celui
qui se cache.

CROQUESOS.

Et cet autre qui là trébuche, a-t-il déjà
fait pille-ravane?

MAGLORE.

Non, c'est Thomas de Bourienne qui avait
coutume d'être du compte ; mais Fortune
aujourd'hui le démonte et le tourne sens des-
sus dessous : pour cela on lui a couru dessus
et fait dommage sans raison, même de sa
maison lui voulait-on faire grand tort.

ARSILE.

Celui qui ainsi l'a fait mourir fit péché ; il
n'en eût pas (eu) besoin ; car il a laissé son
métier de drapier pour brasser de la bière.

MORGUE.

Ce fait Fortune qui l'abaisse ; il ne l'avait
point mérité.

CROQUESOS.

Dame, quel est cet autre ici qui est si nu
et déchaussé?

MORGUE.

Celui-ci? c'est Leurin le Canelaus, qui ne
peut jamais se relever.

ARSILE.

Dame, il peut bien encore élever quelque
belle chose en haut.

CROQUESOS.

Dame, volonté me somme qu'à mon sei-
gneur tôt m'en retourne.

MORGUE.

Croquesos, dis-lui qu'il s'amuse et qu'il
fasse toujours bonne chère, car je lui serai
amie chère tous les jours que je vivrai.

CROQUESOS.

Madame, sur ce m'en irai.

MORGUE.

En vérité, dis- (le) lui hardiment, et porte

Et se li porte che present
De par mi; tien, boi anchois viaus.

CROQUESOS.

Me siet-il bien li hielepiaus?

DAME DOUCE.

Beles dames, s'il vous plaisoit,
Il me sanle que tans seroit
D'aler-ent, ains qu'il ajournast.

ARSILE.

Ne faisons chi de sejour,
Car n'asert que voisons par jour
En lieu là où nus hom trespast;
Alons vers le pré esraument,
Je sai bien c'on nous i atent.

MAGLORE.

Or tost alons-ent par illeuc.
Les vielles femes de le vile
Nous i attendent.

MORGUE.

Est-chou gille?

MAGLORE.

Vés, Dame Douche nous vient pruec.

DAME DOUCE.

Et qu'est-ce ore chi, beles dames?
C'est grans amis et grans diffames
Que vous avés tant demouré.
J'ai annuit faite l'avan-garde,
Et me fille aussi vous pourwarde
Toute nuit à le crois, ou pré.
Là vous avons-nous atendues,
Et pourwardées par les rues;
Trop nous i avés fait veillier.

MORGUE.

Pour coi, la Douche?

DAME DOUCE.

On m'i a fait
Et dit par devant le gent lait.
Uns hom que je voeil manier;
Mais se je puis, il ert en biere,
Ou tournés che devant derriere
Devers les piés ou vers les dois.

MORGUE.

Je l'arai bientost à point mis
En sen lit, ensi que je fis,
L'autre an, Jakemon Pilepois,
Et l'autre nuit Gillon Lavier.

MAGLORE.

Alons! nous vous irons aidier
Prendés avœc Agnès, vo fille,

lui ce présent de ma part; tiens, bo
de te mettre en route.

CROQUESOS.

Me sied-il bien le chapeau?

DAME DOUCE.

Belles dames, s'il vous plaisait, il n
ble qu'il serait temps de s'en aller ava
fit jour.

ARSILE.

Ne restons plus ici, car il ne convi
que nous marchions de jour dans de
où quelqu'un passe; allons sur-le-
vers le pré, je sais bien qu'on nous y

MAGLORE.

Maintenant allons-nous-en vite p
Les vieilles femmes de la ville nous y
dent.

MORGUE.

Est-ce tromperie?

MAGLORE.

Voyez, Dame Douce vient auprès de

DAME DOUCE.

Et qu'est-ce maintenant ici, belles
c'est grand ennui et grande honte qu
avez tant resté. J'ai cette nuit fait l'
garde, et ma fille aussi vous garde t
nuit à la crois, au pré. Là nous vous
attendues, et gardées par les rues; vou
y avez trop fait veiller.

MORGUE.

Pourquoi, la Douce?

DAME DOUCE.

On m'y a fait et dit par devant le
outrage. (C'est) un homme que je veu
passer par mes mains; mais si je p
sera en bière, ou tourné sens devant de
vers les pieds ou vers les doigts.

MORGUE.

Je l'aurai bientôt à point mis en s
ainsi que je fis, l'autre année, à J
Pilepois, et l'autre nuit à Gilles Lavi

MAGLORE.

Allons! nous vous irons aider. I
avec (vous) Agnès, votre fille, et une

qui maint en chité,
n'en avera pitié.

MORGUE.

Wautier Mulet?

DAME DOUCE.

C'est chille.
evant, et je m'en vois.

(Les fées chantent:)



LI MOINES.

Dieus! que j'ai soumeillié!

HANE LI MERCIERS.

! et j'ai adès veillié.
i, alés-vous-ent errant.

LI MOINES.

, ains arai mengié avant,
: foi que doi saint Acaire!

HANE.

es, volés-vous dont bien faire?
à Raoul le waidier.
acun rehaignet d'ier:
puet estre qu'il nous donra.

LI MOINES.

volentiers. Qui m'i menra?

HANE.

ne vous menra miex de moi;
nverons laiens, je croi,
mignie qui là s'embat,
che où nus ne se combat:
, le fil maistre Henri,

phrase se trouve encore dans un motet du
81 la Vall., folio 27 recto, avec la même
seulement elle est un peu variée et accom-
pagnée d'autres parties musicales, puisqu'elle
est un motet; car il était de la nature de ce
genre à trois parties:

qui demeure en ville, qui n'en aura par
pitié.

MORGUE.

(La) femme (de) Wautier Mulet?

DAME DOUCE.

C'est celle-là. Allezdevant, et je m'en vais

(Les fées chantent:)



{ Par ici va la mignardise, par ici où je vais. }

LE MOINE.

Eh Dieu! que j'ai sommeillié!

HANE LE MERCIER.

Marie! et j'ai toujours veillé. Faites, allez-
vous-en sur-le-champ.

LE MOINE.

Frère, mais j'aurai mangé auparavant, par
la foi que (je) dois à saint Acaire!

HANE.

Moine, voulez-vous bien faire? allons à
Raoul le garde-chasse. Il a quelque petit
reste d'hier: peut-être bien il nous (en) don-
nera.

LE MOINE.

Très volontiers. Qui m'y mènera.

HANE.

Personne ne vous mènera mieux que moi.
Nous trouverons là, je crois, compagnie
agréable qui s'amuse et dans laquelle nul ne



Et se le

De :

M

F

.

... Gilles!

... vins.

... vins?

... couvent,

... couvent

... d'Auxerre.

... .

... j. voirre

... sous bas;

... rebas

... metrons le pot.

... .

...

RIKIER.

Qui vous mande, Gillos?

... puet mais aaisier.

GUILLOS.

... tistes-vous point, Rikier :

... vous ne me doi loer waires.

Que c'est mesires sains Acaires

... il fait miracles chaisiens?

... .

Adam, le fils de maître E
Ragueche Aurri et Gillot le Po

LE MOINE.

Par le saint Dieu ! et je l'oetroi
... bien mon affaire, et voici un cr
... je ne sais quel malheureux o
... compterai point avec toi, mais
... commencer.

HANE.

Allons-nous-en donc avant q
... aient rempli la taverne. Regard
... est déjà mise et voilà Riquece
... quece, vites-vous l'hôte.

RIQUIER.

Oui, il est céans. Ravelet !

L'HÔTE.

Me voici.

HANE.

Qui se mêle de tirer du vin ?
plus.

L'HÔTE.

Sire, soyez le bien venu ! Je
fêter, par saint Gilles ! Sachez
dans cette ville *tastés*, je le vend
des échevins.

LE MOINE.

Volontiers. Ça donc.

L'HÔTE.

Est-ce vin ? On n'en boit pas
couvent, et je vous garantis bien
ne vint d'Auxerre.

RIQUIER.

Maintenant prêtez-moi donc u
amour, et asseyons-nous ; et ce
rebas sur quoi nous mettrons le p

GUILLOT.

C'est vrai.

RIQUIER.

Qui vous mande, Guillot ? On
davantage mettre à l'aise.

GUILLOT.

Cela ne fûtes-vous point, Riqu
ne me dois louer guère. Qu'est-
gneur saint Acaire a-t-il fait mir

LI OSTES.

Gillot, estes-vous hors du sens ?
Taisiés. Que mal soïés venus !

GUILLOS.

Ho ! biaux hostes, je ne di plus.
Hane, demandés Ravelet
S'il a chaiens nul relhaignet
Qu'il ait d'essoir repus en mue.

LI OSTES.

Oil, j. herenc de Gernemue **,
Sans plus, Gillot, je vous oc bien.

GUILLOS.

Je sai bien que vés-chi le mien ;
Hane, or li demandés le voc.

LI OSTES.

Le ban fai que t'ostes le poc,
Et qu'il soit à tous de commun ;
Il n'affiert point c'on soit enfrun
Seur le viande.

GUILLOS.

Bé ! cest jeus.

LI OSTES.

Or metés dont le herenc jus.

GUILLOS LI PETIS.

Vé-le-chi, je n'en gousteraï ;
Mais j. petit assaierai
Che vin, ains c'on le par essiaue.
Il fu voir escaudés en yaue,
Sisent j. peu le rebouture.

LI OSTES.

Ne dites point no vin laidure,
Gillot : si ferés courtoisie ;
Nous sommes d'une compaignie,
Si ne le blamés point.

* Cette expression s'est conservée jusque dans le douzième siècle : « Il (Bensserade) toucha 4000 marks pour aller en Suède faire compliment à la reine Christine) qui avoit pensé estre assassinée par un prest de collège hors de sens. »

Mémoires de Tallemant des Reaux, art. Bensserade, t. IV, p. 385, édition de M.M. Monmerqué, Châteaugiron et Taschereau.)

** On retrouve ce nom dans celui d'Adam de Geremue, nommé parmi les barons de l'échiquier. *Formulare Anglicanum*, p. 179, n° CCXCI, *Roll. of the Eschequer*, p. 744. L'on trouve aussi de Weremue nommé, col. 106 du *Manuscriptum Pipe*, édition de Hodgson.

L'HÔTE.

Guillot, êtes-vous hors du sens ? Taisez-vous). Que mal soiez (vous) venu !

GUILLOT.

Ho ! bel hôte, je ne parle plus. Hane, demandez à Ravelet s'il a céans quelque reste qu'il ait d'hier soir serré en (un) garde-manger.

L'HÔTE.

Oui, un hareng de Gernemue, sans (rien de) plus, Guillot, je vous assure bien.

GUILLOT.

Je sais bien que voici le mien ; Hane, maintenant demandez-lui le vôtre.

L'HÔTE.

Tout beau ! ôte ton pouce, et qu'il (le hareng) soit à tous en commun ; il ne convient pas qu'on soit chiche sur la nourriture.

GUILLOT.

Bé ! c'est un jeu.

L'HÔTE.

Maintenant mettez donc le hareng en bas.

GUILLOT LE PETIT.

Le voici, je n'en goûterai ; mais j'essaierai un peu ce vin, avant qu'on le tire. Il fut vraiment échaudé en eau, il sent un peu le rebut.

L'HÔTE.

Ne dites point d'injure à notre vin, Guillot : vous ferez courtoisie ; nous sommes compagnons, ainsi ne le blâmez point.

Li reis Gurmund par son devis
Mist ses gardains en cel pais.
Après iço manda par ban
Par l'ost ki ert à Fulcham,
Contre li vengent à la mer ;
Par tut manda par son empier.
Bien asemblad plus de cent reis
Od lur grant ost, od lur herceis ;
A Gernemue entrent en mer,
Desuz Chaila vout ariver,
Les nefs firent à la terre treire,
N'en quident mès avoir à feire ;
Puis ont guasté tut cel pais.
A la terre Seint-Galeris
Avant s'en vout, en Pontif entrent.

(*L'Estorie des Englis solum la translacion maistre Geffrei Gaimar*, manuscrit royal, Musée Britannique.)

GUILLOS LI PETIS.

Non fai-je.

HANE LI MERCIERS.

Vois que maistre Adans fait le sage
Pour che qu'il doit estre escoliers.
Je vi qu'il se sist volontiers
Avoèques nous pour desjuner.

ADANS.

Biaus sire, ains couvient m'éurer.
Par Dieu ! je ne le fac pour el.

MAISTRE HENRIS.

Va-i, pour Dieu ! tu ne vaus mel ;
Tu i vas bien quant je n'i sui.

ADANS.

Par Dieu ! sire, je n'irai hui,
Se vous ne venés avoec mi.

MAISTRE HENRIS.

Va dont, passe avant, vés-me-chi.

HANE LI MERCIERS.

Aimi, Diex ! con fait escolier ;
Chi sont bien employé denier.
Font ensi li autre à Paris ?

RIQUECE.

Vois, chis moines est endormis.

LI OSTES.

Et or me faites tout escout :
Metons-li jà sus qu'il doit tout
Et que Hane a pour lui yué.

LI MOINES.

Aimi, Dieu ! que j'ai demouré !
Ostes, comment va nos affaires ?

LI OSTES.

Biaus ostes, vous ne devés waires :
Vous finerés moult bien chaiens ;
Ne vous anuit mie, g'i pens
Vous devés .xij. sols à mi :
Merchiés-ent vo bon ami
Qui les a chi perdus pour vous.

LI MOINES

Pour mi ?

LI OSTES.

Voire.

LI MOINES.

Les doi-je tous ?

LI OSTES.

Oil, voir.

LI MOINES.

Ai-je dont ronquiert ?
J'en eusse aussi bon marchiet,

GUILLOT LE PETIT

Je ne le fais pas.

HANE LE MERCIER.

Vois combien maître Adam fait le sage
la raison qu'il doit être écolier. Je vis
s'assit volontiers avec nous pour déjeuner

ADAM.

Beau sire, auparavant il faut m'écoi
par Dieu ! je ne le fais pas pour autre cl

MAITRE HENRI.

Va-s-y, pour Dieu ! tu ne vaux pas mi
tu y vas bien quand je n'y suis pas.

ADAM.

Par Dieu ! sire, je n'irai pas aujourd
si vous ne venez avec moi.

MAITRE HENRI.

Va donc, passe avant, me voici.

HANE LE MERCIER.

Hélas ! Dieu ! quel écolier ! ici demers
bien employés. Les autres font-ils air
Paris ?

RIQUECE.

Vois, ce moine est endormi.

L'HÔTE.

Et maintenant écoutez-moi tous : met
lui dessus qu'il doit tout et que Hane a
lui joué.

LE MOINE.

Hélas ! Dieu ! que j'ai demeuré ! H
comment va notre affaire ?

L'HÔTE.

Bel hôte, vous ne devez guère : vous
rez très bien céans ; (qu'il) ne vous en
pas, j'y pense. Vous me devez douze s
remerciez-en votre bon ami qui les
perdus pour vous.

LE MOINE.

Pour moi ?

L'HÔTE.

En vérité.

LE MOINE.

Les dois-je tous ?

L'HÔTE.

Oui, en vérité.

LE MOINE.

Ai-je donc ronquiert ? j'en eusse aussi
marché, ce me semble, en la friponneri

be me sanle, en l'engagerie;
 t n'a-il es dés jué mie
 e par mi, ni à me requête.

HANE LI MERCIERS.

és-chi de chascun le foi preste
 e che fu pour vous qu'il joua.

LI MOINES.

és, Diex ! à vous con fait jeu a !
 aus ostes, qui vous vaurroit croire ?
 auvais fait chaiens venir boire,
 us c'on cunkie ensi le gent.

LI OSTES.

oines, païés chà men argent
 e vous me devés; est-che plais ?

LI MOINES.

ont deviegne-jou aussi fais
 e fu li hordussens ennuit !

LI OSTES.

en vous poist et bien vous anuit,
 ous waitérés chaiens le coc,
 u vous me lairés chà che froc :
 e cors arés, et jou l'escorche.

LI MOINES.

stes, me ferés-vous dont forche ?

LI OSTES.

Al, se vous ne me païés.

LI MOINES.

Bien voi que je sui cunkiés,
 Mais c'est li darraïne fois.
 Par mi chou m'en irai-je anchois
 Qu'il reviegne nouviaux escos.

MAISTRES HENRIS.

Moine, vous n'estes mie sos,
 Par mon chief ! qui vous en alés.

[LI FISISCIENS.]

Certes, seigneur, vous vous tués,
 Vous serés tout paraletique,
 Ou je tieng à fausse fisique,
 Quant à ceste eure estes chaiens.

GUILLOS.

Maîtres, bien kaiés de vo sens,
 Par je ne le pris une nois.
 Idés-vous jus.

LI FISISCIENS.

Chà ! une fois
 e donnés, si vous plaist, à boire.

GUILLOS.

més, et mengiés ceste poire.

il n'a pas joué aux dés de ma part, ni à ma
 requête.

HANE LE MERCIER.

Voici chacun prêt à engager sa foi que ce
 fut pour vous qu'il joua.

LE MOINE.

Ah ! Dieu, comme l'on vous joue ! bel hôte,
 qui vous voudrait croire ? il fait mauvais de
 venir boire céans, puisqu'on dupe ainsi le
 monde.

L'HÔTE.

Moine, payez ça mon argent que vous me
 devez ; est-ce dispute ?

LE MOINE.

Que je devienne ainsi fait que fut le fou
 aujourd'hui !

L'HÔTE.

Bien (qu'il) vous pèse et bien (qu'il) vous
 ennuie, vous attendrez ici le (chant du) coq,
 ou vous me laisserez ici ce froc : (vous) au-
 rez le corps, et moi l'écorce.

LE MOINE.

Hôte, me ferez-vous donc violence ?

L'HÔTE.

Oui, si vous ne me payez.

LE MOINE.

Bien vois que je suis atrapé ; mais c'est la
 dernière fois. Sur ce je m'en irai avant qu'il
 revienne (de) nouveaux écots.

MAITRE HENRI.

Moine, vous n'êtes pas fou, par mon chef !
 de vous en aller.

LE MÉDECIN.

Certes, seigneurs, vous vous tuez, vous
 serez tous paralytiques, ou je tiens pour
 fausse (la) médecine, quand à cette heure
 vous êtes céans.

GUILLOT.

Maitre, bien tombez de votre sens, car
 je ne la prise pas une noix. Asseyez-vous.

LE MÉDECIN.

Ça ! une fois me donnez, s'il vous plait, à
 boire.

GUILLOT.

Tenez, et mangez cette poire.

LI MOINES.

Biaus ostes, escoutés un peu :
Vous avés fait de mi vo preu ;
Wardés .j. petit mes reliques,
Car je ne sui mie ore riches ;
Je les racaterai demain.

LI OSTES.

Alés, bien sont en sauve main.

GUILLOS.

Voire, Dieus !

LI OSTES.

Or puis preeschier :
De saint Acaire vous requier,
Vous, maistre Adan et à vous, Hane ;
Je vous pri que chascuns recane
Et fache grant sollempnité
De che saint c'on a abevré.

(Li compaignon cantent.)

Mais c'est par .j. estrange tour.
A ! jà se siet en haute tour...

Biaus ostes, est-che bien canté ?

LI OSTES respont :

Bien vous poés estre vanté
C'onques mais si bien dit ne fu.

LI DERVÉS.

A hors le fu, le fu, le fu !
Aussi bien canté-je qu'il font ?

LI MOINES.

Li chent dyable aporté vous ont ;
Vous ne me faites lors damage.
Vo pere ne tieng mie à sage,
Quant il vous a ramené chi.

LI PERES AU DERVÉ.

Certes, sire, che poise mi ;
D'autre part, je ne sai que faire ;
Car, s'il ne vient à saint Acaire,
Où ira-il querre santé ?
Certes il m'a jà tant cousté
Qu'il me couvient querre men pain.

LI DERVÉS.

Par le mort Dieu ! je muir de fain.

LI PERES AU DERVÉ.

Tenés, mengiès dont ceste pume.

LI DERVÉS.

Vous i mentés, c'est une plume ;
Alés, ele est ore à Paris.

LI PERES.

Biaus sire Diex ! con sui honnis
Et perdus, et qu'il me meschiet !

LE MOINE.

Bel hôte, écoutez un peu : vous avez fait
de moi votre profit ; gardez un peu mes reli-
ques, car je ne suis pas maintenant riche ; je
les racheterai demain..

L'HÔTE.

Allez, bien sont en main sûre.

GUILLOT.

Vraiment, Dieu !

L'HÔTE.

Maintenant je puis prêcher : je vous re-
quier de par saint Acaire, vous, maître Adam
et vous, Hane ; je vous prie que chacun
ricane et face grand' solennité de ce saint
qu'on a abrevé.

(Les compaignons chantent.)

Mais c'est par un étrange tour. Ah ! déjà il s'as-
sied en haute tour...

Bel hôte, est-ce bien chanté ?

L'HÔTE répond :

L'on peut bien vous vanter que jamais l'on
ne dit si bien.

LE FOU.

(Il y) a dehors le feu, le feu ! le feu !

Aussi bien chanté-je qu'ils font.

LE MOINE.

Les cent diables vous ont apporté ; vous
ne me faites que dommage. Votre père ne
tiens-je point pour sage, quand il vous a ra-
mené ici.

LE PÈRE DU FOC.

Certes, sire, cela me chagrîne ; d'autre
part, je ne sais que faire ; car, s'il ne vient à
saint Acaire, où ira-t-il quérir santé ? Cer-
tes, il m'a déjà tant coûté qu'il me faut de-
mander mon pain.

LE FOC.

Par la mort de Dieu ! je meurs de faim.

LE PÈRE DU FOC.

Tenez, mangez donc cette pomme.

LE FOC.

Vous y mentez, c'est une plume ; allez,
elle est maintenant à Paris.

LE PÈRE.

Beau sire Dieu ! comme je suis honni et
perdu, et qu'il me mèsadvient !

LI MOINES.

ertes, c'est trop bien emploiet;
our coile ramenés-vous chi ?

LI PERES.

é, sire ! il ne feroit aussi
n maison fors desloiauté;
r le trouvai tout emplumé
t muchié par dedens se keute.

MAISTRE HENRIS.

ieux ! qui est chieux qui là se keute ?
oi bien. Le glout ! le glout ! le glout !

GUILLOS.

our l'amour de Dieu ! ostonz tout,
ar se chis sos-là nous ceurt seure...
ren le nape; et tu, le pot tien.

RIKECE.

oi que doi Dieu ! je le lo bien.
out avant que il nous meskieche
hascuns de nous prengne se picche:
ussi avons-nous trop villiet.

LI MOINES.

stes, vous m'avez bien pilliet,
Et s'en i a chi de plus riches;
toutes eures chà mes reliques !
Vés-chi .xij. sols que je doi
Vous et vo taverne renoi;
Se g'i reviens dyable m'en porche !

LI OSTES.

Je ne vous en ferai jà forche;
Tentés vos reliques.

LI MOINES.

Or chà !
Honnis soit qui m'i amena !
Je n'ai mie appris tel affaire.

GUILLOS.

Di, Hane, i a-il plus que faire ?
Avons-nous chi riens ouvlié ?

HANE.

Nenil, j'ai tout avant osté.
Faisons l'oste que bel li soit.

GUILLOS.

ins irons anchois, s'on m'en croit,
maier le fierre Notre-Dame,
e che chierge offrir qu'ele flame:
e cose nous en venra miex.

LI PERES.

chà ! levez-vous sus, biaux fies,
i encore men blé à vendre.

LE MOINE.

Certes, c'est très bien fait; pourquoi le ra-
menez-vous ici ?

LE PÈRE.

Hé ! sire, il ne ferait aussi à la maison que
déloyauté; hier (je) le trouvai tout emplumé
et caché par dedans sa couverture.

MAITRE HENRI.

Dieu ! quel est celui qui là se cache ? Bois
bien. Le glouton ! le glouton ! le glouton !

GUILLOT.

Pour l'amour de Dieu ! ôtons tout, car si
ce fou-là nous court dessus... Prends la
nappe; et toi, tiens le pot.

RIKECE.

(Par la) foi que je dois à Dieu ! je suis bien
de cet avis. Tout avant qu'il nous mésad-
vienne (que) chacun de nous prenne sa pièce:
aussi avons-nous trop veillé.

LE MOINE.

Hôte, vous m'avez bien pillé, et il y en a
ici de plus riches; toutefois ça mes reliques !
Voici douze sous que je dois. Je renie vous
et votre taverne; si j'y reviens (que) le dia-
ble m'emporte !

L'HÔTE.

Je ne vous y forcerai pas; tenez vos reli-
ques.

LE MOINE.

Or ça ! honni soit qui m'y amena ! je n'ai
pas appris telle affaire.

GUILLOT.

Dis, Hane, y a-t-il davantage à faire ?
avons-nous ici oublié quelque chose ?

HANE.

Nenni, j'ai tout auparavant ôté. Faisons
que l'hôte soit content.

GUILLOT.

Mais (nous) irons auparavant, si l'on m'en
croit, baiser la chaise de Notre-Dame, et of-
frir ce cierge pour qu'il brûle: notre affaire
ira mieux.

LE PÈRE.

Or ça ! levez-vous, beau fils, j'ai encore
mon blé à vendre.

LI DERVÉS.

Que c'est? me volés mener pendre,
Fiex à putain, leres prouvés?

LI PERES.

Taisiés. C'or fussiés enterés,
Sos puans! Que Diex vous honnisse!

LI DERVÉS.

Par le mort Dieu! on me compisse
Par là deseure, che me sanle.
Peu faut que je ne vous estranle.

LI PERES.

Aimi! or tien che croquepois.

LI DERVÉS.

Ai-je fait le noise dou prois?

LI PERES.

Nient ne vous vaut, vous en venrés.

LI DERVÉS.

Alons, je sui li espousés.

LI MOINES.

Je ne fai point de men preu chi,
Puis que les gens en vont ensi,
N'il n'i a mais fors baissetes,
Enfans et garchonnaille; or fai,
S'en irons; à Saint-Nicolai
Commenche à sonner des cloquetes.

EXPLICIT LI JEUS DE LA FUELLIE.

LE FOU.

Qu'est-ce? me voulez(-vous) mener
dre, fils de p....., voleur prouvé?

LE PÈRE.

Taisez(-vous). Fussiez-vous enterré
puant! Que Dieu vous honnisse!

LE FOU.

Par la mort de Dieu! l'on me pisse de
par là, ce me semble. Peu (s'en) faut q
ne vous étrangle.

LE PÈRE.

Hélas! maintenant tiens ce *croquep*

LE FOU.

Ai-je fait le bruit du *prois*?

LE PÈRE.

Rien ne vous vaut, vous (vous) en
drez.

LE FOU.

Allons, je suis l'épousé.

LE MOINE.

Je ne fais point de profit ici, puisqu
gens s'en vont ainsi, et il n'y a plus qu
chelettes, enfans et garçonnaille. Mainte
nous (nous) en irons; à Saint-Nicolas
commence à sonner les cloches.

FIN DU JEU DE LA FEUILLÉE.

FRAGMENS DU JEU ADAM.

LE JEU ADAN LE BOÇU D'ARRAZ¹.

Seignour, savez por qoi j'ai mon ahî changié?
J'ai esté avec fame, or revois au clergié;
Or avertira ce que j'ai pieça songié;
Por ce vieng à vous toz ainçois prendre congié.
Or ne porront pas dire aucun qui j'ai hantez
Que d'aler à Paris soie por nient vantez;
Chascuns puet revenir ja n'ert si enchantez,

¹ Ce fragment se trouve dans la Bibliothèque Royale, sous le n° 7218, ancien fonds, fol. 250 verso, col. 1.

Quar bien grant maladie ensiut bien grant sa
D'autre part je n'ai pas ci si mon tens perdu
Que je n'aie à amer leaument entendu,
Si qu'encore pert-il aus tès quels li pos fu.
Or revois à Paris.

Chetis! qu'i feras-tu?

Onques d'Arras bons clers n'issi,
Et tu le veus fere de ti!
Ce seroit granz abusions.

N'est mie Riquiers Amions

Bons clers et soutiens en son livre?

Où, por .ij. deniers le livre :
 Je ne voi qu'il sache autre chose ;
 Mes nos reprendre ne vous ose,
 Tant avez-vous nuable chief.

Quidrez-vous qu'il venist à chief,
 Baus douz amis, de ce qu'il dist?

Chascuns mes paroles despist,
 Ce me samble, et gete moult loins ;
 Mais puis que ce vient au besoins,
 Et que par moi m'estuet aidier,
 Sachiez je n'ai mie si chier
 Le sejour d'Arras, ne la joie,
 Que l'aprendre lessier en doie ;
 Mais que Diex m'a doné engien,
 Tant est que je le torne à bien ;
 J'ai assez ma borse escousso.

Et que devendra la pagousse,
 Ma commere dame Maroie?

Baus sire, avec mon pere ert ci.

Meures, il n'ira mie ainsi
 S'ele ne puet metre à la voie ;
 Quar bien sai, s'onques la connui,
 Que s'ele vous i savoit hui,
 Qu'ele iroit demain sanz respit.

Et savez-vous que je feroi?
 Por li espaenter, metrai
 De la monstarde sor mon v...

Meure, tout ce ne vous vaut nient,
 Ne la chose à ce point ne tient.
 Ainsi n'en poez-vous aler ;
 Quar puis que sainte Yglise spaire
 .ij. gens, ce n'est mie à refaire.
 Prendre estuet garde à l'engrener.

Par foi! cil dist par devinaille,
 Ausi com par ci le me taille,
 Qu'il s'en fust gardez à l'emprendre.
 Amors me prist en un tel point
 Que li amanz .ij. foiz se point,
 S'il se vent dont vers li desfendre :
 Quar pris sui au premier buillon,
 Tout droit en la verde sezon,
 Et en l'aspreure de jovent,
 Quant la chose a plus grant savour,
 Et on ne chace son meilleur
 Fors ce que miez vient à talent.
 Fiez seon bel et seri,
 Douz et cler et vert et flori,
 Douce en chanz d'oiseillons,
 Fa beut bois, pres de fontenele
 Cierre ou maille gravele;
 Adonc me vint avision
 De ce que j'ai a l'ame ore,

Qui me samble ore et pale et aore,
 Qu'ele estoit done blanche et vermeille,
 Ranz, amoureuse et deugie ;
 Or, samble crasse et mal taillie,
 Triste et lengans.

C'est granz merveille

Voirement estes-vous nuables
 Quant lectures si delitables
 Avez si briefment oubliées.
 Ne sai por quoi estes saouls.

Por quoi?

Ele a fet envers vous
 Trop grant marchié de ses denrées.

Trop, Richece! à ce ne tient point ;
 Quar Amor la gent si enoint
 Que chascune grace enlumine
 En fame, et fet sambler plus grande,
 Si c'on cuide d'une truande
 Que ce soit bien une roine.
 Si crin sambloient reluisant
 D'or, crespé, cler et bien luisant :
 Or sont chéu, noir et pendic.
 Tout me samble ore en li mué ;
 Ele avoit front bien compassé,
 Blanc, ouni, large, fenestrie :
 Or le voi cresté et estroit ;
 Les sorciex par samblance avoit
 En arcans, soutiens et lingnietz
 De brun poil, con trais de pincel,
 Por le regart fere plus bel,
 Or les voi espars et dreciez
 Com s'il vueillent voler en l'air ;
 Si noir oeil me sambloient vair,
 Sec et fendu, près d'acointier,
 Gros desouz ; deliez sauciaux
 A .ij. petit plogons jumiaux,
 Ouvranz et cloanz a daugier,
 En simple regart amoureux ;
 Et si descendoit entre .ij.
 Li tuiaus du nez bel et droit.
 Porsivant par art de mesure,
 Qui li donoit forme et figure.
 Et de gayete souspnoit.
 Entor avoit blanches maiaseles,
 Fesanz au rir .ij. foisseles
 .j. poi muées de vermeil,
 Paranz parmi le cuevre-chief ;
 Ne Diex ne vendroit mie à chief
 De fere .j. vraie pareil
 Com li siens adonc me sambloit.
 La bouche après le porsivoit
 Graisle au cors et grosse ou moilon,
 Fresche et vermeille plus que rose,
 Blanche en denture, jointe et close ;
 Et après forcele menton,
 Dont naissoit la blanche gorgele
 Dusqu'aus espauls sanz foissete,
 Ounie et grosse en avalant ;
 Haterel porsivant derriere

Sanz poil, blanc, et ert de maniere
 Sor sa cote .j. poi reploient;
 Espauls qui pas n'encrunchoient,
 Dont li long braz adevalaient,
 Gros et graisle où il aseroit.
 Mès encore estout-ce du mains,
 Qui regardoit ses blanches mains,
 Dont nessoient si bel long doit,
 A basse jointe et gresle en fin,
 Couvert d'un bel ongle sanguin,
 Près de la char ouni et net.
 Or vendrai au moustré devant,
 Puis la gorgele en avalant;
 Et premiers au pis camuset,
 Dur, cort et haut de point et bel,
 Entrecloant le ruotol
 D'Amors qui chiet en la forcele;
 Boutine avant et rains voutices,
 Que manche d'yvuire entaillies
 A ces coutiaus à damoisele;
 Plate jambe, ronde jambete,
 Gros braon, basse chevillote;
 Pié vautuz, haingre, à peu de char.
 En li me sambloit tel devise:
 Si croi que desouz la chemise

N'aloit pas li sorplus endar;
 Et ele perçut bien de li
 Que je l'amore plus que mi,
 Si se tint vers moi chierement;
 Et com plus chiere se tenoit,
 En mon cuer plus croistre fesoit
 Amor et desir et talent;
 Avoec s'en mesla jalousie,
 Desesperance et derverie,
 Et plus et plus ert en ardant
 Por s'amor, et mains me connuï,
 Tant c'onques à aise ne fui,
 Si oi set du mestre seignor.
 Bone gent, ainsai fui-je pris
 Par Amors, qui m'avoit surpris;
 Quar selures n'ot pas si beles
 Comme Amors le mes fist sambler;
 Mes Desirs le me fist gouter
 A la grant saveur de Vauceles.
 S'est tens que je m'en reconnoisse
 Tout avant que ma sime engroisse,
 Ne que la chose plus me coust;
 Quar mes fuins en est rapaiez.

Explicit uns geus.

C'EST LI COUMENCEMENS DU JEU ADAN LE BOÇU*.

Seignour, savés pour koi j'ai men abit cangié?
 J'ai esté avec seme, or revois au clegié;
 Or avertirai çou que j'ai pieça songié
 Ancoi sui à vous tous venus prendre congié.
 Dire ne porront mie aucun que j'ai autès
 Que d'aler à Paris soie pour nient vantès;
 Cascuns puet revenir ja si n'ert encantès:
 Car en grant maladie gist souvent grans santès.
 Nepourcant n'ai-jou mie ci men tans si perdu
 Que jou n'aie en amer loiaument entendu,
 Si k'encore en pert-il à tès qieus li pos fu.
 Or revois à Paris.

(Or se lieve un personnage et respont.)
 Caitis! k'i feras-tu?

* Ce fragment est tiré du manuscrit du Vatican n° 1490, folio 132 recto. Nous le reproduisons ici d'après la copie de M. de Sainte-Palaye, insérée dans le recueil intitulé : *Anciennes Chansons françaises avant 1300*, t. I, folio 290, Bibliothèque royale de l'Arsenal, in-folio, n° 62, belles-lettres françaises. M. de Sainte-Palaye avait fait le voyage de Rome, pour veiller lui-même à l'exactitude de ses copies. (Préface des *Poesies du Roy de Navarre*, pages xiv, xv.)

Onques d'Arras boins clers n'isi*,
 Et tu le veus faire de ti!
 Ce seroit grans abuisions.

(Or respont Adans.)

N'est mie Rikiers Amions
 Boins clers et souteus en sen livre?

* Cette imputation fut renouvelée, en 1789, par le sieur de Gouve, dans le *Mercur* de l'année, volume d'avril, p. 692, 693. L'abbé de Beaumont répondit dans le même recueil, juin, premier volume, p. 1136-1139, et à la suite d'une dissertation sur l'État des sciences en France, la mort du Roi Robert, arrivée en 1031, jusqu'à Philippe le Bel, arrivée en 1314. (*Dissertation sur l'Histoire ecclésiastique et civile de Paris*, rue St. Jacques, chez Lambert et Durand, in-8°, tome II, p. 284-293.) Pour détruire la calomnie, le bon abbé cite les noms de quatre écrivains ecclésiastiques qui, dans les XI^e et XII^e siècles, ont écrit sur l'office divin. Outre cet Adam de la Halle, on compte parmi les poètes de cette ville au XIII^e siècle, Jehan Bodel et Courtois.

(Et uns autres respont.)
pour .iiij. deniers le livre :
oi que sace autre cose;
is reprendre ne vous ose,
rés-vous mule chief.

(Or respont uns autres à celi.)
-vous k'il venist à kief,
us amis, de çou qu'il dist ?

(Or respont Adans.)
ns mes paroles despit,
samble, et jete molt loing;
is que venroit au besoing,
n'estuet par moi aidier,
e n'ai mie si chier
le soulas et le joie,
prendre laissier en doie;
e Dieus m'a donné engien,
t que jou l'atourne à lui;
ssés me bourse escouse.

(Or li respont uns autres.)
levenra li pagouse,
nere dame Maroie ?

(Et Adans respont.)
t, avec men pere iert ci.

(Et cieus li respont.)
il n'ira mie ensi
puet metre à le voie;
sai, s'onques le counui,
le vous i savoit hui,
roit demain sans respit.

(Et respont Adans.)
-vous que j'en ferai ?
spanir, metrai
oustarde seur men v...
(Et cieus li respont.)
tout çou ne vous vaut nient,
li cose à cou ne tient,
'en poés-vous aler;
que sainte Eglise apaire
, ce n'est mie à refaire.
ris garde à l'engrener.

(Et Adans li respont.)
tis dist par devinaille,
par ci le me taille :
t wardés à l'emprendre ?
ne print en un tel point

.....
at contre li desfendre :
si à premier boullon,
it en le verde saison,
speté de jouvent,
a plus grant saveur,
e que sen meilleur
ki li vient à talent.
oit bel et seri,
lar et frès et flouri,
..... *

ci un vers au manuscrit du Vatican.
'après les deux manuscrits du Roi.

En haut bos, près de fontenele
Clere sus maille gravele;
Adont me vient avisions
De celi que j'ai à feme ore,
Qi or me samble pale et sore :
Adont estoit blanche et vermeille,
Rians, amoureux et deugie;
Or, sanle crase et mautaille,
Tristre et tençans.

(Or respont li persone de devant :)
C'est grant merveille.

Voirement estes-vous muuales
Quant faitures si delitaules
Aves si briément oubliées :
Bien sai pour quoi estes saous.

(Et respont Adans.)
Pour koi ?

(Et cieus lui.)
Ele a fait envers vous
Trop grant markié de ses denrées.

(Et respont Adans.)
Troutp (*sic*), Riquece, à çou ne tient point;
Mais Amours si le gent eniont,
Et de grace si enlumine
Em feme, et fait sambler plus grande,
Si e'on cuide d'une truande
Que ce soit bien une roïne.
Si cring sambloient reluisant
D'or, crespé et roit et fourmiant :
Or sont kéu, noir et pendic.
Tout me sanle ore en li mué;
Ele avoit front bien compassé,
Blanc, ouni, large, fenestric :
Or le voi creté et estroit.
Les sourcieus par samblance avoit
En arcans, soutieus et ligniés
De brun poil, con trais de pincel,
Pour le rouart * faire plus bel;
Or les vois espars et dreciés
Con s'il veulent voler en l'air.
Si noir oel me sembloient vair,
Sec et fendu, prest d'acointier,
Gros desous; delié fouciaus
A deus petis ploçons jumiaux,
Ouvrans et cloans à dangier
En rouars simples, amoureux;
Et se descendoit entre deus
Li tuiiaus du nés bel et droit,
Poursievans par ars de mesure,
Qi li dounoit fourme et figure,
Et de geeté soupairoit.
Entour avoit blanques maissailles,
Faisant au ris .ij. foisseles
Un peu nuées de vermeil,
Parant parmi le ceuvre-kief;
Ne Dieus ne venroit mie à kief
De faire un viaire pareil
Que li siens adont me sanloit.

* Regard. (Note de M. de Sainte-Palaye.)

Cours x

Li bouque après se poursievoit
 Graile à cors * et grosse à moilon,
 Fresque et vermeille plus que rose;
 Blance ententure, jointe et close;
 Et après foucelé menton,
 Dont naissoit li blanque gorgete,
 Trusk'as espauls sans fosete,
 Ounie et grosse en avalant;
 Haterel poursievant deriere
 Sans poil, gros et blanc de maniere,
 Seur se cote un peu reploiant;
 Espauls qi point n'encruçoient,
 Dont li lonc brac adevaloient,
 Gros et graile à il aseroit.
 Et encor estoi-ce du mains,
 Qi rewardast ses blances mains,
 Dont naissoient li biaux lonc doit,
 A basse jointe, graile en fin,

Cours x

* Ne cuidiez pas que ce soit guile,
 Car es .iiiiij. cors de la vile
 Senr .iiiiij. tours de la cité
 Qui erent de la fermeté
 Fist .iiiiij. grans homes de piere
 De très merueilleuse maniere.

(*Roman de Cleomadès*, manuscrit de l'Arsenal,
 belles-lettres françaises, in-folio, n° 175, folio
 ccl. 2, v. 27.)

Couver d'un bel ongle sangin,
 Près de le car oui et net.
 Or venrai au monstre devant,
 Puis le gorgete en avalant;
 Tout premier au pis camuset,
 Dur, cort et baut de point et bel,
 Entrecloant le ruiotel
 D'Amours qi qieten le sourcele;
 Boutine avant et rains vautiés,
 Com mences d'ivoire entailliés
 A ces coutiaus à demiseles;
 Plate hanque, ronde gambete,
 Gros bran, basse quillele;
 Pié vautic, haingre, à peu de char.
 En li me sambloit teus devise,
 Et croi que desous le quemise
 N'aloit point li sourplus en dar *. †
 Bele gent, ensi fui-je pris
 Pour Amour qi si m'eut surpris;
 Car faiture n'eut point si beles
 Q'Amours me le fist sambler;
 Mais Desirs le me fist goustier
 A le grant savor de Vauceles.
Explicite.

* N'est-ce pas l'origine du mot italien *indarno*?
 Il manque ici douze vers qui sont dans ces
 autres manuscrits.

P. M.

LI JUS DU PELERIN.

NOMS DES PERSONNAGES.

LI PELERINS.
GAUTIERS, appelé d'abord
LI VILAINS.

GUIOS.
WARNIERS.
ROGAUS.

La scène est à Arras.

LI PELERINS.

Or pais, or pais, segnieur! et à moi entendés :
Nouveles vous dirai, s'un petit atendés,
Par coi trestous li pires de vous iert amendés.
Or vous taisiés tout coi, si ne me reprendés.
Segnieur, pelerins sui, si ai alé maint pas
Par viles, par castiaus, par chités, par tres-
pas,
S'arocie bien mestier que je fusse à repas ;
Car n'ai mie par tout mout bien trouvé mes
pas.
Bien a trente et chienc ans que je n'ai aresté,
S'ai puis en maint bon lieu et à maint saint
esté,
S'ai esté au Sec-Arbre et dusc'à Duresté** ;
Dieu grasci qui m'en a sens et pooir presté.
Si fui en Famenie, en Surie et en Tir ;
S'alai en un pais où on est si entir
Que on i muert errant quant on i veult mentir,
Et si est tout quemun.

LE PÉLERIN.

Or paix, or paix! seigneurs, et écoutez-moi :
je vous dirai, si (vous) attendez un peu, nou-
velles par lesquelles le pire de vous sera
amendé. Or taisez-(vous) tous, (tenez-vous)
coi, et ne m'interrompez pas. Seigneurs, je
suis pélerin, et j'ai fait maint voyage par vil-
les, par châteaux, par cités, par défilés, et j'ai
bien besoin d'avoir du repos, car je n'ai
pas très-bien trouvé ma nourriture partout. Il
y a bien trente-cinq ans que je n'ai pas arrêté,
et j'ai depuis été en maint bon lieu et vers
maint saint, j'ai été au Sec-Arbre et jusqu'à
Duresté ; je remercie Dieu qui m'en a prêté
l'esprit et le pouvoir. J'ai été en Famenie,
en Syrie et à Tyr ; je suis allé dans un pays
où l'on est si véridique que l'on y meurt sur
l'heure quand on y veut mentir, et cela est
tout-à-fait commun.

* Voyez une notice, sur ce nom, à la suite du
Roman de Mahomet, etc. Paris, Silvestre, 1831,
page 10-6°.

** Voyez, sur ce nom, le glossaire de la *Chanson
de Roland*, p. 181, col. 2, au mot DURESTANT.

LI VILAINS.

Je t'en voeil desmentir,
Car entendant nous fais vessie pour lanterne.
Vous ariés jà plus chier à sir en le tavernne
Que aler au moustier.

LI PELERINS.

Pechié fait qui me ferne,
Car je sui mout lassés; esté ai à Luserne,
En Terre de Labour, en Toskane, en Sezile;
Par Puille m'en reving où on tint maint con-
cille
D'un clerc net et soustieu, grascieus et nobile
Et le nomper du mont; nés fu de ceste ville;
Maistres Adans li Bochus estoit chi apelés,
Et là, Adans d'Arras.

LI VILAINS.

Très mal atrouvelés
Soliés, sire, con vous avés nos aus pelés!
Est-il pour truander très bien atripelés?
Alés-vous-en de chi, mauvais vilains puans,
Car je sai de chertain que vous estes truans:
Or tost fuiés-vous-ent, ne soiés deluans,
Ou vous le comperrés.

LI PELERINS.

Trop par estes muans;
Or atendés un peu que j'aie fait mon conte.
Or pais, pour Dieu, signeur! Chis clers don
je vous conte
Ert amés et prisiés et honnerés * dou conte
D'Artois; si vous dirai mout bien de quel
aconte:
Chieus maistre Adam savoit dis et chans
controuver,
Et li quens desirroito un tel home à trouver.
Quant acointiés en fu, si li ala rouver
Que il féist uns dis pour son sens esprouver.
Maistre Adans, qui en sent très bien à chief
venir,
En fist un dont il doit mout très bien sousvenir,
Car biaux est à oïr et bons à retenir.
Li quoins n'en vaurroit mie cinc chens livres
tenir.
Or est mors maistre Adans; Diex li fache
merchi!
A se tombe ai esté, don Jhesu-Crist merchi!

* Et probablement enrichi aussi; c'est ce que nous
donne à penser le passage suivant :

Après vi-jou un maistre Adan;
S'ame est passée outre le dan.

LE VILAIN.

Je t'en veux démentir, car, à nous qui t'é-
coutons, (tu) nous fais vessie pour lanterne.
Vous aimeriez mieux être assis en la tavernne
que d'aller au moutier.

LE PÉLERIN.

Péché fait qui me frappe, car je suis très-
las; j'ai été à Luserne, en Terre de Labour,
en Toscane, en Sicile; je m'en revins par
la Pouille où l'on s'entretint beaucoup d'un
clerc net et subtil, gracieux et noble, et qui
n'avait son pareil au monde; il fut natif de
cette ville; il était ici appelé maître Adam
le Bossu, et là, Adam d'Arras.

LE VILAIN.

Très-mal venu soyez, sire, comme vous
avez pelé nos aux! Est-il pour gueuser très-
bien entripaillé? Allez-vous-en d'ici, mauvais
vilain puant, car je sais de source certaine
que vous êtes truand: or fuyez tôt, ne tar-
dez pas, ou vous le paierez.

LE PÉLERIN.

Vous êtes trop turbulent; attendez un peu
à cette heure que j'aie fait mon récit. Or
paix, pour (l'amour de) Dieu, seigneur! Ce
clerc dont je vous conte était aimé et prisé
du comte d'Artois, et je vous dirai bien à
quel propos: ce maître Adam savait compo-
ser dits et chants, et le comte désirait trou-
ver un tel homme. Quand il fut en rapport
avec lui, il l'alla prier de lui faire un dit
pour éprouver son esprit. Maître Adam, qui
sut bien en venir à bout, en fit un dont on
doit très-bien se souvenir; car il est très-
beau à oïr et bon à retenir. Le comte n'ai-
merait pas mieux cinq cents livres. A cette
heure maître Adam est mort; que Dieu lui
fasse merci! J'ai été à sa tombe, et j'en re-
mercie Jésus-Christ. Le comte me la montra

De sen avoir a .i. grant mont.
Se feme voir de Miruement
Maucions a le remanant;
Mais jou n'i sai appartenant,
Foi ke doi Diu le père nostre,
Ki pour aus die patrenostre.

Manuscrit du Roi n° 184, supplément, f. recto, col. 1, v. 17.)

Li quains le me moustra, le soie grant merci !
Quant jou i fui, l'autre an.

LI VILAINS.

Vilains, fuiés de chi !
Ou vous serés mout tost loussiés et desvestus ;
A l'ostel serés jà autrement revestus.

LI PELEKINS.

Et comment vous nomme-on qui si estes testus ?

LI VILAINS.

Comment, sire vilains ? Gautelos li Testus.

LI PELEKINS.

Orveilliés un petit, bians dous amis, attendre ;
Car on m'a fait mout lonc de ceste vile entendre,
Qu'ens en l'onour du clert que Dieus a volut prendre,
Doit-on dire ses dis chi endroit et aprendre ;
Si sui pour che chi enbatus.

GAUTIERS.

Fuiés ! on vous serés batus,
Que diable vous ont raporté.
Trop vous ai ore deporté,
Que je ne vous ai embrunkiet,
Ne que cist saint sont enfunkiet ;
Il ont véu maint roy en France.

LI PELEKINS.

Hé ! vrais Dieus, envoiés souffrance
Tous cheus qui me font desraison.

GUIOS.

Warnet, as-tu le raison
Oie de cest paisant,
Et comment il nous va disant
Ses bourdes dont il nous abuse ?

WARNÉS.

Oué. Donne-li une buffe ;
Je sai bien que c'est .j. mais hom.

GUIOS.

Tenés, ore alés en maison,
Et si n'i venés plus, vilains.

ROGAUS.

Que cest ? mesires sains Guillains,
Warnier, vous puist faire baler !
Pour coi en faites vous-aler
Chest home qui riens ne vous grieve ?

WARNERS.

Rogant, à poi que je ne crieve,
Tant fort m'auuie se parole.

ROGAUS.

Taisez-vous, Warnier ; il parole

(graces lui soient rendues !) quand j'y fus,
l'année passée.

LE VILAIN.

Vilain, fuyez d'ici ! ou vous serez très-bien
battu et déshabillé ; vous serez autrement
revêtu au logis.

LE PÉLERIN.

Et comment vous nomme-t-on, (vous) qui
êtes si têtü ?

LE VILAIN.

Comment, sire vilain ? Gautelos le Têtü.

LE PÉLERIN.

Or veuillez un peu, beau dous ami, attendre ;
car on m'en a fait entendre bien long
(au sujet) de cette ville, (et) qu'en l'honneur
du clerc que Dieu a voulu prendre, l'on doit
ici dire et apprendre ses dits ; et je me suis
pour cela ici arrêté.

GAUTIER.

Fuyez ! ou vous serez battu, car diables
vous ont rapporté. Je vous ai tantôt trop bien
traité, car je ne vous ai pas chagriné, et ces
saints ne sont pas enfoncés ; ils ont vu maint
roi en France.

LE PÉLERIN.

Hé ! vrai Dieu, envoyez souffrance à tous
ceux qui me font tort.

GUIOT.

Warnier, as-tu ouï le discours de ce paysan,
et comment il nous va disant les bourdes
qu'il nous souffle à la figure ?

WARNIER.

Oui. Donne-lui un soufflet ; je sais bien
que c'est un mauvais homme.

GUIOT.

Tenez, maintenant allez au logis, et ne
venez plus ici, vilain.

ROGAUT.

Qu'est-ce ? messire saint Guillain, Warnier,
puisse-t-il vous faire danser ! Pourquoi
faites-vous s'en aller cet homme qui ne vous
fait aucun mal ?

WARNIER.

Rogaut, il s'en faut de peu que je ne crève,
tant sa parole m'enuie.

ROGAUT.

Taisez-vous, Warnier ; il parle de maître

ROGAUS.

il t'avient à chanter
qu'il fait tumer l'ours *.

WARNIERS.

ce qui estes l'ours.
as loufé se waigne.

ROGAUS.

ai-je grant engaigne **
grande melancolie;
die lui mais grant folie
e men sens metoie au vostre.
aus preudons, mes consaus vous loe
que chi ne faites plus de noise.

LI PELERINS.

oés-vous dont que je m'en voise?

ROGAUS.

hil, voir.

LI PELERINS.

Et je m'en irai,
le plus parole n'i dirai;
car je n'ai mestier c'on me fiere.

GUIOS.

lé, Diex! je ne mengai puis tierche,
et s'est jà plus nonne de jour,
et si ne puis avoir sejour
le je ne boi, ou dorc, ou masque.
e m'en vois, j'ai faite me tasque,
le je n'ai chi plus riens que faire.

ROGAUS.

Warnet!

WARNIERS.

Que?

ROGAUS.

Veus-tu bien faire?

bons vers Aïeste *** à le foire.

WARNÉS.

oit! mais anchois vœil aler boire;
les debais ait qui n'i venra!

EXPLICIT.

I. de Roquefort n'a pas compris ce mot. Voyez *Manoir de la langue romane*, t. II, p. 668. *Tumulus* du latin *tumulus*, et non de *tumulus*. La ci-
de Gaster de Coinsi, qu'il donne, ne laisse
doute sur le véritable sens du mot.

ROGAUT.

Par (ma) foi! tu as aussi bonne grâce à
chanter qu'un ours à souffler.

WARNIER.

Mais c'est vous qui êtes l'ours.....

ROGAUT.

Par (ma) foi! à cette heure je suis fort
courroucé de votre humeur terrible; je ferais
aujourd'hui grand' folie si je partageais vos
idées. Beau prud'homme, mon avis est que
(vous) ne fassiez ici plus de bruit.

LE PÉLERIN.

(Me) conseillez-vous donc que je m'en
aille?

ROGAUT.

Oui, vraiment.

LE PÉLERIN.

Et je m'en irai, je ne dirai plus mot;
car je n'ai (pas) besoin qu'on me frappe.

GUIOT.

Hé, Dieu! je ne mangeai (pas) depuis tierce,
et (il) est déjà plus que nonne de la journée,
et je ne puis rester si je ne bois, ou dors,
ou mâche. Je m'en vais, j'ai fait ma tâche,
et je n'ai ici plus rien à faire.

ROGAUT.

Warnier!

WARNIER.

Quoi?

ROGAUT.

Veux-tu bien faire? Allons vers Ayette à
la foire.

WARNIER.

Soit! mais auparavant je veux aller boire;
malheur ait qui n'y viendra!

FIN.

** Voyez deux exemples de ce mot, que MM. de
Roquefort et Méon n'ont pas compris, dans *Le Ro-
man de la Rose*, édition de ce dernier, t. II, p. 201
et 307, v. 8,548 et 10,708.

*** Nom d'un petit hameau qui existe encore au-
près d'Arras

De maistre Adan, le clerc d'onneur,
Le joli, le large donneur,
Qui ert de toutes vertus plains;
De tout le mont doit estre plains,
Car mainte bele grace avoit,
Et seur tous biau diter savoit,
Et s'estoit parfaits en chanter.

WARNIERS.

Savoit-il dont gent enchanter?
Or pris-je trop mains son affaire.

ROGAUS.

Nenil, ains savoit canchons faire
Partures* et motès entés;
De che fist-il à grant plentés,
Et balades, je ne sai quantes.

WARNIERS.

Je te pri dont que tu m'en cantes
Une qui soit auques commune.

ROGAUS.

Volentiers voir; jou en sai une
Qu'il fist, que je te chanterai.

WARNIERS.

Or di, et je t'escouterai,
Et tous nos estris abatons.

ROGAUS.



Il n'est si bonne vi-an-de que matous**.

Est ceste bonne, Warnier frere,
Di?

WARNIERS.

Ele est l'estront de vostre mere:
Doit-on tele canchon prisier?
Par le cul-Dieu! j'en appris ier
Une qui en vaut les quarante.

ROGAUS.

Par amours, Warnier, or le cante.

WARNIERS.

Volentiers, foi que doi m'amie.



Se je n'ai-lois, je n'i-roie mie.

De tel chant se doit-on vanter.

* Voyez l'explication détaillée de ce mot dans l'ouvrage de M. de Roquefort: *De l'État de la Poésie française dans les XII^e et XIII^e siècles*, p. 224-227.

** Lait caillé. Ce mot est encore en usage en Lorraine.

Adam, le clerc honorable, le gai, le large donneur, qui était plein de toutes vertus; de tout le monde (il) doit être plaint, car (il) avait mainte belle grâce, et par dessus tous (il) savait faire de beaux dits, et était parfait chanteur.

WARNIER.

Savait-il donc enchanter les gens? or prisé-je bien moins son affaire.

ROGAUT.

Nenni, mais (il) savait chansons faire, jeux-partis et motets entés; il en fit en grande abondance, et ballades, je ne sais combien.

WARNIER.

Je te prie donc de m'en chanter une qui soit quelque peu commune.

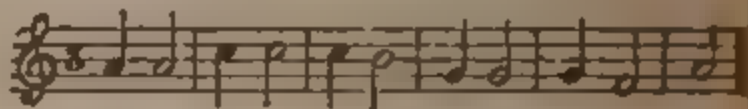
ROGAUT.

Volontiers vraiment; j'en sais une qu'il fit, que je te chanterai.

WARNIER.

Or dis, et je t'écouterai, et finissons tous nos débats.

ROGAUT.



Il n'est si bon - ne vi - an - de que ma-tous.

Celle-ci est-elle bonne, ami Warnier dis?

WARNIER.

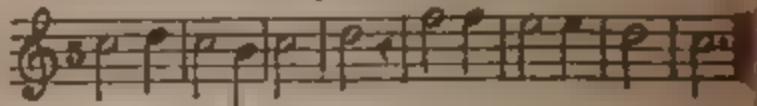
Elle est l'é... de votre mère: doit-on prise telle chanson? Par le c...-Dieu! j'en appris hier une qui en vaut les quarante.

ROGAUT.

Par amour (pour moi), Warnier, maintenant chante-la.

WARNIER.

Volontiers, foi que dois à mon amie.



Se je n'ai - ois - e, je n'i - roie - mie - e.

De tel chant se doit-on vanter.

* L'on trouve dans le manuscrit de la Bibliothèque royale, fonds de Cangé n° 67, p. 367 et suivantes, une grande quantité de motet enté.

ROGAUS.

Par foi ! il t'avient à chanter
Aussi bien qu'il fait tumer l'ours.

WARNIERS.

Mais c'estes vous qui estes l'ours.
Uns grans caitis loufé se waigne.

ROGAUS.

Par foi ! or ai-je grant engaigne **
De vo grande melancolie;
Je feroie hui mais grant folie
Se je men sens metoie au vostre.
Biaus prendons, mes consaus vous loe
Que chi ne faites plus de noise.

LI PÉLERINS.

Loés-vous dont que je m'en voise ?

ROGAUS.

Oïl, voir.

LI PÉLERINS.

Et je m'en irai,
Ne plus parole n'i dirai;
Car je n'ai mestier c'on me fiere.

GUIOS.

Hé, Diex ! je ne mengai puis tierche,
Et s'est jà plus nonne de jour,
Et si ne puis avoir sejour
Se je ne boi, ou dorc, ou masque.
Je m'en vois, j'ai faite me tasque,
Ne je n'ai chi plus riens que faire.

ROGAUS.

Warnet !

WARNIERS.

Que ?

ROGAUS.

Veus-tu bien faire ?
Alons vers Alieste *** à le foire.

WARNÉS.

Soit ! mais anchois vœil aler boire ;
Mau dehai ait qui n'i venra !

EXPLICIT.

ROGAUT.

Par (ma) foi ! tu as aussi bonne grâce à
chanter qu'un ours à souffler.

WARNIER.

Mais c'est vous qui êtes l'ours.....

ROGAUT.

Par (ma) foi ! à cette heure je suis fort
courroucé de votre humeur terrible ; je ferais
aujourd'hui grand' folie si je partageais vos
idées. Beau prud'homme, mon avis est que
(vous) ne fassiez ici plus de bruit.

LE PÉLERIN.

(Me) conseillez-vous donc que je m'en
aille ?

ROGAUT.

Oui, vraiment.

LE PÉLERIN.

Et je m'en irai, je ne dirai plus mot ;
car je n'ai (pas) besoin qu'on me frappe.

GUIOT.

Hé, Dieu ! je ne mangeai (pas) depuis tierce,
et (il) est déjà plus que nonne de la journée,
et je ne puis rester si je ne bois, ou dors,
ou mâche. Je m'en vais, j'ai fait ma tâche,
et je n'ai ici plus rien à faire.

ROGAUT.

Warnier !

WARNIER.

Quoi ?

ROGAUT.

Veux-tu bien faire ? Allons vers Ayette à
la foire.

WARNIER.

Soit ! mais auparavant je veux aller boire ;
malheur ait qui n'y viendra !

FIN.

* M. de Roquefort n'a pas compris ce mot. Voyez son *Glossaire de la langue romane*, t. II, p. 668. *Tumer* vient du latin *tumere*, et non de *tumulus*. La citation de Gauthier de Coinci, qu'il donne, ne laisse aucun doute sur le véritable sens du mot.

** Voyez deux exemples de ce mot, que MM. de Roquefort et Méon n'ont pas compris, dans *Le Roman de la Rose*, édition de ce dernier, t. II, p. 201 et 207, v. 8,548 et 10,708.

*** Nom d'un petit hameau qui existe encore auprès d'Arras

LI GIEUS DE ROBIN ET DE MARION

C'ADANS FIST.

NOMS DES PERSONNAGES.

ROBINS.
MARIONS ou MAROTE.
LI CHEVALIERS.
GAUTIERS.
BAUDONS.
PERONNELE ou PERRETE.

HUARS.
LI ROIS.
WARNIERS.
GUIOS.
BOGAUS.

CHI COMMENCE

LI GIEUS

DE ROBIN ET DE MARION,

C'ADANS FIST;

ALIAS

LI JEUS DU BERGIER ET DE LA BERGIERE.

MARIONS.

† Robins m'aime, Robins m'a;
Robins m'a demandée, si m'ara.
Robins m'acata cotele
D'escarlote" bonne et bele,

ICI COMMENCE

LE JEU

DE ROBIN ET DE MA

QU'ADAM FIT;

OU

LE JEU DU BERGER ET DE LA B

MARION.

Robin m'aime, Robin m'
demandée, il m'aura. Robin
robe de bonne et belle éca
nille et ceinture, a leur i va!

* Les morceaux mis en musique sont désignés dans le texte par une †.

" Il est difficile de déterminer la signification de

ce mot. Voyez le *Roman de la*
note 2.

Souskanie * et chainturele,
A leur i va !
Robins m'aime, Robins m'a ;
Robins m'a demandée, si m'ara.

LI CHEVALIERS.

† Je me repairoie du tournoiement,
Si trouvai Marote seulete,
Au cors gent.

MARIONS.

Hé ! Robin, se tu m'aimes,
Par amors maine-m'ent.

LI CHEVALIERS.

Bergiere, Diex vous doinst bon jour .

MARIONS.

Diex vous gart, sire !

LI CHEVALIERS.

Par amor,
Douce puchele, or me contés
Pour coi ceste canchon cantés
Si volentiers et si souvent ?
Hé ! Robin, si tu m'aimes,
Par amours maine-m'ent.

MARIONS.

Biaus sire, il i a bien pour coi :
J'aim bien Robinet, et il moi ;
Et bien m'a moustré qu'il m'a chiere
Doané m'a ceste panetiere,
Ceste houlete et cest coutel

* *Souskanie*, robe de femme qui ne paraît pas avoir été un vêtement de dessous, comme l'a pensé M. de Roquefort dans son Glossaire, au nom *Canie*. On lit dans le *Roman de la Rose* cette description du costume de *Franchise* :

Elle fu en une souskanie
Qui ne fu mie de bourras,
N'ot si bele desques Arras,
Ne fu si bien cueillie ne jointe ;
Il n'i ot une seule pointe
Qui ne fust bien a son droit assise.
Mout fu bien vestue Franchise,
Qu'i n'ot vesture si bele
Com souskanie à damoisele.
Femme est plus coïnte et mignote
En souskanie que en cote.
La souskanie qui fu blanche
Senseroit que douce et franche
Estoit celle qui la vestoit.

Nous citons ce passage d'après un beau manuscrit du XIII^e siècle, sur vélin, orné de miniatures, que

Robin m'a ; Robin m'a demandée, il m'aura.

LE CHEVALIER.

Je revenais du tournoi, et je trouvai Marion seulette, au corps joli.

MARION.

Eh ! Robin, si tu m'aimes, par amour emmène-moi.

LE CHEVALIER.

Bergère, Dieu vous donne bon jour !

MARION.

Dieu vous garde, sire !

LE CHEVALIER.

Par amour, douce pucelle, à cette heure contez-moi pour quoi vous chantez cette chanson si volontiers et si souvent ? « Hé ! Robin, si tu m'aimes, par amour emmène-moi. »

MARION.

Beau sire, il y a bien de quoi : j'aime bien Robin, et lui moi ; et bien m'a montré qu'il m'a chère : (il) m'a donné cette panetière, cette houlette et ce couteau.

possède M. Monmerqué. M. Méon, dans son édition du *Roman de la Rose*, a suivi la leçon de *sorquanie*, ce qui trancherait la difficulté dans le sens de M. de Roquefort. Nous préférons néanmoins l'autorité de notre manuscrit, confirmée par un écrivain presque contemporain. Jean Molinet, auteur du *XV^e siècle*, dans sa traduction en prose du *Roman de la Rose*, adopte cette expression ; il n'est pas présumable que la nature du vêtement que ce mot désigne lui ait été inconnue. Voici son texte :

« Elle estoit en une *souskanie* bien faicte et bien taillie, tant coïnte et tant cueillie qu'il n'y eust une pointe seule qu'elle ne fust assise à son droit. « Franchise estoit fort bien vestue ; car n'est plus une bele robe, ne mieulx étant à damoisele que la *souskanie*, où la femme est beaucoup plus mignote qu'en sa cote. La blanche *souskanie* signifioit que celle qui l'avoit vestue estoit douce et franche. » (*Roman de la Rose*, traduit de rime en prose par Molinet. Paris, Michel Lenoir, 1521, gothique, fol. viii verso, col. 1^{re}.)

LI CHEVALIERS.

Di-moi, véis-tu nul oisel
Voler par deseure ces cans?

MARIONS.

Sire, j'en ai veu ne sai kans;
Encore i a en ces buissons
Cardonnereuls et pinçons
Qui mout cantent joliment.

LI CHEVALIERS.

Si m'ait Dieus, bele au cors gent,
Che n'est point ehe que je demant.
Mais véis-tu par chi devant,
Vers ceste riviére, nul ane?

MARIONS.

C'est une beste qui recane;
J'en vi ier .iij. sur che quemin,
Tous quarchiés, aler au molin:
Est-che chou que vous demandés?

LI CHEVALIERS.

Or sui-je mout bien assenés!
Di-moi, véis-tu nul hairon?

MARIONS.

Hairons! sire, par me foi! non,
Je n'en vi nesun puis quaresme,
Que j'en vi mengier chiés dame Eme,
Me taiien, cui sont ches brebis.

LI CHEVALIERS.

Par foi! or sui-jou esbaubis,
N'ainc mais je ne sui si gabés.

MARIONS.

Sire, foi que vous mi devés!
Quele beste est-che seur vo main?

LI CHEVALIERS.

C'est uns faucons.

MARIONS.

Mengüe-il pain?

LI CHEVALIERS.

Non, mais bonne char.

MARIONS.

Cele beste?

LI CHEVALIERS.

Esgar! ele a de cuir le teste.

MARIONS.

Et où alés-vous?

LI CHEVALIERS.

En riviére.

MARIONS.

Robins n'est pas de tel maniere,
En lui a trop plus de deduit:

LE CHEVALIER.

Dis-moi, vis-tu aucun oiseau voler au-
dessus de ces champs?

MARION.

Sire, j'en ai veu (je) ne sais combien; il y
a encore en ces buissons chardonnereuls et
pinsons qui chantent très galment.

LE CHEVALIER.

Si Dieu m'aide, belle au corps gentil, ce
n'est point ce que je demande; mais vis-tu
par ici devant, vers cette riviére, aucun ane
(canard)?

MARION.

C'est une bête qui ricane; j'en vis hier
trois sur ce chemin, tous chargés, aller au
moulin: est-ce ce que vous me demandez?

LE CHEVALIER.

A cette heure suis-je bien avancé! Dis-moi,
vis-tu aucun héron?

MARION.

Héron! sire, par ma foi! non, je n'en vis
pas un depuis le carême, que j'en vis man-
ger chez dame Emma, ma grand'mère,
qui sont ces brebis.

LE CHEVALIER.

Par (ma) foi! je suis rendu muet, jamais
je ne fus si gabé.

MARION.

Sire, (par la) foi que vous me devez:
quelle bête est-ce (que celle qui est) sur votre
main?

LE CHEVALIER.

C'est un faucon.

MARION.

Mange-t-il pain?

LE CHEVALIER.

Non, mais bonne chair.

MARION.

Cette bête?

LE CHEVALIER.

Regarde! elle a de cuir la tête.

MARION.

Et où allez-vous?

LE CHEVALIER.

En riviére.

MARION.

Robin n'est pas de telle manière, en lui
(il y) a beaucoup plus de gaité: il émeu

A no vile esmuet tout le bruit
Quant il joue de se musete.

LI CHEVALIERS.

Or dites, douce bregerete,
Ameriés-vous un chevalier ?

MARIONS.

Biaus sire, traiiés-vous arrier.
Je ne sai que chevalier sont;
Deseur tous les homes du mont
Je n'amerioie que Robin.
Chi vient au vespre et au matin,
A moi, toudis et par usage;
Chi m'apporte de son fromage :
Encore en ai-je en mon sain,
Et une grant pieche de pain
Que il m'apporta à prangiere.

LI CHEVALIERS.

Or me dites, douche bregiere,
Vauriés-vous venir avec moi
Jeuer seur che bel palefroi,
Selonc che bosket, en che val ?

MARIONS au Chevalier.

Aimi! sire, ostés vo cheval,
A poi que il ne m'a blechie.
Li Robins ne regiete mie
Quant je vois après se karue.

LI CHEVALIERS.

Bregiere, devenés ma drue
Et faites che que je vous proi.

MARIONS au Chevalier.

Sire, traiiés ensus de moi :
Chi estre point ne vous affiert.
A poi vos chevaus ne me fiert.
Comment vous apele-on ?

toute notre ville quand il jone de sa mu-
sette.

LE CHEVALIER.

Or dites, douce bergerette, aimeriez-vous
un chevalier ?

MARION.

Beau sire, tirez-vous (en) arrière. Je ne
sais (ce que) sont chevaliers; de tous les
hommes du monde, je n'aimerais que Ro-
bin. (Il) vient ici le soir et le matin, vers moi,
tous les jours et par habitude; ici il m'apporte
de son fromage : encore en ai-je dans mon
sein, et un grand morceau de pain qu'il
m'apporta à l'heure du dîner.

LE CHEVALIER.

Or dites-moi, douce bergère, voudriez-
vous venir avec moi jouer sur ce beau pale-
froi, le long de ce bosquet, dans ce vallon ?

MARION au Chevalier.

Aïe ! sire, ôtez votre cheval, il s'en faut
de peu qu'il ne m'ait blessée. Celui de Ro-
bin ne rue pas, quand je vais après sa cha-
rue.

LE CHEVALIER.

Bergère, devenez mon amie et faites ce
dont je vous prie.

MARION au Chevalier.

Sire, retirez-vous d'auprès de moi : il ne
vous convient pas d'être ici. Il ne s'en faut
de peu que votre cheval ne me frappe. Com-
ment vous appelle-t-on ?

* Voyez, sur les instrumens de musique aux dou-
zième et treizième siècles, le traité de M. de Roque-
fort : *De l'État de la Poésie française aux XII^e et XIII^e
siècles*, p. 105-131; et l'article que le révérend
John Bowls a inséré dans l'*Archæologia*, tome VII,
p. 214-221. Aux passages que citent ces savans, on
peut joindre celui-ci :

Et quant il avoient mengié
Entour la table et soulezié,
Adont leur feste commençoit.
Plenté d'estrumens y avoit :
Vielles et salterions,
Marpes et rotes et canons
Et estives de Cornouaille;
N'i failloit estrumens qui vaille,

Car li rois Carmans tant amoit
Menestres que de tous avoit.

O lui avoit quintaricurs
Et si avoit bons léteurs
Et des flauteurs de Behaigne
Et des gigueours d'Alcmaigne
Et flauteours à .ij. dois.
Tabours et cors sarrazinois
Y ot; mais eil erent as chans
Pour ce que leur noise ert trop grans.
N'estoit maniere d'estrumens
Qui ne fust trouvée loens.

(*Roman de Cleomadis*, manuscrit de la Bibliothèque
de l' Arsenal, belles-lettres françaises, in-folio,
n° 175, folio 12 recto, col. 1, v. 29.)

LE CHEVALIER.

Aubert.

MARION.

Vous perdez sa peine, sire Aubert,
Je n'aimerai autre que Robert.

LE CHEVALIER.

Nenni, bergère ?

MARION au Chevalier.

Nenni, par ma foi !

LE CHEVALIER.

C'est-à-dire, compère de moi ?
Chevaliers au, et vous bergère,
Qui se font jouer au prêtre.

MARION au Chevalier.

Je pourrais ne vous aimerai.

Bergère au ;

Mais, ne suis

Ni et vous et moi.

LE CHEVALIER.

Bergère, Dieu vous en doinst joie !

Mais qu'en fait-il, j'en ai moi joie.

Mais vous ne vous souvenez mot.

MARION au Chevalier.

Trair, delurieu, delurieu, deluriele.

Trair, delurieu, delurieu, delurieu.

LE CHEVALIER.

Mais vous ne chevauchiez

Là ! c'est d'un bois ;

C'est-à-dire, bergère,

C'est-à-dire, ne suis.

Trair, delurieu, delurieu, deluriele.

Trair, delurieu, delurieu, delurieu.

MARION.

Eh ! Robichon, deure leure va ;

Eh ! Robichon, deure leure va ;

Eh ! Robichon, deure leure va ;

Eh ! Robichon, deure leure va ;

MARION.

Eh ! Robichon, deure leure va ;

Eh ! Robichon, deure leure va ;

Eh ! Robichon, deure leure va ;

Eh ! Robichon, deure leure va ;

MARION.

Eh !

MARION.

MARION.

MARION.

MARION.

MARION.

MARION.

MARION.

LE CHEVALIER.

Aubert.

MARION.

Vous perdez votre peine, sire Aubert,
n'aimerai (personne) autre que Robin.

LE CHEVALIER.

Nenni, bergère ?

MARION au Chevalier.

Nenni, par ma foi !

LE CHEVALIER.

Penseriez-vous vous abaisser par moi ?
suis chevalier, et vous bergère, qui rejetez
loin ma prière.

MARION au Chevalier.

Jamais pour cela je ne vous aimerai.
suis bergerette ; mais j'ai ami beau, bien
élevé et gai.

LE CHEVALIER.

Bergère, que Dieu vous en donne joie !
Puisqu'ainsi est, j'irai mon chemin. Aujourd'hui
je ne vous dirai plus mot.

MARION.

Trair, delurieu, delurieu, deluriele, trair
delurieu, delurieu, delurot.

LE CHEVALIER.

Ce matin je chevauchais près de la lisière
d'un bois ; je trouvai gentille bergère, ta
belle ne vit roi. Eh ! trair, delurieu, delurieu,
deluriele, trair, delurieu, delurieu, delurot.

MARION.

Eh ! Robichon, deure leure va ; viens
moi, leure leure va ; nous irons jouer d
leure leure va, du leure leure va.

MARION.

Eh ! Marion, leure leure va ; je vais
du leure leure va ; nous irons jouer du leure
leure va, du leure leure va.

MARION.

MARION.

MARION.

MARION.

MARION.

MARION.

MARION.

MARION.

MARION.

Pour che qu'i fait froit, men jupel;
 S'ai pris me cote de burel,
 Et si t'aport des pommes : tien.

MARIONS.

Robin, je te connuc trop bien
 Au canter, si con tu venoies;
 Et tu ne me reconnoissoies?

ROBINS.

Si fis au cant et as brebis.

MARIONS.

Robin, tu ne sés, dous amis,
 Et si ne le tien mie à mal:
 Par chi vint .j. hom à cheval
 Qui avoit cauchie une moufle,
 Et portoit aussi c'un escoufle
 Seur sen poing; et trop me pria
 D'amer; mais poi i conquesta,
 Car je ne te ferai nul tort.

ROBINS.

Marote, tu m'aroes mort;
 Mais se g'i fasse à tans venus,
 Ne jou, ne Gautiers li Testus,
 Ne Baudons, mes cousins germain,
 Diable i éussent mis les mains:
 Jà n'en fust partis sans bataille.

MARIONS.

Robin, dous amis, ne te caille;
 Mais or faisons feste de nous.

ROBINS.

Serai-je drois, ou à genous?

MARIONS.

Vien, si te sie encoste moi;
 Si mengerons.

ROBINS.

Et jou l'otroi;
 Je serai chi lés ton costé.
 Mais je ne t'ai rien aporté:
 Si ai fait certes grant outrage.

MARIONS.

Ne t'en caut, Robin; encore ai-je
 Du fromage chi en mon sain,
 Et une grant pieche de pain,
 Et des poumes que m'aportas.

ROBINS.

Diez! que chis fromages est cras!
 Ma seur, mengüe.

MARIONS.

Et tu aussi.
 Quant tu vieus boire, si le di:
 Vés-chi fontaine en .i. pochon.

qu'il fait froid, et j'ai pris une cote de bure.
 Je t'apporte des pommes : tiens.

MARION.

Robin, je te reconnus bien au chant,
 quand tu venais; et tu ne me reconnoissois
 pas?

ROBIN.

Si fait, au chant et aux brebis.

MARION.

Robin, tu ne sais pas, dous ami (et je ne
 le tiens pas pour mal), que par ici vint un
 homme à cheval, ganté d'une *moufle*. Il por-
 tait une écoufle (milan) sur son poing, et me
 pria instamment de (l') aimer; mais il réus-
 sit peu, car je ne te ferai nul tort.

ROBIN.

Marion, tu m'aurais tué; mais si j'y fusse
 venu à temps, moi ou Gautier le Têtu, ou
 Baudon, mon cousin-germain, diables
 s'en seraient mêlés : il ne serait pas parti
 sans bataille.

MARION.

Robin, dous ami, ne t'inquiète pas; mais
 maintenant faisons fête entre nous.

ROBIN.

Serai-je droit ou à genoux?

MARION.

Viens, et t'assieds à côté de moi; nous
 mangerons.

ROBIN.

Je le veux bien; je serai ici à côté de toi.
 Mais je ne t'ai rien apporté : j'ai fait certai-
 nement grand'folie.

MARION.

Ne t'en inquiète pas, Robin; encore ai-je
 du fromage en mon sein, et une grande pièce
 de pain, et des pommes que tu m'apportes.

ROBIN.

Dieu! comme ce fromage est gras! Ma
 seur, mange.

MARION.

Et toi aussi. Quand tu veux boire, dis-le:
 voici une fontaine dans un pochon.

ROBINS.

Diex ! qui ore éust du bacon
Te laiien, bien venist à point.

MARIONS.

Robinet, nous n'en arons point,
Car trop haut pent as quieverons;
Faisons de che que nous avons :
Ch'est assés pour le matinée.

ROBINS.

Diex ! que jou ai le panche lassée
De le choule de l'autre fois !

MARIONS.

Di, Robin, soy que tu mi dois,
Choulas-tu ? que Diex le te mire !

MARIONS.

Vous l'orrés bien dire, bele,
Vous l'orrés bien dire.

MARIONS.

Di, Robin, veus-tu plus mengier ?

ROBINS.

Naie, voir.

MARIONS.

Dont metrai-je arrier
Che pain, che froumage en mon sain,
Dusqu'à jà que nous arons sain.

ROBINS.

Ains le met en te paneliere.

MARIONS.

Et vés-li-chi. Robin, quel chiere !
Proie et commande, je ferai.

ROBINS.

Marote, et jou esprouverai
Se tu m'ies loiaus amiete,
Car tu m'as trouvé amiet.

† Bergeronnete,
Douche baisselete,
Donnés-le-moi, vostre chapelet,
Donnés-le-moi, vostre chapelet.

MARIONS.

† Robin, veus-tu que je le meche
Seur ton chief par amorete ?

* Voici un autre exemple de cette expression, tiré
du conte *dou prodome ki ne volt renoier Dieu-la-mère*
pour s'en avoir.

Et si li devés bien merir
Le bien don k'ele vous dona
Quant doucement vous encline,
Por çon le ne le renoïastes,

ROBIN.

Dieu ! qui aurait maintenant du
grand'mère, n'en serait pas fâché.

MARIONS.

Robinet, nous n'en aurons point,
est pendu trop haut aux chevrons ;
nous de ce que nous avons : c'est
la matinée.

MARIONS.

Dieu ! que j'ai la panse lassée
de l'autre fois !

MARION.

Dis, Robin, (par la) foi que tu
as-tu joué à la chole ? que Dieu t'en
pense !

ROBIN.

Vous l'entendrez bien dire, bele,
l'entendrez bien dire.

MARION.

Dis, Robin, veux-tu plus mangier ?

ROBIN.

Non, vraiment.

MARION.

Donc je remettrai ce pain, ce froumage
mon sein, jusqu'à ce que nous ayons sain.

MARIONS.

Mets-le plutôt dans ta panelière.

MARION.

Et la voici. Robin, quelle chiere !
commande, je (le) ferai.

ROBIN.

Marion, j'esprouverai si tu m'as
amie, car tu m'as trouvé ami. Be-
douce bachelette, donnez-le-moi,
pelet (petit chapeau), donnez-le-moi
chapelet.

MARION.

Robin, veux-tu que je le meche
lête, par amour ?

Et le vous s'ouner li gardastes.

— Dame, est-çon voire ? — Oïl, M.

— Donce dame, Dex le vous m'as

Nule riens avoir ne peusie

Dont à Dieu grignot gré ocuse, et

(*Vie des Pères*, manuscrit du 12^e siècle,
que de l'Arsenal n° 325, folio 9 verso)

ROBINS.

Oïl, et vous serés m'amiete;
 Vous averés ma chainturete,
 M'aumosniere et mon fremalet.
 Bergeronnete,
 Douche baïsselete,
 Donnés-le-moi, vostre chapelet.

MARIONS.

Volentiers, men douc amiet.
 Robin, fai-nous .j. poi de feste.

ROBINS.

Veus-tu des bras ou de le teste?
 Je te di que je sai tout faire.
 Ne l'as-tu point oï retraire?

MARIONS.

Robin, par l'ame ten pere!
 Sés-tu bien aler du piet?

ROBINS.

Oïl, par l'ame me mere!
 Resgarde comme il me siet,
 Avant et arriere, bele,
 Avant et arriere.

MARIONS.

Robin, par l'ame ten pere!
 Car nous fai le tour dou chief.

ROBINS.

Marot, par l'ame me mere!
 J'en venrai mout bien à chief.
 I fait-on tel chiere, bele,
 I fait-on tel chiere?

MARIONS.

Robin, par l'ame ten pere!
 Car nous fai le tour des bras.

ROBINS.

Marot, par l'ame me mere!
 Tout ensi con tu vaurras.
 Est-chou la maniere, bele,
 Est-chou la maniere?

MARIONS.

Robin, par l'ame ten pere!
 Sés-tu baler au serain?

ROBINS.

Oïl, par l'ame me mere!
 Mais j'ai trop mains de chaviaus
 Devant que derriere, bele,
 Devant que derriere.

MARIONS.

Robin, sés-tu mener le treske?

ROBIN.

Oui, et vous serez ma petite amie; vous
 aurez ma ceinture, mon aumônière et mon
 agrafe. Bergerette, douce bachelette, don-
 nez-le-moi, votre petit chapeau.

MARION.

Volentiers, mon doux ami. Robin, fais-
 nous un peu fête.

ROBIN.

Veux-tu (que ce soit) des bras ou de la
 tête? Je te dis que je sais tout faire. Ne l'as-
 tu point oï dire.

MARION.

Robin, par l'ame de ton père! sais-tu
 bien aller du pied?

ROBIN.

Oui, par l'ame de ma mère! regarde
 comme cela me sied, en avant et en arrière,
 belle, en avant et en arrière.

MARION.

Robin, par l'ame de ton père! fais-nous
 le tour de la tête.

ROBIN.

Marion, par l'ame de ma mère, j'en vien-
 drai très-bien à bout. Y fait-on telle figure,
 belle, y fait-on telle figure?

MARION.

Robin, par l'ame de ton père! fais-nous
 le tour des bras.

ROBIN.

Marion, par l'ame de ma mère! tout ainsi
 que tu voudras. Est-ce la manière, belle,
 est-ce la manière?

MARION.

Robin, par l'ame de ton père! sais-tu
 danser au soir?

ROBIN.

Oui, par l'ame de ma mère! mais j'ai bien
 moins de cheveux devant que derrière, belle,
 devant que derrière.

MARION.

Robin, sais-tu mener la tresse?

* Espèce de branle qui a conservé son nom dans
 l'italien *trava*.

ROBINS.

Oïl ; mais li voie est trop freske ,
Et mi housel * sont desquiré.

MARIONS.

Nous sommes trop bien atiré ,
Ne t'en caut ; or fai par amour.

ROBINS.

Aten , g'irai pour le tabour
Et pour le muse au grant bourdon ,
Et si amenrai chi Baudon ,
Se trouver le puis , et Gautier.
Aussi m'aront-il bien mestier ,
Se li chevaliers revenoit.

MARIONS.

Robin , revien à grant exploit ,
Et se tu trueves Peronnele ,
Me compaignesse , si l'apele :
Le compaignie en vaura miex .
Ele est derriere ces courtiex ,
Si c'on va au moulin Rogier .
Or te haste.

ROBINS.

Lais-me escourchier ;
Je ne ferai fors courre.

MARIONS.

Or va.

ROBINS.

Gautiers , Baudon , estes vous là ?
Ouvrés-moi tost l'uis , biau cousin.

GAUTIERS.

Bien soies-tu venus , Robin .
C'as-tu qui ies si essoufflés ?

ROBINS.

Que j'ai ? Las ! je sui si lassés
Que je ne puis m'alaine avoir.

BAUDONS.

Di s'on t'a batu.

ROBINS.

Nenil , voir.

GAUTIERS.

Di tost s'en t'a fait nul despit.

ROBINS.

Seigneur , escoutés un petit :

ROBIN.

Oui ; mais le chemin est trop frais , et
houseaux sont déchirés.

MARION.

Nous sommes très-bien mis , ne t'en
quiètes pas ; maintenant fais (ce que je
dit) par amour (pour moi).

ROBIN.

Attends , j'irai chercher le tambour
musette au gros bourdon ; j'amènerai
Baudon , si je le puis trouver , et Gau
Aussi en aurai-je bien besoin , si le ch
lier revenait.

MARION.

Robin , reviens en toute hâte , et
trouves Péronnelle , ma compagne , app
la : la compaignie en vaudra mieux . En
derrière ces courtils , comme on va au
lin de Roger . A présent hâte-toi .

ROBIN.

Laisse-moi me retrousser ; je ne
que courir.

MARION.

Maintenant va.

ROBIN.

Gautier , Baudon , êtes-vous là ? ouv
moi tôt la porte , beaux cousins.

GAUTIER.

Sois le bienvenu , Robin . Qu'as-tu
être si essoufflé ?

ROBIN.

Ce que j'ai ? Hélas ! je suis si fatigué
je ne puis reprendre haleine.

BAUDON.

Dis si on t'a battu.

ROBIN.

Nenni , vraiment.

GAUTIER.

Dis tôt si l'on t'a fait quelque peine.

ROBIN.

Seigneur , écoutez un peu : je suis

* Ce passage prouve que les houseaux n'étaient pas exclusivement à l'usage des Parisiens , comme

le croit M. de Roquefort , qui s'appuie sur que vers du *Roman de la Rose*. Voyez le *Glossaire de la langue romane* , t. I , p. 763 , col. 1 .

« Sai chi venus pour vous deus,
 « Je ne sai ques menestreus »
 « cheval pria d'amer ore
 « Marotain; si me douch encore
 « se il ne reviegne par là.

Quel est ici le sens figuré de ce mot? Est-ce *oultre-*
passé? Le passage suivant nous le ferait croire :

« Simplice aïert as menestreus,
 « Dame n'aït atout orgueilleus.

(*Li Mariages des filles au Dyable*, manuscrit
 de l'Arsenal, belles-lettres françaises, in-folio,
 n° 175, folio 293 recto, col. 1, v. 13.)

« *Misérable, vaurien?* Plusieurs pencheront
 sur cette dernière explication en se rappelant le
 passage dans lequel, déjà au xiii^e siècle, les bardes
 jongleurs ou ménestrels étaient généralement
 désignés : ce qu'a très-bien établi, pour l'Ecosse, le
 docteur J. Leyden, dans sa dissertation placée en
 tête de *The Complaynt of Scotland. Written in 1548.*
 Glasgow : printed for Archibald Constable, 1801,
 in-4^o, p. 248, 251. Nous nous souvenons
 en avoir vu dans le cartulaire du prieuré de Finchale,
 conservé dans la bibliothèque du chapitre de la ca-
 thédrale de Durham, une foule de passages dans
 lesquels les jongleurs sont rangés dans la même
 catégorie que les pauvres et, comme tels, gratifiés
 d'aumônes.

« Que le docteur Leyden dit des bardes écossais
 très-bien s'appliquer à nos ménestrels, qui,
 dans un ancien roman, étaient de la même fa-
 mille :

« Del Chevalier au Cisne ci endroit nous diron.
 « Quant en ont canté cil jongleur breton;
 « Plus n'en aïent nient le moult d'un bolon.

(*Roman du Chevalier au Cygne*, manuscrit du
 n° 7192, fol. 48 verso, col. 1, v. 5.)

« Passages suivans suffiront pour prouver ce
 que nous avançons :

« Quant menguent esignor,
 « Garçon et jongleur
 « Lors de l'ostel remaignent,
 « Regardent es pertuis;
 « Et quant on oït l'uis
 « Lors par force s'espaignent.
 « Combat comme chiens, qui vit com boss.
 « Ce dist li vilains.

(*Le Vilain*, manuscrit de l'Arsenal, belles-
 lettres françaises, n° 175, in-folio, fol. 278 recto,
 v. 20, couplet 165.)

« En outre que ce est li. j. j. j.
 « Qui n'est de vile, de bore ou de enf,

ici pour vous deux, car je ne sais quel mé-
 nétrier à cheval pria d'amour tout-à-l'heure
 Marion; je redoute encore qu'il revienne
 par là.

Là où il a en la place chanté.
 A jogleor poez pon conquister.
 De lor usage certes sai-ge assez :
 Quant ont .iii. sous, .iiii. ou .v. assemblez,
 En la taverne les vont tost aloer,
 Si en font feste tant com puent durer.
 Tant com il durent ne seront lascheté;
 Et quant il a le bon vin savuré
 Et les viandes, dont il a grant planté,
 Si en boit tant que il ne puet finer.
 Quant voit li hostes qu'il a tot aloé,
 Dont l'aparole com ja oïr porres :
 « Frere, set-il, querez aillors hostes,
 « Que marchant doivent ci hosteler.
 « Donez-moi gage de ce que vos devez, »
 Et cil li leste sa chauce ou son soller
 Ou sa viele, quant il ne puet fere el;
 Ou il li offre sa foï à aïer
 Qu'il revenra, s'il le vult respiter.
 Toz dis fait tant que l'en l'en leste aïer,
 Et si vait querre où se puent recouvrer,
 A chevalier, à prestre ou à abé.
 Bone costume certes out li jogleur,
 Aussi bien chante com il n'a que digner.
 Com s'il éust .xl. mars movez;
 Toz dis fait joie tant com il a santé.

(*Li Mariages Guillaume et si com il venqui Ysore de-*
vant Paris, manuscrit du Roi 6985, folio 263
 recto, col. 2, v. 44.)

Au reste, veut-on savoir pourquoi les jongleurs
 étaient tombés dans cette misérable situation? La
 citation suivante nous l'apprendra :

Bien vos puis dire et por voir asfermer,
 Prodom ne doit jogleor escouter
 S'il ne li vent por Des del sien doner,
 Que il ne set autrement laborer;
 De son service ne se puet-il elamer,
 S'en ne li done il le leste assez.
 As vout de l'aque le poez esprover
 Qui li gite de son pié son soller,
 Puis le convint cherement racheter.
 Les jogleors devoit-on molt amer :
 Joient (*sic*) deurent et aiment le chanter.
 L'en les soloit jadis molt benorer;
 Mès li mauves, li eschar, li aver,
 Cil qui n'ont cure fors d'avoir amasser,
 De gages prandre et lor deniers prester,
 Et jor et nuit se fient d'usurer,
 Tant meint prodome ont salt d'ascherister :
 C'est lor deuduit, n'ont song d'autre chanter.
 Si fete gent font benor decliner :
 Dex les mandie, que je ne s puis amer !
 Jà ne lairé por eaus mon vieler.

GAUTIER.

S'il revient, il le comperra.

BAUDONS.

Che fra mon, par ceste teste !

ROBINS.

Vous averés trop bonne feste,
 Biau seigneur, se vous i venés;
 Car vous et Huars i serés,
 Et Peronnele : sont-chou gent?
 Et s'averés pain de fourment,
 Bon froumage et clere fontaine.

BAUDONS.

Hé ! biau cousin, car nous i maine.

ROBINS.

Mais vous deus irés chele part,
 Et je m'en irai pour Huart
 Et Peronnele.

BAUDONS.

Va don, va.

GAUTIER.

Et nous en irons par deçà
 Vers le voie devers le pierre,
 S'aporteraï me fourke fiere.

BAUDONS.

Et je men gros baston d'espine,
 Qui est chiés Bourguet me cousine.

ROBINS.

Hé ! Peronnele, Peronnele !

PERONNELE.

Robin, ies-tu che ? Quel nouvele ?

Si lor en poise, ai se facent aller.

As bons me tien, les mauves lés aler.

(*La Datalie d'Arleschans*, manuscrit du Roi
 n° 6985, folio 205 verso, col. 3, v. 21.)

Quoi qu'il en soit, Adenez, qui cherche toutes les
 occasions pour dire du mal des jongleurs, ne croit
 pas inconvenant de leur comparer ses heros :

Des crestiens li plus preu[s], ce dist-on,
 Qui plus greverent le lignage Noiron,
 Ce fu Guillaume et il (Ogier), ce tesmoigne-on,
 Li bers d'Orenge qui euer ot de lion,
 Il vielèrent tout doi d'une chançon
 Dont les vieles erent targe ou blazon,
 Et brant d'acier estoient li arçon.
 De tes vieles vielèrent maint son
 Grief à oir à la gent Pharnoo.

GAUTIER.

S'il revient, il le paiera.

BAUDON.

Oni vraiment, par cette tête !

ROBIN.

Vous aurez très-bonne fête, beau seigneur,
 si vous y venez ; car vous (Baudon) et
 y serez, ainsi que Péronnelle : est-ce
 monde ? et vous aurez pain de froment,
 bon fromage et claire fontaine.

BAUDON.

Hé, beau cousin, mène-nous-y.

ROBIN.

Mais vous deux, (vous) irez de ce côté,
 je m'en irai pour (chercher) Huart et
 Péronnelle.

BAUDON.

Va donc, va.

GAUTIER.

Et nous nous en irons par de ce
 chemin, près la pierre, et j'apporterai
 grande fourche.

BAUDON.

Et moi mon grand bâton d'épine,
 chez ma cousine Bourguet.

ROBIN.

Hé ! Péronnelle, Péronnelle !

PÉRONNELLE.

Robin, est-ce toi ? Quelle nouvelle ?

Je croi qu'il soient orendroit compaignon
 En paradis, lez Dieu, à son giron.
 Qui de tel maître retenroit sa leçon,
 Il porroit bien avoir le haut pardon
 De metre s'ame à assolution.

(*Les Enfances Ogier le Danois*, manuscrit de
 senal, B. 1 f. 175, folio 74 verso, col. 1, v. 21.)

Nous signalerons une pièce curieuse sur
 nestrels, qui se trouve dans le manuscrit
 suppl. n° 184, fol. 205 verso, col. 2.

L'on trouve en outre des renseignements
 histrions dans le volume IV de l'*Antiquarian
 tory*, p. 61. Enfin, nous terminerons cette
 renvoyant à l'histoire de saint Kentegern,
 jongleur dans les *Vita antiqua Sanctorum*,
 kerton. Londini, typis Johannis Nicholis, 1780,
 8°, p. 277-279.

ROBINS.

Tu ne ses, Marote te mande,
Et s'averons feste trop grande.

PERONNELE.

Et qui i sera ?

ROBINS.

Jou et tu,
Et s'arons Gautier le Testu,
Baudon et Huart et Marote.

PERONNELE.

Vestirai-je me bele cote ?

ROBINS.

Nenni, Perrote, neni, nient,
Car chis jupiaus trop bien t'avient.
Or te haste, je vois devant.

PERONNELE.

Va, je te sievrai maintenant
Se j'avoie mes aigniaus tous.

LI CHEVALIERS.

Dites, bregiere, n'estes-vous
Chele que je vi hui matin ?

MARIONS.

Pour Dieu ! sire, alés vo chemin,
Si ferés mout grant courtoisie.

LI CHEVALIERS.

Certes, bele très douce amie,
Je ne le di mie pour mal ;
Mais je vois querant chi aval
J. oisel a une sonnete.

MARIONS.

Alés selonc ceste haïete ;
Je cuit que vous l'i trouverés :
Tout maintenant i est volés.

LI CHEVALIERS.

Est, par amours ?

MARIONS.

Oïl, sans faille.

LI CHEVALIERS.

Certes, de l'oiseil ne me caille
S'une si bele amie avoie.

MARIONS.

Pour Dieu ! sire, alés vostre voie,
Car je sui en trop grant frichon.

LI CHEVALIERS.

Pour qui ?

MARIONS.

Certes, pour Robechon.

LI CHEVALIERS.

Pour lui ?

ROBIN.

Tu ne sais pas, Marion te mande, et nous
aurons très grande fête.

PÉRONNELLE.

Et qui y sera ?

ROBIN.

Moi et toi, et nous aurons Gautier le Tétu,
Baudon et Huart et Marion.

PÉRONNELLE.

Vétirai-je ma belle cotte ?

ROBIN.

Nenni, Perrette, nenni, rien, car ce ju-
pon te va fort bien. A présent, hâte-toi, je
vais devant.

PÉRONNELLE.

Va, je te suivrais maintenant si j'avais
tous mes agneaux.

LE CHEVALIER (à Marion).

Dites, bergère, n'êtes-vous pas celle que
je vis ce matin ?

MARION.

Pour (l'amour de) Dieu ! sire, allez votre
chemin, vous ferez très grande courtoisie.

LE CHEVALIER.

Certes, belle très douce amie, je ne le dis
pas pour mal ; mais je vais là-bas à la recher-
che d'un oiseau qui porte une sonnette.

MARION.

Allez le long de cette petite baie ; je pense
que vous l'y trouverez : à l'instant même il y
est volé.

LE CHEVALIER.

Y est-il, (dites-le-moi) par amitié ?

MARION.

Oui, sans mentir.

LE CHEVALIER.

Certes, je ne m'inquiéterais pas de l'oi-
seau si j'avais une aussi belle amie.

MARION.

Pour (l'amour de) Dieu ! sire, allez votre
chemin, car je suis en trop grande frayeur.

LE CHEVALIER.

Pour qui ?

MARION.

Certes, pour Robin.

LE CHEVALIER.

Pour lui ?

MARIONS.

Voire, s'il le savoit,
Jamais nul jour ne m'ameroit,
Ne je tant rien n'aim comme lui.

LI CHEVALIERS.

Vous n'avés garde de nului,
Se vous volés à mi entendre.

MARIONS.

Sire, vous vous ferés sousprendre,
Alés-vous-ent; laissié-me ester,
Car je n'ai à vous que parler :
Laissié-me entendre à mes brebis.

LI CHEVALIERS.

Voirement, sui-je bien caitis
Quant je mec le mien sens au tien.

MARIONS.

Si en alés, si ferés bien;
Aussi oi-je chi venir gent.
+ J'oi Robin flagoler
Au flagol d'argent,
Au flagol d'argent.

Pour Dieu! sire, or vous en alés.

LI CHEVALIERS.

Bergerete, à Dieu remanés,
Autre forche ne vous ferai.....

Ha ! mauvais vilains, mar i fai;
Pour coi tues-tu mon faucon ?
Qui te donroit .j. horion
Ne l'aroit-il bien emploiet ?

ROBINS.

Ha ! sire, vous feriez pechiet.
Peur ai que il ne m'escape.

LI CHEVALIERS.

Tien de loier ceste souspape,
Quant tu le manies si gent !

ROBINS.

Hareu ! Diex ! hareu ! bonne gent !

LI CHEVALIERS.

Fais-tu noise ? tien che tatin.

MARIONS.

Sainte Marie ! j'oi Robin :
Je croi que il soit entrepris.
Ains perderoie mes brebris
Que je ne li alasse aidier.

MARION.

Vraiment, s'il le savait, jamais il ne
merait, et je n'aime rien autant que lui.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez à vous inquiéter de pers
si vous voulez m'écouter.

MARION.

Sire, vous vous ferez surprendre, :
vous-en; laissez-moi tranquille, car je
rien à vous dire : laissez-moi m'occup
mes brebis.

LE CHEVALIER.

En vérité, je suis bien niais d'abaisser
intelligence à la tienne.

MARION.

Allez-vous-en, vous ferez bien ; aus
tend-je venir du monde. J'entends F
jouer du flageolet d'argent, du flageolet
gent.

Pour (l'amour de Dieu) ! sire, à cette l
allez-vous-en.

LE CHEVALIER.

Bergerette, adieu; restez, je ne vous
pas d'autre violence.

(Le chevalier s'éloigne et dit à Robin qui survi

Ah ! mauvais vilain, tu fais mal ; pour
tues-tu mon faucon ? Celui qui te donn
un horion ne l'aurait-il pas bien emplo

ROBIN.

Ah ! sire, vous seriez péché. J'ai
qu'il ne m'échappe.

LE CHEVALIER.

Reçois ce soufflet en paiement, poi
grâce avec laquelle tu le manies.

ROBIN.

Haro ! Dieu ! haro ! bonnes gens !

LE CHEVALIER.

Fais-tu du bruit ? tiens cette tape.

MARION.

Sainte Marie ! j'entends Robin : je
qu'on l'entreprend. Je perdrais mes b
plutôt que de ne pas aller le secourir.

* Voyez, sur ce mot, le t. II des *Canterbury*

Tales de Chaucer, édition d'Oxford, 1799, :
p. 427.

Lasse ! je voi le chevalier,
Je croi que pour moi l'ait batu.
Robin, dous amis, que fais-tu ?

ROBINS.

Certes, douche amie, il m'a mort.

MARIONS.

Par Dieu ! sire, vos avés tort,
Qui ensi l'avés deskiré.

LI CHEVALIERS.

Et comment a-t-il atiré
Mon faucon ? esgardés, bregiere.

MARIONS.

Il n'en set mie la maniere.
Pour Dieu ! sire, or li pardonnés.

LI CHEVALIERS.

Volentiers, s'aveuc moi venés.

MARIONS.

Je non ferai.

LI CHEVALIERS.

Si ferés voir
N'autre amie ne vœil avoir,
Et vœil que chis chevaus vous porte.

MARIONS.

Certes dont me ferés-vous forche.
Robin, que ne me resqueus-tu ?

ROBINS.

Ha ! las ! or ai-jou tout perdu :
A tart i venront mi cousin.
Je perc Marot, s'ai un tatin,
Et desquiré cote et sercot.

GAUTIERS.

÷ Hé, resveille-toi, Robin,
Car on enmaine Marot,
Car on enmaine Marot.

ROBINS.

Aimi ! Gautier, estes-vous là ?
J'ai tout perdu : Marote en va.

GAUTIERS.

Fa que ne l'alés-vous reskeure ?

ROBINS.

Taisiés, il nous courroit jà seure,
S'il en i avoit .iiij. chens.
C'est uns chevaliers hors du sens,
Qui a une si grant espée !
Ore me donna tel colée
Que je le sentirai grant tans.

BAUDONS.

Se g'i fusse venus à tans
N i eüst eu merlée.

las ? je vois le chevalier, je crois que pour
moi il l'a battu. Robin, doux ami, que fais-
tu ?

ROBIN.

Certes, douce amie, il m'a tué.

MARION.

Par Dieu ! sire, vous avez tort de l'avoir
ainsi déchiré.

LE CHEVALIER.

Et comment a-t-il arrangé mon faucon ?
regardez, bergère.

MARION.

Il ne sait pas la manière de le gouverner.
Pour (l'amour de) Dieu ! sire, pardonnez-
lui maintenant.

LE CHEVALIER.

Volentiers, si vous venez avec moi.

MARION.

Je n'en ferai rien.

LE CHEVALIER.

Si fait, en vérité ; je ne veux point avoir
d'autre amie, et je veux que ce cheval vous
porte.

MARION.

Certainement vous emploierez la force.
Robin, que ne me secours-tu ?

ROBIN.

Hélas ! à présent j'ai tout perdu : mes
cousins viendront ici trop tard. Je perds
Marion, j'ai un soufflet, et ma cotte et
mon surcot déchirés.

GAUTIER.

Eh ! réveille-toi, Robin, car on emmène
Marion, car on emmène Marion.

ROBIN.

Hélas ! Gautier, êtes-vous là ? J'ai tout
perdu : Marion s'en va.

GAUTIER.

Et que n'allez-vous la secourir ?

ROBIN.

Taisez-vous, il nous courrait sus, lors
même qu'il y en aurait quatre cents. C'est
un chevalier forcené, qui a une si grande
épée ! Il m'en a donné à l'instant même un
si grand coup que je le sentirai long-
temps.

BAUDON.

Si j'y fusse venu à temps, il y eût eu
bataille.

ROBINS.

Or esgardons leur destinée ;
Par amours si nous embuissons
Tout troi derriere ces buissons ,
Car je vœil Marion sekeure ,
Se vous le m'aidiés à reskeure :
Li cuers m'est .j. peu revenus.

MARIONS.

Biau sire , traiés-vous ensus
De moi , si ferés grant savoir.

LI CHEVALIERS.

Demisele , non ferai , voir ;
Ains vous enmenrai avec moi ,
Et si arés je sai bien coi.
Ne soiiés envers moi si fiere ,
Prendés cest oisel de rivièrre ,
Que j'ai pris ; si en mengeras.

MARIONS.

J'ai plus chier mon fromage cras
Et men pain et mes bonnes pumes
Que vostre oisel à tout les plumes ;
Ne de rien ne me poés plaie.

LI CHEVALIERS.

Qu'est-che ? ne pourrai-je dont faire
Chose qui te viengne à talent ?

MARIONS.

Sire , sachiés certainement ,
Que nenil riens ne vous i vaut.

LI CHEVALIERS.

Bergiere , et Diex vous consaut
Certes voirement sui-je beste ,
Quant à ceste beste m'arestc.
Adieu , bergiere.

MARIONS.

Adieu , biau sire.
Lasse ! ore est Robins en grant ire ,
Car bien me cuide avoir perdue.

ROBINS.

Hou ! hou !

MARIONS.

Dieus ! c'est-il qui là hue.
Robins , dous amis , comment vait ?

ROBINS.

Marote , je sui de bon hait
Et garis , puis que je te yoi.

MARIONS.

Vien donques chà , acole-moi.

ROBINS.

Volentiers , suer , puis qu'il t'est bel.

ROBIN.

Maintenant regardons ce qu'ils
viennent ; par amitié embusquons - r
tous les trois derriere ces buissons , ca
veux secourir Marion , si vous m'aid
cela : le cœur m'est un peu revenu.

MARION.

Beau sire , retirez-vous loin de moi , v
ferez (preuve de) grand savoir.

LE CHEVALIER.

Damoiselle , je n'en ferai rien , vraie
mais je vous emmènerai avec moi , et v
aurez je sais bien quoi. Ne soyez pa
fière à mon égard , prenez cet oiseau
rivièrre , que j'ai pris ; et mangez-en.

MARION.

J'aime mieux mon fromage gras et i
pain et mes bonnes pommes que v
oiseau avec ses plumes ; vous ne pou
me plaie en rien.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce ? ne pourrai-je donc faire cl
qui te plaie ?

MARION.

Sire , sachez en vérité que rien ne v
réussira.

LE CHEVALIER.

Bergère , et Dieu vous conseille ! Cer
je suis vraiment (une) bête de m'arr
à celle-ci. Adieu , bergère.

MARION.

Adieu , beau sire. Hélas ! Robin est m
tenant fort en peine , car il croit bien fer
ment m'avoir perdue.

ROBIN.

Hou ! hou !

MARION.

Dieu ! c'est lui qui appelle là. Rol
doux ami , comment va ?

ROBIN.

Marion , je suis content et guéri , puis
je te vois.

MARION.

Viens donc ici , embrasse-moi.

ROBIN.

Volentiers , sœur , puisqu'il te plaît.

MARIONS.

le de cest sosterel,
baïse devant la gent.

BAUDONS.

nous sommes si parent :
s ne vous caille de nous.

MARIONS.

e di mie pour vous ;
parest si soteriaus
n feroit devant tous chiaus
vile autretant comme ore.

ROBINS.

s'en tenroit ?

MARIONS.

Et encore,
le comme est reveleus.

ROBINS.

con je seroie jà preus
hevaliers revenoit !

MARIONS.

nent, Robin, que che doit
ne sès par quel engien
scapai.

ROBINS.

Je le soi bien.
reïsmes tout ton couvin.
des Baudon, men cousin,
uier, quant t'en vi partir,
ent en moi que tenir :
fois leur escapai tous .ij.

GAUTIERS.

, tu ies trop corageus ;
quant li cose est bien alée,
pier doit estre ouvliée,
s ne doit point le reprendre.

BAUDONS.

s couvient Huart attendre
onnele qui venront :
les-chi.

GAUTIERS.

Voirement sont.
uart, as-tu te chievrete ?

HUARS.

MARIONS.

en viegues-tu, Perrete.

MARION.

Regardez ce petit sot qui me baise de-
vant le monde.

BAUDON.

Marion, nous sommes ses parens : ne fai-
tes pas attention à nous.

MARION.

Je ne le dis pas pour vous ; mais il est
si sot qu'il en ferait devant tous ceux de
notre village tout autant que maintenant.

ROBIN.

Et qui s'en abstiendrait ?

MARION.

Et encore, regarde comme il est fanfaron.

ROBIN.

Dieu ! comme je serais preux si le cheva-
lier revenait !

MARION.

Vraiment, Robin..... que tu ne sais par
quelle ruse je m'échappai.

ROBIN.

Je le sus bien. Nous vîmes toute ta con-
duite. Demande à Baudon, mon cousin, et
à Gautier, quand je te vis partir, s'ils eurent
à tenir en moi : je leur échappai trois fois à
tous deux.

GAUTIER.

Robin, tu es très courageux ; mais quand
la chose s'est bien passée, elle doit être ou-
bliée aisément, et personne ne doit y reve-
nir.

BAUDON.

Il nous faut attendre Huart et Péronnelle
qui viendront : or, les voici.

GAUTIER.

Vraiment ce sont eux. Dis, Huart, as-tu
ta chevrete ?

HUART.

Oui.

MARION.

Sois la bienvenue, Perrette.

ETE, ou *chevrete*, espèce de musette
et le vent s'y introduit avec la bouche.

Voyez la description que M. de Roquefort en donne
dans son *Essai sur la poésie française*, p. 14.

PERONNELE.

Marote, Dieu te bénie !

MARIONS.

Tu as esté trop souhaidie.

Or est-il bien tans de canter.

LI COMPAGNIE.

† Aveuc tele compaignie

Doit-on bien joie mener.

BAUDONS.

Somme-nous ore tout venu ?

HUARS.

Oil.

MARIONS.

Or pourpensons un jeu.

HUARS.

Veus-tu as roys et as roïnes ?

MARIONS.

Mais des jeux c'on fait as estrines*,
Entour le veille du Noël.

HUARS.

A saint Coisne ?

BAUDONS.

Je ne voeil el.

MARIONS.

C'est vilains jeux, on i cunkie.

HUARS.

Marote, si ne riés mie.

MARIONS.

Et qui le nous devisera ?

HUARS.

Jou, trop bien : quiconques rira
Quant il ira au saint offrir,
Ens ou lieu saint Coisne doit sir,
Et qui en puist avoir s'en ait.

GAUTIERS.

Qui le sera ?

ROBINS.

Jou.

BAUDONS.

C'est bien fait.

Gautier, offres premierement.

GAUTIERS.

Tenés, saint Coisne, che present;
Et se vous en avés petit,
Tenés.

ROBINS.

Ho ! il le doit, il rit.

PÉRONNELLE.

Marion, que Dieu te bénisse !

MARION.

Tu as été bien souhaitée. Maint
est bien temps de chanter.

LA COMPAGNIE.

Avec telle compagnie doit-on bi
mener.

BAUDON.

Sommes-nous maintenant tous ve

HUART.

Oui.

MARION.

Or, imaginons un jeu,

HUART.

Veux-tu (jouer) aux rois et aux r

MARION.

Mais aux jeux qu'on fait aux ét
entour la veille de Noël.

HUART.

A saint Coisne ?

BAUDON.

Je ne veux (rien) autre.

MARION.

C'est un vilain jeu, on y turlupine

HUART.

Marote, ne riez pas.

MARION.

Et qui nous l'expliquera ?

HUART.

Moi, très bien : quiconque rira q
ira faire son offrande au saint, dans
où saint Coisne doit être assis, il en
qu'il peut en avoir.

GAUTIER.

Qui le sera ?

ROBIN.

Moi.

BAUDON.

C'est bien fait. Gautier, fais le
ton offrande.

GAUTIER.

Tenez, saint Coisne, ce présent ; et
en avez peu, tenez.

ROBIN.

Oh ! il le doit, il rit.

* Dans le moyen-âge, ces sortes de présens se donnaient la veille de Noël ; l'usage s'en est con-

servé chez les Anglais, qui appellent encor *mas-box*, la boîte destinée à les renfermer

GAUTIERS.

Certes, c'est drois.

HUARS.

Marote, or sus !

MARIONS.

Qui le doit ?

HUARS.

Gautiers li Testus.

MARIONS.

Tenez, saint Coisnes, biaux dous sire.

HUARS.

Comme ele se tient de rire !

Va après ? Perrote, alés,

PÉRONNELLE.

Beau sire sains Coisnes, tenés,

Je vous apporte che present.

ROBINS.

Tu te passes et bel et gent.

Sus, Huart, et vous, Baudon !

BAUDONS.

Tenez, saint Coisne, che biau don.

GAUTIERS.

Tu ris, ribaus, dont tu le dois.

BAUDONS.

Non fache.

[GAUTIERS.]

Huart, après.

HUARS.

Je vois.

Ces chi deus mars.

LI ROIS.

Vous le devés.

HUARS.

De tout coi, point ne vous levés,

Car encore n'ai-je point ris.

GAUTIERS.

Que ch'est, Huart, est-chou estris ?

Tu veus toudis estre batus.

Mais soies-vous ore venus !

Or le paies tost sans dangier.

HUARS.

Je le voiï volontiers paier.

ROBINS.

Tenez, sains Coisnes. Est-che plais ?

MARIONS.

Où ! seigneur, chis jeus est trop lais

C'est, Perrette ?

PÉRONNELLE.

Il ne vaut nient,

GAUTIER.

Certes, c'est (de) droit.

HUART.

Marion, à toi !

MARION.

Qui le doit ?

HUART.

Gautier le Têtu.

MARION.

Tenez, saint Coisne, beau doux sire.

HUART.

Dieu ! comme elle se retient de rire ! Qui va après ? Perrette, allez.

PÉRONNELLE.

Beau sire saint Coisne, tenez, je vous apporte ce présent.

ROBINS.

Tu te passes et bel et bien. Allons, Huart, et vous, Baudon !

BAUDON.

Tenez, saint Coisne, ce beau don.

GAUTIER.

Tu ris, ribaut, donc tu le dois.

BAUDON.

Non pas.

[GAUTIER.]

Huart, après.

HUART.

Je vais. Voici deux mars.

LE ROI.

Vous le devez.

HUART.

Maintenant (tenez-vous) tous cois, ne vous levez pas, car encore n'ai-je point ri.

GAUTIER.

Qu'est-ce, Huart, est-ce (une) dispute ? tu veux toujours être battu. Maudits soyez-vous d'être venus. A cette heure, paie-le sans difficulté.

HUART.

Je le veux volontiers payer.

ROBIN.

Tenez, sains Coisne. Est-ce (une) querelle ?

MARION.

Oh ! seigneurs, ce jeu est trop laid : est-ce vrai, Perrette ?

PÉRONNELLE.

Il ne vaut rien, et sachez qu'il convient

Et sachiés que bien apartient
Que facions autres festeletes :
Nous sommes chi .ij. baïsseletes,
Et vous estes entre vous .iiij.

GAUTIERS.

Faisons .j. pet pour nous esbatre ,
Je n'i voi si bon.

ROBINS.

Fi! Gautier :

Savés si bel esbanoïier ,
Que devant Marote m'amie
Avés dit si grant vilenie !
Dehait ait par mi le musel
A cui il plaist ne il est bel !
Or ne vous aviegne jamais.

GAUTIERS.

Je le lairai, pour avoir pais.

BAUDONS.

Or faisons .j. jeu.

HUARS.

Quel vieus-tu ?

BAUDONS.

Je vœil o Gautier le Testu
Jouer as rois et as roïnes * ;
Et je ferai demandes fines,
Se vous me volés faire roy.

HUARS.

Neuil, sire, par saint Eloi !
Ains ira au nombre des mains.

GAUTIERS.

Certes, tu dis bien, biaux compains,
Et chieus qui chiet en .x. soit rois !

HUARS.

C'est bien de nous tous li otrois ;
Or chà ! metons nos mains ensanle.

BAUDONS.

Sont-eles bien, que vous en sanle ?
Liquiex commanchera ?

HUARS.

Gautiers.

GAUTIEBS.

Je commencerai volentiers
Em preu.

bien que nous fassions d'autres jeux
sommes ici deux bachelettes, et voi
quatre.

GAUTIER.

Faisons un pet pour nous amuser ,
vois rien de si bon.

ROBIN.

Fi! Gautier : vous savez si bien jouer
devant mon amie Marion vous avez dit
si grande vilenie ! Malheur ait par le
seau à qui cela plaît ou est agréable !
cela ne vous arrive plus.

GAUTIER.

Je ne le ferai plus, pour avoir la pa

BAUDON.

Maintenant faisons un jeu.

HUART.

Lequel veux-tu ?

BAUDON.

Je veux avec Gautier le Têtu jouer
rois et aux reines ; et je ferai de belles
mandes, si vous me voulez faire roi.

HUART.

Nenni, sire, par saint Éloi ! mais
ira au nombre des mains.

GAUTIER.

Certes, tu dis bien, beau compaign
et que celui qui en aura dix soit roi !

HUART.

C'est bien entendu de nous tous ; or
mettons nos mains ensemble.

BAUDON.

Sont-elles bien, que vous en sem
Lequel commencera ?

HUART.

Gautier.

GAUTIER.

Je commencerai volentiers en prem

* Nous lisons ce qui suit dans un opuscule de l'un de nos amis : « Quoi qu'il en soit, les cartes étaient en usage bien avant l'année 1392, à laquelle on a prétendu fixer leur invention : le synode de Worcester, en 1240, défend aux clercs les jeux déshonnêtes, et entre autres celui du roi et de la reine (*nec sustineant*

ludos fieri de Rege et Regina). » *L'Origine des à jouer*. Par Paul Lacroix (Jacob, biblioq Paris, Techener, décembre 1835, p. 5.

Ce passage, qui se trouve vol. I, p. 673, des *Concilia Magnæ Britanniae et Hiberniae*, par David Wilkins, paraît se rapporter au jeu il est ici question.

HUARS.
Et deus.
ROBINS.
Et trois.
BAUDONS.
Et quatre.
HUARS.
après, Marot, sans debatre.
MARIONS.
Volentiers. Et .v.
PERONNELE.
Et .vi.
GAUTIERS.
HUARS.
Et .viii.
ROBINS.
Et .ix.
BAUDONS.
Et .x.
«! biau seigneur, je sui rois.
GAUTIERS.
«mere Dieu! chou est drois;
«is tout, je cuit, le volons.
ROBINS.
«s-le haut et couronons.
«bien est.
HUARS.
Hé! Perrete, or donne
«mours, en lieu de couronne,
«i ton capel de festus.
PERONNELE.
«i, rois.
LE ROIS.
Gautiers li Testus.
«à court; tantost venés.
GAUTIERS.
«tiers, sire, commandés
«me que je puisse faire,
«i ne soit à moi contraire
«que de ci ne me remu,
«bouch men doit u fu,]
«lerai tantost pour vous.
LE ROIS.
«i, fu-tu onques jaloux?
«is s'apellera Robin.
GAUTIERS.
«ire, pour .j. mastin
«ois hurter l'autre fic

HUART.
Et deux.
ROBIN.
Et trois.
BAUDON.
Et quatre.
HUART.
Compte après, Marion, sans débat.
MARION.
Très volentiers. Et cinq.
PÉRONNELLE.
Et six.
GAUTIER.
Et sept.
HUART.
Et huit.
ROBIN.
Et neuf.
BAUDON.
Et dix. Hé, hé! beaux seigneurs, je suis
roi.
GAUTIER.
Par la mère de Dieu! c'est (de) droit;
et nous tous, je pense, le voulons.
ROBIN.
Levons-le haut, et couronnons (-le). Ho!
c'est bien.
HUART.
Hé! Perrette, donne par amitié, au lieu
de couronne, au roi ton chapeau de paille.
PÉRONNELLE.
Tenez, roi.
LE ROI.
Gautier le Tétu, venez à la cour; venez
tout de suite.
GAUTIER.
Volentiers, sire, commandez telle chose
que je puisse faire, et qui ne me soit pas
contraire; [pourvu que ce ne soit pas de
m'en aller d'ici, ou de mettre mon doigt au
feu,] je le ferai tout de suite pour vous.
LE ROI.
Dis-moi, fus-tu jamais jaloux? Et puis
j'appellerai Robin.
GAUTIER.
Oui, sire, pour un matin que j'ouis heur-
ter l'autre fois à la porte de la chambre de

A l'uis de le cambre m'amie;
Si en soupechonnai .j. home.

LI ROIS.

Or sus, Robin.

ROBINS.

Roi, walecomme!
Demande-moi che qu'il te plaist.

LI ROIS.

Robin, quant une beste naist,
A coi sès-tu qu'ele est femele?

ROBINS.

Ceste demande est bonne et bele!

LI ROIS.

Dont i respon.

ROBINS.

Non ferai, voir;
Mais se vous le volés savoir,
Sire rois, au cul li wardés.
El de mi vous n'emporterés.
Me cuidiés-vous chi faire honte?

MARIONS.

Il a droit, voir.

LI ROIS.

A vous k'en monte?

MARIONS.

Si fait; car li demande est laide.

LI ROIS.

Marot, et je vœil qu'il souhaide
Son voloir.

ROBINS.

Je n'os, sire.

LI ROIS.

Non?

Va, s'acole dont Marion
Si douchement que il li plaise.

MARIONS.

Auvar dou sot, s'il ne me baise!

ROBINS.

Certes, non fac.

MARIONS.

Vous en mentés:
Encore i pert-il, esgardés.
Je cuit que mors m'a ou visage.

ROBINS.

Je cuidai tenir .j. fromage,
Si te senti-je tenre et mole!
Vien avant, seur, et si m'acole
Par pais faisant.

mon amie; je soupçonnai que c'étoit
homme.

LE ROI.

Maintenant, à toi, Robin.

ROBIN.

Roi, sois le bienvenu! demande-moi
qu'il te plaist.

LE ROI.

Robin, quant une bête naît, à
connois-tu qu'elle est femelle?

ROBIN.

Cette demande est bonne et belle!

LE ROI.

Réponds-y donc.

ROBIN.

Je ne le ferai pas, en vérité; mais si
voulez le savoir, sire roi, regardez-
c.l. Vous n'emporterez rien autre de
Croyez-vous me faire honte?

MARION.

Il a raison, en vérité.

LE ROI.

En quoi cela vous regarde-t-il?

MARION.

Si fait; car la demande est laide.

LE ROI.

Marion, je veux qu'il souhaite ce
veut.

ROBIN.

Je n'ose, sire.

LE ROI.

Non? Va, embrasse donc Marion si
cement que cela lui plaise.

MARION.

Fi du sot, s'il ne me baise!

ROBIN

Certes, je ne le fais pas.

MARION.

Vous en mentez: il y paraît encore
gardez. Je crois qu'il m'a mordue au v

ROBIN.

Je pensai tenir un fromage, tant
sentis tendre et molle! Viens avant,
et m'embrasse pour faire la paix.

MARIONS.

Va, dyable sos;
es autant comme .j. blos.

ROBINS.

par Dieu !

MARIONS.

Vous vous courchiés !
hà, si vous rapaisiés,
e, et je ne dirai plus;
iès honteus ne confus.

LI ROIS.

court, Huart; venés.

HUARS.

puis que vous le volés.

LI ROIS.

Huart, si t'ait Diex,
ande tu aimes miex ?
ien se voir me diras.

HUARS.

s de porc, pesant et cras,
t aillie de nois :
j'en mengai l'autre fois
e j'en euch le menison.

BAUDONS.

u ! con faite venison !
ien droit autre cose.

HUARS.

, alés à court.

PERRETTE.

Je n'ose.

BAUDONS.

, si, Perrete. Or di,
: foi que tu dois mi,
grant joie c'ainc éusses
rs, en quel lieu que tu fusses.
et je t'escouterai.

PERRETTE.

lentiers le dirai.

chou est quant mes amis,
moi cuer et cors a mis,
moi as cans compaignie,
brebis, sans vilenie,
s fois, menu et souvent.

BAUDONS.

is ?

PERRETTE.

Voire, voir.

HUARS.

Elle ment.

MARION.

Va, diable sot; tu pèses autant qu'un
bloc.

ROBIN.

Or, de par Dieu !

MARION.

Vous vous courroucez ! Venez ici, et
apaisez-vous, beau sire, et je ne dirai
plus (rien); n'en soyez (ni) honteux ni
confus.

LE ROI.

Venez à la cour, Huart; venez.

HUART.

J'y vais, puisque vous le voulez.

LE ROI.

Maintenant dis, Huart, que Dieu t'aide,
quelle viande aimes-tu le mieux ? Je sais
bien si tu me diras la vérité.

HUART.

Un bon derrière de porc, pesant et gras,
à la sauce à l'ail (et à l'huile) de noix : cer-
tes, j'en mangeai tant l'autre fois que j'en
eus la diarrhée.

BAUDON.

Eh, Dieu ! quelle venaison ! Huart ne
dirait pas autre chose.

HUART.

Perrette, allez à la cour.

PERRETTE.

Je n'ose.

BAUDON.

Si, Perrette, si. Maintenant dis, par la
foi que tu me dois, quelle est la plus grande
joie que tu aies jamais eue d'amour, en
quel lieu que tu fusses. Maintenant parle, et
je t'écouterai.

PERRETTE.

Sire, volontiers je le dirai. Par (ma) foi !
c'est quand mon ami, qui a mis en mon
pouvoir son cœur et son corps, me tient
compagnie aux champs, près de mes bre-
bis, sans vilenie, plusieurs fois, à fréquen-
tes reprises et souvent.

BAUDON.

Sans plus ?

PERRETTE.

En vérité, en vérité.

HUART.

Elle ment.

BAUDONS.

Par le saint Dieu ! je t'en croi bien.
Marote, or sus ! vien à court, vien.

MAROTE.

Faites-moi dont demande bele.

BAUDONS.

Volentiers. Di-moi, Marotele,
Combien tu aimes Robinet,
Men cousin, che joli varlet.
Honnie soit qui mentira !

MARIONS.

Par foi ! je n'en mentirai jà.
Je l'aim, sire, d'amour si vraie
Que je n'aim tant brebis que j'aie,
Nis cheli qui a aignelé.

BAUDONS.

Par le saint Dieu ! c'est bien amé :
Je vœil qu'il soit de tous séu.

GAUTIERS.

Marote, il t'est trop meskéu :
Li leus emporte une brebis.

MAROTE.

Robin, ceur i tost, dous amis,
Anchois que li leus le mengüe.

ROBINS.

Gautier, prestés-moi vo machue,
Si verrés jà bachelier preu.
Hareu ! le leu ! le leu ! le leu !
Sui-je li plus caitis qui vive ?
Tien, Marote.

MAROTE.

Lasse, caitive !
Comme ele revient dolereuse !

ROBINS.

Mais esgar comme ele est croteuse.

MARIONS.

Et comment tiens-tu chele beste ?
Ele a le cul devers se teste.

ROBINS.

Ne puet caloir : ce fu de haste
Quant je le pris, Marote ; or taste
Par où li leus l'avoit aierse.

BAUDON.

Par le saint de Dieu ! je t'en crois bien,
rion, allons ! viens à la cour, viens.

MARION.

Faites-moi donc (une) belle deman

BAUDON.

Volentiers. Dis-moi, Marion, com
aimes Robin, mon cousin, ce joli g
Honnie soit qui mentira !

MARION.

Par (ma) foi ! je n'en mentirai p
l'aime, sire, d'une amour si vraie,
n'aime pas autant brebis que j'aie,
celle qui a fait des agneaux.

BAUDON.

Par le saint de Dieu ! c'est bien ain
veux que cela soit su de tous.

GAUTIER.

Marion, il t'est bien arrivé du mal
le loup emporte une brebis.

MARION.

Robin, cours-y vite, doux ami,
que le loup ne la mange.

ROBIN.

Gautier, prêtez-moi votre massu
vous verrez un brave garçon. Har
loup ! le loup ! le loup ! Suis-je le plus
qui vive ? Tiens, Marion.

MARION.

Hélas ! malheureuse ! comme elle re
en mauvais état !

ROBIN.

Mais regarde comme elle est crotteu

MARION.

Et comment tiens-tu cette bête ?
le cul vers sa tête.

ROBIN.

Cela ne peut rien faire : ce fut à l
que je la pris, Marion : maintenant tã
où le loup l'avait saisie.

Le chevalier Gauvain se trot à une fenestre,
et tint sa main vers un mostier qu'il voit, et si dit
et haut que l'en l'ot par toute la sale : Essci m'ait
bles, fut-il, et auit saint que je n'entrerai jamès
en la maison monseigneur le roi, à mon poeir, de-
vant ce que guais le chevalier trové, si trové peut
celle.

Plus bas : « Mès par les sainz de cœl mes
tent ses mains vers une chappele le roi, si v
retenez outre mon gré, ge m'ocirai de m
mains, si tost comme je en porrai avoie
ne aese. »

Lancelot du Lac

GAUTIERS.

lis esgar comme ele est chi perse.

MARIONS.

autier, que vous estes vilains !

ROBINS.

rote, tenés-le en vos mains ;
ais wardés bien que ne vous morde.

MAROTE.

on ferai, car ele est trop orde ;
ais laissié-le aler pasturer.

BAUDONS.

tu de quoi je vœil parler,
obin ? Se tu aimes autant
arotain com tu fais sanlant,
rtes je le te loeroie
prendre, se Gautiers l'otroie.

GAUTIERS.

n l'otri.

ROBINS.

Et jou le vœil bien.

BAUDONS.

en-le dont.

ROBINS.

Chà, est-che tout mien ?

BAUDONS.

l, nus ne t'en fera tort.

MAROTE.

! Robin, que tu m'estrains fort !
sés-tu faire belement ?

BAUDONS.

est grans merveille qu'il ne prent
ches deus gence Perrete envie.

PERRETE.

à ? moi ! je n'en sai nul en vie
ni jamais eüst de moi cure.

BAUDONS.

aroit si, par aventure,
tu l'osoies assaier.

PERRETE.

! cui ?

BAUDONS.

A moi ou à Gautier.

HUARS.

is à moi, très douche Perrote.

GAUTIERS.

ire, sire, pour vo musete,
n'as ou monde plus vaillant,
is j'ai au mains ronchi traiant,
n harnas et herche et carue,
ni sui sires de no rue

GAUTIER.

Mais regarde comme elle est ici bleue.

MARION.

Gautier, que vous êtes vilain !

ROBIN.

Marion, tenez-la en vos mains ; mais pre-
nez bien garde qu'elle ne vous morde.

MARION.

Je ne le ferai pas, car elle est trop mal-
propre ; mais laissez-la aller pâturer.

BAUDON.

Sais-tu de quoi je veux parler, Robin ? Si
tu aimes autant Marion que tu en fais sem-
blant, certes je te conseillerais de la pren-
dre, si Gautier l'octroie.

GAUTIER.

Je l'octroie.

ROBIN.

Et je le veux bien.

BAUDON.

Prends-la donc.

ROBIN.

Çà, est-ce tout à moi ?

BAUDON.

Oui, nul ne t'en fera tort.

MARION.

Hé ! Robin, que tu me serres fort ! Ne
sais-tu faire doucement ?

BAUDON.

C'est grande merveille qu'il ne prent à
Perrette envie de ces deux personnes.

PERRETTE.

Qui ? moi ! je n'en connais nul en vie qui
eût jamais souci de moi.

BAUDON.

Il y en aurait si, par aventure, tu l'osois
essayer.

PERRETTE.

Bah ! qui ?

BAUDON.

Moi ou Gautier.

HUART.

Mais moi, très douce Perrette.

GAUTIER.

Vraiment, sire, pour la musette, tu n'as
personne qui te vaille ; mais j'ai au moins un
bon cheval de trait, de bons harnais, une
herse et une charrue, et je suis le seigneur
de notre rue ; j'ai robe longue et surcot tout

S'ai houché et sercot tout d'un drap;
 Et s'a ma mere .j. bon hanap
 Qui m'escherra s'elle moroit ,
 Et une rente c'on li doit
 De grain seur .j. molin à vent ,
 Et une vake qui nous rent
 Le jour assés lait et fromage :
 N'a-il en moi bon mariage ,
 Dites , Perrete?

PERRETE.

Oil , Gautier;
 Mais je n'oseroie acointier
 Nului pour mon frere Guiot;
 Car vous et li, estes doi sot;
 S'en porroit tost venir bataille.

GAUTIERS.

Se tu ne me veus, ne m'en caille;
 Entendons à ces autres noches.

HUARS.

Di-moi, c'as-tu chi en ches boches?

PERONNELE.

Il i a pain, sel et cresson;
 Et tu, as-tu rien, Marion?

MARIONS.

Naie, voir, demande Robin,
 Fors du fromage d'ui matin,
 Et du pain qui nous demora,
 Et des pumes qu'il m'aporta:
 Vés-en chi, se vous en volés.

GAUTIERS.

Et qui veut deus gambons salés?

HUARS.

Où sont-il?

GAUTIERS.

Vés-les chi tous près.

PERONNELE.

Ei jou ai deux fromages frès.

HUARS.

Di, de quoi sont-il?

PERONNELE.

De brebis.

ROBINS.

Neignor, et j'ai des pois rotis.

HUARS.

Chandos-tu par tant estre quites?

ROBINS.

Nain, encore ai-jou pumes quites
 Marion, en veus-tu avoir?

MARIONS.

Nient plus?

d'un drap; et ma mère a un bon hanap
 m'échoiera si elle vient à mourir, et
 rente de pain qu'on lui doit sur un moulin
 à vent, et une vache qui nous rend pas-
 assez de lait et de fromage: n'y a-t-il pour
 moi bon mariage, dites, Perrette?

PERRETTE.

Oui, Gautier; mais je n'oserais faire
 naissance avec personne à cause de mon
 frère Guiot; car vous et lui, vous êtes
 fous; il pourrait en survenir bientôt
 bataille.

GAUTIER.

Si tu ne me veux pas, je m'en moque
 tournons notre attention sur ces autres
 noches.

HUART.

Dis-moi, qu'as-tu ici dans ces poches?

PÉRONNELLE.

Il y a pain, sel et cresson; et toi,
 rien, Marion?

MARION.

Nenni, vraiment, demande à Robin
 non du fromage de ce matin, et du pain
 qui nous resta, et des pommes qu'il m'apporta
 en voici, si vous en voulez.

GAUTIER.

Et qui veut deux jambons salés?

HUART.

Où sont-ils?

GAUTIER.

Les voici tout près.

PÉRONNELLE.

Et j'ai deux fromages frais.

HUART.

Dis, de quoi sont-ils?

PÉRONNELLE.

De brebis.

ROBIN.

Seigneurs, et j'ai des pois rôtis.

HUART.

Penses-tu ainsi être quitte?

ROBIN.

Nenni, j'ai encore des pommes
 Marion, en veux-tu avoir?

MARION.

Rien (de) plus?

[ROBINS.]

Si ai.

MARIONS.

ie dont voir
chou est que tu m'as gardé.

ROBINS.

encore .j. tel pasté
n'est mie de lasté,
nous mengerons , Marote ,
à bec, et moi et vous.
me r'atendés , Marote,
venrai parler à vous.
me, veus-tu plus de mi?

MARIONS.

en non Dieu.

ROBINS.

Et jou te di
jou ai un tel capon
a gros et cras crepon ,
nous mengerons , Marote,
à bec, et moi et vous.
me r'atendés , Marote,
venrai parler à vous.

MAROTE.

n , revien dont tost à nous.

ROBINS.

louche amie, volentiers.
ous, mengiés endementiers
g'irai : si ferés que sage.

MARIONS.

in, nous feriemmes outrage;
es que je te weil attendre.

ROBINS.

feras ; mais fai chi estendre
jupel en lieu de touaille ,
i metés sus vo vitaille ;
je revenrai, certes, lués.

WARNIERS.

n , où vas-tu ?

ROBINS.

A Bailvés ,
levant, pour de la viande ;
'aval a feste trop grande.
me-tu avec nous mengier ?

WARNIERS.

a feroit , je cuit , dangier.

ROBINS.

feroit nient.

WARNIERS.

Jou irai donques.

[ROBIN.]

Si.

MARION.

Dis-moi donc vraiment ce que c'est que
tu m'as gardé.

ROBIN.

J'ai encore un pasté qui n'est pas de....,
que nous mangerons , Marion , bec à bec, et
moi et vous. Ici attendez-moi de nouveau,
Marion , ici je viendrai vous parler. Marion ,
veux-tu davantage de moi ?

MARION.

Oui , au nom de Dieu.

ROBIN.

Et je te dis que j'ai un tel chapon qui a
gros et gras croupion, que nous mangerons,
Marion , bec à bec , et moi et vous. Ici at-
tendez-moi de nouveau, Marion, ici je vien-
drai vous parler.

MARION.

Robin , reviens donc vite à nous.

ROBIN.

Ma douce amie, volontiers. Et vous, man-
gez pendant que j'irai : vous agirez sage-
ment.

MARION.

Robin , nous ferions outrage ; saches que
je te veux attendre.

ROBIN.

Non pas ; mais fais ici étendre ton jupon
au lieu de nappe, et mettez dessus vos vivres ;
car je reviendrai , certes, tout de suite.

WARNIER.

Robin , où vas-tu ?

ROBIN.

A Bailvés, ici devant, pour (avoir) des vi-
vres ; car là-bas il y a très grande fête. Vien-
dras-tu manger avec nous ?

WARNIER.

On s'y opposerait , je crois.

ROBIN.

Non pas.

WARNIER.

J'y irai donc.

[illegible]

Nous, ce grand auteur dont la muse fertile
Amusa si long temps et la cour et la ville ;
Mais qui, n'étant vêtu que de simple bureau,

Rogant! **GRLOT.**

Quoi? **ROGAT.**

GUIOT.

Vous ne vites jamais plus grand di
sément ni plus grande fête que (ce qu
vu.

Où? **ROGAUT.**

GUIOT.
Vers Alette. Tu en auras tantôt de
velles : j'y ai vu de très beaux dive
mens.

Et de qui? **ROGAUT.**

GUIOT.
Tous de pasteureaux. J'y ai acheté
un beau, avec mon amie Saret.

ROCAUT.

Guiot, allons voir Maret là-bas, nous trouverons Wautier; car j'ouïs dire qu'il voulait hier prendre ta sœur Péronnelle ne voulut pas y consentir : elle t'en aurait parlé.

GRIOT.

Point ne l'aura; car il battit, l'autre
maine, un mien neveu, et je jurai et
vœu qu'il serait aussi battu.

ROGAUT.

Guiot, cette dispute sera finie, si tu veux croire; car Gautier te donnera à l'aveugle à genoux, pour (te faire) amende (honorable).

GUIOT.

Je le veux bien ainsi, puisque vous le
lez. Voici deux cornets, sentez, qu'
achetés à la foire.

ROGAUT.
Guier, vends-m'en un à tout boire.

Passe l'été sans linge, et l'hiver sans manteau
 BOILEAU, Satire I, vers

GUIOS.

on Dieu ! Rogaut, non ferai ;
le meilleur vous prêterai.
dés lequel que vous volés.

ROGAUS.

ar que chis vient adolés,
l'il vient petite aléure !

GUIOS.

Warneres de le Couture ;
sotement escourchiés !

WARNIERS.

eur, je sui trop courechies.

GUIOS.

nent ?

WARNIERS.

Mehalès est agute,
ie, et s'a esté dechute ;
on dist que ch'est de no prestre.

ROGAUS.

on Dieu ! Warnier, bien puet estre ;
de i aloit trop souvent.

WARNIERS.

las ! jou avoie en couvent
temprement espouser.

GUIOS.

e pués bien trop dolouser,
s très dous amis ; ne te caille,
jà ne meteras maaïlle,
bien sai, à l'enfant warder.

ROGAUS.

de doit-on bien resvarder,
que je doi sainte Marie !

WARNIERS.

es, seigneur, vo compaignie
hâi metre jus men anoi.

GUIOS.

isons un peu d'esbanoi
ens que nous atenderons
in.

WARNIERS.

En non Dieu ! non ferons,
il vient chi les grans walos.

ROBINS.

net, tu ne sès ? Mehalos
mi agute de no prestre.

WARNIERS.

tout li diale i puissent estre !
st, comme avés maise geule !

GUIOT.

Au nom de Dieu ! Rogaut, je n'en ferai
rien ; mais le meilleur vous prêterai. Prenez
celui que vous voulez.

ROGAUT.

Ah ! regarde comme celui-ci vient (d'un air)
chagrin, et comme il marche lentement !

GUIOT.

C'est Warnier de la Couture ; est-il sotte-
ment troussé !

WARNIER.

Seigneurs, je suis très-courroucé.

GUIOT.

Comment ?

WARNIER.

Mehalès, mon amie, est accouchée, et
elle a été trompée ; car on dit que c'est no-
tre prêtre qui est le père.

ROGAUT.

Au nom de Dieu ! Warnier, ce peut bien
être ; car elle y allait trop souvent.

WARNIER.

Hélas ! j'étais convenu de l'épouser promp-
tement.

GUIOT.

Peut-être t'affliges-tu trop, beau très-doux
ami ; ne t'inquiète pas, car tu ne dépense-
ras pas une maille, je le sais bien, à garder
l'enfant.

ROGAUT.

A cela doit-on bien regarder, (par la) foi
que je dois à sainte Marie !

WARNIER.

Certes, seigneurs, votre compaignie me
fait mettre de côté mon chagrin.

GUIOT.

Or divertissons-nous un peu pendant qu'a
nous attendrons Robin.

WARNIER.

Au nom de Dieu ! nous n'en ferons rien,
car il vient ici au grand galop.

ROMIN.

Warnier, tu ne sais pas ? Mehalès est au-
jourd'hui accouchée d'un enfant dont notre
prêtre est le père.

WARNIER.

Eh ! que tous les diables y puissent être !
Robert, comme vous avez mauvaise lan-
gue !

ROBINS.

J'oudis a-ele esté trop veule,
Warnier, si m'ait Diex ! et sote.

ROGAUS.

Robert, foi que devés Marote !
Metés ceste cose en delui.

ROBINS.

Je n'i parlerai plus de lui :
Alons-ent.

WARNIERS.

Alons.

ROGAUS.

Passe avant.

MARION.

Met ton jupel, Perrete, avant ;
Aussi est-il plus blans du mien.

PERONNELE.

Certes, Marot, je le voël bien,
Puis que vo volentés i est.
Tenés, veés-le chi tout prest ;
Estendé-le où vous le volés.

HUARS.

Or chà ! biau segnieur, aportés,
S'il vous plaist, vo viande chà.

PERONNELE.

Esgar, Marote ; je voi là,
Che me samble, Robin venant.

MARIONS.

C'est mon, et si vient tout balant :
Que te sanle, est-il bons caitis ?

PERONNELE.

Certes, Marot, il est faitis,
Et de faire vo gré se paine.

MARIONS.

A ! war les corneurs qu'il amaine !

HUARS.

Il sont-il ?

GAUTIERS.

Vois-tu ches varlés
Qui là tiennent ches .ij. cornés ?

HUARS.

Pur le saint Dieu ! je les voi bien.

ROBINS.

Marote, Je suis venus, tien :
Or di, m'aimes-tu de bon cuer ?

MARIONS.

Où, voir.

ROBINS.

Très grant merchis, suer,
De che que tu ne t'en escuses.

ROBIN.

Elle a toujours été trop faible, Wa
Dieu m'aide ! et sotte.

ROGAUT.

Robert, (par là) foi que devez à M:
mettez cette chose au néant.

ROBIN.

Je n'y parlerai plus de lui : allons-
en.

WARNIER.

Allons.

ROGAUT.

Passe devant.

MARION.

Mets ton jupon auparavant, Per
aussi est-il plus blanc que le mien.

PÉRONNELLE.

Certes, Marion, je le veux bien, pu
votre volonté y est. Tenez, le voici
prêt ; étendez-le où vous le voulez.

HUART.

Or cà ! beaux seigneurs, apportez, s'i
plaît, vos vivres ici.

PÉRONNELLE.

Regarde, Marion ; je vois là, ce me
ble, Robin venant.

MARION.

C'est vrai, et il vient en dansant : c
semble, est-il bon diable ?

PÉRONNELLE.

Certes, Marion, il est aimable, et
donne de la peine pour faire votre vol

MARION.

Ah ! regarde les corneurs qu'il amè

HUART.

Où sont-ils ?

GAUTIER.

Vois-tu ces garçons qui là tiennen
deux cornets ?

HUART.

Par le saint de Dieu ! je les vois bie

ROBIN.

Marion, je suis venu, tiens : mainte
dis, m'aimes-tu de bon cœur ?

MARION.

Oui, vraiment.

ROBIN.

Très-grand merci, sœur, de ce que
t'en excuses.

MARIONS.

Mé! que sont-che là?

ROBINS.

Che sont muses

Que je pris à chele vilete :

Tien, esgar con bele cosete!

Or faisons tost feste de nous.

ROGAUS.

Wautier, or te met à genous

Devant Guiot premierement;

Et si li fai amendement

De chou que sen neveu batis;

Car il s'estoit ore aatis

Que il te feroit asousfrir.

GAUTIERS.

Volés que je li voise offrir

A boire?

ROGAUS.

Oïl.

GAUTIERS.

Guiot, buvés.

GUIOS.

Gautier, levés-vous sus, levés;

Je vous pardoins tout le meffait

C'à mi ni as miens avés fait,

Et voël que nous soions ami.

PERONNELE.

Guyot, frere; parole à mi;

Vien te chà sir, si te repose :

Que m'aportes-tu?

GUIOS.

Nul cose;

Mais t'aras bel jouel demain.

MARIONS.

Robin, dous amis, chà te main

Par amours, et si te sié chà,

Et châl compaignon seront là.

ROBINS.

Volentiers, bele amie chiere.

MARIONS.

Or faisons trestout bele chiere :

Tien che morsel, biaux amis dous.

Mé! Gautier, à quoi pensés-vous?

GAUTIERS.

Certes, je pensoie à Robin;

Car se nous ne faisons cousin,

g'ense amée sans faille;

car tu es de trop bonne taille.

Baudon, esgar quel cors chi a.

MARION.

Eh! qu'est-ce que cela?

ROBIN.

Ce sont des musettes que j'ai prises à ce petit village; tiens, regarde quelle belle petite chose! maintenant amusons-nous.

ROGAUT.

Wautier, à présent mets-toi à genoux devant Guiot d'abord; et fais-lui amende honorable de ce que tu battis son neveu; car il s'était promis qu'il te le ferait payer.

GAUTIER.

Voulez-vous que j'aille lui offrir à boire?

ROGAUT.

Oui.

GAUTIER.

Guiot, buvez.

GUIOT.

Gautier, levez-vous, levez-vous; je vous pardonne tout le méfait dont vous vous êtes rendu coupable envers moi et les miens, et je veux que nous soyons amis.

PÉRONNELLE.

Guiot, frère, parle-moi; viens t'asseoir ici et repose-toi: que m'apportes-tu?

GUIOT.

Rien; mais tu auras un beau joyau demain.

MARION.

Robin, doux ami, donne ta main par amour, et assieds-toi ici, et ces compaignons seront là.

ROBIN.

Volentiers, belle amie chère.

MARION.

Maintenant faisons tous belle chère: tiens ce morceau, bel ami doux. Eh! Gautier, à quoi pensez-vous?

GAUTIER.

Certes, je pensais à Robin; car si nous n'étions cousins, je t'aurais aimée sans y manquer; car tu es de très-bonne taille. Baudon, regarde quel corps il y a ici.

ROBINS.

Gautier, ostés vo main de là ;
Et n'est-che mie vo amie.

GAUTIERS.

En es-tu jà en jalousie ?

ROBINS.

Oil, voir.

MARIONS.

Robin, ne te doute.

ROBINS.

Encore voi-je qu'il te boute.

MARIONS.

Gautier, par amours, tenés cois ;
Je n'ai cure de vo gaboïs ;
Mais entendés à nostre feste.

GAUTIERS.

Je sai trop bien canter de geste* ;
Me volés-vous oïr canter ?

ROBIN.

Gautier, ôtez votre main de là ; ce
pas votre amie.

GAUTIER.

En es-tu déjà jaloux ?

ROBIN.

Oui, vraiment.

MARION.

Robin, ne crains rien.

ROBIN.

Je vois encore qu'il te pousse.

MARION.

Gautier, par amour, tenez-vous coi
n'ai cure de vos badinages ; mais tou
votre attention à notre fête.

GAUTIER.

Je sais très-bien chanter des chanson
geste ; me voulez-vous oïr chanter ?

* La chanson de geste (*de gestis*), ou poème plus ou moins long, composé en langue vulgaire et destiné à retracer les aventures des héros de l'antiquité ou du moyen-âge, me paraît aussi ancienne que la monarchie, et n'être arrivée qu'après plusieurs révolutions à la forme qu'elle prit dans les XII^e et XIII^e siècles. Voici comment s'exprime Raoul Tortaire, moine de Fleury-sur-Loire, qui vivait sur la fin du XI^e siècle : « Tanta vero erat illis (confederatis de vicinæ partibus Burgundiæ adversus Castellionenses) securitas confidentibus in sua multitudine, et tanta arrogantia de robore et aptitudine suæ juventutis, ut scurram se præcedere facerent, qui musico instrumento res fortiter gestas et priorum bella præcineret : quatinus his acrius imitarentur ad ea peragenda, quæ maligno conceperant. » *Ex Miraculis S. Benedicti abbatis. (Recueil des Historiens des Gaules et de la France, t. XI, p. 489, D.)* C'est environ à cette époque (1066) que Taillefer, ki mult bien cantout, précédait à Hastings l'armée de Guillaume-le-Conquérant :

Sor un cheval ki tost alout,
Devant li dus alout cantant
De Karlemaine et de Rolant
E d'Olivier et des vassals
Ki morurent en Renchevals.

(*Le Roman de Rou*, tome II, p. 214, v. 13149.)

Il existe bien de courts poèmes historiques dans la forme de nos chansons d'aujourd'hui ; mais nous ne pensons pas qu'on leur ait jamais donné le nom

de chansons de geste. Nous croyons devoir pu
ici, comme échantillon, la suivante, qui est iné

De la procession
Au bon abbé Poinçon
Me covient à chanter.
Hons de religion
Ne fist mais tel pardon
Par son pais aler :
Tout a fait agaster
Et tout mis à charbon ;
S'il ne fust si proudom
Il ne l'osast panser.

De la procession
La croiz et le baston
Ont chargé Guienot,
Qui ot à compaignon
Gauterot de Greingnon,
Ranfroï et Denisot
Et maint autre vallot
Et maint vilain selon ;
Jusqu'ou val de Sason
N'ont laissé Chacelot.

Jehanz de Trichastel
I vint et bien et bel
A la procession,
Avec lui maint donzel
Qui portent penonceul,
Le conte de Chalon,
La moiche et le brandon ;
N'i quiert autre joel,
Ne veindra mais cembel
A Roins ne à Loon.

BAUDONS.

GAUTIERS.

Fai-moi dont escouter :
Audigier, dist Raimberge, bouse vous
di'....

Li Loichars de Preingei
Vint devers Pelerey,
Par mi vile Murai.
Mostre abbés li mandey
Que destruisist le rey,
Et si nou leueat mi ;
Et il a tout saisi
Jusques vers Pelerey,
Ne Fraignoy ne Poncey
Ne mist pas en obli.

Par devers Duymoï
Vint Girars li cortois
Plus blans que flos de lis,
Avec lui ses Irois ;
Très ei qu'en Digenois
Ont gasté le pais ;
N'i laissent, ce m'est vis,
Orge, froment ne pois ;
Chargiez .vii.xx. chamois
En ont devers aus mis.

Sanz les bués viennois,
Dont il ont cest et .iiij.,
Chargiez lor accersis
Qu'il moiment en Ansois ;
H ne s' rendront des mois,
Qu'il ne l'ont pas apris.
Girars torna son vis
Par devers .i. marois ;
Se ne fust Uesmois,
Beligny fust maumis.

Girars s'est bien garnis
De portes, de postiz
Por fermer sa maison ;
N'i oevrent plainesfiz
Ne autre rolléiz
Se de viez marrien nom.
Or li deint Dex moisson !
D'arches est bien garnis.
Foz est qu'a viel oïson
Rausingne le pasquiez.

Li filz au bon Hugon
D'Accens près de Neiron
Seit bien terre gaster ;
N'i a laimé moston,
Celine ne chapon
Qu'i ne face tuer.

BAUDON.

Oui.

GAUTIER.

Faites-moi donc écouter :
Audigier, dit Raimberge, bouse vous
dis...

Nuns ne l'en doit blamer
Qui entende raison ;
Car filz d'esmerillon
Doit par droit oïeler.

(Manuscrit de la Bibliothèque Royale, fonds de
Cangé n° 66, folio 45 recto, col. 2.)

Le passage suivant nous confirme dans l'opinion que les chansons de geste ne se rapportaient qu'aux grands poèmes héroïques :

Cesar l'empereres de Rome
Ne tuit li roi que l'en vous nomme
En dix et en chansons de geste,
Ne dona tant à une feste
Comme li rois argent dona.

(*Roman d'Erec et d'Enide*, manuscrit de la Bibliothèque Royale n° 7498/4, fonds de Cangé n° 26, fol. antépénultième, col. 2, v. 18.)

Nous pourrions de beaucoup étendre cette note ; mais nous préférons renvoyer aux articles que notre ami Ferdinand Wolf, de Vienne, a consacrés à quelques-unes de nos publications dans le *Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik*, Juni 1837, nos 116 et 117, col. 928-933.

* Le passage dont Gautier commence le *récitatif* est tiré du fabliau d'*Audigier*, pièce cynique et ordurière, publiée dans le recueil de Barbasan, tome IV, page 227. Le vers que Gautier chante est le 321^{er} ; il l'altère en le citant. Il aurait dû dire *Grinberge*, au lieu de *Rainberge*, qui est le nom de la mère d'Audigier, tandis que Grinberge est une espèce de *Maritorne*, qui, après avoir vaincu Audigier, lui rend la liberté à des conditions que notre plume ne pourrait tracer. La délicatesse de nos bergers du vieux temps en est choquée, et Robin, qui déjà, par égard pour Marion, avait imposé silence à Gautier (v. 468, p. 120), se voit de nouveau dans la nécessité de l'empêcher de continuer son scandaleux récit.

L.-J.-N. M.

Nous ajouterons que ce vers est en musique, or, comme cette pièce est une parodie des chansons de geste, cette circonstance prouve d'une

ROBINS.

Ho ! Gautier, je n'en vœil plus ; fi !
Dites, serés-vous tous jours teus ?
Vous estes uns ors menestreus.

GAUTIERS.

En mal éure gabe chis sos,
Qui me va blamant mes biaux mos :
N'est-che mie bonne canchon ?

ROBINS.

Nennil, voir.

PÉRRETE.

Par amours faisons
Le tresque, et Robins le menra,
S'il veut, et Huars musera,
Et chil doi autre corneront.

MARIONS.

Or ostonz tost ches choses dont :
Par amour, Robin, or le maine.

ROBINS.

Hé, Dieus ! que tu me fais de paine !

MARIONS.

Or fai, dous amis, je t'acole.

ROBINS.

Et tu verras passer d'escole,
Pour chou que tu m'as acolé ;
Mais nous arons anchois balé
Entre nous deus qui bien balons.

MARIONS.

Soit, puisqu'il te plaist ; or alons,
Et si tien le main au costé.
Dieu ! Robin, con c'est bien balé !

ROBINS.

Est-che bien balé, Marotele ?

MARIONS.

Certes, tous li cuers me sautele
Que je te voi si bien baler.

ROBINS.

Or vœil-jou le treske mener.

MARIONS.

Voire, pour Dieu, mes amis dous.

ROBINS.

Or sus, biau seigneur, levés-vous ;

ROBIN.

Oh ! Gautier, je n'en veux plus ; fi ! Me
serez-vous toujours tel ? vous êtes un sa
menestrel.

GAUTIER.

Ce fou plaisante mal à propos en me bl
mant de mes belles paroles : n'est-ce p
bonne chanson ?

ROBIN.

Nenni, vraiment.

PÉRRETTE.

Par amour faisons la tresse ; et Robin
mènera, s'il veut, et Huart jouera de la m
sette, et ces deux autres du cornet.

MARION.

Or donc ôtons vite ces choses : par amo
Robin, mène maintenant la tresse.

ROBIN.

Oh, Dieu ! que tu me fais de peine !

MARION.

Maintenant fais-le, doux ami, je t'e
brasse.

ROBIN.

Et tu (me) verras passer maître, par
que tu m'as embrassé ; mais nous aur
auparavant dansé, nous deux qui dans
bien.

MARION.

Soit, puisqu'il te plaît ; maintenant all
et tiens la main au côté. Dieu ! Robin, con
c'est bien dansé !

ROBIN.

Est-ce bien dansé, petite Marion ?

MARION.

Certes, tout le cœur me sautille quan
te vois si bien danser.

ROBIN.

Maintenant je veux mener la tresse.

MARION.

(Oui) vraiment, pour (l'amour de) D
mon doux ami.

ROBIN.

A présent, beaux seigneurs, levez-v

manière incontestable que les chansons de geste
se chantaient, bien qu'il n'existe, à notre connais-

sance, aucun manuscrit dans lequel la not
musicale ait été conservée.

F. M.

Si vous tenés; g'irai devant.
Marote, preste-moi ton gant;
S'irai de plus grant volenté.

PÉRONNELLE.

Dieu ! Robin, que ch'est bien alé !
Tu dois de tous avoir le los.

ROBIN.

† Venés après moi; venés le sentele,
Le sentele, le sentele lès le bos.

et tenez-vous; j'irai devant. Marion, prête-moi ton gant; j'irai de meilleure volenté.

PÉRONNELLE.

Dieu ! Robin, que c'est bien allé ! tu dois avoir des louanges de tous.

ROBIN.

Venez après moi; venez par le sentier, le sentier, le sentier, près du bois.

FIN DU JEU DE ROBIN ET DE MARION.

F. M.

LE

MIRACLE DE THEOPHILE.

NOTICE.

Le sujet de ce miracle est l'apostasie, puis le repentir de Théophile, vidame (οἰκονόμος, *vice dominus*) de l'église d'Adana, dans la Cilicie ** deuxième ou Trachée, vers l'an de Jésus-Christ 538; lequel, pour rentrer dans sa charge, dont il avait été dépouillé par son évêque, s'était donné au diable.

L'histoire de Théophile, d'abord écrite en grec par Eutychianus, son disciple, qui dit avoir été témoin oculaire d'une partie des faits qu'il rapporte et avoir appris les autres de la propre bouche de son maître ***, a été traduite en prose latine par Paul, dia-

cre de Naples*. Il y en a aussi une ancienne traduction latine par Gentianus Hervetus publiée dans le tome V des Vies des Saints Pères d'Aloysius Lipomanus, puis par Laurent Surius, d'après Siméon-le-Métaphraste qui avait joint l'Histoire de la Pénitence de Théophile, écrite par Eutychianus, aux autres vies de saints qu'il a recueillies.

Dans le dixième siècle, Roswitha, nonne du monastère de Gandersheim en Saxe, composa un poème latin sur la faute de Théophile et sur sa pénitence **. Dans le siècle suivant, l'histoire du vidame d'Adana fut mise en vers hexamètres par un écrivain

* Nous n'avons pas donné de détails sur la vie du trouvère Rutebeuf, son auteur, pour laisser à M. Jubinal l'honneur des recherches qu'il a faites sur ce sujet.

Ce littérateur vient de publier le *Miracle de Théophile* que nous avons mis sous presse chez Pinard, en 1832, et que, sur sa prière, nous retirâmes de chez l'imprimeur. M. Jubinal ayant déjà transcrit le *Miracle*, n'accepta de nous que notre préface, et la copie du conte de Gautier de Coinsi, exécutée d'après tous les manuscrits.

** Et non sénéchal de l'évêque de Sicile, comme le dit le Grand d'Aussy, cité plus loin.

*** Cette relation se trouve dans le manuscrit grec de la Bibliothèque Royale, fonds de Saint-Germain-des-Prés n° 60443m, olim 121, folio 284-291; et dans le manuscrit historique grec de la Bibliothèque impériale de Vienne n° 11, folio 37 recto, col. 1-45 recto, col. 1. Voyez Pierre Lambeck, *Commen-*

tariorum de augustissimâ bibliothecâ Cæsareâ Indobonensi Liber octavus, ed. Ad. Franc. Kollar, Vindobonæ, c1810cc lxxxii, in-folio, col. 156, D, et Fabricius, *Bibliotheca Græca*, édition de Hurler, vol. X, Hambourg, A. C. mcccxcvii, in-4°, lib. V, c. xxix, p. 339.

* Lamb., col. 159, C; Fabricius, *Bibliotheca Latina mediævi*, édition de Padoue, 1754, in-4°, t. V, p. 209; *Acta Sanctorum*, tome primo mensis februarii, die quarto, p. 480-491, etc.

** *Opera Hrosvite illustris virginis et monialis Germanie gentis saxonice orle nuper a Conrado Celte vendita*. Impressum Norunbergæ sub privilegio solitatis celticæ a senatu Rhomani imperii impetrata. Anno Christi quingentesimo primo supra millemum. In-folio, feuille signée gvi — Id. curâ et studio Henrici Leonardi Schwarzfleischii. Vitembergæ Saxonum, apud Christianum Schrodtterum, Aetypogr. Anno 1707, in-4°, p. 132-135.

oit être Marbode, évêque de Renfin elle fut rimée en français, dans lele, par Gautier de Coinsi, d'abord Saint-Médard de Soissons, ensuite e Vis-sur-Aisne, où il mourut en

aire abrégée de Théophile était connus le lectionnaire manuscrit de l'é-Saint-Omer, parmi les leçons qu'on ines le septième jour de l'octave de é de la vierge Marie. Zacharias Liponne aussi, au iv février, un autre le cette histoire; c'est un abrégé de n de Gentianus Hervetus; enfin, de Beauvais rapporte également un même fait d'après le *Marialis* de ...

racle de Théophile, qui n'est autre ie cette histoire dramatisée, a pour lutebeuf, l'un des plus célèbres s du xiii^e siècle, « tant pour l'invenpour le style et le nombre des pièces omposées ****. » Il se lit dans le maled la Bibliothèque Royale n° 7218, nds du Roi, folio 298 verso, col. 1;

abilis Hildeberti primo ecnomanensis epide turenensis archiepiscopi opera, etc. Laudio D. Antonii Beaugendre. Parisiis, rentium le Conte, M DCC VIII, in-folio, pag. 5.

uscripts de la Bibliothèque Royale n° 7583, cto, col. 1; fonds de Notre-Dame n° 195, to, col. 1; manuscrit du fonds de Saint-des-Prés n° 1672, folio 117 recto; manuuds de la Vallière n° 85, olim 2710, fol. 13 l. 7; et manuscrit de l'Arsenal, belles-çaïses, in-fol., n° 325, fol. 106 recto, e.

ne de ce conte a été donnée d'une manière par M. Dominique Maillet, dans ses *DesVoliers et Extraits des manuscrits de la Bi: publique de Rennes*. Rennes, de l'imprimb. Jausions, 1837, in-8°, p. 127-131. Le t dont il s'est servi appartient à la biblio: cette ville et y porte le n° 147: le poème le troisième article.

ulum historiale, édition de Douai, 1624, livre xxi, chapitres 69 et 70.

lunnaire de la langue romane, par M. de t, t. II, p. 769, col. 2 et suiv.

et non, quoi qu'en dise M. de Roquefort, dans le manuscrit du même dépôt n° 6937, qui ne contient que le quatrième volume du *Miroir historial* de Vincent de Beauvais, traduit par Jehan de Vignay**. Cet ouvrage de Rutebeuf a été analysé par le Grand d'Aussy***.

L'histoire de Théophile était populaire au moyen-âge: saint Bernard, dans son sermon *Signum magnum*, sur les paroles de l'Apocalypse; saint Bonaventure, dans son *Miroir* de la sainte Vierge, neuvième leçon; Albert-le-Grand, dans sa Bible de la sainte Vierge, chapitre ix, et d'autres auteurs dont le détail se trouve dans la collection des Bollandistes, volume cité, p. 483, col. 1, n° 10, parlent de la pénitence de ce saint.

Elle était surtout très répandue en France dès le xiii^e siècle, comme le prouvent les passages suivants:

Sainte Marie Magdelainne
Fu ensi de ses pechiés saine;
Au dyable fu retolus
Par repentir Theophilus ****.

Douche mere Diu, ki sauvas
Theophylu et confortas,
Oevre-li l'uis de paradys *****.

* *De l'État de la Poésie française dans les xii^e et xiii^e siècles*. Paris, Audin, 1821, in-8°, p. 262, note 4.

** Le manuscrit 6987, que M. Roquefort a eu probablement en vue, contient la vie de Théophile, rimée par Gautier de Coinsi. Elle commence au folio 310 recto, col. 1.

*** *Fabliaux ou Contes du xii^e et du xiii^e siècle*. Paris, Eugène Onfroy, 1779, in-8°, t. I, pag. 333-338. — Edition de Renouard, tome II, p. 180-184.

**** *Roman de Mahomet*, par Alexandre du Pont. Paris, chez Silvestre, 1831, in-8°, p. 68, v. 1681 et suivants.

***** *De Engerran, vesque de Cambrai ki fu*. Manuscrit de la Bibliothèque Royale n° 7595, folio cxvi verso, colonne 1, vers 9. Ce petit poème, indiqué dans les préliminaires du *Roman de la Violette*, a été depuis publié par M. Edward le Glay, sous ce titre: *Complainte ou élégie romane sur la mort d'Enguerand de Créqui, évêque de Cambrai*. Paris, Teche-ner, M D CCC XXXIV in-8°.

*Tu es à tout le mont une seule esperance,
En toi doivent avoir pecheour grant fiance,
Par cui Theophilus trouva sa delivrance,
Qui es mauvais d'enfer avoit mis sa creance *.*

Ha ! Dame, se grace trouva
En vous le clerc Theophilus **.

A vostre filz dictes que je suis sienne,
De luy soient mes pechez aboluz,
Qu'il me pardonne comme à l'Egyptienne
Ou comme il feit au clerc Theophilus,
Lequel par vous fut quitte et absoluz,
Combien qu'il eust au diable faict promesse ***.

L'histoire de Théophile n'était pas moins en faveur chez les artistes chrétiens que chez les rimeurs du moyen-âge : on la trouve sculptée deux fois à Notre-Dame de Paris, l'une au portail du nord, l'autre contre le mur du nord au rond-point ; elle est peinte dans la cathédrale de Laon sur une verrière du chevet, en dix-huit sujets inscrits chacun dans un médaillon ; on la voit encore dans Saint-Pierre de Troyes, sur un vitrail du chœur, et dans l'église de Saint-Julien du Mans, également sur un vitrail du chœur.

* *C'est uns Salus de Nostre-Dame.* Manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal, belles-lettres françaises, n° 175, in-folio, fol. 299 verso, col. 2, ligne 34.

** *.i. Miracle de Nostre-Dame, de l'empereur Julien que saint Mercure tua du commandement Nostre-Dame,* etc. Manuscrit de Cangé, conservé maintenant à la Bibliothèque Royale, dans le fonds de ce nom, sous le n° 13 ; et dans celui du Roi sous le n° 7208-4-A, folio 138 recto, col. 2, ligne 11.

*** *Ballade VI, que Villon feit à la requeste de sa mere, pour prier Nostre-Dame,* dans le *Grand Testament*, vers 883.

Il est peut-être à propos de faire observer ici que la verrière de Laon donne sur l'histoire de Théophile des détails de plus que ne contiennent les textes *.

La *Repentance* et la *Prière Theophilus*, fragmens du Miracle composé par Rutebeuf, se retrouvent détachés dans le manuscrit de la Bibliothèque Royale n° 7633, folio 83 recto, col. 2, et folio 84 recto, col. 1 : c'est ce qui a fait croire à M. de Roquefort ** que ces deux pièces étaient totalement étrangères au Miracle. Nous ajouterons que les manuscrits de la Bibliothèque Royale n° 7218, folio 191 verso, col. 2 ; et supplément français n° 428, folio 78 recto, col. 1 ; et celui de la Bibliothèque de l'Arsenal, belles-lettres françaises, in-folio, n° 175, folio 300 recto, col. 1, renferment une *Prière de Theophilus*, sans nom d'auteur, et qui ne ressemble en rien à celle dont nous avons parlé plus haut ***.

F. M.

* Nous devons une partie de ces renseignements à notre ami M. Didron, secrétaire du comité des arts, au ministère de l'instruction publique.

** *Glossaire de la langue romane*, tome II, p. 770, colonne 2, n° 55 et 56.

*** Dans le manuscrit de la Bibliothèque Royale n° 7583, folio 262 verso, col. 2, cette pièce, qui commence par ce vers :

« Genme resplendissant, pucele glorieuse, »

porte cette rubrique en tête : « *C'est la Prière Theophilus, que le bon prieur de Vi fist.* »

Cette notice, mais bien moins complète, trouvait déjà dans la note 1, page 68, du *Roman de Mahomet*, déjà cité.

LE MIRACLE DE THEOPHILE.

NOMS DES PERSONNAGES.

NOSTRE-DAME.
LI EVESQUES.
THEOPHILES.
SATHAN appelé aussi
LI DEABLES.

SALATINS, sorcier.
PINCEGUERRE, serviteur de
l'évêque.
PIERRE et THOMAS, compagnons,
de Théophile.

CI COMMENCE

LE

MIRACLE DE THEOPHILE.

THEOPHILES.

Ahi ! ahi ! Diex, rois de gloire,
ant vos ai éu en memoire,
out ai doné et despendu,
à tout ai aus povres tendu,
le m'est remez vaillant un sac.
Ken m'a dit li évesque : « Eschac, »
Et m'a rendu maté en l'angle ;
Sans avoir m'a lessié tout sangle.
Or m'estuet-il morir de fain,
Se je n'envoi ma robe au pain.
Et ma mesnie, que fera ?
Ne sai se Diex les pestera.
Diex ! où ? qu'en a-il à fere ?
En autre lieu les covient trete,
Ou il me fet l'oreille sorde,
Qu'il n'a cure de ma falorde ;
Et je li referai la moe.
Honis soit qui de lui se loe !
Fest riens con por avoir ne face ;
le pris riens Dieu ne sa manace.
ni me je noier ou pendre ?

ICI COMMENCE

LE

MIRACLE DE THÉOPHILE.

THÉOPHILE.

Ahi ! ahi ! Dieu, roi de gloire, je vous ai
tant eu en mémoire (j'ai tout donné et dé-
pensé, et j'ai tout tendu aux pauvres) qu'il
ne m'est resté la valeur d'un sac. L'évê-
que m'a bien dit : « Echec, » et m'a rendu
maté en l'angle* ; il m'a laissé tout nu sans
avoir. Maintenant il me faut mourir de faim,
si je n'envoie ma robe (à l'usurier) pour
avoir du pain. Et mes gens, que feront-ils ?
Je ne sais si Dieu les nourrira. Dieu ! oui ?
qu'en a-t-il à faire ? Il leur faut aller ail-
leurs, ou il me fait sourde oreille, car il n'a
cure de mes maux ; à mon tour je lui ferai la
moue. Honni soit qui de lui se loue ! Il n'est
rien que pour avoir je ne fasse ; je ne prise ni
Dieu ni ses menaces. M'irai-je noyer ou pen-
dre ? Je ne puis pas m'en prendre à Dieu,
car on ne peut arriver à lui. Ah ! celui qui
maintenant le pourrait tenir et le bien bat-

* Expression tirée du jeu des échecs.

Je ne m'en puis pas à Dieu prendre,
 C'on ne puet à lui avenir.
 Ha ! qui or le porroit tenir
 Et bien batre à la retournée
 Moult auroit fet bone journée;
 Mès il s'est en si haut leu mis,
 Por eschiver ses anemis,
 C'on n'i puet trere ne lancier.
 Se or pooie à lui tancier
 Et combattre et escremir,
 La char li feroie fremir.
 Or est là sus en son solaz;
 Laz ! chetis ! et je sui ès laz
 De Povreté et de Soufrete.
 Or est bien ma viele frete,
 Or dira l'en que je rasote :
 De ce sera mès la riote.
 Je n'oserai nului veoir,
 Entre gent ne devrai seoir;
 Que l'en m'i mousterroit au doi.
 Or ne sai-je que fere doi.
 Or m'a bien Diex servi de guile.

(Ici vient Theophiles à Salatin, qui parloit au
 deable quant il voloit.)

[SALATINS.]

Qu'est-ce ? Qu'avez-vous, Theophile ?
 Por le grant Dé ! quel mautalent
 Vous a fet estre si dolent ?
 Vous soliez si joiant estre.

THEOPHILE parle.

C'on m'apeloit seignor et mestre
 De cest pais, ce sez-tu bien ;
 Or ne me lesse-on nule rien.
 S'en sui plus dolenz, Salatin,
 Quar en françois ne en latin
 Ne finai onques de proier
 Celui c'or me veut asproier,
 Et qui me fet lessier si monde
 Qu'il ne m'est remez riens el monde.
 Or n'est nule chose si fiere
 Ne de si diverse maniere
 Que volenters ne la fëisse
 Par tel qu'a m'onor revenisse.
 Li perdres m'est honte et damage.

Ici parole SALATINS.

Biau sire, vous dites que sages;
 Quar qui a apris la richece
 Moult i a dolor et destrece
 Quant l'en chiet en autrui dangier

tre en retour, il aurait fait une très-bonne
 journée ; mais il s'est mis en si haut lieu
 pour esquiver ses ennemis, qu'on ne peut
 tirer ou y lancer. Si maintenant je pou-
 vois me quereller, combattre et m'escrimer avec
 lui, je lui ferais frémir la chair. A ce
 heure, il est la-haut dans sa béatitude ;
 moi) malheureux ! chétif ! je suis dans
 filets de Pauvreté et de Souffrance. A pré-
 sent ma vielle est bien brisée, à présent
 dira-t-on que je deviens fou : ce sera
 bruit public. Je n'oserai voir personne,
 ne devrai m'asseoir parmi les gens ; car l'un
 m'y montrerait au doigt. Maintenant je
 ne sais ce que je dois faire. Dieu m'a bien servi
 (un plat) de fourberie.

(Ici vient Théophile à Salatin, qui parlait au
 diable quand il voulait.)

[SALATIN.]

Qu'est-ce ? Qu'avez-vous, Théophile ? Por
 le grand Dieu ! quelle colère vous a
 été si plaintif ? Vous aviez coutume d'être
 si joyeux.

THÉOPHILE parle.

Parce qu'on m'appelait seigneur et maître
 de ce pays, ce sais-tu bien ; maintenant on
 me laisse nulle chose. J'en suis d'autant plus
 chagrin, Salatin, que ni en français ni en la-
 tin je ne cessai jamais de prier celui qui
 cette heure me veut traiter avec apreté
 et qui me fait laisser si peu qu'il ne m'en
 rien resté au monde. Or il n'est chose
 horrible et si différente de mes habitudes
 que je ne fisse volontiers pour rentrer dans
 ma charge. La perdre m'est honte et do-
 mage.

Ici parole SALATIN.

Beau sire, vous parlez sagement ; et
 pour celui qui a goûté de la richesse, il y a
 beaucoup de douleur et de détresse quand
 il tombe sous le pouvoir d'autrui pour (

Por son boivre et por son mengier :
Trop i covient gros mos oïr.

THEOPHILES.

C'est ce qui me fet esbahir.
Salatin, biaux très douz amis,
Quant en autrui dangier sui mis,
Par pou que li cuers ne m'en crieve.

SALATINS.

Je sai or bien que moult vous grieve,
Et moult en estes entrepris
Comme hom qui est de si grant pris ;
Moult en estes mas et penssis.

THEOPHILES.

Salatin frere, or est ensis.
Se tu riens pooies savoir
Par quoi je péusse ravoïr
M'onor, ma baillie et ma grace,
Il n'est chose que je n'en face.

SALATINS.

Voudriez-vous Dieu renoier,
Celui que tant solez proier,
Toz ses sainz et toutes ses saintes ?
Et si devenissiez, mains jointes,
Hom à celui qui ce feroit
Qui vostre honor vous renderoit :
Et plus honorez serriez,
S'à lui servir demoriez,
C'onques jor ne péustes estre.
Creez-moi, lessiez vostre mestre :
Qu'en avez-vous entalenté ?

THEOPHILES.

J'en ai trop bone volenté :
Tout ton plesir ferai briefment.

SALATINS.

Alez-vous-en séurement.
Maugrez qu'il en puissent avoir,
Vous ferai vostre honor ravoïr.
Revenez demain au matin.

THEOPHILES.

Volentiers, frere Salatin.
Cil Diex que tu crois et aeures
Te gart, s'en ce propos demeure !

Or se depart Theophiles de Salatin, et si pense que
trop a grant chose en Dieu renoier, et dist :

THEOPHILES.

Hé, las ! que porrai devenir ?
Bien me doit li cors dessendir
Quant il m'estuet à ce venir.
Que ferai, las !

gner) son boire et son manger : il y faut trop
entendre de gros mots.

THÉOPHILE.

C'est ce qui me fait perdre la tête. Salatin, beau très-doux ami, depuis que je suis sous la puissance d'autrui, il s'en faut de peu que le cœur ne m'en crève.

SALATIN.

Je sais bien maintenant que cela vous fait beaucoup souffrir, et que vous en êtes très-affecté comme un homme de mérite que vous êtes ; vous en êtes très-abattu et pensif.

THÉOPHILE.

Salatin frère, maintenant c'est ainsi. Si tu pouvais savoir quelque chose par laquelle je pusse r'avoir mon honneur, ma charge et ma grâce, il n'y a rien que je ne fasse.

SALATIN.

Voudriez-vous renier Dieu, celui que vous avez tant coutume de prier, tous ses saints et toutes ses saintes ? Et ainsi vous deviendriez, les mains jointes, l'homme de celui qui vous ferait rendre votre dignité ; et vous seriez plus honoré, si vous demeuriez à son service, que jamais vous pûtes l'être. Croyez-moi, laissez votre maltre : qu'en avez-vous résolu ?

THÉOPHILE

J'en ai très-bonne volonté : tout ton plaisir ferai bientôt.

SALATIN.

Allez-vous-en tranquillement. Quelque chagrin qu'ils en puissent avoir, je vous ferai r'avoir votre dignité. Revenez demain matin.

THÉOPHILE.

Volentiers, frère Salatin. Que ce Dieu en qui tu crois et que tu adores te garde, si tu restes dans cette idée !

(Maintenant Théophile quitte Salatin, et pense que c'est chose très grave de renier Dieu. Il dit :)

THÉOPHILE.

Hélas ! que pourrai-je devenir ? Le corps me doit bien empirer quand il me faut venir à cette extrémité. Que ferai-je, malheureux ! Si je renie saint Nicolas et saint Jean et

[illegible]

saint Thomas et Notre-Dame, que malheureuse ame? Elle sera br&flamme d'enfer le noir. Là il lui f&ter: ici elle aura manoir trop h&n'est pas (une) fable. En cette fl&nelle il n'y a personne d'aimable; sont mauvais, car ils sont diables: nature; et leur maison est si obsc&n'y verra jamais (le) soleil luire, un puits tout plein d'ordure. C'e&j'irai. Les dés me seront bien & quand pour ce que j'aurai man&m'aura ainsi chassé de sa maiso&aura en cela bonne raison. Jamai&ne fut dans la perplexité comme & vraiment. Or (Salatin) dit qu'il r'avoir et ma richesse et mon avoi&nul n'en pourra rien savoir: je le f&m'a châtié, je le châtierai; jamais servirai, je le renie"; je serai riche, navvre; s'il me hait, je le haïrai prenne ses mesures, ou qu'il fasse ses bataillons. Il a tout en main e&terre: je (le) déclare quitte envers Salatin exécute tout ce qu'il m'a pr

« Ici Salatin parle au diable et dit :

Un chrétien s'est reposé sur moi
m'en suis beaucoup entremis; car
pas mon ennemi, entends-tu, Si-
viendra demain, si tu l'attends; j'
promis quatre fois: attends-le donc
a etc très-grand prud'homme: poi-

* Nous avons traduit ainsi parce que nous ne savons pas si c'est une simple supposition dans le texte.

Mets-li ta richece à bandon.

Ne m'os-tu pas ?

Je te ferai plus que le pas

Venir, je cuit;

Et si vendras encore anuit,

Quar ta demorée me nuit;

G'i ai beé.

(Ci conjure Salatins le deable:)

Bagahi laca bachahé,

Lamac calii achabahé,

Karrelyos.

Lamac lamec bachalyos,

Labahagi sabalyos,

Baryolas.

Lagozatha cabyolas,

Samahac et famyolas,

Harrahya.

Or vient li deables qui est conjuré, et dist:)

Tu as bien dit ce qu'il i a.

Ci qui t'aprist riens n'oublia.

Moult me travailles.

SALATINS.

M'il n'est pas droiz que tu me failles

Je que tu encontre moi ailles

Quant je t'apel.

Je saiz bien suer ta pel.

Peus-tu oïr .i. geu novel?

J. clerc avons.

De tel gaing com nous savons

Deventes foiz nous en grevons

Por nostre afere.

Ne loez-vous du clerc à fere

M'i se voudra jà vers çà trete?

LI DEABLES.

Comment a non?

SALATINS.

Théophiles, par son droit non.

Moult a esté de grant renon

En ceste terre.

LI DEABLES.

J'ai toz jors éu à lui guerre,

Conques jor ne le poi conquerre.

Mais qu'il se veut à nous offerre,

Viengne en cel val,

Sanz compaignie et sanz cheval;

J'i aura gueres de travail:

C'est près de ci.

Maint aurai bien de lui merci,

Et li autre merci;

y a (en lui) plus riche don. Mets ta richesse à sa disposition. Ne m'entends-tu pas? Je te ferai venir plus (vite) que le pas, je pense; et tu viendras encore aujourd'hui, car ton retard me nuit; j'y ai attendu.

(Ici Salatin conjure le diable:)

Bagahi laca bachahé, lamac cahi achabahé, karrelyos. Lamac lamec bachalyos, cabahagi sabalyos, baryolas. Lagozatha cabyolas, samahac et famyolas, harrahya.

(Alors le diable qui est conjuré vient, et dit:)

Tu as bien dit ce qu'il y a. Celui qui t'instruisit n'oublia rien. Tu me tourmentes fort.

SALATIN.

(C'est) qu'il n'est pas juste que tu me manques ni que tu ailles à l'encontre de moi quand je t'appelle. Je te fais bien suer ta peau. Veux-tu ouïr un nouveau jeu? Nous avons un clerc. Souventes fois nous en chagrignons, pour notre affaire, d'un tel gain comme nous savons. Que pensez-vous faire du clerc qui voudra venir ici?

LE DIABLE.

Comment a(-t-il) nom?

SALATIN.

Théophile, par son vrai nom. Il a été de très-grand renom en cette terre.

LE DIABLE.

J'ai toujours eu guerre avec lui, et jamais je ne le pus conquérir. Puis qu'il se veut offrir à nous, (qu'il) vienne en ce vallon, sans compaignie et sans cheval; (il) n'aura guère de peine: c'est près d'ici. J'aurai très-bien de lui merci, (moi,) Satan et les autres noirs; pourvu qu'il n'appelle pas Jésus, le fils de sainte Marie: nous ne lui accorderions point d'aide. D'ici m'en vais. Maintenant

Mès n'apiaut mie
Jhesu, le fil sainte Marie :
Ne li ferions point d'aïe.

De ci m'en vois.

Or soiez vers moi plus cortois,
Ne me travaillier mès des mois
(Va, Salatin)

Ne en hebrieu ne en latin.

(Or revient Theophiles à Salatin :)

Or sui-je venuz trop matin ?
As-tu riens fet ?

SALATINS.

Je t'ai basti si bien ton plet,
Quanques tes sires t'a mesfet
T'amendera,

Et plus forment t'onorera
Et plus grant seignor te fera
C'onques ne fus.

Tu n'es or pas si du refus
Com tu seras encor du plus.

Ne t'esmaier ;

Va là aval sanz delaier.

Ne t'i covient pas Dieu proier

Ne reclaimer,

Se tu veus ta besoingne amer :

Tu l'as trop trové à amer,

Qu'il t'a failli.

Mauvesement as or sailli ;

Bien t'eüst ore mal bailli,

Se ne t'aidasse.

Va-t'en, que il t'atendent ; passe

Grant aléure.

De Dieu reclaimer n'aies cure.

THEOPHILES.

Je m'en vois. Diex ne m'i puet nuire

Ne riens aidier,

Ne je ne puis à lui plaidier.

(Ici va Theophiles au deable, si a trop grant paor ;
et li deables li dist :)

Venez avant, passez grant pas ;

Gardez que ne resamblez pas

Vilain qui va à offerande.

Que vous veut ne que vous demande

Vostre sires ? Il est moult fiers.

THEOPHILES.

Voire, sire. Il fu chanceliers *,

soyez plus courtois à mon égard, ne
tourmentez plus d'ici à plusieurs moi
Salatin) ni en hébreu ni en latin.

(Maintenant Théophile revient à Salatin

A cette heure suis-je venu trop mati
As-tu rien fait ?

SALATIN.

Je t'ai conduit si bien ton affaire, qu
seigneur réparera son injustice à ton é
Il t'honorera davantage et te fera
grand seigneur que jamais tu ne fus. C
donnera encore plus qu'on ne te re
maintenant. Ne t'inquiète pas ; va li
sans retard. Il ne te faut pas prier ni i
quer Dieu, si tu veux aimer ton intérêt
l'as trouvé (Dieu) trop amer, car il t'a n
qué. Tu es maintenant tombé bas ; il t
rait mis dans une bien mauvaise positio
je ne t'aidais. Va-t'en, car ils t'attend
passe grand train. N'aie cure d'invoq
Dieu.

THÉOPHILE.

Je m'en vais. Dieu ne me peut nuire
aider en rien, et je ne puis m'adresser à

(Ici Théophile va au diable, et a très-grand p
et le diable lui dit :)

Venez (en) avant, passez grand pas ;
dez-vous de ressembler à un vilain qui
l'offrande. Que vous veut et que vous
mande votre seigneur ? Il est bien dur.

THÉOPHILE.

En vérité, sire. Il fut chancelier ,

* L'office du chancelier dans les églises cathédrales, qu'il fût à demeure ou non, consistait, sui-

vant les statuts de l'église de Lichfield, à de
les leçons qu'on doit lire à l'église, soit pr

Si me cuide chacier pain querre :
Or vous vieng proier et requerre
Que vous m'aidiez à cest besoing.

LI DEABLES.

Requiers m'en-tu ?

THEOPHILES.

Oil.

LI DEABLES.

Or joing

Tes mains, et si devien mes hom :
Je t'aiderai outre reson.

THEOPHILES.

Vez ci que je vous faz hommage ;
Mès que je r'aie mon damage,
Biaus sire, dès or en avant.

LI DEABLES.

Et je te refaz .i. couvant,
Que te ferai si grant seignor
Con ne te vit onques greignor ;
Et puis que ainsinques avient,
Saches de voir qu'il te covient
De toi aie lettres pendanz,
Bien dites et bien entendanz ;
Quar maintes genz m'en ont surpris
Por ce que lor lettres n'en pris :
Por ce les vueil avoir bien dites.

THEOPHILES.

Vez-les ci, je les ai escrites.

(Or baille Theophiles les lettres au deable, et li
deables li commande à ouvrer ainsi :)

Theophile, biaux douz amis,
Puis que tu t'es en mes mains mis,
Je te dirai que tu feras :
Jamès povre homme n'ameraz ;
Se povres hom surpris te proie,
Torne l'oreille, va ta voie.
S'aucuns envers toi s'umelic,
Respon orgueil et felonie.
Se povres demande à ta porte,
Si garde qu'aumosne n'en porte.
Douçor, humilitez, pitiez
Et charitez et amistiez,
Jeune fere, penitance
Me metent grant duel en la pance.

même, soit par les oreilles de son vicaire, à cor-
riger ceux qui lisaient mal, à conférer les écoles, à
opposer le sceau aux causes et aux affaires, à faire
et à signer les lettres du chapitre, à conserver les
livres, à prêcher autant de fois qu'il lui plaisait

songe à m'envoyer mendier (mon) pain :
or je vous viens prier et requérir que vous
m'aidiez en cette extrémité.

LE DIABLE.

M'en requiers-tu ?

THÉOPHILE.

Oui.

LE DIABLE.

Alors joins tes mains, et deviens mon
homme : je t'aiderai plus que de raison.

THÉOPHILE.

Voici que je vous fais hommage ; mais
que je r'aie ce dont on m'a fait dommage,
beau sire, dorénavant.

LE DIABLE.

Et à mon tour je te fais une promesse,
que je te ferai si grand seigneur qu'on ne
te vit jamais plus grand ; et puisqu'ainsi ad-
vient, sache en vérité qu'il faut que j'aie de toi
lettres pendans, bien rédigées et bien clai-
res ; car maintes gens m'ont attrapé parce
que je n'en pris pas leurs lettres : pour cela
je les veux avoir bien rédigées.

THÉOPHILE.

Les voici, je les ai écrites.

(Alors Théophile donne les lettres au diable, et le
diable lui commande de travailler ainsi :)

Théophile, beau doux ami, puisque tu
t'es mis en mes mains, je te dirai (ce) que
tu feras : jamais pauvre homme n'aimeras ;
si (un) pauvre homme en détresse te prie,
tourne l'oreille, va ton chemin. Si quelqu'un
s'humilie devant toi, réponds(-lui avec) or-
gueil et dureté. Si (un) pauvre demande à
ta porte, prends garde qu'il n'emporte au-
mône. Douceur, humilité, pitié et charité et
amitié, la pratique du jeûne et de la pénitence
me mettent grand deuil dans le cœur. Faire
aumône et prier Dieu me font trop grand
mal. Quand on aime Dieu et qu'on vit chas-
tement, alors il me semble que serpent et

dans l'église ou dehors, et à donner à qui il voulait
l'office de prédicateur. Voyez le *Monasticum Angli-
canum*, tome III, 1773, p. 241, col 2, ligne 22 ;
et le Glossaire de du Cange, au mot CANCELLARIUS,
t. II, p. 143, édition de 1733.

Aumosne fere et Dieu proier,
 Ce me repuet trop anioier.
 Dieu amer et chastement vivre,
 Lors me samble serpent et guivre
 Me menjue le cuer el ventre
 Quant l'en en la meson-Dieu entre
 Por regarder aucun malade,
 Lors ai le cuer si mort et fade
 Qu'il m'est avis que point n'en sente:
 Cil qui fet bien si me tormente.
 Va-t'en, tu seras seneschaus.
 Lai les biens et si fai les maus.
 Ne juger jà bien en ta vie,
 Que tu feroies grant folie
 Et si feroies contre moi.

THEOPHILES.

Je ferai ce que fere doi.
 Bien est droiz vostre plesir face,
 Puis que j'en doi r'avoir ma grace.

(Or envoie l'evesque querre Theophile.)

Or tost ! lieve sus, Pince-guerre,
 Si me va Theophile querre;
 Se li renderai sa baillie.
 J'avoie fet moult grant folie
 Quant je tolue li avoie;
 Que c'est li mieudres que je voie,
 Ice puis-je bien por voir dire.

(Or respont Pince-guerre :)

Vous dites voir, biaux très douz sire.

(Or parole Pince-guerre à Theophile :)

Qui est ceenz ?

(Et Theophiles respont :)

Et vous, qui estes ?

[PINCÉ-GUERRE.]

Je sui uns clers.

[THEOPHILES.]

Et je sui prestres.

[PINCÉ-GUERRE.]

Theophile, biaux sire chiers,
 Or ne soiez vers moi si fiers.

couleuvre me mangent le cœur dans l'
 tre. Quand on entre dans l'hôpital
 regarder quelque malade, alors j'ai le
 si mort et si fade qu'il m'est avis que
 n'en sente : tant celui qui fait bie
 tourmente. Va-t'en, tu seras sém
 Laisse les bonnes œuvres et fais les m
 ses. Ne juge jamais bien en ta vie, c
 ferais grande folie et tu agirais contre

THÉOPHILE.

Je ferai ce que je dois faire. Il est
 juste que je fasse votre plaisir, puisqu
 dois r'avoir ma grâce.

(Alors l'évêque envoie quérir Théophile)

Allons ! lève-toi vite, Pince-guerre, v
 quérir Théophile ; je lui rendrai sa ch
 J'avais fait très-grande folie quand je lui
 ôtée ; car c'est le meilleur que je voi
 puis-je bien dire en vérité.

(Alors répond Pince-guerre :)

Vous dites vrai, beau très-doux sire.

(Alors Pince-guerre parle à Théophile :)

Qui est céans ?

(Et Théophile répond :)

Et vous, qui êtes-vous ?

PINCÉ-GUERRE.

Je suis clerc.

THÉOPHILE.

Et moi je suis prêtre.

PINCÉ-GUERRE.

Theophile, beau sire cher, ne soyez
 maintenant si dur envers moi. Mon seig

* Il paraît qu'il faut distinguer deux sortes de sénéchaux dans les églises : l'un séculier, qui remplissait les fonctions des sénéchaux des barons laïcs, c'est-à-dire qui, présidant les autres juges, rendait la justice aux vassaux de l'église, portait la bannière en guerre, et servait l'évêque à table dans les occasions solennelles. L'autre sénéchal faisait partie du clergé, et quelquefois même il

était compté parmi les dignitaires ecclésiastiques ; néanmoins son office consistait à pourvoir la des chanoines des mets nécessaires. Dans l' de Saint-Martin de Tours, et dans d'autres, on peut le croire, le sénéchal préparait ce qui nécessaire au lavement des pieds le jeudi. Voyez, pour de plus amples détails, le Gloss du Cange, t. VI, 1736, p. 371, col. 2 ; 372.

Sire, .n. pou vous demande :
 Aurez ja vostre provande,
 Ore baillie toute entiere.
 A liez, fetes bele chiere,
 Aurez et sens et savoir.

THEOPHILES.

Que i puissent part avoir !
 Que eue l'eveschié,
 Je l'i mis, si fis pechié ;
 Quant il i fu, s'oi a lui guerre,
 Ne cuida chacier pain querre.
 Li lirot por sa haine
 Por sa tençon qui ne fine !
 J'irai, s'orrai qu'il dira.

PINCE-GUERRE.

Quant il vous verra, si rira
 Jura por vous essayer
 Dist. Or vous reveut paier,
 Serez ami com devant.

THEOPHILES.

Disoient assez souvant
 Chanoine de moi granz fables :
 Mes rent à toz les deables.

Le evesque contre Theophile, et li rent sa
 dignité, et dist :

« Bien puissiez-vous venir !

THEOPHILES.

« Qui-je, bien me soi tenir :
 Je sui pas chéus par voie.

LI EVESQUES.

« Beau sire, de ce que j'avoie
 Je vous mespris je l'vous ament,
 Li vous rent moult bonement
 Ore baillie : or la prenez ;
 Car prendom estes et senez,
 Quantques j'ai si sera vostre.

THEOPHILES.

« Moult bone patre-nostre,
 Quantre assez c'onques mès ne dis.
 Or mès vendront .x. et .x.
 Vilain por moi aorer,
 Les ferai laborer.
 Ça vaut rien, qui l'en ne doute.
 Quant-il je n'i voie goutte ?
 Je serai fel et irous.

LI EVESQUES.

« Theophile, où entendez-vous ?
 Les amis, pensez de bien fere.
 Vous ceenz vostre repere ;

un peu vous demande : vous l'aurez votre
 prébende, votre charge tout entière. Soyez
 joyeux, faites bonne figure, vous agirez en
 homme d'esprit et de sens.

THÉOPHILE.

(Que les) diables y puissent avoir part !
 J'aurais eu l'évêché, et je l'y mis, je fis mal ;
 quand il fut évêque, je fus en guerre avec
 lui, et il songea à m'envoyer mendier mon
 pain. Tripot lirot pour sa haine et pour sa
 querelle qui ne finit pas ! J'irai vers lui, et
 j'écouterai ce qu'il dira.

PINCE-GUERRE.

Quand il vous verra, il sourira et dira qu'il
 le fit pour vous éprouver. Maintenant il
 veut vous récompenser, et vous serez amis
 comme auparavant.

THÉOPHILE.

Tantôt les chanoines faisaient de grands
 contes sur moi : je les envoie à tous les dia-
 bles.

(Alors l'évêque se lève à la rencontre de Théophile ;
 il lui rend sa dignité, et dit :)

Sire, soyez le bien-venu !

THÉOPHILE.

Je le suis, je sus bien me tenir : je ne suis
 pas tombé en route.

L'ÉVÊQUE.

Beau sire, je répare la faute que j'avais
 commise à votre égard, et je vous rends de
 très-bon cœur votre charge : prenez-la ; car
 vous êtes prud'homme et sage, et tout ce
 que j'ai sera vôtre.

THÉOPHILE.

Il y a en ceci très bonnes patenôtres, bien
 meilleures que celles que je dis jamais. Dés-
 ormais les vilains viendront dix par dix
 pour me prier, et je les ferai pâtir. Il ne
 vaut rien, celui que l'on ne redoute pas.
 Pensent-ils que je n'y voie goutte ? Je serai
 dur et bourra à leur égard.

L'ÉVÊQUE.

Theophile, où avez-vous l'esprit ? Bel ami,
 songez à bien faire. Voyez, votre domicile
 est céans ; voici votre maison et la mienne

Vez ci vostre ostel et le mien.
 Noz richesses et nostre bien
 Si seront dès or mès ensamble ;
 Bon ami serons, ce me samble ;
 Tout sera vostre, et tout ert mien.

THEOPHILES.

Par foi ! sire, je le vueil bien.

(Ici va Theophiles à ses compaignons tencier, premierement à .i. qui avoit non Pierres :)

Pierres, veus-tu oïr novele ?
 Or est tornée ta rouele,
 Or t'est-il chéu ambes as :
 Or te tien à ce que tu as,
 Qu'à ma baillie as-tu failli.
 L'evesque m'en a fet bailli :
 Si ne t'en sai ne gré ne graces.

PIERRES respont.

Theophile, sont-ce manaces ?
 Dès ier priai-je mon seignor
 Que il vous rendist vostre honor,
 Et bien estoit droiz et resons.

THEOPHILES.

Ci avoit dures faisions
 Quant vous m'aviez forjugié.
 Maugré vostres, or le r'ai-gié.
 Oublié aviez le duel.

PIERRES.

Certes, biaux chiers sire, à mon vuel,
 Fussiez-vous evesques e[sl]us
 Quant nostre evesques fu féus ;
 Mais vous ne le vousistes estre,
 Tant doutiiez le Roy celestre !

(Or tence Theophiles à .i. autre :)

Thomas ! Thomas ! or te chiet mal
 Quant l'en me r'a fet seneschal.
 Or leras-tu le regiber
 Et le combatre et le ribier.
 N'auras pior voisin de moi.

THOMAS.

Theophile, foi que vous doi !
 Il samble que vous soiez yres.

THEOPHILES.

Or en serai demain delivres,
 Maugrez en ait vostre visages.

THOMAS.

Par Dieu ! vous n'estes pas bien sages :
 Je vous aim tant et tant vous pris !

nos richesses et notre bien seront d'
 communs ; nous serons bons amis
 semble ; tout sera à vous et à moi.

THÉOPHILE.

Par (ma) foi ! sire, je le veux bien

(Ici Théophile va se disputer avec ses com
 premièrement avec un qui avait nom Pie

Pierre, veus-tu ouïr nouvelle ?
 nant ta roue est tournée, et deux as
 tombés : tiens-toi à ce que tu as, ce
 manqué ma charge. L'évêque m'er
 bailli : je ne t'en sais ni gré ni (je
 rends) grâces.

PIERRE répond.

Théophile, sont-ce des menaces
 hier je priai mon seigneur qu'il vous
 votre dignité : c'était bien justice et

THÉOPHILE.

Il y avait ici de vigoureuses machi
 quand vous m'aviez condamné au ba
 ment. Maintenant, malgré vous, je
 dans ma charge. Vous aviez oublié le

PIERRE.

Certes, beau cher sire, à (ne consulte
 mon vouloir, vous auriez été élu
 quand le nôtre fut défunt ; mais vous
 voulûtes être, tant vous craigniez le l
 cieux !

(Théophile va quereller un autre :)

Thomas ! Thomas ! il tombe bien m
 toi que l'on m'ait refait sénéchal. N
 nant tu auras à ne plus regimber, à
 combattre, à ne plus lutter. Tu n'au
 de pire voisin que moi.

THOMAS.

Théophile, (par la) foi que je vou
 il semble que vous soyez ivre.

THÉOPHILE.

J'en serai demain délivré, quelqu
 vais gré qu'en ait votre visage.

THOMAS.

Par Dieu ! vous n'êtes pas bien s
 vous aime et prise tant !

THEOPHILES.

mas ! Thomas ! ne sui pas pris :
or porrai nuire et aidier.

THOMAS.

mbble vous volez plaider.
ophile, lessiez-me en pais.

THEOPHILES.

mas ! Thomas ! je que vous fais ?
or vous plaindrez bien à tens,
om je cuit et com je pens.

pent Theophiles, et vient à une chapele de
Nostre-Dame, et dist :

! chetis ! dolenz ! que porrai devenir ?
omment me puès porter ne soustenir
'ai Dieu renoié et celui voil tenir
or et à mestre qui toz maus fet venir ?

eu renoié, ne puet estre téu ;
sié le basme, pris me sui au séu .
a pris la chartre et le brief recéu
se li rendrai de m'ame le tréu.

x ! que feras-tu de cest chetif dolent
'ame en ira en enfer le boillant,
ufez l'iront à leur piez defoulant ?
re, quar œvre, si me va engloutant.

x, que fera cist dolenz esbahis
Dieu et du monde est huez et haïs,
naufez d'enfer engingniez et trahis ?
i-je de trestoz chaciez et envais ?

! com j'ai esté plains de grant non sa-

'ai Dieu renoié por .i. petit d'avoir !
eces du monde que je voloie avoir
té en tel leu dont ne me puis r'avoir.

plus de .vij. anz ai tenu ton sentier ;
ans m'ont se chanter li vin de mon
ier :

bonesse rente m'en rendront mi ren-
charpenteront li felon charpentier.

t'en amer ; m'ame n'ert pas amée.
mander la Dame qu'ele ne soit damp-

et les traditions du moyen-âge, c'est à cet

THÉOPHILE.

Thomas ! Thomas ! je ne suis pas prison-
nier : encore pourrai-je nuire et aider.

THOMAS.

Il semble que vous voulez disputer. Théo-
phile, laissez-moi en paix.

THÉOPHILE.

Thomas ! Thomas ! que vous fais-je ? Vous
vous plaindrez bientôt encore , comme je
crois et comme je pense.

(Ici se repent Théophile, il vient à une chapelle
de Notre-Dame, et dit :)

Hélas ! chétif ! malheureux ! que pourrai-
je devenir ? Terre , comment me peux-tu
porter et soutenir quand j'ai renié Dieu et
veux tenir comme seigneur et maître celui
qui fait venir tous maux ?

Maintenant j'ai renié Dieu, (cela) ne peut
être tu ; j'ai laissé le baume , pris me suis au
sureau. Le diable a pris de moi la charte
(d'hommage) et reçu le bref, et je lui paie-
rai le tribut avec mon ame.

Hé ! Dieu , que feras-tu de ce chétif mal-
heureux dont l'ame s'en ira en enfer le
bouillant , et que les diables fouleront aux
pieds ? Ahi ! terre , ouvre-toi , et engloutis-
moi.

Sire Dieu, que fera ce malheureux in-
sensé qui de Dieu et du monde est hué et
haï, et des diables d'enfer trompé et trahi ?
Suis-je donc chassé et assailli par tous ?

Hélas ! comme j'ai été plein de grande fo-
lie quand j'ai renié Dieu pour un peu d'a-
voir ! Les richesses du monde que je vou-
lais avoir m'ont jeté en tel lieu dont je ne
puis me tirer.

Satan, plus de sept ans j'ai tenu ton sen-
tier ; les vins de mon chantier m'ont fait
chanter de mauvais chants : mes rentiers
m'en rendront une très-sévère rente, les fé-
lons charpentiers charpenteront ma chair.

Ame doit-on aimer ; mon ame ne sera pas
aimée. Je n'ose demander à la Dame qu'elle

arbre que se pendit Judas. Voyez le *Glossaire de la
langue romane*, t. II , p. 547, col. 2.

Trop a male semence en semoisons semée
De qui l'ame sera en enfer sorsemée.

Ha, las ! com fol bailli et com fole baillie !
Or sui-je mal baillis et m'ame mal baillie !
S'or m'osoie baillier à la douce baillie,
G'i seroie bailliez et m'ame jà baillie.

Ors sui, et ordoiez doit aler en ordure ;
Ordement ai ouvré, ce set cil qui or dure
Et qui toz jours durra : s'en aurai la mort
dure.

Maufez, con m'avez mors de mauvese morsure !

Or n'ai-je remanance ne en ciel ne en terre.
Ha, las ! où est li lieux qui me puisse souff-
ferre ?

Enfers ne me plect pas, où je me voil offerre ;
Paradis n'est pas mieus, que j'ai au Seigneur
guerre.

Je n'os Dieu reclaimer ne ses sainz ne ses
saintes,

Las ! que j'ai fet hommage au deable, mains
jointes.

Li maufez en a lettres de mon anel emprain-
tes.

Richece, mar te vi : j'en aurai dolors main-
tes.

Je n'os Dieu ne ses saintes ne ses sainz re-
clamer,

Ne la très douce Dame, que chascuns doit
amer ;

Mès por ce qu'en li n'a felonie n'amer,
Se je li cri merci nus ne m'en doit blasmer.

(C'est la priere que Theophilles dist devant Nostre-
Dame :)

Sainte roïne bele,
Glorieuse pucele,
Dame de grace plaine,
Par qui toz biens revele,
Qu'au besoing vous apele
Delivrez est de paine,
Qu'à vous son cuer amaine
Ou pardurable raine
Aura joie novele ;
Arousable fontaine

ne soit pas damnée. Celui-là a trop semé
mauvaise semence dans les semailles, de
qui l'ame sera sursemée en enfer.

Hélas ! quel fou et quelle folle destinée !
Maintenant nous sommes dans la détresse,
mon ame et moi ! Si j'osais me mettre en la
douce puissance (de Marie), mon ame et moi
nous y trouverions protection*.

Je suis souillé, et (l'homme) souillé doit
aller en ordure : j'ai agi comme tel, celui
qui maintenant dure et durera toujours le
sait : ma mort en sera terrible. Satan,
comme vous m'avez mordu d'une mauvaise
morsure !

Maintenant je n'ai séjour ni en ciel ni
en terre. Hélas ! où est le lieu qui me puisse
souffrir ? L'enfer auquel je me voulais offrir
ne me plait pas ; le paradis n'est pas à moi,
car je suis en guerre avec le Seigneur.

Je n'ose m'adresser à Dieu, à ses saints
ni à ses saintes, hélas ! car j'ai fait hommage,
les mains jointes, au diable. Le mauvais en
a lettres empreintes de mon anneau. Ri-
chesse, ce fut un jour néfaste quand je te vis :
j'en aurai maintes douleurs.

Je n'ose m'adresser à Dieu, à ses saints
ni à ses saintes, ni à la très-douce Dame, que
chacun doit aimer ; mais parce qu'il n'y a
en elle rien de félon ni d'amer, si je lui cri
merci nul ne m'en doit blâmer.

(C'est la prière que Théophile dit devant Notre-
Dame :)

Reine sainte et belle, glorieuse vierge,
Dame pleine de grâce, par qui tout bien ar-
rive, (celui) qui dans ses besoins vous ap-
pelle est délivré de peine, (celui) qui à
vous son cœur amène aura joie nouvelle

* Nous avons fait tous nos efforts pour éviter
que Rutebeuf recherche avec avidité, les jeu-
mots

Et delitable et saine,
A ton filz me rapele.

En vostre douz servise
Fu jà m'entente mise ;
Mès trop tost fui tempteu
Par celui qui atise
Le mal, et le bien brise.
Sui trop fort enchantez ;
Car me desenchantez,
Que vostre volentez
Est plaine de franchise,
Ou de granz orfentez
Sera mes cors rentez
Devant la fort justice.

Dame sainte Marie,
Mon corage varie ;
Ainsi que il te serve,
Ou jamès n'ert tarie
Ma dolours ne garie,
Ains sera m'ame serve,
Ci aura dure verve
S'ainz que la mors n'enerve,
En vous ne se marie
M'ame qui vous enterve.
Souffrez li cors deserve,
L'ame ne soit perie.

Dame de charité,
Qui par humilité
Portas nostre salu,
Qui toz nous a geté
De duel et de vilté
Et d'enferne palu ;
Dame, je te salu.
Ton salu m'a valu
(Je l' sai de verité),
Gar qu'avec Tentalu
En enfer le jalu
Ne praigne m'erité.

En enfer ert offertu
Dont la porte est ouverte
M'ame par mon outrage :
Ci aura dure perte
Et grant folie aperte

au royaume éternel ; fontaine inépuisable, délicieuse et vivifiante, rappelle-moi à ton fils.

En votre doux service j'ai déjà mis mon cœur ; mais je fus bientôt tenté par celui qui attise le mal et brise le bien. Je suis trop fortement enchanté ; désenchantez-moi, car votre volonté est droite, ou mon corps paraîtra couvert de grandes infirmités devant la sévère justice.

Dame sainte Marie, mon cœur tremble ; il te servira, ou jamais ma douleur ne tarira ou ne sera guérie, au contraire mon ame sera esclave ; il y aura ici dure *verve* si, avant que la mort ne m'énervé, mon ame qui vous supplie * ne se marie en vous. Souffrez que le corps pâtisse et que l'ame ne périsse point.

Dame de charité, qui par humilité portas notre salut, qui tous nous a tirés de douleur, d'état vil et du bourbier de l'enfer ; Dame, je te salue. Ton service m'a valu (je le sais vraiment), garde(-moi) qu'avec Tantale je ne prenne mon héritage dans l'enfer le jaloux.

Mon ame, par mon péché, sera offerte en enfer, dont la porte est ouverte : il y aura ici dure perte, folie grande et évidente

tout cas, il n'a pas ici le sens que lui donne M. de Roquefort, qui cite un passage du *Monologue des Perruques*, de Coquillart. Voyez le *Glossaire de la langue romane*, t. 1, p. 474, col. 1.

Nous avons risqué ce mot ; mais nous devons avouer que nous n'avons pas compris *enterve*. En

Se là praing herbregage.
 Dame, or te faz hommage :
 Torne ton douz visage;
 Por ma dure deserte,
 El non ton filz, le sage ,
 Ne souffrir que mi gage
 Voisent à tel poverte.

Si comme en la verriere
 Entre et reva arriere
 Li solaus que n'entame,
 Ainsinc fus virge entiere
 Quant Diex, qui ès ciex iere,
 Fist de toi mere et dame.
 Ha ! resplendissant jame,
 Tendre et piteuse fame,
 Car entent ma proiere,
 Que mon vil cors et m'ame
 De pardurable flame
 Rapelaisses arriere.

Roïne debonaire,
 Les iex du cuer m'esclairc
 Et l'obscurté m'esface,
 Si qu'à toi puisse plaire
 Et ta volenté faire,
 Car m'en done la grace ;
 Trop ai éu espace
 D'estre en obscure trace.
 Encor m'i cuident traire
 Li serf de pute estrace ;
 Dame, jà toi ne place
 Qu'il facent tel contraire !

En vilté, en ordure,
 En vie trop obscure
 Ai esté lonc termine ;
 Roïne nete et pure,
 Quar me pren en ta cure
 Et si me medecine.
 Par ta vertu devine,
 Qu'adès est enterine,
 Fai dedenz mon cuer luire
 La clarté pure et fine,
 Et les iex m'enlumine
 Que ne m'en voi conduire.

Li proieres qui proie
 M'a jà mis en sa proie :
 Pris serai et preez ;

si je prends là demeure. Dame, à ce
 heure je te fais hommage : tourne ton do
 visage (vers moi) ; pour le châtement que
 mérite, au nom de ton fils, le sage, ne so
 fres pas que mes gages aillent à telle p
 vreté.

Comme en la verrière entre et sort
 soleil qui ne l'entame, ainsi tu fus entiè
 ment vierge quand Dieu, qui était dans
 cieux, fit de toi mère et dame. Ah ! pie
 resplendissante, femme tendre et mis
 cordieuse, entends ma prière, rappelle
 la flamme éternelle mon vil corps et m
 ame.

Reine débonnaire, éclaire-moi les y
 du cœur, efface-m'en l'obscurité, en s
 que je te puisse plaire et faire ta volo
 donne-m'en la grâce ; j'ai eu trop le te
 d'être en voie obscure. Les serfs de
 extraction * comptent encore m'y attai
 Dame, qu'il ne te plaise qu'ils fassent
 mal.

J'ai long-temps vécu dans un état
 dans la corruption et dans le péché ; r
 immaculée et pure, prends - moi sou
 garde et me guéris-moi. Par ta vertu div
 qui toujours est entière, fais luire dans
 cœur la lumière pure et belle, dessille
 les yeux, car je ne sais m'en (servir pour
 conduire.

Le brigand qui dévore** m'a déjà mis

* Les diables. — ** Le diable.

Trop asprement m'asproie.
 Dame, ton chier filz proie
 Que soit despreez;
 Dame, car leur veez,
 Qui mes meslez veez,
 Que n'avoie à leur voie.
 Vous qui lasus seez,
 M'ame leur deveez,
 Que nus d'aus ne la voie.

(La parole Notre-Dame à Théophile, et dist:)

Qui es-tu, va! qui vas par ci?
 [THÉOPHILES.]
 Ha! Dame, aiez de moi merci!
 C'est li chetis
 Théophile, li entrepris
 Que maufé ont loié et pris.
 Or vieng proier
 A vous, Dame, et merci crier,
 Que ne gart l'eure qu'asproier
 Me viengne cil
 Qui m'a mis à si grant escil.
 Tu me tenis jà por ton fil,
 Roine bele

NOSTRE-DAME parole.

Je n'ai cure de ta favele;
 Va-t'en, is fors de ma chapele.

THÉOPHILES parole.

Dame, je n'ose.
 Flors d'aiglantier et lis et rose
 En qui li filz Dieu se repose,
 Que ferai-gié?
 Malement me sent engagé
 Envers le maufé enragié.
 Ne sai que fere:
 Jamès ne finerai de brere.
 Virge pucele debonere,
 Dame honorée,
 Bien sera m'ame devorée,
 Qu'en enfer sera demorée
 Avec Cahu*.

NOSTRE-DAME.

Théophile, je t'ai séu
 La en arriere a moi éu.
 Saches de voir,
 La chartre te ferai r'avoir
 Que tu baillas par non savoir:
 Je la vois querre.

sa proie: je serai pris et dévoré; il me pou-
 suit très-vivement. Dame, prie ton cher fils
 que je sois délivré; Dame, qui voyez mes
 ennemis, défendez-leur de me mettre dans
 leur voie. Vous qui siégez là-haut, dé-
 robez-leur mon ame, que nul d'eux ne la
 voie.

(La parole Notre-Dame à Théophile, et dit:)

Qui es-tu, hé! qui vas par ici?

THÉOPHILE.

Ha, Dame! ayez merci de moi! c'est le
 misérable Théophile, l'entrepris que dia-
 bles ont lié et pris. Maintenant je viens vous
 prier, Dame, que vous ne donniez pas le
 temps de me dévorer à celui qui m'a mis
 en si grande détresse. Tu me tins jadis pour
 ton fils, reine belle.

NOTRE-DAME parole.

Je n'ai cure de tes paroles; va-t'en, sors de
 ma chapelle.

THÉOPHILE parole.

Dame, je n'ose. Fleur d'églantier, lis et
 rose en qui se repose le fils de Dieu, que
 ferai-je? Je me sens malheureusement engagé
 envers le diable plein de rage. Je ne sais
 que faire: jamais je ne cesserai de crier.
 Vierge debonnaire, Dame honorée, bien
 sera mon ame dévorée, car elle séjournera
 en enfer avec Cahu.

NOTRE-DAME.

Théophile, je t'ai su autrefois à moi. Sache
 en vérité que je te ferai r'avoir ta chartre que
 tu baillas par folie: je la vais quérir.

* Nom d'un diable. Voyez le Glossaire de la

Chanson de Roland, au mot *Alahumet*, p. 194, 195.

(Ici va Nostre-Dame por la chartre Theophile :)

Sathan! Sathan! es-tu en serre?
S'es or venuz en ceste terre
Por commencer à mon clerc guerre,
Mar le penssas.
Rent la chartre que du clerc as,
Quar tu as fet trop vilain cas.

SATHAN parole :

Je la vous rande!
J'aim miex assez que l'en me pende.
Jà li rendi-je sa provande,
Et il me fist de lui offrande
Sanz demorance
De cors et d'ame et de sustance.

NOSTRE-DAME.

Et je te foulerai la pance.

(Ici aporte Nostre-Dame la chartre à Theophile :)

Amis, ta chartre te r'aport.
Arivez fusses à mal port,
Où il n'a solaz ne deport;
A moi entent :
Va à l'evesque et plus n'atent;
De la chartre li fai present,
Et qu'il la lise
Devant le pueple en sainte yglise,
Que bone gent n'en soit surprise
Par tel barate.
Trop aime avoir qui si l'achate;
L'ame en est et hontouse et mate.

THEOPHILES.

Volentiers, Dame :
Bien fusse mors de cors et d'ame;
Sa paine pert qui ainsi same,
Ce voi-je bien.

(Ici vient Theophiles à l'evesque, et li baille sa chartre, et dist :)

Sire, oiez-moi, por Dieu merci!
Quoi que j'aie fet, or sui ci.
Par tens sauroiz
De quoi j'ai moult esté destroiz;
Povres et nus, maigres et froiz
Fui par defaute.
Anemis, qui les bons assaute,
Ot fet à m'ame geter faute
Dont mors estoie.
La Dame qui les siens avoie
M'a desvoié de male voie
Où avoiez

(Ici va Notre-Dame pour la charte de Théophile :)

Satan, Satan! es-tu en serre? Si tu es maintenant venu en cette terre pour commencer guerre contre mon clerc, tu as mal pensé. Rends la charte du clerc, car tu as fait trop vilaine œuvre.

SATAN parole :

Que je vous la rende! j'aime bien mieux être pendu. Naguère je lui rendis sa prébende, et sans retard il me fit offrande de sa personne, de son ame et de son bien.

NOSTRE-DAME.

Et je te foulerai la panse.

(Ici Notre-Dame apporte la charte à Théophile :)

Ami, je te rapporte ta charte. Tu serais arrivé à mauvais port, où il n'y a ni plaisir ni allégresse; écoute-moi : va à l'évêque sans plus attendre; fais-lui présent de la charte, et qu'il la lise devant le peuple en sainte église, (afin) que les gens de bien ne soient pas séduits par une telle fourberie. C'est trop aimer la richesse que l'acheter ainsi; l'ame en retire honte et perdition.

THEOPHILE.

Volentiers, Dame : j'eusse bien péri corps et ame; sa peine perd qui ainsi sème, ce vois-je bien.

(Ici vient Théophile à l'évêque; il lui donne sa charte, et dit :)

Sire, écoutez-moi, pour l'amour de Dieu! Quoi que j'aie fait, je suis ici. Bientôt vous saurez par quoi j'ai été mis en très-grande détresse : j'ai été pauvre et nu, maigre, et j'ai eu froid par manque. Le diable qui assaillit les hommes, fit commettre à mon ame une faute dont j'étais mort. La Dame qui guide les siens m'a tiré de la mauvaise voie dans laquelle je m'étais mis et si fourvoyé que j'aurais été conduit en enfer par le diable; car il me fit laisser Dieu, le père spirituel, et toute œuvre charitable. Il eut de

Estoie, et si forvoiez
 Qu'en enfer fusse convoiez
 Par le deable ;
 Que Dieu, le pere esperitable,
 Et toute ouvraingne charitable
 Lessier me fist.
 Ma chartre en ot de quanqu'il dist ;
 Seelé fu quanqu'il requist :
 Moult me greva,
 Par poi li cuers ne me creva.
 La Virge la me raporta,
 Qu'à Dieu est mere,
 La qui bonté est pure et clere ;
 Si vous vueil proier, com mon pere,
 Qu'el soit léue,
 Qu'autre gent n'en soit decéue
 Qui n'ont encore apercéue
 Tel tricherie.

(Ici list l'evesque la chartre, et dist :)

Oiez, por Dieu le filz Marie :
 Bone gent, si orrez la vie
 De Theophile
 Qui anemis servi de guile.
 Ausi voir comme est Evangile
 Est ceste chose ;
 Si vous doit bien estre desclose.
 Or escoutez que vous propose :

A toz cels qui verront ceste lettre com-
 mune,
 Et Sathan asavoir que jà torna fortune,
 Et Theophiles ot a l'evesque rancune,
 Et li lessa l'evesque seignorie nesune.

Il fust desesperez quant l'en li fist l'outrage ;
 Salatin s'en vint qui ot el cors la rage,
 Et dist qu'il li feroit moult volentiers hom-
 mage,
 Et rendre li pooit s'onor et son damage.

Je le guerroyai tant com mena sainte vie,
 Mais ne poi avoir desor lui seignorie.
 Quant il me vint requerre, j'oi de lui grant
 envie ;
 Lors me fist hommage, si r'ot sa seignorie.

Et l'anel de son doit seela ceste lettre ;
 Et son sanc les escrist, autre enque n'i fist
 autre,

moi chartre sanctionnant tout ce qu'il dit ;
 tout ce qu'il me requit (de faire) fut scellé :
 j'en eus grande douleur, peu s'en fallut que
 le cœur ne me crevât. La Vierge, qui est
 mère de Dieu, et dont la bonté est pure et
 éclatante, me la rapporta ; et je veux vous
 prier, comme mon père, qu'elle soit lue,
 (pour) que les autres personnes qui n'ont pas
 encore aperçu une pareille fourberie n'en
 soient pas déçues.

(Ici l'évêque lit la chartre, et dit :)

Oyez, pour (l'amour de) Dieu le fils de
 Marie : gens de bien, vous entendrez la vie
 de Théophile que le diable trompa. Cette
 chose est aussi vraie qu'Évangile ; elle doit
 bien vous être racontée. Or écoutez ce que je
 vous dis.

« A tous ceux qui verront cette lettre ré-
 digée suivant l'usage, Satan fait savoir
 que la fortune tourna jadis pour Théophile,
 qu'il eut de la rancune contre l'évêque, et
 que celui-ci ne lui laissa aucune seigneurie.

« Il fut désespéré quand on lui fit cet ou-
 trage ; il s'en vint à Salatin qui avait la
 rage au corps, et dit qu'il lui ferait très-
 volontiers hommage, s'il pouvait lui rendre
 sa dignité et (lui faire réparer) son dom-
 mage.

« Je le guerroyai aussi long-temps qu'il
 mena sainte vie ; mais jamais je ne pus avoir
 de l'empire sur lui. Quand il me vint prier,
 j'avais grande envie de lui ; alors il me fit
 hommage, et il rentra dans sa charge.

« Il scella cette lettre de l'anneau de son

* La chartre.

Ains que je me vousisse de lui point entre-
mettre
Ne que je le fêisse en dignité remettre.»

Issi ouvra icil preudom.
Delivré l'a tout à bandon
La Dieu ancele;
Marie, la virge pucele,
Delivré l'a de tel querele:
Chantons tuit por ceste novele.
Or, levez sus;
Disons : *Te Deum laudamus*.

EXPLICIT LE MIRACLE DE THEOPHILE

doigt ; il l'écrivit de son sang, autre encre
n'y fit mettre , avant que je voulusse m'em-
ployer pour lui et que je le fisse remettre en
(sa) dignité. »

Ainsi fit ce prud'homme. La servante de
Dieu l'a délivré entièrement; la Vierge Ma-
rie l'a délivré de cette querelle : chantons
tous pour cette nouvelle. Or, levez-vous;
disons : *Te Deum laudamus*.

FIN DU MIRACLE DE THÉOPHILE.

F. M.

NOTICE

SUR JEAN BODEL,

AUTEUR DU JEU DE SAINT NICOLAS.

Jean Bodel est un des poètes qui fleurissent à Arras au milieu du xiii^e siècle. Il était contemporain et rival d'Adam de la Halle, de Baude Fastoul et de beaucoup d'autres dont les noms sont à peine parvenus jusqu'à nous. On n'a presque aucun détail sur sa vie; le peu que nous en savons, il nous l'a appris dans une pièce intitulée : *Li Congiés*, dans laquelle, avant de s'en séparer pour toujours, il adresse ses adieux à ses concitoyens. Comme on l'a vu plus haut, Adam de la Halle a fait une pièce du même genre, mais les deux poètes se virent obligés d'abandonner leur patrie dans des circonstances bien différentes. Nous avons fait connaître autant que l'ont permis l'éloignement des temps et le peu de matériaux conservés, les causes du départ d'Adam de la Halle; Jean Bodel, atteint d'une maladie qui le condamnait à l'isolement ceux qui en étaient victimes, se vit réduit à l'affreuse nécessité d'anticiper sur la mort, en renonçant à la société de ses semblables. Aussi son *Congiés* a-t-il un caractère tout différent de celui d'Adam de la Halle. Celui-ci

sortait d'Arras à cause des dissensions qu'y avaient causées une taille mal imposée, et un changement arbitraire de monnaies; il éprouvait une vive douleur de quitter ses amis; il lui fallait renoncer aux fêtes et aux jeux de sa ville natale. Il regrettait surtout une maltresse adorée, et il en exprime sa douleur avec tant de grâce que nous ne pouvons résister au désir de citer ici ces jolis vers :

Bele, très douce amie chiere,
Je ne puis faire bele chiere,
Car plus dolant de vous me part
Que de rien que je laisse arriere;
De mon cuer serés tresoriere,
Et li cors ira d'autre part
Aprendre et querre engien et art
De miex valoir; si arés part,
Que miex vaurrai; mieudres vous iere.
Pour miex fructefier plus tart,
De si au tiere an ou au quart,
Laist-on bien se terre à gaskiere *.

* *Li Congiés Adam*, v. 61. (*Fabliaux et Contes*), éd. de Méon, Paris, Warée, 1808, in-8°, t. I, p. 108.

Ainsi Adam, quelque malheureux qu'il fût, conservait au moins l'espérance au fond du cœur : poète et ménestrel, il emportait avec lui sa vielle et ses chansons; il allait réciter ses vers au foyer domestique du prince et du seigneur; il allait prendre part aux brillantes cours plénières, où il pourrait encore briller et obtenir des honneurs; sa fortune enfin le suivait. Il n'en était pas de même de Jean Bodel; atteint d'une maladie qui en faisait un objet d'horreur, la société le repoussait :

Simon, uns maus ki en moi lieve,
Ki à tout mon vivant me fieve *,
Fet que le congié vous demant,
Si dolens que li cuers me crieve;
Quar nule riens tant ne me grieve
Com fet dire, à Diu vous comant **.

Il appelle cette maladie :

Une ochoisons honteuse et laide
Ki m'a fait guerpier mon estage... ***.

Il l'accepte comme une expiation de ses fautes :

Tant m'est mès cis siecles divers
Ke n'os aler fors les travers.
Nule povretés ne m'effronte,
Tant mon mal oubli et mesconte;
Mais la penitance est el honte
Ki séus est et descovers;
Et Diex, qui toute riens sormonte,
En penitance le me conte,
Quar trop aroie en deux infers ****!

Un autre poète d'Arras était frappé d'une plaie semblable : Baude Fastoul s'écriait en même temps :

Aler m'estuet à terme brief
U je paierai grant relief
Ains que j'aie pain ne tourtel;
Eskievin ont trouvé un brief,
Ke je doi recevoir le fief
Ki vient de par Jehan Bodel *****.

* Fiert, frappe.

** *Li Congiés Jehan Bodel*, v. 43. (*Fabliaux et Contes*, t. I, p. 136.)

*** *Ibid.*, v. 266.

**** *Ibid.*, v. 208.

***** *Congiés Baude Fastoul d'Arras*, v. 223. (*Fabliaux et Contes*, t. I, p. 119.)

Ainsi les deux poètes étaient exclus d'Arras comme affligés d'une maladie contagieuse, et semblablement de la ladrerie, triste fruit l'inconduite que les croisés rapportaient sous des expéditions d'outre mer; il est difficile de tendre différemment ce passage :

Hé! maistre Guillaume Reel,
Donnés ces lettres sans seel
Maistre Jaquenon Travelouce,
Soit eu gardin, u en praiel,
Tant k'il saee l'œuvre Israel
Que j'ai empraint desous me houce.
Je n'os à lui parler de bouce;
Car il n'est mais nus ki ne grouce
Quant je vois près de son kaiel *,
Pour le mal ki point ne m'adouce.
J'aime miex aler comme bouce,
J'ai mis me cose en un raiel.

Enferfés, ki mon cors meshaigne,
Pour coi tous li mons me desdaigne,
Me fait de cascun estre eskui **.

En proie à cette affreuse maladie, Jean Bodel ne put suivre saint Louis à sa dernière expédition; il en témoigne ainsi ses regrets :

Espoir, se j'alaisse en la voie
U jou pas aler ne devoie,
Que miex me fust de no voiage;
Mès j'ai fait mon pelerinage :
Diex m'a defendu le passage,
Dont bone volenté avoie;
Neporquant je l'en tieng à sage :
Mors est, j'en ai eu message,
Li Sarazins que jou haoie ***.

Séquestré au monde, Jean Bodel descend tout vivant dans la tombe; on ne sait plus de son sort.

Jean Bodel est l'auteur d'une de nos plus anciennes pièces dramatiques : il a mis en scène un miracle attribué à saint Nicolas, évêque de Myre. C'est le principal ouvrage de notre poète qui soit parvenu jusqu'à nous, et qui soit incontestablement.

* Siège, chaise.

** *Congiés Baude Fastoul d'Arras*, v. 285. (*Fabliaux et Contes*, t. I, p. 121.)

*** *Li Congiés, Jehan Bodel*, v. 148.

moÿen-âge des hommes pieux et cré-
omposèrent une vie de saint Nico-
it ils firent un tissu de prodiges. La
de la critique était nulle; on aurait
user quelque chose à la toute-puis-
livine, si on avait hésité à admettre
le.

tribue à Methodius, patriarche de
tinople qui vivait au ix^e siècle, la
saint Nicolas, copiée depuis dans
es légendes et accueillie quatre siè-
rès par Jacques de Voragine dans
de dorée; les miracles apocryphes
contient étaient même passés dans
es de l'église d'Occident, malgré la
ce des ecclésiastiques éclairés. C'est
n voit dans le *Rationale divinarum*
m de Guillaume Durand, évêque de
au xiii^e siècle.

ituels des xi^e et xii^e siècles contien-
l effet une prose en l'honneur de
colas, où sont célébrées les merveil-
se plaisait à attribuer à ce saint,
autant de faits certains et authenti-

ette prose il n'y avait plus qu'un pas
pour donner à ces miracles une forme
que : au xii^e siècle, Hilaire, disciple
rd, et un moine de l'abbaye de
enolt-sur-Loire, dont le nom est in-
composèrent des mystères latins sur
cipaux événemens de la vie de saint
. Ces pièces étaient représentées dans
es, au milieu des offices divins; elles
rites en vers rimés, dont la latinité
calquée sur le langage vulgaire:
roman mis en bas latin, tel qu'on le
alors dans les cloîtres.

miracle composé par Hilaire, qui vi-
milieu du xii^e siècle est intitulé *Lut-*
iconia sancti Nicolai; il offre cette
larité très remarquable que des re-
m romane française y sont mêlés aux
tins¹. Le moine de Saint-Benoît a

¹ *versus et ludi*. Lutetie parisiarum, apud
r., 1838, in-8°, p. 34. Cette édition *princeps*,
éditée par M. Champollion-Figeac, sur un
le du xii^e siècle, récemment acquis par la
igue Royale.

traité quatre sujets relatifs à saint Nicolas;
le troisième mystère a pour titre : *De sancto*
*Nicholao et de quodam Judeo*². C'est le même
sujet qu'a traité le disciple d'Abélard.

Il y avait environ cent ans qu'on jouait ces
miracles dans quelques églises, quand Jean
Bodel conçut l'idée de transporter la repré-
sentation d'une de ces scènes édifiantes dans
les villes et dans les manoirs à tourelles des
seigneurs châtelains³.

Il choisit le miracle de la statue de saint
Nicolas, et il le joua, ou il le fit jouer, de-
vant une réunion nombreuse, la veille de la
fête du saint. C'est ce que le prologue nous
apprend.

Oiiés, oiiés, seigneur et dames...

Nous volommes parler anuit

De saint Nicolai, le confés,

Qui tant biaux miracles a fais⁴...

L'auteur raconte ici le miracle, et il ter-
mine en disant :

Signeur, che trouvons en le vie

Del saint dont anuit est la veille...

... Canques vous nous verrés faire

Sera essamples, sans douter,

Del miracle representer,

Ensi con je deviné l'ai.

Del miracle saint Nicolai

Est chis jeus fais et estorés.

Or nous faites pais, si l'orrés⁵...

Le disciple d'Abélard et le moine de
Saint-Benoît mirent en scène le miracle tel
qu'il est raconté dans la Légende et dans
l'office du saint : c'est un juif qui, plein de
confiance dans saint Nicolas, confie à une de
ses statues la garde de ses richesses. Des vo-

² *Mysteria et Miracula ad scenam ordinata, in*
canoniis olim à monachis representata, édition *prin-*
ceps, publiée par l'auteur de cette notice, en société
avec M. l'abbé de la Bouderie, pour la Société des
Bibliophiles français, à la suite du *Jeu de saint Ni-*
colas, par Jehan Bodel. Paris, 1834, in-8°, p. 109.

³ L'usage de représenter des pièces sur des sujets
saints dans les villes de l'ancien Artois s'est con-
servé jusqu'à nos jours. On peut consulter sur ce
point les *Études sur les Mystères*, par M. Orosime
le Roy. Paris, 1837, in-8°, p. 145 et *passim*.

⁴ *Li Jus S. Nicholai*, v. 1.

⁵ *Ibid.*, v. 104.

leurs surviennent, ils enlèvent le trésor, et le juif ne retrouvant plus dans sa boutique que la petite statue, lui adresse des menaces, qu'il termine en disant :

*Tuum testor Deum,
Te, ni reddas meum,
Flagellabo eum.
Hore est enca*

Quare me rent ma chose, que g'ei mis ci *.

Le saint apparaît aux voleurs, les menace de la potence, et les oblige ainsi à rapporter au juif tout ce qu'ils lui ont volé.

Jean Bodel a étendu l'action dramatique; il place la scène au milieu des infidèles, et dans toute la pièce il fait une allusion évidente aux croisades. Il est vraisemblable que le poète artésien s'était lui-même croisé, et qu'il avait fait partie de la première expédition de saint Louis, qui, en 1248, s'embarqua à Aigues-Mortes pour marcher à la conquête des lieux saints **.

Le roi d'Afrique a convoqué toutes les puissances barbares : tous les peuples soumis à l'islamisme se sont émus, depuis la côte occidentale de l'Afrique jusqu'au *Sac-Arbre*, regardé alors comme l'extrémité du monde du côté de l'Orient. Les chrétiens combattent, mais sans apparence de succès : ils n'ambitionnent qu'une mort sainte et glorieuse. Un nouveau chevalier fait à Dieu une prière touchante, où se retrouve une pensée que le grand Corneille a rendue presque populaire. Le chevalier s'écrie :

Seigneur, se je sui jones, ne m'aiés en despit ;
On a veu souvent grant cuer en cors petit.

* *Hilaru versus et ludi*, p. 36.

** Il est probable également que le roi Adam, autrement appelé Adenes, partit à la même époque pour l'Orient, où il est allé, si nous en croyons ces vers de son *Roman de Beuves de Commarthes* qu'aucun de ses biographes n'a remarqués jusqu'ici, et qui expliquent si bien la composition de son *Roman de l'Éomadiès* : Guillaume d'Orange, combattant les païens,

Si en rebert un autre qui fu nés de Garsaing,
Qui aiet de la Arrabe, avur l'aigue de Marsaing.
En la terre si esté pour ce le vous tesmoing.

(Manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal, belles-lettres françaises, in-folio, n° 173 folio 180 verso, col. 2, v. 19.) F. M.

Les chrétiens succombent, tous obtiennent la palme du martyr.

Cette partie de la pièce contient évidemment des allusions historiques; peut-être le poète avait-il en vue le fatal combat de Massoure, livré le 9 février 1249, où pédaigne d'un meilleur sort, le comte d'Artois frère de saint Louis.

Un écrivain moderne pense que le jeu chrétien qui prélude en romane aux beaux vers du Cid, était, dans la pensée du poète le prince brave, mais téméraire, qui tombe à la Massoure de la mort des héros : nous voudrions aussi, notre vieille pièce y gagnerait; mais les rapprochemens de l'histoire s'y opposent. Jean Bodel met ce noble langage dans la bouche d'un nouveau chrétien c'est-à-dire d'un jeune seigneur qui veut de gagner ses éperons : ce qui ne peut convenir au frère de saint Louis, fait chevalier à 21 ans, aux fêtes de la Pentecôte l'année 1237 **. Il n'en reste pas moins constant pour nous que l'intérêt de cette pièce était fondé sur des allusions aux malheurs tout récents de la première croisade de saint Louis, et à la mort des chrétiens tués en Palestine, en combattant au nom de la religion pour la conquête de Jérusalem et des lieux saints.

La pièce de Jean Bodel contient beaucoup de détails de mœurs et des scènes populaires qui sont aujourd'hui d'une intelligence assez difficile; notre collaborateur fait tous ses efforts pour éclaircir les passages les plus obscurs; mais souvent il s'y renonce, bien que ses études sur les langues secrètes et sur les Bohémiens ou Égyptiens de l'Europe, pendant le moyen-âge, donnassent l'espoir de comprendre les mots d'argot qui se trouvent en assez grand nombre dans le Jeu de saint Nicolas.

Le Jeu de saint Nicolas n'existe, à notre connaissance, que dans le beau manuscrit de la Vallière qui est à la Bibliothèque du Roi sous le numéro 81, olim 2736, folio recto, col. 1.

* *Études sur les Mystères*, par M. Quicherat, Paris, 1837, page 21.

** *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France*, t. 1, p. 381.

Le Grand d'Aussy a donné dans ses *Fabliaux ou Contes, Fables et Romans du XII^e et du XIII^e siècle* un extrait fort succinct du Jeu de saint Nicolas *.

La pièce de Jean Bodel a été publiée pour la première fois par nous, en 1834, pour la Société des Bibliophiles français; mais à trente exemplaires seulement. Ce volume, sorti des presses de Firmin Didot, contient en outre dix jeux latins composés par le moine anonyme de l'abbaye de Saint-Benoît, publiés par M. l'abbé de la Boderie et par nous, d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque d'Orléans. Ces dix jeux ou mystères sont suivis de la *Vie de monsignour saint Nicholai*, d'après un manuscrit de la fin du XIII^e siècle, conservé à la Bibliothèque Royale, sous le numéro 7023, in-folio, ancien fonds; et enfin le volume est terminé par le *Livres de saint Nicholay* de Wace. Ce dernier ouvrage n'avait pas encore été imprimé entièrement; nous l'avons publié d'après le manuscrit du Roi n° 7268. 3. 3. A, fonds de Colbert, et le manuscrit de l'Arsenal n° 283, in-folio. B. L. F.

L'extrême rareté de ce livre nous a déterminé à en donner ici la description. On y a joint le fac-simile des quatre principaux manuscrits dont il a été fait usage.

L'ouvrage n'est pas encore complet: il y manque la notice préliminaire et le glossaire.

On a encore de Jean Bodel :

1° *Li Congiés Jehan Bodel d'Arras*. Cette pièce se trouve dans les *Fabliaux et Contes de Barbasan*, t. I, p. 135, de l'édition donnée par Méon en 1808.

2° Des chansons **.

* Édition de Renouard, t. II, p. 185-190. Il y a aussi un article sur le Jeu de saint Nicolas, par M. O. le Roy, dans le *Temps* du lundi 5 octobre 1835. Cet article, au reste, a été répété dans les *Études sur les Mystères*, du même auteur. F. M.

** L'une de ces chansons est sur le sujet de Robin et Marion. Nous l'avons insérée plus haut, p. 40.

M. de la Borde indique cinq chansons attribuées à Jean Bodel *.

Galland a cité, dans un mémoire sur quelques anciens poètes, quelques vers d'un roman sur la bataille de Roncevaux, où l'auteur dit que Jean Bodel avait fait un roman sur le même sujet; il y parle de l'histoire

Que Jean Bodiaux fit que les langue ot polie,
De biaux savoir parler et de science acquisio **.

Le manuscrit cité par Galland existait de son temps dans la bibliothèque de M. Foucault. Nous ignorons ce qu'il est devenu.

Il est un autre roman important par son objet, qui paraît aussi devoir être attribué à Jean Bodel, ou Jean Bordiaus, noms qui semblent appartenir au même poète. C'est le Roman de Guiteclin de Sassoigne, ou Wudukind de Saxe. Il dit, dans son début :

Cil bastart juleor qui vont par ces viliaus

.....

Chantent de Guiteclin li compiaus serjaus ;

Mais cil qui plus en set en est come jumax ,

Car il ne sevent mie les riches vers nouveiaus

Ne la chançon rimée que fist Jehan Bordiaus ***.

M. Francisque Michel a mis sous presse une édition de ce curieux ouvrage, qui paraîtra bientôt chez Techener, en deux volumes in-12.

L.-J.-N. M.

* *Essai sur la musique ancienne et moderne*, t. II, p. 316.

** *Discours sur quelques anciens poètes et sur quelques romans gaulois peu connus*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. II, p. 736.

*** Vers cités par M. Monin dans les *Additions à sa Dissertation sur le Roman de Roncevaux*. Paris, Imprimerie Royale, 1832, in-8°.

Le manuscrit de l'Arsenal, coté 175, belles-lettres françaises, et, sans aucun doute, le plus correct, porte *Jehans Bodiaus*, ce qui lève toute difficulté. F. M.

C'EST LI JUS DE SAINT NICHOLAI.

NOMS DES PERSONNAGES.

LI ANGELES.

S. NICHOLAIS.

LI ROIS.

LI SENESCAUS.

LI AMIRAUS { DEL COINE.
D'ORKENIE.
D'OLIFERNE.
DU SEC-ARBRE.

AUBERONS, li courliens.

LI CRESTIEN.

UNS CRESTIENS, ou LI PREUDOM.

CONNARS, li criers.

LI TAVRENIERS, ou LI OSTES.

CAIGNÈS, son valet.

RAOULÈS, autre crier.

CLIKÈS,
PINCEDEÈS, } joueurs et voleurs

RASOIRS,

DURANS, geolier.

LI PREECIERES.

Oiiés, oiiés, seigneur et dames,
Que Diex vous soit garans as ames !
De vostre preu ne vous anuit;
Nous volommes parler anuit
De saint Nicolai, le confès,
Qui tant biaux miracles a fais.
Che nous content li voir disant
Qu'en sa vie trouvons lisant,
Que jadis fu uns rois paiens
Qui marchissoit as crestiens:
Chascun jour ert entr'eus la guerre.
Un jour fist li paiens requerre
Les crestiens en itel point
Que il ne se gaitoient point;

LE PRÊCHEUR.

Oyez, oyez, seigneurs et dames, *que*
Dieu protège vos ames ! Ne vous ennuyez
pas de votre profit; nous voulons parler au-
jourd'hui de saint Nicolas, le confesseur,
qui a fait tant de beaux miracles. Ceux qui
disent vrai nous content ce que nous lisons
dans sa vie, (savoir) que jadis fut un roi
paien qui était voisin des chrétiens : chaque
jour la guerre était entre eux. Un jour le
paien fit attaquer les chrétiens en un moment
où ils ne se gardaient pas; ils furent *décas*
et surpris; il y en eut beaucoup de morts
et de prisonniers. (Les paiens) les *décon-*
furent facilement, tant qu'ils virent en une

Dechén furent et souspris;
Mout en i ot et mors et pris.
Legierement les desconfirent,
Tant qu'en une manoque virent
Ourer un preudomme d'eage,
A genous devant une ymage
De saint Nicolai le baron.
La virent li cuivert selon;
Mout li firent honte et anui;
Puis present et l'image et lui,
Mout ferm l'adestrerent et tinrent,
Tant que il devant le roy viarent,
Qui mout fu liés de le victoire;
E chul li conterent l'estoire
Del crestien, che fu la somme.
« Vilains, dist li rois au preudome,
En chel fust as-i-tu creanche? »
— « Sire, ains est fais en le saulanche
Saint Nicolai, que je mout aim
Pour che l'aour-je et reclaim,
Que nus hom, qui l'apiant de cuer,
Niert ja esgarés a nul fuer;
Et s'est si bonne garde eslite
Que il montepleioie et poursite
Canque ou li commande a garder. »
— « Vilains, je te ferai larder
S'il ne montepleioie et pourgarde
Mon tresor; je li met en garde
Pour li sousprendre a occoison. »
A tant le fait metre en prison,
Et un carquan ou col fremer;
Puis fist ses escriins desliemer
Et desceure couchier l'image,
Puis dist se nus l'en fait damage,
Et il ne l'en set rendre conte,
Mis iert li crestiens a honte.
Fusi commanda son avoir,
Tant c'as larrons vint assavoir.
Une nuit il nj. s'assalerent;
Au tresor vinrent, si l'emblèrent;
Et quant il l'en orent porté,
Si leur donna Diex volenté
De dormir: tés sommes lor vint
Qu'iloeue endormir les couvint,
De su oï, en un abitacle.
Mais pour abregier le miracle,
M'en passe outre selonc l'escriit.
Et quant che sot li rois, et vit
Que son tresor a desmané,
Lors se tint-il a engané.

petite maison un prud'homme d'âge prier à genoux devant une image de saint Nicolas le baron. Là vinrent les vils mécréans; ils lui firent beaucoup de honte et de peine; puis ils prirent l'image et lui, le serrèrent de près et le tinrent très-fortement, tant qu'ils vinrent devant le roi, qui fut très-joyeux de la victoire; et ceux-ci lui contèrent l'histoire du chrétien, ce fut tout. « Vilain, dit le roi au prud'homme, as-tu creanche en ce bois? » — « Sire, mais il est fait à l'image de saint Nicolas, que j'aime beaucoup: pour cela je le prie et l'invoque, car personne, qui l'appelle de cœur, ne sera jamais égaré en aucune manière; et sa garde est si bonne qu'il multiplie et fait profiter tout ce qu'on lui recommande de garder. » — « Vilain, je te ferai larder s'il ne multiplie et garde bien mon trésor; je le lui mets en garde pour te confondre par l'expérience. » Alors il le fait mettre en prison, et ordonne qu'on lui rive un carcan au cou; puis il fit ouvrir ses coffres et coucher l'image dessus; puis il dit (que) si aucun lui en fait tort, et qu'il ne sache en rendre compte, le chrétien sera maltraité. Il recommanda ainsi son avoir, tant que cela vint à la connaissance des larrons. Une nuit ils s'assemblèrent (au nombre de) trois, vinrent au trésor, l'enlevèrent; et quand ils l'eurent emporté, Dieu leur donna l'envie de dormir: tel sommeil leur vint qu'il leur fallut dormir, je ne sais où, dans une cabane. Mais, pour abrégier le miracle, je passe outre dans l'écrit. Et quand le roi sut cela, et vit que son trésor a déménagé, alors il se tint pour attrapé. Il commande que l'on amène le vilain. Quand il le voit, il lui demande: « Vilain, pourquoi m'as-tu déçu? » A peine fut-il possible au prud'homme de répondre, et ceux qui le tenaient des deux côtés l'emmenaient. L'un le pousse, l'autre le tire. Le roi commande qu'on le fasse mourir de mort laide et honteuse. « Ah, roi! pour l'amour de) Dieu! donne-moi du répit aujourd'hui seulement, fait-le chrétien, (pour) savoir si saint Nicolas me délivrerait de ces chaînes. » A grand'peine il lui donna ce délai; mais l'écrit raconte qu'il le fit remettre dans sa prison; et quand il y fut remis, il fut en cra-

Le vilain amener commande.
 Quant il le vit, se li demande :
 « Vilains, pour coi m'as-tu dechut ? »
 A paines respondre li lut
 Le preudome, si le menoient
 Chil qui d'ambes pars le tenoient.
 L'un le boute, l'autre le sache.
 Li roys commande c'on le fache
 Morir de mort laide et despite.
 « A, roys ! pour Dieu ! car me respite
 Anuit mais, fait li crestiens ;
 Savoir se jà de ches liens
 Me geteroit sains Nicolais. »
 A grant paine l'en fist relais ;
 Mais issi le conte le lettre
 Qu'en se chartre le fist remetre ;
 Et quant remis fu en prison,
 Toute nuit fu à orison :
 Onques de plourer ne cessa.
 Sains Nicolais s'achemina,
 Qui n'ouvlie pas son serjant ;
 As larrons en vint ataignant,
 Se's esvilla, car il dormirent ;
 Et maintenant, quant il le virent,
 Si furent leus entalenté
 D'exploitier à se volenté ;
 Et il, sans point de deporter,
 Lors fist arriere reporter
 Le tresor, sans point de demeure,
 Et mettre l'ymage deseure
 Ensi comme il l'orent trouvé.
 Quant li roys l'ot ensi prouvé
 Le haut miracle du bon saint,
 Lors commanda que on li maint
 Le preudomme, sans lui grever.
 Baptisier se fist et lever,
 Et lui et ses autres païens ;
 Preudom fu et bons crestiens ;
 Ainc puis n'ot de mal faire envie.
 Seigneur, che trouvons en le vie
 Del saint dont anuit est la veille :
 Pour che n'aiés pas grant merveille
 Se vous veés aucun affaire ;
 Car canques vous nous verrés faire
 Sera essamples, sans douter,
 Del miracle représenter
 Ensi con je devisé l'ai.
 Del miracle saint Nicolai
 Est chis jeus fais et estorés :
 Or nous faites pais ; si l'orres.

son toute la nuit : il ne cessa pas un seul instant de pleurer. Saint Nicolas, qui n'oublie pas son serviteur, se mit en chemin ; il s'en vint aux larrons, les éveilla, car ils dormaient ; et dès qu'ils le virent, ils furent d'avis sur-le-champ d'agir à sa volonté ; et celui-ci, sans s'amuser, leur fit reporter le trésor, sans retard, et mettre l'image dessus ainsi qu'ils l'avaient trouvée. Quand le roi eut ainsi éprouvé le haut miracle du bon saint, alors il commanda qu'on lui amenât le prud'homme, sans lui faire de mal. Il se fit baptiser et tenir sur les fonts, lui et ses autres païens ; il fut prud'homme et bon chrétien ; depuis il n'eut jamais envie de faire mal. Seigneurs, nous trouvons ceci dans la vie du saint dont aujourd'hui est la veille : pour cela ne vous étonnez pas si vous voyez aucune affaire ; car tout ce que vous nous verrez faire sera, n'en doutez pas, la répétition de la représentation du miracle ainsi que je l'ai raconté. Ce jeu est fait et construit avec le miracle de saint Nicolas : maintenant faites-nous silence ; vous l'entendrez.

AUBERONS LI COURLIUS.

Rois, chil Mahom qui te fist né,
Saut et gart toi et ten barné,
Et te doinst forche de resqueurre
De chiaus qui te sont courut seure,
Et te terre escillent et proient,
Et nos Dieus n'onneurent ne proient,
Ains sont crestien de put lin!

LI ROIS au senescal.

Ostes, pour mon Dieu Apolin!
Sont dont crestien en ma terre?
Ont-il esméue la guerre?
Sont-il si hardi ne si os?

AUBERONS au roi.

Rois, tés empires ne teuls os
Ne fu puis que Nœus fist l'arche,
Con est entrée en ceste marche;
Par tout keurent jà li fourrier
Putain et ribaut et houlrier
Vont le pais ardant à pource.
Rois, s'or ne penses de rescourre,
Mise est à perte et à lagan.

LI ROIS à Tervagan.

A! fiex à putain, Tervagan,
Avés-vous dont souffert tel œuvre?
Con je plaing l'or dont je vous cuevre
Che lait visage et che lait cors!
Certes, s'or ne m'apprent mes sors
Les crestiens tous à confondre,
Je vous ferai ardoir et fondre
Et departir entre me gent;
Car vous avés passé argent,
Si estes du plus fin or d'Arrabe.

LI ROIS au senescal.

Senescaus, à poi je n'esrabe,
Et muir de mautalent et d'ire.

LI SENESCAUS.

A, roys! ne l' déussies pas dire
Tel outrage ne tel desroi.
N'aert à conte ni à roi
D'ensi ses Diex mesaesmer:
Vous en faites mout à blamer;
Mais puis que conseiller vous doi,
Alons à Tervagan andoi

AUBERON LE COURRIER.

Roi, ce Mahomet qui te fit naitre, te sauve
et garde toi et ton baronage; qu'il te donne
la force de te défendre contre ceux qui te
sont courus sus, qui dévastent et pillent
ta terre, qui n'honorent et ne prient nos
Dieux, mais qui sont chrétiens de vile ex-
traction!

LE ROI au sénéchal.

Othon, pour mon dieu Apollon! les chré-
tiens sont-ils donc en ma terre? ont-ils
engagé la guerre? Sont-ils si hardis et si
osés?

AUBERON au roi.

Roi, telles forces ni telle armée ne fut de-
puis que Noé fit l'arche, comme celles qui
sont entrées sur cette frontière; les four-
riers courent déjà partout, p....., ribauds
et macq.... livrent le pays à l'incendie. Roi,
si tu ne penses à te défendre, (ta terre) est
mise à feu et à sac.

LE ROI à Tervagan, son idole.

Ah! fils de p....., Tervagan, avez-vous
donc souffert ceci? Comme je regrette l'or
dont je couvre votre laid visage et votre laid
corps! Certes, si maintenant mes conjura-
tions ne m'apprennent à confondre tous
les chrétiens, je vous ferai brûler et fondre
et partager entre mes gens; car vous avez
passé argent, et vous êtes du plus fin or
d'Arabie. (*Au sénéchal.*) Sénéchal, il s'en
faut de peu que je n'enrage, et je meurs de
colère et de chagrin.

LE SÉNÉCHAL.

Ah, roi! vous ne devriez pas dire tel ou-
trage ni telle extravagance. Il ne convient ni
à comte ni à roi de vilipender ainsi ses Dieux:
vous en êtes très-blâmable; mais puisque je
vous dois conseiller, allons tous deux à Ter-
vagan (le) prier, nus condés et nus genoux,

• Voyez, sur ce nom, un mémoire de Percy, in-
troduit dans ses *Reliques of ancient English Poetry*,
édition de 1775, t. I, p. 70-78; un autre de Ritson,
dans *English metrical Romances*, t. III, p. 257
suivantes; et une note sur *Termagant* et *Ma-
und*, par Todd, dans son édition des Œuvres d'Ed-

mund Spenser. Londres, 1805, huit volumes in-8°,
t. VII, p. 27, 28 et 29. Voyez, en outre, le Glos-
saire de la *Chanson de Roland*, p. 195, col. 1. M. Elon
Johanneau, dans les notes qu'il a ajoutées à la 2^e édit.
des *Vingt-trois manières de l'ilaïns*, a assigné à Ter-
vagan une singulière étymologie : il veut que ce
nom vienne d'*extravagan*. *Tencalis risum, amici*.

Prier qu'il ait de nous pardons,
 A nus keutes, à nus genous,
 Si que par sa sainte vertu
 Soient crestien abatu;
 Et se l'onnour devons avoir,
 Que il nous en fache savoir
 Tel vois et tel senefianche
 Où nous puissions avoir fianche.
 En che conseil n'a point d'engan;
 Et si prometés Tervagan
 .X. mars d'or, à croistre ses joes.

LI ROIS au senescal.

Alons-i, puis que tu le loes.
 Tervagan, par melancolie,
 Vous ai hui dit mainte folie;
 Mais g'iere plus ivres que soupe.
 Merchi vous proi, s'en renc me coupe,
 A nus genous et à nus keutes,
 Que miex me venist avoir teutes.
 Sire, li tiens secours me viegne,
 Et de no loy hui te souviegne,
 Que crestien tolr nous cuident.
 Jà sont espars par me terre ample.
 Sire, par sort et par essample,
 Me demoustre comment s'en wident
 Si le moustre à ton ami,
 Par sort ou par art d'anemy,
 S'envers aus me porrai resceurre.
 En tel maniere le me di:
 Se je doi gaagner, si ri;
 Et se je doi perdre, si pleure.
 Senescal, que vous est avis?
 Tervagan a plouré et ris;
 Chi a mout grant senefianche.

LI SENESCAUS.

Certes, sire, vous dites voir;
 El rire poés-vous avoir
 Grant séurté et grant fianche.

LI ROIS.

Senescal, foi que dois Mahom!
 Si que tu ies mes liges hom,
 Che sort me demoustre et espiel.

LI SENESCAUS.

Sire, foi que je doi vo cors!
 S'espielus vous estoit li sors,
 Je croi jà ne vous sera bel.

LI ROIS.

Senescal, n'aiés pas peur;
 De tous mes Diex vous asséure,
 Jus soit, et fies-te necaudent.

qu'il nous pardonne, en sorte que par sa sainte vertu les chrétiens soient abattus; et si nous devons avoir la victoire, qu'il nous fasse entendre telle voix et nous montre tel signe où nous puissions avoir confiance. Dans ce conseil il n'y a point de piège; et promettez à Tervagan dix marcs d'or, à croître ses joues.

LE ROI au sénéchal.

Allons-y, puisque tu le conseilles.—Tervagan, par colère, je vous ai dit aujourd'hui mainte folie; mais j'étais plus ivre que soupe. Je vous prie de me le pardonner, je m'en reconnais coupable, à nus genoux et à nus coudes; mieux vaudrait que je me fusse tu. Sire, que ton secours me vienne, et qu'il te souvienne aujourd'hui de notre loi, que les chrétiens comptent nous faire abjurer. Ils sont déjà épars sur toute l'étendue de ma terre. Sire, par magie et par signe, montre-moi la manière de les faire retirer; montre à ton ami si, par magie et par art diabolique, je me pourrai défendre contre eux. Dis-le-moi de telle manière: si je dois gagner, ris; et si je dois perdre, pleure. — Sénéchal, que vous est avis? Tervagan a pleuré et ri; il y a en ceci un sens très-profond.

LE SÉNÉCHAL.

Certes, sire, vous dites vrai; vous pouvez avoir dans le rire grande sécurité et grande confiance.

LE ROI.

Sénéchal, (par la) foi que je dois à Mahomet! comme tu es mon homme-lige, donne-moi le sens et l'explication de ce sort.

LE SÉNÉCHAL.

Sire, (par la) foi que je dois à votre corps! si le sort vous était expliqué, je crois qu'il ne vous plairait pas.

LE ROI.

Sénéchal, n'ayez pas peur; par tous mes Dieux! soyez en sécurité. Explique, et toi, quoi qu'il en soit, (à ma parole).

LI SENESCAUS.

Sire, bien vous croi seur les Diex;
 Mais assés vous quettroie miex
 Se vous l'ongle hurtiés au dent*.

LI ROIS.

Senescal, n'aiés pas doutanche;
 Vés chi le plus haute fianche :
 Se vous aviés men pere mort,
 N'averiés-vous mais de moi garde.

LI SENESCAUS.

Or n'ai pas le langue couarde;
 Jà seront despondu li sort :
 Che qu'il rist, prim[e]s, c'est vos biens;
 Vous vainerés les crestiens
 A l'eure que contre aus irés;
 Et s'ot droit s'il ploura après,
 Car c'est grans dolours et grans piès
 Qu'en fin vous le relenquirés :
 Ensi avenra entresait.

LI ROIS.

Senescal, .v.c. dehaiis ait
 Qui dist ne qui l'a en pensé !
 Mais, foi que doi tous mes amis !
 Se li dois ne fust au dent mis,
 Jà Mahom ne t'eüst tensé
 Que ne te fêisse deffaire.
 Cui qu'aut, or parlons d'autre affaire;
 Alés, se faites crier l'ost;
 Que tout vieignent en me besoigne
 D'Orient dusqu'en Katoiloigne.

LI SENESCAUS.

Or chà ! Connart, si crie tost.

CONNARS.

Oïés, oïés, oïés, signeur,
 Oïés vo preu et vo honneur.
 Je fac le ban le roy d'Aufrike :
 Que tout i vieignent, povre et rique,
 Garni de leur armes, par ban.
 De le terre Prestre-Jehan
 Ne remaigne jusques al Coine;
 D'Alexandre, de Babiloine,

LE SÉNÉCHAL.

Sire, je vous crois bien quand vous prenez
 les Dieux à témoin; mais je vous croirais
 bien plus si vous heurtiez votre ongle contre
 votre dent.

LE ROI.

Sénéchal, n'ayez pas de crainte; voici
 la plus haute garantie : si vous aviez fait
 mourir mon père, vous n'auriez plus à vous
 garder de moi.

LE SÉNÉCHAL.

Maintenant je n'ai pas la langue couarde;
 les présages seront expliqués : son rire, d'a-
 bord, c'est votre bien; vous vaincrez les
 chrétiens à l'heure que vous irez contre eux;
 et il eut raison s'il pleura après, car c'est
 grande douleur et grande pitié qu'à la fin
 vous l'abandonnerez : ainsi il adviendra un
 de ces jours.

LE ROI.

Sénéchal, cinq cents malheurs ait celui
 qui le dit ou qui le pense ! Mais, (par la) foi
 que je dois à tous mes amis ! si le doigt n'eût
 été mis à la dent, Mahomet ne t'aurait pas
 empêché d'être mis à mort. Quoi qu'il en soit,
 parlons maintenant d'autre affaire; allez, et
 faites que l'armée soit criée; que tous vien-
 nent à mon aide depuis l'Orient jusqu'en Ca-
 talogne.

LE SÉNÉCHAL.

Or ça ! Connart, crie vite.

CONNART.

Oyez, oyez, oyez*, seigneurs, oyez vo-
 tre profit et votre honneur. Je fais le ban
 du roi d'Afrique : que tous y viennent,
 pauvres et riches, garnis de leurs armes,
 par ban. Qu'il ne reste personne depuis
 la terre du Prêtre-Jean jusqu'à Iconium;

in-folio, n° 175, folio 183 verso, col. 2, v. 8.)

Por l'otroier flect son doi à sa dant.

(*Les Moines Renouart*, manuscrit de la Bibliothèque
 Royale n° 6985, folio 233 verso, col. 2, v. 38.)

* Toutes les proclamations anglaises commencent
 encore par ce mot que les crieurs publics pronon-
 cent, sans le comprendre : *O yes, o yes*.

* Voici d'autres exemples de ce singulier usage :

En loi jure, et en a son dent dou doit hurté,
 Que tout motre pour tout, ou ce iert reconvré.

Revue de Beuves de Commarckis, par Adenès, ma-
 nuscrit de l'Arsenal, belles-lettres françaises,

Li Kenelieu *, li Achopart **,
 Tout vegnent garni ceste part,
 Et toute l'autre gent grifaïne ***.
 Séurs soit quiconques remaigne
 Que li roys le fêra tuer.
 N'i a plus, or poès huer.

LI ROIS à Auberon.

Diva ! ies-tu chaiens, Aubérons, mes cour-
 lieus ?

AUBERONS.

Sire, veés-me chi, ne vous sui mie eskiex.

LI ROIS.

Auberon, au bien courre soies entalentiex ;
 Va-moi par tout semondre Gaïans et Quene-
 liex ****.

Moustre par tout mes lettres et mon seel
 apert,

Comment par crestiens ma loys dechiet et
 pert.

Chil qui demourront soient sûr et chiert
 Qu'il et leur oir seront à tous jours mais cui-
 vert.

Va-t'en ; je te cuidois jà dehors le banlieue.

AUBERONS.

Sire, n'en doutés jà ; nus cameus une lieue
 N'est tant isniaus de courre que je ne racon-
 sieue,

Derrier moi ne le meche devant demie-lieue.

LI TAVRENIERS.

Chaiens, fait bon disner chaiens ;
 Chi a caut pain et caus herens,
 Et vin d'Aucheurre à plain tonnel.

AUBERONS.

A ! saint Benoit, vostre anel
 Me laissiés encontrer souvent !

AUBERONS au tavernier.

Que vent-on chaiens ?

LI TAVRENIERS.

Con i vent ?

Amis, un vin qui point ne file.

* Ce nom se trouve deux fois dans la *Chanson de Roland*. Voyez le Glossaire, p. 175, col. 1.

** As mains le preignent païen et sarrazin,
 Tur et Persant et li Amoravin
 Et Acopart, Esclamor, Bedoin.

(*Roman de Guillaume d'Orange*, Ms. de la Biblioth.
 Royale n° 6985, folio 171 recto, col. 1, v. 28.)

*** Voyez, sur ce mot, le Glossaire de la *Chanson de Roland*, p. 188.

**** Voyez, sur tous ces noms de peuples, notre

que les Kenelieu, les Achopars, ainsi que
 toutes les autres nations sauvages, viennent
 ici armées d'Alexandrie, de Babylone. Celui
 qui restera (dans ses foyers) qu'il soit sûr
 que le roi le fera tuer. Il n'y a plus (rien à
 dire), maintenant vous pouvez appeler.

LE ROI à Auberon.

Holà ! es-tu là, Auberon, mon courrier ?

AUBERON.

Sire, me voici, je ne vous manque point.

LE ROI.

Auberon, applique-toi à bien courir ; va-
 moi partout sommer Géans et Kenelieu ;
 montre partout mes lettres et mon sceau ou-
 vertement ; (ils verront) comment par les
 chrétiens ma loi décroît et perd. Ceux qui
 resteront (chez eux) soient sûrs et certains
 qu'eux et leurs héritiers seront à tout ja-
 mais (tenus pour) félons. Va - t'en ; je te
 croyais déjà hors de la banlieue.

AUBERON.

Sire, n'ayez pas peur ; il n'est pas de cha-
 meau si agile à courir pendant une lieue que
 je ne le rattrape et laisse une demi-lieue
 derrière moi.

LE TAVERNIER.

Céans il fait bon dîner ; céans il y a pain
 chaud et harengs chauds, et vin d'Auxerre
 à plein tonneau *.

AUBERON.

Ah ! saint Benoit, laissez-moi rencontrer
 souvent votre anneau !

AUBERON au tavernier.

Que vend-on céans ?

LE TAVERNIER.

Ce que l'on y vend ? ami, du vin qui point
 ne file.

*Examen critique de la Dissertation de M. H. Monin
 sur le Roman de Roncevaux*, p. 8-11 ; et la *Chanson
 de Roland*, p. 191.

* Dans le moyen-âge les taverniers avaient cou-
 tume de crier ou de faire crier leurs marchandises
 à leur porte. Voyez le fabliau *des trois Aveugles de
 Compiègne*, par Corte-Barbe. (*Fabliaux et Contes*,
 édition de Méon, Paris, 1808, t. III, p. 400; *Glossaire
 de la langue romane*, t. I, p. 149, au mot *Besan*.)

AUBERONS.
A combien est-il ?

LI TAVERNIERS.
Au ban de le vile.
Je n'en serai à nul fourfait
Ne du vendre ne du mestrail.
Seés-vous chà en ceste achinte.

AUBERONS.
Ostes, mais sachiés une pinte;
Si buverai tout en estant.
N'ai cure de demourer tant
De moi couvient prendre conroi.

LI TAVERNIERS.
A cui ies-tu ?

AUBERONS.
Je sui au roy;
Si porte son seel et son brief.

LI TAVERNIERS.
Tien, chis te montera ou chief;
Boi bien, li mieudres est au fons.

AUBERONS.
Chis hanas n'est mie parfons,
Il fust bons à vins assaier.
Dites, combien doi-je paier ?
Je fac que faus, qui tant demeure.

LI TAVERNIERS.
Paie denier, et à l'autre eure
Aras le pinte pour maaille;
C'est à .xij. deniers, sans faille :
Paie .j. denier, ou boi encore.

AUBERONS.
Mais le maille prenderés ore,
Et au revenir le denier.

LI TAVERNIERS.
Veus-tu faire jà le panier ?
u mains me dois-tu .iij. partis.
ns que de chi soies partis
rai bien à coi m'en tenrai.

AUBERONS.
es, mais quant je revenrai
és pour .j. denier le pinte.

LI TAVERNIERS.
foi! c'ert à candoille estinte.
noient te pués travailler.

AUBERONS.
e puis à vous awillier,
: maille en deus ne caup.

CLIKÈS.
ut .j. parti à che caup,
banier petit gieu ?

AU MOYEN-AGE.

AUBERON.
A combien est-il ?

LE TAVERNIER.
Au tarif de la ville. Je ne trompera
sonne ni à la vente ni à la mesure. As
vous là en cette enceinte.

AUBERON.
Hôte, tirez une pinte ; je boirai tout
bout. Je n'ai cure de tant rester ; il faut
je prenne garde à moi.

LE TAVERNIER.
A qui es-tu ?

AUBERON.
Je suis au roi ; je porte son sceau et son
brief.

LE TAVERNIER.
Tiens, celui-ci te montera à la tête ; bois
bien, le meilleur est au fond.

AUBERON.
Ce hanap n'est pas profond, il seroit bon
à goûter le vin. Dites, combien dois-je
payer ? J'ai tort de tant demeurer.

LE TAVERNIER.
Paie un denier, et une autre fois tu auras
pinte pour maille ; c'est à douze deniers,
sans mentir : paie un denier, ou bois encore.

AUBERON.
Vous prendrez à présent la maille, et au
retour le denier.

LE TAVERNIER.
Veux-tu déjà faire le panier ? Au moins me
dois-tu trois parties. Avant que tu sois parti
d'ici, je saurai bien à quoi m'en tenir.

AUBERON.
Hôte, mais quand je reviendrai vous au-
rez (à me donner) la pinte pour un denier.

LE TAVERNIER.
Par (ma) foi ! ce sera à chandelle éteinte.
Tu peux te donner de la peine pour rien.

AUBERON.
Je ne puis régler avec vous, si je ne coupe
une maille en deux.

CLIKET.
Qui veut (faire) une partie à ce coup, pe-
tit jeu pour s'amuser ?

LI TAVRENIERS.

Oi, sire courlieu?
Enwillier vostre affaire.

AUBERONS.

pour .j. parti à pais faire!

CLIKÈS.

pour .j., mais pour canques tu dois.

AUBERONS.

je fai dont dire l'oste anchois.

CLIKÈS.

Che ne seroit mie fourfais.
Distes, ostes, en est-il pais?

LI TAVRENIERS.

Où, anchois que nus s'en tourt.

AUBERONS.

Giete, as plus poins, sans papetourt.

CLIKÈS.

Il s'en vont, n'en ai nul assis.

AUBERONS.

Par foi! tu n'as ne .v. ne .vi.;
Ains i a ternes et .j. as.

CLIKÈS.

Che ne sont que .vij. poins. É las!
Con par sui mesqueans à dés!

AUBERONS.

Toutes eures giet-jou après,
Biaus dous amis, coi que tu aies;
Tu n'en goutas, et si le paies:
J'ai quaernes, le plus mal gieu.

CLIKÈS.

Honnis soient tout li courlieu!
Car tous jours sont-il à le fuite.

AUBERONS.

Biaus ostes, chis vassaus m'acuite;
Il me dist lait, mais nequedent.

LI TAVRENIERS.

Va, va, mar vit li piés le dent.

AUBERONS.

Mahom saut l'amiral del Coine,
De par le roy, qui sans essoigne
Li mande qu'en s'aie viegne!

LI AMIRAUS DEL COINE.

Auberou, che me di au roy,
Je li menrai riche conroi;
N'iert essoigne qui me retiegne.

LE TAVERNIER.

Avez-vous entendu, sire courtier? Allez ar-
ranger votre affaire.

AUBERON.

Soit pour une partie pour faire la paix!

CLIKUET.

Pour un, mais pour tout ce que tu dois.

AUBERON.

Alors fais-le donc dire à l'hôte aupara-
vant.

CLIKUET.

Ce ne serait pas mal fait. Dites, hôte, en
est-il paix?

LE TAVERNIER.

Oui, avant qu'aucun ne s'en aille.

AUBERON.

Jette, à qui aura le plus de points, sans
tricherie.

CLIKUET.

Ils s'en vont, je n'en ai pipé aucun.

AUBERON.

Par (ma) foi! tu n'as ni cinq ni six; mais
il y a (deux) ternes et un as.

CLIKUET.

Ce ne sont que sept points. Hélas! comme
je réussis peu aux dés!

AUBERON.

Toutefois je jette après, beau dous amis,
quoi que tu aies; tu n'en goutas pas, et
pendant) paie-le: j'ai quaternes, le plus
mauvais jeu.

CLIKUET.

Honnis soient tous les courriers! car tou-
jours ils sont à la fuite.

AUBERON.

Bel hôte, ce vassal m'acquitte; il me
des injures, mais n'importe.

LE TAVERNIER.

Va, va, le pied eut tort de voir la de-

AUBERON.

Que Mahomet sauve l'émir d'Icomum,
lui adresse ce souhait) de la part du roi
lui mande qu'il ait à venir à son aide
excuse (de ne pouvoir le faire).

L'ÉMIR D'ICOMUM.

Auberou, dis-moi ceci au roi, que
mènerai un beau corps d'armée, il
as d'excuse qui me retienne.

AUBERONS.

Mahom te saut et benéie,
Riches amiraus d'Orkenie,
Par le roy, qui secours te mande!

LI AMIRAUS D'ORKENIE.

Auberons, Mahom sauve lui!
Va-t'ent. Je m'en irai ancui,
Dès puis que il le me commande.

AUBERONS.

Chis Mahommès qui tout gouverne
Te saut, riches roys d'Oliferne,
De par le roy, qui te semont!

LI AMIRAUS D'OLIFERNE.

Auberon, che puès le roy dire
Que g'i menrai tout men empire;
Ne lairoie pour tout le mont.

AUBERONS.

Amiraus d'outre le Sec-Arbre,
Li roys d'Air, Tranle et Arabe,
Pour le guerre des crestiens,
Te mande le secours prochain.

LI AMIRAUS DU SEC-ARBRE.

Auberon, le matin, bien main,
Vous menrai .c.m. paiens.

AUBERONS.

Roy, Mahom toi et te maisnie
Saut et gart!

LI ROIS.

Et toi benéie,
Auberons! Com as exploitié?

AUBERONS.

tes, sire, tant ai coitié

t à .ij. lieues d'Ebron est le sepulcre de
i fu filz au frere Abraham, et assez près
est le mont de Membré de qui la valée
nom. Là y a un arbre de chein que les
appellent *supe*, qui est du temps Alo-
s on appelle l'*Arbre-Sech*; et dit-on que
là est depuis le commencement du
estoit tous jours vert et feuillu jusques
ostre-Seigneur mourust en la croix; et
et si firent tous les arbres adonc
monde, ou il cheirent, ou le cuer de-
, et demourerent du tout vuit et tous
lens, dont il en y a encore maint par
Sech.

Sech dient aucunes propheties que
ince d'Occident, gaingnera la terre
ee l'aide des crestiens, et fera chan-

AUBERON.

Que Mahomet te sauve et bénisse,
émir d'Orkenie! (Je te le dis) de la pa-
roi, qui te demande secours.

L'ÉMIR D'ORKENIE.

Auberon, que Mahomet le sauve!
t'en. Je m'en irai aujourd'hui, puisqu'il m'
commande.

AUBERON.

Que ce Mahomet qui gouverne tout
sauve, riche roi d'Oliferne! (Je te le dis) c
la part du roi, qui te somme.

L'ÉMIR D'OLIFERNE.

Auberon, tu peux dire au roi que j'y mè-
nerai tout mon empire; je n'y manquerais
pas pour le monde entier.

AUBERON.

Émir d'outre le Sec-Arbre, le roi d'Air,
Tranle et Arabie, pour la guerre des chré-
tiens, te demande ton concours prochain.

L'ÉMIR DU SEC-ARBRE.

Auberon, demain, de bien matin, je vous
mènerai cent mille paiens.

AUBERON.

Roi, que Mahomet sauve toi et ta maison!

LE ROI.

Et te bénisse, Auberon! Comment as-tu
fait?

AUBERON.

Certes, sire, j'ai tant éperonné par Arabie

* Des Orcades. Comme on le voit, nos ancêtres
n'étaient pas forts en géographie.

ter messe dessous cet Arbre-Sech; et puis l'Arbre
raverdira et portera feuille, et pour le miracle mains
Sarrazins et mains Juifs se convertiront à la loy
crestienne: et pour ce a-on l'Arbre à grant reverence
et le garde-on bien et chierement; et combien qu'il
soit sec, neantmoins il porte grans vertus; car qui en
porte un pou sur li il gariet de la cadula, du chinal,
et ne peut estre enfondez; et plusieurs autres vertus
y a, pour quoy on le tient vertueux et precieuz.

(Le Livre mesire Guillaume de Mandeville. Manu-
scrit du Roi n° 8392, fol. 157 verso.)

Ce passage se retrouve, quoiqu'un peu moins an-
long, dans l'édition de l'ouvrage de Jean de Mandeville.
Paris, par la veuve feu Jehan Trepperel et

Par Arrabe et par païenime
C'ainc si grant pule de le dime
N'eut nus roys de païens ensanle,
Comme il vient à toi, che me samble,
Conte et roy, et prinche et baron.

LI ROIS.

Va-t'en reposer, Auberon.

LI AMIRAUS DEL COINE.

Roys, d'Apolin et de Mahom
Te salu con tes liges hom,
Car venus sui à ten commant :
Je l' doi faire par estouvoir.

LI ROIS.

Biaus amis, vous faites savoir ;
Tous jours venés quant je vous mant.

LI AMIRAUS DEL COINE.

Rois, d'assés outre Pré-Noiron*,
La terre où croissent li ourton,
Sui venus pour vostre menache.
A grant tort jamais me harrés ;
Venus sui à cauchiers ferrés,
.Xxx. journées par mi glache.

LI ROIS.

Di, qui sont chil en chele rengue ?

Jehan Jehannot, sans date, in-4° (Bibliothèque Royale n. 1271); mais il n'est pas dans l'abrégé de cet ouvrage publié dans le *Recueil de divers voyages curieux faits en Tartarie, en Perse et ailleurs*. Leide, Pierre Vander Aa, 1729, in-4°, 2 volumes.

Voyez, pour de plus amples détails, la *Note supplémentaire au Roman du Comte de Poitiers*, que nous avons donnée, en deux feuillets, à la suite du *Roman de Mahomet*.

* C'est ainsi que l'on désignait l'emplacement où se trouve maintenant la basilique de Saint-Pierre de Rome :

Par .i. jor de l'Ascension
Est Constantins en Pré-Noiron,
Par devant le monastier Saint-Pere.

(*Roman du Comte de Poitiers*, Paris, Silvestre, 1831, p. 52, 53.)

Voici ce qu'on lit à ce sujet dans l'*Itinéraire de Rome*, article *Basilique de Saint-Pierre, au Vatican* : « On ne pouvait choisir un endroit plus célèbre pour élever le plus grand et le plus magnifique des temples. Il est placé dans l'ancien champ vatican, d'où il a pris sa dénomination : dans ce champ étaient le cirque et les jardins de Néron, où ce tyran fit le grand massacre des chrétiens mentionné par Ta-

et les pays idolâtres que jamais roi de païens ne rassembla le dixième de la grande population qui vient à toi, ce me semble, comte et rois, et priaces et barons.

LE ROI.

Va te reposer, Auberon.

L'ÉMR D'ICONIUM.

Roi, de par Apollon et Mahomet, je te salue comme ton homme-lige, car je suis venu à ton commandement : je dois le faire par obéissance.

LE ROI.

Bel ami, vous faites sagement ; vous venez toujours quand je vous mande.

L'ÉMR D'ICONIUM.

Roi, à cause de votre menace, je suis venu d'outre le Pré-Noiron, la terre où croissent les ourtons. Vous auriez grand tort de jamais me hair ; je suis venu avec des soldiers ferrés pendant trente journées au milieu des glaces.

LE ROI.

Dis, qui sont ceux-là en ce royaume ?

cite. Les corps de ces martyrs furent ensevelis par les fidèles dans une grotte placée tout près du rivage. Peu de temps après, l'apôtre saint Pierre ayant aussi été martyrisé, on croit que son corps fut transporté dans ce même cimetière par Marcel, son disciple. Dans la suite, le pape saint Anaclet fit ériger un oratoire sur le tombeau du saint apôtre. Constantin-le-Grand, en 306, éleva dans cet endroit, en mémoire du même apôtre, une basilique qui, d'après son dernier état, avant la construction de la nouvelle, était divisée en cinq nefes par un grand nombre de colonnes. » (*Itinéraire de Rome et de ses environs*, par A. Nibby, troisième édition, Rome, 1829, t. I, p. 476.)

Néron inspira de bonne heure une telle haine aux chrétiens que son nom fut donné, dans le moyen âge, au futur Antechrist, et à l'un des dieux que les trouvères attribuaient aux infidèles. Dans le *Roman de Renaud de Montauban* (manuscrit de l'Assemblée des belles-lettres françaises, in-folio, n° 244, folio verso) on lit cette rubrique : *Comment ung enchanteur, nommé Noiron, joua d'ars dyaboliques contre science de Maulgis à la requeste de l'empereur qui l'envoyé en estrange terre.*

Voyez, au reste, le *Roman de la Violette*, p. note 2; et notre *Charlemagne*, préface, p. lxxi.

LI AMIRAUS D'ORKENIE.
l'outre grise Wallengue,
li chien esquient l'or.
evés-vous forment amer,
vous fac venir par mer
vées de mon tresor.

LI ROIS.
ur, de vo paine ai grant per;
it ies-tu ?

LI AMIRAUS D'ORKENIE.
Roys, d'outre-mer,
terres ardans et caudes.
i mie vers vous escars,
vous amain .xxx. cars
de rubis et d'esmeraudes.

LI ROIS.
qui m'esgardes alec,
ies-tu ?

AMIRAUS D'OUTRE L'ARBRE-SEC.
D'outre l'A[r]bre-Sec.
i comment rien vous donroie,
n no pais n'a monnoie
s que pierres de mœlin.

LI ROIS.
, pour men dieu Mahommet!
ait avoir chis me pramet!
sai que jamais povres n'iere.
AMIRAUS D'OUTRE L'ARBRE-SEC.
ne vous mentirai rien ;
o pais emporte bien
hom .c. sols en s'aumoniere.

LI SENESCAUS.
ns que vo baron vous sont venu re-
,
ur maintenant les crestiens requerre.

LI ROIS.
l, par Mahom! ne leur faurra mais
;
ou mort ou pris, ou cachié de le terre.
enescal; dites-leur de par moi
atenant se mechent sagement en con-

LI SENESCAUS.
r, à tous ensamble vous di de par le roy
s alés fourfaire seur crestiene loy.
restiens confondre fustes-vous chi
lé;
il nous ont fourfait couvient estre
lé.

L'ÉMIR D'ORKENIE.

Sire, (ils viennent) d'outre grise Wallen-
gue, là où les chiens *esquient* l'or. Vous me
devez bien aimer, car je vous fais venir par
mer cent charges de navire de mon trésor.

LE ROI.
Seigneur, je prends grandement part * à
votre peine; et d'où es-tu ?

L'ÉMIR D'ORKENIE.
Roi, d'outre mer, d'une terre ardente et
chaude. Je ne suis pas chiche envers vous,
car je vous amène trente chars pleins de ru-
bis et d'émeraudes.

LE ROI.
Et toi qui me regarde là, d'où es-tu ?

L'ÉMIR D'OUTRE L'ARBRE-SEC.
D'outre l'Arbre-Sec. Je ne sais comment
je vous donnerais quelque chose, car en no-
tre pays il n'y a monnaie autre que pierres
de moulin.

LE ROI.
Othon, pour mon dieu Mahomet! quel
avoir celui-ci me promet! Je sais bien que
je ne serai jamais pauvre.

L'ÉMIR D'OUTRE L'ARBRE-SEC.
Sire, je ne vous mentirai en rien; en notre
pays un homme emporte bien cent sous en
son aumônière.

LE SÉNÉCHAL.
Roi, puisque vos barons vous sont venus
trouver, faites-leur maintenant attaquer les
chrétiens.

LE ROI.
Sénéchal, par Mahomet! la guerre ne leur
manquera plus; ils seront ou morts ou pri-
sonniers, ou chassés de la terre. Allez-y, sé-
néchal; dites-leur de par moi que mainte-
nant ils se mettent sagement en marche.

. SÉNÉCHAL.
Seigneurs, a tous ensemble vous dis de
par le roi que vous alliez faire du mal à la
loi chrétienne. Vous fâtes mandés ici pour

* Nous avons ainsi traduit parce que nous soup-
çonnons que Bodel a écrit *per* par égard pour la rime.

Alés-i maintenant, li roys l'a commandé.

(Or parolent tout.)

Alons, à Mahomet soïons-nous commandé!

LI CRESTIEN parolent.

Sains Sepulcres, aïe ! Seigneur, or du bien faire !

Sarrasin et païen viennent pour nous fourlaire.
Vés les armes reluire : tous li cuers m'en esclaire.

Or le faisons si bien que no proueche i paire.
Contre chascun des nos sont bien .c. par devise.

UNS CRESTIENS.

Seigneur, n'en doutés jà, vés chi vostre juise :
Bien sai tout i morrons el dame-Dieu serviche ;

Mais mout bien m'i vendrai, se m'espée ne brise.

Jà n'en garira .j. ne coiffe ne haubers.

Segneur, el Dieu serviche soit hui chascuns offiers !

Paradys sera nostres, et eus sera ynfers.

Gardes, alassanler, qu'il encontrent no fers.

UNS CRESTIENS, NOUVIAUS CHEVALIERS.

Seigneur, se je sui jones, ne m'aiés en despit ;

On a vèu souvent grant cuer en cors petit.

Je ferrai cel forcheur, je l'ai piecha eslit ;

Sachiés je l'ochirai, s'il anchois ne m'ochist.

LI ANGELES.

Seigneur, soïés tout asséur,

N'aiés doutanche ne pèur.

Messagiers sui Nostre-Segneur,

Qui vous metra fors de douleur.

Aïés vos cuers fers et creans

En Dieu. Jà pour ches mescreans,

Qui chi vous viennent à bandon,

N'aiés les cuers se séurs non.

Metes hardiement vos cors

Pour Dieu, car chou est chi li mors

Dont tout li pules morir doit

Qui Dieu aime de cuer et croit.

LI CRESTIENS.

Qui estes-vous, biau sire, qui si nous confortés,

Et si haute parole de Dieu nous aportés?

confondre les chrétiens ; il faut se venger du mal qu'ils nous ont fait. Allez-y maintenant, le roi l'a commandé.

(Maintenant tous parlent.)

Allons, soyons-nous en la garde de Mahomet!

LES CHRÉTIENS parlent.

Saint Sépulcre (donne-nous) aide ! Seigneurs, maintenant faites bien ! Sarrasins et payens viennent à nous pour nous faire du mal. Voyez les armes reluire : tout mon cœur en palpite d'allégresse. Maintenant conduisons-nous si bien que notre proueche y paraisse. Pour chacun de nous ils sont bien cent par compte.

UN CHRÉTIEN.

Seigneurs, n'en doutez pas, voici notre jugement ; bien sais que tous y mourront pour le service du seigneur Dieu ; mais je m'y vendrai bien cher, si mon épée ne se brise. Ni coiffe ni haubert n'en garantiront un seul. Seigneurs, que chacun soit offert aujourd'hui au service de Dieu ! Le paradis sera à nous, et à eux l'enfer. Ayez soin quand vous en viendrez aux mains, qu'ils rencontrent nos fers.

UN CHRÉTIEN, NOUVEAU CHEVALIER.

Seigneurs, si je suis jeune, ne me méprisez point ; on a vu souvent grand cœur en petit corps. Je frapperai ce brigand, je l'ai résolu depuis long-temps ; sachez que je l'occirai, s'il ne me tue auparavant.

L'ANGE.

Seigneurs, soyez tous en sécurité, n'ayez ni crainte ni peur. Messager suis de Notre Seigneur, qui vous mettra hors de doute. Ayez vos cœurs fermes et croyant en Dieu. Relativement à ces mécréans qui viennent ici sur vous, n'ayez au cœur que de la sécurité. Exposez hardiment vos corps pour Dieu, car c'est la mort dont tous ceux qui aiment Dieu et croient (en lui) doivent mourir.

LE CHRÉTIEN.

Qui êtes-vous, beau sire, qui nous réconfortez ainsi, et qui nous apportez si haute parole de Dieu ? Sachez que, si ce que v

chiés, se chou est voirs que chi nous re-
cordés,
seur recheverons nos anemis mortés.

LI ANGELES.

Angles sui à Dieu, biaux amis;
Pour vo confort m'a chi tramis.
Soies seur, car ens ès chiex
Vous a Diex fait sages esliex.
Alés, bien avés commenchié;
Pour Dieu serés tout detrenchié;
Mais le haute couronne arés.
Je m'en vois; à Dieu demourés.

LI AMIRAUS DEL COINE.

Segneur, je sui tous li ainnés,
Si ai maint bel conseil donnés:
Crées-moi, che sera vos preus.
Chevalier sommes esprouvé:
Se li crestien sont trouvé,
Gardés qu'il n'en escap .j. seus.

CIL D'ORKENIE.

Escaper, li fil à putain!
Je ferrai si le premerain....
Mais gardés que nus n'en estorge.

CIL DEL COINE.

Segneur, ne soies jà doutant
Que jou n'en ochie autretant
Con Berengiers soiera d'orge.

CIL D'ORKENIE.

Segneur tueour, entre vous
Ochirrés-les ore si tous
Que vous ne m'en lairés aucun.

CIL D'OUTRE L'ARBRE-SEC.

Veés ichi le gent haine.
Li chevalier Mahom, aie!
Férés, ferés tout de commun!

(Or turent li Sarrasins tous les crestiens.)

LI AMIRAUS D'ORQUENIE parole.

Segneur baron, acourés tost.
Toutes les merveilles de l'ost
Sont tout gas, fors de che caillif.
Ves chi .j. grant vilain kenu,
S'aoura .j. Mahommet cornu*;
Ochirrons-le, ou prenderons vif?

nous rapportez est vrai, nous recevrons de
pied ferme nos ennemis mortels.

L'ANGE.

Je suis ange de Dieu, bel ami; il m'a en-
voyé ici pour vous reconforter. Soyez pleins
de sécurité, car Dieu vous a fait sages d'é-
lite dans les ciens. Allez, bien avez com-
mencé; pour (la gloire de) Dieu vous serez
tous taillés en pièces; mais vous aurez la
haute couronne. Je m'en vais; adieu.

L'ÉMIR D'ICONIUM.

Seigneurs, je suis tout-à-fait l'aîné, et j'ai
donné maint bon conseil: croyez-moi, ce
sera votre avantage. Nous sommes chevaliers
éprouvés: si nous trouvons les chrétiens,
prenez garde qu'il n'en échappe un seul.

CELUI D'ORKENIE.

Échapper, les fils de p.....! je frapperai
tellement le premier..... Mais ayez soin
que nul n'en échappe.

CELUI D'ICONIUM.

Seigneurs, ne doutez pas que je n'en tue
autant que Bérenger sciera d'orge.

CELUI D'ORKENIE.

Seigneurs tueurs, entre vous vous les tue-
rez tous de manière à ne m'en laisser aucun.

CELUI D'OUTRE L'ARBRE-SEC.

Voici la nation odieuse. A l'aide, cheva-
liers de Mahomet! Frappez, frappez tous en-
semble!

(Alors les Sarrasins tuent tous les chrétiens.)

L'ÉMIR D'ORKENIE parle.

Seigneurs barons, accourez vite. Toutes les
merveilles de l'armée ont péri, à l'exception
de ce misérable. Voici un grand vilain chenu,
il adore un Mahomet cornu*; le tuerons-nous
ou le prendrons-nous vivant?

quelques-uns de ceux qui commercent en vieux cui-
vre. Voyez *Dissertations sur l'histoire ecclésiastique
et civile de Paris*, t. II, p. 169, 170; le *Dictionnaire
étymologique de Ménage*, à la fin du mot *Médaille*,
et celui de Trévoux, à *Mahon*.

* Allusion à la mitre de saint Nicolas.

Cotant on le voit, on appelait ainsi les idoles dans
le moyen-âge. On nommait aussi *Mahon* le cuivre
et composaient les vieilles médailles que l'on
trouvait en terre, et dont l'on regardait sans doute
les figures comme étant celles des divinités païennes.
Mahon, dit l'abbé Lebeuf, est encore usité parmi

CIL D'OLIFERNE.

Nen ochirrons mie, par foy!
Ains le menrons devant le roy,
Pour merveille, che te promet.
Lieve sus, vilain, si t'en vien.

CIL DU SEC-ARBRE.

Segneur, or le tenés moult bien,
Et je tenrai le Mahommet.

LI ANGELES.

A ! chevalier qui chi gisiés,
Com par estes bon euré !
Comme or ches euvres despisiés
Le mont où tant avés duré !
Mais pour le mal k'éu avés,
Mien ensiant, très bien savés
Quels biens chou est de paradys,
Où Diex met tous les siens amis.
A vous bien prendre garde doit
Tous li mons et ensi morir,
Car Dieus mout doucement rechoit
Chiaus qui o lui voelent venir.
Qui de bon cuer le servira
Jà se paine ne perdera,
Ains sera ès chieus couronnés
De tel couronne comme avés.

LI PREUDOM.

Sains Nicolais, dignes confès,
De vostre home vous prende pès ;
Soiés-me secours et garans ;
Bons amis Dieu, vrai conseilhere,
Soiés pour vostre home veilliere ;
Si me wardés de ches tirans.

LI ANGELES.

Preudom qui si ies efferés,
Soies en Dieu preus et senés ;
Se t'enmainnent chist traitour,
N'aies paour, con nul paour ;
En dame-Dieu soies bien chiers,
Et en saint Nicolai après ;
Car tu aras sen haut confort,
S'en foy te voit séur et fort.

LI AMIRAUS DEL COINE.

Rois, soies plus liés c'onques mais,
Car te guerre avons mis à pais.
Par no avoir et par no sens
Mort sont li larron, li cuivert,
Si que li camp en sont couvert
A .iiij. lieues en tous sens.

LI ROIS.

Segneur, moult m'avés bien servi ;

CELUI D'OLIFERNE.

Par (ma) foi ! nous ne le tuerons pas, mais
nous le mènerons devant le roi, qui s'en
émerveillera, je te le promets. Lève-toi, vi-
lain, et viens-t'en.

CELUI DE L'ARBRE-SEC.

Seigneurs, tenez-le bien, et (moi) je tien-
drai le Mahomet.

L'ANGE.

Ah ! chevaliers qui gisez ici, combien vous
êtes heureux ! combien maintenant vous mé-
prisez le monde où vous avez tant vécu !
Mais pour le mal qu'avez eu, à mon escient,
très-bien savez quel bien c'est que paradis,
où Dieu met tous ses amis. Tout le monde doit
bien faire attention à vous et mourir ainsi,
car Dieu reçoit très-doucement ceux qui
veulent venir avec lui. Celui qui de bon
cœur le servira ne perdra jamais sa peine,
mais sera couronné dans les cieus d'une cou-
ronne telle que vous l'avez.

LE PRUD'HOMME.

Saint Nicolas, digne confesseur, pren-
soin de votre homme ; soyez-moi secours
et propice ; bon ami de Dieu, vrai conseil-
leux, veillez pour votre homme ; gardez-moi
ces bourreaux.

L'ANGE.

Prud'homme qui es si effaré, pense à
Dieu et sois preux et sensé ; si ces traîtres
t'emmènent, n'aie peur qu'on ne te tue ;
mets ta confiance en Dieu, puis en saint Ni-
colas ; car tu auras sa haute protection, s'il te
voit ferme et fort dans la foi.

L'ÉMIR D'ICONIUM.

Roi, sois joyeux plus que jamais, car
nous avons terminé la guerre. Par nos for-
ces et notre sagesse, les larrons, les coquins
sont morts, en sorte que les champs en sont
couverts dans l'espace de quatre lieues en
tous sens.

LE ROI.

Seigneurs, vous m'avez très-bien servi ;

**Mais ainc mais tel vilain ne vi
Comme je voi illeuc, à destre,
De chele cocue grimuche,
Et de che vilain à l'aumuche,
Me devisés que che puet estre.**

LI SENESCAUS.

**Roys, pour merveilles esgarder,
Le t'avons fait tout vif garder;
Or oies dont il s'entremet :
A genous le trouvai ourant,
A jointes mains et en plourant,
Devant son cornu Mahomet.**

LI ROIS.

Di va, vilains, se tu i crois.

LI PREUDOM.

**Oïl, sire, par sainte crois !
Drois est que tous li mons l'aourt.**

LI ROIS.

Or me di pour coi, vilains lais.

LI PREUDOM.

**Sire, chou est sains Nicolais,
Qui les desconsilliés secourt;
Tant sont ses miracles apertes:
Il fait r'avoir toutes ses pertes;
Il r'avoie les desvoïés,
Il rapele les mescreans,
Il ralume les non-voians,
Il resuscite les noïiés;
Riens, qui en se garde soit mise,
N'iert jà perdue ne maumise,
Tant ne sera abandonnée;
Non se chis palais ert plain d'or,
Et il géust seur le tresor :
Tel grasse li a Diex donnée.**

LI ROIS.

**Vilain, che sarai-jou par tans;
Ains que de chi soie partans,
Tes Nicolais iert esprouvés :
Mon tresor commander li voeil ;
Mais se g'i perc nis plain men œil,
Tu seras ars ou enroués.
Senescal, maine-le à Durant,
Men tourmenteour, men tirant;
Mais garde qu'il soit fers tenus.**

LI SENESCAUS.

**Durant, Durant, œvre le chartre;
Te aras jà ches piaus de ma[r]tre;**

DURANS.

A foi ! mau soïés-vous venus !

mais jamais je ne vis vilain pareil à celui que je vois là , à droite. Cette singulière grimace, ce vilain à l'aumusse, dites-moi ce que ce peut être.

LE SÉNÉCHAL.

Roi , pour te faire voir une merveille , nous l'avons fait garder vivant. Maintenant apprends ce qu'il fait : je le trouvai priant à genoux , à mains jointes et en pleurant , devant son Mahomet cornu.

LE ROI.

Dis, vilain, y crois-tu ?

LE PRUD'HOMME.

Oui, sire, par la sainte croix ! il est juste que tout le monde le prie.

LE ROI.

Dis-moi donc pourquoi, vilain laid.

LE PRUD'HOMME.

Sire, c'est saint Nicolas, qui secourt les affligés ; ses miracles sont bien clairs : il répare (à celui qui l'invoque) toutes ses pertes, il remet les égarés dans leur chemin, il rappelle (à Dieu) les mécréans, rend la vue aux aveugles, ressuscite les noyés ; une chose, si elle est confiée à sa garde, ne sera ni perdue ni détériorée, quelque exposée qu'elle soit ; (il en serait de même) si ce palais était plein d'or, et qu'il fût couché sur le trésor : telle est la grâce que Dieu lui a donnée.

LE ROI.

Vilain, je saurai ceci tantôt ; avant que je parte d'ici, ton Nicolas sera mis à l'épreuve : je veux lui recommander mon trésor ; mais si j'y perds même ce que pourrait contenir mon œil, tu seras brûlé ou tu subiras le supplice de la roue. Sénéchal, mène-le à Durand, mon tourmenteur, mon bourreau ; mais fais attention à ce qu'il soit tenu dans les fers.

LE SÉNÉCHAL.

Durand, Durand, ouvre la prison ; tu auras ces peaux de martre.

DURAND.

Par ma foi ! à la male heure soyez-vous venu !

LI PREUDON.

Sire, con vo machue est grosse !

DURANS.

Entres, vilains, en cele fosse ;
 Aussi estoit li chartre seule.
 Jamais, tant que soies mes bailles,
 N'ierent huisuses mes tenailles,
 Ne que tu aies dent en geule.

LI ANGELES.

Preudons, soies joians, n'aies nule paour ;
 Mais soies bien creans ens ou vrai Sauveour

Et en saint Nicolai,
 Que jou de verité sai
 Que sen secours aras ;
 Le roy convertiras,
 Et ses barons metras
 Fors de leur fole loy,
 Et si tenront le foy
 Que tiennent crestien ;
 De cuer vrai croi saint Nicolai.

LI SENESCAUS.

Sire, il est en le cartre mis.

LI ROIS.

Or, senescaus, biaux dous amis,
 Tous mes tresors, canques j'en ai,
 Vœil que il soient desouvert,
 Et huches et esclin ouvert ;
 Si metès sus le Nicolai.

LI SENESCAUS.

Sire, vo commandise est faite ;
 N'i a mais ne serjant, ne gaite ;
 Or poès dormir asséur.

LI ROIS.

Voire, foi que doi Apolin !
 Mais se je pere j. estrelin,
 Avoir puet li vilains pœur ;
 Trop se puet en son Dieu fier.
 Or faites tost mon ban crier,
 Je vœil qu'il soit par tout séu.

LI SENESCAUS.

Or chà, Connart, crie le ban,
 Que li tresors est à galan (sic) ;
 Mout est bien à larrons kéu.

CONNART LI CRIERES.

Oïés, oïés, segneur trestout ;
 Venés avant, faites-me escout :
 De par le roi, vous fai savoir
 C'à son tresor n'à son avoir
 N'aro jamais ne clef ne serre.
 Tout aussi comme à plaine terre

LE PRUD'HOMME.

Sire, comme votre massue est grosse !

DURAND.

Entre, vilain, en cette fosse ; aussi bien
 prison était vide. Jamais, tant que tu seras
 sous ma garde, et que tu auras dent en
 gueule, mes tenailles ne seront oisives.

L'ANGE.

Prud'homme, sois joyeux, n'aie aucun
 peur ; mais crois fermement au vrai Sau-
 veur et à saint Nicolas, car je sais en vé-
 rité que tu auras son secours ; tu converti-
 ras le roi, et tu tireras ses barons hors de
 leur folle loi, et ils embrasseront la foi que
 tiennent les vrais chrétiens ; crois d'un cœur
 sincère en saint Nicolas.

LE SÉNÉCHAL.

Sire, il est mis en prison.

LE ROI.

Maintenant, sénéchal, beau doux ami,
 je veux que tous mes trésors, tout ce que
 j'en ai, soient découverts, et que mes hu-
 ches et mes coffres soient ouverts ; mettez
 dessus le Nicolas.

LE SÉNÉCHAL.

Sire, votre commandement est fait ; il n'y
 a plus ni valet ni sentinelle : maintenant
 vous pouvez dormir en sécurité.

LE ROI.

En vérité, (par là) foi que je dois à Apo-
 lon ! mais si je perds un esterlin, le vilain de-
 vra avoir peur ; il se fie sans doute trop en
 son Dieu. Maintenant faites vite crier mon
 ban, je veux qu'il soit su partout.

LE SÉNÉCHAL.

Or chà, Connart, crie le ban, que le trésor
 est à la merci du premier venu ; c'est très-
 bien tombé pour les voleurs.

CONNART LE CRIEUR.

Oyez, oyez tous, seigneurs ; venez en
 avant, écoutez-moi : de par le roi, je vous fai
 savoir qu'à son trésor ni à ses richesses
 n'y aura jamais ni clef ni serrure. Tout aussi
 comme en pleine terre le peut-on trouver,
 ce me semble ; et que celui qui le peut en-

Le puet-on trouver, che me sanle;
Et qui le puet embler, si l'emble;
Car il ne le garde mais nus,
Fors seus uns Mahomès cornus,
Tous mors, car il ne se remue.
Or sois honnis qui bien ne hue!

LI TAVERNIERS.

Caignet, nous vendons moult petit;
Va, se di Raoul que il crit
Le vin : le gent en sont saoul.

CAIGNÈS.

Or chà ! si crierés, Raoul;
Le vin aforé de nouvel,
Qui est d'Aucheurre, à plain tonnel.

CONNARS.

Qu'est che musars ? que veus-tu faire ?
Veus-me-tu tolir mon affaire ?
Sié cois, car envers moi mesprends.

RAOULÈS.

Qui ies-tu, qui le me deffens ?
Di-moi ton non, se Diex te gart.

CONNARS.

Amis, on m'apele Connart;
Crieres sui par naïté
As eskievin de la chité.
.Lx. ans a passés et plus
Que de crier me sui vescu.
Et tu, con as non, je te pri?

RAOULÈS.

J'ai non Raouls, qui le vin cri;
Si sui as homes de le vile.

CONNARS.

Fui, ribaus, lai ester te gille,
Car tu cries trop à bas ton;
Met jus le pot et le baston,
Car je ne te pris un festu.

RAOULS.

Qu'est-che, Connart ? boutes-me-tu ?

CONNARS.

Où, pour poi je ne te frap;
Met jus le pot et le hanap,
Si me claime le mestier quite.

RAOULS.

Oùés, quel lecherie a dite !
Qui me rève crier no t'orne.
Connart, or ne fai pas le prorne,
Que tu n'aies ton peléic.
Tous jours sont li connart batit,
Et n'ierent liet s'on ne les bat.

ver, l'enlève; car personne ne le garde, si-
non un Mahomet cornu, tout-à-fait mort,
car il ne se remue. Or, honni soit qui bien
ne crie!

LE TAVERNIER.

Caignet, nous vendons très-peu; va, dis à
Raoul qu'il crie le vin : les gens en sont
soûls.

CAIGNET.

Or ça ! vous crierez, Raoul, le vin frat-
chement percé, qui est d'Auxerre, à plein
tonneau.

CONNART.

Qu'est-ce que c'est que ce musard ? Que
veux-tu faire ? Veux-tu m'enlever mon af-
faire ? Reste coi, car tu agis mal envers moi.

RAOULET.

Qui es-tu, pour me le défendre ? Dis-moi
ton nom, et que Dieu te garde !

CONNART.

Ami, l'on m'appelle Connart; je suis de
naissance crieur aux échevins de la cité. Il
y a soixante ans passés et plus que j'ai vécu
de crier. Et toi, comment es-tu nommé, je te
prie ?

RAOULET.

J'ai nom Raoul, je crie le vin, et suis aux
hommes de la ville.

CONNART.

Fuis, ribaud, mets un terme à ta fourbe-
rie, car tu cries d'un ton trop bas; dépose
le pot et le bâton, car je ne te prise un fétu.

RAOUL.

Qu'est-ce, Connart ? me pousse-tu ?

CONNART.

Oui, peu s'en faut que je ne te frappe;
dépose le pot et le hanap, et laisse-moi le
métier sans contestation.

RAOUL.

Écoutez, quelle insolence il a proférée !
Celui qui me requiert de crier ne se soucie
pas de toi. Connart, à cette heure ne fais pas
le rodомont, (pour) que tu n'aies pas ta vo-
lée. Toujours les connards sont battus, ja-
mais ils n'auront joie si l'on ne les bat.

CAIGNÈS.

Sire, Raoulès se combat,
Il et Connars, pour le mestier.

LI TAVRENIERS.

Ho, ho ! seigneur, che n'a mestier :
Sié cois, Raoul, et tu, Connart ;
Si vous metés en mon esgart,
Vous i gaengnerés andoi.

RAOULÈS.

Jou l'otroi bien.

CONNARS.

Et jou l'otroi,
Se jou tout perdre le devoie.

LI TAVRENIERS.

Certes, ains irai droite voie :
De le vile ait chascuns sen ban.
Connart, tu crieras le ban,
S'iers au roi et as eskievins ;
Et Raouls crierà lès vins,
Si prendera au mains son vivre.
Pour chour, se Raoulès s'enivre,
Ne voel pas c'on vers lui mesprendre :
Va, Raoulet, si li amende ;
Ne voeil pas qu'il i ait discorde.

RAOULÈS.

Tenés, Connart, par non d'acorde ;
L'uns se doit en l'autre fier.

CONNARS.

Pais en est, va ten vin crier.

RAOULÈS.

Le vin aforé de nouvel,
A plain lot et à plain tonnel,
Sage, bevant, et plain et gros,
Rampant comme escuireus en bos,
Sans nul mors de pourri ne d'aigre ;
Seur lie court et sec et maigre,
Cler con larme de pecheour,
Croupant seur langue à lecheour :
Autre gent n'en doivent goustier !

PINCEDÉS.

Adont en doi-je bien goustier,
Puis qu'il est tailliés à no moy ;
Mains lechiere* en bevera de moy,
Car je l'ai tous jours à coustume.

RAOULÈS.

Vois con il mengue s'escume,
Et saut et estinchele et frit :

* Telle est la véritable signification de ce mot, qui n'a jamais voulu dire *degrader*, comme cela se lit

CAIGNET.

Sire, Raoulet et Connart se battent pour le métier.

LE TAVERNIER.

Oh, oh ! seigneurs, ce n'est pas nécessaire
sois coi, Raoul, et toi, Connart ; mettez-vous
à mon service, vous y gagnerez tous deux

Je le veux bien.

CONNART.

Et moi aussi, quand même je devrais tout
perdre.

LE TAVERNIER.

Certes, mais j'irai le droit chemin : que
chacun tienne sa charge de la ville. Con-
nart, tu crieras le ban, et tu seras au roi et
aux échevins ; quant à Raoul, il crierà les
vins, et à ce métier il gagnera au moins sa
vie. Si Raoulet s'enivre, je ne veux pas que
pourcela l'on méfasse à son égard : va, Raou-
let, fais-lui réparation ; je ne veux pas qu'il y
ait discorde.

RAOULET.

Tenez, Connart, comme gage de bon ac-
cord ; l'un se doit fier à l'autre.

CONNART.

La paix est rétablie, va crier ton vin.

RAOULET.

Le vin nouvellement percé, à plein lot et
à plein tonneau, d'un bon goût, agréable
à boire, franc et gros, coulant comme eau-
reuil en (un) bois, sans goût de pourri ni d'a-
igre ; sec et maigre, il court sur lie, clair
comme larme de pécheur, s'arrêtant sur la
langue du gourmet : autres gens n'en doi-
vent goûter !

PINCEDÉ.

Alors j'en dois bien goûter, puisqu'il est
taillé à notre mesure ; le gourmet en boira
moins que moi, car je l'ai toujours en cou-
tume.

RAOULET.

Vois comme il mange son écume, comme
il saute, étincelle et fretille : tiens-le un peu

dans la note 18, p. 29, du *Roman de Paris le Doyen*

Tien-le seur le langue .j. petit,
Si sentiras jà outre vin.

PINCEDÉS.

Hé, Diex ! c'est chi blés de Henin !
Comme il conroie bien .j. homme !

CLIKÈS.

Or chà, Pinchedé, willecomme !
Aussi estoie-je tous seus.

PINCEDÉS.

Certes, Cliquet, entre nous .ij.
Avons mainte fois but ensanle.

CLIKÈS.

Pinchedé, du vin que te sanle ?
G'i ai jà descarquiet me ware.

PINCEDÉS.

Tant qu'il soit deseure le bare,
Ne quier jamais passer le voie.

CLIKÈS.

Bevons .j. denier, toute voie ;
Saque-nous demi-lot, Caignet.

CAIGNÈS.

Sire, car contés à Cliquet,
Ains qu'il commenc nouvel escot.

LE TAVERNIERS.

Cliquet, tu devoies .j. lot,
Et puis .j. denier de ton gieu,
Et .iij. partis pour le courlieu :
Che sont .v. deniers, poi s'en faut.

CLIKÈS.

.V. denier soient, ne m'en chaut ;
Ainc ostes ne me trouva dur.

LE TAVERNIERS.

Caignet, or le sache tout pur
Pour Pinchedé qui venus est.

CAIGNÈS.

Par foi ! chi a povre conquest ;
Car nous n'i gaignerons waires.

CLIKÈS.

Caignet, honnis soit or vos traïres,
Et qui si faussement le sache !
Que quiert si souvent à saint Jake
Mons qui le gent escorche et poile ?

sur ta langue, et tu sentiras un fameux vin.

PINCEDÉ.

Eh, Dieu ! c'est ici blé de Hénin ! comme
il arrange bien un homme !

CLIQUET.

Or çà, Pincedé, sois le bien-venu ! Aussi
bien étais-je tout seul.

PINCEDÉ.

Certes, Cliquet, entre nous deux nous
avons souvent bu ensemble.

CLIQUET.

Pincedé, que te semble du vin ? Pour lui
je me suis déjà débarrassé de mes nippes.

PINCEDÉ.

Tant qu'il sera sur la barre, je ne me
soucie pas de passer mon chemin.

CLIQUET.

Buvons un denier toutefois ; tire-nous
demi-lot, Caignet.

CAIGNET.

Sire, comptez avec Cliquet, avant qu'il
commence nouvel écot.

LE TAVERNIER.

Cliquet, tu devais un lot, et puis un de-
nier de ton jeu, et trois parties pour le cour-
rier : ce sont cinq deniers, peu s'en faut.

CLIQUET.

Cinq deniers soit, il ne m'importe ; ja-
mais hôte ne me trouva dur.

LE TAVERNIER.

Caignet, à cette heure tire-le tout pur
pour Pincedé, qui est venu.

CAIGNET.

Par (ma) foi ! il y a ici pauvre conquête ;
car nous n'y gaignerons guère.

CLIQUET.

Caignet, honni soyez-vous de tirer à
aussi fausse mesure ! Que demande si sou-
vent à saint Jacques un homme qui écorche
et dépouille les gens ?

* Voici un autre exemple de ce mot, que nous
avons déjà vu :

Cil qui mainte chose et toloite
S'en est en fessier droit alex
Où li hacons estoit boutes ;
A son col le moine leva,

En la taverne le porta.
Chascun li crie : *l'illecomme* !
Et cil a gité jus sa some, etc.

(Du *Segretain moine*, v. 594. *Fabliaux et Contes*,
édition de Méon, t. I, p. 262.)

PINCEDÉS.

Donnes-li boire, viaus, Cliquet?

CLIKÈS.

Vois comme il fait le velouset !
 Boi, Rasoir, bien t'est avenu ;
 Encor n'avons-nous plus venu,
 Au premier caup nous as r'atains.

RASOIRS.

Ha! certes, segneur, c'est del mains ;
 S'il en fussent venu .x. lot,
 N'eskievasse-jou vostre escot.
 Sommes-nous ore à racointier ?
 Caignet, or sache un lot entier ;
 Se Dieu plaist, bien sera rendu.

CLIKÈS.

Rasoirs a son asne vendu,
 Qui si fierement rueve traire.

RASOIRS.

Par foi ! je ne saroie el faire :
 Bevons assés, bien sera saus ;
 Se nous deviens chaiens .xx. saus,
 Ne sui-je gaires esmaies
 Que l'ostes n'en soit bien paiés
 Ains demain jour, s'il s'i embat.

PINCEDÉS.

Par foi ! chis a songiet escat,
 Qui si parole fierement.

RASOIRS.

Tproupt, tproupt, bevons hardiem ;
 Ne faisons si le coc emplit.

CLIKÈS.

Rasoirs, nous avommes tant but
 Que no drapel en demouront.

RASOIRS.

Tenés, Cliquet, .v. deniers sont :
 Trois de ches vin, et devant .ij.

PINCEDÉS.

Est-il tout purs ? si t'ait Diex !

CAIGNÈS.

Où, foi que je doi saint Jake !

CLIKÈS.

Purs est, en nevoire me vague ;
 Tien, boi, saches mon que tu vens.
 Tenés, Rasoir, par uns couvens
 Que ne tenistes tel auwen.

RASOIRS.

Cliquet, verse vin à lagan ;
 S'assierons de che nouvel.
 Il en a encore ou tonnel,
 Et nous finerons bien chaiens.

PINCEDÉ.

Donne-lui à boire, veux-tu, Cliquet?

CLIKET.

Vois comme il fait le *velouset* ! Bois, Rasoir, bien t'est-il advenu ; nous n'avons encore rien fait venir de plus, au premier coup tu nous as r'atteints.

RASOIR.

Ah! certes, seigneurs, c'est le moins; s'il en fût venu dix lots, je n'esquiverais pas votre écot. Sommes-nous maintenant pour régler? Caignet, à présent tire un lot entier; s'il plaît à Dieu, il sera bien rendu.

CLIKET.

Rasoir a vendu son âne, qui demande tant à tirer.

RASOIR.

Par (ma) foi! je ne saurais faire autre chose: buvons notre soûl, ce sera bien payé; si nous devions céans vingt sous, je ne suis guère embarrassé d'en bien payer l'hôte avant le jour de demain, s'il le veut.

PINCEDÉ.

Par (ma) foi! celui-ci a songé butin pour parler d'une manière si résolue.

RASOIR.

Tproupt, tproupt, buvons hardiment; ne faisons pas le coq mouillé.

CLIKET.

Rasoir, nous avons tant bu, que nos habits en resteront (en gage).

RASOIR.

Tenez, Cliquet, il y a cinq deniers: trois de ce vin, et deux d'aparavant.

PINCEDÉ, à Caignet.

Est-il tout pur? que Dieu t'aide!

CAIGNET.

Oui, (par la) foi que je dois à saint Jacques!

CLIKET.

Il est pur. Tiens, bois, tire bien ce que tu vends. Gagez, Rasoir, que vous n'êtes (jamais) telle aubaine.

RASOIR.

Cliquet, verse du vin à plein verre; nous essayerons de ce nouveau. Il y en a encore dans le tonneau, et nous finirons bien ici.

PINCHEDÉS.

Rasoir, as-tu mengié herens?
Tu en as bien te part beue.

RASOIRS.

Ains a trouvé capekéue
Pinchedé, el sai par mes iex.

PINCEDÉS.

Tproupt, tproupt, où que soit passé, Diex!
Verse con se che fust cervoise*.
Rasoir, nons comprenons vo ricoise
Qui ne nous est mie commune.
Vous fustes anuit à la brune,
S'estes ore seur vos gaveles.

RASOIRS.

Non sui, voir; ains sai tès nouveles
Dont grans biens nous porra venir.

PINCEDÉS.

Dont porriés-vous bons devenir,
S'on i pooit mettre les mains?

CLIKÈS.

Or, bevons plus, si parlons mains,
Car recouvrées sont nos pertes:
Les granges Dieu sont aouvertes,
Ne puet muer ne soions rique;
Car au tresor le roi d'Aufrique,
A coupe n'a hanap n'a nef,
N'a mais ne serrure ne clef,
Ne serjant qui le gart nule eure;
Ains gist uns Mahommès deseure,
Ne sai ou de fust ou de pierre.
Jà par lui n'en ora, espiere,
Li rois, s'on li taut tout ou emble.
Ancui irons tout .iiij. ensamble,
Quant nous sarons qu'il en crt eure.

PINCEDÉS.

Est-che voirs? que Diex te sekeure!

RASOIRS.

Est voirs, oïl, par saint Jehan!

PINCEDÉ.

Rasoir, as-tu mangé des harengs?
Bien bu ta part.

RASOIR.

Mais Pincédé a trouvé *chape-chu*
sais par mes yeux.

PINCEDÉ.

Tproupt, tproupt, en quelque
qu'il soit passé, Dieu! verse comme
tait de la bière. Rasoir, nous payon
richesse, qui ne nous est pas commun
fûtes aujourd'hui à la brune, mais
vous êtes sur vos javelles**.

RASOIR.

Non, vraiment; mais je sais des n
dont grand bien nous pourra venir.

PINCEDÉ.

Vous pourriez donc devenir bon,
pouvait mettre les mains?

CLIKUET.

Maintenant, buvons davantage et
moins, car nos pertes seront réparées.
granges de Dieu sont ouvertes, nous
vons manquer d'être riches; car si
du roi d'Afrique, à ses coupes, ses
ses vaisseaux (à boire), il n'y a plus
rare ni clef, ni valet qui les garde
heure; mais un Mahomet est couché
sus, je ne sais (s'il est) de bois ou de
Jamais le roi, j'espère, ne saura par
lui vole ou emporte tout. Aujourd'hui
nous y rendrons tous trois ensemble
nous saurons qu'il en est temps.

PINCEDÉ.

Est-ce vrai? que Dieu te secoure!

RASOIR.

Oui, c'est vrai, par saint Jean!

* L'usage des liqueurs faites avec de la drèche est d'une haute antiquité parmi les nations germaniques. Tacite (*Germania*, cap. xxiii) observe des Germains: *Potus humor ex hordeo aut frumento, in quamdam similitudinem vini corruptus*. Plin. (liv. xxii, chap. 82) nous apprend que de son temps on se servait dans les Gaules de la *cerevisia*. Chez les Anglo-Saxons, les boissons en usage étaient l'ale (*calu*, Beowulf, v. 1531, etc. Islandais, *aitl*. Samundar Edda, vol. II, lexic. in voc. Dansois, *el*), la bière (*biar*), et l'hydromel (*medo*). Toutes ces boissons

étaient aussi communes dans le nord de la France, surtout l'ale, qu'on nommait *Goudale* (goutale), qui a donné naissance à notre mot *godaille*. Au reste, le Glossaire de du Cange, et le supplément de dom Carpentier, au mot *Cerevisia*, et l'*Histoire de la vie privée des Français*, par d'Aussay. A Paris, de l'imprimerie de M. Pierres. M.DCC.LXXXII, in-8°, t. II, p. 306.

** Probablement vous êtes ivre, comme maintenant parmi le peuple: Vous êtes vigne du Seigneur.

Car j'en oi crier le ban ,
Qu il n'iert jamais hom qui le gart ;
Mais qui en puist avoir, s'en ait.
Gardés s'on puet chi sus acroire.

CLIKÈS.

Verse, Pincédé, fai-li boire ;
Il a bien dit une buvée.
Tien, Rasoir, et une levée
Te doins, quant me verras juer,
Que jà ne m'en quier remuer.
Toute li premiere soit tieue ;
Se l' pren, quel eure que je gieue,
Que jà ne te l' quier eskiever.

PINCEDÉS.

Or m'en souvient. Qui vient juer ?

CLIKÈS.

Pincédé, hocherons as crois ?

RASOIRS.

Mais à le mine, entre nous .iiij. ;
Seur che gaaing a bonne estraine.

PINCEDÉS.

Biaus ostes, preste-me une onzainne ;
Si devrai .xvij. par tout.

LI TAVRENIERS.

Tu mesprends.

PINCEDÉS.

De combien ?

LI TAVRENIERS.

De mout ;
S'ai paour qu'il ne t'en meskieche.

PINCEDÉS.

Or contes dont chascune pieche.

LI TAVRENIERS.

Ten premier lot, che surent .iiij.

PINCEDÉS.

Bé ! voire.

LI TAVRENIERS.

Et puis un de l'otroi,
Et les .iiij. partis de la perte :
Sanle-vous che raison aperte ?

PINCEDÉS.

Che sont .v., se je vœil encore ;
Et .xi. m'en presterés ore :
.Xvij. sont, vient bien chis contes ?

CLIKÈS.

Pincédé, warde que t'empruntes ;
Che pués-tu bien de fi savoir

ouïs crier le ban , qu'il n'y aura jamais per-
sonne qui le garde (le trésor) ; mais que ce-
lui qui pourra en avoir, en ait. Voyez si on
peut faire crédit là-dessus.

CLIKUET.

Verse, Pincédé, fais-le boire ; il a bien
tenu un propos d'ivrogne. Tiens, Rasoir,
et je te donne une levée, quand tu me ver-
ras jouer, car je ne me soucie pas de bou-
ger d'ici. Que toute la première soit tienne ;
prends-la, à quelque heure que je joue, car
je ne cherche pas à éviter de te la faire ga-
gner.

PINCEDÉ.

Il m'en souvient maintenant. Qui vient
jouer ?

CLIKUET.

Pincédé, jouerons-nous aux crois ?

RASOIR.

(Non,) mais à la mine entre nous trois ;
sur ce gain il y a bonne étrene.

PINCEDÉ.

Bel hôte, prête-moi une onzaine ; je de-
vrai dix-sept en tout.

LE TAVERNIER.

Tu te trompes.

PINCEDÉ.

De combien ?

LE TAVERNIER.

De beaucoup ; et j'ai peur qu'il t'en arrive
malheur.

PINCEDÉ.

Or compte donc chaque pièce.

LE TAVERNIER.

Ton premier lot, ce fut trois.

PINCEDÉ.

Eh ! en vérité.

LE TAVERNIER.

Et puis un de l'otroi, et les trois parties
de la perte : ceci vous semble-t-il un compte
clair ?

PINCEDÉ.

Ce sont cinq, si je veux encore ; et vous
m'en prêterez onze maintenant : cela fait
dix-sept, ce compte va-t-il bien.

CLIKUET.

Pincédé, regarde ce que tu empruntes ; tu

est ici pour exprimer l'action d'agiter d'abord la
pièce de monnaie dans la main.

* Probablement à crois ou pils. Le mot *hacher*

PINCHEDÉ.

Rasoir, as-tu mengié hierens ?

Tu en as bien te part les

RASOIR.

Ains a trouvé capel.

Pinchedé, el se

T'proupt. t'proupt.

Verse come

Rasoir, t.

Qui ne

Vous le

S'est

avoir que je voudrai avoir

es très serré dans ta cape, j'ai p

se ne t'échappe avant que tu sortes

RASOIR.

PINCEDÉ.

lôte, hôte, nous savons le contraire
œur git en autre lieu ; nous avons bu c
eniers, jouons-les tous, auparavant aux c

CLIQUET.

Qui en a ?

PINCEDÉ.

J'en ai de carrés, d'une *vergue*, droits
communs.

CAIGNET.

Jamais il n'en viendra un des vôtres ; c
cela ne vous chagrine pas, Cliquet.

CLIQUET.

Cela ne me fait aucune peine. Venez ici, C
gnet. Caignet, sais-tu ce que tu feras ? Tie
tu nous prêteras ces dés ; et prends bien
jeu ce qui te revient : il peut échoir te
aventure que tu t'en trouveras mieux, j
ma tête !

CAIGNET.

Cliquet, j'en viendrai bien à bout.

PINCEDÉ.

Dites, Cliquet, et vous, Rasoir, voule
vous acquitter le prix de ce vin, ou nous jou
rons à qui le paiera ?

RASOIR.

Mais que celui qui en peut avoir (c
points), en aie ; et que celui qui a le moie
le paie en entier.

CLIQUET.

Caignet, et que Dieu te donne la tou
prêtez-nous maintenant vos dés.

CAIGNET.

Tenez, Rasoir, et regardez : je les fis t
ler par échevins.

RASOIR.

A ce coup que tout le vin soit joué, c
nous y mettrions jusqu'à demain.

PINCEDÉ.

Que chacun jette donc devant la main.

RASOIR.

Je l'octroie.

CLIQUET.

Et moi aussi.

PINCEDÉS.

Va, de par Dieu ! sans mal engien.
Seigneur, par foi ! g'i voi tous quinnés.

CLIKÈS.

Or me doinst Diex toutes les sines,
Aussi que on les porte vendre !

RASOIRS.

Ceste caanche est assés mendre,
Pinchedé, que tu gieté as :
A paines i a-il nis as ;
Bien le doit comprer tes pourpains.
Pour .v. deniers giete .v. points :
C'est rieule, à tant puès-tu conter.

PINCEDÉS.

Dehait qui te fera geter !

RASOIRS.

Droit avés, vous li ferés honte.

CLIKÈS.

Or metés dont cest seur vo conte :
Ensi s'acordent bonne gent.

PINCEDÉS.

Veus-tu jouer à sec argent ?

RASOIRS.

Oïl, voir.

PINCEDÉS.

Aussi vœil-je, certes ;
Jà i ara bourses ouvertes :
Chascuns meche .iij. lés cel bort,
Et qui giet miex, si les emport.
Je n'i sai riens autre barat ;
Et qui deniers n'a s'en acat.

CLIKÈS.

A quel jeu ?

PINCEDÉS.

A quel que tu veus.

CLIKÈS.

A plus points ?

PINCEDÉS.

Soit, si m'ait Diex !

CLIKÈS.

Jon giet ; Diex le meche en mon preu !

CAIGNÈS.

Attendés, vous i veés peu ;
Je vœil que chis caupons i soit.
Bien nous fai, et bien pren ton droit ;
Ne savons autrement ténchier.

RASOIRS.

Diex ! .xij. points au commenchie.

PINCEDÉ.

Va, de par Dieu ! sans aucunement tri-
cher. Seigneurs, par (ma) foi ! j'y vois tous
des quines.

CLIQUET.

Qu'à cette heure Dieu me donne toutes
les sines, de même que l'on les porte ven-
dre !

RASOIR.

Le coup que tu as joué, Pincédé, est as-
sez mauvais : à peine y a-t-il un as ; ton pour-
point doit bien le payer. Pour cinq deniers
amène cinq points : c'est (de) règle, alors tu
peux compter.

PINCEDÉ.

Malheur à qui te fera (les) amener !

RASOIR.

Vous avez droit, vous lui ferez honte.

CLIQUET.

Or donc, mettez ceci sur votre compte :
ainsi les gens de bien sont d'accord.

PINCEDÉ.

Veux-tu jouer à sec argent ?

RASOIR.

Oui, vraiment.

PINCEDÉ.

Je le veux aussi, certes ; il y aura des
bourses ouvertes : que chacun mette trois
(deniers) près de ce bord, et que celui qui
amènera le plus de points, les emporte. Je
n'y connais pas d'autre tour ; et que celui qui
n'a deniers, en achète.

CLIQUET.

A quel jeu ?

PINCEDÉ.

A celui que tu veus.

CLIQUET.

A qui aura le plus de points ?

PINCEDÉ.

Soit, et que Dieu m'aide !

CLIQUET.

Je jette ; que Dieu le mette en mon profit !

CAIGNÈS.

Attendez, vous y voyez peu ; je veux
que ce ~~chapon~~ y soit. Fais-nous bien, et
prends ce qui te revient ; nous ne savons
autrement disputer.

RASOIR.

Dieu ! douze points en commençant.

CLIKÈS.

Quaernes , deus : tu en as dis.

RASOIRS.

Teus tient les dés qui giete pis ;
Je te le donroie pour .ix.

CLIKÈS.

Dehait qui t'en donroit .j. noef,
Ne qui de .x. perdre le crient !

CAIGNÈS.

Alumera-on-vous pour nient ?
Chis est miens, comment qu'il en kieche ;
Mais on ne m'i huçast à pieche.
Dehès ait atrais de tel gent !

CLIKÈS.

Caignès, metés jus no argent ,
Tant que nous l'otriens nous .iij.

CAIGNÈS.

Cliquet , che n'est mie d'otroi ;
Ains gastés chi grosse candeille,
Et toute no maisnie veille
Pour vo gieu , aval no maison.

CLIKÈS.

Jou giet ; seigneur, il dist raison.
Rasoir, chi n'attendés-vous point.

RASOIRS.

Non, car tu l'as passé d'un point.

CLIKÈS.

Or n'a à geter que je seus ;
Mais j'en ferai bien .xi. en deus,
Et li autres soit deboutés.

PINCEDÉS.

A! c'est pour nient que vous getés,
Car che fu en Wanquetinois.

CLIKÈS.

Toutes eures preng-je ches nois,
Car j'ai quaernes et .j. vi.

PINCEDÉS.

Met jus l'argent , ains qu'il soit pis,
Avant que tu m'escaufes waires.

CLIKÈS.

Et c'as-tu qui si m'ies contraires ?
En ai-je .iij. poins plus de ti ?

PINCEDÉS.

Met jus les deniers, je t'en pri ,
Ains que li casée m'esmeuve.

CLIKÈS.

Maudehé ait qui che me rève ,
Puis c'on voit que seur les dés vient !

CLIQUET.

Quaternes, deux : tu en as dix.

RASOIR.

Tel tient les dés qui les jette plus mal ;
te le donnerais pour neuf.

CLIQUET.

Malheur à qui t'en donnerait un neuf,
qui craint de le perdre de dix !

CAIGNET.

Vous éclairera-t-on pour rien ? Celui
est mien, quoi qu'il échoie ; mais on m'y
pellerait pendant long-temps. Malheur
l'accueil de tels gens !

CLIQUET.

Caignet , déposez (ici) notre argent , t
que nous l'octroyons nous trois.

CAIGNET

Cliquet, je n'y consens pas ; mais v
gâtez ici (une) grosse chandelle, et tout ne
monde veille pour votre jeu dans la mais

CLIQUET.

Je jette (les dés) ; seigneurs, il parle
sonnablement. Rasoir, vous n'attendez p
ici.

RASOIR.

Non , car tu l'a dépassé d'un point.

CLIQUET.

Maintenant il n'y a que moi seul à je
les dés ; mais j'en ferai bien onze en deux,
l'autre soit débouté.

PINCEDÉ.

Ah! c'est pour rien que vous jetez (les dé
car ce fut en Wanquetinois.

CLIQUET.

Toutefois je prends ces noix, car j'ai q
ternes et un six.

PINCEDÉ.

Dépose (ici) l'argent , avant qu'il soit
avant que tu m'échauffes un peu.

CLIQUET.

Et qu'as-tu pour me contrarier ainsi ?
je trois points de plus que toi ?

PINCEDÉ.

Dépose (ici) les deniers, je t'en prie, a
que la bile ne m'émeuve.

CLIQUET.

Malheur à qui me demande cela, puisq
voit que les dés en sont cause !

*à la fin de l'acte
à la fin de l'acte*

PINCEDÉS.

dis-jou che fu pour nient?
le-tu avoir par effort?

CLIKÈS.

es! que chis me tient fort!
poi qu'il n'esrache me cape.

PINCEDÉS.

de loier ceste soupape;
nment, car mix de ti vail.

CLIKÈS.

ur itant le te rebail;
ès veoir que je te dout.

CAIGNÈS.

sire, vous perdés tout;
és tost, nos wage empirent:
st ribaut tout se descirent,
l'ont drap qui gaires vaille.

LI TAVRENIERS.

-che, Cliquet? Est-che bataille?
-le tost, et tu lais lui;
is alés seoir andui.
ra chascuns se raison.
, contés-nous l'ocoison:
savés bien li quels a tort.

CAIGNÈS.

bon est c'on les acort,
noise ne me conteke.
ndés Cliquet li quels peke;
à n'i ait de mot menti!

CLIKÈS.

et, il le met bien en ti.

PINCEDÉS.

jà issir ne m'en quier.

CAIGNÈS.

és dont seur l'eschekier
niers, qu'il i soient tuit.

CLIKÈS.

, vés-les chi trestout .viij.:
iés si comme à ami.

CAIGNÈS.

ur, vous l'avés mis seur mi;
s je n'i voël perdre rien.
eures sont cist doi mien,
.vi. partés entre vous;
li uns les avoit tous
roit jà uns mantalens.
Cliquet, verse vin ens,
me à boire Pincédé.
nil que soies acordé,
u'il est en men jugement.

PINCEDÉ.

Est-ce que je dis fut pour rien? Veux-tu
l'avoir par force?

CLIKET.

Diab! que celui-ci me tient fortement!
il s'en faut de peu qu'il ne m'arrache macape.

PINCEDÉ.

Tiens, comme paiement, ce soufflet; je
commence, car je vau mieux que toi.

CLIKET.

Et je te rends la pareille; maintenant tu
peux voir si je te redoute.

CAIGNET.

Sire, sire, vous perdez tout; accourez vite,
nos gages sont en danger: car ces ribauds
se déchirent tout, et ils n'ont habit qui
beaucoup vaille.

LE TAVERNIER.

Qu'est-ce, Cliquet? est-ce bataille? laisse-
le à l'instant, toi aussi; et allez-vous asseoir
tous les deux. Chacun aura bien ce qui lui
est dû. Rasoir, contez-nous l'occasion (de
leur querelle). Vous savez bien lequel des
deux a tort.

CAIGNET.

Sire, il est bon qu'on les accorde, car le
bruit ne me plaît pas. Demandez à Cliquet
quel est celui qui pêche; qu'il n'y ait pas un
mot de mensonge!

CLIKET.

Caignet, il le met bien sur toi.

PINCEDÉ.

Et moi, je ne cherche pas à m'en excuser.

CAIGNET.

Or, mettez donc les deniers sur l'échiquier,
qu'ils y soient tous.

CLIKET.

Certes, les voici tous les huit: maintenant
jugez comme ami.

CAIGNET.

Seigneur, vous m'avez pris pour arbitre;
sachez que je ne veux rien perdre. Quoi qu'il
en soit, ces deux (deniers) sont miens; par-
tagez les six entre vous; car si l'un (de nous)
les avait tous, ce serait déjà une occasion de
querelle. Toi, Cliquet, verse du vin dans les
verres, et donne à boire à Pincédé. Je veux
que vous soyez réconciliés, puisque je suis
votre juge.

CLIKÈS.

Pinchedé, je le vous ament :
Par acorde le vin vous doins.

PINCEDÉS.

Cliquet, et je le vous pardoins ;
Bien sai que vins le vous fist faire.

CAIGNÈS.

Segneur, or pardés (sic) d'autre afaire ,
Si que chaiens chascuns s'aquit.
Il est mout passé de le nuit ,
S'est bien tans d'aler à la brane ;
Car esconsée* est jà li lune,
Et chi ne gaaignons-nous rien.

CLIKÈS.

Ostes, car le nous faites bien.
.I. poi de deniers vous devons ;
Mais ailleurs le gaaing savons,
Où mout sera grans li conquès ;
Car nous prenderons tout à fés
Là où nous savons le tresor.
De grant plates d'argent et d'or
Aura chascuns son col carchiet.
Faire voeil à vous .j. marchiet
Si bon, que ainc ne fistes tel ;
Car chà dedens, en vostre ostel,
Soustoiterés nostre gaaing,
Si que vous en serés compaing,
Partirés et jeterés los
Et chi sus querrés nos escos ;
Del paier n'est nule péurs.

LE TAVERNIER.

Puis-jou estre dont asséurs
De chou que Rasoirs chi me conte ?

CLIKÈS.

Sire, se Diex me gart de honte ,
De meskeanche et de prison ,
C'on ne nous prengne à occoison ,
Que nous ne soions tout pendu ,
Si très bien vous sera rendu ,
Que d'or fin arés plain .j. bac ;
Mais faites-nous prester .j. sac
Où ens nous meterons l'avoir.

LE TAVERNIER.

Caignet, fai-leur .i. sac avoir ;
Car, se Diex plaist, bien seta saus.

CLIKUET.

Pincedé, je vous fais amende honorable
pour faire la paix, je vous donne le vin.

PINCEDÉ.

Cliquet, de mon côté, je vous le par-
donne ; je sais bien que c'est le vin qui
vous fit faire.

CAIGNET.

Seigneur, maintenant parlez d'autre af-
faire, en sorte que chacun s'acquitte. Une
grande partie de la nuit est passée, il est
bien temps d'aller à la maraude ; car la lune
est déjà cachée, et nous ne gagnons rien ici.

CLIKUET.

Hôte, traitez-nous bien. Nous vous de-
vons un peu d'argent ; mais nous savons
ailleurs une bonne affaire, où le gain sera
très-grand ; car nous prendrons tout notre
soûl là où nous savons le trésor. Chacun
aura son cou chargé de grands lingots d'or
et d'argent. Je veux faire avec vous un mar-
ché si avantageux que jamais vous n'en fîtes
de tel : vous recélerez céans, en votre mai-
son, notre gain, et vous y participerez et
prendrez dessus nos écots ; n'ayez aucune
crainte au sujet de votre paiement.

LE TAVERNIER.

Puis-je donc être sûr de ce que Rasoir me
conte ici ?

CLIKUET.

Sire, si Dieu me garde de honte, de mal-
heur et de prison, qu'on ne nous prenne
sur le fait, et que nous ne soyons peunis,
(votre argent) vous sera si bien rendu que
vous aurez plein un bac d'or fin ; mais faites-
nous prêter un sac dans lequel nous mettrons
l'avoir.

LE TAVERNIER.

Caignet, fais-leur donner un sac, car, si
plait à Dieu, il sera bien payé.

* Bien le cuide conquerre auz soleil esconsant.

(*La Chanson des Saisnes*, manuscrit Lacabane,
folio 112 recto, v. 4.)

Et li solus lors esconsa.

(*Roman de l'Atré périlleux*, Ms de la bibl. du Be-
suppl. franc. n° 548, fol. 8 verso, col. 1, v. 6.)

CAIGNÈS.

Cliquet, chis tient .ij. mencaus.
que Diex vous raimaint tous !

PINCEDÉS.

, à Dieu ; priés pour nous,
io cose anuit bien nous viegne.

LI TAVRENIERS.

! seigneur, Dieu en souviegne !

RASOIRS.

edé, tu sès moult de l'art ;
st coiemment cele part,
espier se li roys dort.

PINCEDÉS.

it, fil à putain, larron !
roys dort et si baron
m que s'il fussent tout mort.

RASOIRS.

et, peu pris son castel,
cest cornu menestrel
nanda si bele ricoise.

CLIKÈS.

r, che bon escrin pesant
lés, car che sont tout besant.

RASOIRS.

[diable ! que il poise !
edé, met che sac plus près ;
escrins poise comme .j. grès :
un petit qu'il ne me crieve.

PINCEDÉS.

chaisiens tout à .j. fais,
alent que l'escrin i lais ;
miex assés que je m'en grieve.
œil-jou esprouver me forche,
œil c'autres de moi l'enporche :
rhiés-le-moi, si vous siet.

RASOIRS.

, nous t'aiderons toute voie.

CLIKÈS.

mes metons dont à le voie
mes que si bien nous en chiet

RASOIRS.

h, otes, ouvrés-nous l'uis ;

usage suivant nous donne le véritable sens
que nous avons déjà, mais en vain, tenté
p. 111, 112.

est-on voir maint legier hocheler...
propose menestrels par ces viles aler,

CAIGNET.

Tiens, Cliquet, celui-ci tient deux mesu-
res. Allez, que Dieu vous ramène tous !

PINCEDÉ.

Hôte, adieu ; priez pour nous, que notre
affaire nous vienne à bien cette nuit.

LE TAVERNIER.

Par ma foi ! seigneur, que Dieu s'en sou-
viennne !

RASOIR.

Pincédé, tu es très-adroit ; va vite et
doucement de ce côté, pour découvrir si le
roi dort.

PINCEDÉ.

Allons vite, fils de p....., larrons ! car le
roi et ses barons dorment aussi profondé-
ment que s'ils étaient morts.

RASOIR.

Cliquet, il pris peu son avoir, celui
qui confia si belle richesse à ce maraud
cornu.

CLIKUET.

Rasoir, prenez ce bon et lourd coffre, car
c'est tout besans.

RASOIR.

Ah, vif diable ! qu'il pèse ! Pincédé, mets
ce sac plus près ; ce coffre pèse comme un
grès : il s'en faut de peu qu'il ne me crève.

PINCEDÉ.

Jette ici tout d'un coup, je n'ai pas en-
vie d'y laisser le coffre ; j'aime bien mieux
me faire mal. Je veux ici éprouver ma
force, et ne consentirai pas à ce qu'un au-
tre que moi l'emporte : chargez-le-moi, s'il
vous plaît.

RASOIR.

Prends, nous t'aiderons cependant.

CLIKUET.

Maintenant mettons-nous donc en route
pendant que nous sommes en telle veine de
bonheur.

RASOIR.

Hôte, hôte, ouvrez-nous la porte ; votre

Hebent çangles oer çangles ; li autres vuet ferret,
Et li tierz laz et besumes, corroies enarmer.

(*La Chanson des Saxons*, t. I, p. 59, couplet xxiv.)

Le roi des Menestrels n'était donc rien autre
chose que le roi des Ribauds.

PINCEDÉS.

Aportés-nous de le candoille,
Se tant de bien faire savés.

CAIGNÈS.

Or tost ! en le paume l'avés.
Tenés, or i a .ij. deniers ;
Au conter n'ies-tu point laniers
N'au mesconter, s'on te veut croire.

PINCEDÉS.

Verse, Cliquet, si me fai boire ;
Pour poi li levre ne me sent.

CLIKÈS.

Bé ! boi assés ; qui te deffent ?
Boi, de par Dieu ! bon preu te fache !

PINCEDÉS.

Diex ! quel vin ! plus est frois que glache.
Boi, Cliquet, chi a bon couvent.
Li ostes ne set que il vent ;
A .xvi. fust-il hors anchois.

CLIKÈS.

Santissiés pour le marc dou cois,
Et pour sen geugon qui la seme.

PINCEDÉS.

Voire, et qui maint bignon li teme*,
Quant il trait le bai sans le marc.

CAIGNÈS.

Cliquet, foi que tu dois saint Marc !
Taisiés-vous-ent, n'en parlés mais ;
Mais bevons en bien et en pais :
Nous avons encor vin el pot
De no premerain demi-lot,
S'avons de le caillé ardant.

RASOIRS.

Et Diex vous saut, seigneur sergent,
Or ai canques j'ai demandé,
Quant j'ai Cliquet et Pincédé :
Mout les desirroie à veoir.

CLIKÈS.

Or chà ! Rasoir, venés seoir ;
S'arés de no commencement.

RASOIRS.

Certes, seigneur, hardiement
Me meterai en vostre otroi.
Nous sommes compaignon tout .ij.

* Nous ne comprenons pas assez les deux vers qui précèdent celui-ci, et le vers qui le suit, pour essayer de les traduire. Nous nous bornerons à donner ce passage, dans lequel se trouve un mot qui se rapproche assez de *teme* :

PINCEDÉ.

Apportez-nous de la chande
savez faire autant de bien.

CAIGNET.

Çà vite ! vous l'avez en la ma
y a maintenant deux deniers (e
n'es pas paresseux à compter n
per, si on veut s'en rapporter à

PINCEDÉ.

Verse, Cliquet, et fais-moi b
faut de peu que la lèvre ne me

CLIKET.

Bél bois assez ; qui te (le) défer
par Dieu ! qu'il te fasse du prof

PINCEDÉ.

Dieu, quel vin ! il est plus froi
Bois, Cliquet, il y a ici bonne
L'hôte ne sait ce qu'il vend ; il
seize dehors auparavant.

CLIKET.

.....
.....

PINCEDÉ.

.....
.....

CAIGNET.

Cliquet, (par la) foi que tu
Marc ! taisez-vous-en, n'en parlez
buvons-en bien et en paix : not
core dans le pot du vin de not
demi-lot, et nous avons du caillé

RASOIR.

Dieu vous garde, seigneurs
cette heure j'ai tout ce que j'ai
quant j'ai Cliquet et Pincédé :
beaucoup les voir.

CLIKET.

Or çà, Rasoir, venez vous a
aurez de notre commencement.

RASOIR.

Certes, seigneurs, je me me
ment à votre disposition. Nous se
pagnons tous trois.

A Jean-Crist demande aie,
Et il li dist : « Ne vas l'amcér,
Tant garderet cum pris aient. »

(Manuscrit du Collège de la Trinité,
marqué B 14. 49, fol. 63 v°, col.

PINCEDÉS.

Donnes-li boire, viaus, Cliquet?

CLIKÈS.

Vois comme il fait le velouset!

Boi, Rasoir, bien t'est avvenu;

Encor n'avons-nous plus venu,

Au premier caup nous as r'atains.

RASOIRS.

Ha! certes, seigneur, c'est del mains;

S'il en fussent venu .x. lot,

N'esquivasse-jou vostre escot.

Sommes-nous ore à racointier?

Caignet, or sache un lot entier;

Se Dieu plaist, bien sera rendu.

CLIKÈS.

Rasoirs a son asne vendu,

Qui si fierement rueve traire.

RASOIRS.

Par foi! je ne saròie el faire:

Bevons assés, bien sera saus;

Se nous deviens chaîens .xx. saus,

Ne sui-je gaires esmalés

Que l'ostes n'en soit bien païés

Ains demain jour, s'il s'i embat.

PINCEDÉS.

Par foi! chis a songiet escat,

Qui si parole fierement.

RASOIRS.

Tproupt, tproupt, bevons hardiem ;

Ne faisons si le coc emplit.

CLIKÈS.

Rasoirs, nous avommes tant but

Que no drapel en demouront.

RASOIRS.

Tenés, Cliquet, .v. deniers sont :

Trois de chest vin, et devant .ij.

PINCEDÉS.

Est-il tout pur? si t'ait Diex!

CAIGNÈS.

Où, foi que je doi saint Jake!

CLIKÈS.

Pars est, en nevoire me vague;

Tien, boi, saches mon que tu vens.

Tenés, Rasoir, par uns couvens

Que ne tenistes tel auwen.

RASOIRS.

Cliquet, verse vin à lagan;

S'assierons de che nouvel.

Il en a encore ou tonnel,

Et nous finerons bien chaîens.

PINCEDÉ.

Donne-lui à boire, veux-tu, Cliquet?

CLIKUET.

Vois comme il fait le *velouset*! Bois, Rasoir, bien t'est-il advenu; nous n'avons encore rien fait venir de plus, au premier coup tu nous as r'atteints.

RASOIR.

Ah! certes, seigneurs, c'est le moins; s'il en fût venu dix lots, je n'esquiverais pas votre écot. Sommes-nous maintenant pour régler? Caignet, à présent tire un lot entier; s'il plaît à Dieu, il sera bien rendu.

CLIKUET.

Rasoir a vendu son âne, qui demande tant à tirer.

RASOIR.

Par (ma) foi! je ne saurais faire autre chose: buvons notre sou!l, ce sera bien payé; si nous devons céans vingt sous, je ne suis guère embarrassé d'en bien payer l'hôte avant le jour de demain, s'il le veut.

PINCEDÉ.

Par (ma) foi! celui-ci a songé butin pour parler d'une manière si résolue.

RASOIR.

Tproupt, tproupt, buvons hardiment; ne faisons pas le coq mouillé.

CLIKUET.

Rasoir, nous avons tant bu, que nos habits en resteront (en gage).

RASOIR.

Tenez, Cliquet, il y a cinq deniers: trois de ce vin, et deux d'aparavant.

PINCEDÉ, à Caignet.

Est-il tout pur? que Dieu t'aide!

CAIGNET.

Oui, (par la) foi que je dois à saint Jacques!

CLIKUET.

Il est pur. Tiens, bois, tire bien ce que tu vends. Gagez, Rasoir, que vous n'eûtes (jamais) telle aubaine.

RASOIR.

Cliquet, verse du vin à plein verre; nous essayerons de ce nouveau. Il y en a encore dans le tonneau, et nous finirons bien ici.

CLIKÈS.

Giete tost, soit en aventure !

PINCEDÉS.

Il s'en vont garder qu'il i a.

CLIKÈS.

Par foi ! .vij. pouns.

PINCEDÉS.

Qu'i a, k'i a *?

Chil deriere deviennent du mains.

CLIKÈS.

Rasoir, ains te sue li mains :

Frote-le un petit à le pourre,

Si me fai ensi les dés courre.

Sissnes, .v. ! j'en ai .xvij.

Honnis soi-je se je regiet !

PINCEDÉS.

Metons, Rasoir, il a les dés.

RASOIRS.

Pour Dieu ! Cliquet, or i wardés,

Car il set les dés asséir.

CAIGNÈS.

A che jeu doit-on cler véir ;

Che n'est mie as aniaus de voirre.

Cliquet, met chi ceste candaile,

Si aras plus clere véue.

CLIKÈS.

Caignet, à caanche kéue,

Aras .j. denier de chascun.

CAIGNÈS.

Mais vous me donnés de quemun

Trois de ches deniers qui sont rouge.

PINCEDÉS.

Avés oï de chel augouche ?

Fineroit-il ore jamais ?

LI OSTES.

Caignet, lais-les jouer en pais,

Plus atenc-jou en eus de bien.

RASOIRS.

Ostes, vous n'i perderez rien ;

Car je serai chi en vo lieu.

LI TAVRENIERS.

Soiés en pais.

PINCEDÉS.

Segneur, jou gieu ;

J'ai les dés, je giet pour tous cheus.

CLIQUET.

Jette vite, au petit bonheur !

PINCEDÉ.

Ils s'en vont regarder ce qu'il y a.

CLIQUET.

Par (ma) foi ! sept points.

PINCEDÉ.

Qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il ? Ceux de derrièr
arrivent du (côté du) moins.

CLIQUET.

Rasoir, ta main sue : frotte-la un peu d
poussière, et fais-moi courir ainsi les dé
Deux six, cinq ! J'en ai dix-sept. Hon
sois-je si je jette de nouveau !

PINCEDÉ.

Mettons, Rasoir, il a les dés.

RASOIR.

Pour Dieu ! Cliquet, maintenant regard
ici, car il sait asseoir les dés.

CAIGNET.

A ce jeu doit-on voir clair ; ce n'est pas a
anneaux de verre. Cliquet, mets ici cet
chandelle, tu auras la vue plus claire.

CLIQUET.

Caignet, si la chance te vient, tu auras
denier de chacun.

CAIGNET.

Mais vous me donnez ordinairement tro
de ces deniers qui sont rouges.

PINCEDÉ.

Avez-vous ouï ce démon * ? finirait-il j
mais ?

L'HÔTE.

Caignet, laisse-les jouer en paix ; j'atten
d'eux plus de profit.

RASOIR.

Hôte, vous n'y perdrez rien ; car je se
ici à votre place.

LE TAVERNIER.

Soyez en paix.

PINCEDÉ.

Seigneurs, je joue ; j'ai les dés, je (l
jette pour tous ceux-ci.

* Ces mots nous paraissent devoir être écrits ainsi, et non comme à la page 62, où *kia* est évidemment emprunté au jargon de la scolastique du moyen-âge.

* Nous avons cru devoir traduire ainsi *augou* qui ne se trouve dans aucun glossaire, sinon a le sens d'*angoisse*, de *tourment*.

CLIKÈS.

Biete, Diex te doinst .vij. en deus !

PINCEDÉS.

A defoit, mais hasart ou .xvi.

Hasart, Diex !

RASOIRS.

Ains avommes .xiiij. :

Or te donriemmes-nous hasart.

PINCEDÉS.

A desloy, seigneur, Diex m'en gart !

Escapar, de par saint Guillaume !

CLIKÈS.

C'est pour nient. Tout en mi le paume

Les hocheràs, comment qu'il tourt.

PINCEDÉS.

Cliquet, or me tiens-tu trop court ;

Lais-me viaus geter, se tu dois.

CLIKÈS.

Biete, en hochant devant les dois,

I. hasart par me meskeanche.

PINCEDÉS.

Ains ai .viij. pois en me keanche ;

C'est miex de hasart toute voie.

CLIKÈS.

Certes, tu te couvris d'un troie ;

Es autre .ij. eut as et quatre.

PINCEDÉS.

Or laissies .xiiij. à .viij. combattre :

Tost ira là où aler doit.

CLIKÈS.

Voire, honnis soient chil doit

Qui si souvent sont remué !

PINCEDÉS.

Diex ! j. plus, s'arai bien joué ;

Vij. n'eussé-je mie pris.

CLIKÈS.

Or seroient .xiiij. de pris,

S'il voloient venir à nous.

PINCEDÉS.

A. sans l'enars ! chu desous,

Si seront li affaires plains.

CLIKÈS.

Saint Nicolais ! j. tout seul mains.

Tès chi .viij. che sont mi ami.

Puis-je tous ches sakier à mi ?

A. a assés bele couvée.

RASOIRS.

Pincédé, je prenc ma levée,

CLIKET.

Jette, Dieu te donne sept en deux !

PINCEDÉ.

Oh non ! mais hasard ou seize. Hasard,
Dieu !

RASOIR.

Au contraire, nous avons treize : mainte-
nant nous te donnerions hasard.

PINCEDÉ.

Oh non ! seigneurs, Dieu m'en garde !
Lâche (-les), de par saint Guillaume !

CLIKET.

C'est inutile. Vous les hocherez dans vo-
tre paume, quoi qu'il arrive.

PINCEDÉ.

Cliquet, tu me tiens maintenant trop
court ; laisse-moi jeter (les dés), si tu (le)
dois.

CLIKET.

Jette, en hochant devant les doigts, un
hasard par ma méchéance.

PINCEDÉ.

Mais j'ai huit points en ma chance ; c'est
toutefois mieux que hasard.

CLIKET.

Certes, tu te couvris d'un trois ; aux
deux autres tu eus as et quatre.

PINCEDÉ.

Maintenant laissez treize combattre à huit :
cela ira bientôt où ça doit aller.

CLIKET.

Vraiment, honnis soient ces doigts qui
sont si souvent remués.

PINCEDÉ.

Dieu ! un de plus, et j'aurais bien joué ;
je n'eusse pas pris sept.

CLIKET.

A cette heure ils seraient treize pris, s'ils
vulaient venir à nous.

PINCEDÉ.

Ah, saint Léonard ! seus dessus dessous,
et l'affaire serait faite.

CLIKET.

Saint Nicolas ! un seul de moins. En voici
huit, ce sont mes amis. Puis-je les tous tirer
à moi ? Il y a ici assez belle couvée

RASOIR.

Pincédé, je prends ma levée. que vous

Que vous orains me promesistes ;
Et moult bien en couvent mesistes
Que che seroit au premier gieu.

PINCEDÉS.

Hé ! c'as-tu dit , anemi Dieu ?
Ceste levée vaut .C. livres.
Cuidas-tu dont que je fusse ivres
Quant le levée te promis ?
Che fu au jeu de pairesis
Quant nous jouerons au vin croistre.

RASOIRS.

Pinchedé , or du bien escroistre !
Je ne t'en donroic .ij. œs.

PINCEDÉS.

Rasoir , en nest-chou à vo œs ?

CLIKÈS.

Oil voir , che cudiemes-nous.

PINCEDÉS.

Male leech en aiés-vous
D'ensi nos deniers esciekier !

RASOIRS.

De canque il a seur l'eschekier
Seras-tu ja moult tost seneuc.

PINCEDÉS.

Dont m'en porteras-tu avœc ,
Par foi ! que jà n'en aras mains.

RASOIRS.

Lais-les.

PINCEDÉS.

Mais tu , ostes tes mains ,
Que je ne te crieve les iex.

CAIGNÈS.

Sire , cist resont par cavex ;
Oés comme il fierent grans caus.

LI TAVRENIERS.

Que c'est , Pinchedé , ies-tu faus ?
Lai-le tost , et tu lui , Rasoir ;
Si vous alés andoi seoir.
Bien sai dont li affaires vient ;
Metre seur mi vous en couvient :
Ne voeil pas vers vous entreprendre.

PINCEDÉS.

Jou l'otroi , sans les besans prendre.

RASOIRS.

Et jou , mais moult le fac pesans.

LI TAVRENIERS.

Cliquet , pren trestous ches besans ;
Sì les regetes en che coffre.

me promîtes tantôt ; et vous convintes
bien que ce serait au premier jeu.

PINCEDÉ.

Eh ! qu'as-tu dit , ennemi de Dieu ? Ceste
levée vaut cent livres. Pensais-tu donc que
j'étais ivre quand je te promis la levée ?
C'est fut au jeu de pairesis quand nous jouerons
le vin à crédit.

RASOIR.

Pincedé , bon succès ! Je ne t'en don-
rais pas deux œufs.

PINCEDÉ.

Rasoir , en est-ce à votre profit ?

CLIKET.

Oui , vraiment , nous le croyions.

PINCEDÉ.

Que votre joie se tourne en tristesse ,
qui nous râflez ainsi nos deniers !

RASOIR.

Tu seras bientôt privé de tout ce qu'il y a
sur l'échiquier.

PINCEDÉ.

Tu m'emporteras donc avec , par (ma) foi !
Tu n'auras pas moins.

RASOIR.

Laisse-les.

PINCEDÉ.

Mais toi , ôte tes mains , que je ne te crève
les yeux.

CAIGNET.

Sire , ils se reprennent par les cheveux
oyez comme ils frappent de grands coups.

LE TAVERNIER.

Qu'est-ce , Pincedé , es-tu fou ? laisse-les
vite , toi de même , Rasoir ; allez tous deux
vous asseoir. Je sais bien d'où l'affaire vient ;
il vous faut vous en rapporter à moi : je
veux pas vous faire tort.

PINCEDÉ.

Je l'octroie , sans prendre les besans.

RASOIR.

Moi aussi , mais fort à contre-cœur.

LE TAVERNIER.

Cliquet , prends tous ces besans , et reçois-les
dans ce coffre.

CLIKÈS.

Jà n'en arés mains que vo offre;
Vés-les chi tous, je n'i voi el.

LI TAVRENIERS.

Par foi! or sommes-nous yevel;
Comme devant resoit communs;
Or en prengne se part chascuns;
Que doit que vous tant atendés?

RASOIRS.

Ostes, .j. petit entendés:
Nous sommes auques travaillet,
S'avommes toute nuit veilliet;
Bien partirommes comme ami,
Mais nous arons anchois dormi.

LI SENESCAUS.

Ahi! Apolin et Mahom!
Che m'iert ore en avision
Del grant tresor le roy méismes,
Que ne pooit estre rescous;
Ains fondoit le terre desous,
Si s'en aloit droit en abisme.
N'iere liés si l'arai véu.

LI SENESCAUS au roi.

A! roys, com il t'est meskéu!
Mout est faus qui ne te conseille.
Lieve sus, roys desconfortés,
Car les tresors est emportés.

LI ROIS.

Qu'est-chou, par Mahom! Qui m'esveille?
Senescal, qu'est-che que tu dis?

LI SENESCAUS.

Rois, tu ies povres et mendis;
Mais ne le dois nullieu requerre,
Quant le grigneur avoir qui fust
Commandas .j. homme de fust;
Vés-le la où il gist à terre.

LI ROIS.

Senescal, as-me-tu dit voir,
Que j'aie perdu mon avoir?
Che n'a fait li vilains kenus,
Qui l'autrier me vint sarmonner;
Le devant moi amener,
Car ses juisces est venus.

LI SENESCAUS.

Durant li charteriers,
Encore tes charteriers?
A talent qui le voie.

DURANS.

As, vilains, à vo honte,
Feraï aucui, sans conte,

CLIKUET.

Vous n'en aurez pas moins que je vo
offre; les voici tous, je n'y vois autre cho.

LE TAVERNIER.

Par (ma) foi! maintenant nous sommes
tous égaux; comme auparavant qu'il (l'ar-
gent) soit commun: que chacun en prenne
sa part; pourquoi attendez-vous tant?

RASOIR.

Hôte, entendez un peu: nous sommes
quelque peu fatigués, nous avons veillé
toute la nuit; nous partagerons bien comme
amis, mais nous dormirons auparavant.

LE SÉNÉCHAL.

Ahi! Apollon et Mahomet! je rêvais en
cet instant au trésor du roi lui-même, qu'il
ne pouvait être sauvé; au contraire la terre
s'enfonçait dessous, et il s'en allait droit
dans l'abîme. Je ne serai content que lors-
que je l'aurai vu.

(Au roi.)

Ah! roi, comme il t'est mésarrivé! il est
bien félon celui qui ne te conseille. Lève-
toi, roi malheureux, car ton trésor est em-
porté.

LE ROI.

Qu'est-ce, par Mahomet! Qui m'éveille?
Sénéchal, qu'est-ce que tu dis?

LE SÉNÉCHAL.

Roi tu es pauvre et réduit à la mendicité;
mais tu ne dois t'en prendre à personne,
depuis que tu as confié le plus grand avoir
qui fût à la garde d'un homme de bois: le
voilà qui git par terre.

LE ROI.

Sénéchal, m'as-tu dit vrai, que j'ai perdu
mon trésor? Ce vilain chenu, qui l'autre jour
me vint sermonner, en est l'auteur; fais-le
amener devant moi, car (l'heure de) son ju-
gement est arrivée.

LE SÉNÉCHAL.

O toi, Durand le geôlier, ton prisonnier
vit-il encore? le roi a le désir de le voir.

DURAND.

Oui. Ça, vilain, a votre honte, je vous
ferai aujourd'hui, sans mentir, passer trois
pas de mauvais chemin. Roi, le voici; qu'a-

Passer au pas de male voie
Rois, vés-le chi; ja Dieu ne plache
C'autres de moi justiche en fache!
Je le te pri en guerredon.

LI ROIS.

Vilains, chi a malvais restor
De toi contre mon grant tresor.
Mout m'as chier vendu ton sermon.
Tes Diex ne te puet mais tenser.
Durant, or del bien pourpenser
Cruel mort à sen cor destruire.

DURANS.

Sire, liés sui c'on le me livre:
Je le ferai en morant vivre
Deus jours, anchois que il parmuire.

LI PREUDOM.

A! rois, c'or ne l'tien en despit,
Car me donnes hui mais respit,
C'on ne m'ochie, ne travail.
Encore est Diex là où il seut,
Qui bien me secourra, s'il veut.
Un jour de respit .c. mars vaut*;
Mainte guerre en est mise à pais.

LI ROIS.

Que caut? Durant, laisse-le hui mais,
Et le matin le me ramaine.

DURANS.

Arriere, vilain, au lien!
Si fussent ore creslien
Entré en peneuse semaine!

LI PREUDOM.

Sains Nicolais, bons éurés,
A cest besoing me secourés;
Car venus sui a le parsonne,
Se le forche ont mi anemi.
Au besoing, voit-on son ami**.

* Un jour de respit e souz vaut.

(*Proverbes de Fraunce*, manuscrit du Corpus Christi College, Cambridge, n° 450, p. 260, ligne 27.)

Un jor de respit oent sote vaut.

** (Le Roman du Renart, édition de Meon, t. II, p. 234, v. 15930.)

Meint homme vest son pain quere
Suffraitous par la tere,
Ne li darres graunt doup,
S'il vest son ami,

Dieu ne plaise qu'un autre que moi en fasse
justice! Je te prie, accorde-moi ceci comme
récompense.

LE ROI.

Vilain, il y a ici mauvais recours de toi
contre mon grand trésor. Tu m'as vendu
bien cher ton sermon. Ton Dieu ne te peut
plus défendre. Durant, maintenant ima-
gine une cruelle mort pour détruire son
corps.

DURAND.

Sire, je suis joyeux qu'on me le livre: je
le ferai vivre deux jours en mourant, avant
qu'il n'expire.

LE PRUD'HOMME.

Ab! roi, ne t'en fâche pas, mais donne-moi
aujourd'hui encore du répit (et défends)
qu'on ne me tue ni qu'on ne me tourmente.
Dieu est encore là où il a coutume (d'être):
il me secourra bien, s'il veut. Un jour de ré-
pit vaut cent mares; mainte guerre en a été
changée en paix.

LE ROI.

Qu'importe? Durant, laisse-le encore
aujourd'hui, et ramène-le-moi le matin.

DURAND.

Arrière, vilain, à l'attache! (Je voudrais
que) les chrétiens fussent maintenant entrés
en pénible semaine.

LE PRUD'HOMME.

Bienheureux saint Nicolas, secourez-moi
dans cette extrémité; car je suis venu à la
fin, si mes ennemis ont la force. Dans la né-
cessité, on voit quel est l'ami. Sire, secourez
donc votre homme, sur qui ce roi paen

Semprez murreit par li
Soun cors a baundoun
Al besoing veit l'am ki est amis,
Ce dest li Vilains.

(*Les Proverbes del Vilain*, manuscrit Digby. Bibliothèque Bodléienne, n° 86, folio 148 recto, col. 1, v. 25.)

Tex escondist son pain
A son frere germain,
Ne li donne grant don,
S'il venoit son ami,
Semprez mectroit par lui

Sire, dont secourés vostre home,
 Seur cui chis rois paiens s'avive ;
 Ne veut souffrir que je plus vive.
 A le matin est mis mes termes,
 Se li tresors n'est raportés.
 Sire, che dolant confortés
 Qui s'ochist en plours et en larmes.

DURANS.

Par Dieu ! vilains, or i parra
 Ancui, quant il vous convenra
 Apprendre .j. mestier si peneus.
 Peu pris vo Dieu et vo apel,
 Je vous ferai jà .j. capel
 D'une corde plaine de neus.

LI PREUDOM.

Sains Nicolais, le tien secours ;
 Car chis termines est moult cours
 Que chis anemis me promet.
 Sains Nicolais, car me regarde ;
 Je me sui mis en vostre garde,
 Oû nule chose ne maumet.

LI ANGELES.

Niva ! biaux crestiens, tais-te, ne pleure :
 Ne che dont les desous seras deseure ;
 Prie saint Nicolai qu'il te sekeure,
 Et il te secourra en petit d'eure ;
 Tous jours li prie ensi, et Diex te secourra,
 Qui son home jà ne faurra ;
 Suffre hardiement te mesestanche,
 Sais saint Nicolai en ramembranche :
 Ne te couvient avoir nule doutanche,
 Sains Nicolais pourcache te delivranche ;
 Se tu l'as bien servi de si à ore,

Son cors en abandon.

Au besoing voit-on son ami,

Ce dist li Vilains.

(*Les Proverbes du Vilain*, manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal, belles-lettres françaises, in-folio, n° 175, folio 277 verso, col. 1, couplet 144.)

Al besoing voit l'on son ami.

(*Li Romans de Brut*, v. 8585. — T. I, p. 259.)

A besoigne veit qui ami eit.

(*Proverbes de France*, manuscrit du Corpus Christi College, Cambridge, p. 253, ligne 14.)

Au besoing voit-on l'ami,

Pisq' que c'est recordé.

(*Chanson de Gillebert de Berneville*, manuscrit

s'acharne ; il ne veut pas souffrir que je vive davantage. Le terme de mon existence est fixé au matin, si le trésor n'est rapporté. Sire, consolez ce malheureux qui se tue à force de pleurs et de larmes.

DURAND.

Par Dieu ! vilain, il y paraîtra aujourd'hui, quand il vous faudra apprendre un métier aussi pénible. Je prise peu votre Dieu et votre prière, je vous ferai bientôt un chapeau d'une corde pleine de nœuds.

LE PRUD'HOMME.

Saint Nicolas, secours-moi ; car le terme que me promet ce démon est très-court. Saint Nicolas, regarde-moi ; je me suis mis en votre garde, où rien ne périlite.

L'ANGE.

Holà ! beau chrétien, tais-toi, ne pleure pas : tu surmonteras ce qui t'accable ; prie saint Nicolas qu'il te secoure, et il te secourra en peu de temps ; prie-le toujours ainsi, et Dieu, qui ne manque jamais à son serviteur, te secourra ; souffre courageusement ta tribulation, et aie toujours saint Nicolas en mémoire : il ne te faut avoir aucune crainte, saint Nicolas s'occupe de ta délivrance ; si tu l'as bien servi jusqu'à présent, ne te dé-

de l'Arsenal, in-folio, belles-lettres françaises, n° 63, p. 153, col. 1.)

Au besoing voit-on son ami.

(*Le Roman du Renart*, t. III, p. 32, v. 20618.)

..... Puis que hom est entrepris

Et par force liez et pris,

Bien puet l'en veoir au besoing

Qui l'aime et qui de lui a soing

(*Idem*, t. II, p. 76, v. 11631.)

Son ami puet-on au besoie

Faaiier, ce sent-on retraire.

(*La Complainte et le Jeu de Pierre de la Broce*, édition de M. Jubinal, p. 34.)

Ne te recroire mie mais serf encore,
Onques de ceste pluie ne te resstore:
Qui pour Dieu se travaille, bien li restore.

S. NICHOLAIS.

Maufaitéour, Dieu anemi,
Or sus! trop i avés dormi;
Pendu estes, sans nul restor.
Mar i emblastes le tresor,
Et l'ostes mal l'a couveillié.

PINCEDES.

Qu'est-chou qui nous a esvillié?
Diex! con je dormoie ore for[t]!

S. NICHOLAIS.

Fil à putain, tout estes mort;
Or l'eure sont les fourques faites,
Car les vies avés fourfaites,
Se vous mon conseil ne creés.

PINCEDES.

Preudom qui nous as effrésés,
Qui ies, qui tel paour nous fais?

S. NICHOLAIS.

Vassal, je sui sains Nicolais,
Qui les desconseilliés r'avoie.
Remetés-vous tout à le voie;
Reportés le tresor le roy.
Mout par féistes grant desroi,
Quant l'osastes onques penser.
Bien déust le tresor tenser
L'image qui estoit sus mise:
Gardés tost qu'ele i soit remise,
Que remis i soit li tresors,
Si chiers que vous avés vos cors,
Et metés l'ymage deseure.
Je m'en vois, sans nule demeure.

PINCEDES.

Per signum sancte cruchefis!
Cliquet, que vous est-il avis?
Et vous, qu'en dites-vous, Rasoir?

RASOIRS.

Pour moi, sanzle que dist voir
Li preudom; moult m'en est à ente*,

claire pas encore serf, ne te sèche jamais de
cette pluie: celui qui souffre pour Dieu, il
l'en récompense bien.

SAINT NICOLAS.

Malfaiteurs, ennemis de Dieu, allons!
vous avez trop dormi; vous êtes pendus sans
aucune ressource. Vous êtes tort de voler
le trésor, et l'hôte a mal agi en le récelant.

PINCEDE.

Qui est-ce qui nous a éveillé? Dieu! comme
à cette heure je dormais profondément!

SAINT NICOLAS.

Fils de p....., vous êtes tous morts; à
cette heure les fourches sont faites, car vous
avez forfait votre vie, si vous ne croyez mon
conseil.

PINCEDE.

Prud'homme qui nous a effrayés, qui es-
tu, toi qui nous fais telle peur?

SAINT NICOLAS.

Vassal, je suis saint Nicolas qui remet
dans la voie les égarés. Remettez-vous tous
en chemin; rapportez le trésor du roi. Vous
fîtes très-grande folie quand vous osâtes ja-
mais penser à le prendre. L'image qui était
placée sur le trésor aurait bien dû le proté-
ger: ayez soin qu'elle y soit remise aussitôt
ainsi que le trésor, si vous tenez à vos corps
et mettez l'image dessus. Je m'en vais, sans
aucun retard.

PINCEDE.

Par le signe du saint crucifix! Cliquez
qu'en pensez-vous? et vous, qu'en dite-
vous, Rasoir?

RASOIR.

Quant à moi, il semble que le prud'homme
me dise vrai; j'en suis en grande frayeur.

* N'a bome si poissant de ci Oriente,
Se tex gens le haot, ne pœst estre d'ente.

(*La Chanson des Saxons*, manuscrit de l'Arsenal,
belles-lettres françaises, n° 175, in-folio, folio
234 verso, col. 2, v. 14.)

Le mot *ente* serait-il de la famille d'*enté*, que
nous avons déjà vu page 100? A ce propos, nous

reviendrons sur ce mot, que nous aurions dû expli-
quer. *Enté*, suivant nous, serait le synonyme de
farcé, épithète que l'on donnait à certaines prières
au texte desquelles on ajoutait beaucoup de déve-
loppemens. M. l'abbé de la Bouderie, dans sa dis-
sertation sur le *Kyrie Eleison*, insérée au *Journal
des Paroisses*, et imprimée à part (Paris, 1831, in-8,
p. 10), donne des exemples de *Kyrie farcés*. C.

CLIKÈS.

Et vis m'est grant dolour en sente ;
Ainc mais homme tant ne cremi.

LI OSTES.

Seigneur, je n'en trai nient à mi,
Se vous avés fait desraison ;
Mais widiés-me tost me maison,
Car n'ai cure de tel gaaing.

PINCEDÉS.

Ostes, jà fustes-vous compaing,
Puis que che vient au dire voir ;
Et du pechié et del avoir
Devés avoir droite parchon.

LI TAVRENIERS.

Or hors fil à putain, glouton !
Volés-me vous blasme acueillir ?
Caingnet, va-t'en escot cueillir,
Puis les met hors de mon ostel.

CAIGNÈS.

Or chà, Cliquet, il n'i a el ;
Delivrés-vous de ceste cape.
Jà n'iert sans noise ne sans frape,
Hom que si faite gent rechet.

CLIKÈS.

Quans deniers doi-jou ?

CAIGNÈS.

.x. et set :

.V. du vin, et .xij. du prest.
Où Pinchedés et Rasoirs est ?
Or laisse te cape pour toust.

CLIKÈS.

Caingnet, tu te fais moult estout.

CAIGNÈS.

Pour coi ? en ai-je bien conté ?
Encor te fai-je grant bonté
Se je daigne te cape atraire.

CLIKÈS.

De gage prendre et de mestraire
N'a ten pareil jusques au Dan.

CAIGNÈS.

Or pots aler au lagan.

PINCEDÉS.

Seigneur, or est pis quo devant.
Aencis nous va enchantant,

« dans ce sens que l'on doit entendre le mot
du passage suivant :

Mais mot ont dit d'amours enté.

« Du dicit qui fu repus derrière l'escriin, v. 23.

CLIQUET.

Il m'est avis que j'en sens grande dou-
leur ; je ne craignis jamais homme autant.

L'HÔTE.

Seigneurs, je n'en prends rien sur moi, si
vous avez commis quelque méfait ; mais vi-
dez-moi vite ma maison, car je n'ai cure de
tel gain.

PINCEDÉ.

Hôte, vous fûtes (notre) complice, puisque
le temps vient de dire la vérité ; et vous de-
vez avoir une part égale du péché et de l'a-
voir.

LE TAVERNIER.

Hors (d'ici), fils de p....., gloutons ! Vou-
lez-vous me couvrir de blâme ? Caignet, va-
t'en recevoir l'écot, puis mets-les hors de
ma maison.

CAIGNET.

Or chà, Cliquet, il n'y a pas à dire ; dé-
barrassez-vous de cette cape. Homme qui
reçoit gens pareils à vous ne sera jamais
sans bruit ni sans coups.

CLIQUET.

Combien de deniers dois-je ?

CAIGNET.

Dix-sept : cinq du vin, et douze du prêt.
Où sont Pincédé et Rasoir ? A cette heure
laisse ta cape pour (le) tout.

CLIQUET.

Caignet, tu te fais bien querelleur.

CAIGNET.

Pourquoi ? ai-je bien compté ? Encore te
montré-je grande bonté si je daigne (te) tirer
ta cape.

CLIQUET.

Pour prendre gage et tirer à fausse me-
sure, il n'y a ton pareil jusqu'au Dan*.

CAIGNET.

Maintenant, vous pouvez aller où vous
voudrez.

PINCEDÉ.

Seigneurs, maintenant c'est pis qu'aupa-
ravant. Le diable nous attrape et pense nous

Nouveau Recueil de Fabliaux et Contes, par
Méon. Paris, 1823, in-8°, t. I, p. 166.)

* Nous ne comprenons pas ce mot, que l'on a
déjà vu dans la note de la page 98, col. I.

Qui nous cuide faire honnir.
Avoirs puet aler et venir;
Mais son non escille et deffait.
Nous ne serons jamais refait.
Honnis soit ore tes marchiés!

CLIKÈS.

Tenés, Pinchedé, rencarchiés,
Tu l'aportas, remporte l'ent.

CLIKÈS.

Ancui verras l'oste dolent;
Il a pis conté qu'il ne cuide,
Car ses sas a fait une wide.

PINCEDÉS.

Segneur, or creés m'estoutie,
Prengne chascuns une pugnîe
De ches besans : jà ni parroît.

CLIKÈS.

Tais-te, faus; il nous mesquerroit;
S'en porriemes estre repris.

RASOIRS.

Met-le chi, car chi fu-il pris;
Si remet l'ymage deseure.

PINCEDÉS.

Or jus! maloite soit li eure
Que je vous encarqui anuit!

CLIKÈS.

Pinchedé, or ne vous anuit,
Mais creés si fol con je sui:
Que chascuns voit huïmais par lui,
Li quels que soit iert euerçus.

PINCEDÉS.

Soit! certes.

RASOIRS.

Soit, si m'aît Dieus!
Car jamais biens ne nous querroit.
J'ai espié une paroît*
Que j'arai jà mout tost crosée,
Pour le ware d'une espousée
Qu'est en une huche de caïsne.

CLIKÈS.

Segneur, et je m'en vois à Fraisne**;
Un petit de la gaverelè;
Se je puis faire me quercle,
Li maires i ara damage.

* Voyez, sur ce mot, une note curieuse dans le volume II, p. 401, de l'*Orlando furioso*, édition de Panizzi.

faire honnir. Avoir peut aller et venir
son nom cause du malheur ou la mort.
ne réparerons jamais cette perte.
heure honni soit ton marché!

RASOIR.

Tenez, Pincédé, rechargez; tu l'aportas, remporte-le.

CLIKUET.

Aujourd'hui tu verras l'hôte chagrin
compté plus mal qu'il ne croit, car son sac
a fait une trouée.

PINCEDÉ.

Seigneurs, croyez ma hardiesse; quiconque
cun prenne une poignée de ces besans
paraîtra pas.

CLIKUET.

Tais-toi, félon; il nous mèsadvient
nous pourrions en être punis.

RASOIR.

Mets-le ici, car ici fut-il pris; et remets
l'image dessus.

PINCEDÉ.

En bas! maudite soit l'heure à laquelle
vous chargeai aujourd'hui!

CLIKUET.

Pincédé, que cela ne vous ennuie
mais croyez un fou comme je le suis.
chacun aille désormais seul, l'un ou l'autre
tre sera heureux.

PINCEDÉ.

Soit! certes.

RASOIR.

Soit, et que Dieu m'aide! car j'ai vu
bien ne nous chercherait. J'ai épié une paroît
roi que j'aurai bientôt creusée, pour le ware
trousseau d'une mariée qui est en une huche
de chêne.

CLIKUET.

Seigneurs, et (moi) je m'en vais à Fresnes.
..... Si je puis faire occasion
querello, le maire y aura dommage.

* Probablement Fresnes-lès-Montauban, département du Pas-de-Calais, arrondissement de Cambrai, canton de Vitry.

PINCEDÉS.

Rasoir, li mairresse est moult sage :
Si te connistra au passer.
Ne me voeil pas si lonc lasser.
Chi près jusqu'à une ruée,
Ai espïet une buée
Que j'aiderai à rechinchier *.

RASOIRS.

Pinchedé, or du bien pinchier.

PINCEDÉS.

Diex nous ramaint à plus d'avoir!

RASOIRS.

Adieu, Cliquet.

CLIKÈS.

Adieu, Rasoir.

LI ROIS.

A! Mahom a bien advertis
Che qu'en dormant m'iert ore avis,
Et Tervagan à bien l'espele.
Tout faisoie ore à moi venir
Mes hans barons pour cour tenir,
S'avoie couronne nouvele.
Senescal, dors-tu ou tu veilles?

LI SENESCAUS.

Sire, anchois songoie merveilles;
A bien me soit-il despondu!
Mout iere en dormant confortés,
Car li tresors iert raportés,
Et li laron ierent pendu.

LI ROIS.

Ha! senescal, gardes-i viaus?

LI SENESCAUS.

Sire, mes songes est espiaus,
Car li tresors est revenus
Plus grans que il ne fust emblés :
Che m'est avis qu'il est doublés,
Et li sains Nicolais gist sus.

LI ROIS.

Senescal, gables-me tu donques?

LI SENESCAUS.

Rois, si grans tresors ne fu onques :
N'a passé l'Octevien **;
Tant n'en ot Cesar ni Eracles.

PINCEDÉ.

Rasoir, sa femme est très-fine : elle te reconnaitra au passage. Je ne veux pas me lasser (en allant) si loin. Près d'ici, à une longueur de rue, j'ai épié une lessive que j'aiderai à faire.

RASOIR.

Pincedé, maintenant ils'agit de bien pincer.

PINCEDÉ.

Que Dieu nous ramène avec plus d'avoir!

RASOIR.

Adieu, Cliquet.

CLIKUET.

Adieu, Rasoir.

LE ROI.

Ah! Mahomet a bien tourné ce qui tantôt m'était annoncé dans mon sommeil, et Tervagan le réalise en bien. Tout à l'heure je faisais venir à moi mes hauts barons pour tenir cour, et j'avais couronne nouvelle. Sénéchal, dors-tu ou veilles-tu?

LE SÉNÉCHAL.

Sire, au contraire, je rêvais merveilles; puissent-elles arriver à bien! J'étais dans mon sommeil bien consolé, car le trésor était rapporté et les larrons pendus.

LE ROI.

Ah! sénéchal, regardes-y, veux-tu?

LE SÉNÉCHAL.

Sire, mon songe est réalisé, car le trésor est revenu plus grand qu'il ne fut volé : il m'est avis qu'il est doublé, et le saint Nicolas git dessus.

LE ROI.

Sénéchal, te moques-tu donc de moi?

LE SÉNÉCHAL.

Roi, il ne fut jamais de si grand trésor : il surpasse celui d'Octavien ; ni César ni Héraclius n'en eurent autant.

* Ne savait-ce pas de ce mot que viendrait requinquer?

** Voyez, sur les trésors d'Octavien, une histoire anglaise qui se trouve dans *Willielmi Malme sbu*

ricensis de Gestis Regum Anglorum, Lib. II (Rerum anglicarum Scriptores post Bedam præcipui, ed. H. Savile, p. 66, lig. 38); et dans Flores historiarum per Mattheum Westmonasteriensem collecti, édit. de 1601, p. 127.

LI ROIS.

Ostes, comme est grans chis miracles!
Alés tost pour le crestien.

LI SENESCAUS.

Durant, met le preudome hors.
Il n'a mais garde de ton cors,
Que vaurroit ore li chelers?

DURANS.

Or chà, vilains! mout par fui faus
Qui ne vous pendi par les paus,
Et saquai les dens maisselers.

LI SENESCAUS.

Rois, vés-le chi, je le t'amain;
En ton plaisir et en ta main
Est, ou del morir, ou del vivre.

LI PREUDOM.

Sains Nicôlais, en cui je croi,
Ne de toi servir ne recroi,
Garis hui mon cors et delivre;
Pren hui de ton home conroi;
Atempre l'ire de chel roi
Qui mon cors promet a deffaïre:
Tant par est seur moi engramis!

LI ROIS.

Or me di, crestiens amis,
Crois-tu dont qu'il le pèust faire?
Crois-tu qu'i me puist desloier?
Crois-tu qu'il me puist renvoyer
Mon trésor? En ies-tu si fers?

LI PREUDOM.

A! rois, pour toi ne seroit kielez?
Il consilla les .iij. pacheles;
Si resuscita les .iij. clers.
Je croi bien qu'il te puist venquir,
Et faire te loi relenquir,
Dont te dois estre à faus tenus.
En lui sont tout bien semenchié.

LI ROIS.

Preudom, il a bien commenchié,
Car mes trésors est revenus.
Assés sont li miracle apert,
Puis qu'i fait avoir che c'on pert;
Mais je n'en créisse nului.
Senescaus, que vaurroit mentirs?
En lui est mes cuers si entirs,
Que jamais ne querrai autrui.

LI SENESCAUS.

Certes, rois, parler n'en osoie;
Mais en mon cuer moult vous cosoie

LE ROI.

Othon, combien ce miracle est
Allez vite chercher le chrétien.

LE SÉNÉCHAL.

Durand, mets le prud'homme de
Il n'a plus rien à craindre de ton
pourquoi maintenant le cacher?

DURAND.

Or ça, vilain! j'eus grand tort de
vous pendre par les pouces, et de ne pas
arracher les dents molaires.

LE SÉNÉCHAL.

Roi, le voici, je te l'amène; il est
(bon) plaisir et sous ta main: tu peux le
mourir ou le laisser vivre.

LE PRUD'HOMME.

Saint Nicolas, en qui je crois, et que
cesse de servir, garantis aujourd'hui
livre mon corps; prends aujourd'hui
ton homme; calme la colère de ce roi
propose de détruire mon corps: tant
courroucé contre moi!

LE ROI.

Dis-moi, ami chrétien, crois-tu donc
le pût faire? Crois-tu qu'il me puisse
ma loi? Crois-tu qu'il me puisse
mon trésor? Es-tu si hardi (pour l'affir-

LE PRUD'HOMME.

Ah! roi, pourquoi cela ne serait-il
conseilla les trois jeunes filles, et res
les trois clercs. Je crois bien qu'il te po
vaincre et te faire laisser ta loi, par la
tu dois être tenu pour félon. Tous bien
en lui semés.

LE ROI.

Prud'homme, il a bien commen
mon trésor est revenu. Les miracles
assez évidens, puisqu'il fait r'avoir ce
perd; mais je n'en aurais cru personne
(sénéchal.) Sénéchal, à quoi bon m
Mon cœur est si entièrement à lui, q
mais je ne croirai en nul autre.

LE SÉNÉCHAL.

Certes, roi, je n'osais en parler;
mon cœur je vous grondais fort d'av

Que piechà ne le m'aviés dit,
Que moult grant volenté en ai.

LI ROIS.

Preudon, va pour saint Nicolai;
Son bon ferai sans contredit.

LI PREUDON.

Diex, sours en soies-tu,
Que de te grasce as ravestu
Cest roy qui encontre toi ert!
Sire, laus est qui te mescroit
Et qui de toi servir recroit,
Car te vertus reluist et pert.
Rois, giete te folie puer,
Si te ren de mains et de cuer
A Dieu, qu'il ait de toi pitié,
Et au baron saint Nicolai.

DURANS.

Crestiens, crestiens, duel ai
De chou que tant ai respité.

LI ROIS.

Sains Nicolaïs, je me rent chi
En te garde et en te merchi,
Sans faussete et sans engan.
Sire, chi devienng-jou vostre hom;
Si lais Apolin et Mahom
Et che pautonnier Tervagan.

LI SENESCAUS.

Rois, tout ensi que tu as fait,
Mame et mon cors trestout-à-fait
Dons saint Nicolai le baron;
Si lais Mahom et Apolin,
Tout leur parage et tout leur lin,
Et Tervagan cel ort larron.

LI AMIRAUS DEL COINE.

Rois, puis que tu convertis ies,
Nous qui de toi tenons nos siès,
Aussi nous convertirons-nous.

LI ROIS.

Seigneur, metés-vous à genous,
Si ce je fai faites tout troi.

LI AMIRAUS D'ORQUENIE.

Jou l'otroi bien.

LI AMIRAUS D'OLIFERNE.

Et jou l'otroi
Que tout soions bon crestien.
Saint Nicolai obedien,
Car mout sont grandes ses bontés.

LI AMIRAUS D'OUTRE L'ARBRE SEC.

Seigneur, onques ne m'i contés,

tardé à me le dire, car j'en ai très-grande
volonté.

LE ROI.

Prud'homme, va chercher saint Nicolas;
je ferai sa volonté sans le contredire.

LE PRUD'HOMME.

Dieu, glorifié sois-tu d'avoir investi de ta
grâce ce roi qui était contre toi! Sire, félon
est qui ne croit en toi et qui abandonne ton
service, car ta vertu brille et resplendit. Roi,
rejette ta folie, et rends-toi de mains et de
cœur à Dieu, pour qu'il ait pitié de toi, et
au baron saint Nicolas.

DURAND.

Chrétien, chrétien, j'ai (du) chagrin d'avoir
tant tardé.

LE ROI.

Saint Nicolas, ici je me rends en ta garde et
en ta merci, sans fausseté et sans fourberie.
Sire, je deviens ici votre homme, et je laisse
Apollon et Mahomet, et ce coquin de Ter-
vagan.

LE SÉNÉCHAL.

Roi, tout ainsi que tu l'as fait, je donne
mon ame et mon corps entièrement à saint
Nicolas le baron, et je laisse Mahomet et
Apollon, toute leur parenté et tout leur li-
gnage, et Tervagan, cet ignoble larron.

L'ÉMIR D'ICONIUM.

Roi, puisque tu es converti, nous qui te-
nons de toi nos fiefs, nous nous convertirons
aussi.

LE ROI.

Seigneurs, mettez-vous à genoux, faites
tous les trois comme je fais.

L'ÉMIR D'ORQUENIE.

Je le veux bien.

L'ÉMIR D'OLIFERNE.

Moi aussi, je consens bien à ce que nous
soyons tous bons chrétiens. Obéissons à
saint Nicolas, car sa bonté est très-grande.

L'ÉMIR D'OUTRE L'ARBRE-SEC.

Seigneurs, ne m'en parlez jamais, car je

Car je n'oc goutte à cheste oreille;
 Maudehait qui che me conseille
 Que je deviegne renoïés!
 A! rois, car fusses-tu noïés
 Comme falis et recreans*,
 Que devenus ies mescreans!
 Fourfait as, c'ou t'arde ou escorche;
 Toi ne ton savoir ne te forche
 Ne pris mais vaillant .j. espi.
 Garde de moi, je te desfi
 Et renc ton hommage et ton fief.

LI ROIS.

Or tost, baron! car par mon chief!
 Je vœil que, maléoit gré soen,
 Fache mon plaisir et mon boen;
 Metés-le à terre par effors.

LI AMIRAUS D'ORQUENIE.

Or chò, segneur! il est moult fors:
 Il le nous convenra sousprendre.

LI AMIRAUS D'OUTRE L'ARBRE SEC**.
 Fil mauvais, me cuidiés-vous prendre,
 Tant que Mahom ches bras me sauve?
 Fuiés, mauvais chevalier fauve***!
 Poi pris ne vous ne vo engien.

CIL D'OLIFERNE.

Vous en venrés, car je vous tien.

CIL DEL COINE.

Rois, ton traitour, vés-le chi.

CIL D'ORKENIE (sic).

A! rois, pour Mahommet, merci!
 Ne me fai mes Diex renoier;
 Fai-me anchois le teste soier,
 Ou mon cors à cheval detraire.

LI ROIS.

Par mon chief! il vous convient faire
 Si comme moi, che sachiés bien.

n'entends goutte de cette oreille; mais
 qui me conseille de devenir renégat! A!
 fusses-tu noyé comme lâche et rec,
 car tu es devenu mécréant! Tu as
 qu'on te brûle ou écorche; je ne pris
 leur d'un épi ni toi, ni ton savoir, ni ta
 Garde-toi de moi, je te défi et te rends
 hommage et ton fief.

LI ROIS.

Allons vite, barons! car, par ma t
 veux que, malgré lui, il fasse mon pla
 ma volonté; mettez-le à terre par son

L'ÉMIR D'ORKENIE.

Allons, seigneurs! il est très-fort:
 faudra le surprendre.

L'ÉMIR D'OUTRE L'ARBRE-SEC.

Fil mauvais, me croyez-vous pa
 tant que Mahomet me sauve ces bras?
 mauvais chevaliers, hypocrites! je pr
 vous et votre ruse.

CELUI D'OLIFERNE.

Vous vous en viendrez, car je vou

CELUI D'ICONTUM.

Roi, voici ton traître.

CELUI D'OUTRE L'ARBRE-SEC.

Ah! roi, pour (l'amour de) Ma
 merci! ne me fais pas renier mon
 fais-moi plutôt trancher la tête, ou tire
 corps à (quatre) chevaux.

LE ROI.

Par ma tête! il vous faut faire com
 sachez-le bien.

* On appelait ainsi ceux qui s'avouaient vaincus
 dans les duels judiciaires.

** Dans le manuscrit, cette indication occupe la
 place de la précédente.

*** Cette épithète qui, peut-être, doit sa naissance
 à un curieux roman, se trouve expliquée par un pas-
 sage que nous empruntons à ce poème :

Or est-il temps que le mistere
 De Fauvel plus à plain aperce,
 Pour savoir l'expenceion
 De lui et la description.
 Fauvel est beste apropiée
 Par similitude ordenee

A senefier chose vaine,
 Barut et fausseté mundaine;
 Aussi par ethimologie
 Puis savoir ce qu'il senefie.
 Fauvel est de faus et de vel
 Compost, car il a son revel
 Aussi sur fausseté voilee
 Et sur tricherie mielee.

(*Roman de Fauvel*, manuscrit de la Bibl.
 du Roi n° 6812, folio .vij. recto, col. 2.)

Outre l'adjectif fauve, le *Roman de Fau*
 produit le verbe *fauvoter* :

Qui or a son amie qu'ele ne le fauvoie,
 (*La Chanson des Saxons*, t. 1, p. 108, cou

CIL D'ORKENIE (sic).

Sains Nicolais, c'est maugré mien
Que je vous aoure, et par forche.
De moi n'arés-vous fors l'escorche :
Par parole devieng vostre hom ;
Mais li creanche est en Mahom.

TERVAGANS.

Palas aron ozinomas,
Baske bano tudan donas,
Geheamel cla orlay,
Berec hé pantaras tay.

LI PREUDOM.

Rois, que voloit-il ore dire ?

LI ROIS.

Preudom, il muert de duel et d'ire
De che c'à Dieu me suis turkiés ;
Mais n'ai mais soing de son prologe.
Senescal, de le synagoge,
Alés, si les me trebuchiés.

LI SENESCAUS.

Tervagan, du ris et du pleur
Que féistes par vo douleur,
Verrés par tans le prophesie.
Ces escaillons me mescontés.
Or jus ! mal soiés-vous montés !
Ne vous prisons une vessie.

LI SENESCAUS au roy.

Rois, je l'ai moult mal atisiel.

LI ROYS.

Preudons, or serons baptisiet
Si tost que nous porrommes plus ;
De Dieu servir me voil vanter.

LI PREUDOM.

A Dieus dont devons-nous canter
Huimais : *Te Deum laudamus*.

FIN LI JEUS DE S. NICOLAI, QUE JEHANS
BODIAUS FIST. AMEN.

CELUI D'OUTRE L'ARBRE-SEC.

Saint Nicolas, c'est malgré moi que je vous
adore, et par force. Vous n'aurez de moi que
l'écorce : de bouche, je deviens votre homme ;
mais ma croyance est en Mahomet.

TERVAGAN.

Palas aron ozinomas, baske bano tudan
donas, geheamel cla orlay, berec hé panta-
ras tay.

LE PRUD'HOMME.

Roi, que voulait-il dire en ce moment ?

LE ROI.

Prud'homme, il meurt de douleur et de
colère de ce que je me suis converti à Dieu ;
mais je n'ai cure davantage de son jargon.
Sénéchal, allez, jetez les (idoles) en bas de la
synagogue.

LE SÉNÉCHAL.

Tervagan, du rire et des pleurs que votre
douleur vous fit faire, vous verrez bientôt
(s'accomplir) la prophétie. Décomptez-moi
ces marches. Allons, en bas ! à la male
heure soyez-vous monté ! Nous ne vous pri-
sons pas (autant qu'une vessie). (Au roi.) Roi,
je l'ai bien mal arrangé.

LE ROI.

Prud'homme, maintenant nous serons bap-
tisés le plus tôt que nous pourrons ; je veux
me vanter de servir Dieu.

LE PRUD'HOMME.

Nous devons donc chanter aujourd'hui en
l'honneur de Dieu : *Te Deum laudamus*.

ICI FINIT LE JEU DE SAINT NICOLAS, QUE FIT
JEAN BODEL. AMEN.

* Ces mots, comme ceux que nous avons déjà vus
dans le *Miracle de Théophile*, n'appartiennent à au-
cune langue. Sont-ce des charmes magiques, ou les
utilise-t-on à autre fin ? C'est ce que nous ne pou-
vons décider. Il serait bien curieux de retrouver
quelques formules de sorciers, et surtout les chan-
ges en langue vulgaire dont parle Reginon :
« 71. Se carmina diabolica, que super mortuos

nocturnis horis ignobile vulgus cantare solet, et
cachinnos quos exorcant, sub contestatione Dei om-
nipotentis prohibent. »

(Reginonis abbatis prumiensis, *Libri II de ecclesias-
ticis disciplinis et religione christiana*, ed. Sta-
phano Baluzio. Parisiis, excudebat Franciscus
Muguet, MDCCLXXI, in-8°, p. 27.)

DE

PIERRE DE LA BROCHE

QUI DISPUTE A FORTUNE PAR DEVANT RESON.

NOTICE.

« Dans le manuscrit de la Bibliothèque du Roi n° 7218, folio 138, est une pièce dialoguée que je crois une vraie pièce dramatique. Celle-ci est tout entière divisée par strophes de huit vers; chaque strophe sur deux rimes croisées. Elle roule sur l'aventure de Pierre de la Brosse, qui, de barbier de saint Louis, devenu le favori du roi son fils et son successeur, fut convaincu de calomnie, et pendu, en 1276, pour avoir accusé la reine, Marie de Brabant, dont il redoutait le crédit, d'avoir voulu empoisonner un fils du premier lit, qu'avait le roi.

« Les interlocuteurs de ce drame sont : *dame Raison*, *dame Fortune* et *la Brosse*, ou plutôt *la Broche*; car c'est ainsi qu'il est appelé dans le manuscrit. Celui-ci se plaint des soucis et des chagrins qu'il endure. Il murmure contre la Fortune, qu'il accuse de lui avoir vendu trop cher les richesses et les honneurs qu'elle lui a procurés. Raison exige que Fortune se disculpe; et elle l'amène devant la Broche. D'abord grandes invectives de la part de ce dernier. Mais dame Fortune, l'accusant à son tour, lui reproche d'avoir abusé de tout ce qu'elle avait fait pour lui; d'avoir, sans motif, déshonoré une reine pleine de mérite; d'avoir

presque avili le roi et sa couronne, etc. Dame Raison prononce sa sentence, et faisant droit aux plaintes de Fortune, déclare que la Broche a mérité, non seulement les peines dont il se plaint, mais encore d'autres tourmens qu'il ne tardera pas d'éprouver. (Cette pièce fut faite probablement pendant la détention et le procès de la Brosse.)

« Enfin je ne sais si l'on ne devrait regarder comme de vrais jeux ces sortes de scènes que les ménétriers débitaient quelquefois dans les fêtes auxquelles ils étaient appelés, et qui représentaient des querelles. J'ai trouvé dans les manuscrits trois de ces pièces. La première est une querelle entre deux femmes de mauvaise vie. Les deux autres sont des querelles d'hommes : l'une sous le titre de *Dispute du Barbier et de Chetot*, l'autre sous le titre de *Dispute de Leonard et de Peau-d'Oie* (sobriquets de deux ménétriers). Toutes trois sont divisées en strophes ou couplets en rimes croisées, alternativement, chacun des querelleurs fait un des couplets. Très-probablement c'étaient là des Farces dramatiques, qui, comme nos *Proverbes* d'aujourd'hui, n'étaient composées que de quelques scènes détachées

« Peut-être pourrais-je dire la même chose du *Dict de l'Herberie*, qu'on lira au troisième volume* »

A ces détails, donnés par le Grand d'Aussy, nous ajouterons que le *Jeu de Pierre de*

la Brosse a été publié pour la première fois, avec la *Complainte*, par M. Achille Jubinal*, qui a fait précéder ces deux pièces d'une préface et de notes étendues auxquelles nous nous bornerons à renvoyer.

F. M.

* *Fabliaux ou Contes, Fables et Romans du XII^e et du XIII^e siècle*, Paris, Renouard, M DCCC XXXI, cinq volumes in-8°, t. II, p. 201-203. Notes au *Jeu du Berger et de la Bergère*.

* Paris, Techener, etc., 1835, in-8°, de 76 pages, plus un feuillet de titre.

DE PIERRE DE LA BROCHE

QUI DISPUTE A FORTUNE PAR DEVANT RESON.

[Ci parole PIERRE.]

Trop ai chier acheté l'avoir,
La richece et le seignorage
Qu'ele m'a fet lonc tens avoir :
Torné le m'a à grant domage.
Tels hom riches, plains de savoir,
Ne fu ainc mès à tel hontage.

Dame Reson, dame Reson,
Ma grant dolor ne puis refraindre :
Toz jors me truis en la meson
De Plorer, de Crier, de Plaindre.
Fortune m'a longue seson
Fet en grande seignorie maindre ;
Or m'est venue en desreson
Ma joie et ma clarté estaindre.

Estaindre, ce puis-je bien dire ;
Quar amortis sui et estains.
Du roiaume sui en l'empire,
De mes anemis sui atains.
Tels me soloit dire : « Biaux sire, »
Qui me dit : « Traîtres atains. »
Or ne me prent talent de rire ;
De dolor sui noircis et tains.

Tains sui de tainture perverse
Et de dolor triste et amere ;
Ma robe m'est vestue enverse,
Quar cele est noire qui blanche ere.
Or voi-je chasse trop diverse,

[Ici parle PIERRE.]

J'ai acheté trop cher l'avoir, la richesse
et la seigneurie qu'elle m'a fait avoir pen-
dant long-temps : elle me l'a changé en trop
grand dommage. Jamais un homme riche
et plein de sagesse comme moi ne fut ainsi
honni.

Dame Raison, dame Raison, je ne puis
mettre un frein à ma grande douleur : je
me trouve toujours dans la maison de Pleu-
rer, de Crier et de Plaindre. Fortune m'a
fait pendant long-temps rester en grande
seigneurie ; maintenant elle est venue à tort
éteindre ma joie et mon éclat.

Éteindre, je puis bien le dire ; car je suis
amorti et éteint. Je suis des plus malades du
royaume, je suis atteint par mes ennemis. Tel
avait coutume de me dire : « Beau sire, » qui
me dit (maintenant) : « Atteint (et convaincu)
de trahison. » A cette heure, je n'ai pas envie
de rire ; je suis noir et livide de douleur.

Je suis teint de mauvaise couleur et de dou-
leur triste et amère ; ma robe m'est vêtue à
l'envers, car elle qui était blanche est (main-
tenant) noire. Je vois maintenant chasse
bien différente, car Fortune est marâtre et

Quar Fortune est marrastre et mere ;
Trop s'est à moi mal fere aerse :
Si vous pri , droit m'en vueilliez fere.

Ci parole RESON.

Pierres. Fortune est en présence
Por dire ce qu'il li plera,
Et chascuns par droite balance
Son loial droit enportera,
Selonc les moz et la sentence
Chascuns ici proposera.

[PIERRE.]

Dame, bien le vueil sanz doutance :
Mal ait qui s'en descordera !

Ci parole FORTUNE.

Avoi , Pierre ! bien puis entendre :
Qui bien fet le bien trouvera.
Tu te plains ! Or m'estuet desfend
Tout ausi com droiz le dira.
Or puis-je bien dire et entendre
Que li proverbes voir dira :
« Qui le larron torne de pendre ,
Jà li lerres ne l'amera * . »

Je te tennai de povreté
Quant je te vi premierement ;
Je te donnaï la richeté
Où tu as esté longuement.
Or as faussement exploité,
Dont tu reçois le paiement :
Se tu pers en ta fausseté ,
Je ne t'en puis mès vraiment.

Pierres , bien voi , qoi que nus die ,
Que tu viens en ta reverdure ;
Quar qui metroit toute sa vie
A servir mauvès paine et cure
Et si lessast à la foie
Por son mesfet souffrir ledure ,
Tantost seroit l'amor faillie ;
Quar mauvès est de tel nature.

Pierre , Pierre , se tu penssoies
Où je te pris ne en quel point ,
Bien croi que jamès ne feroies
De moi fere clamor ne plaint.
Povres hom et noient estoies
Quant je te mis en si haut point :
Or me mesdis et me guerroies !
Ainsi sert mauvès tout a point.

inère ; elle s'est trop attachée à me faire du
mal : et je vous prie de m'en faire justice.

Ici parle RAISON.

Pierre , Fortune est en présence pour dire
ce qu'il lui plaira , et chacun également ob-
tiendra loyale justice , selon les mots et le
plaidoyer qu'il prononcera.

[PIERRE.]

Dame, je te veux bien sans hésiter : mal-
heur à qui s'y refusera !

Ici parle FORTUNE.

Eh , Pierre ! je puis bien entendre : celui
qui le bien fait , le bien trouvera. Tu te
 plains ! Alors il faut que je me défende ainsi
que le droit le dira. Maintenant je puis bien
dire et entendre que le proverbe dira vrai :
« Celui qui arrache le larron du gibet n'en
sera jamais aimé. »

Je t'arrachai à la pauvreté tout d'abord
que je te vis ; je te donnaï la richesse dans
laquelle tu as vécu longuement. Maintenant
que tu as agi comme un traître , tu reçois le
paiement de ton crime : si tu perds par ta
félonie , je n'en puis mais , en vérité.

Pierre , je vois bien , quoi qu'on en dise ,
que tu reviens à ton état de vilain ; en effet ,
celui qui mettrait peine et soin toute sa vie
à servir un méchant , s'il le laissait une fois
en butte aux outrages à cause de son mé-
fait , perdrait bien vite son amitié ; car le mé-
chant est de telle nature.

Pierre , Pierre , si tu te rappelais où je te
pris et en quel point , je crois bien que ja-
mais tu n'élèverais ni réclamation ni plainte
contre moi. Tu étais un homme pauvre et de-
rien quand je te mis en si haut point : main-
tenant tu me maudis et me guerroies ! c'est
ainsi que le méchant sert dans l'occasion.

* V. sur ce proverbe, notre *Tristan*, t. II, p. 311, 312.

Povres hom, ce di-je, et despris,
 sanz richeté et sanz poissance,
 Quant je te mis en si haut pris
 Que sires estoies de France.
 Or as par ton orgueil mespris:
 Le droiz en a pris la vengeance
 Et ta fausseté t'a repris,
 Por qoi m'en fez noise ne tance?

Ci parole PIERRE.

Eh! Fortune fausse et vilaine,
 Vessiaus plains de mal et d'amer,
 Escorpie de venin plaine,
 Au premier fez samblant d'amer
 Et en la fin mesaise et paine
 D'envenimer et d'enflamer.
 Ja nus hom ne t'aura certaine;
 Plus es muable que la mer.

Tu me mès au commencier
 Plus aise que poisson qui noe;
 Encor por moi plus essaucier
 Me montas en haut sus ta roe.
 Or m'es ja venue enchaucier
 Et m'as si geté en la boe
 Que tels me soloit deschaucier
 Qui maintenant me fet la moe.

Quant doné m'eus tel hautece,
 Porqoi ne m'i as aresté?
 Por moi fere plus de tristece
 Le fais, (c'est la) verité;
 Quar [hom qui n'a plus] richete,
 Quant il dechiet en povreté,
 A plus dolor, honte et destrece
 Que s'onques n'eüst riche esté.

Trop est fols qui en toi se fie,
 Quar en la fin chier le compere:
 Tu me fus au premier amie
 Et nourrice loiaus et mere;
 Or m'es en la fin anemie
 Et marrastre dure et amere.
 Tu es ausi com l'escopie
 Qui oint devant et point derriere

Trahison tu et faussetez,
 Ce voit-on bien apertement,
 Quant tant de biens et d'amistez
 Me moustras au commencement
 Et me donas les richetez,

(Tu étais) pauvre homme, dis-je, et mé-
 prisé, sans richesse et sans pouvoir, quand
 je te mis en si haut prix que tu étais seigneur
 de la France. Maintenant ton orgueil t'a
 égaré: si la justice en a pris sa vengeance
 et t'a repris de ta félonie, pourquoi me
 cherches-tu noise, et me fais-tu des repro-
 ches?

Ici parle PIERRE.

Eh! Fortune félonne et vilaine, vase rem-
 pli de mal et d'amertume, scorpion plein de
 venin, tu fais d'abord semblant d'aimer, et
 (tu causes) à la fin malaise et peine en enve-
 nimant et en enflammant. Jamais nul homme
 ne sera certain de t'avoir, car tu es plus
 changeante que la mer.

Au commencement tu me rendis plus aise
 que poisson qui nage, et pour m'élever en-
 core davantage tu me montas en haut sur
 ta roue. Et déjà tu m'es venu chasser et tu
 m'as tellement jeté dans la boue que tel
 avait coutume de me déchausser qui main-
 tenant me fait la moue.

Quand tu m'eus donné une telle élévation,
 pourquoi ne m'y as-tu pas fixé? Tu le fis
 pour me causer plus de tristesse, c'est la vé-
 rité; car un homme qui n'a plus de richesse,
 quand il tombe dans la pauvreté, a plus de
 douleur, de honte et de détresse que s'il
 n'eût jamais été riche.

Trop est fou qui en toi se fie, car à la fin
 il le paie cher: tu fus d'abord pour moi
 une amie, une nourrice loyale et une mère;
 maintenant tu m'es enfin ennemie et une
 dure et amère marâtre. Tu es pareille au
 scorpion qui oint devant et pique derrière.

Ce fut trahison et fausseté, on le voit bien
 clairement, quand tu me montras au com-
 mencement tant de bienveillance et d'ami-
 tié et me donnas les richesses, les hon-
 neurs et la tenance dont je suis à la fin

Les honors et le tenement
Dont je sui en la fin getez
Et chaciez trop honteusement.

Ci parole FORTUNE.

Pierres, moult très grant felonie
Me dis et moult très grant outrage :
Tu dis que je t'ai vilonie
Et trahison fet et damage ;
Non ai , Pierres, mès cortoisie
A toi et à tout ton lignage :
Mès si mauvès n'estoies mie
Quant je te mis en seignorage.

Bons et loiaus et preus estoies,
Près et de bien fere et d'entendre ;
A tout servir t'abandonnoies,
Le grant , le petit et le mendre.
Dieu et trestoz ses sainz servioies
Piteusement et de cuer tendre ;
Et quant Diex vit qu'ainsi fesoies,
Si t'en vout le guerredon rendre.

Lors te pris en humilité
Ou commandement Dieu le pere,
Et te fis par grant amisté
Ta meson sus ma roe fere.
Or as en la fin exploité
Mauvesement de ta matere :
Orgueil as pris et vanité,
Et lessié la voie premiere.

Ta faussetez et tes orgueus
T'a fet en ceste dolor estre ;
Traîtres as et desloiaus
Esté vers ton seignor terrestre.
Li lerres privez est trop maus,
Et tu savoies tout son estre :
Or as esté com li chaiaus
Qui runge les sollers son mestre.

Tu pooies trop bien savoir
Qu'en ma roe s'a .i. tel art
Qu'il i covient si droit seoir
Que il ne pende nule part ;
Et qui pent, il l'estuet cheoir :
Et tu pendis (se Diex me gart!)
Vers le faus et lessas le voir :
Or t'en repentiras à tart.

Ci parole PIERRE.

Hé ! Fortune dure et sauvage ,

arraché et chassé trop honteusement.

Ici parle FORTUNE.

Pierre , tu me dis très-grande félonie
très-grand outrage : tu dis que je t'ai
vilénie , dommage et trahison ; il n'est
pas ainsi , Pierre : (j'ai fait) courtoisie
et à tout ton lignage ; mais tu n'étais
mauvais quand je t'élevai au pouvoir.

Tu étais bon , loyal et preux, prêt
à faire et à entendre ; tu te mettais tout
à servir tout le monde, le grand , le petit
le moindre. Tu servais Dieu et tous ses
pieusement et de cuer tendre ; et
Dieu vit que tu agissais ainsi, il voulut
récompenser.

Alors je te pris dans un état humble
le commandement de Dieu le père, et
par grande amitié élever ta maison sur
roue. Enfin tu as malversé dans l'exercice
tes fonctions : tu as pris de l'orgueil et
vanité, et laissé la voie première.

Ta fausseté et ton orgueil t'ont fait
dans cette douleur ; tu as été traître
loyal envers ton seigneur terrestre. Le
leur domestique est bien méchant ,
savais tout ce qui le concernait : tu as
été comme le petit chien qui ronge les
liens de son maître.

Tu pouvais très-bien savoir que ma
est faite de telle manière qu'il faut
assis si droit que l'on ne penche nulle part ;
celui qui y penche , il faut qu'il tombe
penchas (que Dieu me garde!) vers le faux
et laissas le vrai : maintenant il est trop tard
pour t'en repentir.

Ici parle PIERRE.

Eh ! Fortune dure et sauvage ,

Bien m'as ore por fol tenu !
 Je voi moult bien que cil damage
 Me sont par toi tuit avenu.
 Tu me méis ou haut estage,
 Et ne m'i as pas maintenu ;
 En dolor m'as mis et en rage :
 Par toi me sont cil mal venu.

Son ami puet-on au besoin
 Essaiier, ce seut-on retraire ;
 Quar li ami bon et certain
 Aident de ce qu'il pueent faire.
 Li tricheor faus et vilain
 Si ne finiront jà de brere ;
 Tels dit : « Je vous aim »,
 Qui point et cunchie derriere.

Se tu fusses loiaus amie,
 De dolor m'eusses geté ;
 Mès tu m'es mortel anemie,
 Ce voit-on bien par verité ;
 Quar il ne te soufisoit mie
 A tolir ta properité,
 Ainz m'as tolu et mort et vie,
 Et fet morir à grant vilté.

Au premier si haut me méis
 Que toz li mons m'estoit amis,
 Et en la fin tant me féis
 Que toz li mons m'est anemis.
 Au mains, quant tu me desméis
 Du lieu où tu m'avoies mis,
 En l'estat où tu me pris
 Porquoi ne m'i as-tu remis ?

Se en mon premier estat fusse,
 En bone grasse le préisse ;
 Quar le cors et la vie éusse
 Et avoir dont je me vesquisse,
 Et me gardaïsse, et percéusse
 Comment loiaument me tenisse :
 Or est ma vie si confuse
 Que chascuns me het et despise.

Fortune, ceste deareson
 Mas-tu fete et ceste durté :
 Venuz sui de clere meson
 En dolor et en obscurté.
 Perdu ai ma bone seson,

bien à cette heure tenu pour fou ! Je vois
 bien que tous ces dommages me sont arri-
 vés par toi. Tu me mis en haute positlon ,
 et ne m'y a pas maintenu ; tu m'as mis en
 douleur et en rage : par toi me sont venus
 ces maux.

L'on peut dans la nécessité éprouver son
 ami, c'est un proverbe ; car les amis bons
 et sûrs aident de ce qu'ils peuvent faire.
 Les tricheurs félons et vilains ne finiront ja-
 mais de crier; tel dit par devant : « Je vous
 aime », qui pique et conspue derrière.

Si tu eusses été (une) loyale amie, tu
 m'eusses tiré de ma douleur ; mais tu es mon
 ennemie mortelle, ce voit-on bien en vérité ;
 car il ne te suffisait pas de me retirer ta
 prospérité, tu m'as enlevé et mort et vie, et
 fait mourir très-ignominieusement.

Tu me mis d'abord si haut que tout le
 monde était mon ami, et à la fin tu me mis si
 (bas) que tout le monde est mon ennemi. Au
 moins, quand tu me déplaças du lieu où tu
 m'avais mis, pourquoi ne m'as-tu pas rendu
 à l'état dans lequel tu me pris ?

Si j'étais en mon premier état, je prendrais
 la chose de bonne grâce; car j'aurais le corps,
 la vie et avoir dont je pourrais vivre, et j'a-
 viserais à me tenir loyalement : maintenant
 ma vie est si confuse que chacun me hait et
 me méprise.

Fortune, c'est toi qui es l'auteur de cette
 iniquité et de cette infortune : je suis venu
 de claire maison en douleur et en obscurité.
 J'ai perdu ma bonne saison, je suis tombé
 dans le malheur. Faites-moi justice, dame-

Chéus sui en maléurté.
Droit m'en féist, dame Reson ,
De ce que ainsi m'a hurté.

Ci parole FORTUNE.

Pierres, je ne t'ai pas ostée
Ta richece ne ta poissance ;
Mès ta grant fausseté provée
T'a mis en ceste mescheance.
A poi que tu n'as vergondée
La coronne et le roi de France ,
Et sanz reson as disfamée
La roïne, où tant a vaillance.

Garder déusses loiaument
Ton, seignor lige et maintenir,
Et tu l'as servi faussement :
Fere le cuidoies morir ;
S'as-tu fet à ce jugement
A la mort maint homme venir :
Bien doit avoir mal paiement
Qui male œuvre veut maintenir.

Tu as fet trop d'iniquitez ,
Droiz t'en fet le guerredon rendre ;
Se tu pers en ta faussetez ,
Tu ne t'en dois pas à moi prendre,
C'est ma droite properitez
Que de monter et de descendre ;
Jà mes estas n'ert arestez :
Or le faz grant, or le faz mendre.

Porquoi sui Fortune nommée ,
Quar je faz bien le fort tumber
Et trebuchier en la valée ;
Et quant d'eus me vueil aprismer,
Je les remet en la montée,
Et si les faz seignors clamer.
Ainsi est ma roe tornée,
Quar je faz haïr et amer.

Ainsi, Pierres, te plains à tort ,
Ce voit-on bien par verité ;
Tu méismes t'es mis à mort
Et de richece t'es geté.
Or n'a autre reconfort ,
Fors que je pri par amis
A Reson que droit nous aport
Selon ce qu'il est desputé.

Ci rent RESON sentence.

Pierres, bien as Fortune oïe,

Raison, de ses mauvais traitemens à
égard.

Ici parle FORTUNE.

Pierre, je ne t'ai pas ôtée ta richesse
ni ta poissance ; mais c'est ta grande félonie
prochée qui t'a mis dans cette infortune. Il
ne faut de peu que tu n'aies avili la couronne
le roi de France ; sans raison tu as diffamé
la reine, dont le mérite est si grand.

Tu aurais dû garder loyalement et man-
tenir ton seigneur lige, et tu l'as servi
traître : tu pensais le faire mourir, et par
jugement tu as fait venir maint homme à
mort : celui qui veut maintenir mauvaise œuvre
doit bien avoir mauvais paiement.

Tu as commis trop d'iniquités, Droit
t'a fait donner la récompense ; si tu perds
ta fausseté, tu ne dois pas t'en prendre
à moi. C'est mon véritable bonheur que
de monter et de descendre ; jamais mon état
ne sera fixe : tantôt je le fais grand, tantôt
je le fais moindre.

C'est pour cela que je suis appelée Fortune,
car je fais bien tomber et trébucher
fort en bas ; et quand je veux m'approcher
d'eux, je les remets en la montée, et
je fais appeler seigneurs. Ainsi est tournée
ma roue, car je fais haïr et aimer.

Ainsi, Pierre, tu te plains à tort, ce
qui se voit bien en vérité ; toi-même (tu) t'es mis
à mort et privé de richesses. A cette heure
n'y a pas à s'en consoler autrement, si ce n'est
que je prie par amitié Raison qu'elle rende
justice suivant les débats qui ont lieu.

Ici RAISON rend sentence.

Pierre, tu as bien ouï Fortune, qui s'

Qui se desfent moult sagement ,
 Et dist que tu ne sivis mie
 La voie du commencement ,
 Et que tu as de tricherie
 Ton seignor servi fausement ,
 Et que c'est ses droiz et sa vie
 De torner tost isnelement.

Ainsi , Pierres , à tort te plains ,
 Et je croi bien qu'ele dit voir :
 De tes mauvestiez es atains ,
 Ce puet chascuns moult bien veoir ,
 Et par jugement es contrains
 A ceste paine recevoir :
 Li anemis ne s'est pas fains
 Qui te tenoit en son pooir.

Li baras son seignor cunchie ,
 Jà si ne le saura farder ;
 E cil qui sert de tricherie
 Celui que il devroit garder ,
 Je di , par la virge Marie ,
 Qu'il seroit dignes de l'arder :
 Por ce t'est ta peine ajugie ,
 Que tu recevras sanz tarder.

Droiz te condampne par droiture ,
 Et je te confirm la sentence ;
 Mès sachiez que ce n'est cointure
 De terriene penitance ;
 Mès la mort vient diverse et dure
 Là où Diex vendra sanz doutance .
 Qui mal fet , ce dist l'Escripture ,
 Mal trovera : c'est ma creance.

EXPLICIT DE PIERRE DE LA BROCHE QUI DES-
 PUTE A FORTUNE PAR DEVANT RESON.

fend très-sagement, et dît que tu ne suivis pas
 la voie du commencement, que tu as trait-
 treusement servi de tricherie ton seigneur,
 et que c'est son droit et sa vie de tourner
 rapidement.

Ainsi, Pierre, tu te plains à tort, et je
 crois bien qu'elle dit la vérité : tu es atteint
 (et convaincu) de crimes, chacun le peut
 très-bien voir, et par jugement tu es con-
 traint à recevoir cette peine : le diable
 qui te tenait en son pouvoir ne s'est pas dis-
 simulé.

La fourberie attrape celui qui la met en
 œuvre, elle ne saura jamais le masquer ; et
 l'homme qui use de tricherie envers celui
 qu'il devrait garder, je dis, par la vierge Ma-
 rie, qu'il mériterait d'être brûlé : pour cela
 la peine t'est adjugée ; tu la recevras sans
 tarder.

Droit te condamne justement, et je te
 confirme la sentence ; mais sache que ce
 n'est pas une apparence de pénitence sur la
 terre ; mais la mort vient sévère et dure là où
 Dieu viendra sans doute. Qui mal fait, dit
 l'Écriture, mal trouvera : c'est ma croyance.

FIN DE PIERRE DE LA BROUSSE QUI DISPUTE
 CONTRE FORTUNE PAR DEVANT RAISON.

UN MIRACLE

DE NOSTRE-DAME

D'AMIS ET D'AMILLE.

NOTICE.

La pièce qui suit nous semble appartenir au ^{xiv}^e siècle. Elle est tirée du manuscrit de la Bibliothèque Royale, 7208. 4. B*, où elle commence au folio 1 recto.

Nous ne nous étendrons pas ici sur la légende qui a donné lieu à ce drame et au roman français plus ancien de Miles et d'Amis* : cette tâche a été déjà habilement

remplie par plusieurs savans* ; nous nous bornerons à dire que l'histoire de Miles et d'Amis a été mise en vers latins, dans

* M. Achille Jubinal a donné le catalogue des pièces que ce volume renferme, dans ses *Mystères inédits du quinzième siècle*, t. I, p. xxvi-xxviii. Cette liste avait été précédemment publiée par M. de Beauchamps, dans ses *Recherches sur les Théâtres de France*. A Paris, chez Prault père, m. dcc. xxxv, in-4, p. 109, 110. Ce manuscrit forme le second tome d'un recueil précieux d'anciens miracles, dont le premier est maintenant hors de la Bibliothèque Royale. C'est la raison qui nous a fait commencer par le second ; au reste, cette circonstance nous semble n'être d'aucune importance réelle.

** Outre les nombreux manuscrits qui contiennent ce poème, et qui se conservent dans les différentes bibliothèques de la France, j'en ai vu deux en Angleterre : le premier au Musée Britannique, Ms. royal 12. c. xii. 9 ; le second dans la Bibliothèque de Corpus Christi College, Cambridge, manuscrit Parker L.

* Voyez de SS. *Amico et Amelio, pro martyribus cultis, Mortarius in ducatu medionalensi Sylloge critico-historica*, publié dans les *Acta Sanctorum octobris...* tomus VI, p. 124-126; l'art. de M. Schmidt, dans les *Wiener Jahrbücher der Literatur*, volume XXXI, p. 130-133; *Li Romans des Sept Sages*, publié par M. Koller, introduction, p. ccxiiij-ccxlvj; et *Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit*, publié par Mone, année 1836, col. 145-187. (1^o le texte original latin ; 2^o la version française en prose, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Lille), col. 353-360 (3^o le Roman d'Amys et Amille,

* Il est tiré du *Speculum historiale*, de Vincent de Beauvais, et se compose de six chapitres. Voyez l'édition de Douai, 1624, livre XXIII, chapitres cxxiiij-cxxvi, et cxxvii. Il se trouve en outre dans un grand nombre de manuscrits, entre autres dans ceux de la Bibliothèque Royale n^o 2116, 863 et 6188, et dans celui de la Bibliothèque publique de Saint-Omer n^o 776. Voyez le premier extrait du catalogue inédit de M. H. Piers, inséré dans le tome III des *Mémoires de la Société des Antiquaires de la Morinie*.

Il existe aussi, dans la *Chronique d'Albérre des Tre Fontaines*, à l'année 774, un long récit relatif aux deux amis. Voyez l'édition de Leibnitz, partie I, p. 108-109.

xiii^e siècle ; qu'elle a passé en alle-

mand*, en anglais**, en breton***, en italien****,

à tirades monorimes, d'après un manuscrit du xiv^e siècle de la Bibliothèque d'Arras; 4^o la légende populaire en prose française, d'après l'édition de Paris, par Nic. Chrestien, 1535, in-4^o), et col. 420-422 sur les noms des héros, remarques étymologiques; 5^o sur l'origine tudesque de cette légende). Voyez, en outre, la *Chronique rimée de Philippe Mouskes*, publiée par M. le baron de Reiffenberg, t. II, nos cclvi, cclviii, cclxiii; la *Bibliothèque universelle des Romans*, volume de décembre 1778, p. 3-50; *the History of Fiction* : ... by John Dunlop. In three volumes. Vol. I. Second Edition. Edinburgh : Printed by James Ballantyne and Co. for Longman... 1816, n-8^o, p. 430-441; et l'*Analectabiblion* de M. le marquis du Roure, t. I. Paris, Techener, 1836, in-8^o, p. 120-122.

Nous avons mentionné dans notre *Tristan*, t. I, p. cii, un roman d'*Amyx*, et *Amilion Gallicé*, qui existait dans la Bibliothèque de la cathédrale de Peterborough; et, p. xxix-xxxi de notre préface à la *Chanson de Roland*, nous avons donné les premiers et les derniers vers de ce roman, tels qu'ils se trouvent dans le manuscrit de la Bibliothèque Royale 2721-5.

M. Loiseleur Deslonchamps, dans son *Essai sur les fables indiennes et sur leur introduction en Europe*, pag. 163-166, a donné l'analyse de cette légende, telle qu'elle se retrouve dans les *Sept Sages de Rome*.

* En voici le début, tiré du seul manuscrit dont nous connaissions l'existence :

Christe, Dei virtus, verbum Patrie, hostia vera,
Amilion mendico tuum, sapientia summa :
Auspiciis dignare meo conferre labori;
Non velut ignarus a te depono doceri.

Tempore Pipini Francorum principis, ortus
Est puer in castris Bericano, germine clarus,
Tutamine patre genitus, magne bonitatis;
Christi cultorem primis dilexit ab annis.
Magna uterque parens vovit, si vivere posset,
Quod perfunderetur lavacro baptismatis euset;
Qui tamen ad Romam patris auxilio veheretur
Et domini pape baptismum consequeretur.
Sic motus, per sonnum, quoddam mirabile vidit
Rector Almonensis, visoque stupescere cepit;
Stuporem videbatur sibi quod Romanus in urbe
Puerum Almonensi presens foret, hac ratione
Et multis pueros sacri perfunderet unda
Baptismi, tribuere ipsis celestia dona.
Tunc comes, hoc viso, cepit perquirere quidam
Sic foret, atque rei veluit cognoscere causam.
Tunc cernit quidam divino munere doctus
Sic comiti sic est blando sermone locutus :

« O comes, exulta, Quem puerum generabis
Magne virtutis et mirifice bonitatis,
Quem faciens Romam deferri pontificali
Purgandum lavaero. Mihi credito vera loquenti
Singula. Quid referam? Puer hic pervenit ad ortum,
Quem quasi dilectum nutritur cura parentum;
Dumque comes puerum nutrire studeret et ejus
Parceret etati, primus pertransiit annus;
Propositamque viam cupiens persolvere, tandem
Cum parvo puero Trecentem venit ad urbem;
Postque moram factam, dum tempus querit eundi,
Quidam de Berico miles fuit obvius illi,
Qui puerum portans Rome tendebat ad urbem
Ut puer indueret baptismum pontificalem.
Quem comes alloquitur, dicens : « Quo tendis, et unde
Huc advenisti? dic, o miles venerande! »
Cui miles Bericanus ait : « Venerande vir, audi,
Et narrabo tibi quod querere disposuisti.
Me Bericana suam provincia gaudet habere.
Rectorem Romam volo, si dederit Deus, ire,
Ut puerum nostrum benedictio pontificalis
Purget ab humane delictis conditionis. »
Cui comes : « Hinc et ego Romam compellor adire
Ut per apostolicum baptizetur puer iste. »
Tunc in amicitiam firmato federe juncti,
Propositam tenere viam, pueris honorati...
Etc.

(Manuscrit de la Bibliothèque du Roi n° 3718, in-4^o, folio 25 recto)

* « The romance was translated into German verse, by Conrad of Wuerzburg, who flourished about the year 1300. He chose to name the heroes Engelhard and Engeldrud. It was modernized and printed at Frankfort, in 1573. » Weber, t. I, p. liv; *the History of English Poetry*, édition de R. Price, t. I, p. 92, note k.

Quant à nous, nous n'en avons vu qu'une version très abrégée (d'après le latin) en prose du xv^e siècle, publiée par Carové dans le *Taschenbuch für Freunde alldentscher Zeit und Kunst auf das Jahr* 1816, et mieux par Wackernagel dans son *Deutschen Lesebuch*. Basel, 1835, in-8^o, t. I, col. 757-762.

** *Metrical Romances of the thirteenth, fourteenth, and fifteenth Centuries: published... by Henry Weber*, vol. II, p. 369-473. Le poème de *Amis and Amylion* est analysé dans le tome III des *Specimens of Early English metrical Romances* d'Ellis, édition de Londres, 1805, p. 384-419. — Édition de la même ville, 1811, p. 396-432.

*** Keller, p. ccxliij.

**** Cette traduction a eu trois éditions : la première, à Venise, en 1503; la seconde, à Milan, en

et même en islandais, qu'elle a fourni le sujet d'un drame italien du xv^e siècle, et, si je ne me trompe, celui d'une tapisserie historiée, et d'un tableau de P. Antonio de Foligno. Nous ajouterons qu'elle a été rimée de nouveau en français dans le xiv^e siècle, c'est-à-dire par un poète contemporain de l'auteur du Miracle, sous le titre du *Dit*

1513; la troisième, dans la même ville, en 1530: toutes trois in-4. Voyez *Analisi e Bibliografia dei Romanzi di cavalleria e dei poemi romanzeschi d'Italia*. Volume secondo, contenente la Bibliografia. Milano, dalla tipographia del dott. Giulio Ferrario, n. uccc. xxix, in-8, p. 282, 283.

* *Sugabibliothek med Anmærkninger og indledende Uhandlinge. Af Peter Erasmus Mueller*. Tre die Danl. Kjøbenhavn. Trykt i det schultziske Officin... 1820, petit in-8°, p. 480; Keller, p. ccxlij.

** « The story was pourtrayed on the tapestry of Nottingham Castle, in the time of Henry VIII. » Weber, vol. I, p. liv.

Nous voyons dans l'inventaire des richesses du roi Charles V, qu'il possédait, entre autres *Tappiz de ymagex*, ceux de la vie de saint Thésus, du saint Girart, du *Fleurence de Romme*, d'*Amis et d'Amis*, du *Bonté et de Beaulté*, des *sept Pechez mortels*, des *neuf Preux*, de *Godffroy de Bilhon*, d'*Amis et de la Roynie d'Irlande*, de *messire Yvain*, des *sept Sciences et de saint Augustin*, de *Judic*, des *faits et batailles de Judas Macabeus et d'Anthoquy*, du *la Bataille du duc d'Acquêtaine et de Florentin*, du *Girart de Nevers*, etc., etc. Voyez le manuscrit de la Bibliothèque Royale n° 8356, folio 11 v et suivans.

*** « Dans la ville d'Assise, sur le mur extérieur du hôpital de Saint-Jacques et Saint-Antoine, on voit une madone, placée entre ces deux saints, avec quatre peulrins agenouillés devant elle, le tout dans un style qui trahit manifestement le disciple ou l'imitateur de Taddéo Bartolo... Pierre Antonio de Foligno, qui a peint dans une chapelle voisine un miracle fameux de saint Jacques de Compostelle, avait certainement subi la même influence... »

† « C'est la résurrection d'un enfant dont les parens étaient allés en pèlerinage à Compostelle. Il y a un drame italien du xv^e siècle sur le même sujet. » *De la Poésie italienne dans son principe, dans sa matière et dans ses formes*, par A.-E. Rio. — *Forme de l'Art*; seconde partie. — Paris, Debécourt, 1836, in-8°, p. 173.

des trois Pommes, et publiée pour la première fois, sous cette forme, en 1837, par notre ami G.-S. Trebutien, à Paris, chez Silvestre, grand in-8°, 15 pages.

Dans le xv^e siècle, le roman de Miles et d'Amis partagea le sort de la plupart des autres ouvrages de ce genre: il fut mis en prose française, et eut un grand nombre d'éditions*.

Il y a une imitation de cette légende dans un autre roman souvent réimprimé et intitulé: *Hystoire de Olivier de Castille et de Artur d'Algarbe, son loyal compagnon*, qui se trouve analysé dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, volume E, p. 79 et suivantes**.

Enfin, après tant de vicissitudes et des transformations diverses, l'histoire de Miles et d'Amis descendit dans la rue sous la forme de ballade, et fit les délices du peuple après avoir charmé le clergé et la noblesse***.

F. M.

* Paris, pour Antoine Verard, sans date (vers 1503), un volume petit in-folio (décrit dans le *Catalogue des livres imprimés sur vélin, de la Bibliothèque du Roi*, t. IV, p. 261, n. 387); à Lyon, par Olivier Arnoullet, 1531, in-4°; à Paris, par Nicolas Chrestien, 1535, in-4°; par Alain Lotrian, sans date, in-4°; par Jean Bonfons, sans date, in-4°; par Nicolas Bonfons, petit in-4°, sans date, avec figures sur bois; et à Rouen, chez la veuve de Louis Coste, sans date (vers 1620), in-4°.

** Nous connaissons un ouvrage espagnol intitulé *Historia de los muy nobles y valientes caballeros Oliveros de Castilla, y Artus de Algarve, y de sus maravillosas y grandes hazañas. Compuesta por el bachiller Pedro de la Floresta*. Con licencia. En Madrid a costa de Don Pedro Joseph Alonso y Padilla... Un volume in-18. Nous pensons que ce n'est qu'une traduction du vieux roman français.

*** « At last, it dwindled into the shape of a street-ballad, a copy of which may be found in the valuable republication of Evans's *Old Ballads*, vol. I, p. 77. The knightly brothers Amis and Amiloun, are there transformed into Alexander and Lodowick, princes of Hungary and France, the Steward into Guido prince of Spain, and the part of the duke is given to the Emperor of Germany. » Weber, t. I, p. liv.

UN MIRACLE

DE

NOSTRE-DAME D'AMIS ET D'AMILLE.

NOMS DES PERSONNAGES.

AMIS.
 AMILLE.
 LE ROY.
 LA ROYNE.
 LA FILLE du roy, appelée l'UBIAS.
 LE CONTE GRIMAUT.
 YTIER, escuier.
 LE PAUMIER.
 HARDRÉ.
 LE SERGENT D'ARMES.

LE MESSAGIER.
 GOMBAUT.
 BERNART.
 DIEU.
 L'ANGE.
 HENRI l'escuier.
 LA DAMOISELLE.
 SAINT MICHIEL.
 NOSTRE-DAME.
 SAINT GABRIEL.

Cy commence i. Miracle de Nostre-Dame, d'Amis et d'Amille, lequel Amille tua ses .ij. enfans pour gairir Amis son compaignon, qui estoit mesel; et depuis les resuscita Nostre-Dame.

AMIS.

Sire Diex, pere omnipotent,
 On dit qu'à chose homme ne tent
 Dont il ne parviengne à effect;
 Mais ainsi ne m'est pas de fait,
 Car puis vij. ans je ne finay,
 Et encore mie fin n'ay;
 Mais chascun jour de ville en ville
 Ne cesse de querir Amille,
 Pour ce que j'ay oy souvent
 De li dire et conter comment
 Il me ressamble de corsage,
 D'aler, de venir, de langage,
 D'estat, de parler, de maintieng.
 Ha! très doulx Jhesu-Crist, je tieng
 Que se je trouver le pèusse,
 Mon desir acompli eüsse

Ici commence un Miracle de Notre-Dame, d'Amis et d'Amille, lequel Amille tua ses deux enfans pour guérir Amis son compaignon, qui était lépreux; et depuis Notre-Dame les ressuscita.

AMIS.

Sire Dieu, père tout-puissant, on dit qu'à quelque chose que l'homme tende, il en vient à bout; mais cela n'a pas lieu pour moi, car depuis sept ans je ne m'arrêtai et ne m'arrête pas encore; mais chaque jour de ville en ville je ne cesse de chercher Amille, car souvent j'ai entendu parler de lui et conter comment il me ressemble de corps, de démarche, de langage et de maintien. Ah! très-doux Jésus-Christ, je tiendrais mon envie pour satisfaite si je pouvais le trouver, et mon cœur serait tout-à-fait content, bien que jamais je ne l'aie vu; mais parce que j'ai ouï dire qu'on ne pourrait choisir entre hommes, fussent-ils cent mille, deux personnes comme nous sommes, cet Amille et

Et fust mon cuer tout assouvi,
 Jà soit ce que onques ne le vi;
 Mais pour ce que j'ay oy dire
 C'on ne pourroit choisir n'eslire
 Entre hommes, et fussent C. mille,
 Telz .ij. hommes com cel Amille
 Et moy sommes quant à samblance,
 Et c'on n'i scet desconnoissance
 Trouver en privé n'en commun,
 C'on ne die que c'est tout un :
 Pour ce li ay donné m'amour,
 Tant qu'en une ville demour
 Jamays que une nuit ne seray
 Jusqu'à tant que trouvé l'aray,
 S'il plaist à Dieu que je le voie
 En ville, en sentier ou en voie
 Ou en chemin.

LE PAUMIER.

Sire, à ce povre pelerin
 Donnez, s'il vous plaist, vostre aumosne.
 Que Dieu, qui maint lassus ou throsne,
 Vous soit misericors et doulx !
 De loing vieng, pour quoy sui las touz
 Et travailliez.

AMIS.

Mon ami, dire me vueilliez
 Dont vous venez.

LE PAUMIER.

Sire, pour verité tenez
 Du saint Sepulcre vieng tout droit ;
 S'ay puis passé par maint destroit :
 Se scet Diex, sire.

AMIS.

Paumier, me saroies-tu dire,
 Puis qu'en tant de lieux as esté,
 D'un homme que quier, verité ?
 Amilles est nommez par nom
 Qui me ressamble, ce dit-on,
 De maintien, de corps et de vis.
 Se tu m'en scez donner avis,
 Bien te feray.

LE PAUMIER.

Voulementiers m'en aviseray,
 Sire ; mais, qu'il ne vous desplaise,
 Sachiez que puis la terre d'Aisc
 Ne vi humaine creature
 Qui vous ressamblast de faiture
 Si bien comme un que vi hier ;
 Car de vostre grant, sire chier,

moi, sous le rapport de la ressemblance
 qu'on ne sait trouver de différence entre
 ni en public ni en particulier, en sorte
 dit que c'est tout un : pour cela je lui ai
 mon amour, de manière que je ne sa
 nerai jamais qu'une seule nuit dans une
 jusqu'à ce que je l'aie trouvé, s'il plaist
 que je le voie dans une ville, un sentier
 voie ou un chemin.

LE PÉLERIN.

Sire, donnez, s'il vous plaist, votre aumône
 à ce pauvre pèlerin. Que Dieu, qui est
 là-haut sur le trône, vous soit miséricordieux
 et doux ! Je viens de loin, c'est pour
 quoi je suis très-las et harassé.

AMIS.

Mon ami, veuillez me dire d'où vous venez.

LE PÉLERIN.

Sire, tenez pour vrai que je viens du
 Sépulcre ; j'ai passé ensuite par maint destroit ;
 Dieu le sait, sire.

AMIS.

Pèlerin, me saurais-tu dire, puis qu'en
 tant de lieux, la vérité au sujet
 d'un homme que je cherche ? Il se nomme
 Amille, et me ressemble, dit-on, de maintien,
 de corps et de visage. Si tu sais me
 donner des nouvelles, je te ferai du bien.

LE PÉLERIN.

J'y réfléchirai volontiers, sire ; mais, si
 ne vous déplaît, sachez que depuis la terre
 d'Asie je ne vis créature humaine qui
 ressemblât de figure autant qu'un homme
 que je vis hier ; car il était, cher sire,
 de votre taille et de votre air, en sorte que
 soupçonne encore que vous êtes celui-ci.

Estoit et de vostre façon,
Si qu'encore ay-je souspeçon
Que celui-mesmes ne soiez :
S'à voir dire sui avoiez,
Dites-le-moi.

AMIS.

Nanil, paumier, foy que te doyl
Onques mais ne me veis que ore.
E Diex ! quelle part va-il ore,
Celui que dis ?

LE PAUMIER.

Sire, il s'en va devers Paris :
Je croy c'est ce que vous querez ;
Se vous hastez, vous l'ataindrez,
Je n'en doubte point.

AMIS.

D'argent monnoïé n'ay-je point,
Paumier amis ; mais cest anel
Te doing qui est et bon et bel :
Saches quant vendre le vouldras,
Deux mars d'argent bien en aras,
N'en doubtes mie.

LE PAUMIER.

Grans mercis, sire, et celle amie
Vous soit qui mere est et pucele
Et qui Jhesu de sa mamelle
Vierge norri !

AMIS.

Prie pour moi ; adieu te di,
Amis paumier.

LE PAUMIER.

Je m'y oblige, sire chier,
Des ores mais.

AMILLE.

Et Diex ! finiray-je jamais
De celui querir où j'ay mis
Mon cuer et m'amour ? C'est Amis
C'oques ne vi jour de ma vie,
Et n'ay d'autre chose envie.
Pener m'a fait et travaillier,
Et mainte nuit pour li veillier.
Ca po ci reposer me fault,
Car travailliez sui sanz deffault
Tant que je n'en puis plus, par foy !
Tandis s'aprouchera de moy
Cel homme que venir voy là,
Et si saray s'il me sara
De li riens dire.

AMIS.

Deux vous gart de pesance, sire !

même. Si j'ai rencontré juste, dites-le-mor-

AMIS.

Nenni, pélerin, (par la) foi que je te dois !
tu ne m'as jamais vu avant ce moment-ci.
Eh Dieu ! de quel côté va-t-il maintenant,
celui que tu dis ?

LE PÉLERIN.

Sire, il s'en va vers Paris : je pense que
c'est ce que vous cherchez ; si vous vous
hâtez, vous l'atteindrez, je n'en doute
point.

AMIS.

Je n'ai point d'argent monnayé, ami pé-
lerin ; mais je te donne cet anneau, qui est
bel et bon : sache que, quand tu le voudras
vendre, tu en auras bien deux marcs d'ar-
gent.

LE PÉLERIN.

Grand merci, sire, et qu'elle vous soit amie
celle qui est mère et pucelle et qui nourrit
Jésus de sa mamelle vierge !

AMIS.

Prie pour moi ; je te dis adieu, ami pé-
lerin.

LE PÉLERIN.

Je m'y oblige, cher sire, désormais.

AMILLE.

Eh Dieu ! finirai-je jamais de chercher
celui où j'ai mis mon cœur et mon amour ?
C'est Amis, que je ne vis jamais de ma vie,
et néanmoins je n'ai envie d'autre chose. Il
m'a causé bien des peines et des fatigues, et
m'a fait veiller mainte nuit pour lui. Il faut
que je me repose un peu ici, car je suis
vraiment tant harassé que je n'en puis plus,
par (ma) foi ! Cependant cet homme que je
vois là venir s'approchera de moi, et je ver-
rai s'il me saura rien dire de lui.

AMIS.

Dieu vous garde de chagrin, sire ! Vous

Vous estes, je croy, travailleiez.
S'il vous plaist, dire me vueilliez
Où vous alez.

AMILLE.

Sire, si bel le demandez
Que je respons : ne vous ennuit,
Que je pense ains demain la nuit
A Paris estre.

AMIS.

E! mon chier ami, peut-il estre
Que une autre demande vous face,
Mais qu'envers vous ne me mefface
Comme enuieux ?

AMILLE.

Sire, je vous voy gracieux :
Ce qui vous plaira demandez
Et plus; se vous le commandez,
Je le feray.

AMIS.

Sire, pour l'amour Dieu le vray,
Vostre nom requier assavoir;
Après aussi me diez voir
De vostre estat.

AMILLE.

Sire, or entendez sanz debat :
Voir vous diray comme Evangille.
Sachiez que l'en m'apelle Amille,
Qui ne finay, vij. ans a jà,
De querir par ça et par là
Un homme qui a nom Amis,
Qui en ceste paine m'a mis
Pour tant c'on m'a maintes fois dit
Qu'il n'y a point de contredit
Qu'en touz estaz ne me ressamble.
Diex doint que je nous puisse ensemble
Veoir un jour !

AMIS.

Sire, acolez-moy sanz demour,
Puis que nommez estes Amille.
Certes, pour vous ay mainte ville
Passé et mains divers sentiers,
Il a jà bien vij. ans entiers.
Or vous ay trouvé, Dieu mercy !
Jamais ne quier partir de cy,
Si vous aray en verité
Covenant, foy et loyauté
Jusqu'à la mort.

AMILLE.

Chiers amis, autel vous accort;
Et jusques au perdre la vie,

êtes, je crois, harassé. S'il vous plaît, veuillez
me dire où vous allez.

AMILLE.

Sire, vous le demandez si bien que je ré-
ponds : si c'est votre plaisir, je pense être à
Paris avant la nuit de demain.

AMIS.

Eh! mon cher ami, puis-je vous faire une
autre demande, sans me rendre coupable
envers vous en vous causant de l'ennui ?

AMILLE.

Sire, vous êtes si gracieux que vous pou-
vez demander ce qu'il vous plaira, et plus;
si vous le commandez, je le ferai.

AMIS.

Sire, pour l'amour de Dieu le vrai, je de-
mande à savoir votre nom; après, dites-moi
aussi la vérité au sujet de votre état.

AMILLE.

Sire, à cette heure, écoutez tranquille-
ment : je vous dirai chose vraie comme
Évangile. Sachez qu'Amille est mon nom.
Voici déjà sept ans que je ne cesse de cher-
cher de côté et d'autre un homme qui se
nomme Amis. J'ai pris cette peine parce que
l'on m'a dit mainte fois que, sans contredit,
il me ressemble en tous points. Dieu veuille
que je nous puisse voir un jour ensemble!

AMIS.

Sire, embrassez-moi tout de suite, puisque
vous vous nommez Amille. Certes, voilà bien
plus de sept ans entiers que j'ai passé pour
vous mainte ville et maints sentiers escarpés.
A cette heure je vous ai trouvé, Dieu merci!
Je ne veux pas partir d'ici, que je ne vous
aie promis sincèrement foi et loyauté jus-
qu'à la mort.

AMILLE.

Cher ami, je vous donne la même assu-
rance; et jusqu'au terme de ma vie, je vous

jur, ne vous faudray mie.
e Dieu m'a fait vous trouver,
irdons comment prouver
us nous pourrons.

AMIS.

nt? à Paris en iron
/ estes-vous méu),
e serons recéu
car il a guerre grant.
on d'aler y engrant,
mpains Amille.

AMILLE.

ien me plaist, par saint Gille!
s, biaux compains, alons.
mercy! tant erré avons
a ville de Paris sommes,
is le roy et ses hommes
oir à plain.

AMIS.

ompains, nous deux main à main
er à li nous alons;
is retient, nous n'en povons
e miex valoir.

AMILLE.

Amis; vous dites voir.
Dieux vous doit bonne vie
e vostre baronnie
ie ci veons!

LE ROY.

igniez, seigneurs compaignons.
ie voulez dire?

AMIS.

enons à vous, très chier sire,
se vous avez mestier
s qui sommes sodoier:
ns d'armes sommes.

LE ROY.

urs, véistes-vous ij. hommes
mais si d'un semblant estre?
glorieux roy celestre!
croy que non.

HARDRÉ.

e part, ce ne fis mon
i nul pais.

CONTE GRINAUT.

e ce suis-je esbahis
toutes choses onniement,
en une seulement,
un semblant et ens et hors

le jure, je ne vous manquerai pas. Puisque
Dieu m'a fait vous trouver, à cette heure
voyons comment nous pourrons nous dis-
tinguer.

AMIS.

Comment? nous nous en iron à (Paris aussi
bien vous vous y rendez) pour savoir si nous
serons reçus du roi, car il a une grande
guerre. Ça, hâtons-nous d'y aller, compa-
gnon Amille.

AMILLE.

Amis, cela me plaist bien, par saint Gilles!
Allons maintenant, beau compaignon, allons.
— Dieu merci! nous avons tant marché que
nous sommes en la ville de Paris, et nous
pouvons voir en plein le roi et ses hommes.

AMIS.

Cher compaignon, allons nous présenter à
lui tous les deux en nous tenant par la main;
s'il nous retient, nous n'en pouvons que
mieux valoir.

AMILLE.

Allons, Amis; vous dites vrai. — Sire, que
Dieu vous donne bonne vie (à vous) et à toute
votre baronnie que nous voyons ici!

LE ROY.

Soyez les bien-venus, seigneurs compa-
gnons. Que voulez-vous dire?

AMIS.

Nous venons à vous, très-cher sire, savoir
si vous avez besoin de nous qui sommes sol-
dats: nous sommes gens d'armes.

LE ROY.

Seigneurs, vites-vous jamais deux hommes
se ressembler autant? par le glorieux roi du
ciel! je crois que non.

HARDRÉ.

Quant à moi, cela ne m'est certainement
arrivé en aucun pays.

LE CONTE GRINAUT.

Sire, je suis ébahi de ce qu'ils se ressem-
blent partout, non pas en une seule chose,
mais en toutes, de visage et de corps, uni-
formément. Je suis d'avis que vous les re-

Et de viaires et de corps.
Je lo que vous les recevez ,
Car chacun d'eulx est bien tailliez
Pour valoir homme.

SERGEANT D'ARMES.

Valoir ! par saint Pierre de Romme !
Je ne vi pieçà hommes miex ,
S'ilz sont de fait et de cuer tielx
Qu'ilz semblent estre.

LE MESSAGEUR.

Sire, sanz plus en delay mettre,
Faites armer voz gens tantost ;
Car de çà le bois de Saint-Clost
Avez sanz nombre d'anemis
Qui se sont jà en conroy mis
Et vous pensent à assaillir ;
Et ne cuident mie faillir
A vous hui prendre.

LE ROY.

Avant, biaux seigneurs ! Sanz attendre,
A l'encontre vous en alez ,
Et faites qu'ilz soient foulez.
J'ay encore par ceste ville
De gens d'armes plus de x. mille.
Messagier, vas partout crier
Que touz yssent, sanz detrier,
A haulte voz.

LE MESSAGEUR.

Très redoubté sire, je vois
Appertement.

AMILLE.

Sire, nous qui nouvellement
Sommes li vostre sodoier,
Irons aussi nous donoier,
S'il vous agrée ?

LE ROY.

Oïl, alez sanz demourée.
Ne le vous di-je ?

AMIS.

Autre chose pieçà ne quis-je.
Amille, alons !

LE MESSAGEUR.

Crier vueil. Aux armes, barons !
Ne demourez, grant ne petit,
Que n'issiez tost sanz contredit :
Ce vous mande par moy le roy,
Car les ennemis à desroy
Près de ci queurent. Je m'en voys
Jusques à Saint-Clost, vers le boys,
Veoir l'estour.

ceviez, car chacun d'eux est Lien ta
valoir un homme.

SERGEANT D'ARMES.

Valoir ! par saint Pierre de Romme
vis, il y a long-temps, hommes (qu
mieux, s'ils sont de fait et de cœur t
semblent être.

LE MESSAGEUR.

Sire, sanz plus tarder, faites armer
vos gens ; car en deçà du bois d
Cloud, vous avez des ennemis sanz
qui se sont déjà mis en marche et se
vous attaquer ; ils espèrent réussir
prendre aujourd'hui.

LE ROY.

En avant, beaux seigneurs ! Allez-
sur-le-champ à leur rencontre, et fait
soient écrasés. J'ai encore dans ce
plus de dix mille gens d'armes. Me
va partout crier à haute voix qu'ils
une sortie, sans retard.

LE MESSAGEUR.

Très-redouté seigneur, j'y vais
champ.

AMILLE.

Sire, nous qui depuis peu sommes
service, irons-nous aussi combattre, s'
plaît ?

LE ROY.

Oui, alez sanz retard ; ne le vous
pas ?

AMIS.

Depuis long-temps je ne cherchai
chose. Amille, allons !

LE MESSAGEUR.

Je veux crier. Aux armes, barons !
de pas, grands et petits, à sortir sa
culté : le roi vous le mande par moi,
ennemis courent près d'ici en sacca
pays. Je m'en vais jusqu'à Saint-Clo
le bois, voir la bataille.

LE ROY.

Seigneurs, j'ay au cuer grant tristour
 car que à ce ne puis venir
 prendre pèusse et tenir
 Gombaut qui me fait ceste guerre;
 mes gens foule et gaste ma terre,
 il me poise finalement.
 gardons ici comment
 e m'en chevisse.

LE CONTE GRIMAUT.

en Gombaut a grant malice,
 nulles foiz assaut ne fait
 congnéis fors par aguait,
 le n'est pas doute.

HARDRE.

ce qu'encore n'est pas toute
 volenté bien assouvie;
 il pense, ains qu'il perde vie,
 à vous de plus en plus nuire,
 peut de touz poins destruire:
 Tant est mauvais!

LE CONTE GRIMAUT.

se peut faire jamais,
 est-il folz et oultrageux.
 le roy d'aussi courageux
 aliers avoir comme il est?
 assez, je vous promet,
 si tellement le menront
 le roy qui ci est le rendront
 Pris maugré lui.

LE ROY.

issons ester. A celui
 plaing qui peut les choses faire
 ne lui doint de moy meffaire
 Povoïr ne force.

LE MESSAGIER.

seigneur, vostre honor enforce:
 tjoie au cuer avoir devez,
 vos gens tellement menez
 combatre ont voz annemis
 a vostre merci se sont mis
 Com prisonnier.

LE ROY.

se verité, messagier,
 Que tu me diz?

LE MESSAGIER.

, par Dieu de paradis,
 j'a n'en aiez doubtaunce:
 réa toute l'ordenance;
 e la bataille ont le pris

LE ROI.

Seigneurs, j'ai au cœur grande tristesse
 de ce que je ne puis arriver à prendre et à
 tenir Gombaut qui me fait cette guerre; il
 maltraite mes gens et saccage ma terre, ce
 dont j'éprouve beaucoup de chagrin. A cette
 heure voyons comment il faut que je m'y
 prenne.

LE CONTE GRIMAUT.

Sire, Gombaut est plein de malice, car ja-
 mais il n'attaque ni ne combat sinon par
 surprise, il n'y a pas à en douter.

HARDRE.

Sachez que sa volonté n'est pas entière-
 ment satisfaite; car il pense, sire, vous
 nuire de plus en plus, avant de perdre la vie,
 et vous détruire en tous points s'il peut: tant
 il est mauvais!

LE CONTE GRIMAUT.

Cela ne pourra jamais se faire, en cela il
 est fou et outre-cuidant. Le roi peut-il avoir
 des chevaliers aussi courageux qu'il est? Oui,
 assez, je vous le promets, et qui tellement le
 mèneront, que, malgré lui, ils le rendront
 prisonnier au roi qui est ici.

LE ROI.

N'en parlons plus. Je m'en plains à celui
 qui peut faire en sorte de ne lui donner ni
 le pouvoir ni la force de me faire du mal.

LE MESSAGIER.

Monseigneur, votre gloire s'augmente:
 vous devez avoir au cœur grand'joie, car
 vos gens ont si bien mené, les armes à la
 main, vos ennemis qu'ils se sont mis comme
 prisonniers en votre merci.

LE ROI.

Est-ce la vérité, messager, que tu me dis?

LE MESSAGIER.

Oui, sire, par le Dieu de paradis, n'en
 doutez aucunement: j'ai vu toute l'affaire;
 et Amille et Amis ont l'honneur de la bataille,
 car ils ont pris Gombaut et le comte Bernard.

Amilles et Amis, car pris
 Ont Gombaut et conte Bernart.
 N'i a nul qui ait tel essart
 Fait de battre gent comme ilz ont :
 C'est merveilles comment preux sont.
 En l'eure les verrez venir,
 Et chascun son prison tenir
 Et amener.

LE ROY.

Pour ceste nouvelle, donner
 Te feray .c. livres tournoys.
 Je ne fu si liez puis .ij. moys
 Com de ce que Gombaut est pris.
 Par mon chief! ceulz qui les ont pris
 Feray grans hommes.

GOMBAUT.

Seigneurs, à vous renduz nous sommes.
 D'une chose vous vueil prier,
 Que ne nous faciez maistrier;
 Ne ne mettez en autrui mains
 Qu'ès vostres meismes; ou au mains,
 Se de moy voulez raençon,
 Je vous donrray sanz contençon
 Tantost lx m. livres;
 Mais que franc m'en voise et delivres
 Dessus mon lieu.

BERNART.

Sire, je vous promet sur Dieu
 Et sur ma foy, com chevalier,
 Que, se vous me voulez baillier
 Sauf-conduit à raençon prendre,
 Ne vous feray point sauf entendre :
 De ma terre ayez la moitié.
 Or le faites en amistié
 Et le nous aiez couvenant,
 Ains que nous aillons plus avant :
 Si ferez bien.

AMILLE.

Souffrez-vous : nous n'en ferons rens ;
 Nous ferons ce que nous devommes.
 — Voz .ij. noviaux sodoiers sommes,
 Mon chier seigneur, cy en present,
 Qui de ces .ij. contes present
 Vous faisons, sire.

AMIS.

Mon cher seigneur, je puis bien dire
 Et affermer (ne scé qui m'ot)
 Ce sont les souverains de l'ost
 Dont nous venons.

Il n'y a personne qui ait fait un pareil carnage de gens : c'est merveille (de voir) combien ils sont preux. Vous les verrez l'instant venir, et chacun tenir et amener son prisonnier.

LE ROY.

Pour cette nouvelle, je te ferai donner cent livres tournois. Je ne fus jamais si joyeux depuis trois mois comme de savoir que Gombaut est pris. Par ma tête! je ferai de ceux qui les ont pris des hommes puissans.

GOMBAUT.

Seigneurs, nous sommes en votre pouvoir. Je veux vous prier d'une chose, c'est que vous ne nous donniez point de maîtres; ne nous mettez pas dans d'autres mains que les vôtres; ou au moins, si vous voulez (avoir) rançon de moi, je vous donnerai tantôt sans difficulté soixante mille livres, à la condition que je m'en irai chez moi franc et libre.

BERNARD.

Sire, je vous promets sur Dieu et sur ma foi, comme chevalier, que, si vous voulez me donner sauf-conduit pour prendre rançon, je ne vous ferai point entendre sauf: vous aurez la moitié de ma terre. Faites-le par amitié et promettez-le-nous, avant que nous n'allions plus avant : vous ferez bien.

AMILLE.

Souffrez que nous n'en faisons rien; nous ferons ce que nous devons. — Nous sommes ici, mon cher seigneur, deux soldats nouvellement à votre service, qui vous faisons présent, sire, de ces deux comtes.

AMIS.

Mon cher seigneur, je puis bien dire et affirmer (je ne sais qui m'entend) que ce sont les souverains de l'armée dont nous venons.

CONTE GRIMAUT.

nous savons bien leurs noms
 i y sont et leurs posnées.
 eulz arez telles soudées,
 roy me croit, n'en doutez,
 honneur serez amontez
 Pour touz jours mais.

LE ROI.

on chief ! ce feront mon mais.
 il qu'au Louvre les me mainnent,
 mme gardés les demainen ;
 e tout ce que pour leur vivre
 nderont c'on leur delivre
 anz nul deffault.

AMILLE.

sire, plus parler n'en fault :
 a fait, puisqu'il vous plaist.
 sommes à fin de ce plait,
 ensons d'aler.

AMIS.

bernart, sanz plus parler,
 enez-vous-ent.

BERNART.

à vostre commandement
 ay. — Sire Gombaut,
 yci riens ne nous vaut ;
 uer en nous nous convient prendre
 merci de Dieu actendre,
 uis qu'ainsi est.

GOMBAUT.

voirs. Il a esté tout prest
 as en son Louvre envoyer ;
 longuement prisonnier
 mes, je n'ay pas fiance
 mais aions delivrance
 equ'à la mort.

BERNART.

quoy, sire? vous avez tort
 e ce dire.

GOMBAUT.

y, voir. Vez-ci pour quoy, sire :
 e du Louvre est si jurée
 mis qu'i est emprisonnée
 me, quelle qu'elle soit,
 p'elle ea parte mort reçoit ;
 e n'en doutez.

BERNART.

ry pas qu'i soions boutez,
 minement.

LE CONTE GRIMAUT.

Amis, nous connaissons bien leurs noms,
 ceux qui y sont et leur puissance. Si le roi
 me croit, vous aurez, n'en doutez pas, tel
 salaire pour cette capture que vous serez haut
 placés pour toujours.

LE ROI.

Par ma tête ! il en sera ainsi. Je veux qu'ils
 me les mènent au Louvre, qu'ils les traitent
 comme des prisonniers ; et que tout ce qu'ils
 demanderont pour leur nourriture leur soit
 délivré sans faute.

AMILLE.

Cher sire, il n'en faut plus parler : puis-
 que cela vous plaist, cela sera fait. Nous som-
 mes à la fin de cet entretien, pensons à
 partir.

AMIS.

Sire Bernard, sans plus parler, allons
 nous-en.

BERNARD.

Sire, j'obéirai à votre commandement.
 — Sire Gombaut, la prière ici ne nous est
 bonne à rien ; il nous faut prendre bon cou-
 rage et attendre la merci de Dieu, puisqu'il
 en est ainsi.

GOMBAUT.

C'est vrai. Il a été tout prêt à nous en-
 voyer dans son Louvre ; et si nous y sommes
 longuement prisonniers, je n'ai pas l'espoir
 que nous ayons jamais délivrance jusqu'à la
 mort.

BERNARD.

Pourquoi, sire? vous avez tort de dire
 cela.

GOMBAUT.

Non, vraiment. Voici pourquoi, sire : la
 tour du Louvre est si jurée que lorsqu'une
 personne, quelle qu'elle soit, y est empri-
 sonnée, elle reçoit la mort avant d'en sortir ;
 n'en doutez nullement.

BERNARD.

Je ne crois pas, en vérité, que l'on nous y
 mette.

LE ROI.

Biaux seigneurs, dites-moy comment
D'Amis et d'Amille feray,
Et quel don à chascun donray
De quoy miex vaille.

HARDRÉ.

Sire, se me creez, sanz faille
Lubias ma fille donnrez
Amille : biau don li ferez,
Car elle est si très belle fame
Que riens n'y fault, et si est dame
De Blaives et tient la conté
Qui lui duit de droit herité:
Vous le savez.

LE CONTE GRIMAUT.

Hardré, par foy ! bien dit avez.
— Sire, ne li refusez mie :
Il a vostre guerre fenie
Quant il a vostre annemi pris,
Jà n'en serez d'omme repris
Qui sache rien.

LE ROI.

Puis qu'il vous semble que c'est bien,
Laissons ester, et fait sera
Quant devers nous retournera,
Je vous promet.

AMILLE.

Chiers compains Amis, avis m'est,
Puis qu'enfermez sont noz prisons,
Qu'il est bon que un tour en aillons
Devers le roy.

AMIS.

Vous dites voir, bien m'y octroy ;
Alons, Amille.

AMILLE.

Alons, car j'espere sanz guille
Qu'il ne nous en peut de pis estre.
— Roy sire, en vostre regne mettre
Vueille Dieu paix !

LE ROI.

Temps en seroit dès ores mais,
Amille, s'il lui vouloit plaire,
Et je croy que si veult-il faire.
Puis que mon grant ennemi tieng,
Touz les autres trop petit crieng ;
Mais pour ce que par vous je l'ay,
Amilles, je vueil sanz delay
Vostre bien fait guerredonner,

LE ROI.

Beaux seigneurs, dites-moi ce que
faire à l'égard d'Amis et d'Amille, et
don je donnerai à chacun pour acc
leur fortune.

HARDRÉ.

Sire, si vous me croyez, vous don
sans hésiter ma fille Lubias à Amille :
lui ferez un beau présent, car elle est si
femme que rien n'y manque ; elle e
plus dame de Blaye et tient le comté
gitime héritage : vous le savez.

LE CONTE GRIMAUT.

Hardré, par (ma) foi ! vous avez bie
— Sire, ne le refusez pas : il a fini votreg
alors qu'il a pris votre ennemi ; vous
serez donc repris par homme de qu
savoir.

LE ROI.

Puisqu'il vous semble que c'est bien,
parlons plus ; cela se fera quand il revie
vers nous, je vous le promets.

AMILLE.

Amis, cher compagnon, il m'est avis
puisque nos prisonniers sont enfermés,
bon que nous allions faire un tour vers k

AMIS.

Vous dites vrai, je le veux bien ; all
Amille.

AMILLE.

Allons, car j'espère bien qu'il ne
nous en arriver plus mal. — Sire roi,
veuille mettre paix en votre royaume !

LE ROI.

Il en serait temps désormais, Amill
lui venait à plaisir, et je crois qu'il ve
cela soit. Maintenant que je tiens mon
ennemi, je crains bien pe tous les autre
parce que je l'ai (entre mes mains) par
Amille, je veux sans délai vous récom
de votre action d'éclat, et vous donne
épouse Lubias, dont la renommée s

is vueil à femme donner
s, dont on fait grant conte;
erez de Blaives conte,
milles sire.

AMILLE.

igneur, ne vous vueil desdire;
s'il vous plaist, miex le ferez :
compagnon la donrez;
r ses faiz, c'on voit aux yex,
uesce en est digne miex
ue moy d'assez.

LE ROY.

c, Amis, avant passez.
s doing Lubias la belle :
se est et si est pucelle :
u'en dites-vous?

AMIS.

n diray, monseigneur doulz ?
st mon compagnon Amille,
accors, et plus de mille
erciz en di.

HARDRÉ.

laist et le veult ainsi,
as-je par m'antain Thiece.
sachiez qu'elle est ma niece :
est sanz ruser.

CONTE GRIMAUT.

nt ! il faut diviser
l lieu les noces seront
ment elles se feront
r bon devis.

LE ROY.

en diray mon avis :
Blaives s'en ira,
le convoiera,
s, Hardré, avec voz gens ;
enjoing que diligens
le parfaire la chose,
nulz n'en puisse ne n'ose
rs que bien dire.

HARDRÉ.

l'il vous plaist, volentiers, sire.
vant, seigneurs ; sanz hutin,
a de nous mettre à chemin ;
s, Griffon, dit de Savoie,
vant, faites-nous voie
fivrement.

LE SERGENT D'ARMES.

de ci ysnellement :

beaucoup : ainsi vous serez comte de Blaye,
seigneur Amille.

AMILLE.

Monseigneur, je ne veux pas vous dédire ;
mais, s'il vous plait, vous ferez mieux : vous
la donnerez à mon compagnon ; car par ses
hauts faits, qui frappent les yeux, il en est
beaucoup plus digne que moi.

LE ROI.

Eh bien donc ! Amis, avancez. Je vous
donne la belle Lubias : elle est comtesse et
vierge ; qu'en dites-vous ?

AMIS.

Ce que j'en dirai, mon doux seigneur ? Si
cela est agréable à mon compagnon Amille,
j'y consens, et je vous en dis mille fois merci.

HARDRÉ.

Cette chose lui plait et il y consent, je
fais de même par ma tante Thiece. Amis,
sachez qu'elle est ma nièce : c'est sans trom-
perie.

LE COMTE GRIMAUT.

Allons ! il faut décider au mieux en quel
lieu et comment les noces se feront.

LE ROI.

Je vous dirai mon avis sur ce point : Amis
s'en ira à Blaye ; Amilles et vous, Hardré,
vous l'accompagnerez avec vos gens. Je vous
enjoins de mettre de l'activité à terminer la
chose, afin que personne ne puisse ni n'ose
en dire que du bien.

HARDRÉ.

Volentiers, sire, puisque tel est votre plai-
sir.—En avant, seigneurs ; sans débats, son-
geons à nous mettre en route ; et vous,
Griffon, dit de Savoie, allez devant, et
frayez-nous une route tout de suite.

LE SERGENT D'ARMES.

Videz de céans promptement ; il vous

Avant il vous convient partir,
Se aux biens faiz ne voulez partir
De ceste mace.

LE ROI.

Comte Grimault, grant soleur brace
Qui guerre sanz raison esment.
Gombaut m'a fait le pis qu'il peut;
Toutesvoies en ma merci
Le tiens-je pris, dont Dieu merci.
Qu'en pourray faire?

CONTE GRIMAUT.

Se li estiez debonnaire
Tant que vous li pardonnissiez,
Sire, et que aler l'en laississiez
Par ainsi qu'il vous jureroit
Qu'à touz jours paiz vous porteroit,
Ce seroit courtoisie grant.
Ne scé se de ce faire engrant,
Chier sires, estes.

LE ROI.

Grimaut, tout esbahi me faites :
Que je l'en laisse vif raler !
On en pourra assez parler ;
Mais, certes, puisque je le tieng pris
Jamais n'ystra : trop a mespris,
Li faux traître !

GRIMAUT.

Contre li cause et juste tiltre,
Sire, avez, nul doubte n'en face ;
Mais se li faisiez cele grace,
Ce seroit une.

LE ROI.

C'est voir : or prenez celle prune.
Vive tant com vivre pourra,
Qu'en ma prison certes morra,
Queque nulz die.

LA ROYNE.

Belle fille, il me prent envie
D'aler vers monseigneur le roy :
Alons-y, entre vous et moy ;
Si saurons se c'est voirs de fait
Que l'en m'a dit, que noces fait
Et mariage.

LA FILLE.

Chiere mere, d'umble courage
Obeiray à vostre vueil :
Je le doy faire.

LA ROYNE.

Mon très chier seigneur debonnaire,
Nous vous venons nous deux veoir

faut partir d'ici, si vous ne vou'ez
aux exploits de cette masse.

LE ROI.

Comte Grimaut, il brasse grande
lui qui entreprend la guerre sanz
Gombaut m'a fait le plus de mal qu'
toutefois je le tiens prisonnier en m
ce dont je remercie Dieu. Qu'en p
faire ?

LE CONTE GRIMAUT.

Si vous étiez débonnaire enver
point de lui pardonner, sire, et de
s'en aller à la condition qu'il vou
d'observer une paix stable à votre
serait une grande courtoisie. Je
vous êtes, sire, enclin à ce faire.

LE ROI.

Grimaut, vous me rendez tout é
je le laisse s'en aller vivant ! On e
beaucoup parler ; mais, certes, p
le tiens prisonnier, jamais il ne sera
il a trop mal agi, le félon traître !

GRIMAUT.

Sire, vous avez cause et juste tit
courroucé) contre lui, je n'en fa
doute ; mais si vous lui faisiez cet
c'en serait une.

LE ROI.

C'est vrai : maintenant prenez cet
Qu'il vive tant qu'il pourra, il mor
ma prison, quoi qu'on en dise.

LA REINE.

Belle fille, il me prend envie d'a
monseigneur le roi : allons-y, vous
nous saurons si c'est en effet vrai ce
m'a dit, savoir qu'il fait noces et

LA FILLE.

Chère mère, j'obéirai d'un cœur
à votre volonté : je le dois faire.

LA REINE.

Mon très-cher seigneur débonnaire,
vous venons toutes les deux voir

is demander se c'est voir
it avez un mariage.
i est-ce ? faites m'en sage,
il vous agréé.

LE ROY.

n'est pas chose secrée :
prend Lubias à femme ;
vault bien , certes , dame ,
est preuz , hardiz et fors ,
partie par ses effors
té pris mes ennemis :
e l'ay-je en tel estat mis
u'il sera conte.

LA ROYNE.

ien fait ; jà n'y arez honte ,
u mien cuidier.

LE CONTE GRIMAUT.

, c'est un bon chevalier
rtois , n'est fel ne gaignon ;
t aussi son compaignon ,
ni moult revault.

LA FILLE.

l-il , messire Grimaut ,
: Dieu vous garde ?

LE CONTE GRIMAUT.

omme de si belle part
est digne de grans honneurs.
ont toutes bonnes meurs :
es , force , loyauté ;
ourageux à planté ,
t c'est bel homme.

LA FILLE.

ar saint Perre de Romme !
ffiert miex à amer.
chevalier jà blasmer
e devroit nulz.

LE CONTE GRIMAUT.

t ses compains venuz
sent ci , par saint Ruffin.
rre ne fust pas à fin
omme elle est ore.

HARDRÉ.

hier seigneur , le Roy de gloire
oit et à nous touz amis !
ces avons fait d'Amis ,
s promet , et grans et belles ;
lames et de pucelles
nobles , par verité ,

mander si c'est vrai que vous avez fait un
mariage. De qui est-ce ? apprenez-le-moi , s'il
vous plaît.

LE ROI.

Dame , ce n'est pas chose secrète : Amis
prend Lubias pour femme ; et certes il la
vault bien , dame , car il est preux , hardi
et fort ; c'est en partie par ses efforts qu'ont
été pris mes ennemis : pour cela je l'ai mis
en tel état qu'il sera conte.

LA REINE.

C'est bien fait ; à mon idée , vous n'en serez
jamais honni.

LE CONTE GRIMAUT.

Certes , c'est un bon et courtois chevalier ;
il n'est ni félon ni hargneux , non plus que son
compagnon , qui a beaucoup de mérite.

LA FILLE.

Qui est-il , messire Grimaut , que Dieu vous
garde ?

LE CONTE GRIMAUT.

C'est un homme de si belle nature qu'il
est digne de grands honneurs. Il a toutes les
bonnes qualités : il a sens , force , loyauté ;
il est très-courageux , et c'est un bel homme.

LA FILLE.

Sire , par saint Pierre de Rome ! il n'en
est que plus aimable. Nul ne devrait blâmer
un tel chevalier.

LE CONTE GRIMAUT.

Si lui et son compaignon ne fussent venus
ici , par saint Ruffin ! la guerre n'eût pas été
terminée comme elle est maintenant.

HARDRÉ.

Mon cher seigneur , que le Roi de gloire
vous soit ami , à vous et à nous tous ! Nous
avons fait les noces d'Amis ; je vous promets ,
elles ont été grandes et belles ; et , en verité ,
il y a eu des dames , des jeunes filles et des
nobles à foison. La chose va bien , Dieu merci !

·I a-il éu à planté.
 La chose va bien , Dieu mercy !
 D'Amille fault penser aussy,
 Mon seigneur chier.

LE ROY.

Vous dites voir, par saint Richier !
 Paine y fault mettre.

LA FILLE.

Ce chevalier qu'eluec voy estre ,
 Messire Grimaud, qui est-il ?
 Il semble bien homme gentil,
 Se Dieu me voie.

GRIMAUT.

C'est celui que je vous looye
 Tant orains, dame.

LA FILLE.

A loer affiert bien, par m'ame !
 Car il est gracieux et doulz.
 — Mon très chier seigneur, plaise vous
 Que ce chevalier-ci me tiengne
 Compagnie et qu'avec moy viengne ?
 En ma chambre ay un po affaire ;
 Ne doubtez que je ne repaire
 Cy sanz demeure.

LE ROY.

Il me plaist. Alez en bonne heure,
 Ma fille gente.

LA FILLE.

Amille, venez sanz attente
 Compagnier moy.

AMILLE.

Dame, volentiers, par ma foy !
 Où vous voudrez.

LA FILLE.

Amille sire, vous pourrez ,
 Se vous voulez , tost grant homme estre ;
 Vez ci pour quoy : vous estes maistre ,
 S'il vous plaist, n'en faites jà doute ,
 De mon cuer et de m'amour toute :
 Pour vous souvent dormir ne puis ;
 Mais pensers de jours et de nuis
 Sont en vous si mis et fchiez
 Qu'il n'est homme nul , ce sachiez,
 Que j'aime autant con je fas vous :
 De voz vouloirs acomplir touz
 Suis preste , certes.

AMILLE.

Dame, il eschiet souvent grans pertes
 Où l'en cuide grant gaing avoir.
 Se vous tant m'amez qu'il soit voir,

Il faut aussi penser à Amille , mon ch
 gneur.

LE ROI.

Vous dites vrai, par saint Riquier !
 s'en occuper.

LA FILLE.

Messire Grimaud, ce chevalier que j
 ici, quel est-il ? Il semble bien , Die
 garde , un homme de qualité.

GRIMAUT.

Dame, c'est celui que tantôt je vous
 tant.

LA FILLE.

Sur mon ame ! c'était raison , car il es
 cieux et doux. — Mon très-cher seign
 vous plait-il que ce chevalier-ci me t
 compagnie et vienne avec moi ? J'ai u
 à faire dans ma chambre ; ne doutez pa
 je ne revienne ici sans délai.

LE ROI.

Cela me plaist. Bon voyage, ma jolie

LA FILLE.

Amille, sans attendre, venez me
 compagnie.

AMILLE.

Dame, volentiers, par ma foi ! où
 voudrez.

LA FILLE.

Messire Amille, si vous voulez, vous
 rez être bientôt un homme d'import
 voici pourquoi : s'il vous plaist, vou
 maître, n'en doutez point, de mon co
 de tout mon amour : pour vous souven
 puis dormir ; mais jour et nuit mes p
 vous ont tellement pour objet qu'il n'
 homme, sachez-le, que j'aime auta
 vous : certes, je suis prête à faire tou
 volontés.

AMILLE.

Dame, il échoit souvent de grand
 tes où l'on croit avoir grand gain. Si
 ment vous m'aimez tant, c'est votre gr

de vostre grace benigne,
 as que j'en soie en riens digne;
 à Dieu ne me doint espace
 laide mesprison face
 vous, dame, charnellement touche
 l'aie si vilain reproche!
 ces jours serez contesse,
 grant dame com duchesse,
 n'ay rens que l'esperon
 iz plus de chevalier nom;
 lez que je vous laidisse
 stre pere et moy traïsse,
 i j'atens tout mon bien fait!
 : Dieu plaist, si vilain fait
 le feray, voir.

LA FILLE.

as, vous devez savoir
 ostre amour forment m'a point,
 amené m'a à ce point
 vert vous ay tout mon courage;
 pour ce que vous estes sage,
 oisement me refusez.
 sçay pas se me rusez;
 je pense que un jour venra
 e qu'en nous deux n'ara
 lais que un vouloir.

AMILLE.

ulroie bien tant valoir,
 s, que je souffisant fusse
 ervir à gré vous péusse
 Et à m'onneur.

LA FILLE.

as-m'en devers monseigneur,
 laissons en paix.

HARDÉ.

e ne pourroie jamais
 tre Amille et la fille au roy
 ou parler ou fait de quoy.
 sont si aprivoisiez.
 rjoieux et renvoisiez
 roy là, dont j'ay grant envie;
 se j'en devoie la vie
 re, ains que fine ne ne cesse
 r-je pour quelle chose est-ce
 Qu'amis sont ci.

LA FILLE.

seigneur, à vous revien ci,
 Com promis l'ay.

bonté, et non pas mon merite qui en est la
 cause; mais Dieu veuille ne jamais me don-
 ner le temps de commettre une aussi laide
 action, comme de vous connaître charnelle-
 ment, dame, et d'avoir à me reprocher un tel
 méfait! Un de ces jours vous serez comtesse,
 ou aussi grande dame qu'une duchesse, et je
 n'ai rien que l'éperon sans autre chose que
 le nom de chevalier; et vous voulez que je
 vous outrage et que je trahisse moi et votre
 père, dont j'attends tout ce que j'espère
 de bien! En vérité, s'il plaît à Dieu, je ne
 commettrai jamais une si vilaine action.

LA FILLE.

Amille, vous devez savoir que votre
 amour m'a fortement piquée, puisqu'il m'a
 amenée au point de vous ouvrir entièrement
 mon cœur; mais, parce que vous êtes sage,
 vous me refusez courtoisement. Je ne sais
 pas si vous me trompez; mais je pense qu'un
 jour viendra où il n'y aura plus en nous qu'un
 seul vouloir.

AMILLE.

Je voudrais bien, certes, avoir assez de
 mérite pour suffire à vous servir à votre gré
 et à mon honneur.

LA FILLE.

Retournons vers monseigneur, brisons-
 là.

HARDÉ.

Je ne pourrais jamais m'imaginer ce qui
 a eu lieu entre Amille et la fille du roi, soit
 en paroles soit en action, pour s'être ainsi
 apprivoisés. Je les vois venir là joyeux et
 pleins d'allégresse, ce dont j'éprouve une
 grande jalousie; mais dussé-je en perdre la
 vie, avant d'en finir je saurai pourquoi ils
 sont si amis.

LA FILLE.

Monseigneur, je reviens ici vers vous,
 comme je l'ai promis.

Il aïl éu à planté.
La chose va bien , Dieu mercy !
D'Amille fault penser aussy,
Mon seigneur chier.

LE ROY.

Vous dites voir, par saint Richier !
Paine y fault mettre.

LA FILLE.

Ce chevalier qu'eluec voy estre
Messire Grimaud, qui est-il ?
Il semble bien homme gentil
Se Dieu me voie.

GRIMAUD.

C'est celui que je vous ba
Tant orains, dame.

LA FILLE.

A loer affiert bien , sire,
Car il est gracieux et
Mon très-chier
Que ce chevalier
Compagnie et
Un malhonte
Ne d

Amille :

Il fa
gu
LE ROI.
avez pas trop demeuré ;

LA FILLE.

plaît de savoir mon fa

LE ROI.

vous n'en serez n
moi.

LA FILLE.

vous remercie de ce que voi
dire, mon très-cher seigneur.
tel est votre plaisir, je m'asseoirai.

AMILLE.

Monseigneur, s'il vous plaît, j
peu jusqu'à mon logis ; car, sire,
meil me rend tel que j'ai le corps
gourdi, par la raison que je n'
dormi cette nuit. Je ne sais ce que

LE ROI.

Par Dieu ! je le veux bien : Amill

LA FILLE.

Amour, vous me tenez au corps
tement : je ne le puis ôter d'Amille
je lui ai voulu abandonner ma pe
mais il a refusé mon présent. Je s
qu'il va reposer; en vérité, je vais n
et me mettre près de lui sur sa cou
moins si je puis avoir un laiser de
che, cela me suffira en attendant qu'
tre fois il se donne entièrement à m

HARPRÉ.

Eh! regarder où va la fille du
seul, sans compagne ! Certaineme
dente pas que ne s'en aille après
en se tenant vite sans faute :
saint, de la main d'œil, par la raiso
ne veux pas qu'elle me voie.

LA FILLE.

Amour, l'Amour me donne
ne s'en aille pas sans le desirer ! C

ent le faites-vous, chier sire
chers amis?

AMILLE.

vous a ci mis?

deshonorer.

cy demourer

;

lent;

et d'annuy

endroit suy

sire.

HARDRÉ.

vous pouvez bien dire

soudées avez pris

de plus noble pris

royz ait: je n'en doubt mie,

lille avez à amie;

tenance assez en voy;

par la foy que je à Dieu doy!

mon seigneur le sara,

vostre bonté verra

ce cop-cy.

AMILLE.

sire, pour Dieu, merci!

vous plaise à souffrir,

re me veuil offrir

anque direz.

HARDRÉ.

ce quicte n'en serez.

maintenant m'en iray,

hose li compteray,

ait Diex m'ame!

AMILLE.

bien traiz par vous, dame.

, or ne say-je que faire;

is que Hardré scet cest affaire,

oi tieng pour mort.

LA FILLE.

renez en vous confort

chevalier hardiz et preuz.

m scot que Ardré n'est pas preuz:

là li champ de bataille,

ne accuse; et puis si aille

deux comme aler pourra.

que Diex vous aidera

ertainement.

AMILLE.

je l'en pri bonnement:

entier m'en est.

vous portez-vous, cher sire et cher ami?

AMILLE.

Ah, dame! qui vous a mise ici? Vous me voulez deshonorer. Pour (l'amour de) Dieu! allez-vous-en sans retard.

LA FILLE.

Je n'en ferai rien, je n'en ai aucun désir; car je suis hors de peine et d'ennui de puis que je suis ici avec vous, sire, en tête à tête.

HARDRÉ.

Amille, vous pouvez bien dire que vous avez pris pour solde le trésor le plus précieux qu'aie le roi: car, je n'en doute pas, vous avez sa fille pour maltresse; je vois assez ce qu'il en est; mais, par la foi que je dois à Dieu! le roi mon seigneur le saura, de sorte qu'il verra votre loyauté à ce trait.

AMILLE.

Sire Hardré, pour Dieu, merci! Veuillez n'en pas parler, et je m'offre à faire tout ce que vous direz.

HARDRÉ.

Vous n'en serez pas quitte pour cela. Maintenant je m'en irai auprès du roi, et, que Dieu ait mon ame! je lui conterai la chose.

AMILLE.

Dame, je suis bien trahi pour vous. Certes, à cette heure, je ne sais que faire; car, puisque Hardré connaît cette affaire, je me tiens pour mort.

LA FILLE.

Sire, rassurez-vous comme chevalier hardi et preux. Chacun sait que Hardré ne l'est pas: s'il vous accuse, prenez contre lui champ de bataille, et qu'ensuite il en soit entre vous deux ce qu'il en pourra être. Je tiens que Dieu vous aidera certainement.

AMILLE.

Dame, je l'en prie sincèrement: j'en ai besoin.

LE ROY.

N'avez pas fait trop long delay ;
Qu'avez-vous fait ?

LA FILLE.

S'il vous plaist de savoir mon fait,
Vous soufferez.

LE ROY.

Belle fille, jà n'en serez
Par moy desdite.

LA FILLE.

De la vostre parole dite,
Mon très chier seigneur, vous merci.
Quant il vous plaist qu'il soit ainsi,
Cy m'asserray.

AMILLE.

Monseigneur, s'il vous plaist, g'iray
Un petit jusqu'à mon hostel ;
Car, sire, sommeil me fait tel
Que le corps ai tout estourmi,
Pour ce qu'ennuit point ne dor
Ne scé qu'avoye.

LE ROY.

Il me plaist bien, se Dieu
Amille, allez.

LA FILLE.

Amours, mon corps tro
D'Amille ne le puis ost
Or li ay-je volu donn
Moi-meisme tout a
Mais refusée m'a
Je sçay bien qu'
Mais, certes, je
Et mettre loz
Au moins
Puis av
Tant

E!

A

Vous n'av
vous fait ?

LLE.

fin les entrepri
ère, sans plus

S'il v
attendr

B
de

et moi

de France, e

je vous appo
Vostre fille a perdu
ai prise sur le fait avec
et il a joui d'elle. Il en e

LA REINE.

Ah, sainte Marie, misericorde ! Ha
Je crois pas qu'il soit possible que m
voulût mettre en un pareil état.

LE ROI.

Viens avant, Griffon, sans retard
chercher Amille, et dis-lui que je l
ici ; va promptement.

LE SERGENT D'ARMES.

Cher sire, je vais vous le chercher
que bon jour vous soit donné ! Ven
monseigneur le roi qui vous dema

AMILLE.

Ami Griffon, puisqu'il me mande
je suis tout prêt d'y aller. — Sire, q
de qui naît tout bien, vous accrois
neur !

LE ROI.

Par vous me vient grand dés
Amille, je ne sais qui vous priez. E
la vérité sans retard : avez-vous cou
ma fille, et joui d'elle ? En est-il ain

AMILLE.

Celui qui vous fait entendre ceci,
grâce, sire, il ment. S'il plaît à Die
je ne serai pris en telle faute.

pris

HARDRÉ.

Comment ! ne vous ai-je pas pris tous deux ensemble ?

AMILLE.

Vous parlerez mieux, si bon vous semble ;
Hardré, jamais cela ne sera prouvé. Ce n'est
l'honneur que d'avoir inventé ceci.

HARDRÉ.

mon gage ; je demande
contre lui, vaille que vaille ;
sens en champ clos, je lui fe-
r de tous points sa méchanceté.

AMILLE.

Sire Hardré, dans vos actions il n'y a que
guerre et querelles. S'il plaît à Dieu, je me
défendrai bien contre vous, sire.

LE ROI.

A cette heure entendez ce que je veux
dire : Hardré, il me faut avoir des otages ;
autrement le gage ne se peut bien soutenir.

HARDRÉ.

Sire, j'en ferai assez venir. — Sire Gri-
maut, vous plairait-il d'être ma caution ?
Allons ! dites oui, je vous en prie.

GRIMAUT.

Monseigneur, si vous me voulez prendre,
je consens à être otage pour Hardré, avec
ceux qu'il fera venir sur-le-champ.

LE ROI.

Quant à présent il s'en dispensera ; il me
suffit, puisque je vous ai. — Amille, il vous
faut sans délai donner des otages.

AMILLE.

Sire, je suis un chevalier né en pays étran-
ger : ici je n'ai aucun ami ; mais si vous m'en
donniez la permission, à l'heure même je me
mettrais en route pour aller en chercher.

HARDRÉ.

Mon cher seigneur, s'il peut, il évitera la

droit-il

tes oil,

AUT.

stage m'otroy

me voulez prendre,

que sanz actendre

tena.

LE ROI.

ore s'en cessera ;

uillist, puisque vous ay.

lle, il vous fault sanz delay

ostes baillier.

AMILLE.

e sui un chevalier

i né d'estrange pais :

roit n'ay-je nulz amis ;

s de vous congié avoie,

re me mettroie à voie

'aler en querre.

HARDRÉ.

hier seigneur, s'il peut, la guerre

LA FILLE.

Qui ses besognes li comment,
Il les fait à bon chief venir.
Senz moy plus ci endroit tenir,
M'en revoys, sire.

AMILLE.

Dame, vous et moy gart Diex d'ire
Et de pesance !

HARDRÉ.

Entendez, sire roy de France,
Et vous, dame qui estes mere :
Nouvelle vous apport amere.
Vostre fille a perdu son pris,
Car toute prouvée l'ay pris
Avaic Amille, en son lit;
Et d'elle a éu son delit.
Il est ainsi.

LA ROYNE.

Ha, sainte Marie, mercy !
Hardré, ne croy pas qu'il puist estre
Que ma fille se vouldist mectre
En tel despit.

LE ROY.

Vien avant, Griffon, sanz respit;
Vaz-me querre Amille, et lui dy
Que je li mans qu'il viengne cy;
Et fay bonne erre.

LE SERGENT D'ARMES.

Chier sire, je le vous vois querre.
— Sire, bon jour vous soit donnez !
A monseigneur le roy venez
Qui vous demande.

AMILLE.

Griffon amis, puisqu'il me mande,
Alons ! d'aler y sui tout prest.
— Dieu, sire, de qui tout bien nest,
Vous croisse honneur !

LE ROY.

Par vous me croist grant deshonneur.
Amille, ne scé que priez.
Dites-me voir, ne detriez :
Avec ma fille avez géu,
Et l'onneur de son corps éu ?
Est-il ainsi ?

AMILLE.

Qui vous fait entendre cecy,
Sauve sa grace, sire, il fault.
Jà, se Dieu plaist, en tel deffault
Ne seray pris.

LA FILLE.

Il fait venir à bonne fin les entrepr
l'on lui recommande. Sire, sans plu
nir ici, je m'en vais.

AMILLE.

Dame, que Dieu garde vous et moi
grin et de douleur !

HARDRÉ.

Entendez, sire roi de France, e
dame qui êtes mère : je vous appor
amère nouvelle. Votre fille a perdu s
neur, car je l'ai prise sur le fait avec
en son lit; et il a joui d'elle. Il en es

LA REINE.

Ah, sainte Marie, misericorde ! Har
ne crois pas qu'il soit possible que ma
vouldt mettre en un pareil état.

LE ROI.

Viens avant, Griffon, sans retard;
chercher Amille, et dis-lui que je le
ici; va promptement.

LE SERGENT D'ARMES.

Cher sire, je vais vous le chercher.
que bon jour vous soit donné ! Vene
monseigneur le roi qui vous demand

AMILLE.

Ami Griffon, puisqu'il me mande,
je suis tout prêt d'y aller. — Sire, que
de qui naît tout bien, vous accroiss
neur !

LE ROI.

Par vous me vient grand desho
Amille, je ne sais qui vous priez. Di
la vérité sans retard : avez-vous couc
ma fille, et joui d'elle ? En est-il ains

AMILLE.

Celui qui vous fait entendre ceci,
grâce, sire, il ment. S'il plaît à Dieu
je ne serai pris en telle faute.

HARDRÉ.

Et ! ne vous ai-je pas pris
ensemble ?

AMILLE.

«ez miex, se bon vous semble ;
jà ne sera prouvé.
s d'avoir ce controuvé
nt vassellage.

HARDRÉ.

«ez ci mon gage ;
mande champ de bataille
e li, vaille que vaille ;
i champ le tieng à mes poins ,
feray de touz poins
nauvaistié.

AMILLE.

sire, en vostre traictié
jours que haine et plait.
deffendray, se Dieu plait,
tre vous, sire.

LE ROY.

idez que je vueil dire :
me fault avoir hostages ;
nt ne se peut li gages
n soutenir.

HARDRÉ.

«ez en feray venir.
Grimaut, vous plairoit-il
ge estre ? Or dites oil,
vous en proy.

GRIMAUT.

neur, hostage m'outroy
rdré, se me voulez prendre,
es ceulx que sanz actendre
ir fera.

LE ROY.

ore s'en cessera ;
uffist, puisque vous ay.
e, il vous fault sanz delay
mes baillier.

AMILLE.

sui un chevalier
né d'estrange pais :
oit n'ay-je nulz amis ;
de vous congié avoie,
re me mettroie à voie
ler en querre.

HARDRÉ.

ier seigneur, s'il peut, la guerre

HARDRÉ.

Comment ! ne vous ai-je pas pris tous deux
ensemble ?

AMILLE.

Vous parlerez mieux, si bon vous semble ;
Hardré, jamais cela ne sera prouvé. Ce n'est
pas grand'prouesse que d'avoir inventé ceci.

HARDRÉ.

Sire, sire, voici mon gage ; je demande
champ de bataille contre lui, vaille que vaille ;
mais si je le tiens en champ clos, je lui fe-
rai confesser de tous points sa méchanceté.

AMILLE.

Sire Hardré, dans vos actions il n'y a que
haine et querelles. S'il plait à Dieu, je me
défendrai bien contre vous, sire.

LE ROI.

A cette heure entendez ce que je veux
dire : Hardré, il me faut avoir des otages ;
autrement le gage ne se peut bien soutenir.

HARDRÉ.

Sire, j'en ferai assez venir. — Sire Gri-
maut, vous platrait-il d'être ma caution ?
Allons ! dites oui, je vous en prie.

GRIMAUT.

Monseigneur, si vous me voulez prendre,
je consens à être otage pour Hardré, avec
ceux qu'il fera venir sur-le-champ.

LE ROI.

Quant à présent il s'en dispensera ; il me
suffit, puisque je vous ai. — Amille, il vous
faut sans délai donner des otages.

AMILLE.

Sire, je suis un chevalier né en pays étran-
ger : ici je n'ai aucun ami ; mais si vous m'en
donniez la permission, à l'heure même je me
mettrais en route pour aller en chercher.

HARDRÉ.

Mon cher seigneur, s'il peut, il évitera la

Sanz cop ferir eschievera :
Certainement il s'enfuira,
S'il a congié.

LE ROY.

Que ly doingne n'ay pas songié.
— Amilles, je vous fas savoir,
Ains que de ci partez, avoir
Vous fault hostages.

AMILLE.

Sire, ordonnez donc que li gages
Se face cy presentement
De nous .ij., sanz delaïement.
Estrange homme sui esbahis
Quant à mon besoing n'ay amis,
Se li Diex, qui tout scet et voit,
Son confort briement ne m'envoït
Et son conseil.

LA ROYNE.

Mon chier seigneur, dire vous vueil
Amilles n'a ci nul parage.
Je m'offre pour li en hostage
Et ma fille; or, nous recevez,
Refuser pas ne nous devez.
Au cuer me fait pitié, par foy!
De ce que sanz amis le voy
Ainsi seul estre.

LE ROY.

Dame, par Dieu, le roy celestre!
Bien vous recevray pour hostage;
Mais de tant vous fas-je bien sage,
Se le dessus en peut avoir
Ardré, je vous feray ardoir
Et mettre en cendre.

LA ROYNE.

Sire, de telle mort deffendre
Nous vueille Diex!

AMILLE.

Mes très chieres dames gentiex,
Plus de mille foiz vous merci
De l'honneur que me faites-ci;
Et puisque tant faites pour moy,
D'une chose encore vous proï:
Qu'à mon compaignon puisse aler
Amis, et le ci amener
Pour mon conseil.

LA ROYNE.

Amille, ce n'est pas mon vueil;
D'avecques nous ne partirés
Tant que combatu vous serez.
Je croy, se Jhesu me conseil!

guerre sanz coup férir : certainement
cette permission, il s'enfuira.

LE ROI.

Je n'ai pas songé à la lui donner. —
je vous fais savoir qu'avant que vous
d'ici, il vous faut avoir des otages.

AMILLE.

Sire, ordonnez donc que notre gr
deux ait lieu ici présentement, sa
Je suis étranger et tout déconcert
voir aucun ami maintenant que j'
soin, à moins que Dieu, qui sait et
ne m'envoie bientôt son secours et
seil.

LA REINE.

Mon cher seigneur, je veux vous
mille n'a ici aucune parenté. Ma fi
nous nous offrons à être ses otages;
nous donc comme tels, vous ne
nous refuser. Par ma foi ! mon cœ
de la pitié de le voir ainsi seul, san

LE ROI.

Dame, par Dieu, le roi du ciel
recevrai bien pour otage; mais je
tis que, si Hardré peut avoir le d
vous ferai brûler et mettre en cend

LA REINE.

Sire, Dieu nous veuille défendre
mort !

AMILLE.

Mes très-chères et nobles dames
remercie plus de mille fois de l'hon
vous me faites ici; et puisque vo
tant pour moi, je vous demande
chose : savoir, que je puisse aller
compagnon Amis, et l'amener ici
servir de conseil.

LA REINE.

Amille, ce n'est pas ma volonté
partirez pas d'avec nous que vo
combattu. Je crois, Jésus m'ass
grande lâcheté vous veut faire fuir

rant couardise vous veult
l'aire ent fourir.

AMILLE.

miex vouldroie mourir
camp que ce que je m'en fuie ;
e pour ce, dame, le die,
n'en doubtez.

LA FILLE.

iere dame, or m'esoutez :
us plaist, congié li donrez
que jurer li ferez
a jour du champ ici sera
la bataille fera ;
besongne est une chose
nseil avoir, dire l'ose,
ault bien et sens.

LA ROYNE.

à ce que dites m'assens.
lle, çà ! levez la main :
jurez au Dieu souverain,
s sains faiz et par ses diz,
estre part de paradis,
a journée ici serez
ombatre vous devez
anz nul deffault ?

AMILLE.

iere dame, si me vault,
ous jur en verité ;
que Dieu me tiengne en santé
t gart d'essoingne !

LA ROYNE.

dez dont sanz eslongne,
ar il m'agrée.

AMILLE.

s chiere dame honnourée,
y vois tout droit.

AMIS.

pléust Dieu orendroit
ais hui ne jéusse en ville,
e chier compaignon Amille
emise ci !

YTIER, escuyer.

y, sire, s'il fust ainsi
scéust que l'alez veoir,
fast venuz contre vous voir
lactivement.

AMILLE.

me au vray Dieu qui ne ment !
le grant joie au cuer aray
mon chier compaignon verray !

AMILLE.

Certes, j'aimerais mieux mourir dans la
lice que de m'enfuir ; et parce que c'est moi
qui le dis, dame, n'en doutez pas.

LA FILLE.

Ma chère dame, écoutez-moi : s'il vous
plaît, vous lui permettrez de partir, pourvu
que vous lui fassiez jurer qu'il sera ici le
jour du champ-clos et qu'il fera la bataille ;
car son affaire est une chose dans laquelle,
j'ose le dire, il faut avoir conseil et sens.

LA REINE.

Fille, je partage votre avis. — Amille, al-
lons ! levez la main : vous jurez au Dieu tout-
puissant, par ses saintes actions et par ses
paroles, par votre part de paradis, que, sans
faute, vous serez ici le jour où vous devez
combattre ?

AMILLE.

Ma chère dame, cela m'est utile, je vous
le jure en vérité ; mais que Dieu me tienne en
santé et garde d'empêchement !

LA REINE.

Maintenant allez-y donc sans tarder, car
il m'agrée ainsi.

AMILLE.

Ma très-chère et honorée dame, j'y vais
tout droit.

AMIS.

Ytier, plutôt à Dieu maintenant que je ne
couchasse d'aujourd'hui dans une ville, et
que je tinsse ici mon cher compaignon Amille !

YTIER, écuyer.

Sire, je crois que, s'il eût su que vous l'al-
liez voir, il fût venu à votre rencontre en
toute hâte.

AMILLE.

Eh, mère au vrai Dieu qui ne ment pas !
combien j'aurai de la joie au cœur quand je
verrai mon cher compaignon ! la peine me

Ne m'en chaut combien me travaille ;
 Mais que Dieu doint que la chose aille
 Si bien que alé ne soit pas hors !
 E, gar ! avis m'est, par le corps
 Saint Gille ! que venir le voy.
 Certainement c'est il. Je croy
 Qu'il seet mon fait et mon estat.
 A lui vois sanz plus de restat.
 — Chier compains, loyal, esprouvé,
 De moy soiez le bien trouvé.
 Que fait la dame ? est-elle saine ?
 Dites-me voir, quel vent vous maine ?
 Où alez-vous ?

AMIS.

Amille, mon cher ami doulz,
 Sachiez droit à vous m'en venoie;
 Car de vous en grant doubte estoie
 Pour .i. songe que je songay
 Avant-hier, dont suis en esmay;
 Car i. lion, ce me sembloit,
 Le costé fendu vous avoit,
 Dont issoit sanc à tel foison
 Qu'i estiés jusqu'au talon;
 Et puis ce lion devenoit
 Un homme que l'en appelloit
 Hardré, si com il me sembla;
 Et tantost je venoie là
 Pour vous oster de ce meschier,
 Et si li copoie le chief.
 Je vous dy voir.

AMILLE.

Chier compains, je vous fas savoir
 Que aussi m'en aloie-je à vous;
 Vez-ci pour quoy, mon ami doulx
 La fille au roy s'en vint à moy,
 L'autre jour, et me fist de soy
 Present et de s'amour aussi,
 Et me requist qu'il fust ainsi
 Que je son ami devenisse;
 Mais pour moy garder de tel vice,
 Sa volenté li refusay.
 Quant elle vit que la rusay
 Ne se tint pas à ytant coye;
 Mais une nuit que me gisoie,
 Se vint couchier dedans mon lit.
 Là, pris-je d'elle i. seul delit;
 Car je cuidoie, par ceste ame!
 Que ce fust une estrange femme:
 Qui me tourne ore à grant desroy;
 Car Hardré l'a compté au roy,

touche peu pourvu que Dieu fassent
 soit pas parti. Eh, regarde! il n'est
 par le corps de saint Gilles! que
 venir. Certainement c'est lui. Je
 sait mon fait et mon état. Je vais
 retard. — Cher compagnon, loyal,
 soyez le bien-venu. Comment se porte
 dame? est-elle en bonne santé?
 la vérité, quel vent vous mène? où

AMIS.

Amille, mon cher et doux ami, je
 je m'en venais droit à vous; car je
 beaucoup pour vous par suite d'un
 que je fis avant-hier, et dont je suis
 car un lion, à ce qu'il me sembla
 avait fendu le côté, et le sang en
 telle abondance que vous y étiez
 talon; et puis ce lion devenait
 que l'on appelait Hardré, comme
 bla; et sur-le-champ j'arrivais pour
 de ce mauvais pas, et je lui coupai
 Je vous dis vrai.

AMILLE.

Cher compagnon, je vous fais
 je m'en allais aussi à vous; voici
 mon doux ami: l'autre jour, la
 s'en vint à moi et me fit présent
 sonne et de son amour, et me requi
 nir son ami; mais pour me garder
 rcille faute, je refusai d'accéder à
 Quand elle vit que je lui donnais
 elle ne se tint pas pour battue;
 nuit que je reposais, elle vint se cou
 mon lit. Là, je jouis d'elle une fois
 mon ame! je pensais que ce fût
 étrangère. Cela est très-malheur
 moi; car Hardré la conté au roi, et
 tant fait, je ne sais comment, qu'il
 ensemble en mon lit. J'ai nié le fait
 au tout; mais il se fait tellement
 prouver qu'il y a gage de bataille
 ami, que la chose aille comme elle

tant fist, ne scé comment va,
ensemble en mon lit nous trouva.
J'ay tout nyé le fait;
du prouver si fort se fait
y a gage de bataille;
com pourra, chiers amis, aille:
is ne r'iray à la court,
J'ay tort; et à brief mot court,
oubt, s'à mon tort me combaz,
ne chiée du hault an baz
A grant hontage.

AMIS.

Li est pour vous en hostage?
N'y a-il ame?

AMILLE.

La royne ma dame,
le; et si sachiez de voir
es pleges n'y poi avoir;
re par pitié le firent,
rs amis, pour ce qu'elles virent
pour prier ne supplier
ne vout nul ce jour plegier
Devers le roy.

AMIS.

Li, je me fie de toy:
ntour en aucune ville
entre toy et Amille
ement vous herbergier;
deffens tant com m'as chier,
e serrement que m'as fait,
par toy nulz de nostre fait
Ne sache rien.

YTIER.

fera-il, je vous dy bien,
Mon seigneur chier.

AMIS.

r compains, sanz plus ci preschier,
liez me acoler et baisier,
is vous en alez aisier;
le tant vous fas-je ore sage,
vous iray faire le gage.
homme nul, tant ait science,
sache mettre difference
De moy à vous.

AMILLE.

o merciz, très chier amis doulx!
n: la sainte Trinité
us vueille par sa bonté
Garder de mal!

jamais je ne retournerai à la cour, car j'ai
tort; et pour être bref, je crains, si je livre
bataille étant dans mon tort, de tomber du
haut en bas avec grande ignominie.

AMIS.

Et qui est pour vous en otage? n'y a-t-
il personne?

AMILLE.

Il y a la reine ma dame, et sa fille; et sa-
chez en vérité que je n'ai pu avoir d'autres
cautions; encore, cher ami, le firent-elles par
pitié, parce qu'elles virent que malgré toutes
les prières et les supplications, personne
ne me voulait cautionner alors auprès du
roi.

AMIS.

Ytier, je me fie à toi: tu iras avec Amille
te loger secrètement dans quelque ville; et
je te défends, sur l'amitié que tu me portes
et sur le serment que tu m'as fait, de rien
laisser savoir de notre fait à personne.

YTIER.

Personne n'en saura rien, je vous l'assure,
mon cher seigneur.

AMIS.

Cher compagnon, sans plus long discours,
veuillez m'embrasser, et puis allez vous re-
poser; car à cette heure je vous fais savoir
que pour vous j'irai soutenir le gage. Il
n'est personne, quelque science qu'il ait, qui
sache mettre de la différence entre vous et
moi.

AMILLE.

Grand merci, très-cher et doux ami! Adieu;
que la sainte Trinité par sa bonté vous vueille
garder de mal!

AMIS.

Et vous aussi, compains loyal !
Adieu ; j'en vois sanz plus attendre.
Bien scé où doy voz armes prendre
Et vo destrier.

HARDRÉ.

Sire, je vous dis dès l'autr'ier
D'Amille, moult bien m'en souvient
Que s'emprise venoit au nient.
Il est au jour d'ui la journée
Que bataille doit estre outrée
De nous .ij. Vez-me ci tout prest ;
Mais je tieng que souiz s'en est,
Car entre gentilz ne villaines
Ne fu, bien a jà trois sepmaines,
Véu, de ce vous fas-je sage ;
Et s'ainsi est, de son ostage
Demant justice.

LA ROYNE.

Hardré, gardez que de vous n'isse
Un parler de bien, que puissiez.
Homme ne passe pas, laissez
Que venir doie.

HARDRÉ.

Je croy n'est pas à deux doie
De l'avoir, par le Roy hautisme !
Il est de jour jà plus de prime.
Certes, grant folie pensastes
Quant à li plegier vous boutastes ;
Car je me doubt par aventure
Que n'en soiez mise à mort sure,
Dame, qui raison vous fera
Et qui bien soustenir vouldra
Droite justice.

LE ROY.

Hardré, je ne sui pas si nice
Que ne la vueille soutenir ;
Selon que le fait avenir
Pourray veoir.

AMIS.

De joie et d'honneur pourveoir
Vous vueille, mes dames gentieulx,
Et tout adès de bien en mieulx
Dieu de lassus !

LA ROYNE.

Amille, bien veigniez-vous sus.
Certes, grant doubtance ay eu
Que cy ne fussiez plus véu ;
Et aussi Ardré le disoit,
Pour quoy de mort me menaçoit

AMIS.

Et vous aussi, loyal compaignon !
m'en vais sanz plus attendre. Je sai
je dois prendre vos armes et votre

HARDRÉ.

Sire, je vous dis dès l'autre jour
d'Amille, il m'en souvient très-bien
défi venoit au néant. C'est aujourd'hui
jour auquel la bataille doit être li-
trance entre nous deux. Me voici
mais je tiens qu'il s'est enfui, car
trois semaines qu'on ne l'a vu ni
gens de qualité ni parmi ceux des
férieures, je vous le fais savoir ; et
en est ainsi, je demande justice de

LA REINE.

Hardré, prenez garde, si vous le
qu'une parole de bien ne sorte de vo-
che. Personne ne passe, atten-
vienne.

HARDRÉ.

Je crois qu'elle n'est pas à deux
l'avoir, par le Roi très-haut ! la jour-
avancée ; il est déjà plus que prime
vous pensâtes grande folie quand
fites sa caution ; car je redoute que
subissiez le dernier supplice. La mort
vous fera raison, et voudra soutenir
justice.

LE ROY.

Hardré, je ne suis pas tellement
je ne la vueille soutenir ; suivant
aura lieu, je me déciderai.

AMIS.

Que le Roi d'en-haut, mes nobles
vous vueille combler d'honneur
et toujours de bien en mieulx !

LA REINE.

Amille, soyez le bienvenu. Certes
senti une grande crainte que l'on
revit plus ici ; Hardré le disant au-
nait de là occasion de me menacer
chamment.

Trop malement.

LA FILLE.

lier ami, certainement
à ci espoventées,
mon toutes esplourées
pour ce traître.

AMIS.

je le pense en tel tiltre
au jour d'uy et en tel angle
abateray sa jangle
oute à un cop.

LA ROYNE.

ami, nous demourons trop :
m'en au roy sanz attente.
chier seigneur, je vous presente
prest de soy combatre
dré et de lui debatre
e qu'il a dit.

HARDRÉ.

n'y ait plus contredit :
tout prest, je vois monter ;
je j'ay droit, ne doy doubter
qu'il puist faire.

AMIS.

si vous veult, monseigneur, plaie,
me donriez d'aler querre
cheval. Je reviens bonne erre,
rest de combatre.

LE ROY.

ne le vueil pas debatre,
e n'est raison.

LE COMTE GRIMAUT.

ne sçay se traïson
ait contre Amille yci estre ;
croy pas qu'il s'osast mettre
amp, s'il cuidast tort avoir.
fré scet-on bien de voir
et volentiers rioteux,
et pas de mentir honteux
aucune foiz.

LE ROY.

et, si m'aïst sainte Foi !
icé ; mais quant il seront
amp, jamais n'en ysteront
combatre, soiez-en fis,
ne l'un en soit desconfis ;
si qui vaincu sera,
s promet, pendu sera :
en doute nulz.

LA FILLE.

Certes, mon cher ami, il nous a si épou-
vantées que nous étions tout éplorées par le
fait de ce traître.

AMIS.

Dame, aujourd'hui je pense le mettre en
tel titre et en tel angle que je lui abaurai
d'un seul coup sa forfanterie.

LA REINE.

Cher ami, nous demeurons trop : allons-
nous-en au roi, sans retard. — Mon cher sei-
gneur, je vous présente Amille prêt à com-
battre Hadré et à lui contester ce qu'il a dit.

HARDRÉ.

Sire, qu'il n'y ait plus de débats : je suis
tout prêt, je vais monter ; puisque j'ai rai-
son, je ne dois craindre chose qu'il puisse
faire.

AMIS.

Monseigneur, s'il vous venait aussi à plai-
sir, vous me donneriez la permission d'aller
chercher mon cheval. Je reviens bon train,
prêt à combattre.

LE ROY.

Allez ; je ne veux pas l'empêcher, ce ne
serait pas raison.

LE COMTE GRIMAUT.

Sire, je ne sais pas s'il pourrait y avoir
ici trahison du côté d'Amille ; je ne crois pas
qu'il oserait se présenter dans la lice, s'il
pensait avoir tort. Certes, on sait bien
qu'Hadré est volontiers querelleur, et quel-
quefois il n'a pas honte de mentir.

LE ROY.

Grimaut, que sainte Foi m'aide ! je ne
sais ; mais quand ils seront dans la lice, ils
n'en sortiront pas sans combattre, soyez-en
sûr, tant que l'un d'eux soit déconfit ; et ce-
lui qui sera vaincu, pendu sera, je vous
promets : que nul n'en doute.

HARDRÉ.

Mon chier seigneur, je sui venuz
 Tout prest de faire mon devoir ;
 Sy requier jugement avoir
 Contre partie, quant n'est ci,
 Et dy que le devez ainsi
 Jugier pour moy.

LE ROY.

Non feray, car venir le voy
 Pour soy deffendre.

AMIS.

Mon chier seigneur, veuillez me entendre :
 Vez ci Hardré ; s'il veut riens dire
 Contre moy, je sui tout prest, sire,
 De m'en combatre.

LE ROY.

Or, paix ! il n'en fault plus debatre.
 Pour cause à li afaire avez.
 — Hardré, Hardré, la main levez :
 Vous jurez Dieu qui vous crea
 Et par sa mort vous recrea ,
 Par le batesme que reçustes
 Et par le saint cresseme que eustes
 Quant vous fustes crestien fait,
 Que vous avez véu de fait
 Gesir et en un lit Amille,
 Qui ci est, avecques ma fille.
 Est-il ainsi ?

HARDRÉ.

Oil, par les sains qui sont ci
 N'en tout le monde !

AMIS.

Sire roys, et Dieu me confonde
 Se je jus onques avecque elle ,
 Ne se oncque vostre fille belle
 De son corps à moy atoucha,
 Ne le mien au sien aproucha
 En celle entente !

LE ROY.

Or, avant ! je vueil sanz attente
 Que descendez à pié touz deux,
 Et à qui qu'il soit joie ou deulx,
 Que alez ensemble.

HARDRÉ.

Faux parjure, ains que à toy assemble,
 Je te conseil qu'à moy te rendes
 Et que grace et pardon demandes :
 Si feras bien.

AMIS.

Traître, je n'en feray rien.

HARDRÉ.

Mon cher seigneur, je suis venu tou
 de faire mon devoir ; je requiers d'av
 gement contre ma partie, puisqu'elle
 pas ici, et dis que vous devez ainsi
 pour moi.

LE ROY.

Je n'en ferai rien, car je le vois veni
 se défendre.

AMIS.

Mon cher seigneur, veuillez m'ente
 Voici Hardré ; s'il veut dire quoi que
 contre moi, je suis tout prêt, sire, à
 vrer combat.

LE ROY.

Allons, paix ! il ne faut plus disput
 ce sujet. Pour cause vous avez afaire
 — Hardré, Hardré, levez la main : vous p
 à témoin Dieu qui vous créa , et recré
 sa mort ; vous jurez par le baptême que
 avez reçu , et par le saint chrême que
 eûtes quand on vous fit chrétien, que
 avez vu de fait Amille, qui est ici, c
 dans un lit avec ma fille. En est-il ains

HARDRÉ.

Oui, par les reliques qui sont ici et
 tout le monde !

AMIS.

Sire roi, que Dieu me confonde si j
 chai jamais avec elle, ou si jamais votr
 mante fille de son corps toucha le mie
 en approcha dans cette intention !

LE ROY.

Allons, en avant ! je veux que sans
 vous descendiez à pied tous deux, c
 vous combattiez, quelque joie ou qu
 peine que puissent en éprouver les g

HARDRÉ.

Parjure félon, avant que j'engage
 taille avec toi, je te conseille de te re
 moi et de demander grâce et pardon
 ras bien.

AMIS.

Traître, je n'en ferai rien. Tu m'a

as desfié, deffens-toy,
cop aras de par moy
remierement.

HARDRÉ.

te sera, vraiment,
ue je parte mais de ci.
dy-moy se ce cop aussi
st bon ou mal.

AMIS.

, traistre desloyal,
n'as feru sor mon escu;
e te renderay vaincu
ue ceste bataille cesse.
ela, et me di voir, qu'est-ce ?
a-il mestier ?

HARDRÉ.

as esté grant temps rentier
e ainsi servi, par saint Gille !
moy parlerez, Amille,
l'autre martin.

AMIS.

feray tost ce hutin :
apperas pas, faux cuvers,
oy. Tien, c'est fait : puisqu'envers
y chéu, mon fait s'avance.
er te vueil dessus la pance
our toy occire.

LE ROY.

point, Amille, biau sire,
ez avant se rien dira
merci vous criera
par amour fine.

AMIS.

re, ains que ta vie fine,
toy confus, crie merci,
morras à honte ci,
le te promet.

LE ROY.

Que dit-il ?

AMIS.

, n'en li ne met
Nulle deffense.

LE ROY.

outre, donc je n'y pense
Nul delay mettre.

AMIS.

me de toy, Hardré, sui maistre,
aume-ci t'osteray
teste te coperay.

défends-toi, car premièrement tu auras de
par moi ce coup.

HARDRÉ.

En vérité, il te sera rendu avant que je
parte d'ici. Tiens, dis-moi si ce coup pa-
reillement est bon ou mauvais.

AMIS.

Certes, traitre déloyal, tu m'as fortement
frappé sur mon écu ; mais tu seras vaincu
avant que cette bataille cesse. Tiens cela,
et dis-moi vrai, qu'est-ce ? cela te va-t-il ?

HARDRÉ.

Voici long-temps que je n'ai pas été accou-
tumé d'être ainsi servi, par saint Gilles !
mais vous me parlerez, Amille, d'une autre
manière.

AMIS.

Je serai bientôt finir ce combat : tu ne
m'échapperas pas, félon hypocrite. Tiens,
c'est fait : puisque je te vois tombé à la ren-
verse, mon affaire s'avance. Je te veux mon-
ter sur la panse pour te tuer.

LE ROI.

En ce point, Amille, beau sire, sachez au-
paravant s'il ne dira rien ou s'il vous criera
merci par amitié franche.

AMIS.

Traître, avant que ta vie se termine, rends-
toi confus, cries merci, ou tu mourras ici
honteusement, je te promets.

LE ROI.

Que dit-il ?

AMIS.

Rien, il ne se défend pas non plus.

LE ROI.

Passez outre, car je ne songe mettre nul
empêchement à sa mort.

AMIS.

Hardré, puisque je suis maître de toi, je
t'ôterai ce heaume-ci et te couperai la tête.
— Eh, regardez ! je n'en ferai rien, car je

— E, gar ! non feray, car je voy
Qu'il est mort. — Monseigneur le roy,
Ne m'est mestier de plus combatre ;
Hardré vous rens mort : le debate
Si n'en est preux.

LE ROY.

Com chevalier loyal et preux,
Amille, vous tien : c'est raison.
— Griffon, vas sanz arrestoison
Au roy des Ribaux, si li dy
De par moy que ses gens et ly
Prengnent Hardré en cette place,
Et qu'au gibet mener le face ;
Là soit penduz.

LE SERGENT D'ARMES.

S'à Dieu puissé-je estre renduz,
Monseigneur, volentiers iray
Le querir et si lui diray
Ce que me dites !

AMIS.

Dieu merci ! or estes-vous quittes,
Mes dames, de mort recevoir ;
Pour moy ce fust dommage, voir,
S'il fust ainsi.

LA ROYNE.

Vous dites voir ; Diex en graci
De ce que la chose ainsi va.
Onques riens tant ne me greva
Com les menaces qu'i me dit,
De quoy plourer forment me list.
Dieu li pardoint !

LA FILLE.

Voit, voit ! il est bien en ce point ;
Laissons ester.

AMIS.

Sire, pour ma foy acquitter,
S'il vous plaist, congié me donrez ;
Mes dames, et vous si ferez ;
Car quant mon compaignon laissa
Sar ma foy li convenançay
Que se le champ liné avoie
Que tantost à li m'en iroie
Sanz sejourner.

GRIMAUT.

Chier sire, i. point vous vueill monstrier :
Onques n'ot de vous nul bien fait ;
Et s'il s'en va ainsi de fait,
Je doubte que jamais en sa vie
N'ait de vous veoir nulle envie :
Prenez-y garde.

vois qu'il est mort. — Monseigneur le
n'ai plus besoin de combattre ; je voy
Hardré mort : il n'y a plus matière
cussion.

LE ROY.

Amille, je vous tiens pour chevalier
et preux : c'est raison. — Griffon, va
rêter au roi des Ribauds, et dis-lui de
que lui et ses gens prennent Hardré
lieu, et qu'il le fasse mener au gibet
soit pendu.

LE SERGENT D'ARMES.

Monseigneur, puissé-je être rendu
de même que j'irai volontiers le
lui dire ce que vous me dites !

AMIS.

Dieu merci ! à cette heure vous êtes
dames, quittes du supplice ; pour ce
été vraiment dommage, s'il en eût été.

LA REINE.

Vous dites vrai ; je rends grâce
de ce que la chose ainsi va. Jamais
me fit tant de peine comme les menaces
me fit ; elles m'ont tiré bien des larmes.
Dieu lui pardonne !

LA FILLE.

Regarde, regarde ! il est bien en ce point ;
n'en parlons plus.

AMIS.

Sire, pour acquitter ma foi, s'il vous
vous me donnerez congié ; et vous,
mes, vous ferez de même ; car quand
sai mon compaignon, je lui promis
foi, que, si j'avais terminé le combat
avantage, je m'en irais tantôt vers
retard.

GRIMAUT.

Cher sire, je veux vous faire remarquer
point : il ne reçut jamais de vous aucun
fait ; s'il s'en va ainsi, je crains que
sa vie il n'ait envie de vous revoir ;
garde.

LE ROY.

a foy ! c'est ce que je regarde
 et, et vous me dites voir.
 Amille, je vous fais savoir
 que la fille vous veut donner
 tout ce qu'il y a de biens
 et de biens faire guerredonner,
 et conte de Rivières.
 dites-vous, mes amis chiers,
 et ma compagne ?

LA ROYNE.

Mon cher seigneur, soit fait en gaigne ;
 et serez par droit repris,
 et est chevalier de pris
 et élu.

GRIMAUT.

c'est voir, bien est scéu ;
 et il a tout plain de bons faiz,
 et mesdis et sanz mesfaiz
 tout jourz esté.

AMIS.

Il veut votre volonté,
 et, sire, du bien de vous ;
 entendez, mon seigneur doulx :
 tout mie qu'il recuevre.
 Il vous plaira tout avant œuvre
 et dise mon compagnon querre ;
 et l'estat de ma guerre
 et grant honneur que m'offrez.
 Il vous plaise, sire, et souffrez
 qu'il soit ainsi.

LE ROY.

Non. Ains que partez de cy,
 et, la fiancerez ;
 et après querre l'irez
 tout à loisir.

GRIMAUT.

Non, faites son plaisir
 et n'en li desdire.

AMIS.

Il de par Dieu nostre sire !
 soit sans attente.

LE ROY.

Il ma fille, vez ci m'entente :
 et n'avez à seigneur ;
 et puis faire honneur greigneur.
 Nostre main ! et vous, la vostre !
 jurez par la paternostre
 et la foy qu'à Dieu devez,
 et ma fille que cy veez
 et prendre à femme ?

LE ROI.

Par ma foi ! c'est à quoi je pense, Gri-
 maut, et vous me dites vrai. — Amille, je
 vous fais savoir que je veux vous donner ma
 fille pour vous récompenser de vos hauts
 faits, et vous serez comte de Rivières. Qu'en
 dites-vous, mon cher ami, et vous, ma com-
 pagne ?

LA REINE.

Mon cher seigneur, qu'il soit fait comme
 vous dites ; vous n'en serez pas raisonnable-
 ment repris, car il est chevalier preux et
 d'élite.

GRIMAUT.

Dame, c'est vrai et bien connu ; car il est
 l'auteur d'une foule d'exploits, et il a tou-
 jours vécu sans médire et sans méfaire.

AMIS.

Cela vous plait à dire, et c'est, sire, bonté
 de votre part ; mais entendez, mon doulx
 seigneur : il ne faut pas que je revienne sur
 ce que j'ai dit. Il vous plaira qu'avant tout
 j'aille chercher mon compagnon ; il saura
 le résultat du combat et le grand honneur
 que vous m'offrez. Sire, agrérez ceci et
 souffrez qu'il en soit ainsi.

LE ROI.

Non, non. Avant que vous partiez d'ici,
 Amille, vous la fiancerez ; et puis après vous
 irez chercher votre compagnon tout à loisir.

GRIMAUT.

Amille, faites son plaisir sans le contredire.

AMIS.

Allons ! de par Dieu, notre sire ! que ce
 soit tout de suite.

LE ROI.

Allons ! ma fille, voici mes intentions : vous
 aurez Amille pour mari ; je ne puis lui faire
 plus d'honneur. Allons, votre main ! et vous,
 la vôtre ! Vous jurez par le *Pater-Noster* et
 par la foi que vous devez à Dieu, que vous
 prendrez pour femme ma fille que vous voyez
 ici ?

AMIS.

Sire, ainsi le vous jur par m'ame,
Si tost que retourné seray
De mon ami, que querre yray ;
Mais qu'il vous plaise.

LE ROY.

Je voy bien ne serez pas aise
Se ne l'avez : alez le querre ,
Et ne sejournez en sa terre
Pas longuement.

AMIS.

Nanil, monseigneur, vraiment ;
N'en doutez goutte.

AMILLE.

Ytier, amis, j'ay trop grant doute
D'Ami, mon loyal compaignon.
En Hardré a un si fel gaignon
Et traïstre par verité
Et le plus de son parenté :
Pour ce en suis-je plus esmarris.
Traions-nous un po vers Paris,
Je t'en pri, et s'en enquerons
A aucun que venir verrons
De celle part.

YTIER.

Vous dites bien, se Dieu me gart !
Sire, et loyaument en parlez
Comme ami. Or avant alez :
Je vous suivray.

DIEU.

Gabriel, va-t'en sanz delay
Au conte Amis, que aler voy là,
Et li dy que mesel sera
Pour ce qu'il a sa foy mentie,
Et que je vueil qu'il se chastie
De tel affaire.

L'ANGE.

Sire, je le saray bien faire
Si tost comme ataint je l'auray.
—Amis, Amis, saches de vray,
Pour ce que as fait un serment
Qui ne peut tenir bounement
Que ce ne soit contre la loy
(C'est d'espouser la fille au roy),
Dieu te mande qu'en brief termine
Seras mesel. A tant je fine ,
Et si m'en vois.

AMIS.

Ha , Dieu ! qui hault siez et loing vois,
Com tu es en bonté parfaiz !

AMIS.

Sire, je vous jure par mon ame que
ferai sitôt que je serai revenu d'auprès
mon ami, que j'irai chercher ; mais per-
tez-moi d'y aller.

LE ROI.

Je vois bien que vous ne serez pas con-
que vous ne l'avez (vu) : allez le chercher
ne séjournez pas long-temps en sa terre

AMIS.

Nenni, monseigneur, en vérité ; n'en-
tez pas.

AMILLE.

Ami, Ytier , je suis dans une très-gr
inquiétude au sujet d'Amis mon compag
Hardré est en vérité un chien si félon
traître, lui et la plupart de ses parens ,
cette idée augmente mon anxiété. Ap-
chons un peu de Paris, je t'en prie, et
mandons des nouvelles d'Amis à ceux
nous verrons venir de ce côté.

YTIER.

Vous dites bien, Dieu me garde !
et vous en parlez loyalement comme
Allez devant : je vous suivrai.

DIEU.

Gabriel, va-t'en sans délai au comte A
que je vois aller là , et dis-lui qu'il ser
preux pour avoir menti sa foi, et que je
qu'il fasse pénitence de ce péché.

L'ANGE.

Sire, je saurai bien exécuter vos o
aussitôt que je l'aurai atteint. —Amis, l
sache en vérité que parce que tu as fi
serment qui ne peut être tenu sinon en
lant la loi (c'est d'épouser la fille du
Dieu te mande qu'avant peu tu seras lég
Je n'ai plus rien à dire, et je m'en vais.

AMIS.

Ah ! Dieu, qui es assis en haut et vo
comme ta bonté est parfaite ! Sire, si j'

se je me sui meffais
 on sens, grace te requier;
 tes voies je ne quier
 mon vouloir de fait
 e tien ne soit premier fait,
 ere des cieulx.

AMILLE.

Ytier, je voy aux yex
 ompagnon venir, ton maistre;
 vois encontre lui mettre.
 s chier ami, loyaux compains,
 t-moy de voz .ij. mains,
 me dites sanz eslongne
 ent alée est la besongne,
 e vous en pri.

AMIS.

compains, quant pour vous m'offri,
 é devant le roy estoit;
 fault avoir demandoit,
 oit que heure estoit passée
 air à vostre journée;
 moins en champ avons esté,
 occis par verité:
 ay tant aus barons pleu
 ont à ce le roy méu
 m'a fait sur ma foy jurer
 fille à femme espouser;
 e vous irez, chier compains,
 pouserez; et nient moins
 ves m'en retourneray.
 chose ci vous diray.
 .ij. hanaps touz pareulx
 ay fais faire pour nous deux:
 pour m'amour garderez
 les jours mais que viverez;
 garderay cestui-ci,
 que s'il estoit ainsi
 un de l'autre eüst besoing
 il se transportast si loing
 rant temps ne nous veissions,
 ar ce nous recognoissons,
 amis royal.

AMILLE.

vez comme amis loyal,
 ertes, Amis.

AMIS.

y touz jours grant paine mis
 ueray encore, Amille.
 unt ! à la bonne ville
 ris aler vous convient,

ché par folie, je te demande grâce; et toute fois
 je ne cherche pas tellement l'accomplisse-
 ment de mon désir que je n'aime mieux que
 ta volonté soit faite tout d'abord, Père des
 cieulx.

AMILLE.

Ytier, Ytier, de mes yeux je vois venir mon
 compagnon, ton maistre; je vais à sa rencontre.
 — Très-cher ami, loyal compagnon, embras-
 sez-moi de vos deux mains, et me dites sans
 tarder comment la chose s'est passée, je vous
 en prie.

AMIS.

Cher compagnon, quand je m'offris pour
 vous, Hardré était devant le roi; il deman-
 dait défaut contre vous, et disait que l'heure
 de venir à votre rendez-vous était passée;
 néanmoins nous avons été en champ-clos, et
 je l'ai tué, en vérité: par là j'ai tant plu aux
 barons qu'ils ont amené le roi à me faire
 jurer sur ma foi que j'épouserais sa fille.
 Ainsi, cher compagnon, vous irez et vous l'é-
 pouserez. Cependant je m'en retournerai à
 Blaye. Je vous dirai ici une chose. Voici deux
 hanaps tout pareils que j'ai fait faire pour
 nous deux: vous garderez celui-ci pour l'a-
 mour de moi tous les jours de votre vie; et
 moi je conserverai celui-là, afin que s'il ar-
 rivait que l'un eût besoin de l'autre ou qu'il
 se transportât si loin que nous ne nous vis-
 sions de long-temps, nous puissions nous re-
 connaître, ô mon ami!

AMILLE.

Certes, Amis, vous avez agi comme un
 ami loyal.

AMIS.

J'ai toujours fait et ferai encore mes efforts
 pour agir ainsi, Amille. Allons! il vous faut
 aller à la bonne ville de Paris, et moi à
 Blaye: ce n'est rien, séparons-nous.

Et je aussi à Blaives : c'est nient ,
 Departons-nous.

AMILLE.

Adieu, compains loyal et doux.
 Ne se peut ceste despartie
 Faire que des yex ne lermie.
 — Adieu, Itier ; garde ton maistre.
 — C'est fait. A chemin me fault mettre
 Jusques à tant que à la court viengne.
 — Mon chier seigneur, Dieu vous main-
 tiengne,
 Et ma dame et la compaignie,
 En santé et en longue vie
 Par son plaisir !

LE ROY.

Amille, bien puissiez venir !
 Avez puis esté en bon point ?
 Que fait Amis ? venra-il point
 Par de deçà ?

AMILLE.

Nanil, sire, car il a là
 Une trop grant besongne à faire
 Qu'i ne peut laisser sanz soy faire
 Dommage et grief.

LA ROYNE.

Sire, il nous fault penser et brief
 Comment noz noces se feront,
 Et en quel lieu elles seront,
 Cy ou ailleurs.

CONTE GRIMAUT.

Les despens seront ci greigneur
 Aux chevaliers qui y venront,
 Qu'en autre ville ne seront :
 C'est mon propos.

LE ROY.

Nous ferons ainsi, par mon los :
 Touz ensemble à Rivieryrons
 Et les noces illeuc ferons
 Et si saisiray là Amille
 De la conté et de la ville ;
 Et encore ay-je vouloir tel
 Que dès maintenant cest hostel
 Sanz debatre, Amille, vous doing ;
 Si que, quant de près ou de loing
 Venrez à Paris, que truissiez
 Hostel où herbergier puissiez
 Sanz nul dangier.

AMILLE.

Vostre mercy, monseigneur chier,
 Assez de foiz.

AMILLE.

Adieu, loyal et cher compaignon.
 paration ne peut s'effectuer sans que
 des pleurs. — Adieu, Ytier ; garde ton
 — C'est fait. Il me faut mettre en route
 ce que je vienne à la cour. — Mon
 gneur, que Dieu vous maintienne,
 madame et la compaignie, en santé
 gue vie, s'il lui plaît !

LE ROI.

Amille, soyez le bienvenu. Vous
 bien porté ? Que fait Amis ? ne vi
 point par ici ?

AMILLE.

Nenni, sire, car il a là trop de
 qu'il ne peut laisser sans se causer
 et du dommage.

LA REINE.

Sire, il nous faut penser, et cela
 comment nos noces se feront, et en
 droit elles auront lieu, ici ou ailleurs.

LE CONTE GRIMAUT.

Ici les dépenses seront plus oner
 chevaliers qui y viendront, qu'elle
 ront en autre ville : c'est mon avis.

LE ROI.

C'est ainsi que nous ferons, si v
 croyez : nous irons tous ensemble
 et là nous ferons les noces, et je de
 Amille la saisine de la ville et du c
 plus j'ai la volonté de vous donner
 sent cet hôtel, Amille, sans hésiter
 que, lorsque de près ou de loin vou
 à Paris, vous trouviez un lieu où v
 siez loger sans difficulté.

AMILLE.

Mon cher seigneur, je vous remer
 fois.

LE ROI.

ions-neus à voie ainçois
il soit plus tart.

GRIMAUT.

ons, que Diex y ait part !
es, adestrez ma dame,
streray vostre famme,
eigneur ira premier.
n, vous qui estes massier,
les chemin.

LE SERGENT D'ARMES.

! ou par le nom divin
mace-ci ayez,
oy mon seigneur ferez
ge et grant voie.

AMIS.

! plaise-vous que je voie
e ma vie et bien brief !
e m'est que paine et grief
en ce siecle plus vivant,
n temps passé çà avant
y esté il me remembre,
y ore que n'ay membre
me puisse conforter :
z ne me pevent porter,
ay troublez malement,
z et les mains ensement
ouacre vilz et ors !
etif m'ais tretout le corps
paine puis-je mot dire :
ne vous requiers, Diex sire,
is que la mort.

YTIER.

! sire, vous avez tort
i sobaidier vostre fin ;
qu'il vous est ami fin
lassus quant si vous bat,
iez ester ce debat,
n seigneur chier.

AMIS.

ment le lairay-je, Ytier ?
rt à faire, par ma foy !
ray raison pour quoy :
je pense à la cruauté
grant desloyauté
a fait Lubias ta dame,
elle me fust vraie fame
qu'il appartenit
oy, pas ne me convenist
er aval le pais.....

LE ROI.

Allons ! mettons-nous en chemin avant
qu'il soit plus tard.

GRIMAUT.

Allons, sire, que Dieu y ait part !—Amille,
mettez-vous à la droite de ma dame ; quant
à moi, je me tiendrai à la droite de votre
femme, et monseigneur ouvrira la marche.
—Griffon, vous qui êtes massier, faites-nous
faire place.

LE SERGENT D'ARMES.

Allons, allons ! ou par le nom de Dieu vous
aurez de cette masse-ci, ou vous ferez large
et grande voie au roi mon seigneur.

AMIS.

Eh, Dieu ! qu'il vous plaise que je voie bien-
tôt la fin de ma vie ! car ce n'est pour moi
que peine et chagrin de vivre plus long-temps
dans ce monde, quand je me rappelle ce que
j'ai été au temps passé, et que, à cette heure,
je vois que je n'ai membre dont je puisse me
servir : mes pieds ne peuvent me porter, ma
vue est trouble, et mes bras aussi bien que
mes mains sont avilis et corrompus par la
lèpre. Hélas ! j'ai le corps si malade qu'à
peine puis-je dire un mot : pour cette raison,
sire Dieu, je ne vous demande que la mort.

YTIER.

Par (ma) foi ! sire, vous avez tort de sou-
haiter ainsi votre fin ; songez que Dieu de
là-haut, quand il vous afflige ainsi, se mon-
tre votre ami dévoué, et faites trêve à vos
plaintes, mon cher seigneur.

AMIS.

Comment, Ytier ? il y a fort à faire, par
ma foi ! et je t'en dirai la raison : quand je
pense à la cruauté et à la grande déloyauté
qu'a commise à mon égard Lubias ta dame,
qui, si elle eût été ma fidèle épouse et telle
qu'il convenait, ne m'eût pas contraint à men-
dier par le pays... Et je suis étonné de ce point,
qu'elle a été la première et la principale
personne qui ait fait savoir mon mal à tout
le monde : ce qui me força d'aller demeurer

Et de ce point sui-je esbahis
 Qu'elle a esté la principal
 Et la premiere qui mon mal
 Fist à toutes gens assavoir :
 Dont me convint aler manoir
 Hors de gens et loing de la ville,
 En une maison gaste et ville,
 Où de faim morir m'a laissé ;
 Et puis a-elle tant bracié
 Qu'il convient que soie partiz
 Comme estrange povre chetiz ;
 Et après tu scez que fortune
 M'est si diverse et si enfrune
 Que de mes freres proprement
 Ay esté futez laidement ;
 Et pour ma douleur plus acroistre,
 Ne m'ont dangné fere congnoistre,
 Dont le cuer ay tout forsené,
 Si que puis qu'à ce sui mené
 Que ma femme par ses efforts
 M'a getté de ma conté hors,
 Et mes freres renié m'ont
 ('Touz trois qui du mien tiennent moult),
 Et que le monde me despit,
 Je pri à Dieu que sanz respit
 Li plaise que la mort m'envoit,
 Quant ainsi est nul ne me voit
 Qui n'en ait au cuer grant orreur,
 Et que je sens tant de douleur
 Que dire ne le puis à droit,
 Car le mal que sueffre orendroit
 Est sanz pareil.

YTIER.

Sire, sire, je vous conseil
 Qu'aïllons jusqu'à la bonne ville
 De Paris, et sachons se Amille,
 Vostre bon ami, y sera ;
 J'espoir que grant bien nous fera,
 Se le trouvons.

AMIS.

E, las ! je suis si feibles homs
 Que n'en enduroie à parler,
 Pour ce que je ne puis aler ;
 Si scé-je bien, se à li péusse
 Aler, deffault de riens n'éusse
 Que avoir vouldisse.

YTIER.

Ne soions d'aler y donc nice,
 Sire ; bien vous y conduyray

loin des hommes et de la ville, dans un
 son déserte et misérable, où elle m'a
 mourir de faim ; et après elle a tant m
 qu'il m'a fallu partir comme un pauvre
 ger. Tu sais ensuite que la fortune m
 ennemie et me traite avec tant de ma
 humeur que j'ai été laidement depoui
 mes propres frères ; et pour accroît
 core ma douleur, ils n'ont pas daigné
 connaître ; j'en ai la rage dans le cœur
 ment que, puisque ma femme m'a cha
 mon comté, que mes frères m'ont reni
 personnés qui tiennent beaucoup de
 et que le monde me méprise, je pri
 que sans retard il lui plaise de m'envo
 mort, puisque nul ne me voit qui ne
 son cœur se soulever, et j'éprouve un
 douleur que je ne puis l'exprimer, car
 que je souffre maintenant est sans pa

YTIER.

Sire, sire, je vous conseille d'aller j
 la bonne ville de Paris pour savoir si A
 votre bon ami, y sera ; j'espère qu'il
 fera grand bien, si nous le trouvons.

AMIS.

Hélas ! je suis un homme si faible
 ne devrais pas en parler, vu que je
 marcher ; et je sais bien que, si je p
 aller vers lui, je ne manquerais d'
 chose que je voulusse avoir.

YTIER.

Allons-y donc, sire ; je vous y co
 bien et vous y mènerai volontiers, n

alentiens vous y menray,
à journées si petites
le il vous plaira. Or me dites
e nous irons.

AMIS.

ir, ce chemin ferons,
ue paine qu'il doie avoir.
enons de nous esmouvoir.
y feray mon apuiail
ce que mains aie travail :
e plaira-il ?

YTIER.

avons, de par Dieu ! oil,
Par ci alons.

AMILLE.

, dame, nous aprouchons
ris la bonne cité ;
s l'ostel en verité
ostre pere nous donna
à Riviens nous admena
oz noces faire.

LA FILLE.

soit Diex de cest affaire,
e Paris me voy si près !
ez moult en avoie engrès
e cuer forment.

AMILLE.

nostre herbergement.
, entrez ens en bon éur :
ais sommes tout asséur.
! damoiselle, avant venez
.ij. enfanz amenez ;
t vous, Henry.

HENRI L'ESCUYER.

je feray sanz detri
ostre vouloir.

LA DAMOISELLE.

. enfans vueil asseoir
essus ce lit.

AMILLE.

-nous ci, dame, un petit ;
m, Henry, sanz atargier,
ous querir à mengier
amel le pas.

HENRY.

ne vous desdiray pas :
y vois en l'heure.

DIEU.

l, lieve sus sanz demeure ;
voir d'Amis à delivre

aussi petites journées qu'il vous plaira. A
présent dites-moi si nous irons.

AMIS.

Oui vraiment, nous ferons ce voyage, quel-
que peine qu'il doive nous causer. Allons !
pensons à nous mettre en marche. De toi je
ferai mon soutien pour avoir moins de fati-
gue : cela te plaira-t-il ?

YTIER.

En marche, de par Dieu ! oui, allons par
ici.

AMILLE.

Dame, dame, nous approchons de la bonne
cité de Paris ; en vérité je vois l'hôtel que
votre père nous donna quand il nous amena
à Riviens pour faire nos noces.

LA FILLE.

Que Dieu soit loué de ce que je me vois
si près de Paris ! sachez que j'en avais grand
désir au cœur.

AMILLE.

Voici notre logement. Dame, entrez de-
dans sous de bons auspices : nous sommes
désormais parfaitement sûrs. — Allons, de-
moiselle, avancez et amenez ces deux en-
fans ; venez aussi, Henri.

HENRI L'ÉCUYER.

Sire, je ferai sans délai votre volonté.

LA DEMOISELLE.

Je veux asseoir ces deux enfans sur ce
lit.

AMILLE.

Dame, asseyons-nous ici un peu ; et vous,
Henri, sans tarder, allez nous chercher à
manger tout de suite.

HENRI.

Sire, je ne vous contredirai pas : j'y vais
sur l'heure.

DIEU.

Michel, lève-toi sans tarder ; va savoir sur-
le-champ d'Amis s'il veut encore vivre dans

S'il veut au monde encore vivre,
 S'il dit oïl, si li ennonce
 Qu'a son chier compagnon dennonce
 Secreement, quant point verra,
 Après ce que trouvé l'ara,
 Que se de ses ij. filz avoit
 Le sanc et son corps en lavoit,
 Seroit mondez.

MICHEL.

Vray Dieux, ce que me commandez
 Vois faire à plain.

AMIS.

Ytier, amis, j'ay trop grant fain,
 Et si serroie volentiers.
 S'il te plaisoit endementiers
 Aler ces bonnes gens prier
 Qu'il me vouldissent envoyer
 Un po de leurs biens, tu seroies
 Mon chier ami et si feroies
 Bien, vraiment.

YTIER.

Mais que assis soiez bonnement,
 Je vous en iray tantost querre.
 — Doulce gent, je vous vieng requerre,
 Pour Dieu, de voz biens un petit
 Pour ce mesel-là, qu'apetit
 En a trop grant.

MICHEL.

Amis, as-tu mais cuer engrant
 De vivre au monde?

AMIS.

Se à Dieu en qui touz biens habonde
 Plaisoit que je eusse santé,
 Et que ce fust sa volenté,
 Encore y vouldroie bien vivre;
 Mais je li pri qu'il me delivre
 Et me giet de ce siecle hors,
 S'ainsi est que santé du corps
 Ne doie avoir.

MICHEL.

Ore je te fas assavoir
 De par lui, comme son message
 (Retien bien, si feras que sage),
 Que quant Amille aras trouvé
 Et tu le tenras à privé,
 Que li dies, s'il te vouloit
 Gairir, le sanc te convenroit
 Avoir de ses ij. filz sanz doubte,
 Et par ce sera ta char toute
 Nettement et à fin gairie.

ce monde. S'il dit oui, avertis-le de faire
 voir secrètement à son cher compagne
 quand il l'aura trouvé et qu'il verra l'oc
 tant favorable, que s'il avait le sang de
 deux fils et s'en lavait le corps, il se
 guéri.

MICHEL.

Vrai Dieu, je vais exécuter en tout po
 ce que vous me commandez.

AMIS.

Ami Ytier, j'ai très grand'faim et j'ai
 bon désir de m'asseoir. Cependant s'il
 plaisait d'aller prier ces bonnes gens de vo
 loir bien m'envoyer un peu de ce qu'ils o
 tu serais mon cher ami et tu ferais une bon
 action, en vérité.

YTIER.

Restez assis, je vous en irai tantôt ch
 cher. — Bonnes gens, je viens vous dem
 der, pour l'amour de Dieu, un peu de
 biens pour ce lépreux-là, car il en a gr
 besoin.

MICHEL.

Amis, as-tu encore au cœur le désir
 vivre dans le monde?

S'il plaisait à Dieu en qui tout bien abonde
 et si c'était son vouloir que je revinsse
 santé, je désirerais encore vivre; mais je
 prie qu'il me délivre et m'ôte de ce monde
 si je ne dois pas recouvrer la santé du corp

MICHEL.

Maintenant je te fais savoir de sa part
 comme son messager que je suis (reue
 bien mes paroles, tu agiras sagement, qu
 quand tu auras trouvé Amille et le tiende
 en particulier, tu lui dises que, s'il te vo
 lait guérir, il te faudrait avoir sans hésit
 tion de sa part le sang de ses deux fils,
 par cela ta chair sera tout entière radica
 ment enfin guérie. Je ne serai plus ici
 m'en vais aux cieux.

Cy endroyt plus ne seray mie :
Es cieulx m'en vois.

AMIS.

Ha, doulz esperit ! com ta vois
M'a fait grant consolacion
Et donné grand refeccion
De reconfort !

YTIER.

Sire, tenez, or me[n]giez fort :
Vez ci de quoy.

AMIS.

Je ne pourroie, Ytier, par foy !
Le reposer m'a repéu.
Pour souper sommes pourvéu :
Sà ! alons-m'en.

YTIER.

Alons, or sus ligierement !
G'iray devant.

HENRY.

Damoiselle, venez avant ;
Allez tost une nappe querre.
La table vois drecier bonne erre :
Il en est temps.

LA DAMOISELLE.

Henry, vous l'arez sanz contens ;
Vez-en ci une belle et blanche
Qui sent souef comme permanche :
Estendez-la.

HENRY.

Monseigneur, quant il vous plaira,
Venez diner.

AMILLE.

Dame, alons seoir : trop jeuner
N'est mie bon.

LA FILLE.

Par foy ! monseigneur, ce n'est mon :
Alons seoir.

AMIS.

Ytier, voiz-tu là ce manoir ?
C'est l'ostel que Charles donna
A Amille quant maria
A lui sa fille.

YTIER.

Ne le feri pas d'une bille
Ce jour en l'ueil.

AMIS.

Par saint Spire de Corbueil !
Tu dis voir : il est bon et bel.
Saeffre-toi, je vueil, com mesel,

AMIS.

Ah, doux esprit ! comme ta vois m'a con-
solé et donné un nouveau courage !

YTIER.

Sire, tenez, maintenant mangez bien :
voici de quoy.

AMIS.

Je ne pourrais, Ytier, sur ma foi ! le repos
m'a rassasié. Nous sommes pourvus pour
notre souper : allons ! partons.

YTIER.

Allons, en rote promptement ! j'irai
devant.

HENRI.

Demoiselle, avancez ; allez vite chercher
une nappe. Je vais promptement dresser la
table : il en est temps.

LA DAMOISELLE.

Henri, vous l'aurez sans contestation ; en
voici une belle et blanche qui répand une
odeur douce comme celle de la pervenche :
étendez-la.

HENRI.

Monseigneur, quand il vous plaira, venez
diner.

AMILLE.

Dame, allons-nous asseoir : trop jeûner
n'est pas bon.

LA FILLE.

Par (ma) foi ! monseigneur, vous dites vrai :
allons-nous asseoir.

AMIS.

Ytier, vois-tu là ce manoir ? c'est l'hôtel
que Charles donna à Amille quand il lui fit
épouser sa fille.

YTIER.

Ce jour-là il ne le frappa pas d'une bille
dans l'œil.

AMIS.

Par saint Spire de Corbeil ! tu dis vrai :
il est bon et beau. Permetts, je veux, comme
lépreux, faire retentir ma cliquette. — Ah,

Cliqueter ci ma tartarie.

— Ha, monseigneur ! n'oubliez mie
Ce povre ladre.

AMILLE.

Henry, vien avant ; pren i. madre
Plain de vin, je le te commande,
Et du pain et de la viande,
Et porte à ce ladre là hors,
Que Dieu nous soiz misericors
Au derrain jour.

HENRY.

Monseigneur, g'i vois sanz sejour.
— Frere, vez cy viande et pain ;
Si tu as hanap, si l'atain
Pour ce vin mettre.

AMIS.

Chier ami, le doulx Roy celestre
Doint à celui des cieulx la joie
Qui par vous ces biens-ci m'envoie !
Mettez ci, sire.

HENRY.

E, gar ! à po que je vueil dire
C'est ci le hanap monseigneur ;
Il n'est ne mendre ne greigneur,
Mais tout ytel.

AMIS.

Chier ami, je ne scé pas quel
Le hanap vostre seigneur est ;
Mais je sui de prouver tout prest
Que de long temps, je vous dy bien,
Ce hanap-ci a esté mien
Et est encore.

HENRY.

Frere, je m'en tais quant à ore ;
Mais vraiment ce semble-il estre.
— Monseigneur, par le Roy celestre !
Ce mesiau, qui est à la porte,
A un bon hanap boit qu'il porte,
Qui est d'argent, non pas de fust.
Je cuiday que le vostre fut,
Par sainte Foy !

AMILLE.

Voire, dya ? allons-y : moy,
Je le vueil veoir à mon tour.
— Mon ami, Dieu vous doint s'amour !
Dont estes-vous ?

AMIS.

Ne vous puet chaloir, sire doulx.
Vous veez que je sui lepreux,
Qui à riens faire ne sui preux.

monseigneur ! n'oubliez pas ce pauvre
preux.

AMILLE.

Henri, avance ; prends un hanap d
plein de vin, je te l'ordonne, et du pain
la viande, et porte tout cela à ce lépreux
dehors, pour que Dieu nous soit mis
dieux à notre dernier jour.

HENRI.

Monseigneur, j'y vais sans retard. —
voici viande et pain ; si tu as un hanap
prends-le pour mettre ce vin.

AMIS.

Cher ami, que le doux Roi des cieux
la joie céleste à celui qui m'envoie ces
par vous ! Mettez ici, sire.

HENRI.

Eh, voyez ! peu s'en faut que je
que c'est le hanap de monseigneur ;
ni plus petit ni plus grand, mais tout

AMIS.

Cher ami, je ne sais pas comment
hanap de votre seigneur ; mais je suis
prêt à prouver que depuis long-temps
vous le dis bien, ce hanap-ci m'a
tenu et m'appartient encore.

HENRI.

Frère, je n'en parle plus quant à présent
mais en vérité ce hanap ressemble à
de mon maître. — Monseigneur, par le
des cieux ! ce lépreux, qui est à la porte,
boit dans un bon hanap dont il est possédé
et qui est d'argent, non de bois. Je pense
que c'était le vôtre, par sainte Foi !

AMILLE.

Vraiment ? allons-y : moi, je le veux
mon tour. — Mon ami, que Dieu vous
son amour ! D'où êtes-vous ?

AMIS.

Cela ne peut vous intéresser,
seigneur. Vous voyez que je suis lépreux
et incapable de rien faire. Tant il

Tant y a, ce vous puis-je dire,
Querant m'en vois Amille, sire,
Que je tant à veoir desir.
Quant ne le truis, au Dieu plaisir,
Mourir voudroie.

AMILLE.

De vous baisier ne vous tenroye
Se j'en devoie estre à mort mis.
Chier compains, vous estes Amis :
Vous ne le me pavez nier,
Se ne me voulez renier
Amour et foy.

AMIS.

Ha, chier compains ! quant je vous voy
De plourer ne me puis tenir.
Certes, ne cuiday ja venir
Jusques ici.

AMILLE.

Loez soit Diex quant est ainsi !
— Amis, prenez-le d'une part ;
Et vous, Henry (que Dieu vous gart !),
De l'autre part le soustenez,
Et à l'ostel le m'amenez :
Je vois devant.

YTIER.

Or sus ! et si l'alons suivant
Ysanellement.

AMIS.

Pour Dieu ! menez-me bellement,
Mes chiers amis.

HENRY.

Sire, où vous plaist-il qu'il soit mis ?
Dites-le-nous.

AMILLE.

Cy l'amenez, mes amis doux,
Tant qu'il soit temps d'aler couchier.
— Compains loyal et ami chier,
Vous soiez li très bien venuz.
Comment vous estes-vous tenuz
Si longuement de veoir moy ?
J'en sui touz esbahiz, par foy !
Et n'est merveille.

AMIS.

Sire, desplaire ne vous veille,
Car amender ne l'ay péu :
— rep ay depuis à faire éu
Que ne me veistes.

LA FILLE.

Chier seigneur, dites-moy, dites,

je puis vous le dire, que je vais, sire, m'en-
quérant d'Amille que je désire tant voir.
Puisque je ne le trouve pas, je voudrais
mourir, avec le bon plaisir de Dieu.

AMILLE.

Dussé-je être mis à mort, je ne pourrais
m'abstenir de vous baisier. Cher compagnon,
vous êtes Amis : vous ne pouvez me le nier,
si vous ne voulez renier l'amitié et la foi (que
vous m'avez jurées).

AMIS.

Ah, cher compagnon ! quand je vous vois
je ne puis m'empêcher de pleurer. Certes,
je ne pensais pas venir jusqu'ici.

AMILLE.

Que Dieu soit loué de ce qu'il en est ainsi !
— Ami, prenez-le d'un côté ; et vous, Henri
(Dieu vous garde !), soutenez-le de l'autre,
et amenez-le-moi à l'hôtel : je vais devant.

YTIER.

Allons ! et suivons-le promptement.

AMIS.

Pour (l'amour de) Dieu ! menez-moi dou-
cement, mes chers amis.

HENRI.

Sire, où vous plaît-il que l'on le mette ?
dites-le-nous.

AMILLE.

Asseyez-le ici, mon doux ami, jusqu'à
ce qu'il soit temps d'aller se coucher. — Loyal
compagnon et cher ami, soyez le bienvenu.
Comment êtes-vous resté si long-temps sans
me voir ? j'en suis tout ébahi, par (ma) foi !
et il n'y a rien d'étonnant.

AMIS.

Sire, qu'il ne vous déplaie, mais je n'ai
pu mieux faire : j'ai eu trop à faire depuis
que je ne vous vis.

LA FILLE.

Mon cher seigneur, dites-moi, dites, quel

Cest homme que honnourer vous voy
Et conjour en bonne foy
Qui est-il, sire ?

AMILLE.

Dame, je le vous puis bien dire :
C'est mon chier compaignon Amis,
Par qui Hardré fu à mort mis,
Qui vouloit vous et vostre mere
Faire morir de mort amere,
Quant il pour moy fist la bataille.
Faites-li biau semblant, sanz faille :
Tenue y estes.

LA FILLE.

Ha ! gentilz chevalier honnestes,
Com je vous vi hardi et bon
Quant la teste soubz le menton
A Hardré le mauvais copastes !
Ma mere et moy de mort gettastes.
Voir, bonne chiere vous feray,
N'en lit nul ne vous couchera
Ce n'est ou mien.

AMIS.

Dame, Dieu vous rende le bien
Que me ferez !

LA FILLE.

Monseigneur, si doux me serez,
S'il vous plaist, que voise or messe,
Ains que au moustier ait plus de presse ;
Et moy revenue arriere,
A Amis feray bonne chiere,
Je vous promet.

AMILLE.

Dame, bel ce que dites m'est ;
Il me plaist bien : or y alez,
Et toutes voz gens appelez
Avec vous, dame.

LA FILLE.

Sà ! vous .ij., hommes, et vous, fame,
Convoiez-moy.

HENRY.

Dame, volentiers : faire doy
Vostre plaisir.

LA DAMOISELLE.

J'en ay aussi très grant desir
Et bon vouloir.

AMILLE.

Mon chier ami, dites-me voir
(Il n'a ici qu'entre nous deux) :
Je vous voi malement lepreux,
N'avez mais biauté ne couleur ;

est cet homme que je vous vois ha
fêter de bon cœur ?

AMILLE.

Dame, je puis bien vous le dire : c
cher compaignon Amis, par qui Ha
mis à mort ; Hardré qui voulait fair
de mort douloureuse vous et vou
quand Amis combattit à ma place. F
bon visage, sans y manquer : vou
tenue.

LA FILLE.

Ah ! digne chevalier, comme je
hardi et brave quand vous coupâte
à Hardré le mauvais ! Vous arrachâ
mort ma mère et moi. En vérité,
ferai fête, et vous ne coucherez dan
autre lit que le mien.

AMIS.

Dame, que Dieu vous rende le b
vous me ferez !

LA FILLE.

Monseigneur, s'il vous plaît, vou
assez bon pour me permettre d'aller
messe, avant qu'il y ait plus grande
l'église ; quand je serai de retour,
promets de faire fête à Amis.

AMILLE.

Dame, ce que vous dites me sou
consens : allez donc à l'église, et
tous vos gens (pour aller) avec vous,

LA FILLE.

Allons ! vous deux, hommes, et
femme, accompagnez-moi.

HENRI.

Dame, volentiers : je dois faire
vous plaît.

LA DEMOISELLE.

J'en ai aussi très-grand desir
volonté.

AMILLE.

Mon cher ami, dites-moi la vérité
ne sommes ici que nous deux) : je v
horriblement lepreux, vous n'avez
beauté ni couleur ; et je tiens qu

C'est de vostre grace benigne,
 Non pas que j'en soie en riens digne;
 Mais ja Dieu ne me doint espace
 Que si laide mesprison face
 Que vous, dame, charnelment touche
 Ne qu'aie si vilain reprouche!
 Un de ces jours serez contesse,
 Ou si grant dame com duchesse,
 Et je n'ay rens que l'esperon
 Et sanz plus de chevalier nom;
 Si voulez que je vous laidisse
 Et vostre pere et moy traisse,
 De qui j'atens tout mon bien fait!
 Ja, se Dieu plaist, si vilain fait
 Ne feray, voir.

LA FILLE.

Amilles, vous devez savoir
 Que vostre amour forment m'a point,
 Quant amené m'a à ce point
 Qu'ouvert vous ay tout mon courage;
 Mais, pour ce que vous estes sage,
 Courtoisement me refusez.
 Je ne seay pas se me rusez;
 Mais je pense que un jour venra
 Encore qu'en nous deux n'ara
 Mais que un vouloir.

AMILLE.

Je vouldroie bien tant valoir,
 Certes, que je souffisant fusse
 Que servir à gré vous pèusse
 Et à m'onneur.

LA FILLE.

R'alons-m'en devers monseigneur,
 Laissons en paix.

HARDRÉ.

Croire ne pourtoie jamais
 Qu'entre Amille et la fille au roy
 N'ait ou parler ou fait de quoy
 Et se sont si aprivoisiez.
 Venir joieux et renvoisiez
 Les voy là, dont j'ay grant envie;
 Mais se j'en devoie la vie
 Perdre, ains que fine ne ne cesse
 Paray-je pour quelle chose est-ce
 Qu'amis sont ci.

LA FILLE.

Monseigneur, à vous revien ci,
 Com promis l'ay.

bonté, et non pas mon mérite qui en est la cause; mais Dieu veuille ne jamais me donner le temps de commettre une aussi laide action, comme de vous connaître charnellement, dame, et d'avoir à me reprocher un tel méfait! Un de ces jours vous serez comtesse, ou aussi grande dame qu'une duchesse, et je n'ai rien que l'éperon sans autre chose que le nom de chevalier; et vous voulez que je vous outrage et que je trahisse moi et votre père, dont j'attends tout ce que j'espere de bien! En vérité, s'il plait à Dieu, je ne commettrai jamais une si vilaine action.

LA FILLE.

Amille, vous devez savoir que votre amour m'a fortement piquée, puisqu'il m'a amenée au point de vous ouvrir entièrement mon cœur; mais, parce que vous êtes sage, vous me refusez courtoisement. Je ne sais pas si vous me trompez; mais je pense qu'un jour viendra où il n'y aura plus en nous qu'un seul vouloir.

AMILLE.

Je voudrais bien, certes, avoir assez de mérite pour suffire à vous servir à votre gré et à mon honneur.

LA FILLE.

Retournons vers monseigneur, brisons-là.

HARDRÉ.

Je ne pourrais jamais m'imaginer ce qui a eu lieu entre Amille et la fille du roi, soit en paroles soit en action, pour s'être ainsi apprivoisés. Je les vois venir là joyeux et pleins d'allégresse, ce dont j'éprouve une grande jalousie; mais dussé-je en perdre la vie, avant d'en finir je saurai pourquoi ils sont si amis.

LA FILLE.

Monseigneur, je reviens ici vers vous, comme je l'ai promis.

D'autre partie, à l'excellence
 D'amour que celui me monstra
 Pour qui je le fas, quant entra
 Pour moy propre en champ de bataille,
 Il ne m'est pas avis sanz faille
 Que je li puisse satisfaire
 Ce qu'il a volu pour moy faire.
 Pour ce, mise jus toute amance,
 A cestui-ci sanz delayance
 La gorge en l'eure copperay,
 Et en ce bacin recevray
 Le sanc qui de li ystera.
 — C'est fait, jamais ne parlera :
 Il est vraiment trespassez,
 Et si a getté sanc assez.
 Or çà ! il me fault delivrer
 Aussi de toy à mort livrer,
 Biau filz : en gloire soit ton ame !
 C'est delivré. Diex ! quant ma fame
 Verra ce fait, qui est leur mere,
 Comme elle ara douleur amere
 Au cuer ! et pas ne m'en merveil.
 Puis que j'ay le sanc, aler vueil
 Mon compaignon reconforter.
 — Amis, je vous vieng enorter :
 Vez ci le sanc de mes deux filz
 Que j'ay occis, soiez-ent fiz.
 Or çà ! je vous en froteray
 Par le visage, et si verray
 Qu'il en sera.

AMIS.

Soit fait ainsi qu'il vous plaira,
 Sire compains.

AMILLE.

Or en frotez aussi voz mains
 En haut ; bien faites.

AMIS.

Elles ne sont mais si deffaictes
 Comme ilz estoient maintenant :
 La roifle en va toute cheiant.
 Veez, sire, comme sont belles :
 Goute ne grain ne sont meselles ;
 Dieu me fait grace.

AMILLE.

Amis, aussi est vostre face.
 Avant par le corps vous frotez
 Tant que celle poacre osez
 Qui ci vous tient.

AMIS.

Dieu merci ! le corps me devient

qu'il a voulu faire en ma saveur
 pourquoi, mettant de côté tout am
 ternel, je couperai sur l'heure l
 à celui-ci, et je recevrai dans ce l
 sang qui en sortira. — C'est fait, il ne
 plus : il est véritablement mort, et
 assez de sang. Allons ! il faut aussi
 pêcher de te livrer à la mort, beau !
 ton ame soit en paradis ! C'est fait
 quand ma femme, qui est leur mèr
 connaissance de cette action, que
 leur amère son cœur ressentira ! e
 m'en étonne pas. Maintenant que
 sang, je veux aller reconforter mo
 pagnon. — Amis, je viens vous dor
 courage : voici le sang de mes d
 que j'ai tués, soyez-en sûr. Allons !
 vous en frotter le visage, et je ve
 qu'il en résultera.

AMIS.

Qu'il soit fait ainsi qu'il vous plait
 compaignon.

AMILLE.

Frottez-en aussi vos mains en haut
 bien.

AMIS.

Elles ne sont pas en aussi mauv
 qu'elles étaient tantôt : la lèpre s'e
 tombe. Voyez, sire compaignon, comm
 sont belles : il n'y a plus trace de lèpr
 me fait grâce.

AMILLE.

Amis, ainsi est votre face. Frott
 le corps tant que vous en ayez d
 lèpre qui vous tient.

AMIS.

Dieu merci ! mon corps est guéri

Comment le faites-vous, chier sire
Et chiers amis ?

AMILLE.

Ba, dame ! qui vous a ci mis ?
Vous me voulez deshonnorer.
Pour Dieu ! sanz plus cy demourer
Ralez-vous-ent.

LA FILLE.

Non seray, je n'en ay talent ;
Car hors sui de paine et d'annuy
Quant avec vous ci endroit suy
Seul à seul, sire.

HARDRÉ.

Amille, vous povez bien dire
Que pour soudées avez pris
Le tresor de plus noble pris
Que li roys ait : je n'en doubt mie,
Qui sa fille avez à amie ;
La contenance assez en voy ;
Mais, par la foy que je à Dieu doy !
Le roy mon seigneur le sara,
Si que vostre bonté verra
A ce cop-cy.

AMILLE.

Hardré sire, pour Dieu, merci !
Du dire vous plaise à souffrir,
Et à faire me vueil offrir
Quanke direz.

HARDRÉ.

Ja par ce quicte n'en serez.
Au roy maintenant m'en iray,
Et la chose li compteray,
Si ait Diex m'ame !

AMILLE.

Je sui bien traiz par vous, dame.
Certes, or ne say-je que faire ;
Car puis que Hardré scet cest affaire,
Moi tieng pour mort.

LA FILLE.

Sire, prenez en vous confort
Com chevalier hardiz et preuz.
Chacun scet que Ardré n'est pas preuz :
Prenez à li champ de bataille,
S'il vous accuse ; et puis si aille
Entre deux comme aler pourra.
Je tien que Diex vous aidera
Certainement.

AMILLE.

Dame, je l'en pri bonnement :
Mestier m'en est.

vous portez-vous, cher sire et cher ami ?

AMILLE.

Ah, dame ! qui vous a mise ici ? Vous me
voulez deshonnorer. Pour (l'amour de) Dieu !
allez-vous-en sans retard.

LA FILLE.

Je n'en serai rien, je n'en ai aucun désir ;
car je suis hors de peine et d'ennui de puis
que je suis ici avec vous, sire, en tête à tête.

HARDRÉ.

Amille, vous pouvez bien dire que vous
avez pris pour solde le trésor le plus pré-
cieux qu'aie le roi : car, je n'en doute pas,
vous avez sa fille pour maltresse ; je vois
assez ce qu'il en est ; mais, par la foi que je
dois à Dieu ! le roi mon seigneur le saura,
de sorte qu'il verra votre loyauté à ce trait.

AMILLE.

Sire Hardré, pour Dieu, merci ! Veuillez
n'en pas parler, et je m'offre à faire tout ce
que vous direz.

HARDRÉ.

Vous n'en serez pas quitte pour cela.
Maintenant je m'en irai auprès du roi, et,
que Dieu ait mon ame ! je lui conterai la
chose.

AMILLE.

Dame, je suis bien trahi pour vous. Cer-
tes, à cette heure, je ne sais que faire ; car,
puisque Hardré connaît cette affaire, je me
tiens pour mort.

LA FILLE.

Sire, rassurez-vous comme chevalier hardi
et preux. Chacun sait que Hardré ne l'est
pas : s'il vous accuse, prenez contre lui champ
de bataille, et qu'ensuite il en soit entre vous
deux ce qu'il en pourra être. Je tiens que Dieu
vous aidera certainement.

AMILLE.

Dame, je l'en prie sincèrement : j'en ai
besoin.

Que ces .ij. enfans mors couchiez ,
 Present moy, de voz mains touchiez ,
 Si qu'aient vie.

NOSTRE-DAME.

Fil, je ne vous desdiray mie ;
 Touchier les vois sanz delaiance.
 — Enfans, en la Jhesu puissance,
 Qui est et mon filz et mon pere,
 En vous plaie nulle n'appere ;
 Mais soiez vifs et en bon point,
 Con se de mort n'éussiez point
 Onques éu.

DIEU.

Nous avons fait nostre déu :
 R'alons-nous-ent.

SAINT MICHEL.

Vray Dieu, vostre commandement
 De cuer ferons.

SAINT GABRIEL.

Voire, Michiel; et pardirons
 Nostre rondel à voiz gente.

Rondel.

Puisqu'elle a cuer et entente,
 Et qu'à ce desir l'amaine,
 Que de vous servir se paine,
 Vray Dieux, moult est excellente
 Et de grant charité plaine
 Vostre bonté souveraine.

LA FILLE.

Ha, glorieuse Magdalaine !
 Je voy merveilles à mes iex !
 — Pour Dieux ! seigneurs, dites li quiez
 Est mon mari d'entre vous deux ?
 De samblant estes si pareulx
 Que n'y scé difference mettre.
 Au quel de vous deux puis femme estre ?
 Ly quelz est-ce ?

AMILLE.

Pour certain, je, dame contesse.
 Cestui, c'est mes compains Amis,
 Que Dieux en santé a remis,
 Com vous veez.

LA FILLE.

Sire Dieu, vous soiez loez
 De ceste haulte courtoisie !
 Onques mais n'oy jour de ma vie
 Joie si grant.

AMILLE.

Dame, or ne soiez si engrant
 D'esjoir vous ; vez ci pour quoy :

sence, vous touchiez de vos mains
 enfans couchés morts, en sorte qu'il
 nent à la vie.

NOTRE-DAME.

Fils, je ne vous dédirai pas ; je
 toucher sans délai. — Enfans, par
 sance de Jésus, qui est à la fois mon
 mon père, qu'aucune plaie ne se v
 sur vous ; mais soyez vivans et en
 santé, comme si vous n'aviez jamais
 mort.

DIEU.

Nous avons fait notre devoir : allons
 en.

SAINT MICHEL.

Vrai Dieu, nous ferons de com
 commandement.

SAINT GABRIEL.

C'est vrai, Michel; et nous ach
 notre rondeau d'une voix mélodieux.

Rondeau.

Puisque (par) elle l'homme met
 et ses soins à vous servir de son mieu
 le désir l'amène à cela, vrai Dieu, vot
 souveraine est très-excellente et p
 grande charité.

LA FILLE.

Ah! glorieuse Madeleine, je v
 veilles de mes yeux! — Pour (l'a
 Dieu! seigneurs, dites-moi lequel
 vous deux est mon mari? vous êtes
 blables quant à l'extérieur, que je n'
 aucune différence. Duquel de vous d
 je être la femme? Lequel est-ce?

AMILLE.

Certainement, c'est moi, dame c
 Celui-ci, c'est mon compagnon Am
 Dieu a rendu la santé, comme vous

LA FILLE.

Sire Dieu, loué soyez-vous de cet
 courtoisie! Je n'eus jamais de ma
 aussi grande joie.

AMILLE.

Dame, ne soyez pas maintenant si
 de vous réjouir; voici pourquoi :

filz sont occis, par foy!
ge ay à chascun copé;
leur sanc Amis lavé,
roy il est ainsi gariz :
e d'estre pour eulz marriz
vons bien cause.

LA FILLE.

dites-vous ceste clause
our verité?

AMILLE.

s jur par la Trinité,
ame, il est voir.

HENRY.

g'y courrai savoir
ant com pourray.

LA FILLE.

dolente! que feray?
dolente! Mes chers filz,
st en grant douleur confiz
vostre mort mon povre corps!
les esbatemens recors
solaz qu'en vous prenoie.
bien perdu toute joie
lon povre cuer.

AMILLE.

alce compaignie et ma suer,
is lo que vous confortez;
stre dueil vous deportez,
at loing m'en iray, par m'ame!
mais, se sachiez-vous, dame,
Ne me verrez.

LA FILLE.

ort! com par toy enserrez
on cuer en dure tristesse!
ne prendra leesce
rien qu'il voie.

HENRY.

ne, se Dieu me doint joie!
ause bien vous affolez.
de quoy vous adolez :
ij. filz mie ne s'afolent;
entre-baisent et acolent,
s vous plevis.

LA FILLE.

dites-vous qu'il sont vis
en bon point?

HENRY.

ne, oïl, n'en doutez point :
en vien en l'eure.

foi! vos deux filz sont tués; j'ai coupé la
gorge à chacun d'eux, et j'ai avec leur sang
lavé Amis, c'est ce qui l'a guéri : c'est pour-
quoi nous avons bien lieu d'être affligés de
leur mort.

LA FILLE.

Hélas! est-ce bien vrai ce que vous dites?

AMILLE.

Je vous le jure par la Trinité, dame, c'est
vrai.

HENRI.

Marie, j'y courrai au plus vite pour le sa-
voir.

LA FILLE.

Hélas, malheureuse! que ferai-je? Hélas,
malheureuse! Mes chers filz, mon pauvre
corps est bien plongé dans la douleur pour
votre mort! quand je me rappelle le plaisir
et la joie que je prenais en vous. Mon pau-
vre cœur a bien perdu toute sa joie.

AMILLE.

Ma douce compaignie et ma sœur, je vous
conseille de vous consoler; cessez de vous
lamentez, ou, par mon ame! je m'en irai si
loin que jamais, sachez-le bien, dame, vous
ne me verrez.

LA FILLE.

Ah, mort! comme mon cœur est empri-
sonné par toi en dure tristesse! Jamais il
n'éprouvera aucun plaisir de rien qu'il voie.

HENRI.

Madame, Dieu me donne joie! vous vous
affectez bien sans cause. Je ne sais de
quoi vous vous plaignez : vos deux filz ne
souffrent pas; au contraire ils s'embrassent
l'un l'autre, je vous assure.

LA FILLE.

Henri, dites-vous qu'ils sont vivans et en
santé?

HENRI.

Oui, madame, n'en doutez pas : j'en viens
dans l'instant.

AMILLE.

Ne me tenroye que n'y queure.
 Avant ! Mes enfans ! qu'est-ce là ?
 Dame et vous trestouz, venez çà :
 Vez ci noz filz sains et haitiez,
 Que orains avoie à mort traittiez
 Et mis à fin.

LA FILLE.

Ha, sire Dieu ! con de cuer fin
 Te devons bien glorifier,
 Et loer et magnifier
 Le tien saint nom !

LA DAMOISELLE.

Par foy ! dame, ce devons mon,
 Il est certain.

AMILLE.

Jamais ne mengeray de pain,
 En verité le vous puis dire,
 S'aray offert leurs pois de cire.
 — A l'eglyse de Nostre-Dame
 Amenez-les avec moy, fame,
 Ysnel le pas.

LA DAMOISELLE.

Sire, ne vous dediray pas ;
 Je les vois querre.

AMIS.

Chier compains, je vous vueil requerre
 Que avec vous me laissez aler ;
 Car il me semble, à brief parler,
 Que g'y soie aussi bien tenuz
 A faire m'offrande com nulz
 Que je cy voie.

LA FILLE.

Mettons-nous touz ensemble à voie,
 Je n'y voy miex.

AMILLE.

Non fas-je moy, si m'aïst Diex !
 Alons-m'en ; et plus n'atargons,
 Et par devocion chantons,
 Pour ces vertuz :
Te Deum laudamus.

EXPLICIT.

AMILLE.

Je ne pourrais m'empêcher d'y courir.
 En avant ! Mes enfans ! qu'est-ce là ? Dame et
 vous tous, venez ici : voici nos fils bien por-
 tans et gais, eux que j'avais fait tantôt mou-
 rir.

LA FILLE.

Ah, sire Dieu ! combien nous devons d'un
 cœur reconnaissant te glorifier, louer et cé-
 lébrer ton saint nom !

LA DEMOISELLE.

Par (ma) foi ! dame, nous le devons, certes,
 bien.

AMILLE.

Jamais je ne mangerai de pain, je puis
 bien vous le dire en vérité, que je n'aie of-
 fert leur poids de cire. — Amenez-les avec
 moi, femme, sur-le-champ à l'église de
 Notre-Dame.

LA DEMOISELLE.

Sire, je ne vous dédirai pas ; je vais les
 chercher.

AMIS.

Cher compagnon, je veux vous prier de
 me laisser aller avec vous ; car il me semble,
 pour être bref, que je suis aussi bien tenu
 d'y faire mon offrande qu'aucun de ceux
 que je vois ici.

LA FILLE.

Mettons-nous tous ensemble en route ; je
 ne vois rien de mieux (à faire).

AMILLE.

Ni moi non plus, que Dieu m'aide ! Allons-
 nous-en ; ne tardons plus, et chantons par
 dévotion, pour ces miracles : *Te Deum lau-
 damus.*

FIN.

UN MIRACLE DE SAINT IGNACE.

NOTICE.

La pièce suivante a pour sujet le martyre de saint Ignace, surnommé Théophore, évêque d'Antioche, qui vivait l'an 68 après Jésus-Christ, et dont les actes ont été publiés

par les Bollandistes *. Nous l'avons tirée du manuscrit de la Bibliothèque Royale, 7288.4. B, où elle commence au f° 16^{re}, col. 2. F. M.

* *Acta Sanctorum*, prima die februarii, t. 1, p. 13-37.

UN MIRACLE DE SAINT IGNACE.

NOMS DES PERSONNAGES.

IGNACE.
L'EMPEREUR TRAJAN.
PREMIER CHEVALIER.
DEUXIÈME CHEVALIER.
MAL-ASSIS, premier sergent.
GAMACHE, deuxième sergent.
ABBANES.
GONDOFORE.

DIEU.
PREMIER ANGE.
MICHIEL.
NOSTRE-DAME.
GABRIEL.
L'ERMITE.
LE SENAC.

Cy commence un Miracle de saint Ignace.

IGNACE.

Glorieux Dieu esperitable,
Qui n'as commencement ne fin,
Sire, je te pri de cuer fin :
Ta pais en sainte Eglise envoies ;
Et à toy croire, sire, avoies
Les cuers de ceulx qui nous desprésent

Ici commence un Miracle de saint Ignace.

IGNACE.

Glorieux père spirituel, qui n'as ni commencement ni fin, sire, je t'en prie de tout mon cœur : envoie ta paix à la sainte Église ; et amène à croire en toi, sire, les cœurs de ceux qui nous méprisent à cause de ta loi, et qui ne font aucun cas de toi, faute de

Pour ta loy, et rien ne te present
Par deffaulte de congnoissance.
Ha! sire Dieux, par ta puissance
L'entendement des cuers leur euvres,
Si qu'ilz puissent en bonnes euvres
Et en ta foy si excercer
Que de servir veillent cesser
A leurs ydoles.

L'EMPEREUR TRAJAN.

Seigneurs, où tiennent leurs escoles
Les crestiens? en savez rien?
Je les hé trop, je vous dy bien;
Car, par leur doctrine perverse,
Nul de nostre loy ne converse
Avec eulz qu'à eulx ne l'atraient,
Et de trestouz poins le retraient
De nostre loy.

PREMIER CHEVALIER.

Je suis tout esbahiz, par foy!
Mon chier seigneur, que ce peut estre.
Ilz dient que leur Dieu vould naistre
D'une vierge où il se bouta,
Et puis qu'il se resuscita
Après ce qu'il ot souffert mort;
Et puis refont un grant recort
Que tout par lui monta és cieulx,
Et qu'il venra joennes et vieulx
Jugiet en fin.

ij^e. CHEVALIER.

Voire, et qu'il n'y ara si fin
Ne si bon que ce jour ne tremble,
Et que chascun et touz ensemble
De leurs temps renderont raison.
Il y faudra bien grant saison
A desterminer de chascun.
— Sire, vez-en ci venir un,
Certes, qui se fait bien le maistre
De dire comment il vould naistre
Et homme et Dieu.

L'EMPERERE.

Par ma teste! c'est un fort jeu.
Quel nom a-il?

ij^e. CHEVALIER.

Je ne scé, mais tant est subtil
Qu'en leur loy est nommez evesque;
Il a plus sens que n'ot Seneque,
Quant il vivoit.

L'EMPERERE.

Savoir le vueil, comment qu'il voit.
— Tu qui là vas, parles à moy.

connaissance. Ah! sire Dieu, use de ta puissance pour leur ouvrir l'entendement du cœur, en sorte qu'ils puissent avoir foi en toi, pratiquer les bonnes œuvres, et cesser de servir leur idoles.

L'EMPEREUR TRAJAN.

Seigneurs, où tiennent-ils leurs écoles les chrétiens? en savez-vous quelque chose? Je les hais fort, je vous le dis bien; car, par suite de leur doctrine perverse, personne ne les hante qu'ils ne l'attirent à eux, et ne les retirent en tous points de notre loi.

PREMIER CHEVALIER.

Je suis tout ébahi, par (ma) foi! mon chier seigneur, qu'est-ce que ce peut être? Ils disent que leur Dieu voulut naître d'une vierge où il se mit, et puis qu'il ressuscita après qu'il eut souffert la mort; ils enseignent ensuite que de sa propre puissance il monta aux cieulx, et qu'il viendra à la fin juger tout le monde, jeunes et vieux.

DEUXIÈME CHEVALIER.

Oui, et qu'il n'y aura si fin ni si bon que ce jour-là ne tremble, et que chacun et tous ensemble rendront compte de leurs moments. Il faudra un bien grand espace de temps pour en finir avec chacun. — Sire, en voici un qui vient, et qui, certes, se donne bien pour capable de dire comment il vould naître homme et Dieu.

L'EMPEREUR.

Par ma tête! c'est un jeu difficile. Quel nom a-t-il?

DEUXIÈME CHEVALIER.

Je l'ignore; mais il est si subtil que dans leur loi il est nommé évêque; il a plus de sens que n'en eut Sénèque de son vivant.

L'EMPEREUR.

Je veux le savoir, quoi qu'il en soit. — Tu qui vas là, parle-moi. Quel est ton nom?

nent as nom, et quele loy
Tiens? dy-me voir.

IGNACE.

quant il vous plaist savoir,
droit que sage vous en face.
ien sui, s'ay non Ygnace,
en la loy de Jhesu-Crist,
est de elle seule escript
qui y perseverera
i'en la fin, sauvé sera;
N'en doute nulz.

L'EMPEREUR.

en ce pais venuz
attirare la gent paienne
ir ta loy crestienne?
monstreray ta folie.
commans, seigneurs, qu'on le lie,
e vous deux l'en amenez
omme, et là le me tenez
ison tant que g'y venray,
'est m'entente. J'en feray
à mon plaisir.

MAL-ASSIS, premier sergent.
Cun de nous a grant desir,
chier seigneur, de voz grez faire.
mpains, les mains en cest affaire
Mettre nous fault.

GAMACHE, ij^e. sergent.
noy n'y ara jà deffault.
istre Ygnace, ça ses mains, ça!
s, foleur vous adresça
A venir cy.

IGNACE.

grace, amis, dont je graci
Mon createur.

PREMIER SERGENT.

bien. Nous vous ferons docteur,
Mahonmet! lisant en chartre
era plus fort que de platre
De la moitié.

ABBANES.

edefore, j'ay grant pitié,
chier ami, de ce preudomme
es sergens veulent à Romme
r destruire à grief ahan,
ce que l'empereur Trajan
Ainsi le veult.

CONDOPORE.

mes, le cuer trop me deult
li, car je voy en appert

et quelle loi suis-tu? dis-moi la vérité.

IGNACE.

Sire, puisqu'il vous plaît de savoir ces
choses, il est juste que je vous les apprenne.
Je suis chrétien, j'ai nom Ignace, et suis la
loi de Jésus-Christ, car c'est d'elle seule
qu'il est écrit: «Celui qui y persévérera jus-
« qu'à la fin sera sauvé.» Que personne n'en
doute.

L'EMPEREUR.

Es-tu venu en ce pays pour convertir les
patens à la loi du Christ? Je te montrerai
quelle est ta folie. — Seigneurs, je commande
qu'on le lie, et que vous deux vous l'em-
meniez à Rome, et l'y teniez en prison jus-
qu'à ce que j'y vienne, car c'est mon plaisir.
Là j'en ferai ce qu'il me plaira.

MAL-ASSIS, premier sergent.

Chacun de nous a grand désir, mon cher
seigneur, de faire votre volonté. — Com-
pagnon, il nous faut mettre les mains à
l'œuvre.

GAMACHE, deuxième sergent.

Pour moi, je n'y manquerai pas. — Mal-
tre Ignace, ici ces mains, ici! Certes, ce fut
la folie qui vous conduisit ici.

IGNACE.

Ce fut la grâce, ami; et j'en remercie mon
créateur.

PREMIER SERGENT.

C'est bien. Par Mahomet! nous vous fe-
rons docteur lisant dans une chartre qui
sera plus forte de moitié que si elle était de
plâtre.

ABBANES.

Gondefore, j'ai grand' pitié, mon cher
ami, de ce prud'homme que ces sergens
veulent mener au supplice à Rome, par la
raison que l'empereur Trajan le veut ainsi.

CONDOPORE.

Abbanes, mon cœur souffre beaucoup
pour lui, car je vois clairement qu'aujourd'

AMIS.

Et vous aussi, compains loyal !
Adieu ; j'en vois sanz plus attendre.
Bien scé où doy voz armes prendre
Et vo destrier.

HARDRÉ.

Sire, je vous dis dès l'autr'ier
D'Amille, moult bien m'en souvient
Que s'emprise venoit au nient.
Il est au jour d'ui la journée
Que bataille doit estre outrée
De nous .ij. Vez-me ci tout prest ;
Mais je tieng que fouiz s'en est,
Car entre gentilz ne villaines
Ne fu, bien a jà trois sepmaines,
Véu, de ce vous fas-je sage ;
Et s'ainsi est, de son ostage
Demant justice.

LA ROYNE.

Hardré, gardez que de vous n'isse
Un parler de bien, que puissiez.
Home ne passe pas, laissez
Que venir doie.

HARDRÉ.

Je croy n'est pas à deux doie
De l'avoir, par le Roy hautisme !
Il est de jour jà plus de prime.
Certes, grant folie pensastes
Quant à li plegier vous boutastes ;
Car je me doubt par aventure
Que n'en soiez mise à mort sure,
Dame, qui raison vous fera
Et qui bien soustenir vouldra
Droite justice.

LE ROY.

Hardré, je ne sui pas si nice
Que ne la vueille soutenir ;
Selon que le fait avenir
Pourray veoir.

AMIS.

De joie et d'honneur pourveoir
Vous vueille, mes dames gentieulx,
Et tout adès de bien en mieulx
Dieu de lassus !

LA ROYNE.

Amille, bien veigniez-vous sus.
Certes, grant doubtaunce ay éu
Que cy ne fussiez plus véu ;
Et aussi Ardre le disoit,
Pour quoy de mort me menaçoit

AMIS.

Et vous aussi, loyal compaignon ! A
m'en vais sanz plus attendre. Je sais
je dois prendre vos armes et votre

HARDRÉ.

Sire, je vous dis dès l'autre jour,
d'Amille, il m'en souvient très-bien,
défi venoit au néant. C'est aujourd'hui
jour auquel la bataille doit être livrée
trance entre nous deux. Me voici tout
mais je tiens qu'il s'est enfui, car vous
trois semaines qu'on ne l'a vu ni per-
gens de qualité ni parmi ceux des chieftains
férieures, je vous le fais savoir ; et
en est ainsi, je demande justice de son

LA REINE.

Hardré, prenez garde, si vous le
qu'une parole de bien ne sorte de votre
che. Personne ne passe, attendez
viennent.

HARDRÉ.

Je crois qu'elle n'est pas à deux doigts
de l'avoir, par le Roi très-haut ! la journée
avancée ; il est déjà plus que prime.
vous pensâtes grande folie quand vous
fîtes sa caution ; car je redoute que vous
subissiez le dernier supplice. La mort
vous fera raison, et voudra soutenir
justice.

LE ROI.

Hardré, je ne suis pas tellement niais
je ne la vueille soutenir ; suivant qu'il
aura lieu, je me déciderai.

AMIS.

Que le Roi d'en-haut, mes nobles
vous vueille combler d'honneur et
et toujours de bien en mieulx !

LA REINE.

Amille, soyez le bienvenu. Certes,
senti une grande crainte que l'on
revint plus ici ; Hardré le disait aussi
nait de là occasion de me menacer
chamment.

st qu'en mon hostel seray,
nires n'avons à aler.
eurs, or ça ! je vueil parler
ace premierement.
s-le venir erramment
y en present.

PREMIER SERGENT.

chier seigneur, je me present
r dire à ceulx qui le gardent
le l'amener ne se tardent.
tost, seigneurs ! sanz plus d'espace,
nseigneur vous deux Ignace
l'ost amenez.

PREMIER SERGENT (*sic*).

ue c'est pour quoy cy venez,
nous vous suivrons à trace.
! yssiez de leens, Ignace,
delivrement.

IGNACE.

ontiers, seigneurs, vratement.
ça ! veez-me cy.

ij^e. SERGENT.

ous me vueil tenir saisi,
par Mahon ! maistre.

PREMIER SERGENT.

! à voie nous fault mettre
qu'à l'emperere venons.
onseigneur, nous vous amenons
vostre prison.

L'EMPERERE.

ie di pour quelle raison
té d'Antioche as fait
e moy rebelle de fait;
es gens as si pervertiz
aussi comme touz sont convertiz
à crestienté.

IGNACE.

t à Dieu ma voulenté !
que je tant faire péusse
converti aussi t'éusse
e tes ydoles laissasses
e Jhesu-Crist aourasses,
l'à possesser pervenisses
yaume plain de delisces
Perpetuelles.

L'EMPERERE.

nient de trufes flavelles.
toy, sacrefie à noz diex;
e noz prestres en touz lieux
maistre et le prince seras,

Allons ! seigneurs, je veux parler tout d'a-
bord à Ignace. Faites-le venir ici tout de
suite.

PREMIER SERGENT.

Mon cher seigneur, je me présente pour
aller dire à ceux qui le gardent qu'ils ne dif-
fèrent pas de l'amener. — Allons, seigneurs !
sans plus tarder, amenez tous deux Ignace
à monseigneur.

PREMIER SERGENT.

Puisque c'est pour cela que vous venez
ici, allez ; nous vous suivrons de près. —
Allons ! sortez d'ici, Ignace, sur-le-champ.

IGNACE.

Volontiers, en vérité, seigneurs. Allons !
me voici.

DEUXIÈME SERGENT.

Maitre, par Mahomet ! je veux me tenir
saisi de votre personne.

PREMIER SERGENT.

Allons ! il faut nous mettre en route pour
arriver vers l'empereur. — Monseigneur,
nous vous amenons votre prisonnier.

L'EMPEREUR.

A cette heure, dis-moi pourquoi tu as excité
la cité d'Antioche à se révolter contre moi ;
car tu as tellement perverti les gens qu'ils
sont presque tous convertis au christianisme.

IGNACE.

Plût à Dieu (je le voudrais) que je pusse
arriver à te convertir aussi, à te faire laisser
tes idoles et prier Jésus-Christ, de manière
à parvenir à posséder le royaume plein de
délices perpétuelles !

L'EMPEREUR.

Sornettes que tout cela ! Tais-toi, sacrifie
à nos dieux ; et en tous lieux tu seras le maitre
et le prince de nos prêtres, et tu régneras
avec moi toute ta vie.

Et avecques moy regneras
Toute ta vie.

IGNACE.

Emperiere, n'ay pas envie
De chose que tu me promettes;
Ne quier point qu'en honneur me mettes
N'en dignité, qui à nient vient;
Et puisque dire le convient,
Fay de moy ce que tu voudras,
Qu'à ce jà tu ne me menras
Que je face tel malefice
Qu'à tes diex face sacrifice
Ne reverence.

L'EMPERERE.

Seigneurs, or tost! en ma presence
Yci tout nu le despoulliez,
Et de plommées li baillez
Sur les espaules tant de cops
Que li froissez et char et os,
Puis les costés li descirez
A pignes aguz acerez;
Et après ce de pierres dures
Ses plaies et ses blecéures
Fort li frotez.

.ij.^e SERGENT.

Monseigneur, de voz voulentez
Acomplir ay-je grant desir.
— Sà, maistre! non pas pour jesir
Despoulliez-vous.

IGNACE.

De ce faire, amis, suis-je touz
Joyaux et liex.

PREMIER SERGENT.

Par foy! bien es mal conseiliez,
Qui aimes miex ton corps offrir
A peine et à tourment souffrir
Que regner avec l'emperere.
Nous verrons touz la belle chiere
Que nous feras. — Avant, Gamache!
Lier le fault à ceste estache
Premierement.

.ij.^e SERGENT.

C'est voir. Or le faisons briefment.
Liez-li les piez, Mal-Assis:
Vez cy des liens .v. ou sis;
Et je les braz li lieray
Si bien que je croy n'en feray
Mie à reprendre.

IGNACE.

Mon Dieu, qui te laissas estendre

IGNACE.

Empereur, je n'ai pas envie de tout
tu peux me promettre; je ne demande
que tu me donnes des honneurs et des
tés, qui ne sont que néant; et puisqu'il
dire, fais de moi ce que tu voudras,
ne m'amèneras pas au crime de faire
fice et hommage à tes dieux.

L'EMPEREUR.

Seigneurs, allons, vite! dépouillez-
nu ici en ma présence, et donnez-lui
épaules tant de coups de lanières plom-
qu'il ait la chair et les os froisses, poi-
chirez-lui les côtés avec des peignes
et acérés; ensuite frottez-lui fort ses
et ses blessures avec des pierres tranch-

DEUXIÈME SERGENT.

Monseigneur, j'ai grand désir d'accomplir
votre volonté. — Allons, maître! dépouillez-
vous, mais non pas pour vous coucher

IGNACE.

Ami, je suis tout joyeux et content
faire.

PREMIER SERGENT.

Par (ma) foi! tu es bien mal avisé de
aimer offrir ton corps à la peine et
tourmens que régner avec l'empereur.
verrons tous la belle figure que tu a-
ras. — En avant, Gamache! il le faut
d'abord à ce poteau.

DEUXIÈME SERGENT.

C'est vrai. Faisons vite. Liez-lui les
Mal-Assis: voici cinq ou six liens; que
moi, je lui lierai les bras de manière
mériter, je le crois, aucun reproche.

IGNACE.

Mon Dieu, qui te laissas étendre et

Et de clos en croiz clofichier
Pour les tiens d'enfer desjuchier,
A mon cuer affermer accuers,
Et à ce besoing me sequeurs,
Si que jà ne parte de toy,
Mais qu'atraire puisse à ta foy
Ces mescreans.

ij^e. SERGENT.

Mal-Assis, estre recreans
Ne nous fault mie cy endroit.
Puis qu'est lié de bon endroit,
Au surplus faire nous prenons
A li battre nous esprovons
Sanz demourée.

PREMIER SERGENT.

Meschant, tien, de ceste plommée
Ce cop aras.

.ij^e. SERGENT.

Et cestui-cy. De quans caraz
Te semble-il bien, foy que tu doiz
Ton Dieu ! que ma plommée ait pois ?
Tien, or t'avise.

PREMIER SERGENT.

Il n'a pas la char assez bise
N'assez betée encor, Gamache.
Fier com je fas, si que la tache
Du cop y pere.

.ij^e. SERGENT.

Si fas-je, par l'ame mon pere !
Regarde; est-ce bien fort feru ?
Ne say vilain, tant soit daru,
Qui n'en fust roupé.

L'EMPEREUR.

Prendre le fault par autre [bout],
Seigneurs, ou vous ne l'arez pas.
Par les coustez isnel-le-pas
De pignes de fer le touchiez,
Si que la char li destranchiez,
Tellement que le sanc en saille :
Par ce fait venrez-vous sanz faille
A vostre entente.

PREMIER SERGENT.

Si le ferons sanz point d'atente.
— Gamache, noz pignes prenons
Et les coustez lui en gratons
Pour la menjue.

sur la croix pour délivrer les tiens de l'enfer, accours pour affermir mon cœur, et secours-moi dans l'extrémité où je me trouve, en sorte que je ne me sépare pas de toi, mais que je puisse attirer ces mécréans à ton service.

DEUXIÈME SERGENT.

Mal-Assis, il ne faut pas nous en tenir là. Puisqu'il est lié comme il convient, mettons-nous à faire le reste : évertuons-nous à le battre sans retard.

PREMIER SERGENT.

Méchant, tiens, tu auras ce coup de cette lanière plombée.

DEUXIÈME SERGENT.

Et celui-ci. (Par la) foi que tu dois à ton Dieu ! combien de carats te semble-t-il bien que ma lanière pèse ? Tiens, maintenant pense-s-y.

PREMIER SERGENT.

Il n'a pas encore la chair assez livide ni assez rouge, Gamache. Frappe comme moi, de manière à ce que la tache du coup y paraisse.

DEUXIÈME SERGENT.

Ainsi fais-je, par l'ame de mon père ! Regarde; est-ce frappé bien fort ? Il n'y a pas, à ma connaissance, de vilain, quelque fort qu'il soit, qui n'en fût rompu.

L'EMPEREUR.

Il faut le prendre par un autre bout, seigneurs, ou vous ne l'aurez pas. Touchez-le sur-le-champ de peignes de fer par les côtés, de manière à lui déchirer la chair, tellement que le sang en jaillisse : par ce moyen vous atteindrez votre but sans le manquer.

PREMIER SERGENT.

Nous le ferons sans attendre. — Gamache, prenons nos peignes et gratons-lui-en les côtés pour le restaurer.

1^{er}. SERGENT.

Soit fait avant sanz attendue.
Estrille ce costé de là,
Et j'estrilleray par deçà
Fort ce chetif.

IGNACE.

Doux Jhesus, filz de Dieu le vif,
En ceste amere passion
Me soies consolacion
Et confort, sire.

L'EMPERERE.

Ygnace, Ignace, à ce martire
Souffrir, dy-moy, qu'as-tu acquis ?
Miex te venist avoir requis
Grace, et noz Diex crié mercy,
Que souffrir et laisser ainsy
Honnir ton corps.

YG[N]ACE.

Certes, Trajan, je suis si fors
A souffrir et debon vouloir,
Que ne me peuz faire douloir
Pour paine que tu m'apareilles.
Pour Dieu ! toy le premier conseilles ;
Croy en celui Dieu qui t'a fait,
Et qui te deffera de fait
Quant li plaira : c'est Jhesu-Crist,
C'est celui dont il est escript
Qu'il est le greigneur des seigneurs (sic),
Qu'il est le seigneur des seigneurs,
Et roy des roys.

L'EMPERE[RE].

Me parles-tu de telx desroys ?
Je te monstreray ta folie.
— Seigneurs, je vueil c'on le deslie
Tout maintenant, plus n'atendez ;
Et charbons ardans m'estendez,
Sur lesquelz aler le ferons
A nues plantes ; lors verrons
Qu'estre en pourra.

PREMIER SERGENT.

Sire, en l'eure fait vous sera :
Deslier le voir (sic) de l'estache.
— Vas nous querre du feu, Gamache.
Endementiers.

1^{er}. SERGENT.

Mal-Assis compains, volentiers.
Sà ! j'en vois querre.

DIEU.

Mes anges, sus ! alez bonne erre
Meure paine à secourre Ignace,

DEUXIÈME SERGENT.

Qu'il en soit ainsi sans retard.
Côté de là ; moi, à mon tour, j'étrille
deçà fortement ce misérable.

IGNACE.

Doux Jésus, fils du Dieu vivant, sois
ma consolation et mon reconfort
souffrance amère.

L'EMPEREUR.

Ignace, Ignace, dis-moi, qu'as-tu
souffrir ce martyre ? Il eût mieux valu
toi avoir demandé grâce, et crié merci
Dieux, que de souffrir et de laisser
honnir ton corps.

IGNACE.

Certes, Trajan, je suis si fort en
souffrance et de bonne volonté, que
peux exciter mes plaintes, quelque
plice que tu me prépares. Pour l'amour de
Dieu ! pense à toi tout d'abord ; crois
Dieu qui t'a fait, et qui te défera de
quand il lui plaira : c'est Jésus-Christ,
celui dont l'Écriture dit qu'il est le
grand des plus grands, le seigneur
des seigneurs, et le roi des rois.

L'EMPEREUR.

Me parles-tu de pareilles sottises ? Je
montrai quelle est ta folie. — Seigneurs,
qu'on le délie sur-le-champ, n'attendez
et étendez-moi des charbons ardents,
lesquels nous le ferons aller nus ;
alors nous verrons ce qu'il en pourra.

PREMIER SERGENT.

Sire, à l'instant même vous serez
nu ; vais le délier du poteau. — Va nous
chercher du feu, Gamache, sur-le-champ.

DEUXIÈME SERGENT.

Compagnon Mal-Assis, volentiers !
Vais ! j'en vois querre.

DIEU.

Mes anges, allons ! faites diligence
à courir Ignace, tellement que le

LE ROT.

Par ma foy ! c'est ce que je regarde
Grimaut, et vous me dites voir.

— Amille, je vous fas savoir
Que ma fille vous vueil donner
Pour voz biens faiz guerredonner,
Et serez conte de Rivièrs.
Qu'en dites-vous, mes amis chiers,
Et ma compaigne ?

LA ROYNE.

Mon cher seigneur, soit fait en gaigne ;
Et n'en serez par droit repris ,
Car il est chevalier de pris
Et esléu.

GRIMAUT.

Dame, c'est voir, bien est scéu ;
Car fait a tout plain de bons faiz,
Et sanz mesdiz et sanz mellaiz
Touz jourz esté.

AMIS.

Vous dites vostre volenté,
Et c'est, sire, du bien de vous ;
Mais entendez, mon seigneur doux :
Il ne faut mie qu'i recuevre.
Il vous plaira tout avant euvre
Que voise mon compaignon querre ;
Si sera l'estat de ma guerre
Et la grant honneur que m'offrez.
Or vous plaise, sire, et souffrez
Qu'il soit ainsi.

LE ROY.

Non, non. Ains que partez de cy,
Amille, la fiancerez ;
Et puis après querre l'irez
Tout à loisir.

GRIMAUT.

Amilles, faites son plaisir
Sanz li desdire.

AMIS.

Or çà ! de par Dieu nostre sire !
Soit sans attente.

LE ROY.

Or çà ! ma fille, vez ci m'entente :
Amilles aiez à seigneur ;
Je la puis faire honneur greigneur.
Et, vostre main ! et vous, la vostre !
Vous jurez par la patenostre
Et par la foy qu'a Dieu devez,
Que ma fille que cy veez
Prendrez à femme ?

LE ROI.

Par ma foi ! c'est à quoi je pense, Gri-
maut, et vous me dites vrai. — Amille, je
vous fais savoir que je veux vous donner ma
fille pour vous récompenser de vos hauts
faits, et vous serez conte de Rivièrs. Qu'en
dites-vous, mon cher ami, et vous, ma com-
paigne ?

LA REINE.

Mon cher seigneur, qu'il soit fait comme
vous dites ; vous n'en serez pas raisonnable-
ment repris, car il est chevalier preux et
d'élite.

GRIMAUT.

Dame, c'est vrai et bien connu ; car il est
l'auteur d'une foule d'exploits, et il a tou-
jours vécu sans médire et sans méfaire.

AMIS.

Cela vous plaît à dire, et c'est, sire, bonté
de votre part ; mais entendez, mon doux
seigneur : il ne faut pas que je revienne sur
ce que j'ai dit. Il vous plaira qu'avant tout
j'aille chercher mon compaignon ; il saura
le résultat du combat et le grand honneur
que vous m'offrez. Sire, agréez ceci et
souffrez qu'il en soit ainsi.

LE ROI.

Non, non. Avant que vous partiez d'ici,
Amille, vous la fiancerez ; et puis après vous
irez chercher votre compaignon tout à loisir.

GRIMAUT.

Amille, faites son plaisir sans le contredire.

AMIS.

Allons ! de par Dieu, notre sire ! que ce
soit tout de suite.

LE ROI.

Allons ! ma fille, voici mes intentions : vous
aurez Amille pour mari ; je ne puis lui faire
plus d'honneur. Allons, votre main ! et vous,
la vôtre ! Vous jurez par le *Pater-Noster* et
par la foi que vous devez à Dieu, que vous
prendrez pour femme ma fille que vous voyez
ici ?

Ne mon corps à peine appliquer,
 N'en tourmens ma char repliquer,
 Que pour mon Dieu je ne soustiengne
 De cuer joieux, quoy qu'il aviengne ;
 Ne ne cuides que feu ardent
 Ne tourment nul n'yaue boulant
 Ne paour de beste sauvage
 La charité en mon courage
 Ne l'amour de mon Dieu estaingne.
 Nanil ; ne ne croiz que je craingne ;
 Que je d'aler soie tardans,
 Nuz piez, sur ces charbons ardens ;
 Car g'i vois sanz plus faire espace.
 Or voiz se g'y passe et rapasse
 Et me tien dessus tout à paiz.
 Je te dy que ce sont des faiz
 De mon bon Dieu.

L'EMPERERE.

Prenez-le tost, et en tel lieu,
 Vous deux, le mettez en prison
 Que li abatez sa raison
 Et sa loquence.

ij°. SERGENT.

Sire, mettre y vueil diligence
 Pour vostre amour.

PREMIER SERGENT.

Aussi feray-je sanz demour.
 — Avant, Ignace, avant passez.
 Certe, à porter avez assez
 Male meschance.

IGNACE.

Amis, je n'en ay pas doubtaunce ;
 Car mon Dieu, pour la quelle foy
 J'endure, si est avec moy,
 Qui m'aidera.

ij°. SERGENT.

Je scé bien voirement fera
 Sà, sà ! boutez-vous par cest huis ;
 Or demenez là voz deduiz
 Hardiement.

PREMIER SERGENT.

Il peut bien dire vraiment
 Qu'il est en lieu obscur et noir,
 Et où clarté ne peut avoir
 De nulle part.

ij°. SERGENT.

Mal-Assis, c'est un sol musart,
 Si compere sa foleur chiere.
 Laissons, alons vers l'emperiere.

tienne avec la joie dans le cœur, qu
 arrive ; ne pense pas que feu ardent
 ment, eau bouillante ou crainte de bé
 vage, éteigne dans mon cœur la cha
 l'amour de mon Dieu. Non ; ne crois j
 plus que je craigne d'aller sans retar
 pieds, sur ces charbons ardents : j'y
 l'instant même. Maintenant, vois si j'
 et repasse et m'y tiens dessus tranquill
 Je te dis que ce sont là des faits qui
 gnent pour mon bon Dieu.

L'EMPEREUR.

Prenez-le vite, et mettez-le, vous
 en une telle prison qu'il rabatte de sa
 quet et de son éloquence.

DEUXIÈME SERGENT.

Sire, je veux y mettre diligence por
 mour de vous.

PREMIER SERGENT.

Je ferai de même sans retard. — Al
 Ignace, avancez. Certes, vous avez à p
 un pas assez rude.

IGNACE.

Amis, je n'ai aucune crainte ; car mon
 pour lequel je souffre, est avec moi ; il
 dera.

DEUXIÈME SERGENT.

Je sais bien qu'il le fera, vraiment. Al
 allons ! entrez par cette porte ; maint
 amusez-vous à votre aise.

PREMIER SERGENT.

Il peut bien dire vraiment qu'il est e
 obscur et noir, et où il ne peut avoir
 de nulle part.

DEUXIÈME SERGENT.

Mal-Assis, c'est un sot radoteur,
 cher sa folie. Laissons-le, allons vers
 peureur. Je ne crains point qu'il s'éch

Sire, se je me sui mellais
Par non sens, grace te requier;
Et toutes voies je ne quier
Nie si mon vouloir de fait
Que le tien ne soit premier fait,
Pere des cieulx.

AMILLE.

Ytier, Ytier, je voy aux yex
Mon compaignon venir, ton maistre;
Je me vois encontre lui mettre.
— Très chier ami, loiaux compains,
Acolez-moy de voz .ij. mains,
Et si me dites sanz eslongne
Comment alce est la besongne,
Je vous en pri.

AMIS.

Chier compains, quant pour vous m'offri,
Hardre devant le roy estoit;
La dellault avoir demandoit,
Et disoit que heure estoit passée
De venir a vostre journée;
Nient moins en champ avons esté,
Et l'ay occis par verite:
Dont j'ay tant aus barons pléu
Qu'il ont a ce le roy meu
Qu'il m'a fait sur ma foy jurer
De sa fille a femme espouser;
Si que vous irez, chier compains,
La espouserez; et nient moins
A Blaves m'en retourneray.
Une chose ci vous diray.
Vez ci .ij. hanaps touz pareulx
Que j'ay fais faire pour nous deux:
Cesti pour m'amour garderez
Touz les jours mais que viverez;
Et je garderay cestui-ci,
Afin que s'il estoit ainsi
Que l'un de l'autre eüst besoing
Ou qu'il se transportast si loing
Que grant temps ne nous véissions,
Que par ce nous recognoissons,
Amis royal.

AMILLE.

Est avez comme amis loyal,
Certes, Amis.

AMIS.

Je ay touz jours grant paine mis
Et metteray encore, Amille.
Or avant! à la bonne ville
De Paris aler vous convient,

ché par folie, je te demande grâce; et toutefois
je ne cherche pas tellement l'accomplisse-
ment de mon désir que je n'aime mieux que
ta volonté soit faite tout d'abord, Père des
cieux.

AMILLE.

Ytier, Ytier, de mes yeux je vois venir mon
compaignon, ton maistre; je vais à sa rencontre.
— Très-cher ami, loyal compaignon, embras-
sez-moi de vos deux mains, et me dites sans
tarder comment la chose s'est passée, je vous
en prie.

AMIS.

Cher compaignon, quand je m'offris pour
vous, Hardré était devant le roi; il deman-
dait défaut contre vous, et disait que l'heure
de venir à votre rendez-vous était passée;
néanmoins nous avons été en champ-clos, et
je l'ai tué, en vérité: par là j'ai tant plu aux
barons qu'ils ont amené le roi a me faire
jurer sur ma foi que j'épouserais sa fille.
Ainsi, cher compaignon, vous irez et vous l'é-
pouserez. Cependant je m'en retournerai à
Blaye. Je vous dirai ici une chose. Voici deux
hanaps tout pareils que j'ai fait faire pour
nous deux: vous garderez celui-ci pour l'a-
mour de moi tous les jours de votre vie; et
moi je conserverai celui-là, afin que s'il ar-
rivait que l'un eût besoin de l'autre ou qu'il
se transportât si loin que nous ne nous vis-
sions de long-temps, nous puissions nous re-
connaître, ô mon ami!

AMILLE.

Certes, Amis, vous avez agi comme un
ami loyal.

AMIS.

J'ai toujours fait et ferai encore mes efforts
pour agir ainsi, Amille. Allons! il vous faut
aller à la bonne ville de Paris, et moi à
Blaye: ce n'est rien, séparons-nous.

De telz tourmens feray son corps
 Tourmenter, je le vous affi,
 Qu'il dira de son Jhesu fi :
 « Je vueil tenir la loy paienne ,
 Et reni la foy crestienne
 Et le sacrement de baptesme , »
 Ou je fauderay, à mon esme.
 Seez-vous ci sanz plus ruser ,
 Et je vueil penser et muser
 Par quelle voie miex l'aray :
 Ou se bel à li parleray,
 Ou autrement.

GODOFORE.

Abbanes, sachez vraiment ,
 Le cuer par pitié me fait mal
 D'Inace, que ce desloial,
 Pervers et mauvais emperiere
 A tourmenté en tel maniere
 Com vous et moy avons véu ;
 Et si ay grant merveille éu
 Du saint homme , con doucement
 L'a souffert et paciemment
 Et de cuer lié.

ABBANES.

Godofore, il a travaillé
 Assez, sanz cause et sanz raison ;
 Et puis l'a fait mettre en prison
 Laide et obscure.

GODOFORE.

C'est voirs, et je méisse cure
 Trop volentiers, se je scéusse
 Comment à lui par[ler] péusse ;
 Car, se ainsi fust que le veisse,
 De son estat lui enquéisse
 Aucune chose.

ABBANES.

Mon chier ami, homme propose
 Et Diex ordene, c'est tout voir.
 Alons-m'en celle part savoir
 Tout bellement se le verrons
 Ne se parler à lui pourrons
 Par quelque voie.

GODOFORE.

Vous dites bien, se Dieu me voye !
 Alons, et avisons bien l'estre.
 E, gar ! vez là une fenestre
 Qui me semble, pour verité,
 Qu'elle donne leens clarté.
 Or, alons là.

rai son corps à de tels tourmens qu'il
 son Jésus : « Je veux tenir la loi des
 et je renie la foi chrétienne et le sa
 du baptême , » ou je perdrai la rai
 seyez-vous ici sanz plus ruser, et je v
 ser et rêver par quel moyen je l'ai
 sûrement : si j'emploierai de bonnes
 à son égard, ou si j'agirai autrement

GODOFORE.

Abbanes, sachez bien que le c
 fend de pitié à l'endroit d'Inace,
 déloyal, pervers et mauvais emp
 tourmenté de la manière que vous
 avons vue; et j'ai été pareillement for
 veillé du saint homme, comme il a
 avec douceur, patience et joie de co

ABBANES.

Godofore, il l'a tourmenté beaucou
 cause et sans raison; et puis il l'a fait
 en prison laide et obscure.

GODOFORE.

C'est vrai, et j'en prendrais soin t
 lontiers, si je savais comment lui parl
 arrivait que je le visse, je m'enquer
 son état.

ABBANES.

Mon cher ami, l'homme propose
 dispose, c'est la vérité. Allons-nou
 tout uniment pour savoir si nous le
 ou si nous pourrons lui parler par
 moyen.

GODOFORE.

Vous dites bien, que Dieu ait l'œil
 Allons, et examinons bien les étres.
 gardez ! voilà une fenêtre qui, vrai
 semble donner de la clarté là-dedans.
 allons là.

LE ROI.

Sal! mettons-nous à voie ainçois
Qu'il soit plus tart.

GRIMAUT.

Sire, alons, que Diex y ait part!
— Amilles, adestrez ma dame,
Et j'adestreray vostre femme,
Et monseigneur ira premier.
— Griffon, vous qui estes massier,
Faites chemin.

LE SERGENT D'ARMES.

Sus, sus! ou par le nom divin
De ceste mace-ci arez,
Ou au roy mon seigneur ferez
Large et grant voie.

AMIS.

E, Diex! plaise-vous que je voie
La fin de ma vie et bien brief!
Car ce ne m'est que paine et grief
D'estre en ce siecle plus vivant,
Quant ou temps passé çà avant
Quel j'ay esté il me remembre,
Et je voy ore que n'ay membre
Dont je me puisse conforter:
Les piez ne me pevent porter,
Les vex ay troublez malement,
Les braz et les mains ensement
Ay de pouacre vilz et ors!
Las! chetif m'ais tretout le corps
Si qu'a paine puis-je mot dire:
Pour ce ne vous requiers, Diex sire,
Mais que la mort.

YTIER.

Par foy! sire, vous avez tort
De ainsi solaidier vostre fin;
Pensez qu'il vous est ami fin
Dieu de lassus quant si vous bat,
Et laissez ester ce debat,
Mon seigneur chier.

AMIS.

Et comment le lairay-je, Ytier?
C'est fort a faire, par ma foy!
Et te diray raison pour quoy:
Quant je pense à la crnauté
Et a la grant desloyauté
Que m'a fait Lubias ta dame,
Que, se elle me fust vraie fame
Et telle qu'il appartenit
Vers moy, pas ne me convenist
Trander aval le pais.....

LE ROI.

Allons! mettons-nous en chemin avant
qu'il soit plus tard.

GRIMAUT.

Allons, sire, que Dien y ait part!— Amille,
mettez-vous à la droite de ma dame; quant
à moi, je me tiendrai à la droite de votre
femme, et monseigneur ouvrira la marche.
— Griffon, vous qui êtes massier, faites-nous
faire place.

LE SERGENT D'ARMES.

Allons, allons! ou par le nom de Dieu vous
aurez de cette masse-ci, ou vous ferez large
et grande voie au roi mon seigneur.

AMIS.

Eh, Dieu! qu'il vous plaise que je voie bien-
tôt la fin de ma vie! car ce n'est pour moi
que peine et chagrin de vivre plus long-temps
dans ce monde, quand je me rappelle ce que
j'ai été au temps passé, et que, a cette heure,
je vois que je n'ai membre dont je puisse me
servir: mes pieds ne peuvent me porter, ma
vue est trouble, et mes bras aussi bien que
mes mains sont avilis et corrompus par la
lèpre. Hélas! j'ai le corps si malade qu'a
peine puis-je dire un mot: pour cette raison,
sire Dieu, je ne vous demande que la mort.

YTIER.

Par (ma) foi! sire, vous avez tort de sou-
haiter ainsi votre fin; songez que Dieu de
là-haut, quand il vous afflige ainsi, se mon-
tre votre ami dévoué, et faites trêve à vos
plaintes, mon cher seigneur.

AMIS.

Comment, Ytier? il y a fort à faire, par
ma foi! et je t'en dirai la raison: quand je
pense à la cruauté et à la grande déloyauté
qu'a commise à mon égard Lubias ta dame,
qui, si elle eût été ma fidèle épouse et telle
qu'il convenait, ne m'eût pas contraint à men-
dier par le pays... Et je suis étonné de ce point,
qu'elle a été la première et la principale
personne qui ait fait savoir mon mal à tout
le monde: ce qui me força d'aller demeurer

Et lors, par contemplacion
 Pourrez voz cuers en Dieu deduire;
 Car ne sera qui vous puist nuire,
 Ne ciel n'enfer, terre ne mer :
 Et pour cę en foy pensez d'amer
 Le doux Jhesus, li savoureux,
 Ly souverain des amoureux,
 Le tresor de bien qui ne fault,
 Le maistre qui tout peut et vault,
 Qui n'a fin ne commencement;
 Et se vous l'amez tellement
 Com je vous di, je suis certains
 Qu'il vous fera com roys hautains
 Regner en gloire.

ABBANES.

Moult a en vous noble memoire,
 Pere en Dieu, et haulte science.
 Et quant telle vie en commence,
 Pour soy de touz pechiez monder
 Sur la quelle vertu fonder
 Se doit-on especialment ?
 Car qui n'a bon commencement
 Il ne peut à droit parfiner.
 Veuillez-nous ent determiner
 La verité.

IGNACE.

Sur la vertu d'umilité,
 Mes amis, fonder le convient,
 Ou je vous di que l'en fait nient;
 Car qui vertuz en lui assemble
 Sanz humilité, il ressamble
 A celui qui la pouldre amasse
 Au vent, et le vent la detasse
 Et la gaste : c'est chose voire,
 Et ainsi le dit saint Gregoire;
 Mais quant on est humble de cuer,
 Et tout orgueil est jetté puer,
 Qui l'ame destruit et confont,
 Lors vient-on aux vertuz qui font
 L'esperit riche de science,
 De conseil et de sapience,
 De pitié et d'entendement,
 Du don de force et ensement
 De la paour Nostre-Seigneur,
 Qui n'est pas vertu mains greigneur
 Que les autres, ce dit mon livre;
 Car touz jours fait l'ame bien vivre.
 Et quant vous ainsi le ferez,
 Je vous di que benéurez
 Serez de Dieu.

l'enfer, ni la terre ni la mer : c'est
 quoi pensez à aimer avec la foi, le
 Jésus, le souverain des amoureux, le
 sor de bien inépuisable, le maître qui
 tout et qu'on ne saurait trop priser,
 qui n'a ni commencement ni fin; et
 l'aimez ainsi que je vous le dis, je
 certain qu'il vous fera régner glorieux
 comme un roi puissant.

ABBANES.

Père en Dieu, vous possédez une
 noble mémoire, et votre science est
 profonde. Quand on commence une
 vie, sur quelle vertu doit-on se fonde-
 cialement pour se purifier de tous pé-
 car celui qui n'a pas un bon commen-
 ne peut bien finir. Veuillez nous en
 connaître la vérité.

IGNACE.

Mes amis, il faut fonder sa vie sur la
 d'humilité, ou, je vous le dis, l'on ne
 que néant; car celui qui rassemble des
 tus en lui sans y comprendre l'humili-
 ressemble à l'homme qui amasse la p-
 sière, que le vent enlève et détruit :
 une chose vraie, qu'a dite saint Grégoire
 mais quand on est humble de cœur
 que l'on a entièrement extirpé de
 ame l'orgueil qui la détruit et la conf-
 alors l'on en vient aux vertus qui enri-
 sent l'esprit de science, de conseil et d-
 gesse, de piété et d'entendement, du d-
 force aussi bien que de la crainte de N-
 Seigneur, qui n'est pas une vertu mo-
 que les autres, ainsi que le dit mon l-
 car toujours elle fait bien vivre l'ame. Q-
 vous agirez ainsi, je vous dis que vous
 bénis de Dieu.

GONDOFORE.

ur ce que d'aucun lieu
ait aucun ne surviengne
isme ou difame vous viengne,
le nous se voit doubtant,
prenrons congé à tant
ou vous commanderons;
re foiz vous reverrons
s à loisir.

IGNACE.

vueille par son plaisir!
es bien: or, en alez;
vous pri, quoy que parlez,
z jours soit vostre pensée
ir de Dieu adrescée.
us ore ne vous diray,
Dieu vous commanderay
à sa garde.

ABBANES.

re, quant je regarde
use à la pascience
omme et à la science
t à ses faiz et diz,
que Dieu de paradis
lui habite.

GONDOFORE.

il est de grant merite
ulte perfection
Dieu, à m'entencion.
it autrement peüst-il
chapé du peril
a ja passé?

ABBANES.

e, voir je ne scé;
sui que Dieu le soutient.
mpains, il nous convient
ant de lui deporter,
noz vies conforter
ilt prendre nostre repas,
mer isnel le pas:
n est heure.

GONDOFORE.

me; et puis, sans demeure,
ms vers la court savoir
roit delivrance avoir,
qu'en sera.

L'EMPEREUR.

rs, qu'est-ce cy? Durera
urs cel enchanteur en vie?
grant dueil et grant envie.

GONDOFORE.

Sire, pour qu'il ne survienne ici d'aucun
lieu personne qui vous puisse blâmer ou ca-
lomnier, ou qui s'effraie de nous voir, nous
prendrons congé de vous à l'instant et nous
vous recommanderons à Dieu; une autre
fois nous vous reverrons plus à loisir.

IGNACE.

Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi! Vous di-
tes bien: or, allez-vous-en; mais, je vous
en prie, quelques paroles que vous pronon-
ciez, que toujours votre pensée ait pour but
l'amour de Dieu. A cette heure je ne vous
dirai rien de plus; mais je vous recomman-
derai à Dieu et à sa garde.

ABBANES.

Gondofore, quand j'examine et considère
la patience, la science, les faits et paroles
de cet homme, je tiens que le Dieu de pa-
radis habite en lui.

GONDOFORE.

Certes, il est, suivant moi, d'un grand
mérite et d'une haute perfection devant
Dieu. Autrement, comment eût-il pu échap-
per au péril qu'il a déjà couru?

ABBANES.

Gondofore, vraiment je ne sais; je suis cer-
tain que Dieu le soutient. Allons, compagnon!
il faut maintenant nous séparer de lui, et
prendre notre repas pour soutenir notre vie.
Allons dîner tout de suite: il en est temps.

GONDOFORE.

Allons-y donc; et puis, sans tarder, nous
reviendrons vers la cour savoir s'il pourrait
avoir sa délivrance, ou ce qu'on en fera.

L'EMPEREUR.

Seigneurs, qu'est-ce ceci? Ce sorcier sera-
t-il toujours vivant? J'en ressens un grand
chagrin et beaucoup d'envie. Allez le cher-

Alez le querre entre vous deux ;
Renouveler li vueil ses deulz,
Il m'en prent fain.

PREMIER SERGENT.

Vostre vouloir ferons à plain,
Sire, et vostre commandement.
— Gamache, compains, alons-m'ent
Inace querre.

ij°. SERGENT.

Alons, Ygnace ! issiez bonne erre
De là-dedens.

IGNACE.

Que voulez-vous, seigneurs sergens ?
Vez-me cy hors.

PREMIER SERGENT.

Empirié n'estes pas du corps ;
Je ne scé que mengié avez.
Avec nous tost vous en venez,
Sanz plus cy estre.

IGNACE.

Si tost com je vous verray mettre
A chemin, pas ne demourray ;
Mais avec vous touz jours seray,
Certes, le tiers.

ij°. SERGENT.

Voire, ou envis ou volentiers
Y venrez-vous, plus n'en parlons.
Touz .iiij. d'un front nous en alons.
— Pren de là, pren.

L'EMPERERE.

Ignace, quant je te repren
De ton orgueilleuse ygnorance,
De ta fole et male creance,
Pourquoy ne t'i advises-tu ?
Tu fusses noblement vestu
Et fusses un grant maistre, voire,
Se voulusses en noz dieux croire.
Meschant, que ne t'i prens-tu garde ?
Car en vostre loy je regarde
Qu'il n'i a riens de veritable ;
Mais ouvrez touz d'art de dyable,
Vous crestiens.

IGNACE.

Emperiere, tu croiz et tiens
Une très fausse oppignon ;
Car je te fas bien mencion
Li crestien n'ont point tel vice
Qu'ilz usent d'art de malefice,
N en la vertu des ennemis
Ne sommes point à ce soubzmis,

cher vous deux ; je veux lui renouveler
douleurs, il m'en prend désir.

PREMIER SERGENT.

Nous ferons entièrement votre vol
et votre commandement. — Gamache, c
pagnon, allons-nous-en chercher Ignace

DEUXIÈME SERGENT.

Allons, Ignace ! sortez vite de là-ded

IGNACE.

Que voulez-vous, seigneurs sergens ?
voici dehors.

PREMIER SERGENT.

Je ne sais ce que vous avez mangé ;
votre corps ne porte point de traces de
vais traitemens. Vous vous en viendrez
nous, sans tarder.

IGNACE.

Sitôt que je vous verrai vous mettre
chemin, je ne tarderai pas ; mais je serai
jours en tiers avec vous deux certainem

DEUXIÈME SERGENT.

Vraiment, vous y viendrez de bon gr
non, n'en parlons plus. Allons-nous-en
trois de front. — Prends de là, prends.

L'EMPEREUR.

Ignace, quand je te reprends de ton
rance orgueilleuse, de ta folle et mau
croyance, pourquoi ne t'en corriges
pas ? Tu serais noblement vêtu et puis
en vérité, si tu voulais croire à nos di
Méchant que tu es, pourquoi n'y song
pas ? Je vois qu'en votre loi il n'y a rie
véritable, et que, vous autres chrétiens,
pratiquez des artifices diaboliques.

IGNACE.

Empereur, tu as et tiens une très-f
opinion ; car je te déclare bien que les
tiens n'usent point de maléfices. No
sommes point non plus soumis au po
des démons, au contraire nous en so
libres et exempts, et nous ne souffro
que celui qui en fait usage vive parmi

Ains en sommes franc et delivre,
 Mais plus nous ne souffrons point vivre
 Nul qui en use en nostre loy;
 Mais vous, qui estes gent sanz foy
 Et qui vivez aussi com bestes,
 Proprement malefices estes,
 Ce n'est pas doubte.

PREMIER CHEVALIER.

Ta janglerie trop estoute.
 Comment as-tu osé ce dire
 Devant l'empereur nostre sire?
 Qui t'a méu?

IGNACE.

Certes, bien estes decéu
 Quant vous ne savez reconnoistre
 Au vray Dieu celui qui fait croistre
 Les biens dessus terre et habonde,
 Qui seul gouverne tout le monde,
 Qui les blez fait multiplier,
 Et les vignes fructifier,
 Voire et les fruiz.

ij^e CHEVALIER.

Desservi as estre destruis
 Et à mettre ton corps en cendre.
 Coment nous veulz-tu faire entendre
 Que nous ne savons qui est Dieux?
 Coquant, si faisons assez mieux
 Que tu ne fais.

IGNACE.

Il n'appert mie par voz faiz,
 Car les dyables aourez
 Par les ydoles que honnorez
 Et devant qui vous inclinez
 Comme à Dieu : par quoy destinez
 Estes à mort perpetuelle,
 Si angoisseuse et si cruelle
 Que bouche ne la pourroit dire.
 Là souffrirez-vous grief martire
 De fait sanz fin.

L'EMPERERE.

Tu es envers ton Dieu trop fin,
 Et sçez-tu qui t'en avenra?
 Le dos on te descirera
 A ongles d'acier bien tranchans;
 Et quant ainsi seras meschans,
 Tes plaies te seront lavées
 De vin aigre, et de selsalées:
 Le cuer m'en est entalenté.
 — Or, tost faites ma volenté
 Du tout en tout.

Quant à vous, qui êtes des gens sans foi et
 qui vivez comme des bêtes, vous êtes, à pro-
 prement parler, des maléfices, il n'y a pas à
 en douter.

PREMIER CHEVALIER.

Ta langue radote trop. Comment as-tu osé
 dire cela devant l'empereur notre sire? Qui
 t'a poussé?

IGNACE.

Certes, vous êtes bien aveugles alors que
 vous ne savez reconnaître pour vrai Dieu
 celui qui fait croître les biens sur terre
 en abondance, qui seul gouverne tout le
 monde, qui fait multiplier les blés, fructifier
 les vignes, et qui produit même les fruits.

DEUXIÈME CHEVALIER.

Tu as mérité d'être détruit et d'avoir ton
 corps mis en cendres. Comment veux-tu
 nous faire entendre que nous ne savons ce
 que c'est que Dieu? Drôle, nous le savons
 mieux que toi.

IGNACE.

Il n'y paraît pas à vos actions, car vous
 adorez les démons par les idoles que vous
 honorez et devant qui vous vous inclinez
 comme devant Dieu : c'est pourquoi vous
 êtes destinés à une mort perpétuelle, si
 cruelle et si douloureuse que bouche ne
 pourrait en faire la description. Là vous
 souffrirez éternellement un rude martyre.

L'EMPEREUR.

Tu es trop fidèle à ton Dieu, et sais-tu ce
 qui t'en adviendra? On te déchirera le dos
 avec des ongles d'acier bien tranchans ; et
 quand tu seras en cet état, tes plaies te seront
 lavées avec du vinaigre et saupoudrées de
 sel : tel est mon bon plaisir. — Allons, faites
 vite ma volonté en tout point.

PREMIER SERGENT.

Chier sire , combien qu'il me coust ,
Prest sui d'acomplir vo vouloir ;
Assez tost li feray doloir
L'os de l'eschine.

ij^e SERGENT.

Ygnace , sanz avoir meschine ,
Cy endroit despoullier vous fault ,
Si vous graterons sanz desfault :
Vez cy de quoy.

LE PREMIER SERGENT.

Il se taist , Gamache , tout coy ;
Il ne li plaist pas , ce me semble.
Avant , amis ! ouvrons ensemble ,
Puisqu'il est nu.

ij^e. SERGENT.

Puisqu'entre nos mains est venu ,
Arrivé est à mauvais port.
Regarde : le cuir en apport
Tout hors du dos.

PREMIER SERGENT.

Et on li peut veoir les os
Par devers moy.

L'EMPERERE.

Maleureux ! conseille-toy.
Détruire ainsi pas ne te laisses,
De ta fole creance cesses :
Si feras bien.

IGNACE.

Empereur , je n'en feray rien :
J'ai de nouvel force reprise ;
Tes tourmens ne crieng ne ne prise ,
Je sui plus prest de m'y offrir
Que tu de moy faire souffrir,
Pour l'amour du doulx Jhesu-Crist.
Sez-tu pour quoy ? Il est escript
Que toutes tribulacions
Et toutes les griefs passions
C'om peut en ce ciecle endurer
Ne se pevent amesurer
N'estre dignes , c'est chose voire ,
N'equipoler à celle gloire
Infinie que j'en aray
Quant Dieu face à face verray ,
Ainsi qu'il est.

L'EMPERERE.

A ce que je voy , donc il n'est
Ne doulz parler ne batemens ,
Ne menaces ne griefs tourmens
Qui facent que ton vouloir plaisses

PREMIER SERGENT.

Cher sire , quoi qu'il m'en coûte , je
prêt à accomplir votre vouloir ; je lui fi
du mal assez tôt à l'os de l'échine.

DEUXIÈME SERGENT.

Ignace , sans que vous ayez de servanu
faut ici vous déshabiller , et nous vous g
terons le dos comme il faut : voici de q

LE PREMIER SERGENT.

Il se taist , Gamache , et reste coi. Cela ne
plaît pas , à ce qu'il me semble. En av
ami ! travaillons ensemble , puisqu'il est n

DEUXIÈME SERGENT.

Puisqu'il est venu entre nos mains , il
arrivé à mauvais port. Regarde : je lui
lève toute la peau hors du dos.

PREMIER SERGENT.

Et de mon côté on peut lui voir les os

L'EMPEREUR.

Malheureux ! ravise-toi. Ne te laisse
détruire ainsi , renonce à ta folle croyanc
tu feras bien.

IGNACE.

Empereur , je n'en ferai rien : j'ai de no
veau repris des forces ; je ne crains ni ne pri
tes tourmens , je suis plus prêt à m'y pr
senter que toi à me les faire souffrir , po
l'amour du doulx Jésus-Christ. Sais-tu po
quoi ? Il est écrit que toutes les tribulati
et tous les supplices cruels que l'on p
souffrir pendant cette vie ne peuvent é
mis en comparaison , c'est chose véritab
avec la gloire infinie que j'aurai quand
verrai Dieu face à face , ainsi qu'il est.

L'EMPEREUR.

A ce que je vois , il n'y a donc ni dou
paroles ni coups , ni menaces ni suppli
ni tourmens qui te fassent plier ta vol
à laisser ta mauvaise loi , et tu n'ador

A ce que ta male loy laisses ,
Ne mes diex point n'aoureras !
Par Mahon ! je croy si feras
Ains que je fine.

LE PREMIER CHEVALIER.

Il aime son Dieu d'amour fine
Trop malement.

ij^e. CHEVALIER.

Je sui touz esbahiz comment
Il l'a si chier.

L'EMPERERE.

Je vous enjoing , sanz plus preschier ,
Qu'en chartre obscure le tenez ,
Et de fors chaines l'enchainez ,
Et si soit là en un sep mis ;
Ne nulz , tant soit bien voz amis ,
Devers li ne voit ne ne viengne ,
Et qu'ainsi .iij. jours on le tiengne
Sanz goutte boive né mangier .
Je vueil de lui noz diex vengier ,
Et entre deux m'avisera
Comment morir je le feray
A grant hontage.

LE PREMIER CHEVALIER.

Biaux amis, mue ton courage :
Renie ta foy crestienne,
Et vis selon la loy paienne ;
Sauve ta vie.

IGNACE.

De ce faire n'ay pas envie ;
Souffrez-vous, sire.

ij^e CHEVALIER.

Ne met plus ton corps à martire ;
Croy conseil, que sage feras :
A grant honneur venir pourras,
Ne tient qu'à toy.

IGNACE.

Mon bon Dieu souffri mort pour moy,
Je vueil aussi mourir pour lui ;
Car mon ame'a jà embeli
De gloire et si enluminee
Qu'elle est aussi comme minée
Toute en s'amour.

PREMIER SERGENT.

Nous faisons cy trop long demour,
Et vous vous debately en vain.
— Maistre, je met à vous la main :
Passez de cy.

IGNACE.

Jhesus, mon Dieu! je te gracy

point mes dieux ! Par Mahomet ! je crois
que tu le feras avant que je meure.

LE PREMIER CHEVALIER.

Il aime (et il a très-grand tort) sincèrement
son Dieu.

DEUXIÈME CHEVALIER.

Je suis tout ébahi qu'il puisse tant le
chérir.

L'EMPEREUR.

Je vous enjoins, sans discourir davantage,
de le tenir dans une prison obscure, de le
lier de fortes chaines, et de le mettre dans
un cep; que nul homme, quelle que soit son
amitié pour vous, n'aille ni ne vienne vers
lui, et qu'ainsi on le tienne trois jours sans
boire ni manger. Je veux venger nos dieux
de lui, et cependant j'avisera aux moyens
de le faire mourir très-ignominieusement.

LE PREMIER CHEVALIER.

Bel ami, change d'idée : renie la foi chré-
tienne, et vis suivant la loi des païens; sauve
ta vie.

IGNACE.

Sauf votre grâce, je n'ai pas envie, sei-
gneur, de commettre cette action.

DEUXIÈME CHEVALIER.

N'expose plus ton corps au martyre; crois
(mon) conseil, et tu feras sagement: il pourra
t'en venir grand honneur, cela ne tient qu'à
toi.

IGNACE.

Mon bon Dieu souffrit la mort pour moi,
je veux aussi mourir pour lui: car il a déjà
embelli de gloire et tant illuminé mon ame
qu'elle est comme fondue tout entière en son
amour.

PREMIER SERGENT.

Nous nous arrêtons trop long-temps ici, et
vous vous débately en vain. — Maître, je
mets la main sur vous; passez ici.

IGNACE.

Jésus, mon Dieu! je te rends grâces de

De quanque pour toy on me fait ;
Et s'envers toy ay riens meffait,
Pardon t'en pri.

.ij^e. SERGENT.

C'est bien ; entrés cy sanz detry.
— Or çà ! Mal-Assis, biaux amis,
Il fault qu'il soit en ce sep mis,
Et puis tout coy le laisserons :
Par ce la volenté ferons
De l'emperere.

PREMIER SERGENT.

J'en scé assez bien la maniere ;
Tu l'i verras assez tost mis.
C'est fait. Regarde, biaux amis :
En sui-je maistre ?

ij^e. SERGENT.

Oil, voir. Laissons-le cy estre,
Car il n'a d'eschaper puissance ;
R'alons-nous-ent sanz delaiance
Devers la court.

PREMIER SERGENT.

Alons, Gamache, à brief mot court :
C'est nostre miex.

IGNACE.

Ha, sire Diex ! a, sire Diex !
En ta pitié regardest-moy ;
Car je n'ay fiance qu'en toy,
Pour ce qu'il n'est nul qui debate
Mon fait ne qui pour moy combatte,
Se toy non, pere omnipotent,
A qui m'ame venir atent
Comme à son vray Dieu et vray pere.
— O Marie, de Jhesu mere,
Qui portas ton pere et ton filz,
Et vierge remains, j'en suis fis,
Après que l'éuz enfanté !
Dame, par ta sainte bonté
Prie-li s'aide m'envoie
Et de sa grace me pourvoit,
Dont j'ay mestier.

DIEU.

A celui qui de cuer entier
Et parfait vous et moy, mere, aime
Et qui doucement nous reclame
Vueil donner confort sanz espace
D'attendre plus : c'est à Ygnace,
Qui pour moy sueffre grief tourment.
Or sus ! vous et vous, alons-m'ent
Où vous menray.

tout ce qu'on me fait pour toi ; et si je
offensé en rien , pardonne-moi , je
prie.

DEUXIÈME SERGENT.

C'est bien ; entrez ici sans retard. —
lons ! Mal-Assis, bel ami, il faut qu'il
mis en ce cep , et puis nous le laisser
tranquille : ainsi nous exécuterons la volé
de l'empeur.

PREMIER SERGENT.

Je sais assez bien comment m'y pr
dre ; tu l'y verras bientôt mis. C'est fait.
garde, bel ami : en suis-je (passé) maître

DEUXIÈME SERGENT.

Oui, vraiment. Laissons-le ici, car il
peut s'échapper ; allons-nous-en, sans dé
vers la cour.

PREMIER SERGENT.

Allons, Gamache, sans plus de parol
c'est ce que nous avons de mieux à faire.

IGNACE.

Ah, sire Dieu ! ah, sire Dieu ! regarde-
dans ta miséricorde ; car je n'ai confia
qu'en toi, attendu qu'il n'y a personne
prenne ma défense ou qui combatte p
moi, sinon toi, père tout puissant, à qui m
ame espère venir comme à son vrai Dieu
à son véritable père. — O Marie, mère de
sus, qui portas ton père et ton fils, et res
vierge, j'en suis convaincu, après que
l'eus enfanté ! dame, par un effet de ta sai
bonté, prie-le qu'il m'envoie son aide et
pourvoie de sa grâce : j'en ai besoin.

DIEU.

Je veux reconforter, sans attendre dav
tage, celui qui nous aime, vous, ma mère
moi, de tout son cœur, et qui nous invo
doucement : c'est Ignace, qui pour
souffre un rude tourment. Allons ! vous t
suivez-moi où je vous mènerai.

NOSTRE-DAME.

Mon filz et mon Dieu, je feray
De cuer quanque commanderez.
— Or sus, anges ! vous chanterez
Devant nous deux.

GABRIEL.

Ce ferons mon de cuer joieux.
Royne de misericorde,
A vo vouloir faïres'accorde
Chascun de nous.

DIEU.

Or, entendez : attournez-vous
A aler à cel hermitage ;
Et en alant, selon l'usage,
De voiz angelique chantez
Chant qui de vous soit frequentez
Et bien scéu.

MICHEL.

Vraiz Dieux, puisqu'il vous a pleu
A commander, il sera fait.
— Sus, Gabriel ! disons de fait
Si que ne façons à blasmer.

Rondel.

Vraiz Dieux, en qui n'a point d'amer,
Qui vous et vostre mere sert,
Pardurable gloire en dessert :
Pour ce vous doit chascun amer,
Voire en secré et en appert.

Vraiz Diex, etc.,

Et dire et en terre et en mer
Que nulz son servise ne pert
Qui le met en vous mais appert.

Vraiz Dieux, en qui, etc.

DIEU.

Mere, à nostre ami descouvert
Soit par vous, sanz nul contredit,
Ce qu'en venant je vous ai dit
Que vueil qu'il face.

NOSTRE-DAME.

Si-li diray, sanz plus d'espace.
— Biau pere, entens que tu feras :
A la chartre droit t'en iras
Où est mis le saint homme Ignace,
Qui n'est mie sanz la Dieu grace ;
Mais il est plaiez malement :
Reconforte-le doucement,
Je le t'en charge et le temong.

NOTRE-DAME.

Mon fils et mon Dieu, je ferai de tout
mon cœur ce que vous commanderez. — Al-
lons, anges ! vous chanterez devant nous
deux.

GABRIEL.

Certainement nous le ferons la joie dans le
cœur. Reine de miséricorde, chacun de nous
est d'accord pour faire votre volonté.

DIEU.

Allons, écoutez : dirigez votre route vers
cet ermitage ; et en allant chantez, suivant
l'habitude, de vos voix d'anges, un canti-
que qui vous soit familier et bien connu.

MICHEL.

Vrai Dieu, tout ce qu'il vous a plu de com-
mander sera fait. — Allons, Gabriel ! chan-
tons de manière à ne pas mériter de blâme.

Rondeau.

Vrai Dieu, en qui il n'y a rien d'amer,
celui qui sert vous et votre mère mérite
la gloire éternelle : pour cela chacun doit
vous aimer en secret et ouvertement. Vrai
Dieu, etc.

Et dire sur la terre et sur la mer que nul
ne perd son service en vous le consacrant
ouvertement. Vrai Dieu, en qui, etc.

DIEU.

Mère, découvrez, sans réplique, à notre
ami ce que je vous ai dit en venant que je
veux qu'il fasse.

NOTRE-DAME.

Je le lui dirai, sans plus de délai. — Mon
père, écoute ce que tu as à faire : tu t'en iras
droit à la prison dans laquelle a été mis le
saint homme Ignace, qui n'est point sans la
grâce de Dieu ; mais il a été rudement mal-
traité : reconforte-le doucement, je t'en
charge et t'en prie. Tiens, je te donne cet
onguent dont tu l'oindras quand tu seras là :

Et tien, cest oingnement te doing
Dont tu l'oindras quant là seras :
Et par ce santé li donras,
N'en doutez mie.

L'ERMITE.

Et qui estes-vous, douce amie,
Qui cy venez en tel arroy ?
Je croy qu'estes fille de roy.
De vostre biauté me merveil,
Car telle ne vi-je mais d'œil ;
Mais, dame, aussi suis-je esbahiz
Que m'envoyez en un païs
Et en une estrange contrée
Où je ne fis onques entrée :
Comment iray ?

DIEU.

Mon ami, je le te diray.
D'y aler ne t'esbahis pas,
Tu venras après nous le pas ;
Ces jouvenciaux t'i conduiront,
Si tost que laissiez nous aront,
Qui porteront au prisonnier
De par moy viande à mengier,
Dont a souffrette.

L'ERMITE.

Vostre volenté sera faite
Du tout, sire, sans contredire.
Je vois qu'estes Dieu, nostre sire,
Et ci est la Vierge Marie.
Ha, Diex ! com noble compagnie
M'est ci venue !

NOSTRE-DAME.

Seigneurs anges, sanz attendue,
Avant au retour vous mettez
Tant qu'aux cieulx soions remontez,
Mon filz et moy.

GABRIEL.

Humble vierge, à voz grez m'ottroy.
— Michiel, à voie nous mettons,
Et en alant d'aort chantons ;
Ce ne nous doit pas estre amer.

Rondelet.

Et dire et en terre et en mer
Que nulz son service ne pert
Qui le met en vous mès appert.
Vraiz Diex, etc.

DIEU.

Mi ange, alez-ent comme appert
En la chartre où Ygnace est mis,
Et de par moy ly soit tramis

ce faisant, tu lui donneras la santé, i
doute pas.

L'ERMITE.

Et qui êtes-vous, douce amie, qui v
ici en tel équipage ? je crois que vous
fille de roi. Je m'émerveille de votre bea
car de mes yeux je n'en vis jamais de
reille ; mais, dame, je ne suis pas m
ébahi que vous m'envoyiez en un pa
une contrée qui me sont étrangers et o
mais je n'entrai : comment y puis-je all

DIEU.

Mon ami, je le te dirai. Ne t'effraie
d'y aller, tu viendras au pas après m
ces jouvenceaux t'y conduiront, aus
qu'ils nous auront laissés. Ils vont porte
prisonnier de ma part de la nourriture
il a besoin.

L'ERMITE.

Votre volenté sera faite, sire, du tou
tout aveuglement. Je vois que vous
Dieu, notre seigneur, et voici la Vierge
rie. Ah Dieu ! quelle noble compagnie
arrivée ici !

NOSTRE-DAME.

Seigneurs anges, sanz retard, reme
vous en route, que nous remontions
cieux, mon filz et moi.

GABRIEL.

Humble vierge, j'obéis. — Michel, i
tons-nous en route, et en allant chan
d'accord ; cela ne doit pas nous être
nible.

Rondeau.

Et dire sur la terre et sur la mer que
ne perd son service en vous le consac
ouvertement. Vrai Dieu, etc.

DIEU.

Mes anges, alez-vous-en sur-le-cl
en la prison où Ignace a été mis, et doi
lui de ma part ce pain et ce pot de boi

Tout sain quant l'ay touchié du sanc.
 Je n'ay ventre, costé, ne flanc,
 Jambes, cuisses ny autre membre
 Mal, quel qu'il soit, dont me remembre,
 Qui n'ait santé.

AMILLE.

Cher compains, de ceste bonté
 Le benoist Dieu mercierons
 A l'église, où ensemble irons
 Tout maintenant.

AMIS.

Ce seroit grant desavenant
 Se d'umble cuer ne le faisoie.
 Par foy, ça ! mettons-nous en voie
 D'y aler, sire.

DIEU.

Entendez ce que je vueil dire :
 Mère, et vous, anges, descendez
 Et a bien chanter entendez ;
 Jusques chiez Amille en irons ;
 Ses enfans revivre ferons
 Qu'il a occis en verité
 Pour donner son ami santé
 Qui mesel yert.

NOTRE-DAME.

Fils, a ce fait bien grace affiert ;
 Car charité si l'a méu,
 Non pas corrouz qu'il ait eu
 A ses enfans.

DIEU.

C'est voir ; et pour ce je m'assens
 Qu'il seront en vie remis.
 Or avant ! chantez, mes amis,
 En alant là.

GABRIEL.

Nous ferons ce qui vous plaira.
 — Michiel, chantons sanz attente.

Rondel.

Vraiz Diex, moult est excellente
 Et de grant charité plaine
 Votre bonté souveraine,
 Car vostre grace presente
 A toute personne humaine.
 Vraiz Diex, moult est excellente,
 Puisqu'elle a cuer et entente,
 Et que a ce desir l'amaine,
 Que de vous servir se paine.
 Vray Diex, etc.

DIEU.

Mère, je vueil et si ordene

que je l'ai touché du sang. Je n'ai aucun
 membre, quel qu'il soit, que je me rap-
 pelle, ventre, côté, flanc, jambes ou cuisses,
 qui ne soit en bonne santé.

AMILLE.

Cher compagnon, nous remercierons Dieu
 de cette grâce à l'église, où nous irons en
 semble maintenant.

AMIS.

Ce serait bien peu convenable si d'hum-
 ble cœur je ne le faisais. Par (ma) foi,
 allons ! mettons-nous en route, sire, pour
 nous y rendre.

DIEU.

Entendez ce que je veux dire : Mère, et
 vous, anges, descendez et appliquez-vous
 à bien chanter ; nous irons jusque chez
 Amille, et nous ferons revivre ses en-
 fans qu'il a tués en vérité pour rendre la
 santé à son ami qui était lépreux.

NOTRE-DAME.

Fils, cette action mérite bien grâce ; car
 ce qui l'y a porté, c'est la charité, et non
 pas de la colère qu'il ait eue envers ses enfans.

DIEU.

C'est vrai ; et pour cela je veux qu'ils
 soient rendus à la vie. Allons ! chantez, mes
 amis, pendant la route.

GABRIEL.

Nous ferons ce qui vous plaira. — Mi-
 chel, chantons sanz délai.

Rondeau.

Vrai Dieu, votre bonté souveraine est
 très-excellente et pleine de grande charité,
 car tout homme a votre grâce présente. Vrai
 Dieu, elle est très-excellente, puisque (par
 elle) il met son cœur et ses soins à vous ser-
 vir de son mieux, et que le désir l'amène
 à cela. Vrai Dieu, etc.

DIEU.

Mère, je veux et ordonne qu'en ma pré-

IGNACE.

Ha, mon bon Dieu ! je te grâci
De la bonté que tu me fais,
Quant de tes mains tu me repais
Si richement.

L'ERMITE.

Sire, entendez : certainement,
Ce n'est pas doute qu'il vous aime
Et son loyal sergent vous clame ;
Car li-meismes m'est venu querre
A plus de mil liues de terre,
Avec lui sa mere Marie,
Qui d'anges estoit compagnie,
Ne demandez mie comment ;
Et ceste boiste d'oignement
Me bailla, et puis si m'enjoint
Que par moy en fussiez enoint
Si que garison vous donnasse
Et vos plaies du tout curasse ;
Et puisque c'est le Dieu vouloir,
Sire, vous devez bien vouloir
Que je vous cure.

IGNACE.

Amis, je suis sa creature :
Puisqu'il me veult telle bonté,
Faites à vostre volenté ;
Je m'y accors.

L'ERMITE.

Oindre vous vueil par tout le corps,
Sanz plus faire d'arrestoison.
Diex ! con cest oignement sent bon !
Onques mais (pour voir, dire l'ose)
Ne senti fleur ny autre chose
Si delictable.

IGNACE.

Encore est-il plus prouffitable,
Sire, qu'il n'est souef flairant :
Je mesmes m'en tray à garant ;
Car sur moy n'a mais froisséure,
Plaie nulle ne blecéure ;
Mais suis tout sain.

L'ERMITE.

Loez en soit li souverain
Pere des cieulx !

IGNACE.

Et la Vierge-Mere et son fiex
Loée aussi !

L'ERMITE.

Sire, or me puis-je bien de cy

IGNACE.

Ah, mon bon Dieu ! je te rends grâces
la bonté que tu montres à mon égard et
repaissant de tes mains si richement.

L'ERMITE.

Sire, entendez : certainement, il n'y
à douter qu'il ne vous aime et qu'il ne
appelle son loyal serviteur ; car lui-même
m'est venu chercher à plus de mille li
de distance, lui et Marie sa mère, qui
escortée d'anges, ne demandez pas
ment ; il me donna cette bolte d'ongt
et puis m'enjoignit de vous en oindre de
nière à vous procurer guérison et à se
toutes vos plaies. Puisque c'est la volon
Dieu, sire, vous devez bien vouloir qu
vous guérisse.

IGNACE.

Ami, je suis sa créature : puisqu'il
me faire cette grâce, agissez à votre
lonté ; j'y consens.

L'ERMITE.

Je veux vous oindre par tout le co
sans plus tarder. Dieu ! comme cet ong
sent bon ! Jamais (en vérité, j'ose le
je ne sentis ni fleur ni autre chose aussi
lectable.

IGNACE.

Sire, sa vertu est encore meilleure qu
douce odeur : je suis là moi-même pou
garantir ; car sur moi il n'y a plus ni
tusion, ni plaie, ni blessure ; mais je
tout-à-fait en bonne santé.

L'ERMITE.

Que le souverain père des cieux en
loué !

IGNACE.

Que la Vierge-Mère et son fils en so
loués aussi !

L'ERMITE.

Sire, avec votre permission, je puis

Partir et par vostre congié,
Puisqu'estes cy assouagié
De touz voz maux.

IGNACE.

Chier frere et chier amis loyaux,
Je ne vous ose retenir
Pour doubte du mal avenir
Qui en peut : c'est ce que regarde.
Allez-vous-ent en la Dieu garde;
Qui vous doint en la fin sa gloire!
Et pour Dieu aiez-me en memoire
En vos prieres.

L'ERMITE.

Elles sont malement ligieres;
J'ay trop greigneur mestier des vostres,
Sire, que vous n'avez des nostres.
A Dieu en soit!

L'EMPERERE.

Seigneurs, bien me triche et deçoit
Ignace, que ne puis vertir
Ny à nostre loy convertir.
Or a .iij. jours en mon dangier
Esté sanz boire et sanz mengier
Et à destresce de prison.
Allez le sanz arrestoison
Cy amener.

PREMIER SERGENT.

Je ne say comment demener
Il se pense dès ores mais.
— Gamache, alons querre ce mais,
Nous ij. amis.

.ij. SERGENT.

Or sà, que fust-il à fin mis!
E, gar qu'il nous donne de paine!
— Sà, sire! issez, en male estraine
Ce puist ore estre!

IGNACE.

Mon ami, Dieu, le roy celestre,
Le te pardoint!

LE PREMIER SERGENT.

Souffrez-vous, souffrez de ce point
Et avec nous vous en venez.
— Vez ci, sire, Ygnace, tenez,
Tout nu en braies.

L'EMPERERE.

Or entens : ou tu te retraies
De ta loy et que te consentes
A moy, ou il fault que tu sentes
Peine et griefs tourmens pour deliz;

m'en aller d'ici, puisque vous êtes soulagé
de tous vos maux.

IGNACE.

Cher frère et cher ami loyal, je n'ose vous
retenir par crainte du mal qui peut en ar-
river : c'est ce que je considère. Allez-vous-
en à la garde de Dieu ; puisse-t-il vous don-
ner à la fin sa gloire ! Et pour l'amour de
Dieu, souvenez-vous de moi en vos prières.

L'ERMITE.

Malheureusement elles ont peu de valeur;
et j'ai plus besoin des vôtres, sire, que vous
des miennes. A la volonté de Dieu !

L'EMPEREUR.

Seigneurs, Ignace me joue et me triche
bien ; je ne puis le changer ni le convertir
à notre loi. Voici trois jours qu'il est en
mon pouvoir sans boire ni manger et livré
aux angoisses de la prison. Allez le cher-
cher sans retard, et amenez-le ici.

PREMIER SERGENT.

Je ne sais ce qu'il a l'intention de faire
désormais. — Gamache, mon ami, allons
tous deux le chercher.

DEUXIÈME SERGENT.

Allons, fût-il mis à mort ! Eh, regarde
quelle peine il nous donne ! Allons, sire !
sortez, et que ce soit pour votre malheur !

IGNACE.

Mon ami, que Dieu, le roi des cieux, te le
pardonne !

LE PREMIER SERGENT.

Obéissez, obéissez sur ce point et venez-
vous-en avec nous. — Sire, tenez, voici
Ignace, tout nu en braies.

L'EMPEREUR.

Maintenant écoute : ou abandonne ta loi
et consens à m'obéir, ou il faut que tu sentes
peines et cruels tourmens au lieu de dé-
lices ; maintenant choisis la mort et les

Mort et pleurs pour joie or esliz :
Lequel veulz-tu ?

IGNACE.

Certes, je ne prise un festin,
L'empereur, toutes tes menaces;
Je te pri, pour Dieu, que tu faces
Le mieux : mais le pis que pourras,
De mon bon Dieu ne mueras
Ja mon propos.

PREMIER CHEVALIER.

Il a trop esté à repos.
E! gar comme il parle à cheval
S'Artus estoit ou Perceval !
S'a-il grant cuer.

.ij^e. CHEVALIER.

Croire ne pourroie à nul fuer
Qu'il n'ait aucuns charnelz amis
Par qui en tel orgueil est mis ;
Car, sire, il ne vous double point,
Et s'est de corps en meilleur point
Conques ne le vi, ce me semble.
A la male feme ressamble
Qui s'engressist d'estre battue.
Il a bien sa char revestue
De bonne pel.

IGNACE.

Le Dieu que j'aour et appel
Ainsi me norrist et enforce
Que com plus suessre, plus ai force
De plus souffrir.

L'EMPEREURE.

Assez tost te feray offrir
Un tel tourment que tu diras
Vueilles ou nom, que n'en pourras
Endurer ne souffrir la paine.
— Vas dire au senac qu'i m'amaine
Les lions que de par moy garde
Acouplez, et que point ne tarde
Que ci ne viengne.

PREMIER SERGENT.

Se Mahon en santé me tiengne,
Sire, g'i vois isnel-le-pas.
— Senac, sire, ne laissez pas
Qu'à l'empereure ne venez,
Et les lions li amenez
Tantost bonne ere.

LE SENAC.

En l'eure, amis, je les vois querre;
Passez, allez-vous-en devant.
— Sire, je vieng à vostre mant

pleurs ou la joie : lequel veulz-tu ?

IGNACE.

Certes, empereur, je ne prise pas un festin
toutes tes menaces; je te prie, pour (l'amour
de) Dieu, de faire pour le mieux; mais le
plus grand mal que tu pourras produire ne
me lera pas changer à l'égard de mon bon
Dieu.

PREMIER CHEVALIER.

Il a été trop long-temps laissé en repos.
Eh! regardez comme il parle fièrement, de
même que s'il était Arthur ou Perceval! Il a
grand cuer.

DEUXIÈME CHEVALIER.

Je ne puis m'empêcher de croire qu'il
n'ait quelques amis intimes qui l'entre-
tiennent dans cet orgueil; car, sire, il ne
vous redoute nullement, et il me semble
que son corps est en meilleur état que je l'ai
jamais vu. Il ressemble à la femme mechantte
qui s'engraisse d'être battue. Il a bien la
chair revêtu de bonne peau.

IGNACE.

Le Dieu que j'adore et invoque me nour-
rit et me fortifie de telle manière que plus
je souffre, plus j'ai de force pour souffrir.

L'EMPEREUR.

Je te ferai bientôt livrer à un tel supplice
que tu diras, de bon gré ou non, ne pou-
voir en supporter les souffrances. — Va dire
au senac qu'il m'amène accouplés les lions
qu'il garde par mon ordre, et qu'il ne tarde
pas de venir.

PREMIER SERGENT.

Que Mahomet me tienne en santé! Sire, j'y
vais tout de suite. — Senac, sire, ne tardez
pas à venir auprès de l'empereur, et amenez-
lui tantôt les lions avec promptitude.

LE SENAC.

Amis, je vais les chercher à l'instant
même; passez, allez-vous-en devant. —
Sire, je viens à votre ordre: voici les deux

Veux les lions que mandez.
S'il vous plaist, or me commandez
Que j'en feray.

L'EMPERE[RE].

Senac, tantost le vous diray.
 Pour ce que orgueilleux et despit
 Est trop Ygnace, or qu'il despit
 Et nostre loy et touz noz diex,
 Et s'en moque presens mes yex
 Et en fait ses derrisions,
 Je vueil que de ces .ij. lions
 Soit devorez, comment qu'il prengne,
 Et que de li riens ne remaingne,
 Ne char ny os.

LE SENAC.

Sire, pour voir dire vous os:
 Plus tost leur verrez mettre à fin
 Qu'à .ij. fors lemiens un connin
 Je les vueil, sanz plus, descoupler;
 Puis les feray sur lui coupler
 Com sus charongne.

IGNACE.

Seigneurs, qui pour ceste besongne
 Et ceste peine et cest estrif
 Qu'ay à porter pour Dieu le vif
 Me regardez en mi le vis,
 Veuillez à ce que ci devis
 Entendre voz cuers avoier.
 Labouré n'ay pas sanz loier,
 Car n'est mie pour mauvaistié
 Que je sueffre, mais pour pitié.
 Froment de Dieu sui qui attens
 A estre molu par les dens
 De ces lions, c'est de certain,
 A ce que je soie fait pain;
 Et Dieu le vueille!

L'EMPERE[RE].

Biaux seigneurs, je voy ci merveille:
 Plus qu'autres gens sur toutes riens
 Souffrent pour leurs diex crestiens.
 Où sont ne Barbarans ne Griex
 Qui tant souffrissent pour leurs diex?
 Je ne scé, voir.

IGNACE.

Emperere, je te fas savoir
 Que quanque j'ay souffert de paine
 Ce n'est pas par vertuz humaine
 Ne par falace d'anemi,
 Mais par l'aide mon ami
 Jhesu-Crist, mon Dieu, et par loy.

lions que vous demandez. S'il vous plaist,
 commandez-moi ce que j'en dois faire.

L'EMPEREUR.

Senac, je vous le dirai tout-à-l'heure.
 Attendu qu'Ignace est trop orgueilleux et
 qu'il méprise et notre loi et tous nos dieux,
 qu'il s'en moque en ma présence et en fait
 des gorges chaudes, je veux qu'il soit dé-
 voré de ces deux lions, quoi qu'il advienne,
 et qu'il ne reste rien de lui, ni chair ni os.

LE SENAC.

Sire, en vérité, j'ose vous le dire: vous le
 leur verrez exterminer plus tôt que deux
 forts limiers ne viendraient à bout d'un
 lapin. Je veux, sans en dire davantage, les
 découpler; puis je les ferai fondre sur lui
 comme sur une charogne.

IGNACE.

Seigneurs, vous qui me regardez au vi-
 sage dans l'extrémité où je suis et pendant
 le supplice que je souffre pour le Dieu vi-
 vant, veuillez profiter de ce que je dis pour
 remettre vos cœurs dans la bonne voie. Je
 n'ai pas travaillé sans salaire, car ce n'est
 pas en raison de mes péchés que je souffre,
 mais à cause de ma piété. Je suis le froment
 de Dieu qui attend d'être moulu par les dents
 de ces lions, c'est chose certaine, pour être
 fait pain; et Dieu le vueille!

L'EMPEREUR.

Beaux seigneurs, je vois ici merveille: les
 chrétiens, plus que toutes autres personnes,
 souffrent pour leurs dieux. Où sont les Bar-
 bares ou les Grecs qui en feraient autant?
 En vérité, je ne sais.

IGNACE.

Empereur, je te déclare que tous les sup-
 plices que tu m'as fait subir je les ai soufferts
 non par le secours d'une force humaine ni
 par l'artifice du diable, mais par l'aide de
 mon ami Jésus-Christ, mon Dieu, et par la
 toi. Maintenant il est temps, je le vois bien,

Ore il est temps, et bien le voy,
Que je departe de ce monde.
Diex sire, en qui touz biens habonde,
Ces bestes voy vers moy accourre :
Plaise-vous m'ame si secourre
A ce derrain despartement
Qu'elle ait de vous sanz finement
La vision.

LE SENAC.

Hu ! hu ! sur lui ! sur lui, lyon !
Avant, sur lui !

LE PREMIER CHEVALIER.

Il n'ont pas, ce m'est vis, failli :
Du premier cop l'ont atterré ;
Dedans leurs ventres enserré
Moult tost l'aront.

LE SENAC.

Souffrez, vous verrez qu'il feront
Assez briefment.

ij^e CHEVALIER.

E, gar ! ne l'ont fait seulement
Qu'alener et des groins omer
Et de lieu en autre bouter,
Et si est mors.

L'EMPEREUR.

Seigneurs, je voy que de son corps
N'ont-il talent de riens mengier :
Ce me fait moult esmerveiller.
Veez, il n'en mengeront point.
Alons-m'en, laissons-le en ce point ;
Et si ne vueil mie deffendre,
S'il est nul qui le vueille prendre
N'emporter pour ensevelir,
Qui n'en face tout son plaisir
Hardiement.

LE PREMIER CHEVALIER.

Puisqu'il vous plaist, sire, alons-m'ent :
Il en est temps.

ij^e. SERGENT.

Levez sus de ci, bonnes gens,
Avant faites monseigneur voie
Et à la gent qui le convoie ;
Alez arriere.

LE SENAC.

Racoupler ne (*sic*) convient arriere
Mes lions et les ramener ;
Ne les lairay pas demener
A leur voloir, que mal ne facent
Ny aïa qu'entre ces gens tracent
A leur vouloir.

que je quitte ce monde. Sire Dieu, source de
tout bien, je vois ces bêtes accourir à moi :
veuillez secourir mon ame a la fin de mon
voyage, en sorte qu'elle jouisse éternelle-
ment de votre vue.

LE SENAC.

Hu ! hu ! sur lui ! sur lui, lions ! en avant,
sur lui !

LE PREMIER CHEVALIER.

Il m'est avis qu'ils n'ont pas manqué leur
coup : du premier ils l'ont terrassé ; ils l'ar-
ront bientôt logé dans leur ventre.

LE SENAC.

Attendez, vous verrez dans peu de temps
ce qu'ils feront.

DEUXIÈME CHEVALIER.

Ils n'ont fait que le flairer, le ~~humer~~ du
grouin et le pousser d'un endroit dans un
autre, et il est mort.

L'EMPEREUR.

Seigneurs, je vois qu'ils n'ont pas envie
de rien manger de son corps : cela me cause
un profond étonnement. Voyez, ils n'en
mangeront pas. Allons-nous-en, laissons-le
en cet état ; et s'il est quelqu'un qui veuille
le prendre et l'emporter pour l'ensevelir, je
ne veux pas l'empêcher d'exécuter hardi-
ment son intention.

LE PREMIER CHEVALIER.

Puisque tel est votre plaisir, sire, allons
nous-en : il en est temps.

DEUXIÈME SERGENT.

Bonnes gens, levez-vous d'ici, faites place
en avant à monseigneur et à sa suite ; ret-
rez-vous.

LE SENAC.

Il me faut racoupler mes lions et les re-
mener (à leur cage) ; je ne les laisserai
se démener à leur volonté, de peur qu'ils
ne fassent du mal ou ne courent parmi
monde à leur gré.

ABBANES.

Ore c'est fait. Assez doloir
 Nous pourrons, Godofore amis,
 De nostre maistre qui est mis
 A mort, et jà miex n'en vaulrons;
 Siques regardons que ferons,
 Et pour le miex.

GODOFORE.

Du cuer me vient la lerne aux iex,
 Certes, quant deli me souvient.
 Prendre nous ij. le nous convient
 Et emporter de ceste place
 En tel lieu que mal ne li face
 Chien n'autre beste.

ABBANES.

Ce conseil est bon et honneste:
 Or soit fait en ceste maniere;
 Car aussi a dit l'emperiere:
 « Qui ensevelir le vouldra
 Prengne-le, faire le pourra
 Sëurement. »

GODOFORE.

Or le faisons donques briefment;
 Sur noz espauls le mettons,
 Abanes, et si l'emportons.
 Or sus, compains!

ABBANES.

Biaux seigneurs, prestez-vous voz mains
 A lever dessus nous ce corps.
 Que Dieu vous soit misericors!
 Ho! sur moy est trop bien assis.
 Seigneurs, je vous dy grans merciz
 De vostre aÿde.

GODOFORE.

Si est-il sur moy. Avant ryde,
 Compains Abbanes, vistement;
 Et en alant, devotement
 Prions pour lui.

GABRIEL.

Michiel, puisque vez ci celui
 Pour qui sommes ci envoyé;
 Compains, soit de nous convoié
 En chantant, non pas chant de pleur.
 Mais ce chant de joie, à l'onneur
 De l'ame qui ès cieulx est jà:
*Efic sanctus cuius hodie
 Celebramus solempnia, etc.*

EXPLICIT.

ABBANES.

Maintenant c'est fini. Mon cher Gondo-
 fore, nous pourrions beaucoup pleurer notre
 maltre qui est mis à mort, mais cela ne
 nous avancerait pas; voyons donc ce que
 nous avons de mieulx à faire.

GODOFORE.

Certes, il me monte du cœur une larme aux
 yeux quand je me souviens de lui. Il nous
 faut tous deux le prendre et l'emporter de ce
 lieu dans un autre endroit où ni chien ni
 autre bête ne lui fasse du mal.

ABBANES.

Le conseil est bon et convenable: qu'il soit
 ainsi exécuté; car aussi bien l'empeur a dit:
 « Que celui qui vouldra l'ensevelir le prenne,
 il pourra le faire en toute sûreté. »

GODOFORE.

Eh bien! faisons-le donc tout de suite;
 mettons-le sur nos épaules, Abbanes, et
 emportons-le. Allons, courage, compagnon!

ABBANES.

Beaux seigneurs, prêtez-vous vos mains
 pour lever ce corps sur nous. Que Dieu vous
 soit miséricordieux! Oh! il est très bien assis
 sur moi. Seigneurs, je vous dis grand merci
 pour votre aide.

GODOFORE.

Il est bien aussi sur moi. En route, com-
 pagnon Abbanes, vite; et en allant, prions
 dévotement pour lui.

GABRIEL.

Michel, puisque voici celui pour qui nous
 sommes ici envoyés; compagnon, escortons-
 le en chantant, non pas un chant de dou-
 leur; mais ce chant de joie, en l'honneur de
 l'ame qui est déjà aux cieulx: « *Ce saint dont
 nous célébrons la fête aujourd'hui, etc.* »

* Cette pièce est suivie de deux *serventoys* en l'hon-
 neur de la Sainte-Vierge.

FIN.

UN MIRACLE DE SAINT VALENTIN.

NOTICE.

Le principal héros de la pièce qui suit est saint Valentin, prêtre et martyr, à Terni, en Italie, l'an 306 ; l'Eglise en fait la fête le 14 février.

Nous avons tiré ce miracle du manuscrit

* Ses actes ont été publiés par les Bollandistes. Voyez *Acta Sanctorum*, xiv^e die februarii, t. II, p. 751-763.

de la Bibliothèque Royale n^o 7208.4. B, où il commence au folio 28 recto. Comme plusieurs des pièces de ce recueil, il est précédé d'un sermon en prose et suivi d'un *serventoys couronné* et d'un *serventoys estrivé*, en l'honneur de la Vierge Marie. Ces morceaux ne nous paraissant pas faire partie intégrante du drame, nous avons dû ne pas nous en occuper.

F. M.

UN MIRACLE DE SAINT VALENTIN.

NOMS DES PERSONNAGES.

VALENTIN.
L'EMPEREUR.
PREMIER SERGENT.
ij^e SERGENT.
CHATON.
LE FILZ A L'EMPEREUR.
LE CHEVALIER.

LE FIL CHATON.
JOSIAS, premier escolier.
DORECH, second escolier.
JOSEPHUS, tiers escolier.
BUZI, quart escolier.
LE QUINT ESCOLIER.
L'INNERMIEN.

DIEU.
NOSTRE-DAME.
LE PREMIER ANGE.
ij^e ANGE.
GABRIEL.
VIDE-BOURSE, jolier.
PREMIER DIABLE.
ij^e DIABLE.

Cy commence un Miracle de saint Valentin, que un empereur fist decoler devant sa table, et tantost s'estrangla l'empereur d'un os qui lui traversa la gorge, et dyables l'emporterent.

L'EMPEREUR.

Biaux seigneurs.

LES SERGENS.

Que vous plaist, chier sire ?

Ici commence un Miracle de saint Valentin, qu'un empereur fit decoller devant sa table, et tantost l'empereur s'estrangla d'un os qui lui traversa la gorge, et les diables l'emporterent.

L'EMPEREUR.

Beaux seigneurs.

LES SERGENS.

Que vous plaist-il, cher sire ?

L'EMPEREUR.

« au sage Chaton dire
lay que je le demande,
pour cause je li mande
il viengne ci.

LE PREMIER SERGENT.

« a dit tout ainsi,
m vous le commandez,
a haste le demandez.
Alons-le querre.

ij^e SERGENT.

« prenons par ci nostre erre :
« m'est avis, le plus court.
y là en my sa court,
st bien à point.

PREMIER SERGENT.

« ahon bon jour vous doit!
« reur vous envoie querre :
venez à li bonne erre,
isqu'il vous mande.

CHATON.

« i de voulenté grande,
« eigneurs, à son mandement;
out prest : ça ! alons-m'ent.
« en honneur noz diex vous tien-
gnent
« e vie en bien maintiengnent
« leur plaisir !

L'EMPEREUR.

« si con je le desir!
« re Chaton, vez ci pour quoy
vous ay parler à moy :
« entente que je vous baille
« , pour apprendre sanz faille.
s mais, à dire voir,
« z grant pour concevoir
quoy l'endocrinerés :
« descil l'en enmenrez,
« ueil que sache de lettre :
« pri qu'en li vueillez mettre
re et entente.

CHATON.

« re, mais qu'il si consente
y vueille peine mettre,
« ay tantost clerc estre.
« e dites, mon enfant douls,
clerc metterez-vous
« n diligence ?

L'EMPEREUR.

« Allez-moi dire tout de suite au sage Caton
que je le demande, et que pour cause je lui
mande qu'il vienne ici.

LE PREMIER SERGENT.

« Cela lui sera dit textuellement, sire,
comme vous le commandez, et que vous le
demandez en toute hâte. — Allons le cher-
cher.

DEUXIÈME SERGENT.

« Allons, prenons notre route par ici : il
m'est avis que c'est le plus court. Je le vois
là au milieu de sa cour, c'est bien tombé.

PREMIER SERGENT.

« Sire, que Mahomet vous donne un bon
jour ! L'empereur vous envoie chercher : ve-
nez donc bien vite vers lui, puisqu'il vous
mande.

CATON.

« Seigneurs, j'obéirai de grand cœur à son
ordre ; je suis tout prêt : allons, partons !
— Sire, que nos dieux veuillent vous tenir
en honneur et maintenir votre vie en bien !

L'EMPEREUR.

« Qu'il en soit ainsi comme je le désire !
— Maître Caton, voici pourquoi je vous ai
mandé auprès de moi pour me parler : j'ai
l'intention de vous donner mon fils, pour que
vous l'instruisiez. A vrai dire, dès à présent
il est assez grand pour concevoir ce que vous
lui apprendrez : c'est pourquoi emmenez-le
d'ici, car je veux qu'il soit lettré : je vous
prie donc de lui consacrer vos soins et votre
attention.

CATON.

« Cher sire, pourvu qu'il y consente et qu'il
s'en donne la peine, je le ferai bientôt de-
venir clerc. — Maintenant dites-moi, mon
doux enfant, travailleriez-vous bien pour
être clerc ?

LE FILZ A L'EMPEREUR.

Où, maistre, sanz negligence,
A mon pover.

LE CHEVALIER.

Il respont sagement, pour voir,
Com tel enfant.

CHATON.

Par vostre licence et commant
Me donnez congïé, très chier sire;
Car je doubt que trop d'aler lire
Face demeure.

L'EMPEREUR.

Alez, maistre, donc en bonne heure;
Or soiez de mon filz songneux.
— Alez le convoier, vous deux,
Appertement.

ij^e. SERGENT.

Sire, nous serons bonnement
Vostre plaisir.

LE FIL CHATON.

Las! que je me dueil de jesir!
Las! de quelle heure fu-je nez?
Las! trop longuement destinez
Suis à porter ceste langueur,
Ce meschief, iceste douleur
Qui si me menjue et desront!
Las! il m'est avis c'on me ront
Et c'om me destrache les nerfs.
Onques mais homme si divers
Mal ne porta, comme je port.
En moy n'a joie ne deport.
A, pere! ne scé que je die:
Trop suestre et port grief maladie
Par tout le corps.

CHATON.

Biau filz, doux et misericors
Te soient noz diex et propices,
Si que de cest grief mal garisses
Par leur bonté et leur puissance,
Et briefment! car au cuer grevant
Me fait plus que je ne puis dire;
Et ce que trouver ne puis mire
Qui y sache mettre conseil,
C'est ce dont je plus me merveil
Et de quoy suis plus esbahiz;
S'ai-je fait querre en maint pais
Conseil pour toy.

LE PREMIER ESCOLIER.

Maistre, plaise-vous oir moy
Pour vostre filz, qui est mon maistre,

LE FILS DE L'EMPEREUR.

Où, maistre, sans négligence, suivant
mes forces.

LE CHEVALIER.

En vérité, il parle sagement pour un en-
fant.

CATON.

Veillez me donner la permission de me
retirer, très-cher sire; car je crains de tarder
trop long-temps à aller lire.

L'EMPEREUR.

Maistre, allez donc sous de bons auspices;
et maintenant prenez soin de mon fils. —
Vous deux, allez l'accompagner tout de
suite.

DEUXIÈME SERGENT.

Sire, nous exécuterons vos ordres de bon
cœur.

LE FILS DE CATON.

Hélas! que je souffre d'être couché! Hélas!
sous quelle étoile est-ce que je naquis? Hé-
las! je suis destiné à supporter trop long-
temps cette langueur, cette souffrance et
cette maladie qui me consume et me brise!
Hélas! il m'est avis que l'on me rompt et
que l'on me tranche les nerfs. Jamais per-
sonne ne supporta un mal aussi cruel que
celui que je souffre. Je n'ai plus ni joie ni
plaisir. Ah, père! je ne sais que dire. Je
souffre trop et ressens un trop grand mal
dans le corps.

CATON.

Cher fils, que nos dieux te soient doux, mis-
éricordieux et propices, et qu'en vertu de
leur bonté et de leur puissance ils te guéris-
sent bientôt de ce mal cruel! car mon cœur est
éprouvé plus de chagrin que je ne puis le
dire; et ce dont je m'émerveille et suis le plus
ébahî, c'est de ne pouvoir trouver médecin
qui sache donner un avis pour combattre la
maladie; cependant j'ai fait chercher en
maint pays conseil pour toi.

LE PREMIER ÉCOLIER.

Maistre, veuillez m'entendre au sujet de
votre fils, qui est mon maître, et que per-

Et de clos en croiz clofichier
 Pour les tiens d'enfer desjuchier,
 A mon cuer affermer accuers,
 Et a ce besoing me sequeurs,
 Si que jà ne parte de toy,
 Mais qu'atraire puisse à ta foy
 Ces mescreans.

ij^e. SERGENT.

Mal-Assis, estre recreans
 Ne nous fault mie cy endroit.
 Puis qu'est lié de bon endroit,
 Au surplus faire nous prenons
 A li battre nous esprouvons
 Sanz demourée.

PREMIER SERGENT.

Meschant, tien, de ceste plommée
 Ce cop aras.

.ij^e. SERGENT.

Et cestui-cy. De quans caraz
 Te semble-il bien, foy que tu doiz
 Ton Dieu ! que ma plommée ait pois ?
 Tien, or t'avise.

PREMIER SERGENT.

Il n'a pas la char assez bise
 N'assez betée encor, Gamache.
 Fier com je fas, si que la tache
 Du cop y pere.

.ij^e. SERGENT.

Si fas-je, par l'ame mon pere !
 Regarde; est-ce bien fort feru ?
 Ne say vilain, tant soit daru,
 Qui n'en fust roupt.

L'EMPEREUR.

Prendre le fault par autre [bout'],
 Seigneurs, ou vous ne l'arez pas.
 Par les costez isnel-le-pas
 De pignes de fer le touchiez,
 Si que la char li destranchiez,
 Tellement que le sanc en saille :
 Par ce fait veurez-vous sanz faille
 A vostre entente.

PREMIER SERGENT.

Si le ferons sanz point d'atente.
 — Gamache, noz pignes prenons
 Et les costez lui en gratons
 Pour la menjue.

sur la croix pour délivrer les tiens de l'enfer, accours pour affermir mon cœur, et secours-moi dans l'extrémité où je me trouve, en sorte que je ne me sépare pas de toi, mais que je puisse attirer ces mécréans à ton service.

DEUXIÈME SERGENT.

Mal-Assis, il ne faut pas nous en tenir là. Puisqu'il est lié comme il convient, mettons-nous à faire le reste : évertuons-nous à le battre sans retard.

PREMIER SERGENT.

Méchant, tiens, tu auras ce coup de cette lanière plombée.

DEUXIÈME SERGENT.

Et celui-ci. (Par la) foi que tu dois à ton Dieu ! combien de carats te semble-t-il bien que ma lanière pèse ? Tiens, maintenant pense-s-y.

Il n'a pas encore la chair assez livide ni assez rouge, Gamache. Frappe comme moi, de manière à ce que la tache du coup y paraisse.

DEUXIÈME SERGENT.

Ainsi fais-je, par l'ame de mon père ! Regarde; est-ce frappé bien fort ? Il n'y a pas, à ma connaissance, de vilain, quelque fort qu'il soit, qui n'en fût rompu.

L'EMPEREUR.

Il faut le prendre par un autre bout, seigneurs, ou vous ne l'aurez pas. Touchez-le sur-le-champ de peignes de fer par les côtés, de manière à lui déchirer la chair, tellement que le sang en jaillisse : par ce moyen vous atteindrez votre but sans le manquer.

PREMIER SERGENT.

Nous le ferons sans attendre. — Gamache, prenons nos peignes et grattons-lui-en les côtés pour le restaurer.

• Nous avons mis ce mot à la place de celui qu'a le copiste.

Quérir me fault un homme sage
Qui sache faire ce message
Et biau parler.

BUZI, quart escolier.

Maistre, je m'i offre à aler
Voulentiers et améement,
Se ne povez miex vraiment;
Je vous dy voir.

LE QUINT ESCOLIER.

Maistre, je vous fas assavoir
Que, s'il vous plaist, de bon courage
Je feray pour vous ce voiage
Très voulentiers.

CHATON.

Vostre merci, mes escoliers,
Quant à ce pour moy vous offrez;
Ore un petit ci vous souffrez,
Et je revien à vous en l'eure,
Sanz goutte faire de demeure.
— Mes bons amis, çà, vez-me cy!
Tenez ce sac de florins-cy
Et ce joiau, qu'est bel et gent,
Et si vous pri que diligent
Soiez vous deux d'aler le querre
Et de li doucement requerre
Qu'il lui plaise à ce labourer
Que mon filz viengne ci curer;
Et que, s'il veult en ce pais
Venir, ne soit point esbahis:
Il ara robes et avoir
Assez; et pour li esmouvoir,
Tout ceci li presenterez,
Si tost comme à lui parlerez
Et de par moy.

LE QUART ESCOLIER.

Maistre, je vous jur par la loy
Que je tien, et par touz noz diex,
J'en feray mon povoir au miex
Que je pourray.

LE QUINT ESCOLIER.

Et je vraiment si feray;
Mais puisque ferons ce message,
Josias, or nous faites sage
Comment a ce preudomme nom
A qui portés si grant renom
Et si grant los.

JOSIAS, premier escolier.

Valentin, seigneurs. Je vous es

vous me dites: il faut que je ch
homme sage qui sache faire cette
sion et bien parler.

BUZI, quart ième escolier.

Maistre, je m'offre à y aller de b
et par amour pour vous, si vous n
trouver mieux; je vous dis vrai.

LE CINQUIÈME ÉCOLIER.

Maistre, je vous fais savoir que
plaît, je ferai de bon cœur et très-
ce voyage pour vous.

CATON.

Je vous remercie, mes écoliers,
que vous me faites; maintenant
moi un peu ici, et je reviens à
l'heure, sans le moindre retard.—
amis, me voici! Tenez ce sac de
ce joyau, qui est bel et riche, et je
de mettre tous les deux de la diligen
ler chercher. Vous le requerrerez do
qu'il lui plaise de prendre la peine
ici guérir mon fils; et (vous lui dir
s'il veut venir en ce pays, il ne de
être embarrassé: il aura robes et
abondance; et pour le déterminer,
présenterez tout ceci de ma part,
que vous lui parlerez.

LE QUATRIÈME ÉCOLIER.

Maistre, je vous jure par la loi
tiens, et par tous nos dieux, que je f
ce que je pourrai le mieux possible.

LE CINQUIÈME ÉCOLIER.

En vérité, je ferai de même; m
que nous avons à faire ce message
faites-nous maintenant savoir com
nom ce prud'homme que vous
louez tant.

JOSIAS, premier escolier.

Valentin, seigneurs. J'ose bien d

Bien dire que, quant vous venrez
Au pais, plus y trouverez
Que je n'endi.

LE QUART ESCOLIER.

Alons-m'en. Ains qu'il soit jeudi
Pensé-je ci à exploictier
Que de lui saray, sanz doubter,
Qu'il vouldra faire.

LE QUINT ESCOLIER.

Buzi, chier compains debonnaire,
Ce chemin fas de bon voloir;
Mahon doint qu'il puisse valoir
A celui pour qui est emprisi
C'est pitié quant il est espris
De tel malage.

LE QUART ESCOLIER.

Voire, à ce qu'il est jonne et sage,
Et parfont clerc; ains l'entens.
Ore, ore! nous venrons par temps
En Nervie, si enquerons
Où Valentin trouver pourrons
Que venons querre.

LE QUINT ESCOLIER.

Nous sommes entré en la terre :
De savoir nous fault esprouver
Quelle part le pourrons trouver.
C'est tout en somme.

LE QUART ESCOLIER.

Paix ! vex ci venir un preudomme,
Ne scé s'il est de ceste terre;
Demander l'en vueil et enquerre.
— Sire, quel part demeure un homme
En ceste terre-ci, c'on nomme
Valentin ? en savez-vous rien ?
Dites-le-nous, si ferez bien,
Se le savez.

L'INNERNIEN.

Ne scé qu'à li à faire avez,
Biaux seigneurs; mais c'est un saint hom-
Ne se prise pas une pomme, [me :
Ains est humble, doulz et piteux.
Maint cuer pervers et despiteux
Fait et a fait doulx devenir;
Ne peut malade à li venir
Qu'il ne garisse tout à net,
Quelque maladie qu'il ait,
Sanz herbes mettre ne racines;
Tant fait de belles medicines
Qu'il est le saint homme clamez,
Et de toutes gens est amez

quand vous viendrez au pays, vous en trou-
verez plus que je n'en dis.

LE QUATRIÈME ÉCOLIER.

Allons-nous-en. Avant qu'il soit jeudi je
pense faire si bien que je saurai de lui, de
manière à n'en pas douter, ce qu'il vouldra
faire.

LE CINQUIÈME ÉCOLIER.

Buzi, cher et bon compagnon, je fais ce
voyage de bon cœur; Mahomet veuille qu'il
soit profitable à celui pour lequel nous l'en-
treprenons! C'est pitié qu'il soit en proie à
une pareille maladie.

LE QUATRIÈME ÉCOLIER.

C'est vrai, d'autant plus qu'il est jeune et
sage, et profond clerc; je le pense ainsi. Al-
lons, allons! nous viendrons bientôt en Ner-
vie, et nous nous enquerons du lieu où
nous pourrons trouver Valentin que nous ve-
nons chercher.

LE CINQUIÈME ÉCOLIER.

Nous sommes entrés dans le pays: il nous
faut tâcher de savoir où nous pourrons le
trouver. Voilà tout.

LE QUATRIÈME ÉCOLIER.

Paix ! voici venir un prud'homme, je ne
sais s'il est de cette terre; je veux prendre
des informations auprès de lui. — Sire, où
demeure en cette terre un homme qu'on ap-
pelle Valentin ? en savez-vous rien ? Dites-
le-nous, vous ferez bien, si vous le sa-
vez.

LE NERNIEN.

Je ne sais quelle affaire vous avez avec
lui, beaux seigneurs; mais c'est un saint
homme: il ne se prise pas la valeur d'une
pomme; mais il est humble, doux et com-
patissant. Il fait et a fait devenir doux maint
cœur pervers et endurci; nul malade ne
peut venir à lui qu'il ne le guérisse radicale-
ment, quelque maladie qu'il ait, sans user
d'herbes ni de racines; il fait de si belles
cures qu'il est appelé le saint homme, et il
est aimé de tout le monde à cause des bon-
nes choses qu'il enseigne et montre. Voyez-
vous cette loge là-bas ? Là, vous apprendrez

Pour les biens qu'il enseigne et monstre.
Veez-vous celle loge la-outre?
Là de lui nouvelles orrez;
La nuit y là le trouverez,
N'en doutez pas.

V^e. ESCOLIER.

Nous irons donc. Vez ci le pas.
Biau sire, et la vostre merci!
De bonne heure vous avons ci
Trouvé si prest.

LE III^e ESCOLIER.

Alons-m'en. E, gar! avis m'est
Qu'à son huis le voi là estant,
Ou c'est un autre qui atant
A li parler.

LE V^e ESCOLIER.

Il nous fault exploitier d'aler
Jusques à tant que là soions.
—Sire, à vous droit nous avoions;
Enseigniez-nous, s'il vous agrée,
Un homme de ceste contrée
Que par nom Valentin on nomme.
De la cité sommes de Romme,
Qui venons à li en message.
Faites-nous-ent, s'il vous plaist, sage
Par fine amour.

VALENTIN.

Biaux seigneurs, Dieu vous croisse hon-
neur!
Ne scé que li voulez requerre;
Mais tant vous di qu'en ceste terre
Ne sçay-je homme nul qui le nom
De Valentin ait se moy non,
En bonne foy.

LE V^e. ESCOLIER.

Sire, nous vous dirons pour quoy
Nous sommes à vous envoiez,
Puisqu'à vous sommes avoiez:
Le sage que Chaton on nomme,
La fleur de science de Romme,
De ce joiau que vous present
Et de cest or vous fait present,
Et vous supplie en amistié
Qu'aiez d'un fil qu'il a pitié,
Qui languist: dont c'est grans damages,
Car il est à merveilles sages.
Par maladie est touz contraiz,
Les nerfs a come touz retraiz;
Et il a de vous oy dire
Les grans cures qu'avez fait, sire,

des nouvelles de lui;
nuit, n'en doutez pas.

CINQUIÈME ÉCOLIER.

Nous y allons. Voici le sentier. Be-
sire, nous vous remercions. Nous avons
été heureux de vous trouver ici pour ne
rendre service.

LE QUATRIÈME ÉCOLIER.

Allons-nous-en. Eh, regardez! il m'est av-
que le voila debout devant sa porte, ou c'est
un autre qui attend l'instant de lui parler.

LE CINQUIÈME ÉCOLIER.

Il nous faut marcher sans relâche jusqu'
ce que nous soyons là. — Sire, nous nous di-
rigeons droit à vous; enseignez-nous, si cela
vous agrée, un homme de ce pays que l'on
nomme Valentin. Nous sommes de la cité de
Rome, et nous venons vers lui en message.
Faites-le-nous savoir, s'il vous plaist, par
bonne amitié.

VALENTIN.

Beaux seigneurs, que Dieu accroisse votre
honneur! Je ne sais ce que vous voulez lui
demander; mais je puis vous dire de bonne
foi que je ne connais en cette terre aucun
autre homme que moi qui ait le nom de Va-
lentin.

LE CINQUIÈME ÉCOLIER.

Sire, puisque nous sommes arrivés, nous
vous dirons pourquoi nous sommes envoyés
auprès de vous: le sage que l'on nomme
Caton, la fleur de science de Rome, vous
fait présent de ce joyau et de cet or que
il vous offre; il vous supplie en amitié que vous
ayez pitié d'un fils qu'il a, et qui languit. C'est
un grand dommage, car il est mer-
veilleusement savant. La maladie l'a en-
tièrement contrefait, il a les nerfs comme un
retirés. Ayant entendu raconter, sire, les
grandes cures que vous avez faites et que
vous opérez de jour en jour, il vous prie
c'est votre bon plaisir, de venir sans re-
guérir son enfant; son intention est de

le faites de jour en jour,
 e plaise vous sanz sejour
 li son enfant garir;
 le vous vouldra merir
 erredonner tellement
 ierés esbahiz comment
 l'ant vous donrra.

VALENTIN.

eurs, avis me convendra
 dessus ceste besongne,
 t que je plus vous respongne;
 je vous diray que ferez:
 elle ville esbatre irez,
 ne ci m'estes venu querre;
 rez l'estat de la terre.
 stre present n'ay-je cure:
 est à moy que paine dure
 Du regarder.

LE QUINT ESCOLIER.

il le vous plaira garder,
 pour l'amour du preudome
 e vous envoie de Romme
 Pour vostre esbat.

VALENTIN.

e m'en faites plus desbat;
 s, j'à ne me demourra,
 eudomme si le r'ara;
 vous irez, si com j'ay dit,
 ire en la ville un petit;
 ematiers m'aviseray
 cques vous ou non iray.
 Seigneurs, alez.

LE QUART ESCOLIER.

, sire, puis que le voulez.
 — Sà! alons-m'ent.

VALENTIN.

des cieulx omnipotent,
 le nient le monde creas,
 comme defait recreas
 la mort de benoit Jhesu!
 par ta bonté, sire, éu
 e de divers maux garir,
 sur ce m'en vois-je querir
 comme le sage Chaton.
 pri, sire, ton saint nom
 nt de sens com puis avoir,
 tu me faces assavoir
 fest bon d'aler-y, vraiz Diex
 le peuple en vaultra miex,
 point en croistra la foy

connaître ce service et de vous en récom-
 penser de telle manière que vous serez
 étonné, tant il vous donnera!

VALENTIN.

Seigneurs, il me faudra réfléchir à cette
 affaire, avant que je vous donne plus ample
 réponse; mais je vous dirai ce que vous ferez:
 vous irez vous ébattre par cette ville, puis-
 que vous êtes venus me chercher ici, et vous
 verrez l'état de la terre. Je n'ai cure de votre
 présent: la vue ne m'en cause que de la
 peine.

LE CINQUIÈME ESCOLIER.

Mais il vous plaira de le garder, sire, pour
 l'amour du prud'homme qui de Rome vous
 l'envoie pour vos ébats.

VALENTIN.

A présent ne m'en parlez plus; certes il ne
 me restera point, rendez-le au prud'homme;
 mais vous irez, comme je l'ai dit, vous ébat-
 tre un peu en la ville; et pendant ce temps-
 là j'aviserai si j'irai avec vous, ou non. Allez,
 seigneurs.

LE QUATRIÈME ESCOLIER.

Bien, sire, puisque vous le voulez. — Eh
 bien! allons-nous-en.

VALENTIN.

Père tout puissant des cieulx, qui créas
 le monde de rien, et recréas par la mort du
 béni Jésus l'homme détruit! Sire, j'ai eu par
 ta bonté la grâce de guérir plusieurs maux,
 et pour cela je m'en vais chercher le sage
 Caton de Rome. Je prie, sire, ton saint
 nom avec toute l'ardeur dont je suis capable,
 de me faire savoir s'il m'est bon, vrai Dieu,
 d'y aller, si le peuple en deviendra meilleur,
 et si la foi chrétienne ne s'en accroitra point.
 Sire, entends-moi; tu vois bien ma dévotion,
 réponds donc à ma prière: que veux-tu que
 je fasse?

Crestienne. Sire, entens-moy ;
 Tu voiz bien ma devocion ,
 Or respons a m'entencion :
 Que veulx que face ?

DIEU.

Sus, mere, sus! sans plus d'espace,
 A terre jus vous devalez
 Et à Valentin en alez ;
 De par moy li dites en somme
 Que sanz delay s'en voit à Romme.
 Là par sa predication
 A voie de salvacion
 Plusieurs du país attraira,
 Et de servir les retraira
 Aux faulx ydoles.

NOSTRE-DAME.

Filz, j'ay bien toutes vos paroles
 Retenues de point en point ;
 Bien li diray, n'en doutez point.
 — Seigneurs, ci plus ne vous tenez
 Avecques moy vous en venez
 Chantant touz deux.

LE PREMIER ANGE.

Doulce mere au Roy glorieux,
 Vostre commandement serons,
 Et devant vous chantant irons
 Joieusement.

1^{er} ANGE.

Disons ce rondé liement,
 Gabriel, au partir de ci.

Rondel.

Dame, par qui grace et merci
 Acquierent li cuer lamentant *,
 Qui vraiment sont lamentant
 Des deffaultes qu'il ont-fait ci,
 Puisqu'a vous en sont dementant.

Dame, par qui, etc.

Nous savons bien qu'il est ainsi,
 Ne nulz n'en doit estre doubtant ;
 Car vous povez troplus que tant,
 Dame, par qui, etc.

NOSTRE-DAME

Valentin, sanz estre doubtant,
 Va-t'en à Romme la cité ;
 Car je te di pour verité
 Que maint lairont la loy paienne
 Et prendront la foy crestienne

DIEU.

Allons, mère, allons! sans plus
 descendez sur la terre et allez-vous
 Valentin; dites-lui de ma part qu'il
 aille à Rome sans delai. Là par sa
 tion il amènera plusieurs du pays
 voie du salut, et il les arrachera au
 des faux dieux.

NOSTRE-DAME.

Fils, j'ai bien retenu toutes vos pa-
 point en point; je les lui redirai fidè-
 n'en doutez pas. — Seigneurs, ne
 tenez plus ici; venez-vous-en avec
 chantant tous deux.

LE PREMIER ANGE.

Douce mère du Roi de gloire, nous
 euterons votre ordre, et nous irons
 vous en chantant joyusement.

DEUXIÈME ANGE.

Gabriel, disons ce rondeau avec ail-
 en partant d'ici.

Rondeau.

Dame, par qui les cœurs repentis
 tiennent grâce et merci, quand vé-
 ment ils gémissent des fautes qu'ils ont
 mises ici-bas, et qu'ils s'adressent à
 Dame, par qui, etc.

Nous savons bien qu'il en est ainsi
 personne n'en doit douter; car votre
 sance est grande, Dame, par qui, etc.

NOSTRE-DAME.

Valentin, va sans crainte à la cité de
 car en vérité, je te le dis, par tes
 cations plusieurs abandonneront le pa-
 me et embrasseront la loi chretienne
 en verras plus d'un se convertir à Dieu.

* Le manuscrit porte ce mot; mais il nous semble
 évident qu'il faut *repentant*.

ce que tu leur prescheras,
naint convertir en verras
ieu qui ci endroit m'envoie,
ue sanz delay met te à voie ;
le te mande. Je m'en vois.
hantez, seigneurs, à haulte voiz
De ci partans.

GABRIEL.

ie, nous ferons sanz contens
jui vous plaira, sanz nul fi.

Rondel.

s savons bien qu'il est ainsi,
muls n'en doit estre doubtant ;
vous poez trop plus que tant,
Dame, par qui, etc.

LE QUINT ESCOLIER.

e scé se pour mal content
nara de nous Valentin,
pains, je vous pri de cuer fin,
s savoir sa volenté ;
oubt que n'avons demouré
Trop longuement.

LE iiij^e. ESCOLIER.

ons vers li donques briefment,
Sanz plus de plait.

VALENTIN.

des cieulx, puisqu'il vous plait
j'empreigne cestui voiage,
feray de lié courage ;
n'i repute estre tenez,
messagiers à moy venuz
Que vois attendre.

LE QUINT ESCOLIER.

, plaise-vous à nous rendre
onse lequel vous ferez :
i'à Romme avec nous venrez,
e sanz vous nous en irons,
notre ami porterons
Chose qui vaille.

VALENTIN.

peurs, je yray, comment qu'il aille ;
N'en doubtez point.

LE QUART ESCOLIER.

trait donc de mouvoir point,
S'il vous aggrée.

VALENTIN.

Oil, sanz plus de demourée
s-nous-ent touz .iiij. ensemble.
bien à faire, ce me semble
Selon mon sens.

m'envoie ici : ainsi mets-toi en route tout
de suite ; Dieu te le commande. Je m'en vais.
— Seigneurs, chantez à haute voix en par-
tant d'ici.

GABRIEL.

Dame, nous ferons volontiers ce qui vous
plaira, sans répugnance aucune.

Rondeau.

Nous savons bien qu'il en est ainsi, et per-
sonne n'en doit douter ; car votre puissance
est grande, Dame, par qui, etc.

LE CINQUIÈME ÉCOLIER.

Je ne sais si Valentin se tiendra pour peu
satisfait de nous. Compagnons, je vous en
prie de tout mon cœur, allons savoir sa vo-
lonté ; je redoute que nous n'ayons tardé
trop long-temps.

LE QUATRIÈME ÉCOLIER.

Allons donc promptement vers lui, sans
plus de débats.

VALENTIN.

Père des cieux, puisqu'il vous plait que
j'entreprenne ce voyage, je le ferai de bon
cœur ; et je m'y regarde comme obligé, de-
puis qu'il est venu à moi des messagers
que je vais attendre.

LE CINQUIÈME ÉCOLIER.

Sire, veuillez nous rendre réponse sur ce
que vous ferez : (dites-nous) si vous viendrez
à Rome avec nous, ou si nous nous en re-
tournerons sans vous, et rapporterons à notre
ami un remède puissant.

VALENTIN.

Seigneurs, je m'y rendrai, quoi qu'il ad-
vienne ; n'en doutez point.

LE QUATRIÈME ÉCOLIER.

Alors, si cela vous est agréable, il serait
bien temps de partir.

VALENTIN.

Oui, sans plus de retard allons-nous-en
tous les trois ensemble. C'est ce qu'il y a de
mieux à faire, ce me semble.

LE QUINT ESCOLIER.

C'est le miex, et je m'i assens
De ma partie.

LE QUART ESCOLIER.

Puisqu'ainsi la chose est bastie,
Je vous diray que je feray :
D'aler devant m'avanceray
Pour savoir l'estat de noz gens,
Et pour monstrier com diligens
En ce fait sommes.

VALENTIN.

Je l'acors. Entre nous deux hommes,
Nous suiverons tout bellement
Et irons à nostre aisement.

— Allez, amis.

LE QUART ESCOLIER.

J'en voys, puisqu'à ce suis commis;
Et si vueil mon pas avancier.
— Pour vostre cuer, maistre, esleecier
Vien-je devant.

CHATON.

Bien puisses-tu venir avant!
Quelle[s] nouvelles?

LE QUART ESCOLIER.

Quelles, maistre? bonnes et belles :
Le preudomme Valentin vient;
A qui honneur faire convient,
Qu'il le vult bien.

CHATON.

Se Mahon t'aist, à combien
Peut-il près estre?

LE QUART ESCOLIER.

A mains d'une lieue, chier maistre;
N'en doutez pas.

CHATON.

Encontre lui m'en vois le pas,
Je ne m'en vueil plus espargnier.
— Seigneurs, venez me compaignier,
Je vous en pri.

PREMIER ESCOLIER.

Maistre, je feray sanz detri
Vostre requeste.

ij^e ESCOLIER.

Je me tenroie bien pour beste,
Se n'i aloie.

iiij^e ESCOLIER.

Par Mahon! et je si feroie.
Avant, avant!

LE QUART ESCOLIER.

S'il vous plaist, je irai tout devant,

LE CINQUIÈME ÉCOLIER.

C'est le mieux, et, de mon côté, j'y

LE QUATRIÈME ÉCOLIER.

Puisque la chose est ainsi réglée,
dirai ce que je veux faire : je pre
devans pour savoir comment se tro
monde, et pour monstrier quelle
nous avons déployée en cette affair

VALENTIN.

Je le veux bien. Quant a nous de
suivrons tout doucement et nous ire
tre aise. — Allez, amis.

LE QUATRIÈME ÉCOLIER.

Je m'en vais, puisque vous l'avez
et je veux hâter le pas. — Pour réjou
cœur, maître, je viens devant.

CATON.

Tu es le bien-venu. Quelles nouve

LE QUATRIÈME ÉCOLIER.

Quelles (nouvelles), maître? de la
de belles : le prud'homme Valentin
faut l'honorer, car il le mérite bien.

CATON.

Que Mahomet t'aide! à quelle
peut-il être? "

LE QUATRIÈME ÉCOLIER.

A moins d'une lieue, cher maître,
doutez pas.

CATON.

Je m'en vais sur-le-champ au-dev
lui, je ne veux plus différer. — Seigne
nez m'accompagner, je vous en prie.

PREMIER ÉCOLIER.

Maître, j'accomplirai volontiers
quête.

DEUXIÈME ÉCOLIER.

Je me tiendrais bien pour une b
n'y allais pas.

TROISIÈME ÉCOLIER.

Par Mahomet! moi aussi. En av
avant!

LE QUATRIÈME ÉCOLIER.

S'il vous plaist, j'irai tout devant.

**Maître ; et si tost que le verray,
Sachiez, je le vous mousterray
A vene d'oeil.**

CHATON.

**Vien, diz ; va devant, je le vueil
Et le me moustre.**

LE QUART ESCOLIER.

**Volentiers. Veez-vous là oultre
Mon compaignon qui çà s'en vient ?
Cel homme qui par la main tient,
C'est il, sanz doubte.**

CHATON.

**Ma pensée ennuit sara toute.
— Chier sire, honneur et longue vie
Et bonne aussi sanz male envie
Vous soit donnée !**

VALENTIN.

**Et à vous bonne destinée,
Sire ; et, s'il vous plaist, m'enortez
Qui estes, vous qui me portez
Tel reverence.**

CHATON.

**Jà ne vous en feray scilence,
Puisque le m'avez demandé :
Chaton sui qui vous ay mandé ;
Et puisqu'estes pour moy venuz,
A vous honorer sui tenuz,
Et si est droiture et raison.
Alons-m'en, alons en maison :
Là bonne chiere vous feray,
Là ma voulenté vous diray
Toute enterine.**

VALENTIN.

**Et g'iray de voulenté fine
Pour entendre vostre propos
Et pour prendre un po de repos,
Car de loing vien.**

CHATON.

**Sire, puisque ceens vous tien
Et qu'estes hors de vostre terre,
Vez ci que je vous vueil requerre :
Qu'il vous plaise prendre et avoir
La moitié de tout mon avoir,
Tant en argent come en joiaux,
En rentes, en draps, en chevaux ;
Je les vous offre bonnement,
Et qu'il vous plaise seulement
Mon enfant guerir à delivre
Du mal qui tant douleur li livre
Jà a long-temps.**

**et sitôt que je le verrai, sachez que ie vous
le montrerai à vue d'œil.**

CATON.

**Allons, va devant, je le veux ; et montre-
le-moi.**

LE QUATRIÈME ÉCOLIER.

**Volontiers. Voyez-vous là-bas mon com-
paignon qui vient ici ? Cet homme qu'il tient
par la main, c'est lui, sans aucun doute.**

CATON.

**Il saura aujourd'hui toute ma pensée. —
Cher sire, je vous souhaite honneur et vie
bonne et longue, qui ne soit jamais troublée
par l'envie.**

VALENTIN.

**Et à vous bonne destinée, sire ; et s'il vous
plaît, faites-moi savoir qui vous êtes, vous
qui me rendez de tels hommages.**

CATON.

**Puisque vous me l'avez demandé, je ne
vous le cacherai pas : je suis Caton qui vous
ai prié de venir ; et puisque vous êtes venu
pour moi, je suis tenu de vous honorer, et
c'est justice et raison. Allons-nous-en, en-
trons au logis : là je vous ferai fête, là je vous
dirai tout ce que je veux (vous dire).**

VALENTIN.

**Eh bien ! je m'y rendrai de bon cœur
pour vous entendre et pour prendre un peu
de repos, car je viens de loin.**

CATON.

**Sire, puisque je vous tiens ici et que vous
êtes hors de votre pays, voici ce dont je veux
vous requérir : prenez, je vous prie, la moi-
tié de tout mon avoir, tant en argent qu'en
bijoux, en rentes, en étoffes, en chevaux ;
je vous les offre de bon cœur, veuillez seu-
lement guérir promptement mon fils du mal
qui le fait tant souffrir depuis long-temps.**

VALENTIN.

Chaton, s'il te plaît, or entens :
 Tes biens temporeux que tu m'offres,
 Qu'en tes huches as et en coffres
 Ne quier-je point, c'est chose voire,
 Pour ce qu'il sont bien transitoire,
 Que ne durent terme n'espace
 Ne que la fleur des champs qui passe ;
 Mais combien qu'aiez nom de sage,
 Je verray se de bon courage
 Veulz et de vraie entencion
 De ton filz la salvacion.
 Par mi ce que je te diray
 Une chose te requerray,
 Qui est assez ligiere et breve,
 Et qui à faire point ne greve :
 C'est mon entente.

CHATON.

Sire, demandez sanz attente,
 Je vous en pri.

VALENTIN.

Je te requier que sanz detri,
 Ton filz et toy premierement,
 Et toute la gent ensement,
 Ou benoit fil de Dieu creez
 Lequel nous a faiz et creez,
 Qui appelez est Jhesu-Crist ;
 Celui de qui il est escript
 Qu'il nasqui d'une vierge pure
 Homme et Dieu en nostre nature,
 Qui pour nostre redempcion
 En croiz souffri grief passion
 (Grief di-je, quar il y fu mors),
 Et qui souffri mettre son corps
 Ou sepulcre, où il habita
 Trois jours ; puis se resuscita,
 N'en doubte nulz.

CHATON.

Sire, qui est cestui Jhesus
 De qui me preschiez telement ?
 Je vous pri, monstrez-moi comment
 Ce que dites soit chose voire,
 Et raison par quoy doie croire
 Qu'il soit ainsi.

VALENTIN.

La raison, Chaton, vez la ci,
 Combien que tu savoir la doies
 Comme clerc qui tant sage soies.
 Ne tiz-tu en la prophecie

VALENTIN.

Caton, écoute-moi, s'il te plaît : je
 soucie point vraiment des biens tem
 que tu m'offres, et que tu as dans tes h
 et dans tes bahuts, parce que ce s
 biens passagers qui ne durent pas plus
 fleur qui passe ; mais bien que tu
 nom de sage, je verrai si c'est d'un bon
 et sincèrement que tu veux le saint
 fils. Dans ce que j'ai à te dire, il y a une
 dont je te requerrai ; elle est assez
 et brève, et n'est point pénible à faire
 mon dessein.

CATON.

Sire, demandez sur-le-champ, je v
 prie.

VALENTIN.

Je te requiers que, toi et ton filz tou
 bord, et pareillement tous les tiens,
 croyiez sans balancer au saint filz de
 qui nous a faits et créés, et qui est
 Jésus-Christ ; à celui dont il est écrit
 naquit d'une vierge sans tache homme
 en notre nature, qui pour nous racheter
 frit sur la croix une cruelle passion (
 cruelle, car il y mourut), et qui laissa
 son corps au sépulcre, où il habita trois
 puis il ressuscita, que personne n'en de

CATON.

Sire, quel est ce Jésus-Christ au sujet
 quel vous me prêchez de cette man
 Montrez-moi, je vous prie, comment
 vous me dites est vrai, et pourquoi je
 croire qu'il en est ainsi.

VALENTIN.

Caton, en voici la raison, bien que
 ves la connaître en ta qualité de cl
 qui es si savant : ne lis-tu pas dans l
 phétie qu'Isaïe a écrite pour tous :

Ains en sommes franc et delivre,
 Mais plus nous ne souffrons point vivre
 Nul qui en use en nostre loy ;
 Mais vous, qui estes gent sanz foy
 Et qui vivez aussi com bestes,
 Proprement malefices estes,
 Ce n'est pas doute.

PREMIER CHEVALIER.

Ta janglerie trop estoute.
 Comment as-tu osé ce dire
 Devant l'empereur nostre sire ?
 Qui t'a méu ?

IGNACE.

Certes, bien estes deréu
 Quant vous ne savez recongnoistre
 Au vray Dieu celui qui fait croistre
 Les biens dessus terre et habonde.
 Qui seul gouverne tout le monde,
 Qui les blez fait multiplier,
 Et les vignes fructifier,
 Voire et les fruiz.

ij^e CHEVALIER.

Desservi as estre destruis
 Et à mettre ton corps en cendre.
 Comment nous veulz-tu faire entendre
 Que nous ne savons qui est Dieux ?
 Coquant, si faisons assez mieux
 Que tu ne fais.

IGNACE.

Il n'appert mie par voz faiz,
 Car les dyables aourez
 Par les ydoles que honnorez
 Et devant qui vous inclinez
 Comme à Dieu : par quoy destinez
 Estes a mort perpetuelle,
 Si angouisseuse et si cruelle
 Que bouche ne la pourroit dire.
 La souffrirez-vous grief martire
 De fait sanz fin.

L'EMPERERE.

Tu es envers ton Dieu trop fin,
 Et scez-tu qui t'en avendra ?
 Le dos on te descuera
 A ongles d'acier bien tranchans ;
 Et quant ainsi seras meschans,
 Tes plaies te seront lavées
 De vin aigre, et de sels salées :
 Le cuer m'en est entalenté.
 Or, tost faites ma volente
 Du tout en tout.

Quant à vous, qui êtes des gens sans foi et
 qui vivez comme des bêtes, vous êtes, à pro-
 prement parler, des maléfices, il n'y a pas à
 en douter.

PREMIER CHEVALIER.

Ta langue radote trop. Comment as-tu osé
 dire cela devant l'empereur nostre sire ? Qui
 t'a poussé ?

IGNACE.

Certes, vous êtes bien aveugles alors que
 vous ne savez reconnaître pour vrai Dieu
 celui qui fait croître les biens sur terre
 en abondance, qui seul gouverne tout le
 monde, qui fait multiplier les blés, fructifier
 les vignes, et qui produit même les fruits.

DEUXIÈME CHEVALIER.

Tu as mérité d'être détruit et d'avoir ton
 corps mis en cendres. Comment veux-tu
 nous faire entendre que nous ne savons ce
 que c'est que Dieu ? Drôle, nous le savons
 mieux que toi.

IGNACE.

Il n'y paraît pas à vos actions, car vous
 adorez les démons par les idoles que vous
 honorez et devant qui vous vous inclinez
 comme devant Dieu : c'est pourquoi vous
 êtes destinés à une mort perpétuelle, si
 cruelle et si douloureuse que bouche ne
 pourrait en faire la description. La vous
 souffrirez éternellement un rude martyre.

L'EMPEREUR.

Tu es trop fidèle à ton Dieu, et sais-tu ce
 qui t'en adviendra ? On te déchirera le dos
 avec des ongles d'acier bien tranchans ; et
 quand tu seras en cet état, tes plaies te seront
 lavées avec du vinaigre et saupoudrées de
 sel : tel est mon bon plaisir. — Allons, faites
 vite ma volonté en tout point.

Et que noz corps venront à nient,
Et par ce Filz resucitez
Seront, et puis touz excitez
De venir à son jugement
Qu'a touz sera generalment
Au derrain jour.

CHATON.

Vous dites en vostre majour,
Afin que je l'entende miex,
Sire, que ce Jhesus est Diex,
Si com me semble.

VALENTIN.

Voir est, Diex est et homme ensemble ;
Et si est espoux, filz et pere.
A qui ? à sa fille et sa mere :
C'est à la vierge dont nasqui,
Comme filz, tant comme il vesqui,
Cy aval li obéissoit ;
Comme pere , la norrissoit ;
Comme espoux, de foy la vesti,
Quant elle à croire s'assenti
Ce qui ne pavoit par nature
Avenir : c'est que creature
Se daigna le Createur faire ;
Mais ce fist-il pour nous attraire
Plus à s'amour.

CHATON.

Sire, plaise-vous sanz demour
Qu'à vostre requeste et priere
Ce Jhesu-Crist santé entiere
Par sa vertu doint à mon filz ;
Et vraiment, soiez-en fis,
Nous ij. serons crestiennéz
Si tost comme il sera sanéz ;
Et le croiray mon Saveur estre,
Lequel vult d'une mere naistre
Et souffrir en croiz passion
Pour la nostre redemption,
Et qu'au tiers jour resuscita,
Et après ès sains cieulx monta,
E[t] qui jugera vis et mors.
A touz ces poins croire m'acors,
S'il a santé.

VALENTIN.

Ha ! sire Dieu plain de bonté,
De cuer humblement te graci
Quant prendre te plaist ces gens-ci
Au roiz de ta misericorde ;
Car je voy que leur cuer s'accorde
A toy croire, amer et servir

CATON.

Sire, vous dites de votre plus grosse voix
afin que je l'entende mieux, que ce Jhesus
est Dieu, à ce qu'il me semble.

VALENTIN.

C'est vrai, il est ensemble Dieu et homme
il est époux, fils et père. A qui ? à sa fille et
à sa mère : c'est la Vierge dont il naquit.
Comme fils, tant qu'il fut vivant, il lui obeis-
sait ici-bas ; comme père, il la nourrissait ;
comme époux , il la revêtit de foi, quand
elle consentit à croire ce qui ne pouvait ar-
river naturellement : c'est que le Créateur
se daignât faire créature ; mais il en agit
ainsi pour nous amener davantage à l'ai-
mer.

CATON.

Sire, que sur-le-champ ce Jésus-Christ, à
votre requête et prière, donne par sa pres-
sance santé complète à mon fils ; et en vé-
rité, soyez-en certain, tous deux nous nous
ferons chrétiens aussitôt qu'il sera guéri, et
je croirai qu'il est mon Sauveur, qu'il voulut
naître d'une vierge et subir sa passion sur la
croix pour notre redemption, et qu'au troi-
sième jour il ressuscita, qu'après il monta
aux saints cieulx, et qu'il jugera les vivans et
les morts. Je consens à croire tous ces points,
s'il recouvre la santé.

VALENTIN.

Ah ! sire Dieu plein de bonté, je te rends
grâce d'un cœur humble de ce que tu prends
ces gens-ci dans les filets de ta miséricorde ;
car je vois que leur cœur consent à croire
en toi, à t'aimer et à te servir pour mener
à la fin ta gloire : veuille, Seigneur, la leur

ta gloire en fin desservir,
 eur veuilles, Sire, otroier.
 tost, Chaton! sanz detrier
 vous là mettre à genoulz,
 is aussi, biaux seigneurs touz,
 ier Jhesus qui nous face
 le cest enfant par sa grace;
 avec li ci demourray,
 ssi le deprieray
 levotement.

CHATON.

votre commandement
 'ois acomplir.

ij^e. ESCOLIER.

ons-nous de grant desir.
 eurs, à genoulz nous mettons
 noz pensées jettons
 su filz du Roy celestre,
 vueille le filz nostre maistre
 anté donner.

VALENTIN.

Jhesus, qui touz jours user
 , en toute ton accion,
 our et de dileccion,
 n tu le paralytique
 ertu poissant, autentique,
 n seul vouloir garisis,
 flum de sanc restrainsis,
 saint Marc, aussi la veuve,
 grace, ainz que de ci meuve,
 lez cest enfant-ci garir
 touz pouns son mal tarir
 il est si pris et attains.
 u filz, tes mains un po m'atains :
 enir les vueil.

LE FIL CHATON.

i, tant sui feible et me ducil
 e ne puis, se ne m'aidiez.
 r vouldroie, ne cuidiez
 oint du contraire.

VALENTIN.

ient les vueil donc hors traïro.
 hex les saint et benéie,
 douce vierge Marie
 a grace y mette!

LE FIL CHATON.

vez-ci un homme honneste,
 saint, du vrai Dieu sergent.
 e veoir, ma bonne gent,
 ent le devons avoir chier :

accorder. — Vite, Caton! allez sans hésiter vous mettre là à genoux, et vous tous aussi, beaux seigneurs, et priez Jésus que par sa grâce il nous donne de la joie au sujet de cet enfant; quant à moi, je demeurerai ici avec lui, et je prierai Dieu dévotement aussi.

CATON.

Sire, je vais accomplir votre commandement.

DEUXIÈME ÉCOLIER.

Nous ferons de même de grand cœur. Seigneurs, mettons-nous à genoux ici et consacrons nos pensées à Jésus le fils du Roi des cieux, pour qu'il veuille donner la santé au fils de notre maître.

VALENTIN.

Doux Jésus, qui, dans toute ta conduite, eus toujours coutume d'user d'amour et de charité, de même que tu guéris le paralytique par un miracle puissant, authentique, de ta volonté seule, et que tu arrêtas le flux de sang de la veuve, selon ce que dit saint Marc, ainsi veuille par ta grâce, avant que je m'en aille d'ici, guérir cet enfant-ci et faire cesser en tous points le mal auquel il est en proie. — Beau fils, tends-moi un peu tes mains : je veux les tenir.

LE FILS DE CATON.

Certes, je suis si faible et si souffrant que je ne le puis, si vous ne m'aidez. Je voudrais mourir, croyez-le bien.

VALENTIN.

Je vais donc les tirer doucement dehors. Allons! que Dieu les signe et les bénisse, et que la douce vierge Marie y mette sa grâce!

LE FILS DE CATON.

Père, voici un homme honnête, juste, saint et serviteur du vrai Dieu. Venez voir, mes bonnes gens, combien nous devons le chérir : il ne m'a fait, sans rien de plus, que

Ne m'a fait, sanz plus, que touchier
De sa destre main, et vez ci
Que sain sui, la seue mercy,
Comme une pomme.

CHATON.

Disciple du vray Dieu, saint homme,
Comment vous pourray-je merir
Ce qui vous a pléu garir
Mon fil, que ci voi sain estant?
Je ne sçay; car s'avoie autant
X. foiz com pourroie finer,
Que tout vous vouldisse donner,
N'aroie-je pas satisfait
Assez à ce qu'avez ci fait;
Ce n'est pas doute.

VALENTIN.

Chaton, s'il te plaist, or escoute
Ce que j'ay à ton filz valu,
Ce n'est mie de ma vertu,
Ains est de la Jhesu poissance,
Aiez en lui ferme creance:
Miex t'en sera.

CHATON.

Je ne sçay qu'un autre fera;
Mais tant comme je viveray,
Comme mon Dieu le serviray,
Et reni touz autres pour li;
Car je tieng et croi c'est celi
Qui a à humaine nature
Conjoint sa divinité pure,
Et souffert mort et passion
Pour l'umaine redempcion,
Qui nous venra en fin jugier
Et par feu touz les maux purgier
Et les quatre ellemens aussi.
Je le tien, et le croy ainsi
Et le croiray.

LE FILZ CHATON.

De vostre oppinion seray
Et sui, pere, n'en doutez, certes:
Moustré m'a par vertuz appertes
Qu'il est vraiz Dieux.

PREMIER ESCOLIER.

Nous touz aussi, et pour le mieux,
Renonçons à la loy païenne
Pour tenir la foy crestienne
Dès ores mais.

VALENTIN.

Or vous tault donc pour touz jours mais
Avoir ou cuer un propos quel

toucher de sa main droite, et voiez
suis, grâce à lui, sain comme une p

CATON.

Disciple du vrai Dieu, saint homme,
ment pourrai-je vous récompenser de
vous a plu guérir mon fils, que je
debout? Je ne sais; car si j'avais dix
tant de richesses que je puis en rass
et que je voulusse vous donner le t
core ne me serais-je pas convenable
quitté du service que vous m'avez i
il n'y a pas à en douter.

VALENTIN.

Caton, écoute-moi maintenant, s'il
si j'ai fait du bien à ton fils, ce n'est
moi-même, mais en vertu de la puis
Jésus-Christ. Aie en lui ferme croy
n'en sera que mieux pour toi.

CATON.

Je ne sais ce qu'un autre fera; m
que je vivrai, je le servirai com
Dieu, et je renie tous les autres p
car je tiens et crois que c'est celi
conjoint sa divinité sans tache à l'h
nature, et souffert mort et passion
rédemption de l'homme, celui qui no
dra juger à la fin et purger de tous m
le feu et les quatre élémens aussi. E
cela (pour vrai), et le crois et croirai

LE FILS DE CATON.

Père, je suis et serai de votre o
certes, n'en doutez pas: il m'a mon
des miracles évidens qu'il est le vra

PREMIER ÉCOLIER.

Nous tous aussi, et c'est pour le
nous renonçons à la loi païenne p
désormais la foi des chrétiens.

VALENTIN.

Il vous faut donc à tout jamais
cœur une pensée dans laquelle voi

Qui soit en perseverent tel
 Que pour dons, ne blandissemens,
 Pour menaces, ne batemens,
 Ne pour peine que l'en vous face,
 Ceste foy de voz cuers n'efface,
 Que Jhesus fil de Dieu le Pere
 Ne soit Diex ne de vierge mere,
 Qui n'ot onques commencement
 Ne jà n'aura deffinement
 En déité.

LE TIERS ESCOLIER.

A croire ceste verité
 Nous accordons nous touz ensemble;
 Car soubz le ciel n'est, ce me semble,
 Chose plus voire.

VALENTIN.

Or ait chascun en son memoire
 Qu'il le serve et aint d'amour fine,
 Si que sa gloire qui ne fine
 Puist desservir.

LE FIL CHATON.

Touz autres dieux pour lui servir
 Reni; car je voy sanz doubtance
 Que ce sont de nulle puissance
 Touz faulx ydoles.

CHATON.

Seigneurs, aussi qu'en mes escoles
 Je vous ay leu de logique,
 De sciences, de dialectique
 Et d'autre mondaine science,
 En quoy j'ay mis grant diligence;
 Sachiez de touz poinz la lairay.
 Dès ores mais ne vous liray
 Ne ne vous apprendré clergie
 Si ce n'est de theologie
 Et de ceste nouvelle loy;
 Car je scé clerelement et voy
 Que toute autre science est vaine;
 Mais ceste à congnoissance maine
 Du premierain commencement,
 C'est Dieu delassus, et comment
 Il est tout bon sanz qualité,
 Il a grandeur sanz quantité,
 Comment sanz estre méu meut
 Toutes choses ainsi qu'il veult,
 A son plaisir.

L'EMPEREUR.

Seigneurs, j'ay de veoir desir
 Mon filz, et m'annuie forment
 Que je ne le voi plus souvent.

veriez tellement que ni les dons, ni les caresses, ni les menaces, ni les coups, ni les supplices n'effacent de votre cœur la croyance que Jésus le fils de Dieu le Père est Dieu et né d'une mère vierge, qu'il n'eut jamais de commencement et qu'il n'aura pas de fin en divinité.

LE TROISIÈME ÉCOLIER.

Nous nous accordons tous ensemble à croire cette vérité; car il me semble qu'il n'y a rien de plus vrai sous le ciel.

VALENTIN.

Que chacun se souvienne donc de le servir et de l'aimer sans réserve, de manière à ce qu'il puisse mériter sa gloire qui n'a pas de terme.

LE FILS DE CATON.

Pour le servir, je renie tous les autres dieux; car je vois clairement que ce sont tous de fausses idoles sans aucune puissance.

CATON.

Seigneurs, dans mes écoles je vous ai donné des leçons de logique, de *lences*, de dialectique et d'autres sciences mondaines, auxquelles je me suis fort appliqué; sachez que j'y renoncerai en tous points. Désormais je ne vous apprendrai rien, sinon la théologie et cette nouvelle loi; car je sais et vois clairement que toute autre science est vaine; celle-ci, au contraire, mène à la connaissance du premier principe, c'est-à-dire de Dieu, et (nous enseigne) comment il est tout bon sans qualité, comment sans quantité il a la grandeur, et comment sans être mu il meut toutes choses comme il veut, à sa guise.

L'EMPEREUR.

Seigneurs, j'ai le désir de voir mon fils, et je suis fort contrarié de ne pas le voir plus souvent. Depuis que Caton l'emmena, il ne

Puisque Chaton l'en enmena,
Par devers moy ne retourna.
Que veult ce dire ?

CHEVALIER.

Il n'en a pas le congié, sire,
Par aventure.

L'EMPEREUR.

Alez, vous deux, bonne aléure,
De son maistre congié prenez,
Et ci present le m'amenez :
Veoir le vueil.

ij^e SERGENT.

Sire, nous ferons vostre vueil
Incontinent.

PREMIER SERGENT.

Alons le querre appertement,
En delay plus ne le metton.
— Mahon vous gart, sire Chaton,
Et voz gänz touz !

CHATON.

Or çà, seigneurs, bien veignez-vous.
De nouvel me direz-vous rien ?
Comment le fait monseigneur ? Bien
Fait, Dieu mercy ?

ij^e SERGENT.

Oïl ; envoié nous a ci
Dire vous que li envoyiez
Son filz et le nous envoyiez ;
Si le demande.

CHATON.

Mais seroit vilenie grande
A moy se je li refusoie
Ne se je le contraire disoie.
Tantost ira. — Josias, sus !
Et vous, Dorech et Josephus,
Pensez de vous tost avoier
A cest enfant-ci convoier,
Qui de son pere est demandez ;
Et à lui me recommandez
Très humblement.

ij^e ESCOLIER.

Maistre, nous ferons bonnement
Vostre vouloir.

PREMIER SERGENT.

Alons-m'en sanz plus ci manoir ;
Trop demourons.

LE TIERS ESCOLIER.

Alons ; tantost à li serons :

revint pas auprès de moi. Que veut
cela ?

UN CHEVALIER.

Sire, il n'en a peut-être pas la perm

L'EMPEREUR.

Vous deux, allez bon train ; prenez
torisation de son maltre, et amenez-
ici en personne : je veux le voir.

DEUXIÈME SERGENT.

Sire, nous ferons votre volonté in
nent.

PREMIER SERGENT.

Allons le chercher promptement, et
dons plus. — Que Mahomet vous garde
Caton, et tous les vôtres !

CATON.

Allons, seigneurs, soyez les biens
Ne me direz-vous rien de nouveau ?
ment se porte monseigneur ? Bien, Dieu

DEUXIÈME SERGENT.

Oui ; il nous a ordonné de venir ici
vous dire que vous lui envoyiez son
que vous nous le remettiez : il le dem

CATON.

Ce serait à moi une faute grave si
refusais ou si je disais le contraire. Il
aller. — Josias, allons ! et vous, Dorech
Joseph, apprêtez-vous à vous mettre
route pour accompagner cet enfant-ci
son père demande. Recommandez-moi
très-humblement.

DEUXIÈME ÉCOLIER.

Maître, nous ferons de bon cœur
volonté.

PREMIER SERGENT.

Allons-nous-en sanz plus tarder ; ne
meurons trop.

LE TROISIÈME ÉCOLIER.

Allons ; nous serons tantôt vers lui :

que deux pas à aler;
garder nous fault de parler
là devant li.

PREMIER ESCOLIER.

ons-nous; ni à celi,
Au mien cuidier.

ij^e SERGENT.

ut ce dont avez mestier,
c'est de conseil loial
er et de joie royal
vueillent par leur courtoisie,
ec ce de longue vie,
Noz diex pourveoir!

L'EMPEREUR.

j'avoie de vous veoir
t desir: bien soiez venuz.
nent vous estes-vous tenuz
oy veoir si longuement?
en merveil moult. Et comment
le faites-vous?

LE FIL DE L'EMPEREUR.

très chier sire et pere doux;
e merci du demander.
en avant, je vueil amender
lut qu'à mon pere as fait;
l y a vice et meffait
En ce qu'as dit.

L'EMPEREUR.

filz, en quoy a-il mesdit?
bien l'a fait, ce m'est avis.
eil savoir par ton devis
la mesprison.

LE FIL DE L'EMPEREUR.

il a dit en sa raison
ieuz; et c'est une falourde,
mençonge et une bourde.
N'est que un Dieu non.

L'EMPEREUR.

lya! Et comment a-il nom
filz, ce Dieu dont me parlez
-le-moy, se vous voulez,
Ysnel le pas.

LE FIL DE L'EMPEREUR.

chier seigneur, n'avez-vous pas
arier du saint juste homme
en ceste cité de Rome
enu pour un po de temps,
me paisible et sanz contens,
ple du vray Dieu sanz fin,
est appelez Valentin?

d'ici là que deux pas; mais il faut nous gar-
der de parler en sa présence.

PREMIER ÉCOLIER.

Oui; ni à celui-ci, à mon avis.

DEUXIÈME SERGENT.

Sire, que nos dieux, par leur courtoisie,
veuillent vous donner tout ce dont vous avez
besoin, c'est-à-dire loyal conseil et joie
royale, et avec cela vous pourvoir de longue
vie!

L'EMPEREUR.

Fils, j'avais grand désir de vous voir:
soyez le bienvenu. Comment avez-vous pu
rester si long-temps sans me voir? Je m'en
étonne fort. Et comment vous portez-vous?

LE FILS DE L'EMPEREUR.

Bien, très-cher sire et doux père; je vous
remercie de votre demande. — Avance, je
veux rectifier le salut que tu as fait à mon
père; car il y a vice et outrage dans ce que
tu as dit.

L'EMPEREUR.

Beau fils, en quoi a-t-il mal parlé? il a très-
bien dit, à mon avis. Je veux connaître par
toi en quoi il a erré.

LE FILS DE L'EMPEREUR.

Sire, il a dit dans son discours *nos dieux*; et
c'est une bévue, un mensonge et une bourde.
Il n'y a qu'un Dieu.

L'EMPEREUR.

Non vraiment! Et comment se nomme,
beau fils, ce Dieu dont vous me parlez?
Veuillez me le dire tout de suite.

LE FILS DE L'EMPEREUR.

Mon cher seigneur, n'avez-vous pas en-
tendu parler de l'homme saint et juste qui
est venu pour un peu de temps dans cette
cité de Rome, homme paisible et sans esprit
de dispute, disciple du vrai Dieu infini, et
qui s'appelle Valentin? (Ne vous a-t-on pas
dit) comment il a guéri d'un mal cruel le

Comment le filz Chaton le sage
 A gari de son grief malage
 En la puissance, en la vertu
 De nostre sire Christ Jhesu,
 Qui es cieulx a pere sanz mere,
 Et sanz pere ot en terre mere?
 Par lui tenons-nous [c]este foy,
 Ceste creance et ceste loy,
 Qui n'est, à parler proprement,
 Dieu que Jhesus tant seulement,
 Filz Dieu le Pere.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas verité bien clere;
 Car le Pere au mains miex devoit
 Estre Dieu que le Filz, par droit,
 S'il estoit ainsi qu'il eüst
 Cause en lui pour quoy il deüst
 Dieu estre dit.

FFILZ (sic) D'EMPEREUR.

Biaux seigneurs, à ce contredit
 Respondez-li tost sanz delay:
 Vous estes clers, il n'est que lay
 En ce cas-cy.

PREMIER ESCOLIER.

Sire, vous avez dit ainsi
 Que li Peres devoit trop miex
 Que le Filz estre appelez Diex,
 Supposé qu'il deüst Diex estre.
 Pour cest argu confondre et mettre,
 Se je puis, de touz poins a nient,
 Je respons, sire, qu'il convient
 Qu'il ait esté premierement
 Un principe ou commencement,
 Par qui toutes choses cré[é]es
 Sont et en leur estre ordenées;
 Et aucuns sages anciens,
 Artiens et logiciens,
 Philosophes çà en avant
 L'appellerent premier moment,
 Acteur de toutes creatures;
 Si sont meismes voz escriptures,
 Ainsi le dient.

LE FIL A L'EMPERIERE.

Souffrez. C'est voirs, pas ne le nient;
 Le philosophe ainsi le moustre;
 Mais ycy vueil-je dire cause outre:
 Pourquoi principe le nommerent,
 Et premier moment l'appellerent?
 Car le temps n'estoit pas venu
 Qu'i se fust encore apparu

filz du sage Caton par la puissance et
 de Jésus-Christ, notre seigneur, qui de
 cieulx a un père sans mère, et sur la
 une mère sans père? C'est de lui que
 tenons cette foi, cette croyance et ce
 qui consistent, à proprement parler, à
 qu'il n'est qu'un seul Dieu, Jésus,
 Dieu le Père.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas une vérité bien claire
 au moins le Père devrait être de droit
 plutôt que le Fils, s'il était ainsi qu'il
 lui cause à devoir être appelé Dieu.

LE FILS DE L'EMPEREUR.

Beaux seigneurs, répondez sur-le-champ
 à cette objection : vous êtes clercs, et
 que laïc dans ce cas-ci.

PREMIER ÉCOLIER.

Sire, vous avez dit que le Père
 être appelé Dieu plutôt que le Fils, si
 qu'il dût être Dieu. Pour confondre et
 vérifier, si je le puis, cet argument
 points, je réponds, sire, qu'il faut
 ait eud'abord au commencement un principe
 par qui toutes les choses ont été créées
 ordonnées en leur place; et quelques
 ciens sages, docteurs, logiciens et philo-
 sophes l'appelèrent premier moment,
 de toutes créatures; ainsi sont vos écri-
 tures mêmes, elles le disent pareillement.

LE FILS DE L'EMPEREUR.

Attendez. C'est vrai, ils ne le nient
 le philosophe le montre ainsi; mais
 ici aller plus loin: pourquoi le nomme-t-on
 ils principe, et l'appelèrent-ils premier
 ment? car le temps n'était pas encore
 pour lui de faire son apparition et de
 rer ici-bas sur terre: c'est pourquoi,

Partir et par vostre congié,
Puisqu'estes cy assouagié
De touz voz maux.

IGNACE.

Chier frere et chier amis loyaux,
Je ne vous ose retenir
Pour doubte du mal avenir
Qui en peut : c'est ce que regarde.
Allez-vous-en en la Dieu garde;
Qui vous doint en la fin sa gloire!
Et pour Dieu aiez-me en memoire
En vos prieres.

L'ERMITE.

Elles sont malement ligieres;
J'ay trop greigneur mestier des vostres,
Sire, que vous n'avez des nostres.
A Dieu en soit!

L'EMPEREUR.

Seigneurs, bien me triche et deçoit
Ignace, que ne puis vertir
Ny à nostre loy convertir.
Or a .iij. jours en mon dangier
Este sanz boire et sanz mengier
Et a destresce de prison.
Allez le sanz arrestoison
Cy amener.

PREMIER SERGENT.

Je ne say comment demener
Il se pense dès ores mais.
— Gamache, alons guerre ce mais,
Nous ij. amis.

ij^e. SERGENT.

Or sà, que fust-il à fin mis!
E, gar qu'il nous donne de paine!
— Sa, sire! issez, en male estraine
Ce puist ore estre!

IGNACE.

Mon ami, Dieu, le roy celestre,
Le te pardoint!

LE PREMIER SERGENT.

Souffrez-vous, souffrez de ce point
Et avec nous vous en venez.
— Vez ci, sire, Ygnace, tenez,
Tout nu en braies.

L'EMPEREUR.

Or entens : ou tu te retraies
De ta loy et que te consentes
A moy, ou il fault que tu sentes
Peine et griefs tourmens pour deliz :

m'en aller d'ici, puisque vous êtes soulagé
de tous vos maux.

IGNACE.

Cher frère et cher ami loyal, je n'ose vous
retenir par crainte du mal qui peut en ar-
river : c'est ce que je considère. Allez-vous-
en à la garde de Dieu ; puisse-t-il vous don-
ner à la fin sa gloire ! Et pour l'amour de
Dieu, souvenez-vous de moi en vos prières.

L'ERMITE.

Malheureusement elles ont peu de valeur ;
et j'ai plus besoin des vôtres, sire, que vous
des miennes. A la volonté de Dieu !

L'EMPEREUR.

Seigneurs, Ignace me joue et me triche
bien ; je ne puis le changer ni le convertir
à notre loi. Voici trois jours qu'il est en
mon pouvoir sans boire ni manger et livré
aux angoisses de la prison. Allez le cher-
cher sans retard, et amenez-le ici.

PREMIER SERGENT.

Je ne sais ce qu'il a l'intention de faire
désormais. — Gamache, mon ami, allons
tous deux le chercher.

DEUXIÈME SERGENT.

Allons, fût-il mis à mort ! Eh, regarde
quelle peine il nous donne ! Allons, sire !
sortez, et que ce soit pour votre malheur !

IGNACE.

Mon ami, que Dieu, le roi des cieux, te le
pardonne !

LE PREMIER SERGENT.

Obéissez, obéissez sur ce point et venez-
vous-en avec nous. — Sire, tenez, voici
Ignace, tout nu en braies.

L'EMPEREUR.

Maintenant écoute : ou abandonne ta loi
et consens à m'obéir, ou il faut que tu sentes
peines et cruels tourmens au lieu de dé-
lices ; maintenant choisis la mort et les

Mort et pleurs pour joie or esliz :
Lequel veulz-tu ?

IGNACE.

Certes , je ne prise un festu ,
Empereur , toutes tes menaces ;
Je te pri , pour Dieu , que tu faces
Le miex ; mais le pis que pourras ,
De mon bon Dieu ne mueras
Jà mon propos.

PREMIER CHEVALIER.

Il a trop esté à repos.
E ! gar comme il parle à cheval
S' Artus estoit ou Parceval !
S'a-il grant cuer.

.ij°. CHEVALIER.

Croire ne pourroie à nul fuer
Qu'il n'ait aucuns charnelz amis
Par qui en tel orgueil est mis ;
Car , sire , il ne vous doubte point ,
Et s'est de corps en meilleur point
C'onques ne le vi , ce me semble.
A la male feme ressamble
Qui s'engressist d'estre battue.
Il a bien sa char revestue
De bonne pel.

IGNACE.

Le Dieu que j'aour et appel
Ainsi me norrist et enforce
Que com plus sueffre , plus ai force
De plus souffrir.

L'EMPERIERE.

Assez tost te feray offrir
Un tel tourment que tu diras
Vueilles ou nom , que n'en pourras
Endurer ne souffrir la paine.
— Vas dire au senac qu'i m'amaine
Les lions que de par moy garde
Accouplez , et que point ne tarde
Que ci ne viengne.

PREMIER SERGENT.

Se Mahon en santé me tiengne ,
Sire , g'i vois isnel-le-pas.
— Senac , sire , ne laissez pas
Qu'à l'emperere ne venez ,
Et les lions li amenez
Tantost bonne ere.

LE SENAC.

En l'eure , amis , je les vois querre ;
Passez , allez-vous-ent devant.
— Sire , je viens à vostre mant

pleurs ou la joie : lequel veulz-tu ?

IGNACE.

Certes , empereur , je ne prise pas un festu
toutes tes menaces ; je te prie , pour (l'amour
de) Dieu , de faire pour le mieux ; mais
plus grand mal que tu pourras produire
me fera pas changer à l'égard de mon bon
Dieu.

PREMIER CHEVALIER.

Il a été trop long-temps laissé en repos.
Eh ! regardez comme il parle fièrement , de
même que s'il était Arthur ou Perceval ! Il a
grand cœur.

DEUXIÈME CHEVALIER.

Je ne puis m'empêcher de croire qu'il
n'ait quelques amis intimes qui l'entre-
tiennent dans cet orgueil ; car , sire , il ne
vous redoute nullement , et il me semble
que son corps est en meilleur état que je l'ai
jamais vu. Il ressemble à la femme méchante
qui s'engraisse d'être battue. Il a bien la
chair revêtu de bonne peau.

IGNACE.

Le Dieu que j'adore et invoque me nourrit
et me fortifie de telle manière que plus
je souffre , plus j'ai de force pour souffrir —

L'EMPEREURE.

Je te ferai bientôt livrer à un tel supplice
que tu diras , de bon gré ou non , ne pou-
voir en supporter les souffrances. — Va dire
au senac qu'il m'amène accouplés les lions
qu'il garde par mon ordre , et qu'il ne tarde
pas de venir.

PREMIER SERGENT.

Que Mahomet me tienne en santé ! Sire ,
vais tout de suite. — Senac , sire , ne tardez
pas à venir auprès de l'emperere , et amenez
lui tantôt les lions avec promptitude.

LE SENAC.

Amis , je vais les chercher à l'instant
même ; passez , allez-vous-ent devant.
Sire , je viens à votre ordre : voici les deux

**Pris laissez aux sauvages bestes
Les corps mengier.**

VALENTIN.

Mes freres et mi ami chier,
De la mort des corps ne vous chaille;
Soiez lors en ceste bataille,
Contre ce serpent combattez;
Car je vous di vous acquestez
Gloire qui touz jours durera
Et vie qui ja fin n'ara,
Et par ce brief et court martire
Verrez sanz fin Dieu, nostre Sire,
Si comme il est.

iiij^e. ESCOLIER.

Homme de Dieu, nous sommes prest
De faire quanque tu nous diz;
Or prie Dieu qu'en paradiz
Noz ames mette.

VALENTIN.

Vostre voulenté sera faite
De bon cuer : j'en vueil Dieu prier
Ci endroit, sanz plus detrier,
Mes chiers amis.

LE JOLIER.

Tu seras premier à fin mis.
Passe avant, agenouille-toy.
— C'est fait; Il n'i a mais de quoy
Jamais mot die.

VALENTIN.

Doux Jhesus, en la compagnie
De tes sains anges ces personnes
Recoy, et ta gloire leur donnes;
Si que ta Mere et toy, Filz, voient
Ainsi comme par foy le croient
Çà jus en terre.

DIEU.

Mère, je vueil qu'aliez bonne erre
A mes amis que voi là estre,
Qu'on veult à mort pour mon nom mettre.
... Anges, vous iij. la conduisiez,
Et en allant la deduisiez
D'un beau chant faire.

LE PREMIER ANGE.

Vostre vouloir si nous doit plaire,
Mère, par droit.

ij^e. ANGE.

Nous en irons par là endroit
Quant jus serons.

LE JOLIER.

Mh, nequons! sa! de chapperons

VALENTIN.

Mes freres et mes chers amis, ne vous oc-
cupez pas de la mort du corps; soyez forts
en cette bataille, combattez contre ce ser-
pent; car je vous dis que vous acquerrez une
gloire qui durera toujours et une vie qui ne
finira jamais, et par ce bref et court martyre
vous verrez sans fin Dieu, notre Seigneur,
comme il est.

TROISIÈME ÉCOLIER.

Homme de Dieu, nous sommes prêts à
faire tout ce que tu nous recommandes; prie
donc Dieu qu'il mette nos ames en paradis.

VALENTIN.

Votre volonté sera faite de bon cœur: mes
chers amis, je veux, sans plus tarder, adres-
ser ici à Dieu cette prière.

LE GEÔLIER.

Tu seras mis à mort le premier. Passe en
avant, agenouille-toi. — C'est fait; il n'y a
plus de quoi jamais dire un seul mot.

VALENTIN.

Doux Jésus, reçois ces personnes en la
compagnie de tes saints anges, et donne-leur
ta gloire; en sorte qu'ils voient ta Mère et
toi, Fils, comme ils vous ont vus par les yeux
de la foi ici-bas sur la terre.

DIEU.

Mère, je veux que vous alliez bien vite à
mes amis que je vois là-bas, et que l'on veut
mettre à mort pour mon nom. — Anges,
conduisez-la vous deux, et en chemin ré-
créez-la d'un beau cantique.

LE PREMIER ANGE.

Sire, votre volonté doit nous plaire; c'est
juste.

DEUXIÈME ANGE.

Nous nous en irons par là quand nous se-
rons en bas.

LE GEÔLIER.

Allons, seigneurs! allons! quand j'aurai

jamais, certes, mestier,
n'aie ouvré de mon mestier
ur vous icy.

PREMIER ANGE.

avec moy ce chant-ci,
il ; jà repris n'en serez.

Rondel.

-vous-en, benéurez,
ou royaume de Dieu ;
dire sanz fin mis serez ;
-vous-en, benéurez ,
z jours sanz mort viverez.
y a delictable lieu.
enez-vous-en, etc.

LE JOLIER.

iy-je bien ne prescherez
s nul lieu nouvelle loy.
uns est endormiz tout coy,
m'est avis.

NOSTRE-DAME.

u, sanz plus faire devis,
mis, ces ames prenez
plus ne vous tenez ;
ommands que chascun s'avoie
is en r'aler par la voie
ue venuz sommes.

ij^e. ANGE.

des cieulx, dame des hommes,
ine de misericorde,
vouloir faire s'accorde
hascun de nous.

PREMIER ANGE.

voir. Pardisons, ami doulx,
e chant tant qu'il soit finez.

Rondel.

iz jours sanz mort viverez.
y a delictable lieu.
t-vous-ent, etc.

L'EMPEREUR.

eurs, escoutez : en quel lieu
de chant tel melodie ?
es mais en jour de ma vie
elle n'oy.

LE CHEVALIER.

ier m'a forment esjoy ;
dont ce vient moult me merveil,
ens ne puis veoir à l'ueil
i doucement chanter doient.
able que près de nous soient,
leur chanter.

ici travaillé sur vous de mon métier, vous
n'aurez, certes, jamais besoin de chaperons.

PREMIER ANGE.

Michel, dites avec moi ce chant-ci ; vous
n'en aurez pas de reproches.

Rondeau.

Venez-vous-en, bienheureux, là-haut
dans le royaume éternel ; vous serez mis en
gloire sanz fin ; venez-vous-en, bienheureux ,
et vous vivrez toujours sans mourir. C'est un
lieu très-délectable. Venez-vous-en, etc.

LE GEOLIER.

Maintenant je sais bien que vous ne pré-
cherez jamais en aucun lieu une nouvelle
loi. Il m'est avis que chacun dort bien tran-
quille.

NOTRE-DAME.

Allons vite, mes amis ! sans plus causer,
prenez ces ames et ne vous tenez plus ici ;
mais j'ordonne que chacun se mette en route
pour nous en retourner par le chemin que
nous avons suivi pour venir ici.

DEUXIÈME ANGE.

Dame des cieux, dame des hommes, fon-
taine de miséricorde, chacun de nous con-
sent à faire votre volonté.

PREMIER ANGE.

C'est vrai. Mon doulx ami, continuons
notre chant jusqu'à ce qu'il soit fini.

Rondeau.

Et vous vivrez toujours sans mourir. C'est
un lieu très-délectable. Venez-vous-en, etc.

L'EMPEREUR.

Seigneurs, écoutez : d'où vient ce chant
mélodieux ? jamais de ma vie je n'en ouïs
de pareil.

LE CHEVALIER.

Mon cœur en a ressenti un vif plaisir ;
mais d'où cela vient-il ? je m'en émerveille
fort, car de mes yeux je ne puis voir per-
sonne qui chante aussi mélodieusement. A
leur chant, il semble qu'ils soient près de
nous.

VALENTIN.

Empereur, saches, sanz doubter,
Ce chant que tu à tes oreilles
As oy, c'est (ne t'en merveilles)
La douce mere au roy Jhesu
Et ces anges qui sont venu
Querre les ames de ces corps
Qui par toy gisent ileuc mors,
Qu'avec Jhesu-Crist en emportent ;
Et en les portant, les deportent,
Comme oy as.

L'EMPEREUR.

Comment ? ne te tairas-tu pas
De ton Jhesu-Crist devant moy ?
Vez ci que j'ordene de toy :
Ou tu noz diex aoureras,
Ou par divers tourmens mourras,
Je te promet.

VALENTIN.

En Jhesu-Crist du tout me met
Si que ne me peuz tourmenter,
De ceci te vueil-je enorter ;
Car pour paine que me saroies
Faire, surmonter ne pourroies
La grant joie que j'en aray ;
Mais une chose te diray :
Se tes faulx ydoles et vains,
Qui touz sont de dyables plains,
Relenquissiez et lessassez,
Et Dieu le vray seul aourassez,
Tu, qui es triste et en destresce,
Trouvasses joie sanz tristesse,
Repos sanz labour permanable,
Et regne sanz fin perdurable.
Je te di voir.

L'EMPEREUR.

A ton dit peut-on bien savoir
Que tu es plain de l'anemi.
— Or tost, seigneurs ! tost, là en my
Celle place le despoulliez.
Quant tout nu sera, le vueilliez
Lier estant à celle estache ;
Et puis le batez tant que tache
N'ait sur son corps blanche ne vert,
Mais que tout soit de sanc couvert
Pour son chasti.

LE PREMIER SERGENT.

Si com de dit l'avez basti,

VALENTIN.

Empereur, sache, à n'en pas douter, que
ce chant que tu as oui de tes oreilles, c'est
(ne t'en émerveille pas) celui de la douce
mère du roi Jésus et de ses anges qui sont
venus chercher les ames de ces corps, les-
quels, mis à mort par toi, sont étendus ici ;
ils les emportent vers Jésus-Christ, et en le
emportant, ils leur font fête, comme tu as
oui.

L'EMPEREUR.

Comment ? ne te tairas-tu pas devant moi
au sujet de ton Jésus-Christ ? Voici ce que
j'ordonne de toi : ou tu adoreras nos dieux,
ou tu mourras par divers tourmens, je te
promets.

VALENTIN.

Je me mets entièrement en Jésus-Christ,
en sorte que tu ne peux me tourmenter, je
dois te l'apprendre ; car quelque peine que
tu me fasses subir, tu ne pourrais surmon-
ter la grande joie que je ressentirai ; mais
je te dirai une chose : si tu abandonnais et
laissais tes idoles fausses et vaines, qui tou-
tes sont pleines du démon, et que tu adoras-
ses seulement le vrai Dieu, toi, qui es triste et
dans la détresse, tu trouverais une joie sans
mélange, un repos durable sans peine, et un
règne éternel et sans fin. Je te dis la vérité.

L'EMPEREUR.

A tes paroles on peut bien voir que tu es
possédé du démon. — Allons, vite, seigneurs !
vite, dépouillez-le au milieu de cette place.
Quand il sera tout nu, veuillez le lier debout
à ce poteau ; et puis battez-le tant qu'il n'y
ait sur son corps tache ni blanche ni verte,
mais qu'il soit couvert de sang pour son châ-
timent.

LE PREMIER SERGENT.

Mon cher seigneur, il sera fait comme

Mon chier seigneur, vous sera fait.
— Sà, maistre ! despoullier de fait
Yci vous fault.

(Cy met-on la table devant l'empereur pour mengier.)

VALENTIN.

Volentiers, seigneurs, sanz deffault.
Sui-je à vostre vueil ? que vous semble ?
Ne doubtez pas que de vous m'emble :
N'est pas m'entente.

LE JOLIER.

Lier le vous vueil, sanz attente,
En la maniere qu'ay apprise.
Est-il lié de bonne guise ?
Dites-le-moy.

LE ij^e. SERGENT.

Oïl. Or çà ! vez ci de quoy
Il sera batuz, comme fol,
Dès les rains aval jusqu'au col.
Avant ! chacun la seue prengne,
Et de bien ferir ne s'espargne
Sur ce dur dos.

PREMIER SERGENT.

Se sa char estoit toute d'os,
S'en feray-je saillir le sanc.
Je le vueil battre sur le flanc
Premierement.

.ij^e. SERGENT.

Et je sur cestui, tellement
Qu'il y parra.

LE JOLIER.

Je seray le tiers qui ferra
Au long du corps.

VALENTIN.

Veuillez entendre à mes recors,
Entre vous qui me regardez :
Pour Dieu vous pri ne vous tardez
De croire en celui qui me garde,
Qui tout voit et partout regarde,
Qui le monde de nient crea,
Et par sa mort nous recrea,
Qui daigna d'une vierge naistre
Et à nostre semblance mettre
Pour rachater l'umain lignage
Que Sathan tenoit en servage ;
Qui de nous ot tant cure et soing,
Combien qu'il n'ait de nous besoing,
Que pour nous en croiz mort pendi,
Dont vie par ce nous rendi.
Congnoissiez-le donc, congnoissiez,

vous l'avez dit. — Allons, maistre ! il faut ici
vous dépouiller en entier.

(Ici on met la table devant l'empereur pour manger.)

VALENTIN.

Volontiers, seigneurs, sans y manquer.
Suis-je comme vous voulez ? que vous en
semble ? Ne craignez pas que je m'échappe
de vos mains : ce n'est pas mon intention.

LE GEÔLIER.

Je veux, sans retard, vous le lier de la
manière que j'ai apprise. Est-il solidement
attaché ? dites-le-moi.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Oui. Allons ! voici de quoi le battre,
comme un fou qu'il est, depuis le bas des
reins jusqu'au cou. En avant ! que chacun
prenne sa verge, et ne manque pas de bien
frapper sur ce robuste dos.

LE PREMIER SERGENT.

Quand même sa chair serait entièrement
d'os, j'en ferais jaillir le sang. Je veux d'a-
bord le battre sur le flanc.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Et moi sur celui-ci, tellement qu'il y pa-
raltra.

LE GEÔLIER.

Je serai le troisième qui frapperai le long
du corps.

VALENTIN.

Vous qui me regardez, veuillez prêter at-
tention à mes paroles : ne tardez pas, je vous
en prie, pour (l'amour de) Dieu, à croire en ce-
lui qui me garde, qui voit tout et regarde par-
tout, qui créa le monde, et qui par sa mort
nous créa de nouveau, qui daigna naître d'une
vierge et se mettre à notre image pour rache-
ter le genre humain que Satan retenait dans
la servitude ; qui eut tant de soin et de souci
de nous, bien qu'il n'en ait pas besoin, que
pour nous il mourut suspendu à la croix, et
par là nous rendit la vie. Reconnaissiez-le
donc, reconnaissez-le, et délaïssez vos ido-
les trompeuses qui ne sont pas des dieux,
mais des démons ; ne les ayez pas pour agréa-
bles, servez seulement le vrai Dieu pour le-

En qui nul ne sret conseil mettre :
 Dont, par noz diex ! c'est grant damage.
 Vous vueil descoverir mon courage.
 En Nervie, dont je sui nez,
 A un homme (ceci tenez
 Pour verité et pour certain)
 Qui est de si grant sainté plain
 Et si juste sanz touz pechiez,
 Qu'il n'est grief mal dont entechiez
 Soit homme ou femme, si le voit,
 Que tout gari ne l'en renvoit ;
 Et ce a-il fait à trop de gent,
 Sanz prendre salaire n'argent.
 Si faites, sire, vostre filz
 A lui mener, et je sui fis,
 Quant le saint homme le verra,
 Tout gari l'en renvoiera
 Et assez brief.

CHATON.

Josias, son mal est si grief
 Qu'il ne le pourroit endurer.
 Penses-tu qu'il doie durer
 Encore en vie ?

PREMIER ESCOLIER.

Maistre, de ce ne doutez mie ;
 Je scé bien qu'il vit voirement,
 Se puis .ij. jours tant seulement
 N'est trespassez.

DORECH, second escolier.

Maistre, riches estes assez ;
 Je vous diray que je feroie :
 Un jouu li envoieroie
 Riche et bel en li suppliant
 Qu'il daignast tant vous suppliant,
 Qu'il lui pléust a ci venir.
 S'il tent au joyau retenir,
 Il venra ci, je n'en doubt point ;
 Ou escripra de point en point
 Comment pour santé recouvrer
 Fauldra sur vostre filz ouvrer ;
 N'en doutez, maistre.

JOSEPHUS, tiers escolier.

Dorech a dit ce qui peut estre
 Et doit par raison avenir :
 Ou vous le verrez ci venir,
 Ou le don ne recevra pas.
 Envoyez-y isael-le-pas :
 Ce sera sens.

CHATON.

Seigneurs, à vostre dit m'assens :

sonne ne sait comment traiter : ce qui, par
 nos dieux ! est grand dommage. Je veux vous
 decouvrir ma pensée. Dans la Nervie, où je
 suis né, il y a un homme (tenez ceci pour
 vrai et certain) qui est plein de si grande
 sainteté, si juste et si pur de tout péché,
 qu'il n'est homme ni femme affligés de maux
 cruels qu'il ne renvoie guéris, s'ils se pré-
 sentent à lui. Il en a agi ainsi envers un grand
 nombre de personnes, sans prendre ni sa-
 laire ni argent. Sire, faites donc mener votre
 fils auprès de lui, et je suis convaincu que,
 quand le saint homme le verra, il le ren-
 verra bientôt radicalement guéri.

CATON.

Josias, son mal est si violent qu'il ne pour-
 rait supporter le voyage. Penses-tu qu'il
 doive vivre encore ?

PREMIER ÉCOLIER.

Maître, n'en doutez pas ; en vérité, je sais
 bien qu'il vit, à moins qu'il ne soit trépassé
 seulement depuis deux jours.

DORECH, second écolier.

Maître, vous êtes assez riche ; je vous di-
 rai ce que je ferais (à votre place) : je lui en-
 verrais un beau et riche joyau en le suppliant
 qu'il voulût bien venir ici. S'il tient à garder
 le joyau, il viendra ici, je n'en fais aucun
 doute ; ou il écrira de point en point ce qu'il
 faut faire à votre fils pour lui rendre la santé ;
 maître, n'en doutez pas.

JOSEPH, troisième écolier.

Dorech a dit ce qu'il en peut être et ce
 qui doit naturellement arriver : ou vous le
 verrez venir ici, ou il ne recevra pas le pré-
 sent. Envoyez-y donc tout de suite : vous
 agirez sagement.

CATON.

Seigneurs, je m'en rapporte à ce que

Quérir me fault un homme sage
Qui sache faire ce message
Et biau parler.

BUZI, quart escolier.

Maistre, je m'i offre à aler
Voulentiers et améement,
Se ne povez miex vraiment;
Je vous dy voir.

LE QUINT ESCOLIER.

Maistre, je vous fas assavoir
Que, s'il vous plaist, de bon courage
Je feray pour vous ce voiage
Très voulentiers.

CHATON.

Vostre merci, mes escoliers,
Quant à ce pour moy vous offrez;
Ore un petit ci vous souffrez,
Et je revien à vous en l'eure,
Sanz goute faire de demeure.
— Mes bons amis, ça, vez-me cy!
Tenez ce sac de florins-cy
Et ce joiau, qu'est bel et gent,
Et si vous pri que diligent
Soiez vous deux d'aler le querre
Et de li doucement requerre
Qu'il lui plaise à ce labourer
Que mon filz viengne ci curer;
Et que, s'il veult en ce país
Venir, ne soit point esbahis:
Il ara robes et avoir
Assez; et pour li esmouvoir,
Tout ceci li presenterez,
Si tost comme à lui parlerez
Et de par moy.

LE QUART ESCOLIER.

Maistre, je vous jur par la loy
Que je tien, et par touz noz diex,
J'en feray mon povoir au miex
Que je pourray.

LE QUINT ESCOLIER.

Et je vraiment si feray;
Mais puisque ferons ce message,
Josias, or nous faites sage
Comment a ce preudomme nom
A qui portés si grant renom
Et si grant los.

JOSIAS, premier escolier.

Valentin, seigneurs. Je vous es

vous me dites : il faut que je cherche un
homme sage qui sache faire cette commis-
sion et bien parler.

BUZI, quatrième escolier.

Maître, je m'offre à y aller de bon cœur
et par amour pour vous, si vous ne pouvez
trouver mieux; je vous dis vrai.

LE CINQUIÈME ESCOLIER.

Maître, je vous fais savoir que, s'il vous
plaît, je ferai de bon cœur et très-volentiers
ce voyage pour vous.

CATON.

Je vous remercie, mes escoliers, de l'offre
que vous me faites; maintenant attendez-
moi un peu ici, et je reviens à vous sur
l'heure, sans le moindre retard. — Mes bons
amis, me voici! Tenez ce sac de florins et
ce joyau, qui est bel et riche, et je vous prie
de mettre tous les deux de la diligence à l'al-
ler chercher. Vous le requerrerez doucement
qu'il lui plaise de prendre la peine de venir
ici guérir mon fils; et (vous lui direz) que,
s'il veut venir en ce pays, il ne doit point
être embarrassé: il aura robes et avoir en
abondance; et pour le déterminer, vous lui
présenterez tout ceci de ma part, ainsi
que vous lui parlerez.

LE QUATRIÈME ESCOLIER.

Maître, je vous jure par la loi que je
tiens, et par tous nos dieux, que je ferai
ce que je pourrai le mieux possible.

LE CINQUIÈME ESCOLIER.

En vérité, je ferai de même; mais puis-
que nous avons à faire ce message, Josias,
faites-nous maintenant savoir comment a
nom ce prud'homme que vous vantez et
louez tant.

JOSIAS, premier escolier.

Valentin, seigneurs. J'ose bien dire que,

Où il ara plus séur estre.
 Pensez de vous à voie mettre
 Touz trois. Or tost ! convoiez-moy :
 Au chastel c'on dit Bel-le-Voy
 Vueil droit aler.

ij. SERGENT.

Alons, sire, sanz plus parler,
 Puisqu'il vous haite.

LE JOLIER.

Valentin, il fault que la teste
 Te cope sanz plus de respit,
 Se ton Dieu du tout en despit
 N'as pour noz diex.

VALENTIN.

Je te di que j'aime trop miex
 Que la me copes sanz demeure;
 Mais donnes-moy un petit d'eure
 (Je ne te vueil plus demander)
 Que je puisse recommander
 M'ame à mon Dieu.

LE JOLIER.

Delivre t'en ci en ce lieu
 Tost et ysnel.

DIEU.

Sus, Michiel, et toy, Gabriel
 Alez-vous-ent là jus en terre
 L'ame de mon bon ami querre,
 C'on veult decoler pour m'amour.
 Je vueil qu'en gloire son demour
 Ait sanz fenir.

GABRIEL.

Sire, sanz nous plus ci tenir,
 Nous y alons.

LE JOLIER.

D'ainsi comme es à genoillons
 Ne quier que te lieves jamais,
 Ne plus n'attenderay hui mais.
 Tu as assez ton Dieu prié,
 Et si m'as assez detrié,
 Estens le col, besse la teste,
 Et pleures, se veulx, ou faiz feste :
 Tu ne m'en feras ja engaigne*.
 Tien, chevalier soies en gaigne :
 De moy as éu la colée.

reté. Pensez à vous mettre tous trois en
 route. Allons vite ! accompagnez-moi : je
 veux aller droit au château qu'on appelle
 Bel-le-Voy.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Allons, sire, sanz plus de paroles, puisque
 tel est votre plaisir.

LE GEÔLIER.

Valentin, il faut que je te coupe la tête
 sanz plus de répit, si tu ne renies entière-
 ment ton Dieu pour les nôtres.

VALENTIN.

Je te dis que j'aime bien mieux que tu me
 la coupes sanz retard ; mais donne-moi un
 peu de temps (je ne veux te demander rien
 de plus) pour que je puisse recommander
 mon ame à mon Dieu.

LE GEÔLIER.

Allons ! dépêche-toi vite ici, en ce lieu
 même.

DIEU.

Allons, Michel, et toi, Gabriel ! allez-
 vous-en là-bas sur la terre chercher l'ame
 de mon bon ami, qu'on veut decoller parce
 qu'il m'aime. Je veux qu'elle ait éternelle-
 ment son séjour dans la gloire.

GABRIEL.

Sire, sanz plus nous tenir ici, nous y al-
 ons.

LE GEÔLIER.

Maintenant que tu es à genoux, n'es-
 père point te relever jamais, et je n'at-
 tendrai pas aujourd'hui davantage. Tu as
 assez prié ton Dieu, et tu m'as suffisam-
 ment retardé, étends le cou, baisse la tête,
 et pleure, si tu veux, ou sois dans la joie : tu
 ne me causeras aucune peine. Tiens, sois
 chevalier *en gaigne* : tu as eu de moi la co-
 lée*. Je veux mettre mon épée en lieu sûr.
 Mahomet, hélas ! où me suis-je mis ? autour
 de moi je ne vois que diables bideux qui,
 sans me faire fête, m'ont déjà saisi pour
 m'emporter dans un lieu de terribles tour-
 mens.

* Coup d'épée sur le cou.

* Voyez, sur ce mot, ci-devant page 101, note **.
 Les passages qui y sont rapportés l'on peut join-
 re le suivant :

Tant soit Karles osez c'on le truaist et ataigne,
 Si prouvenes vengence de l'onte et de l'aigne.

(*La Chanson des Saxons*, t. I, p. 62, couplet xxxvi.)

Je vueil en sauf mettre m'espée.
 Mahon, las ! où me suis-je mis ?
 Entour moy ne voy qu'enemis
 Ilideux qui, sanz moy deporter,
 M'ont jà saisi pour emporter
 En grief tourment.

ij°. DYABLE.

Nous te donrons assez briefment
 Pour touz jours un novel hostel.
 — Sathan, compains, il n'y a el,
 Ne m'en chaut s'il est clerc ou lay,
 Emportons-le tost, sanz delay,
 Avec son maistre.

PREMIER DYABLE.

Ensemble les fera bon mettre ;
 Aussi sont-il d'une convine.
 — Avant ! avec moy t'achemine
 Ysnellement.

LE QUINT ESCOLIER.

Buzi, or veons-nous comment
 Dieu veult ce saint homme vengier.
 Je lo, sanz plus yci songier,
 Que nous deux l'emportons bonne erre,
 Et si le ferons mettre en terre
 Comme crestien.

LE iiij°. ESCOLIER.

Certainement, il me plaist bien.
 Or sus ! ne m'en chaut qui nous voie,
 Alons-nous-ent par ceste voie
 Droit en maison.

ij°. ANGE.

Gabriel, sanz arrestoison,
 Ceste sainte ame ès cieulx portons,
 Et en portant nous deportons
 A chanter ce doulx chant-cy :

*Ordines angelici,
 Cives apostolici
 Et martires, lettate
 Ab isto qui felici
 Sorte nomen amici
 Dei cepit ; cantate.*

EXPLICIT.

LE DEUXIÈME DIABLE.

Nous te donnerons bientôt pour toujours
 un nouveau logis. — Satan, mon compa-
 gnon, il n'y a pas à dire, il m'est égal qu'il
 soit clerc ou laïque, emportons-le vite, sans
 délai, avec son maître.

LE PREMIER DIABLE.

Il fera bon de les mettre ensemble ; aussi
 bien sont-ils d'une même clique. — En
 avant ! mets-toi en route sur-le-champ avec
 moi.

LE CINQUIÈME ÉCOLIER.

Buzi, à cette heure nous voyons comment
 Dieu veut venger ce saint homme. Je suis
 d'avis, sans plus rêver ici, que tous deux
 nous l'emportons bien vite, et nous le fe-
 rons mettre en terre comme chrétien.

LE QUATRIÈME ÉCOLIER.

Certes, cela me plaît fort. Allons ! peu
 m'importe qui nous voie, allons-nous-en
 tout droit par ce chemin au logis.

LE DEUXIÈME ANGE.

Gabriel, sans tarder, portons aux cieus
 cette sainte ame, et en la portant amusons-
 nous à chanter ce doux chant : *Légions d'an-
 ges, citoyens apostoliques et martyrs, réjouis-
 sez-vous de celui-ci qui par un heureux sort a
 pris le nom d'ami de Dieu ; chantez.*

FIN.

UN MIRACLE DE NOSTRE-DAME,

COMMENT ELLE GARDA UNE FEMME D'ESTRE ARSE.

NOTICE.

Nous n'avons presque rien à dire sur la pièce suivante, sinon que nous l'avons tirée du manuscrit de la Bibliothèque du Roi n° 7208. 4. B, où elle commence au folio 39 recto. Elle se termine au fol. 50 verso, col. 2, par deux serventois en l'honneur de la sainte Vierge.

Nous n'avons pu découvrir dans quel ouvrage antérieur l'auteur anonyme de ce Miracle a trouvé le sujet qu'il a mis en action ; quoi qu'il en soit, ce drame nous semble intéressant par les détails qu'il contient sur les mœurs populaires en France au xiv^e siècle.

F. M.

UN MIRACLE DE NOSTRE-DAME.

NOMS DES PERSONNAGES.

GUILLAUME.
GUILBOUR.
LA FILLE.
AUBERI, ou AUBIN.
ROBERT, premier voisin.
GAUTHIER, 1^{er} voisin.
LE COMPERE.
MANDOT, ou MONDOT, premier soieur.

SENESTRE, 1^{er} soieur.
AUBERI, premier sergent.
GOBIN, 1^{er} sergent.
LE BAILLIF.
LE PORTEUR.
LE FRERE.
LE COUSIN.
COCHET, le bourel.
DIEU.

NOSTRE-DAME.
GABRIEL.
MICHEL.
LE PREMIER POVRE.
1^{er} POVRE.
2^e POVRE.
SAINT JEHAN.
LA PREMIERE NONNE.
1^{re} NONNE.

Cy commence un Miracle de Nostre-Dame, comment elle garda une femme d'estre arse.

GUILLAUME.

Guibour, dire vous vueil m'entente :
Je m'en vois, sanz plus faire attente,
Aux champs visiter mes gaignages,
Afin que d'ouvriers, comme sages,
Soie pourvéz sanz faillir,

Ici commence un Miracle de Notre-Dame, comment elle préserva une femme d'être brûlée.

GUILLAUME.

Guibour, je veux vous faire part de mes intentions : je vais, sans plus tarder, aux champs visiter mes récoltes, afin que, quand il me les faudra cueillir, je sois sans faute pourvu d'ouvriers, comme un homme

Quant il les me faudra cueillir.
Je scé bien faire les m'estuet
Soier, et demourer ne peut
Mie grapment.

GUIBOUR.

Sire, il me plaist bien, vraiment;
Je ne vous vueil desdire en rien,
Je tien que le dites pour bien,
Si m'i ottroy.

LA FILLE.

E! mon chier pere, je vous proÿ
Qu'avec vous voise sanz debat,
Si prendray un petit d'esbat:
Piece a que de ceens n'yssi,
Et compagnie avoir aussi
Meilleur ne puis.

GUILLAUME.

Fille, il me plaist: venez-ent, puis
Qu'ainsi vous haitte.

LA FILLE.

Alons! sire, vez me ci preste.
— Ma mere, adieu.

GUIBOUR.

Or, vous gardez d'aler en lieu
Où il n'ait bien séure voie.
— Certes, ta femme a moult grant joye
D'aler avec son pere, Aubin.
Biau filz, je te pri de cuer fin
Qu'avec moy jusqu'au moustier viegues,
Et que compagnie me tiengnes
Tant que g'i soie.

AUBRI.

Se de ce refus vous faisoie,
Ne mo tenroie pas pour sage.
Ma dame, alons: de lié courage
Vueil va gré faire.

GUIBOUR.

Alons; mais que lieu, sanz meffaire,
Près du sermonneur puisse avoir,
Je seray bien aise, pour voir.
Avançons-nous.

PREMIER VOISIN.

E! gardez, Gautier; veez-vous
La mairesse aler et son gendre?
Pour certain l'en me fait entendre
Qu'il sont tout un.

ij. VOISIN.

C'est un proverbe tout commun

sage. Je sais bien qu'il faut que je le
scier, et cela ne peut grandement te

GUIBOUR.

Sire, cela me plait bien, en vérité;
veux vous contrarier en rien, je tie
vous le dites pour le bien, et j'y con

LA FILLE.

Eh! mon cher père, je vous en pri
menez-moi avec vous sans difficu
prendrai un peu de distraction: il y a
temps que je ne sortis d'ici, et je m
avoir meilleure compagnie.

GUILLAUME.

Fille, je le veux bien: venez-vo
puisque cela vous plait ainsi.

LA FILLE.

Allons! sire, me voici prête. — Adieu
mère.

GUIBOUR.

Gardez-vous d'aller dans un lieu
chemin ne soit pas bien sûr. — Certes
femme éprouve une grande joie d'aller
son père, Aubin. Mon fils, je te prie de
mon cœur de venir avec moi jusqu'à l'é
et de me tenir compagnie tant que j'y

AUBIN.

Si je vous le refusais, je ne me tien
pas pour sage. Ma dame, allons! c'est
joie que je veux faire votre volonté.

GUIBOUR.

Marchons; pourvu que je puisse
sans mal faire, une place près du pr
teur, je serai bien aise, en vérité.
çons-nous.

PREMIER VOISIN.

Eh! regardez, Gautier; voyez-vo
femme du maire aller avec son gendre
me donne pour certain qu'ils ne sont

DEUXIEME VOISIN.

C'est le bruit public qu'il en use

Par ce que tu leur prescheras,
Et maint convertir en verras
A Dieu qui ci endroit m'envoie,
Si que sanz delay meet te à voie;
Dieu le te mande. Je m'en vois.
— Chantez, seigneurs, à haute voiz
De ci partans.

GABRIEL.

Dame, nous ferons sanz contens
Ce qui vous plaira, sanz nul fi.

Rondel.

Nous savons bien qu'il est ainsi,
Ne nulz n'en doit estre doubtant;
Car vous poez trop plus que tant,
Dame, par qui, etc.

LE QUINT ESCOLIER.

Je ne scé se pour mal content
Se tenra de nous Valentin,
Compains, je vous pri de cuer fin,
Alons savoir sa volenté;
Je doubte que n'avons demouré
Trop longuement.

LE III^e. ESCOLIER.

Salons vers li donques briefment,
Sanz plus de plait.

VALENTIN.

Père des cieulx, puisqu'il vous plait
Que j'emprenne cestui voiage,
Je le feray de lié courage;
Et m'i repete estre tenuz,
Les messagiers à moy venüz
Que vois attendre.

LE QUINT ESCOLIER.

Sire, plaise-vous à nous rendre
Response lequel vous ferez:
Ou s'à Rome avec nous venrez,
Ou se sanz vous nous en irons,
Et a nostre ami porterons
Chose qui vaille.

VALENTIN.

Seigneurs, je yray, comment qu'il aille;
N'en doutez point.

LE QUART ESCOLIER.

Or, seroit donc de mouvoir point,
S'il vous agréé.

VALENTIN.

Oïl, sanz plus de demourée
Alons-nous-ent touz .iiij. ensemble.
C'est bien a faire, ce me semble
Selon mon sens.

m'envoie ici: ainsi mets-toi en route tout
de suite; Dieu te le commande. Je m'en vais.
— Seigneurs, chantez à haute voiz en par-
tant d'ici.

GABRIEL.

Dame, nous ferons volontiers ce qui vous
plaira, sans répugnance aucune.

Rondel.

Nous savons bien qu'il en est ainsi, et per-
sonne n'en doit douter; car votre puissance
est grande, Dame, par qui, etc.

LE CINQUIÈME ÉCOLIER.

Je ne sais si Valentin se tiendra pour peu
satisfait de nous. Compagnons, je vous en
prie de tout mon cœur, allons savoir sa vo-
lonté; je redoute que nous n'ayons tardé
trop long-temps.

LE QUATRIÈME ÉCOLIER.

Allons donc promptement vers lui, sans
plus de débats.

VALENTIN.

Père des cieulx, puisqu'il vous plait que
j'entreprenne ce voyage, je le serai de bon
cœur; et je m'y regarde comme obligé, de-
puis qu'il est venu à moi des messagers
que je vais attendre.

LE CINQUIÈME ÉCOLIER.

Sire, veuillez nous rendre réponse sur ce
que vous ferez: (dites-nous) si vous viendrez
à Rome avec nous, ou si nous nous en re-
tournerons sans vous, et rapporterons à notre
ami un remède puissant.

VALENTIN.

Seigneurs, je m'y rendrai, quoi qu'il ad-
vienne; n'en doutez point.

LE QUATRIÈME ÉCOLIER.

Alors, si cela vous est agreable, il seroit
bien temps de partir.

VALENTIN.

Oui, sans plus de retard allons-nous-en
tous les trois ensemble. C'est ce qu'il y a de
mieux a faire, ce me semble.

Et des cieulx avoir l'eritage,
Que moult desir.

LE COMPÈRE.

Commere, Dieu par son plaisir
Bon jour vous doint !

GUIBOUR.

Biau compere, et il vous pardoint
Voz meffaiz et à moy les miens !
Que fait ma commere ? je tiens
Que bien le fait.

LE COMPÈRE.

La Dieu mercy ! voirement fait.
Et vous, commere ?

GUIBOUR.

Bien. Je me lo de Dieu, compere ;
Car fait nous a grace moult grant
De ce qu'à un si bon enfant
Avons nostre fille donnée,
Qu'estre ne povoit assenée
Miex, ce m'est vis.

LE COMPÈRE.

Commere, je suis trop envis
En lieu où j'oe diffamer
Personne que j'ains ne blasmer,
Qu'à mon pover ne l'en deffende
Et que pour son honneur ne tende
L'en faire sage.

GUIBOUR.

Pourquoy dites-vous ce langage ?
Dites, compere.

LE COMPÈRE.

Je le vous diray, ma commere.
L'en dit par toute ceste ville
Que aussi comme avec vostre fille
Vostre gendre avec vous s'esbat
Et gist, quant li plaist, sanz debat,
Et que c'est de vous deux tout un :
Ainsi le dit-on en commun,
Et que pour nient n'est pas si cointe,
Car il est de la mere acointe
Et de la fille.

GUIBOUR.

E, lasse ! cuert aval la ville
Telle renommée de moy ?
Par celle foy que je vous doy
Compere, onques ne l'espousay.
Qui l'a mis avant je ne say ;
Mais il a fait pechié mortel.
Jà Dieu ne vueille qu'en fait tel
Soie reprise !

LE COMPÈRE.

Commere, qu'il plaise a Dieu de vou
ner un bon jour !

GUIBOUR.

Beau compere, et qu'il vous pardont
mélait et à moi les miens ! Comment se
ma commere ? je pense qu'elle va bie

LE COMPÈRE.

Oui vraiment, Dieu merci ! Et vous
mère ?

GUIBOUR.

Bien. Je me loue de Dieu, compere ;
nous a fait une bien grande grâce, en
inspirant de donner notre fille à un
enfant. Il m'est avis qu'elle ne pouvait
ver mieux.

LE COMPÈRE.

Commere, je suis trop mal à mon aise
un lieu où j'entends diffamer ou blâmer
personne que j'aime ; je la défends de
mes forces, et j'avise au moyen de l'en
mer pour son honneur.

GUIBOUR.

Pourquoi tenez-vous ce langage ?
compere.

LE COMPÈRE.

Ma commere, je vous le dirai. L'ont
par toute cette ville que votre gendre
ses ébats et couche avec vous comme
votre fille, quand cela lui plaist, et sanz
culté, et que tous deux vous ne faites qu
ainsi parle-t-on communément, et
ajoute) que ce n'est pas pour rien qu
si soigné dans sa mise, car il entretien
merce avec la mère et la fille.

GUIBOUR.

Hélas ! est-ce qu'il court sur mon co
un tel bruit par la ville ? Compere, par
que je vous dois ! jamais je ne l'épous
ne sais qui a mis ce bruit en circula
mais il a commis un péché mortel. A
ne plaise que je sois jamais accusé
méfait pareil.

Maistre ; et si tost que le verray,
Sachiez, je le vous mousterray
A vene d'oeil.

CHATON.

Vien, diz ; va devant, je le vueil
Et le me moustre.

LE QUART ESCOLIER.

Volentiers. Veez-vous la oultre
Mon compaignon qui çà s'en vient ?
Cel homme qui par la main tient,
C'est il, sanz double.

CHATON.

Ma pensée ennuit sara toute.
— Chier sire, honneur et longue vie
Et bonne aussi sanz male envie
Vous soit donnée !

VALENTIN.

Et à vous bonne destinée,
Sire ; et, s'il vous plaist, m'enortez
Qui estes, vous qui me portez
Tel reverence.

CHATON.

Jà ne vous en feray scilence,
Puisque le m'avez demandé :
Chaton sui qui vous ay mandé ;
Et puisqu'estes pour moy venuz,
A vous honorer sui tenuz,
Et si est droiture et raison.
Alons-m'en, alons en maison :
La bonne chiere vous feray,
La ma volenté vous diray
Toute enterine.

VALENTIN.

Et giray de volenté fine
Pour entendre vostre propos
Et pour prendre un po de repos,
Car de loing vien.

CHATON.

Sire, puisque ceens vous tien
Et qu'estes hors de vostre terre,
Vez ci que je vous vueil requerre :
Qu'il vous plaise prendre et avoir
La moitié de tout mon avoir,
Tout en argent come en joiaux,
En rentes, en draps, en chevaux ;
Je les vous offre bonnement,
Et qu'il vous plaise seulement
Mon enfant guerir à delivre
Du mal qui tant douleur li livre
Jà a long-temps.

et sitôt que je le verrai, sachez que ie vous
le montrerai à vue d'oeil.

CATON.

Allons, va devant, je le veux ; et montre-
le-moi.

LE QUATRIÈME ÉCOLIER.

Volentiers. Voyez-vous là-bas mon com-
pagnon qui vient ici ? Cet homme qu'il tient
par la main, c'est lui, sans aucun doute.

CATON.

Il saura aujourd'hui toute ma pensée. —
Cher sire, je vous souhaite honneur et vie
bonne et longue, qui ne soit jamais troublée
par l'envie.

VALENTIN.

Et à vous bonne destinée, sire ; et s'il vous
plaît, faites-moi savoir qui vous êtes, vous
qui me rendez de tels hommages.

CATON.

Puisque vous me l'avez demandé, je ne
vous le cacherai pas : je suis Caton qui vous
ai prié de venir ; et puisque vous êtes venu
pour moi, je suis tenu de vous honorer, et
c'est justice et raison. Allons-nous-en, en-
trons au logis : là je vous ferai fête, là je vous
dirai tout ce que je veux (vous dire).

VALENTIN.

Eh bien ! je m'y rendrai de bon cœur
pour vous entendre et pour prendre un peu
de repos, car je viens de loin.

CATON.

Sire, puisque je vous tiens ici et que vous
êtes hors de votre pays, voici ce dont je veux
vous requérir : prenez, je vous prie, la moi-
tié de tout mon avoir, tant en argent qu'en
bijoux, en rentes, en étoffes, en chevaux ;
je vous les offre de bon cœur, veuillez sen-
lement guérir promptement mon fils du mal
qui le fait tant souffrir depuis long-temps.

ij^e. SOIEUR.

ay! dame, il nous plaira bien.
Qu'avez à faire?

GUIBOUR.

Que vous die mon affaire,
S'il que sur sains me jurez
Comme nul vous ne direz
Mme ce que vous diray;
Sis je vous deviseray
Quelle est m'entente.

LE ij^e SOIEUR.

Est de moy, sanz plus d'attente,
Is jur que vostre secré,
, ce n'est de vostre gré,
Iul ne sara.

PREMIER SOIEUR.

si par moy jà ne fera,
, je vous en asséur.
us dites en bon éur
Vostre plaisir.

GUIBOUR.

eurs, ve ci tout mon desir:
homme me soit à mort mis,
ien que soit de mes amis,
ous deux; et prenez du mien
ment, je le vouray bien.
s sanz cause diffamée
et en queurt renommée:
triste et dolent ai le cuer,
que ne le puis à nul fuer
ous dire à droit.

ij^e SOIEUR.

, dame, soit tort ou droit,
ous deux! o, livrés, livrez!
iz poins sera delivrez,
à n'i faudra.

PREMIER SOIEUR.

; mais il nous convendra
s avoir d'aviser comment
ous faire celéement
este besongne.

GUIBOUR.

ous diray sans eslongue:
us metray en mon cellier;
penseray d'assembler
besongne et tant seray
usques là l'envoyeray
que pour querre du vin.
t le tenrez, mettez-le à fin
li faire plaie ne sanc

DEUXIÈME MOISSONNEUR.

Par (ma) foi! dame, cela nous plaît bien.
Qu'avez-vous à faire?

GUIBOUR.

Avant que je vous dise mon affaire, je
veux que vous me juriez sur des reliques
que vous ne répèterez à homme ni à femme
ce que je vous dirai; et puis je vous expose-
rai quel est mon projet.

LE DEUXIÈME MOISSONNEUR.

Quant à moi, je vous jure, sans plus atten-
dre, que nul ne saura votre secret, dame, si
ce n'est de votre gré.

PREMIER MOISSONNEUR.

Dame, je vous assure aussi que per-
sonne ne le saura par moi. Maintenant
veuillez nous dire ce que vous désirez.

GUIBOUR.

Seigneurs, ce que je désire, c'est que
vous deux vous mettiez à mort un homme,
bien qu'il soit de mes amis; et puisez large-
ment dans ma bourse, je le veux bien. Je
suis sans raison diffamée à cause de lui, et
le bruit en court: ce qui me met au cœur
tant de tristesse et de chagrin que je ne puis
d'aucune manière vous le dire convenable-
ment.

DEUXIÈME MOISSONNEUR.

Dame, dame, (peu nous importe que ce)
soit à tort ou à raison. Allons, nous deux!
oh, livrez, livrez! Il sera expédié en tous
points, il n'échappera pas.

PREMIER MOISSONNEUR.

Oui, vraiment; mais il nous faudra avoir
le temps d'aviser comment nous pourrons
faire en cachette cette besogne.

GUIBOUR.

Je vais vous le dire sans retard: je vous
mettrai en mon cellier; puis je songerai à
arranger si bien les choses et je ferai tant
que je l'enverrai jusque là comme pour cher-
cher du vin. Quand vous le tiendrez, expé-
diez-le de manière à ce qu'on ne voie ni plaie
ni sang à son ventre, à sa tête ou à ses flancs:
étranglez-le.

N'en ventre n'en teste n'en flanc :
Estranglez-lay.

ij^e SOIEUR.

Il vous sera fait sans delay;
Or nous menez en ce celier,
Et puis pensez de besongnier
Au remanent.

GUIBOUR.

Volentiers, seigneurs; or avant!
Venez-vous-ent avecques moy;
Je vous paieray bien, par foy!
Boutez-vous touz deux là-dedens;
Je ne mengeray mais des dens
Si le vous aray envoyé.
— Or est mon fait bien avoïé.
Si venist, je n'ay ceens ame;
Mon mari est hors et sa femme:
Il ne peut estre qu'il ne viengne
Assez tost. Aviengne que aviengne,
Cy l'attendray.

AUBIN.

Cy endroit plus ne me tendray;
Je voi bien que diner approuche.
De ce chapon que orains en broche
Vy mettre, vois mengier ma part.
J'ay plus chier estre y tost que tart,
Et miex me vault.

GUIBOUR.

La malade faire me fault,
Puisque mon gendre va venir;
Le chief enclin me veïl tenir
Et clos les yex.

AUBIN.

Madame, qu'est-ce là? que Diex
Vous doint santé de corps et d'ame!
E gar! avez-vous que bien, dame?
Dites-le-moy.

GUIBOUR.

Je friçonne toute, par foy!
Et sens bien que d'acès sui prise,
Et si sui de soif si esprise
Que ne puis plus, biau filz Aubin.
Je te pri, prens un pot à vin,
Et me va un po de vin querre
En nostre celier; fai bonne erre,
Si buveray.

AUBIN.

Dame, volentiers le feray,
Combien que c'est vostre contraire;

DEUXIÈME MOISSONNEUR.

Cela sera fait sans délai; a cette
menez-nous dans ce cellier, et puis p
au reste.

GUIBOUR.

Volentiers, seigneurs; allons, en s
venez-vous-en avec moi; par (ma) lo
vous paierai bien. Mettez-vous tou
deux là-dedans; je ne mangerai pas q
ne vous l'aie envoyé.— Mon affaire est
tenant en bon train. Qu'il vienne, je n
ame qui vive; mon mari est dehors
que sa femme: il ne peut manquer d
ver bientôt. Advienne que pourra, je
tendrai ici.

AUBIN.

Je ne resterai plus ici; je vois bien
l'heure du diner approche. Je vais m
ma part de ce chapon que je vis met
la broche ce matin. Je préfère y être
tôt que plus tard, et cela me vaut mie

GUIBOUR.

Il me faut faire la malade, puisque
gendre va venir; je veux me tenir la
baissée et les yeux fermés.

AUBIN.

Madame, qu'est-ce que cela? Que
vous donne la santé de l'ame et du co
Eh regardez! n'êtes-vous pas bien, d
dites-le-moi.

GUIBOUR.

Par (ma) foi! je suis toute en frisson
sens bien que je suis prise d'un accès
vre; je suis si altérée que je n'en puis
mon fils Aubin. Je te prie, prends un
vin, et va m'en chercher un peu dans
cellier; dépêche-toi, je veux boire.

AUBIN.

Dame, je le ferai volentiers, bien qu
vous soit contraire; néanmoins, je

Nonpourquant, je vous en vois traire,
Puisqu'il vous haite.

GUIBOUR.

Or va tost. — Ma besogne est faite,
Assez tost delivre en seray.
Or fault penser comment feray
Quant au surplus.

LE PREMIER SOIEUR.

Dame, ne vous dementez plus:
C'est delivré.

GUIBOUR.

Seigneurs, l'avez à mort livré?
Par quelle guise?

ij^e SOIEUR.

N'i avons point fait de faintise,
Dame; par la gorge l'avons
Si estraint que de voir savons
Que tout mort gist.

GUIBOUR.

Bien est, seigneurs, il me souffist;
Mais sanz vous plus ci deporter,
Il le vous convient apporter
Yci, si le despoullérons
Et en son lit le coucherons;
Et puis vostre argent vous donrray,
Et si vous en enverray
Au Dieu plaisir.

ij^e SOIEUR.

Il vous sera de grant desir
Fait tout en l'heure.

PREMIER SOIEUR.

Dame, monstrez-nous sanz demeure
Où vous voulez qu'i soit couchiez;
Par amour, or vos despeschiez
Ains qu'ame viengne.

GUIBOUR.

Pour ce que gaires ne vous tiengne,
Seigneurs, couchiez-le sur ce lit,
Comme s'il dormiat par delit.
C'est bien, il est à mon talent.
Tenez, d'aler ne soiez lent,
Com ne vous truisse.

ij^e SOIEUR.

Non fera l'en tant com je puisse
Sur piez ester.

PREMIER SOIEUR.

Non fera l'en moy, sanz doubter.
Puisqu'argent avons à despendre,
Alons m'en de cy sanz attendre,
Compains Senestre.

vous en tirer, puisque cela vous fait plaisir.

GUIBOUR.

Allons, va vite. — Ma besogne est faite,
j'en serai bientôt débarrassée. Maintenant
il faut penser comment je ferai quant au
surplus.

LE PREMIER MOISSONNEUR.

Dame, ne vous lamentez plus: c'est fini.

GUIBOUR.

Seigneurs, l'avez-vous mis à mort? de
quelle manière?

DEUXIÈME MOISSONNEUR.

Nous n'avons point usé de ruse, dame;
nous l'avons tellement serré par la gorge
que nous savons, à n'en pas douter, qu'il est
étendu mort.

GUIBOUR.

C'est bien, seigneurs, il me suffit; mais
sans plus vous amuser céans, il vous faut
l'apporter ici, nous le dépouillerons et le
coucherons en son lit; et puis je vous don-
nerai votre argent, et je vous enverrai à la
garde de Dieu.

DEUXIÈME MOISSONNEUR.

Nous ferons ce que vous désirez, tout à
l'heure de grand cœur.

PREMIER MOISSONNEUR.

Dame, montrez-nous sanz retard où vous
voulez qu'il soit couché; nous vous en
prions, dépêchez-vous avant que quelqu'un
vienne.

GUIBOUR.

Pour ne pas vous tenir long-temps, sei-
gneurs, couchez-le sur ce lit, comme s'il
dormait par plaisir. C'est bien, il est à mon
gré. Tenez, ne mettez point de lenteur à
vous en aller, afin que l'on ne vous trouve
pas.

DEUXIÈME MOISSONNEUR.

Cela n'arrivera pas tant comme je pourrai
me tenir sur mes pieds.

PREMIER MOISSONNEUR.

Certes, cela ne m'arrivera pas non plus.
Puisque nous avons de l'argent à dépenser,
compagnon Senestre, allons-nous-en d'ici
sans plus attendre.

Ne m'a fait, sanz plus, que touchier
De sa destre main, et vez ci
Que sain sui, la seue mercy,
Comme une pomme.

CHATON.

Disciple du vray Dieu, saint homme,
Comment vous pourray-je merir
Ce qui vous a pléu garir
Mon fil, que ci voi sain estant ?
Je ne sçay ; car s'avoie autant
X. foiz com pourroie finer,
Que tout vous voulüsse donner,
N'aroie-je pas satisfait
Assez à ce qu'avez ci fait ;
Ce n'est pas doubte.

VALENTIN.

Chaton, s'il te plaist, or escoute
Ce que j'ay à ton filz valu,
Ce n'est mie de ma vertu,
Ains est de la Jhesu poissance,
Aiez en lui ferme creance :
Mieux t'en sera.

CHATON.

Je ne sçay qu'un autre fera ;
Mais tant comme je viveray,
Comme mon Dieu le serviray,
Et reni touz autres pour li ;
Car je tieng et croi c'est celi
Qui a à humaine nature
Conjoint sa divinité pure,
Et souffert mort et passion
Pour l'umaine redempcion,
Qui nous venra en fin jugier
Et par feu touz les maux purgier
Et les quatre ellemens aussi.
Je le tien, et le croy ainsi
Et le croiray.

LE FILZ CHATON.

De vostre opinion seray
Et sui, pere, n'en doubtez, certes :
Moustré m'a par vertuz appertes
Qu'il est vraz Dieux.

PREMIER ESCOLIER.

Nous touz aussi, et pour le mieux,
Renonçons à la loy paienne
Pour tenir la foy crestienne
Dès ores mais.

VALENTIN.

Or vous fault donc pour touz jours mais
Avoir ou cuer un propos quel

toucher de sa main droite, et voici que je
suis, grâce à lui, sain comme une pomme.

CATON.

Disciple du vray Dieu, saint homme, com-
ment pourrai-je vous récompenser de ce qu'il
vous a plu guérir mon fils, que je vois ici
debout ? Je ne sais ; car si j'avais dix fois au-
tant de richesses que je puis en rassembler,
et que je voulusse vous donner le tout, en-
core ne me serais-je pas convenablement ac-
quitté du service que vous m'avez ici rendu ;
il n'y a pas à en douter.

VALENTIN.

Caton, écoute-moi maintenant, s'il te plaist :
si j'ai fait du bien à ton fils, ce n'est pas par
moi-même, mais en vertu de la puissance de
Jésus-Christ. Aie en lui ferme croyance : il
n'en sera que mieux pour toi.

CATON.

Je ne sais ce qu'un autre fera ; mais tant
que je vivrai, je le servirai comme mon
Dieu, et je renie tous les autres pour lui ;
car je tiens et crois que c'est celui qui a
conjoint sa divinité sans tache à l'humaine
nature, et souffert mort et passion pour la
rédemption de l'homme, celui qui nous vien-
dra juger à la fin et purger de tous maux par
le feu et les quatre éléments aussi. Je tiens
cela (pour vrai), et le crois et croirai ainsi.

LE FILS DE CATON.

Père, je suis et serai de votre opinion,
certes, n'en doutez pas : il m'a montré par
des miracles évidens qu'il est le vrai Dieu.

PREMIER ÉCOLIER.

Nous tous aussi, et c'est pour le mieux,
nous renonçons à la loi paienne pour tenir
désormais la foi des chrétiens.

VALENTIN.

Il vous faut donc à tout jamais avoir au
cœur une pensée dans laquelle vous persé-

— Ha, doux Aubin ! la compagnie
D'entre nous deux si est faillie
Malement brief !

GUILLAUME.

Vez ci douleur et meschief grief ;
Miex amasse tout mon avoir
Avoir perdu. — Fille, est-ce voir,
Que je t'oy dire ?

LA FILLE.

Il est jà jaune comme cire.
— Pere, ne me creés-vous mie ?
Lasse ! sanz ami sui amie
Povre et deserte.

GUIBOUR.

Ha, belle fille ! quelle perte !
Certes, bien doy mes poins destordre
Et à plourer mes yeulx amordre,
Quant j'ay perdu le doux Aubin
Qui tant m'onor[oi]t de cuer fin
Et tant m'amoit.

LA FILLE.

Lasse ! mere, il ne m'appelloit
Touz jours que s'amie ou sa suer ;
Si ques se j'ay tristesse au cuer,
J'ay bien raison.

PREMIER VOISIN.

Diex soit ceens ! Quelle achoison
Vous fait ainsi crier et braire ?
Avez-vous de si grant dueil faire
Cause entre vous ?

GUILLAUME.

Oil, voir, Robert, voisin doux :
Aubin est mors.

PREMIER VOISIN.

E ! Diex li soit misericors !
Guillaume, voisin, il m'en poise.
Par la mere Dieu de Pontoise !
Se je le péusse amender !
Ore je vous vueil demander,
Si grant dueil faire que vous vault ?
Certes nient. Je scé bien qu'il fault
Que nature en ce cas s'acquitte ;
Mais aiez douleur plus petite,
Si ferez bien.

LA FILLE.

Et comment seroit-ce ? Je tien,
Robert, que Dieu m'avoit donné
Le plus courtois, le miex sené,
Le plus amoureux, le plus doux
Et le plus liberal de touz

compagnie a malheureusement duré peu de
temps !

GUILLAUME.

Voici un chagrin et un malheur bien
grands ; j'aurais mieux aimé avoir perdu
tout ce que je possède. — Fille, est-ce vrai,
ce que je t'entends dire ?

LA FILLE.

Il est déjà jaune comme cire. — Père, ne
me croyez-vous pas ? Hélas ! je suis sans
ami, amie pauvre et délaissée.

GUIBOUR.

Ah, belle fille ! quelle perte ! Certes, je
dois bien tordre mes poings et accoutumer
mes yeux à pleurer, puisque j'ai perdu le
doux Aubin qui m'honorait de tout son cœur
et m'aimait tant.

LA FILLE.

Hélas ! mère, il ne m'appelait que son amie
ou sa sœur ; en telle sorte que si mon cœur
est plein de tristesse, j'en ai bien des mo-
tifs.

PREMIER VOISIN.

Que Dieu soit céans ! Quelle raison vous
fait ainsi crier et vous lamenter ? Avez-vous
parmi vous une cause pour être dans une
aussi grande douleur ?

GUILLAUME.

Oui, vraiment, Robert, doux voisin : Au-
bin est mort.

PREMIER VOISIN.

Eh ! que Dieu lui soit miséricordieux !
Voisin Guillaume, cela me-fait de la peine.
Par Notre-Dame de Pontoise ! j'aurais voulu
l'empêcher. Maintenant, je veux vous le de-
mander, à quoi vous sert de manifester une
aussi grande affliction ? certes, à rien. Je
sais bien qu'il faut que la nature en ce cas
paie son tribut ; mais modérez votre dou-
leur, vous ferez bien.

LA FILLE.

Et comment cela peut-il se faire ? Je
tiens, Robert, que Dieu m'avait donné le
plus courtois, le plus sage, le plus amou-
reux, le plus doux et le plus libéral de tous
les hommes natifs de cette terre, en telle

Les hommes nez de ceste terre ;
Si que se grant duel mon cuer serre,
N'est pas merveille.

GUIBOUR.

Certes, tu dis volr. Ta pareille
N'avoit en toute la contrée
D'avoir esté bien assenée
A bon et bel. Or est ainsi,
Mors est : Dieu li face mercy
Par sa bonté !

LE PREMIER VOISIN.

Escoutez : s'avez voulenté
De moy rien commander à faire,
Si le me dites sans retraire :
Je le feray.

GUILLAUME.

Robert, donques vous prieray
Que me faciez venir un coffre.
Une autre foiz à faire m'offre
Pour vous autant.

LE PREMIER VOISIN.

Je le vous vois querre batant,
Comment qu'il prengne.

ij^e. VOISIN.

Robert, s'en santé Dieu vous tiengne,
Où alez-vous ?

LE PREMIER VOISIN.

Gautier, je vois, mon ami doux,
Querre un sarqueil.

ij^e. VOISIN.

Sarqueil ! pour qui ? est-ce Conseil ?
Dites, voisin.

LE PREMIER VOISIN.

Nanil, Gautier ; c'est pour Aubin,
Le gendre au maire.

ij^e. VOISIN.

Aubin ! Dieu li soit debonnaire
Et doux à l'ame !

LE PREMIER SERGENT.

Gautier, se Dieu vous gart de blasme,
Qui dit-il qui est trespassez ?
N'ay pas eu loisir assez
De lui entendre.

ij^e. SERGENT.

Aubin, celui qui estoit gendre
Guillaume maire de Chiefvi*.

sorte que si mon cœur se serre de ce
il n'y a rien d'étonnant.

GUIBOUR.

Certes, tu dis la vérité. Il n'y avoit
tout le pays ta pareille pour être bien
à un homme bon et beau. Maintenant
mort : que Dieu, par sa bonté, lui
miséricorde !

LE PREMIER VOISIN.

Écoutez : si vous avez quelque chose
commander, dites-le-moi sans retard :
ferai.

GUILLAUME.

Robert, alors je vous prierai de me
venir un coffre. Une autre fois je m'en
agir de même à votre égard.

LE PREMIER VOISIN.

Je vais vous le chercher sur-le-champ
quoi qu'il advienne.

DEUXIÈME VOISIN.

Robert, Dieu vous tienne en santé !
Où alez-vous ?

LE PREMIER VOISIN.

Gautier, mon doux ami, je vais chercher
un cercueil.

DEUXIÈME VOISIN.

Cercueil ! pour qui ? est-ce pour Conseil ?
Dites, voisin.

LE PREMIER VOISIN.

Nenni, Gautier ; c'est pour Aubin,
gendre du maire.

DEUXIÈME VOISIN.

Aubin ! Dieu lui soit miséricordieux
doux à son ame !

LE PREMIER SERGENT.

Gautier, Dieu te garde de blâme ! Que
être trépassé ? je n'ai pas eu assez de temps
pour l'entendre.

LE DEUXIÈME SERGENT.

C'est Aubin, celui qui était gendre
Guillaume le maire de Chiefvi. Je

* Probablement Chivy-lès-Etouvelles, village situé dans l'arrondissement et à une lieue et quart de Laon. Il y a encore un Chivy, hameau dépendant

de la commune de Baulne et à cinq lieues de Laon. Ce nom nous ferait croire que l'auteur de la pièce était Laonnais.

u matin encor le vi
sain et haitié.

LE PREMIER SERGENT.
ait de son ame pitié!
inement, c'est grans damages;
iaux estoit, jones et sages
Et biau parlier.

LE 1^{er}. VOISIN.
pas nous fault touz aler.
A Dieu, amis!

LE PREMIER SERGENT.
u, Gautier, qui vous ait mis
n bon jour et en bon mois!
plus ci estre, aux plaiz m'en vois;
l en est heure.

LE BAILLIF.
viens-tu, se Dieu te sequeure?
e nouvel Amé semons?
e dit-on, or me respons,
lval la ville?

LE PREMIER SERGENT.
rveilliez sont plus de mille
nnes qu'alés est à fin
au jonne homme et fort, Aubin,
puis orains prime.

LE BAILLIF.
liz-tu, pour le Roy haultisme!
Est mors Aubin?

LE PREMIER SERGENT.
le dient li voisin
communement.

LE BAILLIF.
is touz esbahiz comment
it estre mors. Siez, te siez.
ng qu'il a esté bleciez
une ame, certainement :
il est si soudainement
fort comme il est.

PREMIER VOISIN.
i un coffre bel et net,
que vous fas apporter
ce corps en terre porter
lonnestement.

GUILLAUME.
e jus, amis, bellement,
Neu t'aist! qu'il ne depiece.
isin, que jà ne vous meschiece;
deux, mettez ce corps dedens.
rs, envers, non pas adens,
les bons amis!

encore ce matin bien portant et allègre.

LE PREMIER SERGENT.
Dieu ait pitié de son ame! Certainement
c'est grand dommage; car il était beau,
jeune, sage et bien appris.

LE DEUXIÈME VOISIN.
C'est un pas qu'il nous faut tous passer.
Adieu, amis!

LE PREMIER SERGENT.
Gautier, (je vous recommande) à Dieu, qui
nous mette aujourd'hui en bon jour et en
bon mois! Je ne reste plus ici, je m'en vais
à l'audience; il en est temps.

LE BAILLI.
D'où viens-tu, Dieu te secoure? Amé est-il
sommé de nouveau? Que dit-on par la ville?
réponds-moi.

LE PREMIER SERGENT.
Plus de mille personnes sont émerveillées
qu'Aubin, ce jeune homme bel et fort, soit
mort depuis prime.

LE BAILLI.
Par le Très-Haut! que dis-tu? Aubin est
mort?

LE PREMIER SERGENT.
Ainsi le disent les voisins généralement.

LE BAILLI.
Je suis tout étonné qu'il puisse être mort.
Assieds-toi, assieds-toi. Je tiens, à n'en pas
douter, qu'il a été blessé par quelqu'un : ce
qui a causé sa mort aussi soudainement
qu'elle a eu lieu.

LE PREMIER VOISIN.
Maire, voici un coffre bel et net que je
vous fais apporter pour conduire honorable-
ment ce corps au cimetière.

GUILLAUME.
Ami, que Dieu t'aide! mets-le à terre tout
doucement, qu'il ne se brise pas. — Voisin,
que cela ne vous déplaise; vous deux,
mettez ce corps dedans. Sur le dos, sur le
dos, et non pas sur le ventre, mes bons
amis!

LE PORTEUR.

Souffrez, il vous sera bien mis.
— Sire, portez à ce bout là,
Et je porteray par deçà.

Ho ! mettez jus.

LE PREMIER VOISIN.

C'est mis. Courtois li soit Jhesus
A l'ame et doux !

LE PORTEUR.

Qui me paiera d'entre vous
De mon portage ?

GUIBOUR.

Je, mon ami, de bon courage.
Il ne t'en fault jà barguigner.
Prie pour li, tien, va gaingner :
Vez ci trois blans.

LE PORTEUR.

Jhesu-Crist, qui est roy puissant,
Li face à l'ame vray pardon !
Se jamais n'eusse mains don
De besongne que je fêisse,
De robe neuve me vêisse
Bien tost vestu.

LE BAILLIF.

Tu penses, Gobin ; dont viens-tu,
Si embrunchié ?

LE ij^e. SERGENT.

Voir, j'ay le cuer, sire, empeschié
A merveille, et sui envaïs
De penser et touz esbahiz
Que Aubin est mors.

LE BAILLIF.

Touz nous fault passer par ce mors,
Vueillons ou non.

ij^e. SERGENT.

Je scé bien que ce fera mon,
Sire ; mais de ce me merveil
Que depuis orains hault soleil
Par la vile aloit et venoit,
Et entre les gens se tenoit
Sain et haictié.

PREMIER SERGENT.

Par foy ! c'est damage et pitié,
S'à Dieu pléust.

LE BAILLIF.

Il n'est homme qui me péust
Faire entendant qu'il n'ait esté
Feru ou destraint ou bouté,
Dont il est mors soudainement.
Je cuide voir dire ; alons m'ent.

LE PORTEUR.

Attendez, il sera bien-placé. — Sire,
tez par ce bout, et je prendrai celui-ci
mettez-le à terre.

LE PREMIER VOISIN.

L'y voilà. Que Jésus soit courtois et
à son ame !

LE PORTEUR.

Qui de vous me paiera mon portage !

GUIBOUR.

Moi, mon ami, et de bon cœur. Tu
pas besoin de marchander. Prie pour
tiens, va travailler : voici trois blans.

LE PORTEUR.

Que Jésus-Christ, qui est un roi
sant, fasse véritablement pardon à son a
Si ma peine n'était jamais moins rétrib
je me verrais bientôt vêtu de robe neuve

LE BAILLI.

Tu es soucieux, Gobin ; d'où viens
(pour être) si renfrogné ?

LE DEUXIÈME SERGENT.

Certes, sire, j'ai le cœur terriblement
serré ; je suis plongé dans des réflexions
tout ébahi de ce qu'Aubin est mort.

LE BAILLI.

Il nous faut tous avaler ce morceau,
gré malgré.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Je sais bien cela, sire ; mais je m'étonne
veille de ce que tantôt encore, au milieu
jour, il allait et venait par la ville, et se
nait parmi les gens en bonne santé et
gre.

LE PREMIER SERGENT.

Par (ma) foi ! c'est dommage et pitié
plait à Dieu.

LE BAILLI.

Il n'est personne qui puisse me faire
tendre qu'il n'ait pas été frappé ou étiré
ou renversé, ce qui aura causé sa mort
bêtement. Je pense dire vrai ; allons-y
en. Je veux assister à son inhumation.

Ne conversé çà jus en terre :
 Pour ce ne sceurent tant enquerre
 Qu'il le congneuissent à droit
 Comme nous faisons orandroit,
 Qui l'appellons en déité
 Une essance, une majesté.
 En ceste unité que disons,
 Une trinité divisons :
 Pere, Sains-Esperiz et Filz,
 Et n'est q'un Dieu, soiez-en fis.
 Non quant à la divine essence,
 Mais es personnes difference
 Mettons-nous, c'est chose certaine ;
 Car le Filz, sanz plus, char humaine
 Prist pour nous donner gloire ès cielx :
 Pour quoy nous disons homme est Diex,
 Et Diex est homme.

L'EMPERIEUR.

Mon pouvoir ne prise une pomme,
 Seigneurs, par les diex que je croy !
 Se ceulx qui tiennent ceste loy
 Et la sement par la cité
 Ne sois morir a grant vilté.
 Emprisonnez ces trois icy,
 Et après m'alez querre aussi
 Ce Valentin.

PREMIER SERGENT.

Sire, nous ferons de cuer fin
 Tout ce que nous commanderez.
 — Passez. Emprisonnez serez
 Tous .iiij. ensemble.

ij^e. SERGENT.

Livrer les nous fault, ce me semble
 A Vuide-Bource le jolier ;
 Si en serons hors de dangier.
 Menons-les-y.

PREMIER SERGENT.

C'est bien dit. — Jolier, çà ! vez ci
 Trois prisonniers que vous livrons :
 Tenez, nous nous en delivrons ;
 Gardez-les bien.

LE JOLIER.

Avant ! entrez ci. — Se du mien
 Menguent, ilz le paieront.
 N'en doutez, ne m'eschaperont
 Mais de sepmaine.

ij^e. SERGENT.

Or nous fault aler mettre en paine,
 Biaux compains, et si bien prouver

recherche qu'ils fissent, ils ne le comprennent pas clairement comme nous à cette heure, qui l'appelons une essence en divinité, une majesté. Dans cette unité dont nous parlons, nous établissons une trinité : le Père, le Saint-Esprit et le Fils ; cependant ils ne font qu'un Dieu, soyez-en convaincus. Nous mettons de la différence, non quant à l'essence divine, mais quant aux personnes, c'est chose certaine ; car le Fils, sans en dire davantage, se revêtit de notre humanité pour nous donner gloire dans les cieus : c'est pourquoi nous disons qu'il est homme et Dieu, et que Dieu est homme.

L'EMPEREUR.

Seigneurs, par les dieux en qui je crois !
 je ne prise pas mon pouvoir, la valeur d'une
 pomme si je ne fais pas mourir très-ignomi-
 nieusement ceux qui tiennent cette loi et la
 sèment par la cité. Emprisonnez ces trois
 individus-ci, et après allez-moi chercher
 aussi ce Valentin.

PREMIER SERGENT.

Sire, nous ferons de bon cœur tout ce que
 vous nous commanderez. — Passez. Vous
 serez emprisonnés tous trois ensemble.

DEUXIÈME SERGENT.

Il nous les faut livrer, ce me semble, à
 Vide-Bourse le geôlier ; par là nous en se-
 rons débarrassés. Menons-les-y.

PREMIER SERGENT.

C'est bien dit. — Geôlier, avancez ! voici
 trois prisonniers que nous vous livrons : te-
 nez, nous nous en débarrassons ; gardez-les
 bien.

LE GEÔLIER.

En avant ! entrez ici. — S'ils mangent du
 mien, ils le paieront. N'ayez pas peur, ils
 ne m'échapperont pas d'une semaine.

DEUXIÈME SERGENT.

Beau compagnon, il faut maintenant nous
 aller mettre en quête et nous efforcer de

Mais suis esbahie forment
Comment ainsi soudainement
Est trespassez.

LE BAILLIF.

Entre vous deux, avant passez ;
Descouvrez-moy tost celle biere,
De son suaire en tel maniere
Descousez que voir le puisse
Dès la teste jusqu'a la cuisse,
Pour en estre mieux hors de doute ;
J'en feray m'atestée toute,
Ains c'on l'enterre.

LE PREMIER SERGENT.

Sire, il vous sera fait bonne erre.
— Avant ! ce couvercle levons,
Gobin ; et puis le descousons,
Puisqu'ainsi est.

ij^e SERGENT.

Or sus de la, sanz faire plet !
Descoudre vueil ceste cousture.
— Sire, ay-je assez fait descouture,
A vostre avis ?

LE BAILLIF.

Descouvre-moy bien tout son vis,
Que je voie gorge et poitrine.
— Ho, là. Tenez-vous en saisine
De mere, de fille et de pere.
Nier ne pevent qu'il n'appere
Qu'il est murdrix ; c'est chose voire.
Veez come a la gorge noire.
Qui que ce soit, voir, l'a estranglé.
Faites tost, n'y ait plus janglé ;
Les mains en croiz et par derriere
Leur liez, et en tel maniere
Les enmenrez com chiens en laisse.
Le voir saray, ains que je cesse,
De ce fait-cy.

LE FRÈRE.

Diex soit ceens ! Las ! qu'est-ce cy ?
Frere, je doi bien dueil avoir
Quant mort vous voy ; si ay-je voir,
Queque nulz die.

LE COUSIN.

Mort qui l'as pris, Diex te maudie !
Tu as pris de nostre lignage
Le plus vaillant et le plus sage.
Las ! de si bien morigné
Estre a mort si tost destinee,
C'est grant damage.

suis bien étonnée qu'il soit ainsi sub-
trépassé.

LE BAILLI.

Vous deux, passez devant ; découvrez
promptement cette biere, et décou-
suez le suaire de maniere à ce que je puisse
voir de la tête à la cuisse, pour en être mieux
hors de doute ; je ferai mon attestation de
ceci avant qu'on l'enterre.

LE PREMIER SERGENT.

Sire, vous serez promptement obéi.
En avant ! levons ce couvercle, Gobin ;
suite decousons-le, puisqu'il en est ainsi.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Allons ! retirez-vous de là, sans mot dire.
Je veux défaire cette couture. — Sire,
ay-je assez dé cousu, à votre avis ?

LE BAILLI.

Découvre-le-moi bien, que je voie sa
face et sa poitrine. — Holà ! saisissez-vous
de la mere, de la fille et du pere. Ils ne per-
dent rien qu'il ne paraisse avoir été assassiné ;
c'est chose véritable. Voyez comme
la gorge est noire ! Certes, quelqu'un l'a étranglé.
Faites vite, sans plus de paroles ; liez
les mains en croix derrière le dos, et en-
menez-les en cet équipage comme chiens en
laisse. Je saurai incessamment la vérité
sur le sujet de cette affaire.

LE FRÈRE.

Que Dieu soit céans ! Hélas ! qu'est-ce
ceci ? Frere, je dois bien éprouver
de la douleur en vous voyant mort ; aussi
je suis accablé, quoi qu'on en dise.

LE COUSIN.

Mort qui l'as pris, que Dieu te maudisse !
Tu as pris le plus vaillant et le plus sage
de notre race. Hélas ! être si bien élevé
et mourir si vite, c'est grand dommage.

LE BAILLIF.

Seigneurs, de tant vous fas-je sage
C'on l'a murdri, je n'en dout point ;
Mais vous ne m'eschapperés point ,
Ne vous, ne vous, par les dens Dé !
Si en saray la verité,
Puisqu'est ainsi.

GUILLAUME.

Sire baillif, pour Dieu, mercy !
Ne nous vueillés pas si mal estre ;
Par tout nous voulons rendre et mettre
Où vous direz.

LE BAILLIF.

C'est pour nient.—Seigneurs, vous ferez
Ce que j'ay dit.

LE PREMIER SERGENT.

Sire, il vault fait sanz contredit.
— Tandis que lier vueil le pere,
Robin (*sic*), vas, si lies la mere.
Or fais bonne erre.

ij^e SERGENT.

Il ne m'en fault pas trop requerre :
Je m'en vois delivrer, par m'ame !
— Avant ! bailliez ça voz braz, dame,
Et faites brief.

GUIBOUR.

Lasse ! chetive ! il m'est à grief,
Si ne m'i vault riens escondire.
E, gardez ! vostre vouloir, sire,
Faites de moy.

LA FILLE.

Lasse ! dolente ! avoy ! avoy !
Bien me ressourt douleur amere
Quant je voy mon pere et ma mere
Qui pour la mort de mon mari,
Dont en cuer sont triste et marri,
Justice veult si mal contraindre
Que lier leur fait et estraindre
Devant les mains.

LE BAILLIF.

Si fera l'en vous plus ne mains,
Belle amie, et si en venrez
Avec eux, pas ne demourrez.
— Lie-la, lie.

LA FILLE (*sic*).

Volentiers. — Or ça, belle amie,
Voz deux mains avoir me convient
Pour lier. Refus n'y vault nient :
Delivrez-vous.

LE BAILLI.

Seigneurs, je vous fais savoir qu'on l'a
assassiné, je n'en doute point ; mais, par les
dents de Dieu ! aucun de vous ne m'échap-
pera. Puisqu'il en est ainsi, j'en saurai la
vérité.

GUILLAUME.

Sire bailli, miséricorde, pour l'amour de
Dieu ! Veuillez ne pas être si dur à notre
égard ; nous voulons bien nous rendre et
mettre partout où vous nous direz.

LE BAILLI.

C'est inutile. — Seigneurs, vous ferez ce
que j'ai dit.

LE PREMIER SERGENT.

Sire, vous serez obéi sans réplique. —
Tandis que je lierai le père, Gobin, va et lie
la mère. Allons ! dépêche-toi.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Il ne faut pas trop m'en presser : je
m'en vais les expédier, sur mon ame ! — Al-
lons ! dame, donnez-moi ici vos deux bras,
et faites vite.

GUIBOUR.

Hélas, malheureuse ! cela m'est pénible,
et rien ne peut m'y soustraire. Eh, voyez !
faites de moi votre volonté, sire.

LA FILLE.

Hélas ! malheureuse ! hélas ! hélas ! je res-
sens une douleur bien amère quand je vois
que la justice veut tellement maltraiter mon
père et ma mère pour la mort de mon mari,
dont ils sont tristes et chagrins au fond du
cœur, qu'elle leur fait lier et serrer les mains
tout d'abord.

LE BAILLI.

L'on ne vous en fera ni plus ni moins,
belle amie, et vous vous en viendrez avec
eux sans retard. — Lie-la, lie.

LE PREMIER SERGENT.

Volentiers. — Allons, belle amie, il me
faut avoir vos deux mains pour les lier. Le
refus est inutile : hâtez-vous.

is lessiez aux sauvages bestes
Les corps mengier.

VALENTIN.
Mes freres et mi ami chier,
De la mort des corps ne vous chaille;
Soiez fors en ceste bataille;
Contre ce serpent combattez;
Car je vous di vous acquestez
Gloire qui touz jours durera
Et vie qui jà fin n'ara,
Et par ce brief et court martire
Verrez sanz fin Dieu, nostre Sire,
Si comme il est.

ij. ESCOLIER.
Homme de Dieu, nous sommes prest
De faire quanque tu nous diz;
Or prie Dieu qu'en paradiz
Noz ames mette.

VALENTIN.
Vostre voulenté sera faite
De bon cuer : j'en vueil Dieu prier
Ci endroit, sanz plus detrier,
Mes chiers amis.

LE JOLIER.
Tu seras premier à fin mis.
Passe avant, agenouille-toy.
— C'est fait; il n'i a mais de quoy
Jamais mot die.

VALENTIN.
Doulx Jhesus, en la compaignie
De tes sains anges ces personnes
Reçoy, et ta gloire leur donnes;
Si que ta Mere et toy, Filz, voient
Ainsi comme par foy le croient
Çà jus en terre.

DIEU.
Mere, je vueil qu'aliez bonne erre
A mes amis que voi là estre,
Que on veult à mort pour mon nom mettre.
— Anges, vous .ij. la conduisiez,
Et en alant la deduisiez
D'un biau chant faire.

LE PREMIER ANGE.
Vostre vouloir si nous doit plaire,
Sire, par droit.

ij. ANGE.
Nous en irons par là endroit
Quant jus serons.

LE JOLIER.
Sà, seigneurs! sà! de chapperons

VALENTIN.
Mes freres et mes chers amis, ne vous
cupez pas de la mort du corps; soyez
en cette bataille, combattez contre ce
pent; car je vous dis que vous acquerrez une
gloire qui durera toujours et une vie qui
finira jamais, et par ce bref et court martyre
vous verrez sans fin Dieu, notre Seigneur,
comme il est.

TROISIÈME ÉCOLIER.
Homme de Dieu, nous sommes prêts
à faire tout ce que tu nous recommandes; prie
donc Dieu qu'il mette nos ames en paradis.

VALENTIN.
Votre volonté sera faite de bon cœur : me
chers amis, je veux, sans plus tarder, adre
ser ici à Dieu cette prière.

LE GEOLIER.
Tu seras mis à mort le premier. Passe
avant, agenouille-toi. — C'est fait; il n'y
plus de quoi jamais dire un seul mot.

VALENTIN.
Doux Jésus, reçois ces personnes en
compagnie de tes saints anges, et donne-leu
ta gloire; en sorte qu'ils voient ta Mère
toi, Fils, comme ils vous ont vus par les yeux
de la foi ici-bas sur la terre.

DIEU.
Mère, je veux que vous alliez bien vite
mes amis que je vois là-bas, et que l'on ve
mettre à mort pour mon nom. — Anges,
conduisez-la vous deux, et en chemin ré
créez-la d'un beau cantique.

LE PREMIER ANGE.
Sire, votre volonté doit nous plaire; c'est
juste.

DEUXIÈME ANGE.
Nous nous en irons par là quand nous se
rons en bas.

LE GEOLIER.
Allons, seigneurs! allons! quand j'aurai

ij^e. SERGENT.

dont l'i vueil-je mener,
puisque le dites.

GUIBOUR.

sire, touz frans et quittes
rez ces .ij. inocens;
usticez, je m'i assens:
e peut le cuer assentir
plus leur voie mal sentir.
ez, sire, qu'en cest affaire
coulpes; j'ay fait le fait faire
froy seulement.

LE BAILLIF.

ourt, dire vous fault comment
é fait ce murtre-cy,
ur quelle achoison aussi
onvient savoir.

GUIBOUR.

us confesseré tout voir:
or que Aubin ma fille ot prise,
amer fui si esprise
onne-amour comme mon filz
oiez certain, sire, et filz.
urs l'amour bien apperçurent,
telx oppinions conçurent
me mistrent sus tel diffame
out aussi com de sa femme,
soient, de moy faisoit
s les foiz qu'il lui plaisoit,
nous deux c'estoit tout un.
nom me donna commun
le cinq cens foiz, non pas vint;
atot couru qu'il avint
secre me fu revelée
dolente renommée,
j'oy tel courroux et tel ire
e ne savioie que dire.
e troubla sens et avis
remis par tel devis
lepuis touz jours ma pensée
é mise et adrescée
comment qu'il déüst prendre,
eüsse morir mon gendre;
me sembloit, s'il estoit mors,
plus ne courroit li recors
de mon diffame.

LE BAILLIF.

ment le tuas-tu, femme?
l'avoir le fault.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Sire, puisque vous le dites, je veux l'y
mener.

GUIBOUR.

Sire, sire, laissez aller en liberté ces deux
personnes, elles sont innocentes; faites jus-
tice de mon crime, j'y consens: mon cœur
ne peut supporter de leur voir endurer plus
de maux. Sire, sachez qu'en cette affaire
ils ne sont pas coupables; je suis la seule qui
aie fait commettre l'action.

LE BAILLI.

Guibour, il vous faut dire comment ce
meurtre-ci s'est fait, et pour quelle raison.

GUIBOUR.

Je vous confesserai toute la vérité: du
moment qu'Aubin eut pris ma fille, je de-
vins éprise de lui d'un amour honnête
comme s'il eût été mon fils, soyez-en certain
et persuadé, sire. Plusieurs s'aperçurent
bien de cette affection, et en conçurent de
telles idées qu'ils firent courir sur mon
compte un bruit diffamatoire; ils disaient
qu'il en agissait avec moi comme avec sa
femme toutes les fois qu'il lui plaisait, et que
nous deux nous ne faisions qu'un. Ce bruit fut
répété, non pas vingt fois, mais cinq cents;
et il courut tant qu'il advint que cette triste
renommée me fut révélée en secret. J'en
eus un tel courroux et une telle douleur que
je ne savais que dire. En ce moment, le
diable me troubla tellement l'esprit et la
raison que depuis ma pensée a toujours eu
pour but de faire mourir mon gendre, quoi
qu'il dût en arriver; car il me semblait
que, s'il était mort, le bruit qui courait sur
mon compte cesserait.

LE BAILLI.

Et comment l'as-tu tué, femme? il faut le
savoir.

GUIBOUR.

Je vous le dirai, sans y manquer. Ici la place, je m'adressai à deux jeunes mais, sur mon âme, je ne sais ce qu'il sinon qu'ils louent leurs bras en qu journaliers. En leur parlant, je leur (mon cœur) et leur découvris que je cette mort; et ils furent d'accord avec moyennant l'argent que je leur p. Alors je les mis dans mon cellier, e j'y envoyai mon gendre, sous prétext j'avais horriblement soif; et il se mit e min sur-le-champ. Quand il y vint, bientôt pris par la gorge, et telleme sailli qu'ils le jetèrent par terre sans. Alors je le fis apporter bien vite, et nous couchâmes dans son lit, comme s'il eût à plaisir. Je payai très bien les deux garçons, et je les renvoyai tout de. Voilà tout.

LE BAILLI.

C'est assez. — Emmène-la, Gobin, et t'ai dit.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Sire, j'y vais sans réplique. — Allons, dame, allons!

LE BAILLI.

Certes, voilà long-temps que je n'ouïs de meurtre aussi horrible. — Maintenant je vous donne entièrement la liberté, à Guillaume, aussi bien qu'à votre fille. Allez, allez-vous-en d'ici bien vite.

GUILLAUME.

Sire, nous ferons de bon cœur votre volonté, c'est raisonnable. — Sachez, mais que je n'entrerai jamais dans une maison qui soit à moi, jusqu'à ce que j'aie été glorie de Notre-Dame de Finistère, pour prier et requérir qu'elle soit l'amie mère; car, certes, je vois que sa vie est en danger.

LA FILLE.

Ferés ; et je, sens detrianche,
Droit à Limoges m'en iray,
Et à saint Lienart offerray
En cierges mon pesant de cire,
Afin qu'il de prist Nostre-Sire
Qu'il vueille deffendre ma mere
Et la garder de mort amere
Et de vilaine.

GUILLAUME.

Celle qui est de grace plaine,
Li soit amie à ce besoing !
Au departir, fille, te doing
Ma benèïçon ; vaz à Dieu.
Ne sçay se jamais en ce lieu
Cy revenray.

LA FILLE.

Adieu, pere ; ne fineray
Tant qu'à Saint-Lienart aie esté.
Mettre me vois, en verité,
Com pelerine.

LE FRERE.

Chier sire, par.vostre benigne
Grace, à vous venons ci-endroit
Requerre que nous faciez droit
De nostre ami.

LE BAILLI.

Est-il enterrés, ou en my
La sale où vous et li laissay ?
Du fait la verité bien sçay.
Que dites-vous ?

LE COUSIN.

Oil, en terre, sire doulx,
Est-il livre.

LE COUSIN (sic).

Amex tost serez delivrez.
— Aubri, va le bourriau querre,
Et li dy qu'il s'en voit bonne erre
Une estache faire drescier
Pour une femme justicier.
Quant preste sera, ne se tiengne
Que tantost à moy ci ne viengne.
Or fai briefment.

LE PREMIER SERGENT.

Volentiers, sire ; vraiment,
Je le voi, c'est bien ma besongne.
— Cochet, allez tost, sanz eslongne,
De par le bailli, nostre maistre,
Une estache drescier et mettre
Ou vriez bordel qui est maison

LA FILLE.

Faites ; quant à moi, sans retard, je m'en
irai droit à Limoges, et j'offrirai à saint Lié-
nart mon pesant de cire en cierges, afin
qu'il prie Notre-Seigneur de vouloir bien
défendre ma mère et la préserver de mort
amère et honteuse.

GUILLAUME.

Que celle qui est pleine de grâce soit son
amie dans cette nécessité ! A cette sépara-
tion, je te donne ma bénédiction, ma fille ;
va à la garde de Dieu. Je ne sais si je re-
viendrai jamais dans ce lieu-ci.

LA FILLE.

Adieu, père ; je ne m'arrêterai pas que je
ne sois à Saint-Liénart. En vérité, je vais
me mettre en pèlerine.

LE FRÈRE.

Cher sire, par votre grâce bienveillante,
nous venons ici vous prier de nous faire
justice au sujet de notre ami.

LE BAILLI.

Est-il enterré, ou au milieu de la salle
où je vous laissai, lui et vous ? Je sais bien
la vérité du fait. Que dites-vous ?

LE COUSIN.

Oui, mon doux sire, il est déposé au sein
de la terre.

LE BAILLI.

Vous serez bientôt expédiés. — Aubri, va
chercher le bourreau, et dis-lui qu'il aille
bien vite faire dresser un gibet pour le sup-
plice d'une femme. Quand le gibet sera
prêt, qu'il ne manque pas de venir tout de
suite vers moi. Allons ! fais vite.

LE PREMIER SERGENT.

Volentiers, sire ; en vérité, je le vois,
c'est bien ma besogne. — Cochet, allez vite,
sans délai, de par le bailli, notre maître,
dresser et mettre un gibet au vieux lo-
gis, qui est une maison en ruine. Allons,
vite, sans retard ! Et sitôt que vous aurez

Gaste. Or tost, sanz arrestoison !
 Et si tost comme fait arez,
 Où ses plaiz tient à lui venrez.
 Delivrez-vous.

LE BOURREL.

Tantost sera fait, ami doulx.
 Dès ci m'y vois embesongnier.
 Dites-li, sanz gaires songier,
 A lui iray.

PREMIER SERGENT.

Cochet amis, bien li diray.
 — Sire, j'ay parlé à Cochet.
 Il a fourche, estache et crochet,
 Cordes et tout quanqu'à li fault.
 A vous venra cy, sanz deffault,
 Trestout en l'eure.

LE BAILLIF.

Or me vas, Gobin, sanz demeure
 Amener Guibour cy presente.
 J'ay de savoir encore entente
 Que me dira.

ij^e. SERGENT.

Sire, tantost fait vous sera :
 G'y vois. — Ça ! issez hors, Guibour ;
 Au bailli sanz faire demour
 Vous fault venir.

GUIBOUR.

Doulce mere Dieu, souvenir
 Vous vueille de ceste chestive ;
 Car je ne croy pas que je vive
 Longuement : pour ce, doulce Dame,
 Vous pri qu'aiez merci de m'ame,
 Quoy qu'aie pecheresse esté.
 Ha, Dame ! par vostre bonté
 Confortez-moy.

LE BAILLIF.

Guibour, belle amie, je voy
 Par mesmes ta confession
 Qu'à mort et à perdition
 Par toy a esté mis ton gendre.
 Ainsi le m'as-tu fait entendre,
 Et que ton mari en descoupes
 Et ta fille, et qu'en ce fait coupes
 N'a nulz que toy.

GUIBOUR.

Sire, il est verité, par foy !
 Dit vous ny pourquoy et comment ;
 Et voi bien qu'à mon jugement
 Lui pour lui amenée icy.
 Or ait Dieux de m'ame mercy,

fait, vous viendrez à lui où il tient son
 dience. Dépêchez-vous.

LE BOURREAU.

Mon doulx ami, cela sera bientôt fait. I
 à présent je vais m'en occuper. Dites-
 que, sans rêver davantage, j'irai à lui.

LE PREMIER SERGENT.

Ami Cochet, je le lui dirai bien. — Si
 j'ai parlé à Cochet. Il a fourche, gibet, c
 chet, cordes et tout ce qu'il lui faut.
 viendra ici vers vous, sans faute, tout
 l'heure.

LE BAILLI.

A présent, Gobin, va moi, sanz retar
 amener Guibour en ma présence. Je ve
 encore savoir ce qu'elle me dira.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Sire, vous serez promptement obéi : j
 vais. — Allons ! sortez dehors, Guibour
 il vous faut venir sans retard vers le bailli.

GUIBOUR.

Douce mère de Dieu, veuillez vous souv
 nir de cette malheureuse ; car je ne cro
 pas que je vive longuement : c'est pourqu
 douce Dame, je vous prie d'avoir pitié
 mon ame, quelque pécheresse que j'aie ét
 Ah, Dame ! par votre bonté reconforte
 moi.

LE BAILLI.

Guibour, belle amie, je vois par ta co
 fession même que ton gendre a été mis p
 toi à mort et à perdition. Tu me l'as fait a
 entendre, tu en excuses ton mari et
 fille, et nul autre que toi n'est coupable
 ce crime.

GUIBOUR.

Sire, c'est la vérité, par (ma) foi ! je ve
 ai dit pourquoi et comment ; et je vois bi
 que, à cause de lui, je suis amenée ici p
 être jugée. Maintenant que Dieu ait pitié
 mon ame ; qu'il la veuille attirer vers l

Et la vueille à sa part attraire
Et d'enfer garder et retraire,
Où n'a que paine !

LE FRÈRE.

Chier sire, de ceste vilaine
Murtriere qui si fausement
Mon frere a murdri, jugement
Vous requier dès ici endroit.
Or vous plaise à m'en faire droit,
Sanz dilatoire.

LE COUSIN.

Sire, il vous requiert raison, voire.
Puisqu'elle a le fait congnéu,
Par droit devez estre méu
A sa requeste.

LE BOURRIAU.

Monseigneur, la besongne est preste,
Ainsi que mandé le m'avez.
Or me dites que vous voulez
Que je plus face.

LE BAILLIF.

Pren une hart et la me lasse
Entour le col de ceste fame :
Mourir li convient à diffame ;
Et lui liez les mains aussi,
Et puis nous en irons de ci
A la justice.

LE BOURRIAU.

Et je vueil ouvrer de m'office,
Puisque le dictes.

GUIDOUR.

E, Dame ! qui par voz merites
Dignes à Dieu et precieuses,
Dessus toutes les glorieuses
Ames qui en paradis sont
Et qui jamais estre y pourront
Avez et arez seigneurie
(Je parle à vous, vierge Marie),
Confortez-moy à ce besoing,
Et de m'ame aiez cure et soing ;
Car je voy bien et sanz deffault
Le corps morir à honte fault
Et assez brief.

LE FRÈRE.

Certes, on ne vous peut trop grief
Ne trop honte faire, murtriere,
Qui avez en telle maniere
Mon frere mort.

LE BAILLIF.

Acheter li feray son tort.

la préserver et la retirer de l'enfer, où il n'y
a que tourment.

LE FRÈRE.

Cher sire, je requiers dès à présent le ju-
gement de cette meurtrière infâme qui a si
traltreusement assassiné mon frère. Veuillez
m'en faire justice, sans délai.

LE COUSIN.

Sire, vraiment sa requête est juste. Puis-
qu'elle a confessé le fait, vous devez de
droit être porté à la lui accorder.

LE BOURREAU.

Monseigneur, la besogne est prête, ainsi
que vous me l'avez commandé. Maintenant
dites-moi que voulez-vous que je fasse de
plus ?

LE BAILLI.

Prends une hart et lace-la-moi autour du
cou de cette femme : il faut qu'elle meure
ignominieusement. Liez-lui aussi les mains,
et puis nous nous en irons d'ici au lieu des
exécutions.

LE BOURREAU.

Je veux travailler de mon métier, puisque
vous le dites.

GUIDOUR.

Eh, Dame ! qui, par vos mérites dignes
et précieux aux yeux de Dieu, avez et au-
rez la suprématie sur toutes les ames glo-
rieuses qui sont en paradis et qui jamais
pourront y être (c'est à vous que je parle,
Vierge Marie), reconfortez-moi dans cette
extrémité, et prenez soin et souci de mon
ame ; car je vois bien que sans faute il faut
que mon corps meure honteusement et bien-
tôt.

LE FRÈRE.

Certes, meurtrière, on ne peut vous faire
trop de mal et trop de honte pour avoir
fait périr mon frère d'une telle manière.

LE BAILLI.

Je lui ferai expier son tort. — Aubri,

LE PREMIER SÉRET.

LE PREMIER SÉRET.

LE PREMIER SÉRET.

LE PREMIER SÉRET.

LE PREMIER SÉRET.

LE PREMIER SÉRET.

LE PREMIER SÉRET.

LE PREMIER SÉRET.

LE PREMIER SÉRET.

LE PREMIER SÉRET.

LE PREMIER SÉRET.

LE PREMIER SÉRET.

LE PREMIER SÉRET.

LE PREMIER SÉRET.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

LE PREMIER VOISIN.

va tantôt crier sur la place, n'y manque pas, que nul chef de famille ne se dispense de venir vite au lieu des exécutions; et puis reviens.

LE PREMIER SERGENT.

Sire, je vous obéirai ponctuellement. — Or écoutez, vous tous en général: par (ma) foi! je vous commande à tous ensemble et à chacun (en particulier) que, si vous ne voulez forfaire envers le roi, vous veniez promptement assister à la justice que le bailli veut faire.

LE PREMIER VOISIN.

Par (ma) foi! j'aime mieux y aller que de payer l'amende.

LE DEUXIÈME VOISIN.

Et moi aussi; de peur qu'on m'y condamne, j'y vais.

LE BAILLI.

Allons! notre suite est assez nombreuse, et toujours il y viendra assez de monde. — Toi et lui, passez devant moi. — Cochet, il faut se dépêcher: le retard n'est bon à rien. En mouvement! en mouvement!

LE BOURREAU.

En avant! tâchez de venir, dame; il ne faut pas dire: Qu'est-ce que c'est? Je vous mène-
rai avec cette hart comme un chien en laisse.

GUIBOUR.

Eh, Dieu! pourquoi mon cœur ne se fend-il pas afin que je meure et que je ne boive plus la honte de la terrible extrémité où je me vois? — Sire bailli, octroyez-moi un don, s'il vous plaît: je vous demande un peu de loisir pour prier la Dame de grâce; puis-que je passe devant l'église, je vous adresse cette requête.

LE PREMIER VOISIN.

Eh, cher sire! accordez-lui ce qu'elle vous demande pour l'amour de Dieu, sans entrer dans le lieu saint: vous ferez bien.

LE DEUXIÈME VOISIN.

Certainement, sire, je tiens que, si vous lui

On il ara plus seur estre.
 Pensez de vous à voie mettre
 Touz trois. Or tost ! convoiez-moy :
 Au chastel c'on dit Bel-le-Voy
 Vueil droit aler.

ij. SERGENT.

Alons, sire, sanz plus parler,
 Puisqu'il vous haïte.

LE JOLIER.

Valentin, il fault que la teste
 Te cope sanz plus de respit,
 Se ton Dieu du tout en despit
 N'as pour noz diex.

VALENTIN.

Je te di que j'aime trop miex
 Que la me copes sanz demeure;
 Mais donnes-moy un petit d'eure
 (Je ne te vueil plus demander)
 Que je puisse recommander
 M'ame à mon Dieu.

LE JOLIER.

Delivre t'en ci en ce lieu
 Tost et ysnel.

DIEU.

Sus, Michiel, et toy, Gabriel
 Alez-vous-ent là jus en terre
 L'ame de mon bon ami querre,
 C'on veult decoler pour m'amour.
 Je vueil qu'en gloire son demour
 Ait sanz fenir.

GABRIEL.

Sire, sanz nous plus ci tenir,
 Nous y alons.

LE JOLIER.

D'ainsi comme es à genoillons
 Ne quier que te lieves jamais,
 Ne plus n'attenderay hui mais.
 Tu as assez ton Dieu prié,
 Et si m'as assez detrié,
 Estens le col, besse la teste,
 Et pleures, se veulx, ou faiz feste.
 Tu ne m'en feras ja engaigne.
 Tien, chevalier soies en gaigne :
 De moy as eu la colée.

reté. Pensez à vous mettre tous trois en route. Allons vite ! accompagnez-moi : je veux aller droit au château qu'on appelle Bel-le-Voy.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Allons, sire, sanz plus de paroles, puisque tel est votre plaisir.

LE GEÔLIER.

Valentin, il faut que je te coupe la tête sanz plus de répit, si tu ne renies entièrement ton Dieu pour les nôtres.

VALENTIN.

Je te dis que j'aime bien mieux que tu me la coupes sanz retard ; mais donne-moi un peu de temps (je ne veux te demander rien de plus) pour que je puisse recommander mon ame à mon Dieu.

LE GEÔLIER.

Allons ! dépêche-toi vite ici, en ce lieu même.

DIEU.

Allons, Michel, et toi, Gabriel ! allez-vous-en là-bas sur la terre chercher l'ame de mon bon ami, qu'on veut decoller parce qu'il m'aime. Je veux qu'elle ait éternellement son séjour dans la gloire.

GABRIEL.

Sire, sanz plus nous tenir ici, nous y alons.

LE GEÔLIER.

Maintenant que tu es à genoux, n'espère point te relever jamais, et je n'attendrai pas aujourd'hui davantage. Tu as assez prié ton Dieu, et tu m'as suffisamment retardé, étends le cou, baisse la tête, et pleure, si tu veux, ou sois dans la joie : tu ne me causeras aucune peine. Tiens, sois chevalier en gaigne : tu as eu de moi la colée*. Je veux mettre mon épée en lieu sûr. Mahomet, hélas ! où me suis-je mis ? autour de moi je ne vois que diables hideux qui, sans me faire fête, m'ont déjà saisi pour m'emporter dans un lieu de terribles tourmens.

* Coup d'épée sur le cou.

Voyez, sur ce mot, ci-devant page 101, note **. Les passages qui y sont rapportés l'on peut joindre suivant :

Tout sont Karles s'enz d'on le truaist ot aïgne,
 Se prenoms vengeance de l'onte et de l'engaigne.
Le Chanson des Saxons, t. I, p. 62, couplet 1221.

Je vueil en sauf mettre m'espée.
 Mahon, las ! où me suis-je mis ?
 Entour moy ne voy qu'enemis
 Ilideux qui, sanz moy deporter,
 M'ont jà saisi pour emporter
 En grief tourment.

ij°. DYABLE.

Nous te donrons assez briefment
 Pour touz jours un novel hostel.
 — Sathan, compains, il n'y a el,
 Ne m'en chaut s'il est clerc ou lay,
 Emportons-le tost, sanz delay,
 Avec son maistre.

PREMIER DYABLE.

Ensemble les fera bon mettre ;
 Aussi sont-il d'une convine.
 — Avant ! avec moy t'achemine
 Ysnellement.

LE QUINT ESCOLIER.

Buzi, or veons-nous comment
 Dieu veult ce saint homme vengier.
 Je lo, sanz plus yci songier,
 Que nous deux l'emportons bonne erre,
 Et si le ferons mettre en terre
 Comme crestien.

LE iiij°. ESCOLIER.

Certainement, il me plaist bien.
 Or sus ! ne m'en chaut qui nous voie,
 Alons-nous-ent par ceste voie
 Droit en maison.

ij°. ANGE.

Gabriel, sanz arrestoisson,
 Ceste sainte ame ès cieulx portons,
 Et en portant nous deportons
 A chanter ce doulx chant-cy :

*Ordines angelici,
 Cives apostolici
 Et martires, lettate
 Ab isto qui felici
 Sorte nomen amici
 Dei cepit ; cantate.*

EXPLICIT.

LE DEUXIÈME DIABLE.

Nous te donnerons bientôt pour toujours
 un nouveau logis. — Satan, mon compa-
 gnon, il n'y a pas à dire, il m'est égal qu'il
 soit clerc ou laïque, emportons-le vite, sans
 délai, avec son maître.

LE PREMIER DIABLE.

Il fera bon de les mettre ensemble ; aussi
 bien sont-ils d'une même clique. — En
 avant ! mets-toi en route sur-le-champ avec
 moi.

LE CINQUIÈME ESCOLIER.

Buzi, à cette heure nous voyons comment
 Dieu veut venger ce saint homme. Je suis
 d'avis, sanz plus rêver ici, que tous deux
 nous l'emportons bien vite, et nous le fe-
 rons mettre en terre comme chrétien.

LE QUATRIÈME ESCOLIER.

Certes, cela me plaît fort. Allons ! pe-
 m'importe qui nous voie, allons-nous-
 tout droit par ce chemin au logis.

LE DEUXIÈME ANGE.

Gabriel, sans tarder, portons aux cieulx
 cette sainte ame, et en la portant amusons-
 nous à chanter ce doux chant : *Légions d'an-*
ges, citoyens apostoliques et martyrs, réjouis-
sez-vous de celui-ci qui par un heureux sort a
pris le nom d'ami de Dieu ; chantez.

FIN.

LE BOURRIAU.

Sire, je le vois querre.
C'est tout prest.

DIEU.

Mère, heure et temps est
Et ci vous convient descendre
Pour sauver et deffendre
Cui tant piteusement
Appelle, et tant doucement
Est à moy avoir accorde
Vostre miséricorde,
Li pardoint son meffait.
Deffendre de fait,
Sur feu qu'entour li on face
Tps n'empire ne nefface*
Ne malmette.

NOSTRE-DAME.

Aler y sui toute preste.
Sus ! Gabriel, descendez,
Et Michel, et si chantez
En allant là.

GABRIEL.

Vostre gré fait sera.
Ent, Michel ! — Chantons, amis
À voie nous sommes mis,
Et doulx accors.

Rondel.

Missans, misericors,
Grant miséricorde
Chéurs avoir accorde
C'est un doulx accors,
Missant, misericors ;
Est que li recors
Face c'on recorde
Sur du Sathan descorde.
Et puissant, etc.

LE BOURRIAU.

Vueil par telx efforts
Puisque j'ay la matiere,
Aldra c'on se traie arriere
Touz costez.

NOSTRE-DAME.

Et, ce feu deboutez
De m'amie loyal
Et puisse faire mal.
Pour, ton courage asséure :
Et, soies-en séure,

LE BOURREAU.

Sire, je vais tantôt le quérir. Maintenant il
est tout prêt.

DIEU.

Mère, mère, voici le temps et l'heure
qu'il vous faut descendre pour aller sauver
et protéger Guibour, qui vous appelle d'une
voix si lamentable, et demande avec tant
d'instances que par le moyen de votre mi-
séricorde elle se réconcilie avec moi, pour
que je lui pardonne son crime. Allez la dé-
fendre efficacement, en sorte que, quel que
soit le feu qu'on fasse autour d'elle, il n'at-
taque, ne détruise ni ne maltraite son corps.

NOSTRE-DAME.

Fils, je suis toute prête à y aller. — Allons !
Gabriel, descendez, ainsi que vous, Michel ;
et chantez en allant là-bas.

GABRIEL.

Dame, votre volonté sera faite. — En
avant, Michel ! — Amis, puisque nous nous
sommes mis en route, chantons mélodieu-
sément et d'accord.

Rondeau.

Dieu puissant, miséricordieux, votre
grande miséricorde réconcilie les pécheurs
avec vous : c'est un doux accord, Dieu puis-
sant, miséricordieux ; et la vérité est que
le souvenir de votre grâce que l'on rap-
pelle arrache maint cœur à Satan. Dieu puis-
sant, etc.

LE BOURREAU.

Je veux allumer ce feu avec une telle
force, puisque j'en ai la matière, qu'il faudra
qu'on recule de tous côtés.

NOSTRE-DAME.

Mes amis, éloignez ce feu si loin de ma
loyale amie qu'il ne puisse lui faire de mal.
— Guibour, rassure ton cœur : tu n'auras,
sois-en sûre, ni peine ni tourment par ce
feu, grâce à ton appel si dévot.

Quant il les me fauldra cueillir.
Je scé bien faire les m'estuet
Soier, et demourer ne peut
Mie granment.

GUIBOUR.

Sire, il me plaist bien, vraiment;
Je ne vous vueil desdire en rien,
Ję tien que le dites pour bien,
Si m'i ottroy.

LA FILLE.

E! mon chier pere, je vous proy
Qu'avec vous voise sanz debat,
Si prendray un petit d'esbat:
Piece a que de ceens n'yssi,
Et compagnie avoir aussi
Meilleur ne puis.

GUILLAUME.

Fille, il me plaist: venez-ent, puis
Qu'ainsi vous haïtte.

LA FILLE.

Allons! sire, vez me ci preste.
— Ma mere, adieu.

GUIBOUR.

Or, vous gardez d'aler en lieu
Où il n'ait bien séure voie.
— Certes, ta femme a moult grant joye
D'aler avec son pere, Aubin.
Biau filz, je te pri de cuer fin
Qu'avec moy jusqu'au moustier viegnes,
Et que compagnie me tiengnes
Tant que g'i soie.

AUBERI.

Se de ce refus vous faisoie,
Ne me tenroie pas pour sage.
Ma dame, alons: de lié courage
Vueil vo gré faire.

GUIBOUR.

Alons; mais que lieu, sanz meffaire,
Près du sermonneur puisse avoir,
Je seray bien aise, pour voir.
Avançons-nous.

PREMIER VOISIN.

E! gardez, Gautier; veez-vous
La mairesse aler et son gendre?
Pour certain l'en me fait entendre
Qu'il sont tout un.

ij. VOISIN.

C'est un proverbe tout commun

sage. Je sais bien qu'il faut que je les fasse
scier, et cela ne peut grandement tarder.

GUIBOUR.

Sire, cela me plait bien, en vérité; je ne
veux vous contrarier en rien, je tiens que
vous le dites pour le bien, et j'y consens.

LA FILLE.

Eh! mon cher père, je vous en prie, em-
menez-moi avec vous sans difficulté, je
prendrai un peu de distraction: il y a long-
temps que je ne sortis d'ici, et je ne puis
avoir meilleure compagnie.

GUILLAUME.

Fille, je le veux bien: venez-vous-en,
puisque cela vous plait ainsi.

LA FILLE.

Allons! sire, me voici prête. — Adieu, ma
mère.

GUIBOUR.

Gardez-vous d'aller dans un lieu où le
chemin ne soit pas bien sûr. — Certes, ta
femme éprouve une grande joie d'aller avec
son père, Aubin. Mon fils, je te prie de tout
mon cœur de venir avec moi jusqu'à l'église,
et de me tenir compagnie tant que j'y sois.

AUBIN.

Si je vous le refusais, je ne me tiendrais
pas pour sage. Ma dame, allons! c'est avec
joie que je veux faire votre volonté.

GUIBOUR.

Marchons; pourvu que je puisse avoir,
sans mal faire, une place près du prédica-
teur, je serai bien aise, en vérité. Avan-
çons-nous.

PREMIER VOISIN.

Eh! regardez, Gautier; voyez-vous la
femme du maire aller avec son gendre? L'on
me donne pour certain qu'ils ne font qu'un.

DEUXIÈME VOISIN.

C'est le bruit public qu'il en use comme

LE BOURRIAU.

ost, sire, je le vois querre.
Or est tout prest.

DIEU.

, mere, heure et temps est
de ci vous convient descendre
aler sauver et deffendre
our, qui tant piteusement
appelle, et tant doucement
iert à moy avoir accorde
ni vostre misericorde,
je li pardoin son meffait.
la deffendre de fait,
pour feu qu'entour li on face
corps n'empire ne nefface*
Ne ne malmette.

NOSTRE-DAME.

d'aler y sui toute preste.
sus ! Gabriel, descendez,
us, Michiel, et si chantez
En alant là.

GABRIEL.

, vostre gré fait sera.
rant, Michiel ! — Chantons, amis
n'à voie nous sommes mis,
Par doux accors.

Rondel.

puissans, misericors,
e grant misericorde
péchés avoir accorde
is : c'est un doux accors,
puissant, misericors ;
ir est que li recors
grâce c'on recorde
cœur du Sathan descorde.
Dieu puissant, etc.

LE BOURRIAU.

er vueil par telx effors
n, puisque j'ay la matiere,
fauldra c'on se traie arriere
le touz costez.

NOSTRE-DAME.

mis, ce feu deboutez
ng de m'amie loyal
le li puisse faire mal.
uibour, ton courage asséure :
ras, soies-en séure,

LE BOURREAU.

Sire, je vais tantôt le quérir. Maintenant il
est tout prêt.

DIEU.

Mère, mère, voici le temps et l'heure
qu'il vous faut descendre pour aller sauver
et protéger Guibour, qui vous appelle d'une
voix si lamentable, et demande avec tant
d'instances que par le moyen de votre mi-
séricorde elle se réconcilie avec moi, pour
que je lui pardonne son crime. Allez la dé-
fendre efficacement, en sorte que, quel que
soit le feu qu'on fasse autour d'elle, il n'at-
taque, ne détruise ni ne maltraite son corps.

NOSTRE-DAME.

Fils, je suis toute prête à y aller. — Allons !
Gabriel, descendez, ainsi que vous, Michel ;
et chantez en allant là-bas.

GABRIEL.

Dame, votre volonté sera faite. — En
avant, Michel ! — Amis, puisque nous nous
sommes mis en route, chantons mélodieu-
sément et d'accord.

Rondeau.

Dieu puissant, miséricordieux, votre
grande miséricorde réconcilie les pécheurs
avec vous : c'est un doux accord, Dieu puis-
sant, miséricordieux ; et la vérité est que
le souvenir de votre grâce que l'on rap-
pelle arrache maint cœur à Satan. Dieu puis-
sant, etc.

LE BOURREAU.

Je veux allumer ce feu avec une telle
force, puisque j'en ai la matière, qu'il faudra
qu'on recule de tous côtés.

NOSTRE-DAME.

Mes amis, éloignez ce feu si loin de ma
loyale amie qu'il ne puisse lui faire de mal.
— Guibour, rassure ton cœur : tu n'auras,
sois-en sûre, ni peine ni tourment par ce
feu, grâce à ton appel si dévot.

*. Lisez meffaire.

Et des cieulx avoir l'eritage,
Que moult desir.

LE COMPÈRE.

Commere, Dieu par son plaisir
Bon jour vous doint!

GUIBOUR.

Biau compere, et il vous pardoint
Voz meffais et à moy les miens!
Que fait ma commere? je tiens
Que bien le fait.

LE COMPÈRE.

La Dieu mercy! voirement fait.
Et vous, commere?

GUIBOUR.

Bien. Je me lo de Dieu, compere;
Car fait nous a grace moult grant
De ce qu'à un si bon enfant
Avons nostre fille donnée,
Qu'estre ne pouoit assenée
Miex, ce m'est vis.

LE COMPÈRE.

Commere, je suis trop envis
En lieu où j'oie diffamer
Personne que j'ains ne blasmer,
Qu'à mon povoir ne l'en deffende
Et que pour son honneur ne tende
L'en faire sage.

GUIBOUR.

Pourquoy dites-vous ce langage?
Dites, compere.

LE COMPÈRE.

Je le vous diray, ma commere.
L'en dit par toute ceste ville
Que aussi comme avec vostre fille
Vostre gendre avec vous s'esbat
Et gist, quant li plaist, sanz debat,
Et que c'est de vous deux tout un:
Ainsi le dit-on en commun,
Et que pour nient n'est pas si cointe,
Car il est de la mere acointe
Et de la fille.

GUIBOUR.

E, lasse! cuert aval la ville
Telle renommée de moy?
Par celle foy que je vous doy
Compere, onques ne l'espousay.
Qui l'a mis avant je ne say;
Mais il a fait pechié mortel.
Jà Dieu ne vueille qu'en fait tel
Soie reprise!

LE COMPÈRE.

Commere, qu'il plaise à Dieu de vous don-
ner un bon jour!

GUIBOUR.

Beau compère, et qu'il vous pardonne vos
méfaits et à moi les miens! Comment se porte
ma commère? je pense qu'elle va bien.

LE COMPÈRE.

Oui vraiment, Dieu merci! Et vous, com-
mère?

GUIBOUR.

Bien. Je me loue de Dieu, compère; car il
nous a fait une bien grande grâce, en nous
inspirant de donner notre fille à un si bon
enfant. Il m'est avis qu'elle ne pouvait trou-
ver mieux.

LE COMPÈRE.

Commere, je suis trop mal à mon aise das
un lieu où j'entends diffamer ou blâmer une
personne que j'aime; je la défends de toutes
mes forces, et j'avise au moyen de l'en infor-
mer pour son honneur.

GUIBOUR.

Pourquoi tenez-vous ce langage? dites,
compère.

LE COMPÈRE.

Ma commère, je vous le dirai. L'on répète
par toute cette ville que votre gendre prend
ses ébats et couche avec vous comme avec
votre fille, quand cela lui plaît, et sans diffi-
culté, et que tous deux vous ne faites qu'un:
ainsi parle-t-on communément, et (l'on
ajoute) que ce n'est pas pour rien qu'il est
si soigné dans sa mise, car il entretient com-
merce avec la mère et la fille.

GUIBOUR.

Hélas! est-ce qu'il court sur mon compte
un tel bruit par la ville? Compère, par la foi
que je vous dois! jamais je ne l'épousai. Je
ne sais qui a mis ce bruit en circulation;
mais il a commis un péché mortel. A Dieu
ne plaise que je sois jamais accusée d'un
méfait pareil.

ij^e. SERGENT.

ont l'i vueil-je mener,
isque le dites.

GUIBOUR.

ire, touz frans et quittes
ez ces .ij. inocens;
isticez, je m'i assens:
peut le cuer assentir
us leur voie mal sentir.
z, sire, qu'en cest affaire
oulpes; j'ay fait le fait faire
oy seulement.

LE BAILLIF.

urt, dire vous fault comment
fait ce murtre-cy,
ir quelle achoison aussi
nvient savoir.

GUIBOUR.

s confesseré tout voir:
r que Aubin ma fille ot prise,
amer fui si esprise
me-amour comme mon filz
iez certain, sire, et filz.
rs l'amour bien apperçurent,
elx oppinions conçurent
ne mistrent sus tel diffame
ut aussi con de sa femme,
oient, de moy faisoit
les foiz qu'il lui plaisoit,
ous deux c'estoit tout un.
om me donna commun
e cinq cens foiz, non pas vint;
ot couru qu'il avint
secré me fu revelée
dolente renommée,
oy tel courroux et tel ire
ne savioie que dire.
troubla sens et avis
emis par tel devis
puis touz jours ma pensée
mise et adrescée
comment qu'il déust prendre,
isse morir mon gendre;
ne sembloit, s'il estoit mors,
us ne courroit li recors
e mon diffame.

LE BAILLIF.

ment le tuas-tu, femme?
voir le fault.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Sire, puisque vous le dites, je veux l'y
mener.

GUIBOUR.

Sire, sire, laissez aller en liberté ces deux
personnes, elles sont innocentes; faites jus-
tice de mon crime, j'y consens: mon cœur
ne peut supporter de leur voir endurer plus
de maux. Sire, sachez qu'en cette affaire
ils ne sont pas coupables; je suis la seule qui
aie fait commettre l'action.

LE BAILLI.

Guibour, il vous faut dire comment ce
meurtre-ci s'est fait, et pour quelle raison.

GUIBOUR.

Je vous confesserai toute la vérité: du
moment qu'Aubin eut pris ma fille, je de-
vins éprise de lui d'un amour honnête
comme s'il eût été mon fils, soyez-en certain
et persuadé, sire. Plusieurs s'aperçurent
bien de cette affection, et en conçurent de
telles idées qu'ils firent courir sur mon
compte un bruit diffamatoire; ils disaient
qu'il en agissait avec moi comme avec sa
femme toutes les fois qu'il lui plaisait, et que
nous deux nous ne faisons qu'un. Ce bruit fut
répété, non pas vingt fois, mais cinq cents;
et il courut tant qu'il advint que cette triste
renommée me fut révélée en secret. J'en
eus un tel courroux et une telle douleur que
je ne savais que dire. En ce moment, le
diable me troubla tellement l'esprit et la
raison que depuis ma pensée a toujours eu
pour but de faire mourir mon gendre, quoi
qu'il dût en arriver; car il me semblait
que, s'il était mort, le bruit qui courait sur
mon compte cesserait.

LE BAILLI.

Et comment l'as-tu tué, femme? il faut le
savoir.

Que ce ne feussions derreniers.
 Se Dieu plaist, assez tost venra
 Aucune ame qui nous fera
 Gaingner monnoie.

GUIBOUR.

Jamais en mon cuer n'aray joie
 Si aray estaint mon reprouche;
 Mais je ne vois comment l'approuche,
 Ce n'est par la mort de mon gendre.
 Certainement il me fault tendre
 Comment je la puisse approuchier.
 Je n'ai point mon argent si chier
 Qu'assez et largement n'en donne
 A aucune estrange personne
 Qui si le tenra en ses poins
 Qu'à fin le mettra de touz poins;
 Et j'ay maintenant la saison
 Miex qu'en autre temps par raison,
 Car venuz sont de toutes pars
 Estranges ouvriers qui espars
 Se sont pour gaingner ci aval.
 Je m'en vois savoir, mal que mal,
 En la place se je verray
 Ame à qui parler en pourray.
 E, gar! g'i vois .ij. grans ribaus
 Qui semblent estre fors et baus
 Pour faire tost un cop cornu.
 — Seigneurs, estes-vous ci venu
 Pour gaingner?

PREMIER SOIEUR.

Oil, dame; avez-vous mestier
 De nul de nous?

GUIBOUR.

Oil, espoir. Dont estes-vous?
 Dites-le-moy.

PREMIER SOIEUR.

Nous sommes de vers le Crotoy*,
 Et savons bien soier et battre.
 S'avez gagnages à abatre,
 Voulentiers en merchanderons
 Et si les vous abaterons
 Bien et tost, dame.

GUIBOUR.

Biaux seigneurs, je suis une femme
 A qui vous pourrez bien gangnier,
 Se voulez à po barguignier,
 Assez du mien.

que les derniers. S'il plaît à Dieu, il viendra
 bientôt quelqu'un qui nous fera gagner de
 l'argent.

GUIBOUR.

Jamais je n'aurai de joie au cœur jusqu'à
 ce que j'aie éteint ce bruit; mais je ne vois
 pas comment j'y parviendrai, si ce n'est par
 la mort de mon gendre. Certainement il faut
 que je fasse mes efforts pour la précipiter.
 Je ne chéris pas tellement mon argent que
 je n'en donne assez et largement à une per-
 sonne étrangère pour qu'elle le fasse périr de
 ses mains; et maintenant la saison est plus
 propice que tout autre temps, car, de tou-
 tes parts, il est venu des ouvriers étrangers
 qui se sont dispersés pour travailler aux
 champs. Je m'en vais savoir sur la place, quel-
 que mal que cela soit, si je verrai une ame à
 qui je puisse en parler. Eh, regardez! j'y
 vois deux grands ribauds qui semblent fors
 et prêts à faire promptement un coup diabo-
 lique. — Seigneurs, êtes-vous venus ici pour
 travailler aux champs?

PREMIER MOISSONNEUR.

Oui, dame; avez-vous besoin de quel-
 qu'un de nous?

GUIBOUR.

Oui, j'espère. D'où êtes-vous? dites-le-
 moi.

PREMIER MOISSONNEUR.

Nous sommes de vers le Crotoy, et nous
 savons bien scier et battre. Si vous avez des
 moissons à cueillir, nous en traiterons vo-
 lontiers et nous vous les abattons bien et
 vite, dame.

GUIBOUR.

Beaux seigneurs, je suis une femme avec
 qui vous pourrez bien gagner, si vous vou-
 lez être accommodans.

* bourg du Ponthieu, dans le département et
 l'embouchure de la Somme, vis-à-vis de Saint-

Valeri, à quatre lieues au dessous d'Abbeville, en-
 tre Rue et Saint-Valeri.

LA FILLE.

Férés ; et je, sens detrianche,
Droit à Limoges m'en iray,
Et à saint Lienart offerray
En cierges mon pesant de cire,
Afin qu'il de prist Nostre-Sire
Qu'il vueille deffendre ma mere
Et la garder de mort amere
Et de vilaine.

GUILLAUME.

Celle qui est de grace plaine,
Li soit amie à ce besoing !
Au departir, fille, te doing
Ma benèïçon ; vaz à Dieu.
Ne sçay se jamais en ce lieu
Cy revenray.

LA FILLE.

Adieu, pere ; ne fineray
Tant qu'à Saint-Lienart aie esté.
Mettre me vois, en verité,
Com pelerine.

LE FRERE.

Chier sire, par.vostre benigne
Grace, à vous venons ci-endroit
Requerre que nous faciez droit
De nostre ami.

LE BAILLI.

Est-il enterrés, ou en my
La sale où vous et li laissay ?
Du fait la verité bien sçay.
Que dites-vous ?

LE COUSIN.

Oil, en terre, sire doux,
Est-il livrez.

LE COUSIN (sic).

Amex tost serez delivrez.
— Aubri, va le bourriau querre,
Et li dy qu'il s'en voit bonne erre
Une estache faire drescier
Pour une femme justicier.
Quant preste sera, ne se tiengne
Que tantost à moy ci ne viengne.
Or fai briefment.

LE PREMIER SERGENT.

Volentiers, sire ; vraiment,
Je le voi, c'est bien ma besongne.
— Cochet, allez tost, sanz eslongne,
De par le bailli, nostre maistre,
Une estache drescier et mettre
Ou vriez bordel qui est maison

LA FILLE.

Faites ; quant à moi, sans retard, je m'en
irai droit à Limoges, et j'offrirai à saint Lié-
nart mon pesant de cire en cierges, afin
qu'il prie Notre-Seigneur de vouloir bien
défendre ma mère et la préserver de mort
amère et honteuse.

GUILLAUME.

Que celle qui est pleine de grâce soit son
amie dans cette nécessité ! A cette sépara-
tion, je te donne ma bénédiction, ma fille ;
va à la garde de Dieu. Je ne sais si je re-
viendrai jamais dans ce lieu-ci.

LA FILLE.

Adieu, père ; je ne m'arrêterai pas que je
ne sois à Saint-Lienart. En vérité, je vais
me mettre en pèlerine.

LE FRERE.

Cher sire, par votre grâce bienveillante,
nous venons ici vous prier de nous faire
justice au sujet de notre ami.

LE BAILLI.

Est-il enterré, ou au milieu de la salle
où je vous laissai, lui et vous ? Je sais bien
la vérité du fait. Que dites-vous ?

LE COUSIN.

Oui, mon doux sire, il est déposé au sein
de la terre.

LE BAILLI.

Vous serez bientôt expédiés. — Aubri, va
chercher le bourreau, et dis-lui qu'il aille
bien vite faire dresser un gibet pour le sup-
plice d'une femme. Quand le gibet sera
prêt, qu'il ne manque pas de venir tout de
suite vers moi. Allons ! fais vite.

LE PREMIER SERGENT.

Volentiers, sire ; en vérité, je le vois,
c'est bien ma besogne. — Cochet, allez vite,
sans délai, de par le bailli, notre maître,
dresser et mettre un gibet au vieux lo-
gis, qui est une maison en ruine. Allons,
vite, sans retard ! Et sitôt que vous aurez

N'en ventre n'en teste n'en flanc :
Estranglez-lay.

ij^e SOIEUR.

Il vous sera fait sans delay;
Or nous menez en ce cellier,
Et puis pensez de besongnier
Au remanent.

GUIBOUR.

Voultiers, seigneurs; or avant!
Venez-vous-ent avecques moy;
Je vous paieray bien, par foy!
Boutez-vous touz deux là-dedens;
Je ne mengeray mais des dens
Si le vous aray envoié.
— Or est mon fait bien avoïé.
Si venist, je n'ay ceens ame;
Mon mari est hors et sa femme;
Il ne peut estre qu'il ne viengne
Assez tost. Aviengne que aviengne,
Cy l'attendray.

AUBIN.

Cy endroit plus ne me tendray;
Je voi bien que diner approuche.
De ce chapon que orains en broche
Vy mettre, vois mengier ma part.
J'ay plus chier estre y tost que tart,
Et miex me vault.

GUIBOUR.

La malade faire me fault,
Puisque mon gendre va venir;
Le chief enclin me veil tenir
Et clos les yex.

AUBIN.

Madame, qu'est-ce là? que Diex
Vous doint santé de corps et d'ame!
E gar! avez-vous que bien, dame?
Dites-le-moy.

GUIBOUR.

Je friçonne toute, par foy!
Et sens bien que d'acès sui prise,
Et si sui de soif si esprise
Que ne puis plus, biau filz Aubin.
Je te pri, prens un pot à vin,
Et me va un po de vin querre
En nostre cellier; fai bonne erre,
Si buveray.

AUBIN.

Dame, voultiers le feray,
Combien que c'est vostre contraire;

DEUXIÈME MOISSONNEUR.

Cela sera fait sans délai; à cette heure
menez-nous dans ce cellier, et puis pensez
au reste.

GUIBOUR.

Volontiers, seigneurs; allons, en avant!
venez-vous-en avec moi; par (ma) foi! je
vous paierai bien. Mettez-vous tous les
deux là-dedans; je ne mangerai pas que je
ne vous l'aie envoyé.— Mon affaire est main-
tenant en bon train. Qu'il vienne, je n'ai ici
ame qui vive; mon mari est dehors ainsi
que sa femme: il ne peut manquer d'arri-
ver bientôt. Advienne que pourra, je l'at-
tendrai ici.

AUBIN.

Je ne resterai plus ici; je vois bien que
l'heure du diner approche. Je vais manger
ma part de ce chapon que je vis mettre à
la broche ce matin. Je préfère y être plus
tôt que plus tard, et cela me vaut mieux.

GUIBOUR.

Il me faut faire la malade, puisque mon
gendre va venir; je veux me tenir la tête
baissée et les yeux fermés.

AUBIN.

Madame, qu'est-ce que cela? Que Dieu
vous donne la santé de l'ame et du corps!
Eh regardez! n'êtes-vous pas bien, dame?
dites-le-moi.

GUIBOUR.

Par (ma) foi! je suis toute en frissons, et
sens bien que je suis prise d'un accès de fiè-
vre; je suis si altérée que je n'en puis plus,
mon fils Aubin. Je te prie, prends un pot à
vin, et va m'en chercher un peu dans notre
cellier; dépêche-toi, je veux boire.

AUBIN.

Dame, je le ferai volontiers, bien que ~~cela~~
vous soit contraire; néanmoins, je ~~vais~~

vueille à sa part attraire
enfer garder et retraire,
Où n'a que paine !

LE FRÈRE.

r sire, de ceste vilaine
riere qui si fausement
frere a murdri, jugement
requier dès ici endroit.
ous plaise à m'en faire droit,
Sanz dilatoire.

LE COUSIN.

il vous requiert raison, voire.
qu'elle a le fait congnéu,
droit devez estre méu
A sa requeste.

LE BOURRIAU.

seigneur, la besongne est preste,
i que mandé le m'avez.
e dites que vous voulez
Que je plus face.

LE BAILLIF.

une hart et la me lasse
sur le col de ceste fame :
rir li convient à diffame ;
li liez les mains aussi,
uis nous en irons de ci
A la justice.

LE BOURRIAU.

uecil ouvrer de m'office,
Puisque le dictes.

GUIBOUR.

Dame ! qui par voz merites
es à Dieu et precieuses,
us toutes les glorieuses
s qui en paradis sont
ui jamais estre y pourront
z et arez seigneurie
parle à vous, vierge Marie),
ortez-moy à ce besoing,
le m'ame aiez cure et soing ;
je voy bien et sanz default
orps morir à honte fault
Et assez brief.

LE FRÈRE.

es, on ne vous peut trop grief
trop honte faire, murtriere,
avez en telle maniere
Mon frere mort.

LE BAILLIF.

cter li feray son tort.

la préserver et la retirer de l'enfer, où il n'y
a que tourment.

LE FRÈRE.

Cher sire, je requiers dès à présent le ju-
gement de cette meurtrière infâme qui a si
traîtreusement assassiné mon frère. Veuillez
m'en faire justice, sans délai.

LE COUSIN.

Sire, vraiment sa requête est juste. Puis-
qu'elle a confessé le fait, vous devez de
droit être porté à la lui accorder.

LE BOURREAU.

Monseigneur, la besogne est prête, ainsi
que vous me l'avez commandé. Maintenant
dites-moi que voulez-vous que je fasse de
plus ?

LE BAILLI.

Prends une hart et lace-la-moi autour du
cou de cette femme : il faut qu'elle meure
ignominieusement. Liez-lui aussi les mains,
et puis nous nous en irons d'ici au lieu des
exécutions.

LE BOURREAU.

Je veux travailler de mon métier, puisque
vous le dites.

GUIBOUR.

Eh, Dame ! qui, par vos mérites dignes
et précieux aux yeux de Dieu, avez et au-
rez la suprématie sur toutes les ames glo-
rieuses qui sont en paradis et qui jamais
pourront y être (c'est à vous que je parle,
Vierge Marie), reconfortez-moi dans cette
extrémité, et prenez soin et souci de mon
ame ; car je vois bien que sans faute il faut
que mon corps meure honteusement et bien-
tôt.

LE FRÈRE.

Certes, meurtrière, on ne peut vous faire
trop de mal et trop de honte pour avoir
fait périr mon frère d'une telle manière.

LE BAILLI.

Je lui ferai expier son tort. — Aubri,

— Auberi, vaz tantost crier
En la place sanz detrier
Que nul chief d'ostel ne remangue
Que a la justice tost ne viengne ;
E[st] puis revien.

PREMIER SERGENT.

Sire, je le vous seray bien.
— Or escoutez, vous en commun :
A touz ensemble et à chascun,
Par foy ! fas ce commandement :
Qu'a la justice ysnellement
Venez que le baillif veult faire,
Sur quanque vous povez meffaire
Envers le roy.

PREMIER VOISIN.

G'y ay plus chier aler, par foy !
Que je l'amende.

ij^e VOISIN.

Et je aussi ; qu'il ne me demande
Amende, y vois.

LE BAILLI.

Sus ! assez grans est noz convois,
Et touz jours venront gens assez.
— Devant moy, toi et li, passez.
— Cochet, delivrer s'en convient :
Le delaïement n'y vault nient.
Mouvez, mouvez.

LE BOURRIAU.

Avant ! de venir vous prouvez,
Dame ; ne fault point dire : Qu'est-ce ?
Je vous menray com chien en laisse
A ceste hart.

GUIBORD.

E, Diex ! mon cuer pourquoy ne part
Et creve afin que je morusse,
Si que plus honte ne béusse
Du grant meschief où je me voi ?
— Sire baillif, octroiez-moy
Un don par vostre doux plaisir :
Que ci aie un po de loisir
De prier la Dame de grace ;
Puisque devant l'église passe,
Ce vous requier.

PREMIER VOISIN.

E ! octroiez-li, sire chier,
Ce que requiert pour l'amour Dieu,
Sanz entrer dedanz le saint lieu :
Vous serez bien.

ij^e VOISIN.

Certainement, sire, je tien,

va tantôt crier sur la place, n'y manque
pas, que nul chef de famille ne se dispense
de venir vite au lieu des exécutions ; et puis
reviens.

LE PREMIER SERGENT.

Sire, je vous obéirai ponctuellement.
Or écoutez, vous tous en général : par (ma)
foi ! je vous commande à tous ensemble et à
chacun (en particulier) que, si vous ne vou-
lez forfaire envers le roi, vous veniez promp-
tement assister à la justice que le bailli veut
faire.

LE PREMIER VOISIN.

Par (ma) foi ! j'aime mieux y aller que de
payer l'amende.

LE DEUXIÈME VOISIN.

Et moi aussi ; de peur qu'on m'y con-
damne, j'y vais.

LE BAILLI.

Allons ! notre suite est assez nombreuse,
et toujours il y viendra assez de monde.—
Toi et lui, passez devant moi. — Cochet, il
faut se dépêcher : le retard n'est bon à rien.
En mouvement ! en mouvement !

LE BOURREAU.

En avant ! tâchez de venir, dame ; il ne faut
pas dire : Qu'est-ce que c'est ? Je vous mène-
rai avec cette hart comme un chien en laisse.

GUIBORD.

Eh, Dieu ! pourquoi mon cœur ne se
fend-il pas afin que je meure et que je ne
boive plus la honte de la terrible extrémité
où je me vois ? — Sire bailli, octroyez-moi un
don, s'il vous plaît : je vous demande un po
de loisir pour prier la Dame de grâce, puis-
que je passe devant l'église, je vous adresse
cette requête.

LE PREMIER VOISIN.

Eh, cher sire ! accordez-lui ce qu'il
vous demande pour l'amour de Dieu, sanz
entrer dans le lieu saint : vous serez bien.

LE DEUXIÈME VOISIN.

Certainement, sire, je tiens que, si vous

etit li donnez d'espace,
 urra que miex n'en trespasse;
 is devons, s'est l'Escripture,
 ir de toute creature
 e sauvement.

LE BAILLIF.

ie, or te delivres briefment;
 'ottroy, puisç'on t'en (*sic*) prie;
 gaires ci ne nous detrie.
 let-te à genoulz.

GUIBOUR.

ntiers, mon chier seigneur doulz.
 , Dame de misericorde!
 i, ton chier filz, m'ame acorde;
 i les pecheurs justifies,
 tiens ès cieulx glorifies,
 itié de ma misere;
 qui es la doulce mere
 ateur de tout le monde,
 ste lasse en qui habonde
 le tristesse et de doulour,
 itié par ta doulçour;
 ant mestier ay de t'aide.
 e sequeur et m'ame aide;
 corps iert tost excilliez,
 i bruiz et greilliez:
 ur ce à toy me rens confesse,
 ie très povre pecheresse,
 iz les pechiez que onques fis,
 meffaite suis vers ton filz,
 n parler, en diz, en faiz.
 , pardon donner m'en faiz
 eu, qui seul en a puissance,
 oit des cuers la repentence
 out clerement.

LE BAILLIF.

t, avant! sus! alons m'ent.
 ndroit trop me delay,
 que faire de tel delay:
 us du jour est trespassez.
 st, Guibour! passez, passez.
 chet, de li mener te haste.
 n corps faudra faire un haste
 Ardent en flame.

GUIBOUR.

erge, precieuse gemme!
 uillif redoubt come fouldre
 i s'aire et s'esfoudre
 re moy. Vierge pure et monde,
 craïne de tout le monde,

donnez un peu de répit, elle ne pourra que
 mieux trépasser; et nous devons, comme
 l'Écriture le porte, vouloir le salut de toute
 créature.

LE BAILLI.

Femme, allons! dépêche-toi vite; je te
 l'accorde, puisqu'on m'en prie; mais ne nous
 tiens pas long-temps ici. Mets-toi à genoux.

GUIBOUR.

Volontiers, mon cher et doux seigneur.
 — Ah, Dame de miséricorde! réconcilie
 mon ame avec Dieu, ton cher filz; toi qui
 justifies les pécheurs, et qui glorifies les
 tiens dans les cieulx, aie pitié de ma mi-
 sère; Dame, qui es la douce mère du Créa-
 teur de tout le monde, toi, qui es si douce,
 aie pitié de cette malheureuse en qui abonde
 tant de tristesse et de douleur; car j'ai
 grand besoin de ton aide. Secours mon ame,
 aide-la; car le corps sera bientôt détruit, em-
 brasé par le feu et grillé: c'est pourquoi, pau-
 vre pécheresse que je suis, je me confesse à toi
 de tous les péchés que je commis jamais, et
 dont je me rendis coupable envers ton filz,
 soit en paroles, soit en actions. Dame, fais-
 m'en donner pardon de Dieu, qui seul en a la
 puissance, et qui voit clairement le repentir
 des cœurs.

LE BAILLI.

En avant, en avant! allons-nous-en. Je
 demeure trop long-temps ici, je n'ai que faire
 de ce retard: la plus grande partie du jour
 est écoulée. Allons, vite, Guibour! passez,
 passez. — Cochet, hâte-toi de l'emmener. Il
 faudra faire de son corps un tison ardent.

GUIBOUR.

Eh, Vierge, pierre précieuse! je redoute
 comme la foudre ce bailli qui s'irrite tel-
 lement et tonne contre moi. Vierge pure et
 sans tache, impératrice et dame du monde
 entier, par le tourment de cette flamme, par

LE BOURRIAU.

Ost, sire, je le vois querre.
Or est tout prest.

DIEU.

, mere, heure et temps est
de ci vous convient descendre
aler sauver et deffendre
our, qui tant piteusement
appelle, et tant doucement
iert à moy avoir accorde
si vostre misericorde,
le li pardoing son meffait.
la deffendre de fait,
pour feu qu'entour li on face
orps n'empire ne nefface*
ne ne malmette.

NOSTRE-DAME.

d'aler y sui toute preste.
sus ! Gabriel, descendez,
us, Michiel, et si chantez
En alant là.

GABRIEL.

, vostre gré fait sera.
ant, Michiel ! — Chantons, amis
n'à voie nous sommes mis,
har doux accors.

Rondel.

puissans, misericors,
grant misericorde
echéurs avoir accorde
s : c'est un doux accors,
puissant, misericors ;
r est que li recors
grâce c'on recorde
cuer du Sathan descorde.
ieu puissant, etc.

LE BOURRIAU.

er vueil par telx efforts
l, puisque j'ay la matiere,
ouldra c'on se traie arriere
e touz costez.

NOSTRE-DAME.

nis, ce feu deboutez
ig de m'amie loyal
e li puisse faire mal.
ibour, ton courage asséure :
ras, soies-en sêure,

LE BOURREAU.

Sire, je vais tantôt le quérir. Maintenant il
est tout prêt.

DIEU.

Mère, mère, voici le temps et l'heure
qu'il vous faut descendre pour aller sauver
et protéger Guibour, qui vous appelle d'une
voix si lamentable, et demande avec tant
d'instances que par le moyen de votre mi-
séricorde elle se réconcilie avec moi, pour
que je lui pardonne son crime. Allez la dé-
fendre efficacement, en sorte que, quel que
soit le feu qu'on fasse autour d'elle, il n'at-
taque, ne détruise ni ne maltraite son corps.

NOSTRE-DAME.

Fils, je suis toute prête à y aller. — Allons !
Gabriel, descendez, ainsi que vous, Michel ;
et chantez en allant là-bas.

GABRIEL.

Dame, votre volonté sera faite. — En
avant, Michel ! — Amis, puisque nous nous
sommes mis en route, chantons mélodieu-
sément et d'accord.

Rondeau.

Dieu puissant, miséricordieux, votre
grande miséricorde réconcilie les pécheurs
avec vous : c'est un doux accord, Dieu puis-
sant, miséricordieux ; et la vérité est que
le souvenir de votre grâce que l'on rap-
pelle arrache maint cœur à Satan. Dieu puis-
sant, etc.

LE BOURREAU.

Je veux allumer ce feu avec une telle
force, puisque j'en ai la matière, qu'il faudra
qu'on recule de tous côtés.

NOSTRE-DAME.

Mes amis, éloignez ce feu si loin de ma
loyale amie qu'il ne puisse lui faire de mal.
— Guibour, rassure ton cœur : tu n'auras,
sois-en sûre, ni peine ni tourment par ce
feu, grâce à ton appel si dévot.

Par ce feu peine ne tourment,
Pour ce que si devotement
M'as appelée.

GUIBOUR.

Ha, Dame ! qui d'estre loée
De bouche, de voix et de diz
Sur touz les sains de paradis
Avez grace et prerogative,
Quant vous plaist moy lasse, chetive,
De si cruelle mort deffendre,
Comment la vous pourray-je rendre,
Vierge Marie ?

LE BAILLIF.

Certainement, je ne croy mie
Que ne soit arse ceste femme :
Trop a geté ce feu grant flame
Et trop ruvesche.

LE FRÈRE.

Sire, la fouaille estoit seche ;
S'elle y a gangnié, si le prengne.
De sa mort n'ay-je point d'engage
Ne de courrouz.

LE BOURRIAU.

Seigneurs, je voi ses liens rouz,
Ses cordes et toutes ses hars ;
Riens n'y a que tout ne soit ars ;
Mais elle encore est toute saine,
N'elle n'a plaie ne ne saine,
Ains est très belle.

LE FRÈRE.

Par le sanc et par la bouelle !
Murdrière, ainsi n'en irez pas ;
Arse serez ysnel le pas,
Vous n'eschapperez pas à tant.
— Cousin, tost alons querre tant
Palis, buissons, chaume, pesas,
Qu'elle de mort n'eschappe pas
A ceste empainte.

LE COUSIN.

Je n'en ay pas voulenté fainte ;
Cousin, alons.

LE FRÈRE.

Baillif, pour ce que nous voulons
Que soit tost ceste murdrière arse,
L't en pouldre sa char esperse (*sic*),
Vez ci qu'i dit.

LE BAILLIF.

Gettez sur li sanz contredit,
Afin que le feu tost esprenge,

GUIBOUR.

Ah, Dame ! qui, sur tous les saints
radis, avez la grâce et la prerogative
louée de bouche, de voix et de p
puisqu'il vous plait de me défendre
vre malheureuse que je suis, d'un
aussi cruelle, comment pourrai-je
montrer reconnaissante, Vierge Mari

LE BAILLI.

Certainement, je ne puis croire que
femme ne soit pas consumée : ce feu
une flamme trop grande et trop péti
(pour qu'il n'en soit pas ainsi).

LE FRÈRE.

Sire, les fagots étaient secs ; si ell
gagné, qu'elle le preenne. Je n'ai de sa
ni remords ni courroux.

LE BOURREAU.

Seigneurs, je vois que ses liens, ses c
et toutes ses harts sont rompus ; il n'y
qui ne soit entièrement brûlé ; mais ell
encore en parfaite santé, elle n'a n
plaie et ne saigne pas ; au contraire, ell
très-belle.

LE FRÈRE.

Par le sang et par les boyaux !
trière, vous ne vous en irez pas ainsi ;
serez brûlée tout de suite, vous ne l'é
perez pas. — Cousin, allons vite cher
des échalas, des buissons, du chaume
cosses de pois, afin que, cette fois, ell
chappe pas à la mort.

LE COUSIN.

La volonté que j'en ai n'est pas fa
cousin, allons-y.

LE FRÈRE.

Bailli, attendu que nous voulons
cette meurtrière soit bientôt brûlée,
chair dispersée en poussière, voici c
dit.

LE BAILLI.

Jetez sur elle (du combustible), pe
ne s'y oppose, afin que le feu pren

de lui riens ne remaingne
i char ny os.

NOSTRE-DAME.

te deffens et forclos
ir ceste femme ne passes
de riens tu li meffaces.
e amie, confortes-toy.
ns-m'en, seigneurs, vous et moy
s cieulx lassus.

MICHEL.

gré ferons, Dame. — Or sus!
l, disons sans descors.

Rondel.

s est que li recors
grace c'on recorde
han maint cuer descorde.
ieu poissans, etc.

GUIBOUR.

seigneurs, pour misericorde,
s pri à touz humblement
uier faites belement.
niez-moy, si ferez bien.
z pour voir que nulle rien
s de chose c'on me face :
sai par la Dieu grace.
honte d'estre vaincu ;
stre-Dame ay à escu,
y[ne] et dame est des cieulx,
avec elle esté Diex
arant aussi.

LE BAILLI.

urs, seigneurs, certes vez ci
es et très grant merveille,
es mais ne vi sa pareille.
avons malement pechié
Dieu d'avoir empeschié
aidement ce saint corps.
bour, chiere amie, yssiez hors
feu. Je vous jur par m'ame,
bien qu'estes sainte fame.
rde n'aiez.

GUIBOUR.

e que commanderez
de cuer sanz attendue.
e me ci de feu yssue;
se vous plaist, sire?

LE BAILLI.

du courroux et de l'ire
ry éu vers vous de fait,

et qu'il ne reste rien d'elle ni chair ni os.

NOSTRE-DAME.

Feu, je te défends et interdis de passer
sur cette femme et de lui faire le moindre
mal. — Belle amie, prends courage. — Allons-
nous-en, seigneurs, vous et moi, là-haut dans
les cieulx.

MICHEL.

Nous ferons votre volonté, Dame. — Al-
lons! Gabriel, chantons en mesure.

Rondeau.

Et la vérité est que le souvenir de votre
grâce que l'on rappelle arrache maint cœur
à Satan. Dieu puissant, etc.

GUIBOUR.

Beaux seigneurs, par miséricorde, je vous
prie humblement tous et vous requiers d'a-
gir avec douceur. Épargnez-moi, vous ferez
bien. Sachez en vérité que je ne ressens
rien de tout ce qu'on peut me faire : je suis
gardée par la grâce de Dieu. N'ayez pas honte
d'être vaincus; car j'ai pour écu Notre-Dame,
qui est reine et dame des cieulx, et Dieu m'a
aussi protégée avec elle.

LE BAILLI.

Seigneurs, seigneurs, certes voici des mi-
racles et une très-grande merveille, telle
que je n'en vis jamais de semblable. Nous
avons méchamment péché contre Dieu en
maltraitant ce saint corps aussi indigne-
ment. — Guibour, chère amie, sortez hors
de ce feu. Par mon ame! je vous le jure, je
vois bien que vous êtes une sainte femme.
N'ayez peur.

GUIBOUR.

Sire, je ferai sans retard ce que vous
commanderez. Allons! me voici sortie du
feu; que vous plait-il, sire?

LE BAILLI.

Dame, je vous demande pardon, à ge-
noux et à mains jointes, du courroux et de

Et de ce que vous ay meffait,
 A genoulz et à jointes mains
 Vous requier pardon ; ou, au moins,
 Que de vous ne soie maudis,
 N'entre gens blâmé ne laidis :
 Ce vous requier.

GUIBOUR.

Pour Dieu ! levez sus. Je ne quier
 Point, sire, telle humilité
 Con si faites, qu'en verité
 Vers moy de riens n'estes meffaiz ;
 Car si grans par est mes meffaiz
 Que ardoir cent foiz me déussiez,
 Se tant ardoir me péussiez ;
 Mais par la douceur Nostre-Dame,
 Que j'ay requise de cuer et d'ame,
 Sauvée sui et garentie.
 Se faite m'avez villenie,
 La mere Dieu le vous pardoint,
 Et bonne fin à touz nous doint !
 Et je si fas.

LE PREMIER VOISIN.

Or ne nous arrestons ci pas,
 Avec li touz nous avoions
 Et au moustier la convoions.
 Là, graces à Dieu rendra
 Et à sa mere aussi, qui l'a
 Si bien gardée.

LE 1^{er} VOISIN.

C'est chose moult bien regardée
 Et c'on doit faire.

LE BAILLI.

Ma chiere amie debonnaire,
 Il dient voir. Allez devant ;
 Nous vous irons de près suivant
 Trestouz ensemble.

GUIBOUR.

Soit, sire, puisque bon vous semble ;
 Aussi l'avoie-je pensé.
 — Amoureux Jhesus, qui tensé
 Avez mon corps de mort vilaine,
 Et vous, Dame, qui chastellaine
 Estes du ciel emperial,
 Septre de la gloire royal,
 Et de grace fontaine et puis,
 Tant con je scé, tant con je puis,
 Vous et vostre doulz filz merci,
 Et de tout mon cuer vous graci
 Con celle qui d'or en avant
 Tant comme je seray vivant

la colère que j'ai montrés contre voi
 ma mauvaise conduite à votre égard
 moins, que je ne sois pas maudit pa
 ni blâmé ni conspué dans le monde :
 en prie.

GUIBOUR.

Pour (l'amour de) Dieu levez-vous
 veux point, sire, que vous vous
 comme vous le faites ; car, en vérité
 n'êtes coupable de rien à mon égard.
 fet, mon crime est si grand que vous
 dû me brûler cent fois, si vous eussiez
 parvenir ; mais par la douceur de la
 Marie, que j'ai invoquée de cœur et d'
 suis sauvée et garantie. Si vous m'a
 outrage, que la mère de Dieu vous
 donne (quant à moi, je le fais), e
 donne à tous une bonne fin !

LE PREMIER VOISIN.

Maintenant, ne nous arrêtons p
 mettons-nous tous en route avec elle
 accompagnons-la à l'église. Là, elle
 grâces à Dieu et à sa mère aussi, qu
 bien gardée.

LE DEUXIÈME VOISIN.

C'est chose très-bien vue et qu'
 faire.

LE BAILLI.

Ma chère amie débonnaire, ils d
 vérité. Allez devant ; nous vous suiv
 près tous ensemble.

GUIBOUR.

Sire, qu'il en soit ainsi, puisque bo
 semble ; aussi bien y avais-je pensé. —
 reux Jésus, qui avez garanti mon
 d'une mort ignominieuse, et vous,
 qui êtes châtelaine de l'empire céleste
 tre de la gloire royale, fontaine et p
 grâce, je vous remercie vous et v
 autant que je sais et que je puis (le fi
 je vous rends grâces de tout mon cœ
 rénavant, tant que serai en vie,
 servirai de toutes mes forces, et je n
 cuperai qu'à vous servir ; c'est bie
 — Sire bailli, puis-je, s'il vous pla

pouvoir vous serviray,
 ns je ne m'occuperay
 us servir; c'est bien raison.
 baillif, en ma maison
 tre gré m'en puis-je aler ?
 -m'en response donner,
 c'est voz grez.

LE BAILLIF.

bour; mais vous n'irez
 e, ains vous convoieray
 agnie vous tenray,
 i et mes gens.

PREMIER SERGENT.
 le mouvoir diligens.
 rois devant.

ij*. SERGENT.
 ecques vous. Or avant !
 Voie ci, voie !

GUIBOUR.

rs, pour ce convoy la joie
 ont Dieu à touz qui ne fine !
 aissiez par amour fine
 i mais seule estre.

LE BAILLIF.

s de nous au retour mettre.
 A Dieu, Guibour.

GUIBOUR.

Dieu, qui vous doint s'amour !
 grans merciz.

LE PREMIER POVRE.

qu'a Dieu lez li assiz,
 touz ceulx qui bien me font.
 eté le corps me font.
 uis-je, ce n'est pas doute ;
 ie say, quant l'en me bonte,
 ont ou bestes ou gent,
 ongnois le plonc d'argent,
 re ne monnoie d'or.
 ! com il pert noble tresor,
 gent, qui pert la clarté !
 -moy, car en verité
 vi qui me donnast rien.
 re qui ne voit pas bien,
 ar l'amour Dieu !

GUIBOUR.

mmc, ne meuz de ce lieu ;
 attens, je vois à toi.
 ieu frere, prie pour moy
 Roy celestre.

aller dans ma maison? Veuillez me donner
 réponse à ce sujet, si c'est votre bon plaisir.

LE BAILLI.

Oui, Guibour; mais vous n'irez pas seule,
 au contraire je vous escorterai et vous tien-
 drai compagnie, moi et mes gens.

PREMIER SERGENT.

Soyons diligens à nous mettre en route.
 Je vais devant.

DEUXIÈME SERGENT.

Et moi avec vous. Allons, en avant! —
 Place par ici, place !

GUIBOUR.

Seigneurs, que, pour votre bonté à m'ac-
 compagner ainsi, Dieu vous donne à tous la
 joie éternelle ! Maintenant, si vous m'aimez
 réellement, laissez-moi seule désormais.

LE BAILLI.

Pensons à retourner sur nos pas.—(Je vous
 recommande) à Dieu, Guibour.

GUIBOUR.

Sire, qu'il vous donne son amour ! je vous
 remercie.

LE PREMIER PAUVRE.

Vierge, que Dieu a assise à son côté, gar-
 dez tous ceux qui me font du bien. Le
 corps me fond de pauvreté. Je suis malheu-
 reux, il n'y a pas à en douter; car je ne
 sais, quand l'on me pousse, si ce sont bêtes
 ou gens; je ne sais pas non plus distinguer
 de l'argent le plomb, ni le cuivre ni la mon-
 naie d'or. — Hélas ! bonnes gens, quel noble
 trésor il perd celui qui perd la vue ! Don-
 nez-moi, car en vérité je ne vis personne
 aujourd'hui me donner quelque chose. Au
 pauvre qui ne voit pas bien, pour l'amour de
 Dieu !

GUIBOUR.

Bonhomme, ne bouge pas de ce lieu ;
 attends, attends, je vais à toi. Tiens, mon
 frère, prie pour moi le Roi des cieux.

LE PREMIER POVRE.

Ha, dame ! Diex vous vueille mettre
Et tenir en santé de corps,
Et à la fin misericors
Vous soit à l'ame !

ij°. POVRE.

E, Dieux ! est-il homme ne fame
Qui me reconfort d'une aumosne ?
Que Dieu, qui siet des cieulx ou throsne,
Li vueille aider qui m'aidera
Et qui s'aumosne me donrra !
Donnez-moy pour la Dieu amour
Vostre aumosne, dame Guibour.
Je sui un povre mesnagier,
Qui n'ay que donner à mengier
A .iij. petiz enfans que j'ay;
Par ceste ame ! ne je ne scay
Comment en aye.

GUIBOUR.

Ne fais, amis, or ne t'esmaie :
Tu n'en iras pas escondit,
Puisqu'il est ainsi com m'as dit :
Tien, ce sac plain de blef emporte,
Trousse bien tost, vuide ma porte ;
Va, pour Dieu soit !

ij°. POVRE.

Dame, Dieux qui voit et perçoit
Des cuers le vouloir plainement,
Le vous rende au grant jugement
Qu'il doit tenir !

GUIBOUR.

A ! Dieu en vueille souvenir,
Amis, si com je le desir,
Qui me doint faire son plaisir
De bien en miex !

iij°. POVRE.

Regardez-me en pitié ; que Diex,
Bonne gent, sa grace vous doint,
Et touz voz peschiez vous pardoint,
Si comme il fist la Magdalaine !
Vous veez bien à quelle paine
Je vif ; n'y a point de faintise.
— E, Dame ! par vostre franchise,
Faites-me bien.

GUIBOUR.

Et que te donrray-je du mien,
Frere, de quoy ton corps miex vaille ?
Par foi ! je n'ay denier ne maille,
Si ay-je de toy grant pitié.
Ore, pour la Dieu amistié,

LE PREMIER PAUVRE.

Ah, dame ! que Dieu vueille vo
tre et tenir en santé corporelle,
la fin il soit miséricordieux pour vo

LE DEUXIÈME PAUVRE.

Eh, Dieu ! y a-t-il homme ou fei
me reconforte d'une aumône ? Qu
qui est assis sur le trône des cieulx
aider à celui qui m'aidera et qui
nera son aumône ! Dame Guibour,
moi votre aumône pour l'amour d
Je suis un pauvre cultivateur, qui
à donner à manger à trois petits
que j'ai ; sur mon ame ! je ne sais c
m'en procurer.

GUIBOUR.

Non, ami, ne te tourmentes pas
t'en iras pas avec un refus, puisqu'il
ainsi que tu me l'as dit : tiens, emp
sac plein de blé, charge-le bien, qui
le seuil de ma porte ; va à la garde de

DEUXIÈME PAUVRE.

Dame, que Dieu qui voit et a
pleinement l'intention du cœur, v
rende au grand jugement qu'il doit

GUIBOUR.

Que Dieu vueille s'en souvenir,
ainsi que je le désire, et qu'il me f
grâce de faire ce qui lui plait, de b
mieux !

TROISIÈME PAUVRE.

Regardez-moi, en pitié ; que Dieu
nes gens, vous donne sa grâce et
pardonne tous vos péchés, comme à
deleine ! Vous voyez bien dans que
ment je vis ; il n'y a point là de fau
blant. — Eh, dame ! par votre bonté,
moi du bien.

GUIBOUR.

Et que te donnerai-je de mon avoir,
qui puisse servir à ton corps ? Par
je n'ai ni denier ni maille, et pour
grand' pitié de toi. Allons ! pour l'an
Dieu, je vais savoir si je puis te faire c

r vois se te puis rien faire.
 tien, mon ami debonnaire,
 mantel te fas chasuble;
 ny plus. C'est de quoy m'afuble
 quant je vois hors.

LE TIERS POVRE.

s, li doulx misericors,
 douce mere Marie
 ult [don], ceste courtoisie
 t doubles vous vueille rendre,
 a part vous vueille prendre,
 ame, à la fin!

GUIBOUR.

Je l'en pride cuer fin
 qu'il le me face.

PREMIER VOISIN.

er, par le corps sainte Agace!
 e savoir s'estiez prest:
 à l'eglise temps est
 our le bon jour.

ij^e VOISIN.

lons-m'en sanz sejour.
 pas preudons qui en l'eglise
 u jour d'ui le saint servise,
 ient au temple porté fu
 mere le doulx Jhesu
 our nous en croiz mort souffri,
 nement pour li elle offri
 eux coulombiaux.

PREMIER VOISIN.

in des services plus biaux,
 igré, de toute l'année.
 nous-ent sanz demourée:
 l'eglise est loing.

ij^e VOISIN.

ns d'estre y à temps le soing.
 on hostel, sanz plus, alons;
 ierge y est, si le prendrons,
 i l'offerray.

PREMIER VOISIN.

le mien que je donrray
 mssi au prestre.

GUIBOUR.

me de qui Dieu vout naistre,
 ne fu que je n'oyse
 us la messe et tout l'office
 ue hui; et si est la journée
 ent alastes aournée
 par grant devocion
 e purification

chose. Tiens, tiens, mon bon ami, fais-toi
 une casaque de ce manteau-ci; je n'ai rien
 autre. C'est de quoi je me couvre quand je
 vais dehors.

LE TROISIÈME PAUVRE.

Que Jésus, le doux, le miséricordieux, et
 Marie, sa douce mère, vous veuillent ren-
 dre au centuple ce grand (don), cette courtoi-
 sie, et vous prendre avec les siens, dame, à
 la fin!

•

GUIBOUR.

Amen. Je le prie de tout mon cœur de le
 faire.

PREMIER VOISIN.

Gautier, par le corps de sainte Agathe!
 j'allais savoir si vous étiez prêt: il est temps
 d'aller à l'église pour la solemnité du jour.

DEUXIÈME VOISIN.

Oui, allons-nous-en sans retard. Il n'est
 pas prud'homme celui qui n'entend pas
 aujourd'hui le service divin à l'église. C'est
 l'anniversaire du jour auquel le doux Jé-
 sus, qui souffrit pour nous la mort sur la
 croix, fut porté au temple par sa mère, qui
 offrit pour lui deux petites colombes.

PREMIER VOISIN.

A mon avis, c'est un des plus beaux ser-
 vices de toute l'année. Allons-nous-en sans
 retard: l'église est loin.

DEUXIÈME VOISIN.

Prenons le soin d'y être à temps. Allons
 par mon hôtel, sans plus de discours; mon
 cierge y est, nous le prendrons, et je l'of-
 frirai.

PREMIER VOISIN.

Voici le mien que je donnerai aussi au
 prêtre.

GUIBOUR.

Eh! Dame de qui Dieu voulut naitre,
 voici long-temps que je n'entendis la messe
 et tout votre office. Aujourd'hui c'est le jour
 où vous allâtes parée faire très-dévotement
 votre purification et porter votre enfant au
 temple: c'est la cause qui me remplit les
 yeux de larmes, certes, avec raison. J'avais

Et porter vostre enfant au temple :
 C'est la cause qui les yex m'emple
 De lerne, certes, à bon droit.
 Je souloie avoir ci-endroit
 Prestre qui me disoit la messe
 En mon oratoire sanz presse :
 Or ne le puis-je mais avoir,
 Car donné ay tout mon avoir.
 Neis un mantel que je mettoie
 Quant vouloie aler par la voie,
 Dame, ai donné pour vostre amour,
 Si que se je fas ci demour,
 Je n'en soie de Dieu reprise ;
 Car, Dame, se je vois à l'église,
 Les gens si me regarderont
 Et puis de moy se moqueront
 Pour ce que je suis ainsi nue
 Et je souloie estre vestue
 Richement et de grans atours ;
 Mès m'esperance et mes retours
 Est que par ce de moy mercy
 Arez et vostre filz aussi :
 Pour ce enclose cy me tenray,
 Et de cuer vous deprieray
 Devotement.

DIEU.

Or sus, trestouz ; sus, alons-m'ent !
 A ce jour de m'oblacion
 Vueil de messe reffection
 Donner Guibourt qui là me sert,
 Si que bien avoir la dessert.
 — Vous .ij., anges, allez devant.
 — Mere, et vous les irez suivant ;
 Et entre nous irons après.
 — Anges, soiez en alans près
 D'un biau chant dire.

MICHEL.

Nous le ferons volentiers, Sire,
 Et de cuer pour plusieurs raisons.
 — Gabriel, chier compains, disons
 D'accort joyeux et sanz ire.

Rondel.

Humains, bien vous doit souffire
 Que estes tant de Dieu amez
 Qu'est mort pour vous à martire ;
 Humains, bien vous doit souffire.
 Et quant par nous vous fait dire
 Que aussi de vray cuer l'amez,
 Humains, bien, etc.

coutume d'avoir ici un prêtre qui me
 la messe dans mon oratoire en parti
 maintenant je ne puis plus l'avoir, et
 donné tout ce que je possédais. J'ai
 donné, pour l'amour de vous, Dame,
 manteau que je mettais quand je voul
 tir, en sorte que si je demeure ici, je n'
 pas en être reprise de Dieu ; car, Dame,
 je vais à l'église, le monde me regard
 puis se moquera de moi en me voyant
 nue, moi qui étais accoutumée à être
 richement et de beaux atours ; mais
 espoir et ma croyance sont que par cel
 aurez pitié de moi, votre fils aussi :
 pourquoi je me tiendrai ici enfermée,
 vous prierai de cœur dévotement.

DIEU.

Allons, vous tous ; allons, partons !
 ce jour où je fus offert (au temple) je
 reconforter d'une messe Guibour qui
 sert là-bas ; elle la mérite bien. — Anges,
 deux, allez devant. — Mère et vous, vou
 suivrez ; et nous, nous irons après. — Al
 soyez prêts à chanter en route un beau
 tique.

MICHEL.

Nous le ferons volontiers, Sire, et de
 pour plusieurs raisons. — Gabriel, cher
 pagnon, chantons d'un joyeux accord et
 tristesse.

Rondeau.

Humains, qui êtes tant aimés de ce
 qui souffrit mort et martyre pour vous,
 doit bien vous suffire ; oui, humains,
 doit bien vous suffire. Et quand il vou
 dire par nous que vous l'aimiez de tou
 tre cœur, humains, cela, etc.

SAINT JEHAN.

eris du Dieu empire,
vous plaist, ce cierge offerrez.
t vous ces .ij. aussi ferez.
ame, je m'en vois par deçà.
enez, Vincent amis, or çà!
orens, ce cierge-ci arez,
iel offrir jà vous irez
it ou ara chanté l'ofrande.
ien, fame, et de volenté grande
ainte, non pas come nice,
Dieu de ce benefice
Que tu ci vois.

GABRIEL.

commençons à haulte vois
roïte sanz contredit.
onfiteor si est dit.
ichiel, or sus!

antent touz ensemble; et puis va Nostre-
offrande, et les autres après; et après dit
me.)

NOSTRE-DAME.

iel, vas dire à celle femme
lle se fait donner grant blasme
restre que tant fait muser,
e viengne sanz plus ruser
Offrir son cierge.

MICHEL.

entiers, glorieuse Vierge.
ame, venez appertement
frande; trop longuement
le prestre: si offrez.
mal fait quant vous le souffrez
Attendre ainsi.

GUIBOUR.

, sachiez ce cierge-ci
n'à autre n'offerray;
chierement le garderay.
de le prestre à s'adresce,
ltre pardire sa messe,
Sanz moy attendre.

MICHEL.

is ceste response rendre.
lorieuse vierge Marie,
a qu'elle ne venra mie,
le prestre en sa peface
[de] et sa messe parface
Hardiement.

NOSTRE-DAME.

iel, or y vas briefment,

SAINT JEAN.

Impératrice de l'empire de Dieu, s'il vous
plaît, vous offrirez ce cierge.—Et vous aussi
ces deux pareillement.—Dame, je m'en vais
là-bas. — Tenez, ami Vincent, voici! —
Laurent, vous aurez ce cierge-ci, que vous
irez offrir quand on aura chanté l'offrande.
— Tiens, femme; loue Dieu de ce béné-
fice que tu vois ici, d'une volonté grande et
sainte.

GABRIEL.

Allons! commençons à haute voix l'*Introït*
sans retard. Le *Confiteor* est dit. — Michel,
allons!

(Ils chantent ici tous ensemble; puis Notre-Dame
va à l'offrande, et les autres après; ensuite Notre-
Dame dit.)

NOTRE-DAME.

Michel, va dire à cette femme qu'elle
s'attire un grand blâme en faisant tant mu-
ser le prêtre, et qu'elle vienne sans plus
de faux-fuyans offrir son cierge.

MICHEL.

Volontiers, Vierge glorieuse. — Dame,
venez sur-le-champ à l'offrande; le prêtre
muse trop long-temps: faites donc la vô-
tre. C'est mal à vous de souffrir qu'il attende
ainsi.

GUIBOUR.

Ami, sachez que je n'offrirai ce cierge-
ci à lui ni à nul autre; mais je le garde-
rai précieusement. Que le prêtre passe à
son oraison, pour achever sa messe, sans
m'attendre.

MICHEL.

Je vais rapporter cette réponse. — Glo-
rieuse vierge Marie, elle m'a dit qu'elle ne
viendra pas, et que le prêtre passe à sa pré-
face et achève sa messe hardiment.

NOTRE-DAME.

Gabriel, va-s-y promptement, et dis-lui

Et di que de venir s'avancer,
Et que c'est d'offrir l'ordenance
Cierge à ce jour.

GABRIEL.

Dame, g'y vois sanz plus sejour
Faire cy. — Delivrez-vous, fame,
Tost; ce vous mande Nostre-Dame.
Apportez ce cierge à l'offrande.
Vous faites vilenie grande
De tant faire attendre le prestre.
Veuillez vous tost à voie mettre,
Venez offrir.

GUIBOUR.

Il se peut bien de moy souffrir.
Die sa messe, à brief parler;
Je n'y pense point à aler,
Ne point n'iray.

GABRIEL.

A ma dame ainsi le diray,
Puisque vous n'y voulez venir.
— Dame, elle pense à retenir
Son cierge, et m'a dit en ce point
Pour certain ne l'offerra point:
C'est tout à brief.

NOSTRE-DAME.

Vas encore à li de rechief,
Et lui di que plus ne se tiengne
Que le cierge offrir tost ne viengne;
Et se du contraire s'efforce,
Oste-li le cierge par force
Hors de ses mains.

GABRIEL.

Dame, elle n'en ara jà mains.
— Je revien à vous, belle amie.
Venez offrir, ne laissez mie,
Ou ce c'on m'a chargé feray,
C'est que des poins vous osteray
Ce cierge, voir.

GUIBOUR.

Vous n'arez ja tant de pover,
Amis, que le m'ostez du poing;
Et si vous deffens et enjoing
De touchier y.

GABRIEL.

Puisque je le tieng jà par my,
J'en seray maistre.

GUIBOUR.

Et g'i vueil si ma force mettre
Que certes il me demourra;

qu'elle se hâte de venir, et qu'en ce jour
l'usage d'offrir un cierge.

GUIBOUR.

Dame, j'y vais sans plus de ret
Femme, dépêchez-vous vite; voici
vous mande Notre-Dame. Apportez ce
à l'offrande. Vous commettez une
laine action en faisant tant attendre
tre. Veuillez-vous mettre vite en route
faire votre offrande.

GUIBOUR.

Il peut bien se passer de moi. En
mots, qu'il dise sa messe; je ne songe
à aller à l'offrande, et je n'irai point.

GUIBOUR.

Puisque vous ne voulez pas y venir,
dirai à ma maltresse. — Dame, elle
à retenir son cierge, et m'a dit à ce
que certainement elle ne l'offerra
voilà le tout en peu de mots.

NOSTRE-DAME.

Va encore à elle de rechief, et
qu'elle ne se refuse pas davantage à
promptement offrir le cierge; si elle
tine à faire le contraire, ôte-lui par
cierge hors des mains.

GABRIEL.

Dame, elle n'en aura pas moins (qu
ne me dites). — Je reviens à vous, belle
Venez à l'offrande, n'y manquez pas
ferai ce dont on m'a chargé, c'est-à-d
je vous ôterai ce cierge des poings, car

GUIBOUR.

Ami, vous n'aurez pas assez de
pour me l'ôter du poing; et je vous d
formellement d'y toucher.

GABRIEL.

Puisque je le tiens déjà par le mou
serai le maître.

GUIBOUR.

Et j'y veux tellement mettre m
que certes il me demeurera; il ne

Et la vueille à sa part attraire
Et d'enfer garder et retraire.
Où n'a que paine !

LE FRÈRE.

Chier sire, de ceste vilaine
Murtrière qui si fausement
Mon frere a murdri, jugement
Vous requier dès ici endroit.
Or vous plaise à m'en faire droit,
Sanz dilatoire.

LE COUSIN.

Sire, il vous requiert raison, voire.
Puisqu'elle a le fait congnéu,
Par droit devez estre mén
A sa requeste.

LE BOURRIAU.

Monseigneur, la besogne est preste,
Ainsi que mandé le m'avez.
Or me dites que vous voulez
Que je plus face.

LE BAILLI.

Pren une hart et la me lasse
Entour le col de ceste lame :
Mourir li convient à diffame ;
Et lui liez les mains aussi,
Et puis nous en irons de ci
A la justice.

LE BOURRIAU.

Et je vueil ouvrer de m'office,
Puisque le dictes.

GEIBOUR.

E, Dame ! qui par voz merites
Dignes à Dieu et precieuses,
Dessus toutes les glorieuses
Ames qui en paradis sont
Et qui jamais estre y pourront
Avez et aiez seigneurie
(Je parle à vous, vierge Marie),
Confortez-moy a ce besoing,
Et de m'ame aiez cure et soing ;
Car je voy bien et sanz dellault
Le corps morir a honte fault
Et assez brief.

LE FRÈRE.

Certes, on ne vous peut trop grief
Ne trop honte faire, murtrière,
Qui avez en telle maniere
Mon frere mort.

LE BAILLI.

Acheter li feray son tort.

la préserver et la retirer de l'enfer, où il n'y
a que tourment.

LE FRÈRE.

Cher sire, je requiers dès à présent le ju-
gement de cette meurtrière infâme qui a si
traîtreusement assassiné mon frère. Veuillez
m'en faire justice, sans délai.

LE COUSIN.

Sire, vraiment sa requête est juste. Puis-
qu'elle a confessé le fait, vous devez de
droit être porté à la lui accorder.

LE BOURREAU.

Monseigneur, la besogne est prête, ainsi
que vous me l'avez commandé. Maintenant
dites-moi que voulez-vous que je fasse de
plus ?

LE BAILLI.

Prends une hart et lace-la-moi autour du
cou de cette femme : il faut qu'elle meure
ignominieusement. Liez-lui aussi les mains,
et puis nous nous en irons d'ici au lieu des
exécutions.

LE BOURREAU.

Je veux travailler de mon métier, puisque
vous le dites.

GEIBOUR.

Eh, Dame ! qui, par vos mérites dignes
et précieux aux yeux de Dieu, avez et au-
rez la suprématie sur toutes les âmes glo-
rieuses qui sont en paradis et qui jamais
pourront y être (c'est à vous que je parle,
Vierge Marie), reconfortez-moi dans cette
extrémité, et prenez soin et souci de mon
âme ; car je vois bien que sans faute il faut
que mon corps meure honteusement et bien-
tôt.

LE FRÈRE.

Certes, meurtrière, on ne peut vous faire
trop de mal et trop de honte pour avoir
fait périr mon frère d'une telle manière.

LE BAILLI.

Je lui ferai expier son tort. — Aubri,

— Auberi, vaz tantost crier
En la place sanz detrier
Que nul chief d'ostel ne remangue
Que à la justice tost ne viengne ;
E[t] puis revien.

PREMIER SERGENT.

Sire, je le vous feray bien.
— Or escoutez, vous en commun :
A touz ensemble et à chascun,
Par foy ! fas ce commandement :
Qu'à la justice ysnellement
Venez que le baillif veult faire,
Sur quanque vous povez meffaire
Envers le roy.

PREMIER VOISIN.

G'y ay plus chier aler, par foy !
Que je l'amende.

ij^e VOISIN.

Et je aussi ; qu'il ne me demande
Amende, y vois.

LE BAILLIF.

Sus ! assez grans est noz convois,
Et touz jours venront gens assez.
— Devant moy, toi et li, passez.
— Cochet, delivrer s'en convient :
Le delaïement n'y vault nient.
Mouvez, mouvez.

LE BOURRIAU.

Avant ! de veuir vous prouvez,
Dame ; ne fault point dire : Qu'est-ce ?
Je vous menray com chien en laisse
A ceste hart.

GUIBOUR.

E, Diex ! mon cuer pourquoy ne part
Et creve afin que je morusse,
Si que plus honte ne béusse
Du grant meschief où je me voi ?
— Sire baillif, otroïez-moy
Un don par vostre doulx plaisir :
Que ci aie un po de loisir
De prier la Dame de grace ;
Puisque devant l'église passe,
Ce vous requier.

PREMIER VOISIN.

E ! otroïez-li, sire chier,
Ce que requiert pour l'amour Dieu,
Sanz entrer dedanz le saint lieu :
Vous ferez bien.

ij^e VOISIN.

Certainement, sire, je tien,

va tantôt crier sur la place, n'y manque
pas, que nul chef de famille ne se dispense
de venir vite au lieu des exécutions ; et puis
reviens.

LE PREMIER SERGENT.

Sire, je vous obéirai ponctuellement. —
Or écoutez, vous tous en général : par (ma)
foi ! je vous commande à tous ensemble et à
chacun (en particulier) que, si vous ne vou-
lez forfaire envers le roi, vous veniez prompt-
ement assister à la justice que le bailli veut
faire.

LE PREMIER VOISIN.

Par (ma) foi ! j'aime mieux y aller que de
payer l'amende.

LE DEUXIÈME VOISIN.

Et moi aussi ; de peur qu'on m'y con-
damne, j'y vais.

LE BAILLI.

Allons ! notre suite est assez nombreuse,
et toujours il y viendra assez de monde. —
Toi et lui, passez devant moi. — Cochet, il
faut se dépêcher : le retard n'est bon à rien.
En mouvement ! en mouvement !

LE BOURREAU.

En avant ! tâchez de venir, dame ; il ne faut
pas dire : Qu'est-ce que c'est ? Je vous mène-
rai avec cette hart comme un chien en laisse.

GUIBOUR.

Eh, Dieu ! pourquoi mon cœur ne se
fend-il pas afin que je meure et que je ne
boive plus la honte de la terrible extrémité
où je me vois ? — Sire bailli, octroyez-moi un
don, s'il vous plaît : je vous demande un peu
de loisir pour prier la Dame de grâce ; puis-
que je passe devant l'église, je vous adresse
cette requête.

LE PREMIER VOISIN.

Eh, cher sire ! accordez-lui ce qu'elle
vous demande pour l'amour de Dieu, sans
entrer dans le lieu saint : vous ferez bien.

LE DEUXIÈME VOISIN.

Certainement, sire, je tiens que, si vous lu :

UN MIRACLE DE NOSTRE-DAME,

DE L'EMPERERIS DE ROMME.

NOTICE.

La pièce suivante est tirée du manuscrit 208 .4. B, où elle commence au folio 53 recto. L'auteur, auquel on peut attribuer les autres miracles contenus dans le même recueil, parait avoir emprunté celui-ci à un conte dévot de Gantier de Coinsi, intitulé : *de l'Empereri qui garda sa chastée par*

*moult temptacions**; mais il a, pour les besoins du théâtre, élagué plusieurs circonstances, et en a ajouté un grand nombre d'autres qui ne se trouvent pas dans le récit du rimeur laonnais.

F. M.

* *Nouv. Recueil de Fabliaux et Contes inéd.*, etc., publié par Méon, in-8°, t. II, p. 50 et suivantes.

UN MIRACLE DE NOSTRE-DAME.

NOMS DES PERSONNAGES.

L'EMPERERIS.

L'EMPERIERE.

BRUN, premier chevalier.

MORIN, premier sergent d'armes.

YABEL, la damoiselle.

ORRY, 1^{er} chevalier.

1^{er} SERGENT D'ARMES.

LE FRERE A L'EMPERIERE.

LE PAPE.

PREMIER CARDINAL.

1^{er} CARDINAL.

BAUDOIN, l'escuier.

GONBERT ou GOBERT,

le tourier.

LE MESSAGIER.

DIEU.

NOSTRE-DAME.

SAINT JEHAN.

PREMIER ANGE.

1^{er} ANGE.

LE MAISTRE MARINIER.

LA DAME PELERINE.

L'ESCUIER A LA PELERINE,

ou L'ESCUIER A LA DAME.

L'OSTESSE.

LE CONTE malade.

LES CLERS.

Cy commence .i. Miracle de Nostre-Dame, de l'Empereris de Romme que le frere de l'empereur vult pour la fere destruire, pour ce qu'elle n'avait ele faire sa volenté; et depuis devint mesel, et la dame le garit quant il ot regehy son meffait.

L'EMPERERIS.

Mon chier seigneur, Dieu tout puissant

Vostre santé soit acroissant

Ainsi comme je le desir!

Car, certes, ce que tant jesir

Vous voy de ceste maladie

M'ennuie moult, quoy que nulz die,

Et m'est moult fort.

Ici commence un Miracle de Notre-Dame, touchant l'impératrice de Rome que le frere de l'empereur accusa pour la faire périr, parce qu'elle n'avait pas voulu faire sa volonté. Depuis il devint lépreux, et la dame le guérit après qu'il eut confessé son méfait.

L'IMPÉRATRICE.

Mon cher seigneur, que Dieu tout puissant vous rende la santé, ainsi que je le désire! car, certes, quoi qu'on en puisse dire, je suis fort contrariée de vous voir depuis si long-temps alité par suite de cette maladie, et j'en éprouve beaucoup de peine.

L'EMPERIERRE.

Dame, je tien que Dieu confort
M'envoiera sanz detriance
Et de mon grief mal alejance
Briement; je le sens bien et voy.
Faites le bien, prenez convoy
Et vous en alez au moustier
Prier Dieu de bon cuer entier
Que mon mal estaingne et efface
Et me doint grace qu'encor face
Chose qui me tout a merite
Et qui vers li mon ame acquitte
De touz pechiez.

BRUN, premier chevalier.

Ma dame, il dit bien, et sachiez
Qu'en ce ne povez-vous messaire;
Et si veult-on un sermon faire,
Si que c'est pour vous bien à point:
Alons-y et ne tardons point,
Je le conseil.

L'EMPERERIS.

Aussi m'y assens et le vueil.
— Or tost! alez devant, Morin;
Faites delivrer le chemin,
Si qu'aions voie.

PREMIER SERGENT D'ARMES.

Volentiers, se Jhesus me voie.
— Sus! de cy traiez-vous arriere,
Que de ma mace ne vous fiere
A grant rendon.

Cy commence le sermon, et le sermon finé
L'EMPERERIS parle et dit:

Seigneurs, pieça n'oï sermon
Où eüst tant de biens compris;
Car tout ce qu'a à dire empris,
A demené trop bien et bel.
— Que vous en semble-il, Ysabel,
Par vostre foy?

LA DANOISELLE.

Dame, par la foy que Dieu doyt!
Je croy que ce soyt un preudomme,
S'il estoit cardinal de Romme;
Si a-il p[r]eschié haultement
Et bien, ne je ne scé comment
On pourroit miex.

PREMIER CHEVALIER.

Bonne aventure li doint Diex!
Dame, il a noblement preschié,

L'EMPEREUR.

Dame, j'espère que Dieu m'enverra bie
tôt du reconfort et du soulagement a
cruelle maladie; je le sens et le vois bie
Agissez sagement, faites-vous accompa
gner et allez-vous-en à l'église prier Die
de tout votre cœur qu'il mette [?] mon m
et qu'il me donne la grâce de [?] encor
quelque chose qui me soit compte com
un mérite et qui acquitte mon ame enver
lui de tous mes péchés.

BRUN, premier chevalier.

Ma dame, il dit bien, et sachez qu'en cel
vous ne pouvez mal faire. On va prononc
un sermon, il arrive bien à propos pour
vous. Allons-y sans tarder, je (vous le con
seille.

L'IMPÉRATRICE.

J'y consens de tout mon cœur. — Allons!
Morin, marchez devant; faites débarrasser
le chemin, de manière à ce que nous puis
sions nous mettre en route.

LE PREMIER SERGENT D'ARMES.

Volontiers, que Jésus me voie! — Alons,
retirez-vous loin d'ici, (si vous ne voulez) que
ma masse ne vous frappe à coups redoublés.

*Ici commence le sermon, et le sermon ter
miné* L'IMPÉRATRICE parle et dit:

Seigneurs, il y a long-temps que je n'oüi
un sermon qui renfermât autant de bonnes
choses; car tout ce que (le prédicateur a
entrepris de dire, il l'a très-bien traité.
— Ysabelle, que vous en semble, par votre
foi?

LA DEMOISELLE.

Dame, par la foi que je dois a Dieu! je
crois que c'est un prud'homme autant qu
s'il était cardinal romain; il a prêché d'une
manière remarquable, et on ne peut pas
mieux.

PREMIER CHEVALIER.

Que Dieu lui donne bonne aventure!
dame, il a noblement prêché, et il s'en

en est biau depeschié
omme droit maistre.

L'EMPERERIS.

oirs. Or ça ! je me vueil mettre
cest autel à genoulz.
lx amoureux Jhesus, et vous,
qui estes fille et mere
à qui ? mere à vostre pere,
aussi de vostre filz),
se onques chose je fis
us agréee aucunement
le moult hardiement,
me fait ardent desir),
qu'il vous viengne à plaisir
utroier en guérredon
r vous puisse avoir un don :
ue Dieu vueille cy ouvrir
on seigneur que recouvrer
onne santé de son corps,
ette de touz poins hors
maladie où il est,

Vierge ; et je vous promet
on povoir vous serviray,
s jours mais que je vivray,
cuer et devotement.
avant, seigneurs ! alons-m'ent,
en est heure.

PREMIER CHEVALIER.

e mais hui plus demeure
ons faire mesprison :
n'en, sanz arrestoison,
rs l'emperiere.

PREMIER SERGENT D'ARMES.

alez de cy arriere !
t, faites voie et espace
ma dame à aise passe.
riere, touz !

ORRY, ij^e chevalier.

ier seigneur, que faites-vous ?
us vous vestez ?

L'EMPERIERE.

'est voirs, ne vous doubtez ;
is mie hors du sens,
bien comment je me sens
en quelle maniere.

L'EMPERERIS.

ier seigneur, qu'est-ce ? quelchiere ?
tes-le-moi.

L'EMPERIERE.

dame, foy oue vous doy !

bien tiré, comme un habile maltre qu'il est.

L'IMPÉRATRICE.

C'est vrai. Allons ! je veux me mettre à
genoux devant cet autel. — Doux et amou-
reux Jésus, et vous, Dame, qui êtes fille et
mère (mère de qui ? de votre père, et en
même temps fille de votre fils), Dame, si ja-
mais je fis chose qui vous fût quelque peu
agréable (je parle avec beaucoup de har-
diesse, mais c'est un ardent désir qui m'y
pousse), Dame, qu'il vous plaise m'oc-
troyer comme récompense que je puisse
avoir un don par vous : c'est que Dieu
veuille opérer sur mon mari de manière à lui
rendre la santé du corps, et qu'il le délivre
en tous points de la maladie à laquelle il est
en proie, douce Vierge ; et je vous promets
de vous servir autant que je le pourrai, tous
les jours de ma vie, de tout mon cœur et dé-
votement. — En avant, seigneurs ! allons-
nous-en, il en est temps.

PREMIER CHEVALIER.

Nous pourrions mal faire en tardant da-
vantage : allons-nous-en, sans nous arrêter,
vers l'empereur.

LE PREMIER SERGENT D'ARMES. ●

En avant ! retirez-vous, videz les lieux,
faites voie et place, de manière à ce que
ma dame puisse passer. En arrière, tous !

ORRY, deuxième chevalier.

Mon cher seigneur, que faites-vous ? vous
vous habillez ?

L'EMPEREUR.

Orry, c'est vrai, n'en doutez pas ; je ne
suis pas hors de mon bon sens, je sais bien
comment et en quel état je me trouve.

L'IMPÉRATRICE.

Mon cher seigneur, qu'est-ce ? quelle fi-
gure ? dites-le-moi.

L'EMPEREUR.

Bonne dame, par la foi que je vous dois !

Sachiez que Dieu grace m'a fait
Telle que gari sui de fait,
Et scé bien dont ce m'est venant;
Si li tendray le convenant
Que fait li ay, n'en doubte nulz,
Et briefment : g'y sui bien tenuz.
Alez me tost mon frere querre,
Dites-li qu'il viengne bonne erre
A moy parler.

ij^e SERGENT D'ARMES.

Mon chier seigneur, g'y vueil aler,
Puisque vous le me commandez.
— Sire, sire, plus n'attendez :
Vostre frere par moy bonne erre,
Par foy ! si vous envoie querre ;
Venez à li.

LE FRÈRE.

Il me semble que tout pali
As le visage : qu'i a-il ?
Est-il de morir en peril ?

Ne me mens point !

ij^e SERGENT D'ARMES.

Nanil ; mais est en très bou point,
La Dieu merci.

LE FRÈRE.

La Dame des cieulx en gracy.
Alons-m'en : icy ne vueil plus estre ;
Tant que je me voie en son estre,
Ne vueil cesser.

L'EMPERERIS.

Mon chier seigneur, sanz vous courcer
Je vous pri que me vueillez dire
Quel convenant à nostre Sire
Dieu fait avez.

L'EMPERERE.

Je le vous diray. Vous savez
Com j'ay esté malade grief :
Si li ay voué, c'est à brief,
Que, s'il m'envoioit garison,
G'iroie sanz arrestoison
Son saint sepulcre visiter ;
Et sachiez, dame, sanz doubter,
Dès si tost que li oy promis,
Je me trovay en santé mis :
Si vueil acquitter mon voyage
Et faire le pelerinage :
Vous desplaist-il ?

L'EMPERERIS.

Certes, mon chier seigneur, nanil,
Quant vous agréé.

sachez que Dieu m'a fait une grâce !
je suis guéri en réalité, et je sais b
cela me vient ; aussi, que person
doute, je tiendrai fidèlement la p
que je lui ai faite, et cela dans un cou
j'y suis bien tenu. Allez-moi prom
chercher mon frère, dites-lui qu'il
bien vite me parler.

LE DEUXIÈME SERGENT D'ARMES

Mon cher seigneur, je veux y alle
que vous me le commandez. — Sir
ne tardez plus : par ma foi ! votre frè
voie vite vous chercher ; venez au
lui.

LE FRÈRE.

Il me semble que tu as le visage tou
qu'y a-t-il ? est-il en danger de m
me mens point.

LE DEUXIÈME SERGENT D'ARMES

Nenni ; au contraire, il est en tr
état, Dieu merci !

LE FRÈRE.

J'en remercie la Reine des cieulx. A
nous-en : je ne veux plus rester ici,
marcher jusqu'à que je sois où il est.

L'IMPÉRATRICE.

Mon cher seigneur, sans vous cou
cer, je vous prie de vouloir me dire
promesse vous avez faite à Dieu not
gneur.

L'EMPEREUR.

Je vous le dirai. Vous savez combien
dangereusement malade : eh bien ! je
fait le vœu, pour être bref, que, s'il m'en
guérison, j'irais sur-le-champ visiter so
sepulcre ; et sachiez, dame, sans en d
que sitôt que je lui eus fait cette pro
je me trovai en bonne santé : je veu
m'acquitter de ce voyage et faire le
nage (de la Terre-Sainte) : est-ce q
vous déplaît ?

L'IMPÉRATRICE.

Nenni, certes, mon cher seigneur
que tel est votre plaisir.

LE FRÈRE.

ous de chose secrée,
s chier seigneur? dites voir.
anté puissiez avoir,
je voudroie!

L'EMPERIERE.

ere; je vous avoie
si vous diray pour quoy :
il, se à Dieu plaist le roy,
le cuer enteriu
lem com pelerin :
ordene à estre garde
erre et vous prendre en garde
rentes et du demaine;
moins vueil que souveraine
tresse sur vous et dame
l'empereris ma femme :
pri qu'il n'y ait deffault.
aucune chose vous fault
stat de vous amonter,
sanz taillier ne compter,
vueil qu'il l'ait.

L'EMPERERIS.

ier seigneur, se Dieu me lait
n santé, je vous dy bien
y n'ara deffault de rien
eille avoir pour son estat;
liverray sanz debat,
iez-ent seur.

L'EMPERERE.

à vostre dit m'asseur;
ez, bien le sarez faire.
our haster mon affaire;
u pape m'en vueil aler
prendre et à li parler :
ison, et faire le doy.
re vous .ij., convoiez-moy
nt que là soye.

ij^e CHEVALIER.

comman feray de joie,
ou chier seigneur.

ij^e SERGENT D'ARMES.

y-je desir greigneur
aire qu'il n'a d'assez
mander. — Avant ! passez,
iez de cy.

L'EMPERIERE.

ere, je vieng à vous ci
z à pere obedient :

LE FRÈRE.

Parlez-vous d'une chose secrète, mon
très-cher seigneur ? dites(-moi) la vérité.
Puissiez-vous avoir une bonne santé, comme
je le voudrais !

L'EMPEREUR.

Nenni, frère ; je vous dirai pourquoi je
vous ai mandé : je veux aller, s'il plaît à
Dieu, le roi (des rois), visiter Jérusalem
avec un cœur dévot, en qualité de pèlerin :
je vous ordonne donc de garder ma terre et
d'en prendre soin, ainsi que des rentes et
du domaine ; et néanmoins je veux que l'im-
pératrice ma femme soit souveraine et mal-
tresse au dessus de vous et régente de l'em-
pire : n'y manquez pas, je vous prie. — S'il
vous faut quelque chose pour augmenter
votre état, dame, je veux qu'il l'ait sans
compter ni rogner.

L'IMPÉRATRICE.

Mon cher seigneur, si Dieu me laisse vi-
vre en santé, je vous assure qu'il aura de
moi tout ce qu'il voudra avoir pour son
état ; je le lui livrerai sans difficulté, soyez-
en sûr.

L'EMPEREUR.

Dame, je m'en rapporte à votre parole ;
si vous voulez, vous saurez bien le faire.
Maintenant, pour hâter l'exécution de mon
projet, je veux m'en aller droit au pape
pour prendre congé et lui parler : c'est juste
et je dois le faire. — Vous deux, accompa-
gnez-moi jusqu'à ce que j'y sois.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Mon cher seigneur, je ferai avec joie ce
que vous commandez.

LE DEUXIÈME SERGENT D'ARMES.

Aussi bien ai-je un plus grand désir de
le faire que lui de l'ordonner. — En avant !
passez, fuyez d'ici.

L'EMPEREUR.

Saint père, je viens ici vers vous comme
un fils obéissant vers son père : c'est juste,

C'est drois, car riche et mendient
Doivent ce faire.

LE PAPE.

Biau chier filz, et pour quel affaire?
Vous est-il venu de nouvel
Riens que vous soit fors bon et bel?
Je l' vueil savoir.

L'EMPERIERE.

Nanil, saint pere; à dire voir,
Je vieng vostre benéïçon
Querre, car c'est m'entencion
D'aler faire le saint voiage
D'oultre mer à terre ou à nage;
Car, saint pere, à Dieu promis l'ay,
Si n'y vueil plus mettre delay
Que ne le face.

LE PAPE.

La benéïçon et la grace
Que Diex à saint Pierre l'apostre
Ottria, biau filz, et la nostre
Puissez avoir et près et loing!
Et dès maintenant je vous doing
Ceste croiz que vous poserez
Sur vostre espaule et porterez,
Qu'ainsi le doit tout pelerin
Faire qui va en ce chemin;
Et avec ma benéïçon,
De voz meffaiz remission
Tout plainement.

PREMIER CARDINAL.

Sire, faites-le sagement :
Mettez pour vous tel gouverneur
Qu'il soit au prouffit et honneur
De vostre empire.

ij^e CHEVALIER.

Il ne l'a pas ore à eslire;
Ains y a moult bien assigné :
Car son frere y a ordené,
Avec ma dame.

ij^e CARDINAL.

Sire, il ne pooit miex, par m'ame!
Entre touz ceulx de son lignage :
Car il est doulx, courtoys et sage,
Bon justicier.

LE PAPE.

Tant le doit-il miex avancier,
Quant il est tel comme vous dittes.
— Filz, d'estre de vostre veu quittes
Mettez brief paine et diligence,
Et si prenez en pascience

car riches et mendians doivent en a

LE PAPE.

Mon beau et cher fils, et pour q
faire? Vous est-il nouvellement
quelque chose qui ne vous soit
agréable? je veux le savoir.

L'EMPEREUR.

Nenni, saint père; à dire vrai,
demander votre bénédiction, car m
tion est de faire le saint voyage d'ou
soit par terre, soit par eau : je l'ai
Dieu, saint père, et je ne veux plus
l'exécuter.

LE PAPE.

Beau fils, puissiez-vous avoir de
de loin la bénédiction et la grâce q
octroya à l'apôtre saint Pierre, ains
nôtre! Dès à présent je vous don
croix que vous poserez sur votre é
que vous porterez, car ainsi doit fa
pélerin qui entreprend ce voyage;
ma bénédiction je vous accorde p
entière rémission de vos péchés.

LE PREMIER CARDINAL.

Sire, agissez sagement : mettez à
place un gouverneur tel qu'il soit a
et à l'honneur de votre empire.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Il n'a pas maintenant à l'élire; a
traire il y a très-bien pourvu : car il a
régens son frère avec ma dame.

LE DEUXIÈME CARDINAL.

Sire, sur mon ame! il ne pouvait
choisir parmi tous ceux de sa race
est doux, courtois, sage et équitable

LE PAPE.

Puisque ce frère est tel que vous l
l'empereur ne doit que plus l'avai
Fils, mettez de la diligence à vous
ter bientôt de votre vœu, et prenez
tience l'adversité, si elle vous vient

ersité, se elle vous vient;
ement ne vous vaudroit nient
Vostre voiage.

L'EMPERE[RE]RE.

oufferray de bon courage
ce que Dieu m'envoyera,
n moi l'en ne trouvera
gréement n'impaticence.
t pere, par vostre liscence
Que je m'en aille.

LE PAPE.

chier filz, il me plaist sanz faille.
qu'en santé Dieu vous maint,
grant joie vous ramaint
à à leesce!

ij^e SERGENT D'ARMES.

nt! ne nous faites pas presse,
ix seigneurs, traiez-vous ensus;
les-nous par cy voie, or sus!
Si ferez bien.

L'EMPERERE.

ie, du saint pere revien,
m'a absolz de mes pechiez
n'a, bien vueil que le sachiez,
né plaine remission,
eult que par devocion
e croiz sur m'espaule port
ues à tant que Diex à port
salut m'ait cy ramené;
uisqu'ainsi l'a ordené,
i porteray bonnement.
liez-me un autre garnement;
ui ne porteray-je mie.
ne delivrez brief, m'amie :
Aler m'en vueil.

L'EMPERERIS.

chier seigneur, à vostre vueil.
bailliez-moy ceste hopelande,
bel: c'est ce qu'il demande,
Si com je pens.

LA DAMOISELLE.

avoie aussi en pourpens.
Tenez, ma dame.

L'EMPERERE.

a ce que je demant, ma femme.
m'atachiez, par vostre foy!
ndroit, pour l'amour de moy,
Ceste croiz-ci.

L'EMPERERIS.

é vous feray sanz nul si,

ment voire voyage ne vous serait pas profit-
table.

L'EMPEREUR.

Je souffrirai de bon cœur tout ce que
Dieu m'enverra, l'on ne me trouvera jamais
à murmurer ni à m'impaticient. Saint pere,
donnez-moi la permission de m'en aller.

LE PAPE.

Mon cher filz, je le veux bien. Allez.
que Dieu vous conduise en bonne santé,
et vous ramène avec grande joie et allé-
gresse!

LE DEUXIÈME SERGENT D'ARMES.

En avant! ne vous attroupez pas au-
tour de nous, beaux seigneurs, retirez-vous
en arrière; laissez-nous la route libre par ici,
allons! vous ferez bien.

L'EMPEREUR.

Dame, je reviens d'auprès du saint pere,
qui m'a donné l'absolution de tous mes pé-
chés, sachez-le bien; et il veut que par dé-
votion je porte cette croiz sur mon épaule
jusqu'à ce que Dieu m'ait ramené ici à bon
port: puisqu'il l'a ainsi ordonné, je la por-
terai volontiers. Donnez-moi un autre ha-
bit; je ne porterai pas celui-ci. Allons! dé-
pêchez-vous, mon amie : je veux partir.

L'IMPÉRATRICE.

Mon cher seigneur, à votre gré.—Donnez-
moi cette houppelande. Isabelle: à ce que
je crois, c'est ce qu'il demande.

LA DAMOISELLE.

J'y avais aussi songé. Tenez, madame.

L'EMPEREUR.

Ma femme, c'est ce que je demande. Al-
lons, par votre foi! attachez-moi ici ceste
croiz pour l'amour de moi.

L'IMPÉRATRICE.

Mon cher seigneur, je vais vous le faire

Mon chier seigneur, benignement.
— C'est fait; elle y est tellement
C'on ne peut miex.

L'EMPERIERE.

Frere, il n'y a plus. En touz lieux
Vous pri que m'onneur regardez,
Et que ma compaigne gardez,
Et le peuple tenez en pais.
— Dame, je ne scé se jamais
Vous verray. Baisiez-me, baisiez.
Hé! de plourer vous apaisiez.
— Messire Orry, et vous, Huart,
Alons-m'en; car il m'est à tart
Que soie hors de ceste terre.
Pitié le cuer m'estraint et serre.
A Dieu, trestouz.

L'EMPERERIS.

Mon chier seigneur, mon ami doulx,
A Dieu, qui vous vueille conduire,
Si que riens ne vous puisse nuire
Ne faire mal.

LE FRERE.

Voir, chier frere, jusque l'aval
Vous irons nous .iij. convoiant;
Puis dirons : « A Dieu vous commant, »
Quant là serons.

L'EMPERERE.

Or soit! ainsi le vous ferons.
— Vous .ij., sergens, allez devant.
— Ho! n'irez de cy en avant;
Retournez-vous.

PREMIER CHEVALIER.

Puisque vous plaist, non ferons-nous.
Adieu, chier sire.

LE FRERE.

Chier frere, ne vous scéy que dire :
Diex vous conduie à sauveté,
Et vous ramaint par sa bonté
Haitiez et sain!

L'EMPERIERE.

Sa volenté soit faite à plain!
Adieu, biau frere.

PREMIER SERGENT D'ARMES.

Retourner nous convient arriere
Devers ma dame.

PREMIER CHEVALIER.

Voire, car ce n'est mie femme
Que nous doions seule laisser;
Si qu'il nous convient avancier
D'aler à li.

de bon cœur, sans observations. — C'e
elle y est on ne peut mieux placée.

L'EMPEREUR.

Frère, c'est fini. Je vous prie de pr
en tous lieux souci de mon honne
garder ma compaigne, et de tenir le j
en paix. — Dame, je ne sais si jaur
vous reverrai. Baisez-moi, baisiez. Eh
sez de pleurer. — Messire Orry, et
Huart, allons-nous-en; car j'ai hâte d
tir de cette terre. La pitié m'envelo
me serre le cœur. (Je vous recom
tous à Dieu.

L'IMPÉRATRICE.

Mon cher seigneur, mon doulx au
vous recommande) à Dieu; qu'il veuille
conduire, en sorte que rien ne vous j
nuire ni faire mal.

LE FRÈRE.

En vérité, mon cher frère, nous iron
que là-bas en vous accompagnant tous
puis, quand nous y serons, nous vous d
adieu.

L'EMPEREUR.

Soit! nous le ferons ainsi. — Vous d
sergens, allez devant. — Oh! vous n'irez
plus loin; retournez sur vos pas.

LE PREMIER CHEVALIER.

Puisque tel est votre plaisir, nous
laisserons ici. Adieu, cher sire.

LE FRÈRE.

Cher frère, je ne sais que vous
que Dieu vous conduise sain et sauf, e
assez bon pour vous ramener en pa
santé!

L'EMPEREUR.

Que sa volenté soit entièrement
Adieu, mon frère.

LE PREMIER SERGENT D'ARMES.

Il nous faut retourner en arrière :
de ma dame.

LE PREMIER CHEVALIER.

Oui vraiment, car ce n'est pas une
que nous devons laisser seule; il fa
nous hâter d'aller à elle.

LE FRÈRE.

uisque je sui celui
est empire regent
nmé, de cuer diligent
nser à vostre prouffit
uz jours, s'il vous souffist
il vous plaist.

L'EMPERERIS.

mais noise ne plait
ous .ij. ne doit avoir,
re; mais devez savoir
eul voloir et une amour
e entre nous deux demour;
n'est pas doubte.

LE FRÈRE.

e sui celui qui toute
oulenté plainement
st de faire bonnement
z contredit.

L'EMPERERIS.

que vous me l'avez dit
ous mercy.

LE FRÈRE.

re dame, il est ainsi :
raire ne doubtez point,
t il escherra à point,
is le sarez.

L'EMPERERIS.

que pour moy plus ferez,
s tenue à vous seray;
s, je me peneray
le merir.

LE FRÈRE.

re dame, aler querir
ient un petit d'esbat :
me deult et debat,
micht un po à mal aise;
pour Dieu, ne vous desplaise
g'i vois, dame.

L'EMPERERIS.

-il, biau frere, par m'ame !
faites pas grant demeure,
ous souppons de bonne heure;
temps le doit.

LE FRÈRE.

ame, comment qu'il voit.
oin, après moy venez;
be et mon chapel prenez
ellement.

LE FRÈRE.

Dame, puisque je suis nommé régent de
cet empire, mon cœur veut mettre tous
ses soins à toujours chercher votre bien-
être, si vous me le permettez et que cela
vous plaise.

L'IMPÉRATRICE.

Désormais il faut qu'il n'y ait entre nous
ni bruit ni dispute, mon frère; mais vous
devez savoir qu'il ne doit régner entre nous
deux qu'une seule volonté et un seul amour;
il n'y a pas de doute.

LE FRÈRE.

Dame, je suis prêt à faire toute votre
volonté de bon cœur et sans opposition.

L'IMPÉRATRICE.

Je vous remercie de cette assurance.

LE FRÈRE.

Ma chère dame, il en est ainsi : gardez-
vous de croire le contraire; et quand l'oc-
casion propice se présentera, vous recon-
naitrez la vérité de mes paroles.

L'IMPÉRATRICE.

Plus vous ferez pour moi, plus je vous se-
rai obligée; et, certes, je m'efforcerai de
vous en récompenser.

LE FRÈRE.

Ma chère dame, il me faut aller cher-
cher un peu de distraction : la tête me fait
mal et me fend, et je ne me sens pas à mon
aise; en conséquence veuillez, pour (l'amour
de) Dieu, ne pas trouver mauvais que j'y
aille, dame.

L'IMPÉRATRICE.

Par mon ame! mon frère, je le veux bien;
mais ne demeurez pas trop, de manière à
ce que nous soupions de bonne heure; il
en est temps.

LE FRÈRE.

Nenni, dame, quoi qu'il arrive. — Bau-
douin, venez après moi; prenez vite ma
cape et mon chapeau.

五、附註

FOURTH: THE "MILITARY" CLASS.
 1. THE "MILITARY" CLASS.
 2. THE "MILITARY" CLASS.
 3. THE "MILITARY" CLASS.
 4. THE "MILITARY" CLASS.

23 FEB 55.

Saint-Marce me sera
 Mi sein à mon cuer presente
 Quant l'excédence bonte
 De ma dame l'emperours
 Que je sui comme à mort peris
 S'il ne i prent le moy pitié.
 Tant qu'avoir puisse s'amistie:
 Car mon bonte et simplesce,
 Courtoisie, douceur, largesce,
 Honneste, maintien, avenance,
 Franchise, aurlant contenance
 Dont elle est dame et tresoriere
 Qui mon cuer en telle maniere
 De eile par regarder espris
 Qu'à nuz est enlacié et pris
 Le Desir, qui m'estraint et lace,
 Se que je ne sçay ce que face:
 Car Souvenir en mon cuer fault,
 Plaisance acourt, Voloirs m'assault.
 Penser m'a fait si esperdus
 Qu'à briel j'ay touz mes senz perdus
 Quant a sa biauté souveraine
 Regars mon cuer conduit et maine;
 Lors ne suis de ma soif delivres,
 Auss'ay plus soif com plus suis yvres;
 Et tant plus boy com plus la voy,
 Et en suçant Plaisance boy,
 Et com plus la boy, plus me seche:
 C'est Yvresce qui touz jours leche,
 De quoy je ne me scé tenser.
 Or je vueil autre penser.
 Je l'auns, voire, fas-je raison?
 Naul voir; mais grant mesprison
 Dont je doiy moy-meismes hair,
 Et bee à mon frere traïr
 Et à li fortraire sa femme;
 Ce me sera trop grant diffame,
 Se je vueil à ce fait muser
 Et mon temps mettre y et user;
 Par raison avenir ne peut.
 Mon fol desir fuir m'esteut,
 Non pas desir, mais grant outrage.
 M'exl'que j'ay cuer fol et valage,
 Qui ay dut que je la lairay

L'ÉCUYER.

Volontiers, sire ; en vérité, je ne veux vous contrarier en rien. Maintenant que j'ai tout, allons-nous-en, cher sire, où il vous plaira.

LE FRÈRE.

Sainte Marie ! que sera-ce ? Mes yeux ont tant présenté à mon cœur la rare beauté de madame l'impératrice que je suis condamné à mourir si elle n'a pitié de moi, de manière à ce que je puisse avoir son amitié ; car son renom , sa bonté , sa simplicité , sa courtoisie , sa douceur , sa largesse , son honnêteté , son maintien , son affabilité , sa franchise , ses manières prévenantes , tous ces trésors qu'elle possède ont tellement épris mon cœur , à force de la regarder , qu'il est enlacé et pris dans les filets de Désir , qui me serre et m'enveloppe. Je ne sais que faire ; car Souvenir s'éteint dans mon cœur , Plaisance accourt , Vouloir m'assaillit. Penser m'a rendu si stupéfait qu'en un mot j'ai perdu tous mes sens quand Regard conduit et mène mon cœur à sa beauté souveraine ; alors je ne suis pas débarrassé de ma soif , au contraire , plus je suis ivre , plus je suis altéré ; et plus je la vois , plus je m'ibreuve , et en suçant je bois Plaisance , et plus je la bois , plus je me dessèche : c'est l'ivresse qui toujours excite , et dont je ne sais comment me défendre. Je veux maintenant me livrer à d'autres pensées. Je l'aime ; en vérité , ai-je raison ? Nenni , vraiment ; mais je commets une grande faute , dont je dois me hair moi-même , en désirant trahir mon frère et lui séduire sa femme ; ce sera pour moi un très-grand déshonneur , si je veux me proposer ce but , y mettre et employer mon temps. Cela ne peut raisonnablement avoir lieu. Il me faut fuir mon désir insensé , qui n'est pas un désir , mais un grand crime. Dieu ! que j'ai le cœur fort et volage , pour avoir dit que je cesserais de l'aimer ! Certes , je n'en ferai rien : puisque ma bonne étoile l'a placée sur mon chemin , je crois que c'est Dieu qui me l'a donnée ; et je mettrai mes soins à l'aimer. Si l'amour que je ressens pour elle me change la douceur en amertume , je m'en inquiète peu. Aimer sans peine ne vaut rien ; l'on aime

r ! certes, non feray :
 e eur la m'a destinée,
 / que Dieu la m'ait donnée,
 tray paine à li amer.
 ar me rent pour doux amer,
 nertume ne me chaut.
 sanz paine riens ne vault,
 ne-on trop miex le chaté
 il est plus chier achaté,
 aploie bien cilz sa paine
 perfeccion l'amaine.
 / que paine m'i vaudra
 ue mon desir avendra.
 e dit? je sui folz et nices,
 ide que vertu soit vices.
 se par cuider tenir
 jà ne peut advenir :
 ue telle dame aie amie.
 elle ne m'amera mie,
 e lairoit avant deffaïre
 lle chose vouldist faire.
 rient que autrement m'atire,
 rir ne vueil à martire.
 me où touz biens sont compris,
 ' pour vous tellement pris
 nt par vostre biauté fine
 onvient que ma vie fine ;
 je, fors vous, ne m'i vault.
 doin, à l'ostel me fault
 ler couchier.

L'ESQUIER.

-ce? qu'avez, mon seigneur chier?
 nalement pensis vous voi
 leur muer. Dictes-moy
 ce vous avez.

LE FRÈRE.

in, couchier me menez,
 i moy n'a de santé goute,
 se sens malade sanz doubte,
 mis, griefment.

L'ESQUIER.

oulentiers; alons-m'ent.
 çà l'vez ci vostre lit fait.
 iez-vous, sire, et je de fait
 ouverray bien et à point.
 hit; se un petit en ce point
 us tenez tant que suez,
 rez tost revertuez
 . tost gariz.

d'autant plus la richesse, qu'elle a coûté plus cher; et celui-là a bien employé son travail, qui l'amène à bonne fin. Je crois que ma peine me sera récompensée par l'accomplissement de mon désir. Qu'ai-je dit? je suis fou et absurde de croire que le vice soit vertu. J'ai la présomption d'espérer tenir ce que je ne puis atteindre : c'est à-dire d'espérer avoir pour amie une dame pareille. En vérité, elle ne m'aimera pas ; au contraire, elle se laisserait plutôt mettre à mort que de faire une telle chose. Il faut donc que je m'arrange autrement, si je ne veux mourir martyr. Ah ! dame où toutes les qualités sont réunies, votre beauté m'a tellement enflammé d'amour pour vous qu'il faut que ma vie finisse ; je n'ai d'autre remède que vous. — Baudouin, il faut que j'aille me coucher au logis.

L'ÉCUYER.

Qu'est-ce? qu'avez-vous, mon cher seigneur? Je vous vois plongé dans de tristes réflexions et changer de couleur. Dites-moi, qu'avez-vous?

LE FRÈRE.

Baudouin, menez-moi coucher ; car je ne suis pas en bonne santé ; au contraire, ami, je me sens grièvement malade, n'en doutez pas.

L'ÉCUYER.

Sire, volontiers ; allons-nous-en. — A présent voici votre lit fait. Couchez-vous, sire ; quant à moi, je vous couvrirai comme il faut. C'est fait ; maintenant, si vous vous tenez coi un peu jusqu'à ce que vous suiez, vous reprendrez bientôt vos forces et vous serez guéri.

LE FRÈRE.

Or alez à l'empereur
Dire qu'elle soupe toute aise,
Et pour Dieu qu'il ne li desplaise
Se elle ne m'a.

L'ESCUIER.

Voulementiers, sire; je vois là.
— Ma dame, Dieu par sa puissance
Vous gart d'annuy et de pesance!
Mon seigneur dit que vous soupez
Sanz l'attendre; car occupez
Est, qu'il ne peut venir maishuit,
Et pour Dieu qu'il ne vous ennu[i]t
Se cy ne vient.

L'EMPERERIS.

Dy-moy quelle achoison le tient,
Ne qui le peut si occuper
Qu'il ne venra pas à souper
Avecques moy.

L'ESCUIER.

Dame, par la foy que vous doy,
Puisqu'il vous plaist que je li dye,
Comme plain de grant maladie
Gist au lit : dont le cuer me serre;
Et semble c'on l'ait trait de terre,
Tant est fondu et empiré!
S'en ay le cuer forment yré,
Ma chiere dame.

L'EMPERERIS.

De oïr ces nouvelles, par m'ame!
Suis-je tant courroucée en cuer
Que je ne le puis dire à nul feur.
— Baudoin, cy plus ne tardez;
R'alez-vous-ent et le gardez
Songneusement.

L'ESCUIER.

Dame, je feray bonnement
Vostre plaisir.

LE FRÈRE.

Et, Diex! pourray-je à mon desir
Advenir jà jour de ma vie,
Par quoy de ceste maladie
Soie gariz à mon vouloir?
Ha, Amours! tu me fais doloir
Et cuer et corps.

L'ESCUIER.

Sire, entendez à mes recors :
Je vien de ma dame, sanz doubte,
Qui est bien esbahie et toute

LE FRÈRE.

Allez à présent dire à l'impératrice
soupe à son aise, et que, pour (l'an
Dieu, elle ne trouve pas mauvais
suis pas avec elle.

L'ÉCUYER.

Volontiers, sire; j'y vais. — Ma
que Dieu par sa puissance vous gar
nui et de chagrin! Mon seigneur vou
de souper sans l'attendre; car il est
de telle manière qu'il ne peut venir
d'hui. Pour (l'amour de) Dieu, ne
point mauvais s'il ne vient pas ici.

L'IMPÉRATRICE.

Dis-moi quelle affaire le retient,
peut l'occuper au point de l'empê
venir souper avec moi.

L'ÉCUYER.

Dame, par la foi que je vous dois
que vous voulez que je vous le dise
couché dans son lit, comme s'il était
d'une maladie grave. J'en ai le cœur
Il ressemble à un déterré, tant il est
et amaigri! Ma chère dame, j'en ai le
bien chagrin.

L'IMPÉRATRICE.

Sur mon ame! le mien éprouve la
douleur d'ouïr ces nouvelles que je
l'exprimer d'aucune manière. — Baudoin
ne demeurez plus ici; allez-vous-en,
dez-le soigneusement.

L'ÉCUYER.

Dame, je ferai de bon cœur vot
lonté.

LE FRÈRE.

Eh, Dieu! pourrai-je jamais de
atteindre à l'objet de mon desir, ce
guérirait à mon gré de cette malad
Amour! tu me fais souffrir et le co
corps.

L'ÉCUYER.

Sire, prêtez l'oreille à mes pa
viens, n'en doutez pas, de chez n
qui est bien ébahie et toute chagrin

uccée de vostre annoy.
qu'elle vous ayme en foy
cuer loyal.

LE FRÈRE.

Vueille garder de mal,
nis, pour tant!

L'ESCUIER.

rez-vous ne tant ne quant,
lites-moy sanz attendre.
le chose vous fault-il prendre
ai vous soustiengne.

LE FRÈRE.

appetit qui nous viengne
boire ne de mengier
s de ce mur-cy ru[n]gier.
missiez-me ainsi.

L'EMPERERIS.

seigneurs, levez sus de cy;
il mon frere ater veoir,
der à pourveoir
que pour sa garison
. Sus, sanz arrestoison,
vous em pri.

PREMIER CHEVALIER.

nous ferons sanz detri
ostre voloir.

PREMIER SERGENT D'ARMES.

! sanz mettre en nonchaloir:
z de cy, vuidiez, vuidiez!
pperez pas, ne cuidiez,
le chemin.

L'EMPERERIS.

x y soit! — Baudoin,
le fait ton maistre?

L'ESCUIER.

ne, par le Roy celestre!
en scé que dire.

L'EMPERERIS.

est-ce? quel chiere, biau sire?
tes-le-nous.

LE FRÈRE.

cé, voir. Qui estes-vous?
tes-le-moy.

L'EMPERERIS.

n très chier frere, par foy!
suer sui et vostre amie.
reconnoissez-vous mie,
ur sainte Avoie?

LE FRÈRE.

oie à qui je parloie,

tre indisposition. Je tiens qu'elle vous aime
réellement d'un cœur loyal.

LE FRÈRE.

Ami, pour cela, que Dieu veuille la gar-
der de mal!

L'ÉCUYER.

Ne mangerez-vous rien, sire? dites-le-moi
tout de suite. Il vous faut prendre quelque
chose qui vous soutienne.

LE FRÈRE.

Je n'ai pas plus envie de boire et de man-
ger que de ronger ce mur-ci. Ainsi laissez-
moi.

L'IMPÉRATRICE.

Beaux seigneurs, levez-vous d'ici; je
veux aller voir mon frère, et aider à lui
procurer ce qu'il lui faut pour sa guérison.
Allons! dépêchons-nous, je vous en prie.

LE PREMIER CHEVALIER.

Dame, nous ferons sans retard votre vo-
lonté.

LE PREMIER SERGENT D'ARMES.

En avant! sans y mettre de mollesse:
videz la place, videz, videz! ne pensez pas
que vous encombrerez ainsi le chemin.

L'IMPÉRATRICE.

Que Dieu soit céans! — Baudouin, que fait
ton maltre?

L'ÉCUYER.

Ma dame, par le Roi des cieux! je n'en
sais que dire.

L'IMPÉRATRICE.

Eh, qu'est-ce? comment allez-vous, beau
sire? dites-le-nous.

LE FRÈRE.

En vérité, je ne sais. Qui êtes-vous? di-
tes-le-moi.

L'IMPÉRATRICE.

Eh! mon très-cher frère, par (ma) foi! je
suis votre sœur et votre amie. Par sainte
Avoie! ne me reconnaissez-vous pas?

LE FRÈRE.

Certes, je ne savais à qui je parlais, dame

Certes, dame, ne vous desplaise.
Ma, dieux ! que je suis à mesaise
Et à meschief !

L'EMPERERIS.

Dieux ! comme il a boulant le chief,
Et comme les temples li batent !
Il meuvent aussi et debatent
Com poisson rîf hors de rivièr.
— Or vous traiez trestouz arriere :
A li vueil un petit parler.
— Frere, ne me vueilliez celer :
Est-il chose c'on puist avoir,
A vostre avis, pour nul avoir
Qui à santé vous ramenast
Et qui garison vous donnast ?
Se le savez, je vous em pri
Que le me dites sanz detri ;
Car s'il est riens que puisse faire
Pour vous, sanz mon honneur meffaire,
Je lo feray très volentiers ;
Si que, chier sire, en dementiers
Que nommes nous deux seulement,
Decouvrez-moy hardiement
Vostre courage.

LE FRÈRE.

Certain, dame, de mon malage
Katon fisicienne et mire,
Or soit que je doye du dire
Estre blamez.

(Cy se pame.)

L'EMPERERIS.

Nainte Marie, il est pasmez !
Je li vueil soustenir le chief
Tant qu'il soit hors de ce meschief.
Revenuz est de paumaison.
— Bia frere, sanz arrestoison,
Dites-moy, pour Dieu ! qu'est-ce à dire
Qui sui fisicienne et mire ?
Ne l'entens point.

LE FRÈRE.

Dame, vostre amour en tel point
M'a mis que j'en suis acouchiez,
Puisqu'il convient que le sachiez ;
Car je vous aime plus que moy,
Et tant vous desir que je voy,
Se ne me prenez à mercy,
Jamais ne partiray de cy
Sanz mort encorre.

L'EMPERERIS.

Frere, à vous aidier et secourre

ne vous desplaise. Ah, Dieu ! que je
à mon aise et malheureux !

L'IMPÉRATRICE.

Dieu ! comme il a la tête brûla
comme ses tempes battent ! elles s
vent et s'agitent comme un poisson
hors de rivièr. — Allons ! retirez-ve
en arriere : je veux lui parler un
Frère, veuillez ne pas me le céler :
avis, n'est-il rien qu'on puisse se p
pour de l'argent, et qui vous rent
santé ? Si vous connaissez quelque
je vous en prie, indiquez-le-moi sanz
car s'il est rien que je puisse fair
vous, sanz manquer à mon honneur
ferai très-volentiers. Allons, cher sire
dant que nous sommes tous deux seu
vrez-moi hardiment votre cœur.

LE FRÈRE.

Certes, dame, vous êtes le médec
ma maladie, bien que je sois blâmab
parler.

(Ici il se pame.)

L'IMPÉRATRICE.

Sainte Marie, il est pâmé ! Je veu
soutenir la tête jusqu'à ce qu'il soit
de cet état. Le voilà revenu de son
nouissement — Mon frère, sanz tarder
tes-moi, pour (l'amour de) Dieu ! q
ce à dire que je suis le médecin de
mal ? Je ne vous comprends point.

LE FRÈRE.

Dame, puisque vous voulez le savoi
mour que je ressens pour vous m'a
un tel état que j'en suis tombé malad
je vous aime plus que moi, et je désire
ment vous posséder que, si vous n'us
miséricorde à mon égard, je ne sorti
mais d'ici que mort.

L'IMPÉRATRICE.

Frère, pensez à vous rétablir, et

et si vous confortez;
ce mal vous deportez,
ne vous en esmaiez
àie ami aussi,
ostez-vous de ce soussi.
oit nous devons entr'amer
is l'un l'autre clamer.
us di plus, pensez de vous.
n vois; adieu, sire doux.
-Sus! alons-m'ent.

PREMIER CHEVALIER.

dame. Pour Dieu! comment
est-il avis qu'il le face?
semble estre de la face
rop amegriz.

L'EMPEREUR.

al li est touz jours aigriz
ue je croy qu'il ne fera;
u plaist, en bon point sera
t assez brief.

LE FRÈRE.

s, vous m'avez assez grief
nûr; mais puisqu'à mercy
is celle qui part de cy,
pour ami recéu,
en chaut de mal qu'aie éu:
dx respons qu'elle m'a fait
tout mon mal de fait,
avis m'est que soie roys:
ui de leesce ès arrois
t tant ay joie!

L'ESCUYER.

voulez-vous point qu'envoie
vostre fisicien?
il de preudomme ancien
ait bon avoir.

LE FRÈRE.

in, veulz-tu oïr voir?
je n'en ay nul mestier;
mon cuer sain et entier,
s que j'ay déterminé
a mal si qu'il est finé:
over me vueil.

L'ESCUYER.

vous ferez vostre vueil;
pour Dieu! ne vous hâtez mie;
xp douteuse est maladie
ont on renchiet.

LE FRÈRE.

oir; mais chascun pas n'y chiet,

lez-vous; prenez votre mal en patience, ne
vous en chagrinez plus; et aussi pour que
j'aie un ami, délivrez-vous de cette inquié-
tude. Nous devons naturellement nous en-
tr'aimer, et nous donner l'un l'autre le titre
d'amis. Je n'en dis pas davantage, pensez
à vous. Je m'en vais; adieu, cher sire. —
Allons! partons.

LE PREMIER CHEVALIER.

Allons, dame. Pour (l'amour de) Dieu!
à votre avis, comment va-t-il? Il me semble
être bien amaigri de la face.

L'IMPÉRATRICE.

Son mal a jusqu'ici empiré plus qu'il ne
fera, je crois; s'il plaît à Dieu, il sera bien-
tôt en bonne santé.

LE FRÈRE.

Amour, vous m'avez fait souffrir assez de
tourmens; mais puisque celle qui sort d'ici a
eu pitié de moi et m'a accepté pour ami, je
ne tiens aucun compte de tous les maux que
j'ai soufferts: la douce réponse qu'elle m'a
faite a guéri radicalement tout mon mal,
en sorte qu'il m'est avis que je suis roi: tant
j'ai de joie et ressens d'allégresse!

L'ESCUYER.

Sire, voulez-vous qu'on aille chercher vo-
tre médecin? il fait bon avoir le conseil d'un
homme d'âge et de savoir.

LE FRÈRE.

Baudouin, veulx-tu savoir la vérité? eh
bien! je n'en ai nul besoin; je sens que mon
cœur est sain et entier, et que mon mal a
subi une crise telle qu'il est passé: je veux
me lever.

L'ESCUYER.

Sire, vous ferez votre volonté; mais, pour
(l'amour de) Dieu! ne vous hâtez pas: car
une maladie est très-dangereuse après une
rechute.

LE FRÈRE.

C'est vrai; mais tout le monde n'en

L'EMPERIERE.

Dame, je tien que Dieu confort
 M'envoiera sanz detriance
 Et de mon grief mal alejance
 Briement ; je le sens bien et voy.
 Faites le bien, prenez convoy
 Et vous en alez au moustier
 Prier Dieu de bon cuer entier
 Que mon mal estaingne et efface
 Et me doint grace qu'encor face
 Chose qui me tourt à merite
 Et qui vers li mon ame acquitte
 De touz pechiez.

BRUN, premier chevalier.

Ma dame, il dit bien, et sachiez
 Qu'en ce ne povez-vous meffaire ;
 Et si veult-on un sermon faire,
 Si que c'est pour vous bien à point :
 Alons-y et ne tardons point,
 Je le conseil.

L'EMPERERIS.

Aussi m'y assens et le vueil.
 — Or tost ! alez devant, Morin ;
 Faites delivrer le chemin,
 Si qu'aions voie.

PREMIER SERGENT D'ARMES.

Voulentiers, se Jhesus me voie.
 — Sus ! de cy traiez-vous arriere,
 Que de ma mace ne vous fiere
 A grant rendon.

Cy commence le sermon, et le sermon finé
 L'EMPERERIS parle et dit :

Seigneurs, pieça n'oï sermon
 Où éust tant de biens compris ;
 Car tout ce qu'a à dire empris,
 A demené trop bien et bel.
 — Que vous en semble-il, Ysabel,
 Par vostre foy ?

LA DAMOISELLE.

Dame, par la foy que Dieu doy !
 Je croy que ce soyt un preudomme,
 S'il estoit cardinal de Romme ;
 Si a-il p[r]esché haultement
 Et bien, ne je ne scé comment
 On pourroit miex.

PREMIER CHEVALIER.

Bonne aventure li doint Diex !
 Dame, il a noblement preschié,

L'EMPEREUR.

Dame, j'espère que Dieu m'enverra bien-
 tôt du reconfort et du soulagement à ma
 cruelle maladie ; je le sens et le vois bien.
 Agissez sagement, faites-vous accompa-
 gner et allez-vous-en à l'église prier Dieu
 de tout votre cœur qu'il mette mon mal
 et qu'il me donne la grâce de ne plus avoir
 quelque chose qui me soit comme un péché
 un mérite et qui acquitte mon ame envers
 lui de tous mes péchés.

BRUN, premier chevalier.

Ma dame, il dit bien, et sachez qu'en cela
 vous ne pouvez mal faire. On va prononcer
 un sermon, il arrive bien à propos pour
 vous. Allons-y sans tarder, je (vous) le con-
 seille.

L'IMPÉRATRICE.

J'y consens de tout mon cœur. — Allons !
 Morin, marchez devant ; faites débarrasser
 le chemin, de manière à ce que nous puis-
 sions nous mettre en route.

LE PREMIER SERGENT D'ARMES.

Volontiers, que Jésus me voie ! — Allons,
 retirez-vous loin d'ici, (si vous ne voulez) que
 ma masse ne vous frappe à coups redoublés.

*Ici commence le sermon, et le sermon ter-
 miné* L'IMPÉRATRICE parle et dit :

Seigneurs, il y a long-temps que je n'ouïs
 un sermon qui renfermât autant de bonnes
 choses ; car tout ce que (le prédicateur) a
 entrepris de dire, il l'a très-bien traité.
 — Ysabelle, que vous en semble, par votre
 foi ?

LA DEMOISELLE.

Dame, par la foi que je dois à Dieu ! je
 crois que c'est un prud'homme autant que
 s'il était cardinal romain ; il a prêché d'une
 manière remarquable, et on ne peut pas
 mieux.

PREMIER CHEVALIER.

Que Dieu lui donne bonne aventure !
 dame, il a noblement prêché, et il s'en est

mal li gardez s'onnour
tel fait me requerez,
deshonnour vous querez :
y, se plus m'en parlez,
grant ennemi serez.
iez tout coy.

LE FRÈRE.

present ne ce ne quoy
liray plus.

L'EMPERERIS.

eures vueil le surplus
je n'ay mie dit.
, tost sanz contredit,
mes heures prenez,
noy vous en venez
ju'au moustier.

LA DAMOISELLE.

ay de cuer entier,
ame, c'est de raison.
'en sanz arrestoison,
it vous plaira.

L'EMPERERIS.

vous ne se mouvera,
s, que je ne le vueil mie.
-m'en, Ysabel, m'amie.
puisque devant l'autel sui
peschement de nullui,
heures ! miex me vault tendre
re que plus attendre,
sque j'ay lieu.

t semblant de dire ses heures.)

LA DAMOISELLE.

ir : or dites, de par Dieu !
me trairay.

LE FRÈRE.

Marie ! que feray,
nent me pourray chevir ?
lame ay cuidié joïr,
à ami retenu ;
y puis avoir advenu,
tout à recommencer.
ir que j'ay oy nuncier :
sanz donner, à fol pramet,
ent en joie le met. »
nesse ay esté amis :
joie com fol m'a mis ;
int du fait li parle à part,
re la truis que liepart,
ment dure et estrange :
arvent je palis et change ;

cherchez à vous rendre coupable d'une
bien grande infamie : ainsi, je vous le dis,
n'en parlez plus, car vous seriez mon grand
ennemi. Taisez-vous (et tenez-vous) coi.

LE FRÈRE.

Dame, à présent je ne dirai plus rien.

L'IMPÉRATRICE.

Je veux achever de dire mes heures. —
Ysabelle, mon amie, prenez vite mes heu-
res, sans réplique, et venez-vous-en avec
moi jusqu'à l'église.

LA DEMOISELLE.

Je le ferai de bon cœur, ma chère dame,
c'est juste. Allons-nous-en, sans retard,
quand il vous plaira.

L'IMPÉRATRICE.

Que nul de vous, seigneurs, ne bouge,
car je ne le veux pas. — Allons-nous-en,
Ysabelle, mon amie. — Oh ! puisque je suis
devant l'autel sans être dérangée par per-
sonne, donne-moi mes heures : il m'est plus
convenable de les dire, puisque le lieu est
propice, que d'attendre davantage.

(Ici elle fait semblant de dire ses heures.)

LA DEMOISELLE.

C'est vrai : dites-les, de par Dieu ! je me
retirerai là-bas.

LE FRÈRE.

Sainte Marie ! que ferai-je, et comment
pourrai-je atteindre au but de mes désirs ?
J'ai pensé que je jouirais de ma dame, et
qu'elle me garderait comme amant ; mais je
n'ai pu y parvenir, au contraire, j'ai tout à
recommencer. C'est vrai ce que j'ai entendu
dire : « Celui qui fait une promesse au fou,
sans la tenir, le met pour rien dans la joie ». »
J'ai été amant en promesse : ce qui m'a mis
dans la joie comme un fou ; car, quand je
lui parle de la chose en particulier, je la
trouve plus fière qu'un léopard, et étrange-

* De bele promesse se fait fols lié.

(*Les Proverbes del Vilain*, Ms. Digby 86, Biblio-
thèque Bodléienne, folio 144, recto col. 1.)

Mon chier seigneur, benignement.
— C'est fait; elle y est tellement
C'on ne peut miex.

L'EMPERIERE.

Frere, il n'y a plus. En touz lieux
Vous pri que m'onneur regardez,
Et que ma compaigne gardez,
Et le peuple tenez en pais.
— Dame, je ne scé se jamais
Vous verray. Baissez-me, baisiez.
Hé! de plourer vous apaisiez.
— Messire Orry, et vous, Huart,
Alons-m'en; car il m'est à tart
Que soie hors de ceste terre.
Pitié le cuer m'estraint et serre.
A Dieu, trestouz.

L'EMPERERIS.

Mon chier seigneur, mon ami doulx,
A Dieu, qui vous vueille conduire,
Si que riens ne vous puisse nuire
Ne faire mal.

LE FRERE.

Voir, chier frere, jusque l'aval
Vous irons nous .iij. convoiant;
Puis dirons : « A Dieu vous commant, »
Quant là serons.

L'EMPERERE.

Or soit ! ainsi le vous ferons.
— Vous .ij., sergens, allez devant.
— Ho ! n'irez de cy en avant;
Retournez-vous.

PREMIER CHEVALIER.

Puisque vous plaist, non ferons-nous.
Adieu, chier sire.

LE FRERE.

Chier frere, ne vous scéy que dire :
Diex vous conduie à sauveté,
Et vous ramaint par sa bonté
Haitiez et sain !

L'EMPERIERE.

Sa volenté soit faicte à plain!
Adieu, biau frere.

PREMIER SERGENT D'ARMES.

Retourner nous convient arriere
Devers ma dame.

PREMIER CHEVALIER.

Voire, car ce n'est mie femme
Que nous doions seule laisser;
Si qu'il nous convient avancier
D'aler à li.

de bon cœur, sans observations. — C'es
elle y est on ne peut mieux placée.

L'EMPEREUR.

Frère, c'est fini. Je vous prie de pre
en tous lieux souci de mon honneur
garder ma compaigne, et de tenir le pe
en paix. — Dame, je ne sais si jama
vous reverrai. Baisez-moi, baisiez. Eh !
sez de pleurer. — Messire Orry, et v
Huart, allons-nous-en; car j'ai hâte de
tir de cette terre. La pitié m'envelopp
me serre le cœur. (Je vous recomma
tous à Dieu.

L'IMPÉRATRICE.

Mon cher seigneur, mon doux ami
vous recommande) à Dieu; qu'il veuille
conduire, en sorte que rien ne vous pu
nuire ni faire mal.

LE FRÈRE.

En vérité, mon cher frère, nous irons
que là-bas en vous accompagnant tous tr
puis, quand nous y serons, nous vous dir
adien.

L'EMPEREUR.

Soit ! nous le ferons ainsi. — Vous de
sergens, allez devant. — Oh ! vous n'irez
plus loin; retournez sur vos pas.

LE PREMIER CHEVALIER.

Puisque tel est votre plaisir, nous v
laisserons ici. Adieu, cher sire.

LE FRÈRE.

Cher frère, je ne sais que vous d
que Dieu vous conduise sain et sauf, et
assez bon pour vous ramener en par
santé !

L'EMPEREUR.

Que sa volenté soit entièrement f
Adieu, mon frère.

LE PREMIER SERGENT D'ARMES.

Il nous faut retourner en arrière a
de ma dame.

LE PREMIER CHEVALIER.

Oui vraiment, car ce n'est pas une f
que nous devons laisser seule; il faut
nous hâter d'aller à elle.

LE FRÈRE.

« Puisque je suis celui
 le cest empire regent
 nommé, de cuer diligent
 penser à vostre prouffit
 tous jours, s'il vous souffist
 Et il vous plaist.

L'EMPERERIS.

« Mais noise ne plait
 nous .ij. ne doit avoir,
 frere; mais devez savoir
 n seul voloir et une amour
 faire entre nous deux demour;
 Ce n'est pas doute.

LE FRÈRE.

« Je suis celui qui toute
 e voulement plainement
 prest de faire bonnement
 sanz contredit.

L'EMPERERIS.

« Et que vous me l'avez dit
 le vous mercy.

LE FRÈRE.

« Chère dame, il est ainsi :
 contraire ne doutez point,
 tant il escherra à point,
 Vous le sarez.

L'EMPERERIS.

« Et que pour moy plus ferez,
 plus tenue à vous seray;
 rtes, je me peneray
 De le merir.

LE FRÈRE.

« Chère dame, aler querir
 onvient un petit d'esbat :
 « Me deult et debat,
 e sancht un po à mal aise;
 « Me, pour Dieu, ne vous desplaise
 Se g'i vois, dame.

L'EMPERERIS.

« fait-il, biau frere, par m'ame !
 ne faites pas grant demeure,
 le nous souppons de bonne heure;
 Le temps le doit.

LE FRÈRE.

« Dame, comment qu'il voit.
 « Indoin, après moy venez;
 « Roche et mon chapel prenez
 Ysnellement.

LE FRÈRE.

« Dame, puisque je suis nommé régent de
 cet empire, mon cœur veut mettre tous
 ses soins à toujours chercher votre bien-
 être, si vous me le permettez et que cela
 vous plaise.

L'IMPÉRATRICE.

« Désormais il faut qu'il n'y ait entre nous
 ni bruit ni dispute, mon frère; mais vous
 devez savoir qu'il ne doit régner entre nous
 deux qu'une seule volonté et un seul amour;
 il n'y a pas de doute.

LE FRÈRE.

« Dame, je suis prêt à faire toute votre
 volonté de bon cœur et sans opposition.

L'IMPÉRATRICE.

« Je vous remercie de cette assurance.

LE FRÈRE.

« Ma chère dame, il en est ainsi : gardez-
 vous de croire le contraire; et quand l'oc-
 casion propice se présentera, vous recon-
 naitrez la vérité de mes paroles.

L'IMPÉRATRICE.

« Plus vous ferez pour moi, plus je vous se-
 rai obligée; et, certes, je m'efforcerai de
 vous en récompenser.

LE FRÈRE.

« Ma chère dame, il me faut aller cher-
 cher un peu de distraction : la tête me fait
 mal et me fend, et je ne me sens pas à mon
 aise; en conséquence veuillez, pour (l'amour
 de) Dieu, ne pas trouver mauvais que j'y
 aille, dame.

L'IMPÉRATRICE.

« Par mon ame! mon frère, je le veux bien;
 mais ne demeurez pas trop, de manière à
 ce que nous soupions de bonne heure; il
 en est temps.

LE FRÈRE.

« Nenni, dame, quoi qu'il arrive. — Bau-
 douin, venez après moi; prenez vite ma
 cape et mon chapeau.

L'ESQUIER.

Volentiers, sire ; vraiment,
Je ne vous vueil en riens desdire.
Sà ! j'ay tout ; alons-m'en, chier sire,
Où vous plaira.

LE FRÈRE.

Sainte Marie ! que sera ?
Mi oeil à mon cuer présenté
Ont tant l'excellente biauté
De ma dame l'empereris
Que je sui comme à mort peris
S'il ne li prent de moy pitié,
Tant qu'avoir puisse s'amistie ;
Car renom, bontez et simplesee,
Courtoisie, douceur, largesce,
Honneste, maintien, avenance,
Franchise, atraiant contenance
Dont elle est dame et tresoriere
Ont mon cuer en telle maniere
De elle par regarder espris
Qu'ès roiz est enlaciez et pris
De Desir, qui m'estraint et lace,
Si que je ne scay ce que face ;
Car Souvenir en mon cuer fault,
Plaisance acourt, Vouloirs m'assault.
Penser m'a fait si esperduz
Qu'à brief j'ay touz mes senz perduz
Quant à sa biauté souveraine
Regars mon cuer conduit et maine ;
Lors ne suis de ma soif delivres,
Ains ay plus soif com plus suis yvres ;
Et tant plus boy com plus la voy,
Et en suçant Plaisance boy,
Et com plus la boy, plus me seche :
C'est Yvresce qui touz jours leche,
De quoy je ne me scé tenser.
Ore je vueil autre pensser.
Je l'ains ; voire, fas-je raison ?
Nanil voir ; mais grant mesprison
Dont je doy moy-meismes haïr,
Qui bée à mon frere traïr
Et à li fortraire sa femme ;
Ce me sera trop grant diffame,
Se je vueil à ce fait muser
Et mon temps mettre y et user ;
Par raison avenir ne peut.
Mon fol desir fuir m'esteut,
Non pas desir, mais grant outrage.
Diex ! que j'ay cuer fol et valage,
Qui ay dit que je la lairay

L'ÉCUYER.

Volentiers, sire ; en vérité, je ne veux
contrarier en rien. Maintenant que j'ai tout,
allons-nous-en, cher sire, où il vous plaira.

LE FRÈRE.

Sainte Marie ! que sera-ce ? Mes yeux ont
tant présenté à mon cœur la rare beauté
de madame l'impératrice que je suis con-
damné à mourir si elle n'a pitié de moi, et
manière à ce que je puisse avoir son amitié,
car son renom, sa bonté, sa simplesses, sa
courtoisie, sa douceur, sa largesse, son he-
nêteté, son maintien, son affabilité, sa fran-
chise, ses manières prévenantes, tous ces
trésors qu'elle possède ont tellement épris
mon cœur, à force de la regarder, qu'il est
enlacé et pris dans les filets de Desir, qui
me serre et m'enveloppe. Je ne sais que
faire ; car Souvenir s'éteint dans mon cœur.
Plaisance accourt, Vouloir m'assailit. Pen-
ser m'a rendu si stupéfait qu'en un mot j'ai
perdu tous mes sens quand Regard con-
duit et mène mon cœur à sa beauté souve-
raine ; alors je ne suis pas débarrassé de ma
soif, au contraire, plus je suis ivre, plus je
suis altéré ; et plus je la vois, plus je m'en-
breuve, et en suçant je bois Plaisance et
plus je la bois, plus je me dessèche : c'est
l'ivresse qui toujours excite, et dont je ne
sais comment me défendre. Je veux mainte-
nant me livrer à d'autres pensées. Je l'aime,
en vérité, ai-je raison ? Nenni, vraiment
mais je commets une grande faute, dont je
dois me haïr moi-même, en désirant trahir
mon frère et lui séduire sa femme ; ce sera
pour moi un très-grand déshonneur, si je
veux me proposer ce but, y mettre et em-
ployer mon temps. Cela ne peut raisonnable-
ment avoir lieu. Il me faut fuir mon desir
insensé, qui n'est pas un desir, mais un
grand crime. Dieu ! que j'ai le cœur fou et
volage, pour avoir dit que je cesserais de
l'aimer ! Certes, je n'en ferai rien : puisque
ma bonne étoile l'a placée sur mon chemin,
je crois que c'est Dieu qui me l'a donnée,
et je mettrai mes soins à l'aimer. Si l'amour
que je ressens pour elle me change le cœur
en amertume, je m'en inquiète peu. L'aimer
sans peine ne vaut rien ; l'on aime

! certes, non feray :
 leur la m'a destinée,
 que Dieu la m'ait donnée,
 ray paine à li amer.
 r me rent pour doulx amer,
 ertume ne me chaut.
 anz paine riens ne vault,
 ne-on trop miex le chaté
 il est plus chier achaté,
 ploie bien cilz sa paine
 erfeccion l'amaine.
 que paine m'i vaudra
 ie mon desir avendra.
 e dit? je sui folz et nices,
 de que vertu soit vices.
 e par cuider tenir
 jà ne peut advenir :
 ie telle dame aie amie.
 lle ne m'amera mie,
 lairoit avant deffaire
 le chose vouldist faire.
 ient que autrement m'atire,
 ir ne vueil à martire.
 me où touz biens sont compris,
 pour vous tellement pris
 t par vostre biauté fine
 onvient que ma vie fine ;
 e, fors vous, ne m'i vault.
 loin, à l'ostel me fault
 er couchier.

L'ESQUIER.

ce? qu'avez, mon seigneur chier?
 alement pensis vous voi
 leur muer. Dictes-moy
 ie vous avez.

LE FRÈRE.

n, couchier me menez,
 moy n'a de santé goute,
 e sens malade sanz doubte,
 nis, griefment.

L'ESQUIER.

oulentiers; alons-m'ent.
 à! vez ci vostre lit fait.
 ez-vous, sire, et je de fait
 ouverray bien et à point.
 iât; se un petit en ce point
 as tenez tant que suiez,
 errez lost revertuez
 lost gariz.

d'autant plus la richesse, qu'elle a coûté
 plus cher; et celui-là a bien employé son
 travail, qui l'amène à bonne fin. Je crois
 que ma peine me sera récompensée par
 l'accomplissement de mon désir. Qu'ai-je
 dit? je suis fou et absurde de croire que le
 vice soit vertu. J'ai la présomption d'espérer
 tenir ce que je ne puis atteindre : c'est-à-dire
 d'espérer avoir pour amie une dame pareille.
 En vérité, elle ne m'aimera pas; au con-
 traire, elle se laisserait plutôt mettre à mort
 que de faire une telle chose. Il faut donc que
 je m'arrange autrement, si je ne veux mou-
 rir martyr. Ah! dame où toutes les qualités
 sont réunies, votre beauté m'a tellement en-
 flammé d'amour pour vous qu'il faut que
 ma vie finisse; je n'ai d'autre remède que
 vous. — Baudouin, il faut que j'aille me cou-
 cher au logis.

L'ÉCUYER.

Qu'est-ce? qu'avez-vous, mon cher sei-
 gneur? Je vous vois plongé dans de tristes
 réflexions et changer de couleur. Dites-moi,
 qu'avez-vous?

LE FRÈRE.

Baudouin, menez-moi coucher; car je ne
 suis pas en bonne santé; au contraire, ami,
 je me sens grièvement malade, n'en dou-
 tez pas.

L'ÉCUYER.

Sire, volontiers; allons-nous-en. — A
 présent voici votre lit fait. Couchez-vous,
 sire; quant à moi, je vous couvrirai comme
 il faut. C'est fait; maintenant, si vous vous
 tenez coi un peu jusqu'à ce que vous suiez,
 vous reprendrez bientôt vos forces et vous
 serez guéri.

LE FRÈRE.

Or alez à l'empereris
Dire qu'elle soupe toute aise,
Et pour Dieu qu'il ne li desplaise
Se elle ne m'a.

L'ESCUIER.

Volentiers, sire; je vois là.
— Ma dame, Dieu par sa puissance
Vous gart d'annuy et de pesance!
Mon seigneur dit que vous soupez
Sanz l'attendre; car occupez
Est, qu'il ne peut venir maishuit,
Et pour Dieu qu'il ne vous ennu[i]t
Se cy ne vient.

L'EMPERERIS.

Dy-moy quelle achoison le tient,
Ne qui le peut si occuper
Qu'il ne venra pas à souper
Avecques moy.

L'ESCUIER.

Dame, par la foy que vous doy,
Puisqu'il vous plaist que je li dye,
Comme plain de grant maladie
Gist au lit : dont le cuer me serre;
Et semble c'on l'ait trait de terre,
Tant est fondu et empiré!
S'en ay le cuer forment yré,
Ma chiere dame.

L'EMPERERIS.

De oïr ces nouvelles, par m'ame!
Suis-je tant courroucée en cuer
Que je ne le puis dire à nul seur.
— Baudoin, cy plus ne tardez;
R'alez-vous-ent et le gardez
Songneusement.

L'ESCUIER.

Dame, je feray bonnement
Vostre plaisir.

LE FRÈRE.

Et, Diex ! pourray-je à mon desir
Advenir jà jour de ma vie,
Par quoy de ceste maladie
Soie gariz à mon vouloir?
Ha, Amours ! tu me fais doloir
Et cuer et corps.

L'ESCUIER.

Sire, entendez à mes recors :
Je vien de ma dame, sanz doubte,
Qui est bien esbahie et toute

LE FRÈRE.

Allez à présent dire à l'impératrice q
soupe à son aise, et que, pour (l'amou
Dieu, elle ne trouve pas mauvais si
suis pas avec elle.

L'ÉCUYER.

Volentiers, sire; j'y vais. — Ma d
que Dieu par sa puissance vous garde
nui et de chagrin ! Mon seigneur vous m
de souper sans l'attendre; car il est oc
de telle manière qu'il ne peut venir au
d'hui. Pour (l'amour de) Dieu, ne tro
point mauvais s'il ne vient pas ici.

L'IMPÉRATRICE.

Dis-moi quelle affaire le retient, et
peut l'occuper au point de l'empêche
venir souper avec moi.

L'ÉCUYER.

Dame, par la foi que je vous dois, j
que vous voulez que je vous le dise, i
couché dans son lit, comme s'il était at
d'une maladie grave. J'en ai le cœur m
Il ressemble à un déterré, tant il est f
et amaigri ! Ma chère dame, j'en ai le
bien chagrin.

L'IMPÉRATRICE.

Sur mon ame ! le mien éprouve tan
douleur d'ouïr ces nouvelles que je ne
l'exprimer d'aucune manière. — Baud
ne demeurez plus ici; allez-vous-en, et
dez-le soigneusement.

L'ÉCUYER.

Dame, je ferai de bon cœur votre
lonté.

LE FRÈRE.

Eh, Dieu ! pourrai-je jamais de m
atteindre à l'objet de mon désir, ce q
guérirait à mon gré de cette maladie
Amour ! tu me fais souffrir et le cœur
corps.

L'ÉCUYER.

Sire, prêtez l'oreille à mes parol
viens, n'en doutez pas, de chez ma
qui est bien ébahie et toute chagrine

rroucée de vostre annoy.
en qu'elle vous ayme en foy
De cuer loyal.

LE FRÈRE.

! la vueille garder de mal,
Amis, pour tant!

L'ESCUIER.

gerez-vous ne tant ne quant,
? dites-moy sanz attendre.
lque chose vous fault-il prendre
Qui vous soustiengne.

LE FRÈRE.

est appetit qui nous viengne
le boire ne de mengier
ues de ce mur-cy ru[n]gier.
Laissiez-me ainsi.

L'EMPERERIS.

x seigneurs, levez sus de cy;
ueil mon frere aler veoir,
aider à pourveoir
e que pour sa garison
ult. Sus, sanz arrestoison,
Je vous em pri.

PREMIER CHEVALIER.

e, nous ferons sanz detri
Vostre voloir.

PREMIER SERGENT D'ARMES.

nt! sanz mettre en nonchaloir:
liez de cy, vuidiez, vuidiez!
touppez pas, ne cuidiez,
Si le chemin.

L'EMPERERIS.

Dieux y soit! — Baudoin,
Que fait ton maistre?

L'ESCUIER.

dame, par le Roy celestre!
N'en scé que dire.

L'EMPERERIS.

qu'est-ce? quel chiere, biau sire?
Dites-le-nous.

LE FRÈRE.

e scé, voir. Qui estes-vous?
Dites-le-moy.

L'EMPERERIS.

non très chier frere, par foy!
re suer sui et vostre amie.
ne reconnoissez-vous mic,
Par sainte Avoie?

LE FRÈRE.

avoie à qui je parloie,

tre indisposition. Je tiens qu'elle vous aime
réellement d'un cœur loyal.

LE FRÈRE.

Ami, pour cela, que Dieu veuille la gar-
der de mal!

L'ÉCUYER.

Ne mangerez-vous rien, sire? dites-le-moi
tout de suite. Il vous faut prendre quelque
chose qui vous soutienne.

LE FRÈRE.

Je n'ai pas plus envie de boire et de man-
ger que de ronger ce mur-ci. Ainsi laissez-
moi.

L'IMPÉRATRICE.

Beaux seigneurs, levez-vous d'ici; je
veux aller voir mon frère, et aider à lui
procurer ce qu'il lui faut pour sa guérison.
Allons! dépêchons-nous, je vous en prie.

LE PREMIER CHEVALIER.

Dame, nous ferons sans retard votre vo-
lonté.

LE PREMIER SERGENT D'ARMES.

En avant! sans y mettre de mollesse:
videz la place, videz, videz! ne pensez pas
que vous encombrerez ainsi le chemin.

L'IMPÉRATRICE.

Que Dieu soit céans! — Baudouin, que fait
ton maître?

L'ÉCUYER.

Ma dame, par le Roi des cieux! je n'en
sais que dire.

L'IMPÉRATRICE.

Eh, qu'est-ce? comment allez-vous, beau
sire? dites-le-nous.

LE FRÈRE.

En vérité, je ne sais. Qui êtes-vous? di-
tes-le-moi.

L'IMPÉRATRICE.

Eh! mon très-cher frère, par (ma) foi! je
suis votre sœur et votre amie. Par sainte
Avoie! ne me reconnaissez-vous pas?

LE FRÈRE.

Certes, je ne savais à qui je parlais, dame

L'ESCUIER.

Vouentiers, sire ; vraiment,
Je ne vous vueil en riens desdire.
Sà ! j'ay tout ; alons-m'en, chier sire,
Où vous plaira.

LE FRÈRE.

Sainte Marie ! que sera ?
Mi oeil à mon cuer présenté
Ont tant l'excellente biauté
De ma dame l'empereris
Que je sui comme à mort peris
S'il ne li prent de moy pitié,
Tant qu'avoir puisse s'amistié ;
Car renom, bontez et simplesce,
Courtoisie, douceur, largesce,
Honnesté, maintien, avenance,
Franchise, atraiant contenance
Dont elle est dame et tresoriere
Ont mon cuer en telle meniere
De elle par regarder espris
Qu'ès roiz est enlaciez et pris
De Desir, qui m'estraint et lace,
Si que je ne sçay ce que face ;
Car Souvenir en mon cuer fault,
Plaisance accourt, Vouloirs m'assault.
Penser m'a fait si esperduz
Qu'à brief j'ay touz mes senz perduz
Quant à sa biauté souveraine
Regars mon cuer conduit et maine ;
Lors ne suis de ma soif delivres,
Ains ay plus soif com plus suis yvres ;
Et tant plus boy com plus la voy,
Et en sucçant Plaisance boy,
Et com plus la boy, plus me seche :
C'est Yvresce qui touz jours leche,
De quoy je ne me scé tenser.
Ore je vueil autre pensser.
Je l'ains ; voire, fas-je raison ?
Nanil voir ; mais grant mesprison
Dont je doy moy-meismes hair,
Qui bée à mon frere traïr
Et à li fortraire sa femme ;
Ce me sera trop grant diffame,
Se je vueil à ce fait muser
Et mon temps mettre y et user ;
Par raison avenir ne peut.
Mon fol desir fuir m'esteut,
Non pas desir, mais grant outrage.
Diex ! que j'ay cuer fol et valage,
Qui ay dit que je la lairay

L'ÉCUYER.

Volontiers, sire ; en vérité, je ne veux vous
contrarier en rien. Maintenant que j'ai tout,
allons-nous-en, cher sire, où il vous plaira.

LE FRÈRE.

Sainte Marie ! que sera-ce ? Mes yeux ont
tant présenté à mon cœur la rare beauté
de madame l'impératrice que je suis con-
damné à mourir si elle n'a pitié de moi, de
manière à ce que je puisse avoir son amitié ;
car son renom, sa bonté, sa simplesse, sa
courtoisie, sa douceur, sa largesse, son hon-
nêteté, son maintien, son affabilité, sa fran-
chise, ses manières prévenantes, tous ces
trésors qu'elle possède ont tellement épris
mon cœur, à force de la regarder, qu'il est
enlacé et pris dans les filets de Désir, qui
me serre et m'enveloppe. Je ne sais que
faire ; car Souvenir s'éteint dans mon cœur,
Plaisance accourt, Vouloir m'assaillit. Pen-
ser m'a rendu si stupéfait qu'en un mot j'ai
perdu tous mes sens quand Regard con-
duit et mène mon cœur à sa beauté souve-
raine ; alors je ne suis pas débarrassé de ma
soif, au contraire, plus je suis ivre, plus je
suis altéré ; et plus je la vois, plus je m'a-
breuve, et en suçant je bois Plaisance, et
plus je la bois, plus je me dessèche : c'est
Ivresse qui toujours excite, et dont je ne
sais comment me défendre. Je veux mainte-
nant me livrer à d'autres pensées. Je l'aime ;
en vérité, ai-je raison ? Nonni, vraiment ;
mais je commets une grande faute, dont je
dois me hair moi-même, en désirant trahir
mon frère et lui séduire sa femme ; ce sera
pour moi un très-grand déshonneur, si je
veux me proposer ce but, y mettre et em-
ployer mon temps. Cela ne peut raisonna-
blement avoir lieu. Il me faut fuir mon dé-
sir insensé, qui n'est pas un désir, mais un
grand crime. Dieu ! que j'ai le cœur fou et
volage, pour avoir dit que je cesserais de
l'aimer ! Certes, je n'en ferai rien : puisque
ma bonne étoile l'a placée sur mon chemin,
je crois que c'est Dieu qui me l'a donnée ;
et je mettrai mes soins à l'aimer. Si l'amour
que je ressens pour elle me change la dou-
ceur en amertume, je m'en inquiète peu.
Aimer sans peine ne vaut rien ; l'on aime

et si vous confortez;
ce mal vous deportez,
as ne vous en esmaiez
: aie ami aussi,
: ostez-vous de ce soussi.
oit nous devons entr'amer
is l'un l'autre clamer.
us di plus, pensez de vous.
n vois; adieu, sire doux.
-Sus! alons-m'ent.

PREMIER CHEVALIER.

dame. Pour Dieu! comment
est-il avis qu'il le face?
semble estre de la face
rop amegriz.

L'EMPEREUR.

al li est touz jours aigriz
ue je croy qu'il ne fera;
u plaist, en bon point sera
t assez brief.

LE FRÈRE.

rs, vous m'avez assez griel
entir; mais puisqu'à mercy
is celle qui part de cy,
pour ami recéu,
en chaut de mal qu'aie éu:
alx respons qu'elle m'a fait
tout mon mal de fait,
avis m'est que soie roys:
ui de leesce ès arrois
t tant ay joie!

L'ESQUIER.

rombez-vous point qu'envoie
a votre fisicien?
il de preudomme ancien
ait bon avoir.

LE FRÈRE.

in, veulz-tu oïr voir?
je n'en ay nul mestier;
s mon cuer sain et entier,
s que j'ay déterminé
m mal si qu'il est finé:
over me vueil.

L'ESQUIER.

vous ferez votre vueil;
pour Dieu! ne vous hâtez mie;
op douteuse est maladie
ont on rechiet.

LE FRÈRE.

roir; mais chascun pas n'y chiet,

lez-vous; prenez votre mal en patience, ne
vous en chagrinez plus; et aussi pour que
j'aie un ami, délivrez-vous de cette inquié-
tude. Nous devons naturellement nous en-
tr'aimer, et nous donner l'un l'autre le titre
d'amis. Je n'en dis pas davantage, pensez
à vous. Je m'en vais; adieu, cher sire. —
Allons! partons.

LE PREMIER CHEVALIER.

Allons, dame. Pour (l'amour de) Dieu!
à votre avis, comment va-t-il? Il me semble
être bien amaigri de la face.

L'IMPÉRATRICE.

Son mal a jusqu'ici empiré plus qu'il ne
fera, je crois; s'il plait à Dieu, il sera bien-
tôt en bonne santé.

LE FRÈRE.

Amour, vous m'avez fait souffrir assez de
tourmens; mais puisque celle qui sort d'ici a
eu pitié de moi et m'a accepté pour ami, je
ne tiens aucun compte de tous les maux que
j'ai soufferts: la douce réponse qu'elle m'a
faite a guéri radicalement tout mon mal,
en sorte qu'il m'est avis que je suis roi: tant
j'ai de joie et ressens d'allégresse!

L'ÉCUYER.

Sire, voulez-vous qu'on aille chercher vo-
tre médecin? il fait bon avoir le conseil d'un
homme d'âge et de savoir.

LE FRÈRE.

Baudouin, veulz-tu savoir la vérité? eh
bien! je n'en ai nul besoin; je sens que mon
cœur est sain et entier, et que mon mal a
subi une crise telle qu'il est passé: je veux
me lever.

L'ÉCUYER.

Sire, vous ferez votre volonté; mais, pour
(l'amour de) Dieu! ne vous hâtez pas: car
une maladie est très-dangereuse après une
rechute.

LE FRÈRE.

C'est vrai; mais tout le monde n'en

*Et sans bien ne gariray
 À droit tant qu'à la cour yray;
 Mais quant avec l'empereris
 Seray, je seray touz gari:*
C'est mes avis.

L'ESQUIER.

*Sire, or soit à vostre devis,
 Puisqu'ainsi est.*

LE FRÈRE.

*Or ça, Baudoin ! je sui prest :
 Mous-m'en à la court, biau frere.
 - Je vous salu de Dieu le pere,
 Ma chiere dame.*

L'EMPERERIS.

*Sire, bien veiguiex-vous, par m'ame !
 Grant joie ay qu'estez repassez.
 Avant ! plus près de moy passez.
 Que fait ce corps ?*

LE FRÈRE.

*Dieu mercy ! je sui druz et fors
 Et tout gari, n'en doubtez mie.
 Dame, quant serez-vous m'amie
 Ainsi que le m'avez promis,
 Et que je solo voz amis
 De fait et d'œuvre ?*

L'EMPERERIS.

*Il ne faut mie qu'i recuevre.
 Sire, deportez-vous encore,
 Il n'est temps ne point quant à ore;
 Mouffrez un poy.*

LE FRÈRE.

*Certes, dame, quant je vous voy,
 Amoureux vouloir me contraint,
 Et Deulr m'enlace et estraint
 Et que je pers maniere toute,
 Ne de contenance n'ay goute.
 Turt m'est que de vous puisse oir :
 « Ami, or peuz de moy joir
 Com de l'amie. »*

L'EMPERERIS.

*Qu'est-ce ? ne vous moquez-vous mie ?
 Vous semble-il que je soie femme
 Que vous doiez traire à diffamme
 Pour votre lechois accomplir ?
 Naill, ce ne peut avenir.
 J'aimeroie miex estre en Tarse,
 Maule et engarée, voire arse,
 Que brisasse mon mariage
 Ne que fésisse tel hontage
 À votre frere, mon seignour.*

*éprouve pas, et je sens bien que j
 rirai point jusqu'à ce que j'aïlle
 Là, quand je serai avec l'impératri
 viendrai tout-à-fait en santé : c'est*

L'ÉCUYER.

*Sire, puisqu'il en est ainsi, fai
 volonté.*

LE FRÈRE.

*Allons, Baudouin ! je suis prêt
 nous-en à la cour, mon frere. —
 dame, je vous salue, au nom de
 pere.*

L'IMPÉRATRICE.

*Sire, sur mon ame, soyez le bien
 prouve une grande joie de ce que
 rétabli. Venez ! passez plus près
 Comment va ce corps ?*

LE FRÈRE.

*Dieu merci ! je suis dispos et fort
 tement guéri, n'en doutez pas. Dame
 serez-vous mon amie, comme vous
 vez promis, de manière à ce que je
 tre ami de fait et d'œuvre ?*

L'IMPÉRATRICE.

*Il ne faut pas qu'il y revienne. — S
 tenez encore, ce n'est pas le momen
 à présent; attendez un peu.*

LE FRÈRE.

*Certes, dame, quand je vous vois,
 deur amoureuse s'empare de moi, e
 m'enlace et me presse de telle sorte
 perds toute manière, et que je n'ai
 contenance. Il me tarde que je puisse
 dre de votre bouche : « Ami, mainte
 peux jouir de moi comme de ton amie*

L'IMPÉRATRICE.

*Qu'est-ce ? ne vous moquez-vous
 Voussemble-t-il que je sois une fem
 vous deviez couvrir de deshonneur
 souvenir votre luxure ? Nenni, cela
 avoir lieu. J'aimerais mieux être à
 seule et égarée, voire même être
 que de violer mon mariage et de fair
 outrage à votre frere, mon mari. P
 foi ! vous gardez mal son honneur e
 citant de moi une chose pareille,*

! mal li gardez s'onnour
e tel fait me requerez,
deshonnour vous querez :
dy, se plus m'en parlez,
n grant ennemi serez.
siez tout coy.

LE FRÈRE.

present ne ce ne quoy
diray plus.

L'EMPERERIS.

heures vueil le surplus
e je n'ay mie dit.
el, tost sanz contredit,
, mes heures prenez,
moy vous en venez
squ'au moustier.

LA DAMOISELLE.

ray de cuer entier,
dame, c'est de raison.
n'en sanz arrestoison,
int vous plaira.

L'EMPERERIS.

vous ne se mouvera,
ars, que je ne le vueil mie.
is-m'en, Ysabel, m'amie.
puisque devant l'autel sui
mpeschement de nullui,
s heures ! miex me vault tendre
lire que plus attendre,
isque j'ay lieu.

ait semblant de dire ses heures.)

LA DAMOISELLE.

oir : or dites, de par Dieu !
me traitray.

LE FRÈRE.

Marie ! que feray,
ment me pourray chevir ?
dame ay cuidié joir,
e à ami retenu ;
y puis avoir advenu,
y tout à recommencier.
oir que j'ay oy nuncier :
sanz donner, à fol pramet,
ient en joie le met. »
messe ay esté amis :
joie com fol m'a mis ;
tant du fait li parle à part,
lore la truis que liepart,
lement dure et estrange :
souvent je palis et change ;

cherchez à vous rendre coupable d'une
bien grande infamie : ainsi, je vous le dis,
n'en parlez plus, car vous seriez mon grand
ennemi. Taisez-vous (et tenez-vous) coi.

LE FRÈRE.

Dame, à présent je ne dirai plus rien.

L'IMPÉRATRICE.

Je veux achever de dire mes heures. —
Ysabelle, mon amie, prenez vite mes heu-
res, sans réplique, et venez-vous-en avec
moi jusqu'à l'église.

LA DEMOISELLE.

Je le ferai de bon cœur, ma chère dame,
c'est juste. Allons-nous-en, sans retard,
quand il vous plaira.

L'IMPÉRATRICE.

Que nul de vous, seigneurs, ne bouge,
car je ne le veux pas. — Allons-nous-en,
Ysabelle, mon amie. — Oh ! puisque je suis
devant l'autel sans être dérangée par per-
sonne, donne-moi mes heures : il m'est plus
convenable de les dire, puisque le lieu est
propice, que d'attendre davantage.

(Ici elle fait semblant de dire ses heures.)

LA DEMOISELLE.

C'est vrai : dites-les, de par Dieu ! je me
retirerai là-bas.

LE FRÈRE.

Sainte Marie ! que ferai-je, et comment
pourrai-je atteindre au but de mes désirs ?
J'ai pensé que je jouirais de ma dame, et
qu'elle me garderait comme amant ; mais je
n'ai pu y parvenir, au contraire, j'ai tout à
recommencer. C'est vrai ce que j'ai entendu
dire : « Celui qui fait une promesse au fou,
sans la tenir, le met pour rien dans la joie ». »
J'ai été amant en promesse : ce qui m'a mis
dans la joie comme un fou ; car, quand je
lui parle de la chose en particulier, je la
trouve plus fière qu'un léopard, et étrange-

* De bale promesse se fait fols lié.

(Les Proverbes de l'Ilain, Ms. Digby 86, Biblio-
thèque Bodléienne, folio 144, recto col. 1.)

Mais ainsi pas ne la lairay,
Encors à li parler iray,
Puisque là la voy à genoulz.
— E, ma chiere dame ! ayez-vous
De moy mercy ?

L'EMPERERIS.

N'aray-je pas paiz ? qu'est-ce cecy ?
Sire, par foy ! grant tort avez
Qui de tel chose me parlez
Icy endroit.

LE FRÈRE.

Certes, dame, quoy qu'aiez droit,
Vostre amour si mon cuer destraint
Nuit et jour, et si me contraint
Desir qui tout adès s'enforce
De plus en plus, qu'il faut par force
Que ainsi vous deprie et requiere ;
Si vous di, se plus m'estes fiere
Et qu'à mercy ne me prenez,
A mort sui pour vous destinez :
Ce n'est pas double.

L'EMPERERIS.

Je voi bien vostre entente toute,
Si vous diray que vous ferez :
Puisqu'ainsi est, vous en irez
Au tourier qui celle tour garde
Dire qu'il l'œuvre et point ne tarde
Et que g'y vueil en l'eure aler
D'estroit conseil à vous parler.
Quant l'uis sera desverroulliez,
Soiez prez et appareilliez
D'entrer ens ; et à vous iray
En l'eure, point ne demourray.
Amis, allez.

LE FRÈRE.

Dame, puisqu'ainsi le voulez,
Je le feray benignement.
— Gobert, ouvrez appertement
Ceste tour, sanz plus detenir.
Vez cy l'empereris venir ;
Car nous .ij. à parler avons
De conseil, si que ne voulons
Fors touz seulz estre.

GOBERT, le tourier.

Sire, par le doux Roy celestre !
Voulentiers la vous ouvreray.
— C'est fait ; ame entrer n'y lairay,
Fors vous et elle.

LE FRÈRE.

Baudoin, va-t'en et me celle :

ment dure et méchante. Cela me
vent pâlir et changer ; mais je ne
rai pas ainsi, j'irai encore lui par
que je la vois là à genoux. —
chère dame ! ayez-vous compassion

L'IMPÉRATRICE.

N'aurai-je pas la paix ? Qu'est-ce
Sire, par (ma) foi ! vous avez grant
me parler ici de chose pareille.

LE FRÈRE.

Certes, dame, bien que vous ay
l'amour que je vous porte assiège
mon cœur nuit et jour, et Desir,
jours s'augmente de plus en plus
rannise tellement qu'il faut forcé
je vous prie et vous implore ainsi
dis donc que, si vous continuez à
à mon égard et à me refuser le don
reuse merci, je suis à cause de
damné à mourir : il n'y a pas à en

L'IMPÉRATRICE.

Je vois bien quel est votre but,
vous dirai ce que vous avez à faire
qu'il en est ainsi, vous vous en irez
rier qui garde cette tour ; dites-lui
vre sans retard et que je veux y
l'heure pour parler avec vous de
crêtes. Quand les verroux de la porte
tirés, soyez tout prêt à y entrer ;
rendrai vers vous à l'instant même
délai. Ami, allez.

LE FRÈRE.

Dame, puisque telle est votre volonté,
la ferai de bon cœur. — Gobert,
vite cette tour, sans me retenir.
L'impératrice va venir ici ; car
à parler tous les deux de choses
nous voulons être tout seuls.

GOBERT, le tourier.

Sire, par le doux Roi des cieux,
l'ouvrirai volontiers. — C'est fait ;
laisserai entrer ame qui vive, hormis
elle.

LE FRÈRE.

Baudouin, va-t'en et aide-moi à

une ame me demande huy,
ne tu ne scez où je sui,
Tant que m'en aille.

L'ESCUYER.

entiers, monseigneur, sanz faille;
N'en aiez soing.

L'EMPERERIS.

el, suivez-moy de loing,
sonner ne mot ne demi.
y-me voir, Gobert, mon ami:
frere est-il ceens entrez?
ce qu'à l'ueil me soit moustrez
Le te demant.

LE TOURIER.

dame, tout maintenant,
Et est lassus.

L'EMPERERIS.

bien à point. — Gobert, or sus!
mez-me cel huis tellement
ne puist yssir nullement.
ueil que là soit et se tiengne,
n'à li nul ne voit ne viengne;
Ce te deffens.

LE TOURIER.

aire chose qui offens
face, bien me garderay:
e, entrer ame n'y lairay,
Se Dieux me voie.

L'EMPERERIS.

— R'alons-en par ceste voie,
el, il est maishuit heure;
ueil plus cy faire demeure,
Assez est tart.

L'ESCUYER.

ar! il n'est de nulle part
voie mon seigneur venir:
ne pourroie plus tenir
n'aille savoir où peut estre.
obert, qu'est devenu mon maistre?
Dites-me voir.

LE TOURIER.

t, ce vous fas assavoir,
Leens encore.

L'ESCUYER.

n'i peut-il faire tant ore
Ne si grant piece?

LE TOURIER.

e cuit mie qu'il li siesse,
Qu'il tient prison.

si quelqu'un aujourd'hui me demande, dis
que tu ne sais pas où je suis, et cela jusqu'à
ce que je m'en aille.

L'ÉCUYER.

Volontiers, monseigneur, je n'y manque-
rai pas; soyez sans inquiétude.

L'IMPÉRATRICE.

Isabelle, suivez-moi de loin sans souffler
le mot. — Gobert, mon ami, dis-moi la
vérité: mon frère est-il entré céans? Je te le
demande sans avoir besoin qu'on me le fasse
voir.

LE TOURIER.

Oui, dame, à l'instant même, et il est là-
haut.

L'IMPÉRATRICE.

C'est bien à point. — Allons, Gobert!
fermez-moi tellement ce guichet qu'il ne
puisse pas du tout sortir. Je veux qu'il soit
et se tienne là, et que nul n'aille ni ne vienne
auprès de lui: je te le défends.

LE TOURIER.

Je me garderai bien de rien faire qui vous
offense: dame, Dieu me garde! je n'y lais-
serai entrer personne.

L'IMPÉRATRICE.

Bien. — Ysabelle, retournons-nous-en
par ce chemin, il en est bien temps; je ne
veux plus rester ici, il est assez tard.

L'ÉCUYER.

Eh, voyez! je ne vois mon maître revenir
d'aucun côté: je ne puis plus m'empêcher
d'aller savoir où il peut être. — Gobert,
qu'est devenu mon maître? dites-moi la vé-
rité.

LE TOURIER.

Je vous fais savoir qu'il est encore céans.

L'ÉCUYER.

Et que peut-il y faire pour demeurer si
long-temps?

LE TOURIER.

Je ne pense pas qu'il soit à l'aise, car il
est prisonnier.

L'ESQUIER.

Prison ! las ! pour quelle raison
Y peut-il estre ?

LE TOURIER.

L'empereris l'i a fait mettre ;
Je ne sçay qu'il a entre eulz deux.
Ce seroit grant meschief s'entre eulx
Contens avoit.

L'ESQUIER.

C'est bien le rebours : il devoit
Toute l'empire gouverner,
Com regent, jusqu'au retourner
De l'emperiere.

LE TOURIER.

Ore il est en ceste maniere,
Et si m'a deffendu ma dame
Que je n'y laisse homme ne femme
Venir ne aler.

L'ESQUIER.

Dont ne pourray-je à li parler,
A ce que voy ?

LE TOURIER.

Non, quant à ore, en bonne foy !
Dont il me poise.

L'ESQUIER.

Je lo donc que de cy m'en voise.
Gobert, adieu.

LE TOURIER.

Aler puissiez-vous en tel lieu
Dont bien vous viengne !

L'ESQUIER.

Je lo bien que plus ne m'en tiengne
Que devers la court ne m'en voise
Savoir quel debat ou quel noise
A fait ou quelle mesprison
Mon seigneur qui est en prison ;
G'y vois sanz moy plus cy tenir.
Vez ci messire Brun venir,
Qui m'en sara trop bien à dire.
— Dieu vous doint bonne vie, sire,
Et bonne fin !

PREMIER CHEVALIER.

Dieu te doint bon jour, Baudoin !
Qu'est-ce ? où vas-tu ?

L'ESQUIER.

Je vois comme homs tout abatu
De dueil, d'annuy et de courroux.
Qu'a fait mon seigneur savez-vous ?
Je croy que oïl.

L'ÉCUYER.

Prisonnier ! hélas ! pour quelle
peut-il l'être ?

LE TOURIER.

C'est l'impératrice qui l'a fait m
prison ; je ne sais ce qu'il y a entre eu
Ce serait un grand malheur s'ils n'éta
d'accord ensemble.

L'ÉCUYER.

C'est bien le rebours : il devait go
tout l'empire, comme régent, jusqu
tour de l'empereur.

LE TOURIER.

Maintenant il est dans cette po
et ma dame m'a défendu de n'y lai
homme ni femme aller ou venir.

L'ÉCUYER.

A ce que je vois, je ne pourrai do
lui parler ?

LE TOURIER.

Non pas quant à présent, de bonne
cela me chagrine.

L'ÉCUYER.

Je crois donc devoir m'en aller
Adieu, Gobert.

LE TOURIER.

Puissiez-vous aller en un lieu où
ayez du bonheur !

L'ÉCUYER.

Je suis d'avis de ne plus rester ici,
bien d'aller vers la cour savoir de
querelle, de quel tapage ou de quel
mon seigneur s'est rendu coupable
être mis en prison. J'y vais, sans pl
tenir ici. Voici venir messire Brun, qui
m'en donner des nouvelles. — Sire
Dieu vous donne une bonne vie e
bonne fin !

LE PREMIER CHEVALIER.

Baudouin, que Dieu te donne un bo
Qu'est-ce que c'est ? où vas-tu ?

L'ÉCUYER.

Je marche comme un homme tout
par le chagrin, l'ennui et la colère
vez-vous ce qu'a fait mon seigneur ? j
que oui.

PREMIER CHEVALIER.

gneur ! pour quoy ? qu'i a-il ?
il que bien ?

L'ESCUYER.

t pas qu'il ait meffait rien ;
ientmoins ma dame de fait,
n prison tenir le fait,
li nul ne peut aler
peut-on à li parler,
vous promet.

PREMIER CHEVALIER.

en , g'iray savoir que c'est.
chiere dame, est-il ainsi
a dit cest escuier-cy,
prison son maistre avez mis ?
estre de voz amis
oit le plus especial,
lleur et le plus loyal,
al doit savoir voz secrez ;
s'il a contre voz grez
dit rien qui vous desplaise,
je vous pri qu'il vous plaise
oit de vous à mercy pris :
croistrez vostre pris
vostre honneur.

L'EMPERERIS.

te avoir ne deshonnour
deray à mon pouvoir ;
int vous fas-je bien savoir
en istra mais de sepmaine,
poir de cy à quinzaine.
in, vien avant. Tu l'iras
voire, et si li querras
l'voulra boire et mengier ;
les qu'il l'ait sanz dangier
l'oit serviz richement ;
rde bien songneusement
s'il n'yse hors.

LE PREMIER SERGENT D'ARMES.

airoie avant du corps
les braz, n'en doubtez pas.
il vous plaist, g'i vois le pas,
a chiere dame.

PREMIER CHEVALIER.

as pléust, miex fust, par m'ame !
r'il fust hors mis.

L'EMPERERIS.

fust si bien mes amis,
i eusse pas fait mettre ;
aviez que ce peut estre,

LE PREMIER CHEVALIER.

Ton seigneur ! pourquoi ? qu'y a-t-il ? lui
est-il arrivé malheur ?

L'ÉCUYER.

Je ne pense pas qu'il se soit rendu cou-
pable d'aucun méfait ; mais néanmoins, sire,
ma dame le fait réellement tenir en prison .
en telle sorte que personne ne peut aller vers
lui ni lui parler, je vous promets.

LE PREMIER CHEVALIER.

Viens-t'en , j'irai savoir ce que c'est. —
Ma chère dame, est-il vrai , comme me l'a
dit cet écuyer-ci, que vous ayez mis son
maître en prison ? Il doit être naturellement
le plus particulier, le meilleur et le plus
loyal de vos amis, et doit seul connaître
vos secrets ; en sorte que , s'il a dit ou
fait chose qui vous déplaît, dame, je vous
prie de vouloir bien le lui pardonner : par
là vous augmenterez votre réputation et vo-
tre honneur.

L'IMPÉRATRICE.

Je ferai tous mes efforts pour me garan-
tir de honte et de deshonnour ; mais néan-
moins je vous informe qu'il ne sera pas re-
lâché d'une semaine, je ne pense (même) pas
(qu'il le soit) d'ici à quinze jours. — Morin, ap-
proche. Tu iras le garder, et en même temps
tu lui procureras ce qu'il voudra boire et
manger. Fais en sorte qu'il ait tout cela sans
difficulté et qu'il soit richement servi ; mais
prends bien garde qu'il ne s'échappe.

LE PREMIER SERGENT D'ARMES.

Croyez que je me laisserais plutôt arra-
cher les bras du corps. Puisque tel est vo-
tre plaisir, j'y vais tout de suite, ma chère
dame.

LE PREMIER CHEVALIER.

Si vous l'eussiez voulu, il eût été bien
mieux, sur mon ame ! qu'il fût mis dehors.

L'IMPÉRATRICE.

S'il n'eût pas été autant de mes amis, je
ne l'y eusse pas fait mettre ; et si vous saviez
ce qu'il en est, je crois que vous pareriez

Vous diriez autrement, je croy.
 -- Baudouin, je vueil que avec moy
 Soiez, ne te doit ennuyer;
 Et si te fas mon escuier
 Très maintenant.

L'ESCUIER.

De ce mot sui bien souvenant.
 Très grans merciz, ma chiere dame,
 Et je vous serviray, par m'ame!
 Très volentiers.

L'EMPERERIS.

Or parlons d'el. En dementiers
 Qu'ensemble sommes, par esba,
 Sire, dites-moy sanz debat
 Quelle chose est plus delictable,
 Soit dameageuse ou prouffitable,
 A vostre avis.

PREMIER CHEVALIER.

Vez ci que je vous en devis:
 Celle qui plus de cuer humain
 Est désirée soir et main,
 C'est celle, à ce point-cy m'asseure
 Et di selon mon petit sens,
 Qui plus delicte.

LA DAMOISELLE.

Par m'ame! c'est raison bien dicte
 Et verité.

L'EMPERERIS.

Or ça! par vostre loyauté!
 Ysabel, lequel vault miex faire:
 Parler jusqu'au commander taire,
 Ou taire soy et escouter
 Tant que l'en commande parler?
 Dites-le-moy.

LA DAMOISELLE.

Selon tout ce que j'en conçoÿ,
 Je respons à vostre demande:
 Taire vault miex tant c'on commande
 Parler; car tant c'on s'en abstient,
 En son povoir parole on tient,
 Ce n'est pas doute.

LE MESSAGIER.

Dieu gart la compagnie toute,
 Et ma dame especialment,
 Et vous après touz ensement,
 Chascun par soy!

L'EMPERERIS.

Messagier, bien veignant, par foy!
 Et voy-je bien raray nouvelles,
 Se Dieu plaist, et bonnes et belles.

autrement. — Baudouin, je veux qu
 avec moi, cela ne doit pas te faire c
 et dès ce moment je te nomme mor

L'ÉCUYER.

Je suis bien reconnaissant de c
 role. Très-grand merci, ma chère
 Sur mon ame! je vous servirai très
 tiers.

L'IMPÉRATRICE.

Maintenant, parlons d'autre chos
 nous ébattre, tandis que nous som
 semble, sire, dites-moi, je vous prie
 est la chose, à votre avis, la plus d
 ble, n'importe qu'elle soit une cause d
 mage ou de profit.

LE PREMIER CHEVALIER.

Voici ce que je réponds: la chose
 le plus désirée soir et matin, du c
 l'homme, c'est celle-là, à mon avis et
 mon petit sens, qui délecte le plus.

LA DEMOISELLE.

Sur mon ame! voici une parole
 dite, et c'est la vérité.

L'IMPÉRATRICE.

Allons! par votre loyauté! Isabelle
 quel vaut-il mieux faire: parler jusqu
 que l'on vous impose silence, ou se ta
 écouter jusqu'à ce que l'on vous commande
 de parler? Dites-le-moi.

LA DEMOISELLE.

Suivant mon opinion, voici ce que j
 répondre à votre demande: Il vaut
 se taire jusqu'à ce que l'on vous commande
 de parler; car tant qu'on s'en abstient
 tient sa parole en son pouvoir, cela n
 point l'ombre d'un doute.

LE MESSAGIER.

Que Dieu garde toute la compagnie
 cialement ma dame, et vous ensuite p
 lement, chacun en particulier!

L'IMPÉRATRICE.

Messager, sur ma foi! sois le bien
 Je vois bien que, s'il plaît à Dieu, j
 des nouvelles bonnes et belles. Dis-

Dy-me voir : que fait mon seigneur ?
 J'ay de li veoir fain greigneur
 Que de riens née.

LE MESSAGIER.

Demain, avant prime sonnée,
 Sera cy. Faites bonne chiere,
 Se vous mande-il, ma dame chiere;
 Et pour savoir l'estat aussi
 De vous m'a-il envoié cy,
 Je vous promet.

L'EMPERERIS.

De reporter lui te convient
 Que nous sommes touz sains et druz
 Et en bon point; et ne dy plus,
 Fors que le me salueras
 Et si me commanderas
 A sa personne.

LE MESSAGIER.

Très chiere dame, ains qu'il soit nonne
 Li sera fait vostre message,
 Se Dieu me sauve mon langage :
 G'y vois courant.

L'EMPERERIS.

Baudoin, vaz me dire errant
 Morin que cy mon frere admaine,
 Et que de venir il se peine
 Hastivement.

L'ESCUER.

Volentiers, dame, vraiment.
 — Morin, à ma dame venez
 Et son frere li amenez
 Sanz demourée.

PREMIER SERGENT D'ARMES.

Ce vault fait, puisqu'il li agréé.
 — Sire, je vien à vous parler :
 A ma dame vous fault aler,
 Qu'elle nous mande.

LE FRÈRE.

Je croy qu'elle me veult l'amande
 Faire de ce qu'elle m'a fait
 Tenir prison et sanz meffait.
 Ça ! alons-y.

PREMIER SERGENT D'ARMES.

Ma chiere dame, vez-nous cy
 A vostre mant.

L'EMPERERIS.

Sanz plus dire, frere, or avant !
 Faites ce qui vous appartient :
 Mon seigneur vostre frere vient;
 N'en avez plus de char si près.

vérité : que fait mon mari ? Je suis plus af-
 famée de sa vue que de tout autre chose.

LE MESSAGER.

Demain, avant que prime soit sonnée, il
 sera ici. Ma chère dame, il vous mande
 de vous tenir en joie; et, je vous le pro-
 mets, il m'a envoyé céans pour savoir aussi
 comment vous vous portez.

L'IMPÉRATRICE.

Il faut que tu lui annonces que nous som-
 mes tous bien portans et dispos; n'en dis
 pas davantage, seulement salue-le et recom-
 mande-moi à sa personne.

LE MESSAGER.

Très-chère dame, si Dieu me conserve la
 langue, votre message sera rempli avant
 qu'il soit nonne : j'y vais courant.

L'IMPÉRATRICE.

Baudouin, va-moi dire sur-le-champ à
 Morin qu'il amène ici mon frère, et qu'il
 fasse ses efforts pour venir en toute hâte.

L'ÉCUYER.

Volentiers, dame, en vérité. — Morin,
 venez vers ma dame et amenez-lui son frère
 sans retard.

LE PREMIER SERGENT D'ARMES.

Cela sera fait, puisque tel est son plai-
 sir. — Sire, je viens vous parler : il nous
 faut aller auprès de ma dame, car elle nous
 mande.

LE FRÈRE.

Je crois qu'elle veut me dédommager de
 m'avoir fait tenir en prison sans que je
 l'eusse mérité. Eh bien ! allons-y.

LE PREMIER SERGENT D'ARMES.

Ma chère dame, nous voici à vos ordres.

L'IMPÉRATRICE.

Frère, allons, avancez sans mot dire; fai-
 tes votre devoir : votre frère, mon mari,
 vient; vous n'avez personne qui vous tou-
 che d'aussi près. Soyez empressé d'aller à

Soiez d'aler encontre engrès,
Par quoy s'amour aiez gagnie.
— Baudoin, tien-li compagnie.
Avancez-vous.

LE FRÈRE.

Dame, dame, si ferons-nous.
— Avant, Baudoin ! suivez-moy.
Je ne fineray mais, par foy !
Tant que le voie.

L'EMPERERIS.

Seigneurs, mettons-nous touz à voie
D'aler où mon bon seigneur est :
Chascun en doit estre tout prest.
Puisqu'il vient, je vois à l'encontre.
Qui m'amera, si le me monstre :
Avec moy viengne.

PREMIER CHEVALIER.

Dame, cuidez-vous que me tiengne
Yci, puisque aler vous y voy ?
Ce seroit deshonneur à moy,
Se le faisoie.

PREMIER SERGENT D'ARMES.

Jamais, aussi, ne demourroye.
Je vois devant.

L'EMPERERIS.

Ysabel, venez me suiant.
Ces hommes devant nous iront,
Qui compagnie nous feront,
Et nous après.

LE FRÈRE.

Mon frere voy de cy bien près :
A li vois, ne m'en tenroit nulz.
— Chier sire, bien soiez-vous venuz
En vostre lieu.

L'EMPERIERE.

Biau frere, bien veigniez, par Dieu !
Grant joie ay quant tout sain vous voi.
Comment le fait, dites-le-moy,
L'empereris ?

LE FRÈRE.

Dampnez soit son corps et periz !
Certes, n'en devez tenir compte :
Elle s'est demenée à honte ;
Car brisé a son mariage
Et son corps a mis a hontage,
Et si a gasté vostre empire
Et m'a, ce vous puis-je bien dire,
Tenu jusqu'à ore en prison.

sa rencontre, de manière à gagner
lié. — Baudouin, tiens-lui compa-
lez-vous en route.

LE FRÈRE.

Dame, dame, nous le ferons. —
Baudouin ! suivez-moi. Par ma
m'arrêterai pas que je ne le voie.

L'IMPÉRATRICE.

Seigneurs, mettons-nous tous
pour aller où est mon bon époux
doit être tout prêt à le faire.
vient, je vais à sa rencontre. Que
m'aime, me le montre en venant

LE PREMIER CHEVALIER.

Dame, croyez-vous que je m'en
ici, pendant que je vous y vois aller
le faisais, ce serait un deshonneur

LE PREMIER SERGENT D'ARMES.

Je ne saurais non plus rester ici
devant.

L'IMPÉRATRICE.

Ysabelle, venez à ma suite. Ces
iront devant nous, et nous tiendront
pagnie ; nous viendrons ensuite.

LE FRÈRE.

Je vois mon frère bien près d'ici
à lui, personne ne m'en empêche.
Cher sire, soyez le bienvenu dans
pays.

L'EMPEREUR.

Mon cher frère, par Dieu ! soyez
venu. J'éprouve une joie bien grande
vous voir en bonne santé. Comment
l'impératrice ? dites-le-moi.

LE FRÈRE.

Que son corps soit damné et cor-
Certes, vous n'en devez tenir aucun
elle s'est conduite d'une manière
car elle a violé sa foi conjugale et
noré son corps ; elle a compromis
torité et m'a, je puis vous le dire,
prison jusqu'à présent, parce qu'il
pas voulu consentir à ses grands des-

qu'à sa grant mesprison
ay volu consentir,
vilain meffait partir :
y est voir.

L'EMPERIERE.

cuidoie d'elle avoir
on retour d'outre mer ;
nt courroux et dueil amer
m'est avis, pourchacié.
tes, elle a bracié
nort pour li.

L'EMPERERIS.

s, je voy là celi
mon desir et m'amour.
li vois sanz demour.
veigniez-vous, celi que j'aime
seigneur et espoux claime :
son le donne.

L'EMPERERE.

te et desloial personne !
la très mal trouvée !
ta mauvaistié prouvée.
amais ne me feras
neur, que à honte morras
demerites ; c'est droiz.
t, seigneurs ! entre vous trois
si m'en delivrez ;
honteuse la livrez,
amais je ne la voie.
a où que soit, hors voie.
tes briefment.

CHEVALIER L'EMPERIERE.

très chier seigneur ! comment ?
et vostre femme.

L'EMPERIERE.

! fait m'a si grant diffame
ne n'est pas de plus vivre.
ue j'en soie delivre
tout en l'eure.

ij^e CHEVALIER.

sanz plus faire demeure,
ous en convient venir.
ons desobéir.
et s'en alons.

PREMIER CHEVALIER.

eigneurs, or nous advisons,
elle doit par nous finer,
en lieu la puissons mener
nulz n'abite.

ni m'associer à ses vilaines actions : ceci est
la vérité.

L'EMPEREUR.

Hélas ! je pensais avoir de la joie auprès
d'elle à mon retour d'outre-mer ; mais je
vois bien qu'elle m'a réservé un grand cha-
grin et une amère douleur. Certes, elle a
tramé sa propre mort.

L'IMPÉRATRICE.

Mes amis, je vois là-bas celui qui est mon
désir et mon amour. Certes, je vais à lui
sans délai. — Soyez le bienvenu, ô vous que
j'aime et que j'appelle seigneur et époux :
comme c'est raison.

L'EMPEREUR.

Ah ! fausse et déloyale personne ! je ne
me félicite pas de t'avoir trouvée. Ta mau-
vaise conduite est bien reconnue. Certes,
jamais tu ne me feras déshonneur, car tu
mourras ignominieusement pour tes crimes ;
c'est justice. — En avant, seigneurs ! vous
trois allez, et débarrassez-m'en ; livrez-la
à une mort honteuse, en sorte que je ne la
voie jamais. Menez-la en quelque endroit
que ce soit, hors du chemin. Faites vite.

LE DEUXIÈME CHEVALIER DE L'EMPEREUR.

Eh, mon très-cher seigneur ! comment ?
c'est votre femme.

L'EMPEREUR.

Taisez-vous ! elle m'a fait un si grand
déshonneur qu'elle ne mérite plus de vi-
vre. Faites que j'en sois délivré à l'heure
même.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Dame, sans plus tarder, il vous faut quit-
ter la place. Nous n'osons lui désobéir. Al-
lons ! partons.

LE PREMIER CHEVALIER.

Beaux seigneurs, puisqu'elle doit par
nous recevoir la mort, arrangeons-nous de
manière à la pouvoir mener en un lieu où
nul n'habite.

BAUDOUIN.

C'est une parole bien dite :
 Mès, messeigneurs, qui me croira,
 Nous irons en ce desert-la :
 On ne peut mieux.

ij^e CHEVALIER.

C'est verité, si m'aïst Diex !
 C'est une bien desert gastine
 Et si est près de la marine,
 Où nulz, ce tien, pieça n'ala.
 Je lo que nous la menons là,
 Pour touz debaz.

PREMIER CHEVALIER.

Soit ainsi ! du hault et du bas
 Je m'y accors.

L'EMPERERIS.

E ! Vierge, en qui prist humain corps
 Le Dieu qui toute chose a fait,
 Qui tant en graces t'a parfait
 Qu'en corps et en ame t'a mis
 Lassus en son hault paradis,
 Où de touz sains es honnourée,
 Des anges servie et loée
 Comme leur dame et leur maïstresse ;
 Dame, je qui sui en destresse
 Et en desconfort sanz mesure :
 Veez en pitié, Vierge pure
 Mon amere compunction
 Et ma dolente affliction.
 Je voy c'on me veult mettre à mort
 Houteusement, et est à tort ;
 Car onques ne fis le meffait
 Dont morir doie ainsi de fait :
 Pour ce me complains et lamente
 Et à vous seule me demente,
 Vierge, que m'ame si curez
 Que la joie li procurez
 De paradis.

ij^e CHEVALIER.

Avant ! messire Brun, tandis
 Que sommes en ceste gastine,
 Faites que ceste dame fine ;
 Delivrez-vous.

PREMIER CHEVALIER.

Très chier compains et ami doulx,
 Pitié me fait le cuer tel estre
 Que, certes, je ne me puis mettre
 A li touchier.

BAUDOUIN.

C'est bien parlé ; mais, messeign
 vous m'en croyez, nous nous en ir
 bas en ce désert : on ne peut mieu
 ver).

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Dieu m'aide ! c'est la vérité. Ce l
 bien solitaire et près de la mer, et j
 que depuis long-temps personne n'y
 suis donc d'avis que, sans disputer
 tage, nous l'y menions.

LE PREMIER CHEVALIER.

Soit ! j'y consens en tous points.

L'IMPÉRATRICE.

Eh ! Vierge en qui s'est incarné l
 qui a fait toute chose, et qui a répand
 de grâces sur toi qu'il t'a mis en corp
 ame dans son haut paradis, où tu es
 rée de tous les saints, et servie et lo
 anges comme leur dame et leur maï
 Dame, je suis dans la détresse et d
 déconfort sans mesure : Vierge pure,
 dez avec des yeux de pitié mon amèr
 ponction et mon affliction profonde.
 qu'on veut me faire souffrir une ma
 teuse, et c'est à tort ; car jamais je ne c
 le crime qu'il me faut expier par ma
 c'est pourquoi je me plains et me l
 et ne m'adresse qu'à vous, Vierge,
 que vous purifiez mon ame, telle
 qu'elle ait par vous la joie du paradis.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

En avant ! messire Brun, tandis que
 sommes dans ce désert, faites mourir
 dame ; dépêchez-vous.

LE PREMIER CHEVALIER.

Très-cher compagnon et doulx ami,
 tié me rend le cœur tel que je ne puis
 dre sur moi de la toucher.

ij^e CHEVALIER.

Baudouin, avant, fier !
livre-toy.

BAUDOIN.

urs, sachiez en bonne foy
donroit une conté,
meilleur en verité
t de cy jusques au Quaire,
je cuer de li faire
il ne hontage.

PREMIER CHEVALIER.

issi n'en ay-je courage;
en sa mort je ne verroye,
mais mal ne li feroye.
ay-je bien qu'il convient
muire par nous; c'est nient,
r elle mourir nous fault
ira point de deffault)
ouz .iiij. ensemble.

ij^e CHEVALIER.

diray qui bon me semble;
vous plaist, nous le ferons :
roche la menrons
assez avant en mer;
urons. Certes durer
ours entiers pas n'y pourra,
mesaise là mourra;
ous en retournerons,
mpierei dirons
l'est à mort mise.

BAUDOIN.

foy ! c'est chose bien prise,
z jours y cuert-il ourage;
er nous y fault à nage,
ous le savez.

PREMIER CHEVALIER

n, vessel prest avez :
lez ! — Touz .iiij. ens entrons,
aler nous delivrons.
Entrez ens, dame.

L'EMPERERIS.

tiers. — Lasse ! povre femme,
lle heure fu-je ore née
is à telle destinée
rt honteuse trespasser ?
eigneurs ! se ne puis passer
on corps ne faille destruire,
ieu, faites que bien tost muire,
vous en pry.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Et toi, Baudouin, en avant, frappe. dépê-
che-toi.

BAUDOIN.

Seigneurs, sachez, que, vraiment, me
donnât-on un comté, le meilleur qui soit
d'ici au Caire, je n'aurais pas le cœur de
lui faire du mal ou des outrages.

LE PREMIER CHEVALIER.

Ni moi non plus, je n'en ai pas le cou-
rage; rien au monde ne me déciderait à li
voir mourir ou à lui faire du mal. Cep-
dant je vois bien qu'il faut qu'elle meure
par nos mains; ce n'est rien, sinon, ce sera
à nous à mourir pour elle tous trois ensem-
ble : c'est immanquable.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Je vous dirai ce qui me semble oppor-
tun; et, si cela vous plaît, nous le ferons :
nous la mènerons à cette roche qui est si-
tuée assez avant dans la mer; là nous l'a-
bandonnerons. Certes, elle ne pourra pas
y vivre deux jours entiers sans mourir d'an-
goisse. Quant à nous, nous nous en retour-
nerons, et nous dirons à l'empereur qu'elle
est mise à mort.

BAUDOIN.

Par ma foi ! c'est bien trouvé, car tou-
jours l'orage y règne; mais vous le savez, il
nous y faut aller en bateau.

LE PREMIER CHEVALIER.

Baudouin, vous en avez un tout prêt :
regardez ! — Entrons dedans tous quatre,
et dépêchons- nous d'y aller. — Dame, en-
trez dedans.

L'IMPÉRATRICE.

Volontiers. — Hélas ! pauvre femme, sous
quelle étoile suis-je née pour être ainsi des-
tinée à aller mourir ignominieusement ? —
Eh, seigneurs ! si je ne puis passer sans
qu'il faille détruire mon corps, pour l'a-
mour de Dieu, faites que je meure promp-
tement, je vous en prie.

BAUDOUIN.

En avant! marchons sans retard,
vous mènerai bien tous. J'ai fait ce
à mon compte plus d'un an entier.

L'IMPÉRATRICE.

Ha. Dame, qui es le vrai sentie
port de ceux qui sont égarés, secour
malheureuse pécheresse qui est ab
de tribulations, et accours à mon
Vierge, je t'en prie de tout mon co
que par ma mort mon ame puisse tel
se purifier qu'elle obtienne la gloire
rera éternellement.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Ha, seigneurs! jus la nous faut mettre,
Puisque nous sommes arrivés
A la roche. — Dame, estrivé
N'y ait : despoillier vous convient
Puisqu'à ce point la chose vient,
Faire l'estact.

L'EMPEREUR.

Seigneurs, puisque autre estre ne peut,
A voz grez faire obéiray :
Cy dedans me despoillera.
— Ha! emperiere, sire chier,
Comment m'estes si dur et fier
Qu'à mort me mettez sanz raison?
Certes, aucune traison
Vous a méu. je ne doubt point.
— Ore, amis, Dieu vous le pardoint!
Et je si fas.

LE PREMIER CHEVALIER.

Dame, nous ne vous pouvons pas
Maishuit avecques nous garder.
En ceste roche sans tarder
Vous fault descendre

L'EMPEREUR.

Seigneurs, puisqu'il m'y faut mort prendre,
Descendre y vueil sanz nul destrey.
Priez Dieu pour moy, je vous pri,
Entre vous tous.

LE PREMIER CHEVALIER.

Pieux vous soit, courtois et doux,
Dame, li Roys de paradis,
Qui vos messaia et voz mesdia

BAUDOUIN.

En avant! marchons sans retard,
vous mènerai bien tous. J'ai fait ce
à mon compte plus d'un an entier.

L'IMPÉRATRICE.

Ha! Dame, qui es le vrai sentie
port de ceux qui sont égarés, secour
malheureuse pécheresse qui est ab
de tribulations, et accours à mon
Vierge, je t'en prie de tout mon co
que par ma mort mon ame puisse tel
se purifier qu'elle obtienne la gloire
rera éternellement.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Holà, seigneurs! il nous faut la c
quer, maintenant que nous sommes a
à la roche. — Dame, déshabillez-
sans faire de difficultés. Puisque la
en est venue à ce point-là, il faut s'y
guer.

L'IMPÉRATRICE.

Seigneurs, puisque cela ne peut é
trement, je consens à faire ce que vou
lez : je me déshabillerai ici dedans. —
ah! empereur, cher sire, comment po
vous être dur et barbare envers m
point de me faire périr sans raison? C
vous avez été poussé à cette action par
que traître; je n'en doute point. — Al
amis! que Dieu vous pardonne! quant
j'en agis ainsi.

LE PREMIER CHEVALIER.

Dame, nous ne pouvons vous gard
vantage avec nous. Il vous faut, san
tarder, descendre sur cette roche.

L'IMPÉRATRICE.

Seigneurs, puisqu'il m'y faut mon
veux y descendre sans résistance. Vou
priez Dieu pour moi, je vous en conj

LE PREMIER CHEVALIER.

Dame, que le Roi de paradis vo
miséricordieux, courtois et doux; qu'
veuille pardonner aujourd'hui vos n

vueille au jour d'uy pardonner,
loire à vostre ame donner
Sanz finement!

BAUDOUIN.

1! Ainsi soit! Alons-m'ent
it que orage sourde point,
ne nous avons vent à point;
Je le conseil.

ij^e CHEVALIER.

s! par sohait sur le sueil
ions du pglais l'emperiere!
Dieu vous disons, dame chiere,
vous vueille donner confort!
ez en vous bon cuer et fort;
ez, pour chose qui vous touche,
iez Dieu touz jours en la bouche:
C'est vostre miex.

PREMIER CHEVALIER.

neurs, se me veez des yex
rer, n'en soiez esbahiz:
m'y fait estre envalz
Que j'ay, par Dieu!

BAUDOUIN.

descendons: vez cy le lieu
Où nous entrasmes.

ij^e CHEVALIER.

e, et où ceste nef trouvastes.
1 primes, cy la lairons;
l'emperiere en irons,
S'en sui créu.

BAUDOUIN.

m'en verrez recréu.
Avant! alons.

PREMIER CHEVALIER.

chier seigneur, nous vous disons
complé avons vostre gré,
a esté fait si secré
jamais parler n'en orrez.
marier bien vous pourrez
Quant vous plaira.

L'EMPERIERE.

iez-vous, Brun; ce ne sera,
je sache, jour de ma vie;
vous. N'en ay point d'envie,
Se Dieu m'aïst.

L'EMPERERIS.

e! se le cuer m'esbahist,
en puis-je mais, Vierge Marie?
olois estre seigneurie
me souveraine du monde,

ses actions et vos mauvaises paroles, et don-
ner à votre ame la gloire éternelle!

BAUDOUIN.

Amen! Ainsi soit-il! Allons-nous-en avant
qu'il ne vienne de l'orage, puisque nous
avons un vent favorable; je le conseille.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Allons! je souhaiterais que nous fussions
sur le seuil du palais de l'empereur. — Ma
chère dame, nous vous recommandons à
Dieu: puisse-t-il vous donner des consola-
tions! prenez bon courage; et ayez soin,
quelque chose qui vous arrive, d'avoir tou-
jours à la bouche le nom de Dieu: c'est ce
que vous avez de mieux à faire.

LE PREMIER CHEVALIER.

Seigneurs, si vous me voyez les yeux
pleins de larmes, n'en soyez point étonnés:
je suis, par Dieu! saisi de pitié.

BAUDOUIN.

Holà! descendons: voici le lieu où nous
entrâmes.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Oui vraiment, et où nous trouvâmes ce
bateau. Ici nous le primes, ici nous le lais-
serons; et, si l'on m'en croit, nous nous en
irons à l'empereur.

BAUDOUIN.

Vous ne m'y verrez pas le dernier. En
avant! allons.

LE PREMIER CHEVALIER.

Mon cher seigneur, nous vous disons que
nous avons accompli votre désir, et la chose
a été faite si secrètement que vous n'en en-
tendrez jamais parler. Vous pourrez bien
vous remarier quand il vous plaira.

L'EMPEREUR.

Brun, taisez-vous; je ne sache pas que
jamais de ma vie cela m'arrive; asseyez-
vous. Dieu m'aide! je n'en ai point d'envie.

L'IMPÉRATRICE.

Hélas! si mon cœur se remplit d'effroi,
en puis-je mais, Vierge Marie? J'étais habi-
tuée aux hommages comme la souveraine
du monde, et (maintenant) je vois l'heure

Et je ne gars l'heure qu'affonde
 Par force de tempeste en mer.
 E ! Dame en qui n'a point d'amer,
 Glorieuse Vierge pucelle,
 Regarde en pitié moy t'ancelle;
 Car, Dame, tu es m'esperance,
 Et en toy seule est ma fiance.
 Dame, ne soies de moy loing,
 Confortes-moy à ce besoing,
 Si que je ne chiée ne verse
 En ceste fortune perverse.
 Dame, de grace tresoriere,
 Dame, de pitié boutilliere,
 Souche de vertuz et racine,
 La qui bontez point ne deffine;
 Dame, qui seule renlumines
 Et à droit sentier ramaines
 Les orphelins desconseilliez
 Et les esgarez essilliez;
 Aiez, Dame, de moy mercy,
 Si que je ne perisse cy.
 Croisie à terre me vueil mettre;
 Ne puis de mesaise plus estre
 Sur pié que j'aye.

DIEU.

Mère, je voy que trop s'esmaie
 L'empereris, ce n'est pas double;
 Car souvent la hurte et la boutte
 La mer et la fiert de mainte onde,
 Si que a bien pou que ne l'afonde.
 Alez et si la confortez,
 Et ces herbes-cy li portez
 Qui vertu telle ont et aront
 Que touz mesiaux qui en buront,
 Puisqu'il seront avant confais,
 De leur mal seront touz sains faiz
 Et tout purgié.

NOSTRE-DAME.

Puisque c'est par vostre congié
 Fil, voutentiers li porteray,
 Et de ce bien l'enortieray.
 — Or sus ! Jehan, mon chier ami,
 Venez là val avecques my
 Sans plus tarder.

SAINT JEHAN.

Ce qui vous plaist à commander,
 Dame, feray benignement.
 Vez me cy tout prest : alons-m'ent,
 Puisqu'à ce vient.

où je vais par la force de la temp
 abimée dans la mer. Eh ! Dame en qu
 point d'amertume, Vierge glorieuse,
 moi avec des yeux de pitié, moi ta se
 car, Dame, tu es mon'espérance, et
 fiance est en toi seule. Dame, ne t
 pas de moi, conforte-moi dans cette
 sité, en sorte que dans cette mauva
 tune je ne tombe ni je ne verse. Dai
 sorière de grâce, dame, bouteillière
 tié, souche et racine de vertu, dont li
 ne finit point ; Dame, qui seule écl
 qui ramènes dans le droit sentier
 phelins sans appui et les exilés d
 Dame, ayez compassion de moi, qu
 périsses pas ici. Je veux me mettre en
 par terre ; je ne puis plus me tenir su
 par suite du malaise que j'éprouve.

DIEU.

Mère, je vois que l'impératrice se
 mente fort, et c'est chose naturelle ; ca
 vent la mer la heurte et la frappe, et
 de mainte onde, en sorte que peu s'en
 qu'elle ne l'engloutisse. Allez et rec
 tez-la, et portez-lui ces herbes-ci qui
 auront une vertu telle que tous les lé
 qui en boiront, s'ils sont confessés au
 vant, seront entièrement guéris et dé
 de leurs maux.

NOTRE-DAME.

Fils, puisque c'est votre volonté, j
 porterai volontiers cela, et en même t
 je lui donnerai de bons conseils. — Al
 Jean, mon cher ami, venez là-bas ave
 sans plus tarder.

SAINT JEAN.

Dame, je ferai de bon cœur ce qu'il
 plaît de commander. Me voici tout
 allons-nous-en, puisqu'il en est ainsi.

NOSTRE-DAME.

l'anges, il vous convient
ensemble de cy partir,
al avec moy venir
i Dieu m'envoie.

PREMIER ANGE.

si irons à grant joie,
ns tout vostre plaisir;
chiez c'est nostre desir,
ierge royne.

ij^e ANGE.

l, chantons par amour fine
del-cy par leesce.

Rondel.

ns cuers, de loer ne cesse
ie et vraie bonté
benoite Trinité
celle en qui, sanz destresse,
Dieu prist humanité.
n cuers, de loer ne cesse
ie et vraie bonté
ii tu as telle noblesce
Dieu tu as fraternité :
es, pour ceste affinité,
in cuer, de loer ne cesse
ie et vraie bonté
benoite Trinité.

NOSTRE-DAME.

reris, pour la durté
nz cause as ici souffert,
ir la priere que offert
i benigne et si piteuse,
en aras glorieuse ;
bien touz jours te tenray,
hault estat te rendray
ré celi qui ce t'a fait,
hier comperra son meffait.
liray que tu feras :
de ton somme leveras,
ubz ton chief ces herbes pren
oult te vaudront, ce t'appren ;
iert mesel nul, s'il en boit,
que vrai confès avant soit,
en ne voie et apperçoive
lainement santé reçoive
en l'eure : c'est chose voire.
aies touz jours en memoire :
la mere Dieu, Marie,
i parle à toy comme amie ;

NOTRE-DAME.

Allons ! anges, il vous faut tous ensem-
ble partir d'ici, et venir avec moi là-bas où
Dieu m'envoie.

PREMIER ANGE.

Dame, nous nous y rendrons avec beau-
coup de joie, et nous ferons tout ce qu'il
vous plaira ; car sachez que c'est notre désir,
Reine vierge.

LE DEUXIÈME ANGE.

Michel, chantons joyeusement ce ron-
deau-ci par amour extrême.

Rondeau.

Cœur humain, ne cesse de louer la bonté
infinie et vraie de la sainte Trinité et de
celle en qui le fils de Dieu se fit homme
sans douleur. Cœur humain, ne cesse de
louer la bonté infinie et vraie par qui tu as
une noblesse telle que tu es le frère de
Dieu : or, pour cette alliance, cœur hu-
main, ne cesse de louer la bonté infinie et
vraie de la sainte Trinité.

NOTRE-DAME.

Impératrice, pour les mauvais traitemens
que tu as soufferts ici sans motif, et pour la
prière si douce et si touchante que tu m'as
adressée, tu recevras une récompense glo-
rieuse ; car toujours je te protégerai, et je te
rendrai ton haut rang malgré celui qui t'a ré-
duite à cet état, et il paiera cher son crime.
Je te dirai ce que tu as à faire : Quand tu sor-
tiras de ton sommeil, prends sous ta tête ces
herbes qui, je te l'apprends, te seront bien
précieuses ; car il n'est pas de lépreux, s'il
en boit après s'être préalablement confessé
avec sincérité, qui ne recouvre sur-le-champ
la santé aux yeux de tout le monde : c'est
chose véritable. Maintenant, souviens-toi tou-
jours de moi : moi qui te parle ici en amie, je
suis Marie, la mère de Dieu. Sers mon fils
de tout ton cœur, et tu auras une heureuse
fin, et tu accroistras par le fait ta réputation.
— Mes amis, nous avons fini ce que nous
avions à faire ici : nous pouvons bien nous en

Et je ne gars :

Par force :

E ! Dame :

Glorieuse :

Regarde :

Car, D :

Et en :

Dame :

Conf :

Si q :

En :

De :

De :

S :

J :

—Allons ! anges, sans
—Allez devant.

SAINT JEAN.

En vérité, je vous suivrai, puis
dit.

LE PREMIER ANGE.

Dame, nous ferons sans re
volonté, Gabriel et moi. — G
vous prie, chantons d'accord en

Rondeau.

Par qui tu as une noblesse tell
es le frère de Dieu : or, pour cete
cœur humain, ne cesse de louer la
finie et vraie de la sainte Trinité.

L'IMPÉRATRICE.

Ah ! Vierge en qui, par charité,
fit homme semblable à nous, puis
jourd'hui vous m'êtes si secourable
vous je suis délivrée de la mort,
Dame, je vous le promets, j'en éc
mon cœur un livre tel que jamais je
serai de vous louer et de vous rend
ces et de remercier votre doux fils
ce pas raisonnable et juste ? puisq
avez pris un tel soin de moi que d
ment que je me suis réveillée, je
suis pas ressentie de douleur qu
eue ; au contraire, je me sens si bien
que, certes, je n'ai ni soif ni faim.
vous m'avez apporté des cieus ces l
que je tiens à la main : c'est pour
Vierge, j'en touche ma bouche et mes
en vous louant. Eh Dieu ! je vois veni
harque ; je ne sais si elle abordera ici,
le vent la fera aller ailleurs et plus le

LE MAÎTRE MARINIER.

Secourez-nous dans cette née

des anges souveraine :
raire trop fort nous maine,
ent et orage.

LA DAME PELERINE.
int Climent, ouquel voiage
s mise et ay empris l'erre,
ez pour nous à Dieu requerre
orage qui fait abesse,
le vent qui vente cesse
ne soions si periz,
ar vous tensez et gariz
mort encorre.

L'ESQUIER A LA PELERINE.
ous de ce peril secorre,
pour Dieu ! de nous pensons.
nt de cy ne passons ;
ancrer, se le conseilliez.
prez et appareilliez
en ce lieu.

LA PELERINE.
ceste roche, pour Dieu !
ons sanz plus faire nage,
le soit passé cest orage
ce mal temps.

LE MAISTRE MARINIER.
c'est à quanque je tens.
est fait : en verité,
nous sommes arresté
n'avons garde.

LA PELERINE.
s, vez là qui nous regarde
salemment ; j'ay grant paour
y ait gent illec entour
mal affaire.

L'ESQUIER.
urroient-il ylece faire ?
ement g'y vois savoir.
m'amie ! dites-me voir :
vous toute seule cy ?
less-vous, pour Dieu mercy,
y tel point ?

L'EMPERERIS.
e vous mentiray point :
m'y a jetté et mis
t noiez touz mes amis,
re et vj cousins qu'avoie.
ulx oultre mer aloie :
e me puis folle clamer,
t a fait tempeste en mer
nre nef rompy en deux.

Dame souveraine des anges : le vent et
l'orage nous mènent trop fort hors de no-
tre route.

LA DAME PELERINE.

Ah ! saint Clément, pour qui je me suis mise
en chemin et j'ai entrepris ce pèlerinage,
veuillez prier Dieu pour nous que l'orage
qu'il fait s'apaise, et que le vent qui souffle
cesse, en sorte que nous ne périissions pas,
mais que par vous nous soyons défendus et
garantis du danger de mourir.

L'ÉCUYER DE LA PELERINE.

Pour nous tirer de ce péril, maître, pour
(l'amour de) Dieu ! pensons à nous. N'al-
lons pas plus loin que ce lieu-ci ; au con-
traire, si vous le trouvez bon, soyons prêts
et disposés à jeter l'ancre dans cet endroit
même.

LA PELERINE.

Près de cette roche, pour (l'amour de)
Dieu ! arrêtons-nous sans plus naviguer,
jusqu'à ce que cet orage et ce mauvais
temps soient passés.

LE MAISTRE MARINIER.

Dame, c'est à quoi je m'occupe. A pré-
sent c'est fait : en vérité, dame, nous som-
mes arrêtés, et nous n'avons rien à crain-
dre.

LA PELERINE.

Maître, voilà quelqu'un qui nous regarde
de mauvais œil ; j'ai grand' peur qu'il n'y ait
des malfaiteurs aux environs.

L'ÉCUYER.

Que pourraient-ils faire ici ? certainement
je vais le savoir. — Eh, mon amie ! dites-
moi la vérité : êtes-vous seule ici ? Pour l'a-
mour de Dieu, qu'y faites-vous, dans l'équi-
page où vous êtes ?

L'IMPÉRATRICE.

Sire, je ne vous mentirai point : la mer
m'y a jetée et mise, après avoir noyé tous
mes amis, un frère et six cousins que j'a-
vais. J'allais avec eux outre-mer : ce que je
puis appeler une folie, car il a fait une si
grande tempête que notre navire se brisa
en deux. Je ne sais comment j'échappai ;
mais la mer m'a jetée ici, où je suis dans un

Ne soy jamais enuoyée l'enfer,
 Mais à mer cy n'a point.
 Tu eusses en telle manière
 Que ne m'envoy à l'enfer point.
 S'ay esté en le paradis avec point
 Que me verez.

L'ÉCUYER.

Dame, cy pains ne vous suez.
 Venez-vous-ent avecques moy :
 Je feray tant, soy qu'à Dieu doy :
 Que vous serez bien repose,
 Et d'une robe revestue.
 Et ne soufferray a nul fuer
 Com vous face ne que à ma suer :
 N'en doutez pas.

L'EMPERERIS.

Sire, avec vous iray le pas
 Jusq'en vostre nef volentiers :
 Or me monstrez par quelz sentiers
 Voulez que je aille.

L'ÉCUYER A LA DAME.

Volentiers, m'amie, sanz faille;
 Venez par cy. Sà, celle main !
 — Ma dame, avec moy en amain
 Ceste femme, que j'ay trouvée
 Laec endroit seule et esplourée.
 Compté m'a toute s'aventure,
 Qui est assez dolente et dure;
 Car noiez sont touz ses amis,
 Et l'avoit la mer ileuc mis.
 Si que pour la Dieu amistié,
 Dame, prengne-vous-en pitié :
 Si ferez bien.

LA PELERINE.

E lasse ! suer, vien avant, vien.
 Ta pitié le cuer m'attendrie.
 Vex ceste cote et ne detrie,
 Et te conforte.

L'EMPERERIS.

Certes, je vouldroie estre morte,
 S'il plaisoit à Dieu, chiere dame.
 Je me voy nue et povre femme,
 Qui ay touz mes amis perduz :
 Dont se j'ay le cuer esperduz
 N'est pas merveille.

LA PELERINE.

Oro, Dieux conforter vous vueille !
 S'il vous plaist avec nous tenir
 Tant qu'à terre puissions venir,
 Je vous trouveray sanz dangier,

tel dénuement que je n'ai pas ma
 trois jours, et je suis demeurée d
 où vous me voyez.

L'ÉCUYER.

Dame, ne restez pas davantage
 nez-vous-en avec moi ; je ferai tan
 foi que je dois à Dieu ! que vous se
 rassasiée, et revêtue d'une robe.
 souffrirai en aucune manière que l
 traite autrement que si vous étiez m
 n'en doutez pas.

L'IMPÉRATRICE.

Sire, j'irai avec vous volontiers
 dans votre navire : à présent, mont
 par quels sentiers vous voulez que j

L'ÉCUYER DE LA DAME.

Volontiers, mon amie, sanz faute
 par ici, donnez-moi la main. — Ma
 j'amène avec moi cette femme, q
 trouvée là-bas seule et tout en pleur
 m'a conté au long son aventure,
 assez triste et pénible ; car tous se
 sont noyés, et la mer l'avait mise li
 pourquoi, dame, pour l'amour de Dieu
 en pitié : vous ferez bien.

LA PELERINE.

Hélas ! sœur, approche, viens. L
 que tu m'inspires m'attendrit le cœur
 cette cotte sans tarder, et prends cou

L'IMPÉRATRICE.

Certes, chère dame, s'il plaisait à
 je voudrais être morte. Je me vo
 femme pauvre et nue, et j'ai perdu te
 amis : il n'y a donc rien d'étonnant à
 j'aie le cœur navré.

LA PELERINE.

Maintenant, que Dieu veuille vous
 forter ! S'il vous plaît de vous ten
 nous tant que nous puissions venir :
 je vous trouverai sans difficulté, p

ur l'amour Dieu, boire et mengier ;
Jà n'en doutez.

L'EMPERERIS.

me, vous m'offrez grans bontez ;
les refuse pas à prendre,
mbien que ne les puisse rendre.
Dieu les vous rende !

LE MAISTRE MARINIER.

rage est choit, le temps amende :
ci partir nous esconvient.
me, vent à sohait nous vient ;
Que dites-vous ?

LA PELERINE.

tons donques, mon maistre doulx,
Sanz plus cy estre.

L'ESCUIER.

re ; et si tost que pourrez mettre
erre seche ceste femme,
istre, pour l'amour Nostre-Dame,
Que l'i mettez.

LE MAISTRE MARINIER.

ous sera fait, n'en doutez ,
ami, pour l'amour de Dieu,
ost que je trouveray lieu.
Bonne femme, sanz plus attendre,
ez de ceste nef descendre ;
Car je voy ville.

L'EMPERERIS.

ous mercy plus de cent mille
z : c'est raison, dame de pris,
nt tel soing avez de moy pris
de voz drapz m'avez vestue
le voz vivres repéue.
cy, s'il vous plaist, descendray,
le vous congié je prendray,
Dame gentiex.

LA PELERINE.

qu'il vous plaist, alez ; que Diex
igne vostre cuer en leesce
ops amaint à bonne adresce.
Et nous si face !

L'EMPERERIS.

benoit Jhesus, par sa grace,
a conduite en telle maniere
vous et voz gens, dame chiere,
rt de salut touz vous maint,
grant joie vous ramaint
En vostre lieu !

L'ESCUIER A LA PELERINE.

ieu, m'amic, à Dieu, à Dieu !

mour de Dieu, à boire et à manger, n'en
doutez pas.

L'IMPÉRATRICE.

Dame, vous me proposez de grands ser-
vices ; je n'hésite pas à les accepter, bien
que je ne puisse vous en offrir autant. Dieu
vous le rende !

LE MAÎTRE MARINIER.

L'orage est calmé, le temps se remet au
beau : il nous faut partir d'ici. Dame, le vent
nous vient à souhait ; qu'en dites-vous ?

LA PELERINE.

Partons donc, mon doux maitre, sans
rester plus long-temps ici.

L'ÉCUYER.

Oui, vraiment ; et aussitôt que vous pour-
rez mettre cette femme sur la terre ferme,
maitre, pour l'amour de Notre-Dame, met-
tez-l'y.

LE MAÎTRE MARINIER.

Mon ami, n'en doutez pas, vous serez sa-
tisfait, pour l'amour de Dieu, aussitôt que
j'en trouverai le moment. — Bonne femme,
sans plus attendre, vous pouvez descendre
de ce navire ; car je vois une ville.

L'IMPÉRATRICE.

Je vous remercie plus de cent mille fois
(et cela vous est bien dû, ma respectable
dame) pour le soin que vous avez pris de moi
en me revêtant de vos habits et en me re-
paissant de vos vivres. S'il vous plait, je des-
cendrai d'ici, et je prendrai congé de vous,
aimable dame.

LA PELERINE.

Puisque tel est votre plaisir, allez ; que
Dieu tienne votre cœur dans la joie et vous
amène à bon port, et nous aussi !

L'IMPÉRATRICE.

Que Jésus le béni, par sa grâce, vous
conduise en telle manière qu'il vous mène
tous, vous et vos gens, chère dame, à bon
port, et vous ramène avec beaucoup de joie
en votre patrie !

L'ÉCUYER DE LA PELERINE.

Adieu, mon amie, adieu, adieu ! — Ma

re venue de bon lieu.
 s-moy, pour l'amour de Dieu,
 Dont venez-vous?

L'EMPERERIS.

ner, où j'ay mes amis touz
 lu par force de tempeste.
 une roche comme beste
 s jours entiers, dame, esté ay,
 ques n'y bu ne ne mengay.
 int d'aventure une dame
 : Dieu gart en corps et en ame !)
 en sa nef m'en admena
 este robé me donna,
 nue estoie en ma chemise ;
 uis ay esté par li mise
 Jus à ce port.

L'OSTESSE.

nie, mettez en deport
 maux que ore avez par fortune ;
 aux uns est dure et enfrune,
 lce aux autres, par verité.
 i n'a point d'estableté :
 rent honneur amaine à honte.
 appert bien par le conte
 e pais, qu'elle a batu
 ellement jus abatu
 force de mesellerie,
 jamais ne sera guerrie,
 de touz le fait desdaingnier ;
 ne le veult mais compaignier :
 est lait mesel devenuz !
 oit-il pseudomme tenuz,
 Vaillant et sage.

L'EMPERERIS.

e, sachiez de son malage
 conseil et briefli donrroie,
 aisoit ce que je diroie,
 Je vous plevis.

L'OSTESSE.

us feroit riche à devis,
 e, se par vous estoit sain.
 vous menray par la main,
 Se vous voulez.

L'EMPERERIS.

plaint ; mais devant alez,
 Je vous suivray.

L'OSTESSE.

entiers, suer, par Dieu le vray !
 s, esgardez, vez-le là.

une femme issue de bon lieu. Dites moi,
 pour l'amour de Dieu, d'où venez-vous?

L'IMPÉRATRICE.

De la mer, où j'ai perdu tous mes amis
 par la violence d'une tempête. Dame, j'ai
 été trois jours entiers sur une roche comme
 une bête, car je n'y ai ni bu ni mangé. Là
 vint par hasard une dame (dont Dieu garde
 l'ame et le corps !) qui m'emmena dans son
 navire et me donna cette robe, car j'étais
 nue et en chemise ; et puis j'ai été descen-
 due par elle à ce port.

L'HÔTESSE.

Mon amie, oubliez les maux que mainte-
 nant la fortune vous fait éprouver ; car elle
 est dure et bourrue pour les uns, et douce
 pour les autres, c'est la vérité. Il n'y a point
 de stabilité en elle : souvent elle change
 l'honneur en honte. Il y paraît bien par le
 comte de ce pays, qu'elle a frappé et telle-
 ment abattu à force de lèpre, dont il ne sera
 jamais guéri, qu'elle l'a rendu l'objet du dé-
 dain de tout le monde ; personne ne veut
 plus lui tenir compagnie : tant il est devenu
 laidement lépreux ! et (cependant) on le te-
 nait pour un prud'homme, vaillant et sage.

L'IMPÉRATRICE.

Dame, je vous le garantis, sachiez que je
 lui donnerais tout de suite un bon conseil
 touchant sa maladie, s'il faisait ce que je lui
 dirais.

L'HÔTESSE.

Dame, s'il recouvrait la santé par vous, il
 vous ferait riche à souhait. Je vous mènerai
 à lui par la main, si vous le voulez.

L'IMPÉRATRICE.

Je le veux bien ; mais allez devant, je vous
 suivrai.

L'HÔTESSE.

Volontiers, sœur, par le vrai Dieu ! Al-
 lons, regardez, le voilà. — Mon cher sei-

— Mon chier seigneur, comment vous va,
Ne quelle chiere ?

LE CONTE MALADE.

Mauvaise, voir, mauvaise chiere ;
Mon mal de jour en jour empire.
Si pléust à Dieu nostre sire,
Mourir voulsisse.

L'OSTESSE.

Pour Dieu, sire ! de vous plus n'isse
Tel parler ; mais prenez leesce :
Je vous amain une maistresse
Qui de ce mal vous gairira,
Se faites ce qu'elle dira,
Ce vous promet.

LE CONTE.

Se de moy garir s'entremet,
Je li donrray, par verité,
S'elle veult, dema ma conté ;
N'en soit doubtant.

L'EMPERERIS.

Sire, je n'en prendray pas tant :
Pour Dieu sera ce qu'en feray ;
Et des maintenant vous diray
Qu'il vous fault faire.

LE CONTE.

Dites, m'amie debonnaire,
Vostre voloir.

L'EMPERERIS.

Sire, un prestre vous fault avoir
A qui de cuer vous confessez.
Et dites tout, riens n'y laissez ;
Qu'autrement vous feriez neent,
S'un tout seul à vostre escient
Laissez à dire.

LE CONTE.

Dame, ne le prenez en ire,
Avant un po que venissiez,
Par confession adressiez
M'estoie (se Dieu me doint joie !)
Au miex que faire le savoie
De touz les meffaiz que lis onques,
Dont me souviengne jusqu'adonques
Que cy venistes.

L'EMPERERIS.

S'il est ainsi comme vous dites,
Je le verray isnel le pas :
Sire, ne vous decepvez pas,
Gardez-vous bien.

LE CONTE.

En verité, je n'y scay rien
Que n'aie dit.

gneur, comment vous va, et que

LE CONTE MALADE.

Mauvaise, en verité, mauvais
mon mal empire de jour en jour. Si
le plaisir de Dieu notre sire, je
mourir.

L'HÔTESSE.

Sire, pour (l'amour de) Dieu ! que
role semblable ne sorte plus de vo
che ; au contraire, prenez de la joie
amène une (femme passée) maist
vous guérira de ce mal, je vous le
si vous faites ce qu'elle dira.

LE CONTE.

Si elle se mêle de me guérir
donnerai, en verité, si elle le vent
lié de mon comté ; qu'elle n'en don

L'IMPÉRATRICE.

Sire, je n'en prendrai pas tant : ce
ferai sera pour (l'amour de) Dieu
maintenant je vous dirai ce qu'il v
faire.

LE CONTE.

Ma bonne amie, dites ce que v
lez.

L'IMPÉRATRICE.

Sire, il vous faut avoir un prêt
vous vous confessiez de cœur. Dites
n'oubliez aucun péché ; car autrement
ne seriez rien, si vous en omettiez
ment un seul.

LE CONTE.

Dame, ne vous déplaie, un p
que vous vinssiez ici, je m'étais
de mon mieux par la confession (q
me donne joie !) de tous les pé
je commis jamais, et dont je me t
alors.

L'IMPÉRATRICE.

S'il en est ainsi que vous le di
verrai tout à l'heure : sire, ne vo
pas, faites-y bien attention.

LE CONTE.

En verité, je ne sais rien que je

L'EMPERERIS.

(Yci destrempe l'herbe.)

est, souffrez-vous un petit :
ray tost s'il est ainsi.
ez, sire; or buvez cecy,
Et l'avalez.

L'OSTESSE.

ostre vis s'en est alez,
pour certain tout le mal :
ez mais n'amont ny aval
ie nulle ne bocete ;
la char avez aussi nette
se elle fust née nouvelle.
n'ame! vez cy cure belle
Et noble et haulte.

LE CONTE.

e, vous avez bien sanz faulte
ervi que vous amendez
roy. Or avant! demandez,
voulez-vous avoir de moy?
que sain et gari me voy,
Voir, vous l'arez.

L'EMPERERIS.

, de ce fait loerez
u-Crist et sa doulice mere,
de ceste douleur amere
s ont gari si nettement;
en vueil autre paiement,
lroit n'est pas, car ce vient de eulz.
elle hostesse, alons-m'en nous deux
En vostre hostel.

L'OSTESSE.

is, m'amie, il n'y a el.
ire, nous en alons ensemble;
es-li bien, se bon vous semble :
est estrange et povre femme;
r Dieu l'ay hebergié, par m'ame!
Ne scay quans jours.

LE CONTE.

feray riche à touz jours,
vous en doutez pas, m'amie;
ous n'en empirerez mie,
ous promet. A brief parler,
dez ne l'en laissez aler
t qu'aie à vous .ij. présenté
qui est en ma volenté
De vous donner.

L'OSTESSE.

il, monseigneur, sanz doubter,
Mais qu'elle vueille.

L'IMPÉRATRICE.

(Ici elle fait infuser l'herbe.)

C'est bien, attendez un peu : je saurai
bientôt s'il en est ainsi. Tenez, sire; mainte-
nant buvez ceci, et avalez-le.

L'HÔTESSE.

Sire, certainement tout le mal s'en est allé
de votre visage: vous n'avez plus en haut ni
en bas aucune pustule ni aucun bouton; au
contraire, votre chair est aussi nette que
celle d'un nouveau-né. Par mon ame! voici
une belle cure, noble et éclatante.

LE CONTE.

Dame, vous avez, certes, bien mérité de
moi une récompense. Allons! demandez,
que voulez-vous avoir de moi? puisque je
me vois en bonne santé et guéri, en vérité,
vous l'aurez.

L'IMPÉRATRICE.

Sire, louez Jésus-Christ et sa douce mère
de vous avoir guéri si radicalement de cette
amère douleur. Je ne veux pas d'autre ré-
compense, et il ne serait pas juste que j'en
eusse, car ceci vient d'eux. — Belle hô-
tesse, allons-nous-en toutes deux en votre
logis.

L'HÔTESSE.

Allons, mon amie, je le veux bien. —
Sire, nous nous en allons ensemble. Si vous
le jugez à propos, faites-lui du bien: c'est une
pauvre étrangère; sur mon ame! je l'ai hé-
bergée pour (l'amour de) Dieu, je ne sais
combien de jours.

LE CONTE.

Je la ferai riche pour toujours, n'en dou-
tez pas, mon amie; et vous ne vous en trou-
verez pas mal, je vous le promets. Pour être
brief, gardez-vous de la laisser aller, jusqu'à
ce que je vous aie présenté à toutes deux ce
que mon intention est de vous donner.

L'HÔTESSE.

Nenni, monseigneur, certainement, pour-
vu qu'elle le vueille.

LE FRÈRE A L'EMPERIERE.

Las ! mesellerie m'a cueille ;
Trop griement mais m'a accueilli.
Je voy li pié me sont failli ;
Ne pevent mais porter mon corps,
Qui de pourreture est si ors
Et si puante est ma charongne
Qu'il n'est mais nulz qui ne m'eslongne,
Ne nulz ne se veult vers moy traire.
Las ! chetif ! que pourray-je faire ?
Trop grief m'est ceste maladie,
Quant nulz ne truis qui ne me die
Que n'en puis avoir garison
Pour mecine ne pour poison
Que puisse prendre.

L'EMPERIERE.

Or sus, biaux seigneurs ! sanz attendre,
Je vueil mon frere aler veoir,
Et savoir se riens pourveoir
Li puis qui vaille.

LE ij^e SERGENT D'ARMES.

Sire, avec vous irons sanz faille
Entre nous touz.

L'EMPERIERE.

Frere, comment le faites-vous ?
Dites-le-moy.

LE FRÈRE.

Monseigneur mon frere, par foy !
Ma maladie est si honteuse
C'onques mais de si dolereuse
Lepre ne fu homme abatu.
De touz poins m'a si abatu
Que je ne cuit de cy lever.
J'ay grant double de vous grever ;
Pour Dieu mercy ! ne m'aprouchiez :
De pueur sui touz entechiez
Envenimée.

L'EMPERERIS (*sic*).

Et pensez-vous qu'il soit riens née
Qui vous vaulsist ?

LE FRÈRE.

Il n'est nul qui m'en garisist,
Ce m'ont dit les chirurgiens ;
Et aussi les phisiciens
Me tesmoignent pour veritable
C'est maladie non curable
De sa nature.

LE MESSAGIER.

Le Dieu qui toute creature
Fist au commencement du monde

LE FRÈRE DE L'EMPEREUR.

Hélas ! je suis en proie à la lèpre,
elle m'a assailli trop grièvement.
Les pieds me manquent ; ils ne peuvent
porter mon corps, et ma carcasse est
corrie et si puante qu'il n'est personne
m'évite, et nul ne veut approcher.
Hélas ! malheureux ! que pourrai-je faire ?
Cette maladie est bien terrible ,
je ne trouve personne qui ne me dise
qu'il n'en puis guérir, quelque médecine
que je puisse prendre.

L'EMPEREUR.

Debout , beaux seigneurs ! je vous prie
délai , aller voir mon frère , et s'il y a
rien qui puisse lui procurer quelque soulagement.

LE DEUXIÈME SERGENT D'ARMES.

Sire , nous irons tous avec vous
sans manquer.

L'EMPEREUR.

Frère, comment vous portez-vous ?
Dites-le-moi.

LE FRÈRE.

Monseigneur mon frère , sur (ma) maladie
est si honteuse que jamais
je ne fut frappé d'une aussi douloureuse
maladie. Elle m'a tellement abattu de tous
côtés que je ne crois pas me relever d'ici. J'ai
grand peur de vous incommoder ; pour
cette raison de Dieu ! ne m'approchez pas : je
suis infecté d'un venin puant.

L'EMPEREUR.

Et pensez-vous qu'il soit rien
qui vous soulageât ?

LE FRÈRE.

A ce que m'ont dit les chirurgiens
et les médecins, n'est personne qui puisse m'en
guérir. Les médecins aussi me donnent pour
certain que c'est une maladie incurable de
nature.

LE MESSAGIER.

Mon cher seigneur, que Dieu
ait pitié de toutes les créatures au commen-

honneur accroisse et habonde,
seigneur chier.

L'EMPERIERE.

Comment va, messagier,
ton voiage?

LE MESSAGIER.

Je, pour vostre messaige
achiez de verité
à Naples esté.
au roy Robert parlay
lettres li baillay,
es il reçut à joie;
ceulx-ci vous envoie,
s mout se recommande,
t de foiz salut vous mande
amistié.

L'EMPERIERE.

Pour Dieu et pour pitié,
peut remede en vous mettre
si le dient ly maistre,
en vostre pestilence
r et bonne pascience;
vous en pri.

LE FRERE.

Oz grez faire m'ottry,
it com pourray.

LE MESSAIGIER.

En po parler vouldray,
is que ne vous desplaise.
voy assez à mal aise
que vostre frere porte,
rment vous desconforte
ne li sçet procurer
ont il le puist curer
la maladie sanne.
la conté de Celanne,
pel ne de Fondi
s nult mesiaux, ce vous di;
nt gariz par une femme
st, c'on tient sainte dame.
nte de Malepel,
it droit pourri mesel.
ari tout à plain
i tout net et tout sain;
ay-je veu.
PREMIER CHEVALIER.
gneur, se j'en sui crœu,
l'eure la manderez
rs elle envoieiez
tain messaige.

monde, accroisse et augmente votre hon-
neur!

L'EMPEREUR.

Eh bien! messager, qu'as-tu fait dans ton
voyage?

LE MESSAGER.

Cher sire, sachez en vérité que, pour faire
votre messaige, j'ai été jusqu'à Naples. Là,
sire, je parlai au roi Robert, et là, je lui
donnai vos lettres. Il les reçut avec joie, et
il vous envoie celles-ci; il se recommande
bien à vous, et vous mande mille fois salut
et amitié.

L'EMPEREUR.

Frère, pour (l'amour de) Dieu et par pitié,
si l'on ne peut apporter du remède à votre
mal et que les docteurs le disent ainsi, pre-
nez votre lèpre en patience et avec courage;
je vous en prie.

LE FRERE.

Sire, je consens à faire votre volonté, au-
tant que je pourrai.

LE MESSAGER.

Sire, ne vous déplaie, je voudrais un
peu parler. Je vous vois assez mal à l'aise
du mal que souffre votre frère, et vous êtes
désespéré de ce que personne ne sait lui
procurer rien dont il puisse guérir et qui
détruise sa maladie. Sire, dans les comtés
de Célanne, de Malepel et de Fondi il n'y a
plus de lépreux, je vous l'assure; tous sont
guéris par une femme qui est là et que l'on
tient pour sainte. Elle a même guéri radica-
lement le comte de Malepel, qui était tout-à-
fait pourri par la lèpre, et elle l'a rendu tout
net et tout sain; je l'ai vu.

LE PREMIER CHEVALIER.

Monseigneur, si vous m'en crovez, vous
la manderez sur l'heure et vous enverrez
vers elle un messager sûr.

— Mon chier seigneur, comment vous va,
Ne quelle chiere ?

LE CONTE MALADE.

Mauvaise, voir, mauvaise chiere ;
Mon mal de jour en jour empire.
Si pléust à Dieu nostre sire,
Mourir vouldisse.

L'OSTESSE.

Pour Dieu, sire ! de vous plus n'isse
Tel parler ; mais prenez leesce :
Je vous amain une maistresse
Qui de ce mal vous gairira,
Se faites ce qu'elle dira,
Ce vous promet.

LE CONTE.

Se de moy garir s'entremet,
Je li donrray, par verité,
S'elle veult, demi ma conté ;
N'en soit doubtant.

L'EMPERERIS.

Sire, je n'en prendray pas tant :
Pour Dieu sera ce qu'en feray ;
Et dès maintenant vous diray
Qu'il vous fault faire.

LE CONTE.

Dites, m'amie debonnaire,
Vostre voloir.

L'EMPERERIS.

Sire, un prestre vous fault avoir
A qui de cuer vous confessez.
Et dites tout, riens n'y laissez ;
Qu'autrement vous feriez neent,
S'un tout seul à vostre escient
Laissiez à dire.

LE CONTE.

Dame, ne le prenez en ire,
Avant un po que venissiez,
Par confession adressiez
M'estoie (se Dieu me doint joie !)
Au miex que faire le savois
De touz les meffaiz que fis onques,
Dont me souviengne jusqu'adonques
Que cy venistes.

L'EMPERERIS.

S'il est ainsi comme vous dites,
Je le verray isnel le pas :
Sire, ne vous decepvez pas,
Gardez-vous bien.

LE CONTE.

En verité, je n'y scay rien
Que n'aie dit.

gneur, comment vous va, et quelle mine ?

LE CONTE MALADE.

Mauvaise, en verité, mauvaise mine ;
mon mal empire de jour en jour. Si tel est
le plaisir de Dieu notre sire, je voudrais
mourir.

L'HÔTESSE.

Sire, pour (l'amour de) Dieu ! qu'une pa-
role semblable ne sorte plus de votre bou-
che ; au contraire, prenez de la joie : je vous
amène une (femme passée) maistresse qui
vous guérira de ce mal, je vous le promet,
si vous faites ce qu'elle dira.

LE CONTE.

Si elle se mêle de me guérir, je lui
donnerai, en verité, si elle le veut, la moi-
tié de mon comté ; qu'elle n'en doute point.

L'IMPÉRATRICE.

Sire, je n'en prendrai pas tant : ce que j'en
ferai sera pour (l'amour de) Dieu ; et dès
maintenant je vous dirai ce qu'il vous faut
faire.

LE CONTE.

Ma bonne amie, dites ce que vous vou-
lez.

L'IMPÉRATRICE.

Sire, il vous faut avoir un prêtre à qui
vous vous confessiez de cœur. Dites-lui tout,
n'oubliez aucun péché ; car autrement vous
ne feriez rien, si vous en omettez sciem-
ment un seul.

LE CONTE.

Dame, ne vous déplaie, un peu avant
que vous vinssiez ici, je m'étais déchargé
de mon mieux par la confession (que Dieu
me donne joie !) de tous les péchés que
je commis jamais, et dont je me souvenais
alors.

L'IMPÉRATRICE.

S'il en est ainsi que vous le dites, je le
verrai tout à l'heure : sire, ne vous abusez
pas, faites-y bien attention.

LE CONTE.

En verité, je ne sais rien que je n'aie dit.

ulx mesmes qu'il a norri
subtient à approuchier;
periere, qui l'a chier,
nfourmé par parole,
om renommée vole,
us garrisiez de tel mal :
depri, franc cuer loyal,
s faites pas plus requerre.
el seigneur vous mande querre,
nez à li.

L'EMPERERIS.

iques Dieux ne me failli;
comme j'ay me souffist :
it celui qui me fist!
es ne fu de cy à Romme.
es ce je n'ay point d'omme
du tout fier m'osasse,
e volentiers y alasse;
vous dy voir.

ij^e CHEVALIER.

ie vous doubtez d'avoir,
ez en ma compaignie,
it petit de villenie :
jur com bon chevalier,
e lairay vif destaillier
e mal aiez.

L'EMPERERIS.

sq'ainsi m'apaiez,
e dit m'assentiray
ue requerez seray.
ons-m'en, sire.

ij^e CHEVALIER.

ier, va-t'en devant dire
e bonne chiere et haulte,
ément serons là sanz faulte
y et la dame.

LE MESSAGIER.

ri, volentiers, par m'ame!
vois courant.

LE FRERE.

rop me va demourant
quant à fin ne me livre,
e je fusse delivre
ceste angoisse.

LE MESSAGIER.

lex en vous joie croisse;
me, sire, qui ce lit
voire à po de delit!
lus, faites bonne chiere :

procher. L'empereur, qui le chérit, a appris
par la renommée que vous guérissez de
cette maladie : je vous prie donc, cœur franc
et loyal, de ne pas vous faire prier davan-
tage. Puisqu'un tel seigneur vous envoie
chercher, venez vers lui.

L'IMPÉRATRICE.

Sire, jamais Dieu ne me manqua ; le peu
que j'ai me suffit : que celui qui me fit soit
loué ! Jamais je n'ai quitté ces lieux pour
aller à Rome. Avec cela je n'ai point d'homme
en qui j'oserais me fier entièrement, sup-
posé que je consentisse à y aller ; je vous dis
vrai.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Dame, si vous venez en ma compaignie,
ne craignez pas d'être en butte au moindre
outrage : je vous le jure comme bon che-
valier, je me laisserai tailler en pièces plutôt
que vous ayez du mal.

L'IMPÉRATRICE.

Puisque vous me donnez une pareille as-
surance, je consentirai à ce que vous me
dites et serai ce dont vous me priez. Sire,
allons-nous-en.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Messenger, va-t'en devant dire que l'on
fasse bonne et grande joie, car la dame et
moi nous serons bientôt là sans faute.

LE MESSAGER.

Sire Orry, volentiers, par mon ame ! j'y
vais courant.

LE FRERE.

Hélas ! la mort tarde trop à terminer ma
vie, pour que je sois délivré de ce tour-
ment.

LE MESSAGER.

Sire, que Dieu vous donne plus de joie ;
et à vous, sire, qui gardez ce lit avec peu
de plaisir, en vérité ! C'est fini, réjouissez-
vous : la dame sainte et non pas fière, qui,

LE FRÈRE A L'EMPERIERE.

Las ! mesellerie m'acueille ;
Trop griément mais m'a accueilli.
Je voy li pié me sont failli ;
Ne pevent mais porter mon corps,
Qui de pourreture est si ors
Et si puante est ma charongne
Qu'il n'est mais nulz qui ne m'eslongne,
Ne nulz ne se veult vers moy traire.
Las ! chetif ! que pourray-je faire ?
Trop grief m'est ceste maladie,
Quant nulz ne truis qui ne me die
Que n'en puis avoir garison
Pour mecine ne pour poison
Que puisse prendre.

L'EMPERIERE.

Or sus, biaux seigneurs ! sanz attendre,
Je vueil mon frere aler veoir,
Et savoir se riens pourveoir
Li puis qui vaille.

LE ij^e SERGENT D'ARMES.

Sire, avec vous irons sanz faille
Entre nous touz.

L'EMPERIERE.

Frere, comment le faites-vous ?
Dites-le-moy.

LE FRÈRE.

Monseigneur mon frere, par foy !
Ma maladie est si honteuse
C'onques mais de si doloureuse
Lepre ne fu homme abatu.
De touz pouns m'a si abatu
Que je ne cuit de cy lever.
J'ay grant doubte de vous grever ;
Pour Dieu mercy ! ne m'aprouchiez :
De peur sui touz entechiez
Envenimée.

L'EMPERERIS (sic).

Et pensez-vous qu'il soit riens née
Qui vous vaulsist ?

LE FRÈRE.

Il n'est nul qui m'en garisist,
Ce m'ont dit les chirurgiens ;
Et aussi les phisiciens
Me tesmoignent pour veritable
C'est maladie non curable
De sa nature.

LE MESSAGIER.

Le Dieu qui toute creature
Fist au commencement du monde

LE FRÈRE DE L'EMPEREUR.

Hélas ! je suis en proie à la lèpre ; mais elle m'a assailli trop grièvement. Je vois que les pieds me manquent ; ils ne peuvent plus porter mon corps, et ma carcasse est si pourrie et si puante qu'il n'est personne qui ne m'évite, et nul ne veut approcher de moi. Hélas ! malheureux ! que pourrai-je faire ? Cette maladie est bien terrible, puisque je ne trouve personne qui ne me dise que je n'en puis guérir, quelque médecine ou potion que je puisse prendre.

L'EMPEREUR.

Debout, beaux seigneurs ! je veux, sans délai, aller voir mon frère, et savoir si je puis lui procurer rien qui vaille.

LE DEUXIÈME SERGENT D'ARMES.

Sire, nous irons tous avec vous sans y manquer.

L'EMPEREUR.

Frère, comment vous portez-vous ? dites-le-moi.

LE FRÈRE.

Monseigneur mon frère, sur (ma) foi ! ma maladie est si honteuse que jamais homme ne fut frappé d'une aussi douloureuse lèpre. Elle m'a tellement abattu de tous pouns que je ne crois pas me relever d'ici. J'ai grand peur de vous incommoder ; pour l'amour de Dieu ! ne m'approchez pas : je suis tout infecté d'un venin puant.

L'EMPEREUR.

Et pensez-vous qu'il soit rien au monde qui vous soulageât ?

LE FRÈRE.

A ce que m'ont dit les chirurgiens, il n'est personne qui puisse m'en guérir ; et les médecins aussi me donnent pour véritable que c'est une maladie incurable de sa nature.

LE MESSAGIER.

Mon cher seigneur, que Dieu, qui fit toutes les créatures au commencement du

re frere doit garir ?
elle veoir grant desir,
bonne foy !

LE MESSAGIER.
neurs, sachiez là la voy,
ient tout bellement,
re Orry ensemment
la costoie.

L'EMPERIERE.
re, par foy ! je doubtoie
ne venist pas si tost.
souffrons de dire mot
t qu'elle viengne.

ij^e CHEVALIER.
en grace Dieu me tiengne !
et l'emperiere ensemble
veoir : il me semble
il nous attendent.

L'EMPERERIS.
s les faces vers nous tendent ;
croy que dites voir.
re nostre devoir
eulx saluer.

ij^e CHEVALIER.
sa grace esvertuer
toute la compagnie
y voy acompagnie
t noble et digne !

L'EMPERERIS.
i des cieulx est royne
t amie et près et loing,
neurs, et à grant besoing
ours vous face !

LE FRERE.
ame, par vostre grace
y pour moy estes venue,
ide sanz attendue
monstrez, dame.

L'EMPERERIS.
ers, mon ami, par m'ame !
nt ij. moz vous diray :
al qu'avez, c'est tout vray,
roit santé ne recuevre,
de sa grace n'y euvre ;
ne peut sa grace avoir
soit en pechié, c'est voir.
diray que vous ferez :
z pechiez confesserez
contrict et repentant.

dra-t-elle bientôt ? en vérité, j'ai grand dé-
sir de la voir.

LE MESSAGER.
Messeigneurs, sachez que je la vois là-
bas : elle vient d'un bon pas ; je vois aussi
messire Orry qui est à côté d'elle.

L'EMPEREUR.
Saint père, par (ma) foi ! je craignais
qu'elle ne vint pas sitôt. Maintenant, ne di-
sons rien jusqu'à ce qu'elle vienne.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.
Dame, que Dieu me tienne en grâce !
vous pouvez voir là-bas le pape et l'empe-
reur ensemble : il me semble qu'ils nous at-
tendent.

L'IMPÉRATRICE.
Au moins ils tendent leurs faces vers nous ;
sire, je crois que vous dites vrai. Allons
faire notre devoir en les saluant.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.
Que Dieu veuille fortifier de sa grâce toute
la compagnie si noble et si digne que je vois
ici rassemblée !

L'IMPÉRATRICE.
Que celle qui est reine des cieulx soit vo-
tre amie de près et de loin, messeigneurs,
et vous secoure dans l'adversité !

LE FRÈRE.
Chère dame, puisque vous avez daigné
venir ici pour moi, manifestez-moi sans dé-
lai votre aide, dame.

L'IMPÉRATRICE.
Volontiers, mon ami, sur mon ame ! Mais
auparavant je vous dirai deux mots : la vé-
rité est que personne ne se rétablit parfai-
tement du mal que vous avez, à moins que
Dieu n'y opère par sa grâce ; et il est égale-
ment vrai que nul ne peut avoir sa grâce
tant qu'il est en état de péché. Je vous dirai
donc ce que vous ferez : vous confesserez
tous vos péchés d'un cœur contrit et repen-
tant. Quand vous en aurez agi ainsi, je

Quant l'avez fait, je feray tant,
Après la grace Dieu premiere,
Qu'à santé revenra entiere
Tout vostre corps.

LE FRÈRE.

Certes, dame, je m'y accors,
Mais qu'aie prestre.

LE PAPE.

Pénancier, aiez vous là mettre,
Pour l'escouter.

PREMIER CARDINAL.

Volentiers, sire, sanz doubter.
— Or dites ce qui vous plaira,
Sire ; je sui qui vous orra,
Benignement.

LE FRÈRE.

Chier sire, à Dieu premierement
Et à touz sains et toutes saintes,
Dont il y a plusieurs et maintes,
Et à vous me rens-je confès
De touz mes mesdiz et meffaiz
C'onques fis ; et premierement...
Ho ! parler vueil plus bellement,
Que nul ne m'oye mais que vous.
Je le feray, biau pere doux,
Très volentiers.

(Cy fait sam[blant] de confesser, [et] l'autre de
don[ner] l'absolucio[n].)

PREMIER CARDINAL.

Dame, or vous plaise, en dementiers
Qu'il est vray repentant confès,
Qu'aucun reconfort li soit saiz,
Dame, par vous.

L'EMPERERIS.

Tenez, buvez, mon ami doux ;
Par ce boire-ci sanz respit
Saray se vous avez tout dit,
Vous confessant.

LE FRÈRE.

Las ! mon mal m'est plus angoissant
Qu'avant ce que fusse à confesse ;
Par ce buvrage point ne cesse
Ne po ne goute.

L'EMPERERIS.

Messeigneurs, je vous dy sanz doute
Que li meismes s'est decou.
— Certes, aucun pechie ten

ferai tant, toutefois après la grâce
que tout votre corps reviendra
ment à la santé.

LE FRÈRE.

Certes, dame, j'y consens, pour
un prêtre.

LE PAPE.

Pénitencier, allez-vous mettre
l'écouter.

LE PREMIER CARDINAL.

Volentiers, sire, sans hésiter.
dites ce qu'il vous plaira, sire ; je
à vous entendre avec bonté.

LE FRÈRE.

Cher sire, je me confesse d'abord
et à tous les saints et les saintes,
un grand nombre, et puis à vous, de
péchés que je commis jamais en
en actions ; et d'abord... Oh ! je
plus doucement, afin que nul autre
ne m'entende. Bel et doux père,
très-volentiers.

(Ici il fait semblant de se confesser, et
donner l'absolution.)

LE PREMIER CARDINAL.

Dame, veuillez, maintenant qu'il
fessé et véritablement repentant,
rer quelque reconfort.

L'IMPÉRATRICE.

Tenez, buvez, mon doux ami ;
boisson je saurai sur-le-champ si
tout dit dans votre confession.

LE FRÈRE.

Hélas ! mon mal me tourment
plus qu'avant que je fusse à con
breuvage ne l'a point fait cesser le
monde.

L'IMPÉRATRICE.

Messeigneurs, je vous le dis, il
douter que lui-même ne se soit
Certes, ami, vous avez dans votre

mis, à confesser,
tre mal tolt à cesser,
r'en doubt mie.

LE FRERE.

pour cela? Voit, m'amie,
me il pourra aler;
plus chier, à brief parler,
en ceste maladie
ir que ce que je die
omme, je vous promet,
se qui ou cuer m'e[s]t
e et reposte.

L'EMPERERIS.

ce qui santé vous oste.
dy, vous ne garirez
à tant que dit l'arez;
n doubtez point.

LE FRERE.

meure donc en ce point,
est estat morir pourray;
ne le revelleray
omme né.

L'EMPERERE.

e vous voi mal sené,
ez miex ainsi morir
tre pechié regehir.
ir Dieu! avisez-vous, frere;
ous de ceste misere,
tez tout hors.

LE PAPE.

ne perdez que le corps,
z, il ne pourroit chaloir;
l'ame perdre voloir
faicte à la Dieu ymage,
ent, c'est trop grant damage;
le va à dampnement,
le corps ensement
unt com Dieu sera Diex:
pri, biau filz, pour le miex,
ut et n'y faites compte:
rez au dyable honte,
nges esjoirez,
vous vous sauverez
r my ceste envre.

LE FRERE.

il faul[t] que je me descuevre,
vous touz diray de fait
nité de mon meffait:
, frere, dure et amer.
lé fustes outre mer,

tû quelque péché: c'est, je n'en doute pas,
ce qui empêche votre mal de cesser.

LE FRERE.

Est-ce pour cela? Amie, que la chose aille
comme elle pourra aller; car j'aime mieux,
pour être bref, pourrir dans cette maladie
et mourir que de dire à nul homme, je vous
le promets, une chose que je tiens cachée
dans mon sein.

L'IMPÉRATRICE.

Et c'est ce qui vous ôte la santé. Je vous
le dis, vous ne guérirez pas que vous ne
l'ayez révélée; n'en doutez point.

LE FRERE.

Eh bien! que cela reste donc en ce point,
car je pourrai mourir en cet état; mais je ne
le révélerai à aucune personne vivante.

L'EMPEREUR.

Frère, vous êtes fou, je le vois, de mieux
aimer mourir ainsi que d'avouer votre pé-
ché. Hé! pour (l'amour de) Dieu! ravisez-
vous, frère; ôtez-vous de cet état misérable,
déclarez tout.

LE PAPE.

Mon fils, si vous ne perdiez que le corps,
cela pourrait être indifférent; mais vou-
loir perdre l'ame qui est faite à l'image de
Dieu, vraiment, c'est trop grand dommage;
et si elle va à damnation, le corps sera de
même certainement autant que Dieu sera
Dieu: mon cher fils, je vous prie donc de
prendre un meilleur parti, et de tout dire
sans en rien rabattre: ainsi vous ferez honte
au diable, vous réjouirez les anges, et vous
vous sauverez par ce moyen.

LE FRERE.

Puisqu'il faut que je me decouvre, je di-
rai devant vous tous l'énormité de mon
crime: ce qui est, mon frère, dur et amer.
Un jour de l'Ascension, après que vous fûtes
allé outre-mer, j'étais près de votre femme;

A une Ascension après,
 De vostre femme estoie près :
 Si me sembla lors si très belle
 (Et vraiment si estoit-elle)
 Que sa grant biauté convoitier
 La me fist. Ne m'en seu gauttier,
 Et l'ennemy tant me templa
 Par fol desir qu'en moy enta,
 Qu'à vostre honneur garder ne quis;
 Mais plusieurs foiz je la requis
 De villenie et de hontage;
 Mais comme dame et bonne et sage
 A moy oir point ne li sist,
 Et pour ce emprisonner me fist;
 Mais moult bien me fist aourner
 Jusques à vostre retourner,
 Qu'elle me mist hors de prison.
 Lors parlis-je ma traison
 Quant tant, frere, vous amusay
 Que si aigrement l'acusay
 Que la féistes à mort mettre
 Sanz raison et d'onneur demettre;
 Car elle estoit pure innocent:
 Et pour ce me juge et concent
 A morir de mort très cruelle,
 Comme escorchier, ardoir ou telle
 Com vous direz.

L'EMPERERIS.

Ore, amis, cecy buverez,
 Se vous avez tout confessé.
 Gardez que riens n'aiez laissé
 Ne retenu.

LE FRÈRE.

Voir, de riens ne m'a souvenu
 Que n'aie dit.

L'EMPERERIS.

Or buvez donc sanz contredit
 Hardiement.

LE PAPE.

Dame, je tiens ha[r]diement
 Que Dieu vous ayme, et il appert
 Quant de tel mal si en appert
 L'avez gari.

PREMIER CARDINAL.

Il li doit bien estre meri:
 C'est noble fait.

ij^e CARDINAL.

Certes, Diex pour la dame fait

elle me sembla alors si belle (c'est
 elle l'était) que sa grande beauté
 convoiter. Je ne sus pas m'en de
 le diable me tenta tellement par
 insensé qu'il m'inspira, que je
 chai plus à garder votre honneur
 traire, je la requis plusieurs fois
 mettre une action vilaine et honte
 en femme de bien et sage, elle
 point à m'écouter, et pour cela
 mettre en prison. Cependant elle
 traiter jusqu'à votre retour, qu'elle
 la liberté. Alors, frère, j'achevai
 en vous trompant audacieusement
 tant contre elle une accusation si
 vous la fîtes sans raison descendre
 gnité et mettre à mort; car elle éta
 tement innocente: c'est pourqu
 sens et me condamne à mourir d
 très-cruelle, comme à être écor
 ou à subir tel supplice que vous

L'IMPÉRATRICE.

Maintenant, ami, si vous avez
 fessé, vous boirez ceci. Voyez si
 vez rien oublié ou célé.

LE FRÈRE.

En vérité, je ne me souviens de
 je n'aie dit.

L'IMPÉRATRICE.

Eh bien! buvez donc hardiment
 réplique.

LE PAPE.

Dame, je tiens pour certain que
 aime, et cela se voit bien alors
 l'avez guéri aussi promptement
 pareil.

LE PREMIER CARDINAL.

C'est une noble action: elle doit
 être récompensée.

LE DEUXIÈME CARDINAL.

Certes, Dieu fait des miracles

ce n'est mie doute,
mal garist et hors bonte
en et bel.

L'EMPERIERE.

! comment fuz-tu tel
as telle tricherie
mplir ta lecherie?
s fait de sens esperdu
y par toy celle perdu
estoit bonne et entiere,
la grant aumosniere,
vres Dieu soustenoit,
ons conseulz me donnoit
on besoing.

L'EMPERERIS.

r seigneur, je sui de loing,
ueil r'aler en ma terre.
paine vous vien requerre,
n satisfacion
faciez remission
ere et lui pardonnez
ait; et ne me donnez
e salaire.

L'EMPERIERE.

ment le pourray faire?
se Dieu me sequeure.
oulroie bien en l'eure
levant vous.

L'EMPERERIS.

courroucer, sire doux,
t n'est pas bon, par m'ame!
avez une femme,
irez, se vous voulez;
our quoy vous adolez
tel maniere.

L'EMPERIERE.

-vous, m'amie chiere?
lu m'onneur et ma joie;
es, la meilleure avoie
es fust née de mere:
s en douleur amere
r elle despis et hé
empire et quanque j'é;
en que par ses amis
rray estre à essil mis
nient.

L'EMPERERIS.

r sire, puisqu'à ce vient,

dame, il n'y a pas à en douter, puisqu'en
guérit et chasse dehors si tôt et si bien un tel
mal.

L'EMPEREUR.

Ah, frère! comment as-tu pu concevoir
une pareille scélératesse pour assouvir ta
luxure? Tu m'as bien accablé de douleur
quand tu m'as fait perdre celle qui m'était
si bonne et si dévouée, qui faisait tant d'au-
mônes, qui soutenait les pauvres de Dieu,
et qui me donnait de bons avis dans mes
nécessités.

L'IMPÉRATRICE.

Mon cher seigneur, je suis de loin, et veux
m'en retourner dans mon pays. Pour ma
peine et comme marque de votre satisfaction,
je viens vous prier, sire, d'accorder à votre
frère la rémission et le pardon de son
crime; ne me donnez pas d'autre salaire.

L'EMPEREUR.

Dame, comment pourrai-je le faire? je ne
sais, Dieu me secoure! Je voudrais bien
mourir sur l'heure même ici devant vous.

L'IMPÉRATRICE.

Mon doux sire, sur mon ame! il n'est pas
bon de se courroucer si fort. Si vous avez
perdu une femme, vous en aurez cent, si
vous voulez; je ne sais pourquoi vous vous
désolez ainsi.

L'EMPEREUR.

Ma chère amie, que dites-vous? J'ai perdu
mon honneur et ma joie; car, certes, j'avais
la meilleure (femme) qui naquit jamais d'une
mère: c'est pourquoi je suis dans une dou-
leur si amère que pour elle je méprise et je
hais moi-même, mon empire et tout ce que
j'ai; et je vois bien que par ses amis je puis
à cause d'elle être malmené et anéanti.

L'IMPÉRATRICE.

Très-cher sire, puisqu'il en est ainsi, oi-

Dites-moy : et l'amiez-vous tant
Com vous en faites le semblant,
Se Dieu vous voie ?

L'EMPERIERE.

Où ; et faire le devoie,
Dame, tant pour les grans honneurs
Comme aussi pour les bonnes meurs
Qu'en li avoit.

L'EMPERERIS.

Je vous deffens, comment qu'il voit,
Maishuy devant moy le plourer ;
Je ne le puis plus endurer :
Chier sire, je sui vostre amie ;
Ne me reconnoissez-vous mie ?
Or me regardez bien en face.
Dieu m'a sauvée par sa grace,
Et la Dame de majesté
En quel garde y ai puis esté
Par sa douceur.

L'EMPERIERE.

Ma chiere compaignie, ma seur,
M'amour, mon solaz, or sui-je aise
Quant je te voy ! Baise-moy, baise
Et si m'acole.

(Cy se pasment.)

LE PAPE.

De joie ont perdu la parole
Touz ij. et sont en paumoisons :
Alons et si les relevons
Ysnellement.

PREMIER CHEVALIER.

Bien dites, sire, vraiment ;
Alons à eux.

LE PAPE.

Or sus, de par Dieu ! sus, touz deux !
C'est assez jeu.

L'EMPERIERE.

Saint pere, esté ay decéu.
Vez cy l'empereris ma femme,
Que ne congnoissoie, par m'ame !
Loée en soit la Trinité !
— Pour Dieu ! comment vous a esté
Depuis, m'amie ?

L'EMPERERIS.

Je ne vous en mentiray mie ;
Mais vous compteray verité.
J'ay puis eu trop povreté ;
Car, quant a vos gens me baillastes
Et pour mettre a mort me livrastes,

tes-moi : l'aimiez-vous autant
garde ! que vous en faites sem-

L'EMPEREUR.

Où ; et je devais le faire, dans
sa haute position que pour les
tés qu'elle avait.

L'IMPÉRATRICE.

Quoi qu'il en soit, je vous
pleurer davantage devant moi.
plus y tenir ; cher sire, je suis
ne me reconnaissiez-vous pas ?
gardez-moi bien en face. Dieu
m'a sauvée, lui ainsi que la De
jesté en la douce garde de qu
été.

L'EMPEREUR.

Ma chère compaignie, ma
amour, ma joie, à cette heure
renx puisque je te vois ! Baise-m
embrasse-moi.

(Ici ils se pâment.)

LE PAPE.

Tous deux ils sont muets de
pâmoison : allons et relevons-
suite.

LE PREMIER CHEVALIER.

En vérité, vous dites bien, si
eux.

LE PAPE.

Debout, de par Dieu ! debout,
vous avez été assez long-temps

L'EMPEREUR.

Saint père, j'ai été decéu. Voi
trice ma femme, que, sur mon
reconnaissais pas. Que la Tri
louée ! — Par Dieu ! comment
vous portée depuis, mon amie ?

L'IMPÉRATRICE.

Je ne vous ferai pas de me
contraire, je vous conterai la vé
depuis beaucoup de misères ;
vous me donnâtes à vos gens et
livrâtes pour être mise à mort, il

ent de si bon affaire
 n'endurerent mal faire.
 he me menerent
 mer, où me laissèrent.
 ovoie bougier.
 ois jours sanz mengier
 ier tant debatue
 ay toute abatue
 he, et là m'endormi.
 ssi que fui en mi
 ne la Dame des cieulx,
 conforta trop mieulx
 vous pourroie dire,
 ma les herbes, sire,
 puis gari maint mesel.
 jour vint un vaissel
 (sic) gens qui me leverent
 ilx m'en amenerent
 trent à seche terre.
 is j'ay fait mainte erre
 s où j'ai hanté;
 amené à santé
 esiaux quanque en trouvoie,
 à boire leur donnoie
 l'erbe digne et chiere
 porta la tresoriere
 le son paradis
 et soubz mon chief, tant dis
 e dormoie.

LE PAPE.

nt pitié et grant joie
 cle solempnel.
 ez : il n'y a el,
 touz nous en irons
 alais, et là ferons,
 voy la chose telle,
 mpnel, grant et belle.
 a, ci plus n'arrestons;
 eil qu'en alant chantons.
 roulsisse ici avoir,
 sent leur devoir
 en chanter.

LE SERGENT D'ARMES.

querre sanz doubter;
 es feray venir.
 irs, sanz vous plus ci tenir
 sent tost au saint pere :
 e chantez à voiz clere
 et li, touz.

de si bon naturel qu'ils ne souffrirent pas que
 l'on me fit du mal. Ils me menèrent à une
 roche dans la mer, et m'y laissèrent. Je ne
 pouvais bouger de là. J'y fus pendant trois
 jours sans manger, et tellement battue par
 la mer que je tombai sans connaissance sur
 la roche, et là je m'endormis. Au milieu de
 mon sommeil survint la Dame des cieulx,
 qui me réconforta bien mieux que je ne
 vous pourrais dire; elle me donna les her-
 bes, sire, avec lesquelles j'ai depuis guéri
 maint lépreux. Au troisième jour vint un
 vaisseau monté par des gens de bien qui me
 recueillirent, m'emmenèrent avec eux et
 me mirent sur la terre ferme. Depuis j'ai fait
 ainsi mainte course dans le pays où j'ai ha-
 bité; car je raménais à la santé tous les lé-
 preux que je trouvais, aussitôt que je leur
 donnais à boire un peu de l'herbe précieuse
 et rare que la trésorière de grâce m'apporta
 de son paradis et qu'elle mit sous ma tête,
 tandis que je dormais.

LE PAPE.

Voici grand' pitié et grand' joie et un
 miracle solennel. Allons, écoutez! il n'y a
 rien de mieux à faire, nous nous en irons
 tous ensemble dans mon palais, et là, puis-
 que je vois que la chose est ainsi, nous fe-
 rons une fête solennelle, grande et belle.
 Allons-nous-en, ne nous arrêtons plus ici;
 mais je veux que nous chantions en route.
 Je voudrais avoir ici mes clercs, pour qu'ils
 fissent leur devoir en chantant bien.

LE PREMIER SERGENT D'ARMES.

En vérité, je vais les chercher; sire, je
 les ferai vite venir. — Seigneurs, sans vous
 arrêter ici davantage, venez-vous-en promp-
 tement auprès du saint père : il veut que,
 vous tous, vous chantiez devant lui d'une
 voix éclatante.

LES CLERS.

Si chanterons, mon ami doux,
Très voulentiers.

LE PAPE.

Savez qu'il est, mes amis chiers?
Nous avons touz cause de joie :
Si que chantez, tant c'on vous oie ;
Car je le vueil.

L'UN DES CLERS.

Sire, nous ferons vostre vueil
Benignement : il est raisons.
Sus ! d'accort ensemble disons
Ce motet-cy.

EXPLICIT.**LES CLERCS.**

Mon doux ami, nous chanteron
lontiers.

LE PAPE.

Vous savez ce que c'est, mes ch
nous avons tous cause de joie : c'
quoi chantez, qu'on vous entende ;
veux.

L'UN DES CLERCS.

Sire, nous ferons votre volonté
cœur : c'est raison. — Allons ! dis
semble et d'accord ce motet-ci.

FIN.**F M.**

UN MIRACLE DE NOSTRE-DAME.

NOTICE.

La pièce suivante est tirée du manuscrit de la Bibliothèque Royale n° 7208. 4. B. Elle commence au folio 69 recto, col. 1. L'intrigue en est la même que celle qui règne dans le *Cymbeline* de Shakspeare, dans *Roman de la Violette*, et dans celui du roi *Lore et de la belle Jehanne*. Comme ce dernier ouvrage est vraiment délicieux et de peu d'étendue, nous croyons devoir en donner ici le texte, sans l'accompagner d'une traduction, qui serait très difficile à faire et qui ne rendrait que fort imparfaitement la simplicité et la grâce de l'original. Quant aux autres détails relatifs à la fable sur laquelle est basée la pièce qui nous occupe, le lecteur les trouvera dans la préface de notre édition du *Roman de la Violette*.

En ceste partie dist li contes d'un roi ki à non li rois Flores d'Ausai. Il fu molt uns chevaliers et gentius hon de haut linage. Cis rois Flores d'Ausai prist à femme une fille au prinche de Braibant, ki molt fu une gentille femme et de grant linage; et molt estoit bielle pucelle cant il l'espousa, et tant de cors et de façon; et dist li contes que elle n'avoit ke xv. ans cant li rois Flores prist, et il en avoit xvij. Molt menerent une vie comme jouene gent ki molt s'entamoient; mais li rois Flores ne pooit avoir nul enfant de li: dont il estoit molt durs, et elle ausi en estoit molt courcie.

Celle dame fu molt bielle, et molt ama Dieu et sainte Eglise, et si estoit si bonne amoureuse et si karitative ke elle paisoit et reviestoit les povres et lor baisoit piés et mains; et as mesiaus et as mesielles estoit-elle si privée et si devote ke li Sains-Esperis manoit en li. Ses sires, li rois Flores, aloit souvent as tournois et en Alemagne et en Franche et en mains pais là où il les savoit, cant il estoit sans guere, et i faisoit molt grans despens et molt de s'onneur. Or lait li contes à parler de lui, et parolle d'un chevalier ki manoit en le marche de Flandres et de Hainnau. Chil chevaliers fu molt preus et molt hardis et molt seurs, et ot à femme une molt bielle dame de cui il avoit une molt bielle fille, ki avoit à non Jehane et estoit en l'eage de xij. ans.

Molt fu grans parolle de celle bielle pucelle, car en tout le pais n'avoit si bielle. Sa mere disoit souvent à son segnor ke il le mariast; mais il entendoit si à suivre les tournoiemens k'il ne li caloit gaires de sa fille cant à marier, et tout adies l'en amousnes-toit sa fame cant il venoit des tournois. Chil chevaliers avoit un eskuier ki avoit non Robins, ki fu li plus preus eskuiers c'on trovast en nul pais; et par sa proaice et par son boin los raportoit souvent ses sires le pris dou tournoiement où il aloit; tant ke sa dame li dist ensi: « Robin, mesires entent tant à ces tornois ke je n'en sai ke dire: si en sui trop courcie; car je voisie bien k'il

dame et kure à ma fille marier. Si te mours ke, cant tu veras le point, ke k'il fait trop mal et trop est blasé, il ne marie sa bielle fille; car il n'a en cest pais, tant soit rices, ki vole le preist.» — « Dame, dist Robins, bien dit. Je li dirai molt bien; car soit-il d'asés de choses, et ausi feras, je croi.» — « Robin, dist li dame, en tous gueuredons de ceste be- » — « Dame, dist Robins, g'en sui tous aciés ke jou en ferai mon pooir.» — « Ha, » dist la dame. Ne demora gaires chevaliers mut à aler à .j. tournoier de son pais. Cant il vint là si fu de maisnie, il et si chevalier k'il mesnie; et fu sa baniere portée à l'ostel. Li tournois coumencha, et le chevaliers si bien par le bien fait Robin ser, ke il en porta le los et le pris moi d'une part et d'autre. Au secont tant li chevaliers à aler vers son Robins le mist à raison molt de fois, ma, molt k'il ne marioit sa bielle. Quiseurs fois li dist, et tant ke li sires Robin, tu et ta dame ne me laisés en ma fille marier; mais encorre ne voi piersonne en mon pais à cui je use. » — « A, sire! dist Robins, il n'a en vostre pais ki volentiers ne le » — « Robin, biaux amis, il ne valent, ne je ne le donroie à nul d'aus; siendroit piersonne à cui je le dounase .j. tout seul homme, et si n'est mie. » — « Sire, or le me dites, dist Robin, je parlerai u ferai parler si sotil- » — « Ciertes, Robin, dist li chevalier, au ke je te voi faire vosroies-tu bien fust mariée? » — « Sire, dist Robin, dites voir; car il en est bien tans. » — « Ha, dist li chevaliers, puis ke tu es si ke ma fille fust mariée, elle sera asés de, se tu t'i acordes. » — « Ciertes, sire, sires, je m'i acorderai volentiers. » — « Creantes-tu ensi? » dist li chevaliers. » — « Ha, dist Robins. » Robin, tu m'as molt bien, et t'ai trouvé preudomme et tel comme je sui m'as-tu fait, et par toi acuis .v.c. livrées de tiere; car

il n'a gaires ke ge n'en avoie ke .v.c. Ore et ai-ge .v. livrées; si te dike je me loc molt de toi: et por çon te donrai-ge ma bielle fille se tu le veus prendre. » — « Ha, sire! dist Robins, por Dieu mierchi! ke es-çou ke vous estes? Je sui trop povre piersonne pour avoie si haute pucielle, ne si riche, ne si bielle com ma damoiselle est, ne je n'asierai pas li; car il n'a chevalier en ceste tiere, tant soit gentius hom, ki ne le prenge volentiers. » — « Robin, saces bien ke chevaliers de mon pais ne l'aura jà; mais je le te donrai, se ti vius, et si te donrai avieuc .cccc. livrées de tiere. » — « Ha, sire! dist Robins, espoir vous me mokiés. » — « Robin, dist li chevaliers, saces ciertainnement n'ou fac. » — « Ha, sire! ma dame ne ses grans linages ne s'i voroient mie acorder. » — « Robin, dist li chevaliers, riens de ceste chose ne feroie pour aus tout. Tien, vés chi mon gant; je te raviesc de .cccc. livrées de tiere, et le te garandirai par tout. » — « Sire, dist Robins, je ne le refuserai mes cest biaux dons, puis ke je voi ke c'est à ciertes. » — « Robin, dist li chevaliers, tu as droit. » Li chevaliers li balla son gant, et li raviesti de la tiere et de sa bielle fille.

Tant esra li chevaliers par ses journees k'il vint en son pais; et cant il fu veus, se fime, ki molt fu bielle dame, li fist molt grant joie et li dist: « Sire, pour Dieu! pensés de vostre bielle fille ke elle soit mariée. » — « Dame, dist li sires, tant en avés parle ke je l'ai mariée. » — « Sire, dist la dame, a k'm? » — « Ciertes, dame, je l'ai donné a tel homme ki ne fera jà k'il ne soit prendom: je l'ai donné Robin mon eskuier. » — « Robin? ha! dist la dame. Robins n'a nient, et si n'a de vallant chevalier en tout cest pais ki ne le presist volentiers. Ciertes Robins ne l'aura jà. » — « Si ara, dame, dist li chevalier; car je l'en ai raviestu, et li ai donné avieuc ma fille .cccc. livrées de tiere, et tout çon li doie garandir et garandirai. » Cant la dame çou, si en fu molt dolante et dist à son seignor ke Robin ne l'aroit jà. « Dame, dist li sires, si ara, veulliés u non veulliés, kar je ai en couvent, si li tencrai. » Quant la dame vit son seignor, si s'en entre en sa chambre et coumencha à plorer et à faire grant deuil. Aorès le deul k'elle ot mené elle enva

kesre ses freres et ses neveux et ses cousins giermain, et lor moustra çou ke ses sires volloit faire; et il dient: « Dame, ke volés-vous ke nous en façons? nous ne volons pas aler encontre vo seigneur, ear il est chevaliers preus et hardis et poisans; et d'autre part il puet faire de sa fille sa volenté et de sa tiere k'il a aeuise; et saciés-vous bien ke nous n'en penderons jà esku à col. » — « Non? Lase! dist la dame, ensi n'aura jamès mes quers joie se je pierc ma bielle fille. Au mains, biau seigneur, vous pri-jon ke vous li moustrés ke s'il le fait ensi, k'il ne fera pas bien ne s'oumour. » — « Dame, dient cil, la moustrance ferons-nous volentiers. » Il en vindrent au chevalier, et li ont moustré aukes bien la besongue; et il lor respondi molt courtoisement: « Biel seigneur, je vos dirai ke je ferai pour l'amour de vous. S'il vos plaist, je desferai le mariage en tel maniere comme je dirai: vous iestes riche entre vous et de grant tiere, vous iestes ami proçain à ma bielle fille, cui je molt aim: se vous li volés douner .iiij. c. livrées de tiere, je desferai le mariage, et sera allours mariée par vostre conseil. » — « En non Dieu! respondirent cil, nous n'i beons mie tant à mauté. » — « Ore, dist li chevaliers, puis k'il est ensi ke vous ne volés mie çou faire, ore me laisiés donkes faire de ma fille mon talent. » — « Sire, volentiers, » respondent cil. Li chevaliers manda son kapelain et amena sa bielle fille et le fist fiancier à Robin et mist jour d'espouser. Lors au tierc jour Robins dist et pria son seigneur k'il le feist chevalier, car il n'afioit pas kil presist si haute femme ne si bielle devant k'il fust chevaliers. Ses sires en ot gra[n]t joie; si fu lendemain fais chevaliers, et au tierc jour espousa la bielle pucelle à grant fieste et à grant joie.

Quant mesire Robiers fu chevaliers, si dist à son seigneur ensi: « Sire, vous m'avés fait chevalier, et voirs est ke je voai por peril de mort la voie à Saint-Jakeme lendemain ke je seroie chevaliers: si vos pri k'il ne vos avoit, car demain au matin il me couvient avoir si tos comme jou aurai vostre bielle fille espousée, car pour riens je n'enfraindreie mon veu. » — « Ore, mesire Robier, si ferez ensi ma bielle fille, et vous en irés ensi! Ciertes, molt en ferés à blasmer. » — « Sire,

dist-il, je revenrai asés tos, se Dieu plaist; car ceste voie il me couvient faire par force. » Tant ke uns chevaliers de la court au seigneur entendi ces parolles, si blasma molt monseigneur Robiert cant il laisoit sa bielle femme en cel point. Et mesire Robiers li dist ke faire le couvenoit. « Ciertes, dist li chevaliers, ki ot à non mesires Rauous, se vous en alés ensi à Saint-Jakeme sans atoucier à vostre bielle femme, je vous ferai cous avant ke vous revegniés, et vous en dirai au revenir bonnes ensengnes ke j'arai eu part de li; si y meterai ma tiere contre la vostre ke mesires vous a dounée, car j'ai bien .iiij. c. livrées de tiere ausi comme vous avés. » — « Ciertes, dist mesire Robiers, ma femme n'est pas de telle estrasion ke elle se mefeist vers moi, et che ne poroie-jou croire en nulle maniere; et je ferai la fremalle, s'il vous plaist. » — « Oil, dist mesire Raous, le me fianciés-vous ensi? » — « Oil, bien, dist mesire Robiers. Et vous? » — « Moi ausi. Or alons à monseigneur et li recordons nos couveneues. » — « Ce veul-ge bien, » dist mesire Robiers. Et il en viennent au seigneur, et fu recordée la fremalle, et le fiancierent à tenir de recief.

Au matin espousa mesire Robiers la bielle pucelle; et apriés tantos comme li messe fu dite, se parti de l'ostel et laisa les noches et se mist à la voie pour aler à Saint-Jakeme. Mès or se taist li contes de lui et parolle de monseigneur Raoul, ki fu en grant pensée coument il peuust gaignier la fremalle et gesir à la bielle dame. Et dist li contes ke la dame se maintint molt simplement tant comme ses sires fu en la voie, et alloit au moustier volentiers et prioit Dieu k'il li ramenast son seigneur; et mesire Rauous se penoit molt d'autre part coument il peuust gaignier la fremalle, car grant doute avoit de tiere pierdre. Il parla à la vielle ki manoit avec la bielle dame, et li dist ensi ke se elle pooit tant faire ke elle le meist en lieu et en iestre ke il peuust parler à madame Jehane à conseil et ke il en peuust avoir sa volenté, il li donroit molt d'avoir si k'il ne seroit jamès eure k'elle ne fust riche. « Ciertes, sire, dist li vielle, vous iestes si biaux chevaliers et si sages et si courtois ke ma dame vous deveroit molt bien amer par

amours, et jou i metrai paine de tout mon poour. » Et li chevaliers sache tantos .xl. sols, si li donne pour reube achater. La vielle les prist volentiers et les mist en sauf, et dist k'elle parleroit a sa dame. Li chevaliers se parti de la vielle; et li vielle remest et mist a raison sa dame, cant elle revint dou moustier, et li dist ensi : « Dame, pour Dieu ! car me dites voir : mesires, cant il ala à Saint-Jakeme, avoit-il onkes geu aveukes vous ? » — « Pour coi le dites-vous, dame Hiersent ? » — « Dame, pour çou ke je croi ke vous soies en chore boine pucielle. » — « Ciertes, dame Hiersent, si sui-je vraiment; car je ne counui honkes femme à tel cose faire. » — « Dame, dist dame Hiersens, c'est grans damages; car se vous savies ke les femmes ont tant de goie cant elles sont aveukes homme ke elles aiment, vous diries bien k'il n'est nulle si grans goie; et pour çou m'esmiervellé-jou molt ke vous n'amés par amours ausi coume ces autres dames ki toutes aiment. Et se il vous plaisoit, de çou vous est-il bien avenu; car je counoise j chevalier biel et preu et sage ki volentiers vous ameroit, et est molt rices hom, et est plus biaux ke ne soit li couars fallis ki vous a laisie; et se vous l'osés amer, vous averés can ke vous oserés demander, et si averés tant de goie coume nulle dame plus. »

Tant li dist la vielle de teus parolles, ke l'aiguillons de nature soumounoit aukes. La dame li demanda ki cil chevaliers estoit : « Qui est-il, dame ? en non Dié, on le doit bien noumer : c'est li biaux, li preus, li hardis mesire Raous, ki est de la mesnie vostre pere, li plus courtois quers ke on sache. » — « Dame Hiersent, dist la dame, laisies teus parolles ester, si ferés bien; car je n'ai pas talent de moi mesfaire, ne si ne sui pas del' estrasion. » — « Dame, dist la vielle, je le savoie bien : jamés ne sarés ke la joie espiaut cant hom abite à fame. » Ensi demora la chose. Mesires Raous revint à la vielle; et elle li conta coument elle avoit parlé à sa dame et çou k'elle li ot respondu. « Dame Hiersent, dist li chevaliers, ensi doit respondre boine dame; mais vous parleres en chore à li, car on ne fait pas au premier cop sa besongne; et tenés, vés chi .xx. sols pour

akater une pence a vostre sourecot. » La vielle prist l'argent, et parla à la dame souve, mais riens ne valoit. Tant ala li tans avant, on oi nouvelles ke mesire Robiers revint de Saint-Jakeme, et k'il estoit jà priés de Paris. Tos fu seue ceste nouvelle; et mes Raous, ki ot paour de pierdre sa terre, vint à la vielle et parla à li. Et elle li dist k'elle ne pooit maitre fin a sa besongne; mais elle feroit bien tant pour l'amour de li, ke le devoit deservir, ke elle le meteroit en point k'il n'auroit en la mason ke li et la dame : adonc en porroit-il faire sa volenté par son gré u à force. Et il li dist ke il demandoit autre chose. « Or, dist la vielle, mesires venra dedens viij. jours, et je ferai ma dame baignier en sa canbre, et enverrai toute la mesnie hors de mason et le dou chastiel : adont si porés venir baignier en sa canbre, et ensi porés-vous avoir sa gent de li, u boin gré sien u mau gré sien. » — « Vous avés bien dit, » dist-il. Ensi demora la chose tant ke mesire Robiers manda k'il venoit, et k'il seroit a l'ostel le diemenche. Et la vielle fist la dame baignier le prus devant, et fu li baign en la canbre, et la bielle dame entra ens. Et la vielle manda monseigneur Raoul, et il i vint; apriès envoia la vielle envoies (sic) toute la gent de l'ostel et de laiens. Mesire Raous vint en la canbre et entra ens et salua la dame; mès elle ne le respondi pas a son salu, ains li dist ensi : « Mesire Raoul, vous n'estes mie courtois. Ke savés-vous ore se il m'est biel de vous venue ? Ke dehait ait vilains chevaliers ! » Et mes[ir]e Raous li dist : « Ma dame, pour Dieu mierchi ! je muir pour vous à dolour. Par Dieu ! aiiés pitié de moi. » — « Mesire Raoul, dist-elle, je n'en aurai ja mierchi en tel maniere que je soie ja à nul jour vos signans; et saciés bien ke se vous ne me laisies en pais, ke je le dirai monseigneur mon pere l'ounour ke vous me rekairés; car je ne sui pastelle. » — « Non, dame ! est-il douc ensi ? » — « Oil, voir, » dist-elle. Lors s'aperta de li mesire Raous et l'enbracha fort entre ses bras, ke il avoit fors, et le traist fors. »

* Le copiste a écrit : « i », pour « en », les deux de même sens.

te nuc et l'enporte viers son lit; et il l'ot forstraite dou baing, si vit take ke elle avoit en la diestre kes priès de sa nature; si pensa çou estoient boines ensengnes k'il à li. Ensi com il le portoit viers son porons ahoka à la sarge au coronrs les piés; et chei li chevaliers à ame, il desous et elle deseure; et a en tant, et prist une buse et en segneur Raoul par mi le visage si plaie grant et parfonde, et li sans tiere. Et cant mesire Raous se navré, si n'ot pas grant talent de , ains se leva et s'en ala à tout le le la canbre; et fist tant k'il s'en ostel, à il avoit plus d'une lieue; plaie afaitier. Et la bonne dame son baing, et apiela dame Hiersent l'aventure dou chevalier.

Et li peres à la bielle dame grant contre la venue monseigneur Rosemonst molt de gent, et demanda sur Raoul son chevalier k'il i venist; anda k'il n'i pooit venir, car il esles. Au diemenche vint mesire Rou molt bielement recheus, et li pebielle dame ala kesre monseigneur le trouva blecié, et li dist ke jà ne demandroit k'il ne venist à la atourna son vis et sa plaie al plus pot, et vint à la fieste, ki fu toute grans de boire et de mangier et de e karolles. Cant vint à la nuit, si ala mesire Robiers avec sa fame; et elle molt joiousement, si comme boine t faire son segnor. Si furent en goie ue le plus de la nuit. Au matin fu fieste et fu li mengiers aparelliés, si nt. Quant vint apriès disner, si mist aous à raison monseigneur Robiert ke il avoit gaegüé sa tiere; car il nute sa fame karnelment, à toutes ignes ke elle a une noire ensengne stre cuise et .j. porion priès de son Ce ne sai-je mie, dist mesire Rouge n'i ai mie regardé si de priès. Vos di-ge dont, fait mesire Raous, lanche ke vous m'avés dounée, ke rndés garde et me faciés droit. » —

« Si ferai-jou, dist mesire Robiers, vraiment. » Cant vint à la nuit, mesire Robiers jua à sa fame, et trouva et vit en sa diestre cuise le tace noire et le porion aukes priès de son biel juüel; et cant il sot çou, si fu molt dolans. Il vint à lendemain à monseigneur Raoul et dist devant son segnor k'il avoit pierdue la fremalle. Molt fu toute jour coureciés. Cant il fu anuitié, il s'en vint à l'estable, et mist sa sielle en son palefroï, et isi del ostel, et enporta çou qu'il pot avoir d'argent, si se mist au chemin vers Paris; et cant il fu à Paris, .iiij. jours y segourna. Si lait li contes à parler de lui, si parolle de sa fenme.

Chi endroit dist li contes ke molt fu la bielle dame dolante et courecie cant elle ot ensi desmanevé son segnor. Molt pensa por coi c'estoit, si plora et fist grant deul et tant ke ses peres vint à li et li dist k'il amast mius ke elle fust enchore à marier, car elle li avoit fait honte et tous ceus de son linage; et li conta coument et pour col. Cant elle oï çou, si fu trop dolante et nia trop drument le fait; mais riens ne valu, car on set bien ke renoumée est si enviers toutes fenmes ke se une fame s'ardoit toute, ne seroit-elle mie creue d'un tel mesfalt cant on li a mis sus.

La nuit, au premier sonme, se leva la dame et prist tous ses deniers ke elle avoit en ses chofres, et prist un ronci et une houche, et se mist au chemin; et avoit fait choper ses bielles traices, et fu autresi atirés com uns eskuiers. Et esra tant par ses journées k'elle vint à Paris, et aloit apriès son segnor, et bien afremoit ke jamès ne fineroit devant k'elle l'aroit trouvé. Si chevauçoit com eskuers. Et isi à une matinée hors de Paris, et s'en aloit le chemin d'Orliens, et tant ke elle vint à la tombe Ysoré; et là

* Sarrazin tué par Guillaume d'Orange. Voyez le manuscrit de la Bibliothèque Royale n° 6985, f° 259 r°, col. 2, v. 1; le manuscrit du Musée Britannique, Bibliothèque du Roi, 20. D. XI, folio 193 verso, col. 3 (*Ci comence comment Guillaume fu moines et hermites, et comment il ala aus poisons à la mer, et comment il fut pris des Sarrazins et mené à Palerne, et comment il fu delivré et puis se combati à Ysoré devant*

aconsiay-elle monseigneur Robiert son seigneur. Cant elle le vit, si en fu molt lie; si s'acosta priès de lui et le salua, il li rendi son salu et li dist : « Biaux amis, Dieu vous dolust jole! » — « Sire, dist-il, dont iestes-vous? » — « Ciertes, biaux amis, je suis de viers Hainnau. » — « Sire, et à alés-vous? » — « Ciertes, biaux amis, je ne sai mie très bien là u jou vois ne là u je demorai; ains me couvient aler là u fortune me menra, ki m'est asés divlerse, car jou ai pierdu la riens el mont ke jou onkes mius amai, et elle m'a ensi pierdu, et si ai pierdue ma tiere ki asés estoit et grans et bielle; mais coument avés-vous non, ne kel part vous menra Dieus? » — « Ciertes, sire, dist Jehans, je eue ke g'irai vers Marseille sour le mer, là u il a, espoir, guesre; si siervirai là aucun predomme entour cui j'aprenderai d'armes; se Dieu plaist, car je sui si mesfais en mon pais ke je n'i porai mès en pieche pais avoir. Et vous me sanblés, sire, chevaliers : si vous sierviroie molt volontiers, se il vous plaisoit; ne de ma compagnie ne porés-vous mie enpirier. » — « Biaux amis, dist mesire Robiers, chevaliers sui-je voirement, et là u je cuideroie k'il eus [t] ghesre me traitroie-jou volontiers; mes or me dites coument vous avés non. » — « Sire, dist-il, jou ai à non Jehans. » — « Che soit à boin eurl » dist li chevaliers. « Et coument, sire, avés-vous non? » — « Jehan, dist-il, g'ai à non Robiers. » — « Mesire Robiert, or me retenés donkes à vostre eskuier, et je vous siervirai à mon pooir. » — « Jehan, je le ferai volontiers; mais j'ai si poi d'argent ke il me

couverra mon cheval vendre ains tiere jou si ne sai ke faire de vous retenir. » — « Sire, dist Jehans, or ne vous esmalés mie; Dieus vous aidera, se Dieu plaist : mes dites-moi à vous vorés mengier dou dîner. » — « Jehan, mes dîners sera tos fais, je n'ai mie de tous deniers .iij. sous de pris. » — « Sire, dist Jehans, or ne vous esmalés mie, car jou ai priès de .x. livres de tournois ki ne vous fauront mie ke vous n'en aiés pour vo despens à vostre volenté. » — « Biaux amis Jehan, grant merris! Lors s'en vont grant boire à Mon-le-fla. Illeuc apresta Jehans à mangier son seigneur si mangierent. Cant il orent mangiet, dormi li chevaliers en .j. lit, et Jehans se piés. Cant il orent dormi, Jehane mist li frains, si monterent et se misent au chemin. Si esrerent tant part lor journées k'il vint à Marseille sour mer; mais de guere n'ot il onkes parler, si en furent molt dolent. Mais à tant se taist li contes d'aus .ij., si se tourne à parler de monseigneur Raoul, ot par fauseté gaegnié la tiere monseigneur Robiert.

Chi endroit dist li contes ke tant tint mes [ir] e Raous la tiere monseigneur Robiert en droite cause plus de vij. ans. Si li prist une grans maladie, et de celle maladie se aillis, ke il fu ensi ke sour le point de la mort. Et douta molt le pecié qu'il ot de la ladye, la fille à son seigneur, et de son mal meisme, ki ensi estoient pierdu anbedun par l'ocolison de son malise. A grant mesaise dou pecié, ki estoit si grans ke il ne s'en oït confieser. .j. jour avint ke il fu trop destruit de sa maladie : il manda son kapelan, li amoit molt, kar trouve l'avoit predominant et loial; si li dist : « Sire, ki iestes mes peres empriés Dieu, je eue bien mort de ceste maladie : si vous pri pour Dieu le vos m'aidies à consellier, car grant mesaise j'ai; car jou ai fait .j. pecié si lait et si oït ke envis en arai merci. » Li capelains li dist k'il deist hardiement, et il l'en aidier à consellier à son pooir; tant ke mesire Raoul li conta tout ensi ke vous aves devant dit. Li pria pour Dieu k'il l'en donnast conseil k'envis en cuidoit avoir pardon : si eue grans li peciés! » Sire, dist-il, or ne vint

Paris, et les *Manuscrits français de la Bibliothèque du Roi*, par M. Paulin Paris, t. 1, p. 22.

A Paris, il y a près de la barrière Saint-Jacques, au bas du monticule Mont-Souris, et à peu de distance de la route d'Orléans, une rue qui porte le nom de *Tombe Isore*.

Dans une petite pièce relative aux enseignes de Paris dans le xvi^e siècle, que M. Jubinal a publiée pour la quatrième fois en croyant donner une édition princeps, on lit : « ... et pour garder notre feste sans debat, nous prendrons Ysore et Guillaume au court-nez, en la place Maubert. » *Mystères inédits du quatorzième siècle*, tome I, p. 374, 375

maïés mie; car, se vous volés faire la penanche ke je vous engoïnderai, je prendrai sour moi et sour m'arme le pecié, ke vous en serés cuites. » — « Ordites dont, » dist li chevaliers. « Sire, dist-il, vous prendrés la crois d'outre-mer, et si mouverés à aler dedens cest an ke vous serés garis, et livesrés plaiges à Dieu ke vous ensi le ferés, et en tous les lius à on vos demandera l'ocoïson de vostre voie, vous le dirés à tous ceus ki le vous demanderont. » — « Tout çou ferai-je bien, » dist li chevaliers. « Sire, ordounés dont boins plaiges. » — « Volentiers, dist li chevaliers. Vous-meismes demorés pour mi, et je vos creanc, comme chevaliers, ke je vos en acutèrai bien. » — « Sire, dist li chapelains, de par Dieu! et g'en sui plaiges. » Li chevaliers tourna à respas et fu tous garis, et pasa li ans k'il n'ala pas outre-mer. Li chapelains li dist ankes son veut, et il tenoit ausi com à trufe la couvenanche; et tant ke li kapelains h dist ke, s'il ne l'acutito enviers Dieu de la plegerie à il l'avoit mis, il le conteroït au pero à la bielle damoiselle ki ensi estoit pierdue par lui. Quant li chevaliers oï çou, si dist au kapelain ke dedens demi-an il mouveroït au pasage de marc, si li flancha ensi. Mais or se taist à tant li contes dou chevalier, et retourne à parler dou roi Flore d'Ausi dont il s'est grant piece teus.

Or dist li contes ke molt mena boine vie li rois Flores d'Ausai et sa fame, comme jouene gent ki molt s'entr'amoïent; mais molt farent dolant et courecié de çou ke il ne porent avoir nul enfant. La dame en faisoit grans proïeres à Dieu, et faisoit canter maïses; mais puis k'il ne plaisoit à Dieu, che ne puet iestre. .j. jour vint laïeus en l'ostel au roi Flore uns preudom ki avoit son abitaïe ès grans forïès d'Ausai, en molt sauvage lieu. Cant la roïne seut k'il fu venus, si vint à lui et li fist molt grant joie. Por çou ke preudom fu, la dame se confiesa à lui et li dist tout sou aïrement, et li dist ke elle estoit molt courecie de çou ke elle n'avoit eut nul enfant de son segnor. « A, dame! dist li preudom, puis ke il ne plaist à Nostre-Segnor, à souffrir le vos couvient; et cant il li plaira, vos en arés asés tos .j. u .ij. » — « Ciertes, sire, dist la dame, je vosroie ke

che fust jà; car mesires m'en a mains ciere, et ausi ont li haut baron de ceste tiere, et m'a jà estet dit ke on dist à mon segnor k'il me laïst et prenge une autre. » — « Voire, dame, dist li preudom, il feroit mal, ke cheseroit contre Dieu et contresainte Eglise. » — « Ha, sire! je vous prie ke vous priés à Dieu pour moi ke je puisse avoir enfant de mon segnour, car grant doutanche ai k'il ne me lait. » — « Dame, dist li preudom, ma proïere i vauroit pau, s'il ne plaisoit à Dieu; nepourcant g'en prierai volentiers. » Li preudom se parti de la dame, et li baron de la tiere et dou païs vinrent au roi Flore et li disent k'il renvoïast sa fame, et li dirent k'il em preïst .j. ne autre puis k'il n'en puet avoir nul enfant; et s'il ne fasoïent (*sic*) lor conseil, il iroïent abiter aleurs; car en nulle fin il ne voroïent ke li roïaumes demorast sans oïr. Li rois Flores douta ses barons et les créi, et dist ke il renvoïeroit sa fame et k'il l'en quesist (*sic*) une autre; et il si firent. Cant la dame le sot, si fu molt courecie en son quer; mais plus n'en osa faire, car bien savoit ke ses sires le laïroit; et tant ke elle envoya kerre l'iermite ki estoit ses confieseres, et il i vint. Si li conta la dame tout l'afaire des barons ki orent pourkacié son segnor autre femme ke li. « Si vous pri, biaux peres, ke vous m'aidiés à consellier ke je porai faire. » — « Dame, dist li preudom, s'il est ensi comme vous dites, souffrir le vos couvient; car contre vo segneur ne contre ses barons vous n'avés pooir de fourçoïier. » — « Sire, dist la bone dame, vous dites voir; mès se il plaisoit à Dieu, je vosroie iestre rencluse priés de vous: par coi je fuse ou serviche de Dieu tous les jours de ma vie, et ke jou euse confort de vous. » — « Dame, dist li preudom, che seroit trop estrange chose, car trop iestes jouene dame et bielle; mès je vous dirai ke vous ferés: priés de mon iermitage a une abéïe de blankes nounains ki molt sont bonnes dames, et là loe-jou ke vous en alés. Et elles en auront grant joie pour la bonté de vous et pour vostre hautaïce. » — « Sire, dist-elle, vous avés bien dit: tout ensi le ferai-jou, puis ke vous le loés. » A lendemain parla li rois Flores à sa fame, et li dist ensi: « K'il couvient ensi moi et vous departir, car

vous ne poés de moi avoir enfant; si vous di-
 l'en ke dou departement il me poise molt, car
 jamès je n'amerai autretant femme comme
 je vous ai amee. » Lors coumencha li rois
 Flores trop druement à plorer, et la dame
 ausi. « Sire, dist-elle, pour Dieu merchi!
 et il irai-jou et ke ferai-jou? » — « Dame,
 bien, se Dieu plaist; car je vous renvoierai
 biel et richement en vostre pais à vos amis. »
 — « Sire, dist la dame, che n'avenra jà;
 mais j'ai pourveu une abéie de nounains où
 je serai, s'il vos plaist, et illeukes siervirai-ge
 Dieu toute ma vie; car puis ke je pierc vo
 compagne, je sui celle à cui nus hom n'a-
 bitera jamès. » Lors plora li rois Flores, et
 la dame ausi. Au tier jour s'en ala la roine
 en l'abéie, et li autre roine fu venue, si ot
 grant fieste et grant joie de ses amis. Li rois
 Flores le tint ij. ans; mais honkes n'en pot
 avoir enfant. Mès à tant se taist ore li contes
 dou roi Flore, et repaire à monseigneur
 Robiert et à Jehan ki furent venu à Mar-
 selle.

En ceste partie dist li contes ke molt fu
 mesire Robiers dolans, cant il vint à Mar-
 selle, de çou k'il n'ot parler de nulle chose
 ki fust ou pais; si dist à Jehan: « Ke ferons-
 nous? Vous m'avés presté de vos deniers,
 la vostre mierchi; si les vos renderai, car
 je venderai mon palefroï et m'acuïterai à
 vous. » — « Sire, dist Jehans, creés-moi, se il
 vous plaist, je vous dirai ke nous ferons: jou ai
 bien enchore .C. sous de tournois; s'il vos
 plaist, je venderai nos ij. chevaus et en ferai
 deniers; et je sui li miousdres boulengiers ke
 vous saciés, si ferai pain françois, et je ne
 douc mie ke je ne gagne bien et largement
 mon depens. » — « Jehan, dist mesire Ro-
 biers, je m'otroi del tout à faire vostre vo-
 lenté. » Et lendemain vendi Jehans ses .ij.
 chevaus .x. livres de tournois, et achata son
 blé et le fist muire, et achata des corbelles,
 et coumencha a faire pain françois si bon et
 si bien fait k'il en vendoit plus ke li doi mel-
 leur boulengier de la ville; et fist tant de-
 dens les .ij. ans k'il ot bien C. livres de
 katel. Lors dist Jehans à son segnour: « Je
 lo bien ke nous louons une très grant mason,
 et jou akaterai del vin et hierbegerai la
 bouae gent. » — « Jehan, dist mesire Ro-

biers, faites à vo volenté, kar je l'otroi, et
 me loc molt de vous. » Jehans loua une ma-
 son grant et bielle, et si hierbrega la bouae
 gent, et gaegnoit asés a plenté, et viesto
 son segnour biellement et richement; et
 avoit mesire Robiers son palefroï, et ala
 boire et mengier aveukes les plus vallans de
 la ville; et Jehans li envoïoit vins et viandes
 ke tout cil ki o lui compaignoient s'en esmer-
 velloient. Si gaegna tant ke dedens un
 ans il gaegna plus de ccc livres de men-
 ble, sans son barnois, ki valoît bien .l. li-
 vres. Mes a tant se taist li contes à parler de
 Jehan et de monseigneur Robiert, et retour-
 nera à parler de monseigneur Raoul.

Or dist li contes ke molt tint court li cha-
 pelains monseigneur Raoul ke il alast outre-
 mer et ke il l'acuïstast de la plegerie n'il l'a-
 voit mis; car grant paour avoit que il ne le
 laissast enchores, et tant ke mesire Raoul
 bien ke faire li couvenoit: si aparella sa
 oïre, et s'atira molt richement comme cil
 ot bien de coi, si se mist à la voie li quar-
 d'eskuers; et ala tant par ses journées k'il
 vint à Marseille sour mer, et se hierbrega
 en l'Ostel François à mesire Robiers et Je-
 hans manoient. Si tos comme Jehans le vit,
 si le counut bien a la plaie k'elle li ot faite
 et à çou ke maintes fois l'avoit veu. Cil che-
 valiers sejourna en la ville .xv. jours, et
 loua son pasage. Ensi con il sejournoit, Je-
 hans le traist à conseil et li demanda k'il li
 deïst l'ocoïson pour coi il aloit outre-mer; et
 mesire Raoul li conta toute l'ocoïson, ki de
 li ne se prenoit garde, si comme li contes
 l'a dit devant. Cant Jehans ot çou, si se tint.
 Mesires Raoul mist son barnois en la nef, et
 monta sour mer. Et esta tant la nés à il es-
 toit k'il segourna en la ville .viij. jours. Au
 .ix. isme jour s'esmut pour aler au saint Se-
 pucure; et fist son pelerinage, et se confessa
 au mius k'il pot. Et li kierka ses confesores
 en penitanche k'il rendist la tiere k'il tenoit
 sans raison, au chevalier et à sa femme. Et
 il dist a son confiesour ke cant il venroït en
 son pais, k'il en feroit çou ke li quers li apor-
 teroit. Il se parti de Iherusalem (sic), et
 s'en vint en Acre, et atira son pasage comme
 cil ki avoit grant talent de repaïer en son
 pais. Il monta sour mer, si esta tant, ke pa-

nuit, ke par jour, ke en mains de .iij. mois il ariva au port d'Aighe-Morte. Il se parti dou port et vint droit à Marseille, là ù il se journa .vij. jours en l'ostel mesire Robiet (*sic*) et Jehan, ke on apielle ore l'Ostel François. Onkes mesire Robiers ne le count, car à çou ne pensoit mie. Au cief de .vij. jours se parti de Marseille, entre lui et son eskuier; et esra tant par ses journées k'il vint en son país, ù il fu reeus à grant joie, comme cil ki estoit rices chevaliers de rente et de meuble, tant ke ses kapelains le mist à raison et li demanda se nus li avoit demandé l'ocoison de sa voie. Et il dist ke oïl, en .iij. lius : à Marseille et à Acre et en l'herusalem. « Et si me dist cil à cui je me consellai, ke je rendise la tiere à monseigneur Robiert, se jou en ooie nouvelle, u à sa fame u à ses oirs. » — « Ciertes, dist li kapelains, il vos loa boin conseil. » Ensi fu mesire Raous en son país grant piece à repos et à aise. Mais à tant lait li contes à parler de lui, et retourne à monseigneur Robiert et à Jehan.

En ceste partie dist li contes ke cant mesire Robiers et Jehans orent esté .vi. ans à Marseille, ke Jehans ot bien aquis le vallant de .vi. cens livres, et estoient jà entré en la .vij. isme anée, et gaegnoit Jehans aukes çou k'il voloit, et estoit si dous et si deboinaires k'il se fasoit amer à tous ses voisins; et aveuc tout çou il estoit si très eueus comme trop, et maintenoit son segnour si noblement et si ricement ke c'estoit miervelles à veoir. Cant la fins des .vij. ans aprocha, Jehans mist monseigneur Robiert son segnour à raison, et li dist ensi : « Sire, nous avons esté grant pieche en cest país; si avons tant conquesté ke nous avons priés de .vi. c. livres de meuble, ke en deniers, ke en vaselemente d'argent. » — « Ciertes, dist mesire Robiers, Jehan, il ne sont pas mien, ains sont (*sic*) vostre; car vous les avés gaegniés. » — « Sire, dist Jehans, sauve vostre grace, non sont, mès il sont vostre; car vous iestes mes drois sires, ne jamés, se Dieu plaist, ne vos cangerai. » — « Jehan, gran miercis; je ne vous tieng mie à siervant, mès à compagnon et à ami. » — « Sire, dist Jehans, je vous ai tenu tous jours

loial compaignie et ferai adies. » — « Par foit! dist mesire Robiers, je ferai cank'il vous plara; mais d'aler en mon país je n'en sai ke dire, car jou ai tant pierdu ke à envis sera restorés mes damages. » — « Sire, dist Jehans, onkes de çou ne vous esmaiés, ke cant vous venrés en vostre país vous orés bonnes nouvelles, se Dieu plaist. Et n'aiés doute de riens, ke en tous les lius ù nous serons, se Dieu plaist, je gaaingnerai asés pour moi et pour vous. » — « Ciertes, Jehan, dist mesire Robiers, je ferai çou k'il vous plaira, et irai là ù vous vosrés. » — « Sire, dist Jehans, et je venderai nostre harnois et aparellerai nostre voie, si nous en irons dedens .xv. jours. » — « Jehan, de par Dieu! » dist mesire Robiers. Jehans vendi tout son harnois, k'il avoit molt biel; si achata .iij. chevaus, .j. palefroï à son segnour et .j. à lui et .j. cheval à faire soumier. Il prent congïé à lor voisins et as mius vallans de la ville, ki molt furent dolant de lor departement.

Tant exploita mesire Robiers et Jehans ke dedens .iij. semaines vindrent en lor país; et fist savoir mesire Robiers à son segnour, cui fille il avoit eue, k'il venoit. Li sires en fu molt liés, car bien cuidoit ke sa fille fust aveuc lui. Et si estoit-elle, mais çou estoit à guise d'esquier. Mesire Robiers fu bielement recheus de son segnour, cui fille il ot jadis espousée. Cant ses sires ne pot oïr nouvelles de sa fille, si en fu molt dolans; et nekedent il fis[t] bielle fieste de monseigneur Robiert, et manda ses chevaliers et ses voisins; et i vint mesire Raous, ki tenoit la tiere monseigneur Robiert à tort. Grans fu la joie le jour et lendemain, et tant ke misire Robiers conta à Jehan l'ocoison de la fremaille et de çou k'il tenoit sa tiere à tort. « Sire, dist Jehans, si l'en apielés de traïson, et je serai (*sic*) por vous la batalle. » — « Jehan, dist mesire Robiers, non ferés. » Ensi le laisierent juskes à lendemain, ke Jehans vint à monseigneur Robiert, et li dist ensi k'il parleroit au pere sa fame. Et li dist ensi : « Sire, vous iestes sires à monseigneur Robiert apriès Dieu, et il espousa jadis vostre fille; et fu une fremaille faite de lui et de monseigneur Raous, k'il dist k'il le ferot

aconsiay-elle monsegneur Robiert son segnour. Cant elle le vit, si en fu molt lie; si s'acosta priés de lui et le salua, il li rendi son salu et li dist : « Biaux amis, Dieu vous doinst jole! » — « Sire, dist-il, dont testes-vous? » — « Ciertes, biaux amis, je suis de viers Hainnau. » — « Sire, et ù alés-vous? » — « Ciertes, biaux amis, je ne sai mie très bien là ù jou vois ne là ù je demorai; ains me couvient aler là ù fortune me menra, ki m'est asés divierse, car jou ai pierdu la riens al mont ke jou onkes mius amai, et elle m'a ensi pierdu, et si al pierdue ma tiere ki asés estoit et grans et bielle; mais coument avés-vous non, ne kel part vous menra Dieus? » — « Ciertes, sire, dist Jehans, je culc ke g'irai vers Marseille sour le mer, là ù il a, espoir, guesre; si siervirai là aucun predomme entour cul j'apprenderai d'armes; se Dieu plaist, car je sui si mesfais en mon pais ke je n'i porai mès en pieche pais avoir. Et vous me sanblés, sire, chevaliers : si vous sierviroie molt volontiers, se il vous plaisoit; ne de ma compagnie ne porés-vous mie enpirier. » — « Biaux amis, dist mesire Robiers, chevaliers sui-je voirement, et là ù je cuideroie k'il eus [t] ghesre me traiteroie-jou volontiers; mès or me dites coument vous avés non. » — « Sire, dist-il, jou ai à non Jehans. » — « Che soit à boin eul! » dist li chevaliers. « Et coument, sire, avés-vous non? » — « Jehan, dist-il, g'ai à non Robiers. » — « Mesire Robiert, or me retenés donkes à vostre eskuier, et je vous siervirai à mon pooir. » — « Jehan, je le ferai volontiers; mais j'ai si poi d'argent ke il me

couverra mon cheval vendre ains tiere jour, si ne sai ke faire de vous retenir. » — « Sire, dist Jehans, or ne vous esmaliés mie; car Dieus vous aidera, se Dieu plaist : mès dites-moi ù vous vorés mengier dou dismer. » — « Jehan, mes disners sera tos fais, car je n'ai mie de tous deniers .iij. sous de parisis. » — « Sire, dist Jehans, or ne vous esmaliés mie, car jou ai priés de .x. livres de tournois ki ne vous fauront mie ke vous n'en aillés pour vo despens à vostre volenté. » — « Biaux amis Jehan, grant merci! » Lors s'en vont grant hoire à Mon-le-Hari. Illeuc apresta Jehans à mangier son segnor, si mangierent. Cant il orent mangiet, si dormi li chevaliers en .j. lit, et Jehans à ses piés. Cant il orent dormi, Jehane mist les frains, si monterent et se misent au chemin. Si eserent tant part lor journées k'il vinrent à Marseille sour mer; mais de guere n'oient-il onkes parler, si en furent molt doiant. Mais à tant se taist li contes d'aus .ij., si retourne à parler de monsegneur Raoul, ki ot par fauseté gaegnié la tiere monsegneur Robiert.

Chi endroit dist li contes ke tant tint mes [ir] e Raous la tiere monsegneur Robiert sans droite cause plus de vij. ans. Si li prist une grans maladie, et de celle maladie fu ains afflis, ke il fu ensi ke sour le point de la mort. Et douta molt le pecié qu'il ot de la bielle dame, la fille à son segnor, et de son mari meisme, ki ensi estoient pierdu anbedui par l'ocoison de son malise. A grant mesaise fu dou pecié, ki estoit si grans ke il ne s'en osoit confleser. .j. jour avint ke il fu trop destrois de sa maladie : il manda son kapelain, k'il amoit molt, kar trouvé l'avoit predomme et loial; si li dist : « Sire, ki testes mes peres empriés Dieu, je cuic bien morir de ceste maladie : si vous pri pour Dieu ke vous m'aidiés à consellier, car grant mestier en ai; car jou ai fait .j. pecié si lait et si okur ke envis en aral merci. » Li capelains li dist k'il deist hardiement, et il l'en aideroit à consellier à son pooir; tant ke mesire Raoul li conta tout ensi ke vous avés devant oi. Et li pria pour Dieu k'il l'en dounast conseil, k'envis en cuidoit avoir pardon : si estoit grans li peciés! » Sire, dist-il, or ne vous es-

Paris, et les Manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi, par M. Paulin Paris, t. I, p. 22.

A Paris, il y a près de la barrière Saint-Jacques, au bas du monticule Mont-Souris, et à peu de distance de la route d'Orléans, une rue qui porte le nom de *Tombe Isoire*.

Dans une petite pièce relative aux enseignes de Paris dans le xvi^e siècle, que M. Jubinal a publiée pour la quatrième fois en croyant donner une édition *princeps*, on lit : « ... et pour garder notre feste sans débat, nous prendrons Ysoré et Guillaume au court-nez, en la place Maubert. » *Mystères inédits du quinzième siècle*, tome I, p. 374, 375.

maîiés mie; car, se vous volés faire la penanche ke je vous engoindrai, je prendrai sour moi et sour m'arme le pecié, ke vous en serés enites. » — « Ordites dont, » dist li chevaliers. « Sire, dist-il, vous prendrés la crois d'outre-mer, et si mouverés à aler dedens cest an ke vous serés garis, et livesrés plaiges à Dieu ke vous ensi le ferés, et en tous les lius à on vos demandera l'ocoison de vostre voie, vous le dirés à tous ceus ki le vous demanderont. » — « Tout çou ferai-je bien, » dist li chevaliers. « Sire, ordounés dont boins plaiges. » — « Volentiers, dist li chevaliers. Vous-meismes demorés pour mi, et je vos creanc, comme chevaliers, ke je vos en acuitèrai bien. » — « Sire, dist li chapelains, de par Dieu! et g'en sui plaiges. » Li chevaliers tourna à respas et fu tous garis, et passa li ans k'il n'ala pas outre-mer. Li chapelains li dist aukes son vent, et il tenoit ausi com à trufe la couvenanche; et tant ke li kapelains li dist ke, s'il ne l'acuitoit envers Dieu de la plegerie à il l'avoit mis, il le conteroit au pere à la bielle damoiselle ki ensi estoit pierdue par lui. Quant li chevaliers oï çou, si dist au kapelain ke dedens deman il monveroit au pasage de marc, si li fiancha ensi. Mais or se taist à tant li contes dou chevalier, et retourne à parler dou roi Flore d'Ausi dont il s'est grant piece teus.

Or dist li contes ke molt mena boine vie li rois Flores d'Ausai et sa fame, comme jouene gent ki molt s'entr'amoient; mais molt furent dolant et courecié de çou ke il ne porent avoir nul enfant. La dame en faisoit grans prières à Dieu, et faisoit canter maïses; mais puis k'il ne plaisoit à Dieu, che ne puet iestre. .j. jour vint laiens en l'ostel au roi Flore uns preudom ki avoit son abitaïe es grans foriès d'Ausai, en molt sauvage lieu. Cant la roïne seut k'il fu venus, si vint à lui et li fist molt grant joie. Por çou ke preudom fu, la dame se confiesa à lui et li dist tout son airement, et li dist ke elle estoit molt courecie de çou ke elle n'avoit eut nul enfant de son segnor. « A, dame! dist li preudom, puis ke il ne plaist à Nostre-Segneur, à souffrir le vos convient; et cant li plaira, vos en arés asés tos .j. u .ij. » — « Ciertes, sire, dist la dame, je vosroie ke

che fust jà; car mesires m'en a mains ciere, et ausi ont li haut baron de ceste tiere, et m'a jà estet dit ke on dist à mon segnor k'il me laist et prenge une autre. » — « Voire, dame, dist li preudom, il seroit mal, ke cheseroit contre Dieu et contresainte Eglise. » — « Ha, sire! je vous prie ke vous priés à Dieu pour moi ke je puisse avoir enfant de mon segneur, car grant doutanche ai k'il ne me lait. » — « Dame, dist li preudom, ma proiere i vauroit pau, s'il ne plaisoit à Dieu; nepourcant g'en prierai volentiers. » Li preudom se parti de la dame, et li baron de la tiere et dou pais vinrent au roi Flore et li disent k'il renvoïast sa fame, et li dirent k'il em preist .j. ne autre puis k'il n'en puet avoir nul enfant; et s'il ne fasoient (*sic*) lor conseil, il iroient abiter aleurs; car en nulle fin il ne voroient ke li roiaumes demorast sans oir. Li rois Flores douta ses barons et les créi, et dist ke il renvoïeroit sa fame et k'il l'en quesist (*sic*) une autre; et il si firent. Cant la dame le sot, si fu molt courecie en son quer; mais plus n'en osa faire, car bien savoit ke ses sires le lairoit; et tant ke elle envoia kerre l'iermite ki estoit ses confieseres, et il i vint. Si li conta la dame tout l'afaire des barons ki orent pourkacié son segnor autre femme ke li. « Si vous pri, biaux peres, ke vous m'aidiés à consellier ke je porai faire. » — « Dame, dist li preudom, s'il est ensi comme vous dites, souffrir le vous convient; car contre vo segneur ne contre ses barons vous n'avés pooir de fourçoier. » — « Sire, dist la bone dame, vous dites voir; mès se il plaisoit à Dieu, je vosroie iestre rencluse priés de vous: par coi je fuse ou serviche de Dieu tous les jours de ma vie, et ke jou euse confort de vous. » — « Dame, dist li preudom, che seroit trop estrange chose, car trop iestes jouene dame et bielle; mès je vous dirai ke vous ferés: priés de mon iermitage a une abéie de blankes nounains ki molt sont bonnes dames, et là loe-jou ke vous en alés. Et elles en auront grant joie pour la bonté de vous et pour vostre hautaice. » — « Sire, dist-elle, vous avés bien dit: tout ensi le ferai-jou, puis ke vous le loés. » A lendemain parla li rois Flores à sa fame, et li dist ensi: « K'il convient ensi moi et vous departir, car

dist li sires, or ne vous esmaïes mie si; car des eskuers vous troverés asés, mis de ma bielle fille vous sai-ge bien à dire boines nouvelles; car je l'ai vene maintenant, et si saciés ke c'est la plus bielle dame ki soit el monde. » Cant mesire Robiers oy çou, si tresaut tous de joie et dist à son segnor: « A, sire! por Dieu! menés-moi veoir se çou est voirs. » — « Volentiers, dist li sires: venés-vous-ent. » Li sires va devant et cil apriès, tant k'il sont venu en la canbre à la mere faisoit enchore grant fieste de sa fille, et ploroient de joie li une sour l'autre. Cant elles virent lor drois segnors venir si se leverent; et si tos comme mesire Robiers counut sa fame, si li couru les bras tendus, si s'entr'acolerent et baisent menuement, et pleurent de joie et de pitié. Et furent ensi entr'acholé l'esrure de .x. arpens de tiero ansois ke on les peuust desasanbler. Li sires coumanda ke les tables fusent mises pour souper, si souperent et menerent gran goie.

Apriès souper, cant la fieste ot esté grans, s'alerent coucier; si jut la nuit mesire Robiers avec madame Jehane sa fame, ki li fist molt grant joie, et il li ausi; et parlerent ensamble de molt de choses, et tant ke mesire Robiers li demanda à elle avoit tant esté, et elle dist: « Sire, molt i aroit à conter: vous le saurés bien à tans; mais dites-moi comment vous l'avés puis fait ne à vous avés esté si longement. » — « Dame, dist mesire Robiers, ce vous dirai-je bien. » Si li coumenche à conter tout çou ke elle savoit bien, et de Jehan son eskuier ki tant de bien li avoit fait, et li dist k'il estoit si coureciés de çou ke il l'avoit ensi pierdu k'il ne fineroit jamès d'esrer devant ke il l'aroit trouvé, et k'il mouveroit au matin. « Sire, dist la dame, ce seroit folie. Et ke sera-che dont? me volés-vous dont laisser? » — « Ciertes, dame, dist-il, faire le me couvient; car nus hon ne fist onkesautant pour autre comme il a fait pour moi. » — « Sire, dist la dame, se il a fait pour vous, il a fait que sages: il le devoit bien faire. » — « Dame, dist mesire Robiers, à çou ke vous me dites vous le counisiés. » — « Ciertes, dist la dame, je le doi bien counoistre; car il ne fist picchà chose ke je ne

seuse bien. » — « Dame, dist mesire Robiers, vous me faites toute esmiervellée de teus parolles. » — « Sire, dist la dame, homkes ne vous esmiervelliés. Se je vous soie une parolle pour voir et à ciertes, do ne m'en crerés-vous bien? » — « Dame, dist-il, oïl voir. » — « Or me crées dont cesti, fait-elle; car bien saciés vraiment je sui icil Jehans ke vous voles aler keiser et si vous dirai comment. Can je seue ke vous en fustes alés pour le gran deul ke vous aviez de çou ke vous cuidiés ke je me fuse me faite et pour vostre tiere ke vous cuidiés avoir isi pierdue à tous jours, cant jou oi conter l'accoison de la fremalle et le traïson ke mesire Raous avoit faite, si fui tant courecie comme nulle fenme plus. Tantos je fise rouegner mes cheviaus, et pris deniers en mes coler entour .x. livres de tournois, et m'atourai com eskuers, et vos sui juskes à Paris, et vos trouvai à la tonbe Ysoré, et la m'accompagnai-ge à vous, et nous alames ensamble juskes à Marsaille, et fumes .vij. ans ensamble, à je vos siervi à mon pooir com mon droit segnor; si le tieng à bien enploié tout le sierviche ke g'i ai fait. Et saciés pour voir ke je suis inocense et giuste de tout çou ke li mauvais chevaliers me metoit sus, et bien i pert, k'il en a esté en camp hounis et a reconeute la trayson. » Lors achola madame Jehane monsegneur Robert son segnor, et le baisa en la bouce molt doucement. Cant mesire Robiers entendit ke elle fu elle ki si bien l'avoit siervi, si en ot molt grant joie ke nus poroit dire ne penser, et molt s'esmerviella en son quer comment elle se peut apenser de çou faire ki toumoit à si grant bonté: si l'en ama mius tous les jours de sa vie.

Ensi furent ensamble ces ij. boines personnes; et alerent sour lor tiere manoir. Li avoient grant et bielle, et menerent bon vie comme jouene gent ki molt s'entr'acolerent. Et ala mesire Robiers souvent as tournoiemens avecques son segnor, de cui mesire il estoit; et i fist molt de s'onneur, et i acquist grant pris et grant avoir, et fist tant k'il aquist plus de tiere ke il n'en avoit eue cant lor sires et lor dame furent mort, et eurent toute la tiere. Et fist tant par sa prisance

aut, ke par jour, ke en mains de .iiij. mois
 arriva au port d'Aighe-Morte. Il se parti
 du port et vint droit à Marseille, là ù il se-
 journa .viij. jours en l'ostel mesire Robiet
 (sic) et Jehan, ke on apielle ore l'Ostel
 François. Onkes mesire Robiers ne le cou-
 rut, car a çou ne pensoit mie. Au chief de
 .iiij. jours se parti de Marseille, entre lui et
 son eskuier; et esra tant par ses journées
 k'il vint en son pais, ù il fu receus a grant
 joie, comme cil ki estoit rices chevaliers de
 gente et de meuble, tant ke ses kapelains
 le mist à raison et li demanda se nus li avoit
 demandé l'ocoison de sa voie. Et il dist ke
 cil, en .iiij. lius : à Marseille et à Acre et en
 Jerusalem. « Et si me dist cil à cui je me
 consellai, ke je rendise la tiere à monse-
 gneur Robiert, se jou en ooie nouvelle, u
 sa fame u à ses oirs. » — « Ciertes, dist
 le kapelains, il vos loa boin conseil. » Ensi fu
 mesire Raous en son pais grant piece à re-
 pos et à aise. Mais à tant lait li contes à par-
 ler de lui, et retourne à monseigneur Robiert
 et à Jehan.

En ceste partie dist li contes ke cant me-
 sire Robiers et Jehans orent esté .vi. ans à
 Marseille, ke Jehans ot bien aquis le vallant
 le .vi. cens livres, et estoient jà entré en la
 .viij. isme anée, et gaegnoit Jehans ankes çou
 k'il voloit, et estoit si dous et si deboinaires
 k'il se fasoit amer à tous ses voisins; et
 avenc tout çou il estoit si très eureus comme
 trop, et maintenoit son segnour si noble-
 ment et si ricement ke c'estoit miervelles à
 veoir. Cant la fins des .viij. ans aprocha,
 Jehans mist monseigneur Robiert son se-
 gneur à raison, et li dist ensi : « Sire, nous
 nous esté grant pieche en cest pais; si
 nous tant conquesté ke nous avons priés de
 .viij. livres de meuble, ke en deniers, ke
 en vaselemente d'argent. » — « Ciertes, dist
 mesire Robiers, Jehan, il ne sont pas mien,
 nous sont (sic) vostre; car vous les
 vés gaegniés. » — « Sire, dist Jehans, sauve
 vostre grase, non sont, mès il sont vostre;
 car vous iestes mes drois sires, ne jamès,
 Dieu plaist, ne vos cangerai. » — « Je-
 han, gran mercis; je ne vous tieng mie à
 argent, mès à compagnon et à ami. » —
 « Sire, dist Jehans, je vous ai tenu tous jours

loial compaignie et ferai adiès. » — « Par
 foit! dist mesire Robiers, je ferai cank'il
 vous plara; mais d'aler en mon pais je n'en
 sai ke dire, car jou ai tant pierdu ke à envis
 sera restorés mes damages. » — « Sire, dist
 Jehans, onkes de çou ne vous esmaiés, ke
 cant vous venrés en vostre pais vous orés
 bonnes nouvelles, se Dieu plaist. Et n'aiés
 doute de riens, ke en tous les lius ù nous se-
 rons, se Dieu plaist, je gaingnerai asés
 pour moi et pour vous. » — « Ciertes, Jehan,
 dist mesire Robiers, je ferai çou k'il vous
 plaira, et irai là ù vous vosrés. » — « Sire,
 dist Jehans, et je venderai nostre harnois et
 aparelleraï nostre voie, si nous en irons de-
 dens .xv. jours. » — « Jehan, de par Dieu! »
 dist mesire Robiers. Jehans vendi tout son
 harnois, k'il avoit molt biel; si achata .iiij.
 chevaus, .j. palefroi à son segnour et .j. à
 lui et .j. cheval à faire soumier. Il prenent
 congé à lor voisins et as mius vallans de la
 ville, ki molt furent dolant de lor departe-
 ment.

Tant exploita mesire Robiers et Jehans
 ke dedens .iiij. semaines viadrent en lor
 pais; et fist savoir mesire Robiers à son se-
 gneur, cui fille il avoit eue, k'il venoit. Li
 sires en fu molt liés, car bien cuidoit ke sa
 fille fust avenc lui. Et si estoit-elle, mais çou
 estoit à guise d'esquier. Mesire Robiers fu
 bielement recheus de son segnour, cui fille
 il ot jadis espousée. Cant ses sires ne pot oir
 nouvelles de sa fille, si en fu molt dolans;
 et nekedent il fis[t] bielle fieste de monse-
 gneur Robiert, et manda ses chevaliers et
 ses voisins; et i vint mesire Raous, ki tenoit
 la tiere monseigneur Robiert à tort. Grans
 fu la joie le jour et lendemain, et tant ke
 mesire Robiers conta à Jehan l'ocoison de la
 fremaille et de çou k'il tenoit sa tiere à tort.
 « Sire, dist Jehans, si l'en apielés de traï-
 son, et je serai (sic) por vous la bataille. » —
 « Jehan, dist mesire Robiers, non ferés. »
 Ensi le laisierent juskes à lendemain, ke
 Jehans vint à monseigneur Robiert, et li dist
 ensi k'il parleroit au pere sa fame, et li dist
 ensi : « Sire, vous iestes sires à monseigneur
 Robiert apriés Dieu, et il espousa jadis vos-
 tre fille; et fu une fremaille faite de lui et de
 monseigneur Raous, k'il dist k'il le ferait

cous ançois k'il revenist de Saint-Jakeme : de
coi mesire Raous a fait fauseté entendant,
k'il n'ot onkes part de vostre bielle fille,
et il en a fait desloial traison : tout ensi le
sai-je près de prouver contre son cors. »
Lors saut avant mesire Robiers et dist :
« Jehan biaux amis, nus ne fera la bataille
se jou non, ne ne pendra escu a col. » Lors
tendi mesire Robiers son gage a son segnour.
Si fu mesire Raous molt dolans des gages;
mès desfendre l'en couvenoit, u soi clamer
recreant : si tendi avant son gage aukes
couardement. Ensi furent li gage doné, et
li jours de la bataille prononciés à quin-
saine sans nul contremant. Or orés jà mier-
velles de Jehan, k'il fist. Jehan, ki ot à non
madame Jehane, avoit en l'ostel son pere
une soie cousine giermaine, ki estoit bielle
pucielle et si avoit bien xxv. ans. Jehans vint
a li, descouvri la parté, et li conta tout
l'afaire de cief en cief, et se descouvri del
tout à li, et li pria molt ke elle celast cest
affaire juskes à tant k'il en seroit point et
l'eure ke elle le feroit cousnoistre à son
pere. Et sa cousine, ki bien le recounut,
li dis[t] ke elle le celeroit bien, ke jà par li ne
seroit descouverte. Lors fu à madame Je-
hane li canbre sa cousine aparellie; si se fist
madame Jehane en la quinsaine ke la bataille
devoit iestre, baignier et estever; si s'aïsa
del plus ke elle pot, comme celle ki bien
avoit de coi; et fist tallier à son point robes
.iiij. paire d'escarlate, de vair, de piers et
de dras de soie; si s'aïsa si k'elle revint en
sa grant biauté, et fu tant bielle et tant
avenans comme nulle dame plus. Cant vint
à cief des .xv. jours si fu mesire Robiers
molt dolans de Jehan son eskuier, ke il avoit
ensi pierdu k'il ne savoit ke il estoit deve-
nus; mais pour çou ne laissa-il mie k'il ne
s'aparellast de la bataille comme cil ki avoit
asés quer et hardement.

A lendemain ke li jours de la bataille fu
atierminés vindrent andui li chevalier ar-
mé. Et s'eslongierent li uns de l'autre, et si
s'entre-kuisent as fiers des glaves, et si s'en-
tre-ferirent de si grant air k'il s'entre-porte-
rent à tiere, lor chevaus sour lor cors. .j. poi
fu nav[r]és mesir Raous ou costé seniestre.
Mesire Robiers se leva tous premiers, et

vint grant pas à mesire Raoul, et le
grant cop sour son heaume, si k'il li abat
ciercle, et li enbara juskes en la coiffe
fier, et li trencha tout; mès la coife fu
fort acier, si ne le navra mie; nonpource
si le fist cancheler si k'il se prist à l'arçon
la sielle. Et se ce ne fust, il fust cheus à tie.
Et mesire Raous, ki fu bons chevalier
fiert monsegne[u]r Robiert si grant cop sou
son heaume ke tout l'estoune. Et li cos d
cent sour l'espaule, si li chopa les mal
del haubiere; mès point ne le navra.
mesire Robiers le fiert de tout son po
mais il li gieta l'esku encontre et il l'en ab
.j. quartier. Cant mesire Raous senti
grans cos si le redouta molt, et vosist bi
iestre outre-mer, par si k'il fust cuites de
bataille et par si ke mesire Robiers ren
ariere sa tiere ke il tenoit; et nonpource
met toute se forche et se pr[o]aiche, et rekie
monsegneur Robiert molt asprement, et
donne grans cos sour son esku, si k'il li fer
juskes en la boucle. Et mesire Robiers
refiert grant cop sour son heaume; mès
gieta l'esku encontre, et mesire Robiers
chopa par mi. Et descendi l'espée sour
col del cheval, et li trencha le col par m
et abati tout en .j. mont lai et le cheval
mès tos sali sus mesire Raous, comme o
ki en maint pesant estour ot esté. Et mes
Robiers descendi, ke onkes à cheval ne
vot rekesre puis k'il fu à pié.

Or sont li doi chevalier venu à l'eskie-
mie, et s'entre-depaïcent lor eskus et lor
heaumes et lor haubiers si k'il sont molt
enpirié, et s'entre-sacent le sanc de lor cor
as espées trençans. Et si il freisent au
grans cos comme il fasoient as premiers
tos eust li uns l'autre ocis; car il avoient
poi de lor eskus k'à painnes en poient
lor puits couvrir. Si n'i a nul d'aus ki tout
paour n'ait de mort u de honte avoir; non
pource la grant proaiche k'il ont en a
les semont de mener a cief la bataille. Mes
robiers (sic) prist l'espée à .ij. puits, et le
monsegneur Raoul de toute sa forche sou
son iaume, et li chopa par mi si ke l'
moitiés l'en chéi sour les espauls, et cho
la coife de fier, et li fist grant plaie en
tieste. Et fu mesire Raous si estounés d

cop k'il flati à la tiere d'un des genous, mes il sali aukes tos; si fu molt à mescief cant il vit ensi sa tieste nue, et ot grant paour de mort. Et vient à monseigneur Robiert, et le fiert de tout son pooir com il avoit d'esku; et li copa et descendi li cos sur le heaume, et li fendi bien .ij. doie. Et li espée ki descendi sour la coife de fier, ki molt fu bonne, si ke li espée brisa parmi. Cant mesire Raous vit l'espée brisie et sa tieste nue, si ot grant doutanche de mort; nekement il s'abasa à tiere, et prist une grant pierre à ij. mains, et le gieta apriès monseigneur Robiert de toute sa forche; mès il se destourna cant il vit la pierre venir, et keurt sus à monseigneur Raoul, ki comencha à fuir aval le camp. Et mesire Robiers li dist ke, s'il ne se claimme recreant, il l'ocira. Hadont li dist mesire Raous: « Aies merci de moi, gentius chevaliers, et creés chi m'espée autant comme g'en ai, et je te renc, et me ma-je del tout en ta main; si te pri ke tu aies pitié de moi, et prie ton seigneur et le mien k'il ait pitié de moi et ke tu et il me sauvés la vie, et je te reng et otroi ta terre et la moie; car je l'ai tenue contre droit et contre raison, et ke jou la bielle dame et la bonne disfamai à mort. » Quant li sires monseigneur Robiert oi çou, si dist k'il en avoit asés fait; si pria tant mesire Robiers son seigneur ke il li pardonna son mesfait, et tant en prièrent li autre chevalier k'il en fu cuites par si k'il droi outre mer à tous jours.

Ensi conquist mesire Robiers sa tiere et la tiere monseigneur Raoul à tous jours ausi; mes trop fu dolans et coureciés à son quer de la bonne dame et bielle k'il avoit ensi pierdue, k'il ne s'en pooit conforter. Et d'autre part il fu si dolans de Jehan son eskuier k'il avoit ensi pierdu, ke ce est miervelles. Et ses sires n'avoit pas mains de courrouc de sa bielle fille ke il avoit ensi pierdue ke d'en n'en savoit nulles nouvelles; mais dame Jehane, ki fu en la cambre sa cousine giermainne .xv. jours molt à aise, mais cant elle sot ke ses sires ot venkue la bataille, si fu molt à aise. Et elle ot fait faire .iiij. paire de reubes, si com il est devan dit, si viesti la plus rice: che fu celle de soie, ki fu ben-

dée de fin or arabiois. Si fu tant bielle de cors et de vis et tant avenans ke au monde on ne trovast plus bielle riens, si ke sa cousine giermainne s'esmervelloit toute de sa grant biauté. Et elle ot esté baignie et tifiée et aaisie de tous poins les .xv. jours, si estoit venue en si grant biaté com à merveille.

Molt fu madame Jehane bielle et bien seans en la reube de soie bendée d'or. Lors apiela sa cousine et li dist: « Ke te samble-il de moi? » — « Coi? dame, dist la cousine, vos iestes la plus bielle dame du monde. » — « Or te dirai dont, bielle cousine, ke tu feras: va, si di tout avant à mon pere ke il ne fache pas deul, mais soit liés et joians, et ke tu li aportes boines nouvelles de sa fille, ki est saine et baïe, et k'il viegne aveukes toi, et ke tu li moustesras. Si l'amainne ciens, et il me vesra, je croi, volentiers. » La pucelle li dist ke cel mesage li fera-elle bien. Elle en vint au pere madame Jehane, et li dist çou ke sa fille li ot dit. Cant li sires l'oi, si le tinnt à grant merveille; et ala apriès la pucelle, et trouva sa fille en sa cambre, si le reconnut tantost, et li mist ses bras au col, et plora sour li de joie et de pite, et ot si grant joie ke à painnes pooit-il parler à li; si li demanda ù elle avoit si longement esté. « Biaux peres, dist la dame, vous le sarés bien à tans. Mès, por Dieu! faites-moi venir madame ma mere, car g'ai molt grant talent de li veoir. » Li sires manda sa fame, et cant elle vint en la cambre ù sa fille estoit, et elle le vit et counut, si chey pasmée de joie, et ne pot parler de grant pieche; et cant elle revint de pasmissions, nus ne poroit croire la grant joie ke elle fist de sa fille. Si comme elle estoit en celle joie, li peres à la bielle dame ala kesre monseigneur Robiert, et li dist ensi: « Mesire Robiert, biau dus fuis, nouvelles vous sai dire molt joieuses aveukes vous. » — « Ciertes, dist mesire Robiers, de joie averoie-jou bien mestier; car nus, sans Dieu, ne poroit maître conseil à çou ke jou ense joie; car g'ai pierdu vo bielle fille, dont j'ai trop grand duel au quer; apries j'ai pierdu le varlet et l'eskuier ki onkes fust au monde ki plus de bien me fist: c'est Jehans li bons mes eskuers. » — « Mesires Robiert,

dist li sires, or ne vous esmaïés mie si; car des eskuiers vous troverés asés, mis de ma bielle fille vous sai-ge bien à dire boines nouvelles; car je l'ai veue maintenant, et si saciés ke c'est la plus bielle dame ki soit el monde. » Cant mesire Robiers oy çou, si tressaut tous de joie et dist à son segnor : « A, sire ! por Dieu ! menés-moi veoir se çou est voirs. » — « Volentiers, dist li sires : venés-vous-ent. » Li sires va devant et cil apriès, tant k'il sont venu en la canbre ù la mere faisoit enchore grant fieste de sa fille, et ploroient de joie li une sour l'autre. Cant elles virent lor drois segnors venir si se leverent; et si tos comme mesire Robiers councut sa fame, si li couru les bras tendus, si s'entr'acolerent et baisent menuement, et pleurent de joie et de pitié. Et furent ensi entr'acholé l'esrure de .x. arpens de tiere ansois ke on les peuust desasanbler. Li sires coumanda ke les tables fussent mises pour souper, si souperent et menerent gran goie.

Apriès souper, cant la fieste ot esté grans, s'alèrent coucier; si jut la nuit mesire Robiers avec madame Jehane sa fame, ki li fist molt grant joie, et il li ausi; et parlerent ensamble de molt de choses, et tant ke mesire Robiers li demanda ù elle avoit tant esté, et elle dist : « Sire, molt i aroit à conter : vous le saurés bien à tans; mais dites-moi coument vous l'avés puis fait ne ù vous avés esté si longement. » — « Dame, dist mesire Robiers, ce vous dirai-je bien. » Si li coumenche à conter tout çou ke elle savoit bien, et de Jehan son eskuier ki tant de bien li avoit fait, et li dist k'il estoit si coureciés de çou ke il l'avoit ensi pierdu k'il ne fineroit jamès d'esrer devant ke il l'aroit trouvé, et k'il mouveroit au matin. « Sire, dist la dame, ce seroit folie. Et ke sera-che dont ? me volés-vous dont laisier ? » — « Ciertes, dame, dist-il, faire le me couvient; car nus hon ne fist onkesautant pour autre comme il a fait pour moi. » — « Sire, dist la dame, se il a fait pour vous, il a fait que sages : il le devoit bien faire. » — « Dame, dist mesire Robiers, à çou ke vous me dites vous le counistés. » — « Ciertes, dist la dame, je le doi bien counoistre; car il ne fist piechà chose ke je ne

sense bien. » — « Dame, dist mesire (sic) Robiers, vous me faites toute esmiervellier de teus parolles. » — « Sire, dist la dame, homkes ne vous esmiervelliés. Se je vous disoie une parolle pour voir et à ciertes, dont ne m'en crerés-vous bien ? » — « Dame, dist-il, oïl voir. » — « Or me créés dont de cesti, fait-elle; car bien saciés vraiment ke je sui icil Jehans ke vous volés aler kesre, et si vous dirai coument. Can je seuc ke vous en fustes alés pour le gran deul ke vous aviés de çou ke vous cuidiés ke je me fuse mesfaite et pour vostre tiere ke vous cuidiés avoir isi pierdue à tous jours, cant jou oï conter l'ocoison de la fremalle et le traïson ke mesire Raous avoit faite, si fui tant courecie comme nulle fenme plus. Tantos je fisc rouegnier mes cheviaus, et pris deniers en mes cofres entour .x. livres de tournois, et m'atournay com eskuiers, et vos suï juskes à Paris, et vos trouvai à la tonbe Ysoré, et là m'accompagnai-ge à vous, et nous alannes ensamble juskes à Marsaille, et fumes .vij. ans ensamble, ù je vos siervi à mon pooir comme mon droit segnor; si le tieng à bien emploïé tout le sierviche ke g'i ai fait. Et saciés pour voir ke je suis inocense et giuste de tout çou ke li mauvais chevaliers me metoit sus; et bien i pert, k'il en a esté en camp hounis et a recouneut la trayson. » Lors achola madame Jehane monseigneur Robiert son segnour, et le baisa en la bouce molt doucement. Cant mesire Robiers entendit ke ce fu elle ki si bien l'avoit siervi, si en ot si grant joie ke nus poroit dire ne penser, et molt s'esmerveilla en son quer coument elle se peut apenser de çou faire ki tournoit à si grant bonté : si l'en ama mius tous les jours de sa vie.

Ensi furent ensamble ces ij. boines persounes; et alèrent sour lor tiere manoir, k'il avoient grant et bielle, et menerent bonne vie comme jouene gent ki molt s'entr'amerent. Et ala mesire Robiers souvent as tournoiemens aveukes son segnor, de cui mesire il estoit; et i fist molt de s'ouneur, et i conquist grant pris et grant avoir, et fist tant k'il aquist plus de tiere ke il n'en avoit. Et cant lor sires et lor dame furent mort, si oreut toute la tiere. Et fist tant par sa proaiche

Si que lors du messagier
 Pourrons certainement savoir
 Qu'il ara fait tout son devoir,
 Que tantost sanz terme n'espace
 Sur Espagne la guerre on face,
 Et prengne l'on chastiaux et villes
 Et n'espergne l'en filz ne filles,
 Bestes ne biens.

L'EMPERIERE.

Certes, on n'espergnera riens.
 Le feu partout bouter feray
 Où rebellion trouveray.

Mouvons maishuy.

LE MESSAGIER L'EMPERIERE.

Comme messagier que je sui,
 Roy d'Espagne, vous vien retraire
 De par l'emperiere Lothaire
 Que assaillir venra vostre terre
 Et vous mouvera si grant guerre
 Qu'il vous toldra vie de corps,
 Ou de ce país fuirez hors.
 Dès, ci vous dy pour li sanz faille,
 Vostre povoir ne prise maille,
 Nom pas la fueille d'une ronce :
 De par lui ceci vous denonce
 Et vous deffie.

ROY ALPHONS.

Il ne m'ara pas, quoy qu'il die,
 Si ligierement come il pense ;
 Car je metteray diligence
 En moy garder.

MESSAGIER L'EMPERIERE.

Ne vous est mestier de tarder.
 Certes, mal l'avez courroucié ;
 De moy vous est pour li nuncié
 Hardiement.

PREMIER CHEVALIER ALFONS.

Dya ! que tu parles haultement,
 Et si es en nostre dangier !
 Se tu ne fusses messagier,
 Point fusses d'un tel esperon
 Qu'il ne te faulst chapperon
 Jamais avoir.

ALFONS.

Com messagier fait son devoir ;
 Gardez que vous ne l'atouchiez.
 — Mon ami, bien vueil que sachiez
 Quant l'emperiere m'assauldra,
 Le país si me deffendra
 Bien, se Dieu plaist.

rons savoir certainement du messenger qu'il
 a rempli tout son devoir, l'on fasse tout de
 suite la guerre à l'Espagne sans délai ni re-
 tard, que l'on y prenne les châteaux et les
 villes, et que l'on n'épargne ni fils ni filles,
 ni bêtes ni biens.

L'EMPEREUR.

Certes, on n'épargnera rien. Je serai met-
 tre le feu partout où je trouverai de la ré-
 sistance. Partons dès aujourd'hui !

LE MESSAGER DE L'EMPEREUR.

Roi d'Espagne, en ma qualité de messa-
 ger, je viens vous annoncer de par l'empe-
 reur Lothaire qu'il viendra assaillir votre
 pays et qu'il vous fera une guerre telle qu'il
 vous ôtera la vie, si vous ne suyez hors de
 cette contrée. Dès ce moment, je vous le
 dis positivement pour lui, il ne fait pas
 plus de cas de votre pouvoir que d'une
 maille, ou que d'une feuille de ronce : je
 vous notifie ceci de sa part et vous défie.

LE ROI ALPHONSE.

Quoi qu'il en dise, il ne m'aura pas aussi
 facilement qu'il le pense ; car je mettrai di-
 ligence à me garder.

LE MESSAGER DE L'EMPEREUR.

Il ne faut pas que vous tardiez. Certes,
 vous avez eu tort de le courroucer ; je vous
 l'annonce hardiment de sa part.

LE PREMIER CHEVALIER D'ALPHONSE.

Eh ! que tu as le verbe haut, et cepen-
 dant tu es en notre pouvoir ! Si tu n'étais
 pas messager, tu serais piqué d'un éperon
 tel qu'il ne te faudrait jamais avoir de cha-
 peron.

ALPHONSE.

Il fait son devoir de messenger : gardez-
 vous de le toucher. — Mon ami, je désire
 que vous sachiez que, quand l'empereur
 m'attaquera, le país me défendra bien, s'il
 plait à Dieu.

seignours. » — « Dame, dist li chevaliers, tout çou ke vous m'avés dit li dirai-ge bien; mais je douc k'il ne le tiegne à orguel. » — « Sire chevaliers, dist li dame, il i notera çou k'il li plaira; mais en chose ke je vous aie dite il n'a se courtoisie non et raison. » — « Dame, dist li chevaliers, de par Dieu ce soit! je m'en vois à vostre congiet à monseigneur le roi, et li dirai çou ke vous m'avés dit; et se vous li volés plus mander, si le me dites. » — « Oïl, dist la dame: dites-li ke jo li manc salus et ke je li sai molt bon gré de l'ounour ke il m'a mandé. »

Li chevaliers se parti à tant de la dame, et vint au quart jour au roi Flore d'Ausai, et le trouva en sa canbre, là ù il parloit à son privé consel. Li chevaliers salua le roi; et il li rendi son salu, et le fist séir dalès li, et li demanda nouvelles de la bielle dame. Et il li conta tout çou k'elle li mandoit, ke elle ne venroit point à li, car elle n'estoit point soudoiere pour aler à la rekeste de lui; car li seignour sont tenut à rekerre les dames: che li mandoit-elle, et se li mandoit salus et ke elle li savoit bon gré del hounour k'elle li rekairoit. Cant li rois Flores entendi ces parolles, si coumencha à penser; et ne dist mot devant grant pieche. « Sire, dist uns chevaliers ki estoit ses mestres conselliers, à coi pensés-vous tant? Ciertes, toutes teus parolles doit bien dire boine dame et sage; et si m'aït Dieus, elle est et sages et vallans: si vos lo en bonne foi ke vous regardés .j. jour ke vos porés ieste; à li mandés salus, et ke vos serés à tel jour à li pour faire hounour et pour prendre à fenme. » — « Ciertes, dist li rois Flores, je li manderai ke je serai à li el mois de Paskes, et ke elle s'aparaut pour recevoir tel homme com je sui. » Lors dist li rois Flores au chevalier ki ot esté à la dame, k'il meust dedens

tiere jour à aler dire ces nouvelles à la dame.

Au tiere jour mut li chevaliers, et esra tant k'il vint à la dame, et li dist ke li rois li mandoit k'il seroit à li el mois de Paskes. Et elle respondi ke che fust de par Dieu, et ke elle en parleroît à ses amis, et ke elle seroit aparelie pour faire se volenté si comme li hounours de bonne dame le rekiert. Apriès ces parolless'en parti li chevaliers, et en vint à son seignor le roi Flore, et li conta la response de la bielle dame si comme vous l'avés oi. Si atira li rois Flores d'Ausai son oïre et s'esmut à tout grant gent pour aler ou pais à la bielle dame. Cant il fu là venus, si le prist et espousa. Et i ot grant joie et grant fieste. Si l'enmena en son pais, ù on fist molt gran joie de li. Si l'ama molt li rois Flores pour sa grant biauté et pour le grant sens et le grant valour ki en li estoit. Et dedens l'anée k'il l'ot prise elle fu grose, et porta fruit en son ventre tant ke drois fu; et delivra d'une fille avant et d'un fil apriès, ki ot à non Florens, et la fille ot à non Florie. Et fu cil enfès Florens molt biaux. Et cant il fu chevaliers, si fu li mindres ke on seüst as armes à son tans, si k'il fu esleus à iestre empereres de Coustantinoble. Et fu molt preudom, et fist molt d'essart et de dolour as Sarasins. Et la fille fu puis roine de la tiere son pere, et le prist à fenme li füs au roi de Hongrie; et fu dame de .ij. roiaumes. Celle grant hounour otria Dieus à la bielle dame pour bonté et pour sa loiauté. Gran tans fu li rois Flores avec celle bielle dame; et cant il plot à Dieu ke sa fins vint, si ot si bielle counisanche ke Dieus en ot une bielle ame. Apriès çou la dame ne vescuï ke demi-an, si trespasa dou siecle comme boine et loiaus, et eut bielle fin et bonne recounisanche. Ichi finist li contes dou roi Flore et de la bielle Jehane.

EXPLICIT.

F. M.

Le Marquis, ne Martin Drouart,
Ne sire Pierre le Monart,
Ou sire Guymar dit le Viautre,
Y treuves, ou bourgeois quelque autre,
Di-leur que sanz ailleurs aler
Tantost viengnent à moy parler
Et que j'ay haste.

LOTART, sergent d'armes.

Je ne mengeray pain ne paste
Si les vous aray fait venir.
Sanz moy plus ci endroit tenir,
Mon chier seigneur, je les vois querre.
— Je tieng bien employée m'erre
Et si ay-je, si com moy semble,
Seigneurs, quant cy vos truis ensemble
Si bien à point.

PREMIER BOURGEOIS.

Pour quoy, Lotart (n'en mentez point),
Le dites-vous?

SERGEANT D'ARMES.

Monseigneur si vous mande à touz
Que tantost, sanz ailleurs aler,
Vous en venez à li parler;
Et se plus d'autres en trouvasse,
Avecques vous les enmenasse.
Sà! alons-m'ent.

ij^e BOURGEOIS.

Giray de cuer et liement,
Quant est de moy.

iii^e BOURGEOIS.

Aussi feray-je, par ma foy!
Puisqu'il en est si volentis,
J'en suis aussi tout talentis.
— Alons, Lotart.

iiii^e BOURGEOIS.

Alons! je vueil faire le quart
Puisqu'il nous mande.

PREMIER BOURGEOIS.

S'il nous fait aucune demande,
Prenons avis.

LOTART, sergent d'armes.

Mon chier seigneur, sanz plus devis,
Vez ci de voz bourgeois partie
Qui touz sont venuz à atie
A vostre mant.

ALFONS.

Ne savez pour quoy vous demant,
Seigneurs; mais je le vous diray:
Ma fille en garde vous lairay;
Car il me faut, à brief parler,

Monart, ou sire Guymar dit le Viautre, ou
quelque autre bourgeois, dis-leur que, sans
aller ailleurs, ils viennent sur-le-champ me
parler, et que je suis pressé.

LOTART, sergent d'armes.

Je ne mangerai ni pain ni pâte que je ne
vous les aie fait venir. Sans me tenir davan-
tage ici, mon cher seigneur, je vais les cher-
cher. — Je tiens ma course pour bien em-
ployée, et il me semble qu'il en est ainsi,
seigneurs, puisque je vous trouve ensemble
si à propos.

PREMIER BOURGEOIS.

Lotart, pourquoi dites-vous cela? ne men-
tez point.

LE SERGEANT D'ARMES.

Monseigneur vous mande à tous que,
sans aller ailleurs, vous veniez tout de suite
lui parler. Et (il a ajouté) que, si j'en trou-
vais d'autres de plus, j'eusse à les emme-
ner avec vous. Eh bien! allons-nous-en.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

Quant à moi, j'irai de bon cœur et joyeu-
sement.

LE TROISIÈME BOURGEOIS.

Par ma foi! je ferai de même. Puisqu'il y
est si décidé, j'en ai pareillement le désir.
— Allons, Lotart.

LE QUATRIÈME BOURGEOIS.

Alons! je veux faire le quatrième, puis-
qu'il nous mande.

LE PREMIER BOURGEOIS.

S'il nous fait quelque demande, concer-
tons-nous.

LOTART, sergent d'armes.

Mon cher seigneur, sanz plus de discours,
voici une partie de vos bourgeois qui tous
sont venus en hâte à votre commande-
ment.

ALPHONSE.

Seigneurs, vous ne savez pourquoi je vous
appelle; mais je vous le dirai: Je vous
laisserai ma fille en garde; car il me faut, en
peu de mots, aller vers mon frère à Gre-

A mon frere en Grenade aler
 Ly requerre aide et secours;
 Car sur moy veult venir à cours
 De guerre l'empereur Lothaire,
 Et m'a l'en jà, ne le puis taire,
 Fait de par lui la deffaille:
 Si vous pri touz, coment qu'il aille,
 De la ville songneusement
 Garder et especiaument
 Ma fille aussi.

ij^e BOURGOIS.

Sire, n'en soiez en soucy:
 Vostre fille bien garderons,
 Et la ville deffenderons
 Contre tout homme.

iiij^e BOURGOIS.

Nous en ferons quanque preudome
 En doivent faire.

iiiij^e BOURGOIS.

Sire, pour Dieu le debonnaire!
 Au moins, puisque vous nous laissez,
 De retournez (sic) ici pensez
 Brief, s'il peut estre.

ALFONS.

Au plus tost que me pourray mettre
 Au retour, mes amis, sanz faille
 Je revenray, comment qu'il aille,
 Cy en ce lieu.

ij^e CHEVALIER ALPHONSE.

Alons-m'en à la garde Dieu,
 Sire, sans plus ci séjourner,
 Si que brief puissions retourner
 Garniz de gens.

ALFONS.

Mes amis, soiez diligens
 De vous garder et de bien faire,
 Si vient qui vous vueille meffaire.
 Je ne vous say ore plus dire;
 Je vous commans à Nostre-Sire:
 A Dieu trestouz.

LA FILLE.

Mon chier pere et mon seigneur doux,
 A Dieu, qui vous vueille conduire,
 Si que ne soit qui vous puist nuire
 Ne aucun mal faire!

PREMIER BOURGOIS.

Seigneurs, il fault qu'en nostre affaire
 Mettons diligence, à briefs mox.
 Bon fort avons ci; par mon loz,

nade lui demander aide et secours, car
 l'empereur Lothaire veut venir sur moi
 armes, et, je ne puis le taire, l'on m'a dé-
 défié de sa part: je vous prie donc tout
 quoi qu'il arrive, de garder soigneusement
 la ville et ma fille aussi, spécialement.

LE DEUXIÈME BOURGOIS.

Sire, ne soyez pas inquiet à ce sujet:
 nous garderons bien votre fille, et nous dé-
 fendrons la ville contre tout homme.

LE TROISIÈME BOURGOIS.

Nous agirons comme prud'hommes doi-
 vent agir.

LE QUATRIÈME BOURGOIS.

Sire, pour (l'amour de) Dieu le débon-
 naire! puisque vous nous laissez, au moins
 pensez à revenir ici promptement, si c'est
 possible.

ALPHONSE.

Le plus tôt que je pourrai me mettre en
 route, mes amis, sans faute je reviendrai
 ici même, quoi qu'il arrive.

LE DEUXIÈME CHEVALIER D'ALPHONSE.

Sire, allons-nous-en à la garde de Dieu,
 sans plus séjourner ici, en sorte que nous
 puissions revenir bientôt en force.

ALPHONSE.

Mes amis, soyez diligens à vous garder et
 à bien vous défendre, s'il vient quelqu'un
 qui veuille vous attaquer. Je n'ai maintenant
 plus rien à vous dire, (sinon que) je vous
 recommande à Notre-Seigneur: vous tous,
 adieu.

LA FILLE.

Mon cher père et mon doux seigneur,
 (je vous recommande) à Dieu qu'il veuille
 vous conduire, en sorte qu'il n'y ait personne
 qui puisse vous nuire ou vous faire quelque
 mal!

LE PREMIER BOURGOIS.

Seigneurs, en peu de mots, il nous faut met-
 tre de la diligence dans notre affaire. Nous
 avons ici un bon fort; si l'on m'en croit, nous

Si que lors du messagier
 Pourrons certainement savoir
 Qu'il ara fait tout son devoir,
 Que tantost sanz terme n'espace
 Sur Espagne la guerre on face,
 Et preugne l'on chastiaux et villes
 Et n'espergne l'en filz ne filles,
 Bestes ne biens.

L'EMPERIERE.

Certes, on n'espergnera riens.
 Le feu partout bouter feray
 Où rebellion trouveray.
 Mouvons maishuy.

LE MESSAGIER L'EMPERIERE.

Comme messagier que je sui,
 Roy d'Espagne, vous vien retraire
 De par l'emperiere Lothaire
 Que assaillir ventra vostre terre
 Et vous mouvera si grant guerre
 Qu'il vous toldra vie de corps,
 Ou de ce pais suirez hors.
 Dès, ci vous dy pour li sanz faille,
 Vostre pover ne prise maille,
 Nom pas la feuille d'une ronce :
 De par lui ceci vous denonce
 Et vous deffie.

ROY ALPHONS.

Il ne m'ara pas, quoy qu'il die,
 Si ligierement come il pense ;
 Car je metteray diligence
 En moy garder.

MESSAGIER L'EMPERIERE.

Ne vous est mestier de tarder.
 Certes, mal l'avez courroucié ;
 De moy vous est pour li nuncié
 Hardiement.

PREMIER CHEVALIER ALFONS.

Dya! que tu parles haultement,
 Et si es en nostre dangier !
 Se tu ne fusses messagier,
 Point fusses d'un tel esperon
 Qu'il ne te faulsist chapperon
 Jamais avoir.

ALFONS.

Com messagier fait son devoir ;
 Gardez que vous ne l'atouchiez.
 — Mon ami, bien vueil que sachiez
 Quant l'emperiere m'assauldra,
 Le pais si me deffendra
 Bien, se Dieu plaist.

rons savoir certainement du messenger qu'il
 a rempli tout son devoir, l'on fasse tout de
 suite la guerre à l'Espagne sans délai ni re-
 tard, que l'on y preenne les châteaux et les
 villes, et que l'on n'épargne ni fils ni filles,
 ni bêtes ni biens.

L'EMPEREUR.

Certes, on n'épargnera rien. Je ferai met-
 tre le feu partout où je trouverai de la ré-
 sistance. Partons dès aujourd'hui !

LE MESSAGER DE L'EMPEREUR.

Roi d'Espagne, en ma qualité de messa-
 ger, je viens vous annoncer de par l'empe-
 reur Lothaire qu'il viendra assaillir votre
 pays et qu'il vous fera une guerre telle qu'il
 vous ôtera la vie, si vous ne fuyez hors de
 cette contrée. Dès ce moment, je vous le
 dis positivement pour lui, il ne fait pas
 plus de cas de votre pouvoir que d'une
 maille, ou que d'une feuille de ronce : je
 vous notifie ceci de sa part et vous défie.

LE ROI ALPHONSE.

Quoi qu'il en dise, il ne m'aura pas aussi
 facilement qu'il le pense ; car je mettrai di-
 ligence à me garder.

LE MESSAGER DE L'EMPEREUR.

Il ne faut pas que vous tardiez. Certes,
 vous avez eu tort de le courroucer ; je vous
 l'annonce hardiment de sa part.

LE PREMIER CHEVALIER D'ALPHONSE.

Eh ! que tu as le verbe haut, et cepen-
 dant tu es en notre pouvoir ! Si tu n'étais
 pas messenger, tu serais piqué d'un éperon
 tel qu'il ne te faudrait jamais avoir de cha-
 peron.

ALPHONSE.

Il fait son devoir de messenger : gardez-
 vous de le toucher. — Mon ami, je désire
 que vous sachiez que, quand l'empereur
 m'attaquera, le pays me défendra bien, s'il
 plaît à Dieu.

LE MESSAGIER L'EMPERIERE.

Plus ne vous en tenray de plait,
Puisque dit vous ay mon message.
Or parra com vous serez sage.
Je m'en revoys.

ALFONS.

Seigneurs, Lothaire à tel congnois
Qu'il venra ci, je n'en doubt point,
Puisque la chose est à ce point
C'on m'a de par li deffié.
Je m'ay touz jours en vous fié :
Si vous pri que ne me failliez,
Maintenant ; mais me conseiliez
Que je feray.

ij^e CHEVALIER ALFONS.

Quant est de moy, je vous diray,
Sire, l'empereur est si fors
Que s'il vient à tout son effors,
Certes, ce pais gastera
Et toutes voz gens destruira.
Oultre, s'il avient qu'il vous prengne
(Jà Diex ne sueffre qu'il aviengne!),
Vous estes mort.

PREMIER CHEVALIER ALFONS.

Voir, je sui bien de vostre accord ;
Et, pour ce, une chose vueil dire
Qui seroit bonne à faire, sire :
De gens d'armes petit avez,
Et quant doit venir ne savez.
Si vous diray que nous ferons :
Nous trois, en Grenade en irons
Prier vostre frere le cours
Qu'il vous fasse aide et secours ;
Mais une chose avant ferez :
Une partie manderez
De voz bourgeois de ceste ville,
A qui vous lairez vostre fille
A garder (il y sont tenuz)
Tant que vous soiez revenuz,
En leur disant sur toutes choses
Qu'il tiengnent bien leurs portes closes
Et que nul n'y viengne ne voit
Que l'en ne sache qui il soit
Et qu'il vient querre.

ALFONS.

Et je le vous feray bonne erre.
— Lothart, va-t'en appertement
En l'ostel où leur parlement
Font les bourgeois de ceste ville.
Servant de Bisquarrel, ne Gille

LE MESSAGIER DE L'EMPEREUR.

Je ne vous en dirai pas plus long, puis-
que mon message est rempli. Nous verrons
maintenant si vous serez sage. Je m'en re-
tourne.

ALPHONSE.

Seigneurs, Lothaire, tel que je le con-
nois, viendra ici, je n'en doute pas, puisque
la chose en est arrivée au point qu'on m'a
défié de sa part. Je me suis toujours fié en
vous : je vous prie donc de ne pas m'aban-
donner, maintenant ; mais conseillez-moi ce
que je dois faire.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Quant à moi, sire, je vous dirai que l'em-
pereur est si puissant que, s'il vient avec
toutes ses forces, il ravagera certainement ce
pays et détruira tout votre monde. En ou-
tre, s'il advient qu'il vous prenne (ce qu'à
Dieu ne plaise!), vous êtes mort.

LE PREMIER CHEVALIER D'ALPHONSE.

En vérité, je suis bien de votre avis ;
c'est pourquoi, je veux dire une chose qui
serait bonne à faire, sire : vous avez peu de
gens d'armes, et vous ne savez pas quand
ils doivent venir. Je vous dirai ce que nous
ferons : nous trois, nous nous en irons à
Grenade prier tout de suite votre frère qu'il
vous donne aide et secours ; mais auparavant
vous ferez une chose : vous manderez une
partie de vos bourgeois de cette ville, et
vous leur laisserez votre fille en garde (il
est de leur devoir de le faire) jusqu'à ce que
vous soyez revenu, en leur disant que par-
dessus tout ils tiennent bien leurs portes
closes, et que nul n'aille ni ne vienne sans
que l'on sache qui il est et ce qu'il vient cher-
cher.

ALPHONSE.

Je le ferai tout de suite. — Lotart, va-t'en
vite à la maison où les bourgeois de cette
ville tiennent leur assemblée. Si tu y tron-
ves Servant de Bisquarrel, ou Gilles le Mar-
quis, ou Martin Drouart, ou sire Pierre le

L'EMPERIERE.

messagier, di, viens-tu
u roy d'Espagne?

MESSAGIER L'EMPERIERE.

il, se Dieu me doint gaaigner
de par vous défié,
y ay bien affié
ez guerre à li, à un mot;
ne respondy tantost
ne scet pas que vous ferez,
ne si tost pas ne l'arez
ne vous pensez.

L'EMPERIERE.

oit-il de gent assez?
r le me dy.

E MESSAGIER L'EMPERIERE.

quant je parlay à li,
erité, savoir devez
oit que ses gens privez
e jonne damoiselle
fillé est, qui est moult bele;
ville, sire, où estoit
it seul homme armé n'avoit,
piez-en seurs.

* CHEVALIER L'EMPERIERE.

ville estoit-il?

E MESSAGIER L'EMPERIERE.

A Burs,

t une bonne cité;
c'est pas moult, en verité,
e gent peuplée.

* CHEVALIER L'EMPERIERE.

hier seigneur, s'il vous agréé,
faire devant ironz
ensemble, et leur requerrons
u'il la vous rendent.

L'EMPERIERE.

bien qu'à ce pas ne tendent;
nmoins vous avez bien dit.
y tost, sanz contredit,
restout ensemble.

PREMIER CHEVALIER.

non à faire, ce me semble;
m plus tost sur eulx serons,
s grant avantage arons
nous combatre.

OSTES.

faisons bien, sanz debatre.
e nous voions ici Burs,
ns-les savoir se aux murs

L'EMPEREUR.

Eh bien! messager, dis, viens-tu de vers
le roi d'Espagne?

LE MESSAGEUR DE L'EMPEREUR.

Oui, sire, Dieu me récompense! Je l'ai
défié de votre part, et, en un mot, je lui ai
bien notifié que vous étiez en guerre avec
lui; et il me répondit sur-le-champ qu'il ne
savait pas ce que vous feriez, mais que vous
ne l'auriez pas si tôt que vous le pensiez.

L'EMPEREUR.

Et avait-il beaucoup de monde? dis-le-
moi?

LE MESSAGEUR DE L'EMPEREUR.

Sire, quand je lui parlai, sachez, en vé-
rité, qu'il n'avait que les gens attachés à
sa personne et une jeune demoiselle fort
belle, qui est sa fille; et en la ville où il
était, sire, il n'y avait pas un seul homme
armé, soyez-en sûr.

LE DEUXIÈME CHEVALIER DE L'EMPEREUR.

Dans quelle ville était-il?

LE MESSAGEUR DE L'EMPEREUR.

A Burgos, qui est une bonne cité; mais,
en verité, elle n'est pas très-peuplée.

LE DEUXIÈME CHEVALIER DE L'EMPEREUR.

Mon cher seigneur, si cela vous agréé,
nous ironz l'assiéger tous ensemble, et nous
les sommerons de vous la rendre.

L'EMPEREUR.

Je sais bien que ce n'est pas ce qu'ils en-
tendent (faire); et néanmoins vous avez bien
dit. Allons-y promptement, sans réplique,
tous ensemble.

LE PREMIER CHEVALIER.

C'est bon à faire, ce me semble; car plus
tôt nous serons sur eux, plus grand avan-
tage nous aurons à combattre.

OSTON.

Maintenant, sans plus de paroles, condui-
sons-nous bravement. Puisque nous voyons
ici Burgos, appelons pour savoir si quelqu'un

A mon frere en Grenade aler
 Ly requerre aide et secours ;
 Car sur moy veult venir à cours
 De guerre l'empereur Lothaire,
 Et m'a l'en jà, ne le puis taire,
 Fait de par lui la deffaille :
 Si vous pri touz, coment qu'il aille,
 De la ville songneusement
 Garder et especiaument
 Ma fille aussi.

ij^e BOURGOIS.

Sire, n'en soiez en soucy :
 Vostre fille bien garderons,
 Et la ville deffenderons
 Contre tout homme.

ijj^e BOURGOIS.

Nous en ferons quanque preudome
 En doivent faire.

iiij^e BOURGOIS.

Sire, pour Dieu le debonnaire !
 Au moins, puisque vous nous laissez,
 De retournez (*sic*) ici pensez
 Brief, s'il peut estre.

ALFONS.

Au plus tost que me pourray mettre
 Au retour, mes amis, sanz faille
 Je revenray, comment qu'il aille,
 Cy en ce lieu.

ij^e CHEVALIER ALPHONSE.

Alons-m'en à la garde Dieu,
 Sire, sans plus ci sejourner,
 Si que brief puissions retourner
 Garniz de gens.

ALFONS.

Mes amis, soiez diligens
 De vous garder et de bien faire,
 Si vient qui vous vueille meffaire.
 Je ne vous say ore plus dire ;
 Je vous commans à Nostre-Sire :
 A Dieu trestouz.

LA FILLE.

Mon chier pere et mon seigneur doulx,
 A Dieu, qui vous vueille conduire,
 Si que ne soit qui vous puist nuire
 Ne aucun mal faire !

PREMIER BOURGOIS.

Seigneurs, il fault qu'en nostre affaire
 Mettons diligence, à briefs moz.
 Bon fort avons ci ; par mon loz,

nade lui demander aide et secours ; car
 l'empereur Lothaire veut venir sur moi en
 armes, et, je ne puis le taire, l'on m'a déjà
 défié de sa part : je vous prie donc tous,
 quoi qu'il arrive, de garder soigneusement
 la ville et ma fille aussi, spécialement.

LE DEUXIÈME BOURGOIS.

Sire, ne soyez pas inquiet à ce sujet :
 nous garderons bien votre fille, et nous dé-
 fendrons la ville contre tout homme.

LE TROISIÈME BOURGOIS.

Nous agirons comme prud'hommes doi-
 vent agir.

LE QUATRIÈME BOURGOIS.

Sire, pour (l'amour de) Dieu le débon-
 naire ! puisque vous nous laissez, au moins
 pensez à revenir ici promptement, si c'est
 possible.

ALPHONSE.

Le plus tôt que je pourrai me mettre en
 route, mes amis, sans faute je reviendrai
 ici même, quoi qu'il arrive.

LE DEUXIÈME CHEVALIER D'ALPHONSE.

Sire, allons-nous-en à la garde de Dieu,
 sans plus séjourner ici, en sorte que nous
 puissions revenir bientôt en force.

ALPHONSE.

Mes amis, soyez diligens à vous garder et
 à bien vous défendre, s'il vient quelqu'un
 qui veuille vous attaquer. Je n'ai maintenant
 plus rien à vous dire, (sinon que) je vous
 recommande à Notre-Seigneur : vous tous,
 adieu.

LA FILLE.

Mon cher père et mon doux seigneur,
 (je vous recommande) à Dieu qu'il veuille
 vous conduire, en sorte qu'il n'y ait personne
 qui puisse vous nuire ou vous faire quelque
 mal !

LE PREMIER BOURGOIS.

Seigneurs, en peu de mots, il nous faut met-
 tre de la diligence dans notre affaire. Nous
 avons ici un bon fort ; si l'on m'en croit, nous

Trestouz ensemble y demourrons,
Ma dame, et vous y garderons
Des ennemis.

LA FILLE.

Puisqu'en vostre garde m'a mis,
Biaux seigneurs, mon pere le roy,
Je vueil faire sanz nul desroy
Quanke direz.

ij^e BOURGOIS.

Chiere dame, devant irez,
Et nous après vous suiverons;
Et le fort très bien fermerons
Quant serons ens.

LA FILLE.

Mes chiers amis, je m'i assens.
Je vois devant; or me suivez.
Ne vueil pas que vous estrivez
Pour moy de rien.

iiij^e BOURGOIS.

Chiere dame, vous dites bien.
— Or, avant! puisque dedans sommes,
Tonz ensemble, femmes et hommes,
Fermons ce fort.

iiiij^e BOURGOIS.

Vous dites bien, j'en sui d'accort.
C'est fait; je ne craing maishuit homme
Qui nous face assault une pomme
Non une noiz.

ROY DE GRENADE.

Seigneurs, la voi (bien le congnois)
Le roy d'Espagne, Alfons mon frere.
Faire li vouray bonne chiere,
Puisque je le voy ci venir.
— Frere, bien puissiez-vous venir!
Quel vent vous maine?

ALFONS.

Frere, ce que j'ay le demaine
D'Espagne et la terre perdu:
Dont j'ay le cuer trop esperdu,
Se ne le m'aidiez à rescourre:
Si vous pri vueillez me secourre
A ce besoing.

ROY DE GRENADE.

Biau frere, de ce n'avez soing;
Mais à moy dire ne tardez
Comment c'est que vous le perdez,
Je vous en pri.

ALFONS.

Je le vous diray sanz detri,
Frere: l'emperiere de Romme

y demeurerons tous ensemble, madame, et
vous y garderons des ennemis.

LA FILLE.

Beaux seigneurs, puisque le roi mon père
m'a mis en votre garde, je veux faire sans
réserva tout ce que vous direz.

LE DEUXIÈME BOURGOIS.

Chère dame, vous irez devant, et nous
vous suivrons; et quand nous serons dans
le fort, nous le fortifierons bien.

LA FILLE.

J'y consens, mes chers amis. Je vais de-
vant; maintenant suivez-moi. Je ne veux pas
que pour moi vous ayez la moindre dispute.

LE TROISIÈME BOURGOIS.

Chère dame, vous parlez bien. — Allons,
en avant! puisque nous sommes dans ce fort,
femmes et hommes, tous ensemble forti-
fions-le.

LE QUATRIÈME BOURGOIS.

Vous parlez bien, je suis de cet avis. C'est
fait; désormais, je ne crains pas plus qu'on
nous attaque que je ne craindrais une pomme
ou une noix.

LE ROI DE GRENADE.

Seigneurs, je vois là-bas le roi d'Espa-
gne, Alphonse mon frère; je le connais bien.
Je veux lui faire fête, puisque je le vois ve-
nir ici. — Frère, soyez le bien venu! Quel
vent vous mène?

ALPHONSE.

Frère, j'ai perdu le gouvernement et le
territoire de l'Espagne: ce dont j'ai le cœur
tout-à-fait désespéré, si vous ne m'aidez à
les recouvrer: veuillez donc, je vous prie,
me secourir dans cette nécessité.

LE ROI DE GRENADE.

Mon frère, n'avez à ce sujet aucune in-
quiétude; mais ne tardez pas à me dire
comment il se fait que vous perdez l'Espa-
gne, je vous en prie.

ALPHONSE.

Je vous le dirai sans retard, frère: l'em-
pereur de Rome m'envoya l'autre jour un

Honteuse, morne et esbahie ;
Et certes ne m'en merveil mie :
Non doit-on faire,

L'EMPERIERE.

Or tost, seigneurs ! sanz li meffaire
(Vous .ij., ci plus ne vous tenez),
Alez et si la m'amenez :
Veoir la vueil.

PREMIER CHEVALIER L'EMPERIERE.

Sire, nous ferons vostre vueil
Incontinent, sanz nul deffault.
— Dame, avec nous venir vous fault.
Sus, sus, bonne erre !

LA FILLE.

E Dieux ! com cy a male guerre !
Or voy-je bien je sui honnie.
— A, biaux seigneurs ! sauve ma vie,
Pour Dieu mercy !

.ij.^e CHEVALIER.

Dame, n'en aiez nul soucy :
Nous vous menrons à l'emperiere,
Qui de cuer et à lie chiere
Vous recevra.

LA FILLE.

E Diex ! je ne scé s'il ara
De moi pitié.

PREMIER CHEVALIER.

Sire, nous sommes acquittié :
Vez ci la fille au roi Alfons,
Qu'entre nous ij vous amenons
Com prisonniere.

L'EMPERERE.

Dites-me voir, m'amie chiere,
Où est vostre pere ?

LA FILLE.

Se Diex ait merci de ma mere !
Puisque de mon pere parlez,
S'en Grenade n'est, sire, alez,
N'en saroie nouvelles dire ;
Car là me dist qu'il aloit, sire,
Quant me laissa.

L'EMPERIERE.

Oston, biau niez, traiez-vous çà.
Je vueil que vous aiez à femme
Ceste fille, qui sera dame
Et royne ; et vous serez roy
D'Espaigne, voire ; mais de moy
Tenrez le regne : c'est m'entente,
Or tost alez, sanz plus d'attente,

morne et stupéfaite ; et certes je
étonne pas : c'est bien naturel.

L'EMPEREUR.

Allons vite, seigneurs ! sanz lui
mal (vous deux, ne vous tenez plus
lez et amenez-la-moi : je veux la veoir

LE PREMIER CHEVALIER DE L'EMPEREUR.

Sire, nous ferons votre volon-
tinent, sans faute. — Dame, il va
venir avec nous. Allons, allons,
route !

LA FILLE.

Eh Dieu ! comme la guerre est
vaise chose ! A cette heure je
que je suis honnie. — Ah, beaux seigneurs
que j'aie la vie sauve, pour l'amour
Dieu !

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Dame, n'ayez aucune inquiétude
vous mènerons à l'empereur, qui
cevra de bon cœur et avec joie.

LA FILLE.

Eh Dieu ! je ne sais s'il aura
moi.

LE PREMIER CHEVALIER.

Sire, nous nous sommes acquitté
tre commission) : voici la fille du
phonse, que nous vous amenons
comme prisonniere.

L'EMPEREUR.

Dites-moi la vérité, ma chère amie,
est votre père ?

LA FILLE.

Dieu ait pitié de ma mère ! puisque
parlez de mon père, sire, s'il n'est
en Grenade, je ne saurais en dire de
velles ; car il me dit qu'il y allait, sire,
il me laissa.

L'EMPEREUR.

Othon, mon neveu, venez ici. Je
vous ayez pour femme cette fille,
dame et reine ; pour vous, en verité
serez roi d'Espaigne ; mais vous tien-
moi votre royaume : c'est mon idee.
rendez-vous vite, sans attendre d'aller
dans la chapelle de céans et épous

En la chapelle de ceens
 Et l'espousez : c'est mes assens.
 Il y a des prestres touz prez.
 — Et vous, seigneurs, alez aprez;
 Si ramenez ci l'espousée,
 Quant la messe sera finée.
 Faites briément.

OSTES.

Dame, vous plaist-il tellement
 Comme il a dit?

LA FILLE.

Puisqu'il li plaist, nul contredit
 N'y ose mettre.

OSTES.

Sà donc, de par Dieu, la main destre!
 Dame, je-meismes vous menray
 Là où je vous espouseray
 Com ma compaignie.

ij^e CHEVALIER L'EMPERIERE.

Alons après, alons engaigne,
 Messire Ogier.

PREMIER CHEVALIER.

Jà ne vous en feray dangier;
 Amis, alons.

L'EMPERIERE.

Biaux seigneurs, vostre roy Alfons
 M'a courroucié; il a mal fait:
 Si vous fault comparer son fait,
 Et li-meismes voir y perdra
 Tant qu'en Espagne voir ne tendra,
 Jour que je vive, pié de terre.
 Je vous ay pris en fait de guerre:
 Rançonnéz-vous.

iiij^e BOURGEOIS.

Très chier sire, que ferons-nous?
 Prenez quanque povons avoir
 En deniers ou en autre avoir,
 N'y a nul qui ne le vous livre
 Benignement; et laissez vivre
 Noz povres corps.

PREMIER BOURGEOIS.

Sire, quant est de moy, j'acors
 Que vous me baillez un message
 Qui viengne veoir mon menage.
 Je me fas fort j'ay de vaisselle
 D'argent .ij.c. mars bonne et belle,
 Que j'avoie mis en tresor,
 Avec .ij.m. florins d'or
 Qui sont de mon propre chatel,
 Sanz les meubles d'aval l'ostel:

c'est ma volonté. Il y a des prêtres tout
 prêts. — Et vous, seigneurs, allez après
 eux; vous ramènerez ici l'épousée, quand
 la messe sera finie. Faites vite.

OTTON.

Dame, vous plait-il ainsi qu'il l'a dit?

LA FILLE.

Puisque cela lui plait, je n'ose y mettre
 aucune opposition.

OTTON.

Eh bien, de par Dieu, la main droite!
 Dame, moi-même je vous mènerai là où
 je vous épouserai comme ma compagne.

LE DEUXIÈME CHEVALIER DE L'EMPEREUR.

Allons après (eux), allons vite, messire
 Ogier.

LE PREMIER CHEVALIER.

Je ne vous ferai pas d'objections; ami, al-
 lons-y.

L'EMPEREUR.

Beaux seigneurs, votre roi Alphonse m'a
 courroucé; il a mal fait: il vous faut donc
 expier sa conduite, et lui-même il y per-
 dra; car, certes, tant que je vivrai, il n'aura
 pas en Espagne un pied de terre. Je vous ai
 pris par la force des armes: payez-moi une
 rançon.

LE QUATRIÈME BOURGEOIS.

Très-cher sire, que ferons-nous? prenez
 tout ce que nous pouvons avoir en deniers
 et en autres propriétés, il n'y a personne
 qui ne vous les livre volontiers; et laissez
 vivre nos pauvres corps.

LE PREMIER BOURGEOIS.

Sire, quant à moi, je consens que vous
 me donniez un messenger qui vienne voir
 mon ménage. Je me fais fort de posséder
 deux cents marcs de bonne et belle vais-
 selle d'argent, que j'avais mise en réserve,
 avec deux mille florins d'or qui sont de mon
 bien personnel, sans les meubles du logis:
 sire, je vous livrerai tout cela sans contes-
 tation, et n'ayez point envie de ma mort;

Sire, tout ce vous liverray
Ne jà voir n'en estriveray,
Et n'aiez de ma mort envie ;
Mais me laissez, sanz plus, en vie :
Ce vous requier.

ij^e. BOURGOIS.

Très chier sire, aussi plus ne quier,
Et prenez quanque j'ay vaillant :
Ce point sui-je trop bien vueillant,
Et bien m'agrée.

ij^e. CHEVALIER.

Mon chier seigneur, nostre espousée
Ramenons ; la besongne est faite :
Or nous fault maishui faire feste
Et nous esbatre.

L'EMPERIERE.

Ce ne vous vueil-je pas debatre ;
Mais, s'il me croit, miex le fera :
Car les nobles assemblera
De ce pais-cy à sa feste,
Si la face bonne et honneste
Comme noviau roy : bien le vueil,
Et pour son honneur li conseil,
Et pour son bien aussi li moustre.
Un mot vueil encore dire oultre.
— Bele niece, par amour fine
Vous doing ceste couronne en signe
Que dame d'Espagne serez
Et com royne la tenrez,
Et vostre mari de par moy
En sera chief, seigneur et roy.
— Emprès, entendez ci, seigneurs :
Pour ce qu'il ait amours greigneurs
Entre Oston vostre roy et vous,
Je vous pardonne et quitte à touz
Raconçon et touz maux talens.
Or n'aiez mie les cuers lens
De li amer.

iiij^e. BOURGOIS.

Chier sire, on devroit bien blamer,
Mès mettre à mort com fol et nice,
Celui qui si grant benefice
Con nous faites ne congnoistroit ;
Et à bonne cause perdrait
Et corps et biens.

L'EMPERIERE.

Ore ne vous diray plus riens ;
Mais à vous touz vueil congié prendre
Et aler m'en, sanz plus attendre,
En Romenie.

mais, seulement, laissez-moi vivre :
en prie.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

Très-cher sire, moi aussi, je n'
mande pas davantage, et prenez tout
j'ai vaillant : j'y consens très-volont
cela m'arrange bien.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Mon cher seigneur, nous ramen
tre épousée ; la besongne est faite :
nant il nous faut faire fête et nous é

L'EMPEREUR.

Je ne veux pas vous contredire sur
jet ; mais, s'il (Othon) me croit, il fera
car il assemblera à sa fête les nobles
pays-ci, et, comme nouveau roi, il
nera belle et brillante : je le veux ar
lui conseille pour son honneur, et le lui
aussi pour son bien. Je veux encore
mot de plus. — Belle nièce, par am
trême, je vous donne cette couronne
gne que vous serez dame d'Espagne
vous la tiendrez comme reine, et de p
votre mari en sera chief, seigneur et
Après, faites attention à mes parole
gneurs : afin qu'il y ait un plus grand
entre Othon votre roi et vous, je par
à tous et vous tiens quittes de rançon
tout mauvais vouloir. Maintenant n'ay
le cœur lent à l'aimer.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Cher sire, on devrait bien blâmer
même mettre à mort comme fou
sensé, celui qui ne reconnaîtrait la g
faveur que vous nous faites ; et ce s
bon droit qu'il perdrait corps et biens

L'EMPEREUR.

A cette heure je ne vous dirai plus
mais je veux prendre congé de vous
m'en aller dans la campagne de Rom
attendre davantage.

OSTES.

ous retien de ma mesnie,
neurs. — Et puisqu'il est ainsi
vous voulez partir de cy,
r sire, avecques vous irons
ompagnie vous ferons.
C'est à court plait.

L'EMPEREUR.

que le voulez, il me plait.
Dieu vous commans, belle niece;
e scé pas se mais em piece
Me reverrez.

OSTES.

, un petit m'attenderez.
vous pri, dame, ça venez.
lez-me cest os-ci, tenez,
n riens avez chier m'amistié;
c'est d'un des doiz de mon pié.
ardez qu'il ne soit véu
le nul homme appercéu,
chose nulle qui aviengne;
era la secrée enseigne
nous ij. l'un à l'autre arons.
aishuit aler nous en pourrons,
Sire: j'ay fait

L'EMPERERE.

ost, seigneurs! mouvez de fait,
Alez devant.

iij^e BOURGOIS.

chier sire, à vostre commant
Obéirons.

PREMIER CHEVALIER.

ous diray que nous ferons:
ij. avec nous s'en venront,
s. ij. autres demourront
ma dame la royne
damoiselle Églantine;
Si souffira.

L'EMPEREUR.

et bien dit, voirement fera.
Demourez, vous.

PREMIER BOURGOIS.

chier sire, sy ferons-nous,
Quant c'est voz grez.

LA FILLE.

ous sy touz jours mes secrez
ouvert et dit, Eglantine,
avant que fusse royne;
Vous le savez.

OTHON.

Je vous retiens de ma maison, seigneurs.
— Et puisque vous voulez partir d'ici, cher
sire, nous irons avec vous et nous vous fe-
rons compagnie. Voilà tout.

L'EMPEREUR.

Puisque vous le voulez, cela me plait. —
Belle nièce, je vous recommande à Dieu; je
ne sais pas si vous me reverrez de long-
temps.

OTHON.

Sire, vous m'attendrez un peu. — Dame,
venez ici, je vous en prie. Gardez-moi cet
os-ci, tenez, si mon amitié vous est quel-
que peu chère; car c'est de l'un des doigts
de mon pied. Et prenez garde qu'il ne soit
vu ni aperçu de nul homme, quelque chose
qu'il arrive; ce sera le signe secret que
nous aurons l'un à l'égard de l'autre. —
Maintenant nous pourrons nous en aller,
sire: j'ai fait.

L'EMPEREUR.

Allons, seigneurs, en marche! allez de-
vant.

LE TROISIÈME BOURGOIS.

Très-cher sire, nous obéirons à votre com-
mandement.

LE PREMIER CHEVALIER.

Je vous dirai ce que nous ferons: ces
deux s'en viendront avec nous, et ces deux
autres demeureront ici avec ma dame la
reine et sa demoiselle Églantine; cela suf-
fira.

L'EMPEREUR.

C'est bien dit, cela suffira, en vérité. Res-
tez, vous.

LE PREMIER BOURGOIS.

Oui, très-cher sire, puisque c'est votre
volonté.

LA FILLE.

Églantine, je vous ai toujours dit et dé-
couvert mes secrets avant même que je fusse
reine, vous le savez.

Venroit aucun parler à nous.
— Ouvrez, ouvrez ! tost rendez-vous,
Sanz plus attendre !

PREMIER BOURGOIS.

Qui estes-vous, qui à nous rendre
Si fierement nous commandez ?
Vuidiez, que, se plus attendez,
De nos mais vous enverrons,
Ne point ne vous espargnerons ;
N'en doutez goute.

PREMIER CHEVALIER L'EMPERIERE.

Rendez-vous, rendez ; ou, sanz doute,
Assault dur et fort vous ferons,
Et en l'eure vous monstrerons
Quelz gens nous sommes.

ij^e BOURGOIS.

Nous ne vous prisons pas .ij. pommes.
Ne scé pour quoy nous menacez ;
De bonne gent sommes assez
Pour nous deffendre.

OSTES.

Avant ! avant ! sanz plus attendre,
Traiez aux murs, seigneurs archiers !
Et nous irons en dementiers
Celle porte-là assaillir,
Et je pense que sanz faillir
Bien tost l'arons.

ij^e CHEVALIER.

S'arons mon. Sçavez que ferons ?
En traiant et en combatant,
Le feu y bouterons batant
De bonne guyse.

(Yci ce fait la bataille.)

iiij^e BOURGOIS.

Puisque la bataille s'atise
Et qu'il sont sur nous si ysniaux,
Gettons-leur ces gros mangonniaux
Et ces grans pierres.

iiij^e BOURGOIS.

Vuidiez, vuidiez, pillars et lierres !
Vuidiez, vuidiez appertement,
Ou vous mourrez honteusement !
Fuiet, merdaille !

ij^e CHEVALIER.

Je vois bouter le feu sanz faille
A celle porte ardoir, tandis
Qu'il sont à combatre ententiz.
C'est fait : elle art.

des bourgeois viendrait nous parler. — Ouvrez, ouvrez ! rendez-vous vite, sanz attendre davantage !

LE PREMIER BOURGOIS.

Qui êtes-vous, vous qui nous commandez si fièrement de nous rendre ? Videz la place, car, si vous attendez davantage, nous vous enverrons de nos mets, et nous ne vous épargnerons point ; n'en doutez nullement.

LE PREMIER CHEVALIER DE L'EMPEREUR.

Rendez-vous, rendez-vous ; ou, n'en doutez pas, nous vous livrerons un assaut dur et terrible, et sur l'heure nous vous montrerons quels gens nous sommes.

LE DEUXIÈME BOURGOIS.

Nous ne vous prisons pas (la valeur de) deux pommes. Je ne sais pourquoi vous nous menacez ; nous sommes assez de braves gens pour nous défendre.

OTHON.

En avant ! en avant ! sanz attendre davantage, tirez aux murs, seigneurs archers ! et cependant nous irons attaquer cette porte-là. Je pense que sanz faute nous l'arons bientôt.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Certes, oui. Savez-vous ce que nous ferons ? en lançant nos traits et en combattant, nous y mettrons le feu tout de suite et de la bonne manière.

(Ici la bataille se fait.)

LE TROISIÈME BOURGOIS.

Puisque la bataille s'échauffe et qu'ils sont si acharnés contre nous, lançons sur eux ces gros mangonneaux et ces grandes pierres.

LE QUATRIÈME BOURGOIS.

Fuyez, fuyez, pillards, voleurs ! allons, hors d'ici sur-le-champ, ou vous mourrez honteusement ! Fuyez, canaille !

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Je vais, sanz y manquer, mettre le feu pour brûler cette porte, tandis qu'ils sont occupés à combattre. C'est fait : elle brûle.

congié cy prendray
 spaigne m'en iray
 voir ma femme.

BERENGIER.

stes, je vous jur par m'ame
 le avoir femme touz seulx
 partissent plus de deux ;
 en ce cas a fiance
 me, il est plain d'ignorance ;
 dy bien que je me vant
 ne sçay femme vivant
 e .ij. foiz à li parlasse
 tierce avoir n'en cuidasse
 ut mon delit.

OSTES BERENGIER (sic).

! Berengier, c'est maudit
 s dames villenie.
 tes, je ne le croy mie ;
 ng que assez en est de bonnes
 orps très-belles personnes
 gracieuses.

BERENGIER.

vous parlez bien d'oiseuses.
 diray que je feray :
 stre parler iray
 ettray j'aray l'accort
 à tout le premier recort
 il à seul li pourray faire.
 it, ou mettre-y ou taire !
 giez à moy.

OSTES.

ne mon pere ! et j'otroy
 d'Espaigne la couronne,
 re, se elle s'abandonne
 c li gisez charnelment ;
 ue aussi vous tout quittement
 terre me delaissiez,
 ait-ci m'acomplissez ;
 z ci fermaillie.

BERENGIER.

accordasse sanz faille,
 scéusse trouver
 ent le pourroie prouver ;
 ais je ne sçay.

OSTES.

z bien, je vous diray :
 puez estre avisez
 sain qu'elle a me devisez
 iet (prenez-vous-en garde),
 à ce que de moy garde

drai ici congé de vous et je m'en irai en Es-
 paigne voir ma femme.

BÉRENGER.

Roi Othon , je vous jure sur mon ame
 que tel croit avoir une femme tout seul qui
 partage avec plus de deux ; et celui qui, en
 ce cas, a confiance en une femme, est plein
 d'ignorance. Je vous le dis bien , je me
 vante de ne connaître aucune femme vi-
 vante de laquelle, si je lui parlais deux fois,
 je n'espère avoir à la troisième tout ce que
 je puis désirer.

OTHON.

Par (ma) foi ! Bérenger, c'est mal de dire
 de vilaines choses des dames. Et, certes, je
 ne vous crois pas ; mais j'ai tiens qu'il en
 est beaucoup de bonnes, qui sont en même
 temps très-belles personnes de corps et gra-
 cieuses.

BÉRENGER.

Certes, vous parlez bien à votre aise. Je
 vous dirai ce que je ferai : j'irai parler à la
 vôtre, et je parie que j'aurai son consen-
 tement dès le premier tête-à-tête que je
 pourrai avoir avec elle. Allons, (il faut) pa-
 rier ou se taire ! Gagez avec moi.

OTHON.

Oui, par l'ame de mon père ! et je con-
 sens, beau sire, à perdre la couronne d'Es-
 paigne, si elle s'abandonne au point de vous
 laisser jouir de sa personne ; à la condition
 que vous me laisserez votre terre en toute
 propriété, si vous ne venez pas à bout de
 cette chose-ci ; voici mon gage.

BÉRENGER.

Pour moi, j'y consentirais sans difficulté,
 si je savais le moyen de le prouver ; mais je
 ne le sais.

OTHON.

Vous parviendrez bien à le prouver, je
 vous dirai comment : si vous pouvez être as-
 sez habile pour me décrire un signe qu'elle
 a, et m'indiquer la place où il se trouve (re-
 marquez-le bien), et que vous m'apportiez

M'apportez, par mon serement,
Je vous lairay tout franchement
Joir d'Espagne

BÉRANGER.

Ostes, et je l'accors engaigne
Et vous jur aussi, se je fail
Ne reteniray qui vaille un ail
De ma terre, n'en aiez doute,
Que ne la vous delivre toute;
Mais que vous ici séjournez
Tant que je soie retournez
De vostre terre.

OSTES.

Il me plaist; or aiez bonne erre.
Cy demourray.

BÉRANGER.

G'y vois et si ne fincray
Tant que g'y soie.

LA FILLE.

Il nous fault d'aler mettre en voie,
Eglantine, jusqu'à l'église:
Oir vueil le divin servise
Et Dieu pour mon seigneur prier.
Alons-m'en, sanz plus detrier,
Au moustier droit.

LA DAMOISELLE.

Preste sui, dame, en tout endroit
A vos grez faire.

BÉRANGER.

Penser me fault de mon affaire,
Comment je lo menray à fin.
Puisque tant ay erré chemin
Que d'Espagne suis ou pais,
Ne me fault pas estre esbahis.
La roynne voy qui ci vient;
C'est si bien à point qu'il convient.
A li vois parler — Chiere dame,
Longue vie et salut de l'ame
Dieu vous ottroit!

LA FILLE.

Qui vous maine par ci endroit,
Béranger? Bien vegniez, biau sire.
Si la vous plaist à le moy dire,
Je vous orray.

BÉRANGER.

Ma dame, je lo vous diray:
De fait me sui cy adressié.
De Romme vien, où j'ay laissé
Vostre seigneur, qui ne vous prise
Pus la queue d'une serise;

aussi ce qu'elle me garde, je jure
vous laisserai jouir tout-à-fait libre
l'Espagne.

BÉRANGER.

Othon, j'y consens volontiers et
jure que, si 'échoue je ne retiendra
ma terre la valeur d'un ail soyen-
je vous la livrerai en entier; et cela à
dition que vous séjournez ici jusqu'à
je sois revenu de votre terre.

OTHON.

Cela me plaist; maintenant allez voir
moi, je demeurerai ici.

BÉRANGER.

J'y vais et je ne m'arrêterai pas que
sois.

LA FILLE.

Eglantine, il faut nous mettre en
jusqu'à l'église: je veux entendre le
divin et prier Dieu pour mon mari. A
nous-en, sans plus de retard, tout de
l'église.

LA DAMOISELLE.

Je suis prête, madame, à faire en
lieux votre volonté.

BÉRANGER.

Il me faut penser à mon affaire,
ment j'en viendrai à bout. Puisque j'ai
fait de chemin que je suis arrivé en l
gne, il ne me faut pas être rembarra
vois la reine qui vient ici: c'est bien à
pos. Je vais lui parler. — Chère dame
Dieu vous octroie une longue vie et le
de votre ame!

LA FILLE.

Qui vous mène par ici, Béranger?
sire, soyez le bienvenu. S'il vous pla
me le dire, je vous écouterai.

BÉRANGER.

Ma dame, je vous le dirai: je me
rendu ici à dessein. Je viens de Rome
j'ai laissé votre seigneur, qui ne fait pas
de cas de vous que de la queue d'un
rise; il a formé une liaison avec une fille

D'une garce c'est acointié
 Qu'il a en si grant amitié
 Qu'il ne scet de elle partir
 Ce m'a fait de Rome partir
 Pour le vous annoncer et dire,
 Car grant dueil en ay et grant ire;
 Et pour ce qu'ainsi a mespris,
 L'amour de vous m'a si espris
 Que nuit ne jour ne puis durer:
 Tant me fait griefs maux endurer
 Pour vous, ma dame!

LA FILLE.

Comment, Berengier? Par vostre ame!
 Estes-vous un si vaillant homme
 Que venez jusques cy de Romme
 Pour moy dire si fait langage?
 Certes vous ne vostre lignage
 Ne sariez dire un seul bien non,
 Fors mauvaistié et traïson;
 Et pour ce de rien ne vous croy.
 Vuidiez, vuidiez de devant moy
 Isnel le pas.

BERENGIER.

Dame, pour Dieu! ne m'aiez pas
 En despit, se à vous me complai:
 Pour vostre amour palis et tain
 Souvent et ay cuer esperdu,
 Si que j'en ay du tout perdu
 Boire et mengier.

LA FILLE.

Allez-vous-ent, faulx losengier,
 Hors de cy tost.

BERENGIER.

Je m'en vois sanz plus dire mot,
 Dame, quant ne vous vient à gré
 Ce que vous dy ci à secré,
 Ains vous desplaist.

LA FILLE.

Retourner à l'ostel me plaist;
 N'iray ore plus en avant.
 Avec moy retournez avant
 Tost, Aglantine.

LA DAMOISELLE.

Ma dame, de volenté fine
 Vos grez feray.

BERENGIER.

Haro! comment me cheviray?
 La royne oïr ne me veut:
 Dont le cuer trop forment me deult.
 De perdre sui en aventure

aime tant qu'il ne peut s'en séparer. Cela
 m'a fait partir de Rome pour vous l'annon-
 cer et vous le dire, car j'en éprouve une
 grande peine et une grande colère; et puis-
 qu'il s'est aussi mal conduit, je me suis tel-
 lement épris d'amour pour vous que je ne
 puis l'endurer ni jour ni nuit: tant cette pas-
 sion, ma dame, me fait endurer de cruels
 maux!

LA FILLE.

Comment, Bérenger? Par votre ame!
 êtes-vous un vaillant homme au point de
 venir de Rome jusqu'ici pour me tenir un
 pareil langage? Certes ni vous ni votre
 race vous ne sauriez dire rien de bien, si-
 non des méchancetés et des trahisons: c'est
 pourquoi je ne vous crois nullement. Sortez,
 sortez de devant moi sur-le-champ.

BÉRENGER.

Dame, pour (l'amour de) Dieu! ne me re-
 butez pas, si je me plains à vous: par suite
 de l'amour que vous m'avez inspiré, je pâliss
 et rougis souvent et j'ai le cœur éperdu,
 en sorte que j'en ai entièrement perdu le
 boire et le manger.

LA FILLE.

Allez-vous-en vite d'ici, flatteur menson-
 ger.

BÉRENGER.

Dame, je m'en vais sans dire un mot de
 plus, puisque ce que je vous dis ici en se-
 cret n'est pas à votre gré, et qu'au contraire,
 cela vous déplaît.

LA FILLE.

Il me plaît de retourner au logis; je n'irai
 pas pas plus loin. Retournez-vous-en vite
 avec moi, Églantine.

LA DEMOISELLE.

Ma dame, je ferai vos volontés de tout mon
 cœur.

BÉRENGER.

Haro! comment réussirai-je? la reine ne
 veut pas m'écouter: ce qui me navre le
 cœur trop fortement. Je suis exposé à per-
 dre entièrement ma terre par suite de la

Sire, tout ce vous liverray
Ne jà voir n'en estriveray,
Et n'aiez de ma mort envie;
Mais me laissez, sanz plus, en vie :
Ce vous requier.

ij^e. BOURGEOIS.

Très chier sire, aussi plus ne quier,
Et prenez quanque j'ay vaillant:
Ce point sui-je trop bien vueillant,
Et bien m'agrée.

ij^e. CHEVALIER.

Mon chier seigneur, nostre espousée
Ramenons ; la besogne est faite :
Or nous fault maishui faire feste
Et nous esbatre.

L'EMPERIERE.

Ce ne vous vueil-je pas debatre ;
Mais, s'il me croit, miex le fera :
Car les nobles assemblera
De ce pais-cy à sa feste,
Si la face bonne et honneste
Comme noviau roy : bien le vueil,
Et pour son honneur li conseil,
Et pour son bien aussi li moustre.
Un mot vueil encore dire oultre.
— Bele niece, par amour fine
Vous doing ceste couronne en signe
Que dame d'Espaigne serez
Et com royne la tenrez,
Et vostre mari de par moy
En sera chief, seigneur et roy.
— Emprès, entendez ci, seigneurs :
Pour ce qu'il ait amours greigneurs
Entre Oston vostre roy et vous,
Je vous pardonne et quitte à touz
Raençon et touz maux talens.
Or n'aiez mie les cuers lens
De li amer.

ijj^e. BOURGEOIS.

Chier sire, on devroit bien blamer,
Mès mettre à mort com fol et nice,
Celui qui si grant benefice
Con nous faites ne congnoistroit ;
Et à bonne cause perdroit
Et corps et biens.

L'EMPERIERE.

Ore ne vous diray plus riens ;
Mais à vous touz vueil congié prendre
Et aler m'en, sanz plus attendre,
En Romenie.

mais, seulement, laissez-moi vivre : je vous
en prie.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

Très-cher sire, moi aussi, je n'en de-
mande pas davantage, et prenez tout ce que
j'ai vaillant : j'y consens très-volontiers, et
cela m'arrange bien.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Mon cher seigneur, nous ramenons no-
tre épousée ; la besogne est faite : mainte-
nant il nous faut faire fête et nous ébatre.

L'EMPEREUR.

Je ne veux pas vous contredire sur ces-
jet ; mais, s'il (Othon) me croit, il fera mieux :
car il assemblera à sa fête les nobles de ce
pays-ci, et, comme nouveau roi, il la don-
nera belle et brillante : je le veux ainsi, le
lui conseille pour son honneur, et le lui montre
aussi pour son bien. Je veux encore dire un
mot de plus. — Belle nièce, par amour ex-
trême, je vous donne cette couronne en si-
gne que vous serez dame d'Espagne et que
vous la tiendrez comme reine, et de par moi
votre mari en sera chef, seigneur et roi. —
Après, faites attention à mes paroles, sei-
gneurs : afin qu'il y ait un plus grand amour
entre Othon votre roi et vous, je pardonne
à tous et vous tiens quittes de rançons et de
tout mauvais vouloir. Maintenant n'ayez pas
le cœur lent à l'aimer.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Cher sire, on devrait bien blâmer, et
même mettre à mort comme fou et in-
sensé, celui qui ne reconnaitrait la grande
faveur que vous nous faites ; et ce serait à
bon droit qu'il perdrait corps et biens.

L'EMPEREUR.

A cette heure je ne vous dirai plus rien ;
mais je veux prendre congé de vous tous et
m'en aller dans la campagne de Rome, sans
attendre davantage.

Tout ce que je vous ay promis;
Et certes, moy et mes amis
Vostres serons.

LA DAMOISELLE.

Allez-vous-ent, bien le ferons.
— Or ne me fault que estre songneuse,
Que je sui riche et eùreuse.
Hé! je scé bien que je feray :
A ma dame boire donray
Encore ennuit un vin si fait
Que pourray veoir tout-à-fait
Son corps partout, quant dormira,
Que jà ne s'en esveillera
Pour remuer ne pour tourner.
Je vois ma besongne atourner
Miex que pourray.

LA FILLE.

Eglantine, sachés que j'ay
Fain de boire trop malement.
Allez me querre appertement
Des pommes et du vin aussi,
Et si le m'aportez icy
Tost, je vous pri.

LA DAMOISELLE.

Ma dame, je vois sanz detry.
— Vex ci vin et pommes qu'aport.
Or dites, estes-vous d'accort
Que une en parc que mengerez ?
Et après, dame, buverez
De ce vin-ci.

LA FILLE.

Où, faire le vueil ainsi
Com dit avez.

LA DAMOISELLE.

Si vous sera fait. Dont tenez,
Si mengiez : elle est de blancdurel,
Et l'ay parée bien et bel
Au miex que say.

LA FILLE.

Or çà ! j'en vueil faire l'essay
De savor est et de goust bonne.
Verse, verse, à boire me donne :
J'ay soif trop grant.

LA DAMOISELLE.

Volentiers et de cuer engrant.
Tenez, ma dame.

LA FILLE.

As grant soif n'oy pieça, par m'ame !
Comme ore avoie.

mis ; et certes, moi et mes amis, nous se-
rons à vous.

LA DÈMOISELLE.

Allez-vous-en, nous ferons bien les cho-
ses. — Maintenant il ne me faut qu'avoir du
soin, et je suis riche et heureuse. Hé! je
sais bien ce que je ferai : je donnerai à boire
aujourd'hui même à ma dame un vin tel que
je pourrai voir tout-à-fait son corps par-
tout, quand elle dormira, sans la réveiller,
qu'elle remue ou qu'elle tourne. Je vais ar-
ranger mon affaire le mieux que je pourrai.

LA FILLE.

Eglantine, sachez que j'ai très-grand'soif.
Allez me chercher sur-le-champ des pom-
mes et du vin, et apportez-les-moi vite ici, je
vous prie.

LA DÈMOISELLE.

Ma dame, j'y vais sans retard. — Voici du
vin et des pommes que j'apporte. Mainte-
nant, dites, voulez-vous que je vous en pare
une que vous mangerez ? et après, dame,
vous boirez de ce vin-ci.

LA FILLE.

Oui, je veux le faire comme vous l'avez
dit.

LA DÈMOISELLE.

Vous serez obéie. Tenez donc et man-
gez : elle est de Caleville blanc, et je l'ai bel
et bien parée le mieux que je sais (le faire).

LA FILLE.

Allons ! je veux essayer si, quant à la sa-
veur et au goût, elle est bonne. Verse, verse,
donne-moi à boire : j'ai très-grand'soif.

LA DÈMOISELLE.

Volentiers et de grand cœur. Tenez, ma
dame.

LA FILLE.

Sur mon ame! il y a long-temps que je n'eus
si grand'soif comme je l'avais tout à l'heure.

LA DAMOISELLE.

Chière dame, voire dit avez ;
Et, Dieu mercy ! onques si nice
Ne fu que un seul en descouvrisse,
Quel qu'il fust, ne à homme n'à femme.
Pour quoy le dites-vous, ma dame ?
Dites-le-moy.

LA FILLE.

M'amie, j'ajouste à vous foy :
Pour ce un vous en vueil dire encore.
Qu'est-ce ceci ? Or m'en dites ore
Vostre propos.

LA DAMOISELLE.

Dame, je tien que c'est un os ;
Mais s'il est ou d'omme ou de beste
N'en saroie faire monneste
Ne dire voir.

LA FILLE.

Je vous fas en secré savoir
C'est i. os d'un des doiz du pié
Mon seigneur, qui par amistié
Le m'a chargé songneusement
A garder : pour ce, vraiment,
Avec mes joyaux sanz demour
Le voudrai porter pour s'amour.
Alons l'i mettre.

LA DAMOISELLE.

Alons aussi. Nous vault miex estre
En vostre chambre, dame, encloses
Que ci endroit, pour plusieurs choses
C'on peut penser.

BERENGIER.

Il me fault d'aler avancier
Contre monseigneur l'emperiere,
Puisqu'il retourne ci arriere.
E gar ! je le voy là venir.
— Sire, bien puissiez revenir
En vostre terre !

L'EMPERIERE.

Berengier, au fait de ma guerre
N'avez pas, ce m'est vis, esté ;
Vous avez trop les cops doubté,
A ce que voy.

BERENGIER.

Non ay, très chier sire, par foy !
Mais maladie sanz delit
M'a depuis fait garder le lit
Une grant piece.

OSTES.

Très chier oncles, mais qu'il vous siesse,

LA DEMOISELLE.

Chère dame, vous avez dit vrai ; et, Dieu
merci ! je ne sus jamais insensée au point
d'en decouvrir un seul, quel qu'il fût, à un
homme ou à une femme. Pourquoi le dites-
vous, ma dame ? Dites-le-moi.

LA FILLE.

Mon amie, je me fie à vous : c'est pour-
quoi je veux vous en dire encore un. Qu'est-
ce que ceci ? A présent dites-m'en votre opi-
nion.

LA DEMOISELLE.

Dame, je tiens que c'est un os ; mais je ne
saurais vraiment distinguer ni dire si c'est
d'homme ou de bête.

LA FILLE.

Je vous fais savoir en secret que c'est un
os d'un des doigts du pied de mon mari,
qui, par amitié, m'a chargé de le garder
soigneusement : c'est pourquoi, en vérité, je
veux sans retard le porter avec mes joyaux
pour l'amour de lui. Allons l'y mettre.

LA DEMOISELLE.

Allons-y aussi. Dame, il vaut mieux pour
nous d'être enfermées dans votre chambre
que de rester ici, (et cela) pour plusieurs
choses que l'on peut penser.

BÉRENGER.

Il faut que je me hâte d'aller à la rencon-
tre de monseigneur l'empereur, puisqu'il
revient ici en arrière. Eh regardez ! je le
vois venir là-bas. — Sire, soyez le bienvenu
dans votre terre !

L'EMPEREUR.

Bérenger, je crois que vous ne m'avez pas
aidé dans ma guerre ; vous avez trop re-
douté les coups, à ce que je vois.

BÉRENGER.

Non, sur ma foi ! très-cher sire ; mais la
maladie m'a fait long-temps garder le lit
sans plaisir.

OTHON.

Très-cher oncle, s'il vous plaît, je pre-

Vez ci voz .xxx. mars touz près,
Que je vous delivre en bon gaing.
Or me dites où est son saing
Tout à delivre.

LA DAMOISELLE.

Sire, ce jouel-ci vous livre :
C'est la chose certainement
Qu'elle gardoit plus chierement
Et où plus avoit amistié,
Car c'est l'os d'un des doiz du pié
Monseigneur : pour ce l'avoit chier.
Après, pour vous brief depeschier,
Où son saing siet dire vous vueil,
Voire en l'oreille et à conseil ;
Je vous di voir.

(Ci li conseille.)

BERENGIER.

C'est quanque vouloye savoir.
Ore de vous congié prendray,
Cy endroit plus ne vous tendray.
M'amie, à Dieu !

LA DAMOISELLE.

Aler puissiez-vous en tel lieu
Que bien aiez !

BERENGIER.

Or m'en iray-je baut et liez
Quant j'ay ce que vouloie avoir
Et que je scé ce que savoir
Desiroie plus que riens née.
Ci ne seray plus demourée ;
Mais à Romme m'en iray droit.
L'emperiere voy là endroit
Où se siet, et Ostes lez lui.
Diex ! qu'il sera jà esbahy
Quant ce que je diray orra !
Mais ne m'en chaut, voit com pourra ;
Pour li ne me tairay-je mie.
— A ceste noble compaignie
Dont Diex honneur et joie aussi !
Roys Ostes, je me vant ici,
Se vous ne me faites desrois,
Que je seray d'Espagne roys.
Dites, congnoissez-vous cest os ?
En verité dire vous os
(Sire, ne vous courrouciez pas),
La dame ai véu hault et bas ;
Toute aue, à plain et de fait,
J'ay de elle ma volenté fait.
De son sain bien vous parleray ;

Voici vos trente marcs tout prêts ; je vous
les délivre comme bien gagnés. Dites-moi
maintenant, et tout de suite, où est son
signe.

LA DEMOISELLE.

Sire, je vous livre ce joyau-ci : c'est cer-
tainement la chose qu'elle gardait avec le
plus de soin et qu'elle aimait le mieux, car
c'est l'os de l'un des doigts du pied de monsei-
gneur : c'est pourquoi elle y tenait. Ensuite,
pour vous dépêcher promptement, je veux
vous dire où son signe se trouve, mais c'est
à l'oreille et en secret ; je vous dis vrai.

(Ici elle lui parle bas.)

BÉRENGER.

C'est tout ce que je voulais savoir. Main-
tenant je prendrai congé de vous, je ne
vous retiendrai plus ici. Adieu, mon amie.

LA DEMOISELLE.

Puissiez-vous aller en un lieu tel qu'il
vous arrive du bien !

BÉRENGER.

Je m'en irai donc plein de confiance et
de joie, puisque j'ai ce que je voulais avoir
et que je sais ce que je désirais savoir plus
que chose au monde. Je ne resterai plus ici ;
mais je m'en irai droit à Rome. Je vois là-
bas l'empereur assis, et Othon auprès de
lui. Dieu ! comme il sera surpris quand il
entendra ce que je lui dirai ! mais peu m'im-
porte, que la chose aille comme elle pourra ;
je ne me tairai point (par égard) pour lui.
— Que Dieu donne honneur et joie à cette
noble compaignie ! Roi Othon, je me vante
ici de devenir roi d'Espagne, si vous me te-
nez votre parole. Dites, connaissez-vous cet
os ? En vérité, j'ose vous le dire (sire, ne
vous courroucez pas), j'ai vu la dame de la
tête aux pieds ; j'ai joui d'elle toute nue, en
plein et réellement. Je vous parlerai bien
de son signe ; je vous le dirai à l'oreille, si
vous voulez.

En l'oreille le vous diray.

Se vous voulez.

OSTES.

E, Deux ! eum je sui adolez !
 Je voy bien j'ay perdu ma terre.
 Le cuer d'ire ou ventre me serre.
 — Ha, très faulse et deloyale femme !
 Comment m'as-tu fait tel diffame ?
 Voir, en ta bonté me fuir
 Tant qu'à la meilleur te tenoie
 Des femmes ; mais ne fineray
 Jamais tant qu'à mort mis t'aray
 Honteusement.

L'EMPEREUR.

Beux nierz, vous ferez autrement :
 Avecques moy cy demourrez
 Tant qu'autre terre ailleurs ayez ;
 Je le vous lo.

OSTES.

Certes, sire, c'est pour nient. Ho !
 Ne m'en parlez plus, ne peut estre ;
 A mort honteuse l'iray mettre,
 Ains que je fine.

LA FILLE.

Alons nous esbatre, Esglantine,
 Aval cest hostel un tentet ;
 Car le cuer et le corps si m'est
 Pesant et vain.

LA DAMOISELLE.

Dame, vostre vouloir à plain
 Soit fait ! alons.

ii^e BOURGEOIS.

Dieu mercy ! tant ay des talons
 Erré et me sui adrecié
 Que j'ay le roy adevancié
 Et voy la royne sa femme :
 C'est bien à point. — Ma chiere dame,
 Je vous vien pour bien acointier
 D'une chose dont grant mestier
 Avez, sanz doute.

LA FILLE.

Lieve sus, mon ami, s'acoute ;
 Est-ce secré ?

ii^e BOURGEOIS.

Oui, ne m'en sachiez mal gré ;
 Car pour vostre bien vous le dy.
 Le roy tant courroucié vient cy
 Que, s'il vous tient, soit droit ou tort,
 Certes, il vous mettra à mort
 L'autost de fait.

OTHON.

Eh Dieu ! comme je suis affligé ! j'
 bien que j'ai perdu ma terre. La colé
 serre le cœur au ventre. — Ah, très-
 et déloyale femme ! comment m'as-t
 une honte pareille ? Vraiment, je m
 tellement en ta bonté que je te tenais
 la meilleure des femmes ; mais je n'au
 mais de repos que je ne t'aie mise à
 honteusement.

L'EMPEREUR.

Beau neveu, vous ferez autrement :
 demeurerez ici avec moi jusqu'à ce
 vous ayez ailleurs une autre terre ; je
 le conseille.

OTHON.

Certes, sire, c'est inutile. Oh ! ne
 parlez plus, cela ne peut être ; j'irai
 vrer à une mort honteuse, avant que je c
 de vivre.

LA FILLE.

Églantine, allons nous ébattre un peu
 bas de cette maison ; car j'ai le cœur e
 corps pesans et sans force.

LA DAMOISELLE.

Dame, votre volonté soit entière
 faite ! allons-y.

LE TROISIÈME BOURGEOIS.

Dieu merci ! j'ai tant marché et je mes
 tellement hâté que j'ai devancé le roi et q
 je vois la reine sa femme : c'est bien
 point. — Ma chère dame, je viens p
 vous bien prévenir d'une chose qui v
 importe fort, il n'y a pas de doute.

LA FILLE.

Lève-toi, mon ami, écoute ; est-ce un
 cret ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS.

Oui, ne m'en sachiez pas mauvais gré ;
 c'est pour votre bien que je le dis. Le
 vient ici tellement courroucé que, s'il v
 tient, soit à tort ou à raison, certes, il v
 fera mourir tout de suite.

LA FILLE.

Lasse, pour quoy? qu'ay-je meffait?
Scez-tu, amis?

iiij^e BOURGEOIS.

L'aut' ier ot en gageure mis
Son royaume, c'est à brief conte,
Encontre Berengier, le conte,
Pour ce qu'à la court se vantoit
Qu'il n'estoit femme, s'il avoit
De parler à elle loisir,
Qu'il n'en féist tout son plaisir;
Et monseigneur si vous tint, dame,
A si bonne et si vaillant fame
Qu'il va pour son royaume mettre
Que ce ne pourroit de vous estre.
Berengier mist sa terre aussi,
Et puis dut venir jusques cy,
Et après retourna à Romme,
Et se vanta devant maint homme
Que de vous, dame, en verité
Avoit-il fait sa volenté;
Et, outre tout ce, fist-il dyables
Qu'enseignes apporta creables:
Dont me merveil.

LA FILLE.

Ha, très doux Dieu! se je me dueil
Et grant doleur à mon cuer sens,
Qu'en puis-je? A petit que du sens
N'is quant je voy que renommée
Cuert de moy, dont sui diffamée
Et à grant tort.

.iiij^e BOURGEOIS.

Chiere dame, prenez confort
En vous-mesmes, et regardez
Comment vostre vie gardez:
Je le conseil.

LA FILLE.

Croire m'estuet vostre conseil.
Un petit m'en vois au moustier.
De repos avez bien mestier:
Allez le prendre.

iiij^e BOURGEOIS.

Dame, volentiers, sanz attendre;
Car aussi moult travaillié ay;
Six jours a que ne despoullay
Pour cy venir.

LA FILLE.

Je le vous pense à desservir,
Mon ami, dedans brief termine.
Allez-ec avec Esglantine

LA FILLE.

Hélas! pourquoi? en quoi ai-je méfait?
Ami, le sais-tu?

LE TROISIÈME BOURGEOIS.

L'autre jour, sans plus de détails, il paria
son royaume contre Bérenger, le comte,
parce que celui-ci se vantait à la cour qu'il
n'y avait pas de femme dont il ne jouit, s'il
avait le loisir de lui parler; et monseigneur,
dame, vous tint pour une si bonne et si hon-
nête femme qu'il paria son royaume qu'il ne
pourrait en être ainsi de vous. Bérenger en-
gagea aussi sa terre; puis il dut venir jus-
qu'ici, et après il retourna à Rome, et se
vanta en la présence de plusieurs que vérita-
blement, dame, il avait joui de vous; et,
en outre, ce démon en apporta des preuves
dignes de foi: ce dont je m'émerveille.

LA FILLE.

Ah, très-doux Dieu! si je m'afflige et res-
sens une grande douleur en mon cœur,
en puis-je mais? Peu s'en faut que je ne
perde la raison quand je vois qu'il court
sur mon compte un bruit tel que je suis dif-
famée, et cela bien à tort.

LE TROISIÈME BOURGEOIS.

Chère dame, prenez courage, et avisez
aux moyens de préserver votre vie: je le
conseille

LA FILLE.

Il me faut croire votre conseil. Je m'en
vais un peu à l'église. Vous avez bien be-
soin de repos: allez le prendre.

LE TROISIÈME BOURGEOIS.

Dame, volontiers, sans attendre; car aussi
bien ai-je beaucoup marché: il y a six jours
que je ne me suis déshabillé pour venir ici.

LA FILLE.

Mon ami, je pense vous en récom-
penser avant peu. Allez-vous-en au logis
avec Églantine. — Je vous le dis sans

En maison. — Je vous dy sanz lobes,
Donnez-li une de mes robes
Toute enterine.

LA DAMOISELLE.

Ma dame, de volenté fine
F'ray vostre commandement.
— Puisqu'il li plaist, sire, alons-m'ent
Isnel le pas.

iiij. BOURGOIS.

Dame, alons; je ne vous vueil pas
Desdire en riens.

LA FILLE.

E! mere Dieu, qui de tous biens
Es tresor et de toutes graces,
Qui les desconfortez solaces
Et les desconseilliez conseilles,
En pitié regarder me vueilles
Et conforter ma lasse d'ame,
Si voir que tu scez que à tort, Dame,
Sui accusée de meffait
Que onques ne pensay ne n'ay fait;
Ains vouldroie, Vierge haultisme,
Miex estre mise en une abisme,
Si que de moy ne fust nouvelle.
Glorieuse Vierge pucelle,
Qui en vous péustes comprendre
Ce que les cieulx ne peuvent prendre,
Si com sapience eternelle
Vous eslut mere paternelle,
Très excellente et souveraine
Qui seconde ne premeraine
Pareille à vous onques n'éustes
Ne n'arez (pour ce estes et fustes
Appellée par verité
Mere et fleur de virginité,
Qui gloire est à tout paradis);
A, Dame! par signe ou par dis
Ou par autre inspiracion
M'envoiez consolacion,
Car avant que de ci me meuve
J'attenderay que par vous treuve
Aucun confort.

DIEU.

Mere, là voy en desconfort
Estre d'Espagne la royne,
Car sanz cause est en mal convine:
Pour quoy de prier ne vous cesse.
Prenez d'aler à li l'adresse
Isnellement.

plaisanter, donnez-lui une de mes robes
tout entière.

LA DEMOISELLE.

Ma dame, je ferai de bon cœur votre com-
mandement. — Puisque cela lui plaist, sire, alons-nous-en tout de suite.

LE TROISIÈME BOURGEOIS.

Dame, allons-nous-en; je ne veux vous
dédire en rien.

LA FILLE.

Eh! mère de Dieu qui es le trésor de tous
biens et de toutes grâces, qui consoles les
affligés et conseille ceux qui se trouvent
dans l'embarras, veuilles me regarder avec
des yeux de pitié et reconforter ma malheu-
reuse ame; aussi bien, Dame, tu sais que
c'est à tort que je suis accusée du méfait que
jamais je n'ai eu dans l'idée ni n'ai commis;
au contraire, Vierge très-haute, j'aimerais
mieux être mise en un abîme, de manière
ce qu'on n'entendît plus de nouvelles de moi.
Vierge glorieuse et pure, qui pûtes com-
prendre en vous ce que les cieulx ne peu-
vent embrasser, lorsque la sagesse eter-
nelle vous élut pour être la mère de votre
père, très-excellente et souveraine (Dame)
qui n'eûtes jamais ni n'aurez, avant ou après
vous, de pareille (c'est pourquoi vous êtes
et fûtes appelée à juste titre mere et fleur
de virginité, ce qui est une gloire pour tout
le paradis); ah, Dame! par signe ou par pa-
roles, ou par une autre inspiration, envoyez-
moi des consolations; car, avant que je
bouge d'ici, j'attendrai que je trouve par
vous du reconfort.

DIEU.

Mère, je vois là-bas la reine d'Espagne
dans le désespoir, car sans raison elle est
dans une mauvaise position: c'est pourquoi
elle ne cesse de vous prier. Mettez-vous en
route pour aller à elle promptement.

Tout ce que je vous ay promis;
Et certes, moy et mes amis
Vostres serons.

LA DAMOISELLE.

Allez-vous-ent, bien le ferons.
— Or ne me fault que estre songneuse,
Que je sui riche et éureuse.
Hé ! je scé bien que je feray :
A ma dame boire donray
Encore ennuît un vin si fait
Que pourray veoir tout-à-fait
Son corps partout, quant dormira,
Que jà ne s'en esveillera
Pour remuer ne pour tourner.
Je vois ma besongne atourner
Mieux que pourray.

LA FILLE.

Esglantine, sachiez que j'ay
Fain de boire trop malement.
Allez me querre appertement
Des pommes et du vin aussi,
Et si le m'aportez icy
Tost, je vous pri.

LA DAMOISELLE.

Ma dame, je vois sanz detry.
— Vex ci vin et pommes qu'aport.
Or dites, estes-vous d'accort
Que une en pare que mengerez ?
Et après, dame, buverez
De ce vin-ci.

LA FILLE.

Où, faire le vueil ainsi
Com dit avez.

LA DAMOISELLE.

Si vous sera fait. Dont tenez,
Si mengiez : elle est de blancdurel,
Et l'ay parée bien et bel
Au mieux que say.

LA FILLE.

Or ça ! j'en vueil faire l'essay
De saveur est et de goust bonne.
Verse, verse, à boire me donne :
J'ay soif trop grant.

LA DAMOISELLE.

Volentiers et de cuer engrant.
Tenez, ma dame.

LA FILLE.

Si grant soif n'oy pieça, par m'ame !
Comme ore avoie.

mis ; et certes, moi et mes amis, nous se-
rons à vous.

LA DEMOISELLE.

Allez-vous-en, nous ferons bien les cho-
ses. — Maintenant il ne me faut qu'avoir du
soin, et je suis riche et heureuse. Hé ! je
sais bien ce que je ferai : je donnerai à boire
aujourd'hui même à ma dame un vin tel que
je pourrai voir tout-à-fait son corps par-
tout, quand elle dormira, sans la réveiller,
qu'elle remue ou qu'elle tourne. Je vais ar-
ranger mon affaire le mieux que je pourrai.

LA FILLE.

Esglantine, sachiez que j'ai très-grand'soif.
Allez me chercher ~~sur-le-champ~~ des pom-
mes et du vin, et apportez-les-moi vite ici, je
vous prie.

LA DEMOISELLE.

Ma dame, j'y vais sans retard. — Voici du
vin et des pommes que j'apporte. Mainte-
nant, dites, voulez-vous que je vous en pare
une que vous mangerez ? et après, dame,
vous boirez de ce vin-ci.

LA FILLE.

Oui, je veux le faire comme vous l'avez
dit.

LA DEMOISELLE.

Vous serez obéie. Tenez donc et man-
gez : elle est de Caleville blanc, et je l'ai bel
et bien parée le mieux que je sais (le faire).

LA FILLE.

Allons ! je veux essayer si, quant à la sa-
veur et au goût, elle est bonne. Verse, verse,
donne-moi à boire : j'ai très-grand'soif.

LA DEMOISELLE.

Volentiers et de grand cœur. Tenez, ma
dame.

LA FILLE.

Sur mon ame ! il y a long-temps que je n'eus
si grand'soif comme je l'avais tout à l'heure.

LA DAMOISELLE.

Bien vous en croy, se Diex me voie.
En santé sera, se Dieu plait.
Se plus en voulez, à court plait,
Je verseray.

LA FILLE.

Nanil pas ; mais aler voudray
Reposer ; car, en verité,
Ce vin m'est jà ou chief monté,
Ce m'est avis.

LA DAMOISELLE.

Dame, soit à vostre devis !
Venez, et je vous converyray.
Or çà ! reposer vous lairay
Tout vostre assez.

LA FILLE.

Vous dites bien : or me laissez,
Alez-vous-ent.

BERENGIER.

De retourner m'est pris talent
Devers damoiselle Esglantine
Savoir mon se de la royne,
Sa maistresse, m'enseignera
Le saing, ne comment il ira
De ma besongne.

LA DAMOISELLE.

Or vueil-je penser, sans prolongne
De gaignier ce c'on m'a promis
Avec ce c'on m'a ès mains mis.
Fole seray se je me faing
De faire à ce cop un tel gaing
Com de xxx. mars d'or avoir.
Certainement, je vois savoir
Se encore est ma dame endormie.
Se elle dort, je ne me doubt mie
Que ne puisse bien mon fait faire.
Elle dort : bien va mon affaire ;
Où son saing siet par temps verray,
Et le jouel bien tost aray
Qu'elle garde plus chierement.

(Yci quiert le saing et prent l'os.)

C'est fait : je m'en vois vistement
Devers le conte Berengier.
— Sire, ne me faites dangier
De bailler ce que vous m'avez
Promis ; faire bien le devez :

Vez cy de quoy.

BERENGIER.

Chiere amie, or parlons tout coy ;
Et vous traiez de moy plus près.

LA DEMOISELLE.

Je vous en crois bien, Dieu me garde ! A
votre santé, s'il plait à Dieu ! Si vous en vou-
lez davantage, je verserai.

LA FILLE.

Non pas ; mais je veux aller reposer ; car,
en verité, je crois que ce vin m'est déjà
monté à la tête.

LA DAMOISELLE.

Dame, à votre volonté ! venez, et je vous
accompagnerai. Allons ! je vous laisserai re-
poser tout à votre aise.

LA FILLE.

Vous dites bien : maintenant, laissez-moi ;
allez-vous-en.

BÉRENGER.

J'ai envie de retourner vers damoiselle
Églantine savoir, à n'en pas douter, si elle
m'enseignera le signe de la reine, sa mal-
tresse, et comment ira mon affaire.

LA DEMOISELLE.

Je veux maintenant songer sans retard à
gagner ce qu'on m'a promis, pour le joi-
dre à ce que l'on m'a mis entre les mains.
Je commettrai une folie si je laisse échap-
per cette occasion de faire un pareil béné-
fice de trente marcs d'or. Je vais savoir, à
n'en pas douter, si ma dame est encore en-
dormie. Si elle dort, je ne doute pas que
je ne puisse bien exécuter mon dessein. Elle
dort : mon affaire va bien ; je verrai promp-
tement où son signe se trouve, et j'aurai
bientôt le joyau qu'elle garde avec le plus
de soin. (*Ici elle cherche le signe et prend l'os.*)
C'est fait : je m'en vais vite vers le conte
Bérenger. — Sire, ne faites aucune diffi-
culté à me donner ce que vous m'avez pro-
mis ; vous devez bien le faire : voici de quoi
(vous y décider).

BÉRENGER.

Chère amie, parlons maintenant à voix
basse ; et approchez-vous plus près de moi.

Se elle avoit à dire i. sautier ?
 Si y est-elle longuement.
 Je la vois querre vraiment.
 Elgar ! pas n'est devant l'autel,
 Ne aussi n'est-elle à son hostel :
 Où est-elle alée ?

ij^e. BOURGEOIS.

De quoy estes-vous emparlée,
 Eglantine, ma chiere amie ?
 Je vous voy com toute esbahie,
 Ne scé de quoy.

LA DAMOISELLE.

Je m'esbahis que je ne voy,
 Sire, ma dame ça ne là.
 Puis orains que au moustier ala,
 En son hostel ne revint puis :
 Pour ce la quier tant com je puis
 Et bas et hault.

ij^e. BOURGEOIS.

Or alons savoir à Ernaut,
 Que je voy là, se point l'a veue.
 Je ne croy pas que decéue
 L'ait homme né.

LA DAMOISELLE.

Ernaut, bon jour vous soit donné !
 Dites-nous voir, se Diex nous gart !
 Avez-vous véu nulle part
 Aler ma dame ?

PREMIER BOURGEOIS.

Nanil, Eglantine, par m'ame !
 Qu'i a-il ? qu'est-ce ?

LA DAMOISELLE.

Par foy ! de querir ne la cesse,
 Et si n'en puis nouvelle oïr :
 Qui me fait le cuer esbahir
 Trop malement.

ij^e. BOURGEOIS.

Haro ! Diex ! taisiez-vous ! Comment
 Dites-vous ? ma dame est perdue ?
 Mainte ame en sera esperdue,
 S'il est ainsi.

OSTES.

Quel parlement tenez-vous ci ?
 Seigneurs, je vous voy, ce me semble,
 Trist tjes de cuer trestouz ensemble
 A mate chiere.

ij^e. BOURGEOIS.

Mon chier seigneur, nostre très chiere
 Roïne et dame, vostre fume,
 Ne savons s'en li a diffame,

l'église ? elle y est aussi long-temps que si
 elle avait à réciter un psautier. En vérité,
 je vais la chercher. Eh, regardez ! elle n'est
 pas devant l'autel, elle n'est pas non plus
 au logis : où est-elle allée ?

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

De quoi parlez-vous (seule), Églantine,
 ma chère amie ? Je vous vois comme tout
 ébahie, je ne sais de quoi.

LA DAMOISELLE.

Sire, je m'ébahis de ne voir ma dame ni
 de ce côté ni de cet autre. Depuis tantôt
 qu'elle alla à l'église, elle n'est pas reve-
 nue en son logis : c'est pour quoi je la cher-
 che tant que je puis, en bas et en haut.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

Eh bien ! allons savoir auprès d'Ernaut,
 que je vois là, s'il ne l'a point vue. Je ne
 crois pas que qui que ce soit l'ait déçue.

LA DAMOISELLE.

Ernaut, qu'un bon jour vous soit donné !
 Dites-nous la vérité, Dieu vous garde ! Avez-
 vous vu ma dame aller quelque part ?

LE PREMIER BOURGEOIS.

Nenni, Églantine, sur mon ame ! Qu'y a-
 t-il ? qu'est-ce ?

LA DAMOISELLE.

Par (ma) foi ! je ne cesse de la chercher,
 et je ne puis en savoir des nouvelles : c'est
 ce qui me navre terriblement le cœur.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

Haro ! Dieu ! taisiez-vous ! Que dites-vous ?
 ma dame est perdue ? S'il en est ainsi,
 mainte ame en sera désolée.

OTRON.

Quelle conversation tenez-vous ici ? Sei-
 gneurs, à ce qui me parait, je vous vois tous
 ensemble le cœur triste et la mine abattue.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

Mon cher seigneur, (c'est à cause de) notre
 très-chère reine et maîtresse, votre femme.
 Nous ne savons si elle s'est honteusement

En l'oreille le vous diray,
Se vous voulez.

OSTES.

E, Diex ! com je sui adolez !
Je voy bien j'ay perdu ma terre.
Le cuer d'ire ou ventre me serre.
— Ha, très faulse et deloyal femme !
Comment m'as-tu fait tel diffame ?
Voir, en ta bonté me floie
Tant qu'à la meilleur te tenoie
Des femmes ; mais ne fineray
Jamais tant qu'à mort mis t'aray
Honteusement.

L'EMPERIERE.

Biaux niez, vous ferez autrement :
Avecques moy oy demourrez
Tant qu'autre terre ailleurs arez ;
Je le vous lo.

OSTES.

Certes, sire, c'est pour nient. Ho !
Ne m'en parlez plus, ne peut estre ;
A mort honteuse l'iray mettre,
Ains que je fine.

LA FILLE.

Alons nous esbatre, Esglantine,
Aval cest hostel un tentet ;
Car le cuer et le corps si m'est
Pesant et vain.

LA DAMOISELLE.

Dame, vostre vouloir à plain
Soit fait ! alons.

ii^e BOURGOIS.

Dieu mercy ! tant ay des talons
Erré et me sui adrecié
Que j'ay le roy adevancié
Et voy la royne sa femme :
C'est bien à point. — Ma chiere dame,
Je vous vien pour bien acointier
D'une chose dont grant mestier
Avez, sanz doubte.

LA FILLE.

Lieve sus, mon ami, s'acoute ;
Est-ce secré ?

ii^e BOURGOIS.

Oil, ne m'en sachiez mal gré ;
Car pour vostre bien vous le dy.
Le roy tant courroucié vient cy
Que, s'il vous tient, soit droit ou tort,
Certes, il vous mettra à mort
Tantost de fait,

OTHON.

Eh Dieu ! comme je suis affligé ! je vois
bien que j'ai perdu ma terre. La colère me
serre le cœur au ventre. — Ah, très-fausse
et déloyale femme ! comment m'as-tu fait
une honte pareille ? Vraiment, je me fais
tellement en ta bonté que je te tenais pour
la meilleure des femmes ; mais je n'aurai ja-
mais de repos que je ne t'aie mise à mort
honteusement.

L'EMPEREUR.

Beau neveu, vous ferez autrement : vous
demeurerez ici avec moi jusqu'à ce que
vous ayez ailleurs une autre terre ; je vous
le conseille.

OTHON.

Certes, sire, c'est inutile. Oh ! ne m'en
parlez plus, cela ne peut être ; j'irai la li-
vrer à une mort honteuse, avant que je cesse
de vivre.

LA FILLE.

Églantine, allons nous ébattre un peu au
bas de cette maison ; car j'ai le cœur et le
corps pesans et sans force.

LA DEMOISELLE.

Dame, votre volonté soit entièrement
faite ! allons-y.

LE TROISIÈME BOURGEOIS.

Dieu merci ! j'ai tant marché et je me suis
tellement hâté que j'ai devancé le roi et que
je vois la reine sa femme : c'est bien à
point. — Ma chère dame, je viens pour
vous bien prévenir d'une chose qui vous
importe fort, il n'y a pas de doute.

LA FILLE.

Lève-toi, mon ami, écoute ; est-ce un se-
cret ?

LE TROISIÈME BOURGEOIS.

Oui, ne m'en sachiez pas mauvais gré ; car
c'est pour votre bien que je le dis. Le roi
vient ici tellement courroucé que, s'il vous
tient, soit à tort ou à raison, certes, il vous
fera mourir tout de suite.

LA FILLE.

Lasse, pour quoy? qu'ay-je méfait?
Scez-tu, amis?

iiij^e BOURGOIS.

L'autr' ier ot en gageure mis
Son royaume, c'est à brief conte,
Encontre Berengier, le conte,
Pour ce qu'à la court se vanloit
Qu'il n'estoit femme, s'il avoit
De parler à elle loisir,
Qu'il n'en féist tout son plaisir;
Et monseigneur si vous tint, dame,
A si bonne et si vaillant fame
Qu'il va pour son royaume mettre
Que ce ne pourroit de vous estre.
Berengier mist sa terre aussi,
Et puis dut venir jusques cy,
Et après retourna à Romme,
Et se vanta devant maint homme
Que de vous, dame, en verité
Avoit-il fait sa volenté;
Et, outre tout ce, fist-il dyables
Qu'enseignes apporta creables:
Dont me merveil.

LA FILLE.

Ha, très-doux Dieu! se je me dueil
Et grant douleur à mon cuer sens,
Qu'en puis-je? A petit que du sens
N'is quant je voy que renommée
Cuert de moy, dont sui diffamée
Et à grant tort.

.iiij^e BOURGOIS.

Chiere dame, prenez confort
En vous-mesmes, et regardez
Comment vostre vie gardez:
Je le conseil.

LA FILLE.

Croire m'estuet vostre conseil.
Un petit m'en vois au moustier.
De repos avez bien mestier:
Alez le prendre.

iiij^e BOURGOIS.

Dame, volentiers, sanz attendre;
Car aussi moult traveillié ay;
Six jours a que ne despoullay
Pour cy venir.

LA FILLE.

Je le vous pense à desservir,
Mon ami, dedans brief termine.
Alez-ent avec Esglantine

LA FILLE.

Hélas! pourquoi? en quoi ai-je méfait?
Ami, le sais-tu?

LE TROISIÈME BOURGOIS.

L'autre jour, sans plus de détails, il paria
son royaume contre Bérenger, le comte,
parce que celui-ci se vantait à la cour qu'il
n'y avait pas de femme dont il ne jouit, s'il
avait le loisir de lui parler; et monseigneur,
dame, vous tint pour une si bonne et si hon-
nête femme qu'il paria son royaume qu'il ne
pourrait en être ainsi de vous. Bérenger en-
gagea aussi sa terre; puis il dut venir jus-
qu'ici, et après il retourna à Rome, et se
vanta en la présence de plusieurs que véri-
tablement, dame, il avait joui de vous; et,
en outre, ce démon en apporta des preuves
dignes de foi: ce dont je m'émerveille.

LA FILLE.

Ah, très-doux Dieu! si je m'afflige et res-
sens une grande douleur en mon cœur,
en puis-je mais? Peu s'en faut que je ne
perde la raison quand je vois qu'il court
sur mon compte un bruit tel que je suis dif-
famée, et cela bien à tort.

LE TROISIÈME BOURGOIS.

Chère dame, prenez courage, et avisez
aux moyens de préserver votre vie: je le
conseille

LA FILLE.

Il me faut croire votre conseil. Je m'en
vais un peu à l'église. Vous avez bien be-
soin de repos: allez le prendre.

LE TROISIÈME BOURGOIS.

Dame, volontiers, sanz attendre; car aussi
bien ai-je beaucoup marché: il y a six jours
que je ne me suis déshabillé pour venir ici.

LA FILLE.

Mon ami, je pense vous en réconi-
penser avant peu. Allez-vous-en au logis
avec Églantine. — Je vous le dis sans

En maison. — Je vous dy sanz lobes,
Donnez-li une de mes robes
Toute enterine.

LA DAMOISELLE.

Ma dame, de volenté fine
Feray vostre conmandement,
— Puisqu'il li plaist, sire, alons-m'ent
Isnel le pas.

iiij. BOURGOIS.

Dame, alons ; je ne vous vueil pas
Desdire en riens.

LA FILLE.

E ! mere Dieu, qui de tous biens
Es tresor et de toutes graces,
Qui les desconfortez solaces
Et les desconseilliez conseillesses,
En pitié regarder me vueilles
Et conforter ma lasse d'ame,
Si voir que tu scez que à tort, Dame,
Sui accusée de meffait
Que onques ne pensay ne n'ay fait ;
Ains vouldroie, Vierge haultisme,
Miex estre mise en une abisme,
Si que de moy ne fust nouvelle.
Glorieuse Vierge pucelle,
Qui en vous péustes comprendre
Ce que les cieulx ne peuvent prendre,
Si com sapience eternelle
Vous esclut mere paternelle,
Très excellente et souveraine
Qui seconde ne premeraine
Pareille à vous onques n'éustes
Ne n'arez (pour ce estes et fustes
Appellée par verité
Mere et fleur de virginité,
Qui gloire est à tout paradis) ;
A, Dame ! par signe ou par dis
Ou par autre inspiracion
M'envoiez consolacion
Car avant que de ci me meuve
J'attenderay que par vous treuve
Aucun confort.

DIEU.

Mere, là voy en desconfort
Estre d'Espagne la royne,
Car sanz cause est en mal convine :
Pour quoy de prier ne vous cesse.
Prenez d'aler à li l'adresse
Isnellement.

plaisanter, donnez-lui une de mes robes
tout entière.

LA DEMOISELLE.

Ma dame, je ferai de bon cœur votre com-
mandement. — Puisque cela lui plaist, sire, al-
lons-nous-en tout de suite.

LE TROISIÈME BOURGOIS.

Dame, allons-nous-en ; je ne veux vous
dédire en rien.

LA FILLE.

Eh ! mère de Dieu qui es le trésor de tous
biens et de toutes grâces, qui consoles les
affligés et conseille ceux qui se trouvent
dans l'embarras, veuilles me regarder avec
des yeux de pitié et reconforter ma malheu-
reuse ame ; aussi bien, Dame tu sais que
c'est à tort que je suis accusée du méfait que
jamais je n'ai eu dans l'idée ni n'ai commis ;
au contraire, Vierge très-haute, j'aimerais
mieux être mise en un abîme, de manière à
ce qu'on n'entendit plus de nouvelles de moi.
Vierge glorieuse et pure, qui pûtes com-
prendre en vous ce que les cieulx ne peu-
vent embrasser, lorsque la sagesse éter-
nelle vous élut pour être la mère de votre
père, très-excellente et souveraine (Dame)
qui n'eûtes jamais ni n'aurez, avant ou après
vous, de pareille (c'est pourquoi vous êtes
et fûtes appelée à juste titre mère et fleur
de virginité, ce qui est une gloire pour tout
le paradis) ; ah, Dame ! par signe ou par pa-
roles, ou par une autre inspiration, envoyez-
moi des consolations ; car, avant que je
bouge d'ici j'attendrai que je trouve par
vous du reconfort.

DIEU.

Mère, je vois là-bas la reine d'Espagne
dans le désespoir, car sans raison elle est
dans une mauvaise position : c'est pourquoi
elle ne cesse de vous prier. Mettez-vous en
route pour aller à elle promptement.

Et ne scet-on qu'est devenuz;
Si est roys d'Espagne tenuz
Un c'on appelle Berengier,
Qui l'a gaingnie par gagier,
Si comme on dit.

ALFONS.

Certes, or sui-je desconfit
Et toute ma joie est passée,
Puisque ma fille est trespasée;
Bien dire l'ose.

ROY DE GRENADE.

Salemon, va, si te repose :
Je voy bien tu es travailliez.
— Frere, deporter vous vueilliez
De dueil. Puisqu'il est en ce point,
Certes, il ne demourra point,
Que tant de gens d'armes arons
Que assaillir l'emperiere irons,
Tellement que bon li sera
Quant à nous paiz avoir pourra.
— Denis, alez-nous du vin querre.
— Biau frere, je vous vueil enquerre;
Il n'a ci que nous .ij. ensemble:
De cest escuier que vous semble
Et est avis?

ALFONS.

Frere, vez ci que j'en devis :
Gracieux me semble en ses faiz ;
Il est gent de corps et bien faiz ;
Et si croy qu'en une bataille
Feroit bien besongne sanz faille,
Et se saroit bien entremettre
De deffendre li et son maistre
Contre tout homme.

ROY DE GRENADE.

Par soy ! j'ai en propos qu'à Romme,
Si li plaist, avec nous venra
Et mon gonfalonnier sera ;
Car il m'agrée et si me plaist
Sur touz mes gens, c'est à court plaist,
Qui ceens sont.

ALFONS.

A verité dire, il ne font,
Nul qui y soit, si biau servise
Comme il fait, ne de telle guise.
Il est esveillie et appert ;
Quelque chose qu'il face, il pert,
Et semble qu'il n'i touche goute.
Bien le vous a donné sanz doute,
A mon cuidier.

Berenger, qui, comme on le dit, l'a gagnée
par une gageure.

ALPHONSE.

Certes, je suis maintenant consterné et
toute ma joie est passée, puisque ma fille
est morte; j'ose bien le dire.

LE ROY DE GRENADE.

Salomon, va te reposer : je vois bien que
tu es fatigué. — Frère, veuillez faire trêve à
votre douleur. Puisqu'il en est ainsi, certes,
avant peu nous aurons tant de gens d'armes
que nous irons assaillir l'empereur, tellement
qu'il sera enchanté de pouvoir faire la paix
avec nous. — Denis, allez-nous chercher du
vin. — Mon frère, je veux vous adresser une
question ; nous ne sommes ici que nous
deux ensemble : que vous semble et que
pensez-vous de cet écuyer?

ALPHONSE.

Frère, voici ce que j'en dis : il me sem-
ble gracieux dans ses actions ; il est gentil
de corps et bien fait ; et je crois qu'en une
bataille il se conduirait bien en tout point,
et saurait bien s'arranger de manière à se
défendre, lui et son maître, contre tout
homme.

LE ROY DE GRENADE.

Par (ma) foi ! j'ai l'intention, si cela lui
plait, de l'emmener à Rome avec nous et d'en
faire mon gonfalonnier ; car il m'est agréa-
ble et me plait, en un mot, plus que tous
mes gens qui sont céans.

ALPHONSE.

A dire vrai, nul de ceux qui y sont ne
fait aussi bien le service que lui, ni de la
même manière. Il est éveillé et ouvert ; quel-
que chose qu'il fasse, il (y) parait, et il sem-
ble qu'il n'y touche pas le moins du monde.
A mon avis, c'est Dieu qui vous l'a donné.
il n'y a pas à en douter.

Pour quoy Oston a vers toy guerre.
 Pense de toy brief mettre en erre,
 Et si le fai secretement.
 Je ne te dy plus. — Alons-m'ent,
 Mes amis, en gloire celestre ;
 Ycy ne vueil ore plus estre
 Ne demourer.

SAINT JEHAN.

Royne, digne d'honorer,
 Vostre commandement ferons ;
 Et nientmoins d'accort chanterons
 Tous troys ensemble.

SAINT MICHEL.

Il appartient bien, ce me semble,
 Que nous chantons à chiere lie,
 Quant celle est de nous compagnie
 Qui nous est gloire.

GABRIEL.

Vous avez dit parole voire :
 Or chantons d'accort par amour.

Rondel.

Où doit estre aussi le retour
 Ne le refuge à creature
 A ce qu'en gloire touz jours dure ?
 Où prent loyauté son séjour,
 Où est charitez sanz mesure,
 Fors qu'en vous, doulce Vierge pure ?

LA FILLE.

Ha ! Mere Dieu, quant de moy cure
 Vous plaist avoir pris, ce m'est vis,
 Et que fait m'avez le devis
 Qu'à mon oncle en Grenade voise ;
 Amoureuse Vierge courtoise,
 Puisque vous plaist que ainsi le face,
 Mettre me vois, sanz plus d'espace,
 En tel habit c'on ne me puist
 Congnoistre et que nul ne me truist.
 — E, Diex ! il me vient bien à point !
 Nulz de mes gens ici n'a point :
 Touz se dorment à remontée.
 Penser me fault d'estre aprestée,
 Et puis toute seule en iray.
 C'est fait : ce chemin prendray
 Et si penseray d'errer fort.
 — Mere Dieu, soiez-me confort
 En ce chemin.

LA DAMOISELLE.

E gar ! pour le corps saint Domin,
 Que fait tant ma dame au moustier

amis, dans la gloire céleste : je ne veux
 présent plus être ni demeurer ici.

SAINT JEAN.

Reine, digne d'être honorée, nous fe-
 rons votre commandement ; et néanmoins
 nous chanterons d'accord tous trois en-
 semble.

SAINT MICHEL.

Il convient bien, ce me semble, que nous
 chantions avec allégresse, quand nous ac-
 compagnons celle qui est notre gloire.

GABRIEL.

Vous avez dit une parole véridique : al-
 lons ! chantons d'accord par amour.

Rondeau.

Où doit être aussi la ressource et le re-
 fuge de la créature pour qu'elle jouisse de
 la gloire éternelle ? Où la loyauté prend-
 elle son séjour, où est la charité sans me-
 sure, sinon en vous, douce et pure Vierge ?

LA FILLE.

Ah ! Mère de Dieu, puisqu'il vous a plu
 de prendre soin de moi, comme je le pense,
 et que vous m'avez ordonné de me rendre
 à Grenade auprès de mon oncle ; Vierge
 amoureuse et courtoise, puisqu'il vous plaît
 que j'en agisse ainsi, je vais, sans plus de
 retard, m'affubler d'un habit tel que l'on
 ne me puisse connaître et que nul ne me
 trouve. — Eh, Dieu ! je suis bien tombée !
 il n'y a ici nul de mes gens : tous dorment
 à qui mieux mieux. Il faut que je pense à
 m'apprêter, et puis je m'en irai toute seule.
 C'est fait : je prendrai ce chemin et je pen-
 serai à bien marcher. — Mère de Dieu,
 soyez mon reconfort dans ce voyage.

LA DEMOISELLE.

Eh, regardez ! par le corps de saint Do-
 minique, que fait ma dame pour tant restera

Pour ce que du regne d'Espagne
Avez son frere Alfons demis,
Et en autre main l'avez mis :
Si vous lo que vous pourveez
De gens d'armes, se vous veez
Que die bien.

L'EMPEREUR.

Pour ces nouvelles, amis, tien,
Vez ci cent frans que je te doing ;
Et si vueil que prengnes le soing
D'aler aux barons de ma terre
Dire que à moy viengnent bonne erre.
N'y espergne ne roy ne conte
Que chascun ne se arme et se monte,
Et s'en viengne à moy sanz sejour,
Et n'espergnent terme ne jour
De delaier.

LE MESSAGIER.

Ne vous en fault point esmaier ;
Très chier sire, partout iray
Et vostre message feray
Bien vraiment.

ROY DE GRENADE.

Sanz plus faire sejournement,
Frere, nous fault de cy partir
Et d'aler-nous-en appartir,
Nous et toute nostre ost banie,
Tant que soions en Rommenie.
— Or sus, trestouz !

ALFONS.

Certes, j'ay au cuer grant courrouz,
Frere, quant si me voy au bas
Qu'avec moy mener ne puis pas
Tant gent comme il m'appartenist,
S'Espagne en ma main se tenist ;
Et si n'aconté-je sanz faille
A toute ma perte pas maille,
Fors que de ma fille la belle ;
Mais c'est ce qui me renouvelle
Doleur trop grant.

PREMIER CHEVALIER ALFONS.

Estre n'en devez si engrant,
Sire ; puisqu'il ne peut autre estre,
Pensez de vous en joie mettre :
C'est vostre miex.

ij^e. CHEVALIER.

Vous dites voir, si m'aist Diex !
Oblier tel chose convient,
Et prendre le temps tel qu'il vient,
Tout en bon gré.

autre main : je vous conseille donc de vous
pourvoir de gens d'armes, si vous voyez
que je dise bien.

L'EMPEREUR.

Pour ces nouvelles, ami, tiens, voici cent
francs que je te donne ; et je veux que tu
prennes le soin d'aller aux barons de ma
terre leur dire qu'ils viennent bien vite.
Que ni roi ni comte n'épargnent rien pour
s'armer et se monter, et qu'ils viennent
à moi sans tarder d'un seul jour.

LE MESSAGER.

Il ne vous faut point en être inquiet ; très-
cher sire, j'irai partout et je ferai bien vo-
tre message, en vérité.

LE ROI DE GRENADE.

Sans tarder plus long-temps, frère, il nous
faut partir et nous mettre en marche, nous
et toute notre armée qui est rassemblée,
tant que nous soyons dans la campagne de
Rome. — Allons, tous !

ALPHONSE.

Certes, j'ai au cœur un grand courroux,
frère, de me voir tellement bas que je ne
puisse pas mener avec moi autant de gens
qu'il conviendrait, si toute l'Espagne se te-
nait sous ma main ; et je ne prise certaine-
ment pas (la valeur d'une maille toute ma
perte, à l'exception de celle de ma fille la
belle : c'est ce qui réveille en moi une trop
grande douleur.

LE PREMIER CHEVALIER D'ALPHONSE.

Il ne vous faut pas en être si affligé, sire ;
puisque'il ne peut pas en être autrement,
pensez à vous mettre en joie : c'est ce que
vous avez de mieux à faire.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Dieu m'aide ! vous dites vrai. Il me faut
oublier cette chose-là, et prendre le temps
en bien, tel qu'il vient.

Mais perdue est, ce vous disons :
C'est pour quoy tel chiere faisons ;
Car tristes et dolens en sommes
Touz ensemble, femmes et hommes,
A brief parler.

OSTES.

Ne vous chaut, non, laissez aler ;
Elle m'a fait perdre ma terre :
Dont le cuer ou ventre me serre.
Je la cuidois preude samme ;
Mais elle m'a fait tel diffame
Que Berengier sa volenté
A fait d'elle et s'en est vanté
Devant mon oncle en plaine court.
Et je l'en doy bien croire à court,
Car telles enseignes m'en dit
Que n'i puis mettre contredit ;
Et certes, se la puis tenir,
A honte la feray mourir.
Et si sachiez je la querray
Tant que une foiz la trouveray.
Je m'en vois, plus ne me verrez ;
Berengier à seigneur arez.

A Dieu, trestouz !

LA FILLE.

E Diex ! j'ay touz les membres roupz
De ceste erre que j'ay empris.
N'avoie pas tel chose apris ;
Mais puisqu'en Grenade me voy,
Il ne m'en chaut de moy (*sic*) annoy.
Mon oncle voy là et mon pere :
Or fault que devant eulx m'appere ;
Mais je vous pri, biau sire Diex,
Devotement, plorant des yex
Que, quant je seray là venue,
Que d'eulx ne soie cognéue.
— Messeigneurs, Dieu vous doint à touz
Honneur ! Je vieng ici à vous
Savoir se par vostre franchise
Pourroie avoir aucun servise,
Quel qu'il féust.

ROY DE GRENADE.

Amis, il faudroit c'on scéust
De quoy tu sarroies servir
Pour nostre grace desservir.
Qu'en diras-tu ?

LA FILLE.

Sire, je sçay lance et escu
Porter et chevauchier sanz faille,
Quant il est mestier, en bataille.

comportée ; mais elle est perdue, nous vous
le disons : c'est pourquoi nous faisons une
telle mine ; car nous en sommes tristes et
affligés tous ensemble, hommes et femmes,
sans en dire davantage.

OTHON.

Ne vous en inquiétez pas, laissez-la al-
ler ; elle m'a fait perdre ma terre : ce qui
me serre le cœur au ventre. Je la croyais
honnête femme ; mais elle m'a déshonoré
au point que Bérenger en a joui et s'en est
vanté devant mon oncle en pleine cour. Et
je dois bien l'en croire sans difficulté, car il
m'en a donné des preuves telles que je ne
puis m'y refuser. Certes, si je puis la tenir,
je la ferai mourir honteusement. Et sachez
que je la chercherai tant que je l'aie trou-
vée. Je m'en vais, vous ne me verrez plus ;
vous aurez Bérenger pour roi. Adieu, vous
tous !

LA FILLE.

Eh Dieu ! j'ai tous les membres rompus
de ce voyage que j'ai entrepris. Je n'avais
pas appris à tant marcher ; mais, puisque je
me vois à Grenade, je m'embarrasse peu de
ma peine. Je vois là-bas mon oncle et mon
père : il faut maintenant que je paraisse de-
vant eux ; mais, beau sire Dieu, je vous
prie dévotement et en pleurant que, quand
je serai venue là, je ne sois pas reconnue
d'eux. — Messeigneurs, que Dieu vous donne
honneur à tous ! Je viens ici à vous savoir si
vous seriez assez bons pour me donner un
emploi, quel qu'il fût.

LE ROI DE GRENADE.

Ami, il faudrait qu'on sût à quel service
tu es propre pour mériter nos bonnes grâ-
ces. Qu'en diras-tu ?

LA FILLE.

Sire, je sais porter lance et écu et che-
vaucher comme il faut, quand il en est be-
soin, en bataille. Je sais aussi, mon cuer ser-

Je scé aussi, mon seigneur chier,
Devant un riche homme trenchier;
J'ay eu d'eschançonnerie
Aucune foiz la seigneurie.
Le service scé tout en somme
Que l'en doit faire à i. riche homme,
Com prince ou roy.

ROY DE GRENADE.

Tu demourras donc avec moy :
Moy et mon frere serviras;
Et selon ce que tu feras
L'avanceray.

LA FILLE.

Sire, se Dieu plaist, je feray
A mon poyoir au gré de vous,
Et de vous, chier sire, et de touz
Voz autres gens.

ALFONS.

Se de ce faire es diligens,
A grant honneur venir pourras,
Puisque au grant amer te feras
Et au petit.

ROY DE GRENADE.

Frere, j'ay trop bon appetit
De mengier : envoions-ent querre
Par cet escuier-ci bonne erre.
Aussi désiré-je la guise
Moult regarder de son servise.
Je vous dy bien.

ALFONS.

Si la verrons. — Amis, çà vien.
Comment as non ?

LA FILLE.

Sire, Denis m'appelle l'on,
Non autrement.

ALFONS.

Denis, dressiez appertement
Une table ci, sanz songier,
Et nous alez querre à mengier
En la cuisine.

LA FILLE.

Je feray de volenté fine,
Sire, vostre commandement
C'est fait. Je m'en vois vistement
D'avoir a mengier pourveoir.
— Ça, monseigneur ! venez seoir,
Si vous agréé, en verité :
Vez ci table et mès appresté,
Sire, pour vous.

gneur, trancher devant un homme riche ;
j'ai été plusieurs fois proclamé maître en
fait d'échançonnerie. En somme, je con-
naiss le service que l'on doit faire auprès
d'un homme riche, comme un prince ou
un roi.

LE ROI DE GRENADE.

Tu demeureras donc avec moi : tu nous
serviras, moi et mon frère ; et selon ce que
tu feras je t'avancerai.

LA FILLE.

Sire, s'il plaît à Dieu, je ferai de mon
mieux suivant votre gré, et le vôtre, cher
sire et celui de tous vos autres gens.

ALPHONSE.

Si tu mets de la diligence à faire cela,
tu pourras parvenir à un grand honneur,
puisque tu te feras aimer du grand et du
petit.

LE ROI DE GRENADE.

Frère, j'ai grand'faim : envoyons vite
chercher à manger par cet écuyer-ci. Aussi
bien, je vous le dis, désiré-je beaucoup
voir comment il fait son service.

ALPHONSE.

Nous le verrons. — Ami, viens ici. Com-
ment t'appelles-tu ?

LA FILLE.

Sire, on m'appelle Denis, et non autre-
ment.

ALPHONSE.

Denis, dressez tout de suite une table ici,
sans rêver, et allez-nous chercher à manger
à la cuisine.

LA FILLE.

Sire, je serai très-volontiers ce que vous
me commandez. C'est fait. Je m'en vais vite
vous chercher à manger. — Allons, monsei-
gneur ! venez-vous asseoir, si tel est votre
bon plaisir, en vérité : sire, voici la table et
les mets apprêtés pour vous.

ROY DE GRENADE.

Donc vois-je seoir, amis doulx.
— Ça, biau frere ! ceés-vous cy.
— Or avant ! tailliez, mon ami,
Et nous servez.

OSTES.

Certes, du sens sui si desvez
Qu'a po que je n'enrage vis.
J'ay cerchié par tout ce país,
Hault et bas, devant et derriere.
Et si ne puis ceste lodiere
Que je quier trouver nulle part.
Je croy que Diex à elle part :
Ce fait mon, je le voy très bien.
— Ha ! mauvais Dieu, que ne te tien !
Vraiment, se je te tenoie,
De cops tout te desromperois
E gar, voiz ! toy et ta creance
Reni et toute ta puissance,
Et si m'en vois droit outre mer
Comme Sarrazin demourer
Et tenir la loy Mahommet.
Çà ! qui en toy s'entente met,
Il fait folie.

SALEMON.

A ceste noble compagnie
Doint Diex joie, solaz, honneur !
Pour Dieu, s'à droit ne vous honneur,
Pardonnez-moy.

ROY DE GRENADE.

Salemon, bien veignant, par foy !
S'aucunes nouvelles apportés,
Je te pri, point ne te deportés
Que ne les dies.

ALPHONS.

Ains qu'ame blâmes ne laidies,
Salemon, se Diex te doint gaingne,
Dy-nous, comment va-il d'Espagne ?
Ne nous mens goute.

SALEMON.

Non feray-je, sire, sanz doubte.
L'emperiere si l'a conquise,
Et a vostre fille Denise
A Otes son nepveu donnée :
Et fu royne coronnée
D'Espagne, et Otes en fu roys ;
Mais puis y a si grant desroys
Enz, qu'Otes a mis à mort
Vostre fille, ne scé se a tort,

LE ROI DE GRENADE.

Je vais donc m'asseoir, mon doulx ami. --
Allons, cher frère ! asseyez-vous ici. --
En avant ! taillez, mon ami, et servez-nous.

OTHON.

Certes, je suis tellement hors de moi qu'il
s'en faut de peu que je ne devienne fou.
J'ai fouillé partout ce pays, en haut et en
bas, devant et derrière, et je ne puis trou-
ver nulle part cette coquine que je cherche.
Je crois que Dieu est son complice : il l'est
en vérité, je le vois très-bien. — Ah ! mau-
vais Dieu, que ne te tiens-je ! Vraiment, si
je te tenais, je te rouerais de coups ! Eh !
regardez, voyez ! je te renie, toi, ma croyance
en ta divinité et toute ta puissance, et je m'en
vais droit outre-mer y demeurer comme Sar-
rasin et y suivre la loi de Mahomet. Oui, celui
qui met sa confiance en toi fait une folie.

SALEMON.

Que Dieu donne joie, plaisir et honneur
à cette noble compagnie ! Pour (l'amour de)
Dieu, si je ne vous honore pas convenable-
ment, pardonnez-moi.

LE ROI DE GRENADE.

Salomon, sois le bienvenu, par (ma) loi !
Si tu apportes des nouvelles, je t'en prie, ne
diffère pas de les dire.

ALPHONSE.

Salomon, avant de blâmer ou d'outrager
qui que ce soit, dis-nous (Dieu te fasse pro-
spérer !), comment va l'Espagne ? Ne nous
mens pas.

SALEMON.

Je m'en garderai bien, sire, n'en doutez
pas. L'empeur l'a conquise, et a donné
Denise, votre fille, à son neveu Othon ; elle
a été couronnée reine d'Espagne, et Othon a
été roi de ce pays ; mais depuis il y a eu de si
grandes dissensions intestines qu'Othon a mis
à mort votre fille. Je ne sais s'il a tort, et l'on
ignore ce qu'il est devenu ; et le roi d'Es-
pagne actuel est un (individu) qu'on nomme

Et ne scet-on qu'est devenu;
Si est roys d'Espagne tenuz
Un c'on appelle Berengier,
Qui l'a gaingnie par gager,
Si comme on dit.

ALFONS.

Certes, or sui-je desconfit
Et toute ma joie est passée,
Puisque ma fille est trespassee;
Bien dire l'ose.

ROY DE GRENADE.

Salomon, va, si te repose :
Je voy bien tu es traveilliez.
— Frere, deporter vous vueilliez
De dueil. Puisqu'il est en ce point,
Certes, il ne demourra point,
Que tant de gens d'armes arons
Que assaillir l'emperiere irons,
Tellement que bon li sera
Quant a nous paiz avoir pourra.
— Denis, aiez-nous du vin querre.
— Biau frere, je vous vueil enquerre;
Il n'a ci que nous .ij. ensemble:
De cest escuier que vous semble
Et est avis?

ALFONS.

Frere, vez ci que j'en devis:
Gracieux me semble en ses faiz;
Il est gent de corps et bien faiz;
Et si croy qu'en une bataille
Feroit bien besongne sanz faille,
Et se saroit bien entremettre
De deffendre li et son maistre
Contre tout homme.

ROY DE GRENADE.

Par foy ! j'ai en propos qu'à Rome,
Si li plaist, avec nous venra
Et mon gonfanonnier sera;
Car il m'agréa et si me plaist
Sur touz mes gens, c'est à court plaist,
Qui ceens sont.

ALFONS.

A verité dire, il ne font,
Nul qui y soit, si biau servise
Comme il fait, ne de telle guise.
Il est esveillie et appert;
Quelque chose qu'il face, il pert,
Et semble qu'il n'i touche goute.
Dieu le vous a donne sanz doubte,
A mon cuidier.

Berenger, qui, comme on le dit, l'a gagnée
par une gageure.

ALPHONSE.

Certes, je suis maintenant consterné et
toute ma joie est passée, puisque ma fille
est morte; j'ose bien le dire.

LE ROY DE GRENADE.

Salomon, va te reposer : je vois bien que
tu es fatigué. — Frère, veuillez faire trêve à
votre douleur. Puisqu'il en est ainsi, certes,
avant peu nous aurons tant de gens d'armes
que nous irons assaillir l'empereur, tellement
qu'il sera enchanté de pouvoir faire la paix
avec nous. — Denis, allez-nous chercher du
vin. — Mon frère, je veux vous adresser une
question; nous ne sommes ici que nous
deux ensemble : que vous semble et que
pensez-vous de cet écuyer?

ALPHONSE.

Frère, voici ce que j'en dis : il me sem-
ble gracieux dans ses actions; il est gentil
de corps et bien fait; et je crois qu'en une
bataille il se conduirait bien en tout point,
et saurait bien s'arranger de manière à se
défendre, lui et son maître, contre tout
homme.

LE ROY DE GRENADE.

Par (ma) foi ! j'ai l'intention, si cela lui
plaît, de l'emmener à Rome avec nous et d'en
faire mon gonfalonnier; car il m'est agréa-
ble et me plaît, en un mot, plus que tous
mes gens qui sont céans.

ALPHONSE.

A dire vrai, nul de ceux qui y sont ne
fait aussi bien le service que lui, ni de la
même manière. Il est éveillé et ouvert; quel-
que chose qu'il fasse, il (y) paraît, et il sem-
ble qu'il n'y touche pas le moins du monde.
A mon avis, c'est Dieu qui vous l'a donné.
il n'y a pas à en douter.

DATE 11-12-64 TIME 11:00 AM
 FROM WASH DC TO NEWARK
 RE 105-10473

SECRET

BY E. J. HARRIS
JAMES H. HARRIS, JR.
JAMES H. HARRIS, JR.

~~SECRET~~
~~TOP SECRET~~
~~TOP SECRET~~

~~SECRET~~

DAY IN SEATTLE.
 2.00. 2.17. 2.34. 2.51. 3.08. 3.25. 3.42. 3.59. 4.16. 4.33. 4.50. 5.07. 5.24. 5.41. 5.58. 6.15. 6.32. 6.49. 7.06. 7.23. 7.40. 7.57. 8.14. 8.31. 8.48. 9.05. 9.22. 9.39. 9.56. 10.13. 10.30. 10.47. 11.04. 11.21. 11.38. 11.55. 12.12. 12.29. 12.46. 1.03. 1.20. 1.37. 1.54. 2.11. 2.28. 2.45. 3.02. 3.19. 3.36. 3.53. 4.10. 4.27. 4.44. 5.01. 5.18. 5.35. 5.52. 6.09. 6.26. 6.43. 7.00. 7.17. 7.34. 7.51. 8.08. 8.25. 8.42. 8.59. 9.16. 9.33. 9.50. 10.07. 10.24. 10.41. 10.58. 11.15. 11.32. 11.49. 12.06. 12.23. 12.40. 1.07. 1.24. 1.41. 1.58. 2.15. 2.32. 2.49. 3.06. 3.23. 3.40. 3.57. 4.14. 4.31. 4.48. 5.05. 5.22. 5.39. 5.56. 6.13. 6.30. 6.47. 7.04. 7.21. 7.38. 7.55. 8.12. 8.29. 8.46. 9.03. 9.20. 9.37. 9.54. 10.11. 10.28. 10.45. 11.02. 11.19. 11.36. 11.53. 12.10. 12.27. 12.44. 1.01. 1.18. 1.35. 1.52. 2.09. 2.26. 2.43. 3.00. 3.17. 3.34. 3.51. 4.08. 4.25. 4.42. 5.09. 5.26. 5.43. 6.00. 6.17. 6.34. 6.51. 7.08. 7.25. 7.42. 7.59. 8.16. 8.33. 8.50. 9.07. 9.24. 9.41. 9.58. 10.15. 10.32. 10.49. 11.06. 11.23. 11.40. 11.57. 12.14. 12.31. 12.48. 1.05. 1.22. 1.39. 1.56. 2.13. 2.30. 2.47. 3.04. 3.21. 3.38. 3.55. 4.12. 4.29. 4.46. 5.03. 5.20. 5.37. 5.54. 6.11. 6.28. 6.45. 7.02. 7.19. 7.36. 7.53. 8.10. 8.27. 8.44. 9.01. 9.18. 9.35. 9.52. 10.09. 10.26. 10.43. 11.00. 11.17. 11.34. 11.51. 12.08. 12.25. 12.42. 1.09. 1.26. 1.43. 1.60. 1.77. 1.94. 2.11. 2.28. 2.45. 3.02. 3.19. 3.36. 3.53. 4.10. 4.27. 4.44. 5.01. 5.18. 5.35. 5.52. 6.09. 6.26. 6.43. 7.00. 7.17. 7.34. 7.51. 8.08. 8.25. 8.42. 8.59. 9.16. 9.33. 9.50. 10.07. 10.24. 10.41. 10.58. 11.15. 11.32. 11.49. 12.06. 12.23. 12.40. 1.07. 1.24. 1.41. 1.58. 2.15. 2.32. 2.49. 3.06. 3.23. 3.40. 3.57. 4.14. 4.31. 4.48. 5.05. 5.22. 5.39. 5.56. 6.13. 6.30. 6.47. 7.04. 7.21. 7.38. 7.55. 8.12. 8.29. 8.46. 9.03. 9.20. 9.37. 9.54. 10.11. 10.28. 10.45. 11.02. 11.19. 11.36. 11.53. 12.10. 12.27. 12.44. 1.01. 1.18. 1.35. 1.52. 2.09. 2.26. 2.43. 3.00. 3.17. 3.34. 3.51. 4.08. 4.25. 4.42. 5.09. 5.26. 5.43. 6.00. 6.17. 6.34. 6.51. 7.08. 7.25. 7.42. 7.59. 8.16. 8.33. 8.50. 9.07. 9.24. 9.41. 9.58. 10.15. 10.32. 10.49. 11.06. 11.23. 11.40. 11.57. 12.14. 12.31. 12.48. 1.05. 1.22. 1.39. 1.56. 2.13. 2.30. 2.47. 3.04. 3.21. 3.38. 3.55. 4.12. 4.29. 4.46. 5.03. 5.20. 5.37. 5.54. 6.11. 6.28. 6.45. 7.02. 7.19. 7.36. 7.53. 8.10. 8.27. 8.44. 9.01. 9.18. 9.35. 9.52. 10.09. 10.26. 10.43. 11.00. 11.17. 11.34. 11.51. 12.08. 12.25. 12.42. 1.09. 1.26. 1.43. 1.60. 1.77. 1.94. 2.11. 2.28. 2.45. 3.02. 3.19. 3.36. 3.53. 4.10. 4.27. 4.44. 5.01. 5.18. 5.35. 5.52. 6.09. 6.26. 6.43. 7.00. 7.17. 7.34. 7.51. 8.08. 8.25. 8.42. 8.59. 9.16. 9.33. 9.50. 10.07. 10.24. 10.41. 10.58. 11.15. 11.32. 11.49. 12.06. 12.23. 12.40. 1.07. 1.24. 1.41. 1.58. 2.15. 2.32. 2.49. 3.06. 3.23. 3.40. 3.57. 4.14. 4.31. 4.48. 5.05. 5.22. 5.39. 5.56. 6.13. 6.30. 6.47. 7.04. 7.21. 7.38. 7.55. 8.12. 8.29. 8.46. 9.03. 9.20. 9.37. 9.54. 10.11. 10.28. 10.45. 11.02. 11.19. 11.36. 11.53. 12.10. 12.27. 12.44. 1.01. 1.18. 1.35. 1.52. 2.09. 2.26. 2.43. 3.00. 3.17. 3.34. 3.51. 4.08. 4.25. 4.42. 5.09. 5.26. 5.43. 6.00. 6.17. 6.34. 6.51. 7.08. 7.25. 7.42. 7.59. 8.16. 8.33. 8.50. 9.07. 9.24. 9.41. 9.58. 10.15. 10.32. 10.49. 11.06. 11.23. 11.40. 11.57. 12.14. 12.31. 12.48. 1.05. 1.22. 1.39. 1.56. 2.13. 2.30. 2.47. 3.04. 3.21. 3.38. 3.55. 4.12. 4.29. 4.46. 5.03. 5.20. 5.37. 5.54. 6.11. 6.28. 6.45. 7.02. 7.19. 7.36. 7.53. 8.10. 8.27. 8.44. 9.01. 9.18. 9.35. 9.52. 10.09. 10.26. 10.43. 11.00. 11.17. 11.34. 11.51. 12.08. 12.25. 12.42. 1.09. 1.26. 1.43. 1.60. 1.77. 1.94. 2.11. 2.28. 2.45. 3.02. 3.19. 3.36. 3.53. 4.10. 4.27. 4.44. 5.01. 5.18. 5.35. 5.52. 6.09. 6.26. 6.43. 7.00. 7.17. 7.34. 7.51. 8.08. 8.25. 8.42. 8.59. 9.16. 9.33. 9.50. 10.07. 10.24. 10.41. 10.58. 11.15. 11.32. 11.49. 12.06. 12.23. 12.40. 1.07. 1.24. 1.41. 1.58. 2.15. 2.32. 2.49. 3.06. 3.23. 3.40. 3.57. 4.14. 4.31. 4.48. 5.05. 5.22. 5.39. 5.56. 6.13. 6.30. 6.47. 7.04. 7.21. 7.38. 7.55. 8.12. 8.29. 8.46. 9.03. 9.20. 9.37. 9.54. 10.11. 10.28. 10.45. 11.02. 11.19. 11.36. 11.53. 12.10. 12.27. 12.44. 1.01. 1.18. 1.35. 1.52. 2.09. 2.26. 2.43. 3.00. 3.17. 3.34. 3.51. 4.08. 4.25. 4.42. 5.09. 5.26. 5.43. 6.00. 6.17. 6.34. 6.51. 7.08. 7.

LA FILLE.
 Pourquoi venez-vous le voir,
 quand moi-même j'y suis allé hier ?
 Il faut donc venir s'embrasser.
 Vous le savez.

1. The first step is to identify the problem.
 2. The second step is to analyze the problem.
 3. The third step is to develop a solution.
 4. The fourth step is to implement the solution.
 5. The fifth step is to evaluate the results.

一、
 二、
 三、
 四、
 五、
 六、
 七、
 八、
 九、
 十、

D. Where there's a will, there's a way.
 E. Where there's a will, there's a way.
 F. Where there's a will, there's a way.
 G. Where there's a will, there's a way.
 H. Where there's a will, there's a way.
 I. Where there's a will, there's a way.
 J. Where there's a will, there's a way.
 K. Where there's a will, there's a way.
 L. Where there's a will, there's a way.
 M. Where there's a will, there's a way.
 N. Where there's a will, there's a way.
 O. Where there's a will, there's a way.
 P. Where there's a will, there's a way.
 Q. Where there's a will, there's a way.
 R. Where there's a will, there's a way.
 S. Where there's a will, there's a way.
 T. Where there's a will, there's a way.
 U. Where there's a will, there's a way.
 V. Where there's a will, there's a way.
 W. Where there's a will, there's a way.
 X. Where there's a will, there's a way.
 Y. Where there's a will, there's a way.
 Z. Where there's a will, there's a way.

filie que vous regrettez si souvent, à ce
je comprends.

ALPHONSE.

Eh, Dieu ! verrai-je ce moment ? je pleure et je soupire souvent pour elle ; il n'est donc pas d'un aussi vif désir et dont je suis impatient.

LE ROI DE GRENADÉ.

Frère, laissez en paix de tels regi
je vous en prie.

LA FILLE.

**S'il vous plait, donnez-moi la permis
que je vous demande.**

ALPHONSE.

Mon frère, avec votre consentement, c'est à la ville où il dit.

LE ROI DE GRENADÉ.

Qu'il aille ! je n'y mets aucune opposition. — Denis, allez.

LA FILLE.

**Messeigneurs, puisque vous le voulez
je dois pas y aller tout seul : il me faut
avoir de la compagnie, vous le savez.**

ALPHONSE.

Mon cher ami, vous avez dit vrai. (deux hommes-ci iront avec vous; ils vous tiendront compagnie, si cela vous suffit.

LA FILLE.

Oui, sire, par le Dieu qui me fit! —
 lons-nous-en avant qu'il s'écoule beau-
 de temps; nous ferons bien la besogne,
 plait à Dieu.

OTHON.

Eh, Mère de Dieu ! comme je regrette d'avoir si mal employé mon temps ! Le double m'avait bien tâté ; mais, Dieu merci, je ne suis pas mort. Le repentir et le remords que j'ai, avec le scrupule que je meurs, donneront la satisfaction que l'on m'impose ainsi que la peine que j'y prendrai, me serviront, s'il plaît à Dieu. Je vois Rome, je ne suis pas entré il y a long-temps, maintenant il me faut être diligent d'y aller avec ces gens que je vois venir.

LA FILLE.

Diex vous gart ! Amis, dites-moy,
Dont venez-vous ?

OSTES.

Je vien d'oultre mer, sire doulx,
Et vois à Romme.

LA FILLE.

Biauxseigneurs, prenez-moy cest homme
Et avec nous l'en amenez.
Vous ne savez que vous tenez,
Je le cognois miex qu'il ne cuide;
Gardez qu'il n'eschappe ne vuide
D'entre voz mains.

PREMIER CHEVALIER ALFONS.

Marie ! il n'en ara jà mains.
— Sà ! rendez-vous à nous, biau maistre;
S'à deffense vous voulez mettre,
Vous estes mors.

ij^e CHEVALIER ALFONS.

Ami, je te lo que ton corps
Offres et ren de bon voloir :
Tu n'en porras que miex valoir,
Je te promet.

OSTES.

Biauxseigneurs, en vos mains me mect
Et me rens à vous touz ensemble.
Nobles gens estes, ce me semble,
S'en valez miex.

LA FILLE.

N'y a plus; nous sommes tiex quieulx.
Avec nous vous convient venir,
Sanz nous plus cy endroit tenir
Ny arrester.

OSTES.

G'yray volentiers, sanz doubter,
Et vous serviray : c'est raison.
Ne me mettez point en prison,
Je vous em pri.

PREMIER CHEVALIER ALFONS.

Avant ! avec nous sanz detri
Vous en venez.

OSTES.

Quel chemin que voulez tenez :
Je vous suivray.

LA FILLE.

Sire emperiere, Dieu le vray
Vous doint honneur et bonne vie
Et à toute la baronnie
Que je cy voy ! nul n'en espergne,
Fors Berengier, le roy d'Espaigne !

LA FILLE.

Dieu vous garde ! Ami dites-moi, d'où
venez-vous ?

OTHON.

Je viens d'outre-mer, doux sire, et je
vais à Rome.

LA FILLE.

Beaux seigneurs, prenez-moi cet homme
et emmenez-le avec nous. Vous ne savez
pas qui vous tenez, je le connais plus qu'il
ne pense ; prenez garde qu'il ne s'échappe
et ne s'enfuie d'entre vos mains.

LE PREMIER CHEVALIER D'ALPHONSE.

Marie* ! il n'aura rien de moins. — Ça !
rendez-vous à nous, beau maitre ; si vous
voulez vous mettre en défense, vous êtes
mort.

LE DEUXIÈME CHEVALIER D'ALPHONSE.

Ami, je te conseille d'offrir et de présen-
ter ton corps de bonne volonté : tu ne t'en
trouveras que mieux, je te promets.

OTHON.

Beaux seigneurs, je me remets entre vos
mains et je me rends à vous tous ensemble.
A ce qui me paralt, vous êtes de nobles
personnes, et vous n'en valez que mieux.

LA FILLE.

C'est tout; nous sommes tels quels. Il vous
faut venir avec nous, sans nous tenir plus
long-temps ni nous arrêter ici.

OTHON.

Je veux y aller volontiers, sans balancer,
et je vous servirai : c'est raison. Ne m'em-
prisonnez pas, je vous en prie.

LE PREMIER CHEVALIER D'ALPHONSE.

En avant ! venez-vous-en avec nous sans
difficulté.

OTHON.

Prenez le chemin que vous voudrez : je
vous suivrai.

LA FILLE.

Sire empereur, que le vrai Dieu vous

* Il nous semble que cette exclamation est le pro-
totype du *marry* anglais que l'on rencontre si sou-
vent dans les œuvres dramatiques de Shakspeare.

Mais contre il bailla mon gage,
 Présent tout ce noble harnage,
 Et l'appelle le traïson :
 Car, comme faux et sans raison
 D'une moue suer se vanta
 Qu'a i charnellement habita :
 Dans ma suer prist telle frateur,
 Tel pœur et telle douleur
 Que hors du pays s'en foy,
 Mais puis nouvelles n'en oy.
 Votre niez Espagne en perdy,
 Qui bon homme estoit et hardy,
 Et de Jueil si se desvoja
 C'on ne sçet où il s'avoja ;
 Et pour ce que le cuer m'en serre,
 Le traïstre en champ vueil conquerre :
 Faites-m'en droit.

OSTES.

Sire, je vous pri cy-endroit
 Que le champ faire me laissiez.
 — Oncle, ne me reconnoissiez ?
 Nichez Oston vostre niez sui,
 Qui av puis souffert maint annuy ;
 D'outre mer vien.

L'EMPEREUR.

Ostez, biaux niez, puisque vous tien,
 Ostez, mon cuer est appaisiez.
 Accordez-mo tost et baisiez ;
 Rien veigniez-vous.

OSTES.

Sire, je me plain devant touz
 Vos barons qu'assemblez voy cy
 De ce traïtre faux icy,
 Et dy qu'à tort il tient ma terre :
 Si l'en vueil corps à corps conquerre
 Et desrognier.

BÉRENGIER.

Othon, je croy que au derrenier
 Vous vous trouverez decéu,
 Il est verité qu'ay jéu
 A votre femme charnelment.
 N'en parlez jà si haultement ;
 Car je prouveray que c'est voir,
 En champ, se l'en voulez avoir
 Et il conviengne qu'il se face.
 Je ne prise votre menace
 De rien, Oston.

L'EMPERIERE.

Or puz l'en debat-cy oston.
 Bérengier, soit ou joie ou deulx,

donne honneur et bonne vie, à vous e
 les barons que je vois ici ! et qu'il n
 cepte aucun, hors Bérenger, le roi
 gne ! au contraire, en présence de tou
 ble baronnage, je donne mon gage co
 et je l'accuse de trahison ; car, com
 imposteur et sans raison, il s'est van
 voir cohabité charnellement avec une
 moi : ce dont elle prit une frayeur, un
 et une douleur telles qu'elle s'enfui
 du pays, et que je n'en entendis plu
 ler. Votre neveu, qui était brave et
 en perdit l'Espagne, et le chagrin l
 tellement qu'on ne sait où il alla ; c
 j'en ai le cœur serré, je veux vainc
 traître en champ-clos. Faites-m'en j

OTHON.

Sire, je vous prie ici de me laisser e
 dans la lice. — Oncle, ne me reconna
 vous pas ? Sachez que je suis Othon,
 neveu, qui depuis ai souffert mainte p
 Je viens d'outre-mer.

L'EMPEREUR.

Othon, beau neveu, puisque je vous ti
 certes, mon cœur est soulagé. Embr
 moi vite et baisez-moi ; soyez le bienv

OTHON.

Sire, je me plains devant tous vos bar
 que je vois assemblés ici, de ce traïtre
 lon, et je dis qu'il retient ma terre à to
 je veux le combattre corps à corps et r
 ter son témoignage.

BÉRENGER.

Othon, je crois qu'à la fin vous vous tr
 verez decéu. La vérité est que j'ai cohal
 charnellement avec votre femme. N'en p
 lez pas si haut ; car je vous prouverai
 champ-clos que c'est vrai, si vous voule
 combat et s'il faut qu'il ait lieu. Othon,
 ne fais aucun cas de votre menace.

L'EMPEREUR.

Allons, paix ! terminons ce débat-
 — Bérenger, soit joie ou douleur, il fa

Il convient que l'un de ces deux
Vous combattez.

BERENGIER.

Sire, jà plus n'en debately.
Trop volentiers, mais que me dites
Pour lequel d'eulx je seray quittes
Avoir affaire.

L'EMPERIERE.

Auquel de vous deux cest affaire
Adjugeray?

OSTES.

Sire, par droit je le feray,
Car c'est mon fait. — Et je vous pri,
Chier sire, faites-m'en l'octri,
Qui pris m'avez.

LA FILLE.

Je n'y vueil, puisque vous le voulez,
Point contredire.

OSTES.

Grant merciz plus de cent foiz, sire,
De cest accort.

L'EMPERIERE.

Or tost ! pour savoir qui a tort,
Seigneurs ; allez monter bonne erre,
Et en celle piece de terre
Là revenez.

OSTES.

Puisque le congié m'en donnez,
Sire, g'y vois.

BERENGIER.

Egardez, fait-il grant harnoyz !
Il m'a jà conquis, ce li semble ;
Mais s'en champ povons estre ensemble,
Je li cuit faire tel cembel
Qu'il n'ara pas si le quaquel.
Je vois monter.

LA FILLE.

Certes, sire, j'oy compter
A ceulx qui ma seur congnoissoient
Et qui son estat bien savoient
Qu'en Espagne n'avoit pas fame
En qui eüst mains de diffame ;
Et quant la gageüre avint,
Et la chose dire on li vint,
Et qu'Espagne ot Otes perdu,
Elle ot le cuer si esperdu
Qu'elle se pasma contre terre.
Et la nuit s'en fouy bonne erre
Par divise (sic) inspiracion ;
Car on li ot fait mencion

que vous vous battiez avec l'un des deux.

BÉRENGER.

Sire, ne discutez plus à ce sujet. Très-volontiers, pourvu que vous me disiez avec lequel d'eux j'aurai affaire pour être quitte.

L'EMPEREUR.

Auquel de vous deux adjudgerai-je cette affaire?

OTHON.

Sire, il est juste que je combatte, car c'est mon fait. — Et je vous prie, cher sire qui m'avez pris, de m'accorder cette grâce.

LA FILLE.

Puisque vous le voulez, je ne veux point m'y opposer.

OTHON.

Sire, grand' merci plus de cent fois pour ce consentement.

L'EMPEREUR.

Allons, vite ! pour savoir qui a tort, seigneurs ; allez promptement monter à cheval, et revenez en cet endroit.

OTHON.

Puisque vous m'en donnez la permission, sire, j'y vais.

BÉRENGER.

Regardez, fait-il de l'embarras ! il lui semble qu'il m'a déjà vaincu ; mais si nous pouvons être ensemble en champ-clos, je compte l'attaquer de telle sorte qu'il n'aura pas autant de caquet. Je vais monter.

LA FILLE.

Certes, sire, j'ouïs conter à ceux qui connoissaient ma sœur et qui savaient quelle était sa manière d'être, qu'il n'y avait pas en Espagne de femme qui eût une meilleure réputation ; et quand la gageüre eut lieu, qu'on vint à lui dire la chose, et qu'Othon eut perdu l'Espagne, elle eut le cœur si brisé qu'elle se pâma contre terre. Et la nuit elle s'enfuit au plus vite, par l'inspiration du ciel ; car on lui avait annoncé que, si Othon pouvait la tenir, il la ferait périr honteusement, sans l'épargner.

Que, se Ostes la pouvoit tenir,
A honte la feroit lenir,
Sanz espargnier.

PREMIER CHEVALIER L'EMPERIERE.

En ce n'eüst peu gaignier,
Et si fust laide convenue;
Or la chose est advenue,
Se Dieu plaist, bien.

ij^e CHEVALIER.

Certainement, ainsi le tien,
Et pour le miex, à mon euidier;
Et Diex en vueille en droit aidier
Encore ennuit!

L'EMPERIERE.

Nous en verrons, ne vous ennu[i]t,
Qu'en pourra estre.

OSTES.

Dame de la gloire celestre,
Vierge, en qui toute grace habonde,
Mere, telle c'onques seconde
Ne fu devant toy ni après,
Rose de lis, de biauté cypres,
Souef flairant par bonnes euvres,
Tes yex de douceur vers moy euvres
Et en ta pitié me regardes
Et de mort vilaine me gardes.
Dame, en ce champs que je vois faire
Me donnes de mon adversaire
Telle victoire qu'il gehisse
Et que de la bouche li isse
Comment il a par traison
Tenu ma terre et sanz raison.
Dame, en toy seule est m'esperance;
Dame, en toy ay si grant fiance,
Et en t'aide tant me fy
Que de ma force je dy fy
Et de mes armes (Dame, entens),
Envers l'aide que j'atens
Avoir de toy.

BERENGIER.

Ostes, Ostes, puisque vous voy
En champ, jamais n'en partirez
Devant ce qu'à honte mourrez
Et par mes mains.

OSTES.

A, traistre! menaces mains,
Si feras sens.

L'EMPEREUR.

Or tost, seigneurs! c'est mes assens
Que descendez touz deux à terre.

LE PREMIER CHEVALIER DE L'EMPEREUR.

Il n'eût pu gagner à cela, et c'eût
vilaine affaire; maintenant, s'il plaist
la chose est venue à bien.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Certainement, je le pense ainsi,
pour le mieux, suivant mon opinion.
Dieu vueille prêter son aide au droit
aujourd'hui!

L'EMPEREUR.

Ne vous chagrinez point, nous verrons
qui pourra en être.

OTHON.

Dame de la gloire céleste, Vierge,
qui toute grâce abonde, Mère, qui
n'auras jamais de pareille, rose de
près de beauté, qui répands un parfum
bonnes œuvres, ouvre vers moi ton
de douceur, regarde-moi dans ta pitié
garde-moi de mort honteuse. Dame,
ce combat que je vais livrer, donne à
mon adversaire une victoire telle qu'il
fesse et qu'il lui sorte de la bouche
ment il a par traison et à tort tenu
terre. Dame, en toi seule est mon
rance; Dame, j'ai en toi une confiance
grande, et je me fie tellement en toi
que je fais fi de ma force et de mes
(Dame, écoute-moi), en les combats
l'aide que j'attends de toi.

BÉRENGER.

Othon, Othon, puisque je vous voy
la lice, vous n'en partirez jamais que
ne soyez mort avec ignominie et par
mains.

OTHON.

Ah, traître! menace moins, tu agis
gement.

L'EMPEREUR.

Allons vite, seigneurs! ma volonté
que vous descendiez tous deux à terre.

Voz chevaux renvoiez bonne erre
Delivrément.

OSTES.

Sire, je feray bonnement
Vostre plaisir.

BERENGIER.

Autre chose aussi ne desir :
C'est fait, jus sui.

L'EMPEREUR.

Biaux seigneurs, il faut que au jour d'uy
Vostre prouesse soit véue
Et que la verité scéue
Soit de vostre fait, ce me semble.
Il n'y a plus, alez ensemble,
Et face chascun son devoir,
Puisque vous ne povez avoir
Autrement paix.

OSTES.

Je te deffy, traître; huymais
Gars-te de moy.

BERENGIER.

Je ne te prise ce ne quoy :
Contre toy bien me deffendray,
Et assez tost je te rendray
Pris et vaincu.

OSTES.

Non feras, tant com j'ay escu
N'espée ou poing.

(Cy se combattent.)

BERENGIER.

Ne puis plus durer : je vous doing,
Ostes, m'espée et me rens pris
Comme celi qui a mespris
Et qui a tort.

OSTES.

Certes, je vous mettray à mort,
Traïstre, ains que je cesse mais.
Ne ferez traison jamais,
Quant de ce champ departirez ;
Car sur le corps n'emporterez
De teste point.

L'EMPEREUR.

Ostes, Ostes, ho ! en ce point,
Je vous deffens à le destruire ;
Il nous dira, avant qu'il muire,
Tout son meffait.

OSTES.

Puinqu'il vous plaist, que ainsi soit fait.
— Gebis, larron !

Renvoyez vos chevaux tout de suite.

OTHON.

Sire, je ferai de bon cœur ce qui vous
plaît.

BÉRENGER.

Moi aussi, je ne désire rien autre. C'est
fait, je suis à terre.

L'EMPEREUR.

Beaux seigneurs, il faut, ce me semble,
qu'aujourd'hui votre prouesse soit vue et
que l'on sache la vérité touchant votre con-
duite. Il n'y a plus à (dire), allez ensemble et
que chacun fasse son devoir, puisque vous
ne pouvez avoir autrement la paix.

OTHON.

Je te défie, traître ; dès à présent garde-toi
de moi.

BÉRENGER.

Je ne te prise pas le moins du monde.
Je me défendrai bien contre toi, et bientôt
je te rendrai prisonnier et vaincu.

OTHON.

Tu n'en feras rien, tant que j'aurai écu ou
épée au poing.

(Ici ils combattent.)

BÉRENGER.

Je ne puis plus résister : Othon, je vous
remets mon épée et je me rends prisonnier
comme un homme qui a mal agi et qui a
tort.

OTHON.

Certes, je vous mettrai à mort, traître,
avant que je cesse. Vous ne commettrez ja-
mais de trahison ; car vous n'emporterez
point de tête sur le corps.

L'EMPEREUR.

Othon, Othon, ho ! (puisque les choses
en sont) à ce point, je vous défends de le
faire périr ; avant de mourir, il nous dira
tout son méfait.

OTHON.

Puisque tel est votre plaisir, qu'il en soit
fait ainsi. — Avoue, larron !

BERENGIER.

Mercy te pry, noble baron :
 Mon meffait tout regehiray,
 Ne jà de mot n'en mentiray.
 Quant je gagay par mon oultrage
 Qu'i n'estoit femme, tant fust sage,
 De qui ma voulenté n'éusse,
 Pour tant que à li parler péusse,
 Et je parlay à vostre fame,
 Elle vit bien qu'en grant diffame
 De moy croire pourroit cheoir,
 Si ne me daigna plus veoir
 N'escouter, comme bonne et belle.
 Lors me tray vers sa damoiselle,
 Qui Esglantine avoit à non ;
 Et tant li promis et fis don
 Que les enseignes m'apporta
 Et du sain aussi m'enorta
 Que vostre preude femme porte,
 Et où siet, se elle n'est morte ;
 Mais onques je ne la vy nue,
 Ne par mauvaise convenue
 Onques à elle n'abitay,
 Jà soit ce que je m'en ventay.
 Dont je menty.

OSTES.

Traïstre, bien m'as anienti ;
 Par toy l'ay-je perdue, voir,
 Car onques puis ne po savoir
 Où elle ala.

LA FILLE.

Sire emperiere, ce faulx-là,
 Ne souffrez point que Ostes l'acore ;
 Faites-le cy venir encore
 Devant vous : assez tost verrez
 Une chose dont vous sererez (sic)
 Moult merveilliez.

L'EMPERIERE.

Puisque vous le me conseilliez,
 Il sera fait. — Ostes, biaux niez,
 Je vueil que vous .ij. ci vegniez ;
 Mais Berengier premier istra,
 Qui encores nous congnoistra
 Quelque meffait.

OSTES.

Or soit, sire, à vostre gré fait.
 — Sus, traître ! ce champ vuidiez ;
 N'estes pas pour ce, ne cuidiez,
 Quitte de mort.

BÉRENGER.

Je te demande grâce, noble baron : je te
 déclarerai tout mon méfait, et je ne menti-
 rai pas d'un seul mot. Quand j'eus la pré-
 somption de gager qu'il n'était femme, quel-
 que sage qu'elle fût, dont je ne disposasse au
 gré de mes désirs, pourvu que je pusselui par-
 ler, et que je m'entretins avec votre femme,
 elle vit bien qu'en me croyant elle pourrait
 tomber dans un grand déshonneur, et ne
 daigna plus me voir ni m'écouter, comme
 bonne et belle (qu'elle est). Alors je me
 tournai vers sa demoiselle, qui avait nom
 Églantine ; je lui promis et lui donnai tant
 qu'elle m'apporta les marques (stipulées) et
 m'informa aussi du signe que porte votre
 respectable femme, et de la place où il est,
 si elle n'est pas morte ; mais je ne la vis pas
 nue et je ne cohabitai jamais avec elle, bien
 que je m'en sois vanté. Alors je mentis.

OTHON.

Traître, tu m'as bien anéanti ; par toi je
 l'ai perdue, en vérité, car jamais je ne pus
 savoir où elle alla.

LA FILLE.

Sire empereur, ce fourbe-là, ne souffrez
 point qu'Othon le tue ; faites-le venir encore
 devant vous : vous verrez bientôt une chose
 dont vous serez fort émerveillé.

L'EMPEREUR.

Puisque vous me le conseillez, cela sera
 fait. — Mon cher neveu Othon, je veux que
 vous veniez ici tous deux ; mais Bérenger
 sortira le premier, et nous révélera encore
 quelque méfait.

OTHON.

Sire, qu'il soit fait selon votre volonté. —
 Debout, traître ! sortez du champs-clos ; vous
 n'êtes point cependant, ne le croyez pas,
 quitte de la mort.

LA FILLE.

Très chier sire, par vostre accort
 Congié me donnez et liscence
 Que je vous die en audience
 Que cy vieng querre.

L'EMPERIERE.

Il me plaist : or, dites bonne erre,
 Mon ami chier.

LA FILLE.

Sire, ge y vieng con messagier
 Pour eschiver, se je puis, guerre
 Et pour la paiz mettre et acquerre
 Entre vous et voz ennemis,
 Qui se sont en ce pais mis.
 Si vous plaist, .ij. en manderay,
 Et icy venir les feray;
 Mais il aront, à brief parler,
 De vous sauf venir et aler;
 Je le conseil.

L'EMPERIERE.

Mandez-les, amis, je le vueil
 Et si l'ottroy.

LA FILLE.

Biaux seigneurs, or tost ! je vous proy,
 A noz seigneurs les roys alez,
 Et faites tant qu'à eulx parlez.
 Dites-leur que sanz detriance
 Chascun de ci venir s'avance :
 Si verront leur fille et leur niepce
 Qu'ilz ont désiré si grant piece,
 A jà de temps.

PREMIER CHEVALIER ALFONS.

Sire, nous ferons sanz contens
 Et tantost ce que commandez.
 — Messeigneurs, cy plus n'attendez ;
 Mais à touz deux vous plaise et siesse
 Que veigniez veoir vostre niepce
 Et vostre fille.

ALFONSE.

Nous joues-tu d'un tour de quille,
 Par moquerie ?

ij^e CHEVALIER ALFONS.

Non, sire, par sainte Guerie !
 Denis le vous mande par nous,
 Qui a pris séurté pour vous
 De l'emperiere.

ROY DE GRENADE.

Puisqu'il est en telle maniere,
 Frere, alons-y.

LA FILLE.

Très-cher sire, veuillez me donner la
 permission et la liberté de vous dire en pu-
 blic ce que je viens chercher ici.

L'EMPEREUR.

Je le veux bien : allons, dites vite, mon
 cher ami.

LA FILLE.

Sire, je viens ici comme messager pour
 empêcher, si je puis, la guerre, et pour met-
 tre et amener la paix entre vous et vos en-
 nemis, qui ont fait invasion dans ce pays.
 Si cela vous plait, j'en manderai deux et je
 les ferai venir ici ; mais, en peu de mots, ils
 auront de vous un sauf-conduit pour l'aller
 et le retour. Je le conseille.

L'EMPEREUR.

Ami, mandez-les, je le veux, et j'y con-
 sens.

LE FILLE.

Beaux seigneurs, je vous prie, allez vite à
 nos seigneurs les rois, et faites tant que vous
 leur parliez. Dites-leur que chacun vienne
 ici sans retard : ils verront leur fille et leur
 nièce qu'ils ont désirée pendant si long-
 temps.

LE PREMIER CHEVALIER D'ALPHONSE.

Sire, nous ferons sans objection et tout
 de suite ce que vous commandez. — Mes-
 seigneurs, n'attendez plus ici ; mais veuil-
 lez, tous deux, venir voir votre nièce et vo-
 tre fille.

ALPHONSE.

Nous joues-tu un tour de quille, par mo-
 querie ?

LE DEUXIÈME CHEVALIER D'ALPHONSE.

Non, sire, par sainte Guerie ! Denis vous
 le mande par nous, après avoir pris de
 l'empereur une sâreté pour vous.

LE ROI DE GRENADE.

Puisqu'il en est ainsi, frere, allons-y.

ALFONS.

Alons, frere, je vous en pry.
 Quanque j'ay perdu ne pris bille,
 Mais que veoir puisse ma fille,
 Que tant desir.

PREMIER CHEVALIER ALFONS.

Si ferez-vous, au Dieu plaisir.
 Suivez-nous, nous alons devant.
 — Sire, avançons-nous, or avant !
 Alons par cy.

LA FILLE.

Sire emperiere, puisque cy
 Sont ces ij seigneurs-cy venuz,
 Or entendez, gros et menuz,
 Ce que vueil dire en amistié ;
 Et vous verrez joie et pitié
 Merveilleuse, si com me semble,
 Ains que nous departons d'ensemble.
 Je m'adresce à vous, sire Alfons,
 Qui me sui porté comme uns homs
 En servant vous et vostre frere.
 S'ay bien véu qu'aviez la chiere
 Et les yex sur moy, sanz tarder,
 Plus qu'à nul autre regarder,
 Sanz avoir de moy congnoissance ;
 Mais s'a fait Diex de sa puissance :
 Si n'en aiez ja cuer marri.
 Vez ci mon seigneur, mon mari,
 Ostes, qui est niez l'emperiere.
 Ne (sic) scé combien vous m'avez chiere ;
 Vostre fille sui que laissastes
 A Burs, quant à Grenade alastes.
 Ne cuidez pas que je devine ;
 Tenez, regardez ma poitrine :
 G'y ay mamelle comme fame ;
 Du monstrier n'est point de diffame.
 Les autres membres secrez tous
 Femenins ay, ce savez-vous.
 — Ostes, plus parler n'en convient ;
 Mais, puisque la chose ainsi vient
 Que la trayson est prouvée
 Dont je estoie à tort reprovée,
 Loez soit Diex !

ALFONS.

Fille, plourer me fais des yex
 De pitié et de joie, voir ;
 Ne l'un ne puis sanz joie avoir
 Quant te regart.

OSTON.

Ha, biau sire Diex ! tost ou tart

ALPHONSE.

Allons-y, frere, je vous en prie. Je
 prise pas tout ce que j'ai perdu la valeur
 d'une bille, pourvu que je puisse voir
 ma fille, que je désire tant.

LE PREMIER CHEVALIER D'ALPHONSE.

Vous l'aurez, s'il plait à Dieu. Suivez
 nous, nous allons devant. — Sire, avançons
 nous, en avant ! allons par ici.

LA FILLE.

Sire empereur, maintenant que ces deux
 seigneurs sont venus ici, écoutez, grands et
 petits, ce que je veux dire d'amitié ; et avant
 que nous nous séparions, vous serez témoin
 d'un spectacle qui vous inspirera de la joie
 et de la pitié d'une façon extraordinaire. Je
 m'adresse à vous, sire Alphonse, moi qui
 me suis fait passer pour homme en vous
 servant, vous et votre frère. J'ai bien vu
 que vous aviez le visage et les yeux tour-
 nés vers moi, sans relâche, occupé à me re-
 garder plus que tout autre, et sans me re-
 connaître ; mais c'est Dieu qui en est l'ac-
 teur par sa puissance : ainsi, n'en ayez pas
 le cœur marri. Voici mon seigneur, mon
 mari, Othon, qui est neveu de l'empereur.
 Je sais à quel point vous me chérissez, je
 suis votre fille que vous laissâtes à Burs,
 quand vous allâtes à Grenade. Ne croyez
 pas que j'en impose ; tenez, regardez ma
 poitrine : j'y ai des mamelles comme une
 femme ; il n'y a pas de honte à les mon-
 trer. J'ai, sachez-le, tous les autres mem-
 bres secrets du sexe féminin. — Othon, il
 n'en faut plus parler ; mais, puisque la
 chose en est venue au point que la tra-
 hison dont j'étais accusée à tort est prouvée,
 Dieu soit loué !

ALPHONSE.

Fille, en vérité, tu me fais pleurer de
 pitié et de joie ; et je ne puis m'empêcher
 d'avoir de la joie quand je te regarde.

OTHON.

Ah, beau sire Dieu ! tôt ou tard tu récom-

Rens-tu des biens fais les merites,
Et de punir les maux t'aquittes.
Aussi bien, ma très douce suer,
Baise-moy; pour toy tout le cuer
En pleur me font.

L'EMPERIERE.

De pitié larmoier me font.
Or avant, avant! c'est assez.
De plorer maishuy vous cessez:
Diex a ceste assemblée fait.
Or pensons de mettre à effect
Le residu.

ALFONS.

Chier sire, j'ay bien entendu
Comment Ostes (n'en vueil pas istre)
A conquis ou champ le traïstre
Qui nous a mis sanz cause en guerre,
Dont vengeance venoie querre
Par l'aide de mes amis;
Mais je tien que Dieu nous a mis
En la voie, si com me semble,
Qu'apaisier nous pourrons ensemble.
Vez cy comment je le feray:
Dès maintenant je delairay
A Ostes et à sa compaigne
En paiz le royaume d'Espagne;
Mais le traïstre en enmenrons,
Et la damoiselle querrons
Compaigne de son malefice;
Si ferons de touz .ii. justice
Là où fait ont la traison.
Et c'est chose bien de raison,
Ce m'est advis.

L'EMPERIERE.

Je m'assens à vostre devis,
Alfons, sanz plus avant aler;
Et si vous doing, à brief parler,
Le royaume de Mirabel
Qui m'est eschéu de nouvel,
Et la conté des Vaux-Plaissiez,
Puis qu'à Espagne renonciez
Du tout en tout.

LE ROY DE GRENADE.

Et je pense, ains qu'il soit le bout
D'un moys, li en tel estat mettre
Qu'il sera d'une terre maistre
Dont il ara .iiij.m. livres
Chascun an touz franz et delivres:
Telle est m'entente.

penses les bonnes actions, et tu ne manques
pas de punir les mauvaises. Aussi bien, ma
très-douce sœur, baise-moi; pour toi tout le
cœur me fond en larmes.

L'EMPEREUR.

Ils me font verser des pleurs de pitié. En
avant, en avant! c'est assez. Cessez désor-
mais de pleurer: c'est Dieu qui a opéré
cette réunion. Pensons maintenant à effec-
tuer le reste.

ALPHONSE.

Cher sire, j'ai bien entendu comment
Othon (je n'en veux pas sortir) a vaincu en
champ-clos le traître qui sans cause nous a
mis en guerre, et dont je venais tirer ven-
geance par l'aide de mes amis; mais je
tiens que Dieu nous a mis, ce me semble,
en voie d'accommodement. Voici comment
je m'y prendrai: dès maintenant je dé-
laisserai en paix à Othon et à son épouse le
royaume d'Espagne; mais nous emmène-
rons le traître, et nous rechercherons la
demoiselle complice de son crime, puis nous
ferons justice de tous deux là où ils ont fait
la trahison. Et c'est, ce me semble, chose
bien raisonnable.

L'EMPEREUR.

Alphonse, je suis de votre avis, sans aller
plus avant; et je vous donne, en un mot, le
royaume de Mirabel qui m'est nouvellement
échu, et le comté des Vaux-Plaissiez, puis-
que vous renoncez à l'Espagne du tout au
tout.

LE ROY DE GRENADE.

Quant à moi, je pense, avant qu'un mois
soit écoulé, le mettre en un état tel qu'il sera
maître d'une terre dont il aura un revenu
annuel de trois mille livres, clair et net:
telle est mon intention.

L'EMPERIERE.

Ore, alons-m'en sanz plus d'atente,
 Puisque Dieu nous a apaisiez.
 Ainçois que vous vous envoisiez,
 Avecques moy touz dinerez.
 Vez cy Berengier qu'enmenrez;
 En vostre voulenté le met.
 E, gardez ! de li me desmet,
 Et le vous baille.

LA FILLE.

Il n'eschappera pas, sanz faille;
 Je vueil ordener qui le garde.
 — Seigneurs, je le vous baille en garde
 Et le vous livre.

LE PREMIER CHEVALIER ALFONS.

Dame, nous ferons à delivre
 Tout vo vouloir.

L'EMPERIERE.

Ici ne vueil plus remanoir;
 Alons-m'en touz diner bonne erre.
 Je voy aussi c'om me vient querre :
 Vez ci mes gens, il en est heure.
 — Seigneurs, je vueil que sanz demeure
 Vous chantez, en nous conduisant,
 Un motet qui soit deduisant,
 Plaisant et bel.

LES CLERS.

Sire, nous le ferons ysnel.
 — Avant ! chantons.

EXPLICIT.

L'EMPEREUR.

Maintenant, allons-nous-en sanz retard,
 puisque Dieu nous a récom
 Avant que vous vous en alliez, vous d
 tous avec moi. Voici Bérenger que voi
 mènerez ; je le mets à votre discrétion
 regardez ! je me dessais de lui, et
 le donne.

LA FILLE.

Il n'eschappera pas, je vous l'assur
 veux commettre quelqu'un à sa gard
 Seigneurs, je vous le confie et vous le li

LE PREMIER CHEVALIER D'ALPHONSE

Dame, nous ferons entièrement to
 que vous voudrez.

L'EMPEREUR.

Je ne veux plus rester ici ; allons-nous
 vite diner tous. Aussi bien je vois que
 me vient chercher : voici mes gens,
 est temps. — Seigneurs, je veux que
 tarder vous chantiez, en nous conduis
 un motet qui soit récréatif, agréabl
 beau.

LES CLERCS.

Sire, nous le ferons tout de suite. —
 avant ! chantons.

FIN.

LA FILLE.

vous gart ! Amis, dites-moy,
bont venez-vous ?

OSTES.

n d'outre mer, sire doux,
it vois à Romme.

LA FILLE.

seigneurs, prenez-moy cest homme
ec nous l'en amenez.

ne savez que vous tenez,
cognois miex qu'il ne cuide;
z qu'il n'eschappe ne vuide
l'entre voz mains.

LE PREMIER CHEVALIER ALFONS.

! il n'en ara jà mains.
rendez-vous à nous, biau maistre;
ffense vous voulez mettre,
ous estes mors.

ij^e CHEVALIER ALFONS.

je te lo que ton corps
et ren de bon voloir :
en porras que miex valoir,
e te promet.

OSTES.

seigneurs, en vos mains me mect
rens à vous touz ensemble.
s gens estes, ce me semble,
'en valez miex.

LA FILLE.

plus; nous sommes tiex quieulx.
nous vous convient venir,
nous plus cy endroit tenir
ly arrester.

OSTES.

/ volentiers, sanz doubter,
as serviray : c'est raison.
mettez point en prison,
e vous em pri.

LE PREMIER CHEVALIER ALFONS.

l'avec nou^z sanz detri
ous en : dez.

OSTES.

chemin que voudrez tenez :
e vous suivray.

LA FILLE.

mperiére, Dieu le vray
doint honneur et bonne vie
oute la baronnie
cy voy ! nul n'en espergne,
Berengier, le roy d'Espagne !

LA FILLE.

Dieu vous garde ! Ami dites-moi, d'où
venez-vous ?

OTHEON.

Je viens d'outre-mer, doux sire , et je
vais à Rome.

LA FILLE.

Beaux seigneurs, prenez-moi cet homme
et emmenez-le avec nous. Vous ne savez
pas qui vous tenez, je le connais plus qu'il
ne pense ; prenez garde qu'il ne s'échappe
et ne s'enfuie d'entre vos mains.

LE PREMIER CHEVALIER D'ALPHONSE.

Marie* ! il n'aura rien de moins. — Ça !
rendez-vous à nous , beau maltre ; si vous
voulez vous mettre en défense , vous êtes
mort.

LE DEUXIÈME CHEVALIER D'ALPHONSE.

Ami, je te conseille d'offrir et de présen-
ter ton corps de bonne volonté : tu ne t'en
trouveras que mieux, je te promets.

OTHEON.

Beaux seigneurs, je me remets entre vos
mains et je me rends à vous tous ensemble.
A ce qui me parait , vous êtes de nobles
personnes, et vous n'en valez que mieux.

LA FILLE.

C'est tout; nous sommes tels quels. Il vous
faut venir avec nous , sans nous tenir plus
long-temps ni nous arrêter ici.

OTHEON. ●

Je veux y aller volontiers, sans balancer,
et je vous servirai : c'est raison. Ne m'em-
prisonnez pas, je vous en prie.

LE PREMIER CHEVALIER D'ALPHONSE.

En avant ! venez-vous-en avec nous sans
difficulté.

OTHEON.

Prenez le chemin que vous voudrez : je
vous suivrai.

LA FILLE.

Sire empereur, que le vrai Dieu vous

* Il nous semble que cette exclamation est le pro-
totype du *marry* anglais que l'on rencontre si sou-
vent dans les œuvres dramatiques de Shakspeare.

BERENGIER.

Mercy te pry, noble baron :
 Mon meffait tout regehiray,
 Ne jà de mot n'en mentiray.
 Quant je gagay par mon oultrage
 Qu'i n'estoit femme, tant fust sage,
 De qui ma voulenté n'éusse,
 Pour tant que à li parler péusse,
 Et je parlay à vostre fame,
 Elle vit bien qu'en grant diffame
 De moy croire pourroit cheoir,
 Si ne me daigna plus veoir
 N'escouter, comme bonne et belle.
 Lors me tray vers sa damoiselle,
 Qui Esglantine avoit à non ;
 Et tant li promis et fis don
 Que les enseignes m'apporta
 Et du sain aussi m'enorta
 Que vostre preude femme porte,
 Et où siet, se elle n'est morte ;
 Mais onques je ne la vy nue,
 Ne par mauvaise convenue
 Onques à elle n'abitay,
 Jà soit ce que je m'en ventay.
 Dont je menty.

OSTES.

Traïstre, bien m'as anienti ;
 Par toy l'ay-je perdue, voir,
 Car onques puis ne po savoir
 Où elle ala.

LA FILLE.

Sire emperiere, ce faulx-là,
 Ne souffrez point que Ostes l'acore ;
 Faites-le cy venir encore
 Devant vous : assez tost verrez
 Une chose dont vous sererez (sic)
 Moult merveilliez.

L'EMPERIERE.

Puisque vous le me conseilliez,
 Il sera fait. — Ostes, biaux niez,
 Je vueil que vous .ij ci vegniez ;
 Mais Berengier premier istra,
 Qui encores nous congnoistra
 Quelque meffait.

OSTES.

Or soit, sire, à vostre gré fait.
 — Sus, traître ! ce champ vuidiez ;
 N'estes pas pour ce, ne cuidiez,
 Quitte de mort.

BÉRENGER.

Je te demande grâce, noble baron : je te
 déclarerai tout mon méfait, et je ne menti-
 rai pas d'un seul mot. Quand j'eus la pré-
 somption de gager qu'il n'était femme, quel-
 que sage qu'elle fût, dont je ne disposasse au
 gré de mes désirs, pourvu que je pusselui par-
 ler, et que je m'entretins avec votre femme,
 elle vit bien qu'en me croyant elle pourrait
 tomber dans un grand déshonneur, et ne
 daigna plus me voir ni m'écouter, comme
 bonne et belle (qu'elle est). Alors je me
 tournai vers sa demoiselle, qui avait nom
 Églantine ; je lui promis et lui donnai tant
 qu'elle m'apporta les marques (stipulées) et
 m'informa aussi du signe que porte votre
 respectable femme, et de la place où il est,
 si elle n'est pas morte ; mais je ne la vis pas
 nue et je ne cohabitai jamais avec elle, bien
 que je m'en sois vanté. Alors je mentis.

OTHON.

Traître, tu m'as bien anéanti ; par toi je
 l'ai perdue, en vérité, car jamais je ne pus
 savoir où elle alla.

LA FILLE.

Sire empereur, ce fourbe-là, ne souffrez
 point qu'Othon le tue ; faites-le venir encore
 devant vous : vous verrez bientôt une chose
 dont vous serez fort émerveillé.

L'EMPEREUR.

Puisque vous me le conseillez, cela sera
 fait. — Mon cher neveu Othon, je veux que
 vous veniez ici tous deux ; mais Bérenger
 sortira le premier, et nous révélera encore
 quelque méfait.

OTHON.

Sire, qu'il soit fait selon votre volonté. —
 Debout, traître ! sortez du champs-clos ; vous
 n'êtes point cependant, ne le croyez pas,
 quitte de la mort.

Il convient que l'un de ces deux
Vous combattez.

BERENGIER.

Sire, jà plus n'en debatez.
Trop volentiers, mais que me dites
Pour lequel d'eulx je seray quittes
Avoir affaire.

L'EMPERIERE.

Auquel de vous deux cest affaire
Adjugeray?

OSTES.

Sire, par droit je le feray,
Car c'est mon fait. — Et je vous pri,
Chier sire, faites-m'en l'octri,
Qui pris m'avez.

LA FILLE.

Je n'y vueil, puisque vous le voulez,
Point contredire.

OSTES.

Grant merciz plus de cent foiz, sire,
De cest accord.

L'EMPERIERE.

Or tost ! pour savoir qui a tort,
Seigneurs ; allez monter bonne erre,
Et en celle piece de terre
Là revenez.

OSTES.

Puisque le congié m'en donnez,
Sire, g'y vois.

BERENGIER.

Esgardez, fait-il grant barnoyz !
Il m'a jà couquis, ce li semble ;
Mais s'en champ povons estre ensemble,
Je li cuit faire tel cembel
Qu'il n'ara pas si le quaquel.
Je vois monter.

LA FILLE.

Certes, sire, j'oy compter
A ceulx qui ma seur congnoissoient
Et qui son estat bien savoient
Qu'en Espagne n'avoit pas fame
En qui eüst mains de diffame ;
Et quant la gageüre avint,
Et la chose dire on li vint,
Et qu'Espagne ot Otes perdu,
Elle ot le cuer si esperdu
Qu'elle se pasma contre terre.
Et la nuit s'en fouy bonne erre
Par divise (*sic*) inspiracion ;
Car on li ot fait mencion

que vous vous battiez avec l'un des deux.

BÉRENGER.

Sire, ne discutez plus à ce sujet. Très-volontiers, pourvu que vous me disiez avec lequel d'eux j'aurai affaire pour être quitte.

L'EMPEREUR.

Auquel de vous deux adjudgerai-je cette affaire ?

OTHON.

Sire, il est juste que je combatte, car c'est mon fait. — Et je vous prie, cher sire qui m'avez pris, de m'accorder cette grâce.

LA FILLE.

Puisque vous le voulez, je ne veux point m'y opposer.

OTHON.

Sire, grand' merci plus de cent fois pour ce consentement.

L'EMPEREUR.

Allons, vite ! pour savoir qui a tort, seigneurs ; allez promptement monter à cheval, et revenez en cet endroit.

OTHON.

Puisque vous m'en donnez la permission, sire, j'y vais.

BÉRENGER.

Regardez, fait-il de l'embarras ! il lui semble qu'il m'a déjà vaincu ; mais si nous pouvons être ensemble en champ-clos, je compte l'attaquer de telle sorte qu'il n'aura pas autant de caquet. Je vais monter.

LA FILLE.

Certes, sire, j'ouïs conter à ceux qui connaissent ma sœur et qui savaient quelle était sa manière d'être, qu'il n'y avait pas en Espagne de femme qui eût une meilleure réputation ; et quand la gageüre eut lieu, qu'on vint à lui dire la chose, et qu'Othon eut perdu l'Espagne, elle eut le cœur si brisé qu'elle se pâma contre terre. Et la nuit elle s'enfuit au plus vite, par l'inspiration du ciel ; car on lui avait annoncé que, si Othon pouvait la tenir, il la ferait périr honteusement, sans l'épargner.

Damoiselle et assez d'age,
Prenez, voire, par mariage;
Car plus n'en savous qui ressemble
La royne : si qu'il nous semble
Qu'ainsi le fault.

LE ROY.

Seigneurs, ains que par mon deffault
Mon regne sanz hoir demourast
Ne qu'estranger roy s'i boutast,
Je seroye ce que vous dites.
Si croy-je que pieça n'oïstes
Parler de fille femme a pere;
Et nonpourquant, mais qu'il m'appere
Que du pape en aie l'ottroy,
A la prendre à femme m'ottroy
Sanz contredit.

PREMIER CHEVALIER.

Or avant ! puisqu'il a ce dit,
Il ne nous fault que un homme sage
Qui face au pape ce message
Tost et isnel.

ij^e CHEVALIER.

J'en bailleray un bon et bel
Et sage assez, a un mot court ;
Et si scet l'estat de la court
De par dela.

LE CONTE.

Faites-le-nous venir or çà,
Je vous en pri.

PREMIER CHEVALIER.

Je le vois querre sanz detry.
— Remond, je vous truis bien à point:
Venez-vous-en, sanz tarder point,
Avecques moy.

REMON.

Volentiers, monseigneur, par soy !
Mais quelle part ne pour quoy faire ?
Est nul qui me vueille meffaire ?
Dites-me voir.

ij^e CHEVALIER.

Remon, je vous fas assavoir
Pour vostre prouffit vous vien querre.
Venez-ent avec moy bonne erre.
— Vez ci celui que dit vous ay,
Seigneurs ; dites-li sanz delay
Qu'avez à faire.

LE CONTE.

Il fault, mon ami debonnaire,
Que pour le roy au pape aiez ;
Et faites tant qu'à li parlez.

personne autre qui ressemble
nous semble donc qu'il faut

LE ROI.

Seigneurs, plutôt que par m
trône demeurât sans héritier
étranger ne s'en emparât, je
vous me dites. Je crois qu'il y a
que vous n'ouïtes parler d'une fi
femme de son père ; et neanm
me montre la permission du p
sens a la prendre pour femme
culté.

LE PREMIER CHEVALIER.

En avant ! puisqu'il a dit cela,
Il faut qu'un homme sage qui remp
tement ce message auprès du pa

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

J'en fournirai un qui est bon
assez habile, sans en dire plus ;
très-bien l'allure de la cour de li

LE CONTE.

Faites-le-nous venir tout de s
vous en prie.

LE PREMIER CHEVALIER.

Je vais le chercher sans retar
mond, je vous trouve bien a po
vous-en avec moi, sans retard.

RÉMOND.

Volentiers, monseigneur, par
mais en quel endroit et pour quoy
il quelqu'un qui vueille me mal
tes-moi la vérité

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Rémond, je vous fais savoir q
vous chercher pour votre pro
vous-en vite avec moi. — Voici
je vous ai parlé, seigneurs ; di
délai ce que vous avez à faire.

LE CONTE.

Il faut, mon bon ami, que
pour le roi auprès du pape ; e
sorte de lui parler. Vous lui d

lierez du roy comment
 oué que nullement
 ne n'ara par mariage,
 ressamblant n'est de corsage
 le qu'il ot espousée
 ça, qui est trespasée;
 mment, par mer et par terre,
 ens ont fait cerchier et querre,
 n'en treuve-on point de telle
 une fille qu'il a bele;
 consente qu'il ait à femme
 fille, puisque autre dame
 out-on nulle part trouver
 puist si ressamblant prouver
 oyne devant dite,
 : quoy soit de son veu quitte
 en con de sa fille avoir:
 faites vostre devoir.
 i la supplication
 ontient nostre entencion.
 Amis, alez.

REMON.

seigneurs, plus ne m'en parlez,
 eray quanque je pourray.
 u touz vous commanderay.
 maintenant me met à voie.
 et ma dame sainte Avoie
 oint grace, quant je venray
 ape et li supplieray,
 na supplicacion passe,
 besongne du roy face!
 y bien mon temps employé.
 ens fault estre desployé.
 ue là voy estre saint pere,
 it que devant li m'appere,
 moy plus mettre en negligence.
 vostre sainte reverence
 onneur, très saint pere, faite!
 us plaise une requeste
 ue faire entens.

LE PAPE.

ripte l'as, si la me tens
 ianz plus riens dire.

REMON.

e l'ay. Tenez, chier sire,
 Et la veez.

LE PAPE.

seigneurs, ne me devez
 il: vez ci une grant chose.
 requeste cy propose:

roi a fait vœu de ne jamais prendre de
 femme en mariage à moins qu'elle ne res-
 semble de corps à celle qu'il a jadis épou-
 sée et qui est morte. Vous ajouterez com-
 ment, par mer et par terre, ses gens ont
 fait chercher et fouiller, et que l'on n'en
 trouve point de semblable, sinon une fille
 qu'il a et qui est belle; (et vous lui deman-
 derez) qu'il consente à ce qu'il (le roi) ait
 cette fille pour femme, puisque l'on ne
 trouve nulle part une autre dame que l'on
 puisse prouver aussi ressemblante à la reine
 déjà nommée, et qu'il ne sera aussi bien
 dégagé de son vœu qu'en ayant sa fille.
 Voici la supplique qui contient nos raisons.
 Ami, alez.

RÉMOND.

Messeigneurs, ne m'en parlez plus, je
 ferai à ce sujet tout ce que je pourrai. Je
 vous dis adieu à tous. Dès maintenant je me
 mets en route. Que Dieu et ma dame sainte
 Avoie me fassent la grâce que, quand je vien-
 drai vers le pape et que je lui adresserai
 ma supplique, elle passe, et que je remplisse
 les désirs du roi! j'aurai bien employé mon
 temps. Il me faut déployer mon habileté.
 Puisque je vois là-bas le saint père, il faut
 que je paraisse devant lui, sans y mettre
 plus de retard. — Très saint père, honneur
 à votre sainte révérence! veuillez ouïr une
 requête que j'ai à vous faire.

LE PAPE.

Si tu l'as en écrit, remets-la-moi sans par-
 ler davantage.

RÉMOND.

Oui, je l'ai. Tenez, cher sire, et regar-
 dez-la.

LE PAPE.

Beaux seigneurs, ne me refusez pas vos
 conseils: voici une affaire importante. Telle
 est la teneur de cette requête: le roi de Hou-

Le roy de Hongrie une femme
 Ot jà pieça (dont Diex ait l'ame !)
 Qui morte est. Le roy veu fait a
 Que jamais plus femme n'ara,
 Se ressamblant n'est la premiere,
 De façon, de corps, de maniere.
 Or ne la peut-on trouver tele ;
 Mais quoy ? une fille a de celle
 Qui trespassee est, ce me semble,
 Qui sa mere en touz cas ressemble,
 Qu'il me requiert à femme prendre
 Ce peut-il faire sanz mesprendre
 Contre la foy ?

LE PREMIER CARDINAL.

Je vous respons, quant est de moy,
 Il n'est pas personne commune
 En tant comme il est roy, c'est une ;
 Ains est un homme singulier,
 Si que à tel pot tel cuillier.
 Je tien qu'il duit bien c'on li face
 Plus qu'a homme d'autre estat grace ;
 Et vous, qu'en dites ?

ij^e CARDINAL.

Pour estre miex de son veu quittes,
 Peut-on ottrier sa demande ;
 Mais une autre chose demande.
 — Amis, a-il, faites m'en sage,
 Plus d'enfanz nez en mariage
 Que la fillette ?

REMON.

Nenni, et c'est ce qui debaite
 Le peuple et met en grant soussi ;
 Car, sire, s'il mouroit ainsi
 Sanz avoir masle hoir de son corps,
 Meschiez, annuiz, guerrez, descors,
 Entre le peuple et les seigneurs
 Se mouveroient, les greigneurs
 Que vous sachiez.

ij^e CARDINAL.

Je lo donc que vous li faciez,
 Saint pere, ce qu'il vous requiert,
 Puisque vostre licence quiert
 Du mariage.

PREMIER CARDINAL.

Vous avez droit, sire, aussi fas-je ;
 C'est du miex, à bien regarder,
 Tant pour le veu qu'a fait garder,
 Comme pour faire son devoir,
 S'à Dieu plaist, de lignie avoir

grie eut autrefois une femme qu'
 (Dieu ait son ame !). Le roi a fait
 voir jamais d'autre épouse, a
 ne ressemble à la défunte, de
 corps, de manières. On ne peut
 une pareille ; mais quoi ? il a, ce
 une fille de celle qui est trépas
 ressemble en tous points à sa
 demande (la permission) de la p
 femme : peut-il le faire sans offe

LE PREMIER CARDINAL.

Quant à moi, je vous répon
 comme il l'est, ce n'est pas une p
 mune, c'est tout simple ; mais un
 dehors de la règle ; en sorte qu
 cuiller. Je tiens qu'il convient d
 der une faveur plus qu'a un l
 autre état ; et vous, qu'en dites-

LE DEUXIÈME CARDINAL.

On peut lui accorder sa de
 mieux le dégager de son veu ;
 mande une autre chose. — Amis
 le-moi, a-t-il eu de son mariage
 fans que la fillette ?

RÉMOND.

Nenni, et c'est ce qui chagriner
 le met en grand souci ; car, sire,
 en cet état, sans avoir d'héritier
 son sang, il s'élèverait entre le
 les seigneurs des difficultés, de
 mens, des dissensions, des guerres
 grandes que vous sachiez.

LE DEUXIÈME CARDINAL.

Je suis donc d'avis, saint pere
 lui accordiez sa requête, puisq
 mande votre permission pour ce

LE PREMIER CARDINAL.

Vous avez raison, sire, et j
 même ; c'est ce qu'il y a de mi
 considérer, tant pour qu'il obser
 que pour qu'il fasse son devoir e
 s'il plaît à Dieu, des enfans qu

peuple gart et deffende
range seigneur ne l'offende
e ne mefface.

LE PAPE.

fait. Et, sanz plus d'espace,
il que vous le delivrez,
ce bulle li livrez
ue je le vueil.

ij^e CARDINAL.

e feray vostre vueil.
is, le saint pere gracies,
nant congié le mercies
anz detriance.

REMON.

ere, Dieu, par sa puissance,
etroit longue et bonne vie,
s vueille de male envie
ussi deffendre !

LE PAPE.

éiçon Dieu descendre
ur toy ! la moie te doing.
or va, pren cure et soing
e ton retour.

ij^e CARDINAL.

m'ent là en ce destour,
je t'y deliverray
bulle te liverray.
r tien, va-t'en.

REMON.

Dieu vous mette en bon an !
stre congié m'en iray.
çay-je bien ne fineray
ue je resoie en Hongrie.
u'essoinne ne me desdie,
ne assez briément à estre ;
errer lié me fait mettre
bonnes nouvelles porte.
ait. Je voy de cy la porte
te du manoir le roy :
me vueil enz sanz desroy,
en que soie traveilliez.
seigneurs, touz vous face liez
u de lassus !

ij^e CHEVALIER.

i, bien veignant ! lieve sus.
uelles nouvelles ?

REMON.

s, sire ? bonnes et belles.
ez ci de quoy.

défendent le peuple contre les insultes et
les agressions d'un seigneur étranger.

LE PAPE.

Eh bien ! que cela soit. Et, sans plus de
retard, je veux que vous l'expédiez, et que
vous lui délivriez une bulle à ce sujet con-
tenant mon assentiment.

LE DEUXIÈME CARDINAL.

Sire, je ferai votre volonté. — Ami, rends
grâces au saint père, et en prenant congé
remercie-le sans retard.

RÉMOND.

Saint père, que Dieu, par sa puissance,
vous octroie une vielongue et heureuse, et
veuille aussi vous défendre des traits de
l'envie !

LE PAPE.

Que la bénédiction de Dieu puisse des-
cendre sur toi ! je te donne la mienne. Ami,
à cette heure, va-t'en, aie soin de t'en re-
tourner.

LE DEUXIÈME CARDINAL.

Allons-nous-en là-bas dans ce recoin, ami,
je t'y expédierai et je te livrerai ta bulle. Al-
lons ! tiens, va-t'en.

RÉMOND.

Sire, que Dieu vous donne une bonne an-
née ! avec votre permission, je m'en irai. —
Maintenant je sais bien que je ne m'arrête-
rai pas que je sois en Hongrie. Si des re-
tards ne me donnent pas un démenti, je
pense y être assez promptement ; car j'ai le
cœur à la marche de ce que je porte de
bonnes nouvelles. C'est fait. Je vois d'ici la
porte du manoir royal tout ouverte : je veux
y entrer sans retard, bien que je sois ha-
rassé. — Messieurs, que Dieu, qui est
au dessus de nous, vous comble tous de
joie !

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Rémond, sois le bienvenu ! lève-toi.
Quelles nouvelles ?

RÉMOND.

Quelles (nouvelles), sire ? de bonnes et de
belles. Voici de quoi.

LE CONTE.

Traions-nous çà plus à recoy,
Et veons que c'est. C'est latin.
Tenez; ment plus que un viel matin
N'y congnois rien.

LE PREMIER CHEVALIER.

Ça, çà! je le vous diray bien,
Mais qu'en po l'aie pourvéu.
Selon ce que j'ay ci léu,
Le roy sa fille espouser peut;
Car le pape le mande et veult
Par ceste bulle.

ij^e CHEVALIER.

Sanz cy faire arrestoison nulle,
Alons-li dire.

LE CONTE.

Alons, sanz plus cy estre, sire,
— Le saint pere, de sa puissance,
Vous donne congrié et liscence
De vostre fille a femme prendre
Par ceste lettre.

LE ROY.

Puisque c'est la chose qui peut estre
Faitte par le gré de l'Eglise,
De moy sera à femme prise,
Je vous promet. Venir la voy :
— Çà, pucelle! parlez à moy :
Des barons touz de ce pais
Sui d'espouser vous envays;
Si sera fait.

LA FILLE.

Pere, jà, se Dieu plaist, tel fait
N'avenra qu'en baillons noz foiz.
Vous m'engendrastes une foiz;
Et, se vous n'estiez pas mon pere,
Si espousastes-vous ma mere :
Par ce point devez-vous savoir
Que la fille et la mere avoir
Ne povez mie.

LE ROY.

Il fault qu'il soit fait, belle amie,
Je le vous dy brief sanz ruser;
Et fole estes de refuser
Chose que vueille.

LA FILLE.

De faire chose dont se deulle,
Quant mort serez, l'ame de vous,
Pour Dieu vous gardez, pere doux.
De moy arez povre solaz,
S'en la fin en dites : « Halaz! »

LE CONTE.

Retirons-nous la plus a l'écart,
que c'est. C'est du latin. Tenez;
mais pas plus qu'un vieux matin.

LE PREMIER CHEVALIER.

Allons, allons! je vous dirai bien
y a, pourvu que je l'aie déchiffre
que j'ai lu ici, le roi peut épouser
car le pape le mande et le veut
bulle.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Allons le lui dire, sans nous en
moins du monde.

LE CONTE.

Allons-y, sire, sans plus de
— En vertu de sa puissance, le
vous donne, par cette lettre, per
licence de prendre votre fille pour

LE ROY.

Puisque c'est une chose qui peut
avec le gré de l'Eglise, elle sera
par moi, je vous le promets. Je
nir. — Ici, pucelle! parlez-moi
pressé par tous les barons de
vous épouser; et cela sera fait.

LA FILLE.

Père, s'il plaît a Dieu, jamais il
que nous nous engagions l'un
l'autre. Vous m'engendrastes
vous ne seriez pas mon pere, que
riez épousé ma mère : par ce point
vez savoir que vous ne pouvez
et la mère.

LE ROY.

Il faut que cela ait lieu, belle
vous le dis brièvement sans detour
êtes une sottise de vous refuser à
chose que je veux.

LA FILLE.

Pour (l'amour de) Dieu, mon
gardez-vous de faire une chose
ame souffre quand vous serez
aurez peu de plaisir avec moi
fin vous en dites : « Hélas! » et j

tien n'en serés pas quittes,
flect mettez ce que dites ;
ltre, si fault que j'assemble
vous, quant serons ensemble,
nent arez char si osée
de vous je soie adesée
ne il est de commun usage
semblez en mariage?
Dites-me voir.

LE ROY.

pour nient : je vous vueil avoir.
en parlez plus au contraire ;
ulz ne me pourroit retraire
De ce courage.

LA FILLE.

, puisque ce mariage
uis nullement destourner,
lt que me voise atourner
Dont autrement.

LE ROY.

dites voir ; alez briément.
avez robes et joiaux
lus riches et des plus biaux :
s que vous soiez parée,
venez sans demourée
icy à moy.

LA FILLE.

entiers, sire, par ma foy !

Dieux ! où a pris ce courage
pere, qui par mariage
eult avoir et prendre à femme ?
e semble si grant diffame
tous jours reprouche en aray.
eilliez-moy que je feray,
je qui sanz pechié naquistes
nz pechié aussi vesquistes
comme fustes en ce monde.
je sur toutes pure et monde,
onsentez jà qu'il appere
je soie femme mon pere ;
niex vouldroie mort souffrir
mon corps à ce faire offrir,
me semble estre horrible chose !
ant qu'il soit, je propose
ceste main me copperay
la mer la jetteray,
qu'il n'ait plus de moy cure.
je vous depri, Vierge pure,
de ce meshaing soie quitte,
rs Dieu me tourt à merite ;

vous n'en serez pas quitte , si vous met-
tez ce que vous dites a exécution. En ou-
tre , s'il faut que je m'unisse avec vous,
comment aurez - vous le corps assez osé
pour vous joindre à moi, comme c'est l'u-
sage entre époux ? Dites-moi la vérité.

LE ROY.

C'est inutile : je veux vous avoir. Et ne
cherchez plus à me contredire ; car personne
ne pourrait me retirer de cette détermina-
tion.

LA FILLE.

Père, puisque je ne puis nullement dé-
tourner ce mariage, il faut bien que j'aie
m'appréter autrement.

LE ROY.

Vous dites vrai ; allez vite. Vous avez ro-
bes et bijoux des plus riches et des plus
beaux : faites en sorte d'être parée, et reve-
nez vite ici vers moi.

LA FILLE.

Volontiers, sire, par ma foi ! — Eh, Dieu !
où donc mon père a-t-il pris l'idée de m'a-
voir et de me prendre pour femme ? Cela me
semble une si grande infamie que j'en au-
rai des reproches pour toujours. Conseillez-
moi ce que j'ai à faire, Vierge dont la nais-
sance comme la vie dans ce monde fut sans
péché. Vierge pure et chaste, ne consentez
pas qu'il arrive que je sois la femme de
mon père ; car j'aimerais mieux souffrir la
mort que d'offrir mon corps pour qu'il en
soit ainsi, tant cette chose me semble hor-
rible ! Je me propose, avant que cela arrive,
de me couper cette main et de la jeter dans
la mer, afin qu'il ne se soucie plus de moi.
Mais je vous prie, Vierge pure, de faire en
sorte que je sois quitte par ce mal, et qu'il
me soit un mérite auprès de Dieu ; car
j'aime mieux perdre une main que de con-
tracter un mariage qui, pour un peu de
vaine gloire, me livrerait au supplice éter-
nel : c'est pourquoy, sans plus tarder, je vais
m'en débarrasser tout de suite.

ALFONS.

Alons, frere, je vous em pry.
 Quanque j'ay perdu ne pris bille,
 Mais que veoir puisse ma fille,
 Que tant desir.

PREMIER CHEVALIER ALFONS.

Si ferez-vous, au Dieu plaisir.
 Suivez-nous, nous alons devant.
 — Sire, avançons-nous, or avant !
 Alons par cy.

LA FILLE.

Sire emperiere, puisque cy
 Sont ces .ij seigneurs-cy venuz,
 Or entendez, gros et menuz,
 Ce que vueil dire en amistié;
 Et vous verrez joie et pitié
 Merveilleuse, si com me semble,
 Ains que nous departons d'ensemble.
 Je m'adresce à vous, sire Alfons,
 Qui me sui porté comme uns homs
 En servant vous et vostre frere.
 S'ay bien vëu qu'aviez la chiere
 Et les yex sur moy, sanz tarder,
 Plus qu'à nul autre regarder,
 Sanz avoir de moy congnoissance;
 Mais s'a fait Diex de sa puissance:
 Si n'en aiez jà cuer marri.
 Vez ci mon seigneur, mon mari,
 Ostes, qui est niez l'emperiere.
 Ne (sic) scé combien vous m'avez chiere;
 Vostre fille sui que laissastes
 A Burs, quant à Grenade alastes.
 Ne cuidez pas que je devine;
 Tenez, regardez ma poitrine:
 G'y ay mamelle comme fame;
 Du monstrier n'est point de diffame.
 Les autres membres secrez tous
 Femenins ay, ce savez-vous.
 — Ostes, plus parler n'en convient;
 Mais, puisque la chose ainsi vient
 Que la trayson est prouvée
 Dont je estoie à tort reprouvée,
 Loez soit Diex !

ALFONS.

Fille, plourer me fais des yex
 De pitié et de joie, voir;
 Ne l'un ne puis sanz joie avoir
 Quant te regart.

OSTON.

Ha, biau sire Diex ! tost ou tart

ALPHONSE.

Allons-y, frère, je vous en prie. Je ne
 prise pas tout ce que j'ai perdu la valeur
 d'une bille, pourvu que je puisse voir ma
 fille, que je désire tant.

LE PREMIER CHEVALIER D'ALPHONSE.

Vous l'aurez, s'il plaît à Dieu. Suivez-
 nous, nous allons devant. — Sire, avançons-
 nous, en avant ! allons par ici.

LA FILLE.

Sire empereur, maintenant que ces deux
 seigneurs sont venus ici, écoutez, grands et
 petits, ce que je veux dire d'amitié; et avant
 que nous nous séparions, vous serez témoins
 d'un spectacle qui vous inspirera de la joie
 et de la pitié d'une façon extraordinaire. Je
 m'adresse à vous, sire Alphonse, moi qui
 me suis fait passer pour homme en vous
 servant, vous et votre frère. J'ai bien vu
 que vous aviez le visage et les yeux tour-
 nés vers moi, sans relâche, occupé à me re-
 garder plus que tout autre, et sans me re-
 connaître; mais c'est Dieu qui en est l'au-
 teur par sa puissance: ainsi, n'en ayez pas
 le cœur marri. Voici mon seigneur, mon
 mari, Othon, qui est neveu de l'empereur.
 Je sais à quel point vous me chérissez; je
 suis votre fille que vous laissâtes à Burgos,
 quand vous allâtes à Grenade. Ne croyez
 pas que j'en impose; tenez, regardez ma
 poitrine: j'y ai des mamelles comme une
 femme; il n'y a pas de honte à les mon-
 trer. J'ai, sachez-le, tous les autres mem-
 bres secrets du sexe féminin. — Othon, il
 n'en faut plus parler; mais, puisque la
 chose en est venue au point que la trahi-
 son dont j'étais accusée à tort est prouvée,
 Dieu soit loué !

ALPHONSE.

Fille, en vérité, tu me fais pleurer de
 pitié et de joie; et je ne puis m'empêcher
 d'avoir de la joie quand je te regarde.

OTHON.

Ah, beau sire Dieu ! tôt ou tard tu recom-

Rens-tu des biens fais les merites,
Et de punir les maux t'aquittes.
Aussi bien, ma très douce suer,
Baise-moy; pour toy tout le cuer
En pleur me font.

L'EMPERIERE.

De pitié larmoier me font.
Or avant, avant! c'est assez.
De plorer maishuy vous cessez:
Diex a ceste assemblée fait.
Or pensons de mettre à effect
Le residu.

ALFONS.

Chier sire, j'ay bien entendu
Comment Ostes (n'en vueil pas istre)
A conquis ou champ le traistre
Qui nous a mis sanz cause en guerre,
Dont vengeance venoie querre
Par l'aide de mes amis;
Mais je tien que Dieu nous a mis
En la voie, si com me semble,
Qu'apaisier nous pourrons ensemble.
Vez cy comment je le feray:
Dès maintenant je delairay
A Ostes et à sa compaignie
En paiz le royaume d'Espaigne;
Mais le traistre en enmenrons.
Et la damoiselle querrons
Compaignie de son malefice;
Si ferons de touz .ii. justice
Là où fait ont la traison.
Et c'est chose bien de raison,
Ce m'est advis.

L'EMPERIERE.

Je m'assens à vostre devis,
Alfons, sanz plus avant aler;
Et si vous doing, à brief parler,
Le royaume de Mirabel
Qui m'est escheu de nouvel,
Et la conté des Vaux-Plaissiez,
Puis qu'à Espaigne renoncez
Du tout en tout.

LE ROY DE GRENADE.

Et je pense, ains qu'il soit le bont
D'un moys, li en tel estat mettre
Qu'il sera d'une terre maistre
Dont il ara .iiij. x. livres
Chascun an touz franz et delivres:
Telle est m'entente.

penses les bonnes actions, et tu ne manques pas de punir les mauvaises. Aussi bien, ma très-douce sœur, baise-moi; pour toi tout le cœur me fond en larmes.

L'EMPEREUR.

Ils me font verser des pleurs de pitié. En avant, en avant! c'est assez. Cessez désormais de pleurer: c'est Dieu qui a opéré cette réunion. Pensons maintenant à effectuer le reste.

ALPHONSE.

Cher sire, j'ai bien entendu comment Othon (je n'en veux pas sortir) a vaincu en champ-clos le traître qui sans cause nous a mis en guerre, et dont je venais tirer vengeance par l'aide de mes amis; mais je tiens que Dieu nous a mis, ce me semble, en voie d'accommodement. Voici comment je m'y prendrai: dès maintenant je délaisserai en paix à Othon et à son épouse le royaume d'Espagne; mais nous emmènerons le traître, et nous rechercherons la demoiselle complice de son crime, puis nous ferons justice de tous deux là où ils ont fait la trahison. Et c'est, ce me semble, chose bien raisonnable.

L'EMPEREUR.

Alphonse, je suis de votre avis, sans aller plus avant; et je vous donne, en un mot, le royaume de Mirabel qui m'est nouvellement échu, et le comté des Vaux-Plaissiez, puisque vous renoncez à l'Espagne du tout au tout.

LE ROY DE GRENADE.

Quant à moi, je pense, avant qu'un mois soit écoulé, le mettre en un état tel qu'il sera maître d'une terre dont il aura un revenu annuel de trois mille livres, clair et net: telle est mon intention.

Sire, tant que trouvé l'aray.
En sa maison querre l'iray
Premierement.

LA FILLE.

Vray Diex, qui sanz commencement
Et sanz fin es en trinité
Une essance, une déité;
Qui homme à ton semblant féis,
Et en paradis le méis
Terreste, où povoit à delivre,
Sanz mort, en santé touz jours vivre
(Mais de ce lieu, pour son meffait,
Fu chacié et mis hors de fait;
Et depuis, pour li pardonner
Son meffait, voulz ton filz donner,
Lequel de nostre humanité
Voult, par excellent charité,
Sa déité sa jus couvrir
Pour nous des cieulx l'entrée ouvrir,
Et pour faire à Dieu d'omme accorde);
Ha! pere de misericorde,
Confortez la triste et dolente
Qui se complaint et se lamente
Et est en grant confusion
Et en grant desolacion.
Très douce mere Dieu, comment
Me pourroit-il estre autrement
Que grant douleur en moy n'appere?
Je voy que de mon propre pere
Je sui condampnée a ardoir;
Celui qui plus déust avoir
Par nature de moy pitié,
M'a en si grant ennemistié
Qu'il commande que je soie arse,
Con fusse une murtriere garse.
Lasse! n'est-ce pas cruauté?
Si est, et povre seaulté,
Mesmement que c'est sanz meffait,
Mais pour pechié fouir de fait
Me suis copée ceste main.
Très doux Diex, encores miex l'aim
Avoir perdue et mort sentir
Que mon pere me cognéust
Ne charnelment à moy jéust;
Et se pour ce mourir me fault,
Doux Diex qui est lassus en hault,
Quoy que le corps soit mis en cendre,
Doux Dieu, vueilles m'ame deffendre
Des ennemis.

que je ne l'aie trouvé. Je l'irai
Lord dans sa maison.

LA FILLE.

Vrai Dieu, qui sanz commen-
sans fin es en trois personnes
une divinité; toi qui fis l'homme
semblance, et le mis dans le
restre, où il pouvait à son aise
jours en santé sans mourir (mais
son crime, il en fut réellement
dehors; et depuis, pour lui per-
méfait, tu daignas donner ton
animé par une charité infinie, vo-
sa divinité ici-bas pour nous or-
des cieux et pour réconcilier l'homme
Dieu); ah! père de miséricorde,
la malheureuse affligée qui se
lamente et qui est dans une gran-
sion et dans une désolation pro-
douce mère de Dieu, comment
se faire que je ne fusse pas de
grande douleur? Je vois que je
damnée au feu par mon propre
lui qui naturellement devrait
tage pitié de moi, m'a prise de
haine qu'il me condamne à être
comme si j'étais une misérable.
Hélas! n'est-ce pas une cruauté?
oui, et c'est un pauvre homme
puisque c'est sans avoir commis
mais pour fuir réellement le pé-
me suis coupé cette main. Très-
j'aime encore mieux l'avoir perdue
la mort que d'être connue par moi
cohabiter charnellement avec lui
faut mourir pour cela, doux Dieu
haut, bien que le corps soit mis en
doux Dieu, veuille défendre mon
mons.

LE BOURREL.

à ci venir trop mis,
vous vueille despleire.
voulez justice faire?
es-le-moy.

ij^e CHEVALIER.

iste pas; tien te coy.
neurs, sachiez, vouloir ne cuer
consentir à nul fuer
te damoiselle muire,
léust le roy destruire
corps ardoir ou noier.

m'ont fait larmoier
plains et ses doulx regrez;
que vous soiez engrez,
que cy plus la tenez,
en ma prison la menez.
ennuit ordonneray
nt, se puis, ly sauveray
vie. Alez.

LE PREMIER SERGENT.

l vous plaist, plus n'en parlez;
que bien dittes, par m'ame!
z sus de cy, levez, dame,
iez-vous-ent.

LA FILLE.

ostre vueil bonnement
diray.

ij^e CHEVALIER.

ce que te diray,
et riens n'y perdras:
t feu cy m'alumeras,
s'ardisses une femme;
aventure, aucune ame
« De qui fait-on justice? »
de respondre nice;
appert et en recoy
rse est la fille le roy
r son meffait.

LE ROY (*sic*).

l'eure vous sera fait,
vous le me commandez,
e vous le demandez.
me vueil entremettre
iche eslire et la mettre
mme entasser se doit,
le feu partout voit
ar tout arde.

ij^e SERGENT.

se est en sauve-garde

LE BOURREAU.

Si j'ai tardé à venir ici, sire, ne vous courroucez pas. De qui voulez-vous faire justice? dites-le-moi.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Ne te hâte pas; tiens-toi coi. — Seigneurs, sachez que je n'ai ni la volonté ni le cœur de consentir en aucune manière à ce que cette demoiselle meure, dût le roi me détruire et brûler ou noyer mon corps. Ses plaintes et ses doux regrets m'ont fait verser des larmes. Ainsi, je veux que, sans la tenir ici davantage, vous la meniez dans ma prison. Je m'arrangerai encore aujourd'hui de manière à lui sauver la vie. Allez.

LE PREMIER SERGENT.

Puisque tel est votre plaisir, qu'il n'en soit plus question; je tiens que vous parlez comme il faut, par mon ame! — Debout! levez-vous, dame, venez-vous-en.

LA FILLE.

Sire, j'obéirai volontiers à votre volonté.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Cochet, tu feras ce que je te dirai, et tu n'y perdras rien: tu allumeras ici un grand feu, comme si tu brûlais une femme; et si, par hasard, quelqu'un te dit: « De qui fait-on justice? » ne sois pas embarrassé à répondre; au contraire, dis publiquement et en secret que c'est la fille du roi qu'on brûle pour son méfait.

LE BOURREAU.

Sire, puisque vous me le commandez, cela vous sera fait ainsi que vous le demandez. Allons! je veux m'appliquer à choisir des bûches et à les placer comme il faut, afin que le feu aille et prenne partout.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Sire, la fille du roi est en sauvegarde en

En vostre ostel la fille au roy,
Moult esbahie et sanz arroy
Fors de tristesse.

ij^e CHEVALIER.

Tandis que le bourrel adresce
Son feu, tenez-vous ci touz deux;
Oster li vois, se puis, ses deulx,
Et par mer l'en'envoieray,
Et à mon pover li donrray
Au cuer leesce.

LE ROY.

Seigneurs, je voy là grant feu : qu'est-ce ?
Allez-y savoir, je vous pri,
Et me rapportez sanz detry
Que c'est c'on art.

LE PREMIER CHEVALIER.

Je vois, sire, se Diex me gart.
— Sire, de savoir sui engrans
Pour quoy on a fait feu si grans
Ici endroit.

ij^e CHEVALIER.

Commandé m'a, soit tort ou droit,
Le roy que sa fille ardoir face;
Et je l'ay fait. Jamais en face
Ne la verra.

PREMIER CHEVALIER.

Certes, mal encore en venra.
Pour li m'en vois triste et dolent.
De le dire au roy n'ay talent.
Ha ! Jouye doulce et courtoise,
De vostre mort, certes, me poise;
Se je le péusse amender !
Dieu ce meffait vueille amender !
Si fera-il.

LE ROY.

Vien avant ; dy-moy, qu'i a-il ?
Qu'i as esté.

LE PREMIER CHEVALIER.

Je n'en puis savoir verité;
Mais vostre seneschal y est:
Mandez-le, il vous dira que c'est
De point en point.

LE ROY.

Tu qui as ce doublet pourpoint,
Vaz bien tost mon seneschal dire
Qu'à moy viengne sanz contredire
Parler un poy.

RÉMON.

Je vois, très chier sire, par soy !
— Cy endroit plus ne vous tenez,

votre maison, tout ébahie et par
la tristesse.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Tandis que le bourreau attie
vous deux tenez-vous ici; je vais
dissiper son chagrin; je la ferai
par mer, et, autant que je le pourrai
lui donnerai de la joie au cœur.

LE ROY.

Seigneurs, je vois là un grand feu
qu'est-ce ? Allez, je vous prie, m'en
rapportez-moi sur-le-champ ce que
qu'on brûle.

LE PREMIER CHEVALIER.

J'y vais, sire, Dieu me garde !
désire savoir pourquoi on a fait
grand feu.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Le roi m'a commandé, à tort ou à
de faire brûler sa fille, et je l'ai fait
il ne la verra en face.

LE PREMIER CHEVALIER.

Certes, il en arrivera encore de mal
m'en vais triste et affligé à cause
n'ai pas le courage de le dire au
douce et courtoise Jouye, certes,
du chagrin de votre mort, et je
pouvoir y remédier. Que Dieu veuille
donner ce méfait ! Il le fera.

LE ROY.

Approche ; dis-moi, toi qui y es
a-t-il ?

LE PREMIER CHEVALIER.

Je ne puis en savoir la vérité; mais
sénéchal y est : mandez-le, il vous dira
point en point ce que c'est.

LE ROY.

Toi qui as ce pourpoint doublé,
tament dire à mon sénéchal qui
sans faute me parler un peu.

RÉMON.

Par (ma) foi ! j'y vais, mon
sire. — Sénéchal, ne vous tenez

hal; mais au roy venez
st: il vous mande.

ij^e CHEVALIER.

de voulenté grande,
c'est, amis, son commant.
je vien à vostre mant :
y sui tenuz.

LE ROY.

voir, puisqu'es cy venuz :
t ma fille arse?

ij^e CHEVALIER.

l. Miex amasse en Tarse
sté prisonnier pris
que eüst telle mort pris;
ne vous osay desdire.
re avec Dieu, nostre Sire,
it l'ame d'elle!

LE ROY.

re Dieu, Vierge pucelle,
az m'a bien Sathan pris!
p vilainement mespris
fait sanz cause mourir
ue tenser et garir
t encontre touz déusse,
oy raison ne sens éusse :
pour li me desconforte,
it; car je doubt ne m'emporte
r l'ennemi touz vis.
y bien, ce m'est avis,
elle prendre m'enorta
velles m'en apporta
emierement.

LE CONTE.

re, qu'est-ce? comment
ensez-vous à demener?
touz jours tel dueil mener?
ent faire vous esteut,
ceste chose on ne peut
er. C'est tout dit en somme;
se dueil, monstrez-vous homme,
l'oubliez.

LE ROY.

jamais ne seray liez,
bien cause en verité :
t trop grant iniquité
Dieu, si m'aviseray
nt à Dieu m'apaiseray
mon meffait.

mais venez promptement auprès du roi : il
vous mande.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Je m'y rendrai de très-bon cœur, puisque
c'est, ami, son commandement. — Sire, je
viens à votre ordre : j'y suis tenu.

LE ROY.

Dis-moi la vérité, puisque tu es venu ici :
ma fille a-t-elle été brûlée?

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Oui, sire. J'eusse préféré être prisonnier
à Tarse plutôt qu'elle subit une pareille
mort; mais je n'osai vous contredire. Que
son ame soit en gloire avec Dieu, notre Sei-
gneur!

LE ROY.

Ah! mère de Dieu, Vierge pucelle, Sa-
tan m'a bien pris dans ses lacs! J'ai très-
vilainement agi en faisant mourir sans cause
celle que j'eusse dû défendre et garantir de
mort contre tous, si j'eusse eu en moi de la
raison et du sens: c'est pourquoi, si je me
désole à son sujet, j'ai raison; car je crains
que le démon ne m'emporte tout vivant en
enfer. Il me semble que je dois bien haïr
celui qui me conseilla de la prendre et qui
m'en parla le premier.

LE CONTE.

Sire, sire, qu'est-ce? comment pensez-
vous vous conduire? Voulez-vous toujours
nourrir une douleur pareille? Il vous faut
agir autrement, puisque cette chose est ir-
réparable. C'est tout dit en un mot; laissez
ce chagrin, montrez-vous homme, et ou-
bliez-le.

LE ROY.

Comte, jamais je n'aurai de joie, et j'ai
bien des raisons pour qu'il en soit ainsi: j'ai
commis une grande iniquité contre Dieu,
et j'aviserai à obtenir de lui le pardon de
mon méfait.

LE CONTE.

Sire, ce sera le miex fait
Que puissiez faire.

LE PREVOST AU ROY D'ÉCOSSE.

Très chier sire, mais que desplaire
Ne vous vueille, je vous diray
Nouvelles; pas n'en mentiray,
Mais est tout voir.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Prevost, je le vueil bien savoir.
Dites, amis.

LE PREVOST.

Hier, chier sire, m'estoie mis,
Avec de mes gens .iij. ou quatre,
Jusques sur le port pour esbatre.
Ainsi que je fu là, avint
Qu'une nasselle par mer vint
Sanz gouvernement par mer nul,
Sanz trait de cheval ne de mul,
Sanz mast, sanz aviron, sanz voile,
Quel qu'il fust, de soie ou de toille;
Et si s'arriva droit au port.
Et je, qui estoie en desport,
M'en alay là sanz attendue,
Quant a rive la vy venue.
Dedans n'avoit q'une pucelle;
Mais je croy que c'est la plus bele
Creature, se Dieu me gart,
C'on péust trouver nulle part.
Et ne demandez pas comment
Elle est vestue richement,
Car nulle royne terrestre
Ne pourroit plus richement estre.
En mon hostel l'en amenay,
De son estat li demanday
Et qui l'avoit ça amenée
Et de quelles gens estoit née;
Mais riens ne m'en a volu dire.
Toutesvoies je pense, sire,
Que, s'il vous plaist, cy l'amenroye
Et si vous la presenteroye
Pour sa biauté.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Prevost, se Dieu vous doint santé,
Puisque si belle est con vous dites
Faites tost et ne me desdites;
Alez la querre.

LE PREVOST.

Sire, pour vostre amour acquerre,
Vostre commandement feray :

LE CONTE.

Sire, ce sera ce que vous pour-
mieux.

LE PRÉVÔT DU ROY D'ÉCOSSE.

Très-cher sire, pourvu que
déplaise pas, je vous dirai des
ne vous mentirai point, au cas
cela est vrai.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Prévôt, je désire bien le s-
ami.

LE PRÉVÔT.

Hier, cher sire, j'étais allé, avec
quatre de mes gens, jusque sur le port
m'ébattre. Pendant que j'étais là, vint
qu'une nacelle vint par mer sans
veruée par personne, ni tirée par
val ou un mulet, sans mât, sans
voile, quelle qu'elle fût, de toile
et elle arriva droit au port. Et m'alla
à m'amuser, je m'en allai la regarder
quand je vis qu'elle était venue.
Il n'y avait dedans qu'une jeune
femme. Dieu me garde! je crois que c'est
belle créature qu'on puisse trouver
que endroit que ce soit. Et ne
pas si elle est richement vêtue :
sur la terre ne pourrait l'être d'autant
l'emmenai dans mon logis, la
sur sa position et lui demandai
amenée ici et quels étaient ses
mais elle n'a rien voulu m'en dire.
Sire, je pense que, s'il vous
l'amènerais ici et je vous la présente
pour sa beauté.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Prévôt, Dieu vous donne santé,
qu'elle est si belle que vous le
la chercher; faites vite et ne me
pas.

LE PRÉVÔT.

Sire, pour acquérir votre amour,
ce que vous me commandez; je

re la vous ameneray.
-ci ce que vous ay dit, sire ;
re avis, me vueilliez dire,
it-elle belle ?

LE ROY.

sus, levez, damoiselle !
oiez la très bien venue.
joie ay de vostre venue,
Dieu me voie.

LA FILLE.

ier seigneur, honneur et joie,
bien en miex touz dis,
ctroit Diex de paradis
ir son plaisir !

LE ROY D'ÉCOSSE.

is ! j'ay de savoir desir,
, dont vous estes née
vous a cy amenée
ceste terre.

LA FILLE.

ieu ! vous deportez d'enquerre,
hier sire, de mon ancestre
quelles gens je puis estre.
strange lieu m'a mis Diex,
tre foiz me fera miex,
uant li plaira.

LE ROY D'ÉCOSSE.

, voirement fera.
ins me direz vostre nom :
que de gens de renom
stes estraicte.

LA FILLE.

qu'estrange soie ore faicte,
sire, j'ay nom Berthequine.
is suppli, par amour fine,
lus avant ne m'enquerez ;
ir moy rien plus n'en sarez,
omme vivant.

LE ROY.

n tenray d'ore en avant,
ir ce ne vous esmaiez.
re, je vueil que vous l'aiez
n vostre garde.

LA MÈRE AU ROY.

e elle-mesmes ne se garde,
la pourroie garder.
oint devra regarder,
e fait que sage.

LA FILLE.

, se Dieu plait, mon courage

nerai sur l'heure. — Voici ce que je vous ai
annoncé, sire ; veuillez me le dire, à votre
avis, est-elle belle ?

LE ROY.

Debout ! levez-vous, demoiselle ! soyez la
très-bienvenue. Dieu me protège ! j'éprouve
beaucoup de joie de votre venue.

LA FILLE.

Mon cher seigneur, qu'il plaise à Dieu de
paradis de vous octroyer honneur, joie et
vie, toujours de bien en mieux !

LE ROY D'ÉCOSSE.

Debout, debout ! m'amie, j'ai le désir de
savoir d'où vous êtes née et qui vous a ame-
née en cette terre.

LA FILLE.

Pour (l'amour de) Dieu ! très-cher sire,
dispensez-vous de vous enquérir de mes an-
cêtres et de quelles gens je puis être (issue).
Si Dieu m'a mise en pays étranger, une au-
tre fois, quand cela lui plaira, il me traitera
mieux.

LE ROY D'ÉCOSSE.

M'amie, certainement il le fera. Au moins,
vous me direz votre nom. Je tiens que vous
êtes née de gens illustres.

LA FILLE.

Bien que je sois maintenant devenue
étrangère, cher sire, j'ai nom Bêthequine.
A présent, je vous supplie, par amour ex-
trême, de ne pas m'interroger plus long-
temps ; car ni vous ni homme vivant n'en
saurez rien de plus.

LE ROY.

Je m'en abstiendrai dorénavant, ne vous
en tourmentez plus. — Ma mère, je veux que
vous l'ayez en votre garde.

LA MÈRE DU ROY.

Mon fils, si elle-même ne se garde, je ne
pourrais la garder. Elle devra faire attention
à ce point, si elle agit sagement.

LA FILLE.

Dame s'il plait à Dieu, mon cœur ne

A mal faire ne tournera ;
Mais sui celle qui vous sera
Com chambrière.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Non serez pas, m'aimie chière ;
Mais vous serez sa damoiselle.
Tant quant, une bonne nouvelle
Vous puist venir !

LA FILLE.

A Dieu en vueille souvenir
Chier sire, il m'en fust bien besoing ;
Mais ne peut estre, car trop loing
Sui de mon lieu.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Se loing en estes, de par Dieu !
Par aventure vous avez
Des amis que pas ne savez
Bien près de vous.

LA FILLE.

Ceux que g'y ay, Dieu les gart touz
De mal, d'annuy et d'encombrier !
Et vous, chier sire, le premier,
Pour tant que moy vous a pléu,
Ce me semble, avoir recéu
En vostre grace !

LE ROY D'ÉCOSSE.

Il n'est rien que pour vous ne face,
M'aimie, c'est à brief propos.
Un po vois prendre de repos ;
Avec ma mere demourez
Ceens : ce sachiez, vous n'arez
Pis qu'elle ara.

LA FILLE.

Je feray ce qu'il lui plaira,
Et à vous, sire.

LA MÈRE DU ROY.

Damoiselle, je vous vueil dire
Que vous estes une musarde
Et une avolée coquarde.
Comment cuidez-vous estre amée
D'un roy de telle renommée
Qu'est mon filz et de tel puissance ?
J'ay bien vëu la contenance
Qu'entre vous deux vous avez fait
De regart, de parler, de fait.
Dame esmoingnie et sauvage,
Qui ne scet de vostre lignage
Ne de vous aussi qui vous estes.
Et pareille a mon filz vous faites !
Ostez, ostez !

tournera point a faire mal ; mais
virai en qualité de chambrière.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Non pas, ma chère amie ; mais
rez sa demoiselle. En tous les cas
bonne nouvelle vous puisse venir.

LA FILLE.

Que Dieu veuille s'en souve-
nir, j'en aurais bien besoin ; mais
peut être, car je suis trop lo-
pays.

LE ROY D'ÉCOSSE.

De par Dieu ! si vous en êtes
avez peut-être bien près de vous
que vous ne connaissez pas (com-

LA FILLE.

Ceux que j'y ai, que Dieu les pre-
de mal, de peine et de tribulation.
cher sire, le premier, pour avoir
à ce qu'il me semble, me rece-
bonnes grâces !

LE ROY D'ÉCOSSE.

Pour tout dire en un mot, il
que je ne fasse pour vous, m'aimie,
prendre un peu de repos ; demou-
avec ma mère : sachiez que vous
pas traitée plus mal qu'elle.

LA FILLE.

Je ferai ce qu'il lui plaira, et a-

LA MÈRE DU ROY.

Demoiselle, je veux vous dire
êtes une coureuse et une fille effro-
ment vous imaginez-vous être
roi renommé et puissant, tel que
fils ? J'ai bien vu comment vous
comportés l'un vis-à-vis de l'autre
les, en regards et en actions.
chotte et étrangère, personne ne
est votre lignage ni qui vous
vous comparez a mon filz ! sortez

LA FILLE.

dame, ne doubtiez :
oncques ne m'entento
Lasse, dolente !
seroie bien fole
noie parole.
ligne d'estre amée
l'amie clamée,
certes, je n'y pensay :
as tant, bien le say ;
vez dit verité,
vez mon parenté ;
une main perdue,
plus povre esperdue
econfort.

LA MÈRE.

Chieue bien et fort ;
n'en chaut.

LE ROY D'ÉCOSSE.

lormir, tant ay chaut.
Je là ? Qu'avez, Bethequine,
irez ? Par amour fine,
le-moy.

LA FILLE.

cause, en bonne foy,
re et fas mate chiere :
pas ceens moult chiere,
est avis.

LE ROY D'ÉCOSSE.

tes-m'en tost devis ;
r le vueil.

LA FILLE.

ullui ne me dueil,
hiere dame m'a dit,
re, par grant despit
t estre si osée
le garce avolée,
uide estre de vous.
ient, mon seigneur doux,
y pensay, Dieu le scet.
pas se elle me het ;
me dame à moy irée,
lée esmoignonnée,
scet de mon aneestre,
ne qui il peut estre.
roles mal me font
tout ou ventre me font
ier en lermes.

LE ROY D'ÉCOSSE.

chief ! ainçois que li termes

LA FILLE.

Certes, ma dame, ne craignez rien : ja-
mais ma pensée ni mes intentions n'ont visé
à cela. Hélas, malheureuse ! je serais, cer-
tes, bien folle d'en parler. Je ne suis pas
digne d'être aimée de lui ni d'être appelée
son amie, et, certes, jamais je n'y songeai : je
ne vau pas tant, je le sais bien ; et vous avez
dit la vérité en déclarant que vous ne con-
naissiez pas mes parens ; et si j'ai perdu une
main, je n'en suis que plus malheureuse et
sans consolation.

LA MÈRE.

Maintenant, pleurez ici et bien fort ; cela
m'est indifférent.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Je n'ai pu dormir, tant j'ai chaud. —
Qu'est-ce que cela ? Qu'avez-vous, Bêthe-
quine, pour pleurer ainsi ? Par amitié, di-
tes-le-moi.

LA FILLE.

Sire, réellement j'ai raison de pleurer et
d'être triste : je crois que l'on ne me chérit
pas beaucoup ici.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Et qui ? dites-le-moi sur-le-champ ; je
veux le savoir.

LA FILLE.

Sire, je ne me plains de personne ; mais
ma chère dame, votre mère, m'a demandé
fort aigrement qu'est-ce qui me rendait pré-
somptueuse, moi qui suis (dit-elle) une
vile créature, au point de me croire ai-
mée de vous. Certainement, mon doux sei-
gneur, jamais je n'y pensai, Dieu le sait.
J'ignore si elle me hait ; mais, comme une
dame irritée contre moi, elle m'a appelée
manchotte et (m'a reproché) que l'on ne con-
nait pas l'auteur de ma race, qui il est ou qui
il peut être. Ces paroles me font un mal tel
que le cœur me font en larmes tout entier
au ventre.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Par ma tête ! avant que le terme de huit

De huit jours, non pas de vj, se passe,
 Se j'ay de vie tant d'espace,
 Estat et non avez assez.
 De ce qu'elle a dit vous passez
 Par amour, douce Bethequine;
 D'Escosse vous seray royne,
 Foy que doy Dieu !

LA FILLE.

Sire, je suy de trop bas lieu :
 Tel estat ne m'appartient mie.
 Que dira vostre baronnie,
 S'une meshaingne prenez ?
 Il diront qu'estes forcenez
 De cecy faire.

LE ROY D'ESCOSSÉ.

Dame, à qui qu'il doit desplaire,
 Je vous ains tant de bonne amour
 Qu'il sera fait et sanz demour.
 — Venez avant, venez, Lambert;
 Savoir vueil con serez appert.
 Alez tost, sanz estre esbahys,
 Dire au vesque de ce pays
 Qu'à moy viengne à l'ostel de Chestre,
 Et que la marie vueil estre
 A ce jour d'huy.

LEMBERT, escuier.

Sire, se Dieu me gart d'anuy,
 G'y vois, et si ne fineray
 Tant que mené je li aray
 Et dedens mis.

LE ROY D'ESCOSSÉ.

Seigneurs, qui estes mes amis,
 En l'ostel de Chestre adreschiez
 Ceste dame, et là la laissez,
 Et revenez a moy icy.
 Or vous delivrez, sanz nul sy,
 Je vous en pri.

LE PREMIER CHEVALIER D'ESCOSSÉ
 Il vous sera fait sanz detry,
 Mon seigneur chier.

ij^e CHEVALIER D'ESCOSSÉ.

Çà, dame, ça ! sanz plus preschier,
 Venez-vous-ent, puisqu'au roy haitte.
 Onques mais si grant honneur faite
 Ne fu à femme comme avez,
 Qu'au jour d'uy royne serez
 De touz clamée.

LE PREMIER CHEVALIER D'ESCOSSÉ.
 Il pert bien que de cuer amée
 L'a loyaument.

jours, non pas de six, se passe
 vous aurez une position et un no
 Oubliez de grâce ce qu'elle vous
 Béthequine; je vous ferai re
 par la foi que je dois à Dieu !

LA FILLE.

Sire, je suis de trop basse
 une position pareille n'est po
 moi. Que diront vos barons,
 nez une estropiée ? ils diront q
 fou.

LE ROY D'ESCOSSÉ.

Dame, quel que soit celui a
 plaise, je vous aime d'un amour
 sera fait sans retard. — Appro
 bert, venez; je veux savoir co
 serez intelligent. Allez vite, sa
 midé, dire à l'évêque de ce p
 rende auprès de moi à l'hôtel
 et que la je veux être marie auj

LEMBERT, escuier.

Sire, Dieu me garde de chagr
 et je ne m'arrêterai pas que j
 mené et fait entrer.

LE ROY D'ESCOSSÉ.

Seigneurs, qui êtes mes amis,
 cette dame à l'hôtel de Chester.
 avoir laissée, revenez ici aupres
 lons ! dépêchez-vous, sans repliq
 en prie.

LE PREMIER CHEVALIER D'ESCOSSÉ
 Mon chier seigneur, vous ser
 retard.

LE DEUXIÈME CHEVALIER D'ESCOSSÉ.
 Allons, dame, allons ! s
 davantage, venez-vous-en, p
 plaît au roi. Jamais on ne fit a
 le grand honneur que vous aur
 serez aujourd'hui proclamée re
 le monde.

LE PREMIER CHEVALIER D'ESCOSSÉ.
 Voilà bien la preuve qu'il l
 cœur et loyalement.

ij^e CHEVALIER.

avons ci fait ; r'alons-m'ent
Devers le roy.

LE PREMIER CHEVALIER.

à nous fault mettre en arroy.
vant ! n'y ait sejourné !
re, à vous sommes retourné
l'ost, ce me semble.

LE ROY.

voirs ; or en alons ensemble,
que de Chestre soions près.
is devant, venez après
Et me suivez.

LA MÈRE AU ROY.

est mon filz du sens desvez,
emme prent par mariage
ne congnoist ne son lignage ;
est venue d'aventure.
si deffaitte creature
l'un braz la main a perdue.
ueil en sui trop esperdue,
nent l'a péu tant amer.
te soit l'eure qu'en mer
ya quant elle y estoit !
e sera, or voit, voit.
mon honneur aux noces vois ;
certes, ains qu'il soit i. mois,
uz pouns je les laisseray
ng d'eulx demourer iray,
uisqu'ainsi est.

LEMBERT.

enesterez ! estes-vous prest ?
faites mestier.

PREMIER CHEVALIER.

huimais ne vous est mestier
que de faire lie chiere ;
us aussi, ma dame chiere.
e vous di voir.

LE ROY D'ÉCOSSE.

ce que puisse miex avoir
bles d'Écosse à ma feste,
e faite soit plus honneste,
it jours la vouray retarder
nobles partout mander
m'il viennent cy.

ij^e CHEVALIER.

sire, c'est bien dit ainsi
est grant sens.

LA MÈRE.

ilz, un petit mal me sens :

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Nous avons terminé ici ; allons-nous-en
vers le roi.

LE PREMIER CHEVALIER.

Il faut nous mettre en mesure de le faire.
Allons ! en avant ! pas de retard ! — Sire,
nous sommes, ce me semble, promptement
revenus vers vous.

LE ROY.

C'est vrai ; maintenant allons-nous-en en-
semble, tant que nous soyons près de Ches-
ter. Je vais devant ; venez après et suivez-
moi.

LA MÈRE DU ROY.

Mon fils est bien fou de prendre en ma-
riage une femme que l'on ne connaît pas,
elle ni sa race ; mais qui est venue par ha-
sard. C'est une créature tellement difforme
qu'elle a perdu l'une de ses mains. Je suis
bien navrée de ce qu'il a pu tant l'aimer.
Maudite soit l'heure qu'elle fut en mer sans
s'y noyer ! Elle sera reine, en dépit de tout.
Pour mon honneur je vais aux noces ; mais,
certes, avant qu'il soit un mois, je les aban-
donnerai tout-à-fait et j'irai demeurer loin
d'eux, puisqu'il en est ainsi.

LEMBERT.

Eh bien, ménétriers ! êtes-vous prêts ?
faites votre métier.

LE PREMIER CHEVALIER.

Sire, désormais il ne vous faut que vous
livrer à la joie ; et vous aussi ma chère
dame. Je vous dis la vérité.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Pour mieux avoir les nobles de l'Écosse
à ma fête, et afin qu'elle soit plus écla-
tante, je veux la retarder de huit jours et
mander partout aux nobles qu'ils viennent
ici.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Cher sire, c'est bien dit ainsi et c'est fort
sensé.

LA MÈRE.

Mon cher fils, je me sens un peu mal : je

Je vous pri plus ne me tenez
Ici ; mais congié me donnez
Que je voise au chastel de Gort
Reposer et prendre deport
Trois jours ou quatre.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Dame, bien vucil qu'ailliez esbatre ;
Mais n'y faites pas tant demour,
Qu'à nostre feste, par amour,
Ne soiez cy.

NOSTRE-DAME (*sic*).

De ce ne soiez en soussi :
G'y pense estre, s'il plaist à Dieu.
— Puisque je sui hors de son lieu,
Mais em piece ne m'y verra ;
Face tel feste qu'il vouldra :
Riens n'y aconté.

LE HERAUT.

Or oiez, seigneurs, roy et conte,
Chevaliers et ceulx à qui duit,
La cause qui ci m'a conduit.
Savoir vous fas, et n'est pas doubte,
Qu'a quinzaine de Penthecouste,
Lez Senliz le tournay sera ;
Un puissant roy si le fera,
Qui n'iert pas de chevaliers seulx ;
Il ara les François et ceulx
Qui se dient de Picardie,
Et s'ara d'autres, quoy c'on die ;
Siques qui acquerre vouldra
Honneur, viengne et il trouvera
A qui se pourra donoier,
S'il a desir de tournoier
Ne d'avoir pris.

LEMBERT.

Monseigneur, un tournoy est pris
A faire après la Penthecouste :
D'un roy qui de gent a grant route,
Ainsi comme dit un heraut
Qui la hors l'a crié bien hault
Trestot en l'eure.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Or me dy, se Dieu te sequeure,
Se fera-il ?

LEMBERT.

Puisque herault le crie, oïl.
Et dit qu'il sera lez Senliz,
En la terre des fleurs de liz ;
Je vous dy voir.

vous prie de ne plus me retenu
me donner la permission d'alle
de Gort me reposer et prend
traction trois ou quatre jours.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Dame, je veux bien que vo
ébattre ; mais n'y demeurez pa
afin que, par amour (pour moi
ici à notre fête.

LA MÈRE.

Sire, ne soyez pas en pei
je compte y être, s'il plaît à l
que je suis hors du lieu où
m'y reverra pas de long-tem
telle fête qu'il vouldra : je n'en
compte.

LE HERAUT.

Écoutez, seigneurs, roi et c
liers, et ceux à qui cela import
m'a conduit ici. Je vous fais s
a pas à en douter, que, dans
de la Pentecôte, le tournoi aur
Senlis ; il sera maintenu par un
qui ne sera pas sans chevalier
Français et ceux qui se disent
et il en aura d'autres, quoi qu'e
sorte que celui qui vouldra acqu
neur, peut venir, et il trouver
joûter, s'il a le désir de s'essay
nir le prix.

LEMBERT.

Monseigneur, un tournoi es
avoir lieu après la Pentecôte :
par un roi qui a une grande sa
ainsi que l'a dit un heraut qui
l'a crié bien haut la dehors.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Dieu te secoure ! dis-moi, se

LEMBERT.

Oui, puisque le héraut le d
que ce sera près de Senlis, en
fleurs de lis ; je vous dis vrai.

LE ROY D'ÉCOSSE.
pour grant avoir
oïse certainement;
neil du commencement
l'en la fin.

PREMIER CHEVALIER.
ous pri de cuer fin
me faciez ceste grace
pagnie je vous prie:
rray France.

LE ROY D'ÉCOSSE.
ist, amis, sanz doubance;
ue je diray ferez:
tenant mes gens yrez
et moy pourveoir
ys qu'i me fault avoir
ce voiage.

PREMIER CHEVALIER.
oie mettre en gage
toute, très chier sire,
je sanz contredire
ites. Sire, g'y vois
et gens et harnoyz
uanque il fault.

LE ROY D'ÉCOSSE.
z bien par vous deffault
iens n'y ait.

LA FILLE.
r seigneur, en mal dehait
z et en grant effroy
ez aler au tournoy
qu'est le pais de France.
t l'eure, sanz doubance,
plaist, que doye enfanter.
u vous pri, monseigneur hier,
frez-vous-ent.

LE ROY D'ÉCOSSE.
ut estre, vraiment,
uisque je l'ay dit, g'yray.
sire d'ostel vous lairay
prevost; ces .ij. seront
out vous gouverneront.
uffira.

PREMIER CHEVALIER.
eur, quant il vous plaira,
povez d'ore en avant.
arnoyz s'en va devant
on conduit.

LE ROY D'ÉCOSSE.
y assiert bien et duit.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Je ne me priverai pas, quoi qu'il m'en coûte, d'y aller; je veux y être dès le commencement jusqu'à la fin.

LE PREMIER CHEVALIER.

Sire, je vous prie de tout mon cœur de me faire la grâce de vous accompagner: ainsi je verrai la France.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Je le veux bien, ami, n'en doutez pas; mais vous ferez ce que je vous dirai: dès maintenant, vous irez faire préparer mes gens et pourvoir aux choses qu'il me faut avoir pour ce voyage.

LE PREMIER CHEVALIER.

Dussé-je mettre en gage toute ma terre, très-cher sire, je ferai sans contradiction ce que vous dites. Sire, je vais commander les gens, les équipages et tout ce qu'il faut.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Et prenez bien garde que rien n'y manque par votre faute.

LA FILLE.

Mon cher seigneur, vous me mettez bien mal à mon aise et dans un grand effroi en voulant aller au tournoi aussi loin qu'est le pays de France. N'en doutez pas, je suis au moment où, s'il plait à Dieu, je dois enfanter. Je vous prie, pour l'amour de Dieu, mon cher seigneur, de vous en désister.

LE ROI D'ÉCOSSE.

En vérité, dame, cela ne peut être; puisque je l'ai dit, il me faut y aller. Je vous laisserai mon maître d'hôtel et mon prévôt; ces deux (hommes) seront là pour vous protéger. Cela suffira.

LE PREMIER CHEVALIER.

Monseigneur, quand il vous plaira, vous pouvez dorénavant vous mettre en route. Vos équipages s'en vont devant bien escortés.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Ce point-ci est bien nécessaire. — Mai-

— Maître d'ostel, venez avant,
Et vous, prevost. D'ore en avant
Ma compaigne vous baille en garde
Preste d'enfanter. Or regarde
Chascun à faire ent son devoir,
Si qu'il y puist honneur avoir
Quant Dieu m'ara cy retourné ;
Et si vous pri, quant sera né
L'enfant et delivre en sera
La mere, ce que en ara
Dessoubz voz seaulx me rescripsiez.
C'est tout. — Ça, dame ! et me baisiez ;
Aler m'en vueil.

LA FILLE.

Certes, s'il en fust à mon vueil,
Sire, ne vous en alissiez
Tant que mon enfant éussiez
Véu sur terre.

ij^e CHEVALIER.

Sire, pour touz vous vueil requerre
Que ne soiez pas engaigniez
Se de nous estes compaigniez
Deux liues ou .iij., sire, au mains,
Ou tant qu'aiez voz gens attains ;
Pour bien le dy.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Amis, pas ne vous en desdy.
Alons-m'en tost. — Ho ! c'est assez.
Seigneurs, plus avant ne passez ;
Ne le vueil point.

LE PREVOST.

Puisque le voulez en ce point,
Sire, à Dieu vous commanderons ;
De ma dame penser yrons
Pour vostre honneur.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Vous dites bien. Allez, seigneur ;
A Dieu, trestouz.

ij^e CHEVALIER.

Dame, le roy nous a de vous
Garder prié sougneusement :
Si vous prions liablement
Que quanque vous voudrez avoir,
Vous le nous faciez assavoir
Hardiement.

LA FILLE ROYNE.

Seigneurs, sachiez certainement
Selon mon estat me tenray
Le plus simplement que pourray,

tre d'hôtel, approchez, et vous,
partir d'aujourd'hui je vous donne
ma compaigne, qui est prête à
Maintenant que chacun s'applique
devoir en ce point, afin qu'il en so
pensé quand Dieu m'aura rame
je vous prie, quand l'enfant sera
la mere en sera délivree, de m'
par lettres closes ce qu'il en sera.
— Allons, dame ! baisiez-moi : je
tir.

LA FILLE.

Certes, si ma volonté eût été sa
vous ne vous en seriez alle que lora
auriez vu mon enfant sur terre.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Sire, au nom de tous, je veux
de ne pas vous courroucer si nous
compagnons deux ou trois lieues,
moins, ou tant que vous ayez
gens. Je le dis pour le bien.

LE ROY D'ÉCOSSE

Amis, je ne le vous défends pas
nous-en vite. — Halte, seigneurs,
plus avant, je ne le veux point.

LE PRÉVÔT.

Puisque vous le voulez ainsi,
vous recommanderons à Dieu ; ne
nous occuper de ma dame pour vo
neur.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Vous dites bien. Allez, seigneur
vous tous.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Dame, le roi nous a priés de vo
soigneusement : ainsi nous vous p
confiance que tout ce que vous
avoir, vous nous le fassiez savoir ha

LA FILLE REINE.

Seigneurs, soyez certains que je
drai, selon mon rang, le plus si
que je pourrai, jusqu'à ce que mon

Et je tien n'en serés pas quittes,
S'a effect mettez ce que dites ;
Et oultre, si fault que j'assemble
Avec vous, quant serons ensemble,
Comment avez char si osée
Que de vous je soie adesée
Comme il est de commun usage
Es assemblez en mariage ?

Dites-me voir.

LE ROY.

C'est pour nient : je vous vueil avoir.
Et n'en parlez plus au contraire ;
Car nulz ne me pourroit retraire
De ce courage.

LA FILLE.

Pere, puisque ce mariage
Ne puis nullement destourner,
Il fault que me voise atourner
Dont autrement.

LE ROY.

Vous dites voir ; allez briement.
Vous avez robes et joiaux
Des plus riches et des plus biaux :
Faites que vous soiez parée,
Et revenez sans demourée
Icy à moy.

LA FILLE.

Volentiers, sire, par ma foy !
— E, Dieux ! où a pris ce courage
Mon pere, qui par mariage
Me veult avoir et prendre à femme ?
Ce me semble si grant diffame
Qu'a touz jours reprouche en aray.
Conseillez-moy que je feray,
Vierge qui sanz pechie naquistes
Et sanz pechié aussi vesquistes
Tant comme fustes en ce monde.
Vierge sur toutes pure et monde,
Ne consentez ja qu'il appere
Que je soie femme mon pere ;
Car miex vouldroie mort souffrir
Que mon corps à ce faire offrir,
Tant me semble estre horrible chose !
Et avant qu'il soit, je propose
Que ceste main me copperay
Et en la mer la jetteray,
Afin qu'il n'ait plus de moy cure.
Mais je vous depri, Vierge pure,
Que de ce meshaing soie quitte,
Et vers Dieu me tout à merite ;

vous n'en serez pas quitte, si vous mettez ce que vous dues a exécution. En oultre, s'il faut que je m'unisse avec vous, comment aurez-vous le corps assez osé pour vous joindre à moi, comme c'est l'usage entre époux ? Dites-moi la vérité.

LE ROY.

C'est iutile : je veux vous avoir. Et ne cherchez plus à me contredire ; car personne ne pourrait me retirer de cette détermination.

LA FILLE.

Père, puisque je ne puis nullement détourner ce mariage, il faut bien que j'aïlle m'appréter autrement.

LE ROY.

Vous dites vrai ; allez vite. Vous avez robes et bijoux des plus riches et des plus beaux : faites en sorte d'être parée, et revenez vite ici vers moi.

LA FILLE.

Volentiers, sire, par ma foi ! — Eh, Dieu ! où donc mon père a-t-il pris l'idée de m'avoir et de me prendre pour femme ? Cela me semble une si grande infamie que j'en aurai des reproches pour toujours. Conseillez-moi ce que j'ai à faire, Vierge dont la naissance comme la vie dans ce monde fut sans peché. Vierge pure et chaste, ne consentez pas qu'il arrive que je sois la femme de mon père ; car j'aimerais mieux souffrir la mort que d'offrir mon corps pour qu'il en soit ainsi, tant cette chose me semble horrible ! Je me propose, avant que cela arrive, de me couper cette main et de la jeter dans la mer, afin qu'il ne se soucie plus de moi. Mais je vous prie, Vierge pure, de faire en sorte que je sois quitte par ce mal, et qu'il me soit un mérite auprès de Dieu, car j'aime mieux perdre une main que de contracter un mariage qui, pour un peu de vaine gloire, me livrerait au supplice éternel : c'est pourquoi, sans plus tarder, je vais m'en débarrasser tout de suite.

— Maistre d'ostel, venez avant,
Et vous, prevost. D'ore en avant
Ma compaignie vous baille en garde
Preste d'enfanter. Or regarde
Chascun à faire ont son devoir.
Si qu'il y puist honneur avoir
Quant Dieu m'ara cy retourné ;
Et si vous pri, quant sera né
L'enfant et delivre en sera
La mere, ce que en ara
Dessoubz voz seaulx me reser
C'est tout. — Ça, dame ! et o
Aler m'en vueil.

LA FILLE.

Certes, s'il en fu
Sire, ne vous en
Tant que mon
Veu sui

Sire, pos
Que ne
Se de
Deus
Ou

le d
p
"

LA FILLE.

très-doux Roi des
as a ma fin, je le ves
reconfortez-moi, je v

LA PREMIÈRE DEMOISELLE.

paix, de par le Fils de M
ssez de crier. Je vous le ds
er, je ne sais si vous en èt
demandez quel enfant vous
est né.

LA FILLE.

Puisque Dieu m'a donné un enfant
sire fort savoir quel il est, fils ou fille
m'en la vérité, ma chère amie.

LA DEUXIÈME DEMOISELLE.

Dame, faites-nous bon visage, car
avez un très-beau fils, que votre cœur ca
sûr et certain : regardez ici.

LA FILLE.

J'en remercie la Vierge de tout de
cœur ; certes, je l'ai bien acheté. C'est
moi vite, car, en vérité, je tremble tout.

LA PREMIÈRE DEMOISELLE.

Voici tout prêt le lit n'en doutez pas
dame où je vous coucherai. — Mais
je l'endormirai, Yolande, allez sans
dire à Lembert qu'il aille tout de s
Saint-André dire au maître d'hôtel
avons qu'il n'en doute pas un fils n
re.

LA DEUXIÈME DEMOISELLE.

Je le ferai de grand cœur. — Lemb
mon doux ami, allez dire au maître d
qu'il nous est né un beau fils de ma
Sur mon ame ! vous lui causerez ma
je n'en doute pas.

LEMBERT.

Volentiers, Yolande, mon ami
Dieu ! qu'il en sera joyeux ! J
trouve bien à point tous deux, j
vous.

LE ROY.

As-tu pour ce fait ceste chose
Que tu ne soies pas ma femme?
Voir, tu en mourras à diffame,
Par mon chief! depitense garce!
— Je vous commans qu'elle soit arse,
Seneschal, tost, sanz plus attendre;
Ou, certes, je vous feray pendre,
S'il n'est ainsi.

ij^e CHEVALIER.

Sire, n'en soiez en soussi,
Je ne vous vueil en riens desdire;
Mais, pour Dieu, refraingniez vostre yre:
C'est vostre fille.

LE ROY.

Brief, je n'y aconté une bille.
De devant moy, plus ne tardez,
L'ostez, alez et si l'ardez
Isnellement.

ij^e CHEVALIER.

Sire, à vostre commandement
Puisqu'il vous plaist, obéiray;
En riens ne vous contrediray.
— Avant, Guyot, et toy, Jourdain
Mettez vous .ij. à li la main,
Menez-la là.

LE PREMIER SERGENT.

Sire, tantost fait vous sera.
— Jourdain, il fault que la prenons
Nous deux et que nous l'enmenons
En celle place.

ij^e SERGENT.

Or soit donques fait sanz espace.
N'y a plus, venez-vous-ent, dame.
Voir, c'est pitié quant telle fame
Com vous estes, fille de roy,
Convient mourir à tel desroy
Com vous venez.

ij^e CHEVALIER.

Hé, seigneurs! touz coyз vous tenez.
— Guiot, Cochet querir iras,
Le bouriel, et si li diras
Ce qu'il a cy à besongnier,
Et qu'il face, sanz eslongnier,
Apporter cy ce qu'il li fault,
Et qu'il n'y ait point de default.
Or va bonne erre.

LE PREMIER SERGENT.

Je ne fineray de le querre,

LE ROI.

As-tu fait cette chose pour ne pas être
ma femme? En vérité, tu en mourras hon-
teusement, (je le jure) par ma tête, entêtée
coquine! — Sénéchal, je vous commande
que, sans attendre davantage, elle soit vite
brûlée; ou, certes, je vous ferai pendre, s'il
n'en est pas ainsi.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Sire, n'en soyez pas en peine, je ne veux
vous dédire en rien; mais pour (l'amour
de) Dieu, retenez votre colère: c'est votre
fille.

LE ROI.

Bref, je n'en fais pas le cas d'une bille.
Ne tardez pas davantage; ôtez-la de devant
moi, allez et brûlez-la sur-le-champ.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Sire, puisque tel est votre plaisir, j'obéi-
rai à votre commandement; je ne vous con-
tredirai en rien. — En avant, Guyot, et
toi, Jourdain! mettez la main sur elle; me-
nez-la là.

LE PREMIER SERGENT.

Sire, cela sera bientôt fait. — Jourdain, il
faut que nous la prenions tous les deux et
que nous l'emmenions en cet endroit.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Cela sera fait sans délai. C'est fini, ve-
nez-vous-en, madame. En vérité, c'est pitié
qu'il faille qu'une femme comme vous êtes,
fille de roi, meure misérablement ainsi que
cela va vous arriver.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Holà, seigneurs! tenez-vous tout cois. —
Guyot, tu iras quérir Cochet, le bourreau,
et tu lui diras ce qu'il a ici à faire, qu'il
fasse apporter ici, sans retard, ce qu'il lui
faut, et qu'il n'y manque pas. Allons, va
vite.

LE PREMIER SERGENT.

Sire, je ne cesserai pas de le chercher

Sire, tant que trouvé l'aray.
En sa maison querre l'iray
Premierement.

LA FILLE.

Vray Diex, qui sanz commencement
Et sanz fin es en trinité
Une essance, une déité ;
Qui homme à ton semblant féis,
Et en paradis le méis
Terreste, où povoit à delivre,
Sanz mort, en santé touz jours vivre
(Mais de ce lieu, pour son meffait,
Fu chacié et mis hors de fait ;
Et depuis, pour li pardonner
Son meffait, vouldz ton filz donner,
Lequel de nostre humanité
Voult, par excellent charité,
Sa déité sà jus couvrir
Pour nous des cieulx l'entrée ouvrir,
Et pour faire à Dieu d'omme accorde) ;
Ha ! pere de misericorde,
Confortez la triste et dolente
Qui se complaint et se lamente
Et est en grant confusion
Et en grant desolacion.
Très douce mere Dieu, comment
Me pourroit-il estre autrement
Que grant douleur en moy n'appere ?
Je voy que de mon propre pere
Je sui condampnée à ardoir ;
Celui qui plus déust avoir
Par nature de moy pitié,
M'a en si grant ennemistié
Qu'il commande que je soie arse,
Con fusse une murtriere garse.
Lasse ! n'est-ce pas cruauté ?
Si est, et povre feaulté,
Mesmement que c'est sanz meffait,
Mais pour pechié fouir de fait
Me suis copée ceste main.
Très doulx Diex, encores miex l'aim
Avoir perdue et mort sentir
Que mon pere me cognéust
Ne charnelment à moy jéust ;
Et se pour ce mourir me fault,
Doulx Diex qui est lassus en hault,
Quoy que le corps soit mis en cendre,
Doulx Dieu, vueilles m'ame deffendre
Des ennemis.

que je ne l'aie trouvé. Je l'irai chercher d'a-
Lord dans sa maison.

LA FILLE.

Vrai Dieu, qui sans commencement
sans fin es en trois personnes une essence,
une divinité ; toi qui fis l'homme à ta res-
semblance, et le mis dans le paradis ter-
restre, où il pouvait à son aise vivre tou-
jours en santé sans mourir (mais à cause de
son crime, il en fut réellement chassé et mis
dehors ; et depuis, pour lui pardonner son
méfait, tu daignas donner ton fils, lequel,
animé par une charité infinie, voulut déguiser
sa divinité ici-bas pour nous ouvrir l'entrée
des cieux et pour réconcilier l'homme avec
Dieu) ; ah ! père de miséricorde, reconfortez
la malheureuse affligée qui se plaint et se
lamente et qui est dans une grande confu-
sion et dans une désolation profonde. Très-
douce mère de Dieu, comment pourrai-
il se faire que je ne fusse pas dans une très-
grande douleur ? Je vois que je suis con-
damnée au feu par mon propre père ; ce-
lui qui naturellement devrait avoir davan-
tage pitié de moi, m'a prise tellement en
haine qu'il me condamne à être brûlée,
comme si j'étais une misérable homicide.
Hélas ! n'est-ce pas une cruauté ? Certes,
oui, et c'est un pauvre hommage, surtout
puisque c'est sans avoir commis de méfait,
mais pour fuir réellement le péché, que je
me suis coupé cette main. Très-doux Dieu,
j'aime encore mieux l'avoir perdue et subir
la mort que d'être connue par mon père et de
cohabiter charnellement avec lui ; et s'il me
faut mourir pour cela, doux Dieu qui es le
haut, bien que le corps soit mis en cendre,
doux Dieu, veuillez défendre mon âme des dé-
mons.

ault fait. Veez, je met la table.
e vien estre entremettable
De li servir.

LA MÈRE.

non gré le veulz bien servir,
orte-li cy un bon mès.
avant, s'acoute et li mès
que t'ay baillié en garde,
il ne s'en doingne de garde,
Dedans son vin.

GODEFFROY.

entiers, dame, et de cuer fin;
Vez cy de quoy.

LA MÈRE.

e cy pour l'amour de moy.
veuil que vous buvez, Lembin,
e direz ce est bon vin;
Tout vous fault boire.

LEMBIN.

re dame, par saint Magloire!
bu si bon vin pieça;
emanant buray or ça,
Puisqu'il vous haitte.

LA MÈRE.

cy viande bonne et nette,
mengier vous convient, Lember.
monstrez con serez appert
De bien mengier.

LEMBERT.

en feray mie dangier,
re dame; et vous, que ferez?

(Cy menjue.)

mis, à boire me donrez,
S'il vous agréé.

LA MÈRE.

e ci bonne hanappée,
Car je le vueil.

GODEFFROY.

z: le hanap jusqu'à l'ueil,
Lembin, est plain.

LEMBERT.

ci bon vin. Ça, vostre main!
ous jur et creant, ma dame,
ous feray demain ma femme
Par mariage.

LA MÈRE.

e, mais qu'il n'y ait lignage.
est yvre, je te promet.
e-le coucher et le met
En un bon lit.

si c'était fait. Voyez, je mets la table. Al-
lons! je veux m'occuper à le servir.

LA MÈRE.

Si tu veux le bien servir à mon gré, ap-
porte-lui ici un bon mets. Approche, écoute,
et mets-lui dans son vin de ce que je t'ai
donné à garder, de manière à ce qu'il ne
s'en aperçoive pas.

GODEFFROY.

Volontiers, dame, et de tout mon cœur;
voici de quoi.

LA MÈRE.

Verse ici pour l'amour de moi. — Lem-
bin, je veux que vous buviez, et vous me
direz si ce vin est bon; il vous faut tout
boire.

LEMBIN.

Chère dame, par saint Magloire! il y a
long-temps que je ne bus d'aussi bon vin; je
vais boire ce reste, puisque cela vous fait
plaisir.

LA MÈRE.

Voici de la viande qui est bonne et ap-
pétissante; il vous faut en manger, Lem-
bert. Allons! montrez-nous que vous vous
acquitterez bien de cet office.

LEMBERT.

Je ne ferai pas de difficultés, chère dame;
et vous, que ferez-vous! (*Ici il mange.*) —
Ami, vous me donnerez à boire, si vous
le voulez bien.

LA MÈRE.

Verse ici un plein hanap, car telle est ma
volonté.

GODEFFROY.

Buvez: le hanap, Lembin, est plein jus-
qu'à l'œil.

LEMBERT.

Voici de bon vin. Allons, votre main! Je
vous jure et vous assure, ma dame, que de-
main je ferai de vous ma femme par le ma-
riage.

LA MÈRE.

Oui vraiment, pourvu que nous n'ayons
pas d'enfants. — Il est ivre, je te le pro-
mets. Mène-le coucher et mets-le dans un
bon lit.

GODEFFROY.

Lembert, il vous faut par delit
Venir couchier.

LEMBERT.

Si feray-je, mon ami chier,
Moy et ma dame.

GODEFFROY.

Voire, aussi est-ce vostre femme.
Alons devant.

LEMBERT.

Alons, mon ami, or avant !
— Venez couchier aussi, ma belle ;
Hurtez bellement, je chancelle.
Qui estes-vous ?

GODEFFROY.

Cà ! couchiez-vous, mon ami doux,
En ce lit ; je vous couvriray.
— Ains que m'en parte je verray
Sa contenance et son effort.
Par m'ame ! c'est bien dormi fort ;
Je le vois à ma dame dire.
— Ma dame, Lembin m'a fait rire ;
Certes, il est à grant meschief.
Plus tost n'a pas eu le chief
Sur le lit qu'il s'est endormy.
Diex ! com il sera estourdy
Demain, ce croy !

LA MÈRE.

Or paiz, et te tais cy tout coy !
Je le vueil aler visiter.
Puisqu'il dort si bien, sanz doubter,
Je verray quelz lettres il porte,
Ains que jamais passe ma porte.
Je les tien ; dormir le lairay ;
Avec moy les emporteray.
— Or tost, Godeffroy ! sanz retraire
Vaz me querre mon secretaire
Ysnellement.

GODEFFROY.

Dame, volentiers vraiment.
— Maistre, Bon, plus ne vous tenez
Cy ; mais à ma dame venez
Tantost bonne erre.

LE SECRÉTAIRE.

Alons, puisque m'envoie querre.
— Dame, vous m'avez fait mander :
Que vous plaist-il à commander ?
Dites-le-moy.

LA MÈRE.

En secré vueil savoir de toy

Lembert, il vous faut par plain
nir coucher.

LEMBERT.

Oui, mon cher ami, ma dame

GODEFFROY.

Oui, en vérité ; aussi bien c
femme. Allons devant.

LEMBERT.

Allons, mon ami, en avant ! —
venez aussi vous coucher ; heur
ment, je chancelle. Qui êtes-vous ?

GODEFFROY.

Allons ! mon doux ami, coucher
ce lit, je vous couvrirai. — Avant
ler, je verrai sa contenance et ses
Par mon ame ! il dort fort bien ; je
à ma dame. — Ma dame, Lembin
rire ; certes, il est bien pris. Il
plus tôt la tête sur le lit qu'il s'est
Dieu ! comme demain, à ce que
sera étourdi !

LA MÈRE.

Allons, paix, et tiens-toi coi ! Je
ler le visiter. Puisqu'il dort si bien
siter, je verrai de quelles lettres il
teur, avant qu'il passe jamais ma
les tiens ; je le laisserai dormir,
avoir emportées. — Allons, Gode
répliquer, va me chercher mon
tout de suite.

GODEFFROY.

Dame, volentiers, en vérité.
Bon, ne vous tenez plus ici ;
bien vite vers ma dame.

LE SECRÉTAIRE.

Allons-y, puisqu'elle m'envoie
— Dame, vous m'avez fait ma
vous plaist-il de m'ordonner ? d'ic

LA MÈRE.

Je veux savoir en secret de toi

script en ceste lettre,
passer ne sanz y mettre
ne demy.

LE SECRÉTAIRE.

Mon très chier amy
seigneur, je me recommande
et de saluz vous manderai
ce que je puis, et fais savoir
ce que vous avez un nouvel hoir
que Dieu fist de moy naistre
c'on escript ceste lettre,
qui ressamble de faiture
et nulle autre creature.
Ces choses fais cy restat.
Soyez-moy de vostre estat,
de ce message. »

LA MÈRE.

De ce nouviau lignage
estre courte durée!
C'est fay-m'en sanz demourée
estre telle con diray.
Bontés, bien te paieray;
de mon plaisir.

LE SECRÉTAIRE.

Chère dame, de grant desir
vouloir accompliray.
Devisez, j'escripray
vostre assez grosse.

LA MÈRE.

Tras : « Au roy d'Escoce,
chier seigneur, reverence,
et toute obediencia.
Nous mandons que la royne
femme gist de jesine :
C'est de feste ne faisons,
C'est ne vous savons
chose est sa porteeure,
et hideuse creature!
C'est, voir, ne l'engendra homme.
C'est assions, c'est tout en somme,
C'est pour vous; si nous mandez
C'est erons, si le commandez :
C'est arderons, il n'y a el.
C'est les grans maistres d'ostel,
C'est a vostres touz. »

LE SECRÉTAIRE.

dit.

LA MÈRE.

Bien est, mon ami doux.

écrit dans cette lettre, sans omettre ni ajouter un mot ni la moitié.

LE SECRÉTAIRE.

Il y a : « Mon très-cher ami et seigneur, je me recommande à vous, et vous transmets autant de saluts que je le puis. Je vous fais savoir que vous avez un nouvel héritier mâle, que Dieu fit naître de moi le jour qu'on écrit cette lettre, et qui vous ressemble, quant aux traits, plus qu'aucune autre créature. Je ne vous parle de nulle autre chose. Par le retour du messager, écrivez-moi au sujet de votre santé. »

LA MÈRE.

Là! puisse cette nouvelle race être de courte durée! — Allons! fais-moi sans retard une autre lettre comme je te dirai. N'aie pas peur, je te paierai bien; fais ma volonté.

LE SECRÉTAIRE.

Chère dame, j'exécuterai de grand cœur votre volonté. Allons! dictiez, j'écirai en assez grosses lettres.

LA MÈRE.

Tu mettras : « Au roi d'Écosse, notre cher seigneur, respect, salut et obéissance entière. Nous vous mandons que la reine, votre femme, est en couches: ce dont nous ne faisons point de fête, car nous ne savons dire quelle chose est sa portée, tant c'est une hideuse créature! et, en vérité, jamais elle ne fut engendrée par un homme. En somme, nous l'eussions brûlée. si ce n'eût été pour vous; mandez-nous donc ce que nous en devons faire, et commandez: nous la brûlerons, il n'y a pas d'autre parti à prendre. De la part des grands maîtres d'hôtel, tout à vous. »

LE SECRÉTAIRE.

C'est fait.

LA MÈRE.

C'est bien, mon doux ami. Allons, ferme.

la sans retard, et mets la suscrip
donne-la-moi.

LE SECRÉTAIRE.

Je m'en acquitterai prompteme
faute. Dame, tenez.

LA MÈRE.

Vous êtes clerc gentil et sensé ;
crainte vous ébattre. Elle sera se
difficulté avec le sceau qui est en
tre, et j'irai la mettre en l'étui
celle-ci tout à l'heure. Mon affair
Pendant que Lembert dort encore
bien et fort dans son lit, je veux
C'est fait. Qu'il aille livrer sa let
il voudra.

LEMBERT.

Il est jour, il faudra me lever et
ler sans plus attendre. Je vais prend
de madame : c'est juste. Chère dame,
grand merci ! j'ai été très-bien trai
vous.

LA MÈRE.

Lembert, veuillez, je vous prie, v
à votre retour ; je veux vous doub
que ce soit. Et prenez garde que pe
ne sache que vous êtes venu ici, je v
prie.

LEMBERT.

Ma dame, je le veux bien ; person
saura par moi. Adieu. — Jusqu'à ce
sois à Senlis et que j'aie vu le roi, j
serai de marcher ; au contraire, je ve
appliquer soigneusement. Je crois qu
vois là-bas au milieu de cette plaine
vraiment : je vais à lui. Plus j'appre
lui, mieux je le reconnais. — Monse
que Dieu par sa bonté vous donne pe
neur, santé et bonne fin !

LE ROI D'ÉCOSSE.

Sois le bienvenu, Lemban ! Loue te

LEMBERT.
C'est fait. Qu'il aille livrer sa let
il voudra.
LA MÈRE.
Vous êtes clerc gentil et sensé ;
crainte vous ébattre. Elle sera se
difficulté avec le sceau qui est en
tre, et j'irai la mettre en l'étui
celle-ci tout à l'heure. Mon affair
Pendant que Lembert dort encore
bien et fort dans son lit, je veux
C'est fait. Qu'il aille livrer sa let
il voudra.
LEMBERT.
Il est jour, il faudra me lever et
ler sans plus attendre. Je vais prend
de madame : c'est juste. Chère dame,
grand merci ! j'ai été très-bien trai
vous.
LA MÈRE.
Lembert, veuillez, je vous prie, v
à votre retour ; je veux vous doub
que ce soit. Et prenez garde que pe
ne sache que vous êtes venu ici, je v
prie.
LEMBERT.
Ma dame, je le veux bien ; person
saura par moi. Adieu. — Jusqu'à ce
sois à Senlis et que j'aie vu le roi, j
serai de marcher ; au contraire, je ve
appliquer soigneusement. Je crois qu
vois là-bas au milieu de cette plaine
vraiment : je vais à lui. Plus j'appre
lui, mieux je le reconnais. — Monse
que Dieu par sa bonté vous donne pe
neur, santé et bonne fin !
LE ROI D'ÉCOSSE.
Sois le bienvenu, Lemban ! Loue te

en te doint bonne sepmaine,
oy verité : qui te maine
par cy endroit ?

LEMBERT.

je vien d'Escosse droit.
naistres d'ostel, voz amis,
de venir à vous commis
us envoient ceste lettre.
ilz ont volu dedanz mettre
Ne sçay-je pas.

LE ROY D'ESCOSSÉ.

ir la vueil ysnel le pas
rray qu'il y a escript.
ès doux pere Jhesu-Crist !
doy avoir cuer esperdu :
honneur à touz jours perdu.
nent à si très belle femme
lvenu si lait diffame,
liaux sire Diex ?

LE PREMIER CHEVALIER.

igneur, je vous voy des yex
er et les lermes cheoir ;
que povez-vous avoir ?
dites-le-nous.

LE ROY D'ESCOSSÉ.

ant de dueil et de courrouz,
s, que je ne le sçay dire.
ismes vueil icy escripre ;
reez-moy, mon ami chier,
ue, de penne et de papier ;
Avoir m'en fault.

LE PREMIER CHEVALIER.

en arez sanz deffault.
y enque et escriptouere
pier. Faites bonne chiere,
Pour l'amour Dieu.

LE ROY D'ESCOSSÉ.

es mais je ne fu en lieu
fusse autant courrouciez.
pre tout seul me laissez ;
lraiez-vous là.

LE PREMIER CHEVALIER.

ray ce qu'il vous plaira,
Mon seigneur chier.

(Icy escript le roy.)

LE ROY D'ESCOSSÉ.

Lembert, pour toy brief despeschier,
andement reporteras

une bonne semaine ! Dis-moi la vérité : quelle
affaire t'amène par ici ?

LEMBERT.

Sire, je viens directement d'Écosse. Vos
maltres d'hôtel, vos amis, m'ont chargé de
venir vers vous et vous envoient cette lettre.
Je ne sais pas ce qu'ils ont voulu y mettre
dedans.

LE ROY D'ESCOSSÉ.

Je veux l'ouvrir tout de suite, et je ver-
rai ce qu'il y a d'écrit. Ah ! Jésus-Christ,
mon très-doux père, je dois bien avoir le
cœur navré : j'ai perdu l'honneur à jamais.
Beau sire Dieu, comment une chose si hon-
teuse est-elle arrivée à une aussi belle
femme ?

LE PREMIER CHEVALIER.

Monseigneur, je vous vois pleurer et les
larmes tomber de vos yeux ; sire, que pou-
vez-vous avoir ? dites-le-nous.

LE ROY D'ESCOSSÉ.

Certes, j'ai tant de douleur et de colère,
que je ne sais le dire. Je veux écrire ici
moi-même ; procurez-moi, mon cher ami,
de l'encre, une plume et du papier : il m'en
faut.

LE PREMIER CHEVALIER.

Vous en aurez assez, sans faute. Voici de
l'encre, une écritoire et du papier. Tenez-
vous en joie, pour l'amour de Dieu.

LE ROY D'ESCOSSÉ.

Je n'ai jamais été nulle part où je fusse au-
tant courroucé. Laissez-moi écrire tout seul ;
retirez-vous là-bas.

LE PREMIER CHEVALIER.

Mon cher seigneur, je ferai ce qui vous
plaira.

(Ici le roi écrit.)

LE ROY D'ESCOSSÉ.

Lembert, pour t'expédier promptement,
tu reporteras cet ordre à mes gens, et tu leur

A mal faire ne tournera ;
Mais sui celle qui vous sera
Com chambrière.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Non serez pas, m'amie chière ;
Mais vous serez sa damoiselle.
Tant quant, une bonne nouvelle
Vous puist venir !

LA FILLE.

A Dieu en vueille souvenir
Chier sire, il m'en fust bien besoing ;
Mais ne peut estre, car trop loing
Sui de mon lieu.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Se loing en estes, de par Dieu !
Par aventure vous avez
Des amis que pas ne savez
Bien près de vous.

LA FILLE.

Ceux que g'y ay, Dieu les gart touz
De mal, d'annuy et d'encombrier !
Et vous, chier sire, le premier,
Pour tant que moy vous a pléu,
Ce me semble, avoir recéu
En vostre grace !

LE ROY D'ÉCOSSE.

Il n'est rien que pour vous ne face,
M'amie, c'est à brief propos.
Un po vois prendre de repos ;
Avec ma mere demourez
Ceens : ce sachiez, vous n'arez
Pis qu'elle ara.

LA FILLE.

Je feray ce qu'il lui plaira,
Et à vous, sire.

LA MÈRE AU ROY.

Damoiselle, je vous vueil dire
Que vous estes une musarde
Et une avolée coquarde.
Comment cuidez-vous estre amée
D'un roy de telle renommée
Qu'est mon filz et de tel puissance ?
J'ay bien véu la contenance
Qu'entre vous deux vous avez fait
De regart, de parler, de fait.
Dame esmoingnie et sauvage,
Qui ne scet de vostre lignage
Ne de vous aussi qui vous estes,
Et pareille à mon filz vous faites !
Ostez, ostez !

tournera point à faire mal ; mais je vous ser-
virai en qualité de chambrière.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Non pas, ma chère amie ; mais vous se-
rez sa demoiselle. En tous les cas, qu'une
bonne nouvelle vous puisse venir !

LA FILLE.

Que Dieu vueille s'en souvenir ! cher
sire, j'en aurais bien besoin ; mais cela ne
peut être, car je suis trop loin de mon
pays.

LE ROY D'ÉCOSSE.

De par Dieu ! si vous en êtes loin, vous
avez peut-être bien près de vous des amis
que vous ne connaissez pas (comme tels).

LA FILLE.

Ceux que j'y ai, que Dieu les préserve touz
de mal, de peine et de tribulations ! et vous,
cher sire, le premier, pour avoir bien voulu,
à ce qu'il me semble, me recevoir en vos
bonnes grâces !

LE ROY D'ÉCOSSE.

Pour tout dire en un mot, il n'est rien
que je ne fasse pour vous, m'amie. Je vais
prendre un peu de repos ; demeurez céans
avec ma mère : sachez que vous ne serez
pas traitée plus mal qu'elle.

LA FILLE.

Je ferai ce qu'il lui plaira, et à vous, sire.

LA MÈRE DU ROY.

Demoiselle, je veux vous dire que vous
êtes une coureuse et une fille effrontée. Com-
ment vous imaginez-vous être aimée d'un
roi renommé et puissant, tel que l'est mon
filz ? J'ai bien vu comment vous vous êtes
comportés l'un vis-à-vis de l'autre en pa-
roles, en regards et en actions. Dame ma-
chotte et étrangère, personne ne sait ni qui
est votre lignage ni qui vous êtes, et vous
vous comparez à mon filz ! sortez, sortez !

LA FILLE.

Certes, ma dame, ne doutez :
 Ma pensée oncques ne m'entente
 Ne fu à ce. Lasse, dolente !
 Certes, je seroie bien folle
 Se de ce tenoie parole.
 Ne sui pas digne d'estre amée
 De lui ne s'amie clamée,
 Nonques, certes, je n'y pensay :
 Je ne vail pas tant, bien le say ;
 Et vous avez dit verité,
 Que ne savez mon parenté ;
 Et, se j'ay une main perdue,
 Tant sui-je plus povre esperdue
 Sans reconfort.

LA MÈRE.

Or plourez ilenc bien et fort ;
 Il ne m'en chaut.

LE ROI D'ÉCOSSE.

N'ay peu dormir, tant ay chaut.
 — Qu'est-ce là ? Qu'avez, Bèthequine,
 Qui si plourez ? Par amour fine,
 Dites-le-moy.

LA FILLE.

Sire, j'ay cause, en bonne foy,
 Se je pleure et fas mate chiere :
 On ne m'a pas ceens moult chiere,
 Ce m'est avis.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Et qui ? faites-m'en tost devis ;
 Savoir le vueil.

LA FILLE.

Sire, de nullui ne me dueil,
 Mais ma chiere dame m'a dit,
 Vostre mere, par grant despit
 Qui me fait estre si osée
 Qui sui une garce avolée,
 Qu'amee cuide estre de vous.
 Certainement, mon seigneur doux,
 Oncques n'y pensay, Dieu le scet.
 Je ne scay pas se elle me liet ;
 Mais, comme dame a moy irée,
 M'a appelée esmoignonnee,
 Et e on ne scet de mon aneestre,
 Qui il est ne qui il peut estre.
 Et telz paroles mal me font
 Tant que tout ou ventre me font
 Le cuer en lermes.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Par mon chief ! aincois que li termes

LA FILLE.

Certes, ma dame, ne craignez rien : ja-
 mais ma pensée ni mes intentions n'ont visé
 à cela. Hélas, malheureuse ! je serais, cer-
 tes, bien folle d'en parler. Je ne suis pas
 digne d'être aimée de lui ni d'être appelée
 son amie, et, certes, jamais je n'y songeai : je
 ne vaux pas tant, je le sais bien ; et vous avez
 dit la vérité en déclarant que vous ne con-
 naissez pas mes parens ; et si j'ai perdu une
 main, je n'en suis que plus malheureuse et
 sans consolation.

LA MÈRE.

Maintenant, pleurez ici et bien fort ; cela
 m'est indifférent.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Je n'ai pu dormir, tant j'ai chaud. —
 Qu'est-ce que cela ? Qu'avez-vous, Bèthe-
 quine, pour pleurer ainsi ? Par amitié, di-
 tes-le-moi.

LA FILLE.

Sire, réellement j'ai raison de pleurer et
 d'être triste : je crois que l'on ne me chérit
 pas beaucoup ici.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Et qui ? dites-le-moi sur-le-champ ; je
 veux le savoir.

LA FILLE.

Sire, je ne me plains de personne ; mais
 ma chère dame, votre mère, m'a demandé
 fort aigrement qu'est-ce qui me rendait pré-
 somptueuse, moi qui suis (dit-elle) une
 vile créature, au point de me croire ai-
 mée de vous. Certainement, mon doux sei-
 gneur, jamais je n'y pensai, Dieu le sait.
 J'ignore si elle me hait ; mais, comme une
 dame irritée contre moi, elle m'a appelée
 manchotte et (m'a reproché) que l'on ne con-
 naît pas l'auteur de ma race, qui il est ou qui
 il peut être. Ces paroles me font un mal tel
 que le cœur me font en larmes tout entier
 au ventre.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Par ma tête ! avant que le terme de huit

Et que vous estes bien couvert,
Yci vous lais.

LA MÈRE.

Tu n'as pas fait trop grant relais
Avec Lambert.

GODEFFROY.

Puisque couchié l'ay et couvert,
Ma dame, n'est-ce pas assez?
Il n'a mestier (tant est lassez!)
Que de repos.

LA MÈRE.

Bien est; or entens mon propos:
J'aray encore un po à faire
De maistre Bon, mon secretaire;
Va le querir.

GODEFFROY.

Je vois sanz moy plus ci tenir,
Ma dame chiere.

LA MÈRE.

Et je vois savoir quelle chiere
Fait Lambert tout secrément.
Bien va; puisqu'il dort vraiment,
Sa boiste et ses lettres prenray,
Et ce que devisent saray
Bien tost, ce puis.

GODEFFROY.

Maistre Bon, bien à point vous truis.
Encore à ma dame venir
Vous fault sanz vous plus ci tenir,
Puisque vous mande.

LE SECRÉTAIRE.

Si iray de volenté grande,
Godefroy, car g'y sui tenuz.
— Chiere dame, je sui venuz
A vostre mant.

LA MÈRE.

Maistre Bon, à savoir demant
Que ceste lettre-cy divise.
Lisez-la-moy, que la divise
En puisse entendre.

LE SECRÉTAIRE.

Volentiers, dame, sanz attendre.
— « A noz seaulx maistres d'ostel.
Un mandement vous faisons tel:
Pour ce que mandé nous avez
Que dire à droit ne nous savez
Quel hoir la royne a eu,
Dont elle gist ou a géu
(Tant est hideus à regarder!),

ché et bien couvert, je vous lais

LA MÈRE.

Tu n'as pas fait une trop longue
avec Lambert.

GODEFFROY.

Ma dame, je l'ai couché et couvert
ce pas assez? Il est si las qu'il n'a bes
de repos.

LA MÈRE.

C'est bien; maintenant écoute-n
encore quelque chose à faire avec n
crétaire, maistre Bon; va le chercher

GODEFFROY.

Ma chère dame, j'y vais sanz m
plus long-temps ici.

LA MÈRE.

Et moi je vais savoir secrètement
figure fait Lambert. Tout va bien; p
dort tout de bon, je vais prendre sa b
ses lettres, et je saurai bientôt, si je p
qu'elles portent.

GODEFFROY.

Maistre Bon, je vous trouve bien à p
Il vous faut encore venir sanz tarder
de ma dame, elle vous mande.

LE SECRÉTAIRE.

Je vais y aller de bon cœur, Godefro
j'y suis tenu. — Chère dame, je suis v
votre commandement.

LA MÈRE.

Maistre Bon, je voudrais savoir o
cette lettre porte. Lisez-la-moi, que je
en entendre la teneur.

LE SECRÉTAIRE.

Dame, volentiers, sanz retard. — «
féaux maîtres d'hôtel. Nous vous fais
commandement : comme vous nous
mandé que vous ne savez nous dire
vement quel enfant la reine a eu,
soit en couches ou qu'elle en soit r
(tant son aspect est hideux!), faite
garder dans quelque lieu écarté la

vous le nous faciez garder
à mere en aucun destour,
veoir à nostre retour
Les desirons.»

LA MÈRE.

ce cela? Nous en ferons
autre, moy et vous, en l'eure.
nt ! escripsez sanz demeure
que je vous deviseray.
; miex vous sattiffieray
Que ne pensez.

LE SECRÉTAIRE.

ere dame, j'aray assez
t con Dieu vie vous donra.
sez ce qui vous plaira,
Prest sui d'escripre.

LA MÈRE.

ez : « Le roy d'Escosse et sire.
tre d'ostel, point ne tardez,
lettres veues, que n'ardez
lethequine et sa portée
attendre heure neournée;
se son fruit n'ardez et elle
r en povons nouvelle,
iez si tost que nous serons
urné, pendre vous ferons;
N'en doutez point. »

LE SECRÉTAIRE.

e ! c'est le plus fort point
De la besongne.

LA MÈRE.

it ! ploiez-la sanz prolongue
Et la cloez.

LE SECRÉTAIRE.

entiers, quant le me loez.
Vez la ci close.

LA MÈRE.

e m'y fault-il que une chose :
le seel; bien l'i metteray
dedans le bouteray.
(sic) ! et sanz moy plus deporter,
tost à Lembert reporter.
anequine male joye
se fas ce que queroie.
Fait ay par temps.

LEMBERT.

urement à errer n'entens,
urray villenie avoir;
m fault faire mon devoir.

et l'enfant, car nous desirons les voir à no-
tre retour. »

LA MÈRE.

Est-ce cela? A l'instant même, moi et
vous nous en ferons une autre. Allons !
écrivez sans retard ce que je vous dicterai.
En vérité, vous serez plus satisfait que vous
ne le pensez

LE SECRÉTAIRE.

Chère dame, j'aurai assez tant que Dieu
vous prêtera vie. Dicter ce qu'il vous plaira,
je suis prêt à écrire.

LA MÈRE.

Mettez : « Le roi et sire d'Écosse. Maître
d'hôtel, ne tardez point, après avoir vu ces
lettres, de brûler la Béthequine et sa pro-
géniture sans attendre un seul jour ni même
une heure; car, si vous ne la brûlez pas, elle
et son fruit, et si nous pouvons en appren-
dre nouvelle, sachez que, aussitôt que nous
serons de retour, nous vous ferons pendre;
n'en doutez point. »

LE SECRÉTAIRE.

Marie ! c'est le plus fort de l'affaire.

LA MÈRE.

Allons ! pliez-la sans commentaire et fer-
mez-la.

LE SECRÉTAIRE.

Volontiers, puisque vous me l'ordonnez.
La voilà close.

LA MÈRE.

Maintenant il n'y manque plus qu'une
chose : c'est le sceau; je l'y mettrai bien et
je le placerai ici dedans. Voilà ! et sans m'a-
muser davantage, je vais vite reporter (cela)
à Lembert. La Manequine aura une joie de
mauvais aloi, si je réussis. J'ai fini à temps.

LEMBERT.

Si je ne m'applique à voyager autre-
ment, je pourrai avoir des reproches; il
me faut remplir mon devoir en ce point,

— Ma dame, prendre vien congié;
De ce que j'ay beu et mengié
Je vous mercy.

LA MÈRE.

Lembert, puisque tu pars de cy,
Ne sçay quoy t'avoie promis;
Vez cy cent florins, tien, amis,
Ayde-t'en.

LEMBERT.

Grans merciz, ma dame! en bon an
Vous mette Diex!

LA MÈRE.

Va-t'en, va; je te feray miex
Une autre foiz.

LEMBERT.

A Dieu, ma dame, je m'en vois.
Ne sera mais rien qui me tiengne
Jusqu'à tant qu'à Bervic viengne.
La cité voy, tant en sui près;
De m'y bouter vueil estre engrès.
— Messeigneurs, Dieu qui de Marie
Voult faire sa mere et s'amie
Vous soit amis!

LE PREVOST.

Lembert, amis, et il t'ait mis
Huy en bon jour!

ij^e. CHEVALIER D'ESCOSSÉ.

Lembert, dites-nous sanz sejour
Comment fait monseigneur le roy,
Et comment il va du tournoy,
S'en savez rien.

LEMBERT.

Du roy, messeigneurs, vous dy bien
Que je les (*sic*) laissay en bon point;
Mais du tournay ne sçay-je point;
S'il se fist ou nom, c'est à court;
Car de monseigneur à la court
Ne fu que tant qu'il fist ma lettre
Ly-meismes, sanz autre commettre.
Tenez, sire, je la vous baille;
Mais de tant me chargea sanz faille
Que vous die que ne laissiez
Pour riens que vous n'acomplissiez
Ce qu'est escript.

ij^e. CHEVALIER.

Ha! très doulx pere Jhesu-Crist,
Vez-ci lettre où a trop dur mot.

— Ma dame, je viens prendre
vous remercie de ce que j'ai bu
chez vous.

LA MÈRE.

Lembert, puisque tu pars de ce
vais promis quelque chose : voic
rins; tiens, mon ami, fais-en usag

LEMBERT.

Grand merci, ma dame! que
mette en bonne année!

LA MÈRE.

Va-t'en, va; je te donnerai pl
tre fois.

LEMBERT.

Adieu, ma dame, je m'en vai
m'arrêtera jusqu'à ce que je vien
wick. Je vois la ville, tant j'en sui
veux me hâter d'y entrer. — Mess
que Dieu qui de Marie voulut fair
et son amie, soit votre ami!

LE PRÉVÔT.

Lembert, mon ami, qu'il te mette
d'hui en un bon jour!

LE DEUXIÈME CHEVALIER D'ÉCOSSE.

Lembert, dites-nous sanz retard
se porte monseigneur le roi, et com
tournoi se comporte, si vous en sav
que chose.

LEMBERT.

Quant au roi, messeigneurs, je v
sure que je le laissai en bon état; p
lativement au tournoi, je vous dirai
de mots que je ne sais pas s'il se fit
car je n'ai été à la cour de monse
que le temps qu'il mit à faire lui-m
lettre, sans confier ce soin à un autre.
sire, je vous la donne; mais il me
de vous dire que vous ne manqu
rien au monde d'accomplir ce qu
écrit.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Ah! très-doux père Jésus-Christ
une lettre où il y a des mots bi

avant, venez, prevost;
ez, lisez.

LE PREVOST.

ers, se j'en sui aisiez.
ci chose trop amere,
s arçons et filz et mere.
x sire Diex qui ne ment !
suis que estre ce peut,
p m'en merveil.

CHEVALIER D'ESCOSSÉ.

e voir dire vous vueil,
c'est nostre mort escripte ;
l'ardoir on les respite,
sons son mandement.
ous fera laidement ;
les arçons, mal sera ;
uple sur nous courra :
puis-je regarder
mort nous puissons garder,
Dieu n'en pense.

LE PREVOST.

ez ci dure sentence.
plain le filz et la dame
om je fas moy, par m'ame !
lus assez.

LA FILLE.

s, dites-moy que pensez.
bien en ce pais ?
us voy comme esbahiz
p mate chiere.

ij^e CHEVALIER.

oyons-nous, ma dame chiere ?
z-vous faire, pour voir.
sur corps et sur avoir,
inde que point ne tardons
s et vostre filz n'ardons
z demourée.

LA FILLE.

e Dieu, Vierge honnorée !
-vous voir, mes amis ?
este lettre mis
mandement ?

LE PREVOST.

lame, oil, vraiment ;
u'i nous fera pendre,
mplissons sanz attendre
qu'i nous mande.

LA FILLE.

essourt angoisse grande.
loulce Vierge Marie !

— Prévôt, venez, avancez ; tenez, lisez.

LE PRÉVÔT.

Volontiers, si je le puis. Hélas ! voici une chose bien terrible, s'il nous faut brûler le fils et la mère. Eh, beau sire Dieu qui ne mens pas ! je suis tout étonné de ce que ce peut être, je m'en émerveille fort.

LE DEUXIÈME CHEVALIER D'ÉCOSSE.

Certes, prévôt, à vous dire vrai, c'est notre mort qui est ici écrite ; car, si on diffère de les brûler, et si nous n'exécutons pas son ordre, il nous fera mourir honteusement. Si nous les brûlons, ce sera un mal ; car le peuple courra sur nous : ainsi je ne vois pas comment nous pourrions nous garantir de la mort, si Dieu n'y pourvoit pas.

LE PRÉVÔT.

Hélas ! voici une dure sentence. En vérité, je plains le fils et la dame autant et encore plus, sur mon ame, que s'il s'agissait de moi.

LA FILLE.

Seigneurs, dites-moi ce que vous pensez. Tout ne va-t-il pas bien dans ce pays ? Je vous vois tout stupéfaits et le visage morne.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Nous n'en pouvons mais, ma chère dame ; et, en vérité, vous devrez en faire autant. Le roi nous mande, sous peine de perdre nos biens et notre vie, de ne pas différer à faire brûler votre fils et vous.

LA FILLE.

Ah, mère de Dieu, Vierge honorée ! mes amis, dites-vous la vérité ? A-t-il mis un ordre pareil dans cette lettre ?

LE PRÉVÔT.

Oui vraiment, chère dame ; et il y a qu'il nous fera pendre, si nous n'accomplissons pas sans retard ce qu'il nous mande.

LA FILLE.

A cette heure je suis de nouveau en proie à une vive douleur. Eh, très-douce Vierge

Je cray qu'il ne soit femme en vie
Plus mal fortunée de moy.

E. Doux roy d'Escoce! et pour quoy
M'avez jugée à telle mort
Com d'ardoir? Certes, c'est à tort;
Car je ne scay en dit n'en fait
Que je vous aie tant meffait
Que ainsi par vous mourir déusse.
Encore, se seule morusse,
N'en fusse pas si adolée;

(Cy baise son filz.)

Mais de ceste doulce rousée
Qui est un si pur innocent
Vostre voulenté si consent
Qu'il soit ars et la mere ensemble.
Ma, bon roy! par foy! ce me semble
Trop dure chose et trop amere
Q'un tel innocent et sa mere
Soient ars. Diex! le cuer me sent
De douleur. Ha, mon doux enfent!

(Cy le baise.)

.. Doux filz, est-ce par vos dessertes
Ne par les moies? Nanil, certes:
Et pour ce je tien c'est envie.
— E, biaux seigneurs! ma povre vie
Respitez, qu'ainsi pas ne fine
Ne cest enfant; par amour fine
Et pour Dieu le vous vueil requerre.
Le cuer pour li de dueil me serre,
Quant je voy qu'il déust tenir
Comme roy terre au parvenir,
S'envie n'i méist discorde:
Si vous pri pour misericorde
Souffrez que loing de ceste terre
Je puisse aler noz vies querre
Com povre femme.

ij. CHEVALIER.

Que ferons-nous de ceste dame,
Dites, prevost, en amistié?
Elle m'a fait si grant pitié
En faisant ses doulces clamours
Que le cuer me font tout en plours;
Et si fait l'enfant vraiment:
Si vous pri, regardons comment
Nous en ferons.

LE PREVOST.

Sire, bien nous en chevrons
A nostre honneur, se me creez.
Se je dy bien, ne recreez
De mon conseil.

Marie, je ne crois pas qu'il y ait en
femme plus infortunée que moi. I
roi d'Écosse! pourquoi m'avez-v
damnée à mourir par un supplic
celui du feu? Certes, c'est à tort;
sache pas vous avoir offensé en
en actions, au point de mériter
me mettiez ainsi à mort. Encore,
rais seule, je n'éprouverais pas ta
grin (*Ici elle baise son fils.*); m
volonté est que cette douce rosée
nocent sans tache, soit brûlé avec
Ah, bon roi! par (ma) foi! ce m
chose trop dure et trop douloure
tel innocent et sa mère soient brûlé
le cœur me fend de douleur. Ah, r
enfant! (*Ici elle le baise.*) — Doux f
par suite de vos crimes ou des mien
certes: c'est pourquoi je tiens que
envie. — Eh, beaux seigneurs, c
ma pauvre vie, que je ne meure p
ni cet enfant non plus; je vous en
l'amour de Dieu et de moi. J'ai le cœ
de chagrin à son sujet, quand je
plus tard il devrait tenir le pays con
si l'envie n'y mettait opposition: je
prie donc, au nom de la pitié, souf
loin de cette terre je puisse aller c
mon pain comme une pauvre femme

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Prévôt, dites-moi en ami, que fe
nous de cette femme? elle m'a inspi
de pitié par ses douces lamentations
cœur me fond tout en larmes; et
ment, l'enfant a produit sur moi le
effet: je vous prie donc de voir co
nous ferons.

LE PRÉVÔT.

Sire, nous nous en tirerons bie
tre honneur, si vous m'en croyez
dis bien, ne repoussez pas mon

je CHEVALIER D'ÉCOSSE.
mais assentir m'y vueil.
evost, or dites.

LE PREVOST.

mort serons trop bien quittes,
s faisons en ceste guise :
un batel soit en mer mise
une vielle nacelle,
ait que l'enfant et elle,
gouvernail n'aviron
s gens entour n'environ;
ar my la mer s'en voit
u plaisir, qui la convoit
li plaira.

ij^e CHEVALIER.

ites bien; ainsi sera.
e, pour vos piteux regrez,
s dire sommes tout prez
rdoir vous espargnerons;
e autre chose ferons :
faudra, soit lait ou bel,
us entrez en ce batel,
t l'enfant; et si n'arez,
esquippée en mer serez,
nement ce n'est de Dieu :
elenquierez ce lieu ;
voutez-vous?

LA FILLE.

il [vous] plaist, messeigneurs
lx,
mercy plourant des yeux.
à mourir vient, j'ayme mieux
oyons en la mer parfonde
endre à la veue du monde
r ardoir mort.

LE PREVOST.

vous n'avez mie tort.
nt! vostre enfant prenez
s tost, si en venez
mel le pas.

A PREMIÈRE DAMOISELLE.
iere dame debonnaire!
ir de vous tant me greve
o que le cuer ne me creve.
, mie ne vous lairay;
ous vivray et mourray.
m'avez de cuer fin;
sque de vous voy la fin,
ement je seray celle
terray en la nacelle

LE DEUXIÈME CHEVALIER D'ÉCOSSE.

Nenni; au contraire, je veux m'y ranger.
Allons, prévôt, parlez.

LE PRÉVÔT.

Nous serons entièrement quittes de sa
mort, si nous agissons de cette manière:
qu'elle soit mise en mer dans un bateau
ou dans une vieille nacelle, et qu'il n'y ait
qu'elle et l'enfant, sans gouvernail ni avi-
ron ou qui que ce soit autour d'eux; qu'elle
s'en aille ainsi sur la mer au gré de Dieu,
qui la conduise où il lui plaira.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

C'est bien parlé; il en sera ainsi. — Dame,
en raison de vos plaintes qui nous ont in-
spiré de la pitié, nous sommes tout prêts à
vous dire que nous ne vous livrerons pas au
feu; mais nous ferons autre chose: il vous
faudra, que cela vous plaise ou non, entrer
dans ce bateau, vous et votre enfant; et,
quand vous serez en mer, vous n'aurez d'au-
tre protection que celle de Dieu: ainsi vous
quitterez cet endroit; le voulez-vous?

LA FILLE.

Puisque tel est votre plaisir, mes doux sei-
gneurs, je vous remercie les larmes aux
yeux. Puisqu'il me faut mourir, j'ayme mieux
que nous soyons noyés dans la mer pro-
fonde que de périr par le feu à la vue de
tous.

LE PRÉVÔT.

Dame, vous n'avez pas tort. Allons, en
avant! prenez votre enfant, faites vite et
venez-vous-en promptement.

LA PREMIÈRE DAMOISELLE.

Ah, ma chère et bonne dame! j'éprouve
tant de peine de me séparer de vous que peu
s'en faut que le cœur ne me fende. Certes,
je ne vous abandonnerai pas; je vivrai et
mourrai avec vous. Vous m'avez aimée de
tout votre cœur; et puisque je vois votre
fin, certainement j'entrerais dans la nacelle
aussitôt que vous, et je mourrai si vous mou-
rez: tant je vous aime d'une amitié sincère.

Alors tous l'homme vous ferez,
 Ça s'amaray se vous moquez :
 Tant vous yme de bonne amour !
 Entrer cy dedens sanz demour
 Vneil, puisqu'y estes.

ij. CHEVALIER.

M'amie, grant folie faites ;
 Ne se comment vous abelist :
 Se vent leve et mer s'orgueillist,
 Vous noierez ynel le pas.
 Pour Dyeu mercy ! n'y alez pas ;
 Criez conseil.

LA PREMIÈRE DAMOISELLE.

Sire, aler avecques li vueil
 Et moy pour elle à mort offrir,
 S'il faut que la doie souffrir :
 Tant l'aime, voir !

LE PREVOST.

M'amie, je vous fas savoir
 Ne ce faire vous tien pour sote.
 -- Boutons ce batel si qu'il flote.
 Ho ! la mer de nous le depart.
 Sire, alons-nous-ent d'autre part
 Vers noz hostieux.

ij. CHEVALIER D'ESCOSSÉ.

Alons ! à Dieu, dame gentiex,
 Qui vous soit aide et confort !
 Et, si li plaist, vous vueille à port
 Saine mener !

LA FILLE.

Mère Dieu, de ducil demener
 Ay-je cause ? Certes, oïl,
 Quant cy me voy en tel peril
 Que ne gars l'eure qu'en mer verse.
 Ha, Fortune ! tant m'es perverse
 A bon droit se de toy me plains
 Et com dolente me complains,
 Qui m'as mis ou hault de ta roe
 Et m'as puis jetté en la boe ;
 Mais pis, car sanz gouvernement
 Suy de haulte mer en tourment
 Qui trop malement sur nous queurt.
 -- Biau filz, se Dieu ne nous sequeurt,
 Vous ne moy ne povons durer
 Ne ceste mer cy endurer ;
 Et s'il estoit que je scéusse
 De certain qu'en séur lieu fusse,
 Si ay-je bien cause de pleur
 Et assez angosse et douleur,
 Et tout pour vous, mon enfant chier :

Je veux entrer céans sans retard,
 vous y êtes.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Mon amie, vous faites une gran
 je ne sais pas comment cela pe
 plaire : si le vent s'élève et la me
 vous vous noyerez tout de suite. I
 mour de Dieu ! n'y alez pas ; cro
 avis.

LA PREMIÈRE DEMOISELLE.

Sire, je veux aller avec elle et m
 pour elle à la mort, s'il me faut !
 tant je l'aime, en vérité !

LE PRÉVÔT.

Mon amie, je vous fais savoir que
 tiens pour une sottise, si vous fai
 — Mettons ce bateau à flot. Holà !
 sépare de nous. Sire, allons-nous-
 autre côté vers nos logis.

LE DEUXIÈME CHEVALIER D'ÉCOSSÉ.

Allons ! (je vous recommande)
 gentille dame ; qu'il vous aide et v
 sole, et, si tel est son plaisir, qu'il
 vous conduire saine et sauve au po

LA FILLE.

Mère de Dieu, ai-je sujet de m
 Certes, oui, puisque je me trouve
 péril tel que je ne vois l'heure que
 vire en mer. Ah, Fortune ! tu m'e
 traire que j'ai bien raison de te
 reproches et de me plaindre amèr
 ce que tu m'as mis au haut de ta r
 me jeter ensuite dans la fange ; m
 pis, car je suis abandonnée sans p
 tourmente en pleine mer, qui cour
 ment sur nous. — Cher fils, si Die
 secourt pas, ni vous ni moi, nous n
 résister ni endurer cette mer ; et n
 pouvais savoir, à n'en pas doute
 suis en lieu sûr, j'aurais encore b
 de pleurer et j'éprouverais assez d
 et de douleur, tout cela pour vous,
 enfant : je ne puis ni vous leve
 coucher, et je ne sais de quoi vou
 — Ah, Vierge de qui Dieu voulut :

lever ne couchier,
 sçay de quoy paistre.
 de qui Dieu volt naistre !
 ne soies lente ;
 este dolente
 port de salut.
 e fruit tant valut,
 sant pour le monde
 prison parfonde,
 ce peril, Dame,
 piteuse femme.
 ne me laissez ;
 port nous adressiez
 té.

NOTRE-DAME.

infinie bonté
 st, soiez d'accort
 ons donner confort
 sanz attente,
 noier tourmente
 mer.

DIEU.

devez amer,
 elle le dessert :
 de cuer prie et sert,
 es grant pacience
 inconvenience
 aléurté
 tre, l'a hurté
 urte fort.
 faire deport,
 s attendre.

NOTRE-DAME.

z de jus descendre,
 n nous convoiant,
 vous soit cler oyant
 aterez.

PREMIER ANGE.

ue commanderez
 ferons.

ij^e ANGE.

l que dirons
 int ?

REMIER ANGE.

is irons disant
 sanz retraire.

Rondel.

Vierge debonnaire,
 ie humilité,

mets pas de lenteur à nous aider ; recon-
 forte cette malheureuse et mène-la au port
 de salut. Fleur dont le fruit eut tant de va-
 leur qu'il suffit pour arracher le monde à la
 profonde prison, Dame, tirez-nous de ce
 péril, et agissez en femme miséricordieuse.
 Vierge, ne me laissez pas périr ; mais diri-
 gez-nous droit au port de salut.

NOTRE-DAME

Mon fils, au nom de la bonté infinie qui
 est en vous, consentez à ce que nous aillons
 reconforter sur-le-champ cette dame, que
 tourmente la peur d'être noyée dans cette
 mer.

DIEU.

Ma mère, vous devez l'aimer, car je vois
 qu'elle le mérite : elle prie et sert de cœur
 vous et moi, et supporte avec beaucoup de
 patience le malheur, l'embarras et la rude
 infortune qui, sans l'abattre, l'a frappée et
 la frappe encore. Debout ! allons la soula-
 ger sans plus de retard.

NOTRE-DAME.

Anges, pensez à descendre, et chantez, en
 nous accompagnant, si haut que l'on en-
 tende clairement ce que vous chanterez.

LE PREMIER ANGE.

Dame, nous ferons de bon cœur tout ce
 que vous commanderez.

LE DEUXIÈME ANGE.

Gabriel, eh bien ! que dirons-nous en al-
 lant là-bas ?

LE PREMIER ANGE.

Mon ami, nous dirons ce rondeau-ci tout
 d'une haleine.

Rondeau.

Très-douce et bonne Vierge, séjour d'hu-
 milité véritable, en qui Dieu prit humanité ;

... pour retirer les hommes de l'enfer
souffrit une mort ignominieuse : c
quoi, très-douce et bonne Vierge
d'humilité véritable, il doit plaire
et à chacune, en vérité, de vous
de dire par charité : Très-douce
Vierge, séjour d'humilité véritable
Dieu prit humanité.

DIEU.

Belle amie, attendu que tu as
mon secours dans ta nécessité et
prié ma mère de te garantir d'être
ne veux point différer d'accompli
quête. Ne crains plus la tempête de
rassure-toi.

LA FILLE.

Sire, sire, j'ai bien raison de la
il n'y a pas à s'en étonner. Je vois
me pousse çà et là : un moment elle
un autre elle m'abaisse. La peur me
une telle tristesse que je ne sais qu'
ni que dire. Qui êtes-vous, sire, et
parlez avec tant d'autorité?

DIEU.

Je suis celui qui fit le firmament,
celui qui fit toutes choses de rien ;
le père et le fils de ma fille et de ma
je suis celui, retiens-le, qui souffre
toi sur la croix une mort doulou
je suis la fontaine de tout bien, sans
commencement, qui par amour et
cœur viens ici pour te reconforter.
Dieu un cœur bon et ferme : tu as plus
plus fort de tes tribulations. Je ne t'
plus rien, sinon que tu sortiras bien
ce pas. — Anges et vous, ma mère,
nons aux cieux.

NOSTRE-DAME.

Belle amie, du courage ! je te
sois-en sûre, tu seras bientôt dans
tion aussi haute que celle où tu fu

DIEU.

Belle amie, attendu que tu as
mon secours dans ta nécessité et
prié ma mère de te garantir d'être
ne veux point différer d'accompli
quête. Ne crains plus la tempête de
rassure-toi.

LA FILLE.

Sire, sire, j'ai bien raison de la
il n'y a pas à s'en étonner. Je vois
me pousse çà et là : un moment elle
un autre elle m'abaisse. La peur me
une telle tristesse que je ne sais qu'
ni que dire. Qui êtes-vous, sire, et
parlez avec tant d'autorité?

DIEU.

Je suis celui qui fit le firmament,
celui qui fit toutes choses de rien ;
le père et le fils de ma fille et de ma
je suis celui, retiens-le, qui souffre
toi sur la croix une mort doulou
je suis la fontaine de tout bien, sans
commencement, qui par amour et
cœur viens ici pour te reconforter.
Dieu un cœur bon et ferme : tu as plus
plus fort de tes tribulations. Je ne t'
plus rien, sinon que tu sortiras bien
ce pas. — Anges et vous, ma mère,
nons aux cieux.

NOSTRE-DAME.

Belle amie, du courage ! je te
sois-en sûre, tu seras bientôt dans
tion aussi haute que celle où tu fu

comme onques tu fus.
 uer vers Dieu confus.
 e, à Dieu.

PREMIER ANGE.

partir de ce lieu,
 r nous fault.

ij^e ANGE.

ons donc sanz deffault.
 lisons sanz nous taire.

Rondel.

chascune et chascun plaire
 ous serve, en verité,
 par charité :
 e Vierge debonnaire,
 raie humilité,
 i prist humanité.

LA FILLE.

de la grant bonté
 is m'a cy esté faite
 vous loer s'affaitte :
 , quant il vous a pléu,
 ous aie véu
 i vous a porté,
 cement conforté
 et vous qu'il m'est advis
 e soit mon corps raviz.
 avez dit bien perçoy,
 e terre me voy
 arrivée.

LE SÉNATEUR.

la très bien trouvée,
 s venez-vous embatre
 té pour esbatre,
 ar quoy querre ?

LA FILLE.

Dieu vous vueil requerre
 ié ne me rusez
 zoler ne musez ;
 y n'a ris ne jeu, certes.
 is un po trop de pertes,
 que n'espere mais
 ecuevre jamais,
 ieu ne plaist.

LE SÉNATEUR.

ous dy à court plait,
 oler n'ay courage ;
 r que de hault lignage,
 mblant et maintien,
 itte ; ainsi le tien :

N'aie pas le cœur ingrat envers Dieu. Adieu,
 mon amie.

LE PREMIER ANGE.

Michel, en quittant ce lieu, il nous faut
 chanter.

LE DEUXIÈME ANGE.

Nous chanterons donc sans y manquer.
 Allons, en avant ! chantons sans retard.

Rondeau.

C'est pourquoi il doit plaire à chacun et à
 chacune, en vérité, de vous servir et de dire
 par charité : Très-douce et bonne Vierge, sé-
 jour-d'humilité véritable, en qui Dieu prit
 humanité.

LA FILLE.

Sire Dieu, mon cœur s'apprête à vous
 louer de la grâce signalée qui m'a été faite
 ici par vous : c'est raison, puisqu'il vous a
 plu, Sire, que je vous aie vu ainsi que celle
 qui vous a porté. Elle et vous, Sire, vous
 m'avez si doucement consolée qu'il me sem-
 ble que mon cœur est ravi en gloire. Je
 reconnais bien la vérité de ce que vous m'a-
 vez dit, car je me vois arrivée sur la terre
 ferme.

LE SÉNATEUR.

Je suis heureux de vous trouver, dame.
 Vous venez dans cette ville pour vous ébat-
 tre, ou pour chercher quelque chose ?

LA FILLE.

Sire, pour (l'amour de) Dieu, je veux vous
 prier, au nom de la pitié, de ne pas me trom-
 per ni de ne pas vous moquer de moi ; car,
 certes, il n'y a en moi nul sujet de rire ou de
 jouer. Depuis peu j'ai fait trop de pertes, et
 de si grandes que je n'espère pas les répa-
 rer jamais, à moins que Dieu n'en décide
 autrement.

LE SÉNATEUR.

Dame, je vous le dis en un mot, je n'ai pas
 l'intention de me jouer de vous ; car à votre
 extérieur et à votre maintien, je crois que
 vous êtes issue de haut lignage ; je le pense
 ainsi : c'est pourquoi je vous mènerai en mon

Pour ce en mon hostel vous menray
Et si vous y hebergeray,
S'il vous agrée.

LA FILLE.

Pour Dieu, sire ! en quelle contrée
Suis-je venue ?

LE SÉNATEUR.

Dame, vous estes descendue
À Rome droit.

LA FILLE.

Or me vueille Diex orendroit
Conseillier et reconforter !
— Bien filz, nous avons à porter
De haine assez.

LE SÉNATEUR.

Je voy les corps avez lassez :
Venez-vous-ent avec moy, belle,
Et vous et vostre damoiselle ;
N'y pouvez avoir deshonneur :
De la ville sui sénateur
Et si ay femme.

LA FILLE.

Vous et li gart Diex de diffame !
Or alons dont.

LE SÉNATEUR.

Ne ferez pas chemin trop long :
Dame, nous y serons en l'heure.
Venez l'ostel où je demeure.
— Dame, faites-nous chiere lie :
Je vous amaine compagnie,
Regardez quelle.

LA FEMME DU SÉNATEUR.

Fille me semble bonne et belle,
Monseigneur, foy que doy à Dieu !
Bien veigniez, dame, en nostre lieu,
Et vous, m'amie.

LA FILLE.

Mame, humble vierge Marie
Sait de vous et du seigneur garde !
Certes, quant je pense et regarde
Comment de mon estat je change
Et que suis en pais estrange,
Ne sçed comment me dure vie ;
Car je soloie estre servie,
Et il me fault devenir serve,
Ne je vuil vivre, et que je serve,
Ce qu'apris n'ay.

LE SÉNATEUR.

M'amie, je vous retenray

logis et vous hébergerai, si cela
agréable.

LA FILLE.

Pour (l'amour de) Dieu, sire ! en
contrée suis-je venue ?

LE SÉNATEUR.

Dame, vous êtes descendue tout
Rome.

LA FILLE.

Que Dieu vueille ici me conseil
reconforter ! — Mon fils, nous avons
porter assez de tribulations.

LE SÉNATEUR.

Je vois que vous êtes lasse : bel
nez-vous-en avec moi, vous et vo
moiselle ; vous ne pouvez en être
norée : je suis sénateur de la ville
une femme.

LA FILLE.

Que Dieu garde d'outrage vous !
Allons-nous-en donc.

LE SÉNATEUR.

Vous ne cheminerez pas trop
ment : dame, nous y serons tout d
Voici le logis où je demeure. — Da
tes-nous bon visage : je vous amène
gnie, regardez de quelles gens.

LA FEMME DU SÉNATEUR.

Monseigneur, par la foi que je dois
elle me semble bonne et belle. —
ainsi que vous, m'amie, soyez les
nues en notre maison.

LA FILLE.

Dame, que l'humble vierge Mar
garde, vous et votre mari ! Certes, q
pense et regarde combien ma posi
changée et que je suis dans un pay
ger, je ne sais comment ma vie d
j'étais accoutumée à être servie, c
faut devenir servante, si je veux
faire un service que je n'ai pas app

LE SÉNATEUR.

M'amie, je vous retiendrai volon

se, pour desservir ; pensez à servir. ites-vous ?

LA FILLE.

z. De quoy, sire doux, y-je ?

LE SÉNATEUR.

ous responderay-je : fice ligiere ; sanz plus, claceliere 'est ligier office trop bien propice. it nourrirez emprès. moiselle après y qu'il en sera : autre hostel venra, comme dame, estre preude femme. issez dit ?

MIÈRE DAMOISELLE.

t nul contredit, st ma dame.

LA FILLE.

et de corps et d'ame, eigneur, vous serviray, au miex que je pourray, ubtez point.

ME AU SÉNATEUR.

is sommes à ce point, r, or en amenez le où dit avez nent.

LE SÉNATEUR.

iselle ! alons-m'ent e pas.

DAMOISELLE.

iseray pas

.

ROY D'ÉCOSSE.

ntens me parler : à mes gens iras, savoir leur seras les truïsse.

DEMAN, escuier.

ray que puisse t que seray quittes ce que me dittes. m'en vois pié batant. cy ! or ay-je erré tant se sui arrivé.

pour gagner de l'argent , vous pensez à servir. Qu'en dites-vous ?

LA FILLE.

Grand merci. Doux sire, quel service ferai-je ?

LE SÉNATEUR.

Je vous répondrai sur ce point : vous aurez des fonctions faciles ; vous serez, sans plus, célerièrre de céans : c'est un service aisé et convenable pour une femme. Ensuite vous nourrirez votre enfant. Après, je vous dirai ce qu'il en sera de votre demoiselle : elle ira dans un autre logis à moi, où elle sera comme la maîtresse, si elle veut être honnête femme. En ai-je assez dit ?

LA PREMIÈRE DEMOISELLE.

Sire, je n'y mets aucune opposition, si cela plait à ma dame.

LA FILLE.

Cela me plait, mon cher seigneur, et, sur mon ame ! je vous servirai de toutes mes forces le mieux que je pourrai, n'en doutez point.

LA FEMME DU SÉNATEUR.

Puisque nous en sommes là-dessus, monseigneur, allons ! emmenez promptement la demoiselle où vous avez dit.

LE SÉNATEUR.

Allons, demoiselle, allons-nous-en vite.

LA DEMOISELLE.

Sire, je ne refuserai pas d'y aller.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Godeman, écoute-moi : tu iras en Écosse auprès de mes gens, tu leur feras savoir mon retour, et (qu'il faut) que je les trouve.

GODEMAN, écuyer.

Sire, selon mon pouvoir, je n'aurai pas de repos que je ne leur aie répété ce que vous me dites. Adieu ! je m'en vais bon pas. — Dieu merci ! j'ai tant marché qu'à cette heure je suis arrivé en Écosse. — Messieurs, je vous ai trouvés ici bien à propos.

— Ma dame, prendre vien congié;
De ce que j'ay beu et mengié
Je vous mercy.

LA MÈRE.

Lembert, puisque tu pars de cy,
Ne sçay quoy t'avoie promis;
Vez cy cent florins, tien, amis,
Ayde-t'en.

LEMBERT.

Grans merciz, ma dame! en bon an
Vous mette Diex!

LA MÈRE.

Va-t'en, va; je te feray miex
Une autre foiz.

LEMBERT.

A Dieu, ma dame, je m'en vois.
Ne sera mais rien qui me tiengne
Jusqu'à tant qu'à Bervic viengne.
La cité voy, tant en sui près;
De m'y bouter vueil estre engrès.
— Messeigneurs, Dieu qui de Marie
Voult faire sa mere et s'amie
Vous soit amis!

LE PREVOST.

Lembert, amis, et il t'ait mis
Huy en bon jour!

ije. CHEVALIER D'ESCOSSE.

Lembert, dites-nous sanz sejour
Comment fait monseigneur le roy,
Et comment il va du tournoy,
S'en savez rien.

LEMBERT.

Du roy, messeigneurs, vous dy bien
Que je les (*sic*) laissay en bon point;
Mais du tournay ne sçay-je point;
S'il se fist ou nom, c'est à court;
Car de monseigneur à la court
Ne fu que tant qu'il fist ma lettre
L'y-meismes, sanz autre commettre.
Tenez, sire, je la vous baille;
Mais de tant me chargea sanz faille
Pour vous die que ne laissiez
Pour riens que vous n'acomplassiez
Ce qu'est escript.

ij^e. CHEVALIER.

Ha! très doulx pere Jhesu-Crist,
Vez-ci lettre où a trop dur mot.

— Ma dame, je viens prendre
vous remercie de ce que j'ai bu
chez vous.

LA MÈRE.

Lembert, puisque tu pars de c
vais promis quelque chose : voic
rins; tiens, mon ami, fais-en usa

LEMBERT.

Grand merci, ma dame! que
mette en bonne année!

LA MÈRE.

Va-t'en, va; je te donnerai pl
tre fois.

LEMBERT.

Adieu, ma dame, je m'en vai
m'arrêtera jusqu'à ce que je vie
wick. Je vois la ville, tant j'en su
veux me hâter d'y entrer. — Mes
que Dieu qui de Marie voulut fai
et son amie, soit votre ami!

LE PRÉVÔT.

Lembert, mon ami, qu'il te met
d'hui en un bon jour!

LE DEUXIÈME CHEVALIER D'ÉCO

Lembert, dites-nous sans retard
se porte monseigneur le roi, et co
tournoi se comporte, si vous en sa
que chose.

LEMBERT.

Quant au roi, messeigneurs, je
sure que je le laissai en bon état;
lativement au tournoi, je vous dir
de mots que je ne sais pas s'il se fi
car je n'ai été à la cour de mon
que le temps qu'il mit à faire lui-m
lettre, sans confier ce soin à un autre
sire, je vous la donne; mais il me
de vous dire que vous ne manqu
rien au monde d'accomplir ce q
écrivit.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Ah! très-doux père Jésus-Christ
une lettre où il y a des mots li

avant, venez, prevost ;
z, lisez.

LE PREVOST.

rs, se j'en sui aisiez.
ci chose trop amere,
ardons et filz et mere.
sire Diex qui ne ment !
uis que estre ce peut,
m'en merveil.

CHEVALIER D'ÉCOSSE.

voir dire vous vueil,
d'est nostre mort escripte ;
ardoir on les respite,
ons son mandement.
ous fera laidement ;
es arçons, mal sera ;
iple sur nous courra :
puis-je regarder
ort nous puissions garder,
ieu n'en pense.

LE PREVOST.

z ci dure sentence.
lain le filz et la dame
m je fas moy, par m'ame !
us assez.

LA FILLE.

i, dites-moy que pensez.
ien en ce pais ?
is voy comme esbahiz
mate chiere.

ij^e CHEVALIER.

vons-nous, ma dame chiere ?
-vous faire, pour voir.
ir corps et sur avoir,
ide que point ne tardons
et vostre filz n'ardons
demourée.

LA FILLE.

Dieu, Vierge honnorée !
vous voir, mes amis ?
ste lettre mis
mandement ?

LE PREVOST.

me, oil, vraiment ;
i nous fera pendre,
aplissons sanz attendre
u'i nous mande.

LA FILLE.

ssourt angoisse grande.
oulce Vierge Marie !

— Prévôt, venez, avancez ; tenez, lisez.

LE PRÉVÔT.

Volontiers, si je le puis. Hélas ! voici une chose bien terrible, s'il nous faut brûler le fils et la mère. Eh, beau sire Dieu qui ne mens pas ! je suis tout étonné de ce que ce peut être, je m'en émerveille fort.

LE DEUXIÈME CHEVALIER D'ÉCOSSE.

Certes, prévôt, à vous dire vrai, c'est notre mort qui est ici écrite ; car, si on diffère de les brûler, et si nous n'exécutions pas son ordre, il nous fera mourir honteusement. Si nous les brûlons, ce sera un mal ; car le peuple courra sur nous : ainsi je ne vois pas comment nous pourrions nous garantir de la mort, si Dieu n'y pourvoit pas.

LE PRÉVÔT.

Hélas ! voici une dure sentence. En vérité, je plains le fils et la dame autant et encore plus, sur mon ame, que s'il s'agissait de moi.

LA FILLE.

Seigneurs, dites-moi ce que vous pensez. Tout ne va-t-il pas bien dans ce pays ? Je vous vois tout stupéfaits et le visage morne.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Nous n'en pouvons mais, ma chère dame ; et, en vérité, vous devrez en faire autant. Le roi nous mande, sous peine de perdre nos biens et notre vie, de ne pas différer à faire brûler votre fils et vous.

LA FILLE.

Ah, mère de Dieu, Vierge honorée ! mes amis, dites-vous la vérité ? A-t-il mis un ordre pareil dans cette lettre ?

LE PRÉVÔT.

Oui vraiment, chère dame ; et il y a qu'il nous fera pendre, si nous n'accomplissons pas sans retard ce qu'il nous mande.

LA FILLE.

A cette heure je suis de nouveau en proie à une vive douleur. Eh, très-douce Vierge

Je croy qu'il ne soit femme en vie
 Plus malfortunée de moy.
 E, doux roy d'Escosse! et pour quoy
 M'avez jugée à telle mort
 Com d'ardoir? Certes, c'est à tort;
 Car je ne sçay en dit n'en fait
 Que je vous aie tant meffait
 Que ainsi par vous mourir déusse.
 Encore, se seulle morusse,
 N'en fusse pas si adolée;

(Cy baise son filz.)

Mais de ceste douce rousée
 Qui est un si pur innocent
 Vostre voulenté si consent
 Qu'il soit ars et la mere ensemble.
 Ha, bon roy! par soy! ce me semble
 Trop dure chose et trop amere
 Q'un tel innocent et sa mere
 Soient ars. Diex! le cuer me fent
 De douleur. Ha, mon doux enfent!

(Cy le baise.)

— Doux filz, est-ce par vos dessertes
 Ne par les moies? Nanil, certes:
 Et pour ce je tien c'est envie.
 — E, biaux seigneurs! ma povre vie
 Respitez, qu'ainsi pas ne fine
 Ne cest enfant; par amour fine
 Et pour Dieu le vous vueil requerre.
 Le cuer pour li de dueil me serre,
 Quant je voy qu'il déust tenir
 Comme roy terre au parvenir,
 S'envie n'i méist discorde:
 Si vous pri pour misericorde
 Souffrez que loing de ceste terre
 Je puisse aler noz vies querre
 Com povre femme.

ij. CHEVALIER.

Que ferons-nous de ceste dame,
 Dites, prevost, en amistié?
 Elle m'a fait si grant pitié
 En faisant ses doulces clamours
 Que le cuer me font tout en plours;
 Et si fait l'enfant vraiment:
 Si vous pri, regardons comment
 Nous en ferons.

LE PREVOST.

Sire, bien nous en chevrons
 A nostre honneur, se me creez.
 Se je dy bien, ne recreez
 De mon conseil.

Marie, je ne crois pas qu'il y ait e
 femme plus infortunée que moi.
 roi d'Écosse! pourquoi m'avez-v
 damnée à mourir par un supplic
 celui du feu? Certes, c'est à tort;
 sache pas vous avoir offensé en
 en actions, au point de mériter
 me mettiez ainsi à mort. Encore,
 rais seule, je n'éprouverais pas ta
 grin (*Ici elle baise son fils.*); m
 volonté est que cette douce rosé
 nocent sans tache, soit brûlé avec
 Ah, bon roi! par (ma) foi! ce m
 chose trop dure et trop douloure
 tel innocent et sa mère soient brûl
 le cœur me fend de douleur. Ah,
 enfant! (*Ici elle le baise.*) — Doux
 par suite de vos crimes ou des mien
 certes: c'est pourquoi je tiens que
 envie. — Eh, beaux seigneurs,
 ma pauvre vie, que je ne meure
 ni cet enfant non plus; je vous en
 l'amour de Dieu et de moi. J'ai le c
 de chagrin à son sujet, quand je
 plus tard il devrait tenir le pays co
 si l'envie n'y mettait opposition: je
 prie donc, au nom de la pitié, soul
 loin de cette terre je puisse aller
 mon pain comme une pauvre femm

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Prévôt, dites-moi en ami, que
 nous de cette femme? elle m'a inspi
 de pitié par ses douces lamentations
 cœur me fond tout en larmes; et
 ment, l'enfant a produit sur moi le
 effet: je vous prie donc de voir co
 nous ferons.

LE PRÉVÔT.

Sire, nous nous en tirerons bien
 tre honneur, si vous m'en croyez
 dis bien, ne repoussez pas mon

CHEVALIER D'ÉCOSSE.
Ils assentir m'y vueil.
Ost, or dites.

LE PREVOST.

Ils seront trop bien quittes,
Nous sommes en ceste guise :
Le batel soit en mer mise
Et la vieille nacelle,
Que l'enfant et elle,
Le gouvernail n'aviron
Personne entour n'environ ;
My la mer s'en voit
Le plaisir, qui la convoit
Plaira.

ij^e CHEVALIER.

Il est bien ; ainsi sera.
Pour vos piteux regrez,
Je lire sommes tout prez
Pour vous espargnerons ;
Autre chose ferons :
L'udra, soit lait ou bel,
Entrez en ce batel,
Enfant ; et si n'avez,
Lui-même en mer serez,
Car ment ce n'est de Dieu :
Acquiescez ce lieu ;
Voulez-vous ?

LA FILLE.

[vous] plaist, messeigneurs,
Je m'acroy plourant des yeux.
Le mourir vient, j'ayme mieus
Qu'en la mer parfonde
D'être à la veue du monde
D'ardoir mort.

LE PREVOST.

Vous n'avez mie tort.
Le vostre enfant prenez
Le tost, si en venez
Il le pas.

PREMIÈRE DAMOISELLE.

Le dame debonnaire !
De vous tant me greve
Que le cuer ne me creve.
Je ne vous lairay ;
Je vivray et mourray.
Avez de cuer fin ;
Je de vous voy la fin,
Car ment je seray celle
Qui ray en la nacelle

LE DEUXIÈME CHEVALIER D'ÉCOSSE.

Nenni ; au contraire, je veux m'y ranger.
Allons, prévôt, parlez.

LE PRÉVÔT.

Nous serons entièrement quittes de sa mort, si nous agissons de cette manière : qu'elle soit mise en mer dans un bateau ou dans une vieille nacelle, et qu'il n'y ait qu'elle et l'enfant, sans gouvernail ni aviron ou qui que ce soit autour d'eux ; qu'elle s'en aille ainsi sur la mer au gré de Dieu, qui la conduise où il lui plaira.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

C'est bien parlé ; il en sera ainsi. — Dame, en raison de vos plaintes qui nous ont inspiré de la pitié, nous sommes tout prêts à vous dire que nous ne vous livrerons pas au feu ; mais nous ferons autre chose : il vous faudra, que cela vous plaise ou non, entrer dans ce bateau, vous et votre enfant ; et, quand vous serez en mer, vous n'aurez d'autre protection que celle de Dieu : ainsi vous quitterez cet endroit ; le voulez-vous ?

LA FILLE.

Puisque tel est votre plaisir, mes doux seigneurs, je vous remercie les larmes aux yeux. Puisqu'il me faut mourir, j'ayme mieus que nous soyons noyés dans la mer profonde que de périr par le feu à la vue de tous.

LE PRÉVÔT.

Dame, vous n'avez pas tort. Allons, en avant ! prenez votre enfant, faites vite et venez-vous-en promptement.

LA PREMIÈRE DEMOISELLE.

Ah, ma chère et bonne dame ! j'éprouve tant de peine de me séparer de vous que peu s'en faut que le cœur ne me fende. Certes, je ne vous abandonnerai pas ; je vivrai et mourrai avec vous. Vous m'avez aimée de tout votre cœur ; et puisque je vois votre fin, certainement j'entrerai dans la nacelle aussitôt que vous, et je mourrai si vous mourrez : tant je vous aime d'une amitié sincère !

AUSSEZ-VOUS COMME VOS LÈVES.
 C'EST ENCORE DE VOS MOEURS :
 TOUT VOS AVISSE LE BONNE AMOUR !
 C'EST VOS INTENS SANS DEMOUR
 Vainc, jusqu'à l'estes.

— II — CHEVALIER.

Wame, grand folie faites :
 Ne se comment vous abelist :
 Se vent leve et mer s'orgueillist.
 Vous noierez yssel le pas.
 Pour Dieu mercy ! n'y alez pas ;
 Criez conseil.

LA PREMIÈRE DAMOISELLE.

Sire, jier avecques li vueil
 Et moy pour elle à mort offrir,
 S'il faut que la doie souffrir :
 Tant l'aime, voir !

LE PRÉVÔT.

Wamie, je vous fas savoir
 De ce faire vous tien pour sote.
 — Boutons ce batel si qu'il flote.
 Ho ! la mer de nous le depart.
 Sire, alons-nous-ent d'autre part
 Vers noz hostiex.

ij — CHEVALIER D'ESCOSS.

Alons ! à Dieu, dame gentiex,
 Qui vous soit aide et confort !
 Et, si li plaist, vous vueille à port
 Saine mener !

LA FILLE.

Mère Dieu, de dueil demener
 Ay-je cause ? Certes, oil,
 Quant cy me voy en tel peril
 Que ne gars l'heure qu'en mer verse.
 Ha, Fortune ! tant m'es perverse
 A bon droit se de toy me plains
 Et com dolente me complains,
 Qui m'as mis ou hault de ta roe
 Et m'as puis jetté en la boe ;
 Mais pis, car sanz gouvernement
 Suy de haulte mer en tourment
 Qui trop malement sur nous queurt.

Hau filz, se Dieu ne nous sequeurt,
 Vous ne moy ne povons durer
 Ne ceste mer cy endurer ;
 Et s'il estoit que je scéusse
 De certain qu'en sûr lieu fusse,
 N'y jo bien cause de pleur
 Et n'avez angoisse et douleur,
 Et tout pour vous, mon enfant chier :

Je veux entrer céans sans retard,
 vous y êtes.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Mon amie, vous faites une gran
 je ne sais pas comment cela pe
 plaire : si le vent s'élève et la mer
 vous vous noyerez tout de suite. I
 mour de Dieu ! n'y alez pas ; croy
 avis.

LA PREMIÈRE DEMOISELLE.

Sire, je veux aller avec elle et m'
 pour elle à la mort, s'il me faut la
 tant je l'aime, en vérité !

LE PRÉVÔT.

Mon amie, je vous fais savoir que
 tiens pour une sotte, si vous faite
 — Mettons ce bateau à flot. Holà ! la
 sépare de nous. Sire, allons-nous-e
 autre côté vers nos logis.

LE DEUXIÈME CHEVALIER D'ÉCOSSE

Allons ! (je vous recommande) à
 gentille dame ; qu'il vous aide et vou
 sole, et, si tel est son plaisir, qu'il
 vous conduire saine et sauve au port.

LA FILLE.

Mère de Dieu, ai-je sujet de m'af
 Certes, oui, puisque je me trouve d
 péril tel que je ne vois l'heure que j
 vire en mer. Ah, Fortune ! tu m'es s
 traire que j'ai bien raison de te fai
 reproches et de me plaindre amèrem
 ce que tu m'as mis au haut de ta ro
 me jeter ensuite dans la fange ; mais
 pis, car je suis abandonnée sans pil
 tourmente en pleine mer, qui court te
 ment sur nous. — Cher fils, si Dieu
 secourt pas, ni vous ni moi, nous ne p
 résister ni endurer cette mer ; et mêt
 pouvais savoir, à n'en pas douter, i
 suis en lieu sûr, j'aurais encore bien
 de pleurer et j'éprouverais assez d'an
 et de douleur, tout cela pour vous, mo
 enfant : je ne puis ni vous lever n
 coucher, et je ne sais de quoi vous n
 — Ah, Vierge de qui Dieu voulut naî

us sçay lever ne couchier,
ne vous sçay de quoy paistre.
Vierge de qui Dieu volt naistre !
us aidier ne soies lente ;
fortes ceste dolente
nes à port de salut.
de qui le fruit tant valut,
su souffisant pour le monde
de la prison parfonde,
-nous de ce peril, Dame,
es com piteuse femme.
e, perir ne me laissez ;
i droit port nous adressiez
le sauveté.

NOSTRE-DAME.

our l'infinie bonté
a vous est, soiez d'accort
ous aillons donner confort
dame-là sanz attente,
pour de noier tourmente
in celle mer.

DIEU.

vous la devez amer,
voy qu'elle le dessert :
et moy de cuer prie et sert,
rte en très grant patience
chief, l'inconvenience
dure maléurté
anz abatre, l'a hurté
core la hurte fort.
alons li faire deport,
sanz plus attendre.

NOSTRE-DAME.

s, pensez de jus descendre,
antez, en nous convoiant,
ilt c'on vous soit cler oyant
que chanterez.

LE PREMIER ANGE.

, quanque commanderez
le cuer ferons.

ij^e ANGE.

el, or çà ! que dirons
in là alant ?

LE PREMIER ANGE.

ami, nous irons disant
del-ci sanz retraire.

Rondel.

douce Vierge debonnaire,
r de vraie humilité,

mets pas de lenteur à nous aider; recon-
forte cette malheureuse et mène-la au port
de salut. Fleur dont le fruit eut tant de va-
leur qu'il suffit pour arracher le monde à la
profonde prison, Dame, tirez-nous de ce
péril, et agissez en femme miséricordieuse.
Vierge, ne me laissez pas périr; mais diri-
gez-nous droit au port de salut.

NOTRE-DAME

Mon fils, au nom de la bonté infinie qui
est en vous, consentez à ce que nous aillons
reconforter sur-le-champ cette dame, que
tourmente la peur d'être noyée dans cette
mer.

DIEU.

Ma mère, vous devez l'aimer, car je vois
qu'elle le mérite : elle prie et sert de cœur
vous et moi, et supporte avec beaucoup de
patience le malheur, l'embarras et la rude
infortune qui, sans l'abattre, l'a frappée et
la frappe encore. Debout ! allons la soula-
ger sans plus de retard.

NOTRE-DAME.

Anges, pensez à descendre, et chantez, en
nous accompagnant, si haut que l'on en-
tende clairement ce que vous chanterez.

LE PREMIER ANGE.

Dame, nous ferons de bon cœur tout ce
que vous commanderez.

LE DEUXIÈME ANGE.

Gabriel, eh bien ! que dirons-nous en al-
lant là-bas ?

LE PREMIER ANGE.

Mon ami, nous dirons ce rondeau-ci tout
d'une haleine.

Rondeau.

Très-douce et bonne Vierge, séjour d'hu-
milité véritable, en qui Dieu prit humanité ;

En qui Dieu prist humanité ;
 Pour les humains d'enfer retraire
 Soffri vo fil mort à vilté :
 Très douce Vierge debonnaire,
 Séjour de vraie humilité,
 Pour ce à chascune et chascun plaire
 Doit qu'il vous serve, en verité,
 Et qu'il die par charité :
 Très douce Vierge debonnaire ;
 Séjour de vraie humilité,
 En qui Dieu prist humanité.

DIEU.

Pour ce qu'en ta nécessité,
 Belle amie, m'ayde as quis
 Et de cuer ma mere requis
 Qu'elle te gardast de noier,
 Ne te vueil-je point denoier
 Que n'acomplisse ta requeste.
 Ne crain plus de mer la tempeste,
 Confortes-toy.

LA FILLE.

Sire, sire, raison pour quoy ?
 N'est merveille se je la doute.
 Je voy puis çà, puis là, me boute :
 Une heure hausse, une autre abesse.
 De paour ay telle tristesse
 Ne sçay que faire ne que dire.
 Qui estes-vous qui parlez, sire,
 Si seurement ?

DIEU.

Je sui qui fis le firmament,
 Je sui qui toutes choses fis
 De nient, je sui celui qui pere et filz
 Sui de ma fille et de ma mere,
 Je sui celui qui mort amere
 En croiz souffri pour toy, relien ;
 La fontaine sui de tout bien,
 Sanz commencement et sanz fin,
 Qui par amour et de cuer fin
 Vien cy pour toy donner confort.
 Aiez en Dieu bon cuer et fort :
 Passé as ton plus grant meschief.
 Ne t'en diray plus, mais que à chief
 Venras de ce pais(sic) briefment.
 — Angés et vous, mere, alons-m'ent
 Es cieulx arriere.

NOSTRE-DAME.

Belle amie, say bonne chiere ;
 Je te dy, ne te doute pas,
 Que briefment en estat seras

pour retirer les hommes de l'enfer
 souffrit une mort ignominieuse
 quoi, très-douce et bonne Vierge
 d'humilité véritable, il doit plaire
 et à chacune, en vérité, de vous
 de dire par charité : Très-douce
 Vierge, séjour d'humilité véritable
 Dieu prit humanité.

DIEU.

Belle amie, attendu que tu
 mon secours dans ta nécessité
 prié ma mère de te garantir d'être
 ne veux point différer d'accomplir
 quête. Ne crains plus la tempeste
 rassure-toi.

LA FILLE.

Sire, sire, j'ai bien raison de
 il n'y a pas à s'en étonner. Je
 me pousse çà et là : un moment
 un autre elle m'abaisse. La peur
 une telle tristesse que je ne sache
 ni que dire. Qui êtes-vous, sire,
 parlez avec tant d'autorité ?

DIEU.

Je suis celui qui fit le firmament
 celui qui fit toutes choses de rien
 le père et le fils de ma fille et de
 je suis celui, retiens-le, qui se
 toi sur la croix une mort douloureuse
 je suis la fontaine de tout bien,
 commencement, qui par amour
 cœur viens ici pour te reconforter.
 Dieu un cœur bon et ferme : tu
 plus fort de tes tribulations. Je ne
 plus rien, sinon que tu sortiras
 ce pas. — Angés et vous, ma mère,
 nons aux cieulx

NOTRE-DAME.

Belle amie, du courage ! je te
 sois-en sûre, tu seras bientôt dans
 tion aussi haute que celle où tu

ault comme onques tu fus.
 pas cuer vers Dieu confus.
 amie, à Dieu.

PREMIER ANGE.

, au partir de ce lieu,
 anter nous fault.

ij^e ANGE.

terons donc sanz deffault.
 it ! disons sanz nous taire.

Rondel.

a à chascune et chascun plaire
 il vous serve, en verité,
 die par charité :
 oulce Vierge debonnaire,
 de vraie humilité,
 Dieu prist humanité.

LA FILLE.

eu, de la grant bonté
 vous m'a cy esté faite
 er à vous loer s'affaite :
 roiz, quant il vous a pléu,
 ie vous aie véu
 : qui vous a porté,
 loulcement conforté
 re, et vous qu'il m'est advis
 gloire soit mon corps raviz.
 m'avez dit bien perçoy,
 eiche terre me voy
 tre arrivée.

LE SÉNATEUR.

siez la très bien trouvée,
 Vous venez-vous embatre
 e cité pour esbatre,
 i pour quoy querre ?

LA FILLE.

our Dieu vous vueil requerre
 pitié ne me rusez
 y rigoler ne musez ;
 moy n'a ris ne jeu, certes.
 t puis un po trop de pertes,
 ans que n'espere mais
 les recuevre jamais,
 à Dieu ne plaist.

LE SÉNATEUR.

je vous dy à court plait,
 rigoler n'ay courage ;
 croy que de hault lignage,
 e semblant et maintien,
 traitte ; ainsi le tien :

N'aie pas le cœur ingrat envers Dieu. Adieu,
 mon amie.

LE PREMIER ANGE.

Michel, en quittant ce lieu, il nous faut
 chanter.

LE DEUXIÈME ANGE.

Nous chanterons donc sans y manquer.
 Allons, en avant ! chantons sans retard.

Rondeau.

C'est pourquoi il doit plaire à chacun et à
 chacune, en vérité, de vous servir et de dire
 par charité : Très-douce et bonne Vierge, sé-
 jour d'humilité véritable, en qui Dieu prit
 humanité.

LA FILLE.

Sire Dieu, mon cœur s'apprête à vous
 louer de la grâce signalée qui m'a été faite
 ici par vous : c'est raison, puisqu'il vous a
 plu, Sire, que je vous aie vu ainsi que celle
 qui vous a porté. Elle et vous, Sire, vous
 m'avez si doucement consolée qu'il me sem-
 ble que mon cœur est ravi en gloire. Je
 reconnais bien la vérité de ce que vous m'a-
 vez dit, car je me vois arrivée sur la terre
 ferme.

LE SÉNATEUR.

Je suis heureux de vous trouver, dame.
 Vous venez dans cette ville pour vous ébat-
 tre, ou pour chercher quelque chose ?

LA FILLE.

Sire, pour (l'amour de) Dieu, je veux vous
 prier, au nom de la pitié, de ne pas me trom-
 per ni de ne pas vous moquer de moi ; car,
 certes, il n'y a en moi nul sujet de rire ou de
 jouer. Depuis peu j'ai fait trop de pertes, et
 de si grandes que je n'espère pas les répa-
 rer jamais, à moins que Dieu n'en décide
 autrement.

LE SÉNATEUR.

Dame, je vous le dis en un mot, je n'ai pas
 l'intention de me jouer de vous ; car à votre
 extérieur et à votre maintien, je crois que
 vous êtes issue de haut lignage ; je le pense
 ainsi : c'est pourquoi je vous mènerai en mon

Je croy qu'il ne soit femme en vie
 Plus mal fortunée de moy.
 E, doux roy d'Escosse! et pour quoy
 M'avez jugée à telle mort
 Com d'ardoir? Certes, c'est à tort;
 Car je ne sçay en dit n'en fait
 Que je vous aie tant meffait
 Que ainsi par vous mourir déusse.
 Encore, se seule morusse,
 N'en fusse pas si adolée;

(Cy baise son filz.)

Mais de ceste douce rousée
 Qui est un si pur innocent
 Vostre voulenté si consent
 Qu'il soit ars et la mere ensemble.
 Ha, bon roy! par foy! ce me semble
 Trop dure chose et trop amere
 Q'un tel innocent et sa mere
 Soient ars. Diex! le cuer me fent
 De douleur. Ha, mon doux enfent!

(Cy le baise.)

— Doulx filz, est-ce par vos dessertes
 Ne par les moies? Nanil, certes:
 Et pour ce je tien c'est envie.
 — E, biaux seigneurs! ma povre vie
 Respitez, qu'ainsi pas ne fine
 Ne cest enfant; par amour fine
 Et pour Dieu le vous vueil requerre.
 Le cuer pour li de dueil me serre,
 Quant je voy qu'il déust tenir
 Comme roy terre au parvenir,
 S'envie n'i méist discorde:
 Si vous pri pour misericorde
 Souffrez que loing de ceste terre
 Je puisse aler noz vies querre
 Com povre femme.

ij. CHEVALIER.

Que ferons-nous de ceste dame,
 Dites, prevost, en amistié?
 Elle m'a fait si grant pitié
 En faisant ses doulces clamours
 Que le cuer me font tout en plours;
 Et si fait l'enfant vraiment:
 Si vous pri, regardons comment
 Nous en ferons.

LE PREVOST.

Sire, bien nous en chevrons
 A nostre honneur, se me creez.
 Se je dy bien, ne recreez
 De mon conseil.

Marie, je ne crois pas qu'il y ait en vie une
 femme plus infortunée que moi. Eh, doux
 roi d'Écosse! pourquoi m'avez-vous com-
 damnée à mourir par un supplice comme
 celui du feu? Certes, c'est à tort; car je ne
 sache pas vous avoir offensé en paroles et
 en actions, au point de mériter que vous
 me mettiez ainsi à mort. Encore, si je mou-
 rrais seule, je n'éprouverais pas tant de cha-
 grin (*Ici elle baise son fils.*); mais votre
 volonté est que cette douce rosée, cet in-
 nocent sans tache, soit brûlé avec sa mère.
 Ah, bon roi! par (ma) foi! ce me semble
 chose trop dure et trop douloureuse qu'un
 tel innocent et sa mère soient brûlés. Dieu!
 le cœur me fend de douleur. Ah, mon doux
 enfant! (*Ici elle le baise.*) — Doux fils, est-ce
 par suite de vos crimes ou des miens? Nenni,
 certes: c'est pourquoi je tiens que c'est par
 envie. — Eh, beaux seigneurs, épargnez
 ma pauvre vie, que je ne meure pas ainsi,
 ni cet enfant non plus; je vous en prie pour
 l'amour de Dieu et de moi. J'ai le cœur serré
 de chagrin à son sujet, quand je vois que
 plus tard il devrait tenir le pays comme roi,
 si l'envie n'y mettait opposition: je vous en
 prie donc, au nom de la pitié, souffrez que
 loin de cette terre je puisse aller chercher
 mon pain comme une pauvre femme.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Prévôt, dites-moi en ami, que ferons-
 nous de cette femme? elle m'a inspiré tant
 de pitié par ses douces lamentations que le
 cœur me fond tout en larmes; et, vrai-
 ment, l'enfant a produit sur moi le même
 effet: je vous prie donc de voir comment
 nous ferons.

LE PRÉVÔT.

Sire, nous nous en tirerons bien à no-
 tre honneur, si vous m'en croyez. Si je
 dis bien, ne repoussez pas mon avis.

ij^e CHEVALIER D'ÉCOSSE.

Nanil ; mais assentir m'y vueil.

Prevost, or dites.

LE PREVOST.

De sa mort serons trop bien quittes,

Se nous faisons en ceste guise :

Qu'en un batel soit en mer mise

On en une vielle nacelle,

Et n'y ait que l'enfant et elle,

Et n'ait gouvernail n'aviron

N'autres gens entour n'environ ;

Ainsi par my la mer s'en voit

Au Dieu plaisir, qui la convoit

Où li plaira.

ij^e CHEVALIER.

Vous dites bien ; ainsi sera.

— Dame, pour vos piteux regrez,

De vous dire sommes tout prex

Que d'ardoir vous espargnerons ;

Mais une autre chose ferons :

Il vous faudra, soit lait ou bel,

Que vous entrez en ce batel,

Vous et l'enfant ; et si n'arez,

Quant esquipée en mer serez,

Gouvernement ce n'est de Dieu :

Ainsi relenquerez ce lieu ;

Le voulez-vous ?

LA FILLE.

Puisqu'il [vous] plaist, messeigneurs
doux,

Je vous mercy plourant des yeux.

Puisqu'à mourir vient, j'ayme mieux

Que noyons en la mer parfonde

Que prendre à la veue du monde

Par ardoir mort.

LE PREVOST.

Dame, vous n'avez mie tort.

Or avant ! vostre enfant prenez

Et faites tost, si en venez

Ysnel le pas.

LA PREMIÈRE DAMOISELLE.

Ha, chiere dame debonnaire !

Departir de vous tant me greve

Qu'a po que le cuer ne me creve.

Certes, mie ne vous lairay ;

Avec vous vivray et mourray.

Amee m'avez de cuer fin ;

Et puisque de vous voy la fin,

Certainement je seray celle

Qui enterray en la nacelle

LE DEUXIÈME CHEVALIER D'ÉCOSSE.

Nenni ; au contraire, je veux m'y ranger.

Allons, prévôt, parlez.

LE PRÉVÔT.

Nous serons entièrement quittes de sa mort, si nous agissons de cette manière : qu'elle soit mise en mer dans un bateau ou dans une vieille nacelle, et qu'il n'y ait qu'elle et l'enfant, sans gouvernail ni aviron ou qui que ce soit autour d'eux ; qu'elle s'en aille ainsi sur la mer au gré de Dieu, qui la conduise où il lui plaira.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

C'est bien parlé ; il en sera ainsi. — Dame, en raison de vos plaintes qui nous ont inspiré de la pitié, nous sommes tout prêts à vous dire que nous ne vous livrerons pas au feu ; mais nous ferons autre chose : il vous faudra, que cela vous plaise ou non, entrer dans ce bateau, vous et votre enfant ; et, quand vous serez en mer, vous n'aurez d'autre protection que celle de Dieu : ainsi vous quitterez cet endroit ; le voulez-vous ?

LA FILLE.

Puisque tel est votre plaisir, mes doux seigneurs, je vous remercie les larmes aux yeux. Puisqu'il me faut mourir, j'ayme mieux que nous soyons noyés dans la mer profonde que de périr par le feu à la vue de tous.

LE PRÉVÔT.

Dame, vous n'avez pas tort. Allons, en avant ! prenez votre enfant, faites vite et venez-vous-en promptement.

LA PREMIÈRE DEMOISELLE.

Ah, ma chère et bonne dame ! j'éprouve tant de peine de me séparer de vous que peu s'en faut que le cœur ne me fende. Certes, je ne vous abandonnerai pas ; je vivrai et mourrai avec vous. Vous m'avez aimée de tout votre cœur ; et puisque je vois votre fin, certainement j'entrerai dans la nacelle aussitôt que vous, et je mourrai si vous mourez ; tant je vous aime d'une amitié sincère !

ist pour moy mesaisier,
ussiez en un brasier?
rescripts c'on retardast
filz et c'on les gardast
it que venisse.

ij^e CHEVALIER.

n'est pas nostre vice,
t li Pere haultismes ;
que nous vous escriptsimes
dame un hoir masle avoit
ourme vous ressembloit :
st le contraire.

LE ROY D'ÉCOSSE.

t, dy-me voir sanz retraire,
ourras, certes, à rage.
moy venis en message,
fu ta voie?

LEMBERT.

er seigneur, se Dieu me voie,
chemin ne destournay
fors tant que je tournay
mere pour li dire
dame avoit un filz, sire :
ma venue ot tant chiere
me fist moult bonne chiere ;
it jus en son hostel.
ur de vous autretel,
nseigneur, fis.

LE ROY D'ÉCOSSE.

par elle et femme et fis
lu, si comme je croy.
la querre, je vous proy,
d'ostel, et vous, prevost,
amenez cy bien tost,
li riens dire.

ij^e CHEVALIER.

ferons volentiers, sire.
Prevost, alons.

LE PREVOST.

e! — Avant ! des piez balons
iz ij. ensemble.

ij^e CHEVALIER.

voy là, se me semble :
mmes venuz bien à point.
ne vous mentirons point,
neur est venu de France,
ous veoir desirance :
prie, ne vous tenez
nous à li ne venez
nme s'amie.

vous les auriez fait brûler dans un brasier?
Je vous écrivis qu'on suspendit l'exécution
de la mère et du fils, et qu'on les gardât jus-
qu'à ma venue.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Sire (que le Très-Haut m'aide), ce n'est
pas notre faute; la vérité est que nous vous
écrivîmes que ma dame avait un héritier
mâle qui vous ressemblait de formes : c'est
le contraire.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Lembert, dis-moi l'entière vérité, ou, cer-
tes, tu mourras dans les tourmens. Quand
tu vins en message auprès de moi, par où
passas-tu?

LEMBERT.

Mon cher seigneur, Dieu me garde ! je ne
me détournai pas du tout du droit chemin,
sinon que j'allai, sire, vers votre mère pour
lui dire que ma dame avait un fils : ce qui
lui rendit ma venue si agréable qu'elle me
fit très-grande fête; cette nuit-là je couchai
dans son logis. En revenant d'auprès de
vous, monseigneur, je fis de même.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Certes, comme je le crois, c'est par elle
que j'ai perdu et ma femme et mon fils. — Al-
lez la chercher, je vous en prie, maître
d'hôtel, et vous, prévôt, et amenez-la-moi
ici bien vite, sans lui rien dire.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Nous le ferons volontiers, sire. — Prévôt,
allons-y.

LE PRÉVÔT.

Soit, sire ! — En avant ! travaillons des
pieds tous deux ensemble.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Il me semble que je la vois assise là-bas :
nous sommes venus bien à propos. — Dame,
nous ne mentirons point, monseigneur est
venu de France, et il a le désir de vous
voir : je vous prie donc de ne pas différer à
venir vers lui avec nous comme son amie.

En qui Dieu prist humanité ;
 Pour les humains d'enfer retraire
 Soffri vo fil mort à vilté :
 Très douce Vierge debonnaire,
 Séjour de vraie humilité,
 Pour ce à chascune et chascun plaire
 Doit qu'il vous serve, en verité,
 Et qu'il die par charité :
 Très douce Vierge debonnaire ;
 Séjour de vraie humilité,
 En qui Dieu prist humanité.

DIEU.

Pour ce qu'en ta necessité,
 Belle amie, m'ayde as quis
 Et de cuer ma mere requis
 Qu'elle te gardast de noier,
 Ne te vueil-je point denoier
 Que n'acomplisse ta requeste.
 Ne crain plus de mer la tempeste,
 Confortes-toy.

LA FILLE.

Sire, sire, raison pour quoy ?
 N'est merveille se je la doute.
 Je voy puis çà, puis là, me boute :
 Une heure hausse, une autre abesse.
 De paour ay telle tristesse
 Ne sçay que faire ne que dire.
 Qui estes-vous qui parlez, sire,
 Si seurement ?

DIEU.

Je sui qui fis le firmament,
 Je sui qui toutes choses fis
 De nient, je sui celui qui pere et filz
 Sui de ma fille et de ma mere,
 Je sui celui qui mort amere
 En croiz souffri pour toy, retien ;
 La fontaine sui de tout bien,
 Sanz commencement et sanz fin,
 Qui par amour et de cuer fin
 Vien cy pour toy donner confort.
 Aiez en Dieu bon cuer et fort :
 Passé as ton plus grant meschief.
 Ne t'en diray plus, mais que à chief
 Venras de ce país (sic) briefment.
 — Angés et vous, mere, alons-m'ent
 Es cieulx arriere.

NOSTRE-DAME.

Belle amie, fay bonne chiere ;
 Je te dy, ne te doute pas,
 Que briefment en estat seras

pour retirer les hommes de l'enfer votre fil
 souffrit une mort ignominieuse : c'est pour
 quoi, très-douce et bonne Vierge, séjour
 d'humilité véritable, il doit plaire à chascun
 et à chascune, en vérité, de vous servir et
 de dire par charité : Très-douce et bonne
 Vierge, séjour d'humilité véritable, en qui
 Dieu prit humanité.

DIEU.

Belle amie, attendu que tu as réclamé
 mon secours dans ta nécessité et que tu as
 prié ma mère de te garantir d'être noyée, je
 ne veux point différer d'accomplir ta re-
 quête. Ne crains plus la tempête de la mer,
 rassure-toi.

LA FILLE.

Sire, sire, j'ai bien raison de la craindre,
 il n'y a pas à s'en étonner. Je vois qu'elle
 me pousse çà et là : un moment elle m'élève,
 un autre elle m'abaisse. La peur me donne
 une telle tristesse que je ne sais que faire
 ni que dire. Qui êtes-vous, sire, vous qui
 parlez avec tant d'autorité ?

DIEU.

Je suis celui qui fit le firmament, je suis
 celui qui fit toutes choses de rien ; je suis
 le père et le fils de ma fille et de ma mère ;
 je suis celui, retiens-le, qui souffrit pour
 toi sur la croix une mort douloureuse ;
 je suis la fontaine de tout bien, sans fin ni
 commencement, qui par amour et de tout
 cœur viens ici pour te reconforter. Aie en
 Dieu un cœur bon et ferme : tu as passé le
 plus fort de tes tribulations. Je ne t'en dirai
 plus rien, sinon que tu sortiras bientôt de
 ce pas. — Angés et vous, ma mère, retour-
 nons aux cieux.

NOTRE-DAME.

Belle amie, du courage ! je te dis que,
 sois-en sûre, tu seras bientôt dans une posi-
 tion aussi haute que celle où tu fus jamais.

PREMIER CHEVALIER.

En donc, puis qu'en son dit
tient si ferme.

ROY D'ÉCOSSE.

l'eschappe, je t'affirme,
sur li mourras.

LA MÈRE.

te plaist, parler m'ourras
autre foiz.

ROY D'ÉCOSSE.

foi que doy sainte Foiz !
avez ars ma femme en cendre
filz, je vous feray pendre
tous deux aussi.

II^e CHEVALIER.

sire ! pour Dieu, mercy !
mourons, c'est mal fait.
z comment l'avons fait :
n nous bailla celle lettre
lame et de son filz mettre
nous fusmes touz pensis ;
prevost, qui fu sensis,
ainsi pas ne le ferions,
en la mer nous les mettrions,
les lairions aler
ilz pour les gouverner,
aviron, voille ne mat.
rtir fu chascun mat,
ens et tristes.

ROY D'ÉCOSSE.

l'est ainsi con vous dites,
que Diex sauvée l'a.
ue j'en sçay jusques là,
rir vous respiteray ;
cques moy vous menray
ir la querir.

LE PREVOST.

irons de grant desir,
ais où pourrons aler
sions de elle oïr parler ?
est le fort.

LE ROI D'ÉCOSSE.

rs, je pren en Dieu confort,
veu et à saint Pierre
me je l'iray requerre
er tout avant euvre
elle avoient recuevre,
est en vie ne son filz.
i'en, alons ; je suy fiz
u m'aydera.

LE PREMIER CHEVALIER.

Allons-nous-en donc, puisqu'il persiste si
fortement dans ce qu'il a dit.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Si elle t'échappe, je t'affirme que tu mour-
ras à sa place.

LA MÈRE.

Fils, s'il te plaît, tu m'écouteras parler
une autre fois.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Et vous, par la foi que je dois à sainte
Foi ! puisque vous avez mis en cendres ma
femme et mon filz, je vous ferai pendre tous
deux aussi.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Ah, cher sire, miséricorde, pour (l'amour
de) Dieu ! Si nous mourons, c'est à tort.
Écoutez comment nous avons agi : Quand on
nous donna cette lettre (qui nous ordonnait)
de mettre à mort ma dame et son filz, nous
fûmes tout pensifs ; mais le prévôt, qui
fut sensé, dit que nous ne le ferions pas,
mais que nous les mettrions en mer et que
nous les laisserions aller ainsi sans agrès
pour se gouverner, comme avirons, voiles
ou mâts. A leur départ chacun fut abattu,
triste et chagrin.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Puisqu'il en est ainsi que vous le dites,
j'espère que Dieu l'a sauvée. Et puisque j'en
sais jusque là, je surseoirai à votre exécu-
tion ; mais je vous mènerai avec moi pour
la chercher.

LE PRÉVÔT.

Sire, nous le ferons de tout notre cœur
mais où pourrons-nous aller pour avoir de
ses nouvelles ? C'est là le principal.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Seigneurs, je prends courage en Dieu, et
je lui fais vœu ainsi qu'à saint Pierre d'aller
en pèlerinage à Rome et de le prier avant
tout de me mettre sur la voie de ma femme,
si elle est en vie ainsi que son filz. Allons-
nous-en, allons ; je suis convaincu que Dieu
m'aidera.

ij^e CHEVALIER.

S'il lui plaist, voirement fera ;
Je n'en doubt goutte.

LE ROY DE HONGRIE.

Seigneurs, je vueil aler sanz doute
Moy confesser a Romme au pape,
Ains que mort me prengne, ne hape.
Je senz mon cuer trop empeschié
Pour ma fille de grant pechié,
Que j'ay fait sanz cause mourir ;
Si en vueil aler requerir
Remission.

ij^e CHEVALIER DE HONGRIE.

Sire, c'est vostre entencion,
Je le voy bien, qu'elle soit morte ;
Mais, pour verité, vous ennorte,
De la faire ardoir n'oy talent :
Ainçois en un petit chalent
Toute seule en mer l'envoyay,
Et ainsi envoïe l'ay
Au Dieu vouloir.

LE ROY DE HONGRIE.

E[s]t-il voir, amis ?

ij^e. CHEVALIER.

Où, voir ;

Mais sachiez, sire, que puis de elle
Ne fu qui me déist nouvelle ;
Je vous dy bien.

LE ROY DE HONGRIE.

Or va miex. Mon ami, je tien
Que Diex où que soit l'ait sauvée,
Et qu'encore sera trouvée.
—Vous et vous qui estes my homme,
Avecques moy venrez à Romme :
C'est mes assens.

LE PREMIER CHEVALIER DE HONGRIE.

Sire, de bon cuer me consens
A y aler.

LE ROY DE HONGRIE.

An avant ! mouvons sanz plus parler ;
Tart m'est qu'i soye.

LE SÉNATEUR.

Sire, se Jhesus vous doint joie,
Qui est ce seigneur qui ci vient ?
Il se porte et si se maintient
En grant arroy.

PREMIER CHEVALIER D'ESCOSSÉ.

Amis, c'est d'Escosse le roy,
Je vous promet.

LE DEUXIÈME CHEVALIER

Si tel est son plaisir, en vérité
Je n'en doute nullement.

LE ROI DE HONGRIE

Seigneurs, je veux aller sanz
me confesser au pape à Rome,
mort ne me prene et ne me hape
mon cœur trop bourrelé du pechié
commis en faisant mourir ma
cause ; je veux en aller demander
Remission.

LE DEUXIÈME CHEVALIER DE

Sire, je le vois bien, c'est
qu'elle est morte ; mais en vérité
dis, je n'eus pas l'intention de
l'aler : au contraire, je l'envoyai
seule dans un petit bateau, et
abandonnée à la volonté de Dieu.

LE ROI DE HONGRIE

Est-ce vrai, mon ami ?

LE DEUXIÈME CHEVALIER

Oui, vraiment ; mais sachiez,
puis je n'ai trouvé personne qui
m'ait donné des nouvelles ; je vous le dis.

LE ROI DE HONGRIE

Allons, cela va mieux. Mon ami,
que Dieu l'ait sauvée quelque part,
elle sera retrouvée. — Vous et vous
deux hommes, vous viendrez à Rome ;
je l'ai décidé.

LE PREMIER CHEVALIER DE HONGRIE.

Sire, je consens de bon cœur.

LE ROI DE HONGRIE.

En avant ! mettons-nous en marche
sans plus parler ; il me tarde que j'y
aille.

LE SÉNATEUR.

Sire, que Jésus vous donne joie,
ce seigneur qui vient ici ? Il se
montre en grand équipage.

LE PREMIER CHEVALIER D'ÉCOSSE.

Ami, c'est le roi d'Écosse, je vous
le dis.

Voulez-vous, se, pour desservir
Argent, vous pensez à servir.
Qu'en dites-vous ?

LA FILLE.

Grand merciz. De quoy, sire doulx,
Serviray-je ?

LE SÉNATEUR.

A ce point vous responderay-je :
Vous avez office ligiere ;
Vous serez, sanz plus, claceliere
De ceens : c'est ligier office
Et a femme trop bien propice.
Vostre enfant nourrirez emprès.
De vostre damoiselle après
Je vous diray qu'il en sera :
En un mien autre hostel venra,
Ou elle sera comme dame,
Se elle veut estre preude femme
Est-ce assez dit ?

LA PREMIÈRE DAMOISELLE.

Sire, n'y met nul contredit,
S'il plaist ma dame.

LA FILLE.

Il me plaist, et de corps et d'ame,
Mon chier seigneur, vous serviray.
Par m'ame ! au mieux que je pourray,
N'en doutez point.

LA FEMME AU SÉNATEUR.

Puisque nous sommes à ce point,
Monseigneur, or en amenez
La damoiselle où dit avez
Isnellement.

LE SÉNATEUR.

Or sa, damoiselle ! alons-m'ent
Ysnel le pas.

LA DAMOISELLE.

Sire, ne refuseray pas
A y aler.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Godemen, entens me parler :
En Escosse à mes gens iras,
Mon retour savoir leur feras
Et que les truisse.

GODEMAN, escuyer.

Sire, ne fuieray que puisse
De faire tant que seray quittes
De leur dire ce que me dutes.
A Dieu ! je m'en vois pié batant.
— Dieu mercy ! or ay-je erré tant
Qu'en Escosse sui arrivé.

pour gagner de l'argent, vous pensez à servir. Qu'en dites-vous ?

LA FILLE.

Grand merci. Doulx sire, quel service ferai-je ?

LE SÉNATEUR.

Je vous repondrai sur ce point : vous aurez des fonctions faciles ; vous serez, sans plus, celiere de céans : c'est un service aisé et convenable pour une femme. Ensuite vous nourrirez votre enfant. Après, je vous dirai ce qu'il en sera de votre demoiselle : elle ira dans un autre logis à moi, où elle sera comme la maîtresse, si elle veut être honnête femme. En ai-je assez dit ?

LA PREMIÈRE DEMOISELLE.

Sire, je n'y mets aucune opposition, si cela plaît à ma dame.

LA FILLE.

Cela me plaît, mon cher seigneur, et, sur mon ame je vous servirai de toutes mes forces le mieux que je pourrai, n'en doutez point.

LA FEMME DU SÉNATEUR.

Puisque nous en sommes là-dessus, monseigneur, allons ! emmenez promptement la demoiselle où vous avez dit.

LE SÉNATEUR.

Allons, demoiselle, allons-nous-en vite.

LA DEMOISELLE.

Sire, je ne refuserai pas d'y aller.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Godeman, écoute-moi : tu iras en Écosse auprès de mes gens, tu leur feras savoir mon retour, et (qu'il faut) que je les trouve.

GODEMAN, écuyer.

Sire, selon mon pouvoir, je n'aurai pas de repos que je ne leur aie répété ce que vous me dites. Adieu ! je m'en vais bon pas.
— Dieu merci ! j'ai tant marché qu'à cette heure je suis arrivé en Écosse. — Messieurs, je vous ai trouvés ici bien a propos.

En qui Dieu prist humanité ;
 Pour les humains d'enfer retraire
 Soffri vo fil mort à vilté :
 Très doulce Vierge debonnaire,
 Séjour de vraie humilité,
 Pour ce à chascune et chascun plaire
 Doit qu'il vous serve, en verité,
 Et qu'il die par charité :
 Très doulce Vierge debonnaire ;
 Séjour de vraie humilité,
 En qui Dieu prist humanité.

DIEU.

Pour ce qu'en ta nécessité,
 Belle amie, m'ayde as quis
 Et de cuer ma mere requis
 Qu'elle te gardast de noier,
 Ne te vueil-je point denoier
 Que n'acomplisse ta requeste.
 Ne crain plus de mer la tempeste,
 Confortes-toy.

LA FILLE.

Sire, sire, raison pour quoy ?
 N'est merveille se je la doubte.
 Je voy puis çà, puis là, me boute :
 Une heure hausse, une autre abesse.
 De paour ay telle tristesse
 Ne sçay que faire ne que dire.
 Qui estes-vous qui parlez, sire,
 Si seurement ?

DIEU.

Je sui qui fis le firmament,
 Je sui qui toutes choses fis
 De nient, je sui celui qui pere et filz
 Sui de ma fille et de ma mere,
 Je sui celui qui mort amere
 En croiz souffri pour toy, retien ;
 La fontaine sui de tout bien,
 Sanz commencement et sanz fin,
 Qui par amour et de cuer fin
 Vien cy pour toy donner confort.
 Aiez en Dieu bon cuer et fort :
 Passé as ton plus grant meschief.
 Ne t'en diray plus, mais que à chief
 Venras de ce pais (sic) briefment.
 — Angés et vous, mere, alons-m'ent
 Es cieulx arriere.

NOSTRE-DAME.

Belle amie, fay bonne chiere ;
 Je te dy, ne te doubte pas,
 Que briefment en estat seras

pour retirer les hommes de l'enfer
 souffrit une mort ignominieuse :
 quoy, très-douce et bonne Vierge
 d'humilité véritable, il doit plaire
 et à chacune, en vérité, de vous
 de dire par charité : Très-douce
 Vierge, séjour d'humilité véritable
 Dieu prit humanité.

DIEU.

Belle amie, attendu que tu as
 mon secours dans ta nécessité et
 prié ma mère de te garantir d'être
 ne veux point différer d'accomplir
 quête. Ne crains plus la tempête
 rassure-toi.

LA FILLE.

Sire, sire, j'ai bien raison de la
 il n'y a pas à s'en étonner. Je vois
 me pousse çà et là : un moment elle
 un autre elle m'abaisse. La peur
 une telle tristesse que je ne sais
 ni que dire. Qui êtes-vous, sire,
 parlez avec tant d'autorité ?

DIEU.

Je suis celui qui fit le firmament
 celui qui fit toutes choses de rien
 le père et le fils de ma fille et de ma
 je suis celui, retiens-le, qui souffrit
 toi sur la croix une mort douloureuse
 je suis la fontaine de tout bien, sans
 commencement, qui par amour et
 cœur viens ici pour te reconforter.
 Dieu un cœur bon et ferme : tu as
 plus fort de tes tribulations. Je ne
 plus rien, sinon que tu sortiras bientôt
 ce pas. — Angés et vous, ma mère,
 nous aux cieux.

NOSTRE-DAME.

Belle amie, du courage ! je te
 sois-en sûre, tu seras bientôt dans
 tion aussi haute que celle où tu es

t comme onques tu fus.
cuer vers Dieu confus.
ie, à Dieu.

PREMIER ANGE.

1 partir de ce lieu,
er nous fault.

ij^e ANGE.

ons donc sanz deffault.
disons sanz nous taire.

Rondel.

chascune et chascun plaire
vous serve, en verité,
e par charité :
e Vierge debonnaire,
vraie humilité,
eu prist humanité.

LA FILLE.

de la grant bonté
us m'a cy esté faite
à vous loer s'affaitte :
z, quant il vous a pléu,
vous aie véu
si vous a porté,
leement conforté
et vous qu'il m'est advis
re soit mon corps raviz.
avez dit bien perçoy,
ne terre me voy
arrivée.

LE SÉNATEUR.

la très bien trouvée,
us venez-vous embatre
ité pour esbatre,
ur quoy querre ?

LA FILLE.

Dieu vous vueil requerre
tié ne me rusez
igoler ne musez ;
y n'a ris ne jeu, certes.
is un po trop de pertes,
s que n'espere mais
recuevre jamais,
Dieu ne plaist.

LE SÉNATEUR.

ous dy à court plait,
goler n'ay courage ;
y que de hault lignage,
emblant et maintien,
uite ; ainsi le tien :

N'aie pas le cœur ingrat envers Dieu. Adieu,
mon amie.

LE PREMIER ANGE.

Michel, en quittant ce lieu, il nous faut
chanter.

LE DEUXIÈME ANGE.

Nous chanterons donc sans y manquer.
Allons, en avant ! chantons sans retard.

Rondeau.

C'est pourquoi il doit plaire à chacun et à
chacune, en vérité, de vous servir et de dire
par charité : Très-douce et bonne Vierge, sé-
jour-d'humilité véritable, en qui Dieu prit
humanité.

LA FILLE.

Sire Dieu, mon cœur s'apprête à vous
louer de la grâce signalée qui m'a été faite
ici par vous : c'est raison, puisqu'il vous a
plu, Sire, que je vous aie vu ainsi que celle
qui vous a porté. Elle et vous, Sire, vous
m'avez si doucement consolée qu'il me sem-
ble que mon cœur est ravi en gloire. Je
reconnais bien la vérité de ce que vous m'a-
vez dit, car je me vois arrivée sur la terre
ferme.

LE SÉNATEUR.

Je suis heureux de vous trouver, dame.
Vous venez dans cette ville pour vous ébat-
tre, ou pour chercher quelque chose ?

LA FILLE.

Sire, pour (l'amour de) Dieu, je veux vous
prier, au nom de la pitié, de ne pas me trom-
per ni de ne pas vous moquer de moi ; car,
certes, il n'y a en moi nul sujet de rire ou de
jouer. Depuis peu j'ai fait trop de pertes, et
de si grandes que je n'espère pas les répa-
rer jamais, à moins que Dieu n'en décide
autrement.

LE SÉNATEUR.

Dame, je vous le dis en un mot, je n'ai pas
l'intention de me jouer de vous ; car à votre
extérieur et à votre maintien, je crois que
vous êtes issue de haut lignage ; je le pense
ainsi : c'est pourquoi je vous mènerai en mon

Pour ce en mon hostel vous menray
Et si vous y hebergeray,
S'il vous agréé.

LA FILLE.

Pour Dieu, sire ! en quelle contrée
Sui-je venue ?

LE SÉNATEUR.

Dame, vous estes descendue
A Rome droit.

LA FILLE.

Or me vueille Diex orendroit
Conseillier et reconforter !
— Biau filz, nous avons à porter
De haire assez.

LE SÉNATEUR.

Je voy les corps avez lassez :
Venez-vous-ent avec moy, belle,
Et vous et vostre damoiselle ;
N'y povez avoir deshonneur :
De la ville sui sénateur
Et si ay femme.

LA FILLE.

Vous et li gart Diex de diffame !
Or alons dont.

LE SÉNATEUR.

Ne ferez pas chemin trop long :
Dame, nous y serons en l'eure.
Vez-cy l'ostel où je demeure.
— Dame, faites-nous chiere lie :
Je vous amaine compagne,
Regardez quelle.

LA FEMME DU SÉNATEUR.

Elle me semble bonne et belle,
Monseigneur, foy que doy à Dieu !
— Bien veigniez, dame, en nostre lieu,
Et vous, m'amie.

LA FILLE.

Dame, humble vierge Marie
Soit de vous et du seigneur garde !
Certes, quant je pense et regarde
Comment de mon estat je change
Et que suis en pais estrange,
Ne scé comment me dure vie ;
Car je soloie estre servie,
Et il me fault devenir serve,
Se je vueil vivre, et que je serve,
Ce qu'apris n'ay.

LE SÉNATEUR.

M'amie, je vous retenray

logis et vous hébergerai, si cela
agréable.

LA FILLE.

Pour (l'amour de) Dieu, sire ! e
contrée suis-je venue ?

LE SÉNATEUR.

Dame, vous êtes descendue tout
Rome.

LA FILLE.

Que Dieu vueille ici me conseil
réconforter ! — Mon fils, nous avon
porter assez de tribulations.

LE SÉNATEUR.

Je vois que vous êtes lasse : bel
nez-vous-en avec moi, vous et vo
moiselle ; vous ne pouvez en être
norée : je suis sénateur de la vill
une femme.

LA FILLE.

Que Dieu garde d'outrage vous
Allons-nous-en donc.

LE SÉNATEUR.

Vous ne cheminerez pas trop
ment : dame, nous y serons tout d
Voici le logis où je demeure. — Da
tes-nous bon visage : je vous amène
gnie, regardez de quelles gens.

LA FEMME DU SÉNATEUR.

Monseigneur, par la foi que je dois
elle me semble bonne et belle. —
ainsi que vous, m'amie, soyez les l
nues en notre maison.

LA FILLE.

Dame, que l'humble vierge Mari
garde, vous et votre mari ! Certes, qu
pense et regarde combien ma posi
changée et que je suis dans un pays
ger, je ne sais comment ma vie d
j'étais accoutumée à être servie, et
faut devenir servante, si je veux vi
faire un service que je n'ai pas appri

LE SÉNATEUR.

M'amie, je vous retiendrai volont

liers, se, pour desservir
vous pensez à servir.
'en dites-vous ?

LA FILLE.

merciz. De quoy, sire doulx,
serviray-je ?

LE SÉNATEUR.

Int vous responderay-je :
ez office ligiere ;
rez, sanz plus, claceliere
as : c'est ligier office
nme trop bien propice.
enfant nourririez emprès.
re damoiselle après
diray qu'il en sera :
mien autre hostel venra,
sera comme dame,
veult estre preude femme.
t-ce assez dit ?

LA PREMIÈRE DAMOISELLE.

y met nul contredit,
l plaist ma dame.

LA FILLE.

laist, et de corps et d'ame,
ier seigneur, vous serviray,
me ! au miex que je pourray,
en doubtez point.

LA FEMME AU SÉNATEUR.

e nous sommes à ce point,
gneur, or en amenez
moiselle où dit avez
tellement.

LE SÉNATEUR.

la moiselle ! alons-m'ent
nel le pas.

LA DAMOISELLE.

e refuseray pas
y aler.

LE ROI D'ÉCOSSE.

en, entens me parler :
osse à mes gens iras,
tour savoir leur feras
que les truisse.

GODEMAN, escuier.

e fineray que puisse
e tant que seray quittes
dire ce que me dittes.
! je m'en vois pié batant.
mercy ! or ay-je erré tant
Écosse sui arrivé.

pour gagner de l'argent, vous pensez à ser-
vir. Qu'en dites-vous ?

LA FILLE.

Grand merci. Doulx sire, quel service fe-
rai-je ?

LE SÉNATEUR.

Je vous répondrai sur ce point : vous au-
rez des fonctions faciles ; vous serez, sans
plus, céleriére de céans : c'est un service
aisé et convenable pour une femme. En-
suite vous nourrirez votre enfant. Après, je
vous dirai ce qu'il en sera de votre demoi-
selle : elle ira dans un autre logis à moi, où
elle sera comme la maitresse, si elle veut
être honnête femme. En ai-je assez dit ?

LA PREMIÈRE DAMOISELLE.

Sire, je n'y mets aucune opposition, si
cela plait à ma dame.

LA FILLE.

Cela me plait, mon cher seigneur, et,
sur mon ame ! je vous servirai de toutes mes
forces le mieux que je pourrai, n'en doutez
point.

LA FEMME DU SÉNATEUR.

Puisque nous en sommes là-dessus, mon-
seigneur, allons ! emmenez promptement la
demoiselle où vous avez dit.

LE SÉNATEUR.

Allons, demoiselle, allons-nous-en vite.

LA DAMOISELLE.

Sire, je ne refuserai pas d'y aller.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Godeman, écoute-moi : tu iras en Écosse
auprès de mes gens, tu leur feras savoir
mon retour, et (qu'il faut) que je les trouve.

GODEMAN, écuyer.

Sire, selon mon pouvoir, je n'aurai pas
de repos que je ne leur aie répété ce que
vous me dites. Adieu ! je m'en vais bon pas.
— Dieu merci ! j'ai tant marché qu'à cette
heure je suis arrivé en Écosse. — Messei-
gneurs, je vous ai trouvés ici bien à propos.

— Messeigneurs, bien à point trouvé
Vous ay ci. Le roy vous salue
Et vous fait savoir sa venue ;
De cy est près.

ij^e CHEVALIER D'ESCOSSE.
Godeman, et nous sommes prestz
D'aler à lui.

LE PREVOST.
Ce sommes mon ; n'y a celui.
Or avant ! mettons-nous à voie.
Ne fineray tant que le voie.
Est-il tout sain ?

GODEMAN.
Oïl, sire, par saint Germain !
La Dieu mercy !

ij^e CHEVALIER.
Prevost, par foy ! je le voy ci ;
De venir tost ne vous faingniez.
— Mon très chier seigneur, bien vegniez
Et voz gens touz.

LE ROY D'ESCOSSE.
Maistre d'ostel, avançons-nous
Tant que soions en mon manoir.
— Or çà ! vous .ij., dites-me voir :
Comment va-il de la royne
Et de son fruit ? tout le convine
En vneil savoir.

ij^e CHEVALIER.
Sire, ardoir la féismes, voir,
Ainsi con le nous escriptsistes.
Et, certes, grant pechié féistes
De la faire ardoir, j'en sui fis ;
Mais plus grant pechié fu du filz :
Tant estoit belle creature !
Miex vous ressembloit que peinture
C'on scéust faire.

LE ROY D'ESCOSSE.
Ne vous mandé pas ainsi faire,
Mais qu'ilz fussent en une tour
Touz ij. jusques à mon retour
Très bien gardez.

LE PREVOST.
Vez cy la lettre : regardez
Se voir disons.

LE ROY D'ESCOSSE.
E, Diex ! si est grant traisons !
Qui s'en est osé entremettre ?
Ne me mandastes-vous par lettre
Que dire à droit vous ne saviez
Quel enfant d'elle en aviez,

Le roi vous salue et vous fait
rivée ; il est près d'ici.

LE DEUXIÈME CHEVALIER
Godeman, nous sommes pr
lui.

LE PRÉVÔT.
Oui, nous le sommes tous
avant ! mettons-nous en route.
réterai pas que je ne le voie. Es
santé ?

GODEMAN.
Oui, sire, par saint Ger
merci !

LE DEUXIÈME CHEVALIER
Prévôt, par (ma) foi ! je le
balancez pas à venir promptem
très-cher seigneur, soyez le bien
que tous vos gens.

LE ROY D'ÉCOSSE.
Maître d'hôtel, avançons tan
soyons en mon manoir. — Allons
dites-moi la vérité : comment v
et son fruit ? je veux savoir tout
concerne.

LE DEUXIÈME CHEVALIER
Sire, en vérité, nous la fin
ainsi que vous nous l'ecrivites.
j'en suis sûr, vous commites un
ché en la faisant brûler ; mais
bien plus grand relativement à
c'était une belle créature ! Il vo
blait mieux que peinture qu'on s

LE ROY D'ÉCOSSE.
Je ne vous mandai pas de faire
de les tenir dans une tour tou
très-bien gardés, jusqu'à mon re

LE PRÉVÔT.
Voici la lettre : regardez si
vrai.

LE ROY D'ÉCOSSE.
Eh, Dieu ! voilà une grande
Qui a osé s'en mêler ? Ne me ma
pas par lettre que vous ne savi
dire quel enfant vous aviez d'e
si ce n'eût été la crainte de

LE SÉNATEUR.

Sire, touz mes biens vous soubzmet
Puisqu'en ceste ville venez,
Je vous pri, mon hostel prenez :
Je sui celui qui diligens
Seray d'aisier vous et voz gens
Bien, n'en doutez.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Doux sires, qui telles bontez
M'offrez, je vous tien à courtoys.
Estes-vous marchand ou bourgeois
Ou du commun ?

LE SÉNATEUR.

Sire, des sénateurs sui l'un :
C'est de la ville conseiller.
Devant vous vois appareillier
Chambre et estables.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Puisque m'estes si amiables,
Or alez ; nous vous suivrons,
Ne moy ne mes gens ne prendrons
Point d'autre ostel.

LE SÉNATEUR.

Dame, or tost ! ne pensez à el
Fors comment nous receverons
A honneur un hoste qu'arons
Tout maintenant.

LA FEMME AU SÉNATEUR.

Monseigneur, bien soit-il venant !
Qui est-il, sire ?

LE SÉNATEUR.

Dame, je le vous puis bien dire :
C'est le roy d'Écosse sanz doute ;
Nous avons li et sa gent toute
A noz despens.

LA FEMME.

De par Dieu ! monseigneur, je pens
Que nous porterons bien le fais ;
Et si serons touz aises fais,
S'en sui créue.

LE SÉNATEUR.

Je scay qu'estes bien pourvéue
Assez de linge et de vaisselle
Et d'autres choses. Comme celle
Qui scet bien qu'à tel seigneur fault,
Gardez que de riens n'ait deffault
Qu'il vueille avoir.

LA FEMME

Monseigneur, non ara-il, voir ;
N'en doutez mie.

LE SÉNATEUR.

Sire, je mets tous mes biens à votre dis-
position. Puisque vous venez dans cette
ville, je vous en prie, prenez votre loge-
ment chez moi : j'aurai soin, n'en doutez
pas, de vous bien traiter, vous et vos gens.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Doux sire, qui m'offrez ainsi vos services,
je vous tiens pour courtois. Êtes-vous mar-
chand, ou bourgeois, ou du peuple ?

LE SÉNATEUR.

Sire, je suis l'un des sénateurs, c'est-à-
dire l'un des conseillers de la ville. Je vais
devant vous apprêter chambre et écuries.

LE ROI D'ÉCOSSE

Puisque vous êtes si aimable pour moi,
allez donc ; nous vous suivrons, et ni moi
ni mes gens nous ne prendrons d'autre lo-
gis.

LE SÉNATEUR.

Dame, allons ! ne pensez à rien autre
qu'à recevoir avec honneur un hôte que
nous aurons tout à l'heure.

LA FEMME DU SÉNATEUR.

Monseigneur, qu'il soit le bienvenu ! Sire,
qui est-il ?

LE SÉNATEUR.

Dame, je puis bien vous le dire : c'est, n'en
doutez pas, le roi d'Écosse ; nous l'avons,
lui et tout son monde, à nos frais.

LA FEMME.

De par Dieu ! monseigneur, je pense que
nous supporterons bien ce faix, et que
nous serons tous contens, si l'on s'en rap-
porte à moi.

LE SÉNATEUR.

Je sais que vous êtes suffisamment pour-
vue de linge, de vaisselle et d'autres choses.
Comme vous savez ce qu'il faut à un tel sei-
gneur, prenez garde que rien de ce qu'il
souhaitera ne lui manque.

LA FEMME.

Monseigneur, en verité, rien ne lui man-
quera ; n'en doutez point.

LA MÈRE.

Ce ne vous refusé-je mie,
Acomplir vueil vostre requeste.
Alons; de li veoir me haitte.
Filz, bien vegniez.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Dame, près de moy vous joingniez.
Je vous jur, ou voir me direz,
Ou maintenant arse serez.
Comment fu ceste lettre faitte
Et une autre que n'ay pas traitte
Ne avant mise?

LA MÈRE AU ROI D'ÉCOSSE.

Me tenez-vous pour ce si prise?
Certes, mentir n'en deigneray:
La verité vous en diray.
J'avoie grant dueil qu'aviez pris
Une femme de si bas pris
Que ce n'estoit que une avolée
C'on ne savoit dont estoit née,
Que la mer cy jattée avoit.
Encore si meschant estoit
Qu'elle avoit perdu une main;
Et, pour le dueil que soir et main
Avoit d'elle, ay-je bracié
Ce dont sa mort ay pourchacié.
Il n'appartient point non à roy
Avoir femme de tel arroy.
Marier, beau filz, vous pourrez
Plus haultement quant vous voudrez,
Puisqu'elle est morte.

ROY D'ÉCOSSE.

Est-ce quanque de vous emporte?
Par mon chief! j'en seray vengiez,
Ains que mais buvez ne mengiez;
Jamais ne ferez traison.
— Allez la me mettre en prison;
Allez, faites tost sanz attente.
N'en partira mais, c'est m'entente,
Jour que je vive.

PREMIER CHEVALIER.

Mon très chier seigneur, pas n'estrive
De faire ce que commandez.
— Dame, pardon li demandez
De ce m'effait.

ROY D'ÉCOSSE.

Ja pardon ne l'en sera fait,
Se Dieu m'aist.

LA MÈRE.

Je ne vous refuse pas cela,
Acomplir vostre requête. Allons, je
de le voir. — Fils, soyez le bien.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Dame, approchez-vous de moi
jure que, ou vous me direz la
vous serez brûlée. Comment s'est
lettre, ainsi qu'une autre que je
cécé ni expédiée?

LA MÈRE DU ROI D'ÉCOSSE.

Est-ce pour cela que vous me
prisonnière? Certes, je ne da
mentir sur ce sujet: je vous dirai
J'avais beaucoup de chagrin de
aviez pris une femme de si bas
n'était qu'une courcuse, dont
naissait pas l'extraction et que l
jetée ici. En outre elle était
qu'elle avait perdu une main; et
du chagrin qu'elle me faisait
matin, j'ai comploté ce qui a
mort. Il ne convient point à un
une femme de telle sorte. Mon
vous pourrez vous marier plus
quand vous voudrez, puisqu'elle

LE ROI D'ÉCOSSE.

Est-ce tout ce que je puis obtenir?
Par ma tête! j'en serai vengé avant
ne mangiez ou que vous ne buviez
tage; jamais vous ne ferez de tr
Allez me l'incarcérer; allez, fait
sans retard. Elle ne sera pas elarg
je vivrai: c'est mon intention.

LE PREMIER CHEVALIER.

Mon très-cher seigneur, je ne
de faire ce que vous commandez.
demandez-lui pardon de ce m'effait.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Dieu m'aide! il ne lui sera fait
donné.

PREMIER CHEVALIER.

En donc, puis qu'en son dit
tient si ferme.

ROY D'ÉCOSSE.

l'eschappe, je t'affirme,
pour li mourras.

LA MÈRE.

te plaist, parler m'ourras
autre foiz.

ROY D'ÉCOSSE.

foi que doy sainte Foiz !
avez ars ma femme en cendre
filz, je vous feray pendre
tous deux aussi.

II^e CHEVALIER.

er sire ! pour Dieu, mercy !
mourons, c'est mal fait.
z comment l'avons fait :
n nous bailla celle lettre
lame et de son filz mettre
nous fusmes touz pensis ;
prevost, qui fu sensis,
ainsi pas ne le ferions,
en la mer nous les mettrions,
les lairions aler
ilz pour les gouverner,
avirons, voile ne mat.
rtir fu chascun mat,
ens et tristes.

ROY D'ÉCOSSE.

l est ainsi con vous dites,
que Diex sauvée l'a.
ue j'en sçay jusques là,
rir vous respiteray ;
cques moy vous menray
ir la querir.

LE PREVOST.

irons de grant desir,
ais où pourrons aler
usions de elle oïr parler ?
est le fort.

LE ROY D'ÉCOSSE.

rs, je pren en Dieu confort,
veu et à saint Pierre
me je l'iray requerre
er tout avant euvre
elle avoient recuevre,
est en vie ne son filz.
i'en, alons ; je suy fiz
u m'aydera.

LE PREMIER CHEVALIER.

Allons-nous-en donc, puisqu'il persiste si
fortement dans ce qu'il a dit.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Si elle t'échappe, je t'affirme que tu mour-
ras à sa place.

LA MÈRE.

Fils, s'il te plaist, tu m'éconteras parler
une autre fois.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Et vous, par la foi que je dois à sainte
Foi ! puisque vous avez mis en cendres ma
femme et mon filz, je vous ferai pendre tous
deux aussi.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Ah, cher sire, miséricorde, pour (l'amour
de) Dieu ! Si nous mourons, c'est à tort.
Écoutez comment nous avons agi : Quand on
nous donna cette lettre (qui nous ordonnait)
de mettre à mort ma dame et son filz, nous
fûmes tout pensifs ; mais le prévôt, qui
fut sensé, dit que nous ne le ferions pas,
mais que nous les mettrions en mer et que
nous les laisserions aller ainsi sans agrès
pour se gouverner, comme avirons, voiles
ou mât. A leur départ chacun fut abattu,
triste et chagrin.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Puisqu'il en est ainsi que vous le dites,
j'espère que Dieu l'a sauvée. Et puisque j'en
sais jusque là, je surseoirai à votre exécu-
tion ; mais je vous mènerai avec moi pour
la chercher.

LE PRÉVÔT.

Sire, nous le ferons de tout notre cœur
mais où pourrons-nous aller pour avoir de
ses nouvelles ? C'est là le principal.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Seigneurs, je prends courage en Dieu, et
je lui fais vœu ainsi qu'à saint Pierre d'aller
en pèlerinage à Rome et de le prier avant
tout de me mettre sur la voie de ma femme,
si elle est en vie ainsi que son filz. Allons-
nous-en, allons ; je suis convaincu que Dieu
m'aidera.

ij^e CHEVALIER.

S'il lui plaist, voirement fera ;
Je n'en doubt goutte.

LE ROY DE HONGRIE.

Seigneurs, je vueil aler sanz doute
Moy confesser a Romme au pape,
Ains que mort me prengne, ne hape.
Je senz mon cuer trop empeschié
Pour ma fille de grant pechié,
Que j'ay fait sanz cause mourir ;
Si en vueil aler requerir
Remission.

ij^e CHEVALIER DE HONGRIE.

Sire, c'est vostre entencion,
Je le voy bien, qu'elle soit morte ;
Mais, pour verité, vous ennorte,
De la faire ardoir n'oy talent :
Ainçois en un petit chalent
Toute seule en mer l'envoyay,
Et ainsi envoie l'ay
Au Dieu vouloir.

LE ROY DE HONGRIE.

E[s]t-il voir, amis ?

ij^e. CHEVALIER.

Oïl, voir ;

Mais sachiez, sire, que puis de elle
Ne fu qui me déist nouvelle ;
Je vous dy bien.

LE ROY DE HONGRIE.

Or va miex. Mon ami, je tien
Que Diex où que soit l'ait sauvée,
Et qu'encore sera trouvée.
— Vous et vous qui estes my homme,
Avecques moy venrez à Romme :
C'est mes assens.

LE PREMIER CHEVALIER DE HONGRIE.

Sire, de bon cuer me consens
A y aler.

LE ROY DE HONGRIE.

An avant ! mouvons sanz plus parler ;
Tart m'est qu'i soye.

LE SÉNATEUR.

Sire, se Jhesus vous doint joie,
Qui est ce seigneur qui ci vient ?
Il se porte et si se maintient
En grant arroy.

PREMIER CHEVALIER D'ESCOSSÉ.

Amis, c'est d'Escosse le roy,
Je vous promet.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Si tel est son plaisir, en vérité
je n'en doute nullement.

LE ROI DE HONGRIE.

Seigneurs, je veux aller sanz
me confesser au pape à Rome,
mort ne me prene et ne me he
mon cœur trop bourrelé du p
commis en faisant mourir m
cause ; je veux en aller deman
sion.

LE DEUXIÈME CHEVALIER DE

Sire, je le vois bien, c'est
qu'elle est morte ; mais en ver
dis, je n'eus pas l'intention de
ler : au contraire, je l'envoyai
seule dans un petit bateau, et
abandonnée à la volonté de Di

LE ROI DE HONGRIE.

Est-ce vrai, mon ami ?

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Oui, vraiment ; mais sachez, s
puis je n'ai trouvé personne qu
nât des nouvelles ; je vous le dis

LE ROI DE HONGRIE.

Allons, cela va mieux. Mon
que Dieu l'a sauvée quelque par
sera retrouvée. — Vous et vous
hommes, vous viendrez à Rome
je l'ai décidé.

LE PREMIER CHEVALIER DE H

Sire, je consens de bon cœur

LE ROI DE HONGRIE.

En avant ! mettons-nous en
plus parler ; il me tarde que j'y a

LE SÉNATEUR.

Sire, que Jésus vous donne je
ce seigneur qui vient ici ? Il s'a
montre en grand équipage.

LE PREMIER CHEVALIER D'É

Ami, c'est le roi d'Écosse, je

LE SÉNATEUR.

z mes biens vous soubzmet
n ceste ville venez,
ri, mon hostel prenez :
ui qui diligens
isier vous et voz gens
i, n'en doutez.

LE ROI D'ÉCOSSE.

es, qui telles bontez
je vous tien à courtoys.
us marchant ou bourgeois
du commun ?

LE SÉNATEUR.

senateurs sui l'un :
la ville conseiller.
ous vois appareillier
mbre et estables.

LE ROI D'ÉCOSSE.

m'estes si amiables,
nous vous suivrons,
ne mes gens ne prendrons
it d'autre ostel.

LE SÉNATEUR.

r tost ! ne pensez à el
nment nous receverons
ur un hoste qu'arons
t maintenant.

FEMME AU SÉNATEUR.

neur, bien soit-il venant !
est-il, sire ?

LE SÉNATEUR.

le vous puis bien dire :
oy d'Écosse sanz doubte ;
ons li et sa gent toute
z despens.

LA FEMME.

ieu ! monseigneur, je pens
s porterons bien le fais ;
ons touz aises fais,
sui crüe.

LE SÉNATEUR.

ju'estes bien pourvüe
linge et de vaisselle
res choses. Comme celle
bien qu'à tel seigneur fault,
que de riens n'ait deffault
il vueille avoir.

LA FEMME.

neur, non ara-il, voir ;
n doutez mie.

LE SÉNATEUR.

Sire, je mets tous mes biens à votre dis-
position. Puisque vous venez dans cette
ville, je vous en prie, prenez votre loge-
ment chez moi : j'aurai soin, n'en doutez
pas, de vous bien traiter, vous et vos gens.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Doux sire, qui m'offrez ainsi vos services,
je vous tiens pour courtois. Êtes-vous mar-
chand, ou bourgeois, ou du peuple ?

LE SÉNATEUR.

Sire, je suis l'un des sénateurs, c'est-à-
dire l'un des conseillers de la ville. Je vais
devant vous apprêter chambre et écuries.

LE ROI D'ÉCOSSE

Puisque vous êtes si aimable pour moi,
allez donc ; nous vous suivrons, et ni moi
ni mes gens nous ne prendrons d'autre lo-
gis.

LE SÉNATEUR.

Dame, allons ! ne pensez à rien autre
qu'à recevoir avec honneur un hôte que
nous aurons tout à l'heure.

LA FEMME DU SÉNATEUR.

Monseigneur, qu'il soit le bienvenu ! Sire,
qui est-il ?

LE SÉNATEUR.

Dame, je puis bien vous le dire : c'est, n'en
doutez pas, le roi d'Écosse ; nous l'avons,
lui et tout son monde, à nos frais.

LA FEMME.

De par Dieu ! monseigneur, je pense que
nous supporterons bien ce faix, et que
nous serons tous contents, si l'on s'en rap-
porte à moi.

LE SÉNATEUR.

Je sais que vous êtes suffisamment pour-
vue de linge, de vaisselle et d'autres choses.
Comme vous savez ce qu'il faut à un tel sei-
gneur, prenez garde que rien de ce qu'il
souhaitera ne lui manque.

LA FEMME.

Monseigneur, en vérité, rien ne lui man-
quera ; n'en doutez point.

LA FILLE.

E, très-douce Vierge Marie !
 Dame, comment me cheviray ?
 Se le roy me treuve, j'aray
 Honte du corps, j'en ay grant doute.
 Miex vault qu'en ma chambre me boute
 Et la me tiengne toute coye
 Que ce qu'il me treuve ne voye.
 Voir, j'ay de li paour trop grant :
 Pour ce de moy mucier engrant
 Vueil en l'eure estre.

ROY D'ÉCOSSE.

Sà, biaux hostes ! je me vien mettre
 En vostre hostel, mais qu'il vous siesse.
 Icy vueil seoir une piece :
 D'errer sui las.

LE SÉNATEUR.

Monseigneur, par saint Nycolas !
 Vous soiez li très-bien venuz,
 Et ne vous soussiez : se nulz
 A rien de bon, vous en arez ;
 De quanque vous demanderez
 Je fineray.

LA FEMME AU SÉNATEUR.

De vous servir me peneray,
 Chier sire, aussi.

ROY D'ÉCOSSE.

M'amie, la vostre mercy !
 Or me dites voir, par vostre amie !
 Estes-vous de ceens la dame ?
 Je croy que oïl.

LA FEMME.

Se je respondoie nanil,
 Je fauldroie à verité dire ;
 Car une foiz m'espousa, sire,
 D'annel benoit.

LE SÉNATEUR.

Sire, puisqu'elle le congnoit,
 Je confesse qu'elle dit voir ;
 Car elle me vouloit avoir
 A toutes fins.

LA FEMME.

Diex ! que vous, hommes, estes fins !
 Certes, je n'y pensoie mie,
 Sire ; mais une seue amie
 Se trait vers ceulx de mon lignage
 Et fist tant que le mariage
 Se consumma.

LA FILLE.

Eh, très-douce Vierge Marie !
 comment m'arranger ? Si le roy
 je serai honnie, j'en ai grand
 mieux que je m'enferme en ma
 que je m'y tienne coi, plutôt qu
 et me voie. En vérité, j'ai trop
 de lui : c'est pourquoi je veux
 ler me cacher à l'instant même.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Holà, bel hôte ! je viens m'établir
 logis, pourvu que cela vous co
 veux m'asseoir ici un instant : j
 marcher.

LE SÉNATEUR.

Monseigneur, par saint Nicolas !
 très-bienvenu, et ne vous me
 peine : si quelqu'un a rien de b
 aurez ; je vous satisferai sur tout
 demanderez.

LA FEMME DU SÉNATEUR.

Cher sire, je m'appliquerai à
 servir.

LE ROI D'ÉCOSSE.

M'amie, je vous remercie !
 dites-moi la vérité, par votre
 vous la dame de céans ? Je crois

LA FEMME.

Si je répondais nenni, je man
 vérité ; car autrefois, sire, il m'
 anneau benit.

LE SÉNATEUR.

Sire, puisqu'elle le reconnoit,
 qu'elle dit vrai ; car elle me vou
 toute force.

LA FEMME.

Dieu ! que vous autres ho
 êtes fins ! Certes, je n'y pensai
 mais ce fut une de ses amies qu
 ceux de ma famille et fit tant
 riage se consumma.

LA FEMME (sic).

ment ma chose va !
e la voy.

ette l'anneau et s'en joue.)

LE ROY D'ÉCOSSE.

valleton ? Par foy !

acieux visage,
ppert de son aage.
st-il filz ?

LE SÉNATEUR.

t sus que je le fis.
je voir, femme ?

LE ROY D'ÉCOSSE.

it, mon enfant. Par m'ame !
et doux, dire l'ose.
onnes-moy celle chose
iens ; ça vien.

LA FEMME.

, biau filz, donnez.

L'ENFANT.

Tien ;

belle ?

LE ROY D'ÉCOSSE.

a Vierge pucelle !
c'est l'anneau que une foiz
noul't bien le reconnoiz,
que j'ay perdue.
me ! qu'es-tu devenue ?
sui triste et en douleur
ste enseigne.

LE SÉNATEUR.

avez-vous qu'il conveigne
ermes des yeux vous cheent ?
onneurs point ne decheent,
ial n'avez.

LE ROY D'ÉCOSSE.

. hostes ! vous ne savez
pense maintenant.
stes-vous cest enfant,
vostre foy !

LE SÉNATEUR.

chier seigneur. Pour quoy
emandez ?

LE ROY D'ÉCOSSE.

foy qu'à Dieu devez,
n're crestienté,
n pure verité
alentir.

L'ENFANT.

Eh, voyez comment mon joujou va ! Oh !
je le vois.

(Ici il jette l'anneau et joue avec.)

LE ROI D'ÉCOSSE.

Quel est cet enfant ? Par ma foi ! il a un
gracieux visage, et pour son âge il est éveillé.
De qui est-il fils ?

LE SÉNATEUR.

On le met sur mon compte. — Femme,
dis-je vrai ?

LE ROI D'ÉCOSSE.

Approche, mon enfant. Par mon ame ! tu
es bel et doux, j'ose le dire. Allons ! donne-
moi l'objet que tu tiens ; viens ici.

LA FEMME.

Donnez-le-lui, beau fils, donnez.

L'ENFANT.

Tiens ; est-ce beau ?

LE ROI D'ÉCOSSE.

Oui, par la sainte Vierge ! Eh, Dieu ! c'est
l'anneau que je donnai autrefois à mon amie
que j'ai perdue ; je le reconnais bien. — Ah,
dame ! qu'es-tu devenue ? Je suis triste et
accablé de douleur à ton sujet à la vue de
ce gage.

LE SÉNATEUR.

Sire, qu'avez-vous pour que les larmes
tombent de vos yeux ? Votre puissance ne
baisse pas, et vous n'avez aucun mal.

LE ROI D'ÉCOSSE.

Ah, bel hôte ! vous ne savez pas à quoi je
pense maintenant. Par votre foi ! êtes-vous
le père de cet enfant ?

LE SÉNATEUR.

Oui, mon cher seigneur. Pourquoi le de-
mandez-vous ?

LE ROI D'ÉCOSSE.

Par la foi que vous devez à Dieu, et par
votre qualité de chrétien, dites-m'en la vé-
rité sans retard.

LE SÉNATEUR.

Volontiers, sire, et senz mentir.
 Il a bien .iij. ans, voire quatre,
 Que sur la mer m'aloie esbatre;
 Là vy venir une nasselle
 A tout une dame très belle;
 Mais elle n'avoit que une main,
 Et estoit entre soir et main.
 Je ne scé dont elle venoit;
 Mais aviron ne mat n'avoit:
 Mervelle oy qu'en mer ne noya.
 Et quant je vy ce, j'alay là,
 Si la trouvay comme esgarée,
 Moult dolente et moult esplourée;
 En ses braz cel enfant tenoit,
 Dont nouviamment jéu avoit.
 Je ne scé qu'en mer li avint;
 Mais pitié de elle au cuer me vint
 Si grant que je l'en amenay.
 Seens depuis gardée l'ay
 Moult, chiere dame; et à voir dire,
 Elle est femme de grant bien, sire,
 Et po parliere.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Pour Dieu! se riens y vault priere,
 M'ostesse, je vous vueil requerre
 Que vous l'ailliez où elle est querre
 Et amener.

LA FEMME.

Pour vostre amour m'en vueil pener,
 Chier sire, et si ne demourray
 Point que cy la vous amainray.
 Vez-la ci, sire.

(Ici ira le roy acoler sa femme sanz riens dire, et se
 pasmeront.)

LE SÉNATEUR.

L'un ne l'autre ne peut moi dire:
 Tant ont les cuers de pitié plains!
 Après orrez-vous uns complains
 Doulx, sanz demour.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Ma douce compaignie, m'amour,
 Mon bien, ma joie, mon solaz,
 Pour Dieu! comment t'est-il? Helaz!
 Assez m'as fait souffrir mescies;
 Mais ne m'en chant: j'en suis à chief,
 Quant je te tien.

LA FILLE.

Mais moy, mon chier seigneur, combien
 Cuidez-vous que j'en aie eu?

LE SÉNATEUR.

Volontiers, sire, et sans mentir,
 trois ans, voire même quatre,
 m'ébattre sur la mer; là je vis
 nacelle avec une très-belle dame
 mais elle n'avait qu'une main, et
 le milieu du jour. Je ne sais d'o
 nait; mais elle n'avait ni aviron
 m'étonnai qu'elle ne se fût pas
 la mer. Quand je vis cela, j'y
 la trouvai comme dans l'égarer
 chagrine et fort éplorée; elle u
 ses bras cet enfant dont elle étai
 ment accouchée. Je ne sais po
 lui advint en mer; mais elle m'i
 telle pitié que je l'emmenai (avec
 puis, je l'ai gardée cèans comme
 qui nous était très-chère; et, à
 sire, elle est grandement femme
 peu parleuse.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Pour (l'amour de) Dieu! si un
 quelque pouvoir (sur vous), mon
 veux vous prier de l'aller cherch
 est et de l'amener.

LA FEMME.

Pour l'amour de vous je veux
 per, cher sire, et je ne tarderai po
 l'amener. La voici, sire.

(Ici le roi ira embrasser sa femme sanz
 ils se pãmeront.)

LE SÉNATEUR.

Ni l'un ni l'autre ne peuvent d
 tant ils ont le cœur plein de pi
 tôt, vous entendrez de douces pl

LE ROY D'ÉCOSSE.

Ma douce compaignie, mon ame
 bien, ma joie, ma consolation, pour
 de) Dieu! comment vas-tu? Helas!
 fait souffrir assez de tribulations;
 m'importe: j'en suis à bout, puis
 tiens.

LA FILLE.

Mais moi, mon cher seigneur,
 pensez-vous que j'en aie eu? Un

ne vult ardoir sanz desserte,
 n filz aussi mettre à perte;
 s, quant je fu respitée
 je fu en mer boutée
 avoir qui me gouvernast,
 z-vous que point me grevast?
 uvent la mer par mainte onde
 de moy comme à la bonde
 jetoit puis çà, puis là,
 à tant que Diex m'amena
 rt où me prist se seigneur,
 'a fait voir bonté greigneur
 esservir ne li pourroye;
 ournez sont mes pleurs en joie,
 uant je vous voy.

LE ROY D'ÉCOSSE.

e, ainsi est-il de moy:
 ir ce vueil, sanz plus attendre,
 nt à Dieu graces rendre
 t à saint Pierre.

LA FILLE ROYNE.

vueil-je. Alons-y bonne erre,
 igneur, tantost y serons.
 ez le pape y trouverons;
 ire y doit le Dieu servise
 aint cresseme : c'est la guise,
 ce qu'il est le jedy saint,
 diex après la cene saint
 p dont les piez qu'il lava
 apostres essuia;
 ir l'absolte aussi qu'il donne
 chiez à toute personne
 ray repentant.

LE ROY D'ÉCOSSE.

! sanz plus ci estre estant,
 eigneurs, mouvez.

PREMIER CHEVALIER DE HONGRIE.

grant joie avoir devez
 aujourd'hui nous sommes à Romme;
 pape, qui est preudomme,
 glise Saint-Pierre ira,
 bsolte au peuple fera,
 i comme on dit.

LE PREMIER CHEVALIER DE HONGRIE.

pour ce qu'à la sene fist
 our Jhesus li grans maîtres,
 fist ses apostres prestres;
 ar celle solempnité,
 ui le pape, en verité,
 at le servise.

brûler sans que je l'eusse mérité, et faire
 aussi périr mon fils; et puis, quand ma
 mort fut différée et que je fus mise en
 mer sans pilote, croyez-vous que je n'é-
 prouvassé point de peine? Souvent les on-
 des de la mer jouaient avec moi comme avec
 une bonde et me jetaient de côté et d'autre,
 jusqu'à ce que Dieu m'amena au port où me
 prit ce seigneur, qui m'a montré plus de
 bonté que je ne pourrais l'en récompenser;
 mais mes pleurs sont changés en joie, puis-
 que je vous vois.

LE ROY D'ÉCOSSE.

M'amie, il en est de même de moi : c'est
 pourquoi je veux, sans attendre davantage,
 m'en aller rendre grâces à Dieu et à saint
 Pierre.

LA FILLE REINE.

Je le veux aussi. Allons-y bien vite, mon-
 seigneur, nous y serons bientôt. Sachez que
 nous y trouverons le pape; car il doit y cé-
 lébrer le service divin et y consacrer le saint
 chrême : c'est l'usage, vu que nous sommes
 au jendi-saint, où Dieu après la cène cei-
 gnit le drap dont il essuya les pieds de ses
 apôtres qu'il lava. Le pape doit aussi don-
 ner à toute personne vraiment repentante
 l'absolution de ses péchés.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Allons, debout ! sans plus de retard, sei-
 gneurs, mettez-vous en route.

LE PREMIER CHEVALIER DE HONGRIE.

Sire, vous devez avoir une grande joie de
 ce que nous sommes à Rome aujourd'hui;
 car le pape, qui est prud'homme, ira à
 l'église Saint-Pierre, où il fera l'absoute au
 peuple, comme on le dit.

LE DEUXIÈME CHEVALIER DE HONGRIE.

C'est parce que ce jour-là Jésus, ce grand-
 maître, fit la cène, où il ordonna prêtres ses
 apôtres; et vraiment, c'est pour cette so-
 lennité que le pape fait aujourd'hui tout le
 service.

LE ROY DE HONGRIE.

Je vous dy voulenté m'est prise
Que ne buvray ne mengeray
Tant qu'au servise esté aray :
Pensons d'aler.

LE PAPPE.

Vieu avant, entens-me parler.
Colin, vaz-me de l'iaue querre
Tant que m'emples les fons Saint-Pierre.
Or le say brief.

LE CLERC.

Ce n'est pas commandement grief :
G'y vois, saint pere.

LA FILLE.

Monseigneur, je voy la mon pere ;
Suivez-moy : certes à li vois.
— Très-chier sire, bien vous congnoys ;
Regardez-moy.

LE ROY DE HONGRIE.

Ma douce fille ! Et, Diex ! pour toy
Ay souffert en vij. ans passez
Pene et douleur et mal assez,
Annuy, courroux et grant mesaise.
Acole-moy, fille, et me baise.
Comment t'est-il ?

LA FILLE.

Bien ; mais j'ay puis en maint peril
Esté que vous ne me véistes,
Et depuis que vous me perdistes
Ay-je eu grant estat aussy :
Le roy d'Escosse, que vez cy,
Seue mercy, m'a espousée ;
Pour lui sui royne clamée
D'Escosse et dame.

LE ROY DE HONGRIE.

Sire, puisqu'elle vostre femme,
Je vous puis bien tenir pour filz.
Estes-vous ne certain ne filz
Dont elle est née ?

LE ROY D'ÉCOSSE.

Nanil, par la Royne honnorée !
De son lignage rien ne sçay ;
Mais, s'il vous plaist, je le saray
A ceste foiz.

LE ROY DE HONGRIE.

Biau filz, de Hongrie sui roys ;
Sa mere aussi en fu royne,
Qui fu dame de franche orine,
Courtoise et sage.

LE ROY DE HONGRIE.

Je vous le dis, il m'a pris
Boire ni manger que je n'aie eu
pensons à y aller.

LE PAPE.

Approche, écoute-moi par
me chercher de l'eau jusqu'à
rempli les fons de Saint-Pi
fais vite.

LE CLERC.

Ce n'est pas un ordre pénible
j'y vais, saint père.

LA FILLE.

Monseigneur, je vois mon
suivez-moi : certes, je vais à
cher sire, je vous conuais bien
moi.

LE ROY DE HONGRIE.

Ma douce fille ! Eh, Dieu !
pour toi, ces sept dernières
de peines, de douleur, de mal
chagrin et de grandes contrai
presse-moi dans tes bras et bai
ment vas-tu ?

LA FILLE.

Bien ; mais depuis que vous
j'ai été en maint peril, et dep
me perdistes j'ai eu aussi une
tion. Le roi d'Écosse, que voi
m'a épousée : grâces lui soient
cause de lui je suis appelee ro
tresse d'Écosse.

LE ROY DE HONGRIE.

Sire, puisqu'elle est votre femme
bien vous regarder comme
vez-vous d'une maniere certain
est issue ?

LE ROY D'ÉCOSSE.

Nenni, par la Vierge honnorée
rien de son extraction ; mais, s'il
je le saurai cette fois.

LE ROY DE HONGRIE.

Mon cher fils, je suis roi de
mère en était aussi reine : c'est
de race noble, courtoise et sage.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Je sçay son lignage,
joie en ay que devant ;
un jour de mon vivant
seu mais.

LE CHEVALIER D'ÉCOSSE.

Je avançons huymais,
Irs, se voulez venir
pour le servise oïr :
haulte heure.

LA FILLE.

Je alons sanz demeure,
Je n recouvrerons ;
Je as ne partirons
Je t d'ensemble.

LE CHEVALIER DE HONGRIE.

Je oy là, se me semble,
Je : c'est trop bien à point.
Je se encore n'a point
Je mmencié.

LE CLERC.

Je , sachiez j'ay laissé
Je touz vuz. Dire vous vien
Je dont moult me crien :
Je e n'ay péu
Je our povoir qu'aie éu,
Je aue ; ains la me toloit
Je , qui touz jours venoit
Je jusques à ma seille :
Je éu trop grant merveille ;
Je 'ay véu qu'autrement
Je iroye nullement,
Je iau l'ay laissie entrer
Je us, saint pere, apporter :
Je je la vous apport;
Je vous plaist, sanz deport,
Je en fera.

LE PAPE.

Je ie Dieu nous monsterra
Je ar elle aucun miracle
Je i m'est encore ostacle
Je on scéu.

LA FILLE.

Je n que vous ay véu
Je que tenir vous voy
Je pere, jadis de moy ;
Je z-ci la me copay
Je i pere, que je n'osay
Je e de son vouloir,

LE ROI D'ÉCOSSE.

Sire, puisque je sais quelle est sa famille,
j'éprouve à son sujet plus de joie qu'aupa-
ravant ; je ne le sus jamais de ma vie.

LE PREMIER CHEVALIER D'ÉCOSSE.

Messeigneurs, hâtons-nous maintenant,
si vous voulez venir à temps pour entendre
le service : l'heure est avancée.

LA FILLE.

Il dit vrai : allons - y sans retard, nous
nous en trouverons bien ; (si nous conti-
nuons) à parler, nous ne nous séparerons
pas de si tôt.

LE PREMIER CHEVALIER DE HONGRIE.

A ce qu'il me semble, je vois le pape là-
bas, où il est assis : c'est fort à propos. Il
n'a pas encore commencé son service.

LE CLERC.

Saint père, sachez que j'ai laissé les fonts
tout vides. Je viens vous dire une chose qui
me fait grand' peur : quelque force que j'y
aie mise, je n'ai pu puiser à la rivière une
(seule) goutte d'eau ; mais une main, qui
toujours venait en flottant jusqu'à ma seille,
m'empêchait d'en prendre : ce qui me sur-
prit étrangement ; et quand j'ai vu qu'au-
trement je n'en viendrais nullement à bout,
je l'ai laissé entrer en mon seau pour
vous l'apporter, saint père : la voici, je
vous l'apporte ; dites, s'il vous plaît, sans
retard, ce qu'on en fera.

LE PAPE.

Je crois que Dieu nous montrera (mets-la
ici) par cette main quelque miracle au sujet
d'un fait qui m'est encore inexplicable et
ignoré.

LA FILLE.

Cette main que je vous ai vu donner et
que je vous vois tenir fut, saint père, autre-
fois la mienne ; je me la coupai de ce bras-
ci à cause de mon père, dont je n'osai con-
tredire la volonté, qui était de m'avoir pour
femme ; n'en doutez pas.

Devant le saint pere venez
Touz : il vous mande.

L'UN POUR TOUZ.

Si yrons, puisqu'il nous demande :
C'est de raison.

LE PAPE.

Tost, seigneurs ! Sanz arrestoison,
En alant jusqu'à ma chappelle,
Chantez-me une louenge belle
De la mere Jhesu le roy.
Avant ! mettez-vous en arroy.

Qui l'empendra ?

LE CHAPPELAIN.

Je sui qui la commencera,
Quant vous plaist, sire.

EXPLICIT.

nez tous devant le saint père : il vous

L'UN POUR TOUS.

Nous irons, puisqu'il nous demand
juste.

LE PAPE.

Vite, seigneurs ! En allant jus
chapelle, chantez-moi sans retard u
hymne à la louange de la mère du
sus. En avant ! mettez-vous en or
commencera ?

LE CHAPPELAIN.

C'est moi qui commencerai, quan
plaira, sire.

FIN.

F. M.

ROMAN DE LA MANEKINE.

(MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE N° 7609—2, fol. 2 recto, col. 1.)

L'auteur de cet ouvrage débute ainsi :

Phelippes de Rim ditier
Veut un roumans, à delitier
Se porront tuit cil qui l'orront ;
Et bien sacent qu'il i porront
Assés de bien oïr et prendre,
Se il à chou voelent entendre ;
Mais s'aucuns est ci qui se dueille
De bien oïr, pour Dieu ! ne voelle
Ci demorer, anchois voist s'en.
Ce n'est courtoisie ne sen
De nul contéur destourber.
Autant ameroie tourber
En .i. marés, comme riens dire
Devant aucune gent qui d'ire,
D'envie, d'orgueil sont si plain
Que tenu en sont pour vilain.
Par tel gent sont tuit revelé
Li mal qui amont sont levé,

Car du bien qu'il sevent se taisent.
Et pour çou que il poi me plaisent,
Leur voel ançois que je commans
La matere de mon roumans
Prier de ci que il s'en voient
Ou qu'il ne tencent ne ne noient ;
Car biaux contes si est perdus,
Quant il n'est de cuer entendus
Méismement à chiaus qui l'oent :
Pour çou leur requier-jou qu'il oent
Ce conte que je met en rime.
Et se je ne sui leonime,
Merveillier ne s'en doit mie ;
Car molt petit sai de clergie,
Ne onques mais rime ne fis ;
Mais ore m'en sui entremis
Pour çou que vraie est la matere
Dont je voel ceste rime fere,

LA FILLE.

oit Diex, le Roy celestre !
 les meschiez grant et troubles
 porté me rent à cent doubles
 d'uy noble guerredon :
 er m'a fait mon compaignon
 son bien me golousa
 ue par amour m'espousa ;
 avoit-il qui je estoie,
 me prist, ne quel non j'avoie.
 te treuve cy endroit
 joie, j'ay trop bien droit :
 oie comme meschine,
 servira con royne.
 mon pere voy cy près
 y festoier cy engrès
 e scet que faire me doye :
 st une seconde joie,
 le vy mais puis vij. ans ;
 elle que plus sui sentans
 plus à mon cuer amain,
 que recouvré ay ma main
 du tout m'en puis aidier
 que faisoie au premier :
 e graci le Roy de gloire
 rès douce Mere encore
 touz les sains.

LE PREMIER CARDINAL.

pere, on en doit les sains
 onner de joye.

ij^e CARDINAL.

lites voir, se Dieu me voie ;
 t hault chanter.

LE PAPE.

urs, pensons de nous haster
 endroit en ma chappelle,
 que la chose est nouvelle,
 nt que nous aions presse :
 urrons chanter par leesse,
 re aise et devotement.
 : dire, vaz appertement,
 chappellains (sic) que cy viengnent
 : compaignie nous tiengnent ;
 nteront à haulte alaine
 nt une belle antaine.
 as-les-me querre.

LE CLERC.

pere, volentiers, bonne erre.
 gneurs, cy plus ne vous tenez ;

LA FILLE.

Que Dieu, le Roi des cieux, soit loué ! en
 compensation des grandes et rudes tribula-
 tions que j'ai supportées il me donne aujour-
 d'hui une noble récompense : il m'a fait
 trouver mon compaignon qui me combla de
 tant de bien qu'il m'épousa par amour ; et,
 quand il me prit, il ne savait pas qui j'étais,
 ni quel nom je portais. Maintenant si j'é-
 prouve de la joie de cette rencontre, j'ai
 bien des motifs pour cela : je servais comme
 domestique, (à présent) on me servira
 comme reine. De plus, je vois près d'ici mon
 père si empressé de me faire fête qu'il ne
 sait comment s'y prendre : c'est pour moi
 une seconde joie, car je ne l'ai pas vu de-
 puis sept ans ; mais celle que je ressens da-
 vantage et qui me touche le plus au cœur,
 c'est que j'ai retrouvé ma main et que je
 puis m'en servir tout aussi bien qu'aupara-
 vant : ce dont je rends grâces au Roi de
 gloire, à sa très-douce Mère et à tous les
 saints.

LE PREMIER CARDINAL.

Saint père, il faut de joie en faire sonner
 les cloches.

LE DEUXIÈME CARDINAL.

Dieu me protège ! vous dites vrai ; et il
 faut aussi chanter d'une manière solennelle.

LE PAPE.

Seigneurs, pensons à nous hâter d'aller
 maintenant en ma chapelle, tandis que la
 chose est récente, et avant qu'il y ait presse :
 là nous pourrons chanter une hymne de
 joie, à notre aise et dévotement. — Va dire,
 va tout de suite, à mes chapelains qu'ils
 viennent ici et qu'ils nous tiennent com-
 pagnie ; ils chanteront en allant une belle
 antienne à haute voix. Va me les chercher.

LE CLERC.

Saint père, volentiers, (j'y vais) bien vite.
 — Seigneurs, ne vous tenez plus ici ; vo-

Devant le saint pere venez
Touz : il vous mande.

L'UN POUR TOUZ.

Si yrons, puisqu'il nous demande :
C'est de raison.

LE PAPE.

Tost, seigneurs ! Sanz arrestoison,
En alant jusqu'à ma chappelle,
Chantez-me une louenge belle
De la mere Jhesu le roy.
Avant ! mettez-vous en arroy.

Qui l'empendra ?

LE CHAPPELAIN.

Je sui qui la commencera,
Quant vous plaist, sire.

EXPLICIT.

nez tous devant le saint pere : il

L'UN POUR TOUS.

Nous irons, puisqu'il nous des
juste.

LE PAPE.

Vite, seigneurs ! En allant
chappelle, chantez-moi sans relas
hymne à la louange de la mere
sus. En avant ! mettez-vous en
commencera ?

LE CHAPPELAIN.

C'est moi qui commencerai, q
plaira, sire.

FIN.

F. M.

ROMAN DE LA MANEKINE.

(MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE N° 7609—2, fol. 2 recto, col. 1.)

L'auteur de cet ouvrage débute ainsi :

Phelippes de Rim diuer
Veut un roumans, à delitier
Se porront tuit cil qui l'orront ;
Et bien sacent qu'il i porront
Assés de bien oïr et prendre,
Se il à chou voelent entendre ;
Mais s'aucuns est ci qui se dueille
De bien oïr, pour Dieu ! ne voelle
Ci demorer, anchois voit s'en.
Ce n'est courtoisie ne sen
De nul contéur destourber.
Autant ameroie tourber
En .i. marés, comme riens dire
Devant aucune gent qui d'ire,
D'envie, d'orgueil sont si plain
Que teou en sont pour vilain.
Par tel gent sont tuit revelé
Li mal qui amont sont levé,

Car du bien qu'il sevent se laient
Et pour çou que il poient plain
Leur voel ançois que je commance
La matere de mon roumans
Prier de ci que il s'en voient
Ou qu'il ne teneent ne ne noient
Car biaux contes si est perduz,
Quant il n'est de cuer entenduz
Meismement à chaus qui l'oent
Pour çou leur requier-jou qu'il o
Ce conte que je met en rime.
Et se je ne sui leonime,
Merveillier ne s'en doit mie ;
Car molt petit sai de clergie,
Ne onques mais rime ne fia ;
Mais ore m'en sui entremis
Pour çou que vraie est la matere
Dont je voel ceste rime fere,

ie drois c'on se taise
 orer cose qui plaise.
 l-jou à Dieu prier
 loinst bien definer
 ue j'ai ci empris
 est en rime mis,
 is chiaus grans biens doigne
 ceste besoigne.
 s vous commencerai,
 not n'en mentirai,
 r ma rime alongier,
 n je porrai lignier,
 nt qu'il ert .j. rois
 sages et courtois ;
 grie ot en demaine,
 qui n'ert pas vilaine :
 au roi d'Ermenie ;
 auté iert si garnie
 i, si com j'entens,
 ast avant lonc tans
 elle fust trouvée.
 r demourée
 re : trop demourroie.
 voeil la droite voie
 ne je truis ou conte,
 ie retrait et conte
 t ensanle .x. ans,
 : porent nus enfans
 lle seulement ;
 au mien ensient,
 bele qui ains fust
 e concéue fust.
 ele ot non Jole,
 gent qui esjole
 pour sa naissance ;
 si tous les bons avance,
 uanque mettre i dut
 i pas ne recrut,
 st tout à devise :
 sté, sens et francise.
 ne de son eage
 ie pour si sage.
 t la mort, qui jà n'ert lasse
 aute cose en basse,
 gue roi ne roïne,
 de biau tans bruine :
 bien de biau tans
 fait de liés dolans ;
 endra raenehom
 s'ele ait en prison,
 : cors nu, palé et taint,
 cascuns se plaint.

N'a mie atendu la vieillece
 De la roïne, ançois s'adrece
 Vers li, et si l'a empainte
 Qu'ele la fait et pale et tainte ;
 La coulour qui estoit si bele
 Riens n'i vausist rose nouvele.
 Au lit est du tout acoucie.
 Or ne quidiés mie qu'il siée
 A chiaus du pals ne au roy,
 Qui pour li demainent desroi :
 Devant li est, partir n'en puet ;
 De plourer tenir ne se puet.
 Quant ne troeve fusicien
 Qui sace du garir rien.
 .J. jour li dist : « Ma dame ciere,
 Molt me fait malicele ciere
 Que je voi en vous si palie.
 Par eage ne deuisciés mie
 Issi tost departir de moi. »
 Ele li a dit : « Sire, avoi !
 Ne vieillece ne joneté
 Ne tolent la Dieu volenté ;
 Souvent fait la biere premiere
 Que les gens cudent darreniere.
 Quant Diex le veut et jou le voeil ;
 De sa volenté ne me doeil.
 Je sai molt bien morir m'estuet
 Ne autrement estre ne puet ;
 Mais par cele très grant amour
 Que m'avés monstrees maint jor,
 Vous pri que me donés .i. don
 De tous mes biens en gherredon. »
 — « Certes, dame, li rois respont,
 Il n'est nule riens en cest mont
 Que nus hom puist faire pour femme
 Que je ne face pour vous, dame ;
 Mais dites vostre volenté :
 Du faire sui en volenté,
 Sur ma loialté le vous jur. »
 — « Or en sui-je bien asséur,
 Sire : si vous requier et proi
 Que vous jamais femme après moi
 Ne voellies prendre à mesun jor ;
 Et se li prince et li contour
 De ce pals ne voelent mie
 Que li roialmes de Hongrie
 Demeurt à ma fille après vous,
 Ançois vous requierent que vous
 Vous mariés pour fil avoir,
 Bien vous otroi, se vous avoir
 Poés femme de mon sanlant,
 Qu'à li vous alés assanlant ;

Et des autres bien vous gardés,
Se vous mon convenant gardés. »
— « Certes, dame, jou l'otroi bien;
J'a ne meffera de rien. »
Quant la roïne ot çou pourquís,
Son pensé et son cuer a mis
A s'ame, si se confessa;
Bien sent la mort qui l'apressa:
Se droitures a demandées,
Et on li a toutes données;
Puis est du siecle trespassee.
Pour li s'est mainte gens lassée
De plourer. Meismement li roís
Se pasma sur li mainte fois,
Ne nus ne le puet conforter.
Quant devant li en voit porter
La roïne en biere morte,
Molt se plaint, molt se desconforte;
Ains plus grans deuls ne fu véus
Que cil qui par li fu méus.
Enföte fu noblement.
Sa tombe fu faite d'argent,
D'or et de pieres precieuses,
Roines, cieres et precieuses.
Li duc, li prelat, sans mentir,
Qui furent à li enfoir
I furent d'yvoire entaillet
Merveilleusement souilliet;
Deus et .ij. ensamble parolent,
Et saule que de doel s'affolent.
Quant on ot canté le service,
Retorné s'en sont del eglise.
De teus i ot qui s'en alerent;
Mais li grant signeur demourerent
Por reconforter lor signour,
Qui le cuer a plain de dolour.

Toutes mors oublier convient.
Li roís le convenent bien tient
Qu'il avoit fet à la roïne.
Après sa mort fu l'oué termine
Avoeques sa fille Joie,
Qui l'a mout amée et cerie;
Pour l'amour qu'il ot à sa mere
Ne li monstra pas vie amere,
Et molt l'ama de grant amour.
La damoisele cascun jour
Crut en sens et en grant biauté,
En valour et en loialté.
.xvi. ans ot, molt fu bele et gente;
En la virge Marie entente
Mist de servir et d'onnourer;
Tous les jours l'aloit nourer

D'orisons que ele savoit,
A une ymage qu'ele avoit,
Qui en sa saulance ert pourtraite.
Ensi se deduist et affaite.

Le conte de li vous fairsi;
Des barons du pais dirai,
Qui ensamble ont pris pallement;
Molt i assanla de grant gent.
Quant il furent assanlé tout,
Si ont ellit le mains estout
Et le plus sage pour moustrer
Ce qui les a fait assanler:
« Seignour, fait-il, escoutés-moi.
Ea cest pais avons .i. roy
Qui ot seme molt boine et sage;
En se mort avons grant damage.
De cele femme n'a nul hoir
Fors une fille, au dire voir,
Qui est molt bone et molt courtoise.
Et noupourquant à briqueteire
Ert li roialmes de Hongrie,
Se seme l'avoit en baillie:
Por c'est-il bon que nous alons
Au roi et de cuer li prions
Qu'il pregne feme à nostre loí. »
Il respondent tout: « C'est bon loí.
A ce conseil trestout s'acordent,
N'en i a nul qui s'en descordent;
Au roi sont venu au tierce jor
Là où il tenoit son sejour,
Si li requierent que il femme
Pregne pour l'ounour du roialme.
Il lor dist: « Signor, non ferai,
Jamais femme ne prendrai;
Car à ma femme eue en contrant
Que jamais jor de mon vivant
Feme espousee n'iert de moi,
Se ensi n'est, mentir n'en doi,
Que je trouvasse son pareil
De biauté, de fait, d'apareil.
Et je ne que mie que une
En trouvast-on desous la lune;
Mais s'ele puet estre trouvee,
Pour le pourfit de la contrée
Vés moi prest et entalenté
De faire vostre volente. »

Quant li baron ont entendu
Ce que li roís a respondu,
Sont .xij. messages ellis,
Courtois et sages et ellis,
Qui plusieurs langage savoient.
La roïne véu avoient,

Nourris les et et élevés
 Si se tinrent mains agrevés
 Des grans paines qu'il endurent,
 Por çou que son per querre alerent.
 Et cil .xij., tuit doi et doi,
 Par le commandement le roi
 Et par les barons de la terre
 Vont en maint lieu la muse querre.
 Quant il orent or et argent
 Et garnisons à lor talent,
 S'ont devisé qu'il le querront
 .I. an et puis si revenront.
 Vers orient en vont li .vi.,
 En trois parties se sont mis;
 Et li autre vers occident
 S'en vont maint pals reverchant.
 Fille à roy et à maint conte
 Virent, dont il ne tinrent conte.
 Maint duel, maint anui et maint grief
 Orent; mais ne vinrent à chief
 De la queste qu'enpris avoient,
 Estoit çou dont grant doel avoient.
 Se je contoie leur anuis,
 Del escouter seroit anuis.
 Quant il ont en maint lieu cerkié,
 Maint pals quis et reverchié,
 Ne ne posent oir noveles
 Qui leur soient bones ne beles,
 Au chief del an sont revenu,
 Non ensi com erent méu :
 Riche s'esturent et joiant,
 Povre revienent et dolant;
 En .ij. nés en erent tourné,
 Mais en .vi. en sont retourné.

A .i. Noel troevent le roy
 Et tous ses barons avec soi,
 Où il tenoit grant court pleniére.
 Gent i ot de mainte maniere,
 Dames et mainte damoisele
 Qui cuidoit estre la plus bele.
 Au disner vinrent li message,
 S'ont au roi conté leur message;
 Et li baron, quant il l'oient,
 De çou mie ne s'esjoirent;
 Mais li message n'i ont coupes.
 Ne furent pas païé d'estoupes;
 Blanc argent orent et rouge or,
 Dont cascuns puet faire tresor.
 D'aus vous lairai; dirai du roy
 Et des barons qui sont od soi.
 Od li furent maint archevesque
 Et maint abbé et maint evesque.

Laiens estoit bele Joie,
 Mainte dame ot en sa compaignie;
 Al mangier seoit la dansele.
 Uns des barons del escuele
 Le servi, cui Dieus destourhier
 Doinst! qu'il avint grant encombrement
 A la damoisele par lui,
 Ainsi com vous orrés anci.
 A ce baron forment pesoit
 De çou que li rois fil n'avoit,
 Les messages avoit ois
 Dont il n'estoit mie esjols;
 La damoisele a regardée,
 Qui ert blanche et encolourée :
 Avis li est ce soit sa mere,
 Fors que de tant que plus jone ere.

Quant par laiens ont tuit mengié,
 A conseil se sont tuit rengié
 Tout li baron de la contrée;
 Et li quens, qui avoit portée
 L'escuele bele Joie,
 Lor dist : « Se Dix me benete,
 Signeur, li rois jamais n'aura
 Femme n'on ne le trouvera
 Tele comme il le veut avoir,
 S'on ne fait tant, au dire voir,
 Que il puist sa fille espouser :
 Ou monde n'a fors li son per;
 Mais se li prelat qui ci sont,
 Qui en grant orfenté seront
 Se malvais sires vient sor aus,
 Voloient faire que loiaus,
 Fust li mariages d'aus deas,
 Je croi que ce seroit li preus
 A tous chiaus de ceste contrée. »
 A tant a sa raison finée.

De tex i a qui s'i acordent
 Et de tex qui molt s'en descordent.
 Longuement entr'eus desputerent,
 En la fin li clere s'acorderent
 Que il le roy en prioient
 Et sur aus le pecié penroient;
 A l'apostole monterront
 Le grant pourfit por quoi fait l'ont.

A tant en sont au roi venu,
 Se l'ont à .i. conseil tenu,
 Et li dient : « Biaux sire ciers,
 Por çou que vous nous tenés ciers,
 Vaudriens-nous de vous avoir
 Hoir qui ce regne doie avoir;
 Mais vous avés fait serement
 Femme n'aurés, fors d'un enfant

A cele qu'eüstes premiere.
 Bien veés qu'en nule maniere
 N'en poet-on ais une trouver,
 Fors une que devés amer :
 Çou est vostre fille la sage.
 Si vous prions qu'en mariage
 Le prendés, nous le vous loons
 Et sur nous l'affaire prendons.
 Prions vous ne vous en soit grief,
 Car on doit bien faire un meschief
 Petit pour plus grant remanoir. »
 — « Signor, ce dist li rois, pour voir,
 Saciés pour riens ne le feroie ;
 Trop durement me mefferoie. »
 — « Si feres : sire, vos clergiés
 Velt que ensi vous le faciés ;
 Et se vous ne le volés faire,
 Vo homme vous seront contraire. »
 Quant li rois voit que si baron
 Voelent qu'il facent dusqu'en son
 Tout lor bon et lor volenté,
 Si leur a respit demandé,
 Sans plus, dusc'à la Candelier;
 Adonc si reviegnent arrier,
 Si lor dira qu'il volra faire
 U del escondire ou du faire.
 Il li otroient tout ensi ;
 Du conseil se sont departi,
 A lendemain se departiront,
 Vont s'ent et au roy congié prisent.

Li rois od sa fille demeure,
 Molt le cierist et molt l'ouneure.
 .I. jor vint li rois en sa chambre,
 Qui estoit pavée de l'ambre ;
 La damoisele se pinoit.
 Ele se regarde, si voit
 Son pere qui est dalés li ;
 De la honte que ele a rougi :
 « Sire, dist-ele, bien vigmes. »
 — « Fille, fait-il, boin jour aiés. »
 Li peres a sa fille prise
 Par le main, et lés lui assisse ;
 Molt le regarde ententivement,
 Et voit c'onques plus soutilment
 Nature feme ne fourme,
 Fors Joie, qu'ele aouraa
 De plus grant biauté que Elayne,
 Dont as Troiens erut tel paine
 Qu'il en furent tout porillie,
 Mort et vaincu et escillié :
 Dont ce fu tristeurs et dolours ;
 Mais avenu est as pluisours

Que par feme ont esté destruit
 Li plus sage et li meex estruit
 Et tel qui coupes n'i avoient :
 Les femmes pour qu'il empreçoient
 Les folies et les outrages,
 S'en tornoit sur euls li damage
 Et sur eles tout ensement ;
 Car on retrait et dist souvent :
 « Souvent compere autrui pecié
 Teuls qui n'i a de riens pecié. »
 Ausi fist Joie la bele ;
 Car ses peres del estincele
 Dont Amors seit si los siens batre
 Le fait en son chemin embatre
 Si soutilment qu'il ne s'en garde,
 Fors que de tant que il l'esgarde
 Plus volentiers c'aine mais ne fiat.
 Raisons, qui d'autre part se mist,
 Li dist que il d'iloc s'en vouse,
 Qu'il ne chiée en briquetoise.
 Iasi a fait, congié demande ;
 Et ele à Jhesu le commande.
 A tant de sa fille se part ;
 Mais od lui emporte le dart
 D'Amours, qui grant anui li fait ;
 Car si soutilment li a trait
 Par mi les iex que dusc'al cuer
 Le feri ; mais ains puis à nul foer
 N'en pot trouver la garison,
 S'en eut mainte grant marison.

Un jour à dementer se prist
 Por Raison qui en li se mist,
 Et dist : « Pour fol me puis tenir,
 Quant à çou ne doi avenir
 Que mes fols cuers aime et corvoie.
 Par outrequiderie esplote
 Amors, qui ensi me demaine ;
 Car d'une amor qui est vilaine
 Et encontre toute raison
 Me fait amer, ou veille ou non.
 Je sai bien que cele est ma fille,
 Dont li pensers si fort m'escille.
 En cel pensé, qui n'est pas gens,
 M'ont mis mi baron et mes gens ;
 Si m'ont en tel folie empaint
 Dont li miens cuers souspire et plaint
 Et pour quoi ne souspiré-gié ?
 En ai-ge des preles congié
 Et proiere que je la pregne,

* Le manuscrit porte *les*, ce qui nous semble
 la copiste.

C'on me vult ardoir sanz desserte,
 Et mon filz aussi mettre à perte;
 Et puis, quant je fu respitée
 Et que je fu en mer boutée
 Sanz avoir qui me gouvernast,
 Cuidiez-vous que point me grevast?
 Car souvent la mer par mainte onde
 Jouoit de moy comme à la bonde
 Et me jetoit puis çà, puis là,
 Jusqu'à tant que Diex m'amena
 Au port où me prist se seigneur,
 Qui m'a fait voir bonté greigneur
 Que desservir ne li pourroye;
 Mais tournez sont mes pleurs en joie,
 Quant je vous voy.

LE ROY D'ÉCOSSE.

M'amie, ainsi est-il de moy:
 Et pour ce vueil, sanz plus attendre,
 Aler ent à Dieu graces rendre
 Et à saint Pierre.

LA FILLE ROYNE.

Aussi vueil-je. Alons-y bonne erre,
 Monseigneur, tantost y serons.
 Sachiez le pape y trouverons;
 Car faire y doit le Dieu servise
 Et le saint cresseme: c'est la guise,
 Pour ce qu'il est le jedy saint,
 Que Diex après la cene saint
 Le drap dont les piez qu'il lava
 A ses apostres essuia;
 Et pour l'absoute aussi qu'il donne
 Des pechiez à toute personne
 Vray repentant.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Or sus! sanz plus ci estre estant,
 Seigneurs, mouvez.

LE PREMIER CHEVALIER DE HONGRIE.

Sire, grant joie avoir devez
 Que aujourd'hui nous sommes à Romme;
 Car le pape, qui est preudomme,
 En l'église Saint-Pierre ira,
 Où l'absoute au peuple fera,
 Si comme on dit.

ij^e CHEVALIER DE HONGRIE.

C'est pour ce qu'à la sene fist
 A ce jour Jhesus li grans maistres,
 Où il fist ses apostres prestres;
 Et, pour celle solempnité,
 Fait hui le pape, en verité,
 Tout le servise.

brûler sans que je l'eusse mérité, et faire aussi périr mon fils; et puis, quand ma mort fut différée et que je fus mise en mer sans pilote, croyez-vous que je n'éprouvasse point de peine? Souvent les ondes de la mer jouaient avec moi comme avec une bonde et me jetaient de côté et d'autre, jusqu'à ce que Dieu m'amena au port où me prit ce seigneur, qui m'a montré plus de bonté que je ne pourrais l'en récompenser; mais mes pleurs sont changés en joie, puis-que je vous vois.

LE ROY D'ÉCOSSE.

M'amie, il en est de même de moi: c'est pourquoi je veux, sans attendre davantage, m'en aller rendre grâces à Dieu et à saint Pierre.

LA FILLE REINE.

Je le veux aussi. Allons-y bien vite, monseigneur, nous y serons bientôt. Sachez que nous y trouverons le pape; car il doit y célébrer le service divin et y consacrer le saint chrême: c'est l'usage, vu que nous sommes au jeudi-saint, où Dieu après la cène ceignit le drap dont il essuya les pieds de ses apôtres qu'il lava. Le pape doit aussi donner à toute personne vraiment repentante l'absolution de ses péchés.

LE ROY D'ÉCOSSE.

Allons, debout! sanz plus de retard, seigneurs, mettez-vous en route.

LE PREMIER CHEVALIER DE HONGRIE.

Sire, vous devez avoir une grande joie de ce que nous sommes à Rome aujourd'hui; car le pape, qui est prud'homme, ira à l'église Saint-Pierre, où il fera l'absoute au peuple, comme on le dit.

LE DEUXIÈME CHEVALIER DE HONGRIE.

C'est parce que ce jour-là Jésus, ce grand-maitre, fit la cène, où il ordonna prêtres ses apôtres; et vraiment, c'est pour cette solennité que le pape fait aujourd'hui tout le service.

Que nus hom péust s'engereure
Espouser selonc nostre loy ;
Et tout cil sont plain de deroy
Qui contra Dieu conseil vous donnent
Et de tel cose vous semourent.
Por riens ne m'i acorderoie,
La mort avant en soufferroie ;
Ne sui mie tenue à faire
Ce qu'à m'ame seroit contraire.
Miex vous vient prendre penitance
Du covent et de la fiance
Que vous à ma dame feistes,
Car sol convent li praméistes.
Se prenés feme à vostre los,
U monde n'a home si os,
Se vous volés sa fille avoir,
Qui n'en soit liés, au dire voir :
Si vous pri qu'en pais me laissies.
Mes cuers n'ert jà à çou laissies
Pour nului que prenge mon pere ;
Car qui s'ame pert, trop compere. »

Quant li rois ot que riens n'exploite
De la riens que il plus couvoite,
Plus engrans en est que devant ;
Se li respont iréement :
« Certes, fille, je le ferai,
Puisque je le congié en ai.
Folement respondu m'avés ;
Mais bien sai que miex ne savés.
Se mon voloir ne volés faire,
Tost vous tournera à contraire ;
Ne vous em prierai jamais.
La Candelier est assez près,
Que tuit mi baron reverront,
Et bien sai qu'il me prieront :
Adonques vous espouserai,
Devant là plus ne vous dirai. »
Ains qu'ele plus li respondist,
Li rois hors de la cambre en ist ;
Onques congié n'i demanda.
La damoisele demoura
En sa cambre, plaine de duel ;
Morte voldroit estre son voel :
« Lasse ! dist-ele, mar fui née,
Quant je sui ore à ce menée
Que mes peres m'espousera.
Jà pour raison ne le laira,
Puisque il l'a si en gros pris
Et que si homme l'ont empris ;
Mais miex ameroie morte estre,
Car c'est contre le Roy celestre,
Ne par raison nus ne puet faire

Ce qu'il me* voldront faire faire.
Bien pens faire le me feront,
Jà pour mon dit ne le lairont,
S'aucune chose en moi ne voient
Par quoi de ce voloir recroient. »

En tels voloires, en tex pensers
Est li tans si avant passés
Que venue est la Candelier.
Si baron et si chevalier
Et li prelat de la contrée,
Sans plus faire de demourée,
Sont trestout à court revenu ;
A joie furent retenu
Du roi, qui grant gent assambla,
Et tant que il à tous sambla
Qu'ainques mais ne tint si grant court
Tous biens, toute riquesse i court ;
Chascuns tant comme il veut en a.
Li rois ainsi le commanda,
Que bien cuide lués acomplir
Le volente de son desir.
Del escondit ne li caloit
Que sa fille fait li avoit,
Car il metoit en son pourpens
Que pensés de feme c'est vens.
Bien li cuide oster son corage
A la requeste du barnage
Et des prelas qu'ilueques sont,
Qui au roi sont venu ; si l'ont
Requis que il Joie pregne
Et que leur conseil ne desdaigne.
Li rois leur respout volentiers
Le fera, puisqu'il est mestiers
Et que communalment li loent.
Molt en sont lié tout cil qui l'ont
Que li rois est entalentés
De faire les lor volentés,
Si li dient qu'il iront querre
Joie ; « Ne nul respit querre
Ne volons de ces espousailles,
Que eles ne tournent à failles. »

Or quident bien tenir au poing
Tel cose dont il sont molt loing.
Joie ot illoques trismis
Une espie, qui embriamis
Fu de tout lor conseil aprendre,
Et si tost com il pot entendre
Le conseil qu'il orent eu,
Es-le vous arriere venu
A Joie ; si li recontre

* Le manuscrit porte ne, ce qui est évidemment une erreur de l'ancien copiste.

Ainsi com li rois et li conte
 Le vienent querre pour le roy.
 Quant ele l'ot, en tel effroi
 Est qu'ele ne sçet qu'ele face.
 En petit d'eure fu sa faice
 Des larmes de ses iex couverte.
 Or est-ele sçure et certe,
 Se ele ne troeve occoison,
 Petit li vaurra sa raison;
 Mais ele ne 's atendra mic:
 El n'a soig de leur compaignie.
 De ses puceles se depart,
 Nule d'eles n'em prist regart,
 Et ele s'est d'eles emblée,
 De cambre en cambre en est alée;
 Ains ne fina dusqu'ele vint
 En une quisine qui tint
 D'une part au mur de la sale,
 Et del autre partie aval
 Li seaus en une riviére
 Qui ert rade de grant maniere;
 De la mer estoit assés près.
 Tuit li quisinier ou palés
 Estoiént alé pour vérir
 Leur signeur sa fille plevir,
 Si que toute seule estoit Jole
 Deseur tous triste et esbahie.
 Un grant coutel à quisinier,
 Qui sert de la car despicier,
 A sour le dreceoir trouvé;
 Par maintes fois l'ont esprouvé
 Ses maistres pour bon et taillant:
 D'un cisne merveillous et grant
 En colpast à .i. cop l'esquine.
 En sa main le prent la meschine,
 Et pense que elle colpera
 Son puing, et caoir le laira
 Et (*sic*) l'iawe qui est apelée
 Yse la parfonde et la lée.
 Dont se commence à dementer:
 « Lasse! or me puis-je bien vanter
 C'à malvais port sui arrivée;
 Car se jou ai ma main colpée,
 De moi nule pitié n'aura
 Li rois, car vraiment saura
 Que colpée l'arai pour lui
 Escondire. Lasse! mar fui!
 Bien sai qu'il me fera ardoir;
 Autre trezor n'en aurai, voir.
 Bien sui fole, qui moi occirre
 Voel à dolor et à martire;
 Et se me puis bien respiter

De ceste dolor eschiever.
 Comment? par espouser mon pere.
 Mon pere! lasse! vic amere
 Avoir, pour péur, de m'ame!
 Virge Marie, douce dame,
 Conseu vous demanc et requier;
 Voelliés-ent vostre fil proier.
 Puisque de cuer requier aie,
 Bien sai que je n'i saurai mie. »
 Ensi se demaine et tourmente
 Jole la bele jouvente;
 En cel pensé a atendu
 Tant qu'ele a ot le hu
 De chiaus qui en sa cambre estoient,
 Qui au roy mener le voloient:
 Or voit bien n'a plus caloine;
 Son puing senestre * tant alonge
 Qu'ele le met seur la fenestre,
 Le coutel tint en sa main destre:
 Onques mais feme ce ne fist;
 Car le coutel bien amont mist,
 S'en fiert si son senestre puing
 Qu'ele l'a fait voler bien loing
 En la riviére là aval.
 De la grant dolor et du mal
 Que ele senti s'est pasmée.
 Ains que ele se fust relevée,
 Englouti sa main .j. poissons
 Qui est apelés esturjons;
 Molt en estoit liés par sanlant,
 Aval l'ewes'en va jouant.
 Del esturjon ci vous lairai,
 Et à Jole revenrai,
 Qui de pasmisons releva.
 Son moignon, qui molt li greva,
 Entortillie d'un cuevre-chief
 A l'autre main à grant meschief.
 Sa coulour, qui estoit vermeille,
 Pali: ce ne fu pas merveille.
 De la quisine en est issue,
 En sa cambre en est revenue,
 Où .iiij. conte l'atendoient;
 Molt en sont lié quant il le voient,
 Si li dient: « Ma damoisele,
 Une nouvele boine et bele
 Vous aportons; mais soiés lie:
 Roine serés de Hongrie.
 Li rois ou palais vous atent;
 Par nous vous mande qu'errammen
 Venés à lui, n'i demorés.

* Le manuscrit porte, à tort, *destre*.

Bien doi de vous estre honnourés
 Li rois et tout cil du pais,
 Que tant ont pourcacié et quis
 Que d'or aurés u chief couronne :
 Qui ce vous fait, biau don vous donne.
 Or en vanés, car tuit vous mandent
 Li prelat qui là vous attendent ;
 Ce lignage departiront,
 Vous et le roy marieront. »

Ainsi qu'on a pu le voir, le miracle est fidèlement calqué sur le roman : aussi croyons-nous devoir terminer ici l'extrait que nous donnons de celui-ci* : il suffira, nous l'espérons du moins, pour faire juger du style et du faire de Philippe de Reimes**.

Le *Roman de la Manekine* se termine, au folio 66 recto, par ce paragraphe :

Par ce rommans poés savoir,
 Vous ki le sens devés avoir,
 Que cascade necessité
 C'on a en sa carnalité
 Ne se doit-on pas desperer,
 Mais tous jours en bien esperer
 Que de çou qui griefment nous point
 Nous remettra Dix en bon point.
 Anemis est*** mout engigneus
 Et de nous avoir couvoiteus,
 Si fait sen pooir de nous mettre
 En desespoir pour nous demetre
 Hors de priere et d'esperance.
 Que Dius nous ost nostre grevance !
 Se vous tentation avés
 Ou aucun grief en vous savés,

* Le *Bannatyne Club*, à Edinburgh, vient de charger M. Francisque Michel de la publication de ce roman, qui sera imprimé à Paris, en un volume in-4.

** Voyez, en outre, sur Philippe de Reimes et sur ses ouvrages, l'article que l'abbé de la Rue a consacré à ce trouvère dans ses *Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères normands et anglo-normands*, t. II, p. 366-374.

*** Le manuscrit porte *anemi sont*.

Prendés garde a la Manekine,
 Qui en tant d'anuis fu si fine
 Que par deus fois fu si tentée ;
 N'ouques puis n'eut cuer ne pensée
 De cheoir en nul desespoir,
 Ains est tous jors en Dieu espoir
 Et en sa beneoite mere,
 Qui de pitié n'est mie avere.
 Tant se tint en bien, tant peïs
 Q'assés plus qu'ele ne pria
 Li rendi Dix en petit d'eure :
 Pour çou lo que chascuns labore
 A soi tous jors en bien tenir,
 Car si grans biens en puet venir
 Qu'il n'est nus ki le sèust dire
 Ne clers qui le sèust descrire ;
 N'il n'est riens que Dix hée tant
 Comme le fol desesperant,
 Car icil qui se desespoire
 Il samble qu'il ne voelle croire
 Que Diex n'ait pas tant de pooir
 Qu'il puist alegier son dolour.
 Mout est fox qui en a redout,
 Car Dix puet bien restorer tout,
 Toutes pertes et tous tormens
 Et tous pechiés, petis et grans,
 Puet bien Dix et veut pardonner,
 Mais que on li voelle donner
 Le cuer et c'on se fie en lui
 Et que on croie que sans lui
 Ne puet venir biens en ce monde :
 Nus biens n'est, se Dix ne l'abunde.
 Il fait bon tel maistre servir
 Et sa volenté poursuivre :
 Se li prions que tex nous face
 Qu'il nous voelle doner sa grace
 Et que de desespoir nous gart,
 Que nous n'aillons à male part ;
 Et vous, priés Dieu qui tout voit
 Que il celui grant joie otroit
 Qui de penser se vait limer
 Pour la Manekine raver ;
 Dix li doinst joie et bone via !
 Amen cascuns de vous en die.
 Ici endroit Phelippes fine
 Le Rommant de la Manekine.

Explicit le Romant de la Manekine

LA FILLE.

Loez soit Diex, le Roy celestre !
 Contre les meschiez grant et troubles
 Qu'ay porté me rent à cent doubles
 Aujourd'uy noble guerredon :
 Trouver m'a fait mon compaignon
 Qui de son bien me golousa
 Tant que par amour m'espousa ;
 Si ne savoit-il qui je estoie,
 Quant me prist, ne quel non j'avoie.
 De ceste treuve cy endroit
 Se j'ay joie, j'ay trop bien droit :
 Je servois comme meschine,
 On me servira con royne.
 Après, mon pere voy cy près
 De moy festoier cy engrès
 Qu'il ne scet que faire me doye :
 Ce m'est une seconde joie,
 Car ne le vy mais puis vij. ans ;
 Mais celle que plus sui sentans
 Et que plus à mon cuer amain,
 C'est que recouvré ay ma main
 Et que du tout m'en puis aidier
 Aussi que faisoie au premier :
 Dont je graci le Roy de gloire
 Et sa très douce Mere encore
 Et touz les sains.

LE PREMIER CARDINAL.

Saint pere, on en doit les sains
 Sonner de joye.

ij. CARDINAL.

Vous dites voir, se Dieu me voie ;
 Et hault chanter.

LE PAPE.

Seigneurs, pensons de nous haster
 D'aler endroit en ma chappelle,
 Tandis que la chose est nouvelle,
 Et avant que nous aions presse :
 Là, pourrons chanter par leesse,
 A nostre aise et devotement.
 — Vaz dire, vaz appertement,
 A mes chappellains (*sic*) que cy viennent
 Et que compaignie nous tiengnent ;
 Si chanteront à haulte alaine
 En alant une belle antaine.
 Vaz-les-me querre.

LE CLERC.

Saint pere, volentiers, bonne erre.
 — Seigneurs, cy plus ne vous tenez ;

LA FILLE.

Que Dieu, le Roi des cieux, soit loué ! en compensation des grandes et rudes tribulations que j'ai supportées il me donne aujourd'hui une noble récompense : il m'a fait trouver mon compaignon qui me combla de tant de bien qu'il m'épousa par amour ; et, quand il me prit, il ne savait pas qui j'étais, ni quel nom je portais. Maintenant si j'éprouve de la joie de cette rencontre, j'ai bien des motifs pour cela : je servais comme domestique, (à présent) on me servira comme reine. De plus, je vois près d'ici mon père si empressé de me faire fête qu'il ne sait comment s'y prendre : c'est pour moi une seconde joie, car je ne l'ai pas vu depuis sept ans ; mais celle que je ressens davantage et qui me touche le plus au cœur, c'est que j'ai retrouvé ma main et que je puis m'en servir tout aussi bien qu'auparavant : ce dont je rends grâces au Roi de gloire, à sa très-douce Mère et à tous les saints.

LE PREMIER CARDINAL.

Saint pere, il faut de joie en faire sonner les cloches.

LE DEUXIÈME CARDINAL.

Dieu me protège ! vous dites vrai ; et il faut aussi chanter d'une manière solennelle.

LE PAPE.

Seigneurs, pensons à nous hâter d'aller maintenant en ma chapelle, tandis que la chose est récente, et avant qu'il y ait presse : là nous pourrons chanter une hymne de joie, à notre aise et dévotement. — Va dire, va tout de suite, à mes chapelains qu'ils viennent ici et qu'ils nous tiennent compaignie ; ils chanteront en allant une belle antienne à haute voix. Va me les chercher.

LE CLERC.

Saint pere, volentiers, (j'y vais) bien vite.
 — Seigneurs, ne vous tenez plus ici ; vo-

A vous de ci endroit partir
Et aler en autres parties,
Car je doubt bien que deux parties
De mon corps faire ne me faille.
Ha, Diex ! vraiment, je travaille
D'enfant, chier sire.

ROY THIERRY.

Dame, je ne vous sçay que dire ;
Je m'en vois sanz pluz de demeure.
La Mere Dieu vous doit bonne heure !
— Mere, tenez-vous avec elle,
Et vous et vostre damoiselle :
Compagnie li convient-il
Pour garder son corps de peril,
Vous le savez.

LA MÈRE AU ROY.

Biau filz, verité dit avez :
Ou compaignie bien mendre dame ;
Mais ne nous envoie plus ame,
Par amour, pour estre avec elle :
Entre moy et ma damoiselle
Serons assez.

LE ROY.

Mere, se à tant vous en passez,
Ne vous enverray plus ame ;
Mais comment pourray savoir, dame,
Quel enfant elle aura eu ?
Quant sera né, or soit véu,
Je vous en pri.

LA MÈRE AU ROY.

Je mesmes avant, sanz detri,
Biau filz, en seray messagiere.
Alez et faites bonne chiere.
— Dame, or sà ! comment vous sentez ?
Ce dos, ces reins ne ces costez
Vous doulent-il ?

OSANNE.

S'il me deulent ? certes, oïl ;
Et y sens tant mal et angoisse
Qu'il n'est fors Dieu qui la congnoisse.
— E, Mere Dieu ! secourez-moy !
Diex, les reins ! Dieu ! je muir, ce croy :
Tant sens de peine et de labite !
Ha, dame sainte Marguerite !
Et vous, glorieux saint Jehan !
En ceste paine et cest ahai
Me secoarez.

LA MÈRE.

Dame, en voz grans maux labourez,
S'en estes malade plus fort,

leurs, car j'ai bien peur que mon corps ne
se sépare en deux parties. Ah, Dieu ! en vé-
rité, je suis en mal d'enfant, cher sire.

LE ROI THIERRY.

Dame, je ne sais que vous dire ; je m'en
vais sans plus tarder. Que la Mère de Dieu
vous rende heureuse ! — Mère, tenez-vous
avec elle, votre demoiselle et vous ; vous le
savez, il lui faut de la compaignie pour ga-
rantir son corps de péril.

LA MÈRE DU ROI.

Cher filz, vous avez dit la vérité : on tient
bien compaignie à une dame d'un rang
moins élevé ; mais, de grâce, ne nous en-
voyez personne pour être avec elle : ma de-
moiselle et moi, ce sera suffisant.

LE ROI.

Mère, si vous vous en chargez, je ne
vous enverrai plus personne ; mais com-
ment, dame, pourrai-je savoir quel enfant
elle aura eu ? Quand il sera né, qu'on le
voie ; je vous en prie.

LA MÈRE DU ROI.

Moi-même, sans tarder, mon cher filz,
je serai la messagère de cette nouvelle. Al-
lez et tenez-vous en joie. — Dame, eh bien !
comment vous sentez-vous ? Ce dos, ces reins
et ces côtés vous font-ils mal ?

OSANNE.

S'ils me font mal ? certes, oui ; et j'y sens
tant de douleur qu'il n'y a que Dieu qui
le sache. — Eh, Mère de Dieu ! secou-
rez-moi. Dieu, les reins ! Dieu ! je crois que
je meurs : tant je sens de souffrance et de
faiblesse ! Ah, dame sainte Marguerite et
vous, glorieux saint Jean ! secourez-moi
dans cet état de douleur et de torture.

LA MÈRE.

Dame, aidez-vous au milieu de vos maux
cruels ; si vous en souffrez davantage, pre-

Prenez en vous bon cuer et fort,
Puisqu'à ce vient.

LA DAMOISELLE.

Très chiere dame, il l'esconvient
Que un petit encore endurez.
L'eure garde ne vous donrez
Que Dieu si grant bien vous fera
Qu'à joie vous delivrerà,
J'en sui certaine.

OSANNE.

Certes, je seuffre tant de peine
Que vie humaine en moy deffault
Et que la parole me fault;
Je me muir, voir.

LA MÈRE DU ROY.

Or, Bethis, je vueil savoir
Maintenant se tant m'amerez
Q'une chose pour moy ferez
Que vous diray.

LA DAMOISELLE.

Quoy, dame? dites, je feray
Quunque vous me commanderez;
Si que je croy gré m'en sarez,
Se le puis faire.

LA MÈRE DU ROY.

Ceste femme ne me peut plaire
Ne ne plut onc en mon aé,
J'à soit qu'à mon filz espousé.
Ne scé se ce fu de par Dieu,
Car n'est pas venue du lieu
Que déust estre sa compaignie;
S'en ay au cuer dueil et engaigne,
Et ce n'est mie de merveilles.
Je vueil que tantost t'apareilles,
Tantdis comme elle est en ce point,
Qu'elle n'ot ne ne parle point,
Que ces enfans ici me portes
Au bois, et là ne te deportes
D'eulx touz les gorges si serrer
Et après de les enterrer,
Si que jamais n'en soit nouvelle.
Au revenir je seray celle
Qui te pense à donner, par m'ame!
Tant que te feray riche femme
Pour touz jours mais.

LA DAMOISELLE.

Vostre vueil feray, dame; mais,
Pour Dieu mercy! qu'il soit secré,
Et aussi que m'en sachiez gré
Çà en arriere.

nez en vous de la force et du courage, puis-
qu'il le faut.

LA DEMOISELLE.

Très-chère dame, il faut que vous souf-
friez encore un peu. Au moment où vous y
penserez le moins, Dieu vous fera la grâce
de vous délivrer heureusement, j'en suis
certaine.

OSANNE.

Certes, je souffre tant que la vie s'éteint
chez moi et que la parole me manque; en
vérité, je me meurs.

LA MÈRE DU ROY.

Allons, Béthis, je veux maintenant savoir
si vous m'aimerez au point de faire pour
moi une chose que je vous dirai.

LA DEMOISELLE.

Qu'est-ce, dame? dites, je ferai tout ce
que vous me commanderez; en sorte que,
je le crois, vous m'en saurez gré, si je puis
le faire.

LA MÈRE DU ROY.

Cette femme ne peut me plaire et ne me
plut jamais de ma vie, bien qu'elle ait
épousé mon fils. Je ne sais si ce fut de la
part de Dieu, car elle n'est pas issue d'as-
sez bon lieu pour être sa compagne; j'en ai
du chagrin et de la colère au cœur, et il n'y
a pas à s'en étonner. Je veux, tandis qu'elle
est en cet état, qu'elle n'entend ni ne parle,
que tu me portes au bois ces enfans-ci, et
que tu ne mettes aucun retard à leur ser-
rer la gorge à tous et à les enterrer, en
sorte qu'il n'en soit jamais question. Par
mon ame! je veux tant te donner à ton re-
tour que je ferai de toi une femme riche à
jamais.

LA DEMOISELLE.

Dame, je ferai votre volonté; mais, pour
(l'amour de) Dieu! que cela soit secret, et
de même sachez-m'en gré plus tard.

LA MÈRE.

N'en doute pas, m'amie chière ;
Si saray-je, je te promet.
Or avant ! à voie te met
Apperlement.

LA DAMOISELLE.

Je m'en vois delivrer briefment ;
Tost revenray.

LA MÈRE AU ROY.

Puisqu'elle s'en va, querre iray
Trois des chiens qu'a éus ma chienne :
Dont mourir à honte prochaine,
Se je ne fail, feray ma bruz :
Mon filz a trop esté ses druz ;
Par dyable l'ait-il tant amée !
E, gar ! eucore gist pasmée
Com la laissay : c'est bien à point.
Ne la quier mouvoir de ce point
Ne li riens dire.

LA DAMOISELLE.

Or ça ! il fault que je m'atire
A ces enfans executer,
Et puis les en terre bouter ;
En ce bois suis assez parfont.
E gar ! ces enfans-ci me font
Feste et me rient par accort ;
Et comment les mettray-je à mort,
Quant me rient si doucement ?
Je n'en feray riens, vraiment,
Quant me font signe d'amistié.
— Doux enfans, plourer de pitié
Me faites. De vous que feray ?
A mort pas ne vous metteray ;
Car je tien, se vous y mettoye,
Pire que murtriere seroye ;
Et se à l'ostel je vous reporte,
Du corps seray honnie et morte ;
Siques ne je ne vous feray
Mal, ne ne vous reporteray ;
Mais de feuchiere et d'erbe vert
Serez ici par moy couvert :
Je n'i scé miex ore trouver.
C'est fait : Dieu vous vueille sauver !
Je vous lais et si m'en iray ;
A ma dame entendre feray,
Afin de plus s'amour acquerre,
Qu'ocis les ay et mis en terre.
Sà ! je revien.

LA MÈRE DU ROY.

Bethis, comment va ?

LA MÈRE.

N'en doute pas, ma chère amie ; je n'y
manquerai pas, je te promets. En avant
mets-toi en route sur-le-champ.

LA DEMOISELLE.

Je vais m'en acquitter tout de suite ;
reviendrai bientôt.

LA MÈRE DU ROY.

Puisqu'elle s'en va, j'irai chercher trois
des chiens qu'a eus ma chienne ; et par là
si je réussis, je ferai prochainement mourir
ma bru. Mon fils en a été trop épris
il faut que le diable s'en mêle pour qu'il
l'ait tant aimée. Eh, voyez ! elle est en-
core évanouie comme je la laissai : c'est
bien à point. Je ne veux ni la tirer de cet
état ni lui rien dire.

LA DEMOISELLE.

Allons ! il faut que je m'apprette à exécuter
ces enfans, et puis à les mettre en terre
je suis assez enfoncée dans ce bois. Eh
voyez ! ces enfans s'accordent à me faire
fête et à me sourire ; et comment les met-
trai-je à mort, alors qu'ils me sourient si
doucement ? En vérité, je n'en ferai rien,
puisque'ils me donnent des témoignages d'a-
mitié. — Doux enfans, vous me faites pleu-
rer de pitié. Que ferai-je de vous ? Je ne
vous mettrai pas à mort ; car je tiens, si
je vous y mettais, que je serais pire qu'un
homicide ; et si je vous reporte au logis,
je serai maltraitée et punie de mort. Eh
bien ! je ne vous ferai pas de mal et ne
vous reporterai pas ; mais vous serez cou-
verts ici par moi de fougère et d'herbes
vertes : je ne sais pour le moment rien faire
de mieux. C'est fait : que Dieu vous veuille
sauver ! Je vous laisse et m'en irai ; je ferai
entendre à ma maltresse, afin d'acquiescer
davantage son amour, que je les ai tous mis
en terre. Allons ! je reviens.

LA MÈRE DU ROY.

Béthis, comment ça va-t-il ?

LA DAMOISELLE.

Comment ? bien.

J'ai fait ce que onques ne fist femme,
 Pour vostre amour. Qu'est-ce, ma dame ?
 Ne mut-elle puis de ce point ?
 Dites, ne ne parle-elle point ?
 Ne scé se m'ot.

LA MÈRE DU ROY.

Bethis, elle ne dist pui mot.
 En tel estat trouvée l'as
 Comme estoit quant tu t'en alas :
 Dont me merveil.

OSANNE.

Pour Dieu ! monstrez-moy, veoir vueil
 Le fruit qui de mon corps est né ;
 Puis que Dieu m'a enfant donné,
 Que je le voie.

LA MÈRE DU ROY.

C'est bien raison c'on le vous doie
 Monstrer. Tenez, pour Dieu, merci !
 Dame, regardez : vez le ci.
 En devons-nous bien faire feste
 Et joie avoir ? Par ceste teste !
 Se je estoie comme du roy,
 Mourir vous feroye à desroy
 Tel que seriez arse en un feu ;
 Et je promet à Dieu et veu
 Que ci n'ailleurs n'arrestera
 Tant que monstre je li aray
 Vostre portée.

OSANNE.

E, Mère Dieu, Vierge honnorée,
 Secourez-moi : je sui trahie !
 Bien voi c'on a sur moy envie,
 Et ne scé pour quelle achoison
 On m'a fait ceste traison ;
 Car, certes, ce ne pourroit estre
 Que homme péust en femme mettre
 Ne engendrer autre creature
 Que telle q'umaine nature
 A ordené ; et on me monstre
 Que mere sui de plus d'un monstre,
 Les quelz ont semblance de chien.
 Ha, biau sire Diex ! tu scez bien
 C'onques ne pensay tel oultrage
 Qu'aie brisié mon mariage ;
 Et je t'en appelle à tesmoing,
 Sire ; et te pri qu'à ce besoing
 Me vueilles secourre et aidier,

LA DÈMOISELLE.

Comment ? bien. Pour l'amour de vous.
 J'ai fait ce que jamais femme ne fit. Qu'est-
 ce, ma dame ? dites, ne bougea-t-elle pas
 depuis ce moment, et ne parla-t-elle point ?
 Je ne sais si elle m'entend.

LA MÈRE DU ROY.

Béthis, elle ne dit pas un mot depuis.
 Tu l'as trouvée dans le même état qu'elle
 était quand tu t'en es allée : ce dont je m'é-
 merveille.

OSANNE.

Pour (l'amour de) Dieu ! montrez-moi le
 fruit qui est né de mon corps, je veux le
 voir ; puisque Dieu m'a donné un enfant,
 que je le voie.

LA MÈRE DU ROY.

C'est bien juste qu'on doive vous le mon-
 trer. Tenez, miséricorde, bon Dieu ! dame,
 regardez : le voici. Devons-nous bien en
 faire fête et en avoir de la joie ? Par cette
 tête ! si j'étais le roi, je vous ferais mourir
 sur un bûcher ; et je promets à Dieu et lui
 fais vœu que je ne m'arrêterai pas ici ni ail-
 leurs tant que je lui aie montré votre por-
 tée.

OSANNE.

Eh, Mère de Dieu, Vierge honorée, se-
 courez-moi : je suis trahie ! Je vois bien que
 l'on a de l'envie contre moi, et je ne sais
 pour quelle cause on m'a fait cette trahi-
 son ; car, certes, il ne pourrait arriver qu'un
 homme pût mettre dans une femme ou en-
 gendrer une autre créature que celle que la
 nature humaine a ordonnée ; et l'on me mon-
 tre que je suis la mère de plus d'un mon-
 stre, lesquels ressemblent à des chiens. Ah,
 beau sire Dieu ! tu sais bien que jamais je
 ne songeai à être criminelle au point de vio-
 ler la foi conjugale ; je t'en prends à té-
 moin, Sire ; et je te prie de vouloir bien
 me secourir et m'aider dans cette néces-
 sité, car tu sais que j'en ai besoin, beau sire
 Dieu.

A vous de ci endroit partir
Et aler en autres parties,
Car je doubt bien que deux parties
De mon corps faire ne me faille.
Ha, Diex ! vraiment, je travaille
D'enfant, chier sire.

ROY THIERRY.

Dame, je ne vous sçay que dire ;
Je m'en vois sanz pluz de demeure.
La Mere Dieu vous doint bonne heure !
— Mere, tenez-vous avec elle,
Et vous et vostre damoiselle :
Compagnie li convient-il
Pour garder son corps de peril,
Vous le savez.

LA MERE AU ROY.

Biau filz, verité dit avez :
On compaigne bien mendre dame ;
Mais ne nous envoie plus ame,
Par amour, pour estre avec elle :
Entre moy et ma damoiselle
Serons assez.

LE ROY.

Mere, se à tant vous en passez,
Ne vous envoie plus ame ;
Mais comment pourray savoir, dame,
Quel enfant elle aura éu ?
Quant sera né, or soit véu,
Je vous en pri.

LA MERE AU ROY.

Je mesmes avant, sanz detri,
Biau filz, en seray messagiere.
Alez et faites bonne chiere.
— Dame, or sà ! comment vous sentez ?
Ce dos, ces reins ne ces costez
Vous doulent-il ?

OSANNE.

S'il me deulent ? certes, oïl ;
Et y sens tant mal et angoisse
Qu'il n'est fors Dieu qui la congnoisse.
— E, Mere Dieu ! secourez-moy !
Diex, les reins ! Dieu ! je muir, ce croy :
Tant sens de peine et de labite !
Ha, dame sainte Marguerite !
Et vous, glorieux saint Jehan !
En ceste paine et cest ahan
Me secourez.

LA MERE.

Dame, en voz grans maux labourez,
S'en estes malade plus fort,

leurs, car j'ai bien peur que mon corps ne
se sépare en deux parties. Ah, Dieu ! en vé-
rité, je suis en mal d'enfant, cher sire.

LE ROI THIERRY.

Dame, je ne sais que vous dire ; je m'en
vais sans plus tarder. Que la Mère de Dieu
vous rende heureuse ! — Mère, tenez-vous
avec elle, votre demoiselle et vous : vous le
savez, il lui faut de la compagnie pour ga-
rantir son corps de péril.

LA MÈRE DU ROI.

Cher fils, vous avez dit la vérité : on tient
bien compagnie à une dame d'un rang
moins élevé ; mais, de grâce, ne nous en-
voyez personne pour être avec elle : ma de-
moiselle et moi, ce sera suffisant.

LE ROI.

Mère, si vous vous en chargez, je ne
vous enverrai plus personne ; mais com-
ment, dame, pourrai-je savoir quel enfant
elle aura eu ? Quand il sera né, qu'on le
voie ; je vous en prie.

LA MÈRE DU ROI.

Moi-même, sans tarder, mon cher fils,
je serai la messagère de cette nouvelle. Al-
lez et tenez-vous en joie. — Dame, eh bien !
comment vous sentez-vous ? Ce dos, ces reins
et ces côtés vous font-ils mal ?

OSANNE.

S'ils me font mal ? certes, oui ; et j'y sens
tant de douleur qu'il n'y a que Dieu qui
le sache. — Eh, Mère de Dieu ! secou-
rez-moi. Dieu, les reins ! Dieu ! je crois que
je meurs : tant je sens de souffrance et de
faiblesse ! Ah, dame sainte Marguerite ! et
vous, glorieux saint Jean ! secourez-moi
dans cet état de douleur et de torture.

LA MÈRE.

Dame, aidez-vous au milieu de vos maux
cruels ; si vous en souffrez davantage, pre-

Qui la croit bien est decéüz :

Vez ci qui les a recéüz.

— Di-je voir ? di.

LA DAMOISELLE.

Dame, oil; pas ne vous desdi.

— Sacraus de li sont nez, chier sire,

A grant paine et à grant martire

Qu'elle a souffert.

LE ROY.

Mere, celé soit et couvert

Ce fait-ci, et je vous en pri;

Mais nient moins vueil que sanz detri

La faciez, pour sa mesprison,

Mettre en si très male prison

Com vous li pourrez pourveoir,

Car jamais ne la quier veoir.

De ci m'en vois et la vous lais :

Ordenez-en, si que jamais

N'en soit nouvelle.

LA MÈRE.

Puisqu'il vous plaist, je seray celle,

Biau filz, qui vous en chemiray,

Si que vostre honneur garderay,

Et tellement que on ne sara

Que elle devenue sera,

Je vous promet.

LE ROY.

C'est bien dit ; je la vous commet.

De ci m'en vois.

LA MÈRE DU ROY.

Osanne, n'arez pas un mois

Pour vous efforcier de jesine.

Maintenant, sanz plus de termine,

Ne sanz vous plus ici tenir,

Vous fault en autre lieu venir

Où vous menray.

OSANNE.

Puisqu'il le fault, dame, g'iray,

Soit pour ma mort ou pour ma vie.

S'on a ore sur moy envie,

J'espoir q'un autre temps venra,

Se Dieu plaist, qu'elle cessera

Et que miex ira ma besongne.

Alons-m'en, alons sans eslongne ;

A Dieu m'atens,

LA MÈRE DU ROY.

Or avant ! entrez ci dedans

Appertement.

OSANNE.

Puisqu'il ne me peut autrement

bien trompé : voici celle qui les a reçus. —
Dis-je vrai ? dis.

LA DAMOISELLE.

Oui, ma dame ; je ne vous dédis pas. —
Cher sire, sachez qu'elle les a mis au jour
avec beaucoup de peine et de grandes dou-
leurs qu'elle a souffertes.

LE ROI.

Ma mère, que ce fait-ci soit celé et tenu
caché, je vous en prie ; mais néanmoins je
veux que, pour son crime, vous la fassiez
mettre dans la prison la plus dure que vous
pourrez lui procurer, car je ne veux plus
la voir. Je m'en vais d'ici et vous la laisse :
ordonnez-en, de manière qu'il n'en soit
plus parlé.

LA MÈRE.

Puisque tel est votre plaisir, cher fils, c'est
moi qui vous en débarrasserai de manière
à garder votre honneur, et tellement qu'on
ne saura ce qu'elle sera devenue, je vous
promets.

LE ROI.

C'est bien dit ; je vous l'abandonne, et
m'en vais d'ici.

LA MÈRE DU ROY.

Osanne, vous n'aurez pas un mois pour
vous relever de couches. Maintenant, sans
plus tarder, ni sans plus demeurer ici, il
vous faut venir dans un autre lieu où je vous
mènerai.

OSANNE.

Puisqu'il le faut, dame, je m'y rendrai,
que ce soit pour ma mort ou pour ma
vie. Si l'on a maintenant de l'envie contre
moi, j'espère qu'il viendra un autre temps,
s'il plait à Dieu, où elle cessera et où mes
affaires iront mieux. Allons-nous-en, allons
sans retard ; je m'en remets à Dieu.

LA MÈRE DU ROY.

Allons, en avant ! entrez ici dedans tout
de suite.

OSANNE.

Puisqu'il ne peut rien m'arriver sinon de

LA MÈRE.

N'en doute pas, m'amie chière;
Si saray-je, je te promet.
Or avant ! à voie te met
Appertement.

LA DAMEISSELLE.

Je m'en vois delivrer briefment;
Tost revenray.

LA MÈRE AU ROY.

Puisqu'elle s'en va, querre iray
Trois des chiens qu'a eus ma chienne :
Dont mourir à honte prochaine,
Se je ne fail, feray ma bruz :
Mon filz a trop esté ses druz ;
Par dyable l'ait-il tant amée !
E, gar ! encore gist pasmée
Com la laissay : c'est bien à point.
Ne la quier mouvoir de ce point
Ne li riens dire.

LA DAMEISSELLE.

Or ça ! il fault que je m'atire
A ces enfans executer,
Et puis les en terre bouter;
En ce bois suis assez parfont.
E gar ! ces enfans-ci me font
Feste et me rient par accord;
Et comment les mettray-je à mort,
Quant me rient si doucement ?
Je n'en feray riens, vraiment,
Quant me font signe d'amistié.
— Doulx enfans, plourer de pitié
Me faites. De vous que feray ?
A mort pas ne vous metteray;
Car je tien, se vous y mettoye,
Pire que murtriere seroye;
Et se à l'ostel je vous reporte,
Du corps seray honnie et morte;
Siques ne je ne vous feray
Mal, ne ne vous reporteray;
Mais de feuchiere et d'erbe vert
Serez ici par moy couvert :
Je n'i scé miex ore trouver.
C'est fait : Dieu vous vueille sauver !
Je vous lais et si m'en iray;
A ma dame entendre feray,
Afin de plus s'amour acquerre,
Qu'ocis les ay et mis en terre.
Sà ! je revien.

LA MÈRE DU ROY.

Bethis, comment va ?

LA MÈRE.

N'en doute pas, ma chère amie; je n'y
manquerais pas, je te promets. En avant !
mets-toi en route sur-le-champ.

LA DAMEISSELLE.

Je vais m'en acquitter 'or. de suite; je
reviendrai bientôt.

LA MÈRE DU ROY.

Puisqu'elle s'en va, j'irai chercher trois
des chiens qu'a eus ma chienne; et par là,
si je réussis, je serai prochainement mou-
rir ma bru. Mon fils en a été trop épris;
il faut que le diable s'en mêle pour qu'il
l'ait tant aimée. Eh, voyez ! elle est en-
core évanouie comme je la laissai : c'est
bien à point. Je ne veux ni la tirer de cet
état ni lui rien dire.

LA DAMEISSELLE.

Allons ! il faut que je m'apprête à exécuter
ces enfans, et puis à les mettre en terre;
je suis assez enfoncée dans ce bois. Eh,
voyez ! ces enfans s'accordent à me faire
fête et à me sourire; et comment les met-
trai-je à mort, alors qu'ils me sourient à
douceur ? En vérité, je n'en ferai rien,
puisqu'ils me donnent des témoignages d'a-
mitié. — Doux enfans, vous me faites pleu-
rer de pitié. Que ferai-je de vous ? Je ne
vous mettrai pas à mort; car je tiens, si
je vous y mettais, que je serais pire qu'une
homicide; et si je vous reporte au logis,
je serai maltraitée et punie de mort. Eh
bien ! je ne vous ferai pas de mal et ne
vous reporterai pas; mais vous serez cou-
verts ici par moi de fougère et d'herbes
vertes : je ne sais pour le moment rien faire
de mieux. C'est fait : que Dieu vous veuille
sauver ! Je vous laisse et m'en irai; je ferai
entendre à ma maîtresse, afin d'acquies-
cancer davantage son amour, que je les ai tués et
mis en terre. Allons ! je reviens.

LA MÈRE DU ROY.

Béthis, comment ça va-t-il ?

LA CHARBONNIÈRE.

Vous nous pourvez bien de loin ,
Renier, qui m'aportez ici
Trois enfans. Et, pour Dieu merci,
Dont viennent-il?

LE CHARBONNIER.

Le voulez-vous savoir?

LA CHARBONNIÈRE.

Oïl,

Je vous en pri.

LE CHARBONNIER.

Je le vous diray sanz detry :
Ainsi com par le bois passioie
Pour m'en venir vers la houssoie,
Oy de ces enfans les vois;
Et, sanz plus dire, là m'en vois,
Pour ce que trop forment crioient.
Si les trouvoy où ilz estoient,
Touz trois de feuchiere couvera,
Couchiez l'un delez l'autre envers
Sur l'erbe vert et arengiez ;
Et pour la doubte que mengiez
Des bestes sauvages ne fussent
Ou de mesaise ne morussent,
Ne m'a fait pitié deporter,
Mais contrant de les apporter,
En bonne foy.

LA CHARBONNIÈRE.

Loé soit Diex ! Renier, bien voy,
Puisqu'ainsi est , nous en ferons
Noz enfans et les norrirons ;
N'en avons nulz, bien m'y accorde :
Ce sera grant misericorde ;
Pour Dieu soit tout !

LA CHARBONNIER.

Vous dites voir ; mais je me doubt
Que crestiens ne soient pas,
Si que je lo que ynel le pas
Moy et vous ne nous deportons
Qu'à l'église ne les portons
Et les façons crestiennier ;
Je le vous suppli et requier,
Ne laissons pas.

LA CHARBONNIÈRE.

Ce ne vous refusé-je pas,
Sire Renier : c'est bon conseil.
Prenez-en un, j'en prendray deux ;
Alons-m'en, sus !

LA CHARBONNIÈRE.

Vous vous pourvoyez bien d'avance, Re-
nier, pour m'apporter ici trois enfans. Et,
pour l'amour de Dieu, d'où viennent-ils ?

LE CHARBONNIER.

Le voulez-vous savoir ?

LA CHARBONNIÈRE.

Oui, je vous en prie.

LE CHARBONNIER.

Je vous le dirai sans retard : comme je
passais par le bois pour m'en venir vers le
taillis, j'entendis les voix de ces enfans ; et,
pour être bref, j'y allai, car ils criaient
très-fort. Je les trouvai là où ils étaient ,
tous trois couverts de fougère , couchés à
l'envers l'un à côté de l'autre et arrangés
sur l'herbe verte ; et craignant qu'ils ne fus-
sent mangés des bêtes sauvages ou qu'ils
ne mourussent de misère, en vérité, je n'ai
pas balancé à les apporter.

LA CHARBONNIÈRE.

Dieu soit loué ! Renier, je le vois bien,
puisqu'il en est ainsi, nous en ferons nos
enfans et nous les nourrirons ; je le veux
bien, car nous n'en avons pas : ce sera une
œuvre de grande miséricorde, le tout pour
Dieu.

LE CHARBONNIER.

Vous dites vrai ; mais je crains qu'ils ne
soient pas chrétiens : je suis donc d'avis que
sur-le-champ vous et moi nous ne différions
pas à les porter à l'église et que nous les fas-
sions baptiser ; je vous le demande et vous
en prie, n'y manquons pas.

LA CHARBONNIÈRE.

Je ne vous refuse pas, sire Renier : c'est
bon conseil. Prenez-en un, j'en prendrai
deux ; allons-nous-en, en route !

LE CHARBONNIER.

Alons! je n'en vois point en sus,
Passez devant.

OSANNE.

E, Mere Dieu! trop m'est grevant
La paine que je souffre et port
En ceste prison, et à tort.
— Biau sire Diex, a toy m'en plaign;
Je n'en puis mais se me complaign.
Estre soloie une royne,
Et il n'a si povre meschine
En ce monde comme je sui
Ne qui tant ait meschief n'ennuy
Con je souffre en ceste prison;
Car, chascun jour, de livroison
N'y ay q'un poi d'yaue et de pain.
E, Mere au doux Roy souverain!
Ce m'est moult petite livrée.
Après, pour punir, sui livrée
A la personne de ce monde
Qui plus me het, Dieu la confonde!
Et qui plus m'est grant ennemie.
Ha, roy Thierry! ne vous ay mie
Desservi que tel me fussiez
Qu'à celle baillié m'eussiez
Pour justicer qui tant me het
Et sanz raison, si com Diex scet,
Et qui tant m'est perverse et dure,
Qui tant me fait souffrir laidure,
Et m'a fait puis un an en çà;
Onques journée n'en cessa
Que ne m'ait fait honte et meschief
Assez, et dit que par tel chief
Fera mon corps aler à fin:
Pour ce, Mere Dieu, de cuer fin
A vous devotement m'ottri,
Et tant comme je puis vous pri
Qu'en ceste grief peine et bataille
A vostre aide pas ne faille
N'à vostre grace.

NOSTRE-DAME.

Chier filz, ains que plus avant passe
Heure ne terme de ce jour,
Plaise vous qu'alons sanz sejour
Conforter en celle prison
Celle qui est sanz mesprison,
Que si devotement me tent
Cuer et corps et a moy s'atent
Que la sequeure.

LE CHARBONNIER.

Allons! je n'en vois point d'autre. Passez devant.

OSANNE.

Eh, Mère de Dieu! elle m'est trop dure
la peine que je souffre et subis dans cette
prison, sans l'avoir méritée. — Beau sire
Dieu, c'est a toi que je m'en plains; je
n'en puis mais si je gémis. J'étais accou-
tumée à être reine, et il n'y a pas dans
le monde de fille aussi pauvre que moi
qui ait autant de peines et de chagrin que
j'en souffre dans cette prison; car, chaque
jour, l'on ne m'y donne pour aliment qu'un
peu de pain et d'eau. Eh, Mère du doux et
souverain Roi! ce m'est une bien petite pro-
vision. En outre, je suis livrée, pour être pu-
nie, à la personne de ce monde qui me hait
le plus et qui est ma plus grande ennemie,
que Dieu la confonde! Ah, roi Thierry! je
n'ai pas mérité que vous fussiez cruel à
mon égard, au point de charger de me pu-
nir celle qui me hait tant et sans raison.
Dieu le sait, qui est si acharnée contre moi,
et qui me fait tant souffrir d'outrages de-
puis un an; elle n'a pas cessé un seul jour
de m'accabler d'injures et de mauvais tra-
temens, et elle dit qu'en agissant ainsi elle
me fera périr: c'est pourquoi, Mère de
Dieu, je me recommande dévotement à
vous d'un cœur plein d'amour, et je vous
prie tant que je puis de ne pas me refuser
votre aide dans cette peine cruelle et dans
cette lutte.

NOTRE-DAME.

Cher fils, avant que le jour et l'heure ne s'é-
coulent davantage, si tel est votre plaisir,
nous irons, dans cette prison, reconforter
cette femme innocente qui me tend si dévotement
son cœur et son corps et qui compte
sur moi pour la secourir.

DIEU.

Il me plaist. Alons sanz demeure,
 Mere ; je vueil ce que voulez.
 Le sien corps est trop adolez ;
 Et, pour voir, sanz cause n'est pas.
 — Sus, anges ! descendez bon pas,
 Jehan et vous.

SAINT JEHAN.

Vray Dieu, pere de gloire, nous
 Touz ferons sanz contredit
 Vostre voloir ; or nous soit dit
 Quel part irons.

DIEU.

Ce chemin devant nous tenrons.
 — Angés, alez vous .ij. devant,
 Et Jehan vous ira suivant
 Et nous après.

LE PREMIER ANGE.

Sire Dieu, nous sommes touz prestz
 De voz grez faire.

NOSTRE-DAME.

Il ne nous convenra pas taire ;
 En alant un chant de musique
 Gracieuse à voiz angelique
 Vueil que chantez.

ij. ANGE.

Puisque telle est vo volentez,
 Si ferons-nous, ma dame chiere.
 — Avant ! disons à liée chiere
 Ce rondel-ici par amour.

LE ROY (*sic*).

Moult emploie bien son labour
 Qui vous sert, Vierge precieuse,
 De cuer et pensée songneuse ;
 S'ame met hors de la paour
 Qu'en peine ne voit tenebreuse.
 Moult emploie bien son labour
 Qui vous sert, Vierge precieuse,
 Et si acquiert de Dieu l'amour ;
 Après li estes tant piteuse
 Que és cieulx a vie glorieuse.
 Moult emploie bien son labour
 Qui vous sert, Vierge glorieuse,
 De cuer et pensée songneuse.

DIEU.

Fille, ne soies paoureuse
 De nous, se ensemble ici nous vois ;
 Je croi bien pas ne nous congnois.
 Ne te met plus en desconfort :
 Cy vien pour toy donner confort,

DIEU.

Je le veux bien. Allons-y sans retard,
 Mère ; je veux ce que vous voulez. Son
 corps est trop endolori ; et, à vrai dire,
 ce n'est pas sans cause. — Allons, anges !
 descendez bon pas, Jean et vous.

SAINT JEAN.

Vrai Dieu, père de gloire, nous ferons
 tous sans contredit votre volonté ; mainte-
 nant dites-nous où nous irons.

DIEU.

Nous suivrons ce chemin devant nous. —
 Angés, allez vous deux devant, Jean vien-
 dra à votre suite et nous après.

LE PREMIER ANGE.

Sire Dieu, nous sommes tout prêts à faire
 vos volontés.

NOSTRE-DAME.

Il ne faudra pas nous taire ; je veux
 que vous chantiez en vous en allant un gra-
 cieux cantique avec vos voix d'anges.

LE DEUXIÈME ANGE.

Puisque telle est votre volonté, nous le
 ferons, ma chère dame. — En avant ! disons
 avec allégresse et amour ce rondeau-ci.

Rondeau.

Vierge sans prix, il emploie bien sa peine
 celui qui vous sert avec soin de cœur et
 de pensée ; il délivre son ame de la peur
 d'aller au ténébreux séjour. Vierge sans
 prix, celui qui vous sert emploie bien sa
 peine, et il acquiert l'amour de Dieu ; après
 vous êtes si miséricordieuse à son égard
 qu'il a une vie glorieuse dans les cieus.
 Vierge glorieuse, il emploie bien sa peine
 celui qui vous sert avec soin de cœur et de
 pensée.

DIEU.

Fille, n'aies pas peur de nous, si tu nous
 vois ensemble ici ; je crois bien que tu ne
 nous connais pas. Ne te désespère plus : je
 viens pour te donner des consolations, moi
 qui suis le fils, le frère, l'ami, l'époux et le

Qui sui de ma fille et de ma mère
Filz, frere, ami, espoux et pere.
Or me peuz congnoistre par temps,
Se tu bien ma parole entens
Et en toy la scès concevoir,
Qui je sui et appercevoir;
Ce n'est pas double.

NOSTRE-DAME.

Osanne, m'amie, or escoute:
Pour ce que tu as t'esperance
Mis en moy et en fiance
En ta grant tribulacion,
Te vien-je consolacion
Faire pour ton cuer esjoir;
Et se plus oultre veulz oir,
Je te dy garde ne donras
Que de ceulx vengée seras
Qui en ceste peine l'ont mis.
Dieu te sera touz jours amis,
Se bien l'aimes en verité;
Et, se plus as d'aversité,
Seuffre-la pour Dieu doucement:
Ton prouffit feras grandement.
Plus ne te diray quant à ore.
— Or sus! touz .iij. dites encore
Ce chant qu'avez dit en venant,
Et nous en r'alons or avant
Sanz plus cy estre.

LE PREMIER ANGE.

Dame de la gloire celestre,
Voulentiers, puisque bon vous semble.
— Alons, Michiel! prenons ensemble
Et ne faisons ci plus demour.

Rondel.

Et si acquiert de Dieu l'amour;
Après li estes si piteuse
Qu'ès cieulx a vie glorieuse.
Moult emploie bien son labour
Qui vous sert, Vierge precieuse,
De cuer et pensée songneuse.

OSANNE.

Ha! douce Vierge gloriense,
Tresor d'infinie bonté,
En qui, par vraie charité,
Dieu se fist homme à nous semblable,
Quant huy m'estes si secourable
Que m'estes venu conforter
Et si doucement enorter
De bonne patience avoir,
Je doy bien mettre paine, voir,

père de ma fille et de ma mère. Si tu es
tends bien ma parole et que tu saches
concevoir, tu pourras me connaître un jour
et comprendre qui je suis; il n'y a pas à
douter.

NOTRE-DAME.

Osanne, mon amie, écoute: attendu que tu
as mis en moi ton espérance et en confiance
dans ta grande tribulation, je viens te don-
ner des consolations pour réjouir ton cœur
et si tu veux en apprendre davantage, je te
dis que, sans t'en occuper, tu seras vengée
de ceux qui t'ont mise en cette peine. La vé-
rité, Dieu sera toujours ton ami, si tu l'ai-
mes bien; et si tu as d'autres adversités
souffre-les avec résignation pour l'amour de
Dieu: tu feras par là grandement ton pro-
fit. Je ne te dirai plus rien quant à présent.
— Allons! répétez tous trois ce chant que
vous avez fait entendre en venant, et allons-
nous-en sans plus rester ici.

LE PREMIER ANGE.

Volentiers, Dame de la gloire céleste,
puisque bon vous semble. — Allons, Mi-
chel, commençons ensemble et ne demou-
rons plus ici.

Rondeau.

Et il acquiert l'amour de Dieu: après
vous êtes si miséricordieuse à son égard
qu'il a dans les cieulx une vie glorieuse.
Vierge sans prix, il emploie bien sa peine
celui qui vous sert avec soin de cœur et de
pensée.

OSANNE.

Ah! douce et glorieuse Vierge, trésor de
bonté infinie, en qui Dieu, par une cha-
rité véritable, se fit homme semblable à
nous, puisque aujourd'hui vous m'êtes seco-
rable au point d'être venue me consoler et
m'exhorter si doucement à avoir de la pa-
tience, en vérité, je dois bien m'efforcer de
vous louer et de vous rendre grâces et
remercier votre doux fils; aussi le fera-

A vous louer et gracier
 Et vostre doulx filz mercier ;
 Et si feray-je vraiment
 De cuer devot, plus ardemment
 Que n'ay fait, c'est m'entencion,
 Et de plus humble affection
 Que onques ne fis.

LA MÈRE AU ROY.

Se de touz pouns ne desconfis
 Ma bruz, si qu'elle en prison nuire,
 Je doubte qu'encor me pourra nuire ;
 Si ne peut-elle gueres vivre
 Par raison, car je ne li livre
 Pour jour q'un po d'yaue et de pain ;
 Et tant comme je puis me pain
 Que de personne n'ait confort,
 Car la clef de là où est port,
 Si c'on ne la peut conforter.
 Sa livroison li vois porter ;
 Je ne vueil point que autre personne
 Y voit, afin c'on ne li donne
 Nulle autre chose que yaue et pain.
 Morte fust-elle ore de fain !
 Entrer vueil dedans avec elle.
 — Es-tu ci, orde telle quelle ?
 Tien, mengüe en male santé
 Que fust ore en terre planté
 Ton puant corps !

OSANNE.

Se Dieu, qui est misericors
 Et doulx, ne m'eüst soutenu,
 Ce que desirez advenu
 Fust pièce, dame.

LA MÈRE AU ROY.

Je pri Dieu dampnée soit l'ame
 Sanz fin de celui ou de celle
 Qui premier apporta nouvelle
 A mon filz que fusses sa femme,
 Car onques mais si grant diffame
 N'avint à roy.

OSANNE.

La villenie et le desroy
 Que me faites et me mettez sus,
 Dame, vous pardoint de lassus
 Dieu, si lui plaist !

LA MÈRE DU ROY.

Tien-te là ; tu as trop de plait,
 Qui t'a grevé et grevera.
 — Mais hui personne ne verra,
 Combien qu'il lui tournt à annuy.

en vérité, d'un cœur dévot, plus ardemment
 que je ne l'ai fait, c'est mon intention, et
 avec une plus humble affection que je ne le
 fis jamais.

LA MÈRE DU ROY.

Si je ne maltraite pas en tous points
 ma bru, de manière à ce qu'elle meure en
 prison, je crains qu'elle puisse encore me
 nuire ; et raisonnablement elle ne peut
 guère vivre, car je ne lui donne par jour
 qu'un peu d'eau et de pain ; et autant que je
 le puis, je tâche qu'elle n'ait de consolation
 de personne, car je porte la clef de là où elle
 est, en sorte qu'on ne peut la reconforter.
 Je vais lui porter sa pitance ; je ne veux
 point qu'aucune autre personne y aille, afin
 qu'on ne lui donne rien autre chose que du
 pain et de l'eau. Plût à Dieu qu'elle fût à pré-
 sent morte de faim ! Je veux entrer dans l'en-
 droit où elle est. — Es-tu ici, sale telle quelle ?
 Tiens, mange, et puisses-tu en crever ! Plût
 à Dieu que ton corps puant fût à cette heure
 planté en terre !

OSANNE.

Si Dieu, qui est miséricordieux et doux,
 ne m'eût soutenue, ce que vous désirez,
 madame, fût arrivé depuis long-temps.

LA MÈRE DU ROY.

Je prie Dieu que l'ame de celui ou de
 celle qui apporta le premier à mon fils la
 nouvelle que tu serais sa femme, soit dam-
 née éternellement, car jamais une aussi
 grande honte n'arriva à un roi.

OSANNE.

Dame, que le Roi des cieux, si tel est son
 bon plaisir, vous pardonne les outrages et
 le mal que vous me faites !

LA MÈRE DU ROY.

Tiens-toi là ; tu as trop de caquet : cela
 t'a nui et te nuira. — Désormais elle ne
 verra personne, quelque chagrin que cela
 lui fasse. Je suis très-étonnée d'une chose,

De ce trop esbahie sui
 Que, pour paine qu'elle ait eue,
 N'a riens de sa biauté perdue
 Ains a la cher polie et fresche.
 Il fault que autrement m'en despesche ;
 Et vraiment je si feray,
 Qu'en la mer jeter la feray ;
 Trop l'ay souffert et enduré,
 Et aussi elle a trop duré :
 Delivrer m'en vueil sanz attendre.
 — Venez çà, venez, Alixandre,
 Et vous, Rainfroy, et vous, Gobin.
 Se onques m'amastes de cuer fin,
 A ce cop-ci l'esprouveray.
 Ce que je vous commanderay,
 Le ferez-vous ?

ALEXANDRE.

Je croy n'y a celui de nous
 Qui ne face, ma dame chiere,
 Vostre commant à liée chiere ;
 Ainsi le tien.

RAINFROY.

Quant est de moy, vous dites bien
 Et voir, amis.

GOBIN.

Si feray-je pour estre mis,
 Certes, à mort.

LA MÈRE DU ROY.

Puisque chacun se fait si fort
 De mon vouloir executer,
 Je vueil que vous m'alez jeter
 En mer Osanne la chetive :
 N'est pas digne qu'elle plus vive ;
 C'est une bougre meschant garce
 Qui a bien desservi estre arse,
 Tant a meffait !

ALEXANDRE.

Chiere dame, il vous sera fait
 Voulentiers et brief, sanz attendre,
 Se vous nous en voulez dessendre
 Et delivrer.

LA MÈRE DU ROY.

Allons ! je la vous vueil livrer,
 Et vous promet à m'enchargier
 Et vous de touz point deschargier :
 Vous souffist-il ?

RAINFROY.

Souffist, dame ? certes, oï

c'est que, malgré toutes les peines qu'elle a souffertes, elle n'a rien perdu de sa beauté ; au contraire, elle a la figure polie et fraîche. Il faut que je m'en débarrasse autrement ; et en vérité, j'en viendrai à bout, car je la ferai jeter à la mer ; je l'ai trop long-temps soufferte et endurée, et aussi bien elle a trop vécu : je veux m'en débarrasser sans retard. — Venez ici, venez, Alexandre, et vous, Rainfroy, et vous, Gobin. Je verrai en ce moment si vous êtes jamais de l'affection pour moi. Ferez-vous ce que je vous commanderai ?

ALEXANDRE.

Ma chère dame, je crois qu'il n'y a personne de nous qui n'exécute vos ordres avec joie ; je le tiens pour certain.

RAINFROY.

Pour ce qui est de moi, vous parlez bien et dites vrai, mon ami.

GOBIN.

Je le ferai, certes, dussé-je être mis à mort.

LA MÈRE DU ROY.

Puisque chacun se fait tellement fort d'exécuter ma volonté, je veux que vous alliez me jeter dans la mer la malheureuse Osanne : elle n'est plus digne de vivre ; c'est une mauvaise et impudique coquette qui a bien mérité d'être brûlée, tant elle a commis de crimes !

ALEXANDRE.

Chère dame, vous serez obéie volontiers et promptement, sans retard, si vous voulez en prendre la responsabilité et nous protéger.

LA MÈRE DU ROY.

Allons ! je veux vous la livrer, et je vous promets de prendre la responsabilité de l'action et de vous en décharger en tous points : cela vous suffit-il ?

RAINFROY.

Si cela nous suffit, dame ? oui. C'est de

N'y a plus, nous le vous ferons ;
Le pais en delivrerons
Pour vostre amour.

LA MÈRE AU ROY.

Issez hors, issez sanz demour,
Bonne et belle, je mens, sanz faille.
— Tenez, seigneurs, je la vous baille ;
Menez l'en tost où vous savez,
Et me faites ce que devez
Appertement.

GOBIN.

Bien. — Ça, dame ! venez avant !
Ci-endroit plus ne nous tenrons ;
Avecques nous vous enmenrons
Un po esbatre.

OSANNE.

Plaise vous, seigneurs, sanz debatrec,
Par vostre doulceur et bonté,
A moy dire la verité
Où me menez.

ALEXANDRE.

Dame, puisqu'en ce monde nez
Sommes, une foiz nous convient
Touz et toutes mourir, c'est nient ;
Passer nous fault touz par ce pas.
Il me semble qu'il ne plaist pas
Au roy n'à ma dame sa mere,
(Se je vous di parole amere
Pardonnez-le-moy, je vous pri)
Que vivez plus ; mais sanz detri
Vous fault huy par mort trespasser.
Ne vous en povons repasser,
Dame ; et puis donc qu'il est ainssi
Priez à Diex de cuer merci,
Que touz voz meffaiz vous pardoint
Et à vostre ame gloire doint ;
Je n'y voi miex.

OSANNE.

Ha, biaux seigneurs ! merci ! que Diex
Vous soit à touz misericors !
Espargniez par pitié mon corps,
Et ne me tolez pas la vie ;
Car par haine et par envie,
Sanz cause nulle et sanz desserte,
Vous sui baillie à mettre à perte.
Et se pour pitié me daigniez
Tant que de morir m'espargniez,
Certes, Dieu si le vous rendra
Et bien le vous guerredonnera ;
Je n'en doubt mie.

nous vous obéirons ; nous en délivrerons ce
pays pour l'amour de vous.

LA MÈRE DU ROY.

Venez dehors, sortez sanz retard, bonne
et belle, je mens, sanz aucun doute. — Te-
nez, seigneurs, je vous la livre ; emmenez-la
vite où vous savez, et faites - moi prompte-
ment votre devoir.

GOBIN.

Bien. — Allons, dame ! avancez. Nous
ne nous tiendrons plus ici ; nous vous em-
mènerons avec nous pour vous distraire un
peu.

OSANNE.

Veuillez, seigneurs, être assez doux et
bons pour me dire sans difficulté où vous
me menez véritablement.

ALEXANDRE.

Dame, puisque nous sommes venus dans
ce monde, nous devons mourir un jour,
tous tant que nous sommes, ce n'est rien ; il
nous faut tous en passer par là. Il me sem-
ble qu'il ne plait ni au roi ni à ma dame
sa mère (si je vous tiens un langage désa-
gréable, pardonnez-le-moi, je vous prie)
que vous viviez davantage ; mais il vous faut
mourir aujourd'hui sans faute. Nous ne pou-
vons vous sauver, dame : or, puisqu'il en est
ainsi, implorez de tout votre cœur la misé-
ricorde de Dieu, afin qu'il vous pardonne
tous vos péchés et donne la gloire à votre
ame ; je ne vois rien de mieux.

OSANNE.

Hélas, beaux seigneurs ! miséricorde ! que
Dieu soit compatissant pour vous tous ! Épar-
gnez mon corps par pitié, et ne m'ôtez pas
la vie ; car si l'on m'a livrée à vous pour
être mise à mort, c'est par haine et par en-
vie, sans cause et sans que je l'aie mérité.
Si par pitié vous voulez ne pas me faire
mourir, certes, Dieu vous le rendra et
vous en récompensera bien ; je n'en doute
pas.

RAINFROY.

Seigneurs, tout le cuer me lermie
De pitié qu'ay de ceste femme.
Je me doubte bien, par Nostre-Dame !
Que, se nous à mort la mettons,
Que nous ne nous en repentions
Au paraler.

GOBIN.

A ce que l'ay oy parler,
Certes, je ne sui point d'accort
Aussi qu'elle soit mise à mort,
Se Dieu me voye.

ALIXANDRE.

Et je vous demant quelle voie
A nostre honneur pourrons trouver
Que de mort la puison sauver,
Dites-le-moy.

RAINFROY.

Je ne scé... Si fas bien : j'en voy
Une que je vous vueil compter.
En la mer la devons jeter,
Je vous diray que nous ferons :
En un batelet la mettrons
Sanz gouvernement de nullui,
Et si n'ara avecques lui
Perches ne voile n'avirons ;
Et ainsi aler la lairons
Où la mer porter la vouldra,
Qui tost la nous eslongnera,
Si que point ne sera trouvée ;
Et, se elle doit estre sauvée,
Dieu en fera sa volenté ;
Et si nous serons acquittés
De nostre fait.

GOBIN.

Alixandre, il dit voir : soit fait
Comme il a dit.

ALIXANDRE.

Soit ! je n'y met nul contredit.
Avant ! alons querir batel
Sa ! veez-en oi un bon et bel
Qu'ai ci trouvé.

GOBIN.

C'est voir, tu t'en es bien prouvé,
Du remenant nous fault penser.
— Dame, pour vous de mort tenser,
Entendez que nous vous ferons ;
En ce batelet vous mettrons,
Puisque de vivre avez desir,
Et vous lairons au Dieu plaisir

RAINFROY.

Seigneurs, tout le cuer me fond en larmes
De la pitié que je ressens pour ceste
femme. Par Notre-Dame ! j'ai bien peur,
si nous la mettons à mort, que nous ne nous
en repentions à la fin.

GOBIN.

Après ce que je lui ai out dire, certes,
je ne suis point d'avis non plus qu'elle soit
mise à mort, Dieu me protège !

ALEXANDRE.

Et je vous demande quelle voie nous
pourrons honorablement trouver pour la
sauver de la mort, dites-le-moi.

RAINFROY.

Je ne sais... Si fait bien : j'en vois une
que je veux vous indiquer. Nous devons
l'abandonner à la mer, je vous dirai com-
ment : nous la mettrons dans un batelet
sans pilote, et elle n'aura avec elle ni per-
ches, ni voile, ni avirons ; et ainsi nous la
laisserons aller où la mer la vouldra porter,
et les flots l'éloigneront bientôt, en sorte
qu'on ne la trouvera pas. Et, si elle doit
être sauvée, Dieu fera sa volenté à cet
égard ; et nous nous serons acquittés de no-
tre mission.

GOBIN.

Alexandre, il dit vrai : qu'il soit fait
comme il a dit.

ALEXANDRE.

Soit ! je n'y mets pas d'opposition. Es-
avant ! allons chercher un bateau. Eh ! vo-
ici un bon et bel que j'ai trouvé ici.

GOBIN.

C'est vrai, tu t'en es bien tiré. Il nous
faut penser au reste. — Dame, entendez ce
que nous ferons pour vous garantir de la
mort : puisque vous avez le desir de vivre,
nous vous mettrons dans ce batelet, et nous
vous laisserons aller au (bon) plaisir de
Dieu où la mer vous menera. S'il lui plat,

Aler où la mer vous menra.
 S'à Dieu plaist, il vous sauvera ;
 Ou ci endroit vous noyerons
 En l'eure, plus n'attenderons ;
 Siques dites-nous qu'en ferez,
 Lequel de ces .ij. amerez
 Mieulx à eslire.

GOBIN (*sic*).

Seigneurs, de ij. maux le mains pire
 Doit-on eslire pour le miex.
 Puisqu'ainsi est, loez soit Diex !
 Quant ne puis autre chose avoir
 Fors que mal, je vous fas savoir
 J'aim miex ens ou batel descendre
 Et les aventures attendre
 Qui me pourront de mer venir
 Que ce qu'ainsi doie fenir
 Que me noyez.

RAINFROY.

Or tost ! donc si vous avoiez
 A rentrer ens.

OSANNE.

Volentiers, seigneurs, sanz contens.
 G'y sui, veez.

ALEXANDRE.

Dame, savoir gré nous devez
 De ce fait. Or nous en irons
 Et à Dieu vous commanderons,
 Qui vous soit aide et confort
 Et vous vueille mener à port
 De sauvement !

GOBIN.

Ainsi soit-il ! Or alons m'ent :
 D'aler tost avons bien besoing.
 E ! gar comme la mer jà loing
 L'a de nous mise !

RAINFROY.

C'est de la mer, Gobin, la guyse.
 S'encore un petit y musoies,
 Je te dy que tu ne verroyes
 Batel ne femme.

ALEXANDRE.

Ho ! souffrez-vous : vez là ma dame
 Qui nous attend, je n'en doubt pas.
 Avançons un po nostre pas
 D'aler à li.

RAINFROY.

Si alons-nous, n'y a celi,
 Si com moy semble.

Dieu vous sauvera ; ou nous vous noyerons
 ici, sans tarder davantage : ainsi, dites-nous
 ce que vous voulez faire , lequel des deux
 vous aimez mieux choisir.

OSANNE.

Seigneurs, de deux maux on doit choisir
 le moindre. Puisqu'il en est ainsi, Dieu soit
 loué ! Comme je ne puis avoir rien que du
 mal , je vous fais savoir que j'aime mieux
 descendre dans le bateau et attendre les ac-
 cidens qui pourront me venir de la mer,
 plutôt que d'être noyée.

RAINFROY.

Allons vite ! apprêtez-vous donc à y en-
 trer.

OSANNE.

Volontiers, seigneurs, sans difficulté. J'y
 suis, voyez.

ALEXANDRE.

Dame, vous devez nous savoir gré de
 cette action. Maintenant nous nous en irons
 et nous vous recommanderons à Dieu ; qu'il
 vous donne aide et consolation, et qu'il
 veuille vous mener au port de salut !

GOBIN.

Ainsi soit-il ! Maintenant allons-nous-en.
 Nous avons bien besoin de nous en aller
 vite. Eh ! regardez comme la mer l'a déjà
 portée loin de nous !

RAINFROY.

Gobin, c'est l'habitude de la mer. Si tu
 restais encore un peu de temps ici, je te dis
 que tu ne verrais ni bateau ni femme.

ALEXANDRE.

Ho ! arrêtez : voilà ma dame qui nous at-
 tend, je n'en doute point. Pressons un peu
 le pas pour aller à elle.

RAINFROY.

C'est ce que nous faisons tous, à ce qu'il
 me semble.

De ce trop esbahie sui
 Que, pour paine qu'elle ait éue,
 N'a riens de sa biauté perdue
 Ains a la cher polie et fresche.
 Il fault que autrement m'en despesche ;
 Et vraiment je si feray,
 Qu'en la mer jeter la feray ;
 Trop l'ay souffert et enduré,
 Et aussi elle a trop duré :
 Delivrer m'en vueil sanz attendre.
 — Venez çà, venez, Alixandre,
 Et vous, Rainfroy, et vous, Gobin.
 Se onques m'amastes de cuer fin,
 A ce cop-ci l'esprouveray.
 Ce que je vous commanderay,
 Le ferez-vous ?

ALEXANDRE.

Je croy n'y a celui de nous
 Qui ne face, ma dame chiere,
 Vostre commant à liée chiere ;
 Ainsi le tien.

RAINFROY.

Quant est de moy, vous dites bien
 Et voir, amis.

GOBIN.

Si feray-je pour estre mis,
 Certes, à mort.

LA MÈRE DU ROY.

Puisque chascun se fait si fort
 De mon vouloir executer,
 Je vueil que vous m'alez jeter
 En mer Osanne la chetive :
 N'est pas digne qu'elle plus vive ;
 C'est une bougre meschant garce
 Qui a bien desservi estre arse,
 Tant a meffait !

ALEXANDRE.

Chiere dame, il vous sera fait
 Voulentiers et brief, sanz attendre,
 Se vous nous en voulez deffendre
 Et delivrer.

LA MÈRE DU ROY.

Alons ! je la vous vueil livrer,
 Et vous promet à m'enchargier
 Et vous de touz point deschargier :
 Vous souffist-il ?

RAINFROY.

Souffist, dame ? certes, oil.

c'est que, malgré toutes les peines qu'elle a souffertes, elle n'a rien perdu de sa beauté ; au contraire, elle a la figure polie et fraîche. Il faut que je m'en débarrasse autrement ; et en vérité, j'en viendrai à bout, car je la ferai jeter à la mer ; je l'ai trop long-temps soufferte et endurée, et aussi bien elle a trop vécu : je veux m'en débarrasser sans retard. — Venez ici, venez, Alexandre, et vous, Rainfroy, et vous, Gobin. Je verrai en ce moment si vous êtes jamais de l'affection pour moi. Ferez-vous ce que je vous commanderai ?

ALEXANDRE.

Ma chère dame, je crois qu'il n'y a personne de nous qui n'exécute vos ordres avec joie ; je le tiens pour certain.

RAINFROY.

Pour ce qui est de moi, vous parlez bien et dites vrai, mon ami.

GOBIN.

Je le ferai, certes, dussé-je être mis à mort.

LA MÈRE DU ROY.

Puisque chacun se fait tellement fort d'exécuter ma volonté, je veux que vous alliez me jeter dans la mer la malheureuse Osanne : elle n'est plus digne de vivre ; c'est une mauvaise et impudique coquine qui a bien mérité d'être brûlée, tant elle a commis de crimes !

ALEXANDRE.

Chère dame, vous serez obéie volontiers et promptement, sans retard, si vous voulez en prendre la responsabilité et nous protéger.

LA MÈRE DU ROY.

Allons ! je veux vous la livrer, et je vous promets de prendre la responsabilité de l'action et de vous en décharger en tous points : cela vous suffit-il ?

RAINFROY.

Si cela nous suffit, dame ? oui. C'est dit

LA MÈRE DU ROY.

Biau filz, delivre estes et quittes
 D'Osanne qui fu vostre femme,
 Qu'en prison ay pour son diffame
 Gardée par vostre congié.
 Sy po y a bu et mengié,
 Pour Dieu, qu'elle est à fin alée.
 Enterrer l'ay fait à celée
 Et coyement.

LE ROY.

Mère, par vostre enortement
 M'avez tant dit et envay
 Qu'il faut que je l'aie hay
 Et menée jusqu'à la mort.
 Je ne scé se avez droit ou tort;
 Si l'amoie-je moult, par m'ame!
 Donc je pri Dieu et Nostre-Dame,
 Pleurant des yeulx et de cuer fin,
 Que, se l'avez fait mettre à fin
 A tort, que longuement n'atende
 Que tel loier ne vous en rende,
 Qu'il appere de vostre fait
 Se bien ou mal li avez fait.
 A tant me tais.

LA MÈRE DU ROY.

Fil, de vous pren congié huy mais.
 Je voy qu'à moy vous courroucez
 Pour bien faire; or laissez, laissez.
 Par saint George! le jour venra
 Que de ceci me souviendra,
 S'il chiet à point.

(Yci se laisse che[oir].)

LA DAMOISELLE.

Douce Mère Dieu, par quel point
 Puet estre ma dame chéue?
 Diex! quelle est-elle devenue?
 Sa biauté ne fait que obscurcir,
 Ne son viaire que noircir.
 Lasse! elle meurt à grief desroy.
 — Venez çà, monseigneur le roy,
 A vostre mère.

LE ROY.

Qu'est-ce là, Bethis? Pour saint Pere!
 Qu'a-elle, dy?

LA DAMOISELLE.

Je ne scé; onques mais ne vy
 Femme ainsi laidement cheoir.
 Pour Dieu, sire! venez veoir
 Qu'il vous en semble.

LA MÈRE DU ROY.

Cher filz, vous êtes délivré et débarrassé
 de votre femme Osanne, que j'ai pour son
 crime gardée en prison, comme vous me
 l'avez permis. Grâce à Dieu, elle a si peu
 bu et mangé qu'elle est morte. Je l'ai fait
 enterrer en secret et sans bruit.

LE ROY.

Mère, vous m'avez tant poursuivi de vos
 insinuations qu'il m'a fallu la hair et la per-
 sécuter jusqu'à la mort. Je ne sais si vous
 avez tort ou raison; mais, sur mon ame! je
 l'aimais beaucoup. Or, pleurant des yeux et
 du cœur, je prie Dieu et Notre-Dame que,
 si vous l'avez fait périr à tort, ils ne tardent
 pas long-temps à vous en donner une ré-
 compense telle qu'il soit évident si vous
 avez agi bien ou mal à son égard. Maintenant
 je me tais.

LA MÈRE DU ROY.

Fils, je prends à l'instant congé de vous.
 Je vois que vous vous courroucez contre
 moi pour avoir bien fait; cessez, cessez.
 Par saint Georges! un jour viendra, si l'oc-
 casion se rencontre, qu'il me souviendra de
 ceci.

(Ici elle se laisse tomber.)

LA DAMOISELLE.

Douce Mère de Dieu, comment ma dame
 peut-elle être tombée? Dieu! qu'est-elle de-
 venue? Sa beauté ne fait que décroître, et
 son visage que noircir. Hélas! elle se meurt
 bien cruellement. — Venez ici vers votre
 mère, monseigneur le roi.

LE ROY.

Qu'est-ce que cela, Béthis? Par saint
 Pierre! qu'a-t-elle, dis?

LA DAMOISELLE.

Je ne sais; je ne vis jamais femme choir
 aussi lourdement. Pour (l'amour de) Dieu,
 seigneur! venez voir ce qu'il vous en sem-
 ble.

RAINFROY.

Seigneurs, tout le cuer me lermie
De pitié qu'ay de ceste flamme.
Je me doubte bien, par Nostre-Dame !
Que, se nous à mort la mettons,
Que nous ne nous en repentons
Au paraler.

GOBIN.

A ce que l'ay oy parler,
Certes, je ne sui point d'accort
Aussi qu'elle soit mise à mort,
Se Dieu me voye.

ALIXANDRE.

Et je vous demant quelle voie
A nostre honneur pourrons trouver
Que de mort la puisson sauver,
Dites-le-moy.

RAINFROY.

Je ne scé... Si fas bien : j'en voy
Une que je vous vueil compter.
En la mer la devons jeter,
Je vous diray que nous ferons :
En un batelet la mettrons
Sanz gouvernement de nullui,
Et si n'ara avecques lui
Perches ne voile n'avirons ;
Et ainsi aler la lairons
Où la mer porter la vouldra,
Qui tost la nous eslongnera,
Si que point ne sera trouvée ;
Et, se elle doit estre sauvée,
Diex en fera sa volenté ;
Et si nous serons acquité
De nostre fait.

GOBIN.

Alixandre, il dit voir : soit fait
Comme il a dit.

ALIXANDRE.

Soit ! je n'y met nul contredit.
Avant ! allons querir batel.
Sa ! veez-en ci un bon et bel
Qu'ai ci trouvé.

GOBIN.

C'est voir, tu t'en es bien prouvé.
Du remenant nous fault penser.
— Dame, pour vous de mort tenser,
Entendez que nous vous ferons :
En ce batelet vous mettrons,
Pusque de vivre avez désir,
Et vous lairons au Dieu plaisir

RAINFROY.

Seigneurs, tout le cœur me fonde en larmes de la pitié que je ressens pour cette femme. Par Notre-Dame ! j'ai bien peur, si nous la mettons à mort, que nous ne nous en repentions à la fin.

GOBIN.

Après ce que je lui ai ouï dire, certes, je ne suis point d'avis non plus qu'elle soit mise à mort, Dieu me protège !

ALIXANDRE.

Et je vous demande quelle voie nous pourrons honorablement trouver pour la sauver de la mort, dites-le-moi.

RAINFROY.

Je ne sais... Si fait bien : j'en vois une que je veux vous indiquer. Nous devons l'abandonner à la mer, je vous dirai comment : nous la mettrons dans un batelet sans pilote, et elle n'aura avec elle ni perches, ni voile, ni avirons ; et ainsi nous la laisserons aller où la mer la voudra porter, et les flots l'éloigneront bientôt, en sorte qu'on ne la trouvera pas. Et, si elle doit être sauvée, Dieu fera sa volonté à cet égard ; et nous nous serons acquittés de notre mission.

GOBIN.

Alixandre, il dit vrai : qu'il soit fait comme il a dit.

ALIXANDRE.

Soit ! je n'y mets pas d'opposition. En avant ! allons chercher un bateau. Eh ! en voici un bon et bel que j'ai trouvé ici.

GOBIN.

C'est vrai, tu t'en es bien tiré. Il nous faut penser au reste. — Dame, entendez ce que nous ferons pour vous garantir de la mort : puisque vous avez le désir de vivre, nous vous mettrons dans ce batelet, et nous vous laisserons aller au (bon) plaisir de Dieu où la mer vous mènera. S'il lui plaît,

ij°. CHEVALIER.

Çà, je vien, seigneurs ; mettez-vous
A point et ne vous deportez,
Ce corps jusques çà m'apportez ;
Or faites brief.

ALEXANDRE.

Prenez vous deux devers le chief ;
Et je les jambes porteray.
Or sus ! tournez, devant iray :
Il appartient.

GOBIN.

Nous le savons bien qu'il convient
Que les piez s'en voient devant.
Tournez sommes ; or vaz avant,
Sanz deporter.

RAINFROY.

Onques mais n'aiday à porter
Corps si pesant con cesti-ci,
Je croy que non fis-tu aussi.
Diex en ait l'ame !

GOBIN.

Se ne fis mon, par Nostre-Dame !
Se gaires avions à aler,
Je perdroie tost le parler
Du tout sanz faille.

ALEXANDRE.

Hé ! d'ainsi plaindre ne vous chaille
A l'eure delivre en serons.
Vez leuc où jus la metterons :
Venez bon pas.

PREMIER CHEVALIER.

Sire, ne vous courroucez pas ;
Car ne vous en seroit jà miex.
Ainsi fera, s'il li plaist, Diex
De nous trestouz.

LE ROY.

J'ay bien matere de courroux
Certainement, amis : pour quoy ?
Non pas pour ma mere que voy
Qu'est morte si soudainement,
Car c'est du juste jugement
De Dieu ; mais pour autre achoison
Elle a fait morir sanz raison
Ma très chiere compaigne Osanne.
N'avoit de ci jusques Losanne
Plus vaillant dame qu'elle estoit :
Elle junoit, point ne vestoit
De linge, mais ceignoit la corde ;
Elle mettoit paix et concorde
Tant com povoit entre les gens,

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Allons , je viens, seigneurs ; mettez-vous
en mesure et ne vous amusez pas , appor-
tez-moi ce corps jusque là-bas, et faites
vite.

ALEXANDRE.

Prenez vous deux vers la tête ; pour
moi , je porterai les jambes. Allons , de-
bout ! tournez, j'irai devant : c'est comme il
faut.

GOBIN.

Nous savons bien qu'il faut que les pieds
s'en aillent devant. Nous sommes tournés ;
allons ! va devant, sans t'amuser.

RAINFROY.

Jamais je n'aidai à porter un corps aussi
pesant que l'est celui-ci, ni toi non plus, je
crois. Dieu en ait l'ame !

GOBIN.

Non vraiment, par Notre-Dame ! Si nous
avons à aller un peu loin, je perdrais bien-
tôt haleine assurément.

ALEXANDRE.

Eh ! cessez de vous plaindre ainsi : nous
en serons débarrassés dans l'instant. Voici
le lieu où nous la déposerons : venez bon
pas.

LE PREMIER CHEVALIER.

Sire, ne vous emportez point ; car cela ne
vous avancerait en rien. Dieu, s'il lui plait,
nous traitera tous de même.

LE ROI.

Certainement , amis, j'ai bien matière à
courroux : pourquoi ? non pas à cause de
ma mère que je vois morte si soudaine-
ment, car c'est par suite du juste juge-
ment de Dieu ; mais pour une autre chose :
elle a fait mourir sans raison Osanne, ma
très-chère épouse. Il n'y avait d'ici jusqu'à
Lausanne une dame plus vertueuse qu'elle :
elle jeûnait et ne portait point de linge,
mais ceignait la corde ; autant qu'elle le
pouvait elle mettait la paix et la concorde
entre les gens, et toujours elle était dili-
gente à repaître et à soutenir les pauvres.
Je dois bien me considérer comme un fou

Et touz jours estoit diligens
Des povres paistre et soustenir.
Je me doy bien pour fol tenir
Quant je la mis en la baillie
De celle qui si l'a trahie.
Il pert bien c'onques ne l'ama :
Maintes foiz la me diffama,
Et en la parfin a tant fait
Qu'elle l'a fait morir de fait :
Dont dolent sui, n'en doubtez mie.
— Ha, Osanne, ma chere amie !
Vostre mort plain et plainderay
Tous les jours que je viveray :
C'est bien droiture.

ij^e CHEVALIER.

Sire, sachiez, j'ay tant mis cure
Que vostre mere gist'en bierre
En la chappelle là-derrière ;
Demain son service on fera,
Et sempres on l'enterrera,
Se vous voulez.

LE ROY.

Certes, je sui si adolez
Qu'il ne m'en chaut : soit mise en terre,
Et vous en delivrez bonne erre
Ligierement.

ij^e CHEVALIER.

Sire, vostre commandement
De cuer feray.

DIEU.

Michiel, entens que te diray :
Je vueil que t'en vois es ysnel,
Sceez-tu où ? là en ce batel,
Où toute seule est celle dame.
Je l'ains, car elle est preude fame.
Ne li dy mot ; mais sanz deport
La maine et conduiz jusqu'au port
Qu'est de Ierusalem le plus près :
Ce fait, vien-t'en tantost après,
Sanz li riens dire.

MICHEL.

Vostre commant vois faire, Sire,
Sanz arrester.

OSANNE.

E Diex ! je me doy bien doubter
Et avoir paour que n'afonde
Et verse en ceste mer parfonde
Et qu'il ne faille que g'y muire.
N'ay de quoy ce batel conduire ;
Et se j'avoie bien de quoy

pour l'avoir mise à la discretion
qui l'a ainsi trahie. Il paraît bien
ne l'aima jamais : mainte fois elle
fama auprès de moi, et à la fin elle
fait qu'elle a causé sa mort : et
suis affligé, n'en doutez pas. — Ah,
ma chère amie ! je regrette et re
votre mort autant que je vivrai : c'est
juste.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Sire, sachiez que j'ai tellement
choses que votre mère est couchée
bière, là-bas en la chapelle ; dem
fera son service, et on l'enterrera
suite, si vous voulez.

LE ROY.

Certes, je suis si chagrin que ce
porte peu : qu'elle soit mise en terre
barrassez-vous-en bien vite.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Sire, je ferai de tout mon cuer vo
mandement.

DIEU.

Michel, écoute ce que je te dis
veux que tu t'en ailles tout de suite
tu où ? là dans ce bateau, où est celle
toute seule. Je l'aime, car c'est une
femme. Ne lui dis pas un mot ; mais
retard mène-la et conduis-la jusqu'
qui est le plus près de Jérusalem : et
viens-t'en tout de suite après, sanz
dire.

MICHEL.

Sire, je vais sanz retard faire ce que
me commandez.

OSANNE.

Eh Dieu ! je dois bien trembler
peur de sombrer dans cette mer profonde
et qu'il ne faille que j'y meure. Je ne
de quoi conduire ce bateau ; et
quand j'aurais de quoi, je ne le saurais
ma foi ! C'est pourquoi mon sort est

LA MÈRE DU ROY.

Biau filz, delivre estes et quittes
 D'Osanne qui fu vostre femme,
 Qu'en prison ay pour son diffame
 Gardée par vostre congié.
 Sy po y a bu et mengié,
 Pour Dieu, qu'elle est à fin alée.
 Enterrer l'ay fait à celée
 Et coyement.

LE ROY.

Mère, par vostre enortement
 M'avez tant dit et envay
 Qu'il faut que je l'aie hay
 Et menée jusqu'à la mort.
 Je ne scé se avez droit ou tort;
 Si l'amoie-je moult, par m'ame!
 Donc je pri Dieu et Nostre-Dame,
 Pleurant des yeulx et de cuer fin,
 Que, se l'avez fait mettre à fin
 A tort, que longuement n'atende
 Que tel loier ne vous en rende,
 Qu'il appere de vostre fait
 Se bien ou mal li avez fait.
 A tant me tais.

LA MÈRE DU ROY.

Fil, de vous pren congié huy mais.
 Je voy qu'à moy vous courroucez
 Pour bien faire; or laissez, laissez.
 Par saint George! le jour venra
 Que de ceci me souviendra,
 S'il chiet à point.

(Yci se laisse che[oir].)

LA DAMOISELLE.

Doulce Mère Dieu, par quel point
 Puet estre ma dame chéue?
 Diex! quelle est-elle devenue?
 Sa biauté ne fait que obscurcir,
 Ne son viaire que noircir.
 Lasse! elle meurt à grief desroy.
 — Venez çà, monseigneur le roy,
 A vostre mère.

LE ROY.

Qu'est-ce là, Bethis? Pour saint Pere!
 Qu'a-elle, dy?

LA DAMOISELLE.

Je ne scé; onques mais ne vy
 Femme ainsi laidement cheoir.
 Pour Dieu, sire! venez voir
 Qu'il vous en semble.

LA MÈRE DU ROI.

Cher filz, vous êtes délivré et débarrassé
 de votre femme Osanne, que j'ai pour son
 crime gardée en prison, comme vous me
 l'avez permis. Grâce a Dieu, elle a si peu
 bu et mangé qu'elle est morte. Je l'ai fait
 enterrer en secret et sans bruit.

LE ROI.

Mère, vous m'avez tant poursuivi de vos
 insinuations qu'il m'a fallu la hair et la per-
 sécuter jusqu'à la mort. Je ne sais si vous
 avez tort ou raison; mais, sur mon ame! je
 l'aimais beaucoup. Or, pleurant des yeux et
 du cœur, je prie Dieu et Notre-Dame que,
 si vous l'avez fait périr à tort, ils ne tardent
 pas long-temps à vous en donner une ré-
 compense telle qu'il soit évident si vous
 avez agi bien ou mal à son égard. Maintenant
 je me tais.

LA MÈRE DU ROI.

Fils, je prends à l'instant congé de vous.
 Je vois que vous vous courroucez contre
 moi pour avoir bien fait; cessez, cessez.
 Par saint Georges! un jour viendra, si l'oc-
 casion se rencontre, qu'il me souviendra de
 ceci.

(Ici elle se laisse tomber.)

LA DEMOISELLE.

Douce Mère de Dieu, comment ma dame
 peut-elle être tombée? Dieu! qu'est-elle de-
 venue? Sa beauté ne fait que décroître, et
 son visage que noircir. Hélas! elle se meurt
 bien cruellement. — Venez ici vers votre
 mère, monseigneur le roi.

LE ROI.

Qu'est-ce que cela, Béthis? Par saint
 Pierre! qu'a-t-elle, dis?

LA DEMOISELLE.

Je ne sais; je ne vis jamais femme choir
 aussi lourdement. Pour (l'amour de) Dieu,
 seigneur! venez voir ce qu'il vous en sem-
 ble.

LE PREMIER CHEVALIER.

Bon est qu'i alons touz ensemble,
Sanz faire yci plus lonc devis,
Et si en dirons nostre advis;
Je le conseil.

ij^e CHEVALIER.

Chier sire, il vous dit bon conseil
Et qui fait bien à ottrier;
Alons tost sanz plus detrier:
C'est bon à faire.

LE ROY.

Alons, nous verrons son affaire.
— Sainte Marie! qu'est-ce ci?
Diex! con le vis li est noirci
Et tout le corps!

PREMIER CHEVALIER.

Doulx li soit et misericors
Dieu, par sa bonté infinie!
Certainement elle est finie
A grant martire.

ij^e CHEVALIER.

Biau sire Diex, que veult ce dire?
Comment li peut estre la face,
Pour cheoir en si belle place,
Ne le corps devenu si noir?
Le cuer m'en effraie, pour voir,
Et m'esbahist.

LE ROY.

Seigneurs, puisque ci morte gist
(Plus la regars, plus ay grant hide),
Faites que vous aiez aide
Et que l'emportez là derriere
Et li pourveez une biere;
Sempres enterrer la ferons,
De son obseque ordenerons
Tout à loisir.

PREMIER CHEVALIER.

Chier sire, tout à vostre plaisir
Férons bonne erre.

ij^e CHEVALIER.

Je vois ij. ou iij. hommes querre
Qui hors de cy l'emporteront
Et qui sempres l'enterreront
Pour eulx donner un po d'argent;
Vous et moy ne sommes pas gent
De tel besogne.

PREMIER CHEVALIER.

C'est voir. Or alez sanz eslongne,
Mon ami doulx.

LE PREMIER CHEVALIER.

Il est bon que nous y allions tous ensemble, sans tenir ici de plus longs discours, et nous en dirons notre avis; je le conseille.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Cher sire, il vous donne un conseil qui est bon à suivre; allons-nous-en vite sans plus tarder: c'est chose à faire.

LE ROY.

Allons, nous verrons comment elle va. — Sainte Marie! qu'est-ce que ceci? Dieu! comme son visage et tout son corps sont noircis!

LE PREMIER CHEVALIER.

Que Dieu, par sa bonté infinie, lui soit doux et miséricordieux! Certainement elle est morte dans de grandes souffrances.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Beau sire Dieu, que veut dire ceci? Comment, pour être tombée dans une si belle place, sa face et son corps peuvent-ils être devenus si noirs? En vérité, j'en ai le cœur étonné et effrayé en même temps.

LE ROY.

Seigneurs, puisqu'elle est étendue morte ici (plus je la regarde, plus j'ai de frayeur), faites-vous aider, emportez-la hors de céans et procurez-lui un cercueil; nous la ferons enterrer tout de suite, et réglerons ses obsèques tout à loisir.

LE PREMIER CHEVALIER.

Cher sire, nous ferons sur-le-champ tout ce qui vous plaira.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Je vais chercher deux ou trois hommes qui l'emporteront hors d'ici et qui l'enterreront tout de suite pour un peu d'argent; vous et moi nous ne sommes pas gens à nous charger d'une pareille besogne.

LE PREMIER CHEVALIER.

C'est vrai. Allez-y donc tout de suite, mon doux ami.

A certes dire me devez
Se pour ce que vous nous servez
Venez ici.

OSANNE.

Où, dame, s'il est ainsi
Qu'il vous agrée.

L'OSTELLIERE.

Vous soiez la très bien trouvée,
Je croy que vous aray bien chiere;
Car il me semble à vostre chiere
Que ne pourrez fors que bien faire.
Se vous m'estes de bon affaire,
Jamais de nous ne partirez
Tant que riche et comble serez;
Je vous promet.

OSANNE.

Dame, en vostre grace me met,
Et je feray tant, se Dieu plaist,
Que n'arez ne noise ne plait
Par moy; mais tout à vostre guise,
Si tost con je l'aray aprise,
Vous serviray.

L'OSTELLIERE.

Or venez, je vous monstreray
En quoy vous embesongnerez.
Egardez: ces liz me ferez,
Puis nettoiez ceste maison;
Mais aussi je vueil vostre nom
Savoir, m'amie.

OSANNE.

Je ne le vous celeray mie:
Osannette m'appellerez,
S'il vous plaist, dame; voir direz:
C'est mon droit nom.

L'OSTELLIERE.

Bien faites, tant que bon renom
Je puisse de vous tesmoingnier.
Je m'en vois ailleurs besongnier;
Or faites bien.

OSANNE.

Ne vous en soussiez de rien,
Dame: quant de ci partiray,
Rien à ordener n'y lairay
N'à nettoier.

LE PREMIER FIL.

De r'aler me vueil avoier
Tant que soie en nostre maison,
Puisque j'ay vendü mon charbon.
Sà, avant, sà!

faut que vous disiez sérieusement si c'est
pour nous servir que vous venez ici.

OSANNE.

Où, dame, si cela peut vous être agréa-
ble.

L'HÔTELIÈRE.

Soyez la très-bien venue, je crois que je
vous aimerai beaucoup; car à votre visage
il me semble que vous ne pourrez que bien
vous conduire. Si vous m'êtes utile, jamais
vous ne quitterez de chez nous que vous
ne soyez riche et comblée (de biens); je
vous promets.

OSANNE.

Dame, je me mets en votre grâce, et je
ferai tant, s'il plaît à Dieu, que vous n'aurez
par moi ni bruit ni querelle; mais je vous
servirai tout-à-fait à votre guise, aussitôt que
je la connaîtrai.

L'HÔTELIÈRE.

Allons, venez, je vous montrerai à quoi
vous vous employerez. Regardez: vous me
ferez ces lits, ensuite nettoyez cette mai-
son; mais aussi, m'amie, je veux savoir vo-
tre nom.

OSANNE.

Je ne vous le célerai pas: dame, s'il vous
plaît, vous m'appellerez Osannette; vous di-
rez bien: c'est mon vrai nom.

L'HÔTELIÈRE.

Faites bien, tant que je puisse donner
un bon témoignage sur votre compte. Je
m'en vais travailler ailleurs; allons! condui-
sez-vous bien.

OSANNE.

Dame, ne soyez en peine d'aucune chose:
quand je sortirai d'ici, je n'y laisserai rien à
arranger ou à nettoier.

LE PREMIER FILS.

Je veux me mettre en route et marcher
jusqu'à ce que je sois en notre logis, puis-
que j'ai vendu mon charbon. Holà, en avant,
holà!

ij^e FIL.

Si tost ne vendi mais pieça
Mon charbon comme j'ay fait huy.
Je m'en vois à l'ostel mais huy
Liemment : ma journée est faicte.
Mon cheval d'aler tost s'affaitte
Pour ce qu'est vuit.

iij^e FIL.

Je ne cuit pas avoir ennuit
De mon pere chiere rebourse :
Je li porte argent en ma bourse,
Ne me devra pas laidangier.
Hé ! mon frere voy. — Ho, Renier !
Arreste, arreste !

ij^e FIL.

Es-tu là, mon frere ? or t'apreste
Dont de venir.

iij^e FIL.

Je m'en saray bien convenir.
Alons-m'en : sui-je tost venu ?
Se Dieu t'aïst, combien as-tu
Vendu ta somme ?

ij^e FIL.

Combien ? .iij. solz, à un bon homme
Qui me semble doux et courtois,
Car il m'a fait une grant fois
De son vin boire.

LE iij^e FIL.

Plus aise du cuer en doiz, voire,
Estre et plus lié.

ij^e FIL.

Je ne sui goute traveillié,
De ce ne fault-il pas parler.
Çà ! pensons de nous en r'aler :
C'est nostre miex.

PREMIER FIL.

Pere, bon vespre vous doint Diex !
Est-il bon que voise establer
Ce cheval-ci et afforrer
Tout avant euvre ?

LE CHARBONNIER.

Oïl, filz ; mais point ne le cuevre :
Mestier n'en a.

LE PREMIER FIL.

De par Dieu ! point ne le sera,
Au mains par moy.

LE iij^e FIL.

Li gar ! nostre frere la voy
Qu' son cheval establer maine :
Il nous fault aussi mettre paine

LE DEUXIÈME FILS.

Voici long-temps que je n'ai veu
charbon comme j'ai fait aujourd'hui
m'en vais donc joyeusement au logis
journée est faite. Mon cheval va le
par la raison qu'il est sans charge.

LE TROISIÈME FILS.

Je ne pense pas avoir aujourd'hui
pere une mine renfrognée : je lui
l'argent dans ma bourse, il ne devra
gourmander. Eh ! je vois mon frere
Renier ! arrête, arrête !

LE DEUXIÈME FILS.

Es-tu là, mon frere ? allons, app
donc à venir.

LE TROISIÈME FILS.

Je saurai bien m'y prendre. Alons
en : suis-je bientôt venu ? Dieu t'aïst
bien as-tu vendu ta charge ?

LE DEUXIÈME FILS.

Combien ? trois sous, à un brave
qui me semble doux et courtois, ça
fait boire un grand coup de son vin.

LE TROISIÈME FILS.

En vérité, tu dois en être plus aise
joyeux dans ton cœur.

LE DEUXIÈME FILS.

Je ne suis pas le moins du monde
il ne faut pas en parler. Alons ! son
nous en retourner : c'est notre
(parti).

LE PREMIER FILS.

Pere, que Dieu vous donne une
soirée ! Est-il bon que j'aïlle mettre
val-ci à l'écurie et lui donner à manger
toute chose ?

LE CHARBONNIER.

Oui, filz ; mais ne le couvre pas :
pas besoin.

LE PREMIER FILS.

De par Dieu ! il ne le sera point, si
par moi.

LE TROISIÈME FILS.

Eh regardez ! je vois là-bas notre
qui mène son cheval à l'écurie :
aussi nous occuper à aller rentrer

D'aler les nostres establer,
Et puis si pourrons retourner
Touz .iij. ensemble.

LE ij^e FIL.

Alons donc; puisque bon vous semble
A faire, aussi je m'y otroy.
— Pere, nous sommes cy touz troy,
Qui bonne chiere avoir devons :
Noz .iij. sommes vendu avons
De charbon, je vous compte voir ;
Mais je vous fas bien assavoir
Que orains vi un cheval baucant ;
Mais, par monseigneur saint Vincent !
Biau pere, se un tel en avoie,
Sachiez que je ne le donroye
Pour nul avoir.

PREMIER FIL.

Mon pere, vous diray-je voir ?
Certainement je vi orains
Un escuier qui sur ses mains
Portoit un faucon par la voie ;
Mais, par m'ame ! se j'en avoie
Un tel, je l'aroye plus chier
Que cent muis, ce puis affichier,
De bon charbon.

ij^e FIL.

Et je un levrier si bel et bon,
Si gentil et si netelet,
Ay hui encontré que un vallet
Assez matin menoit en destre,
Que sohaiday qu'il péüst estre
Que cent livres pour lors éusse
Et toutes donner les déusse
Par convent que le chien fust mien ;
Car, certes, il le valoit bien,
A mon advis.

LE CHARBONNIER.

Mes enfans, laissez voz devis :
Ce sont choses où avenant
Ne povez estre maintenant.
Sceez-vous : si reposerez.
Assez tost à diner arez,
Mais qu'il soit prest.

LE ROY.

Seigneurs, je vous diray qu'il est :
Sachiez, je vueil aler chacier ;
Mandez aux veneurs qu'adressier
Vueillent la chace.

tres, et puis nous pourrons revenir tous les
trois ensemble.

LE DEUXIÈME FILS.

Allons donc; puisque cela vous semble
bon à faire, j'y consens aussi. — Père, nous
sommes ici tous les trois, et nous devons
avoir un bon accueil : nous avons vendu
nos trois charges de charbon, je vous dis
vrai ; mais je vous fais bien savoir que je
vis tout à l'heure un cheval gris ; par mon-
seigneur saint Vincent ! cher père, si j'en
avais un pareil, sachez que je ne le don-
nerais pour aucun trésor.

LE PREMIER FILS.

Mon père, vous dirai-je vrai ? certaine-
ment je vis tantôt un écuyer qui sur son
poing portait un faucon par la route ; par
mon ame ! si j'en avais un pareil, je le
préférerais, je puis l'affirmer, à cent muids
de bon charbon.

LE TROISIÈME FILS.

Et moi, j'ai rencontré aujourd'hui un lé-
vrier si bel et bon, si gentil et si propre,
qu'un valet menait en dextre assez matin,
que je souhaitai d'avoir pour lors cent li-
vres et d'être obligé de les donner à la con-
dition que le chien fût à moi ; car, certes, il
les valait bien.

LE CHARBONNIER.

Mes enfans, cessez votre conversation :
ce sont choses où vous ne pouvez atteindre
maintenant. Asseyez-vous : vous vous re-
poserez. Vous aurez bientôt votre dîner,
quand il sera prêt.

LE ROY.

Seigneurs, je vous dirai de quoi il s'a-
git : sachez que je veux aller chasser ; man-
dez aux veneurs de vouloir bien guider la
chasse.

LE PREMIER SERGENT D'ARMES.

Sire, vous plaist-il que je face
Ce message? Tantost iray,
Et ce que dites leur diray
En l'eure, sire.

LE ROY.

Où; tu diz bien : vaz leur dire
Que je leur mant.

PREMIER SERGENT.

Je vois faire vostre command.
— Seigneurs, il vous faut tout laisser
Pour venir-en au boys chacier ;
Mettez tost voz chiens en arroy,
Et vous en venez : car le roy
Si le vous mande.

PREMIER VENEUR.

Tantost ferons ce qu'il commande
Hardiement li alez dire
Que avant y serons que li sire
Voit s'en devant.

LE PREMIER SERGENT.

Volentiers, seigneurs; or avant!
— Chier sire, à voie vous mettez :
Les veneurs, ne vous en doutez,
Et les chiens au bois trouverez
Touz prez, jà si tost n'y venrez;
Avancez-vous.

LE ROY.

C'est bien dit.—Sus, aux chevaux touz !
Alons monter.

ij^e SERGENT.

Faites ci voie, sanz doubter;
Je vous serviray sur les dos
De ceste mace-ci grans cops.
Alez arriere.

ij^e VENEUR.

Alons-nous-en par ci derriere,
Lubin, et noz chiens enmenons,
Si que avant que le roy venons
En la forest.

PREMIER VENEUR.

Alons! je m'i accors : dit est
Et fait sera.

LE ROY.

Seigneurs, maishuy nous en fauldra
Aler, puisque sommes montez ;
D'aler devant moy vous hastez
Trestouz ensemble.

PREMIER CHEVALIER.

Alons! je voy là, ce me semble,

LE PREMIER SERGENT D'ARMES.

Sire, vous plaist-il que je fasse ce mes-
sage? Je vais sur-le-champ y aller, et
leur répéterai tout de suite ce que vous m'
dites, sire.

LE ROY.

Où; tu parles bien : va leur dire ce que
je leur mande.

LE PREMIER SERGENT.

Je vais faire votre commission. — Sei-
gneurs, il vous faut tout laisser pour
venir chasser au bois; mettez tous vos
chiens en état, et venez-vous-en : car le roy
vous l'ordonne.

LE PREMIER VENEUR.

Nous ferons de suite ce qu'il commande.
Allez hardiment lui dire que nous y se-
rons avant que notre sire se mette en che-
min.

LE PREMIER SERGENT.

Volentiers, seigneurs; allons, en avant!
— Cher sire, mettez-vous en route. n'en
doutez pas, vous trouverez au bois les ve-
neurs et les chiens tout prêts, quelque ce-
lérité que vous mettiez à y venir; de-
partez-vous.

LE ROY.

C'est bien dit.—Allons, à cheval, vous
tous ! Alons monter.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Laissez le chemin libre, sans tarder; si-
non je vous appliquerai sur le dos de grands
coups de cette masse-ci. Allez en arriere.

LE DEUXIÈME VENEUR.

Lubin, allons-nous-en par ici derriere, et
emmenons nos chiens, de manière à venir
avant le roy en la forêt.

LE PREMIER VENEUR.

Allons! j'y consens : c'est dit et ce me
fait.

LE ROY.

Seigneurs, il nous faudra maintenant
partir, puisque nous sommes montés; ha-
tez-vous d'aller devant moi tous ensemble.

LE PREMIER CHEVALIER.

Allons! je vois là-bas, ce me semble, les

Les veneurs en ce quarrefour :
Il nous diront se ci entour
Ont rien véu.

ij^e CHEVALIER.

C'est voir; tantost sera scéu :
Alons à eulx.

LE ROY.

Avant dites-moy voz conseilz,
Seigneurs, ne m'en faites debatre :
Quelle part nous pourrons embatre
A ce que ne puissions faillir
D'une grosse beste assaillir,
Cerf ou sanglier.

ij^e VENEUR.

Sire, se Dieu me vueille aidier,
Ne fauderez en nulle fin,
Se vous alez par ce chemin,
Que briefment assez n'en truissiez
Mais gardez que vous ne laissiez
Point ceste sente.

LE ROY.

Nanil, ce n'est mie m'entente.
J'en vois, biaux seigneurs; or avant!
Alez-en par ci au devant,
Afin que, se riens vous envoie,
Que vous li estoupez la voie
Quanke pourrez.

PREMIER CHEVALIER.

Si ferons-nous, bien le verrez,
S'il chiet à point.

ij^e CHEVALIER.

De ma part, je n'en faudray point,
Mon chier seigneur.

LE ROY.

E gar! je voy leuc le greigneur
Senglier que onques mais je véisse;
Avant que de ce bois mais ysse,
Tant qu'il soit pris ne fineray.
De li plus près m'aproucheray
Pour li faire sentir m'espée.
Il s'en fuit en celle valée,
Dès si tost comme il m'a véu;
Mais je ne sui pas recréu:
Après m'en vois.

LE PREMIER CHEVALIER.

E gar! je n'ov dedans ce bois
De monseigneur frainte nesune.
Au mains, se je véisse aucune
Grosse beste par ci saillir,
J'esperasse que sanz faillir

veneurs dans ce carrefour: ils nous diront
s'ils n'ont rien vu aux alentours d'ici.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

C'est vrai; nous le saurons bientôt: allons
à eux.

LE ROI.

Auparavant dites-moi votre avis, sei-
gneurs, ne me le refusez pas: en quel en-
droit faudra-t-il que nous pénétrions pour
ne pas manquer d'attaquer une grosse bête,
cerf ou sanglier?

LE DEUXIÈME VENEUR.

Sire, Dieu me vueille aider! vous ne man-
querez nullement d'en trouver assez, si
vous allez par ce chemin; mais gardez-vous
d'abandonner ce sentier.

LE ROI.

Nenni, ce n'est pas mon intention. J'en
vois, beaux seigneurs; en avant! allez-
vous-en par ici au-devant, afin que si je
vous envoie quelque chose, vous lui bar-
riez le chemin tant que vous pourrez.

LE PREMIER CHEVALIER.

C'est ce que nous ferons, vous le verrez
bien, s'il s'en trouve l'occasion.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Pour ma part, je n'y manquerai point,
mon cher seigneur.

LE ROI.

Eh regardez! je vois ici le plus grand
sanglier que je vis jamais; avant que je
sorte de ce bois, je n'aurai pas de repos
qu'il ne soit pris. Je m'approcherai plus
près de lui pour lui faire sentir mon épée.
Sitôt qu'il m'a vu, il s'est enfui dans cette
vallée; mais je n'abandonne pas la partie:
je m'en vais après lui.

LE PREMIER CHEVALIER.

Eh regardez! je n'entends dans ce bois
aucun bruit qui annonce monseigneur. Au
moins, si je voyais quelque grosse bête s'é-
lancer par ici, j'espérerais que sans man-
quer il dût bientôt venir après; mais je n'en

LE PREMIER SERGENT D'ARMES.

Sire, vous plaist-il que je face
Ce message? Tantost iray,
Et ce que dites leur diray
En l'eure, sire.

LE ROY.

Oil ; tu diz bien : vaz leur dire
Que je leur mant.

PREMIER SERGENT.

Je vois faire vostre command.
— Seigneurs, il vous fault tout laisser
Pour venir-en au boys chacier ;
Mettez tost voz chiens en arroy,
Et vous en venez : car le roy
Si le vous mande.

PREMIER VENEUR.

Tantost ferons ce qu'il commande
Hardiement li alez dire
Que avant y serons que li sire
Voit s'en devant.

LE PREMIER SERGENT.

Volentiers, seigneurs ; or avant !
— Chier sire, à voie vous mettez :
Les veneurs, ne vous en doubtiez,
Et les chiens au bois trouverez
Touz prez, jà si tost n'y venrez ;
Avancez-vous.

LE ROY.

C'est bien dit.—Sus, aux chevaulx touz !
Alons monter.

ij^e SERGENT.

Faites ci voie, sanz doubter ;
Je vous serviray sur les dos
De ceste mace-ci grans cops.
Alez arriere.

ij^e VENEUR.

Alons-nous-ent par ci derriere,
Lubin, et noz chiens enmenons,
Si que avant que le roy venons
En la forest.

PREMIER VENEUR.

Alons ! je m'i accors : dit est
Et fait sera.

LE ROY.

Seigneurs, maishuy nous en fauldra
Aler, puisque sommes montez ;
D'aler devant moy vous hastez
Trestouz ensemble.

PREMIER CHEVALIER.

Alons ! je voy là, ce me semble,

LE PREMIER SERGENT D'ARMES.

Sire, vous plaist-il que je fasse ce mes-
sage? Je vais sur-le-champ y aller, et je
leur répéterai tout de suite ce que vous me
dites, sire.

LE ROY.

Oui ; tu parles bien : va leur dire ce que je
leur mande.

LE PREMIER SERGENT.

Je vais faire votre commission. — Sei-
gneurs, il vous faut tout laisser pour vous
en venir chasser au bois ; mettez tous vos
chiens en état, et venez-vous-en : car le roi
vous l'ordonne.

LE PREMIER VENEUR.

Nous ferons de suite ce qu'il commande.
Allez hardiment lui dire que nous y se-
rons avant que notre sire se mette en che-
min.

LE PREMIER SERGENT.

Volontiers, seigneurs ; allons, en avant !
— Cher sire, mettez-vous en route : n'en
doutez pas, vous trouverez au bois les ve-
neurs et les chiens tout prêts, quelque cé-
lérité que vous mettiez à y venir ; dépté-
chez-vous.

LE ROY.

C'est bien dit. — Allons, à cheval, vous
tous ! Allons monter.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Laissez le chemin libre, sans tarder ; si-
non je vous appliquerai sur le dos de grands
coups de cette masse-ci. Allez en arrière.

LE DEUXIÈME VENEUR.

Lubin, allons-nous-en par ici derriere, et
emmenons nos chiens, de manière à venir
avant le roi en la forêt.

LE PREMIER VENEUR.

Allons ! j'y consens : c'est dit et ce sera
fait.

LE ROY.

Seigneurs, il nous faudra maintenant
partir, puisque nous sommes montés ; ha-
tez-vous d'aller devant moi tous ensemble.

LE PREMIER CHEVALIER.

Allons ! je vois là-bas, ce me semble, là

Mais je me voy si entrepris
 Que puis dire en chascun sui pris,
 Dont je me voy tout esperdu.
 Tout seul sui, mes gens ay perdu ;
 Par ici m'en retourneray
 Savoir se je les trouveray.
 Voir, je croy Dieu m'a desvoié
 Et cest encombrier envoié
 Pour l'amour de Osanne, ma femme,
 Qui estoit une vaillant dame,
 Que je baillay ès mains ma mere,
 Qui li a tant dure et amere
 Esté qu'elle morir l'a fait
 Sanz ce qu'elle eüst riens meffait,
 A mon cuidier; car point ne tiens
 Qu'elle portast onques les chiens
 Que ma mere entendant me fist;
 Mais croy miex que Diex desconfit
 De mort honteuse ma mere a
 Pour le pechié qu'elle fist là;
 Et en tant que je m'assenti
 A li croire et me consenti
 Qu'à ma femme fëist grief lors,
 Doulx Dieu, pere misericors,
 Pardon vous requier et merci
 Et qu'adressier me vueilliez ci
 Que aucun habitacle je truïsse
 Où esconser maishui me puisse,
 Car nuit est plaine d'oscurté.
 E, Diex ! là voy de feu clarté:
 Ne peut estre qu'il n'y ait gens;
 D'aler y seray diligens
 Tout maintenant sanz plus ci estre.
 — Ouvrez, ouvrez, varlet ou maistre;
 Cest huis ouvrez.

LA PREMIER FIL.

Qui est là, qui ? — Pere, souffrez,
 Seez-vous quoy ; g'iray savoir
 Qui c'est. — Demandez-vous avoir
 Du charbon, sire ?

LE ROY.

Tantost le te saray à dire.
 Diau filz, puisque descendu sui,
 Dieu soit ceens ! je vueil meshui
 Ceens gesir.

LE CHARBONNIER.

Très chier sire, vostre plaisir
 Ferois : nous y sommes tenuz.
 Vous soiez le très bien venuz ;

je me vois si embarrassé que je puis dire
 que je suis pris en chassant, ce qui me
 rend tout éperdu. Je suis tout seul, j'ai
 perdu mes gens; je m'en retournerai par
 ici pour savoir si je les trouverai. Vraiment,
 je crois que Dieu m'a égaré et envoyé ce
 malheur pour l'amour de ma femme Osanne,
 qui était une dame vertueuse, et que je re-
 mis aux mains de ma mère, qui a été si
 dure et si cruelle à son égard qu'elle l'a fait
 mourir sans qu'elle eût mérité en rien son
 sort : c'est là mon opinion ; car je ne tiens
 pas pour vrai qu'elle ait porté des chiens ,
 comme ma mère me le fit entendre ; mais
 je crois, au contraire, que Dieu a fait mou-
 rir celle-ci d'une mort honteuse à cause du
 péché qu'elle commit en cela ; et comme je
 me prêtai à la croire et que je consentis
 qu'elle fût alors souffrir ma femme, doux
 Dieu, père miséricordieux, je requiers de
 vous pardon et merci ; veuillez me guider
 ici de manière à ce que je trouve quelque
 habitation où je puisse me retirer, car la
 nuit est pleine d'obscurité. Eh, Dieu ! je
 vois là-bas briller du feu : il ne peut être
 autrement qu'il n'y ait du monde ; je serai
 diligent à y aller tout de suite sans plus res-
 ter ici. — Ouvrez, ouvrez cette porte, valet
 ou maître ; ouvrez.

LE PREMIER FILS.

Qui est là ? qui ? — Pere, attendez, tenez-
 vous coi ; j'irai savoir ce que c'est. — Sire,
 voulez-vous avoir du charbon ?

LE ROI.

Je saurai bientôt te le dire. Mon cher
 fils, puisque je suis descendu, Dieu soit
 céans ! je veux aujourd'hui coucher ici.

LE CHARBONNIER.

Très-cher sire, nous ferons ce qui vous
 plaira : c'est notre devoir. Soyez le très-bien-
 venu ; nous nous appliquerons à vous ser-

De vous servir metterons paine.
 Sainte Marie ! qui vous maine,
 Sire, à ceste heure ?

LE ROY.

Je le vous diray sanz demeure.
 Un sanglier ay hui tant chacié
 Que j'ay toutes mes gens laissié
 Et me sui ou bois esgaré :
 Tant ay fort le sanglier haré,
 Et sanz li prendre !

LA CHARBONNIÈRE.

Renier, faites-moy voir entendre
 Qui est cest homme.

LE CHARBONNIER.

Dame, par saint Pierre de Rome !
 C'est le roy nostre chier seigneur.
 Honneur li faites la greigneur
 Que vous pourrez.

LE PREMIER FIL.

Sire, voz esperons dorez
 Vous vueil oster.

ij. FIL.

Vez ci biau surcot, sanz doubter ;
 Mon frere, esgarde : di-je voir ?
 Par m'ame ! j'en vouldroie avoir
 Un tel pour moy.

iiij. FIL.

Si feroye-je, par ma foy !
 Je le vestiroie demain.
 — Quelle chose est-ce en vostre main,
 Sire, si belle ?

LE CHARBONNIER.

Chascun donray une onquielle,
 Se de li vous n'alez en sus.
 Vous estes trop ennuyeux : sus !
 Fuez de ci.

LE ROY.

Preudon, seuffre pour Dieu merci :
 Voir plus de .xxx. ans a entiers
 Qu'enfans ne vi si volentiers
 Com ceulx-ci voy.

LE CHARBONNIER.

Sire, je me tays dont tout coy,
 Puisqu'i prenez esbatement.
 Je ne doubtoie vraiment
 Fors qu'il ne vous fust à grevance
 Et que n'eussiez desplaisance
 De ce qu'il font.

LE ROY.

Nanil, que pour certain ilz sont

vir. Sainte Marie ! sire, qui vous amène
 à cette heure ?

LE ROI.

Je vous le dirai tout de suite. J'ai
 d'hui tellement poursuivi un sanglier
 j'ai laissé en arrière tous mes gens
 me suis égaré dans le bois : tant
 ment traqué le sanglier, et encore
 prendre !

LA CHARBONNIÈRE.

Renier, apprenez-moi d'une manière
 taine quel est cet homme.

LE CHARBONNIER.

Dame, par saint Pierre de Rome !
 roi notre cher seigneur. Faites-lui
 d'honneur que vous pourrez.

LE PREMIER FILS.

Sire, je veux vous ôter vos éperons.

LE DEUXIÈME FILS.

Voici un beau surcot, il n'y a pas à
 douter ; mon frère, regarde : dis-je
 rité ? Par mon ame ! j'en voudrais
 pareil pour moi.

LE TROISIÈME FILS.

Moi aussi, par ma foi ! je le veux
 main. — Qu'est-ce que vous avez
 main, sire, qui est si beau ?

LE CHARBONNIER.

Je donnerai une taloche à chacun
 si vous ne vous éloignez pas de lui.
 êtes trop ennuyeux : allons ! sortez de

LE ROI.

Prud'homme, souffrez-les pour l'amour
 Dieu : voici plus de trente ans
 je n'ai pas vu des enfans aussi
 que je vois ceux-ci.

LE CHARBONNIER.

Sire, je me tais donc (et me tairai)
 puisque vous y prenez plaisir. En vérité,
 craignais que cela ne vous fût désagréable
 et que ce qu'ils font ne vous déplût.

LE ROI.

Nenni, car certainement ils sont

Si gracieux c'on ne peut miex :
D'eulx regarder ne puis mes yeux
Saouler assez.

LA CHARBONNIÈRE.

Très chier sire, en paiz les laissez ;
Venez soupper, s'il vous agréé :
La viande est toute aprestée
Que mangerez.

LE ROY.

Dame, ce que vous me donrez
En gré prendray.

LA CHARBONNIÈRE.

Nappe blanche vous estendray,
Chier sire : elle vaudra un mès.
Je tien qu'en gré prendrez hulmais
Ce qui sera appareillié.
Onques mais n'oy le cuer si lié
Comme j'ay de vostre venue,
Et g'y sui par raison tenue
Que j'en aie joye sanz faille.
— Tien, mon filz, tien ceste touaille ;
— Et toy à laver li donras
A ce pot que li verseras
Dessus ses mains.

PREMIER FIL.

Si con le dites, plus ne mains,
Bien le feray.

LE ROY.

Puisqu'il est prest, laver yray.
— Versez. Dieu vous face preudomme,
Biau filz, et saint Pierre de Romme !
Ho ! il souffist.

LE CHARBONNIER.

Certes, onques mais tant n'en fist ;
Prenez en gré, sire, pour Dieu.
Sà ! seés-vous, sire, en ce lieu :
C'est vostre place.

LE ROY.

Volentiers, puisqu'il faut que face
Cy mon souper.

LE CHARBONNIER.

Onques mais n'eûtes son per,
Chier sire, ce croy vraiment.
— Dame, à mengier appertement
Cy apportez.

LA CHARBONNIÈRE.

Tantost ; un po vos deportez.
Tenez, Renier.

LE CHARBONNIER.

C'est bien fait. Ça ! je vueil tranchier

peut plus gracieux : je ne puis assez rassa-
sier mes yeux à les regarder.

LA CHARBONNIÈRE.

Très-cher sire, laissez-les en paix ; venez
souper, si cela vous est agréable : les mets
que vous mangerez sont tout apprêtés.

LE ROY.

Dame, j'accepterai avec plaisir ce que vous
me donnerez.

LA CHARBONNIÈRE.

Cher sire, je vous étendrai une nappe
blanche : elle vaudra un mets. Je crois que
vous voudrez bien agréer ce qui sera pré-
paré. Jamais je n'eus le cœur aussi joyeux
comme je l'ai de votre venue, et il n'y a
pas à douter que je doive naturellement en
avoir de la joie. — Tiens, mon fils, tiens
cette serviette ; — et toi, tu lui donneras à
laver avec ce pot que tu lui verseras sur les
mains.

LE PREMIER FILS.

Je le ferai bien comme vous me le dites,
ni plus ni moins.

LE ROY.

Puisqu'il est prêt, j'irai me laver. — Ver-
sez. Que Dieu et saint Pierre de Rome fas-
sent un prud'homme de vous ! Ho ! cela
suffit.

LE CHARBONNIER.

Certes, jamais il n'en fit tant ; excusez-le,
sire, pour (l'amour de) Dieu. Allons, sire !
asseyez-vous ici : c'est votre place.

LE ROY.

Volentiers, puisqu'il faut que je fasse ici
mon souper.

LE CHARBONNIER.

Cher sire, vous n'en n'eûtes jamais un pa-
reil, j'en suis bien persuadé. — Dame, ap-
portez vite ici à manger.

LA CHARBONNIÈRE.

Bientôt ; attendez un peu. Tenez, Re-
nier.

LE CHARBONNIER.

C'est bien. Allons ! je veux découper de-

Devant vous, sire : c'est raison
Sanz doute. Vez ci un oison
Fin, gras et tendre.

LE ROY.

Puisqu'il est si bon, je vueil prendre ;
Mais avant l'essay en ferez :
Ce morsel ici mangerez
Premierement.

LE CHARBONNIER.

Chier sire, par commandement
Le mengeray.

LE ROY.

Ce morsel-ci essaieray ;
Et puis j'en diray mon avis.
Il est très bon, je vous plevi :
J'en vueil mengier.

LE CHARBONNIER.

Or avant ! sire, sanz dangier.
Il fu né en ceste maison ;
Et vez ci de ma garnison ,
Quant vous plaira, dont buverez ;
Mais hui point d'autre vin n'arez,
Car je n'en pourroye finer
Qu'il ne me faulsist cheminer
Troys lieues loing.

LE ROY.

Hostes, tout est bon au besoing.
De moy point ne vous esmaiez.
Versez. Ho ! tenez, essayez ;
Puis buveray.

LE CHARBONNIER.

Très chier sire, j'obéiray
A vostre vueil.

LE ROY.

Versez, sus ! cesti boire vueil ;
Mais il en y a trop petit,
Et cest oison m'a appetit
Donné de boire.

LE CHARBONNIER.

Chier sire, ce fait bien à croire.
Tenez, or buvez en santé.
Pour ce que apris l'ay et hanté
Me semble-il bon.

LE ROY.

Hostes, je vous tien pour preudon
Qui garniz estes de tel vin :
Il est sain et net, cler et fin.
Sà, vin ! Assez.

LA CHARBONNIERE.

Très chier sire, buymais vous passez

vant vous, sire : c'est juste sans aucun doute.
Voici un oison fin, gras et tendre.

LE ROI.

Puisqu'il est si bon, j'en veux prendre
mais auparavant vous en ferez l'essai : vous
mangerez ce morceau premièrement.

LE CHARBONNIER.

Cher sire, vous l'ordonnez : je le man-
gerai.

LE ROI.

Je tâterai de ce morceau-ci, et puis j'en
dirai mon avis. Il est très-bon, je vous as-
sure : j'en veux manger.

LE CHARBONNIER.

En avant ! sire, sans façons. Il naquit dans
ce logis ; et voici de mes provisions dont
vous boirez, quand il vous plaira ; mais au-
jourd'hui vous n'aurez point d'autre vin,
car je n'en pourrais trouver qu'il ne me fal-
lût faire trois lieues de chemin.

LE ROI.

Hôte, tout est bon quand on a besoin. Ne
vous embarrassez point de moi. Versez.
Holà ! tenez, essayez ; je boirai ensuite.

LE CHARBONNIER.

Très-cher sire, j'obéirai à votre volonté.

LE ROI.

Allons, versez ! je veux boire celui-ci
mais il y en a trop peu, et cet oison m'a
donné envie de boire.

LE CHARBONNIER.

Cher sire, cela est bien croyable. Tenez,
buvez, à votre santé ! C'est pour l'avoir en-
dié et m'être familiarisé avec lui qu'il me
semble bon.

LE ROI.

Hôte, je vous tiens pour prud'homme
d'avoir une provision d'un vin pareil : il est
sain et net, clair et fin. Allons, du vin ! As-
sez.

LA CHARBONNIERE.

Très-cher sire, aujourd'hui contentez-

De tel qu'il est, pour l'amour Dieu;
Car il n'y a ci entour lieu
Où point d'autre l'en reconvrast
Pour denier nul c'on en donnast;
Je vous promet.

LE ROY.

Biaux hostes, il est bon et net
Et me souffist, soiez-ent fis;
Mais je demande où sont ces filz,
Pour saint Amant !

LA CHARBONNIÈRE.

Vez les là. — Ça! passez avant
Touz .iij. or tost sanz detriance
Et faites ici contenance,
L'un lez l'autre vos acostez,
Et ces chapperons jus m'ostez :
Ne fait pas froit.

LE ROY.

M'amie, otez de ci endroit:
J'ay pris assez ci mon repas.
— Biaux hostes, ne me mentez pas:
Qui sont ces enfans? Sanz mentir,
Le cuer ne me peut assentir
Que onques vous les engendrissiez
Ne que leur droit pere fussiez
Ne que du corps de vostre femme
Soient nez; je vous jur par m'ame
Ne le puis croire.

LE CHARBONNIER.

Très chier sire, une chose voire
Vous diray, se Dieu me doint joie:
De Sarragoce m'en venoie,
Bien a xij. ans ou environ,
Où j'avoie vendu charbon.
Quant un pou fu dedans ce bois,
De ces enfans oy les vois,
Qui sus un po d'erbe gisoient;
Et tien que nouveaux nez estoient.
Je ne sçay s'ilz ont nulz amis;
Mais couchiez estoient et mis
L'un delez l'autre touz envers
Et de fenchiere assez couvers.
Et quant je les oy crier,
Je m'en alays sanz detrier
Par assens de leur voiz, et ting
Le chemin si qu'à eulz droit ving.
Si les trouvay con dit vous ay;
Par pitié les en apportay,
Si les fis touz .iij. baptizier;
Et pris tantost, pour eulz aisier,

vous-en, tel qu'il est, pour l'amour de Dieu;
car il n'y a aux alentours aucun endroit où
l'on en trouvât d'autre, quelqu'argent que
l'on donnât; je vous promets.

LE ROY.

Bel hôte, il est bon et net et me suffit,
soyez-en sûr; mais, par saint Amant! je
demande où sont ces filz.

LA CHARBONNIÈRE.

Les voilà. — Allons! avancez vite tous
trois sans retard et tenez-vous bien, met-
tez-vous à côté l'un de l'autre, et ôtez-moi
ces chaperons: il ne fait pas froid.

LE ROY.

M'amie, servez: j'ai assez pris ici mon
repas. — Bel hôte, ne me mentez point:
quels sont ces enfans? Sans mentir, mon
cœur ne peut jamais croire que vous les
ayez engendrés, que vous soyez leur père
véritable, ou qu'ils soient nés du corps de
votre femme; je vous jure par mon ame
que je ne puis le croire.

LE CHARBONNIER.

Très-cher sire, Dieu me donne joie! je
vous dirai une chose vraie: Il y a bien
douze ans, ou environ, que je m'en reve-
nais de Saragosse, où j'avais vendu du
charbon. Quand je fus un peu dans ce bois,
j'entendis les voix de ces enfans, qui étaient
couchés sur un peu d'herbe; et je crois que
c'étaient des nouveau-nés. Je ne sais s'ils
ont des amis; mais ils étaient couchés et
placés l'un à côté de l'autre à la renverse,
et assez couverts de fougère. Quand je les
entendis crier, je m'en allai sans tarder en
suivant la direction de leur voix, et je chemi-
nai jusqu'à ce que je vins droit à eux. Je
les trouvai comme je vous l'ai dit; ému de
pitié, je les emportai, et je les fis baptiser
tous trois; bientôt après, pour leur bien, je
cherchai une nourrice à chacun d'eux: ce
dont je ne me repens pas, bien qu'ils m'aient
coûté beaucoup d'argent, plusieurs person-
nes le savent; et depuis qu'ils furent sevrés

Devant vous, sire : c'est raison
Sanz doute. Vez ci un oison
Fin, gras et tendre.

LE ROY.

Puisqu'il est si bon, je vueil prendre ;
Mais avant l'essay en ferez :
Ce morsel ici mangerez
Premierement.

LE CHARBONNIER.

Chier sire, par commandement
Le mengeray.

LE ROY.

Ce morsel-ci essaieray ;
Et puis j'en diray mon avis.
Il est très bon, je vous plevis :
J'en vueil mengier.

LE CHARBONNIER.

Or avant ! sire, sanz dangier.
Il fu né en ceste maison ;
Et vez ci de ma garnison ,
Quant vous plaira, dont buverez ;
Mais hui point d'autre vin n'arez,
Car je n'en pourroye finer
Qu'il ne me faulst cheminer
Troys lieues loing.

LE ROY.

Hostes, tout est bon au besoing.
De moy point ne vous esmaiez.
Versez. Ho ! tenez, essayez ;
Puis buveray.

LE CHARBONNIER.

Très chier sire, j'obéiray
A vostre vueil.

LE ROY.

Versez, sus ! cesti boire vueil ;
Mais il en y a trop petit,
Et cest oison m'a appetit
Donné de boire.

LE CHARBONNIER.

Chier sire, ce fait bien à croire.
Tenez, or buvez en santé.
Pour ce que apris l'ay et hanté
Me semble-il bon.

LE ROY.

Hostes, je vous tien pour preudon
Qui garniz estes de tel vin :
Il est sain et net, cler et fin.
Sà, vin ! Assez.

LA CHARBONNIÈRE.

Très chier sire, huymais vous passez

vant vous, sire : c'est juste sans aucun doute.
Voici un oison fin, gras et tendre.

LE ROY.

Puisqu'il est si bon, j'en veux prendre ;
mais auparavant vous en ferez l'essai : vous
mangerez ce morceau premièrement.

LE CHARBONNIER.

Cher sire, vous l'ordonnez : je le man-
gerai.

LE ROY.

Je tâterai de ce morceau-ci, et puis j'en
dirai mon avis. Il est très-bon, je vous as-
sure : j'en veux manger.

LE CHARBONNIER.

En avant ! sire, sans façons. Il naquit dans
ce logis ; et voici de mes provisions dont
vous boirez, quand il vous plaira ; mais au-
jourd'hui vous n'aurez point d'autre vin,
car je n'en pourrais trouver qu'il ne me fal-
lût faire trois lieues de chemin.

LE ROY.

Hôte, tout est bon quand on a besoin. Ne
vous embarrassez point de moi. Versez.
Holà ! tenez, essayez ; je boirai ensuite.

LE CHARBONNIER.

Très-cher sire, j'obéirai à votre volonté.

LE ROY.

Allons, versez ! je veux boire celui-ci ;
mais il y en a trop peu , et cet oison m'a
donné envie de boire.

LE CHARBONNIER.

Cher sire, cela est bien croyable. Tenez,
buvez, à votre santé ! C'est pour l'avoir étu-
dié et m'être familiarisé avec lui qu'il me
semble bon.

LE ROY.

Hôte, je vous tiens pour prud'homme
d'avoir une provision d'un vin pareil : il est
sain et net, clair et fin. Allons, du vin ! As-
sez.

LA CHARBONNIÈRE.

Très-cher sire, aujourd'hui contenter-

ij^e CHEVALIER.

Sire, je lo qu'alons treschier
Par le bois haies et buissons,
Tant que le roy trouver puissons
En quelque part.

PREMIER CHEVALIER.

Alons, sire ; car il m'est tart,
Certes, que je l'aie véu.
Où a-il ore ennuit jéu ?
G'y pense moult.

ij^e CHEVALIER.

Je ne scé ; mais c'est ce que doubt.
S'il n'a trouvé aucun recet
Où ait esté, par m'ame ! c'est
Pour prendre une grant maladie :
Si que je ne scé que j'en die
Tant que le voye.

PREMIER CHEVALIER.

Venir le voy par celle voye,
Et avec li le charbonnier.
Avançons-nous, mon ami chier,
D'aler à li.

ij^e CHEVALIER.

Sire, n'y a de nous celui
Que n'aiez fait plourer des yeux.
Par saint George ! j'amasse mieux
Qu'à commencer fust ce deduit.
Avez gardé ce bois ennuit ?
Je croy que oil.

LE ROY.

Biaux seigneurs, souffrez-vous ; nanil.
Ici endroit plus ne parlons ;
Mais à mon hostel en alons
Sanz plus ci estre.

PREMIER CHEVALIER.

Alons, de par le Roy celestre !
Aussi est, si com moy semble,
Le mieux ; car là pourrons ensemble
Assez parler.

LE ROY.

Grossart, ne te fault pas d'aler,
Ne toy, Rigaut, estre faintiz ;
Vouz deux m'alez querre Bethiz,
Que ma mere fist damoiselle ;
Dites-li qu'elle soit ysnelle
D'un po venir parler à moy,
Et que ce doit que ne la voy
Plus que ne fas.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Sire, je suis d'avis que nous allions bat-
tre haies et buissons par le bois, jusqu'à ce
que nous trouvions le roi quelque part.

LE PREMIER CHEVALIER.

Allons-y, sire ; car, certes, il me tarde de
le voir. Où a-t-il couché cette nuit ? j'en suis
fort en peine.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Je ne sais ; mais c'est ce qui m'inquiète.
S'il n'a pas trouvé quelque retraite où il ait
été, par mon ame ! il y a de quoi prendre
une grande maladie : c'est pourquoi je ne
sais qu'en dire jusqu'à ce que je le voie.

LE PREMIER CHEVALIER.

Je le vois venir par ce chemin, avec lui
est le charbonnier. Mon cher ami, hâtons-
nous d'aller vers lui.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Sire, il n'y a personne de nous à qui vous
n'ayez fait verser des larmes. Par saint
Georges ! j'aimerais mieux que cette chasse
fût à commencer. Êtes-vous resté dans ce
bois cette nuit ? je crois que oui.

LE ROY.

Beaux seigneurs, je vous demande par-
don ; non pas. Ne parlons pas davantage
ici ; mais allons-nous-en à mon palais sans
plus de retard.

LE PREMIER CHEVALIER.

Allons, de par le Roi des cieus ! Aussi
bien, à ce qu'il me semble, c'est le meil-
leur (parti) ; car là nous pourrons assez par-
ler ensemble.

LE ROY.

Grossart, et toi, Rigaut, ne manquez pas
d'aller vous deux quérir promptement Bé-
this, que ma mère fit demoiselle ; dites - lui
qu'elle se dépêche de venir me parler un
peu, et (demandez-lui) d'où vient que je ne
la vois pas plus souvent.

PREMIER SERGENT.

Très chier sire, g'y vois bon pas,
Sanz plus ci estre.

ij^e. SERGENT.

A voie avec vous me vueil mettre,
Puisque commandé l'a li roys :
Honte me seroit et desroys,
Se n'y aloye.

PREMIER SERGENT.

Savez de son hostel la voie?
Dites, Rigaut.

ij^e. SERGENT.

Oil, Grossart, ou qui le vault.
Alons par ceste rue ensemble.
E, gardez ! Grossart, il me semble
Que là la voy.

PREMIER SERGENT.

Vous dites voir, par saint Eloy !
Vous la congnoissez bien : c'est elle.
— Bethis, Dieu vous gart, damoiselle,
Et ame et corps !

LA DAMOISELLE.

Et il vous soit miséricors
Quant besoing en arez, Grossart !
Dites-me voir : se Dieu vous gart,
Quel vent vous boute ?

ij^e. SERGENT.

Bethis, vous le sarez sanz doute :
Le roy si vous envoie querre,
Si que venez à li bonne erre ;
Et nous .ij. avec vous irons
Et compagnie vous ferons,
Ma chiere amie.

LA DAMOISELLE.

De dire que je n'yray mie,
Seigneurs, n'est pas m'entencion.
Alons-m'en sanz dilacion,
Plus n'atendez.

PREMIER SERGENT.

Vez ci Bethiz que demandez,
Sire, qui ne s'est point tenue
Qu'à vous ne soit si tost venue
Comme elle nous a oy dire
Que vous l'envoiez querre, sire,
Par entre nous.

LE ROY.

Damoiselle, bien veigniez-vous.
Levez la main ; sur sains jurez
Que verité vous me direz
De ce que vous demanderay,

LE PREMIER SERGENT.

Très-cher sire, j'y vais bon pas, et
me tenir ici.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Je veux me mettre en route avec
puisque le roi l'a commandé : ce sera
teux et coupable de ma part de ne p
ler.

LE PREMIER SERGENT.

Savez-vous le chemin de son logis ?
Rigaut.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Oui, Grossart, ou à peu près. Allé
semble par cette rue. Eh, regardez !
sart, il me semble que je la vois là-bas.

LE PREMIER SERGENT.

Vous dites vrai, par saint Éloi !
connaissez bien : c'est elle. — Dem
Béthis, que Dieu vous garde l'ame
corps !

LA DAMOISELLE.

Et qu'il vous soit miséricordieux
vous en aurez besoin, Grossart ! Dites
la vérité : Dieu vous garde ! quel vent
pousse ?

LE DEUXIÈME SERGENT.

Béthis, vous allez le savoir : le roi
envoie chercher, venez bien vite avec
lui ; et nous deux, ma chère amie,
irons avec vous et nous vous tiendrons
pagnie.

LA DAMOISELLE.

Seigneurs, ce n'est pas mon intention
dire que je n'irai pas. Allons-nous-en
plus tarder, n'attendez plus.

LE PREMIER SERGENT.

Sire, voici Béthis que vous demandez.
elle s'est empressée de venir aussitôt que
nous a entendu dire que vous la m
par nous.

LE ROY.

Demoiselle, soyez la bienvenue.
la main ; jurez sur les reliques que
me direz la vérité au sujet de ce que
vous demanderai, et je vous donne m

Et je vous convenanceray
 Jà de pis ne vous en sera ;
 Mais sui qui vous pardonnera
 Toutes vos males façons quictes,
 Se pure verité me dites ;
 Et se mentez, sachiez de voir,
 Je vous feray du corps avoir
 Grant vilenie.

LA DAMOISELLE.

Chier sire, pour perdre la vie,
 Certes, point ne vous mentiray ;
 Mais de tout ce que je saray
 Vous diray voir.

LE ROY.

Je vueil que me faciez savoir
 Comment ma mere se porta
 Quant ma femme Osanne enfanta,
 Car veoir ne puis par raison
 Que faicte n'y fust traison.
 Quy y estoit ?

LA DAMOISELLE.

Certes, chier sire, il n'y avoit
 Que ma dame à l'enfantement
 Vostre mere tant seulement,
 Et je qui là estoie aussi.
 Mais, sire, aiez de moy merci :
 Bien voi, s'il vous plaist, je sui morte
 Se la verité vous enorte
 Et la vous euvre.

LE ROY.

Hardiement la me descuevre ;
 Et je te jure, par ma foy,
 Tu n'en aras jà mal par moy,
 Je te promet.

LA DAMOISELLE.

Sire, en vostre merci me met.
 Je vous dy qu'à celi termine
 Et à ce jour que la royne
 T[r]javeilla et dubt enfanter,
 Elle ot si griefs maux, sanz doubter,
 Que je ne scé comment les pot
 Endurer, fors que Dieu le volt ;
 Et ce ne fu mie merveille,
 C'onques je ne vi sa pareille ;
 Car de .iiij. filz se delivra,
 Et moult de paine nous livra ;
 Moult longuement pasmée jut,
 C'onques ne bouja ne ne mut,
 Ne mot, com fust morte, ne dit.
 Lors vostre mere sanz respit

role qu'il ne vous en arrivera rien de pire ;
 au contraire, je vous tiendrai quitte de tous
 vos méfaits, si vous me dites la pure vérité ;
 et si vous mentez, sachez, à n'en pas douter,
 que je ferai traiter votre corps très-ignomi-
 nieusement.

LA DEMOISELLE.

Cher sire, dussé-je en perdre la vie, cer-
 tes, je ne vous mentirai point ; mais je vous
 dirai la vérité au sujet de tout ce que je
 saurai.

LE ROY.

Je veux que vous me fassiez savoir com-
 ment se comporta ma mère quand ma femme
 Osanne enfanta, car je ne puis raisonnable-
 ment m'empêcher de croire que l'on n'y ait
 commis une trahison. Qui y était ?

LA DEMOISELLE.

Certes, cher sire, il n'y avait à l'enfante-
 ment que ma dame votre mère ainsi que
 moi ; mais, sire, usez de pitié à mon égard :
 je vois bien que, suivant votre bon plaisir,
 je suis morte si je vous dis et découvre la
 vérité.

LE ROY.

Fais-la-moi connaître hardiment ; et je
 te jure, par ma foi, que tu n'auras de moi
 aucun mal, je te promets.

LA DEMOISELLE.

Sire, je me mets à votre discrétion. Je
 vous dis qu'au jour et au moment que la
 reine fut en travail et qu'elle dut enfanter,
 elle éprouva des souffrances si cruelles, il
 n'y a pas à en douter, que je ne sais comment
 elle put les endurer, si ce n'est par la per-
 mission de Dieu ; et ce ne fut pas étonnant,
 car je ne vis jamais chose pareille : elle se
 délivra de trois fils, et nous donna beau-
 coup de peine ; elle resta pendant fort long-
 temps étendue sans connaissance, privée
 de mouvement, et sans prononcer un seul
 mot, comme si elle fût morte. Alors, votre
 mère me commanda de prendre les enfans
 et de les porter sur-le-champ, sans atten-

Me commanda les enfans prendre
 Et que en l'heure sanz plus attendre
 Dedans la forest les portasse,
 Et là touz trois les estranglasse,
 Et puis les couvrisse de terre;
 Et je qui pour doubte d'aquerre,
 Chier sire, s'indignacion,
 Les iij. filz sans dilacion
 Pris et ou boys les emportay
 Ne d'aler ne me deportay,
 Tant que je ving a la houssoye;
 Là m'arrestay-je toute coye,
 Et la mettre a mort les cuiday;
 Mais ainsi que les regarday,
 Il me commencerent à rire;
 Lors à moy-meismes pris à dire :
 « Voir, je seray bien hors du sens,
 Se fas mal a ces ynocens
 Qui me riens (sic) et belle chiere
 Me font. Retourneray-je arriere
 A tous ? Nani, ci les lairay,
 De leuchiere les couverray. »
 Ainsi le fis, si les laissay;
 Mais qu'il en fu puis je ne scay.
 Tant vous di-je, ma chiere dame
 La royne, dont Diex ait l'ame !
 A tort a souffert mort amere
 Par l'envie de vostre mere,
 Certes, chier sire.

LE CHARBONNIER.

Certainement je puis bien dire,
 Seigneurs, que vez les ci touz trois,
 Car je vous jur par ceste croys,
 Lorsque de terre les levay,
 Lez la houssoie les trouvay.
 Si les ay volu pourveoir,
 Tant qu'enfans sont biaux à veoir :
 Je n'en doy pas, si com me semble,
 Pis valoir entre vous ensemble;
 Qu'en dites-vous ?

PREMIER CHEVALIER

Vous dites voir, mon ami doux;
 N'est pas raison.

ij. CHEVALIER.

Vraiment, sire, ce n'est mon;
 Ains en devera miex valoir,
 Et je croy que c'est le voloir
 Du roy aussi.

LE ROY.

Prendon. de ce n'aies souci :

dre davantage, dans la forêt, de les y étran-
 gler tous trois, et puis de les couvrir de
 terre; et moi, cher sire, craignant de m'attri-
 buer son ressentiment, je pris sans retard
 les trois fils, je les emportai au bois, et
 je ne cessai point de marcher jusqu'à ce que
 je vins à la houssaie. Là je m'arrêtai tout
 coi, et je voulus les mettre à mort; mais au
 moment que je les regardai, ils commen-
 cèrent à me sourire; alors je me pris à
 dire à moi-même : « En vérité, je serai bien
 insensée, si je fais du mal à ces innocens
 qui me sourient et me font bonne mine. Re-
 viendrai-je sur mes pas avec eux ? Non, je
 les laisserai ici après les avoir couverts de
 fougère. » C'est ce que je fis, et je les lais-
 sai; mais je ne sais ce qu'ils devinrent de
 puis. Je vous dis seulement que la reine
 ma chère maîtresse, dont Dieu ait l'ame !
 souffert à tort une mort cruelle par (surtout
 de) la haine de votre mère; croyez-le, cher
 sire.

LE CHARBONNIER.

Certainement, seigneurs, je puis bien
 dire que les voilà tous trois; car, par cette
 croix, je vous le jure, lorsque je les levai
 de terre, ils étaient près de la houssaie. J'ai
 voulu les élever, et maintenant ce sont de
 beaux enfans : je n'en dois pas, suivant ce
 qu'il me semble, en valoir moins à vos yeux
 qu'en dites-vous ?

LE PREMIER CHEVALIER.

Vous dites vrai, mon doux ami; ce ne se-
 rait pas juste.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Oui vraiment, sire, ce ne le serait pas;
 au contraire, il devra en être récompensé,
 et je crois que c'est aussi la volonté du roi.

LE ROY.

Prud'homme, n'aie a cet égard :

Ce qu'as fait bien te renderay ;
 Car saches du mien te donray
 Tant, ains que soit tier jour entier,
 Que plus ne te sera mestier
 De charbon vendre.

LE CHARBONNIER.

Tout le bien vous vueille Dieu rendre
 Que me ferez !

LE ROY.

Touz les jours à despendre arez
 Dix livres : c'est le premier point ;
 A ce ne fauldez-vous point.
 Après de mes gens vous feray,
 Robes et chevaux vous donrray
 Et autres biens.

PREMIER CHEVALIER.

Preudom, pour riche homme te tiens
 Dès ores mais.

LE MESSAGIER.

Parler me fault à vous huymais.
 Chier sire, nouvelles apport :
 Sachiez que Sarrarins (*sic*) au port
 Sont arrivez, sire, de Bance,
 De Parpignen et de Valance
 Et jusques au port de Gironde,
 Et sont tant que c'est un grant monde ;
 A brief, on ne les peut nombrer.
 Au pais sont grant encombrer,
 Par armes le veulent acquerre.
 Ou il fault, sire, que la terre
 Veigniez mettre de eulx à delivre
 Et que tost bataille on leur livre,
 Ou il fault que les gens se rendent :
 Sanz plus, vostre response attendent.
 Vez ci les lettres du pais ;
 Trop forment sont d'eulx envaiz
 De jour en jour.

LE ROY.

Messagier, sanz faire sejour
 Revas-t'en, je le te commans ;
 Dy aux bonnes gens que leur mans
 Que tant con pourront se deffendent,
 Et que sèurement m'attendent :
 Ne leur faudray à ce besoing ;
 Mais dedans quinzaine au plus loing
 A eulx seray.

LE MESSAGIER.

Ce message bien vous feray ;
 A Dieu, chier sire.

souci : je reconnaitrai bien ce que tu as
 fait ; car sache que je te donnerai tant du
 mien, avant qu'il s'écoule trois jours entiers,
 que tu n'auras plus besoin de vendre du
 charbon.

LE CHARBONNIER.

Dieu vueille vous rendre tout le bien que
 vous me ferez !

LE ROY.

Vous aurez tous les jours dix livres à dé-
 penser : c'est le premier point ; cela ne vous
 manquera pas. Après je ferai de vous l'un
 de mes gens, et je vous donnerai robes, che-
 vaux et autres biens.

LE PREMIER CHEVALIER.

Prud'homme, considère-toi comme riche
 désormais.

LE MESSAGER.

Il faut aujourd'hui que je vous parle.
 Cher sire, je vous apporte des nouvelles :
 sachez, sire, que les Sarrasins sont arrivés
 au port de Bance, de Perpignan et de Va-
 lence et jusqu'au port de Gironde ; ils sont
 en si grand nombre que c'est un monde ;
 en un mot, on ne peut les compter. Ils
 sont grant mal au pays, et ils veulent le
 conquérir par les armes. Il faut, sire, ou
 que vous veniez en deuyrer le royaume et
 qu'on leur livre bientôt bataille, ou que les
 gens se rendent. Sans (en dire) plus, ils at-
 tendent votre réponse. Voici les lettres du
 pays ; ils sont de jour en jour trop fortement
 harcelés par les Sarrasins.

LE ROY.

Messenger, retourne sans t'arrêter, je te
 le commande ; dis aux bourgeois que je
 leur mande qu'ils se défendent tant qu'ils
 pourront, et qu'ils m'attendent en toute con-
 fiance : je ne leur manquerai pas dans cette
 nécessité ; mais je serai près d'eux dans une
 quinzaine, au plus tard.

LE MESSAGER.

Je vous ferai bien ce message ; adieu, cher
 sire.

Me commanda les enfans prendre
 Et que en l'eure sanz plus attendre
 Dedans la forest les portasse,
 Et là touz trois les estranglasse,
 Et puis les couvrisse de terre;
 Et je qui pour doubte d'aquerre,
 Chier sire, s'indignacion,
 Les iij. filz sans dilacion
 Pris et ou boys les emportay
 Ne d'aler ne me deportay,
 Tant que je ving à la houssoye;
 Là m'arrestay-je toute coye,
 Et là mettre à mort les cuiday;
 Mais ainsi que les regarday,
 Il me commencerent à rire;
 Lors à moy-meismes pris à dire :
 « Voir, je seray bien hors du sens,
 Se fas mal à ces ynocens
 Qui me riens (*sic*) et belle chiere
 Me font. Retourneray-je arriere
 A tous ? Nanil, ci les lairay,
 De feuchiere les couvrray. »
 Ainsi le fis, si les laissay;
 Mais qu'il en fu puis je ne sçay.
 Tant vous di-je, ma chiere dame
 La royne, dont Diex ait l'ame !
 A tort a souffert mort amere
 Par l'envie de vostre mere,
 Certes, chier sire.

LE CHARBONNIER.

Certainement je puis bien dire,
 Seigneurs, que vez les ci touz trois,
 Car je vous jur par ceste croys,
 Lorsque de terre les levay,
 Lez la houssoie les trouvay.
 Si les ay volu pourveoir,
 Tant qu'enfans sont biaux à veoir :
 Je n'en doy pas, si com me semble,
 Pis valoir entre vous ensemble;
 Qu'en dites-vous ?

PREMIER CHEVALIER

Vous dites voir, mon ami doux;
 N'est pas raison.

ij. CHEVALIER.

Vraiment, sire, ce n'est mon;
 Ains en devera miex valoir,
 Et je croy que c'est le voloir
 Du roy aussi.

LE ROY.

Preudon, de ce n'aies souci :

dre davantage, dans la forêt, de les y étran-
 gler tous trois, et puis de les couvrir de
 terre ; et moi, cher sire, craignant de m'at-
 tirer son ressentiment, je pris sans retard
 les trois fils, je les emportai au bois, et
 je ne cessai point de marcher jusqu'à ce que
 je vins à la houssaie. Là je m'arrêtai tout
 coi, et je voulus les mettre à mort ; mais au
 moment que je les regardai, ils commen-
 cèrent à me sourire ; alors je me pris à
 dire à moi-même : « En vérité, je serai bien
 insensée, si je fais du mal à ces innocens
 qui me sourient et me font bonne mine. Re-
 viendrai-je sur mes pas avec eux ? Non, je
 les laisserai ici après les avoir couverts de
 fougère. » C'est ce que je fis, et je les lais-
 sai ; mais je ne sais ce qu'ils devinrent de-
 puis. Je vous dis seulement que la reine,
 ma chère maltresse, dont Dieu ait l'ame ! a
 souffert à tort une mort cruelle par (suite
 de) la haine de votre mère ; croyez-le, cher
 sire.

LE CHARBONNIER.

Certainement, seigneurs, je puis bien
 dire que les voilà tous trois ; car, par cette
 croix, je vous le jure, lorsque je les levai
 de terre, ils étaient près de la houssaie. J'ai
 voulu les élever, et maintenant ce sont de
 beaux enfans : je n'en dois pas, suivant ce
 qu'il me semble, en valoir moins à vos yeux ;
 qu'en dites-vous ?

LE PREMIER CHEVALIER.

Vous dites vrai, mon doux ami ; ce ne se-
 rait pas juste.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Oui vraiment, sire, ce ne le serait pas ;
 au contraire, il devra en être récompensé,
 et je crois que c'est aussi la volonté du roi.

LE ROY.

Prud'homme, n'aie à cet égard aucun

Au Saint-Sepulchre m'en iray
Com pelerin.

LE PREMIER CHEVALIER.

Sire, mettons-nous à chemin
D'aler, se povons, à Valance ;
Car certainement j'ay fiance
Que Dieu victoire nous donra
Et les paiens desconfira
Du tout en tout.

LE ROY.

Se Dieu plaist, d'eulx venrons à bout.
Alons-m'en, sus ! sanz delaier,
Et sanz nous de riens esmaier :
C'est nostre miex.

ij^e. CHEVALIER.

Alons, or nous conduie Diex
En ce voyage.

L'OSTELLIER.

Je vous vueil dire mou courage :
Ma femme, escoutez-me un petit ;
Pieça que j'eu appetit
De le vous dire.

L'OSTELLIÈRE.

Dites ce qui vous plaira, sire :
Voulentiers vous escouteray,
N'à riens je ne contrediray
Qui bon vous semble.

L'OSTELLIER.

Il n'a ci que nous .ij. ensemble :
Si vous demande vostre avis.
D'Osanne que vous est avis,
Par vostre foy ?

L'OSTELLIÈRE.

Sire, par la foy que vous doyl
Ne la devons en riens blamer,
Mais la devons touz ij. amer ;
Car grant bien le jour nous avint
Qu'elle ceens demourer vint.
Pour quoy le me demandez, sire ?
S'il vous plaist, vueillez le me dire ;
Je vous em pri.

L'OSTELLIER.

Je le vous diray sanz detri.
Jeme voy un homme. Quel ? un
Sanz fille ne sanz filz nesun ;
Et si n'ay pas laissé passer
Le temps sanz des biens amasser,
Et s'ay fait po de bien pour Dieu,
Si que, quoy que je soie au lieu
Où Jhesus souffri passion,

LE PREMIER CHEVALIER.

Sire, mettons-nous en route pour aller,
si nous le pouvons, à Valence ; car certaine-
ment j'ai la confiance que Dieu nous don-
nera la victoire et défera les patens du tout
au tout.

LE ROY.

S'il plaît à Dieu, nous en viendrons à bout.
Holla ! allons-nous-en sans délai, et sans
nous effrayer de rien : c'est ce que nous
avons de mieux à faire.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Allons, et que Dieu-nous conduise dans
ce voyage !

L'HÔTELIER.

Je veux vous dire ce que je pense : ma
femme, écoutez-moi un peu ; voici long-
temps que j'ai le désir de vous le dire.

L'HÔTELIÈRE.

Sire, dites ce qui vous plaira : je vous
écouterai volontiers, et ne vous contredirai
en rien de ce qui vous semble bon.

L'HÔTELIER.

Il n'y a ici que nous deux ensemble : je
vous demande donc votre avis. Par votre
foi ! que pensez-vous d'Osanne ?

L'HÔTELIÈRE.

Sire, par la foi que je vous dois ! nous ne
devons la blâmer en rien, au contraire nous
devons tous deux l'aimer ; car il nous arriva
beaucoup de bien le jour qu'elle vint de-
meurer céans. Sire, pourquoi me le deman-
dez-vous ? Veuillez, s'il vous plaît, me le
dire ; je vous en prie.

L'HÔTELIER.

Je vous le dirai sans retard. Je vois en
moi un homme. Qui ? un homme sans fils
ni fille. Je n'ai pas laissé passer le temps sans
amasser du bien, et toutefois j'ai fait peu de
bonnes œuvres pour Dieu, en sorte que,
quoique je sois au lieu où Jésus souffrit sa
passion, je vous dis que mon intention est
d'aller jusqu'à Rome la grande ; voici long-

Je vous dy c'est m'entencion
D'aler jusqu'à Romme la grant;
Pieça en ay esté engrant:
Et pour ce me vueil ordener
Et mes biens Osanne donner
Touz et d'elle faire mon hoir;
Car, dame, il me semble pour voir
Qu'elle vault bien.

L'OSTELIERE.

Vostre entencion bonne tien,
Monseigneur, car la creature
Si a touz jours mis paine et cure
A les garder songneusement
Et à nous servir bonnement;
Et les hostes qu'avons éu,
Si benignement recéu
Que ceens l'un l'autre envoioit
Pour le bien qu'en elle en voioit;
Et puis que n'avons nulz enfans,
Et il a jà plus de xij. ans
Que sanz loier nous a servi,
C'est droit qu'il li soit desservi.
Dieu merci! nous avons assez;
Mais, puisqu'a Romme aler pensez,
S'il vous plaist, avec vous yray,
Et ma part des biens li lairay
Aussi que li laissez la vostre,
Si que dame sera du nostre,
Se trespassons en ce voyage
Et je la scé de tel courage
Qu'elle pas ne les retenra,
Mais des aumosnes en fera
Pour nous assez.

L'OSTELLIER.

Dame, se vous la mer passez,
J'ay doubte que mal ne vous face;
Car nulz à paine ne la passe
Qu'il ne faille qu'il mette hors
Par vomite ce qu'a ou corps
Jusqu'au cler sanc.

L'OSTELIERE.

Tant comme j'aie ami si franc
Comme vous, ne me doubteray;
La paine trop bien porteray,
Ne vous doubtez.

L'OSTELLIER

Il convient donc (or m'escontez)
Que de ceci nous li parlons
Avant que nous nous en alons

temps que j'en ai le désir: c'est pourquoy
je veux me mettre en mesure, donner tout
mes biens à Osanne et en faire mon héritier;
car, dame, en vérité, il me semble qu'elle
le mérite bien.

L'HÔTELIÈRE.

Monseigneur, je tiens votre intention
pour bonne, car la (douce) créature a tou-
jours employé ses peines et ses soins à gar-
der soigneusement nos biens et a nous ser-
vir fidèlement; elle a reçu si gracieusement
les hôtes que nous avons eus, que l'on s'en
voyait céans à l'envi pour les bonnes qualités
qu'on remarquait en elle; et puisque nous
n'avons pas d'enfans et que depuis plus de
douze ans elle nous sert sans salaire, il est
juste qu'elle soit récompensée. Dieu merci,
nous avons assez; mais, puisque vous pen-
sez à aller à Rome, si tel est votre plaisir,
j'irai avec vous et je lui laisserai ma part de
biens, comme vous lui laissez la vôtre, de
sorte qu'elle sera maîtresse de notre avenir,
si nous trépassons en ce voyage. Je la con-
naiss femme à ne pas le garder; au con-
traire, elle en fera des aumônes à notre at-
tention.

L'HÔTELIER.

Dame, si vous passez la mer, je crains
qu'elle ne vous fasse mal; car il n'y a pres-
que personne qui la passe sans rejeter, et
vomissant jusqu'au sang, ce qu'il a dans le
corps.

L'HÔTELIÈRE.

Tant que j'aurai un ami aussi franc que
vous, je ne craindrai rien; je supporterai
très-bien la fatigue (du voyage), n'ayez au-
cun peur.

L'HÔTELIER.

Maintenant écoutez-moi: il est indis-
cussaire que nous lui parlions avant de nous
en aller et que nous lui fassions un acte

Et que nous li en faisons lettre,
Ou autrement y pourroit mettre
Juge la main.

L'OSTELLIERE.

Faisons-le annuit ains que demain,
Sire, pour Dieu !

L'OSTELLIER.

Nous alons en un po de lieu :
Osanne, de ci ne mouvez ;
Si vient gent, si les recevez,
M'amie chiere.

OSANNE.

Vouentiers, sire, à lie chiere,
Bien et à point.

L'OSTELLIERE.

Voire, nous ne demourrons point ;
Tost revenrons.

L'OSTELLIER.

Dame, de ci nous en irons
Droit à maistre Pierre le Page :
Il est homme subtil et sage,
Et s'est tabellion de Romme ;
Nostre fait li dirons en somme,
Et instrument nous en fera
Et si le nous apportera
Fait et signé.

L'OSTELLIERE.

Ne scé s'il a ore digné
En sa maison.

L'OSTELLIER.

Ce sarons sans arrestoison.
Bien va, à son huis le voy estre.
Alons. — Dieu vous doint bon jour, mais-
tre !
Il nous faulsist que, sanz eslongne,
Nous feissiez un po de hesongue
Que vous diray.

LE TABELLION.

Dites, et je la vous feray
Sanz demourée.

L'OSTELLIER.

Moy et ma femme, avons pensé
D'aler à Romme, se Dieu plaist ;
Mais de ce ne quier faire plaist,
Si voulons une lettre avoir
Par laquelle nous ferons hoir
• De noz biens et dame planiere
Osanne, nostre chamberiere,

cette donation, autrement le juge pourrait
y mettre la main.

L'HÔTELIÈRE.

Sire, pour l'amour de Dieu, faisons-le au-
jourd'hui plutôt que demain.

L'HÔTELIER.

Nous nous en allons pour quelques ins-
tans : Osanne, ne bougez pas d'ici ; s'il vient
quelqu'un, recevez-le, ma chère amie.

OSANNE.

Sire, volontiers, à bras ouverts et comme
il faut.

L'HÔTELIÈRE.

En vérité, nous ne tarderons point ; nous
reviendrons bientôt.

L'HÔTELIER.

Dame, nous nous en irons d'ici tout droit
chez maître Pierre le Page : c'est un homme
sage et subtil, et il est tabellion de Rome ;
nous lui exposerons sommairement notre af-
faire, et il nous en dressera un acte et nous
l'apportera fait et signé.

L'HÔTELIÈRE.

Je ne sais pas si, à cette heure, il a dîné
chez lui.

L'HÔTELIER.

Nous le saurons tout de suite. Cela va
bien, je le vois qui se tient à sa porte. Al-
lons. — Maître, que Dieu vous donne un
bon jour ! Il faudrait que vous nous fissiez,
sans retard, un peu de besogne que je vous
dirai.

LE TABELLION.

Dites, et je vous la ferai sans délai

L'HÔTELIER.

Ma femme et moi, nous avons résolu
d'aller à Rome, s'il plaît à Dieu ; mais c'est
une chose arrêtée, nous voulons avoir un
acte par lequel nous ferons héritière et ma-
tresse absolue de nos biens notre cham-
brière Osanne, en sorte que personne ne
puisse élever de discussion à ce sujet. Mat-

Je vous dy c'est m'entencion
 D'aler jusqu'à Romme la grant;
 Pieça en ay esté engrant :
 Et pour ce me vueil ordener
 Et mes biens Osanne donner
 Touz et d'elle faire mon hoir;
 Car, dame, il me semble pour voir
 Qu'elle vault bien.

L'OSTELIERE.

Vostre entencion bonne tien,
 Monseigneur, car la creature
 Si a touz jours mis paine et cure
 A les garder songneusement
 Et à nous servir bonnement;
 Et les hostes qu'avons eu,
 Si benignement recéu
 Que ceens l'un l'autre envoioit
 Pour le bien qu'en elle en voioit;
 Et puis que n'avons nulz enfans,
 Et il a jà plus de xij. ans
 Que sanz loier nous a servi,
 C'est droit qu'il li soit desservi.
 Dieu merci ! nous avons assez ;
 Mais, puisqu'à Romme aler pensez,
 S'il vous plaist, avec vous yray,
 Et ma part des biens li lairay
 Aussi que li laissez la vostre,
 Si que dame sera du nostre,
 Se trespassons en ce voyage
 Et je la scé de tel courage
 Qu'elle pas ne les retenra,
 Mais des aumosnes en fera
 Pour nous assez.

L'OSTELLIER.

Dame, se vous la mer passez,
 J'ay doubte que mal ne vous face ;
 Car nulz à paine ne la passe
 Qu'il ne faille qu'il mette hors
 Par vomite ce qu'a ou corps
 Jusqu'au cler sanc.

L'OSTELIERE.

Tant comme j'aye ami si franc
 Comme vous, ne me doubteray;
 La paine trop bien porteray,
 Ne vous doubtez.

L'OSTELLIER.

Il convient donc (or m'escoutez)
 Que de ceci nous li parlons
 Avant que nous nous en alons

temps que j'en ai le désir : c'est pourquoy
 je veux me mettre en mesure, donner tous
 mes biens à Osanne et en faire mon héritière;
 car, dame, en vérité, il me semble qu'elle
 le mérite bien.

L'HÔTELIÈRE.

Monseigneur, je tiens votre intention
 pour bonne, car la (douce) créature a tou-
 jours employé ses peines et ses soins à gar-
 der soigneusement nos biens et à nous ser-
 vir fidèlement ; elle a reçu si gracieusement
 les hôtes que nous avons eus, que l'on s'en-
 voyait céans à l'envi pour les bonnes qualités
 qu'on remarquait en elle ; et puisque nous
 n'avons pas d'enfans et que depuis plus de
 douze ans elle nous sert sans salaire, il est
 juste qu'elle soit récompensée. Dieu merci !
 nous avons assez ; mais, puisque vous pen-
 sez à aller à Rome, si tel est votre plaisir,
 j'irai avec vous et je lui laisserai ma part des
 biens, comme vous lui laissez la vôtre, en
 sorte qu'elle sera maîtresse de notre avoir,
 si nous trespassons en ce voyage. Je la con-
 nais femme à ne pas le garder ; au con-
 traire, elle en fera des aumônes à notre in-
 tention.

L'HÔTELIER.

Dame, si vous passez la mer, je crains
 qu'elle ne vous fasse mal ; car il n'y a pres-
 que personne qui la passe sans rejeter, en
 vomissant jusqu'au sang, ce qu'il a dans le
 corps.

L'HÔTELIÈRE.

Tant que j'aurai un ami aussi franc que
 vous, je ne craindrai rien ; je supporterai
 très-bien la fatigue (du voyage), n'ayez pas
 peur.

L'HÔTELIER.

Maintenant écoutez-moi : il est donc né-
 cessaire que nous lui parlions avant de nous
 en aller et que nous lui fassions un acte de

Et loyal, si com m'est advis,
 Nous te laissons pour indivis
 Tous les biens que povons avoir
 Et te faisons seule nostre hoir,
 Et de ce te baillerons lettre
 Pour toy miex en saisine mettre
 Tant de meubles con de heritages.
 Or pense comment, par suffrages,
 Par aumosnes, messes, prieres,
 Et par biens faiz d'autres manieres
 Tu faces tant que nous puissions,
 Se de ce siecle trespassons,
 Venir au repos de lassus
 Et de purgatoire estre ensus
 Et Dieu veoir.

OSANNE.

Je vous promet d'y pourveoir,
 S'il est que faire le conviengne;
 Laquelle chose pas n'aviengne!
 Et grans merciz.

LE TABELLION.

Diex y soit! Je vous voy assis:
 Ho! ne vous mouvez de vostre estre.
 Je vous apporte vostre lettre;
 Sire, tenez.

L'OSTELLIER.

C'est bien fait, tout à point venez.
 Or ça! combien en paieray?
 Dites, et je le paieray
 Voulentiers, voir.

LE TABELLION.

Je n'en puis mains d'un franc avoir:
 C'est bon marché.

L'OSTELLIER.

A tant m'estoie-je chargé;
 Tenez, mon maistre.

LE TABELLION.

En bon an vous vueille Dieu mettre!
 Ailleurs m'en vois.

L'OSTELLIERE.

Il me semble homme assez courtoys,
 En nom de moy.

L'OSTELLIER.

Dame, il est bon sire, par soy!
 — Vez ci ta lettre, Osanne, tien.
 Ore, se nous te faisons bien,
 Fai-nous aussi.

OSANNE.

Monseigneur, la vostre merci.

que nous pouvons avoir, nous te faisons
 notre unique héritière, et nous te remet-
 trons un acte relatif à cette donation, afin
 de mieux te mettre en possession tant des
 meubles que des immeubles. Maintenant
 songe à faire en sorte, par de pieuses prati-
 ques, des aumônes, des messes, des prières,
 et des bonnes œuvres d'autres espèces, que
 nous puissions, si nous passons de ce monde
 (dans un autre), venir au repos d'en-haut,
 être délivrés du purgatoire et voir Dieu.

OSANNE.

Je vous promets d'y pourvoir, si cela est
 nécessaire; mais je désire que cela n'ar-
 rive pas, et vous remercie beaucoup.

LE TABELLION.

Dieu soit céans! Je vous vois assis: oh!
 ne bougez pas de votre place. Je vous ap-
 porte votre acte; tenez, sire.

L'HÔTELLIER.

C'est bien, vous venez fort à propos. Al-
 lons! combien vous donnerai-je pour cela?
 dites, et je le paierai volontiers, en vérité.

LE TABELLION.

Je ne puis en avoir moins d'un franc:
 c'est bon marché.

L'HÔTELLIER.

Je m'étais muni en conséquence; tenez,
 mon maître.

LE TABELLION.

Que Dieu vueille vous mettre en bonne
 année! Je m'en vais ailleurs.

L'HÔTELLIERE.

En vérité, il me semble un homme assez
 courtois.

L'HÔTELLIER.

Dame, il est bon diable, par (ma) foi! —
 Tiens: voici ton acte, Osanne. Maintenant,
 si nous te faisons du bien, fais-nous-en
 aussi.

OSANNE.

Monseigneur, je vous remercie. Certai-

Par quoy nulz n'y puist debat mettre.
 Vous m'entendez assez bien, maistre,
 Quant en ce cas.

LE TABELLION.

C'est voir, ne vous en doutez pas;
 Un instrument vous en feray
 Bon et bel, que vous porteray :
 Jà souffist-il ?

L'OSTELLIER.

C'est bien dit, maistre Pierre, oïl.
 Or soit ! nous vous attendrons,
 Et de vous congié prendrons
 Pour maintenant.

LE TABELLION.

Alez, je vous enconvenant
 A vous iray.

L'OSTELLIER.

Bien est, et je vous paieray
 Si con direz très volentiers,
 Si qu'il n'y faudra point de tiers
 Entre nous estre.

L'OSTELLIER.

Nous avons donc fait. A Dieu, maistre.
 — R'alons-m'en, sire.

L'OSTELLIER.

Aussi le vouloie-je dire.
 Or sus, marchiez !

L'OSTELLIER

Volentiers, sire, ce sachiez,
 Legierement.

L'OSTELLIER.

N'avons pas demouré granment
 Là où esté, Osanne, avons ;
 Je croy que bien tost revenons :
 Qu'en dites-vous ?

OSANNE.

Il me semble, mon seigneur doulx,
 Ce n'avez mon, en verité ;
 En quel lieu avez puis esté,
 Pour Dieu merci ?

L'OSTELLIER.

Dame, seez-vous lez moy ci.
 — Je le [te] diray, or entens :
 J'ay en voulenté de long temps
 D'aler jusqu'à Romme requerre
 Saint Pierre pour pardon acquerre,
 Et avec moy venra ta dame ;
 Et pour ytant que bonne fame
 T'avons trouvée, coye et taisant
 En nostre service faisant,

tre, vous m'entendez assez bien dans cette
 circonstance.

LE TABELLION.

Oui vraiment, n'en doutez pas ; je vous
 en dresserai un bon et bel acte que je vous
 porterai : est-ce suffisant ?

L'HÔTELIÈRE.

Bien dit, maître Pierre, oui. Soit ! nous
 vous attendrons, et pour le moment nous
 prendrons congé de vous.

LE TABELLION.

Alez, je vous promets que j'irai chez
 vous.

L'HÔTELIER.

C'est bien, et je vous paierai très-volen-
 tiers ce que vous me direz, en sorte qu'il ne
 faudra point d'arbitre entre nous.

L'HÔTELIÈRE.

Nous avons donc fini. Adieu, maître. —
 Retournons-nous-en, sire.

L'HÔTELIER.

Aussi voulais-je le dire. Alons, en mar-
 che !

L'HÔTELIÈRE.

Volentiers, sire, et sans difficulté, sacher-
 le.

L'HÔTELIER.

Osanne, nous n'avons pas demeuré long-
 temps où nous avons été ; je crois que nous
 revenons promptement : qu'en dites-vous ?

OSANNE.

Mon doux seigneur, en vérité, vous n'é-
 tes pas restés long-temps ; pour l'amour de
 Dieu ! en quel lieu êtes-vous allés depuis
 (que je ne vous ai vus) ?

L'HÔTELIÈRE.

Dame, asseyez-vous ici près de moi. — Je te
 le dirai, maintenant écoute : j'ai depuis long-
 temps l'intention d'aller jusqu'à Rome en pé-
 lerinage à Saint-Pierre pour obtenir le par-
 don (de mes péchés), ta dame viendra avec
 moi ; et comme nous t'avons reconnue hon-
 nête, tranquille et discrète à notre service,
 aussi bien que loyale, si je ne me trompe,
 nous te laissons pour indivis tous les biens

Pour l'amour de la grant victoire
Qu'avons éue.

ij^e SERGENT D'ARMES.

Querre les vois sanz attendue.

— Avant, seigneurs ! touz en conroy

Vous mettez de venir au roy,

De tost venir chascun se paine.

— Vez ci les menestrez qu'amaine,

Très chier sire.

LE PREMIER CHEVALIER.

Sus ! faites mestier, sanz plus dire,

Pour le peuple esmouvoir à joie,

Et en alez par ceste voie

Sanz plus ci estre.

LE ROY.

Biaux seigneurs, je ne doy pas mettre

En obli le veu que j'ay fait :

Ce seroit trop vilain meffait.

La victoire qu'avons éue

N'est pas, certes, de nous venue,

Mais de Dieu : ainsi je le tien.

Vez ci pour quoy : Vous savez bien

N'avons pas esté deux à paine

Encontre bien une douzaine ;

Et il est voir que je promis

A Dieu, se de noz ennemis

Povoie la victoire acquerre,

Que prier l'iroie et requerre

Au Saint-Sépulcre et mercier,

Si que mon veu sanz detrier

Vueil acomplir, je vous promez ;

Ne d'errer ne fineray maiz

Tant qu'au lieu soie, que je sache,

Où Dieu fu batuz en l'estache

Et où il souffri passion ;

Et aussi est m'entencion,

Mes enfans, que vous y veigniez

Et compagnie me tiengniez.

Le ferez-vous ?

LE PREMIER FIL.

Où, mon très chier seigneur, nous

Touz trois irons.

ij^e CHEVALIER.

Entre nous pas ne vous lairons ;

Au mains g'iray.

PREMIER CHEVALIER.

Très chier sire, et je si feray,

Sachiez de voir.

PREMIER SERGENT.

Certes, se n'y devoie avoir

LE DEUXIÈME SERGENT D'ARMES.

Je vais les chercher sans retard. — En avant, seigneurs ! mettez-vous tous en route pour venir auprès du roi, que chacun se hâte de venir. — Très-cher sire, voici les ménestrels que j'amène.

LE PREMIER CHEVALIER.

Allons ! faites votre métier, sans un mot de plus, pour mettre le peuple en joie, et allez-vous-en par ce chemin sans plus vous arrêter ici.

LE ROY.

Beaux seigneurs, je ne dois pas oublier le vœu que j'ai fait : ce serait une trop vilaine action. La victoire que nous avons obtenue, certes, n'est pas venue de nous, mais de Dieu : j'en suis persuadé. Voici pourquoi : Vous savez bien que nous étions à peine deux contre une douzaine ; et il est vrai que je promis à Dieu que, si je pouvais remporter la victoire sur mes ennemis, j'irais le prier et le remercier au Saint-Sépulcre : je veux donc, je vous le promets, accomplir mon vœu sans retard ; et je ne m'arrêterai pas, que je sache, que je ne sois au lieu où Dieu fut battu au poteau et où il souffrit sa passion. C'est aussi mon intention, mes enfans, que vous y veniez et que vous me teniez compagnie. Le ferez-vous ?

LE PREMIER FIL.

Où, mon très-cher seigneur, nous irons tous les trois.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Pour nous, nous ne vous laisserons pas ; au moins, j'irai (avec vous).

LE PREMIER CHEVALIER.

Très-cher sire, je ferai de même, en vérité, sachiez-le.

LE PREMIER SERGENT.

Certes, dussé-je n'y avoir pour vivre que

Certainement, j'en feray tant
Qu'estre en devez pour contant
Quant revenerez.

L'OSTELLIERE.

Pour ce que vous bien le ferez
Et que nous y fions, m'amie,
Vous laissons-nous, n'en doutez mie,
Tout en vos mains.

L'OSTELLIER.

C'est voir, dame; il n'i a pas mains.
Ore de ce plus ne parlons;
Delivrez-vous, si en alons
Nostre voyage.

L'OSTELLIERE.

Je le feray de bon courage.
C'est fait. Dites par amour fine,
Semblé-je estre bien pelerin
En cest estat?

L'OSTELLIER.

Où; sus, sanz plus de debat
Alons-nous-ent: il en est heure.
— Osanne, à Dieu. Hé, dia! ne pleuro
Point après nous.

OSANNE.

Si feray voir, monseigneur doulx;
Certes, tenir ne m'en pourroie.
Souffrirez-vous que vous convoie
Mille ne pas?

L'OSTELLIER.

Nanil, voir, je ne le vueil pas;
Demeure, toy.

OSANNE.

Certes, sire, ce poise moy.
Puisqu'ainsi est, allez à Dieu.
Or me fault penser de ce lieu
Gouverner le miex que pourray.
Decheoir pas ne le lairay;
Mais de maintenir l'ostellage,
Com l'ai fait puis xij. ans d'usage,
C'est bien m'entente.

LE ROI.

Seigneurs, r'alons-m'en sanz attente
En mon palais, dont nos partismes
Quant en ces parties venismes
Pour les des Sarrasins deffendre,
Et faites venir sanz attendre
Les menestrez: pour nous deduire
Et pour nous à joie conduire
Feront mestier; je le vueil, voire,

nement, j'en ferai tant que vous devrez être
satisfait quand vous reviendrez.

L'HÔTELIÈRE.

M'amie, nous croyons que vous le ferez
bien: c'est pourquoi nous laissons tout en
vos mains, n'en doutez pas.

L'HÔTELIER.

C'est vrai, dame; il n'y a pas moins.
Maintenant ne parlons plus de cela; dé-
chez-vous, et mettons-nous en voyage.

L'HÔTELIÈRE.

Je le ferai de bon cœur. C'est fait. Dites-
le-moi en ami, ressemblé-je bien à une pé-
lerine en cet équipage?

L'HÔTELIER.

Oui; alons, sans plus de retard, partons:
il en est temps. — Adieu, Osanne. Eh, bon
Dieu! ne pleure point après nous.

OSANNE.

Si, mon doux seigneur; certes, je ne
pourrais m'en empêcher. Souffrirez-vous
que je vous accompagne pendant un mille
ou quelques pas?

L'HÔTELIER.

Nenni, en vérité, je ne le veux point; de-
meure, toi.

OSANNE.

Certes, sire, cela me fait de la peine.
Puisqu'il en est ainsi, allez à (la garde de)
Dieu. Maintenant il me faut penser à gou-
verner ce lieu le mieux que je pourrai. Je
ne le laisserai pas déchoir; mais je m'effor-
cerai d'en maintenir l'achalandage, comme
je l'ai fait depuis douze ans que j'en ai l'ha-
tude, c'est bien mon intention.

LE ROI.

Seigneurs, retournons sans retard en mon
palais, dont nous partimes quand nous vin-
mes dans ce pays pour le défendre des Sar-
rasins, et faites venir tout de suite les mé-
nestrels: ils feront ce qu'il faut pour nous
amuser et nous exciter à la joie; en vé-
rité, je le veux pour l'amour de la grande
victoire que nous avons remportée.

Qui va, li et sa femme, à Romme
Et qui à chamberiere avoit
Une que Osanne on appelloit,
Ce dient-il ?

OSANNE.

Mon ami, bien veigniez, oïl ;
Tenez pour certain je sui celle.
Pour Dieu merci, quelle nouvelle
Me direz de eulx ?

LE VALET.

Dame, trespassez sont touz deux,
Ce vous fas-je bien assavoir ;
Se ne creés que die voir,
Vez ci lettres que vous apport
Comment, à l'issue d'un port
Qui est en Chypre, trespasserent ;
Mais avant leur mort m'alouèrent
Pour vous ces lettres apporter
Et pour vous dire et ennorter
Qu'acomplissez vostre promesse,
Pour quoy Dieu les giet de tristesse
Et mette ès cieulx.

OSANNE.

Certes, j'en feray tant que Diex
Gré m'en sara.

LE VALLET.

S'il ont bien, miex vous en sera.
Dame, je n'en vueil plus parler ;
Mais à Dieu ; je m'en vueil r'aler
Dont je vien, dame.

OSANNE.

Le corps vous sanne Diex et l'ame,
Mon ami chier !

PILLE-AVAINE.

Seigneurs, sanz vous longues preschier,
Tenez pour vray comme evangille
Que vous ne venrez mais en ville
Que n'entrez en Jerusalem.
Je vous y vail un drugeman,
Pour ce que j'entens bien latin
Et que je parle sarrasin
Et turquien *.

femme et qui avait pour chambrière une
(femme) que l'on appelait Osanne, à ce
qu'ils disent ?

OSANNE.

Oui, mon ami, soyez le bienvenu ; tenez
pour certain que je suis celle-là. Pour l'a-
mour de Dieu, quelle nouvelle me direz-
vous à leur sujet ?

LE VALET.

Dame, je vous fais bien savoir qu'ils sont
trépassés tous deux ; si vous ne croyez pas
que je dise la vérité, voici des lettres que je
vous apporte (et qui marquent) comment ils
trépassèrent à l'issue d'un port qui est en
Chypre ; mais avant leur mort ils me louè-
rent pour vous apporter ces lettres et pour
vous dire et vous prier d'accomplir votre
promesse, afin que Dieu les retire de la tris-
tesse et les mette dans les cieulx.

OSANNE.

Certes, j'en ferai tant que Dieu m'en saura
gré.

LE VALET.

S'ils en éprouvent du bien, il ne vous en
sara que mieux. Dame, je ne veux plus en
parler ; mais adieu ; je veux m'en retourner
au lieu dont je viens, dame.

OSANNE.

Mon cher ami, que Dieu vous guérisse le
corps et l'ame !

PILLE-AVOINE.

Seigneurs, sans vous prêcher longue-
ment, tenez pour vrai comme évangile que
la première ville dans laquelle vous entre-
rez sera Jérusalem. J'y vauz pour vous un
drogman, puisque j'entends bien le latin et
que je parle le sarrasin et le turc.

Louhart et rommion, breton et limozin,
De .xiiii. langages avoit eu doctrine.

(*Roman de Charles-le-Chaue*, Ms. La Vallière,
n° 49, fol. 19 r°, col. 1, v. 15.)

Les chroniques offrent plusieurs passages ana-
logues.

* Au moyen-âge, la connaissance des langues
étrangères était moins rare qu'on ne le pense. Un
romancier, parlant d'une héroïne qu'il nomme Do-
tame la pucele, dit :

Et si savoit parler et franchois et latin,

Que pain et yaue pour mon vivre,
Se Dieu santé du corps me livre,
Si yray-je.

ij^e. SERGENT.

Mon très chier seigneur, si feray-je,
Mais qu'il vous plaise.

LE ROY.

Bien est, chascun en paix se taise.
Allez-me Pille-Avaine querre :
Il a esté en mainte terre,
Ce me dit-on.

PREMIER SERGENT.

Très chier sire, g'y vois. — Sà, mon !
Sà, Pille-Avaine ! sà, bonne erre !
Le roy si vous envoie querre,
Qui vous demande.

PILLE-AVAINE.

Si iray de volenté grande.
— Que vous plaist, sire ?

LE ROY.

Pille-Avaine, j'ay oy dire
Qu'avez véu mains lieux sauvages
Et si savez plusieurs langages,
S'avez en mainte terre esté.
De passer mer ay volenté,
Si vous vueil avec moy mener
Et nouvel office donner :
Forrier vous fas de prendre hostiex
Pour moy et pour mes gens ; car miex
Le ferez, ce tien à mot court,
Que nul autre home de ma court :
Pour ce le di.

PILLE-AVAINE.

Chier sire, pas ne vous desdi :
Je m'en vois donc sanz plus attendre
Hostiex pour vous et voz gens prendre,
Ès quiex meshui descenderez,
Sire, et vous y reposerez
Jusqu'à demain.

LE ROY.

Seigneurs, en loing país vous main :
Toutes noz aises pas n'arons ;
Prenons tout ce que avoir pourrons
En souffisance.

ij^e. CHEVALIER.

Il le fault, sire, sanz doubtance
Et est raison.

LE VALET ESTRANGE.

N'est-ce pas ici la maison,
Dites, m'amie, à un pseudomme

du pain et de l'eau, je veux y aller, si Dieu
me donne la santé.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Mon très-cher seigneur, je le ferai, pourvu
que cela vous plaise.

LE ROI.

C'est bien, que chacun se taise et se
tienne coi. Allez-moi chercher Pille-Avoine :
il a été dans un grand nombre de pays, à
ce qu'on me dit.

LE PREMIER SERGENT.

Très-cher sire, j'y vais. — Holà, holà,
Pille-Avoine ! holà, bien vite ! le roi vous
envoie chercher, il vous demande.

PILLE-AVOINE.

Je vais y aller de grand cœur. — Que
désirez-vous, sire ?

LE ROI.

Pille-Avoine, j'ai ouï dire que vous avez
vu maints lieux sauvages, que vous savez
plusieurs langues et que vous êtes allé en
mainte terre. J'ai la volonté de passer la
mer, et veux vous emmener avec moi et
vous donner un nouvel office : je vous fais
mon fourrier, et vous aurez à retenir des
logis pour moi et mes gens ; car je crois,
en un mot, que vous remplirez mieux ce
emploi que nul autre homme de ma cour :
c'est pourquoi je le dis.

PILLE-AVOINE.

Cher sire, je ne vous dédis pas : je m'en
vais donc, sans attendre davantage, prendre
des logemens pour vous et pour vos gens ;
vous y descendrez aujourd'hui, sire, et vous
vous y reposerez jusqu'à demain.

LE ROI.

Seigneurs, je vous mène dans un pays
lointain : nous n'aurons pas toutes nos ai-
ses ; contentons-nous de tout ce que nous
pourrons avoir.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Sans doute, il le faut, sire, et c'est rai-
son.

LE VALET ÉTRANGER.

Dites, m'amie, n'est pas ici la maison
d'un prud'homme qui va à Rome avec sa

Nule part ne me vueil tenir,
Tant que je soie ens.

LE PREMIER SERGENT.

Mon chier seigneur, entrez ceens :
Vez ci le temple tout ouvert,
Et sur l'autel à descouvert
A des reliques.

LE ROY.

Doux Jhesus, qui es ès cantiques
Appellé l'espoux et l'ami
Des saintes ames, quant en my
Ton saint temple je me voi estre,
Je t'en merci, doux Roy celestre,
Et de touz les autres biens fais
C'onques me fis et que me fais
De jour en jour et sanz cesser.
Ha, Sire ! veuillez adresser
Mes euvres çà jus telement
Que ce soit à mon sauvement.
Ici vueil m'oroison finer.
— Seigneurs, temps est d'alcr diner;
Demain ci endroit revenrons,
Se Dieu plaist, et messe y orrons.
Alons-nous-ent.

ij^e. SERGENT.

De vous desdire n'ay talent,
Par sainte Helaine.

PREMIER CHEVALIER.

Je voy çà venir Pille-Avaine
Comme homme appert.

PILLE-AVAINE.

Vostre viande si se pert,
Monseigneur : le penser laissez.
— Seigneurs, de venir l'avancez;
Avant, avant !

ij^e CHEVALIER.

Nous alons; vaz touz jours devant
Jusques à l'uis.

PILLE-AVAINE.

Si fas-je tant comme je puis;
N'ay talent de moy ci tenir.
— Dame, vez ci noz gens venir
Trestouz ensemble.

OSANNE.

Au mains, sire, à ce le me semble
Que touz vous suivent.

PILLE-AVAINE.

Je vous promet que pas ne cuident
Estre si bien comme ilz seront

veux m'arrêter nulle part que je n'y sois
entré.

LE PREMIER SERGENT.

Mon cher seigneur, entrez céans: voici le
temple tout ouvert, et sur l'autel il y a des
reliques découvertes.

LE ROI.

Doux Jésus, qui dans les cantiques es
appelé l'époux et l'ami des saintes ames,
puisque je me vois au milieu de ton saint
temple, je t'en remercie, doux Roi des
cieux, comme des autres bienfaits dont tu
m'as comblé et que tu me prodigues sans
cesse de jour en jour. Ah, Sire ! veuillez
diriger mes actions ici-bas de manière à ce
qu'elles profitent à mon salut. Je veux ici
terminer mon oraison. — Seigneurs, il est
temps d'aller dîner; demain nous revien-
drons ici, s'il plait à Dieu, et nous y enten-
drons la messe. Allons-nous-en.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Par sainte Hélène ! je n'ai pas envie de
vous dédire.

LE PREMIER CHEVALIER.

Je vois là-bas Pille-Avoine qui vient
comme un homme pressé.

PILLE-AVOINE.

Votre diner se gâte, monseigneur : cessez
de rêver. — Seigneurs, engagez-le à venir;
en avant, en avant !

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Nous y allons; va toujours devant jusqu'à
la porte.

PILLE-AVOINE.

C'est ce que je fais tant que je peux; je
n'ai pas envie de me tenir ici. — Dame,
voici venir nos gens tous ensemble.

OSANNE.

Au moins, sire, il me semble qu'ils vous
suivent tous.

PILLE-AVOINE.

Je vous promets qu'ils ne croient pas être
aussi bien qu'ils seront quand ils se ver-

Quant en leurs chambres se verront.
 — Chier sire, vous serez ceens.
 — Avant ! seigneurs, entrez touz ens.
 S'alez à table.

PREMIER SERGENT.
 Pour estre au roy plus agreable,
 Voulray servir.

ij^e SERGENT.
 Aussi feray-je et desservir,
 Quant temps sera.

LE ROY.
 Entre vous touz chascun sera
 A ma table hui à ce diner.
 Sà, de l'iaue ! sà ! pour laver,
 Ains qu'à table aille.

PREMIER SERGENT.
 Tantost, sire, en arez sanz faille
 Bien largement.

OSANNE.
 Biau sire Diex, merci ! comment
 Me cheviray, n'en quel arroy
 Me mettray-je ? Vez ci le roy
 D'Arragon, moult bien le congnois
 Et à sa chiere et à sa vois.
 Certes, morte sui, si m'avise :
 Mais en ma chambre en telle guise
 Me vois lier d'un cuevrechief
 Et couvrir ma face et mon chiet
 Qu'il pourra bien assez muser
 Avant qu'il me puist aviser
 Ne recongnoistre.

PREMIER SERGENT.
 Lavez, sire ; que Diex accroistre
 Vous vueille en grace !

LE ROY.
 Seigneurs, je vueil que l'en me face
 Cy venir mon hoste et m'ostesse
 Pour diner : ce seroit simplesce
 S'avecques moy ne les avoye.
 — Pille-Avaine, or tost met-te à voie
 D'aler les querre.

PILLE-AVAINE.
 Vostre commant feray bonne erre,
 Sire ; mais n'arez que la dame.

LE ROY.
 Pour quoy ?
 PILLE-AVAINE.
 Pour ce qu'est veuve fame ;
 Dit le vous ay.

ront dans leurs chambres. — Cher
 serez céans. — En avant, seigneurs
 touz ici et mettez-vous à table.

LE PREMIER SERGENT.
 Pour être plus agreable au roi
 servir.

LE DEUXIÈME SERGENT.
 Moi aussi, et je veux desservir,
 en sera temps.

LE ROY.
 Vous tous, vous dinerez aujourd'
 table. Holà, de l'eau ! Holà ! je veu
 ver les mains avant de m'y mettre.

LE PREMIER SERGENT.
 Certainement, sire, vous allez en
 abondance.

OSANNE.
 Beau sire Dieu, miséricorde !
 m'en tirerai-je, et en quel costume
 tre ? Voici le roi d'Aragon, je le
 très-bien à sa figure et à sa voix. C
 suis morte, s'il m'envisage ; mais je
 ma chambre m'affubler d'un bonne
 vir ma tête et ma face de telle so
 pourra bien attendre long-temps a
 pouvoir m'examiner et me reconnaî

LE PREMIER SERGENT.
 Lavez-vous, sire ; que Dieu veu
 combler de grâces !

LE ROY.
 Seigneurs, je veux qu'on me fa
 ici mon hôte et mon hôtesse pour
 ce serait ridicule que je ne les en
 avec moi. — Pille-Avoine, allons !
 vite en route pour aller les chercher.

PILLE-AVOINE.
 Je ferai tout de suite votre comm
 ment ; mais vous n'aurez que la dan
 LE ROY.

Pourquoi ?
 PILLE-AVOINE.
 Parce que c'est une femme veuve ;
 l'ai dit.

Nulle part ne me vueil tenir,
Tant que je soie ens.

LE PREMIER SERGENT.

Mon chier seigneur, entrez ceens :
Vez ci le temple tout ouvert,
Et sur l'autel à desouvert
A des reliques.

LE ROI.

Doux Jhesus, qui es es cantiques
Appellé l'espoux et l'ami
Des saintes ames, quant en my
Ton saint temple je me voi estre,
Je t'en merci, doux Roy celestre,
Et de touz les autres biens faiz
C'onques me fis et que me fais
De jour en jour et sanz cesser.
Ha, Sire ! vueillez adresser
Mes euvres çà jus telement
Que ce soit à mon sauvement.
Ici vueil m'oroison finer.
— Seigneurs, temps est d'aler diner;
Demain ci endroit-revenrons,
Se Dieu plaist, et messe y orrons.
Alons-nous-ent.

ij^e. SERGENT.

De vous desdire n'ay talent,
Par sainte Helaine.

PREMIER CHEVALIER.

Je voy çà venir Pille-Avaine
Comme homme appert.

PILLE-AVAINE.

Vostre viande si se pert,
Monseigneur : le penser laissez.
— Seigneurs, de venir l'avancez;
Avant, avant !

ij^e CHEVALIER.

Nous alons; vaz touz jours devant
Jusques à l'uis.

PILLE-AVAINE.

Si fas-je tant comme je puis;
N'ay talent de moy ci tenir.
— Dame, vez ci noz gens venir
Trestouz ensemble.

OSANNE.

Au mains, sire, à ce le me semble
Que touz vous suivent.

PILLE-AVAINE.

Je vous promet que pas ne cudent
Estre si bien comme ilz seront

veux m'arrêter nulle part que je n'y sois
entré.

LE PREMIER SERGENT.

Mon chier seigneur, entrez c'ians: voici le
temple tout ouvert, et sur l'autel il y a des
reliques découvertes.

LE ROI.

Doux Jésus, qui dans les cantiques es
appelé l'époux et l'ami des saintes ames,
puisque je me vois au milieu de ton saint
temple, je t'en remercie, doux Roi des
cieux, comme des autres bienfaits dont tu
m'as comblé et que tu me prodigues sans
cesse de jour en jour. Ah, Sire ! veuillez
diriger mes actions ici-bas de manière à ce
qu'elles profitent à mon salut. Je veux ici
terminer mon oraison. — Seigneurs, il est
temps d'aller diner; demain nous revien-
drons ici, s'il plait à Dieu, et nous y enten-
drons la messe. Allons-nous-en.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Par sainte Hélène ! je n'ai pas envie de
vous dédire.

LE PREMIER CHEVALIER.

Je vois là-bas Pille-Avoine qui vient
comme un homme pressé.

PILLE-AVOINE.

Votre diner se gâte, monseigneur : cessez
de rêver. — Seigneurs, engagez-le à venir;
en avant, en avant !

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Nous y allons; va toujours devant jusqu'à
la porte.

PILLE-AVOINE.

C'est ce que je fais tant que je peux; je
n'ai pas envie de me tenir ici. — Dame,
voici venir nos gens tous ensemble.

OSANNE.

Au moins, sire, il me semble qu'ils vous
suivent tous.

PILLE-AVOINE.

Je vous promets qu'ils ne croient pas être
aussi bien qu'ils seront quand ils se ver-

Quant me souvient de mon mari,
Qui mors est : pour ce ay cuer marri,
Je n'en puis mais.

LE ROY.

Je n'en parleray, dame, huymais :
Je voy que n'estes pas en joye ;
De vostre corrouz il m'annoye,
Si ne vous peut-il que grever.
— Avant ! apportez à laver ;
Ostez de ci.

ij^e. SERGENT.

Tantost, chier sire. Ça ! vez ci
Tout prest : lavez.

LE ROY.

Tempré ceste yaue bien avez.
Verse, verse ! Diex ! qu'elle est bonne !
Or avant ! à m'ostesse en donne.
— Lavez, m'ostesse.

OSANNE.

Combien qu'en mes mains n'ait pas
gresse,
Sire, feray vostre commant ;
Mais cel anel mettray avant
Cy devant moy.

LE ROY.

Dame, cest anel que ci voy
Vous plaira-il à le me vendre ?
Dites, m'amie, sanz attendre :
S'il vous plaist, je l'achateray ;
Et sachiez je vous en donray
Plus qu'il ne vaille.

OSANNE.

Sire, je vous pri, ne vous chaille
De le plus ainsi barguignier ;
Car pour amour d'un chevalier,
Qui le m'a, sire, en verité,
Donné (et en ceste cité
Encore est), je le garderay ;
Jà, certes, ne le venderay
Jour de ma vie.

LE ROY.

Dont il li vint ne sçay-je mie ;
Mais une foiz je le donnay
Une dame que moult amay,
Qui de cest siecle est trespassee.
En paradis soit repassée
De gloire avec lessains son ame !
Car c'estoit une vaillant dame ;
Mais ma mere, par traïson,
La fist morir et sanz raison,

me souviens de mon mari, qui est
c'est pourquoi j'ai le cœur chagrin, j
puis mais.

LE ROY.

Dame, je n'en parlerai plus désou
je vois que vous n'êtes pas en joie ;
chagrin m'affecte, et il ne peut que
faire du mal. — Allons ! apportez-n
quoi me laver ; desservez.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Tout de suite, cher sire. Allons ! to
prêt : lavez-vous.

LE ROY.

Vous avez bien fait tiédir cette
Verse, verse ! Dieu ! qu'elle est bonn
lons ! donnez-en à mon hôtesse. — I
vous, mon hôtesse.

OSANNE.

Sire, bien qu'il n'y ait pas de grai
mes mains, j'obéirai à votre comm
ment ; mais auparavant je mettrai cet a
ici devant moi.

LE ROY.

Dame, vous plairait-il de me vend
anneau que je vois ici ? m'amie, répu
sur-le-champ : si cela vous plait, je vou
chèterai, et sachiez que je vous en de
rai plus qu'il ne vaut.

OSANNE.

Sire, je vous en prie, veuillez ne p
marchander ainsi ; car je le gardera
l'amour d'un chevalier, qui, en verité, m
donné, sire, et qui est encore dans cette
Certes, je ne le vendrai jamais de ma

LE ROY.

Je ne sais pas d'où il lui vint ; mais
trefois je le donnai à une dame que j'ai
fort (et) qui est passée de ce monde (en
tre). Que son ame soit en paradis nou
de gloire avec les saints ! car c'était
brave dame ; mais ma mère la fit me
traîtreusement et sans raison, en lui in
tant par haine une action très-honte
qu'elle n'avait pas commise et en me

Qui par haine un trop lait fait
 Li mist sus que n'avoit pas fait,
 Et faulcement m'en enorta.
 Et vous dy bien qu'elle porta
 Neuf mois entiers et sanz sejour
 Ces .iij. filz, et touz en un jour
 Les enfanta, la bonne et belle !
 Certes, quant il me souvient de elle,
 Le cuer tant me serre et destraint
 Qu'à plorer sui forment contraint.
 Haa, Osanne, très chiere suer !
 Pour vous souvent, m'amie, ou cuer
 Grant douleur sens.

OSANNE.

Ho, sire roys ! je vous deffens
 Le plourer : ne le puis souffrir.
 A descouvert vous vueil offrir
 Ma face et à vous touz ensemble.
 Sui-je Osanne ? que vous en semble ?
 Dites-le-moy.

LE ROY.

Chiere amie, quant je vous voy,
 Je sui hors de douleur amere.
 — Mes enfans, vez ci vostre mere,
 N'en peut de nul estre blasmée.
 E Diex ! de pitié s'est pasmée.
 — Osanne, ma très chiere amie,
 A moy baisier ne laissez mie.
 — Ne scé se m'ot.

LE PREMIER CHEVALIER.

Sire, elle ne peut dire mot
 Tant de joie com de pitié ;
 Laissez-la tant, par amistié,
 Qu'à soy revienne.

LE ROY.

Ne peut estre que plus me tiengne
 De la baisier et acoler.
 — Ma suer, sanz vous plus adoler,
 Parlez à moy.

OSANNE.

Ha, mon très chier seigneur le roy !
 Asez ay éu paine amere
 Sanz cause, et tout par vostre mere,
 Vous le savez.

LE ROY.

C'est voir, dame, et vous en avez
 Esté vengée tellement
 Que Dieu de son vray jugement,
 Qui rent à chascun son merite,
 La fist morir de mort sobite ;

nant de faux avis sur son compte. Et je
 vous dis bien qu'elle porta neuf mois en-
 tiers ces trois filz, et qu'elle les enfanta tous
 en un jour, la bonne et la belle ! Certes,
 quand elle me revient en mémoire, mon
 cœur se serre et se déchire tellement que je
 suis forcé de pleurer. — Ah, Osanne, très-
 chère sœur ! souvent, mon amie, je sens
 pour vous une grande douleur au cœur.

OSANNE.

Ah, sire roi ! je vous défends de pleurer :
 je ne puis le souffrir. Je veux vous offrir ma
 face à découvert, et à vous tous tant que
 vous êtes. Suis-je Osanne ? que vous en sem-
 ble ? dites-le-moi.

LE ROI.

Chère amie, puisque je vous vois, je suis
 délivré de (mon) amère douleur. — Mes en-
 fans, voici votre mère, elle ne peut être
 blâmée de personne. Eh Dieu ! elle s'est pâ-
 mée d'attendrissement. — Osanne, ma très-
 chère amie, je t'en prie, baise-moi. — Je ne
 sais si elle m'entend.

LE PREMIER CHEVALIER.

Sire, elle ne peut dire (un seul) mot, autant
 de joie que d'attendrissement ; laissez-la, au
 nom de l'amitié, jusqu'à ce qu'elle revienne
 à elle.

LE ROI.

Je ne puis plus m'empêcher de la baiser
 et de la serrer entre mes bras. — Ma sœur,
 faites trêve à votre chagrin et parlez-moi.

OSANNE.

Ah, mon très-cher seigneur le roi ! j'ai eu
 sans cause assez d'amères douleurs, et le
 tout par votre mère, vous le savez.

LE ROI.

Dame, c'est vrai, et vous en avez été
 tellement vengée que Dieu, qui par ses
 jugemens équitables donne à chacun ce
 qu'il mérite, la fit mourir subitement ; et son
 corps devint aussi noir que de l'encre, je

Et devint son corps aussi noir
 Comme arrement, je vous dy voir.
 Ore plus ci n'arrestérons ;
 Mais à joie vous enmenrons
 En Arragon, qu'est nostre terre.
 Faites-me tost venir bonne erre
 Les menesterez qui joueront,
 Ou mes clers qui bien chanteront,
 Tandis qu'en irons nostre voie.
 Onques mais je n'o si grant joie,
 N'en doubte nulz.

ij^e CHEVALIER.

Véz-les ci où sont jà venuz.
 Alons tout droit par ce sentier.
 — Avant, seigneurs ! faites mestier
 Pour nous esbatre.

Icy jouent les menesterez, et s'en va le jeu.

EXPLICIT.

vous dis la vérité. Maintenant nous
 arrêterons plus ici ; mais nous vous
 nerons avec joie en Aragon, qui es
 terre. Faites-moi promptement ven
 ménestrels pour jouer, ou mes clers
 bien chanter, pendant que nous
 route. Jamais je n'eus une aussi
 joie, personne ne doit en douter.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Les voici, ils sont déjà venus. Allo
 droit par ce sentier. — En avant, seig
 faites votre métier pour nous ébattre

Ici les ménestrels jouent, et les acteurs s'e

FIN.

F. M.

UN MIRACLE DE NOSTRE-DAME.

NOTICE.

iracle se trouve dans le manuscrit
B, et commence folio 262 recto. Il
est composé de six pièces dont voici les ru-

nence un *Miracle de Nostre-Dame, de Ro-*
zble, fils du duc de Normandie, à qui il fu
ur ses meffaitz que il feist le fol sanz par-
nus ot Nostre-Seigneur mercy de li, et es-
lle de l'empereur". Folio 157 recto.

ence un *Miracle de Nostre-Dame et de*
uthench, femme du roy Clodoveus, qui,
bellion de ses deux enfans, leur fist cuire
: dont depuis se revertirent et devindrent
". Folio 173 recto.

nence un *Miracle de Nostre-Dame, com-*
re-Seigneur tesmoigna que un marchand,
mprunté argent d'un Juif à paier à jour
avoit bien et deuement païé, combien que
reniaist; et, pour ce, se fist le Juif crestien-
192 recto.

écée a été publiée à Rouen, par Édouard Frère,
à un volume in-8°.

iracle a été pareillement publié in-8°, à Rouen,
libraire, en 1838, à la suite de l'*Essai sur*
de Jumièges, par E.-Hyacinthe Langlois du
ché.

Cy commence un Miracle de Nostre-Dame, d'un
marchant nommé Pierre le Changeur, qui par lon-
temps avoit vesqué de mauvaise vie, qui fu si ma-
lade que il cuidoit morir; et en sa maladie vit en
avision les dyables qui le vouloient emporter, et
Nostre-Dame l'en garenti à la priere d'un ange qui
le gardoit; et depuis vint à santé, et fist tant de bien
qu'il converti un Sarrazin. Folio 205 recto.

Cy commence un Miracle de Nostre-Dame, de la
fille d'un roy qui se parti d'avec son pere pour ce
que il la vouloit espouser; et laissa habill de femme,
et se maintint com chevalier, et fu sodoier de l'em-
pereur de Constantinoble, et depuis fu sa femme.
Folio 221 recto.

Cy commence un Miracle de Nostre-Dame, de
saint Lorens que Dacien fist morir; et Philippe l'em-
pereur fist-il morir pour estre emperiere. Folio
246 recto.

Enfin le Miracle de Clovis, que nous pu-
blions ci-après, est suivi de celui-ci, qui ter-
mine le manuscrit de la Bibliothèque Royale.

Cy commence un Miracle de Nostre-Dame, de saint
Alexis qui laissa sa femme le jour qu'il l'ot espousée,
pour aler estre poere par le païs pour l'amour de
Dieu et garder sa virginité; et depuis revint chez
son pere, et là morut sous un degré, et ne le cognut
l'en devant qu'il fu mort. Folio 280 recto.

F. M.

UN MIRACLE DE NOSTRE-DAME.

NOMS DES PERSONNAGES.

LIAN.
ROY CLOVIS.
IER CHEVALIER.
IEVALIER.
IEVALIER.
ION PASSE-PORTE, escaier.
FROY, premier poivre.
ER, ij^e poivre.
ILDE.
EL, la damoiselle.
ART, ij^e poivre.
DEBAUT, roy.

PREMIER CONSEILLIER
GONDEBAUT.
ij^e CONSEILLIER.
YTIER, chamberlant.
PREMIER SERGENT.
ij^e SERGENT.
LES MENESTREZ.
ROBERT, escaier.
KATHERINE, ventriere
DIEU.
NOSTRE-DAME.
GABRIEL.

MICHEL.
SAINT-JEHAN.
UN PREVOST.
LE ROY DES ALEMANS.
PREMIER CHEVALIER ALEMANT.
L'ESCUIER AURELIAN.
ij^e CHEVALIER ALEMANT.
ij^e CHEVALIER ALEMANT.
ij^e ALEMANT.
REMI, arceveque.
PREMIER CLERC.
ij^e CLERC.

Et devint son corps aussi noir
 Comme arrement, je vous dy voir.
 Ore plus ci n'arrestérons ;
 Mais à joie vous enmenrons
 En Arragon, qu'est nostre terre.
 Faites-me tost venir bonne erre
 Les menesterez qui joueront,
 Ou mes clers qui bien chanteront,
 Tandis qu'en irons nostre voie.
 Onques mais je n'o si grant jole,
 N'en doubte nulz.

ij^e CHEVALIER.

Véz-les ci où sont jà venuz.
 Alons tout droit par ce sentier.
 — Avant, seigneurs ! faites mestier
 Pour nous esbatre.

Icy jouent les menesterez, et s'en va le jeu.

EXPLICIT.

vous dis la vérité. Maintenant nous
 arrêterons plus ici ; mais nous vous
 nerons avec joie en Aragon, qui es
 terre. Faites-moi promptement ven
 ménestrels pour jouer, ou mes clerc
 bien chanter, pendant que nous
 route. Jamais je n'eus une aussi
 joie, personne ne doit en douter.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Les voici, ils sont déjà venus. Alon
 droit par ce sentier. — En avant, seign
 faites votre métier pour nous ébattre.

Ici les ménestrels jouent, et les acteurs s'en

FIN.

Qu'elle est digne d'un roy avoir
Par mariage.

CLOVIS.

Seigneurs, je vous vueil mon courage
Descouvrir. Touz à moy tendez,
Et ce que diray entendez,
Je vous em pry.

PREMIER CHEVALIER.

Chier sire, dites sanz detri
Vostre vouloir secretement :
Nous vous orrons touz bonnement,
N'en doutez point.

ij^e. CHEVALIER.

Voire, et si diray ci un point :
Se conseil y fault, vous l'arez
Tel comme à vostre honneur sarez
Demander, sire.

CLOVIS.

Bien est ; vez ci que je vueil dire :
Je tieng que suis assez d'aage
Pour femme avoir par mariage
Dont lignie me puist venir
Royal qui ou temps avenir
Gouverne mon royaume et tiengne
Et le deffende et le soustiengne
Comme sien après mon obit.
Roy Gondebaut, si comme on dit,
A une niece bele et gente ;
De la demander est m'entente
A femme, se le conseilliez :
Si vous pri dire m'en vueilliez
Que vous en semble.

PREMIER CHEVALIER.

Respondez pour nous touz ensemble,
Sire, nous nous y assentons ;
Quanque direz nous consentons
A estre fait.

iiij^e. CHEVALIER.

Seigneurs, vous me chargez d'un fait
Qui ne m'est mie trop ligier ;
Mais nient moins, pour vous abregier,
Je vous en diray mon avis.
— Se vous me creez, roy Clovis,
Certes, vous vous marierez
Tout au plus tost que vous pourrez.
Se Gondebaut vous veult sa niece
Donner à femme, et qu'il li siesse,
Prenez-la, je le vous enorte,
Pour le bon renom c'on li porte

CLOVIS.

Seigneurs, je veux vous decouvrir ma pen-
sée. Approchez-vous tous de moi, et écou-
tez ce que je dirai, je vous en prie.

LE PREMIER CHEVALIER.

Cher sire, faites-nous part tout de suite
et secretement de votre volonté. Nous vous
écouterons tous de bon cœur, n'en doutez
pas.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Oui, vraiment, et à cela j'ajouterai que,
si vous avez besoin de conseil, vous l'aurez
tel que vous pourrez le demander, sire,
dans l'intérêt de votre honneur.

CLOVIS.

C'est bien ; voici ce que je veux dire : je
pense que je suis d'âge à épouser une femme
dont il me puisse venir une lignée royale
qui dans l'avenir gouverne et tienne mon
royaume et le défende et le soutienne comme
sien après ma mort. Le roi Gondebaut, à ce
qu'on dit, a une nièce belle et gentille ; mon
intention est de la demander pour femme,
si vous me le conseillez : je vous prie donc
de vouloir me dire ce qu'il vous en semble.

LE PREMIER CHEVALIER.

Sire, répondez pour nous tous ensemble,
nous nous en rapportons à vous ; nous con-
sentons que tout ce que vous direz soit fait.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Seigneurs, vous me chargez d'un fardeau
qui ne m'est pas trop léger ; mais, néanmoins,
pour vous abrégier le temps, je vous dirai
mon avis à cet égard. — Si vous me croyez,
roi Clovis, certes, vous vous marierez le
plus tôt que vous pourrez. Si Gondebaut
veut vous donner sa nièce pour femme, et
que cela lui convienne, prenez-la, je vous le
conseille, en raison de sa bonne renommée
et du grand bien qu'on en dit ; et s'il ne veut
pas consentir à cela, il faudra en chercher

Cy comence un Miracle de Nostre-Dame, comment le roy Clovis se fist crestienner à la requeste de Clotilde, sa femme, pour une bataille que il avoit contre Alemans e[t] Senes, dont il ot la victoire; et en le crestiennent envoya Diex la sainte Ampole.

AURELIAN.

Mon très chier seigneur redoubté,
Mahon, par la quelle bonté
Vous tenez le regne de France,
Vous maintiengne en ceste puissance;
Et, aussi qu'il fait les biens croistre,
Vous vueille-il en honneur accroistre
Et en bonne vie tenir
Et de voz emprises venir,
Sire, à bon chief!

LE ROY.

Et il vous vueille de meschief,
Amis Aurelian, deffendre!
Quoy qui soit, me faictes entendre
Coment se porte la besongne
De nouvel, amis, de Bourgongne.
Vous n'êtes pas si mal senez
Que ne sachez, puis qu'en venez,
De l'estat du roy Gondebaut;
Quelque chose savoir m'en fault
Ysnel le pas.

AURELIAN.

Sire, ne vous mentiray pas,
Et je croy que bien le savez.
Selon ce qu'escript li avez,
Vez ci qu'il vous rescript, chier sire;
Toutes voies vous vueil-je dire
Une chose que j'ay vëu:
J'ay tant enquis que j'ay scëu
Que Gondebaut a une niece,
Et si vous jur qu'il a grant piece
Ne vi si sage damoiselle,
Ne si gracieuse pucelle:
Biau maintien a en son aler,
C'est tant courtoise en son parler,
Que le monde s'en esmerveille;
De lis et de rose vermeille
Porte couleur entre-meslée,
Et monstre bien qu'elle fu née
De royal gent et de sanc hault.
Combien que le roy Gondebaut
Occist Chilperic son pere,
Non obstant qu'il fussent frere,
Vous affermé-je tout pour voir

Ici commence un Miracle de Notre-Dame, comment le roi Clovis se fit baptiser à la requeste de Clotilde, sa femme, à la suite d'une bataille qu'il avait contre les Allemands et les Saxons, sur lesquels il remporta la victoire; et à son baptême Dieu envoya la sainte Ampoule.

AURÉLIEN.

Mon très-cher et redouté seigneur, que Mahomet, par la bonté duquel vous tenez le royaume de France, vous maintienne dans cette dignité; et, de même qu'il fait croître les biens (de la terre), qu'il veuille accroître votre honneur, vous donner une bonne vie et vous faire venir, sire, heureusement à bout de vos entreprises.

LE ROY.

Ami Aurélien, qu'il veuille aussi vous deffendre de tout mal! Quoi qu'il en soit, apprenez-moi comment vont depuis quelque temps les affaires de Bourgogne. Puisque vous en venez, vous n'êtes pas sans connaître la situation du roi Gondebaut; j'ai besoin d'en savoir tout de suite quelque chose.

AURÉLIEN.

Sire, je ne vous mentirai pas, et je crois que vous le savez bien. Relativement à ce que vous lui avez écrit, voici, cher sire, ce qu'il vous répond; toutefois je veux vous dire une chose que j'ai vue: je me suis tellement enquis que j'ai su que Gondebaut a une niece, et je vous jure qu'il y a longtemps que je ne vis une demoiselle aussi sage et aussi gracieuse: sa démarche est noble, et son langage est si courtois que le monde s'en émerveille; son teint est entremêlé de lis et de roses, et il montre bien qu'elle est issue de parens sur le trône et d'un sang élevé. Bien que le roi Gondebaut ait tué son père Chilpéric, nonobstant qu'ils fussent frères, je vous affirme comme une chose vraie qu'elle est digne d'avoir un roi pour mari.

ut le plus tost que je pourray,
Sanz nulle doubte.

CLOVIS.

vas et me rapporte toute
voulenté de ce fait-ci,
s'il li plaira bien aussi
Ma compaignie estre.

AURELIAN.

n redoubté seigneur et maistre,
doubtez, en mon cuer sera
cript quanqu'elle me dira,
que riens n'en oblieray,
si le vous recorderay
Au revenir.

CLOVIS.

tost ! sanz toy plus ci tenir,
Vaz besongnier.

PREMIER POVRE.

ens-me, attens, Renier, Renier !
este, que je parle à toy.
vas-tu si tost, par ta foy ?
Ne me mens pas.

ij^e. POVRE.

inque puis j'avance mon pas
ne paine com diligens
estre avecques les autres gens
A la donnée.

PREMIER POVRE.

r qui sera-elle donnée
Ne quelle part ?

ij^e. POVRE.

scez-tu pas bien, di, coquart,
Clotilde, la niece au roy,
povres qui sont devant soy,
elle voit qui en ont mestier,
ist comme elle ist du moustier,
ne s'ausmosne de ses mains,
uns plus et aus autres mains,
on ce que s'affection
et sa devocion ?
ois savoir, c'est ma parclose,
elle aray aucune chose
Par charité.

PREMIER POVRE.

ier, saches, pour verité,
nulle part huy ne verti
le son hostel ne parti,
ay scéu certainement ;
ue alons-m'en tout bellement
ant le moustier pour l'attendre,

CLOVIS.

Allons, va et rapporte-moi toute sa vo-
lonté au sujet de ceci, et de même s'il lui
plaira bien d'être ma compaignie.

AURÉLIEN.

Mon redouté seigneur et maître, n'avez
pas d'inquiétude, tout ce qu'elle me dira
sera écrit en mon cœur, en sorte que je n'en
oublierai rien, et je vous le rapporterai au
retour.

CLOVIS.

Allons vite ! sans te tenir ici davantage,
va à ta besogne.

LE PREMIER PAUVRE.

Attends-moi, attends, Renier, Renier !
arrête, que je te parle. Par ta foi ! où vas-tu
si tôt ? ne me mens pas.

LE DEUXIÈME PAUVRE.

Je presse le pas tant que je peux et fais
diligence pour être avec les autres à la dis-
tribution.

LE PREMIER PAUVRE.

Par qui sera-t-elle faite, et où ?

LE DEUXIÈME PAUVRE.

Ne sais-tu pas bien, dis, nigaud, que Clo-
tilde, la nièce du roi, aussitôt qu'elle sort de
l'église, donne de ses mains son aumône aux
pauvres qui sont devant elle et qu'elle voit
en avoir besoin, plus aux uns et moins aux
autres, suivant que son goût et sa dévo-
tion l'y portent ? Je vais savoir, c'est mon
dernier mot, si j'aurai quelque chose d'elle
par charité.

LE PREMIER PAUVRE.

Renier, sache, en vérité, qu'elle n'est al-
lée nulle part aujourd'hui ni sortie de son
logis, j'en suis bien informé ; allons-nous-en
donc tout doucement devant l'église pour
l'attendre, et tendons nos mains aux autres
personnes pour demander.

Et aux autres gens doz mains tendre
Pour demander.

ij^e POVRE.

C'est bien dit, n'y voy qu'amender.
Alons, amis!

CLOTILDE.

De là où mon livre avez mis,
Ysabel, tantost le prenez,
Et au moustier vous en venez
Avecques moy.

LA DAMOISELLE.

Volentiers, ma dame, par foy!
Prendre le vois, je vous di bien.
S'il vous plaist, mouvez; je le tien:
Vez-le ci, dame.

CLOTILDE.

Alons-m'en. Que Diex soit à m'ame
Debonnaire et misericors !
Avant que je passe plus hors
De ci endroit, me seigneray
Et a Dieu me commanderay
Qui m'aist si com j'ay mestier.
— Damoiselle, puisqu'au moustier
Sui, sà mon livre !

LA DAMOISELLE.

Tenez, dame, je le vous livre;
La bource aray.

CLOTILDE.

Gardez-la tant que m'en voulray
Raler de cy.

LA DAMOISELLE.

Si feray-je, dame, et aussi
Derriere vous si m'asserray
Et mes patenostres diray
A basse vois.

iiij^e. POVRE.

Je ne scé se trop tart je vois
Au moustier, que la belle née
Clotilde n'ait fait sa donnée;
Avancier me convient mes pas.
E! je croy qu'encore n'est pas
Departie, puisque là voy
En estant Renier et Gieffroy.
J'ay esperance qu'il l'attendent,
Puisque je voy que les mains tendent;
Ne font pas de prendre dangier.
— Seigneurs, lez vous me vien rengier.
Dites-me voir, s'il vous agréé:
A Clotilde fait sa donnée,
Se Dieu vous gart?

LE DEUXIÈME PAUVRE.

C'est bien dit, je ne vois rien
faire. Allons, amis!

CLOTILDE.

Isabelle, prenez tout de suite
où vous l'avez mis, et venez-vo
glise avec moi.

LA DEMOISELLE.

Volentiers, ma dame, par (ma)
le prendre, je vous le dis bien
plaît, mettez-vous en route; je
voici, dame.

CLOTILDE.

Allons-nous-en. Que Dieu soit
et miséricordieux pour mon ame
je m'éloigne davantage d'ici, je
et me recommanderai a Dieu
m'aide comme j'en ai besoin. — D
puisque je suis a l'église, donne
livre.

LA DEMOISELLE.

Tenez, dame, je vous le livre
bourse.

CLOTILDE.

Gardez-la jusqu'à ce que je v
aller d'ici.

LA DEMOISELLE.

Dame, je le ferai ainsi; je m'ass
derrière vous et je dirai mes pa
voix basse.

LE TROISIÈME PAUVRE.

Je ne sais si je vais trop tard
peut-être Clotilde, cette belle cr
t-elle fait sa distribution; il me
le pas. Eh! je crois qu'elle n'est p
partie, puisque je vois Renier e
debout la-bas. Je pense qu'ils l'a
vu qu'ils tendent les mains; ils n
de difficulté de prendre. — Ser
viens me ranger près de vous.
la vérité, s'il vous plaît: Dieu vo
Clotilde a-t-elle fait sa distribuon

PREMIER POVRE.

Nanil, nous l'attendons, Lienart;
Bien veigniez-vous.

iiij^e. POVRE.

Et Dieu vous soit piteux et doux,
Qui vous doint bien!

ij^e. POVRE.

En renc con nous te mez; çà vien,
Lienart amis.

iiij^e. POVRE.

Volentiers. Çà! vez me ici mis.
Avez-vous maille ne denier?

Encore en dites, Renier,
Se Dieu vous voie.

ij^e. POVRE.

Par foy! huy fourme de monnoie
Ne teing, Lienart.

PREMIER POVRE.

Non fis-je, moy, se Dieu me gart,
C'om m'ait donné.

iiij^e. POVRE.

E! depuis que nous fusmes né,
Diex nous a si bien pourvéu
Que noz vies avons éu,
Comment que soit, jusques à ore;
Et si nous pourverra encore:
Laissons en paix.

AURELIAN.

Huchon, mettre me vueil huymais
Et vestir d'un habit tel comme
Il me fault pour sembler povre homme.
Sanz de ceste place partir,
Sà! aide-moy à devestir,
Afin que j'aye plus tost fait;
Aviser me fault que mon fait
Caultement face et sagement.

(Ici vest un povre habit.)

Or me dy voir, se Diex t'ament:
Semblé-je ore homme, sanz ruser,
A qui aumosne refuser
Point on ne doie?

L'ESCUYER.

Sire, oil, se Mahon me voie,
Vous semblez bien un povre corps.
Comment! voulez-vous aler hors
Donques ainsi?

AURELIAN.

Oïl; tu m'atenderas ci
Jusqu'à tant que je revenray.
Deasoubz m'essaille emporteray

LE PREMIER PAUVRE.

Nenni, nous l'attendons, Liénard; soyez
le bienvenu.

LE TROISIÈME PAUVRE.

Que Dieu vous soit miséricordieux et
doux, et qu'il vous donne du bien!

LE DEUXIÈME PAUVRE.

Mets-toi en rang comme nous; viens ici,
ami Liénard.

LE TROISIÈME PAUVRE.

Volontiers. Allons! me voici en place.
Avez-vous maille ou denier? Dieu vous pro-
tège! dites-le-moi, Renier.

LE DEUXIÈME PAUVRE.

Par (ma) foi! Liénard, je n'ai tenu d'au-
jourd'hui aucune figure de monnaie.

LE PREMIER PAUVRE.

Ni moi non plus, Dieu me garde! on ne
m'a rien donné.

LE TROISIÈME PAUVRE.

Eh! depuis que nous sommes nés, Dieu
nous a si bien pourvus que nous avons
vécu, tant bien que mal, jusqu'à présent; et
il nous pourvoira encore: restons en paix.

AURELIEN.

Huchon, je veux aujourd'hui m'affubler
d'un habit tel qu'il me le faut pour ressem-
bler à un pauvre homme. Sans quitter la
place, allons! aide-moi à me déshabiller,
afin que j'aie plus tôt fait; il me faut aviser
à exécuter mon dessein avec précaution et
sagesse. (Ici il revêt un habit de pauvre.) A
cette heure dis-moi la vérité et que Dieu te
protège! sans détour, semblé-je maintenant
un homme auquel on ne doive point refuser
l'aumône?

L'ÉCUYER.

Oui, sire, Mahomet me protège! vous
ressemblez bien à un pauvre diable. Com-
ment! voulez-vous donc sortir en cet équi-
page?

AURELIEN.

Oui; tu m'attendras ici jusqu'à ce que je
revienne. J'emporterai ce sachel sous mon
aisselle, j'en aurai besoin; mais fais bien

Ce sachet, j'en aray à faire;
Mais garde bien qu'à mon repaire
Ici te treuve.

L'ESCUIER.

Ne doubtés que de ci me meuve
Si revenez.

CLOTILDE.

Ysabel, vous que me direz?
Avis m'est temps est de r'aler;
Assez avons, à brief parler,
Yci esté.

LA DAMOISELLE.

Dame, vous dites verité.
Avant qu'aiez vostre donnée
Faicte, midi sera sonnée,
Jà n'en doutez.

CLOTILDE.

Tenez, mon livre en sauf mettez;
Je vueil attaindre de l'argent.
Que donrray celle povre gent
Quant passeray.

AURELIAN.

De tost aler ne fineray
Tant que je soie là venuz
Entre ces gens povres et nuz.
Je voy Clotilde, qu'il attendent,
Venir à eulx; et ilz li tendent
Les mains touz pour l'aumosne avoir.
Je vois faire aussi pour savoir
S'achoisson aray ne querelle
Que je puisse parler à elle
Secretement.

CLOTILDE.

Tenez, priez Dieu bonnement
Qu'en gré, seigneurs, ce que fas prengne,
Et en s'amour touz jours me tiengne
Et en sa foy.

PREMIER POVRE.

Amen! Dame, de cuer l'en proy
Très humblement.

ij^e. POVRE.

Dame, par ce commencement
Vous soit Dieux amis si à fin
Qu'en sa gloire, qui est sanz fin,
Mette vostre ame!

iii^e. POVRE.

Pour ceste aumosne, chiere dame,
Que me faites, vous octroit Diex
Qu'en la fin la gloire des cieulx
Puissiez avoir!

attention que je te trouve ici à mon

L'ÉCUYER.

N'ayez pas peur que je bouge d
qu'à ce que vous reveniez.

CLOTILDE.

Ysabelle, que me direz-vous?
qu'il est temps que je m'en aille.
mot, nous avons été ici assez long-t

LA DEMOISELLE.

Dame, vous dites la vérité. Av
vous avez fait votre distribution, e
sonné, n'en doutez pas.

CLOTILDE.

Tenez, serrez mon livre; je veux
de l'argent pour le donner à ces
gens quand je passerai.

AURÉLIEN.

Je ne m'arrêterai pas que je ne
bas parmi ces pauvres gens qui so
Je vois Clotilde, qu'ils attendent,
eux; et ils tendent tous les mains v
pour avoir l'aumône. Je vais faire de
pour voir si j'aurai une occasion q
que de lui parler en secret.

CLOTILDE.

Tenez, seigneurs, priez Dieu de te
tre cœur qu'il voie d'un bon œil ce
fais, et qu'il me tienne toujours e
amour et en sa foi.

LE PREMIER PAUVRE.

Amen! Dame, je l'en prie de cœur
humblement.

LE DEUXIÈME PAUVRE.

Dame, pour ce commencement que
soit tellement votre ami qu'il mette
ame dans sa gloire, qui est sans fin!

LE TROISIÈME PAUVRE.

Chère dame, pour cette aumône que
me faites, que Dieu vous accorde à la
gloire des cieulx!

CLOTILDE.

Tu qu'apris n'ay pas à veoir,
Plus qu'aux autres te feray bien :
Tu aras ce denier d'or ; tien,
Fay-toy bien aise.

AURELIAN.

Il convient que ceste main baise,
Et trairay ce mantel arriere ;
Ne vous desplaise, dame chiere,
De ce qu'ay fait.

CLOTILDE.

J'ay mon vueil acompli de fait :
Alons-m'en sanz arrestoison.
Ore puisque suis en maison,
Ysabel, savez que ferez ?
A ce povre-là dire irez
Qu'à moy parler viengne un petit :
J'ay de savoir grant appetit
Dont est né ne de quelle terre.
Delivrez-vous, alez le querre,
Je vous en pri.

LA DAMOISELLE.

Ma dame, je vois sanz detri.
— Amis, ci plus ne vous tenez ;
A ma dame parler venez :
Clotilde par moy le vous mande.
Bien devez, puisque vous demande,
Venir à elle.

AURELIAN.

Et g'iray volentiers, ma bele ;
Devant alez.

LA DAMOISELLE.

Je vois. — Chiere dame, or parlez
A cest homme que vous amaine ;
Venez est en vostre demaine
Par vostre mant.

CLOTILDE.

Sà, sire ! traiez-vous avant.
— Ysabel, alez un po hors :
De conseil vueil à ce bon corps
Un po parler.

LA DAMOISELLE.

Donques m'en vueil de ci aler,
Sanz plus estre y.

AURELIAN.

Ce sac derrier cest huis ici
Vueil jus laisser.

CLOTILDE.

Dites-me voir, mon ami chier :
Quelle cause vous a fait mettre

CLOTILDE.

Toi que je n'ai pas appris à voir, je te fe-
rai plus de bien qu'aux autres : tu auras ce
denier d'or ; tiens, réjouis-toi.

AURÉLIEN.

Il faut que je baise cette main, et je tire-
rai ce manteau en arrière ; dame, puisse ce
que j'ai fait ne pas vous déplaire !

CLOTILDE.

J'ai réellement accompli ma volonté : al-
lons-nous-en sans retard. Maintenant que je
suis au logis, Isabelle, savez-vous ce que
vous ferez ? Vous irez dire à ce pauvre-là
qu'il vienne me parler un peu : j'ai grand
désir de savoir d'où il est natif. Dépêchez-
vous, allez le chercher, je vous en prie.

LA DÈMOISELLE.

Ma dame, j'y vais tout de suite. — Ami,
ne vous tenez plus ici ; venez parler à ma
maltresse : Clotilde vous l'ordonne par ma
bouche, Puisqu'elle vous demande, vous de-
vez bien venir à elle.

AURÉLIEN.

Je vais y aller volontiers, ma belle ; mar-
chez devant.

LA DÈMOISELLE.

Je vais. — Chère dame, parlez mainte-
nant à cet homme que je vous amène ; il
s'est rendu par votre ordre auprès de vous.

CLOTILDE.

Allons, sire ! avancez. — Isabelle, allez
un instant dehors : je veux parler un peu en
particulier à ce brave homme.

LA DÈMOISELLE.

Je vais donc m'en aller d'ici, sans y être
davantage.

AURÉLIEN.

Je vais déposer ce sac derrière cette
porte-ci.

CLOTILDE.

Dites-moi la vérité, mon cher ami : quelle
cause vous a fait mettre un costume tel que

En estat que semblez povre estre ?
Ne pour quoy, voir m'en soit retrait,
Mon mantel arriere avez trait ?
Dites-le-moy.

AURELIAN.

Se vous voulez savoir pour quoy,
Chiere dame, en un lieu secré
Nous mettez, où par vostre gré
Parlons ensemble.

CLOTILDE.

Vous povez bien ci, ce me semble,
Séurement à moy parler :
N'y verrez venir ny aler
Homs qui soit vis.

AURELIAN.

Dame, mon chier seigneur Clovis,
Qui est homme de grant puissance
Et tele qu'il est roy de France,
M'envoie faire vous savoir
Qu'il lui plaist vous à femme avoir ;
Et pour ce qu'avec li vous voie,
Vez ci, dame, qu'il vous envoie,
Par amour, sanz plus preeschier,
Son anel d'or qu'avoit moult chier
Et vestemens dont aouruée
Serez, quant serez s'espousée,
Que je vous bailleray aussi.

(Ici va querre son sac.)

E gar ! qui m'a osté de ci
Un sachet qu'i avoie mis ?
Ceens n'ay pas trop bons amis,
Se l'ay perdu.

CLOTILDE.

Esbahi et tout esperdu
Vous voy, ce me semble, ami doulx.
Qu'avez perdu ? dites-le-nous
Appertement.

AURELIAN.

Ici, ma dame, vraiment
Avoie laissié un sachet ;
Et sachiez, pour voir, dedans est
Ce que presenter vous cuidoie
Et que monseigneur vous envoie
Par grant amour.

CLOTILDE.

Venez çà, venez sanz demour,
Yaabel ; avez-vous osté
De ci le sac, en verité,
De ce bon homme ?

vous semblez être un pauvre ? et
dites-moi vrai, avez-vous tiré moi
en arrière ? Dites-le-moi.

AURÉLIEN.

Chère dame, si vous voulez sçavoir
quoi, conduisez-nous en un lieu
sous votre bon plaisir, nous par-
lerons ensemble.

CLOTILDE.

Il me semble que vous pouvez
me parler à votre aise : vous n'y
venez ni aller avec qui vive.

AURÉLIEN.

Dame, mon cher seigneur Clovis
un homme très-puissant et de plus
France, m'envoie vous faire savoir
qu'il lui plaist de vous avoir pour femme ;
et pour ce qu'avec lui, vous voie,
il vous envoie, comme don d'amour, sans
plus d'avantage, son anneau d'or auquel
il a beaucoup, et des vêtements dont
vous serez parée quand vous serez son épouse ;
et les donnerai aussi. (Ici il va chercher son sac.)
Eh regarde ! qui a ôté d'ici
le sachet que j'y avais déposé ? Je n'ai pas
de très-bons amis, si je l'ai perdu.

CLOTILDE.

Mon doux ami, je vous vois ébahi
et perdu, ce me semble. Qu'avez-vous
perdu ? dites-le-nous tout de suite.

AURÉLIEN.

Ma dame, en vérité, j'avais laissé
un petit sac ; et sachiez bien qu'il renferme
ce que je comptais vous présenter et
que monseigneur vous envoie par grand amour.

CLOTILDE.

Venez ici, venez sans retard,
en vérité, avez-vous ôté d'ici le
sac de ce bon homme ?

LA DAMOISELLE.

Dame, oil; ore sachiez comme
De vostre chambre me parti;
Car je doubtay, quant je le vi,
C'on n'en fëist torchon à piez,
Pour ce qu'il est et sale et viez.
L'iray-je querre?

AURELIAN.

Oïl, m'amie. Hélas! quant je erre,
Je boutte ens, ce sachiez, pour voir,
Ce que puis pour ma vie avoir.
Que je le r'aie.

LA DAMOISELLE.

Si aras-tu, ne t'en esmaie,
Amis; querre le vois en l'eure.
— Tenez, je n'ay pas fait demeure
— De l'apporter.

AURELIAN.

De courroux me vueil deporter,
Puisque j'ay mon sac. — Grans merciz!
Dame, en paix est mon cuer rassis,
— Par vous, m'amie.

CLOTILDE.

Ysabel, icy ne vueil mie
Que plus soiez: pensez d'aler.
Encore à cest homme parler
Un petit vueil.

LA DAMOISELLE.

Dame, je feray vostre vueil;
De cy me part.

AURELIAN.

Tenez et mettez d'une part,
Chiere dame, ces vestemens
Ce seront vos aournemens
Le jour que serez mariée:
Au roi plaist ainsi et agréé
Que le faciez.

CLOTILDE.

En ce sac, amis, tout laissez;
Je sçay bien comment j'en feray.
Mais, biau sire, je vous diray:
Au roy Clovis vous en irez
Et si le me saluerez
Et après li dites ce point:
« Clotilde dist qu'il ne loist point
Crestienne estre à païen femme,
Pour quoy c'est une chose infame. »
Nient moins gardez que ceste chose
A nul homme ne soit desclose,
Car ce qu'à monseigneur plaira

LA DEMOISELLE.

Oui, madame; et sachez que je l'empor-
tai quand je sortis de votre chambre; car je
craignis, en le voyant, qu'on n'en fît un tor-
chon à pieds, vu qu'il est sale et vieux. Irai-
je le chercher?

AURÉLIEN.

Oui, m'amie. Hélas! quand je suis en
route, sachez, en vérité, que j'y mets ce que
je puis avoir pour vivre. Faites-le-moi ra-
voir.

LA DEMOISELLE.

N'aie pas peur, tu l'auras, mon ami; je
vais sur l'heure le chercher. — Tenez, je
n'ai pas tardé à l'apporter.

AURÉLIEN.

Je veux oublier ma colère, puisque j'ai
mon sac. — Grand merci! Dame, mon cœur
est redevenu calme, — et c'est par vous,
m'amie.

CLOTILDE.

Isabelle, je ne veux pas que vous soyez
davantage ici: pensez à vous en aller. Je
veux encore parler un peu à cet homme.

LA DEMOISELLE.

Dame, je ferai votre volonté; je m'en vais
d'ici.

AURÉLIEN.

Chère dame, tenez et mettez à part ces
vêtemens; ils serviront à vous orner le jour
de votre mariage: il plaît et il est agréable
au roi que vous le fassiez ainsi.

CLOTILDE.

Ami, laissez tout en ce sac; je sais bien
ce qu'il faut en faire. Mais, beau sire, je
vous dirai ceci: Vous vous en irez au roi
Clovis, vous le saluerez de ma part et vous
lui répéterez ces paroles: « Clotilde dit qu'il
n'est point permis à une chrétienne d'être
la femme d'un païen, car c'est une chose
infâme. » Néanmoins ayez soin que cette
chose ne soit divulguée à personne, car, en
un mot, ce qui plaira à monseigneur mon
oncle sera fait.

Mon oncle faire fait sera,
A brief parler.

AURELIAN.

De vous à tant pour m'en r'aler,
Chiere dame, congie prendray.
Monseigneur vous salueray,
Et si li conteray de fait
Tout ce qu'avons ci dit et fait.
J'en vois huymais.

CLOTILDE.

Vostre chemin aler en pais
Puissiez, amis !

AURELIAN.

Grant piece et longue à faire ay mis
La besongne a quoy je tentoye ;
Or est faite, dont j'ay grant joye.
— Huchon, de ci nous fault partir.
Cest habit-ci vueil desvelir
Et moy remettre en mon estat ;
De ma robe autre sanz restat
Vestir me fault.

L'ESQUIER.

Vez-la ci, sire, sanz deffault ;
Tenez, vestez.

AURELIAN.

Or çà ! puisque suis aprestez,
Pren cest habit de pelerin,
Et si nous mettons a chemin
D'aler en France.

L'ESQUIER.

Pour moy ne faites detriance,
Mouvez : tout cecy prenderay
Et soubz mon braz l'emporteray
Avecques nous.

AURELIAN.

Mon chier seigneur, de noz diex touz
Aiez si l'amour et la grace
Que tout le monde honneur vous face
Qu'à roy vous tiengne.

CLOVIS.

Aurelian amis, aviengne
Ce qui en pourra avenir,
Je ne puis pas roy devenir
De tout le monde n'estre sire ;
Laissons ester ; vueillez me dire,
Puisque vous venez de Bourgogne,
Qu'avez-vous fait de ma besongne ?
Dites-le-moy.

AURELIAN.

Volentiers, chier sire, par foy !

AURÉLIEN.

Maintenant, chère dame, je vous
congé de vous pour m'en retournier
saluerai monseigneur de votre part
lui conterai de point en point tout
nous avons dit et fait. A présent
vais.

CLOTILDE.

Ami, puissiez-vous aller votre chemin
paix !

AURÉLIEN.

J'ai mis beaucoup de temps à
l'affaire que j'avais entreprise ; mais
qu'elle est faite, j'en ai beaucoup de
Huchon, il nous faut partir d'ici.
Je quitter cet habit-ci et me remettre
costume ordinaire ; il me faut vêtir
une robe sans plus de retard.

L'ÉCUYER.

Sire, la voici sans faute ; tenez, sire,
vous.

AURÉLIEN.

Allons ! puisque je suis apprêté,
cet habit de pelerin, et mettons
chemin pour retourner en France.

L'ÉCUYER.

Ne vous attardez pas pour moi,
je prendrai tout ceci et je l'emporterai
mon bras avec nous.

AURÉLIEN.

Mon cher seigneur, puissiez-vous
tellement la grâce et l'amour de
dieux que le monde entier vous fa
neur en vous reconnaissant pour son
roi.

CLOVIS.

Mon ami Aurélien, adviene que
je ne puis pas devenir roi de tout le
ni en être le seigneur : laissons cela
lez me dire, puisque vous venez de
gne, comment vous avez fait mes
Dites-le-moi.

AURÉLIEN.

Volentiers, cher sire, par foy !

LA DAMOISELLE.

Dame, oïl; ore sachiez comme
De vostre chambre me parti;
Car je doubtaï, quant je le vi,
C'on n'en feist torchon a piez,
Pour ce qu'il est et sale et viez.

L'iray-je querre?

AURELIAN.

Oïl, m'amie. Hélas! quant je erre,
Je doute ens, ce sachiez, pour voir,
Ce que puis pour ma vie avoir.

Que je le r'aie.

LA DAMOISELLE.

Si aras-tu, ne l'en esmaie,
Amis; querre le vois en l'heure.
— Tenez, je n'ay pas fait demeure

— De l'apporter.

AURELIAN.

De courroux me vueil deporter,
Puisque j'ay mon sac. — Grans merciz!
Dame, en paix est mon cuer rassis,

— Par vous, m'amie.

CLOTILDE.

Ysabel, icy ne vueil mie
Que plus soiez: pensez d'aler.
Encore a cest homme parler

Un petit vueil.

LA DAMOISELLE.

Dame, je feray vostre vueil;
De cy me part.

AURELIAN.

Tenez et mettez d'une part,
Chiere dame, ces vestemens
Ce seront vos aournemens
Le jour que serez mariée:
Au roi plaist ainsi et agréé

Que le faciez.

CLOTILDE.

En ce sac, amis, tout laissez;
Je sçay bien comment j'en feray.
Mais, biau sire, je vous diray:
Au roy Clovis vous en irez
Et si le me saluerez
Et après li dites ce point:
« Clotilde dist qu'il ne loist point
Crestienne estre à païen femme,
Pour quoy c'est une chose infame. »
Nient moins gardez que ceste chose
A nul homme ne soit desclose,
Car ce qu'à monseigneur plaira

LA DEMOISELLE.

Oui, madame; et sachiez que je l'empor-
tai quand je sortis de votre chambre; car je
craignis, en le voyant, qu'on n'en fît un tor-
chon à pieds, vu qu'il est sale et vieux. Irai-
je le chercher?

AURÉLIEN.

Oui, m'amie. Hélas! quand je suis en
route, sachiez, en vérité, que j'y mets ce que
je puis avoir pour vivre. Faites-le-moi ra-
voir.

LA DEMOISELLE.

N'aie pas peur, tu l'auras, mon ami; je
vais sur l'heure le chercher. — Tenez, je
n'ai pas tardé à l'apporter.

AURÉLIEN.

Je veux oublier ma colère, puisque j'ai
mon sac. — Grand merci! Dame, mon cœur
est redevenu calme, — et c'est par vous,
m'amie.

CLOTILDE.

Isabelle, je ne veux pas que vous soyez
davantage ici: pensez à vous en aller. Je
veux encore parler un peu à cet homme.

LA DEMOISELLE.

Dame, je serai votre volonté; je m'en vais
d'ici.

AURÉLIEN.

Chère dame, tenez et mettez a part ces
vêtemens; ils serviront à vous orner le jour
de votre mariage: il plaît et il est agréable
au roi que vous le fassiez ainsi.

CLOTILDE.

Ami, laissez tout en ce sac; je sais bien
ce qu'il faut en faire. Mais, beau sire, je
vous dirai ceci: Vous vous en irez au roi
Clovis, vous le saluerez de ma part et vous
lui répéterez ces paroles: « Clotilde dit qu'il
n'est point permis à une chrétienne d'être
la femme d'un païen, car c'est une chose
infâme. » Néanmoins ayez soin que cette
chose ne soit divulguée à personne, car, en
un mot, ce qui plaira à monseigneur mon
oncle sera fait.

Mon oncle faire fait sera,
A brief parler.

AURELIAN.

De vous à tant pour m'en r'aler,
Chiere dame, congié prendray.
Monseigneur vous salueray,
Et si li conteray de fait
Tout ce qu'avons ci dit et fait.
J'en vois huymais.

CLOTILDE.

Vostre chemin aler en pais
Puissiez, amis !

AURELIAN.

Grant piece et longue à faire ay mis
La besongne à quoy je tentoye ;
Or est faite, dont j'ay grant joye.
— Huchon, de ci nous fault partir.
Cest habit-ci vucil desvetir
Et moy remettre en mon estat ;
De ma robe autre sanz restat
Vestir me fault.

L'ESCUIER.

Vez-la ci, sire, sanz deffault ;
Tenez, vestez.

AURELIAN.

Or çà ! puisque suis apresterz,
Pren cest habit de pelerin,
Et si nous mettons à chemin
D'aler en France.

L'ESCUIER.

Pour moy ne faites detriance,
Mouvez : tout cecy prenderay
Et soubz mon braz l'emporteray
Avecques nous.

AURELIAN.

Mon chier seigneur, de noz diex touz
Aiez si l'amour et la grace
Que tout le monde honneur vous face
Qu'à roy vous tiengne.

CLOVIS.

Aurelian amis, aviengne
Ce qui en pourra avenir,
Je ne puis pas roy devenir
De tout le monde n'estre sire :
Laissons ester ; vueilliez me dire,
Puisque vous venez de Bourgogne,
Qu'avez-vous fait de ma besongne ?
Dites-le-moy.

AURELIAN.

Volentiers, chier sire, par foy !

AURÉLIEN.

Maintenant, chère dame, je vais pr
congé de vous pour m'en retourner
saluerai monseigneur de votre part,
lui conterai de point en point tout ce
nous avons dit et fait. A présent je
vais.

CLOTILDE.

Ami, puissiez-vous aller votre chem
paix !

AURÉLIEN.

J'ai mis beaucoup de temps à ter
l'affaire que j'avais entreprise ; maint
qu'elle est faite, j'en ai beaucoup de jo
Huchon, il nous faut partir d'ici. Je
quitter cet habit-ci et me remettre en
costume ordinaire ; il me faut vêtir mo
tre robe sans plus de retard.

L'ÉCUYER.

Sire, la voici sans faute ; tenez, habi
vous.

AURÉLIEN.

Allons ! puisque je suis apprêté, pr
cet habit de pèlerin, et mettons-nous
chemin pour retourner en France.

L'ÉCUYER.

Ne vous attardez pas pour moi, pa
je prendrai tout ceci et je l'emporterai
mon bras avec nous.

AURÉLIEN.

Mon cher seigneur, puissiez-vous :
tellement la grâce et l'amour de tou
dieux que le monde entier vous fasse
neur en vous reconnaissant pour son ro

CLOVIS.

Mon ami Aurélien, advienne que po
je ne puis pas devenir roi de tout le m
ni en être le seigneur : laissons cela ;
lez me dire, puisque vous venez de Bo
gne, comment vous avez fait mes aff
Dites-le-moi.

AURÉLIEN.

Volentiers, cher sire, par (ma) f

us promet en quelque lieu
voulra gler, nous irons,
mpagnie li ferons
le vouloir fin.

ij^e. CHEVALIER.

-m'en. Vez ci le chemin
ous fault tenir sans cesser,
us est mestier du laisser;
farchons, or sus!

iiij^e. CHEVALIER.

n'est que le voy lassus
it nous, où ne se faint pas
: avançons nostre pas
our estre à li.

ij^e. CHEVALIER.

bien dit, et je sui celui
oulentiers m'avanceray.

(Ici vont un po.)

re! arrester le feray;
ue de li sommes si près,
iez d'aler si engrès.
irelian, arrestez-vous,
sire, et si parlez à nous
lais qu'il vous plaise.

AURELIAN.

s amis! je suis bien aise,
, et bien liex quant je vous voy.
ez-vous? dites-le-moy,
le vous en pri.

iiij^e. CHEVALIER.

vous diray sanz detri;
-m'en touz jours nostre voie.
y avec vous nous envoie
ult que nous aillons ensemble;
cause est, car il li semble,
qu'il vous ait son fait commis,
trop po gent vous estes mis
En ce voiage.

ij^e. CHEVALIER.

lit com vaillant et sage;
Laissons en pais.

AURELIAN.

, nous approuchons huymais
où nous devons aler,
eurs, et si me fault parler
homme qu'est Gondebaut,
y, qui est et sage et caut,
Je vous dy bien.

iiij^e. CHEVALIER.

han sire, je tien

je vous promets que, en quelque lieu qu'il
veuille aller, nous irons (avec lui) et l'ac-
compagnerons de bon cœur.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Allons-nous-en. Voici le chemin qu'il
nous faut constamment tenir, et nous n'a-
vons pas besoin de le laisser; allons! mar-
chons.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Je crois que je le vois là-haut devant
nous; il n'est point paresseux à marcher:
hâtons le pas pour l'atteindre.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

C'est bien parlé, et j'avancerai volontiers.
(*Ici ils marchent un peu.*) Ho, sire! je le fe-
rai s'arrêter; puisque nous sommes si près
de lui, ne vous hâtez pas tant. — Aurélien,
arrêtez-vous, beau sire, et veuillez nous
parler.

AURÉLIEN.

Eh, mes amis! je suis bien aise, en vé-
rité, et bien joyeux de vous voir. Où allez-
vous? dites-le-moi, je vous en prie.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Je vous le dirai sans difficulté; allons
toujours notre chemin. Le roi nous envoie
avec vous et veut que nous aillons ensem-
ble; la raison est qu'il lui semble, quoiqu'il
vous ait chargé de son affaire, que vous
vous êtes mis en route avec trop peu de
monde.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Il a agi comme (un roi) vaillant et sage;
n'en parlons plus.

AURÉLIEN.

Seigneurs, en vérité, nous approchons
maintenant de là où nous devons aller, et
il faut que je parle au roy Gondebaut, qui
est sage et rusé, je vous le dis bien.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Sire Aurélien, je tiens que vous saurez

Que vous le sarez moult bien faire
Et sanz riens en parlant meffaire
Vostre raison.

ij^e. CHEVALIER.

Paix maishui ! vez là sa maison :
Alons nous y de fait bouter
Sanz nous de li de riens doubter
D'avoir desroy.

AURELIAN.

Soit ! je voys devant. — Sire roy,
Mahon qu'avez com Dieu servi,
Vous ottroit qu'avez deservi
S'amour avoir !

GONDEBAUT ROY.

Bien veignes-tu. Fais-me savoir
Qui es-tu ne de quelle terre,
Ne que viens-tu ci endroit querre ;
Ne me mens pas.

AURELIAN.

Ce vous diray-je isnel-le-pas.
Sire, Clovis, le roi de France,
Qui est un roy de grant puissance,
Vous demande sanz point d'oultrage
Clotilde avoir par mariage,
Qu'est vostre niepce.

GONDEBAUT.

Seigneurs, se ja ne vous meschiece,
Considerez l'entencion
Et regardez l'occasion
Que Clovis encontre moy quert,
Qui ma niece à femme requiert,
C'onques ne cognut en sa vie.
De nous courir sus à envie,
Ce puis-je pour voir affier ;
— Et tu es venuz espier
Quel país j'ay, je te dy voir,
Soubz l'ombre que demande avoir
Clovis femme que onques ne vit
Ne scé de quele vie il vit ;
Mais va-t'en, et si li denonces
Que quanque me diz et ennonces
Je repute et tiens à frivoles,
Et ne sont toutes que paroles
De tricherie.

AURELIAN.

Sire, ne vous celeray mie,
Mon chier seigneur, Clovis le roy
Si vous mande ainsi de par moy,
S'ainsi est que vous li vueilliez
Donner un lieu appareilliez

trés-bien vous en tirer et sans fa-
rien à votre affaire dans vos paroles.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Allons, paix ! voici sa maison :
y sans aucune crainte d'être mal-
lui.

AURÉLIEN.

Soit ! je vais devant. — Sire roy,
homet, que vous avez servi com
vous accorde d'avoir mérite son de-

LE ROI GONDEBAUT

Sois le bienvenu. Fais-moi savoir
es, de quel pays, et ce que tu vi-
cher ici ; ne me mens pas.

AURÉLIEN.

Je vous le dirai tout de suite. S-
vis, le roi de France, qui est un
puissant, vous demande en ma-
bonne foi Clotilde, votre nièce.

GONDEBAUT.

Seigneurs, Dieu vous garde
considérez l'intention de Clovis
l'occasion qu'il cherche contre nos-
mandant en mariage ma nièce,
connut jamais de sa vie. Il a envie
courir sus, je puis bien l'assurer ;
venu espionner quel pays j'ai. Je
vérité, sous prétexte que Clovis
une femme qu'il ne vit jamais. Je
quelle vie il mène ; mais va-t'en
part de ceci : que tout ce que tu
exposes, je le considère comme de
lités, et que ce n'est que paroles
berie.

AURÉLIEN.

Sire, je ne vous le célerai pas,
seigneur, le roi Clovis vous dem-
ma bouche de vouloir bien lui fire-
droit pour y épouser Clotilde, et si
voulez pas qu'il en soit ainsi, je vo-

Clotilde à espouse prengne ;
ous ne voulez qu'il aviengne,
par li vous dy que bien tost
ez ici, li et son ost,
Pour vous combattre.

GONDEBAUT.

Je le saray bien debatre,
vient ici, et tant feray
le sanc de ceulx vengeray
par li ont esté occis.
ement est son cuer assis
En grant orgueil.

PREMIER CONSEILLIER GONDEBAUT.

Se sire, un mot dire ici vueil ;
fais, seigneurs, traiez-vous arriere
petit jusques là derriere.
S'il vous plaist, vous m'escouterez :
D'oz menistres enquerrez
et vos chamberlans aussy
sçeverent riens qu'il soit ainsi,
S'il Clovis ait par dedeçà
voié dons ore ou pieçà
ses legaz et par engin
il ait pensé qu'à ceste fin
il ait sur vous occasion
venir à s'entencion :
et que son sujet doiez estre
vostre regne à li soubzmettre ;
Je vous di voir.

2^e. CONSEILLIER.

Se que vous devez savoir,
Se, que quant Clovis s'atre
orcene, ce vous puis dire,
comme un lion bien attené ;
C'est homme de mere né
Qu'il ne le doute.

GONDEBAUT.

Se, vien avant et m'escoute.
S'iguement as à moy esté :
Sais-tu point, par ta verité,
envoïé m'ait nul don Clovis ?
tu me mens, il est touz vifz :
Je le saray.

CHAMBERLANC.

Se chier seigneur, voir vous diray
ce que vous me demandez,
S'equel vous le me commandez.
vous jur par Mahon, mon dieu,
S'equel en place ny en lieu
fu où riens vous envoyast

sa part que bientôt vous l'aurez ici, lui et
son armée, pour vous combattre.

GONDEBAUT.

S'il vient ici, je saurai bien l'arrêter, et je
ferai tant que je vengerai le sang de ceux
qu'il a tués. Son cœur est outrageusement
gonflé d'orgueil.

LE PREMIER CONSEILLER DE GONDEBAUT.

Chersire, je veux dire ici un mot. — Mais,
seigneurs, retirez-vous un peu jusque là der-
rière. — S'il vous plait, vous m'écoutez :
vous vous informerez auprès de vos minis-
tres, aussi bien qu'auprès de vos chambel-
lans, s'ils n'ont pas connaissance que Clovis
ait envoyé quelques dons, maintenant ou
autrefois, par ses députés, dans le but de voir
s'il n'aurait pas l'occasion de mettre à
exécution le dessein qu'il a contre vous : c'est
de faire de vous son sujet, et de soumettre
votre royaume ; vous dis vrai.

LE DEUXIÈME CONSEILLIER.

En vérité, vous devez savoir, sire, que
quand Clovis s'irrite, il devient furieux, je
puis vous le dire, comme un lion bien ex-
cité ; et il n'est nul homme qui ne le redoute.

GONDEBAUT.

Ytier, approche et écoute-moi. Tu as été
longuement à mon service : ne sais-tu point,
dis-moi la vérité, si Clovis m'a envoyé quel-
que présent ? Si tu me mens, il est en vie :
je le saurai.

LE CHAMBELLAN.

Mon cher seigneur, je vous dirai la vé-
rité au sujet de ce que vous me demandez,
puisque tel est votre ordre. Je vous jure
par mon dieu Mahomet que je n'ai jamais
été nulle part où Clovis vous ait envoyé
ou donné quelque chose de la valeur d'un

Clovis ne chose ne vous donnast
Qui vaulsist un povre harenc;
S'ay-je esté vostre chamberlenc,
Il a jà des ans plus de vint
Que l'office premier me vint
De vostre grace.

GONDEBAUT.

Biaux seigneurs, or tost sanz espace
Allez en mes tresors savoir
Se du sien y puet riens avoir
Qui par quelque voie y soit mis,
Et m'en rapportez, mes amis,
Ce qu'en sarez.

PREMIER CONSEILLIER.

Chier sire, jà mains n'en arez.
— Alons-m'en faire son voloir;
De riens n'en povons pis valloir,
Mais de tant miex.

LE CHAMBERLANG.

Vous dites voir, par touz noz diex !
Alons-m'en ceste foiz premiere
Garder ou tresor là-derriere
Nous touz ensemble.

ij^e. CONSEILLIER.

Alons (c'est le miex, ce me semble)
Isnellement.

PREMIER SERGENT.

Mon chier seigneur, trop malement
Vous voy, ce me semble, pensis
Depuis que vous fustes assis
Illeuc, chier sire.

GONDEBAUT.

Je pense à ce qu'ay oy dire,
Que Clovis veult venir sur moy;
Mais, s'il vient, mal sera pour soy,
Je te dy bien.

ij^e. SERGENT.

Certes, mon chier seigneur, je tien
Qu'il n'y venra, pas n'en doutez;
Et s'il y venoit, escoutez:
Ne l'ara-il pas davantage,
Car vous arez tant de barnage
Et de sodoiers compagnons
Et alemans et bourguignons,
Que je tien tout biau li sera
Quant retourner il s'en pourra
A sauveté.

GONDEBAUT.

Par Mahon! tu dis verité.
Ester laissons.

povre hareng; et voici déjà plus de
ans que, parvotre grâce, je suis votre
bellan.

GONDEBAUT.

Beaux seigneurs, allez vite sanz
savoir si dans mes trésors il peut y
quelque chose de son bien qui y ait été
d'une manière quelconque, et rappo
moi ce que vous saurez à cet égard.

LE PREMIER CONSEILLER.

Cher sire, vous serez obéi. — Al
nous-en faire sa volonté; nous ne po
y perdre, au contraire.

LE CHAMBELLAN.

Vous dites vrai, par tous nos dieux
lons - nous - en cette première fois reg
tous ensemble au trésor là-derrière.

LE DEUXIÈME CONSEILLER.

Allons vite; c'est, à ce qu'il me sembl
meilleur parti.

LE PREMIER SERGENT.

Mon cher seigneur, je vous vois p
dans des réflexions fort tristes, à ce
me parait, depuis que vous êtes ass
cher sire.

GONDEBAUT.

Je pense à ce que j'ai ouï dire, que
vis veut venir sur moi; mais, s'il vien
mal sera pour lui, je te le dis bien.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Certes, mon cher seigneur, je suis
tain qu'il n'y viendra pas, n'en doutez p
et s'il y venait, écoutez: il ne l'empo
pas davantage, car vous aurez tant de
rons et de simples soldats allemand
bourguignons, que, à mon avis, il ser
chanté de pouvoir s'en retourner sai
sauf.

GONDEBAUT.

Par Mahomet! tu dis la vérité. N'en
lons plus.

PREMIER CONSEILLIER.

Chier sire, à vous nous r'adressons.
 Nous venons de vostre tresor
 Cerchier : sachiez q'un anel d'or
 Où est escript le nom Clovis
 Et son corps pourtrait et son vis
 Y est moult bien taillié aussi)
 Y avons trouvé; vez le cy :
 Regardez, sire.

GONDEBAULT.

Or entendez que je vueil dire :
 Je suppose qu'en verité
 Ma niece ne li ait bouté;
 Si vous diray que nous ferons :
 Cy devant nous la manderons,
 Et sarons se elle nous dira
 Que mis ou non elle l'ara
 Où pris l'avez.

CHAMBERLANG.

Mon chier seigneur, bien dit avez :
 Ainsi soit fait.

GONDEBAUT.

Vaz-la-me querre, vaz de fait ;
 Dy que la mande.

PREMIER SERGENT.

Je vois. — Vostre oncle vous demande,
 Dame, qui querre vous envoie;
 Faites que devant li vous voie
 Appertement.

CLOTILDE.

Je sui toute preste : alons-m'ent.
 — Chier oncle, qui me demandez,
 Vez-me cy preste: commandez
 Vostre plaisir.

GONDEBAUT.

La verité savoir desir
 Qui ce a fait qui en mon tresor
 A mis un anel qui est d'or
 Où est l'image de Clovis
 Et son nom, si com m'est avis.
 Sces-tu qui ce peut avoir fait?
 Touz esbahiz sui de ce fait
 Et trespensez.

CLOTILDE.

Mon chier seigneur, j'en scé assez
 Que vous diray, mentir n'en quier.
 Il a ja plus d'un an entier
 Que roy Clovis, sanz guerredon,
 Drapz d'or vous donna en pur don,
 Qu'envoia par certains messages,

LE PREMIER CONSEILLER.

Cher sire, nous nous présentons à vous de
 nouveau. Nous venons de fouiller dans vo-
 tre trésor : sachiez que nous y avons trouvé
 un anneau d'or où est écrit le nom de Clo-
 vis, où son corps est représenté et où son
 visage est bien sculpté; le voici : regardez,
 sire.

GONDEBAUT.

Allons, entendez ce que je veux dire : je
 suppose, en vérité, que ma nièce l'y a mis;
 je vous dirai donc ce que nous ferons : nous
 la manderons ici devant nous, et nous sau-
 rons d'après ce qu'elle nous dira, si elle l'a
 mis ou non où vous l'avez pris.

LE CHAMBELLAN.

Mon cher seigneur, vous avez bien dit :
 ainsi soit fait.

GONDEBAUT.

Va me la chercher, va; dis que je la
 mande.

LE PREMIER SERGENT.

J'y vais. — Votre oncle vous demande,
 dame, il vous envoie chercher; faites qu'il
 vous voie sur-le-champ devant lui.

CLOTILDE.

Je suis toute prête : allons-nous-en. —
 Cher oncle, qui me demandez, me voici
 prête : commandez ce qui vous plaira.

GONDEBAUT.

Je désire savoir, en vérité, quel est celui
 qui a mis en mon trésor un anneau d'or où
 est l'image de Clovis et son nom, à ce que
 je crois. Sais-tu qui peut avoir fait cela? Je
 suis tout étonné et frappé de cette chose.

CLOTILDE.

Mon cher seigneur, j'en sais assez à cet
 égard, et je vous le dirai sans chercher à
 mentir. Il y a déjà plus d'un an entier que
 le roi Clovis vous donna en pur don, sans re-
 tour, des vêtements d'or qu'il envoya par des
 messages sûrs, qui me semblèrent des hom-

Qui me semblèrent hommes sages ;
 Cel anel ou doy me bouterent
 Et de par li le me donnerent.
 Cel anel, pour ce qu'estoit d'or,
 Je le mis en vostre tresor
 Certainement.

GONDEBAUT.

Ce fu fait assez nicement
 Et sans conseil, que tu déusses
 Avoir pris, se nul bien scéusses ;
 Mais, puisque, sanz moy appeller,
 La chose fault ainsi aler,
 Aviengne qu'en peut avenir.
 — Faites ces messages venir,
 Que je là voy.

ij^e CONSEILLIER.

Volentiers, sire, en bonne foy.
 — Seigneurs, or tost ! venez bonne erre
 Au roy, qui vous envoie querre ;
 Délivrez-vous.

ij^e CHEVALIER DE CLOVIS.

Puisqu'il li plaist, si ferons-nous
 Sanz point attendre.

iii^e. CHEVALIER.

Sire, en desdain ne vueillez prendre
 Nostre demeure.

GONDEBAUT.

Nanil, assez venez a heure ;
 Mais ce que vueil dire entendez :
 Ma niece à avoir demandez
 A femme pour Clovis le roy,
 Qui secretement par desroy
 Ly a envoyé par ses gens
 Son anel et vestemens gens
 De drap d'or et sanz mon scéu,
 Par quoy la fille a decéu :
 Pour ce, seigneurs, je la vous livre
 Et de elle du tout me delivre
 Amenez-l'en ysnel le pas,
 Et si ne vous attendez pas
 Que je li face compagnie
 Ne gent nule de ma mesnie ;
 Nanil, sanz faille.

AURELIAN.

Que nulz, sire, aussi s'en travaille :
 N'est ja mestier, s'il ne vous haite ;
 S'en soit vostre volenté faite.
 Et, s'il vous plaist, nous en irons
 Et la damoiselle enmenrons
 Au roy de France.

messages ; ils me mirent cel anel
 et me le donnèrent de sa part.
 était d'or, je le mis en sûreté
 trésor.

GONDEBAUT.

Cela se fit assez niaisement et
 seil, lorsque tu aurais dû en pre
 avais eu quelque peu de sens ; mais
 sanz me consulter, tu en as agi
 vienne que pourra. — Faites ven
 sagers, que je vois là-bas.

LE DEUXIÈME CONSEILLIER

Volentiers, sire, de tout mon
 Seigneurs, allons vite ! venez pre
 au roi, qui vous envoie chercher ;
 vous.

LE DEUXIÈME CHEVALIER DE C

Puisque tel est son bon plaisir
 ferons sanz attendre davantage.

LE TROISIÈME CHEVALIER

Sire, veuillez ne pas prendre
 tard en mauvaise part.

GONDEBAUT.

Nenni, vous venez assez à ter
 entendez ce que je veux vous dire
 mandez ma niece en mariage po
 Clovis, qui lui a envoyé par ses
 crètement, dans un but coupable
 insu, son anneau et de riches v
 c'est pourquoi, seigneurs, je ve
 et me décharge tout-a-fait d'ell
 nez-la sur-le-champ, et ne vous
 pas à ce que ni moi ni person
 maison nous lui tenions compa
 certes.

AURÉLIEN.

Aussi bien, sire, que nul ne
 en peine : c'est inutile, si cela n
 pas agréable ; et que votre volenté
 Si tel est votre bon plaisir, nous
 irons et nous emmènerons la
 au roi de France.

GONDEBAUT.

-ent à vostre ordenance,
e ne me quier plus mesler :
ù elle pourra aler,
iens n'y aconté.

ij°. CHEVALIER.

sanz plus faire ici compte,
us prenons congié, c'est fin ;
ion et à Appolin
ous commandons.

iij°. CHEVALIER.

u'avons ce que demandons,
us fault penser que d'aler ;
monter, sanz plus parler,
ostre espousée.

AURELIAN.

e monture est ordenée,
; ne vous soussiez mie,
rez bonne compagnie
le nous trestouz.

CLOTILDE.

e merci, mes amis doux ;
spoir que le temps venra
uerredonné vous sera,
ie je onques puis.

AURELIAN.

eurs, escoutez-moy : depuis
jours pour certain j'ay scéu
e roy Clovis est méu
ris et va à Soissons :
lt que le chemin laissons
ris, quant serons monté,
à Soissons droit la cité
aillons à li.

ij°. CHEVALIER.

est ; n'y a de nous celi
e le face volentiers.
monter en dementiers
u'avons espace.

iij°. CHEVALIER.

est-il pas bon c'on li face
r, afin qu'il ne s'eslongne,
l'avons fait de sa besongne ?
u'en dites-vous ?

AURELIAN.

, par foy ! Mon ami doux,
us suppli, s'il vous agréé,
lui faire autre lettre secrée,
levant nous vous en aillicz

GONDEBAUT.

Faites - en ce que vous voudrez, je ne
veux plus me mêler d'elle ; qu'elle soit où
elle pourra aller, je ne m'en inquiète pas.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Sire, sans plus causer ici, nous prenons
congé de vous, c'est tout ; nous vous recom-
mandons à Mahomet et à Apollon.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Maintenant que nous avons ce que nous
demandons, il ne nous faut songer qu'à
marcher ; allons mettre en selle nostre épou-
sée, sans plus parler.

AURÉLIEN.

Dame, votre monture est prête ; ne vous
inquiétez pas, et vous aurez en nous tous
une bonne compagne.

CLOTILDE.

Merci, mes doux amis ; et j'espère que le
temps viendra où, si jamais je le peux, vous
serez récompensés.

AURÉLIEN.

Seigneurs, écoutez-moi : depuis deux
jours j'ai appris de source certaine que le
roi Clovis a quitté Paris et va à Soissons :
il nous faut donc laisser le chemin de Pa-
ris, quand nous serons à cheval, et aller
droit à la cité de Soissons auprès de lui.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

C'est bien ; il n'y a parmi nous personne
qui ne le fasse volontiers. Allons monter
à cheval pendant que nous avons le temps.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Et n'est-il pas bon, afin qu'il ne s'éloi-
gne pas, qu'on lui fasse savoir comment
nous avons terminé son affaire ? Qu'en di-
tes-vous ?

AURÉLIEN.

Oui, ma foi ! Mon doux ami, je vous sup-
plie de vouloir bien, sans lui faire d'autres
lettres secrètes, vous en aller devant nous
et lui dire où nous en sommes.

Et l'estat dire li vueilliez
De nostre fait.

iiij^e. CHEVALIER.

Voulez-vous? il vous sera fait,
Et me peneray d'avancier;
Pensez de vous y adressier
Plus que pourrez.

ij^e. CHEVALIER.

Tant ferons que nouvelle ourrez
De nous, sire, et de nostre arroy,
Ains qu'avoir puissiez fait au roy
Vostre message.

iiij^e. CHEVALIER.

Bien est. Sachiez, com fol ou sage,
Je vous dy, je ne fineray
D'aler tant qu'à li parleray.
Ici vous lais.

AURELIAN.

Avant! alons penser huimais
De nous monter et de le suivre,
Si que le puissions aconsuivre
Brief et trouver.

iiij. CHEVALIER.

Mahon, bien vous doy aourer
Quant venu sui par telle voie
Que le roy voy, dont j'ay grant joie,
Qui en sa majesté se siet.
A! que cel estat bien li siet!
D'aler parler à li me vent.
— Sire, Mahon et Tervagant
Vous facent lié!

CLOVIS.

Bien vegnant! Qui t'a conseillé,
Qu'ainsi seul vient?

iiij^e. CHEVALIER.

Aurelian, sire, et les siens
Qui devant m'ont fait avancer
Pour vous compter et annoncer
Ce qu'avons fait.

CLOVIS.

Vous ont rien Bourgongnons meffait
Ne bas ne hault?

iiij^e. CHEVALIER.

Nanil, sire; mais Gondebaut
Vi courroucié et mal méu:
Et dist c'on avoit decéu
Sa niece par son anel d'or,
Que elle avoit mis en son tresor.
D'autres choses, voir, vous dira
Assez, quant ci venu sera,

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Le voulez-vous? il sera fait ain
m'efforcera d'avancer; pensez à vo
dre le plus tôt possible.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Nous ferons tant que vous entent
ler de nous et de notre voyage a
vous puissiez avoir fait votre mes
roi.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

C'est bien. Sachez que (fou ou
vous le dis) je ne cesserai pas de
que je ne lui parle. Ici je vous lais

AURÉLIEN.

En avant! allons penser désor
monter à cheval et à le suivre, e
que nous puissions bientôt l'atteind
trouver.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Mahomet, je dois bien vous rendre
d'être venu par un chemin tel que
le roi assis dans sa majesté: ce d
grand'joie. Ah! que cet état lui siet
Je vais m'aventurer à lui parler. -
que Mahomet et Tervagant vous d
joie!

CLOVIS.

Sois le bienvenu! Qui t'a conseillé
nir ainsi seul?

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Sire, (c'est) Aurélien et les siens qui
envoyé en avant pour vous raconter e
annoncer ce qu'ils ont fait.

CLOVIS.

Les Bourguignons vous ont-ils fait
que mal, aux petits ou aux grands?

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Nenni, sire; mais je vis Gondebaut
roucé et mal disposé; il dit qu'on
décu sa niece par votre anneau d'or, q
avait mis en son trésor. En vérité,
lien vous dira beaucoup d'autres ch
quand il sera venu ici; mais, je
dis seulement qu'il amène avec lui la j

GONDEBAUT.

Faites-ent à vostre ordenance,
De elle ne me quier plus mesler :
Soit où elle pourra aler,
Riens n'y aconté.

ij°. CHEVALIER.

Sire, sanz plus faire ici compte,
De vous prenons congé, c'est fin ;
A Mahon et à Appolin
Vous commandons.

iij°. CHEVALIER.

Puis qu'avons ce que demandons,
Ne nous fault penser que d'aler ;
Alons monter, sanz plus parler,
Nostre espousée.

AURELIAN.

Vostre monture est ordenée,
Dame ; ne vous soussiez mie,
Et s'aret bonne compagnie
De nous trestouz.

CLOTILDE.

Vostre merci, mes amis doux ;
Et j'espère que le temps venra
Que guerredonné vous sera,
Se je onques puis.

AURELIAN.

Seigneurs, escoutez-moy : depuis
Deux jours pour certain j'ay scéu
Que le roy Clovis est méu
De Paris et va à Soissons :
Si fault que le chemin laissons
De Paris, quant serons monté,
Et qu'à Soissons droit la cité
Aillons à li.

ij°. CHEVALIER.

Bien est ; n'y a de nous celi
Qui ne le face volentiers.
Alons monter en dementiers
Qu'avons espace.

iij°. CHEVALIER.

Et n'est-il pas bon c'on li face
Savoir, afin qu'il ne s'eslongne,
Ce qu'avons fait de sa besongne ?
Qu'en dites-vous ?

AURELIAN.

Si est, par foy ! Mon ami doux,
Je vous suppli, s'il vous agrée,
Sanz lui faire autre lettre secrée,
Que devant nous vous en aillicz

GONDEBAUT.

Faites-en ce que vous voudrez, je ne
veux plus me mêler d'elle ; qu'elle soit où
elle pourra aller, je ne m'en inquiète pas.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Sire, sans plus causer ici, nous prenons
congé de vous, c'est tout ; nous vous recom-
mandons à Mahomet et à Apollon.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Maintenant que nous avons ce que nous
demandons, il ne nous faut songer qu'à
marcher : allons mettre en selle nostre épou-
sée, sanz plus parler.

AURÉLIEN.

Dame, votre monture est prête ; ne vous
inquiétez pas, et vous aurez en nous tous
une bonne compagnie.

CLOTILDE.

Merci, mes doux amis ; et j'espère que le
temps viendra où, si jamais je le peux, vous
serez récompensés.

AURÉLIEN.

Seigneurs, écoutez-moi : depuis deux
jours j'ai appris de source certaine que le
roi Clovis a quitté Paris et va à Soissons :
il nous faut donc laisser le chemin de Pa-
ris, quand nous serons à cheval, et aller
droit à la cité de Soissons auprès de lui.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

C'est bien ; il n'y a parmi nous personne
qui ne le fasse volentiers. Alons monter
à cheval pendant que nous avons le temps.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Et n'est-il pas bon, afin qu'il ne s'éloi-
gne pas, qu'on lui fasse savoir comment
nous avons terminé son affaire ? Qu'en di-
tes-vous ?

AURÉLIEN.

Oui, ma foi ! Mon doux ami, je vous sup-
plie de vouloir bien, sanz lui faire d'autres
lettres secrètes, vous en aller devant nous
et lui dire où nous en sommes.

Et quant avecques nous sera,
Ce qu'ara trouvé nous dira
De point en point.

iiij^e. CHEVALIER.

E gar ! je vous truis bien à point :
De devers le roy vien tout droit,
Qui m'a envoié çà endroit
Pour dire vous et annoncer
Que vous ne vueillez pas laissier,
Puisqu'estes venuz en sa terre,
Que ne veigniez à li bonne erre
En son palais.

AURELIAN.

D'aler à li à grant eslais,
Sire, nous estions ordenez :
Il fault qu'avec nous retournez
Sanz plus parler.

iiij^e. CHEVALIER.

Ne pensez que de tost aler ;
Je vous suivray.

AURELIAN.

De Mahon qui nostre dieu vray
Est, monseigneur, et qui valu
Vous a en mains lieux, vous salu :
C'est de raison.

CLOVIS.

Bien soiez en nostre maison
Venuz, et vous touz que cy voy
Assemblez. Or çà ! dites-moy,
Je vous em pri, mais qu'il vous siesse,
Est-ce de Gondebaut la niece
Que ci voy estre ?

ij^e. CHEVALIER.

Sire, sanz plus debat y mettre,
Oïl, c'est elle.

CLOVIS.

Bien puissez venir, damoiselle :
De vostre venue ay grant joie.
Puisque vous devez estre moie
Et que vostre mari seray,
De France vous ordonneray
Royne et dame.

CLOTILDE.

Chier sire, au sauvement de l'ame
De vous, premier, et puis de moy
Soit fait ce que dire vous oy,
Non autrement !

CLOVIS.

Or tost, seigneurs, appertement !
Fastes qu'en sa chambre menée

quand il sera avec nous, il nous dira
en point ce qu'il aura trouvé.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Eh voyez ! je vous trouve bien a
viens tout droit de vers le roi, qu
voyé ici pour vous dire et vous an
vouloir bien, puisque vous êtes ar
son royaume, ne pas manquer
promptement auprès de lui dans
lais.

AURÉLIEN.

Sire, nous étions en marche po
rendre en toute hâte : il faut que
mot de plus, vous vous en retour
nous.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Ne pensez qu'à aller vite : je
vrai.

AURÉLIEN.

Monseigneur, je vous salue au
Mahomet, qui est notre véritable
qui vous a prêté secours en maints
c'est raison.

CLOVIS.

Soyez le bienvenu en notre mai
que vous tous que je vois rassem
Çà ! je vous en prie, veuillez me
est-ce la niece de Gondebaut que je

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Oui, sire, sanz plus de debat
elle.

CLOVIS.

Demoiselle, soyez la bienvenue
grande joie de votre arrivée. Puis
devez être à moi et que je serai vo
je vous couronnerai reine et maitre
France.

CLOTILDE.

Cher sire, que ce que je vous
dire soit pour le salut de votre an
bord, et de la mienne ensuite, et
autrement !

CLOVIS.

Allons, vite, seigneurs ! faites qu
menée en sa chambre la . . .

Soit là-derrière et ordenée
Comme une espousée doit estre,
Car de l'espouser entremettre
Me vueil en l'eure.

AURELIAN.

Sire, nous ferons sanz demeure
Ce qui vous plaist à demander.
— Dame, venez-ent sanz tarder
En vostre chambre, où vous menrons,
Et puis nous en retournerons
Arrière ici.

CLOTILDE.

Mes chiers amis, soit fait ainsi
Plainement com vous divisez.
— Ysabel, et vous me suivez,
M'amie chiere.

LA DAMOISELLE.

Volentiers, dame, à lie chiere.
Allez devant, après iray;
A atourner vous aideray :
C'est de raison.

CLOVIS.

Seigneurs, j'ay de dire achoison
Que mon bien et mon honneur croist,
Dont en mon cuer joie s'acroist,
Puisque j'aray ceste pucelle
Qui m'a semblé merveilles belle
En son visage.

ij. CHEVALIER.

Depuis qu'emprismes le voyage,
Sire, de la vous amener,
Ne me puis pas garde donner
Qu'aie en li véu contenance,
Parole, fait ny ordenance
Ne maintien, ce vous jur par m'ame,
Fors que de bonne et sage dame
Et très-honneste.

AURELIAN.

Mon chier seigneur, ma dame est preste,
Ce vous puis-je bien annoncer
D'espouser vous fault avancier,
Car temps en est.

CLOVIS.

Puisqu'est preste, aussi suis-je prest.
Alons sanz nous plus ci tenir.
Faites les menestrelz venir
Ci devant nous.

PREMIER SERGENT.

Tantost, sire. — Delivrez-vous,
Seigneurs, mettez-vous en arroy

rée comme une épousée doit l'être, car je
veux me mettre en mesure de l'épouser à
l'instant même.

AURÉLIEN.

Sire, nous ferons sanz délai ce qu'il vous
plaît de demander. — Dame, venez-vous-
en sanz tarder en votre chambre, où nous
vous mènerons, et puis nous reviendrons
ici.

CLOTILDE.

Mes chers amis, qu'il soit fait entièrement
comme vous le dites. — Quant à vous, Isa-
belle, suivez-moi, ma chère amie.

LA DAMOISELLE.

Volentiers, dame, et avec joie. Passez de-
vant, j'irai après; je vous aiderai à vous ha-
biller: c'est mon devoir.

CLOVIS.

Seigneurs, j'ai des motifs pour dire que
mon bien et mon honneur augmentent, ce
qui fait que la joie s'accroît dans mon cœur,
puisque j'aurai cette jeune vierge qui m'a
semblé merveilleusement belle de visage.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Sire, depuis que nous nous sommes mis
en route pour vous l'amener, je ne me sou-
viens pas d'avoir vu en elle une contenance,
une conduite, des manières, ou entendu une
parole, je vous le jure par mon ame, au-
tres qu'il convient à une bonne, sage et
très-honnête dame.

AURÉLIEN.

Mon cher seigneur, ma dame est prête,
je puis bien vous l'annoncer: il vous faut
procéder au mariage, car il en est temps.

CLOVIS.

Puisqu'elle est prête, je le suis aussi. Al-
lons sans nous tenir davantage ici. Faites
venir les ménestrels devant nous.

LE PREMIER SERGENT.

Tout de suite, sire. — Dépêchez-vous,
seigneurs, disposez-vous pour conduire

De mener espouser le roy ;
N'atentque vous.

LES MENESTREZ.

Nous y allons, mon ami doux,
Quunque povons.

iiij^e. CHEVALIER.

Vez-lez cy : sus ! or en alons,
Sire, il est heure.

CLOVIS.

Alons-m'en sanz plus de demeure ;
Je vois devant.

ij^e. CHEVALIER.

Et nous touz vous irons suivant
Par compaignie.

(Ici s'en va hors de sa [place], et, une petite interval[le] faite, s'en revient e[n la] sale ; et Aurelian [li] maine l'espousée et d[icit] :)

AURELIAN.

Sire, vez-cy vostre partie
Que vous amaine et que vous lais.
Vostre femme est dès ore mais,
Nul autre n'y peut droit clamer :
Or pensez de vous entre-amer,
Que c'est un fait très noble et sage
De vivre en paiz en mariage
Et en amour.

CLOVIS.

Sanz faire cy plus de demour,
Je vueil qu'entre vous trois aillicz
Au Louvre, et là m'appareilliez
Ce qui fault pour faire ma feste :
Il y a bon lieu et honneste,
Et si est près.

iiij^e. CHEVALIER.

Chier sire, nous sommes touz prestz
D'aler ordener la besongne.
— Alons-m'en touz .iiij. sanz eslongne,
Partons de cy.

AURELIAN.

Alons de ci ; muser aussi
N'est temps huis mais.

CLOTILDE.

Mon chier seigneur, dès ore mais
Me tien pour vostre chamberiere.
Je vous pri ceste foiz premiere,
Chier sire, q'un don m'octroyiez
Et ce que je demande oiez

le roi à l'autel ; il n'attend que

LES MÉNESTRELS.

Nous y allons, mon doux ami,
vite que nous pouvons.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Les voici : debout ! Allons-nous-en
heure, il en est temps.

CLOVIS.

Allons-nous-en sanz plus de ret
vais devant.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Quant à nous, nous vous accompag
tous.

(Ici le roi quitte sa place, et, après un co
tervalle, il revient dans la salle ; et Aur
mène l'épousée, et dit :)

AURÉLIEN.

Sire, voici votre moitié que je
amène et vous laisse. Elle est dés
votre femme, nul autre ne peut y ré
de droits : maintenant pensez à vo
tr'aimer, car c'est une très-noble et s
tion dans le mariage de vivre en pain
amour.

CLOVIS.

Sanz faire un plus long séjour ici, j
que vous alliez tous les trois au Lou
que là vous prépariez ce qu'il faut
faire ma fête : c'est un lieu commode
cent, et c'est près d'ici.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Cher sire, nous sommes tout prêts
ler ordonner la fête. — Allons-nous-en
trois sanz plus de retard, partons d'ici.

AURÉLIEN.

Allons-nous-en d'ici ; aussi bien n'
plus temps de muser.

CLOTILDE.

Mon cher seigneur, désormais je m
garde comme votre servante. Cher si
vous prie tout d'abord de m'octroyer
don, d'entendre ma demande et d'en

* La partie du manuscrit que nous avons tenté

de restituer ici est tombée sous le couteau d
lieu

Et me soit fait de vostre grace,
 Avant que service vous fasse
 Tel comme est tenue de faire
 Femme à son mari, sanz meffaire,
 Quant il leur plaist.

CLOVIS.

Demandez, Clotilde : à court plaist,
 Je le feray.

CLOTILDE.

Ma requeste dont vous diray,
 Sire. De vostre or point ne quier;
 Mais premierement vous requier
 Qu'en Dieu le Pere vueilliez croire,
 Qui sanz fin regne ou ciel en gloire,
 Qui vous crea et qui tout fist
 Et qui onques rien ne meffist.
 Après, sire, pas ne laissez
 Jhesu-Crist; mais le confessez
 Vray Dieu, fil de Dieu le Pere estre,
 Qui ça jus vout de vierge naistre
 Et y fu du Pere envoeiez.
 Pour nous estre à Dieu ravoiez,
 Et qui nous a, c'est verité,
 Par sa sainte mort racheté.
 Oultre, je vous requier ainsi
 Saint-Esperit creez aussi,
 Qui touz les justes enlumine
 Et conferme en grace divine;
 Et que ces .iiij., Peres et Filz
 Et Saint-Esperit, soiez fiz,
 Sont une seule majesté,
 Une essance, une déité,
 Une perdurable puissance :
 Ce tenez par ferme creance,
 Et voz ydoles delaissez
 Et d'aourer les vous cessez,
 Car vanitez sont et faintises;
 Mais, sire, les saintes eglises
 Qu'avez ars et fait destabli
 Faites refaire et restabli,
 Et soiez de Dieu filz et membre.
 Après vous requier qu'il vous membre
 De demander ma porcion
 Qu'avoir de la succession
 Doi par droit de pere et de mere,
 Que fist morir de mort amere
 Mon oncle, qui tant desvoja
 Que mon pere occist, et noya
 Ma mere pour le regne avoir
 De Bourgogne, je vous dy voir.

sez gracieux pour me l'accorder, avant que
 je vous serve comme une femme est tenue
 de le faire envers son mari, sans commettre
 le mal, quand cela leur plaist.

CLOVIS.

Demandez, Clotilde : je le ferai sans hésiter.

CLOTILDE.

Sire, je vous exposerai donc ma requête.
 Je ne veux point de votre or; mais en premier lieu je vous prie de vouloir croire en Dieu le Père, qui règne sans fin au ciel dans la gloire, qui vous créa, qui fit tout et qui jamais ne commit le mal. Après, sire, ne laissez pas Jésus-Christ; mais confessez-le pour vrai Dieu, fils de Dieu le Père, qui voulut naître ici-bas d'une vierge, qui y fut envoyé du Père pour nous ramener à Dieu, et qui nous a, c'est chose véritable, rachetés par sa sainte mort. En outre, je vous prie de croire aussi au Saint-Esprit, qui éclaire tous les justes et les confirme dans la grâce divine; et que ces trois, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, soyez-en sûr, sont une majesté unique, une essence, une divinité, une puissance éternelle: croyez fermement ceci, délaissez vos idoles et cessez de les adorer, car ce sont des choses vaines et trompeuses; mais, sire, faites rétablir les saintes églises que vous avez brûlées et abattues, et soyez fils et membre de Dieu. Après, je vous prie de vous souvenir de demander la part que je dois avoir légalement de la succession de mes père et mère, que fit mourir d'une mort cruelle mon oncle, qui se rendit coupable au point de tuer mon père et de noyer ma mère pour avoir le royaume de Bourgogne, je vous dis vrai. Dieu veuille que je voie l'heure où je serai vengée de leur mort, et cela bientôt!

Et Diex vueille que l'eure voie
Que de leur mort vengée soie,
Et briefment !

CLOVIS.

Clotilde, entendez que vueil dire :
D'une chose ci me touchiez
Trop fort à faire, ce sachiez,
Que j'aoure con crestien
Vostre Dieu. Je n'en feray rien ;
Mais l'autre chose vous feray :
De Gondebaut vous vengeray
Briefment, et le vous menray si
Qu'il venra requerre mercy,
Vueille ou ne vueille.

CLOTILDE.

Tout avant, ce que vous conseille,
Vous pri, chier sire, que faciez :
A voz ydoles renonciez
Et vueilliez Dieu croire et amer
Qui le ciel fit, air, terre et mer,
Femmes et hommes.

CLOVIS.

Je n'y sconte pas ij. pommes
En ce que dites.

ij^e CHEVALIER.

Tenir nous devez bien pour quittes,
Chier sire, de vostre appareil :
Tel l'avons fait c'onques pareil
Je ne vi faire.

CLOVIS.

Laissons en pais, il m'en fault taire ;
Tendre à autre chose me fault.
Entre vous .iij, à Gondebaut
Vueil qu'ailliez sanz contredire,
Et de par moy li direz : « Sire,
De par Clovis, de qui tenons
Terres et fiez, ici venons,
Et vous dirons pour quoy bonne erre :
Demander venons et requerre
Le tresor Clotilde qu'avez,
Et qu'avoir doit, vous le savez,
De la succession son pere
Et de celle de par sa mere :
C'est de raison. »

iiij^e CHEVALIER.

Sire, sanz plus d'arrestoison,
Férons vostre commandement.
— Or avant, seigneurs ! alons-m'ent
Touz .iij. ensemble.

CLOVIS.

Clotilde, entendez ce que je
vous me touchez ici un mot rela
une chose trop difficile à faire,
c'est que j'adore Dieu comme ch
n'en ferai rien ; mais j'exécute
chose : je vous vengerai bientôt d
baut, et je vous le mènerai si bien
dra demander merci, qu'il le veni

CLOTILDE.

Auparavant je vous prie, ch
faire ce que je vous conseille : r
à vos idoles et veuillez croire en D
mer ; c'est lui qui fit le ciel, l'air
et la mer, les femmes et les hom

CLOVIS.

Je ne fais pas plus de cas de o
me dites que de deux pommes.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Cher sire, vous devez bien c
dérer comme quittes de vos p
nous les avons faits tels que jam
vis faire de semblables.

CLOVIS.

Brisons là-dessus, il faut que j
à ce sujet et que je m'occupe d'aut
Je veux que tous trois, sans fau
tions, vous alliez vers Gondebaut
lui direz pour moi : « Sire, nous
de la part de Clovis, de qui nous t
res et fiefs, et nous vous dirons to
pourquoi : nous venons demander
mer le trésor de Clotilde que voi
qu'elle doit avoir, vous le savez,
cession de ses père et mère : c'est

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Sire, sans plus de retard, nous
rons vos ordres. — Allons, en v
gneurs ! partons tous trois ensem

ije. CHEVALIER.

ien à faire, ce me semble,
de nous paine greigneur
de nostre chier seigneur
le d'un estrange.

AURELIAN.

it de tout autre s'estrange,
trop plus noble et plus hault.
-vous; là voy Gondebaut.
m'en, parler vueil à li.
on, sire, qui est celui
biens de terre fait croistre,
meur et en joie accroistre
ous vueille et brief!

GONDEBAUT.

si te gart de meschief!
ue viens-tu querre?

AURELIAN.

ious vous venons requerre
porcion delivrez
sors et la nous livrez
lotilde sont et partiennent,
a succession viennent
le son pere com de mere;
té ne devez amere
u faire avoir.

GONDEBAUT.

ent! mon regne et mon avoir
avoir donc ainsi Clovis?
tant com je soie vis.
z-tu pas, Orelan,
effendu t'ay dès ouan
venir en ceste terre
e mien demander ne querre?
ur, se ne t'en retournes
ler t'en bien tost t'aournes
vant moy, je t'occirray;
re n'y attendray.
uide, va-t'en.

AURELIAN.

e vous dis bien dès anten
ant com mon chier seigneur vive,
le roy pour qui je estrive,
n voz menaces ne crieng,
fas mon devoir, ce tieng.
oy le tresor vous demande
femme avoir, et vous mande
t voulez dire qu'il l'ara.
nez lieu, et il venra
du vous direz.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Il est convenable, ce me semble, que nous
nous donnions plus de peine pour les affai-
res de notre cher seigneur que pour un
étranger.

AURÉLIEN.

Ses intérêts diffèrent de tout autre et
sont bien plus nobles et plus élevés. Taisez-
vous; je vois là-bas Gondebaut. Allons-nous-
en, je veux lui parler. — Sire, que Maho-
met, qui fait croître les biens de la terre,
veuille vous faire monter en honneur et en
joie, et cela bientôt!

GONDEBAUT.

Qu'il te garde aussi de mal! Que viens-tu
chercher?

AURÉLIEN.

Sire, nous venons vous prier d'abandon-
ner et de nous livrer la portion des trésors
qui sont et appartiennent à Clotilde, et qui
viennent de la succession tant de son père
que de sa mère; vous ne devez pas avoir
l'esprit éloigné d'en agir ainsi.

GONDEBAUT.

Comment! Clovis pense donc avoir ainsi
mon royaume et mon bien? Nenni, tant
que serai vivant. Ne sais-tu pas, Auré-
lien, que je t'ai défendu depuis un an de
revenir en cette terre pour demander
ou réclamer ce qui est à moi? Si tu ne
t'en retournes point et que tu ne te prépa-
res pas à t'en aller bientôt de devant moi,
je te jure que je te tuerai; je n'attendrai
pas d'autre personne pour cela. Vide la
place, va-t'en.

AURÉLIEN.

Roi, je vous dis bien dès l'an passé que
tant que mon cher seigneur le roi Clovis,
pour qui je me donne du mal, vivra, je ne
crains nullement vos menaces, car je fais
mon devoir, j'en suis convaincu. Il vous
demande par mon organe le trésor de sa
femme, et vous prie de vouloir lui dire
quand il l'aura. Donnez-lui un rendez-vous,
et il viendra où vous direz.

PREMIER CONSEILLIER.

Sire, s'il vous plaist, vous ferez
Ce que diray.

GONDEBAUT.

Or dites, et je vous orray :
Qu'en voulez dire ?

PREMIER CONSEILLIER.

Aurelian, traiez-vous, sire,
Un po en sus.

AURELIAN.

Sire, moult volentiers. Or sus !
Parlez ensemble.

PREMIER CONSEILLIER.

Chier sire, vez ci qui me semble
Que Clovis raison vous requiert.
Se, pour sa femme, à avoir quiert
Ce qu'elle avoir peut de tresor,
De vostre argent et de vostre or
Li soit par son legat tramis,
Tant que vous soiez bons amis
Et que Clovis en ceste terre
Ne viengne pour nous faire guerre,
Car François sont cruex forment
Et le font touz jours vaillamment,
Vous le savez.

ij^e. CONSEILLIER.

Certes, sire, voir dit avez :
De guerre sont sages et fors,
Et ont gaingnié par leurs efforts
Mainte ville et maint bon chastel,
Si que c'est pour vous le plus bel
Que de ce qui li appartient
Ly envoie ; il esconvient

Le satisfait.

GONDEBAUT.

Or avant ! il vous sera fait,
Puisque vous me le conseilliez.
Aurelian ici vueilliez

Faire venir.

ij^e. CONSEILLIER.

En l'eure, sanz plus plaist tenir,
Sera ci, de voir le tenez.
— Aurelian amis, venez

A Gondebaut.

AURELIAN.

Alons ! je feray de cuer bant
Quanque direz.

ij^e. CONSEILLIER.

Sire, d'Aurelian ferez
Vostre ami que ci vous amaine,

LE PREMIER CONSEILLER.

Sire, s'il vous plaît, vous ferez ce
dirai.

GONDEBAUT.

Allons, dites, et je vous écouter
voulez-vous dire ?

LE PREMIER CONSEILLER.

Sire Aurélien, retirez-vous un pe
cart.

AURÉLIEN.

Sire, très-volontiers. Allons ! par
semble.

LE PREMIER CONSEILLER.

Cher sire, il me semble que Clov
adresse une demande raisonnable.
nom de sa femme, il prétend avoir ce
peut posséder en fait de trésor, et
lui de votre or et de votre argent
ambassadeur, afin que vous soyez bo
et que Clovis ne vienne pas dans c
pour nous faire la guerre, car les Fi
sont très-belliqueux, et se conduise
jours vaillamment, vous le savez.

LE DEUXIÈME CONSEILLER.

Certes, sire, vous avez dit vrai :
habiles et courageux dans la guerre
ont gagné par leurs efforts mainte
maint bon château, en sorte que vol
leur parti est de lui envoyer ce qui
partient ; il faut le satisfaire.

GONDEBAUT.

Allons, en avant ! cela sera fait, j
vous me le conseillez. Veuillez fair
ici Aurélien.

LE DEUXIÈME CONSEILLER.

Il sera ici à l'instant même, sans
discours, tenez cela pour vrai. — A
rélien, venez auprès de Gondebaut.

AURÉLIEN.

Allons, je ferai de bon cœur tout
vous direz.

LE DEUXIÈME CONSEILLER.

Sire, vous ferez votre ami d'A
que je vous amène ici, et je vous c

ij. CHEVALIER.

C'est bien à faire, ce me semble,
Mettre de nous paine greigneur
Au fait de nostre chier seigneur
Que d'un estrange.

AURELIAN.

Son fait de tout autre s'estrange,
Et est trop plus noble et plus hault.
Cessez-vous; là voy Gondebaut.
Alons-m'en, parler vueil à li.
— Mahon, sire, qui est celui
Qui les biens de terre fait croistre,
En honneur et en joie accroistre
Vous vueille et brief!

GONDEBAUT.

Et aussi te gart de meschief!
Que viens-tu querre?

AURELIAN.

Sire, nous vous venons requerre
Que la porcion delivrez
Des tresors et la nous livrez
Qu'à Clotilde sont et partiennent,
Et de la succession viennent
Tant de son pere com de mere;
Voulenté ne devez amere
Du faire avoir.

GONDEBAUT.

Comment! mon regne et mon avoir
Cuide avoir donc ainsi Clovis?
Nanil, tant com je soie vis.
Ne scez-tu pas, Orelan,
Que deffendu t'ay dès ouan
A plus venir en ceste terre
Pour le mien demander ne querre?
Je te jur, se ne t'en retournes
Et d'aler t'en bien tost t'aournes
De devant moy, je t'occirray;
La autre n'y attenderay.
Vuide, va-t'en.

AURELIAN.

Roy, je vous dis bien dès anten
Que tant com mon chier seigneur vive,
Clovis le roy pour qui je estrive,
De rien voz menaces ne crieng,
Car je fas mon devoir, ce tieng.
Par moy le tresor vous demande
De sa femme avoir, et vous mande
Quant voulez dire qu'il l'ara.
Ordenes lieu, et il venra
Où vous direz.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Il est convenable, ce me semble, que nous
nous donnions plus de peine pour les affai-
res de notre cher seigneur que pour un
étranger.

AURÉLIEN.

Ses intérêts diffèrent de tout autre et
sont bien plus nobles et plus élevés. Taisez-
vous; je vois là-bas Gondebaut. Allons-nous-
en, je veux lui parler. — Sire, que Maho-
met, qui fait croître les biens de la terre,
veille vous faire monter en honneur et en
joie, et cela bientôt!

GONDEBAUT.

Qu'il te garde aussi de mal! Que viens-tu
chercher?

AURÉLIEN.

Sire, nous venons vous prier d'abandon-
ner et de nous livrer la portion des trésors
qui sont et appartiennent à Clotilde, et qui
viennent de la succession tant de son père
que de sa mère; vous ne devez pas avoir
l'esprit éloigné d'en agir ainsi.

GONDEBAUT.

Comment! Clovis pense donc avoir ainsi
mon royaume et mon bien? Nenni, tant
que serai vivant. Ne sais-tu pas, Auré-
lien, que je t'ai défendu depuis un an de
revenir en cette terre pour demander
ou réclamer ce qui est à moi? Si tu ne
t'en retournes point et que tu ne te prépa-
res pas à t'en aller bientôt de devant moi,
je te jure que je te tuerai; je n'attendrai
pas d'autre personne pour cela. Vide la
place, va-t'en.

AURÉLIEN.

Roi, je vous dis bien dès l'an passé que
tant que mon cher seigneur le roi Clovis,
pour qui je me donne du mal, vivra, je ne
crains nullement vos menaces, car je fais
mon devoir, j'en suis convaincu. Il vous
demande par mon organe le trésor de sa
femme, et vous prie de vouloir lui dire
quand il l'aura. Donnez-lui un rendez-vous,
et il viendra où vous direz.

CONDEBAUT.

Allez. — J'ay plus chier le talon
Que les visages.

AURELIAN.

Biaux seigneurs, faisons comme sages :
Alons-nous maishui reposer
Et ces joiaus en sauf poser,
Et demain matin les ferons
Trousser, tant qu'à Paris serons,
Au roy Clovis.

iiij. CHEVALIER.

Alons ; que, selon mon avis,
Vous dites bien.

CLOTILDE.

Mon très chier seigneur, e ! combien
Que vous aie requis souvent
Que éussiez talent et couvent
A Dieu du ciel de devenir
Crestien et sa foy tenir,
Et de ce ne voulez rien faire
Pour ce que vous doublez messaire
Je vous di, se ne la pernez
Et que soiez crestiennez,
Venir ne pourrez en la gloire
Des cieulx, ceci est chose voire ;
Mais vous mettez en aventure
D'estre sanz fin en paine dure :
Si vous pri, sire, aussi que moy
Prenez la crestienne loy,
Je le vous lo.

CLOVIS.

Dame, ne m'en parlez plus, ho !
Rien n'en feray.

CLOTILDE.

Non, sire ? Donques m'en tairay
Pour maintenant, vaille que vaille.
Han ! certes, il faut que m'en aille
De ci en ma chambre, chier sire :
Par les reins sanz tant de martire
Que trop. — Faites tost, Ysabel ;
Or en alons ensemble isnel,
Ne puis plus ci.

LA DAMOISELLE.

Alons, dame ; ne vous desdy
De chose que faire vueilliez.
Certainement vous traveilliez
De mal d'enfant, si con je pens.
Vez ci vostre chambre : entrez ens
En la bonne heure.

CONDEBAUT.

Allez. — J'aime mieux leurs
leur visage.

AURELIEN.

Beaux seigneurs, agissons sage-
lons maintenant nous reposer et
joyaux en sûreté, et demain matin
ferons charger, tant que nous se-
ris, auprès du roi Clovis.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Allons ; car, à mon avis, vous

CLOTILDE.

Eh ! mon très-cher seigneur,
je vous aie souvent prié d'avoir le
rété et de promettre au Dieu du c
venir chrétien et d'embrasser sa f
vous n'en vouliez rien faire, dans
de commettre une mauvaise action
dis que, si vous ne vous y décid
n'êtes pas baptisé, vous ne pourre
la gloire des cieulx, ceci est chose
mais vous vous exposez à être s
proie à un cruel supplice : je vous
sire, d'embrasser comme moi la
tienne ; je vous le conseille.

CLOVIS.

Holà ! dame, ne m'en parlez plu
ferai rien.

CLOTILDE.

Non, sire ? Eh bien ! je ne dirai
sur ce sujet, vaille que vaille. Heu
il faut, cher sire, que je m'en
dans ma chambre : je sens tant
dans les reins que je ne puis le s
— Isabelle, faites vite ; allons-no
semble sur-le-champ, je n'en puis

LA DENOISELLE.

Allons-y, dame ; je ne vous co
rien que vous veuillez faire. Cert
vous êtes, à mon avis, en mal
Voici votre chambre : entrez-y
bien.

AURELIAN.

Seigneurs, sanz plus faire demeure
Soit à Clovis l'avoir porté
Qu'avons de Bourgogne apporté,
Car raison est.

ij^e. CHEVALIER.

C'est mon ; d'aler y sui tout prest,
Si estes, vous.

iii^e. CHEVALIER.

Vous dites voir, mon ami doulx ;
Mais se, sanz porter li l'avoir,
Nous li alons faire savoir,
Je croy, certes, qu'il souffrira ;
Et puis querre l'envoiera,
Se bon li semble.

ij^e. CHEVALIER.

C'est voir ; alons-m'en touz ensemble
Par devers li.

AURELIAN.

Alons, seigneurs ; je suis celi
Qui à vostre dit me consens.
— Chier sire, honneur et grace et sens
Acroisse en vous par sa bonté
Mahon, qui est en déité
Regnant sanz fin !

CLOVIS.

Bien veigniez touz, vous mi affin.
Or çà ! comment va la besongne ?
Que dit Gondebaut de Bourgogne ?
Dites-le-moy.

AURELIAN.

Sire, il ne dit que bien, par foy !
Et c'est à raison avoïé,
Car il vous a, sire, envoïé,
Ce tieng, le plus de son tresor
En vaisselle d'argent et d'or,
Et en grans sas plains de florins
Et en poilles riches et fins
D'or et de soie.

ij^e. CHEVALIER.

Mais que de vous escoutez soie,
Sire, je vous diray tout voir
De ce tresor et cel avoir :
Ne nous sommes pas deporté
Que tout ne l'aïons apporté
Avecques nous.

iii^e. CHEVALIER.

Chier sire, il dit voir, et à vous

AURÉLIEN.

Seigneurs, portons sans retard à Clovis
les richesses que nous avons apportées de
Bourgogne, car c'est raison.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

C'est vrai ; je suis tout prêt à y aller, si
vous l'êtes, vous.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Vous dites vrai, mon doux ami ; mais si,
sans lui porter les richesses, nous allons l'en
informer, je crois, certes, que cela suffira ;
et puis il les enverra chercher, si bon lui
semble.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

C'est vrai ; allons-nous-en tous ensemble
vers lui.

AURÉLIEN.

Allons, seigneurs ; je partage votre avis.
— Cher sire, que Mahomet, qui est une
divinité régnant sans fin, soit assez bon
pour accroître en vous honneur, grâce et
sens !

CLOVIS.

Mes amis, soyez tous les bienvenus. Eh
bien ! comment vont les affaires ? Que dit
Gondebaut de Bourgogne ? dites-le-moi.

AURÉLIEN.

Sire, par (ma) foi ! il ne dit que du bien ;
et il est revenu à la raison, car il vous a,
sire, envoyé, à ce que je crois, la meilleure
partie de son trésor en vaisselle d'or et
d'argent, en grands sacs pleins de florins
et en étoffes d'or et de soie riches et fines.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Écoutez-moi, sire, et je vous dirai toute
la vérité au sujet de ce trésor et de cet
avoir : nous ne nous sommes point arrêtés
que nous ne l'ayons apporté en entier avec
nous.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Cher sire, il dit vrai, et il vous sera en-

AURELIAN.

Seigneurs, sanz plus faire demence
 Soit a Clovis l'avoir porté
 Qu'avons de Bourgogne apporté,
 Car raison est.

ij^e. CHEVALIER.

C'est mon; d'aler y sui tout prest,
 Si estes, vous.

iij^e. CHEVALIER.

Vous dites voir, mon ami doux;
 Mais se, sanz porter li l'avoir,
 Nous li alons faire savoir,
 Je croy, certes, qu'il souffrira;
 Et puis querre l'envoiera,
 Se bon li semble.

ij^e. CHEVALIER.

C'est voir; alons-m'en touz ensemble
 Par devers li.

AURELIAN.

Alons, seigneurs; je suis celi
 Qui à vostre dit me consens.
 — Chier sire, honneur et grace et sens
 Accroisse en vous par sa bonté
 Mahon, qui est en déite
 Regnant sanz fin!

CLOVIS.

Bien veigniez touz, vous mi affin.
 Or çà ! comment va la besongne ?
 Que dit Gondebaut de Bourgogne ?
 Dites-le-moy.

AURELIAN.

Sire, il ne dit que bien, par foy !
 Et c'est à raison avoïé,
 Car il vous a, sire, envoïé,
 Ce tieng, le plus de son tresor
 En vaisselle d'argent et d'or,
 Et en grans sas plains de florins
 Et en poilles riches et fins
 D'or et de soie.

ij^e. CHEVALIER.

Mais que de vous escoutez soie,
 Sire, je vous diray tout voir
 De ce tresor et cel avoir:
 Ne nous sommes pas deporté
 Que tout ne l'aïons apporté
 Avecques nous.

iij^e. CHEVALIER.

Chier sire, il dit voir, et a vous

AURÉLIEN.

Seigneurs, portons sans retard à Clovis
 les richesses que nous avons apportées de
 Bourgogne, car c'est raison.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

C'est vrai; je suis tout prêt à y aller, si
 vous l'êtes, vous.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Vous dites vrai, mon doux ami; mais si,
 sans lui porter les richesses, nous allons l'en
 informer, je crois, certes, que cela suffira;
 et puis il les enverra chercher, si bon lui
 semble.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

C'est vrai; allons-nous-en tous ensemble
 vers lui.

AURÉLIEN.

Allons, seigneurs; je partage votre avis.
 — Cher sire, que Mahomet, qui est une
 divinité régnant sans fin, soit assez bon
 pour accroître en vous honneur, grâce et
 sens!

CLOVIS.

Mes amis, soyez tous les bienvenus. Eh
 bien ! comment vont les affaires ? Que dit
 Gondebaut de Bourgogne ? dites-le-moi.

AURÉLIEN.

Sire, par (ma) foi ! il ne dit que du bien;
 et il est revenu à la raison, car il vous a,
 sire, envoyé, à ce que je crois, la meilleure
 partie de son tresor en vaisselle d'or et
 d'argent, en grands sacs pleins de florins
 et en étoffes d'or et de soie riches et fines.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Écoutez-moi, sire, et je vous dirai toute
 la vérité au sujet de ce trésor et de cet
 avoir : nous ne nous sommes point arrêtés
 que nous ne l'aïons apporté en entier avec
 nous.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Cher sire, il dit vrai, et il vous sera en-

Entièrement rendu sera
Toutes les fois qu'il vous plaira
Le demander.

CLOVIS.

Bien ! Je le vueil semples mander
Privéement.

AURELIAN.

Baillié sera certainement
A ceulx que vous envoieerez.
Gardez qui vous ordenerez
A venir y.

CLOVIS.

N'en doubtez, si feray-je si.
Ore je vueil, sanz plus debatre,
Qu'alez souper et vous esbatre
Jusqu'à la nuit.

ij^e. CHEVALIER.

Alons-m'en, qu'il ne li annuit
Nous trop ci estre.

LA DAMOISELLE.

Robert, il vous fault entremettre
(Je vous truis ici bien à point)
D'aler au roy, ne tardez point;
Dites-li soit sûr et fis
Que ma dame a éu un filz,
Qu'elle a volu si ordener
Qu'elle l'a fait crestienner,
Et est appellé Nigomire;
Et ne le prengne pas en ire,
Ce li prie-elle.

ROBERT, escuier.

M'amie, de ceste nouvelle
Feray volentiers le message.
G'y vois. — Vous et vostre bernage
Tiengne Mahon en honneur, sire !
De par ma dame vous vieng dire,
Qui à vous moult se recommande,
Q'un filz a éu, ce vous mande,
Qu'à son Dieu a volu donner
Pour le faire crestienner;
Et est nommé, ce vous puis dire,
En son baptesme Nigomire,
Si comme on dit.

CLOVIS.

Je n'y puis mettre contredit,
Puisque c'est fait. A li r'iras,
Et de par moy tu li diras
Qu'à l'enfant quiere telle garde
Qui le norrisse et bien le garde
Songneusement.

tièrement rendu toutes les fois qu'il
plaira de le demander.

CLOVIS.

Bien ! Je veux le demander tout de
en particulier.

AURÉLIEN.

Certainement il sera donné à ceux
vous enverrez. Prenez garde à ceux
vous ordonnerez de venir ici.

CLOVIS.

N'en doutez pas, j'en agirai ainsi. Je
tenant je veux, sans discuter davan
que vous alliez souper et vous ébattr
qu'à la nuit.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Allons-nous-en, qu'il ne soit pas fi
de nous voir trop long-temps ici.

LA DEMOISELLE.

Robert, je vous trouve ici bien à pr
il faut vous charger d'aller auprès d
ne tardez point; dites-lui qu'il soit s
certain que ma dame a eu un filz, qu
ses ordres, a reçu le baptême et le ne
Nigomire; et elle le prie de ne pas
courroucer.

ROBERT, écuyer.

Mon amie, je serai volontiers le m
ger de cette nouvelle. J'y vais. — Sire
Mahomet tienne en honneur vous et
baronnie ! Je viens vous dire de la p
ma dame, qui se recommande fort à
qu'elle a eu un filz: voilà ce qu'elle
mande; elle a voulu le donner à son
pour le faire chrétien; et, je puis vo
dire, il a reçu le nom de Nigomire au
tême, comme on dit.

CLOVIS.

Je ne puis y mettre opposition, pu
c'est fait. Tu retourneras auprès d'el
tu lui diras de ma part qu'elle chert
l'enfant une garde qui le nourrisse
veille bien soigneusement.

L'ESCUYER.

Sire, votre commandement
Vois mettre à fin.

CLOVIS.

Vous deux, je vous pri de cuer fin
Qu'à Aurelian à delivre
Allez dire que ce vous livre
Qu'i m'a apporté de Bourgogne,
Et revenez ci sanz eslongne;
Or faites brief.

LE PREMIER SERGENT CLOVIS.

Très chier sire, qui qu'il soit grief,
Ce que vous commandez ferons
En l'heure; plus n'attendrons
Pas ne demi.

ij^e. SERGENT.

Vous dites voir, mon chier ami,
Mais qu'il le nous vueille livrer.
Alons savoir se delivrer
Le nous vouldra.

PREMIER SERGENT.

Je pense bien que si fera,
Puisque le roy nous y envoie.
E gar! je le voy là en voie
Et ij. chevaliers; n'est pas seules:
Avançons-nous d'aler à eulx.
— Sire, Mahon vous soit amis!
Le roy nous a à vous tramis
Et vous mande que vous bailliez
Pour li porter et ne failliez,
Mais nous delivrez sanz eslongne
Ce qui est venu de Bourgogne
Par my voz mains.

AURELIAN.

Mes amis, n'en arez jà mains.
— Seigneurs, alons livrer bonne erre
A ces .ij. ce qu'ilz viennent querre,
Que Gondebaut baillié nous a.
Je vois devant. — Mes amis, çà!
Tenez, troucez, portez au roy;
Nous nous metterons en arroy
D'aler après.

PREMIER SERGENT.

Alons-m'en, puisque sommes prestz;
Je n'y voy miex.

ij^e. SERGENT.

Tenez, sire; par tous nos dieux!
Je ne fu onques mais portant
Chose qui me pesast autant
Comu ceste a fait.

L'ÉCUYER.

Sire, je vais mettre à exécution votre
commandement.

CLOVIS.

Vous deux, je vous prie de cœur d'aller
tout de suite dire à Aurélien qu'il vous re-
mette ce qu'il m'a apporté de Bourgogne,
et revenez ici sans délai; allons! faites
vite.

LE PREMIER SERGENT DE CLOVIS.

Très-cher sire, quelque peine que l'on
en puisse éprouver, nous ferons sur l'heure
ce que vous commandez; nous n'attendrons
plus du tout.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Vous dites vrai, mon cher ami, pourvu
qu'il vueille nous le remettre. Allons sa-
voir s'il le voudra.

LE PREMIER SERGENT.

Je pense bien qu'il le fera, puisque le roi
nous y envoie. Eh regarde! je le vois là-
bas en chemin avec deux chevaliers, il n'est
pas seul; avançons-nous à leur rencontre.
— Sire, que Mahomet soit votre ami! le
roi nous a envoyés auprès de vous pour
vous mander de donner ce qui est venu de
Bourgogne en vos mains; c'est afin de le
lui porter; ne manquez pas de nous le re-
mettre, sans délai.

AURÉLIEN.

Mes amis, vous aurez tout. — Seigneurs,
allons sur-le-champ livrer à ces deux
hommes ce qu'ils viennent chercher, c'est-
à-dire ce que Gondebaut nous a donné.
Je vais devant. — Allons, mes amis! tenez,
chargez, portez au roi; nous nous mettrons
en marche pour vous suivre.

LE PREMIER SERGENT.

Allons-nous-en, puisque nous sommes
prêts; je ne vois rien de mieux à faire.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Tenez, sire; par tous nos dieux! je n'ai
jamais rien porté qui pesât autant que ceci.

PREMIER SERGENT.

Ce fais aussi ; suer me fait
Et ens et hors.

ij^e. SERGENT.

Chier sire, de touz les tresors
Gondebaut je vueil que sachiez
Touz les avez auques sachiez
Par devers vous.

iiij^e. CHEVALIER.

Mahon scet la pene que nous
Y avons mis à l'apporter ;
Vous vous avez biau deporter
Jusqu'à grant temps.

CLOVIS.

Biaux seigneurs, escoutez : j'entens
Que la ville de Meléun
Et la duchié et le commun
Veulent à moy estre rebelles ;
Si vous y vueil touz envoier :
Pensez de vous tost avoier
Pour les sousprendre.

CLOTILDE.

Mon chier seigneur, je vous vien rendre
Graces de ce que vous m'avez
Mandé. Ne scé se le savez,
Nostre hoir qu'amoie de cuer fin,
Nigomire, est alé à fin
Et mis en terre.

CLOVIS.

De ceste nouvelle me serre
Le cuer et ay douleur amere.
Vous avez trop hestive, mere,
Esté de le crestienner.
Et tien de vray, se dedier
L'eussiez fait, dame, quoy c'on die,
A mes diex, encore fust en vie ;
Mais pour ce qu'a baptesme éu,
Je voy plus vivre n'a péu :
Dont mal me fait.

CLOTILDE.

Chier sire, je rens de ce fait
Graces à Dieu quant m'a fait digne,
Qui sui sa petite meschine,
Qu'en sa gloire mon premier hoir
A deigné prendre et recevoir ;
Et c'est la cause, ce sachiez,
Pour quoy de dueil mon cuer touchiez
N'en est en rien.

LE PREMIER SERGENT.

Ni moi non plus ; j'en sue en dedans
dehors.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Cher sire, je veux que vous sachie
vous avez tous les trésors de Gond
rassemblés devant vous.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Mahomet sait la peine que nous avoi
à les apporter ; vous avez beau jeu à
réjouir long-temps.

CLOVIS.

Beaux seigneurs, écoutez : j'apprend
la ville, le duché et la commune de l
veulent se révolter contre moi ; je veu
vous y envoyer : pensez à vous mettre
tôt en route pour les surprendre.

CLOTILDE.

Mon cher seigneur, je viens vous r
grâces de ce que vous m'avez mandé.
sais si vous le savez, notre héritier, qu
mais de tout mon cœur, Nigomire, es
et enterré.

CLOVIS.

Cette nouvelle me serre le cœur
cause une vive douleur. Mère, vous
êtes trop pressée de le baptiser. Et j
convaincu, dame, que, si vous l'eussi
consacrer à nos dieux, quoi qu'on en
il serait encore en vie ; mais je vois q
raison de ce qu'il a reçu le baptême,
pu vivre plus long-temps : ce dont j
chagrin.

CLOTILDE.

Cher sire, je rends grâces à Dieu,
cette circonstance, de m'avoir honoré
qui suis son humble servante, au poi
voir daigné prendre et recevoir danssa
mon premier né ; et, sachez-le, c'
cause pour laquelle mon cœur n'ea
rien douloureusement affecté.

CLOVIS.

Puisque le dites, or est bien ;
A tant me tais.

AURELIAN.

Sire, congié prenons huimaïs
De vous ; et, sanz nul contredit,
Faire ce que nous avez dit,
Chier sire, alons.

CLOVIS.

Alez, monstrez-leur que valons
Et quelles gens sommes en guerre ;
Et, s'ilz veulent la paiz requerre
Et noz bons subjez devenir,
Si faites la guerre fenir
Par contrat et par ordenance
Qu'ilz seront touz soubz ma puissance
Dès ores mais.

ij^e. CHEVALIER.

Bien, chier sire ; alons-m'en huymais
Sanz plus debate.

CLOVIS.

Ainçois que me voise combatre,
Dame, à Ville-Juive iray,
Et là mes gens ordeneray
Et d'ilec m'en iray en l'ost ;
Quant je revenray, tart ou tost,
Souffise vous.

CLOTILDE.

Si fera-il, monseigneur doux,
Quoy que vostre demour m'ennuye.
Je pri à Dieu qu'il vous conduye
Et vous ramaint par sa bonté,
Com je desir, à sauveté
D'ame et de corps.

CLOVIS.

Mahon, mon dieu misericors
Me soit ! — Biaux seigneurs, or avant !
Pour voie faire alez devant
Moy, que le voie.

PREMIER SERGENT.

Vuidiez de ci, faites-nous voie,
Que ne vous fiere.

ij^e. SERGENT.

Sus, devant ! traiez-vous arriere ;
Donnez-nous cy d'aler espace,
Ou je vous donray de ma macs,
Certainement.

LA DAMOISELLE.

Chièrre dame, trop malement
Vous voy souvent muer couleur :

CLOVIS.

Puisque vous le dites, allons, c'est bien ;
je n'en parle plus.

AURÉLIEN.

Sire, nous prenons maintenant congé de
vous ; et nous allons, cher sire, faire sans
objection ce que vous nous avez dit.

CLOVIS.

Allez, montrez-leur ce que nous valons
et quelles gens nous sommes en guerre ; et,
s'ils veulent demander la paix et devenir
nos fidèles sujets, faites finir les hostilités en
stipulant pour conditions qu'ils seront tous
désormais sous ma puissance.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Bien, cher sire ; allons-nous-en mainte-
nant sans plus de débats.

CLOVIS.

Dame, avant d'aller combattre, j'irai à
Villejuif ; là je mettrai mes gens en ordre et
de là je m'en irai à l'armée ; qu'il vous suf-
fise de savoir que je reviendrai tôt ou tard

CLOTILDE.

Oui, mon doux seigneur, quoique votre
absence me soit pénible. Je prie Dieu d'être
assez bon pour vous conduire et vous
ramener sain et sauf d'ame et de corps,
comme je le désire.

CLOVIS.

Que mon dieu Mahomet me soit miséri-
cordieux ! En avant, beaux seigneurs ! allez
devant moi pour m'ouvrir la route, que je
le voie.

LE PREMIER SERGENT.

Sortez d'ici, faites-nous place, que je ne
vous frappe.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Allons, devant ! retirez-vous en arrière ;
laissez-nous le chemin libre, ou, certaine-
ment, je vous donnerai de ma masse.

LA DAMOISELLE.

Chère dame, je vous vois souvent chan-
ger de couleur d'une manière alarmante :

Aucun mal avez ou douleur,
Si com je pens.

CLOTILDE.

Ysabel, m'amie, je sens
Par les rains, sachiez, tel angoisse
Qu'il m'est avis c'on les me froisse
Et que le dos par my me sent;
Ausi de mon premier enfant
M'avint, m'amie.

LA DAMOISELLE.

Dame, ne nous decevez mie;
La ventriere mander vueilliez,
Que je tien que vous traveilliez
D'enfant, sanz double.

CLOTILDE.

Je ne scé se ce seroit goute;
Mais, voir, je sui mal atournée.
— Ha, Mere Dieu, vierge honnourée!
Secourez-moy.

LA DAMOISELLE.

Pour certain, ma dame, bien voy
Que traveilliez : je vois bonne erre
Envoyer la ventriere querre.
— Puisque je vous truis ci, Robert,
D'aler querre soiez appert
Katherine, la sage-femme;
Et que tantost viengne à ma dame,
Ceci li dites.

ROBERT.

Ne cesseray s'en seray quittes,
Et la vous menray ains que fine.
Là la voy aler. — Katherine,
Parlez à moy.

CLOTILDE.

Volentiers, biau sire, par foy!
Que me voulez?

ROBERT.

Il fault qu'à la roine aiez:
Je vous vien querre à grant besoing.
Venez-vous-en : ce n'est pas loing.
Ma suer, jusques là vous menray.
Entrez leens; cy vous lairay,
M'amie chiere.

LA VENTRIERE.

Diex y soit ! Qu'est-ce ? quelle chiere,
Ma chiere dame !

CLOTILDE.

Je sens de paine assez, par m'ame !
M'amie, en moy n'a ris ne jeu.

vous éprouvez du mal ou quelque chose
à ce que je crois.

CLOTILDE.

Isabelle, mon amie, sachiez que
par les reins une souffrance telle que
semble qu'on me les froisse et que
se fende par le milieu, exactement
cela m'arriva, mon amie, lors de mon
mier enfant.

LA DEMOISELLE.

Dame, ne nous trompez pas;
mander la sage-femme, car je tiens,
pas douter, que vous êtes en mal d'enfant.

CLOTILDE.

J'ignore si c'est cela; mais, vraiment
suis bien mal. — Ah, Mère de Dieu,
honorée ! secourez-moi.

LA DEMOISELLE.

Ma dame, je vois bien d'une manière
telle que vous êtes en travail : je vais
vite envoyer chercher la sage-femme.
Robert, puisque je vous trouve ici,
vous d'aller chercher Catherine, la
sage-femme, et dites-lui qu'elle vienne au
ma dame sur-le-champ.

ROBERT.

Je ne cesserai pas (de marcher) que
m'en acquitte, et je vous l'amènerai
de m'arrêter. Je la vois qui va là-
Catherine, parlez-moi.

CATHERINE.

Volentiers, beau sire, par (ma) femme
me voulez-vous ?

ROBERT.

Il faut que vous alliez auprès de la
je viens vous chercher pour un besoin
sant. Venez-vous-en : ce n'est pas loing.
sœur, je vous mènerai jusque-là. Entrez
dedans; je vous laisserai ici, ma chère

LA SAGE-FEMME.

Dieu soit céans ! Qu'est-ce ? quelle
ma chère dame !

CLOTILDE.

Par mon ame ! je souffre beaucoup
amie, je n'ai envie ni de rire ni de

— Aidez-moy, douce Mere Dieu,
Par vostre grace.

LA VENTRIERE.

Ma chiere dame, en po d'espace
Serez de voz griefs maux delivre.
Ne dites pas que je soie yvre;
Souffrir encore un po vous fault:
Je voy que serez sanz deffault
Delivre en l'eure.

CLOTILDE.

Diex ! quant sera-ce ? trop demeure
Ceste alejance à moy venir.

— Vueille vous de moy souvenir,
Vierge Marie.

LA VENTRIERE.

Maishui ne vous debataz mie,
Dame : voz grans maux sont passez.
Demandez quel enfant avez,
Si ferez miex.

CLOTILDE.

Puisqu'enfant ay, loué soit Diex,
Quoy que j'aye eu grant destresce !
— M'amie, dites-me voir, est-ce
Ou fille ou filz ?

LA VENTRIERE.

Séur soit vostre cuer et fiz
Que c'est un fiz, ma chiere dame.
Diex li octroit de corps et d'ame
Amendement !

CLOTILDE.

Faites, couchiez-me appertement;
Et puis ce filz emporterez
Et crestiennier le ferez,
Que je le vueil.

LA DAMOISELLE.

Nous ferons du tout vostre vueil
En l'eure et de volenté fine.
— Prenez contre moy, Katherine,
Et dedans son lit la mettons;
De elle maishuy ne nous doubtons.
Puisque couchiée est et couverte,
Pensons chascune d'estre apperte
De faire à cest enfant donner
Baptisme et li crestiennier:
Il est raison.

LA VENTRIERE.

Si soit fait sanz arrestoison.
Nous .ij. alons-m'en au moustier.
Porter le vueil : c'est mon mestier
Et mon office.

— Aidez-moi, par votre grace, douce Mère
de Dieu.

LA SAGE-FEMME.

Ma chère dame, en peu de temps vous se-
rez délivrée de vos maux cruels. Ne dites pas
que je sois ivre ; il vous faut souffrir encore
un peu : je vois qu'à l'instant vous serez
sans faute délivrée.

CLOTILDE.

Dieu ! quand sera-ce ? ce soulagement
tarde trop long-temps à venir. — Veuillez
vous souvenir de moi, vierge Marie.

LA SAGE-FEMME.

Dame, ne vous tourmentez pas davan-
tage : vos grands maux sont passés. Deman-
dez quel enfant vous avez eu, vous ferez
mieux.

CLOTILDE.

Puisque j'ai un enfant, Dieu soit loué,
quoique j'aie beaucoup souffert ! — Mon
amie, dites-moi la vérité, est-ce un fils ou
une fille ?

LA SAGE-FEMME.

Ma chère dame, que votre cœur soit sûr
et convaincu que c'est un fils. Que Dieu lui
accorde le bien du corps et de l'ame !

CLOTILDE.

Allons ! couchez-moi tout de suite ; puis
vous emporterez ce fils et vous le ferez bap-
tiser, car je le veux.

LA DAMOISELLE.

Nous ferons votre volonté en tout point
sur l'heure et de tout notre cœur. — Prenez
contre moi, Catherine, et mettons-la dans
son lit ; maintenant n'ayons plus de crainte
à son sujet. Puisqu'elle est couchée et cou-
verte, pensons chacune à faire donner tout
de suite le baptême à cet enfant et à le ren-
dre chrétien : c'est raison.

LA SAGE-FEMME.

Qu'il soit fait ainsi sans retard. Nous deux
allons-nous-en à l'église. Je veux le porter :
c'est mon métier et mon office.

LA DAMOISELLE.

De ce ne vous tieng pas à nice.
Tant dis que ma dame repose,
Delivrons-nous de ceste chose
Faire briefment.

LE VENTRIERE.

Dame, je l'accors : alons-m'ent
Au moustier droit.

(Yci vont derriere, et puis viennent en sale.)

LA DAMOISELLE.

R'alons-nous-ent de cy endroit,
Katherine, j'en sui d'accort.
C'est bien à point : ma dame dort,
Et sire aussi.

LA VENTRIERE.

C'est bien. Or la laissons ainsi,
Tant que s'esveille.

LA DAMOISELLE.

Je ne dy pas que ne le vueille
De vouloir fin.

CLOTILDE.

E! sire Diex qui es sanz fin,
Quant d'enfant m'avez delivré,
Quelle paine qu'il m'ait livré,
De cuer humblement vous mercy
De l'enfant et du mal aussi
Que j'ay souffert.

LA VENTRIERE.

Chiere dame, lez vous couvert
Dort vostre filz le crestien;
Et est nommez, je vous di bien,
Clodomire.

CLOTILDE.

Ore loez soit Nostre-Sire
De ce qu'il a crestienté;
Mais que Dieu le tiengne en santé!
Il me souffist.

LA DAMOISELLE.

Ma dame, celi qui le fist
Le laist bien vivre!

LA VENTRIERE.

Ma dame, puis qu'estes delivre
Et que je n'ay cy plus que faire,
Mais qu'il ne vous vueille desplaire,
Je m'en iray.

CLOTILDE.

Bien, soit! Allez; je penseray
D'envoyer vous, m'amie chiere,
Une de mes robes entiere
Pour vostre paine.

LA DEMOISELLE.

Je ne vous en blâme pas. Tandis qu
dame repose, accomplissons sa vo
promptement.

LA SAGE-FEMME.

Dame, j'y consens : allons-nous-en d
l'église.

(Ici ils vont derriere, et puis ils viennent en la)

LA DEMOISELLE.

Catherine, si vous m'en croyez, al
nous-en d'ici. C'est bien à propos: ma
dort et monseigneur aussi.

LA SAGE-FEMME.

C'est bien. Maintenant! laissons-la:
tant qu'elle s'éveille.

LA DEMOISELLE.

Je ne dis pas que je ne le vueille de
mon cœur.

CLOTILDE.

Eh! sire Dieu qui es sans fin, puisq
m'as délivrée, quelque souffrance que
eue, je vous remercie de cœur humble
de l'enfant et du mal aussi que j'ai
fert.

LA SAGE-FEMME.

Chère dame, votre fils le chrétien
couvert près de vous; et, je vous l
bien, il est nommé Clodomire.

CLOTILDE.

Maintenant que Notre-Seigneur soit
de ce qu'il a reçu le baptême; mais
Dieu le tienne en santé! cela me suffit.

LA DEMOISELLE.

Ma dame, que celui qui le fit le
bien vivre!

LA SAGE-FEMME.

Ma dame, puisque vous êtes débar
et que je n'ai plus rien à faire ici, ne
déplaie, je m'en irai.

CLOTILDE.

Bien, soit! Allez; je penserai, ma
amie, à vous envoyer une de mes robe
entière pour votre peine.

LA VENTRIÈRE.

Chiere dame, en bonne sepmaine
 Vous mette la vierge Marie !
 Plus me ferez de courtoisie,
 Et plus pour vous Dieu pr[i]eray.
 Chiere dame, à Dieu vous diray
 Pour maintenant.

CLOVIS.

Sanz moy plus estre cy tenant,
 R'aler vueil, ains que mès je fine,
 Savoir comment fait la royne.
 Par ceste voie aler nous fault :
 Gardez que n'aie pas deffault
 De large voie.

PREMIER SERGENT.

Nou, non, se Mahon me voie.
 — Ou vous ferez devant nous place,
 Ou vous sentirez se ma mace
 Sera ligiere.

ij^e. SERGENT.

Ne desservez pas c'on vous fiere ;
 Alex-en sus.

CLOVIS.

Puisqu'en mon palais suis, or sus !
 Que je sache, par amour fine,
 En quel estat est la royne,
 Par l'un de vous.

PREMIER SERGENT.

Je vueil estre appert plus que touz :
 Sire, g'i vois.

CLOVIS.

Or va tost, foy que tu m'e dois,
 Sanz arrestage.

PREMIER SERGENT.

Chier sire, je n'en ay courage ;
 Tost seray venu et alé,
 Mais que j'aie à elle parlé ;
 Et ce sera, sachiez, bien brief.
 — Ma dame, Diex vous gart de grief !
 Le roy si m'envoie savoir
 Se de parler pourra avoir
 Accès a vous.

CLOTILDE.

Où assez, mon ami doux ;
 Di-li viengne quant li plaira :
 Toute preste me trouvera
 Sanz contredire.

PREMIER SERGENT.

Bien est : je h vois donques dire.
 — Sire, se à ma dame parler

LA SAGE-FEMME.

Chère dame, que la vierge Marie vous
 comble de joie ! Plus vous me ferez de
 largesses, et plus je prierai Dieu pour vous.
 Chère dame, je vous dirai adieu quant à
 présent.

CLOVIS.

Sans me tenir davantage ici, je veux
 m'en retourner, avant de m'arrêter, savoir
 comment va la reine. Il faut nous en aller
 par ce chemin : ne manquez pas de m'ou-
 vrir largement la route.

LE PREMIER SERGENT.

Non, non, Mahomet me protège ! — Ou
 vous ferez place devant nous, ou vous senti-
 rez si ma masse sera légère.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Ne méritez pas que l'on vous frappe ; reti-
 rez-vous.

CLOVIS.

Puisque je suis en mon palais, allons !
 que je sache par l'un de vous, je vous en
 prie, en quel état est la reine.

LE PREMIER SERGENT.

Je veux être plus expéditif que tous les
 autres : sire, j'y vais.

CLOVIS.

Allons, va vite, par la foi que tu me dois,
 sans t'arrêter.

LE PREMIER SERGENT.

Cher sire, je n'en ai pas envie ; je serai
 bientôt allé et venu, le temps seulement de
 lui parler ; et sachez que ce ne sera pas
 long. — Ma dame, que Dieu vous garde de
 chagrin ! Le roi m'envoie savoir s'il pourra
 être admis à vous parler.

CLOTILDE.

Où, bien, mon doux ami ; dis-lui qu'il
 vienne quand cela lui plaira : il me trouvera
 toute prête, sans aucun doute.

LE PREMIER SERGENT.

C'est bien : je vais donc le lui dire. — Sire,
 si vous voulez parler à ma dame, vous pou-

Voulez, bien y pavez aler
Sanz nulle empesche.

CLOVIS.

Alons ! il fault que m'en depesche.
Alez devant.

ij^e. SERGENT.

Vostre vueil après et avant,
Sire, ferons.

PREMIER SERGENT.

Et ce qui vous plaira dirons,
Chier sire, aussi.

CLOVIS.

Dame, je vous vien veoir cy
Pour savoir de vostre portée
Comment vous estes deportée
Et quel enfant avez éu,
Et s'il est taillié ne méu
De vivre, dame.

CLOTILDE.

Chier sire, je ne say, par m'ame !
Je say bien j'ay éu un filz
(De ce, sire, vous fas-je fis),
Qui a esté crestienné,
Et li a-on le nom donné
De Clodomire.

CLOVIS.

Que je le voie, sanz plus dire
Par amour, dame.

CLOTILDE.

Volentiers, chier sire, par m'ame !
— Ysabel, tost alez le querre,
Et l'apportez ici bonne erre
Enmailloté.

LA DAMOISELLE.

Je vois, ma dame, en verité.
— Vez-le ci, monseigneur, gardez.
Par foy ! se bien le regardez,
Il vous ressemble.

CLOVIS.

Je vous diray ce qui m'en semble :
Je le voy malade forment ;
De li ne peut estre autrement,
Puisqu'il a recéu baptisme
Ou nom vostre Dieu. C'est mon esme
Qu'il ne s'en voit à mort le cours,
Com son frere fist, sanz secours ;
Je vous dy voir.

CLOTILDE.

Il peut bien maladie avoir ;

vez bien y aller sans nul empêche

CLOVIS.

Allons ! il faut que je me hâte. Allez
vant.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Sire, nous ferons votre volonté après
avant.

LE PREMIER SERGENT.

Et nous dirons aussi ce qui vous plaît
cher sire.

CLOVIS.

Dame, je viens vous voir ici pour savoir
comment vos couches se sont passées,
l'enfant vous avez eu, et si, dame, il est
et animé pour vivre.

CLOTILDE.

Cher sire, je ne sais, par mon ame
sais bien que j'ai eu un fils (je vous en
forme, sire), lequel a été baptisé, et on
donné le nom de Clodomire.

CLOVIS.

Dame, de grâce, que je le voie, sans
dire davantage.

CLOTILDE.

Volentiers, cher sire, par mon ame
Isabelle, allez tout de suite le chercher
apportez-le bien vite ici emmailloté.

LA DEMOISELLE.

J'y vais, ma dame, en vérité. — Le voyez-
monseigneur, regardez. Par (ma) foi ! n'en
dez-le bien, il vous ressemble.

CLOVIS.

Je vous dirai ce qui m'en semble :
que je vois, il est fort malade ; il n'en
être autrement, puisqu'il a reçu le
tê me au nom de votre Dieu. J'ai peur
ne s'en aille tout droit à la mort, car
fit son frère, sans ressource ; je vous
vrai.

CLOTILDE.

Il peut bien avoir une maladie ;

Mais, se Dieu plaist, pas ne mourra.
Je tien, sire, qu'il garira ;
G'y ay fiance.

CLOVIS.

Puisqu'il est mis en la puissance
De vostre Dieu premierement
Par vostre crestiennement,
Il ne peut qu'il ne le compere
Par mort, aussi que fist son frere.
Gardez-le bien, je le vous lais.
— Avant, seigneurs ! à grant eslais
Partons de cy.

ij^e. SERGENT.

Soit, chier sire, puisqu'est ainsi
Que vous le dites.

CLOTILDE.

Hé ! Mere Dieu, par voz merites,
Qui le fruit de vie portastes,
Et home et Dieu, vierge, enfantastes,
A cest enfant donnez santé
Par la vostre benignité,
Si que le pere en vouloir truisse
Tel que briefment faire li puisse
La foy catholique tenir
Et vray crestien devenir.
— Ysabel, tost, sanz plus preschier,
Reportez cest enfant couchier
Ysnellement.

LA DAMOISELLE.

Dame, vostre commandement
Du tout feray.

CLOTILDE.

Or alez, et tant dis g'iray
A tout mon livre Dieu prier.
Venez à moy sanz detrier,
Quant arez fait.

LA DAMOISELLE.

Dame, vostre voloir de fait
Vneil acomplir.

CLOTILDE.

Sire Diex, qui, pour raemplir
Les sieges de ton paradis,
Desquels trebuchierent jadis
Les mauvais anges par orgueil,
Puis fu d'omme fourmer ton vueil,
Tel que les sieges possessast
Et sanz fin de ta gloire usast ;
Tu qui es sire, vie et voie,
A mon enfant santé renvoie
Tele qu'il soit sanz maladie

s'il plait à Dieu, il ne mourra pas. Je crois,
sire, qu'il guérira ; j'en suis persuadée.

CLOVIS.

Puisqu'il est placé tout d'abord en la
puissance de votre Dieu par le baptême que
vous lui avez donné, il ne peut éviter de le
payer par sa mort, de même que son frère.
Gardez-le bien, je vous le laisse. — En
avant, seigneurs ! partons d'ici bien vite.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Soit, cher sire, puisque vous le dites.

CLOTILDE.

Eh ! Mère de Dieu qui avez mérité de
porter le fruit de vie, et qui, vierge, en-
fantâtes l'Homme-Dieu, soyez assez bonne
pour donner la santé à cet enfant, de ma-
nière à ce que je trouve le père disposé à
embrasser bientôt la foi catholique et à de-
venir chrétien. — Isabelle, vite, sans plus
discourir, reportez promptement cet enfant
coucher.

LA DAMOISELLE.

Dame, je ferai en tout votre commande-
ment.

CLOTILDE.

Eh bien ! allez, et pendant ce temps-là j'i-
rai prier Dieu avec mon livre. Venez auprès
de moi sans tarder, quand vous aurez fait.

LA DAMOISELLE.

Dame, je veux accomplir votre volonté.

CLOTILDE.

Sire Dieu, qui, pour remplir les places de
ton paradis, dont les mauvais anges furent
jadis précipités par leur orgueil, eus en-
suite la volonté de former l'homme pour
occuper ces places et jouir sans fin de ta
gloire ; toi qui es seigneur, vie et chemin,
renvoie la santé à mon enfant, en sorte qu'il
soit sans maladie et que le père ne dise plus
que, parce qu'il est chrétien, vous ne pouvez
pas lui donner la vie aussi bien que la mort,

Par quoy le pere plus ne die
 Que pour ce, s'il est crestien,
 Que ne li puissiez aussi bien
 Donner la vie com la mort,
 Et qu'en ce cas faille son sort.
 — Ha, Dame des cieulx ! en ce cas
 Vueilliez estre mon advocas
 Et ma petticion entendre;
 Et je sui celle qui vueil tendre
 A dire, ains que de ci me parte,
 Voz heures, soit ou gaing ou perte,
 Devotement.

DIEU.

Mere, et vous, Jhesus, alons-m'ent;
 Descendez jus, sanz plus ci estre.
 Je voy là Clotilde soy mett[r]e
 En telle lamentacion
 Et en telle contriccion
 Que de lermes mouille sa face.
 Il convient que grace li face.

— Or sus, trestouz !

NOSTRE-DAME.

Mon Dieu, mon pere, mon filz doulz,
 Nous ferons vostre voulenté.
 — Sus, anges ! soiez apresté
 De tost descendre.

GABRIEL.

Dame, qui péustes comprendre
 Ce que ne pevent pas les cieulx,
 Chascun de nous est ententueux
 De voz grez faire.

MICHEL.

En ce ne povons-nous meffaire.
 — Jehan, aussi qu'en esbatant,
 Alons devant nous .iij. chantant:
 Je le conseil.

SAINT JEHAN.

Il me plaist très bien et le vueil.
 Sus ! commençons, mes amis doulx.

Rondel.

Royne des cieulx, qui en vous
 Servir met son entencion,
 Moult fait bonne operacion :
 Il acquiert vertus et de touz
 Ses vices a remission,
 Royne des cieulx, qui en vous
 Servir met son entencion ;

et qu'en ceci son sort est malheureux.
 Dame des cieulx ! veuillez, en cette ci
 stance, être mon avocate et entendre
 supplique ; et je veux m'appliquer à di
 votement vos heures, avant de m'en
 d'ici, que j'y gagne ou que j'y perde.

DIEU.

Mère, et vous, Jésus, allons-nous-en ;
 cendez, sans rester plus long-temps ic
 vois là-bas Clotilde qui se livre à un
 mentation et à une douleur telles que sa
 se mouille de larmes. Il faut que je la
 corde une grâce. — Allons, vous tous !

NOSTRE-DAME.

Mon Dieu, mon père, mon doux
 nous ferons votre volonté. — Allons, an
 soyez prêts à descendre bientôt.

GABRIEL.

Dame, qui pûtes comprendre ce qu
 peuvent (embrasser) les cieulx, chacu
 nous est décidé à faire votre volonté.

MICHEL.

En cela nous ne pouvons errer. — J
 allons - nous - en tous les trois en chan
 aussi bien qu'en nous livrant à nos j
 c'est mon avis.

SAINT JEAN.

Cela me plaît très-fort et je le veux
 lons ! commençons, mes doux amis.

Rondeau.

Reine des cieulx, celui qui s'appli
 vous servir fait une très-bonne opéra
 il acquiert des vertus et obtient la r
 sion de tous ses vices, Reine des ciem
 lui qui s'applique à vous servir ; et à
 il trouve Dieu si doux qu'il est rej
 gloire là où est toute perfection *.

* Ce rondeau, ainsi que quelques-unes des ré
 liques qui le précédent, se trouve déjà dans un

autre Miracle du même manuscrit. Voyez
 vant, p. 467, 468.

Et Dieu treuve en la fin si doulx
Que de gloire a refection,
Où est toute perfection.

DIEU.

N'est pas d'aler m'entencion,
Mere, à Clotilde là endroit;
Mais où son filz gist irons droit.
— Tenez-vous ci en ceste voie;
Il souffist assez que le voie
Et vous, Marie.

NOSTRE-DAME.

Je ne contredi ne varie,
Chier filz, à vostre volonté;
Ouvrez de vostre poosté
Com vous plaira.

DIEU.

De ma presence te sera
Si bien, filz, que tu es gueriz
Et que ton mal est touz tariz
Par humble et devote priere
De Clotilde, ta mere chiere,
Qui en a fait si son devoir
Qu'elle doit bien ce don avoir:
Pour ce l'en est fait li ottois.
— Or tost, mere, faites ces trois
Aler devant.

NOSTRE-DAME.

Mon Dieu, volentiers. — Or avant!
Angles, alez si com venistes;
Et, en alant, le chant pardistes
Qu'avez emprís.

GABRIEL.

Excellente Vierge de pris,
Puisqu'il vous plaist, si ferons-nous.

Rondel.

Et Dieu treuve en la fin si doulx
Que de gloire a refection,
Où est toute perfection.
Roïne des cieulx, qui en vous
Servir met son entencion
Moult fait bonne operation.

LA DAMOISELLE.

Sanz plus ci faire mension,
Aler à ma dame me fault;
Mais avant verray que deffault
N'ait de riens son filz Clodomire.
E gar! comme il se prent à rire!
Dieu mercy! il est en bon point,

DIEU.

Mère, mon intention n'est pas d'aller là-bas vers Clotilde; mais nous irons droit où son fils est couché. — Tenez-vous ici en ce chemin; il suffit de moi et de vous, Marie, pour le voir.

NOSTRE-DAME.

Cher fils, je ne mets ni opposition ni obstacle à votre volonté; exercez votre puissance comme il vous plaira.

DIEU.

Fils, ma présence te sera si profitable que tu es guéri et que ton mal a disparu entièrement par la prière humble et dévote de Clotilde, ta chère mère, qui a fait en cela si bien son devoir qu'elle doit bien obtenir ce don : c'est pourquoi il lui est accordé. — Allons, mère, faites vite marcher ces trois devant.

NOSTRE-DAME.

Volentiers, mon Dieu. — Allons, en avant! anges, allez-vous-en comme vous vintes; et, en allant, achevez le chant que que vous avez commencé.

GABRIEL.

Vierge excellente et sans prix, puisque cela vous plaît, nous le ferons.

Rondeau.

Et, à la fin, il trouve Dieu si doux qu'il est repu de gloire (là) où est toute perfection. Reine des cieux, celui qui s'applique à vous servir fait une très-bonne opération *.

LA DAMOISELLE.

Il me faut, sans rester ici plus long-temps, aller auprès de ma dame; mais avant j'aviseraï à ce que son fils Clodomire ne man-

* L'observation précédente s'applique de même ici. Voyez ci-devant, p. 468, 469.

Dire li vois, sanz tarder point,
Ains que mais siesse.

CLOTILDE.

Ysabel, vous avez grant piece
Mis à venir.

LA DAMOISELLE.

Dame, ce qui m'a fait tenir
En la chambre un poy longuement,
S'a fait vostre filz vraiment,
Qui m'a tant ris, c'est chose voire,
Que vous ne le pourriés croire,
Et d'un ris sade.

CLOTILDE.

Donques n'est-il mie malade.
Ysabel, sanz plus ci seoir,
Alons-m'en; je le vueil veoir
Tout avant euvre.

LA DAMOISELLE.

Soit ! Or veez comment il euvre
Doulcement, ma dame, la bouche
En riant. N'a mal qui li touche,
Ce tiens-je, dame.

CLOTILDE.

Aourée soit Nostre-Dame !
Au mains, quant le roy ci venra
Et en santé le trouvera,
N'ara-il de dire raison
Que pour baptesme ait achoison
Que mourir doie.

AURELIAN.

Mon chier seigneur, honneur et joye
Vous vueillent noz diex envoyer,
Et vous en puissance avoier
Noble et haultaine !

CLOVIS.

Voir, j'ai oppinion certaine
Que vous me voudriez bien assez.
Bien veigniez touz; avant passez
Cy delez moy.

ij^e. CHEVALIER.

Mon chier seigneur, quant je vous voy,
Certainement j'ay le cuer lié
De ce que gay et esveillé
Je vous voy si.

CLOVIS.

Que me direz de nouvel cy ?

que de rien. Eh regardez ! comme i
prend à rire ! Dieu merci ! il est en bon
Je vais le lui dire sanz tarder, avant
m'asseoir.

CLOTILDE.

Isabelle, vous avez mis grand temps à
nir.

LA DEMOISELLE.

Dame, ce qui m'a retenue dans la cham
un peu longuement, c'est votre fils, en
rité; il m'a tant souri que vous ne pour
le croire, et son sourire était doux.

CLOTILDE.

Il n'est donc pas malade. Isabelle,
restons plus assises ici, allons-nous-en
veux le voir avant de rien faire.

LA DEMOISELLE.

Soit ! Maintenant, madame, voyez com
il ouvre doulcement la bouche en souri
Dame, je crois qu'il n'a aucun mal.

CLOTILDE.

Louée soit Notre-Dame ! Au moins, qu
le roi viendra ici et qu'il le trouvera en sa
il ne sera pas fondé à dire que par sa
son baptême il doit mourir.

AURÉLIEN.

Mon cher seigneur, vueillent nos d
vous envoyer honneur et joie, et vous m
ner à une noble et haute puissance !

CLOVIS.

En vérité, je suis convaincu que vous
voudriez beaucoup de bien. Soyez tous
bienvenus; avancez ici près de moi.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Mon cher seigneur, quand je vous v
certainement j'ai le cœur joyeux de v
voir si gai et si éveillé.

CLOVIS.

Que me direz-vous de nouveau ici ? Q

Qu'avez fait? où esté avez?
Aucune chose m'en devez-
Vous rapporter.

ij^e. CHEVALIER.

Vous vous avez biau deporter
Con se vous fussiez le roy Daire;
Car jusqu'à la rivièrè d'Aire,
Sire, vostre regne s'estent,
Et tout le plat pais si tent
A soubz vous estre.

AURELIAN.

Sire, j'ay fait gens d'armes mettre
Aux fors garder et du commun,
S'avez le chastel de Meleun
Sur Saine, que moult los et pris,
Que de nouvel je vous ay pris
Et conquesté.

CLOVIS.

Aurelian, en verité,
Je tien que partout où pourriez
Mon bien et mon honneur voudriez;
Et aussi j'ay plus de fiance
En vous, ce sachiez, sanz doubance,
Qu'en homme qui hante ma court,
Et plus d'amitié, c'est à court,
Que je dit l'ay.

UN PREVOST.

Chier sire, entendez sanz delay
Les nouvelles que vous vueil dire:
Senes et Alemans, chier sire,
Sont venuz en vostre pais.
Pour eulz sommes touz esbahis;
Car ilz sont trop grant multitude,
Et il ne mettent leur estude
Chascun jour qu'à nous faire guerre,
Prandre les gens, piller la terre;
Et, se brief ne nous secourez,
Vous verrez que vous perderez
Et pais et gens.

CLOVIS.

Seigneurs, il nous fault diligens
Estre de secourre ma terre:
De ci nous fault partir bonne erre.
— Mon ami, devant t'en iras,
Et partout tu commenderas
Qu'avant qu'il soient embatuz
Es villes, soient combatuz
Bien et forment.

vez-vous fait? où avez-vous été? Vous devez m'en rapporter quelque chose.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Vous avez beau jeu comme si vous étiez le roi Darius; car, sire, votre royaume s'étend jusqu'à la rivière d'Aire, et tout le plat pays tend à être sous votre domination.

AURÉLIEN.

Sire, j'ai fait mettre des gens d'armes et du peuple pour garder les forts, et vous avez le château de Melun-sur-Seine, que j'estime et prise fort, et que j'ai pris et conquis nouvellement pour vous.

CLOVIS.

Aurélien, en vérité, je suis persuadé que partout où vous pourriez vous voudriez mon bien et mon honneur; aussi ai-je plus de confiance en vous, sachez-le à n'en pas douter, qu'en tout autre qui hante ma cour, et, en un mot, j'ai plus d'amitié (pour vous) que je ne l'ai dit.

UN PRÉVÔT.

Cher sire, entendez sans délai les nouvelles que je veux vous dire. Cher sire, les Saxons et les Allemands sont venus en votre pays. Nous sommes tout stupéfaits de les voir; car ils sont en très-grand nombre, et ils ne s'appliquent chaque jour qu'à nous faire la guerre, à prendre les gens, à piller le pays; et, si vous ne nous secourez bientôt, vous verrez que vous perdrez et terre et gens.

CLOVIS.

Seigneurs, il nous faut être diligents à secourir ma terre, et partir bien vite. — Mon ami, tu t'en iras devant, et partout tu commanderas qu'on les combatte vigoureusement, avant qu'ils aient pénétré dans les villes.

PREVOST.

Sire, vostre commandement
Vois faire en l'eure.

CLOVIS.

Alons-m'en sanz plus de demeure,
Ne estre plus cy.

ij^e CHEVALIER.

Sire, se bon vous semble ainsi,
Par ma dame nous en irons ;
Ne savons se la reverrons
Jamès journée.

CLOVIS.

Soit y vostre voie tournée,
Il me plaist bien.

AURELIAN.

Alons dont par ci, que je tien
C'est nostre miex.

CLOVIS.

Or ça, dame ! que fait ce fiex ?
Dites-le-nous.

CLOTILDE.

Mon chier seigneur, bien veigniez-vous ;
Il est en bon point, Dieu mercy.
Dites, où alez-vous ainsi
Et ces gens touz ?

CLOVIS.

Nous alons pour combatre nous
A Alemens et pour eulz nuire,
Qui mon pais viennent destruire
Et essillier.

CLOTILDE.

Ore ne vous puis conseillier ;
Mais, certes, se me créussiez,
Comme moy crestien fussiez
Et eussiez reçu baptesme
Et pieça d'uille et du saint cresseme
Fussiez enoint.

CLOVIS.

Souffrez, je ne vous en vueil point ;
En vain gastez vostre langage.
Vous estes en ce cas trop sage ;
Deportez-vous à ceste foiz.
A Mahon vous dy ; je m'en vois,
Sanz plus ci estre.

CLOTILDE.

Chier sire, Dieu vous vueille mettre
En vouloir de tenir sa foy,
Par quoy nous soions, vous et moy,
D'une creance !

LE PRÉVÔT.

Sire, je vais faire sur l'heure vostre
mandement.

CLOVIS.

Allons-nous-en sanz plus tarder,
Irons plus ici.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Sire, s'il vous semble bon, nous
irons par (où est) ma dame ; nous ne
pas si nous la reverrons jamais.

CLOVIS.

Tournez-y vos pas, cela me plaist fo

AURÉLIEN.

Allons-nous-en donc par ici, car j
que c'est notre meilleur parti.

CLOVIS.

Eh bien, dame ! comment va ce f
tes-le-nous.

CLOTILDE.

Mon cher seigneur, soyez le bien
Dieu merci, il est bien portant. Di
allez-vous ainsi, vous et tout ce mon

CLOVIS.

Nous allons pour combatre et repous
Allemands, qui viennent détruire et
ger mon pays.

CLOTILDE.

Maintenant, je ne puis vous com
mais, certes, si vous me croyiez, vous
chrétien comme moi, vous auriez r
baptême et seriez oint d'huile et d
chrême depuis long-temps.

CLOVIS.

Permettez, ce n'est point à vous q
veux ; vous dépensez vainement vos
Vous êtes trop sage en cette circon
cessez pour le moment. Je vous dis
je m'en vais sans m'arrêter ici plu
temps.

CLOTILDE.

Cher sire, que Dieu vueille vous
rer la volonté d'embrasser sa foi
que, vous et moi, nous ayons la
croyance !

ij^e. CHEVALIER.

Bé ! Dieu, en qui avez fiance,
Chiere dame, par son plaisir
Acomplisse vostre desir
Par bon affaire !

CLOTILDE.

Telle besongne puissiez faire
Là où vous alez, mes amis,
Qu'en honneur en soit chascun mis
De corps et d'ame !

ij^e. CHEVALIER.

A Mahon vous commans, ma dame ;
Qui si vous vueille regarder
Que touz jours vous vueille garder
En son conduit !

CLOTILDE.

De toute rien qui vous ennuit,
Biaux seigneurs, vous deffende Diex,
Et vostre fait de bien en miex
Touz jours adresce !

LE ROY DES ALEMANS.

Seigneurs, trop sommes oiseux ; qu'est-ce ?

Entre nous qui tant de gens sommes,
Courir nous convient sus aux hommes
De ce pats et les pillier,
Femmes et enfans essillier ;
Et se nul contre nous rebelle,
D'une espée ait, soit il, soit elle,
Par mi le corps.

PREMIER CHEVALIER ALEMANT.

Chier sire, à ce trop bien m'acors ;
Mais or avisons tout à trait
Où nous ferons nostre retrait,
C'est neccessaire.

ij^e. CHEVALIER ALEMANT.

En celle place l'alons faire,
Et considerons par quel tour
Nous pourrons touz jours, sanz retour,
Avant aler.

LE ROY ALEMANT.

Bien est. Alons, sanz plus parler,
Je m'y assens.

CLOVIS.

Seigneurs, à ce que voy et sens,
Combatre nous convient sanz faille.
Autre foiz avons en bataille
Esté, sanz estre mors ne pris :
Or nous fault, pour acquerre pris,

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Eh, chère dame ! que Dieu, en qui vous
avez confiance, veuille accomplir heureuse-
ment votre désir !

CLOTILDE.

Mes amis, puissiez-vous, où vous irez,
faire une besogne telle que chacun y ac-
quièrre de l'honneur pour son corps et pour
son ame !

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Madame, je vous recommande à Maho-
met ; puisse-t-il vous regarder de manière à
vous avoir toujours en sa garde !

CLOTILDE.

Beaux seigneurs, que Dieu vous défende
de tout ce qui pourrait vous être désagréa-
ble, et qu'il dirige toujours vos affaires de
bien en mienx !

LE ROI DES ALLEMANDS.

Seigneurs, qu'est-ce que cela ? nous som-
mes trop oisifs. Nombreux comme nous le
sommes, il nous faut courir sus aux hommes
de ce pays et les piller, et massacrer fem-
mes et enfans ; et si quelqu'un se révolte
contre nous, homme ou femme, qu'il soit
passé au fil de l'épée.

LE PREMIER CHEVALIER ALLEMAND.

Cher sire, je consens très-bien à cela ;
mais maintenant avisons tout de suite où
nous ferons notre retraite, si elle est né-
cessaire.

LE DEUXIÈME CHEVALIER ALLEMAND.

Nous allons le placer en cet endroit, et
considérons comment nous pourrons tou-
jours aller en avant, sans être forcés de re-
tourner sur nos pas.

LE ROI ALLEMAND.

C'est bien. Allons, sanz plus de paroles,
je suis de votre avis.

CLOVIS.

Seigneurs, à ce que je vois et sens, il
nous faut absolument combattre. Autrefois
nous avons assisté à des batailles, sans être
ni morts ni pris : maintenant il nous faut,
pour acquérir de l'honneur, attaquer nos

Contre noz ennemis rengier
Et de eulx nostre pais vengier
Qu'à tort assaillent.

AURELIAN.

Sire, je tien, pour ce que faillent,
Qu'il decherront de leur affaire.
Donner nous pourront bien affaire;
Mais vous verrez que tant feront
Qu'en la fin desconfiz seront.
Envoyez savoir, bien ferez,
Quelle part vous les trouverez,
Afin que ne puissions faillir
De les en sursault assaillir,
Non pas eulz nous.

CLOVIS.

C'est bien dit. — Huchon, ami doux.
Or sachiez, se Mahon vous gart,
De ces Alemans quelle part
Nouvelle ourrez.

L'ESQUIER AURELIAN.

Chier sire, jamais n'en arez;
Obéir vueil à voz commans.
G'y vois; a Mahon vous commans.
— Seigneurs, n'y a plus, je revien.
Trouvé les ay, je vous dy bien,
Où viennent droit çà sanz faillir
Pour vous combatre et assaillir:
C'est leur entente.

CLOVIS.

Or tost ! rengons-nous sanz attente,
Et puis irons sur eulx après.
Je les pense à tenir si près
Et si court que n'eschaperont
De mort, ou ilz se renderont
En ma mercy.

ij^e. CHEVALIER CLOVIS.

Chier sire, venir les voy ci:
Rengons-nous serrez tellement
Que ne se puissent nullement
En nous embatre.

iiij^e. CHEVALIER ALEMANT.

Rendez-vous, rendez sanz combatre:
C'est-vostre miex, à verité;
Car de gens si grant quantité
Sommes c'on ne nous peut nombrer,
Ne de nous jamais descombrer
Ne vous pourrez.

iiij^e. CHEVALIER CLOVIS.

Non, non, au jour d'ui touz mourrez.
— Férons sur eulx sanz espargnier:

ennemis et venger nostre pays de
l'envahissent à tort.

AURÉLIEN.

Sire, puisqu'ils s'arrêtent, je tiens
certain) que leurs affaires iront mal;
Ils nous donneront bien du tracas;
Mais vous verrez qu'ils feront tant qu'à la fin
Ils seront battus. Voulez-vous bien faire? En-
voyez en quel lieu vous les trouverez,
Car nous ne puissions pas manquer de
les aller quer à l'improviste, et qu'ils ne
prennent point.

CLOVIS.

C'est bien dit. — Huchon, mon
chevalier, maintenant, Mahomet vous garde
le chemin; où vous aurez des nouvelles de
ces Alemans.

L'ÉCUYER D'AURÉLIEN.

Cher sire, jamais vous n'en
avez eu; mais je veux obéir à vos ordres. J'y vais, et
vous enverrez commandement à Mahomet. — Seigneur,
je suis fini, me voici de retour. Je vous le
dis, je les ai trouvés qui viennent tout
droit sans faute pour vous attaquer et vous
battre: c'est leur intention.

CLOVIS.

Allons vite! rangeons-nous (en-
semble) sans tarder, et puis après nous marcherons
sur eux. Je compte les tenir si près
qu'ils n'eschapperont à la mort,
se mettant à ma merci.

LE DEUXIÈME CHEVALIER DE CLOVIS.

Cher sire, je les vois venir ici:
Ils sont si près, tellement nos rangs qu'ils ne puissent
nullement y pénétrer.

LE TROISIÈME CHEVALIER ALEMANT.

Rendez-vous, rendez-vous sanz combatre:
C'est ce que vous avez de mieux à
faire, en vérité; car nous sommes
si nombreux, grande quantité de gens qu'on ne peut
les nombrer, et que vous ne pourrez
jamais vous débarrasser de nous.

LE TROISIÈME CHEVALIER DE CLOVIS.

Non, non, vous mourrez tous
ce jour d'ui. — Frappons sur eux sanz quartier.

Il sont ci venuz barguignier
Ce que mie n'emporteront;
Nient moins si chier l'acheteront
Com de la vie.

LE ROY ALEMANT.

De toy occire ay grant envie,
Et si feray ains que je cesse.
Tien, va, ta veue felonnesse
Changier feray.

AURELIAN.

Mon chier seigneur, je vous diray,
S'en noz forces nous aerdons,
Je ne voy pas que ne perdons.
Ces gens ne sont en riens lassez,
Et sont trop plus que nous d'assez.
Je ne voy qu'en ceste bataille
Soit force humaine qui nous vaille,
Que n'aions le pis de la guerre.
Je vous conseil, vueilliez requerre
D'umblie cuer la vertu divine
(Je dyle Dieu que la royne
Ma dame si souvent vous presche)
Que de ceste gent vous depesche;
Et li promettez à delivre
Que, se à honneur vous en delivre,
En li croirez.

CLOVIS.

Aurelian, et que ferez ?
Dites-le-moy.

AURELIAN.

Et je feray com vous, par foy !
Se je tant vif.

CLOVIS.

Jhesu-Crist, filz de Dieu le vif,
Qui meiz de tribulacion
Les cuers en consolacion,
Et à ceulx qui leur esperance
Metten en toy et ont fiance
Sequeurs et leur donnes t'ayde,
Se me dit ma femme Clotilde;
Sire, humblement te requier, voire,
Que je me vueilles donner victoire
De mes ennemis qui sont cy;
Et se je voy qu'il soit ainsy,
Je te promet que me feray
Baptizer et en toy croiray:
J'ay trop bien appellé mes diex;
Mais ne voy qu'il m'en soit riens miex,
Ains se sont eslongié de moy:
Et pour ce dy, quant ce ci voy,

sont venus ici marchander ce qu'ils n'em-
porteront pas; ils ne l'achèteront pas moins
qu'au prix de leur vie.

LE ROI ALLEMAND.

J'ai grand'envie de te tuer, et je le ferai
incontinent. Tiens, va, je te ferai changer
ton regard menaçant.

AURÉLIEN.

Mon cher seigneur, je vous dirai que, si
nous comptons sur nos forces, je ne vois
pour nous que de la perte. Ces gens ne sont
nullement las, et ils sont en bien plus grand
nombre que nous. Je ne vois pas que dans
cette bataille aucune force humaine nous
soit de quelque utilité et nous empêche d'a-
voir le dessous. Je vous le conseille, veuil-
lez prier d'un cœur humble la vertu divine
(je dis le Dieu que la reine ma maltresse
vous prêche si souvent) qu'elle vous débar-
rasse de ces gens; et promettez-lui tout de
suite que, s'il vous en tire honorablement,
vous croirez en lui.

CLOVIS.

Aurélien, et que ferez-vous ? dites-le-
moi.

AURÉLIEN.

Par (ma) foi ! je ferai comme vous, si je vis
assez (pour cela).

CLOVIS.

Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, qui
ôtes de tribulation et consoles les cœurs,
et qui prêtes aide et secours à ceux qui
mettent leur espoir et leur confiance en toi,
à ce que me dit ma femme Clotilde; Sire,
je te prie humblement de me faire rempor-
ter la victoire sur mes ennemis qui sont ici;
et si je vois que cela arrive, je te promets
que je me ferai baptiser et que je croirai en
toi. J'ai bien invoqué mes dieux; mais je ne
vois pas ce que j'y ai gagné, au contraire ils
se sont éloignés de moi : c'est pourquoi je
dis, en voyant ceci, que ce sont des dieux
sans puissance, en qui nul ne doit croire,
puisqu'ils n'aident ni ne secourent dans l'oc-
casion ceux qui les implorent : en consé-
quence j'ai le désir de croire en toi; mais

Ce sont diex de nulle puissance,
Où nul ne doit avoir creance,
Puisqu'ilz n'aident ne sequeurent
Au besoing ceulx qui les aeurent
Pour ce de toy croire ay desir;
Mais qu'il te soit, Sire, à plaisir
Que mes adversaires tu livres,
Si qu'à mon honneur m'en delivres
Pour touz jours mais.

ij^e. CHEVALIER CLOVIS.

Avant, seigneurs ! avant ! huymais,
Pensons de fort combattre : or sus !
Je voy de eulx sommes au dessus,
Le plus bel avons de la guerre;
Car je voy là leur roy par terre
Tout mort gisant.

iiij^e. ALEMANT.

Ne scé que voise plus disant;
De ceste guerre avons le pis.
E las ! que nous serons despis !
Voir, je m'en fui.

CLOVIS.

Avant, biaux seigneurs ! au jour d'uy
Pensez touz de si bien ouvrir
Que puissions honneur recouvrer,
Et moy et vous.

PREMIER ALEMANT.

Sanz plus combattre escoutez-nous,
Sire roys, com doux et propice :
Nous vous supplions ne perisse
Par guerre plus nulz de noz hommes;
A vous nous rendons, vostres sommes,
Chier sire, à plain.

CLOVIS.

Ho, seigneurs ! je met en ma main
Ces gens-cy : ne vous debatez
Plus à eulx ne ne combattez;
Puisqu'à ma voulenté se rendent
Et pais et mercy me demandent,
Je vueil qu'ilz l'aient.

ij^e. CHEVALIER CLOVIS.

Si aront-il, ne s'en esmaient,
Quant le voulez.

CLOVIS.

Seigneurs, maishuy vous en alez;
Par mon conseil ordeneray
Quel tréu sur vous prendrayer
Com mes subgiez.

ij^e. ALEMANT.

Tel, sire, qu'il sera jugiez,

veuille, Sire, me livrer mes adversai
de manière à m'en délivrer pour toujou
mon honneur.

LE DEUXIÈME CHEVALIER DE CLOVIS.

En avant, seigneurs ! en avant ! dé
moment, songeons à bien combattre :
lons ! Je vois que nous avons le dessus
le plus beau côté de la guerre; car j'ai
çois là par terre leur roi étendu mort.

LE QUATRIÈME ALLEMAND.

Je ne sais que dire de plus; nous av
le pire dans cette guerre. Hélas ! com
nous serons honnis ! Oui vraiment, je n
fuis.

CLOVIS.

En avant, beaux seigneurs ! aujourd
songez à si bien faire que nous puissi
vous et moi, recouvrer l'honneur.

LE PREMIER ALLEMAND.

Sire roi, sans combattre davantage, j
tez-nous une oreille favorable et propi
nous vous supplions de ne pas souffrir
la guerre fasse périr plus de nos hom
nous nous rendons à vous, nous som
entièrement à votre merci, cher sire.

CLOVIS.

Holà, seigneurs ! je mets ces gens-ci s
ma protection : ne combattez plus co
eux; puisqu'ils se rendent à moi et qu'ils
demandent paix et merci, je veux qu'ils
aient.

LE DEUXIÈME CHEVALIER DE CLOVIS.

Qu'ils n'aient pas peur, ils les aur
puisque vous le voulez.

CLOVIS.

Seigneurs, allez-vous-en mainten
après avoir ouï mon conseil, je réglerai
tribut je prendrai sur vous comme mes
jets.

LE DEUXIÈME ALLEMAND.

Sire, nous vous le paierons désorm

Dès ores mais vous paierons
Chascun an ; n'i contredirons
En rien, pour voir.

AURELIAN.

Allez, il vous fera savoir
Ce qu'il vouldra que li faciez.
— Sire, il est bon que vous lessiez
Ce pais et que retournons
En France : trop mal i serons
Assez que cy.

ij°. CHEVALIER CLOVIS.

C'est voir, c'est nostre air aussi ;
Avecques noz paiens serons :
Pour quoy souvent nous vivrons
Des cuers plus liez.

CLOVIS.

Ore, puisque le conseilliez,
Je vueil qu'il soit à vostre dit :
Alons-m'en tost sans contredit
Par ceste voie.

iiij°. CHEVALIER.

Alons. Certes, mais que vous voie,
La royne grant joie ara,
Quant la victoire dire orra
Qu'avez éu.

CLOVIS.

N'en doubtez, bien ramentéu
Li sera ; mais qu'à elle viengne.
— Dame royne, Dieu vous tiengne
En s'amitié !

CLOTILDE.

Chier sire, pour la Dieu pitié,
Qui vous a ce salut apris,
Ne où avez-vous vouloir pris
De le me dire ?

CLOVIS.

Ce a fait Jhesu-Crist, nostre aïre,
M'amie, qu'à vray Dieu je tieng :
Savez pourquoy ? D'un pais vieng
Où guerres ay fait si grevaines
Contre Alemans et contre Senes
Que c'est merveille à raconter.
Telle heure ay véu, sanz doubter,
Que rangiez fumes pour combattre ;
Mais ilz estoient plus de quatre
Hommes contre un que j'en avoie.
Alors que faire ne savois,
Toutesvoies ne detriay :
Mes diex devotement priay
Que par culx fusse secoruz ;

tous les ans tel qu'il sera fixé ; en vérité,
nous ne nous y refuserons en rien.

AURÉLIEN.

Allez, il vous fera savoir ce qu'il vouldra
me vous fassiez à son égard. — Sire, il est
bon que vous laissiez ce pays et que nous
retournions en France : nous y serons bien
mieux qu'ici.

LE DEUXIÈME CHEVALIER DE CLOVIS

C'est vrai, c'est aussi notre avis ; nous
serons avec nos compatriotes : ce qui fait
que nous vivrons le cœur souvent plus
joyeux.

CLOVIS.

Eh bien, puisque vous me le conseillez,
je veux qu'il soit fait selon votre parole : al-
lons-nous-en vite sans réplique par cette
route.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Allons. Certes, lorsque la reine vous
verra, elle aura beaucoup de joie à enten-
dre raconter la victoire que vous avez rem-
portée.

CLOVIS.

N'en doutez pas, cela lui sera bien rap-
porté ; mais (il faut) que je vienne auprès
d'elle. — Dame reine, que Dieu vous con-
serve son amitié !

CLOTILDE.

Cher sire, pour l'amour de Dieu, qui vous
a appris ce salut, et où avez-vous pris l'i-
dée de me l'adresser ?

CLOVIS.

Mon amie, notre seigneur Jésus-Christ,
que je tiens pour vrai Dieu, en est l'auteur :
savez-vous pourquoi ? Je viens d'un pays
où j'ai soutenu des guerres si terribles con-
tre les Allemands et les Saxons que c'est
merveilleux à raconter. J'ai vu l'heure, n'en
doutez pas, où nous fâmes en rang pour
combattre ; mais ils étaient plus de quatre
hommes contre un que j'avais. Alors je ne
savais que faire, toutelois je ne reculai pas :
je priai dévotement mes dieux de me se-
courir ; mais, bien que j'eusse recouru à
eux, ils ne me firent ni chaud ni froid.
Quand je me vis en cette extrémité et qu'ils

Mais, quoy qu'à eulx fusse coruz,
 Ne me firent ne chaut ne froit.
 Quant je me vy à ce destroit
 Et qu'il m'ocioient mes gens,
 Aurelian, li preuz, li gens,
 S'en vint à moy, qui me vint dire :
 « Requerez l'aide, chier sire,
 De Jhesu-Crist qui vous sequeure. »
 Dame, je le fis, et en l'eure
 De mes ennemis s'en fouirent
 Les uns; les autres se rendirent.
 Ainsi les conquis à ce pas;
 Et, puisque oblié ne m'a pas
 Jhesus, pas ne l'oblieray :
 Pour s'amour baptizé seray,
 Et bien brief, dame.

CLOTILDE.

Par ce point sauverez vostre ame,
 Chier sire, et arez Dieu ami.
 Souffrez, je manderay Remi,
 Qui de Reins est dit arcevesque,
 Qui vous enseignera (mais que
 Il le vous plaise à escouter)
 Comment ne devez point doubter,
 Mais sûr devez estre et fis,
 Que Dieu le pere et Dieu le filz
 Et Dieu Sains-Esperiz aussi
 Sont trois personnes; mais icy,
 En ceste haulte trinité,
 N'a q'une seule déité :
 Or m'entendez ?

CLOVIS.

Dame, pour Dieu ! tost le mandez,
 Que je le voie.

CLOTILDE.

Qui voulez-vous que g'y envoie,
 Mon seigneur chier ?

CLOVIS.

Envoyez-y ce chevalier,
 Sanz nul detri.

CLOTILDE.

Volentiers. — Sire, je vous pri
 Que m'ailliez l'arcevesque querre
 De Reins, et qu'il viengne bonne erre
 Yci à moy.

PREMIER CHEVALIER.

Volentiers, dame, par ma foy !
 G'y vois; sachiez, ne sineray
 Jusqu'à ce que ci l'amenray.
 — Je le voy là, c'est bien à point.

me tuaient mes gens, Aurélien, le preu
 noble, s'en vint me dire : « Cher sire,
 plorez l'aide et le secours de Jésus-Chri
 Dame, je le fis, et sur l'heure une p
 de mes ennemis s'enfuit ; les autres se
 dirent. Ainsi je les conquis du coup;
 puisque Jésus-Christ ne m'a pas oublié
 ne l'oublierai pas : je me ferai baptiser p
 l'amour de Dieu, et cela bientôt, dame.

CLOTILDE.

Ce faisant, cher sire, vous sauverez v
 ame et vous aurez Dieu pour ami. Per
 tez, je manderai Remi, qui a le titre d'ar
 vêque de Reims ; il vous enseignera, pou
 qu'il vous plaise de lui prêter attent
 comment vous ne devez point douter, a
 être sûr et convaincu, que Dieu le P
 Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit a
 sont trois personnes ; mais ici, dans c
 haute Trinité, il n'y a qu'une divinité
 que : maintenant m'entendez-vous ?

CLOVIS.

Dame, pour (l'amour de) Dieu ! mand
 le vite que je le voie.

CLOTILDE.

Qui voulez-vous que j'y envoie, mon
 seigneur ?

CLOVIS.

Envoyez-y ce chevalier, sans nul déla

CLOTILDE.

Volentiers. — Sire, je vous prie de
 ler chercher l'archevêque de Reims ; di
 lui qu'il vienne bien vite ici vers moi.

LE PREMIER CHEVALIER.

Volentiers, dame, par ma foi ! J'y v
 sachez que je ne m'arrêterai pas que je
 l'amène ici. — Je le vois là-bas, c'est bi
 propos. — Sire, ne tardez point : je vi

— Sire, ne vous demourez point :
Je vien cy de par la royne,
Qui vous mande par amour fine
Qu'à li veigniez.

L'ARCEVESQUE.

Sire, d'aler ne vous faingniez,
Et je toutes choses lairay
Pour vous suivre. — Là où g'iray
Vous deux, venez.

PREMIER CLERC.

Sire, pour verité tenez
Si ferons-nous.

ij^e. CLERC.

Mais nous alons avecques vous
Dès maintenant.

PREMIER CHEVALIER.

Vez ci l'arcevesque venant,
Chiere dame, que vous amain;
N'a pas de venir à demain
Mis n'atendu.

CLOTILDE.

Ore, il soit le très bien venu.
— Sà, sà ! arcevesque Remi,
Seex-vous ci decoste mi
Sanz plus debate.

L'ARCEVESQUE.

De moy en si hault siege embatre,
Dame, ne me requerez pas ;
De me seoir ici em bas
Me doit souffire.

CLOTILDE.

Marie ! vous serrez ci, sire :
Dignité avez comme j'ay.
Vez ci pour quoy mandé vous ay :
Monseigneur a fain de venir
A baptesme et veult devenir
Crestien ; mais il ne scet pas
Des articles quelx sont les pas
Qu'il convient c'on croie et c'on tiengne :
Pour ce vous pri qu'il vous souviengne,
Quant devers li serez entrez,
Que de son salut li monstrez
La droite voie.

L'ARCEVESQUE.

Certes, dame, j'aray grant joie,
S'il li plaist à moy escouter ;
Et si vous dy bien, sanz doubter,
A tele ne le lairay pas ;
Mais m'en vois devers li le pas

ici de la part de la reine, qui vous prie, au
nom de l'amitié, de venir auprès d'elle.

L'ARCHEVÊQUE.

Sire, mettez-vous en route tout de suite,
et je laisserai tout pour vous suivre. — Vous
deux, venez où j'irai.

LE PREMIER CLERC.

Sire, tenez pour vrai que nous le ferons.

LE DEUXIÈME CLERC.

Mais nous allons avec vous dès mainte-
nant.

LE PREMIER CHEVALIER.

Chère dame, voici l'archevêque, que je
vous amène ; il n'a pas remis la chose ni at-
tendu à demain.

CLOTILDE.

Or, qu'il soit le très-bien venu. — Allons,
allons ! archevêque Remi, asseyez-vous à
côté de moi sans plus de difficultés.

L'ARCHEVÊQUE.

Dame, ne me priez pas de me placer dans
un siège aussi élevé ; il doit me suffire de
m'asseoir ici en bas.

CLOTILDE.

En vérité, vous vous asseoiriez ici, sire :
comme moi, vous êtes élevé en dignité. Voici
pourquoi je vous ai mandé : Monseigneur
brûle d'être baptisé et veut devenir chré-
tien ; mais il ne sait pas quels sont les arti-
cles qu'il faut croire et observer : c'est pour-
quoi je vous prie de vous souvenir, quand
vous serez admis en sa présence, de lui
montrer le vrai chemin du salut.

L'ARCHEVÊQUE.

Certes, dame, j'aurai grand'joie, s'il lui
plait de m'écouter ; et je vous dis bien,
n'en doutez pas, que je ne le laisserai point
en chemin ; mais je m'en vais tout de suite
auprès de lui pour lui dire ce à quoi j'ai

Dire-li ce qu'ay empensé,
Puisque dit m'avez son pensé
Et son courage.

CLOTILDE.

Sire, vous estes homme sage :
Monstrez-li par tele maniere
Qu'il ne retourne pas arriere
A ces faux dieux.

L'ARCEVESQUE.

Dame, à Dieu ; j'en feray le miex
Que pourray, foy que doy saint Pere !
— Jhesu-Crist, filz de Dieu le Pere,
Qui pour nous vult de mort l'angoisse
Souffrir en croiz, honneur vous croisse,
Roy de puissance !

CLOVIS.

En ce salut preng grant plaisance
Que vous m'avez fait de Jhesu,
Sire, car il m'a moult valu :
Dont jamais ne l'obliray ;
Autre foiz pour quoy vous diray
Plus à loisir.

L'ARCEVESQUE.

Vous venroit-il, sire, à plaisir
Qu'à vous un petit cy parlasse
Et avant que je m'en alasse
Moy escouter ?

CLOVIS.

Sire, oïl, dites sanz doubter :
Voultiers vous escouteray,
Et après je vous parleray
D'une autre chose.

L'ARCEVESQUE.

Sire, vez ci que vous propose :
Il est un Dieu sanz finement,
Qui onques n'ot commencement ;
De cesti est venuz un filz,
De ces .ij. un Sains-Esperiz ;
Et ces .iiij., je vous di pour voir,
Ne son[t] c'un Dieu et c'un vouloir.
Par ces .iiij. fu créé le monde
Et tout ce qui ès cieulx habonde.
Voir est que de terre fu fait
Homme, qui par son grief meffait
En si grief servage se mist
Que de paradis se desmist ;
De telle debte s'endebta
C'onques puis ne s'en acquitta,
Ne depuis aussi ne fu homme
Souffisant d'acquitter la somme,

songé, puisque vous m'avez dit sa pen
son intention.

CLOTILDE.

Sire, vous êtes un homme sage : i
sez-le de manière à ce qu'il ne retour
à ses faux dieux.

L'ARCHEVÊQUE.

Dame, adieu ; (par la) foi que je
saint Pierre ! je ferai à cet égard le
que je pourrai. — Que Jésus-Christ,
Dieu le Père, qui voulut pour nous s
en croix le supplice de la mort, ac
vos honneurs, roi puissant !

CLOVIS.

Sire, ce salut, que vous m'avez fait a
de Jésus, me plait fort ; car il m'a été
utile : ce qui fait que jamais je ne l'o
rai ; une autre fois je vous dirai plus à
pourquoi.

L'ARCHEVÊQUE.

Sire, vous plairait-il que je vous pa
un peu ? veuillez m'écouter avant q
m'en aille.

CLOVIS.

Oui, sire, parlez sanz crainte : je
écouterai volontiers, et après je vous
lerai d'une autre chose.

L'ARCHEVÊQUE.

Sire, voici ce que je vous annonce :
un Dieu sans fin, qui jamais n'eut de
mencement ; de celui-ci est venu un fi
ces deux un Saint-Esprit ; et ces troi
vérité je vous le dis, ne sont qu'un Di
qu'une volonté. Par ces trois fut ci
monde et tout ce qui abonde dan
cieux. Il est vrai que l'homme fut f
terre. Par suite de son crime énor
se mit dans un esclavage si rigoureux
se ferma le paradis ; il contracta une
telle que depuis il ne s'en acquitta ja
et depuis aussi il n'y eut aucun hom
pable de l'acquitter, jusqu'à ce qu'
Vierge descendit le Fils de Dieu, qui
vint homme et qui, par sa sainte passi
la rédemption de l'homme en offran

Jusqu'à tant qu'en la Vierge vint
 Le Filz Dieu, qui homme y devint,
 Qui par sa sainte passion
 Fist de homme la redempcion,
 Quant à mourir offrit son corps.
 Ha ! c'est li doulx misericors,
 Qui nul temps ne fault au besoing ;
 Mais qui sequeurt et près et loing
 Ceulx qui l'aiment et qui ne l'aiment,
 Puisque de bon cuer le reclaiment ;
 Ce n'est pas doubte.

CLOVIS.

Pere saint, volentiers t'escoute
 Et croy pour vray ce que tu dis.
 — Seigneurs, assentez-vous aus diz
 Que ce saint homme ci nous fait ;
 • Prenons touz baptesme de fait,
 Et soit chascun bon crestien :
 Plus noble fait, je vous dy bien,
 Ne pouvons prendre.

PREMIER CHEVALIER.

Chier sire, vueilliez-moy entendre :
 Pour nous touz vous fas ce recort,
 Que touz sommes de cest accort
 De nous les mortelx diex laisser
 Et nous au vray Dien adressier
 Que Remi presche Dien celestre ;
 Et ainsi nous le creons estre
 Dès ore mais.

CLOVIS.

Remi, sanz plus attendre huymais,
 De moy baptiser vous prenez,
 Et crestienté me donnez
 Appertement.

L'ARCEVEQUE.

Sire, je seray bonnement
 Vostre plaisir et loing et près.
 Or ça ! vez ci les sains fons près :
 Depoulliez-vous.

CLOVIS.

Tout en l'eure, mon ami doulx,
 Me devestiray de cuer lié.
 Or ça ! vez me ci despoullié :
 Qu'ay plus à faire ?

L'ARCEVEQUE.

Pour vous nouvel homme refaire,
 Faut què vous mettez ci dedans
 A genoulz, et non pas adens,
 A jointes mains.

corps à la mort. Ah ! c'est le doux miséracordieux, qui jamais ne manque dans la nécessité ; mais qui secourt et près et loin ceux qui l'aiment ou non, pourvu qu'ils l'implorent de bon cœur ; il n'y a pas de doute.

CLOVIS.

Saint père, je t'écoute volontiers, et crois comme vrai ce que tu dis. — Seigneurs, ayez foi aux paroles de ce saint homme ; recevons tous réellement le baptême, et que chacun soit bon chrétien : je vous le dis bien, nous ne pouvons rien faire de plus noble.

LE PREMIER CHEVALIER.

Cher sire, veuillez m'entendre : pour nous tous, je vous fais cette déclaration : Nous sommes d'accord de laisser les dieux mortels et de nous adresser au vrai Dieu que prêche Remi et qui est céleste ; dès à présent nous le croyons tel.

CLOVIS.

Remi, maintenant sans plus attendre, prenez la peine de me baptiser, et donnez-moi tout de suite la qualité de chrétien.

L'ARCEVEQUE.

Sire, je ferai de bon cœur, de loin et de près, ce qui vous plaira. Allons ! voyez les saints fons prêts : dépouillez-vous.

CLOVIS.

Mon doux ami, je me déshabillerai tout à l'heure d'un cœur content. Allons ! me voici déshabillé : qu'ai-je à faire de plus ?

L'ARCEVEQUE.

Pour refaire de vous un nouvel homme, il faut que vous vous mettiez ici dedans à genoux, non pas la face contre terre, et les mains jointes.

CLOVIS.

Sire, vous n'en avez jà mains :
Vez m'y là mis.

(Ici vient un coulon à tout une fiole.)

L'ARCEVESQUE.

Ha ! doux Jhesu-Crist, vraiz amis,
Comme de bien en miex avoies
Tes euvres ! Sire, bien savoies
Et as véu du ciel là hault
Ce de quoy j'avoie deffault :
C'est de cresseme. Teue mercy,
Sire, que tu m'envoies cy
Par ce coulon !

CLOVIS.

Qu'est-ce que je flaire si bon,
Sire, qu'entre voz mains tenez ?
Onques mais puis que je fu nez
Je ne senti si noble odeur ;
Le cuer m'a mis en grant baudeur.
Certes, je tien c'est sainte chose.
N'est violete, lis ne rose,
Basme, ciprès, terebentine,
Fleur de canelle, tant soit fine.
N'autre espice que je nommasse,
Que ceste odeur toute ne passe
Et ne surmonte.

L'ARCEVESQUE.

Dites que Dieu, sire, à brief conte,
Vous aime, ne mentirez point,
Quant il veult que soiez enoint
De si precieuse liqueur
Et de qui vient si noble odeur
Com vous sentez.

CLOVIS.

De moy baptiser vous hastez,
Je vous em pri.

L'ARCEVESQUE.

Delivre en l'eure sanz detri
Serez, chier sire ; or vous cessez.
Dites-moy se vous renoncez
Au Sathenas.

CLOVIS.

G'y renonce, n'en doutez pas,
Sire, pour voir.

L'ARCEVESQUE.

Il me convient aussi savoir
Se à ses pompes et à ses faiz,
Comme bon crestien parfaiz,
Vous renoncez.

CLOVIS.

Sire, vous serez obéi en tout point :
voilà mis.

(Ici vient un pigeon avec une fiole.)

L'ARCHEVÊQUE.

Ah ! doux Jésus - Christ, ami vérité
comme tu amènes tes œuvres de bien
mieux ! Sire, tu savais bien et tu as vu
haut du ciel ce qui me manquait : c'est
chrême. Grâces te soient rendues, Sire,
ce que tu m'envoies ici par ce pigeon !

CLOVIS.

Sire, que tenez-vous entre vos mains
sent si bon ? Jamais, depuis que je suis
je ne sentis une aussi noble odeur ; elle
mis le cœur en grande allégresse. Certe
suis convaincu que c'est une sainte chose.
Il n'y a ni violette, ni lis, ni rose, ni bau-
ni cyprès, ni térébenthine, ni fleur de ca-
nelle, quelque pure qu'elle soit, ni tout
autre épice que je pourrais nommer, que c-
odeur ne les surpasse et ne les laisse
rière elle.

L'ARCHEVÊQUE.

Sire, dites en un mot que Dieu
vous aime, vous ne mentirez point, puis-
que Dieu veut que vous soyez oint d'une li-
queur aussi précieuse et d'où vient une si
bonne odeur comme vous sentez.

CLOVIS.

Hâtez - vous de me baptiser, je vous
en prie.

L'ARCHEVÊQUE.

Cher sire, vous serez expédié sur l'heure
et sans difficulté ; maintenant tenez-
vous coi. Dites-moi si vous renoncez à Satan

CLOVIS.

J'y renonce, n'en doutez pas, sire,
vrai.

L'ARCHEVÊQUE.

Il me faut aussi savoir si vous re-
noncez à ses pompes et à ses œuvres, comme
bon et parfait chrétien.

CLOVIS.

Où, mes accors est assez
Que j'y renonce.

L'ARCEVESQUE.

Seigneurs, il faut, je vous denonce,
Changier li son nom de Clovis :
Comment ara-il non ?

ij^e. CHEVALIER.

Loys :

C'est biau nom, sire.

L'ARCEVESQUE.

Loys, croiz-tu en Nostre-Sire,
Dieu le Pere, di-le bonne erre,
Qui crea le ciel et la terre,
Et toy et moy ?

CLOVIS.

Où, voir, sire, je le croy
Certainement.

L'ARCEVESQUE.

Et que Jhesu-Crist seulement
Si est son fils naturel, qui
De la Vierge homme et Dieu nasqui,
Et pour nostre redempcion
Souffry de mort la passion
En croiz avoir.

CLOVIS.

Sire, je tien que c'est tout voir,
Et si le croy.

L'ARCEVESQUE.

Et que Saint-Esperit, di-moy,
Est diex, le croiz-tu en tel guise ?
Et en la catholique eglise,
Et des sains la communion,
Des pechiez la remission,
Et que touz resusciteront,
Et adonques les bons seront
Mis en corps et en ame en gloire,
Et les mauvais en tourment, voire,
Touz jours durable ?

CLOVIS.

Tout ce croy-je estre veritable,
Et n'en doubt point.

L'ARCEVESQUE.

Que me requier-tu sur ce point ?
Di-m'en ton esme.

CLOVIS.

Je requier avoir le baptesme
De sainte Eglise.

L'ARCEVESQUE.

Sy l'aras. Ça ! je te baptize

CLOVIS.

Où, je suis très-décidé à y renoncer.

L'ARCHEVÊQUE.

Seigneurs, il faut, je vous le déclare, lui
changer son nom de Clovis : comment s'appellera-t-il ?

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Louis : sire, c'est un beau nom.

L'ARCHEVÊQUE.

Louis, crois-tu en Notre-Seigneur, Dieu le
Père, qui créa le ciel et la terre, toi et moi ?
dis-le bien vite.

CLOVIS.

Où, en vérité, sire, je le crois certaine-
ment.

L'ARCHEVÊQUE.

Et que Jésus-Christ seulement est son fils
véritable, qu'il naquit de la Vierge homme
et Dieu, et que, pour nous racheter, il souf-
frit sur la croix le supplice de la mort ?

CLOVIS.

Sire, je suis convaincu que c'est entière-
ment la vérité, et je le crois ainsi.

L'ARCHEVÊQUE.

Et, dis-moi, crois-tu de même que le
Saint-Esprit soit Dieu ? (Crois-tu) à l'Eglise
catholique, à la communion des saints, à la
rémission des péchés ? (Crois-tu) que tous
ressusciteront, et qu'alors les bons seront
mis en corps et en ame dans la gloire (cé-
leste), et les mauvais, en vérité, dans un
(lieu de) tourment éternel ?

CLOVIS.

Je crois tout ceci veritable, et je n'en
doute point.

L'ARCHEVÊQUE.

Que me demandes-tu dans cette circon-
stance ? Dis-moi ton idée.

CLOVIS.

Je demande d'avoir le baptême de sainte
Eglise.

L'ARCHEVÊQUE.

Tu l'auras. Eh bien ! je te baptise comme

Con crestien, soies-en fis,
 Ou nom Dieu, le Pere et le Filz
 (.I. po d'intervale.)
 Et le Saint-Esperit aussi.
 Dieu le tout puissant, qui t'a cy
 Par ceste yaue regeneré,
 Et par Saint-Esperit donné
 De tes pechiez remission
 Par mi ceste sainte unccion
 Que me sens faire et ton chief oindre,
 Te vueille en gloire avec lui joindre
 Sanz finement !

CLOVIS.

Amen ! Je l'em pri bonnement
 De cuer entier.

L'ARCEVESQUE.

Seigneurs, d'un drap large a mestier
 Pour sa teste, ce vous recors,
 Enveloper et tout son corps
 Jusques à terre.

ij. CHEVALIER.

Je l'ay (n'en fault point aler querre),
 Sire, tout prest.

L'ARCEVESQUE.

Bailliez-le-moy, bailliez : bien est.
 — Sire, de ce drap-ci vous fault
 Estre envelopé dès le hault
 De la teste jusques à terre.
 — Seigneurs, entre vous touz bonne erre
 Le levez hault entre voz braz.
 L'un de mes clers prengne ses draps,
 Dont autre foiz vestu sera,
 Quant le jour d'ui passé sera.
 Or avant ! ne vous deportez
 Qu'en son palais ne l'emportez.
 Mes clers et moy vous suiverons
 Et en louant Dieu chanterons,
 Qui de sa grace a si ouvré
 Que sainte Eglise a recouvré
 Si noble champion. Or sus !
 Chantons *Te Deum laudamus*.

EXPLICIT.

chrétien, sois-en convaincu, au n
 Dieu le Père, le Fils (*Un peu d'interm*
 le Saint-Esprit aussi. Que le Dieu tou
 sant, qui t'a ici régénéré par cette
 qui t'a donné par le Saint-Esprit la ré
 de tes péchés par le moyen de cette
 que tu me sens faire sur ta tête, te
 joindre à lui dans la gloire éternelle !

CLOVIS.

Amen ! Je l'en prie de tout mon cœ

L'ARCHEVÊQUE.

Seigneurs, je vous le déclare, il fa
 grand drap pour envelopper sa tête
 corps jusqu'à terre.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Il ne faut point en aller chercher :
 je l'ai tout prêt.

L'ARCHEVÊQUE.

Donnez-le-moi, donnez : c'est bi
 Sire, il vous faut être enveloppé de ce
 ci depuis le haut de la tête jusqu'à ten
 Seigneurs, vous tous levez-le bien vi
 tre vos bras. Que l'un de mes clers p
 ses habits ; il s'en revêtira une autre
 quand ce jour-ci sera passé. En avai
 tardez pas à l'emporter en son palai
 clers et moi nous suivrons et nous cl
 rons les louanges de Dieu, qui a fait à
 Église la grâce de gagner un aussi
 champion. Allons ! chantons *Te Deu*
damus.

FIN.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Pag. 26, col. 1, lig. 17 et 18. Nous avons été fort étonné de lire dans une note de M. le marquis de Villeneuve-Trans, sur son *Histoire de Saint-Louis*, Paris, Paulin, 1839, in-8°, tom. III, p. 520, que le Jeu du Pèlerin était attribué à Rutebeuf. Ce savant omet toutefois de citer son autorité.

Roquefort donne les Jeux du Pèlerin et de Robin et de Marion à Jean Bodel (*de l'État de la Poésie Française dans les XII^e et XIII^e siècles*, pag. 261); mais c'est une erreur évidente, car, pour ne parler que de la première de ces pièces, Jean Bodel, devenu lépreux, ne put suivre Louis IX à la deuxième croisade, et il mourut vraisemblablement peu après ce roi, tandis que l'auteur du *Jeu du Pèlerin* a survécu à maître Adam de la Halle, mort vers 1286. Voy. pag. 158 de ce volume.

Pag. 27, col. 2, lig. 21 et 22. Les deux vers

Deux Mère Dé,
Gardez-moi ma chasteté,

forment le refrain de tous les couplets d'une chanson de Raoul de Beauvais, contenue dans le manuscrit du Roi, fonds de Cangé, n° 65, folio 126 verso, col. 2.

Pag. 28, col. 2. Nous croyons devoir donner encore ce passage, qui constate plus que tout autre combien le proverbe relatif à Robin et à Marion était répandu en France :

« L'un ne va pas sans l'autre non plus que Robin sans Marion, se dit de deux choses qu'on voit communément ensemble.

« Toujours Dieu meins et adreus
Le pareil à son semblable,
Dont après mainte careme
Naist amitié perdurable;
Et si est tant favorable
Qu'entre plus d'un million
Par sa bonté reconurable

Robet trouve Marion *.

(*Ducatiens*, tom. II, pag. 535, 536.)

Pag. 32, col. 2, première pastourelle. Elle a été publiée dans les *Poètes Français depuis le XII^e siècle jusqu'à Malherbe*. Paris, Crapelet, 1824, t. II, pag. 42.

Pag. 57, col. 2, lig. 34. Lisez : des traits.

Pag. 60, col. 1, lig. 21. Lisez : sans poil, blanc et gros de manière.

Pag. 60, col. 2, lig. 18. Lisez : d'un bel ongle rose, pris de la chair uni et net.

Pag. 62, col. 1, lig. 5. Mettez en note, avec un renvoi au mot *canebustin*, que Baudouin de Condé, dans son *Dit des Hiraus*, donne ce nom à un chambellan :

Et li sires Canebustin
Apeh, .i. sien chambellens.

(Manuscrit de l'Arsenal, Belles-Lettres Françaises, n° 175, in-fol., fol. 319 recto, col. 1, v. 37.)

Pag. 158, col. 2, lig. 25. Lisez : croisade.

— — lig. 36. Lisez : du.

Pag. 161, au bas de la colonne 1. Ajoutez ceci :

3° *Li Schar d'ervez*. Cet ouvrage est de Jean Bodel, et non de Jean de Boves, comme Méon l'a imprimé dans son *Nouveau Recueil de Fabliaux et Contes*, t. 1, pag. 293.

Que lendemain le dist par tot,
Tant que le sot Jehans Badias **.

* « *Socrate* dans le *Lysis* de Platon de la traduction de Bon. Des Periers. »

** « Ce nom Jehans Badias écrit-il le même que *Jehan de Boves*? » Non certainement.

Uns rimoieres de flabiaz;
Et por ce qu'il li sembla boens,
Si l'assemba avoc les suens.

Pag. 201, en note. Dam, ville de Flandre, dans le
Franconnat, au nord-est et à une lieue de Bruges.

Pag. 218, ajoutez à la notice ce qui suit :

On lit dans *les Triomphes de l'Abbaye des Conards*,
Roven, chez Nicolas Dvgord, 1587, petit

in-12, cette singulière énonciation sous cet
que : *Blanque de plusieurs pieces excellentes
trouvez dedans les vieilles Armoires de l'a
addirez depuis le temps de Noé, jusques
qu'ils ont esté recouuertes :*

« La Rondache de Milles et Amis, estime
therine la petote, à dix huit mil huit
Veches. »

F. M.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

PRÉFACE.....	j	UN MIRACLE DE NOSTRE-DAME D'AMIS ET D'AMILLE.	
LES VIERGES SAGES ET LES VIERGES FOLLES.		Notice.....	216
Notice.....	1	Cy commence i. Miracle de Nostre-Dame, d'A-	
Les Vierges sages et les Vierges folles.....	3	mis et d'Amille, lequel Amille tua ses .ij.	
LA RÉSURRECTION DU SAUVEUR. (Fragment de		enfans pour gairir Amis son compaignon,	
mystère.)		qui estoit mesel; et depuis les resuscita	
Notice.....	10	Nostre-Dame	219
La Résurrection du Sauveur.....	11	UN MIRACLE DE SAINT IGNACE.	
JEUX, par ADAM DE LA HALLE.		Notice.....	265
Notice sur Adam de la Halle.....	21	Cy commence un Miracle de saint Ignace....	fb.
Appendice. (Choix de motets et de pastou-		UN MIRACLE DE SAINT VALENTIN.	
relles du xiii ^e siècle, dont le sujet roule		Notice.....	294
sur les amours de Robin et de Marion.)....	31	Cy commence un Miracle de saint Valentin,	
Notice sur Adam de la Halle, musicien.....	49	que un empereur fist decoler devant sa	
Li Jus Adan, ou de la Feuillie.....	55	table, et tantost s'estrangla l'empereur	
Fragmens du Jeu Adam.....	92	d'un os qui lui traversa la gorge, et dy- ables l'emportèrent.....	fb.
Li Jus du Pelerin.....	97	UN MIRACLE DE NOSTRE-DAME, COMMENT ELLE	
Li Gieus de Robin et de Marion, c'Adans		GARDA UNE FEMME D'ESTRE ARSE.	
fist.....	102	Notice.....	327
LA MIRACLE DE THEOPHILE.		Cy commence un Miracle de Nostre-Dame,	
Notice.....	136	comment elle garda une femme d'estre arse.	fb.
Ci commence le miracle de Theophile.....	139	UN MIRACLE DE NOSTRE-DAME, DE L'EMPERERIS DE	
JEU DE SAINT NICOLAS, par JEAN BODEL.		ROMME.	
Notice sur Jean Bodel	157	Notice.....	365
C'est li Jeu de saint Nicholai.....	162	Cy commence .i. Miracle de Nostre-Dame,	
DE PIERRE DE LA BROCHE QUI DISPUTE A FORTUNE		de l'empereris de Romme que le frere de	
PAR DEVANT RESON.		l'empereur accusa pour la fere destruire,	
Notice.....	208	pour ce qu'elle n'avoit voulu faire sa vou-	
De Pierre de la Broche qui dispute à Fortune		lenté; et depuis devint mesel, et la dame	
par devant Reson	209	le garit quant il ot regehy son meffait... fb.	
		UN MIRACLE DE NOSTRE-DAME.	
		Notice.....	417
		Cy commence .i. Miracle de Nostre-Dame,	

comment Ostes, roy d'Espaigne, perdi sa terre par gagier contre Berengier qui le tray et li fist faux entendre de sa femme, en la bonté de laquelle Ostes se fioit; et depuis le destruit Ostes en champ de bataille....	431	du roy Thierry, à qui sa mere fist entendre que Osanne, sa femme, avoit eu .iij. chiens; et elle avoit eu .iiij. filz: dont il la condampna à mort; et ceulx qui la doient pugnir la mirent en mer; et depuis trouva le roy ses enfans et sa femme.	51
UN MIRACLE DE NOSTRE-DAME.		UN MIRACLE DE NOSTRE-DAME.	
Notice.....	481	Notice.....	60
Cy commence un Miracle de Nostre-Dame, comment la fille du roy de Hongrie se copia la main pour ce que son pere la vouloit espouser, et un esturgon la garda vij. ans en sa mulete.....	fb.	Cy comence un Miracle de Nostre-Dame, coment le roy Clovis se fist crestienner à la requeste de Clotilde, sa femme, pour une bataille que il avoit contre Alamans e[t] Senes, dont il ot la victoire; et en le crestienner envoia Diex la sainte Ampole.....	616
Extraits du Roman de la Manekine.....	542	ADDITIONS ET CORRECTIONS.	685
UN MIRACLE DE NOSTRE-DAME.			
Notice.....	551		
Cy commence un Miracle de Nostre-Dame,			

FIN DU VOLUME.

3671



LIBRAIRIE DE FIRMIX DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{ie}

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE.

THE ABOVE INFORMATION WAS OBTAINED FROM THE FOLLOWING SOURCES, AND THE INFORMATION IS NOT TO BE RELEASED TO THE PUBLIC WITHOUT THE WRITTEN CONSENT OF THE DIRECTOR OF THE FBI.

[illegible]

COPIAS COMPLETAS DO JOGO NAÇÃO, presentes do Ministério das Relações Exteriores, por parte do governo do Brasil.

DECLARACIÓ COMPARTIDA DE PERSONES CONJUNTES: LA DECLARACIÓ CONJUNTA DE TOTS AQUESTS
 CÍVILS DE VOSTRA PAÏS, MEXICANES, PERUANS, ELS TOTS AQUESTS CÍVILS DE VOSTRA PAÏS, MEXICANES, PERUANS,

RECHERCHES SUR LES MATIÈRES LIÉES COMPOSÉES DE MONOMÈRES DIVERSES RÉTICULÉS EN 1961

REF ID: A115462

LEURS COMPTES DE VOLONTAIRE sur les notes de tous les correspondants, 13 novembre 1916.
1916. 000. 000. 000.

QUINTE COMPLETES DE 1-2 BOISSIAL, 01-2 25 5000724 6 100

THESE CHAISES DE MOUVS AGR, par M. de MONTMORIN, et J. B. BOUILLON, 1804. 1804.

[illegible]

ŒUVRES DE VÉNÉTIEN, problèmes du « nouveau Vie de Pérouse » par M. AMAL-MARTIN, et autres œuvres des Maximes des saints. 1 vol. 1870, du portrait de Pérouse. Prix

ŒUVRES DE BOSSUET, précédées de « L'Europe », par M. Louis-Maurice GARNIER, et de celui de M. de La Harpe, par l'Académie française, 4 tomes, 1 franc.

Das erste Computergesetz des Bundes, das die Zulassung von Computern in Schulen regelt, ist das erste Computergesetz des Bundes, das die Zulassung von Computern in Schulen regelt.

est une commune de 200 habitants, peuplée d'une nouvelle Nation, une Nation qui se
M. V. a été nommé à la suite de la mort de D. de la Cour. V. a été nommé à la suite de la mort de D. de la Cour. V. a été nommé à la suite de la mort de D. de la Cour.

125414 DE MONTAGNARD, G. — Les rochers de la région de la
grotte de la Vache, en France. — *Revue de la géologie*,
1907, tome 1, page 1. — 10 pages. — 10 figures.

MONSIEUR PHILIPPE - du 1^{er} Empire a de M. PASCAL. Les ~~Musées~~ Musées de LA ROCHELLE ont été
soumis d'une relation par M. Louis HANOT. Les ~~Exposition~~ Expositions de LA ROCHELLE (1800) ont été
de LA ROCHELLE les 1^{ers} et 2^{es} ports de l'Etat de l'Etat.

LA BARRIÈRE COMMERCIALE INTERNATIONALE, avec des Notices et divers Comptes rendus, sous la présidence de M. le Ministre de l'Intérieur, par CHENET, et du XVI^e siècle par MM. SACS, MAIR, LEBLANC, et C^{ie}. 1 vol. Paris.

PATRANGER Vies et romans historiques, traduits en français et accompagnés de notes et de cartes par l'auteur, par EUGÈNE PATRANGER, portrait de Patanger Prix 10

[illegible]

DELICIOUS and HEALTHY. Sold only at M. de Bussche's 1401, 1403 and 1405, Grand St. N.Y.

1970年 1月

LIVRES COMPLETS ET INDIVIS DE 9" DE HAUT. 350 L. 50 PAGES

EVENTS COMPLETES DE VOYAGE, 1 vol. in 8 avec cartes et planches. Prix

REVUES COMPLETES DU FOUILLE. 1 vol. in-8° avec planches. Prix

RECEIVED: NOV. 10, 1974; ACCEPTED: 11/23/74

10661 17 SEP 1987 0400Z 10661 17 SEP 87 0400Z

FOCUS COMPLETELY ON DEMONSTRATE ET RESOLVE. translated per M. S. ...

[illegible]

UNITED BY CONSENT OF THE PEOPLE OF THE UNITED STATES, 1787, 1791, 1795, 1803, 1810, 1812, 1817, 1820, 1822, 1824, 1826, 1828, 1830, 1832, 1834, 1836, 1838, 1840, 1842, 1844, 1846, 1848, 1850, 1852, 1854, 1856, 1858, 1860, 1862, 1864, 1866, 1868, 1870, 1872, 1874, 1876, 1878, 1880, 1882, 1884, 1886, 1888, 1890, 1892, 1894, 1896, 1898, 1900, 1902, 1904, 1906, 1908, 1910, 1912, 1914, 1916, 1918, 1920, 1922, 1924, 1926, 1928, 1930, 1932, 1934, 1936, 1938, 1940, 1942, 1944, 1946, 1948, 1950, 1952, 1954, 1956, 1958, 1960, 1962, 1964, 1966, 1968, 1970, 1972, 1974, 1976, 1978, 1980, 1982, 1984, 1986, 1988, 1990, 1992, 1994, 1996, 1998, 2000, 2002, 2004, 2006, 2008, 2010, 2012, 2014, 2016, 2018, 2020, 2022, 2024, 2026, 2028, 2030, 2032, 2034, 2036, 2038, 2040, 2042, 2044, 2046, 2048, 2050, 2052, 2054, 2056, 2058, 2060, 2062, 2064, 2066, 2068, 2070, 2072, 2074, 2076, 2078, 2080, 2082, 2084, 2086, 2088, 2090, 2092, 2094, 2096, 2098, 2100, 2102, 2104, 2106, 2108, 2110, 2112, 2114, 2116, 2118, 2120, 2122, 2124, 2126, 2128, 2130, 2132, 2134, 2136, 2138, 2140, 2142, 2144, 2146, 2148, 2150, 2152, 2154, 2156, 2158, 2160, 2162, 2164, 2166, 2168, 2170, 2172, 2174, 2176, 2178, 2180, 2182, 2184, 2186, 2188, 2190, 2192, 2194, 2196, 2198, 2200, 2202, 2204, 2206, 2208, 2210, 2212, 2214, 2216, 2218, 2220, 2222, 2224, 2226, 2228, 2230, 2232, 2234, 2236, 2238, 2240, 2242, 2244, 2246, 2248, 2250, 2252, 2254, 2256, 2258, 2260, 2262, 2264, 2266, 2268, 2270, 2272, 2274, 2276, 2278, 2280, 2282, 2284, 2286, 2288, 2290, 2292, 2294, 2296, 2298, 2300, 2302, 2304, 2306, 2308, 2310, 2312, 2314, 2316, 2318, 2320, 2322, 2324, 2326, 2328, 2330, 2332, 2334, 2336, 2338, 2340, 2342, 2344, 2346, 2348, 2350, 2352, 2354, 2356, 2358, 2360, 2362, 2364, 2366, 2368, 2370, 2372, 2374, 2376, 2378, 2380, 2382, 2384, 2386, 2388, 2390, 2392, 2394, 2396, 2398, 2400, 2402, 2404, 2406, 2408, 2410, 2412, 2414, 2416, 2418, 2420, 2422, 2424, 2426, 2428, 2430, 2432, 2434, 2436, 2438, 2440, 2442, 2444, 2446, 2448, 2450, 2452, 2454, 2456, 2458, 2460, 2462, 2464, 2466, 2468, 2470, 2472, 2474, 2476, 2478, 2480, 2482, 2484, 2486, 2488, 2490, 2492, 2494, 2496, 2498, 2500, 2502, 2504, 2506, 2508, 2510, 2512, 2514, 2516, 2518, 2520, 2522, 2524, 2526, 2528, 2530, 2532, 2534, 2536, 2538, 2540, 2542, 2544, 2546, 2548, 2550, 2552, 2554, 2556, 2558, 2560, 2562, 2564, 2566, 2568, 2570, 2572, 2574, 2576, 2578, 2580, 2582, 2584, 2586, 2588, 2590, 2592, 2594, 2596, 2598, 2600, 2602, 2604, 2606, 2608, 2610, 2612, 2614, 2616, 2618, 2620, 2622, 2624, 2626, 2628, 2630, 2632, 2634, 2636, 2638, 2640, 2642, 2644, 2646, 2648, 2650, 2652, 2654, 2656, 2658, 2660, 2662, 2664, 2666, 2668, 2670, 2672, 2674, 2676, 2678, 2680, 2682, 2684, 2686, 2688, 2690, 2692, 2694, 2696, 2698, 2700, 2702, 2704, 2706, 2708, 2710, 2712, 2714, 2716, 2718, 2720, 2722, 2724, 2726, 2728, 2730, 2732, 2734, 2736, 2738, 2740, 2742, 2744, 2746, 2748, 2750, 2752, 2754, 2756, 2758, 2760, 2762, 2764, 2766, 2768, 2770, 2772, 2774, 2776, 2778, 2780, 2782, 2784, 2786, 2788, 2790, 2792, 2794, 2796, 2798, 2800, 2802, 2804, 2806, 2808, 2810, 2812, 2814, 2816, 2818, 2820, 2822, 2824, 2826, 2828, 2830, 2832, 2834, 2836, 2838, 2840, 2842, 2844, 2846, 2848, 2850, 2852, 2854, 2856, 2858, 2860, 2862, 2864, 2866, 2868, 2870, 2872, 2874, 2876, 2878, 2880, 2882, 2884, 2886, 2888, 2890, 2892, 2894, 2896, 2898, 2900, 2902, 2904, 2906, 2908, 2910, 2912, 2914, 2916, 2918, 2920, 2922, 2924, 2926, 2928, 2930, 2932, 2934, 2936, 2938, 2940, 2942, 2944, 2946, 2948, 2950, 2952, 2954, 2956, 2958, 2960, 2962, 2964, 2966, 2968, 2970, 2972, 2974, 2976, 2978, 2980, 2982, 2984, 2986, 2988, 2990, 2992, 2994, 2996, 2998, 3000, 3002, 3004, 3006, 3008, 3010, 3012, 3014, 3016, 3018, 3020, 3022, 3024, 3026, 3028, 3030, 3032, 3034, 3036, 3038, 3040, 3042, 3044, 3046, 3048, 3050, 3052, 3054, 3056, 3058, 3060, 3062, 3064, 3066, 3068, 3070, 3072, 3074, 3076, 3078, 3080, 3082, 3084, 3086, 3088, 3090, 3092, 3094, 3096, 3098, 3100, 3102, 3104, 3106, 3108, 3110, 3112, 3114, 3116, 3118, 3120, 3122, 3124, 3126, 3128, 3130, 3132, 3134, 3136, 3138, 3140, 3142, 3144, 3146, 3148, 3150, 3152, 3154, 3156, 3158, 3160, 3162, 3164,

[illegible]

1



This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine is incurred by retaining it
beyond the specified time.

Please return promptly.

MAR 23 '68 H

1870594

847411

MAR 18 '68 H

DEC 20 1998

HALL USE
CANCEL
JAN 1 1990

